


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XII
Palchetto a
Num.° d'ordine 1
40-D-4

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

JAQUES-AUGUSTE DE THOU,

Avec LA SUITE par NICOLAS RIGAULT;

LES

MEMOIRES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

UN RECUEIL de *PIECES* concernant sa Personne & ses Ouvrages: y comprises les *NOTES* & principales *VARIANTES, CORRECTIONS* & *RESTITUTIONS*, qui se trouvent dans les *MSS.* de la Bibliotheque du ROI de France, de Mrs. DU PUY, RIGAULT, & de SAINTE-MARTHE.

Le tout traduit sur la nouvelle Edition Latine de Londres.

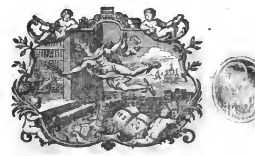
Et Augmenté de

REMARQUES HISTORIQUES & CRITIQUES

de CASAUBON, de DU PLESSIS MORNAY, G. LAURENT, CH. DE L'ECLUSE, GUY PATIN, P. BAYLE, J. LE DUCHAT, & autres.

TOME QUATRIEME.

1567. —— 1573.



A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER,

M. DCC. XL.

Avec Privilège des Etats de Hollande & de Westfrise.

LISTE des SOUVERAINS qui REGNOIENT pendant les Années compriſes dans ce IV. Volume.

EN ALLEMAGNE.

MAXIMILIEN II.

EN FRANCE.

CHARLES IX.

DANS LA NAVARRE.

JEANNE *d'Albret* & ANTOINE *de Bourbon* ſon Mari, juſqu'en 1572.
HENRI *de Bourbon.*

EN ESPAGNE.

PHILIPPE II.

EN PORTUGAL.

SEBASTIEN.

EN ANGLETERRE.

ELISABETH.

EN ECOSSE.

JACQUE VI.

DANS LA SUEDE.

ERIC XIV. juſqu'en 1568.
JEAN III.

EN DANNEMARCK.

FREDRICK II.

DANS LA POLOGNE.

SIGISMOND II.

EN MOSCOVIE.

JEAN IV. *Baſilowitz.*

LISTE DES SOUVERAINS &c.

DANS LA SAVOYE.

EMMANUEL PHILIBERT.

A VENISE.

P. LOREDANO jusqu'en 1570.
L. MONCENIGO.

A FLORENCE.

COSME I. *de Medicis.*

DANS LA LORRAINE.

CHARLES II.

AUX PAYS-BAS.

Le *Duc* D'ALVE Gouverneur pour l'Espagne.
Le *Prince* GUILLEAUME I. pour les Etats.

A ROME.

PIE V. jusqu'en 1572.
GREGOIRE VIII.

EN TURQUIE.

SELIM II.

EN PERSE.

THAMAS.

DANS LA CHINE.

MO-TSONG.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÉME

SOMMAIRE.

Nouveaux troubles en France. Plaintes des Protestans. Leurs delibérations. Ils reprennent les armes; ils marchent vers Meaux. Le Roi revient à Paris. Efforts des Protestans pour empêcher que Paris ne reçoive des vivres. La Reine-mere travaille à un accommodement. Demandes des Protestans. Le Roi les fait sommer de mettre les armes bas. Nouvelle requête des Protestans. Conférence pour la paix, aussi inutile que les précedentes. Les deux partis se disposent à la guerre. Divers succès de part & d'autre. Bataille dans la plaine de Saint-Dénis. Le Connétable est blessé, & meurt quelques jours après. Suite de la bataille de Saint-Dénis. La charge de Connétable supprimée pour quelque tems. Les Protestans se rendent maitres de la Rochelle. Ambassades en Allemagne. Divers succès de la guerre dans les Provinces. Négociation pour faire la paix. Suite de la guerre. Siége de Chartres par les Protestans. Fin de la guerre. Edit de pacification. Conduite du Parlement de Toulouse.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Lancelot Voisin de la Popelinière; Bernardin de Mendoza; Les Mémoires de François de la Nouë; Blaise de Montluc.

Les nouveaux troubles de la France suivirent de bien près ceux des Païs-bas dont nous avons parlé ci-dessus. Voici à-peu-près les causes de part & d'autre auxquelles on les attribua. Les Protestans, dont la patience se trouva épuisée par les supplices, les bannissemens, les ignominies & les pertes de biens qu'on leur fit souffrir pendant un assez long-tems; rassemblerent enfin tous leurs sujets de plaintes, reprirent courage & consulterent entr'eux sur

CHARLES IX. 1567. Nouveaux troubles en France. Plaintes des Protestans.

CHARLES IX. 1567.

sur les mesures qu'ils devoient prendre dans la triste situation de leurs affaires. Leur principal grief étoit l'inobservation des Edits donnés en leur faveur, dont on éludoit les dispositions, soit par de nouvelles Declarations, soit par la mauvaise volonté des Juges & des Gouverneurs des Provinces. Un autre grief étoit, que tout le mal qu'on leur faisoit, même le meurtre de plusieurs personnes de leur parti, demeuroit impuni, & qu'on entendoit par-tout dire, que les Protestans, qui marchoient maintenant tête levée, seroient bien-tôt dépouillés de la prétenduë liberté, ou plutôt de la licence qu'ils s'étoient arrogée, ou qu'ils avoient extorquée du Roi. „ Abattre les murailles des places dont ils s'étoient rendus maîtres, & y „ bâtir des citadelles jusques dans le sein du Royaume, n'étoit-ce pas, „ disoient-ils, découvrir clairement la haine dont on étoit animé contre eux, & le dessein qu'on avoit formé de tirer de tout le parti en „ général, la vengeance qu'il seroit impossible de tirer de chacun en par- „ ticulier?

Préparatifs de guerre contre eux.

C'est pour cela qu'on avoit depuis peu enrôlé six milles Suisses, & qu'on faisoit actuellement des levées dans tout le Royaume. Ce n'étoit pas certainement pour faire la guerre au Duc d'Albe & aux Espagnols, avec qui l'on étoit en si bonne intelligence, sur-tout depuis l'entrevûë & les conférences de Bayonne. Les Espagnols, les Protestans, tous les gens sages & expérimentés, les Courtisans eux-mêmes, si on les interrogeoit, ne pouvoient en disconvenir. C'est encore à cela que tendoient les fréquens conseils que l'on tenoit entre le Pape ou ses Ministres, & ceux des deux Rois conseils où le Pontife (1) ne travailloit qu'à entretenir & augmenter la haine de ces deux Princes contre les Protestans de France & des Païs-bas, & à faire allumer dans le même tems le feu de la guerre par Philippe en Flandre, & par Charles dans son Royaume.

Les Chefs des Protestans s'assemblent auprès du Prince de Condé.

Toutes ces raisons déterminerent les Chefs des Protestans à s'assembler auprès du Prince de Condé, de l'Amiral de Coligny, & de son frere d'Andelot, d'abord à Valery, & ensuite à Châtillon sur Loing. Après bien des contestations on convint unanimement, qu'il faloit commencer par employer tous les moyens possibles pour se procurer la paix, avant que d'en venir au grand remede, c'est-à-dire à la prise d'armes. C'avoit été le sentiment de Coligny, qui craignoit de rentrer dans une guerre, qui ne manqueroit pas de les rendre odieux. Mais comme le Roi différoit toûjours de renvoyer les Suisses (quoiqu'on l'en suppliât très-instamment, & qu'on lui remontrât que ces troupes n'étoient plus nécessaires depuis que le Duc d'Albe étoit arrivé dans les Païs-bas) ces délais affectés augmenterent infiniment les soupçons & les défiances. Le Prince de Condé apprit même par les lettres d'un grand Seigneur de la Cour qui favorisoit les Protestans, qu'on avoit résolu secretement de l'arrêter, lui & l'Amiral, de le mettre dans une étroite prison, & de se défaire de Coligny: de faire entrer en même tems deux mille Suisses dans Paris, autant à Orleans, & deux mille autres à Poitiers: de révoquer aussi-tôt l'Edit en faveur des Protestans, d'en publier de contraires, & d'achever la ruine entiere de leur parti.

(1) Pie V.

parti. Les défiances que faisoit naturellement naître la marche des Suisses, qui s'avançoient, à mesure que le Prince de Condé employoit ses amis à solliciter la Cour de les renvoyer, jointes à ces nouvelles, animerent tellement les Chefs du Parti Protestant qui étoient assemblés, que ce ne fut plus un Conseil tranquille, où chacun proposoit son avis à son tour & de sang froid, mais une assemblée tumultueuse, où l'on n'entendoit qu'un bruit confus de voix plaintives, qui disoient : „ Jusqu'à quand souffrirons-nous „ qu'on abuse de notre patience? Attendrons-nous qu'on nous mene pieds „ & mains liés à Paris, qu'on nous traîne ensuite au lieu du supplice, & „ que nos ennemis se repaissent de notre sang, pour assouvir leur cruauté? „ Pourquoi différons-nous ? Nous avons déja des troupes étrangeres, & „ par consequent des ennemis, dans le sein du Royaume, qui viennent pour „ nous attaquer. Les Suisses se souviennent de la perte qu'ils ont faite à „ la bataille de Dreux, & ils viennent pour venger sur nous le mal que „ nous avons été forcés de leur faire, ainsi qu'à nos ennemis, lorsque nous „ avons été contraints de combattre pour notre juste défense. Avons-nous „ oublié la perte de tant de milliers d'hommes, qu'on a fait périr en tant „ de façons différentes depuis l'Edit de pacification? Nous avons eu beau „ nous en plaindre : la malice & les artifices de nos ennemis l'ont emporté sur nos plaintes. Nous n'avons reçu que des paroles vagues, que des „ réponses illusoires, que des remises & des délais, pour éluder nos prieres „ & frustrer toutes nos espérances. Si nous pouvions croire que tout cela „ se fît par les ordres du Roi, à qui nous devons l'obéïssance, peut-être „ serions-nous obligés de nous soûmettre. Mais puisque personne n'ignore „ que tout cela se fait, ou malgré lui, ou à son insçû, par des gens qui se „ couvrent de son nom, & qui empêchent nos justes plaintes de parvenir jusqu'à son Trône ; puisque destitués de tout secours, nous „ sommes en proye à la haine de nos ennemis, nous nous devons „ à nous-mêmes de ne les pas engager à nous faire de nouvelles injures, en dissimulant plus long-tems celles qu'ils nous ont déja faites. „ Nos peres, dispersés de côté & d'autre, ont professé la vraye Religion „ en secret depuis plus de quarante ans, & ils ont enduré, avec une patience à l'épreuve, toute sorte d'injures, d'affronts & de supplices. A „ présent que, par une grace signalée de Dieu, il y a non seulement des familles, des villages & de petites places ; mais de grandes villes entieres, qui, appuyées de l'autorité Royale, font profession publique de la véritable Foi en Jesus-Christ, nous tomberions dans une apostasie indigne „ du nom Chrétien que nous portons, si, par un honteux silence & une „ modération à contre-tems, nous trahissions une si juste cause ; si oubliant cette noblesse dont nous faisons une vaine parade en toute autre „ chose, nous manquions dans la cause de Dieu à ce que nous devons à „ ce titre glorieux ; & si, en perdant nos ames, nous entraînions la perte „ de tant d'autres. Ainsi nous vous supplions, vous, Messieurs, à qui „ nous avons confié le soin de nos affaires, d'employer votre crédit, votre autorité & vos forces, pour nous sauver, en sauvant la Religion.

CHARLES IX. 1567.

Leurs délibérations.

On ne sçauroit exprimer la vive impression que ces paroles firent sur tous les cœurs. Mais ne sçachant quelles mesures prendre, leurs sentimens étoient partagés. Il n'y avoit personne qui ne vît bien le danger dont ils étoient menacés; mais on étoit en balance sur les moyens de le prévenir. Si nous avons recours aux plaintes, disoient plusieurs d'entr'eux, „ nous ne ferons qu'irriter ceux avec qui nous avons nécessairement affaire. Si au contraire nous prenons les armes, à quelles calomnies, à quels „ reproches, à quelles malédictions ne nous exposons-nous pas? On nous „ imputera tous les maux qui sont les suites funestes & inséparables de la „ guerre, & par-tout on nous accusera d'être d'injustes & de criminels agresseurs. Si on ne peut se venger sur nous, parce que nous serons à l'abri, ayant les armes à la main, on pourra impunément (& les méchans „ croiront que ce sera justement & avec raison) se venger sur nos femmes „ & sur nos enfans, que nous aurons abandonnés. Il semble donc plus „ avantageux & plus à propos de marcher sur les traces de nos peres, & „ de souffrir comme innocens tout le mal qu'on voudra nous faire, que „ de nous rendre coupables, en rendant le mal pour le mal, & de violer, „ en défendant mal une bonne cause, la justice & l'équité, qui seules ont „ jusqu'à présent combattu pour nous.

Avis de d'Andelot dans cette Assemblée.

Pendant que les principaux Chefs du parti Protestant parloient de cette sorte, & que les autres leur applaudissoient, d'Andelot, qui avoit un grand pouvoir sur les esprits des Seigneurs, & dont la parfaite probité étoit connuë de tout le monde, prit la parole & dit: „ Je ne disconviendrai pas, „ Messieurs, que votre sentiment ne soit clairement appuyé sur les regles „ de la justice & de la prudence. Mais pour guérir les maux invéterés „ dont la France est depuis long-tems attaquée, il faut absolument des remedes plus puissans: l'importance de nos affaires exige de grands sentimens, un courage invincible & une fermeté à l'épreuve. Car, permettez-moi de vous le demander, si vous attendez que nous soyons relegués dans les païs étrangers, ou que nous soyons emprisonnés, ou que, „ chassés de nos maisons, nous soyons errans dans les forêts & dans les déserts, exposés à la barbarie d'un peuple en fureur, méprisés par les gens „ de guerre, condamnés d'avance par les Grands; de quoi nous servira „ notre patience & notre douceur? Quelle ressource trouverons-nous alors „ dans notre innocence? A qui porterons-nous nos justes plaintes? Qui „ est-ce qui voudra nous regarder, nous parler, nous écouter? Il est tems, „ Messieurs, de sortir de l'erreur dans laquelle nous avons si long-tems été, „ au grand préjudice de la Religion & de la tranquillité publique. Il est „ tems d'ouvrir les yeux, & de recommencer une guerre également juste „ & nécessaire. Défendons-nous contre les violentes attaques de ceux qui „ nous persécutent; & mettons-nous peu en peine de ce que nos ennemis „ & des hommes pervers pourront dire de nous, en nous reprochant d'avoir les premiers donné lieu à la guerre. Ce sont eux qui, violant les „ droits divins & humains les plus sacrés, ont tant de fois manqué à leurs „ sermens, & à l'observation des traités qu'ils ont faits avec nous; ce sont „ eux qui ont troublé en tant de différentes manières le repos du Royau-

„ me:

„ me : ce sont eux qui, en faisant venir jusques dans le sein de la France „ tant de troupes étrangeres, nous ont déja en quelque façon declaré la „ guerre. Si nous perdons le tems à deliberer, si par notre negligence „ nous leur laissons le tems & l'avantage de nous attaquer, avant que nous „ soyons en état de nous défendre, c'est fait de nos biens, de nos vies & „ de notre Religion ; tout est perdu sans ressource.

CHARLES IX. 1567.

Le discours de d'Andelot produisit un grand changement dans les esprits ; & tous unanimement furent d'avis de repousser par la force une violence, qui entraîneroit, si on ne s'y opposoit pas, la perte inévitable de leur parti. Mais il se trouvoit des difficultés presque insurmontables dans le choix des moyens, pour bien faire la guerre. Les uns pensoient qu'il faloit d'abord agir avec modération ; qu'il seroit à propos que les Chefs des Protestans se rendissent maîtres d'Orleans par la voye de la douceur ; & qu'après cette expéditon, ils envoyassent au Roi une requête en forme de Mémoire, pour justifier leur conduite, en assurant Sa Majesté qu'ils ne l'avoient pas fait pour exciter des troubles, mais pour se précautionner contre les troupes auxiliaires des Suisses, dont l'arrivée en France les inquiétoit & leur causoit des défiances: & que s'il plaisoit au Roi de les renvoyer, comme ils l'en avoient déja tant de fois supplié, Sa Majesté les trouveroit disposés à se retirer chacun chez soi, sans bruit & sans trouble. Mais ceux qui étoient d'un avis contraire, ayant représenté le danger où les Protestans seroient exposés dans une ville dont la citadelle étoit occupée par les troupes du Roi, qui pourroient par-là se procurer une libre entrée dans la ville, ce sentiment fut rejetté.

Ils reprennent les armes.

Avis différens sur le choix des moyens de faire la guerre.

D'autres vouloient qu'on commençât par se rendre maître de tout ce qu'on pourroit de places fortes, de villes & de bourgs, dans toutes les Provinces du Royaume ; & qu'on se préparât à les bien défendre, lorsqu'on les auroit prises. Mais les plus prudens ne pensoient pas de même ; & remontroient, que dans la première guerre ils avoient pris plus de cent villes, & qu'ils les avoient perdues en un moment, parce qu'ils n'avoient ni les troupes, ni les forces nécessaires pour les secourir à tems.

Enfin Coligny, qui étoit revenu au sentiment de son frere, fit prendre la résolution de faire ouvertement la guerre, de ne prendre que peu de places, mais de choisir les plus importantes ; de former au plutôt une bonne armée qui ne fût presque qu'un camp volant ; de commencer par attaquer les Suisses, qui faisoient la principale force de leurs ennemis, dans le tems qu'ils y penseroient le moins, & de les tailler en piéces ; enfin d'enlever de la Cour le Cardinal Charles de Lorraine, auteur de tous les troubles de la France, & l'ennemi capital des Protestans.

On opposoit à cet avis, que le Cardinal étoit toûjours auprès du Roi ; que les Suisses étoient à ses côtés pour le garder ; que s'ils les attaquoient dans de pareilles conjonctures, on les accuseroit d'en avoir voûlu au Roi lui-même, & non au Cardinal & aux Suisses ; qu'une telle entreprise les rendroit extrêmement odieux à tout le monde, & leur attireroit une haine irréconciliable de la part du Roi, dont il étoit important de se menager la bienveillance & de gagner l'affection. D'Andelot, toûjours auteur

Charles IX. 1567.

des résolutions les plus hardies, repliquoit, que l'évenement feroit voir quelles avoient été les intentions des Protestans ; comme Charles VII. encore Dauphin, avoit autrefois prouvé à toute la terre par l'évenement, que ce n'étoit pas contre le Roi son pere, ni contre le Royaume qu'il avoit pris les armes : que personne ne pourroit se persuader que tant de François se fussent réünis pour conspirer contre leur Roi & le perdre : qu'on avoit bien vû des conjurations de quelques particuliers, mais jamais de tous ensemble : que si la fortune donnoit au parti d'heureux commencemens, ce seroit le moyen de finir promptement la guerre, d'éteindre le feu de la division dès sa naissance, d'éloigner du ministere les ennemis de la tranquillité publique, d'obtenir du Roi, plus instruit & mieux conseillé, la confirmation des Edits, & d'établir dans le Royaume une paix solide & durable. Tout le monde revint à ce sentiment ; on résolut de faire tous les préparatifs nécessaires pour l'heureux succès de ces entreprises, & chacun se disposa à la guerre.

Résolution que prennent les Conféderés.

Les Protestans avoient résolu de s'emparer de Lyon, de Toulouse & de Troyes, trois villes des plus considerables du Royaume : mais soit par la faute des Chefs, soit par des revers de fortune, tous leurs efforts furent inutiles, & ils virent échoüer la plûpart des projets qu'ils avoient formés dans leurs assemblées: au contraire bien des choses qu'ils n'avoient pas prévûës, leur réüssirent contre toute espérance ; Dieu le permettant ainsi, pour faire clairement connoître que les hommes les plus prudens & les plus consommés dans les affaires, consultent, delibèrent, se déterminent & entreprennent, mais souvent sans succès ; & qu'il n'apartient qu'à Dieu de regler les évenemens, & de conduire les desseins & les entreprises des hommes, en leur donnant, selon sa volonté, de bons ou de mauvais succès.

Ils marchent vers Meaux.

Le Prince de Condé avoit indiqué pour la fin de Septembre l'Assemblée qui se devoit tenir à Rozai en Brie. La plus grande partie de la Noblesse des environs s'y rendit. Le Prince avoit avec lui l'Amiral de Coligny, d'Andelot, frere de l'Amiral, & François Comte de la Rochefoueault. Ils partirent ensemble de Valery ; ils passerent la Marne à Trillebardou, prirent leur route par Lagny, & se rendirent aisément maîtres de Rozai. La Noblesse des Provinces les plus éloignées, vint les y trouver, & pour tromper plus facilement la Cour, ils arrivoient presque un à un. Il y avoit déja bien 400. hommes de Cavalerie assemblés, lorsque la Reine apprit quelque chose de ce qui avoit été jusqu'alors tenu secret. Elle avoit quitté Monceaux, & étoit à Meaux avec le Roi. Pour obliger les Protestans à ne rien entreprendre jusqu'à ce que les Suisses, qui étoient proche, fussent arrivés auprès du Roi, & que la Cour fut en sûreté, la Reine envoya le Maréchal François de Montmorency au Prince de Condé, pour lui demander ce que signifioit ce concours subit & inopiné de tant de gens de guerre? Le Maréchal trouva les Confédérés en bataille à Torcy, près de Lagny, & il les amusa par ses conférences, jusqu'à ce que les Suisses, que le Prince de Condé vouloit attaquer en chemin, fussent arrivés à Meaux, comme ils arriverent en effet dans le tems de la conférence. Voici en substance ce ce qui s'y passa.

La Reine leur envoye le Maréchal de Montmorency.

Mont-

Charles IX. 1567.

Montmorency demanda d'où venoit cette nouveauté, & il blâma les Confédérés. „ Si vous avez, leur disoit-il, quelque chose à demander au „ Roi, pourquoi ne venez-vous pas trouver Sa Majesté, comme des su- „ jets dociles & amis de la paix; pourquoi y venez-vous armés? Où sont „ vos paroles, vos promesses, vos sermens? Où est votre obéïssance? „ Vous, Monsieur, qui êtes Prince du sang, combien ne vous rendez-vous „ pas odieux par le conseil que vous donnez à tant de Seigneurs, que vous éloi- „ gnez par votre exemple de l'obéïssance dûe au Roi, de venir en armes somme „ Sa Majesté de vous accorder ce que vous lui demandez? Pourquoi, Mes- „ sieurs, avez vous pris le parti de forcer le Roi par les armes, plutôt que „ de le fléchir par vos prieres, comme doivent faire de bons & de fideles „ sujets? Quittez les armes, & venez comme des supplians présenter au „ Roi vos très-humbles remontrances. “ A ce discours, que le Maréchal avoit paru faire en ami, les Confédérés repliquerent, que les beaux noms de fidélité & d'obéïssance n'étoient plus que des termes spécieux & frivoles; & que ceux qui en faisoient parade & qui les leur objectoient sans cesse, en avoient eux-mêmes très-souvent profané la sainteté, en faisant passer pour ennemis du Roi, ceux qui vouloient mettre un frein à leur ambition, & en les jettant malgré eux dans la triste nécessité de prendre les armes pour défendre la justice de leur cause: qu'au reste, s'ils réüssissoient, l'évenement feroit connoître la droiture & la pureté de leurs intentions; & qu'en donnant des bornes à l'ambition de leurs ennemis, ils mettroient bien-tôt fin à la guerre qu'ils étoient forcés de recommencer.

Discours du Maréchal aux Chefs des Protestans.

Leur réponse.

Pendant la conférence, on apprit que les Suisses approchoient & marchoient sans s'arrêter. Le Maréchal de Montmorency retourna aussi-tôt à la Cour, & le Prince de Condé continua sa marche, pour surprendre ces troupes auxiliaires. Mais il vint trop tard, & les Suisses étoient déja arrivés auprès du Roi. Le Maréchal ayant présenté le Mémoire que les Protestans lui avoient donné, & rendu compte de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il avoit vû, on tint conseil dans la maison du Connétable, pour delibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Ce Seigneur qui étoit fort au-dessus de tous les autres par sa dignité, par son expérience, par sa fidélité envers le Roi, & par son ardent amour pour sa patrie, fut d'avis que la Cour demeurât à Meaux, ville forte par elle-même, & que l'arrivée des Suisses & des troupes qui alloient y venir de jour en jour rendroit imprénable. Il ajoûta, que le Roi ne pouvoit se mettre en chemin sans courir les risques d'un combat: „ Qui peut, ajoûtoit-il, répondre du succès? Un „ Roi bien conseillé doit mettre tout en usage pour éviter une bataille, „ où il lui seroit honteux d'être vaincu, & fort triste d'être le vainqueur. „ Il ne convient pas à Sa Majesté de paroître fuir: il n'y a point encore „ eu d'hostilités, on est encore en quelque façon dans les bornes du de- „ voir: si une fois les armées étoient en présence, quoiqu'on n'en vint „ pas aux mains, le Roi ne pardonneroit jamais l'injure qu'il prétendroit „ avoir reçûë. D'un autre côté les Protestans, qui appréhenderoient le „ ressentiment & la vengeance d'un Prince qu'ils auroient si fort offensé, „ ne mettroient jamais les armes bas. Ainsi, à proportion du véritable zè-

Arrivée des Suisses auprès du Roi.

La Cour délibère sur le parti qu'elle doit prendre.

„ le

CHARLES IX. 1567.

„ le que l'on a pour la gloire du Roi & pour la tranquillité publique, „ on doit souhaiter avec ardeur & tâcher d'éteindre le feu d'une guerre „ civile. Tant qu'il y aura lieu d'espérer une réconciliation, il faut re- „ trancher tous les sujets de mécontentement de & plaintes, autant qu'il „ est possible, sans préjudicier néanmoins à la Majesté Royale : enfin le „ parti qui me paroît le plus sûr pour le Roi, est d'attendre tranquille- „ ment la fin de ces troubles dans la ville où Sa Majesté se trouve actuel- „ lement.

La Reine parut d'abord applaudir au Connétable, soit qu'elle fût touchée du discours d'un homme d'un si grand poids, soit qu'elle pensât aussi que c'étoit le parti le plus sage. Mais elle changea aussi-tôt, soit par la légereté naturelle à son sexe, soit, comme on le disoit alors, qu'elle eût été gagnée par le Cardinal de Lorraine. Ce Cardinal regardoit les troubles comme favorables à ses desseins ambitieux ; il vouloit faire connoître aux fils du Duc son frere le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du peuple de Paris, & montrer en même tems à ce peuple ces enfans, qui avançoient en âge, & renouveller par-là ou entretenir ses anciennes factions. C'est pourquoi, comme s'il y avoit eu matière à de nouvelles délibérations, à l'occasion de quelques bruits qu'on répandit, la Reine fit le même jour assembler les Grands dans la maison du Duc de Nemours, tout dévoüé aux Guises, & que la goutte retenoit alors au lit. On supposa dans ce Conseil, que le nombre des Confédérés augmentant d'heure en heure, il y avoit lieu de craindre que le Roi, malgré les troupes qui l'environnoient, ne se trouvât assiégé dans une si petite ville. Enfin la faction des Guises fit conclure que le Roi sortiroit de Meaux la nuit suivante, pour aller à Paris. Le Chancelier Michel de l'Hôpital, sommant la Reine de sa parole, remontra envain que c'étoit exposer le Roi à un danger évident, trahir l'Etat, fermer toutes les voyes de réconciliation, réduire le Royaume à la triste nécessité de soutenir une guerre fatale ; qu'enfin ces conseils venoient de gens ennemis du repos & de la tranquillité publique, & qu'il faloit punir de mort les auteurs des faux bruits. Ce digne Magistrat, à qui l'Etat avoit tant d'obligations, devint, pour avoir parlé de la sorte, si odieux aux Grands & au peuple, qui se précipitoient aveuglément dans les plus grands malheurs, que ne pouvant plus soutenir leurs indignes procedés, il se trouva contraint l'année d'après de quitter cette première charge de la robe, & d'abandonner la Cour.

Le départ du Roi pour Paris résolu.

La résolution étant prise, on donna ordre aux Suisses d'être sous les armes à minuit. A peine se furent-ils reposés pendant trois heures, qu'ils se leverent, & vinrent avec joye se ranger autour du Roi, marchant par troupes, enseignes déployées. Le Roi étoit accompagné d'environ 900. Gentilshommes à cheval, mais presque sans armes. Sa Majesté ayant fait quatre lieuës, rencontra à la pointe du jour la petite troupe du Prince de Condé, qui n'étoit que de 400. hommes à cheval, mais très-bien équipés. Quand ils se furent approchés, il y eut entre eux quelques légeres escarmouches ; car il parut également dangereux & fatal aux deux partis d'en venir à une bataille. Les Suisses firent paroître beaucoup de sang froid

&

& un ardent desir de combattre ; ils mirent même leurs bouc liers à terre, comme ils ont coûtume de faire, lorsqu'ils sont sur le point de donner sur l'ennemi. Le Connétable, qui appréhendoit qu'on ne s'échauffât de part & d'autre, & que, contre l'intention des deux partis, on n'en vînt à une bataille, conseilla au Roi & à la Reine de prendre une autre route, avec un détachement de 200. Cavaliers, composé de la Noblesse de la Cour, dont les principaux Chefs étoient Claude de Lorraine Duc d'Aumale, le Maréchal de Vieilleville, de la Mauvoissiniere, & de Fonseca Baron de Surgeres, & d'aller droit à Paris. Pour lui, il continua de marcher avec les Suisses & le reste de la Noblesse en bon ordre, faisant tête de tems en tems aux ennemis, & il arriva sans beaucoup de perte ni de part ni d'autre au Bourget. Le Roi avec la Reine & sa Cour, se rendit sans aucun accident à Paris le 28. de Septembre avant la nuit. La nécessité où il se trouva alors de fuir, lui inspira une haine mortelle contre les Protestans ; & cette haine furieuse ne put être satisfaite, comme les plus sages l'avoient prévû, que par l'horrible massacre de ceux de ce parti, c'est-à-dire par la honte éternelle du nom François.

Le Roi & la Reine se rendent à Paris.

D'un autre côté le Cardinal de Lorraine, ravi d'avoir allumé le feu de la guerre, s'en alla en diligence à Rheims. Il pensa être pris près de Château-Thierry par les troupes de Confédérés qui venoient de Champagne. Un excellent cheval d'Espagne qu'il montoit, le tira à peine du péril, & il y perdit sa vaisselle d'argent & tout son bagage. Les Confédérés vinrent ensuite à Claye, où ils resterent cinq jours, en attendant la réponse à la requête qu'ils avoient donnée au Maréchal de Montmorency. Comme ils prévirent bien que l'accommodement seroit difficile, & qu'on ne leur accorderoit pas la satisfaction qu'ils demandoient, ils envoyerent en Guyenne des exprès, qui passerent par le Poitou & par l'Angoumois, pour faire promptement marcher toutes les troupes, qui avoient pris les armes presque dans le même moment par tout le Royaume.

Le Prince de Condé & ses Confédérés viennent à Claye.

Ils envoyerent aussi dans le Dauphiné, dans l'Auvergne, & dans le Languedoc, pour presser les levées qu'on y faisoit. Après avoir pris ces sages précautions pour l'avenir, ils résolurent d'investir tellement la ville de Paris, qu'on en fermât toutes les avenuës, & qu'on empêchât le passage & l'entrée des vivres. Ils commencerent par envoyer une garnison à Montereau-faut-Yonne, d'où l'on apporte à Paris une grande partie des vivres qui viennent de Champagne & de Bourgogne ; & dans une même nuit ils brûlerent tous les moulins à vent qui étoient entre la porte du Temple & celle de Saint-Honoré. Ils firent par-là plus de peur que de mal aux Parisiens, qui furent extrêmement frapés d'une action si extraordinaire. Le Roi fut aussi très-irrité de l'affront signalé qui lui étoit fait, par des sujets qui avoient l'insolence d'attaquer la capitale de son Royaume, & d'employer le fer & le feu contre le lieu où Sa Majesté faisoit sa résidence.

Ils tachent d'empêcher l'entrée des vivres dans Paris.

La ville de Paris est située au milieu d'une campagne des plus fertiles & des plus abondantes, & partagée presqu'également en deux parties par la Seine. Cette riviere qui prend sa source en Bourgogne, passe par Troyes,

CHARLES IX. 1567.

reçoit l'Aube près de Pont sur Seine, & le Loing proche de Moret, arrose Melun & Corbeil, & reçoit à Conflans, au dessous du Pont de Charenton, la Marne, appellé la petite nourrice de Paris, à cause de la grande quantité de vivres qu'elle y apporte. Au dessous de Paris la Seine fait tant de tours & de détours, que jusqu'à Poissy, où à peine il y a six lieuës de chemin par terre, on en compte vingt six par eau. On diroit que ce fleuve a peine à quitter la capitale du Royaume, tant il serpente, & coule doucement le long des villages voisins, qu'il semble n'arroser que pour y prendre les vivres, dont une ville si peuplée a besoin. L'Oise, qui se décharge dans la Seine à Conflans-Sainte-Honorine, est une autre mere nourrice de Paris. Cette riviere prend sa source dans le Tierache, passe par la Fere & par Noyon: grossie par la Vesle, qui vient de Rheims, & par l'Aisne qui vient de Soissons, elle arrose Compiegne, & transporte à Paris les provisions & les vivres qu'elle ramasse dans ces fertiles Provinces. Le cours de la Seine est si doux, qu'on peut y faire remonter aisément les plus gros bateaux; ce qui fait que Paris reçoit tout ce qui est apporté dans la Seine par les rivieres qui s'y déchargent au dessus & au dessous de Roüen, & que la navigation depuis Roüen jusqu'à Paris est aussi facile que commode.

Ce sont toutes ces commodités qui ont fait que Paris, ville d'abord assez petite, s'est tellement augmentée, qu'elle peut être mise en parallele avec les plus grandes villes du monde. Mais si on venoit à fermer tous ces passages, & à boucher les entrées des vivres, il est constant que cette capitale tomberoit aussi-tôt en défaillance & périroit, comme un grand corps fort & robuste dont on auroit coupé les veines. C'étoit une entreprise hardie & difficile: c'est néanmoins à quoi les Protestans se déterminerent sur le champ, persuadés qu'en bloquant cette ville, avant qu'elle eût eu le tems de faire les provisions nécessaires pour subsister pendant le siége, elle seroit bien-tôt réduite à de grandes extrêmités, & qu'avant l'arrivée des troupes du Roi, ils pourroient obtenir une paix avantageuse, en dépit de ceux qu'ils appelloient les ennemis de la tranquillité publique.

La Reine mere travaille à un accommodement.

La Reine cependant travailloit à un accommodement. Elle envoya vers les Confédérés le Chancelier de l'Hôpital, le Maréchal de Vieilleville, & Jean de Morvilliers, trois hommes d'un grand poids & d'une grande sagesse. Ils dirent aux Confédérés, qu'il avoit parû au Roi, comme à tout le monde, très-singulier, que des personnes à qui on n'avoit fait aucun tort, eussent pris les armes dans le tems qu'on s'y attendoit le moins; que leur conduite étoit d'un très-mauvais exemple: qu'ils avoient manqué à la fidélité & à l'obéïssance qu'ils devoient à leur Souverain: que les Princes étrangers n'auroient jamais fait ce qu'ils avoient osé faire, en prenant les armes, sans avoir auparavant declaré la guerre: & qu'ils avoient eu d'autant moins de raison d'en user ainsi, qu'ils n'avoient pû faire cette démarche sans se rendre coupables du crime de lèze-Majesté.

Le Prince de Condé répondit, que ni lui, ni aucun de ceux de son par-

parti, n'avoit jamais pensé à prendre les armes contre le Roi, ou contre la patrie; mais qu'ils avoient été forcés à se préparer à une juste & légitime défense, par l'extrême danger où ils étoient exposés, & par la triste nécessité de prévenir la ruine & la perte inévitable de leur parti: qu'ainsi il supplioit Sa Majesté, de vouloir bien écouter favorablement les trop justes plaintes qu'ils avoient renfermées dans leur requête. En même tems il la donna aux députés, pour la présenter au Roi. Les Confédérés dans ce Mémoire tachoient de justifier leur conduite, d'en rejetter toute la faute sur l'ambition de ceux qui avoient tant de fois empêché le Roi d'écouter leurs remontrances, & de faire voir que ce n'avoit été qu'à la derniere extrêmité, & lorsqu'ils n'avoient pû faire autrement, qu'ils s'étoient déterminés à un remede si violent & si contraire à leurs inclinations, n'en ayant plus aucun autre pour mettre à couvert leurs biens & leurs vies.

CHARLES IX. 1567.

Mémoire que les Confédérés font présenter au Roi.

La suite du Mémoire étoit une forte invective contre les Guises, dont ils censuroient vivement l'esprit inquiet, remuant, brouillon & ambitieux, & à qui ils reprochoient, 1. D'avoir autrefois prétendu par droit d'hérédité au Duché d'Anjou & au Comté de Provence. 2. Après avoir été déboutés de ces injustes prétentions, de s'être uniquement appliqués à brouiller le Royaume par de nouvelles entreprises, d'avoir rempli par leurs mensonges, leurs artifices, & leurs calomnies, l'esprit du Roi & de la Reine de soupçons & de défiances contre les Protestans; & de leur avoir fait croire faussement qu'ils avoient conjuré la perte de leurs Majestés & du Royaume. „ On ne peut, ajoûtoient-ils, nous reprocher d'autre „ crime, que de nous être opposés à leurs projets ambitieux: c'est con- „ tr'eux seuls, & non pas contre la Majesté Royale, que nous avons été „ forcés de prendre les armes; c'est contre leurs injustes violences que „ nous avons été contraints de recourir à une défense juste & autorisée „ par toutes les loix. Ils l'ont néanmoins emporté dans l'esprit du Roi; „ ils ont abusé de sa grande confiance; & ils lui ont persuadé par leurs „ pernicieux conseils, de lever des troupes dans les païs étrangers sous „ d'autres prétextes: voilà ce qui a mis dans la triste nécessité de prendre „ les armes, des hommes innocens, qui n'aspirent qu'au bonheur de vivre „ dans la fidélité, dans l'observation des loix, & dans l'obéïssance dûë à „ leur Souverain.

Ils supplioient ensuite très-humblement & très-instamment le Roi, de vouloir bien faire informer sur ce qui leur étoit calomnieusement imputé; de faire punir ceux qui seroient convaincus d'en être les Auteurs, suivant l'énormité de la calomnie; & d'ordonner la peine du Talion contre ceux qui étant coupables du crime de lèze-Majesté, par leurs secretes intrigues & leur commerce avec les Princes étrangers, au grand préjudice de l'Etat, accusoient de ce crime des personnes qui s'étoient distinguées par leur inviolable fidélité pour leur Prince, & par leur tendre amour pour la patrie. Ils disoient encore, que les Protestans n'ignoroient pas les conseils que le Cardinal avoit donnés à la Reine, à Marchés, & depuis peu à Mon-

CHARLES IX. 1567.

Monceaux, de faire arrêter le Prince de Condé, l'Amiral de Coligny, d'Andelot & d'autres Seigneurs: Que dans les conférences tenues à Bayonne avec le Duc d'Albe, on avoit persuadé à la Reine de leur faire la guerre: Que c'est-ce qui les avoit obligés, n'ayant point d'autre voye pour se garantir, de prendre les armes: Qu'ils étoient prêts de les mettre bas, aussi-tôt qu'on leur auroit donné toutes les sûretés convenables, & qu'on auroit conclu une paix à des conditions justes & raisonnables.

Le Prince de Condé s'avance jusqu'à S. Denis.

Les envoyés de la Reine étant partis avec le Mémoire qu'on leur avoit donné, le Prince de Condé vint avec les Confédérés le 2. d'Octobre à Saint-Dénis, situé à deux lieuës de Paris, pour fermer le passage aux vivres de ce côté-là, comme il avoit été résolu. Il rencontra en chemin Jean-Everard de Saint-Sulpice avec des lettres de créance du Roi, pour lui donner, à lui & à tous ceux de son parti, de la part de Sa Majesté, toute sorte d'assurances, & lui faire tout espérer de sa bonté. Il lui promit qu'elle leur envoyeroit dans peu des députés, & qu'elle donneroit les ordres nécessaires pour veiller & pourvoir à leur sûreté. Le lendemain le Chancelier de l'Hôpital, Sebastien de Laubespine Evêque de Limoges, & Saint-Sulpice, vinrent trouver le Prince de Condé. Après beaucoup de discours de part & d'autre sur les fâcheuses conjonctures où l'on étoit, le Chancelier assûra le Prince, que l'intention du Roi étoit, de dissiper entierement des deux côtés les soupçons & les défiances qui avoient donné lieu à ces nouveaux troubles; d'établir dans tout le Royaume une paix solide, fondée sur l'équité & la raison, & de donner pour cela un Edit, portant abolition & oubli de tout le passé. On en fit la lecture en présence de tous les Confédérés. Le Prince ayant declaré ensuite, que ni lui, ni ceux de son parti, n'en étoient contens, le Chancelier le pria de vouloir bien leur dire ce qu'ils souhaitoient de plus de Sa Majesté. La réponse fut, qu'ils s'expliqueroient par écrit: & on se separa. Le Roi envoya dès le lendemain de Ligneroles, pour recevoir de leurs mains la réponse qu'ils avoient promis de faire, & l'apporter à Sa Majesté.

Demandes des Protestans.

La réponse des Confédérés renfermoit ces demandes: Que le Roi, pour dissiper toutes les défiances des Protestans, & pour convaincre le public qu'il ne conservoit dans son cœur aucun reste de ressentiment, congédiât au plutôt toutes les troupes étrangeres: Qu'il permît au Prince de Condé, & aux Seigneurs qui étoient avec lui, de se rendre, après avoir mis les armes bas, auprès de Sa Majesté; & qu'il eût la bonté d'écouter favorablement leurs plaintes: Qu'il punît sévérement les calomniateurs: confirmât dans toute leur étenduë, & maintînt dans toute leur force les Edits donnés en faveur des Protestans, qui avoient été alterés, énervés, & presqu'entierement abolis par les interprétations & les declarations publiées depuis; & qu'en donnant à ses sujets la liberté de conscience, il rendît la paix à son Royaume: Que cette grace produiroit en France d'aussi bons effets, & une paix aussi solide, que produisit en Allemagne la grace que Charles-Quint accorda à tous les membres de l'Empire, lorsqu'il eut vaincu & reduit sous sa puissance les Chefs des Protestans: Que

le

le Roi partageât également, sans aucune distinction de Religion, les dignités, les honneurs & les magistratures, & en revêtît tous ceux qui s'en trouveroient dignes : Qu'il soulageât ses peuples, en diminuant les impôts que les Italiens, & ceux qui avoient trop de crédit à la Cour, avoient fait excessivement augmenter, à leur profit & au grand préjudice de la Noblesse. Enfin que, pour rétablir la tranquillité publique par les moyens les plus propres, on tînt incessamment, suivant l'ancien usage, une Assemblée parfaitement libre des Etats du Royaume.

Indignation de la Reine contre eux.

De Ligneroles ayant apporté cet écrit à la Cour, la Reine, accoûtumée à des dépenses sans bornes, & à qui il faloit chaque jour de nouveaux impôts pour les soutenir, en fut extrêmement piquée. Elle regarda comme une injure personnelle ce qui étoit dit des Italiens. Elle s'imagina que les Protestans ne demandoient l'Assemblée des Etats, que parce qu'ils étoient las de son administration, qu'ils vouloient sécoüer le joug de son gouvernement, se mettre en liberté, & la resserrer elle-même dans des bornes qu'elle appréhendoit. Elle crut avoir trouvé l'occasion favorable de faire éclater toute la haine qu'elle avoit depuis long-tems conçûë, & s'abandonnant aux mouvemens de la plus vive colere, elle entreprit (ce qui ne lui fut pas difficile,) d'animer contre les Protestans toute la Cour, dont elle disposoit à son gré. Elle en vint à bout avec d'autant moins de peine, que dans le même tems on rapporta au Roi, que les Confédérés avoient fait afficher à Montereau-faut-Yonne, & en d'autres places dont ils s'étoient rendus maîtres, des placards au nom du Prince de Condé, dans lesquels ils declaroient qu'ils n'avoient pris les armes que pour obtenir le soulagement du peuple par la diminution des impôts inventés nouvellement par les Italiens; qui comme des sangsuës tiroient le sang du peuple, à la ruine de l'Etat, sans qu'il en revînt aucun avantage à Sa Majesté, & au grand préjudice de la Noblesse: enfin pour rétablir l'ancienne liberté, & pour affermir la paix accordée par les Edits du Roi, contre les efforts des séditieux.

Le Roi les fait sommer de mettre les armes bas.

On cessa donc de traiter avec les Confédérés, & laissant-là les conférences & les négociations, on ne fit aucune réponse à leur écrit; mais on envoya le 7. d'Octobre un Héraut à Saint-Dénis, avec des ordres du Roi, signés par Claude de Laubespine & Florimond Robertet, Secretaires d'Etat, qui contenoient en substance: Qu'il n'étoit permis à qui que ce fût, qu'au Roi, d'indiquer des Assemblées dans le Royaume, de faire des levées d'hommes & d'argent, & d'afficher des placards: Que c'étoient des droits tellement attachés à la Royauté, qu'ils ne pouvoient être communiqués à aucun autre, de quelque qualité & condition qu'il fût: Que c'étoient des loix auxquelles tous devoient se soûmettre; & principalement ceux qui, par les prérogatives de leur naissance, ou par le devoir de leurs charges, étoient obligés d'être plus intimement attachés au Roi : Que néanmoins Sa Majesté étoit informée que plusieurs s'étoient assemblés en armes à Saint-Dénis, sans ses ordres, ayant à leur tête le Prince de Condé, les freres Coligny, Odet Cardinal de Châtillon, Gaspard Amiral, & François d'Andelot, François Comte de la Rochefoucault, François de Han-

Charles IX. 1567. Hangest de Genlis, George de Clermont-d'Amboise, François Comte de Sault, François de Barbançon de Cany, Jaques de Boucard, Bayencour de Bouchavanes, d'Ailly de Piquigny, Jaques de Brouillard de Lisy, A. de Vaudrai de Mouy, Jean Raguier d'Esternai, Gabriel Comte de Montgomery, & Jean de Ferrieres Vidame de Chartres: Que pour cela le Roi avoit mandé à un de ses Hérauts, de leur faire commandement à tous, de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, que puisqu'ils s'étoient assemblés en armes sans ses ordres, ils eussent à les mettre bas, & à se présenter incessamment devant Sa Majesté, pour lui rendre, comme à leur légitime Souverain établi par Dieu au-dessus d'eux, l'obéïssance qu'ils lui devoient, suivant la loi par Dieu; si-non, qu'ils declarassent qu'ils approuvoient, ratifioient & confirmoient les assemblées défenduës, & la prise d'armes qu'ils avoient faite, au grand préjudice du peuple, & au mepris de l'autorité Royale; afin que sur cette declaration Sa Majesté prît les résolutions qui seroient convenables.

Nouvelle requête des Protestans. La publication de cet ordre du Roi déconcerta un peu les Seigneurs Confédérés. Le plus grand nombre fut d'avis qu'il faloit adoucir & moderer leurs demandes, parce que si leur premier Mémoire venoit à la connoissance des Princes étrangers, il ne manqueroit pas de les indisposer contre leur parti: Que si la guerre venoit à s'allumer, leur principale ressource étoit dans les troupes auxiliaires qu'ils espéroient de l'Allemagne; mais que si les Princes de l'Empire apprenoient qu'il ne s'agissoit pas seulement de la Religion dans cette guerre, & qu'on y attaquoit l'autorité Royale & le gouvernement civil, ils perdroient beaucoup du zèle & de l'ardeur qu'ils avoient témoigné jusqu'alors pour les secourir: Qu'ils étoient assurés que Lansac, nommé par le Roi pour aller vers les Princes d'Allemagne, & empêcher les levées qui se faisoient en faveur des Protestans, étoit principalement chargé dans ses instructions de leur faire voir, qu'il ne s'agissoit plus dans cette guerre de soutenir les intérêts de la Religion, mais de borner l'autorité du Roi; & que cette révolte pouvoit être d'une très-dangereuse consequence, non seulement pour le Roi en particulier, mais généralement pour tous les autres Souverains. On prit donc la résolution de changer le Mémoire des demandes, & on dressa une nouvelle requête, dans laquelle on supplioit très-humblement Sa Majesté, d'accorder à tous ses sujets, par-tout & sans aucune distinction de personnes ni de lieux, une pleine & entiere liberté de Religion & de conscience, & de vouloir bien supprimer toutes les interprétations que Sa Majesté ou ses Parlemens avoient ajoûtées aux Edits. Ils s'excusoient d'avoir parlé dans leur premier écrit du soulagement du peuple & de l'Assemblée des Etats: ils dirent qu'ils l'avoient fait avec une bonne intention, non pour donner aucune atteinte à l'autorité Royale, à laquelle ils avoient toûjours été & étoient encore disposés de rendre une parfaite obéïssance, ni pour prendre la liberté de borner sa puissance; mais seulement pour donner à Sa Majesté des preuves de leur fidélité, en l'avertissant, comme ils y étoient obligés, & en le suppliant très-humblement de regarder quelquefois un peuple malheureux & désolé, avec cette bonté qui lui étoit naturelle, & d'arrêter le cours des ca-

calamités publiques par tous les moyens que sa prudence lui inspireroit. Enfin ils prioient & conjuroient Sa Majesté, de vouloir bien prendre en bonne part une démarche prescrite par le devoir & par leur respectueux attachement pour sa personne; de fermer les oreilles aux fausses & calomnieuses imputations de leurs ennemis, & de ne pas oublier sa clémence & sa bonté, pour suivre leurs impressions.

CHARLES IX. 1567.

Conférence aussi inutile que les précédentes.

Ce Mémoire ayant été apporté à la Cour, fit un très-grand changement dans les esprits; & les personnes prudentes ne désespéroient plus qu'on ne pût enfin en venir à un accommodement, puisque tout se réduisoit à la cause de la Religion. La Reine-mere s'y opposa d'abord: car voyant que la mort du Duc de Guise avoit diminué la puissance d'une maison, qui avoit commencé à lui causer des défiances par son trop grand crédit, & gagnée par les flatteries du Cardinal de Lorraine, elle paroissoit toute occupée du soin de diviser par une guerre les Montmorencis & les Colignis, que la paix avoit réunis, & dont la bonne intelligence lui étoit devenuë suspecte. Mais le Connétable l'emporta; il fut résolu de renoüer les conférences, & la Reine fut comme forcée de consentir que ce Seigneur fût chargé de la négociation. Il vint donc à la Chapelle, entre Paris & S. Dénis, avec Francois de Montmorency son fils, & avec Artus de Cossé de Gonnor, qui venoit d'être fait Maréchal de France, après la mort de Bourdillon. Ils étoient accompagnés d'Armand de Gontaut de Biron, & de Claude de Laubespine Secretaire d'Etat. Le Prince de Condé s'y rendit aussi-tôt avec les freres Coligny, le Vidame de Chartres, le Comte de Sault & le Sieur de Cany.

Les Protestans ayant demandé avant toutes choses la tolerance de leur Religion, & la liberté de l'exercer dans tout le Royaume, sans aucune distinction de lieux & de personnes, le Connétable, tout zèlé qu'il étoit pour la paix & la tranquillité publique, declara hautement, que le Roi n'y consentiroit jamais: Que les Edits faits en faveur des Protestans n'étoient pas pour toûjours, & que le dernier sur-tout, donné à Orleans, n'étoit que pour un tems: Que le dessein du Roi n'étoit pas de tolerer deux Religions dans le Royaume; mais plutôt d'employer tous les moyens possibles pour conserver & affermir l'ancienne: Et que Sa Majesté aimeroit mieux être en guerre avec ses sujets, que de se rendre suspect ou odieux aux Princes ses voisins pour une telle cause. Ainsi on se separa de part & d'autre sans rien conclure. Les conférences étant ainsi rompuës, on perdit toute espérance de paix, & on ne pensa plus des deux côtés qu'à la guerre.

Les deux partis se disposent à la guerre.

Alors du Bec de Bourry amena aux Protestans huit enseignes du païs de Caux. Les Capitaines Paris, Helie, Pré, & Nogue leverent quelques regimens d'Infanterie, suivant les ordres de d'Andelot, Colonel général de l'Infanterie Françoise. Masconis fit un détachement de cent vingt hommes de la garnison de Mets, auxquels se joignirent trois cens hommes de Champagne, & tous arriverent sans aucun accident à Saint-Dénis. Peu de tems après, Claude-Antoine de Vienne de Clervant, le Capitaine Ambure, de Saint-Chaumas, Commandant de la garnison de Mets, à l'insçû de Jaques de Montberon d'Auzances, amenerent à l'armée, qui étoit à Montereau,

CHARLES IX. 1567. reau, huit enseignes d'Infanterie & quatre compagnies de Cavalerie, commandées par de Deuilly, gendre de François de Scepeaux Maréchal de France. D'un autre côté le Vidame de Chartres, le Comte de Montgomery, François de la Nouë, dont nous aurons souvent lieu de parler dans la suite, Nicolas de Champagne Comte de la Suze, Charles de Beaumanoir de Lavardin & d'autres, levoient de la Cavalerie & de l'Infanterie dans l'Anjou, dans la Bretagne, dans la basse-Normandie, dans le Perche, dans le païs Chartrain & dans la Beausse. Tous s'assemblerent au commencement d'Octobre à Thoury en Beausse, au nombre de mille chevaux & de trois mille hommes de pied.

Janville ouvrit ses portes au Vidame de Chartres, qui l'avoit sommée de se rendre. Ensuite on partagea l'armée; Montgomery commandoit l'avant-garde, & le Vidame l'arriere-garde. La ville d'Estampes ayant refusé de se rendre lorsqu'elle fut sommée, le Capitaine Saint-Jean, frere de Montgomery, la prit par escalade. Aussi-tôt le château se rendit. Le vainqueur y mit garnison, pour être maître de toute la campagne des environs, plus abondante en vivres qu'aucune autre. D'Estampes on alla à Dourdan: Jean de l'Hôpital Comte de Choisy, qui en étoit Commandant, la rendit au Vidame; & gagné par ce Seigneur, qui le présenta au Prince de Condé, il s'attacha au parti Protestant.

Comme les ponts, les passages & les ports des environs de Paris étoient occupés par les troupes du Roi, les Confédérés en vinrent aux mains avec celles qui étoient à Saint-Cloud. Ils passerent ensuite la Seine sur des bateaux qu'ils avoient préparés pour cela, le 24. d'Octobre. Les troupes qui gardoient cette petite place sous les ordres du Capitaine Guincourt l'ayant abandonnée, & s'étant retirées dans une tour à l'entrée du pont, qu'elles eurent le tems de fortifier d'un bon fossé; les troupes des Protestans qui avoient passé la riviere, arriverent sans accident à Saint-Ouyn, où l'Amiral de Coligny les attendoit. Alors tout ce qu'il y avoit de troupes dans l'armée du Prince de Condé montoit à deux mille hommes de Cavalerie, & quatre mille d'Infanterie, & il y en arrivoit encore tous les jours. Les Confédérés tinrent-là un grand Conseil; & pour pouvoir dire qu'ils n'avoient rien omis de tout ce qui dépendoit d'eux afin de parvenir à un accommodement, ils résolurent avant tout, d'envoyer Teligny pour traiter avec la Reine-mere.

Disposition de l'armée Protestante.

On distribua ensuite l'armée. Une partie demeura à Saint-Dénis avec le Prince de Condé, les Vidames de Chartres & d'Amiens, François de Barbançon de Cany, François Comte de Sault, Nicolas de Champagne Comte de la Suze, & autres Capitaines. Une partie s'avança à Saint-Ouyn, village sur la Seine, qui est sur la droite en allant à Paris, avec l'Amiral de Coligny, d'Andelot son frere, Clermont d'Amboise & de Renty. François de Hangest de Genlis, Nicolas du Bec de Vardes, & d'autres, prirent leurs logemens à la gauche au village d'Aubervilliers. Par cette distribution de quartiers, les deux villages étoient comme les deux aîles de l'armée des Protestans, & Saint-Denis étoit comme le centre où étoit le corps de bataille.

On

On envoya plus loin Montgomery pour occuper le Bourget, qui est sur le chemin de Senlis & de Clermont. Tous les chemins pour faire entrer des vivres dans Paris par terre ayant été fermés, Clermont d'Amboise fut commandé pour mener sa troupe à Charenton, village sur la Marne, qui a un pont fortifié d'une tour, au-dessus de Conflant. Celui qui commandoit dans la tour, attendit à peine l'ennemi pour se rendre, & il eut pour cela quelque tems après la tête tranchée à Paris. Clermont abandonna ensuite Charenton, parce que Lagny, qui est au-dessus, & situé aussi sur la Marne, étant gardé par les Protestans, l'entrée des vivres par cette riviere étoit entierement fermée. Dans le même tems d'Andelot partit pour Poissy, avec cinq cens chevaux & un détachement d'Infanterie. On envoya devant Montgomery, pour s'emparer de Pontoise, afin que les ponts qui sont sur l'Oise & sur la Seine étant occupés par les Protestans, Paris se trouvât réduit à une extrême nécessité : mais cette entreprise fut inutile & même préjudiciable aux Confédérés; car Montgomery trouva que la place avoit une trop forte garnison pour pouvoir être forcée en peu de tems. Philippe Strozzi, fils de Pierre Strozzi Maréchal de France tué à Thionville, y avoit laissé en passant une partie du regiment de Picardie qu'il commandoit, & il étoit venu avec le reste à Paris, par un chemin différent de celui que les Protestans avoient cru qu'il prendroit. Pendant que d'Andelot s'arrêtoit à Poissy, les troupes du Roi lui fermerent le passage, & il ne put rejoindre assez-tôt l'armée des Confédérés, pour se trouver à la bataille qui fut donnée.

Un grand nombre de troupes se rendent auprès du Roi.

Déja un grand nombre de troupes étoient venuës de toutes parts se rendre auprès du Roi. La charge de Colonel général de l'Infanterie, que d'Andelot possédoit, fut partagée en deux charges. Le Roi donna l'une à Strozzi, & l'autre à Timoleon de Cossé, fils du Maréchal de Brissac, jeune-homme d'un très-grand courage. Les compagnies ordinaires de la Cavalerie Françoise, qui font la principale force du Royaume, étoient aussi venuës en grand nombre. Outre le domaine du Roi, & les tributs immenses que paye le Royaume, Charles VII. dont le regne avoit été long-tems agité de plusieurs guerres civiles, faisant réflexion qu'une grande puissance ne peut subsister long-tems sans essuyer bien des troubles, inventa avec beaucoup de prudence une imposition particuliere, qui suffisoit pour l'entretien de cinquante mille hommes de pied, & une autre qui étoit destinée pour la subsistance de la Cavalerie ordinaire. C'est ainsi que nos Rois, au milieu des guerres les plus considerables qu'ils ont euës avec nos voisins, ont long-tems conservé leurs armées dans une discipline qui leur faisoit honneur, & qui n'étoit point à charge au peuple. Mais le grand nombre de guerres civiles, & la sordide avarice de ceux qui ont été en faveur auprès de nos Rois beaucoup plus qu'ils ne le méritoient, ayant épuisé les finances, ces anciens impôts ont été confondus avec les autres : d'où il est arrivé que la discipline s'est énervée; que les mœurs se sont corrompuës; que les troupes se sont trouvées dans le besoin; que les peuples ont été surchargés de nouvelles impositions; & que le soldat, qui n'étoit

CHARLES IX. 1567.

toit pas payé, s'est licentié, jusqu'à faire des courses & à tourmenter les peuples par ses vols & par ses brigandages.

Divers succès de part & d'autre.

Cependant Tanneguy du Bouchet de Puigreffier rassembloit des troupes Protestantes dans toute la Guyenne : il leur avoit donné rendez-vous à un jour marqué à Confolant en Angoumois, & on avoit nommé François de la Rochefoucault, avec Artus de Vaudrai de Moüy, pour les recevoir & les amener. On avoit en même tems envoyé la Nouë, Officier aussi recommandable par son exacte probité que par ses vertus militaires, à Orleans, dont la plûpart des habitans étoient attachés au parti du Prince de Condé, avec ordre de s'en rendre maître, mais moins par la force, qu'on n'avoit pas le tems d'employer, que par la ruse & l'artifice; ce qu'il exécuta avec autant d'habileté que de bonheur. Ce Capitaine arriva à Orleans avec peu de soldats; les habitans qui étoient d'intelligence, l'aiderent à y entrer & à s'en rendre le maître, sans faire de mal à qui que ce fût. Ceux qui lui étoient contraires se retirerent dans la porte Banniere, qui est comme une espece de château qui domine sur la ville, & qui étoit défenduë par une garnison sous les ordres du Capitaine Caban. La Nouë, égalément actif & brave, l'ayant aussi-tôt attaqué, Caban fit faire plusieurs décharges de son canon contre les maisons de la ville qui étoient vis-à-vis la porte. Mais voyant que l'ennemi avoit poussé la tranchée bien près de la porte, & qu'il étoit destitué de tout secours, il se rendit. C'est ainsi que la Nouë se mit en pleine possession d'Orleans, qui fut un entrepôt égalément commode & sûr pour les troupes qui venoient de Guyenne, afin de joindre le Prince de Condé.

La Nouë s'empare d'Orleans.

D'un autre côté ce Prince envoya du Bec de Bourry pour s'emparer d'Argenteuil, place située au bord de la Seine au-dessous de Saint-Dénis; elle n'avoit que de foibles murs, & étoit presque sans fossés. De Bourry ayant tout préparé pendant la nuit, s'approcha au point du jour, dans le tems qu'on changeoit les gardes, & s'en rendit maître (1) sans aucune peine. Assez près d'Argenteuil, de l'autre côté de la Seine, est le château de Buzenval, qui apartient aux Schouarts. Le concierge, en l'absence de son maître qui étoit à Paris, vint trouver le Prince de Condé après la prise d'Argenteuil, pour lui demander une sauve-garde. Le Prince lui accorda avec beaucoup de bonté ce qu'il lui demandoit. Mais comme le lieu étoit très-avantageusement situé, il crut devoir profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de s'en emparer. Non seulement il accorda au Concierge des lettres de sauve-garde, mais il lui donna quelques Gentilshommes pour le défendre, disant que les lettres n'étoient pas d'une grande utilité, à moins qu'il n'y eût quelqu'un pour les appuyer & les faire exécuter. Ces Gentilshommes, après avoir visité les lieux, jugerent que ce poste étoit très-avantageux pour faire des courses; & ne se contentant pas de le garder, ils demanderent au Prince une garnison de cinquante soldats, avec lesquels ils ravagerent le païs, & rendirent impraticables les chemins d'Anjou, du Maine, du Perche, du païs Chartrain, & celui de la

(1) La prit & la pilla. *Edit. des Drouarts in f. o. d.*

la Normandie même, par où l'on portoit bien des vivres à Paris. Car ils fermerent le chemin de Normandie par le pont de Neuilly, avec des pontons & des bateaux qu'ils firent venir de Saint-Ouyn. Ayant pris Buzenval, ils avancerent & prirent Saint-Porcien, maison des Celestins près Paris, qui n'est pas éloignée de Versailles. De-là ils s'avancerent vers Trapes, & comme il restoit à ceux qui conduisoient des vivres à Paris un passage pour arriver du païs Chartrain & de Normandie, ils se rendirent maîtres de Dampierre dans le Duché de Chevreuse, qui étoit la maison de plaisance du Cardinal de Lorraine. C'est ainsi qu'ils investirent Paris, qu'ils fermerent tous les passages des vivres, & que par leurs courses ils empêcherent que rien ne pût entrer dans cette ville. Les provisions commençant à y manquer, le peuple se mit à murmurer, & si le Roi n'avoit pas été dans la ville, il se seroit porté à la sédition. On commença à charger le Connétable de reproches & d'injures : ses ennemis le décrioient sous main, & animoient le peuple à crier hautement contre lui, à cause de son alliance avec le Prince de Condé & les Colignis. Il fut arrêté qu'on reprendroit premierement tous les postes dont les Confédérés s'étoient emparés, & par lesquels ils tenoient Paris bloqué. Les Chefs de l'armée Royale résolurent de commencer par rompre tous les pontons que les ennemis avoient construits, afin d'empêcher la communication & le passage des secours que le Prince de Condé voudroit envoyer à tous les lieux des environs dont il s'étoit emparé; & voici comment on s'y prit.

CHARLES IX. 1567.

Les Protestans ferment tous les passages des vivres aux environs de Paris.

Murmure des Parisiens contre le Connétable.

On fit construire un long bateau, tel qu'on en voit souvent sur la Seine, & on le couvrit de planches de trois pouces d'épaisseur, pour mettre les soldats à l'abri des coups d'arquebuse. On mit dedans un détachement de cinquante soldats, & plusieurs charpentiers avec un grand nombre de haches & de tarrieres. Ils partirent le 4. de Novembre pendant la nuit: étant arrivés, ils trouverent peu de gardes, à demi endormis. Ainsi ils n'eurent pas beaucoup de peine à se rendre maîtres des pontons, qu'ils amenerent de l'autre côté de la riviere. Les ouvriers descendirent sur le champ, les percerent d'une infinité de trous, & les firent couler à fond. Après quoi ils remonterent la riviere à force de rames, & revinrent à Paris sans aucun accident, ayant ôté aux ennemis le secours qu'ils tiroient de ces pontons. Alors les Chefs de l'armée Royale, assurés que le Prince de Condé ne pouvoit plus envoyer de secours, commanderent un détachement pour reprendre Buzenval, où de Brechainville venoit depuis peu d'être mis, à la place d'Amanzai, Lieutenant de d'Andelot, qui y commandoit auparavant. Les principaux Officiers du détachement étoient Eleonor d'Orleans Duc de Longueville, Guillaume de Montmorency de Thoré, Timoleon de Cossé Comte de Brissac, Jean de Blosset de Torcy, qui commandoient quinze cens Cavaliers bien équipés & trois mille hommes de pied. C'étoit plus de monde qu'il n'en faloit pour l'expédition qu'on vouloit faire : mais il n'y en auroit pas eu trop, si d'Andelot, qui étoit à Poissy, avoit pû y venir assez-tôt. Claude de Lorraine Duc d'Aumale commandoit cette petite armée. Etant arrivé devant le château, il fit sommer de Brechainville de se rendre : sur son refus il fit approcher le ca-

Les troupes du Roi reprennent plusieurs postes sur les Protestans.

Charles IX. 1567.

canon. Après environ une centaine de coups, Brechainville n'ayant aucune espérance de secours, conseilla à sa garnison de capituler à des conditions honorables. Ayant obtenu vies & bagues sauves, il rendit la place au Duc d'Aumale, & on le conduisit avec les siens à S. Ouyn. On reprit aussi-tôt Saint-Porcien & Dampierre, & on rouvrit tous les chemins, pour faire librement & sûrement passer les vivres.

Le Connétable se détermine à attaquer l'armée Protestante.

Le peuple de Paris ne cessa pas pour cela de murmurer: il disoit que ce n'étoit pas assez de remettre l'abondance dans la ville, si on ne chassoit entierement l'ennemi, qui faisoit tous les jours des courses jusqu'aux portes de Paris. Ces plaintes & ces murmures tomboient encore sur le Connétable. La haute prudence de ce grand homme lui fit d'abord mépriser tous ces reproches, ne croyant pas qu'il dût préférer sa réputation & sa gloire à la conservation & au bien de l'Etat. Mais enfin, ou déterminé par l'occasion qui se présentoit, ou ne pouvant plus supporter les reproches injurieux dont on l'accabloit; voyant d'ailleurs que, les troupes arrivant de tous côtés, il y avoit de quoi former une armée assez considérable, il jugea qu'on pouvoit tenter quelque entreprise: car Pierre de Lomaigne de Terrides, & Louis de Lastic, Grand-Prieur d'Auvergne, avoient quelque tems auparavant amené au Roi des troupes de la Guyenne & du Languedoc; & l'armée Royale avoit déja avancé ses postes jusqu'à la Chapelle, qui est à la moitié du chemin de Paris à Saint-Dénis. Celle du Prince de Condé les avoit aussi avancés jusqu'à un lieu appellé le Landit, assez près de la Chapelle, ensorte qu'il y avoit tous les jours entre deux armées si voisines quelques légeres escarmouches. Enfin le Connétable crut qu'il faloit profiter de l'absence de d'Andelot, & mener son armée contre les ennemis, non dans le dessein d'en venir à une action générale & décisive, (car il ne pensoit pas que le Prince de Condé osât la risquer,) mais au moins pour les chasser avec perte des villages de S. Ouyn & d'Aubervilliers, & forcer même le Prince à abandonner la ville de S. Dénis.

Avant que d'exécuter ce projet, la veille du jour de la bataille, le Connétable détacha cinq cens Cavaliers choisis, qui s'étant avancés jusqu'au camp des ennemis, les forcerent de demeurer sous les armes tout le jour & toute la nuit, & les fatiguerent sans cesse par de légeres escarmouches, où Dampierre, Enseigne de la compagnie de d'Andelot, fut tué. Le Connétable ayant appris, par le rapport de ces Cavaliers, le nombre & les forces des ennemis, prit le lendemain congé du Roi, lui donna de grandes espérances d'un heureux succès, & fit marcher toute l'armée.

Paroles du Connétable en sortant de Paris.

En sortant de Paris il dit à ceux qui l'environnoient : „ Ce jour me „ justifiera, & contre les reproches de mes ennemis, & contre la haine du „ peuple; car, où il me verra en vie & triomphant, ou il pleurera ma „ mort, lorsque j'aurai défait les ennemis, & porté la consternation dans „ leur parti. " Ces paroles furent comme un présage de ce qui devoit lui arriver.

Deliberation des Chefs de

Les Confédérés tinrent Conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Les uns étoient d'avis d'abandonner S. Ouyn & Aubervilliers, qu'il ne leur paroissoit pas possible de conserver, sans s'exposer à un trop grand danger; de

de renfermer toutes les troupes dans S. Dénis, & d'y rester jusqu'à ce que toutes celles qui étoient dispersées fussent réünies. Les autres avoüoient qu'il y avoit du danger à garder ces deux villages: mais ils soutenoient qu'en les abandonnant, ils perdoient une réputation, qu'il est si important de s'assurer, sur-tout au commencement de la guerre. Ils pensoient donc que le parti le plus sage étoit, que les troupes qui occupoient ces villages se missent en bataille, se fissent voir aux ennemis dans la disposition de combattre, & qu'après cela elles se retirassent peu-à-peu pour se réünir aux autres. Le Prince de Condé disoit au contraire, qu'il ne s'agissoit pas seulement de l'honneur & de la réputation, mais qu'il y avoit un très-grand danger à abandonner ces deux villages; parce que les ennemis, enflés de ce succès, ne manqueroient pas d'investir toute l'armée qui se seroit enfermée dans Saint-Dénis; que les Protestans, d'aggresseurs qu'ils étoient, se trouveroient attaqués & serrés très-étroitement; que tandis qu'ils perdroient courage en se voyant assiégés, les ennemis d'un autre côté s'animeroient, & deviendroient plus hardis & plus entreprenans: Que d'ailleurs il leur laissoit à penser quel parti prendroient les troupes auxiliaires Allemandes, qui étoient déja sous les armes, & qu'on attendoit au premier jour, lorsqu'elles apprendroient une si triste nouvelle: Qu'ils étoient trop éclairés pour ignorer que tout le monde abandonne volontiers le parti des affligés & des malheureux; & que les hommes se tournent ordinairement du côté que la fortune semble favoriser: Qu'il n'y avoit pas moins de risque à suivre l'avis qui paroissoit tenir le milieu; parce que si, après avoir une fois parû en bataille, les troupes se retiroient à la vûë de l'ennemi, elles s'exposoient manifestement à une perte irréparable. Car, ajoûta-t-il, c'est un principe reçû de toutes les personnes habiles & expérimentées dans le métier de la guerre, que quand deux armées sont en présence, celle qui se retire la première, cede toûjours la victoire à l'autre. Le Prince conclut, que puisqu'il étoit honteux d'abandonner des postes qu'on avoit pris, & très-dangereux de se retirer à la vûë des ennemis, il ne restoit plus qu'un parti à prendre, qui étoit, puisqu'on se trouvoit dans la nécessité de combattre, de deliberer sur la manière de le faire avec avantage: Qu'il ne faloit pas désespérer du succès; que plus les ennemis étoient supérieurs en nombre, plus ils se negligeroient; & comme ils ne s'imaginoient pas que les Confédérés voulussent en venir aux mains, il se pourroit bien faire que les voyant accepter courageusement le combat, la surprise pourroit répandre la terreur parmi leurs troupes, & causer leur défaite: Que si la chose tournoit autrement, il faloit prendre de si bonnes mesures, que l'on pût combattre sans perdre beaucoup de monde: Que bien des raisons pouvoient faire espérer que cela seroit ainsi; parce qu'ils étoient dans une saison où les jours sont nebuleux & courts; que des troupes, dispersées çà & là dans une si grande ville, ne pourroient en sortir que tard: qu'on ne sort pas d'une ville où l'on vit dans le luxe & la molesse, pour venir au combat, comme d'un camp où l'on garde une exacte discipline: qu'on ne peut pas non plus disposer si aisément & faire marcher si vîte l'artillerie: qu'enfin ils

Charles IX. 1567.

l'armée Protestante.

CHARLES IX. 1567.

ils avoient affaire à un Général très-prudent & très-vieux, qui voyant l'ennemi préparé à le bien recevoir, contre son attente, prendroit des mesures pour ne rien entreprendre témérairement, & pour risquer le moins qu'il pourroit: que par consequent on n'en viendroit aux mains que sur le soir, & qu'il arriveroit, comme on l'a presque toûjours vû, que le courage & la valeur, que le petit nombre feroit paroître au commencement du combat, les égaleroit pendant quelque tems au plus grand nombre; & que quand l'armée la plus nombreuse commenceroit à prendre le dessus, la nuit termineroit le combat, & donneroit lieu de faire une retraite assurée & honorable: que les tenebres envelopperoient également la victoire des uns & la défaite des autres: qu'ainsi les Confédérés conserveroient leur réputation auprès des étrangers; qu'ils éviteroient les dangers d'un siége ruineux, & qu'ils préviendroient, avec autant de sagesse que d'honneur, une perte qui paroissoit inévitable. Cet avis du Prince de Condé l'emporta: les Seigneurs Protestans y applaudirent, & tous se disposerent au combat.

Grande inégalité des deux armées.

Il n'y avoit dans l'armée Protestante que quinze cens Cavaliers au plus, sous dix huit étendarts de Gentilshommes, équipés & armés à la hâte, & par consequent assez mal, & douze cens hommes de pied, sans enseignes, & levés indifféremment de tous les côtés. L'armée du Roi au contraire étoit composée de quatre vingt enseignes, qui faisoient seize mille hommes de pied; de vieilles troupes de Suisses, & de nouvelles levées, de trois mille chevaux des anciennes compagnies du Royaume, bien équipés & bien armés.

Disposition de l'armée Royale.

Entre Paris & S. Dénis est une vaste plaine, partagée par un chemin pavé, qui est entre S. Oüyn sur le bord de la Seine à gauche, & Aubervilliers qui est à la droite. Le Connétable ayant fait marcher son Infanterie, laissa une bonne garnison à la Chapelle; puis s'étant avancé vers la Villette, il mit son armée en bataille dans la plaine. Il plaça les Suisses à la droite, & mit à leurs côtés un bon nombre d'Arquebusiers François, pour garder quatorze piéces de canon braquées contre Aubervilliers. Pour lui, il se mit à la gauche des Suisses avec un corps de Cavalerie, & il se couvrit d'un grand nombre de Cavaliers, commandés par François de Montmorency, son fils aîné. A la gauche de Montmorency étoient les escadrons de Cavalerie, composés des compagnies de Jaques de Savoye Duc de Nemours, d'Eleonor d'Orleans Duc de Longueville, de François le Roy de Chavigny, de Guillaume de Thoré-Montmorency, de Louis de S. Gelais de Lansac, du Comte de Retz, & autres; & ils étoient couverts par des compagnies d'Arquebusiers. Au-dessous, du côté de la Chapelle, étoit le regiment d'Infanterie de Paris, dont les armes dorées & luisantes formoient un beau spectacle. Les regimens de Strozzi & de Brissac couvroient le côté droit des Suisses, & au dessus d'eux vers Aubervilliers, étoient quelques escadrons de Cavalerie, commandés par Artus de Cossé, Maréchal de France, Armand de Gontaut de Biron, Maréchal de camp, Eustache de Conflant Vicomte d'Auxy, Hardoüin de Villers, & autres. Claude de Lorraine Duc d'Aumale, & Henri de Montmo-

rency Duc de Damville, étoient restés un peu au-dessous de la Villette, couverts de deux escadrons de Cavalerie, pour venir en cas de besoin au secours des Suisses & de l'Infanterie Françoise.

Ordre de l'armée des Confédérés.

Le Prince de Condé divisa en trois corps son armée, qui avoit été jusqu'alors logée dans trois lieux différens. Le premier, commandé par l'Amiral de Coligny, avec George de Clermont d'Amboise Marquis de Galerande, ses fils, de Renty & autres, étoit au dessus de S. Ouyn, avec six compagnies de Cavalerie & 400. Mousquetaires à cheval, sous les ordres de Dominique de Provane de Valfenieres, pour couvrir le village & faire tête à ceux qui de l'autre côté couvroient le Connétable. François de Hangest de Genlis & Charles de Beaumanoir de Lavardin, avec du Bec de Vardes, Bressaud Angevin, de Bessancour, avec six compagnies de Cavalerie & environ 400. hommes de pied, suivoient par derriere & formoient une autre aile, pour soutenir l'attaque. Ils s'étendoient vers Aubervilliers, où il paroissoit que devoit être le fort du combat, vis-à-vis les troupes de Biron. Ils firent un retranchement depuis Aubervilliers jusqu'à un moulin à vent, entre ce village & celui de la Villette, tournant un peu à droite, & ils mirent dans ce moulin un détachement d'Arquebusiers. Le Prince de Condé étoit au milieu dans le corps de bataille, où étoient aussi Odet Cardinal de Châtillon, de Poix de Séchelles, Lieutenant de Henri Duc d'Enguien fils du Prince de Condé, François de Barbançon de Cany, Jean de Ferrieres Vidame de Chartres, & Charles d'Ailly de Piquigny Vidame d'Amiens, le fils de Piquigny, les Comtes de Sault & de la Suze, Jean Raguier d'Esternai, & de Bouchavanes, avec six compagnies de Cavalerie & 400. Arquebusiers. Robert Stuart, avec les Ecossois, s'étendoit vis-à-vis de S. Dénis jusqu'à la Chapelle du Landit.

Bataille de Saint-Dénis.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, le combat commença par une décharge des canons de l'armée du Roi; car les Confédérés n'en avoient aucun. Après trois ou quatre décharges, qui ne firent pas beaucoup de mal, & quelques légeres escarmouches entre les coureurs, de Genlis, qui craignoit que tout l'effort de l'armée du Roi ne tombât de son côté, se prépara, suivant les ordres qu'il avoit reçus du Prince, à donner sur les troupes qui étoient vis-à-vis. De Vardes ne pouvant plus supporter les volées de canon, avoit déja pris les devants, & pour dérober sa troupe à un si grand feu, il couroit à l'ennemi. De Genlis qui le suivoit, attaqua deux fois. Le nombre des troupes du Roi augmentant sans cesse, le combat devint très-meurtrier, & il fut obligé de se retirer; mais sa retraite, favorisée par le feu des Arquebusiers qui gardoient le retranchement dont nous avons parlé, causa beaucoup de perte aux ennemis. L'Amiral de Coligny suivit Genlis & de Vardes, après en avoir premièrement donné avis au Prince, & s'avançant pour secourir Genlis, & le tirer du danger où sa troupe beaucoup inférieure en nombre étoit exposée, il attaqua si vivement les troupes qu'il rencontra, qu'il culbuta les premiers rangs sur ceux qui étoient derriere, & qu'il mit en fuite le regiment de Paris. Le Prince de Condé suivit aussi-tôt l'Amiral, & il courut avec tant d'ardeur, que les Mousquetaires qui étoient à ses côtés ne pûrent l'at-

CHARLES IX. 1567.

l'atteindre assez-tôt. Le Maréchal de Montmorency combattoit au-devant de son pere. Le Prince de Condé, qui ne songeoit qu'à joindre l'Amiral & à attaquer le Connétable, fit inutilement tous ses efforts pour éviter la rencontre du Maréchal. Celui-ci attendit le Prince, & soutint son attaque avec tant de fermeté, qu'il l'obligea à partager sa troupe, à en abandonner une partie, & à s'éloigner avec l'autre. Alors l'affaire parut avoir deux faces toutes différentes. Tandis que le fils victorieux tailloit en piéces tous les Confédérés, le pere repoussé par Coligny, se vit attaqué si vivement par le Prince, par le Cardinal de Châtillon, par le Vidame de Chartres, & par d'autres Chefs, qu'il fut misérablement abandonné par ses troupes, qui se débanderent & prirent honteusement la fuite; ensorte que l'armée du Roi se trouvoit en même tems & victorieuse & vaincuë.

Le Connétable est blessé mortellement.

Anne de Montmorency, ce vieillard respectable, qui avoit blanchi à la guerre, après avoir rempli dans un âge si avancé tous les devoirs non seulement d'un Connétable, mais d'un simple soldat, éprouva alors le sort de la guerre, & fut blessé au visage. Environné de toutes parts, & pressé par Robert Stuart de se rendre, il lui donna un si grand coup de la garde de son épée sur la joue, qu'il lui fit sauter trois dents. Irrité par la douleur que lui causa ce coup, Stuart lui-même, ou quelqu'autre, lui tira un coup de pistolet par derriere; & comme sa cuirasse n'étoit pas assez forte, il fut percé & blessé mortellement. Cependant le Maréchal de Cossé avertit les Ducs d'Aumale & de Damville de doubler le pas; ce qu'ils firent si à propos, qu'ils rallierent les troupes qui avoient plié, & les ramenerent au combat. De Chavigny ayant attaqué de Clermont, le blessa dangereusement, & culbuta sa troupe.

La nuit termine le combat.

Enfin, après un combat très-sanglant & très-opiniâtre de trois quarts d'heure, les troupes du Roi accoururent vers le Connétable, blessé à mort & lâchement abandonné. Pour les Confédérés, ils se rassemblerent auprès du Prince de Condé, qui avoit eu un cheval tué sous lui d'un coup de lance, & la nuit qui s'approchoit termina le combat. Les Mousquetaires & les Arquebusiers y eurent peu de part, & ne purent se battre que foiblement & de loin; mais la Cavalerie servit beaucoup, & fit paroître une tres-grande valeur.

Mort de plusieurs hommes illustres de chaque côté.

Le Prince de Condé ayant monté un autre cheval, remit son armée en bataille, & se retira en très-bon ordre à Saint-Dénis. François de Montmorency, dont les vertus militaires parurent avec éclat dans cette journée, la poursuivit avec quelques-uns des siens. On emporta le Connétable à demi-mort de six blessures, & l'armée Royale rentra dans Paris. Elle perdit dans cette action le Comte de Chaulnes, Jerôme de Turin, plusieurs des principaux Officiers, 40. Gentilshommes & 300. hommes de pied. Claude de Batarnai Baron d'Anton, jeune-homme d'un très-grand courage, & l'unique espérance de la maison des Comtes du Bouchage, combattant avec beaucoup de valeur auprès du Connétable, son oncle maternel, fut percé de coups, dont il mourut peu de tems après, extrêmement regretté de François & d'Isabelle de Savoye, ses pere & mere. La perte

perte des Confédérés fut plus grande; car il resta sur la place plus de 50. Gentilshommes de la haute Noblesse; & entr'autres François Comte de Sault, & de S. André son frere; Nicolas de Champagne Comte de la Suze; Charles d'Ailly de Piquigny Vidame d'Amiens, & son fils. (Leur succession fit dans la suite la matière d'un procès: comme il s'agissoit de sçavoir lequel des deux étoit mort le premier, le Parlement, qui ne put le sçavoir, jugea qu'il ne devoit point renverser l'ordre de la nature, & suivant la regle établie par le Droit, prononça en faveur de ceux qui prétendoient que la succession avoit passé du pere au fils; & qu'étant les héritiers légitimes du fils, elle leur apartenoit.) De Garenes fut aussi tué dans ce combat, & François de Barbançon de Cany fut emporté & mis en piéces d'un boulet de canon; quelque recherche qu'on en fit, on ne put jamais trouver son corps: quelques-uns ont cru qu'il fut pris & tué hors du champ de bataille.

Grand danger que courut l'Amiral de Coligny.

L'Amiral de Coligny courut un extrême danger; car étant monté sur un cheval Turc, qui avoit la bouche forte & dure, & ses rênes ayant été coupées, il fut emporté par son cheval. Ne pouvant l'arrêter, malgré tous ses efforts, il se trouva quelque tems mêlé parmi les fuyards de l'armée du Roi, & n'y fut point reconnu. Aussi-tôt le bruit se répandit qu'il avoit été pris & mené à Paris, où il étoit gardé dans un lieu inconnu. La Reine le fit soigneusement chercher dans l'hôtel des Ursins; soupçonnant Christophle de la Chapelle aux Ursins, allié aux Colignis & aux Montmorencis, de l'avoir retiré & caché dans sa maison.

Comme les deux armées se retirerent avant que le combat fût entierement fini, on mit en doute lequel des deux partis avoit remporté la victoire. Mais François de la Nouë, bon connoisseur & juge intègre, a prononcé en faveur de l'armée Royale; parce qu'elle resta maîtresse du champ de bataille, & eut toute la nuit les morts à sa disposition. En effet, comme ils étoient supérieurs en nombre, en artillerie & en Piquiers, & qu'ils avoient par-dessus cela l'avantage d'être mieux campés, on ne peut douter qu'ils n'eussent remporté une pleine & entiere victoire, si la nuit n'eût pas separé les combattans. Cette action se passa le 10. de Novembre.

Mort du Connétable. Son éloge.

Le lendemain le Connétable, qui avoit rendu de si grands services à la France, expira, âgé d'un peu moins de quatre vingt ans, illustre par sa naissance, plus illustre par les grandes charges qu'il avoit remplies; par son habileté dans la guerre, par sa prudence & par son expérience, qui le mettoient fort au-dessus des autres; recommandable sur-tout par le tendre amour qu'il avoit pour sa patrie & par son zèle ardent pour la gloire du nom François. Après avoir long-tems combattu contre l'envie & la jalousie de ses ennemis, dont les artifices étoient venus à bout de soulever le peuple contre lui, il trouva enfin le moyen d'en triompher, & il confirma, par une mort glorieuse & mémorable, la vérité de l'oracle qu'il avoit lui-même prononcé. Il s'étoit trouvé à huit batailles, dans quatre desquelles il avoit commandé en Chef; toûjours avec beaucoup de gloire, mais souvent avec peu de succès: la fortune qui lui fut presque toûjours con-

CHARLES IX. 1567.

contraire, ne le laissa pas survivre à celle qu'il venoit d'acquerir dans cette derniere action. On crut que la Reine-mere, qui aspiroit à un pouvoir sans bornes, regarda la mort du Connétable, comme un grand bonheur pour elle : elle se voyoit délivrée d'un homme qui gouvernoit souverainement la Cour, où il remplissoit depuis tant d'années la premiere place, & qui sembloit lui reprocher tout le bien qu'on faisoit à d'autres. Elle eut néanmoins le soin de cacher sa joye, & de paroître prendre part au deuil public. Elle couronna tous les titres glorieux, dont ce grand homme avoit été revêtu, par de magnifiques funerailles qu'elle lui fit faire dans la capitale du Royaume. On y porta son effigie, honneur qu'on ne rend qu'aux Rois & aux enfans des Rois.

Suites de la bataille de S. Dénis.

Cependant, comme si c'eût été un deuil public de toute la France, il y eut une espece de suspension d'armes, & pendant qu'on déliberoit sur le choix d'un nouveau Connétable, on ne pensa point à profiter de la victoire. Le jour même de la bataille, le Prince de Condé avoit envoyé un exprès à d'Andelot, pour hâter son retour. D'Andelot, la nuit suivante, passa la Seine avec ses troupes, sur les pontons que les troupes Royales avoient coulés à fond à S. Ouyn ; mais que le Capitaine la Messoniere avoit trouvé le secret de tirer de l'eau, & dont il avoit fait boucher les trous avec de la mousse, des étoupes & de la poix. Après avoir réjoint le Prince à S. Dénis, ils tinrent conseil & résolurent, pour disputer à l'armée du Roi l'honneur de la victoire, & pour soutenir leur réputation, tant parmi les François que parmi les troupes auxiliaires qui leur venoient d'Allemagne, que d'Andelot sortiroit dès le matin de S. Dénis avec ses troupes en bataille ; & qu'il se feroit voir dans la plaine, comme s'il attendoit les ennemis, dans la résolution de leur livrer un second combat. D'Andelot s'acquitta parfaitement de cette commission ; il s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Paris, & il brûla quelques moulins à vent. Il s'en trouva un qui n'étoit pas de bois, comme la plûpart des autres, mais de pierre, & l'armée Royale l'avoit assez bien fortifié par un fossé & une palissade. Le Capitaine Guerry, homme de courage, étoit dedans avec un petit détachement, résolu de se bien défendre. D'Andelot, fâché de voir la résistance d'un moulin, tandis que tout cedoit à ses armes, prit le parti de le forcer, & il en donna le soin au brave de Valsenieres, qui avoit la veille commandé les volontaires. Ce Capitaine, accompagné de Beauregard & d'autres, après plusieurs attaques, fut enfin repoussé par Guerry : ils se retirerent l'un & l'autre au son des trompettes. Quoique cette affaire ne fût en elle-même qu'une bagatelle, elle fit beaucoup d'honneur à Guerry ; le moulin porta depuis son nom : il fut élevé à des emplois considerables, & fut fait Colonel.

La charge de Connétable supprimée pour quelque tems.

La mort du Connétable causa dans Paris une espece d'inaction. On ne fut pas long-tems à chercher un successeur : on résolut de supprimer pour un tems une charge, qui étant la premiere du Royaume, & donnant tant de prérogatives & d'honneurs à celui qui en étoit revêtu, sembloit ne devoir être confiée à qui que ce fût dans des tems si fâcheux. Le Roi donna le commandement général des armes à Henri Duc d'Anjou, son frere,

re, à la sollicitation de la Reine-mere, qui l'aimoit éperduëment. Comme il étoit encore enfant, il n'en eut que le titre; toute l'autorité résidoit dans les Chefs & les Seigneurs qu'elle mit auprès de lui.

CHARLES IX. 1567.

Les Confédérés, qui s'étoient vûs forcés de donner bataille, & qui avoient perdu beaucoup de monde, étant d'ailleurs bien inférieurs aux troupes du Roi, craignirent que les nouvelles troupes qui arrivoient chaque jour au Duc d'Anjou, ne missent l'armée du Roi en état, ou de les assiéger dans S. Dénis, ou d'empêcher la jonction des troupes qu'ils attendoient : ainsi ils abandonnerent cette place quatre jours après, & marcherent vers Montereau, pour aller au-devant des troupes auxiliaires Allemandes, qui étoient déja arrivées en Lorraine, commandées par Jean-Casimir, fils de l'Electeur Palatin : ils donnerent en même tems avis à ceux de leur parti, qui accouroient de toutes les parties du Royaume, de se trouver au lieu & au jour marqué.

Les Protestans se rendent maîtres de la Rochelle.

Les Protestans, qui étoient les plus forts dans le Poitou, dans l'Angoumois & dans la Saintonge, y faisoient par-tout des levées, & épioient l'occasion de prendre la Rochelle. Cette ville est située dans la Saintonge, dans un païs gras & sur le bord de la mer. Riche depuis long-tems par la commodité de son port, par son grand commerce maritime, & par les grands privileges que nos Rois lui ont accordés, on peut dire qu'elle s'est élevée au point d'opulence & de puissance où nous la voyons, par les guerres civiles, qui ont désolé & presque ruiné les autres villes. Par le Traité de Bretigny fait en 1360. après que le Roi Jean eut été fait prisonnier, on ceda aux Anglois la Rochelle avec le Poitou, le Limousin, la Saintonge & l'Angoumois. Mais douze ans après, les Rochellois firent bien voir, que c'étoit malgré eux qu'on les avoit assujettis à des étrangers; ils se souleverent, chasserent les Anglois, prêterent de nouveau serment au Roi, & en reçurent avec de nouveaux privileges la confirmation des anciens. Depuis ce tems-là, la Rochelle est toûjours demeurée soûmise & fidèle à nos Rois. Elle fut néanmoins pendant quelque tems soûmise, avec toute la Guyenne, à Charles, frere de Louis XI. Cette ville est gouvernée par 100. hommes, qu'on appelle Pairs ou Echevins. Chaque année après Pâques on choisit un des cent pour être Maire. C'est, après le Gouverneur & le Lieutenant de Roi, le premier Magistrat; son autorité est très-grande dans la ville, & c'est ce qui fait que les anciens reglemens portent, qu'il ne pourra être dans cette place plus d'un an. La coûtume est d'en choisir trois sur les cent, d'en présenter les noms au Gouverneur de Roi, qui nomme celui des trois qu'il juge à propos, & ordonne qu'il sera élevé à cette dignité pour l'année suivante. C'étoit alors Guy de Chabot de Jarnac, Lieutenant pour le Roi en Saintonge, qui possedoit le gouvernement de la Rochelle par droit d'hérédité, Seigneur aussi illustre par ses vertus que par l'éclat de sa naissance. Amadour Blandin, Juge-Royal, qui étoit Maire, avoit donné avis au Roi, que s'il vouloit conserver la Rochelle, il se gardât de donner son agrément à Truchares, qui briguoit cette dignité; parce qu'il étoit attaché au parti Calviniste; &



CHARLES IX. 1567.

que les liaisons qu'il avoit avec Saint-Hermine, qui étoit attaché au Prince de Condé, le rendoient très-suspect. Il arriva cependant que Truchares, par ses intrigues & à la récommandation de Jarnac & d'autres Seigneurs, fut élû entre les cent, avec deux autres, & installé par Blandin, son prédecesseur, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus. Peu de tems après il prit secretement des mesures avec le Prince de Condé; & Saint-Hermine étant venu à la Rochelle par ordre du Prince, dont il se disoit Lieutenant, Truchares lui livra la ville, dont la plûpart des habitans étoient Calvinistes, le 10. de Février de l'année suivante 1568. Alors les Rochellois préterent serment entre les mains de Saint-Hermine; & promirent, qu'ils consacreroient volontiers leurs biens, leurs forces & leurs vies pour le maintien de leur Religion. Depuis ce tems-là la Rochelle est restée soûmise au Prince de Condé & aux Protestans, sans garnison & sans citadelle, & elle a toûjours été leur plus sûr azile (1).

Lorsque le Prince de Condé marchoit avec ses troupes vers Montereau, Françoise d'Orleans sa sœur, femme du Duc de Longueville, vint au-devant de lui, accompagnée de Charlotte de Laval, femme de Coligny. Le Prince les renvoya à Orleans, & il arriva à Montereau, où il laissa Renty avec sept enseignes d'Infanterie, afin de garder une place si commode pour le passage des troupes. De Montereau le Prince continua sa route vers la Lorraine, pour y recevoir les troupes auxiliaires d'Allemagne. La Cour y avoit aussi envoyé le Duc d'Aumale, pour amener trois mille hommes de Cavalerie, qui avoient été levés en Allemagne au nom du Roi, par Jean Guillaume de Saxe & Charles Marquis de Bade.

Ambassades en Allemagne.

Louis de Saint-Gelais de Lansac fut aussi envoyé à Fréderic Electeur Palatin, pour le faire souvenir de son ancienne alliance avec la France, & pour le prier d'empêcher son fils Jean-Casimir de donner des secours au Prince de Condé. De Lansac lui dit, qu'il ne s'agissoit plus de la Religion, que les Protestans joüissoient en France d'une pleine liberté, qu'on ne gênoit point leurs consciences, & qu'on les laissoit dans la possession tranquille de leurs biens, de leurs dignités, & de tout ce qui leur apartenoit; qu'il s'agissoit maintenant de toute autre chose; que, sous un faux prétexte de Religion, ils attaquoient l'autorité Royale; que personne n'étoit plus interessé à maintenir la puissance souveraine, que les Princes d'Allemagne qui aimoient sincerement la Religion, de peur que leurs sujets ne suivissent un pareil exemple, & n'entreprissent de leur faire la loi. Les ordres & les instructions données à de Lansac étoient entierement conformes à celles qui avoient déja été données à Bernard Bochetel, Evêque de Rennes. Ce Prélat avoit facilement persuadé la même chose à Guillaume Landgrave de Hesse, & par le canal de ce Prince, à Auguste Electeur de Saxe & à Joachim Electeur de Brandebourg; il en avoit même obtenu qu'ils permissent à Guillaume de Saxe & au Marquis

(1) Jusqu'en l'année 1628. sous le regne de Louis XIII. qu'elle fut assiégée par l'armée Royale, & prise après un long siége.

quis de Bade, de faire pour le Roi les levées dont nous avons parlé. Charles IX. 1567.

Cette ambassade de Lansac embarassa pendant quelque tems l'esprit de l'Electeur Palatin; ensorte qu'il avoit de la peine à croire ce que lui disoient Honoré Prevôt, du Châtelier Portaut & Gervais Barbier Francour, qui le pressoient au nom du Prince de Condé, d'envoyer les secours dont on étoit convenu. Il suspendit même la marche de son fils jusqu'à ce qu'il eût été pleinement informé de l'état des choses. Pour cela il envoya Venceslas Zuleger, un de ses Ministres, à la Cour de France, avec de Lansac, sur la parole que de Lansac lui donna de le ramener lui-même en sûreté. Zuleger ayant appris, tant à la Cour qu'à l'armée du Prince de Condé, par où il passa en revenant, que les choses étoient bien différentes de ce que les Ambassadeurs publioient; il conseilla à l'Electeur son maître de ne plus différer d'envoyer les secours promis, & de donner à Casimir son fils la permission de partir. Mais afin que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & le Landgrave le Hesse ne fussent pas choqués de la conduite de l'Electeur Palatin, Zuleger fut chargé de les aller trouver, pour les convaincre de la vérité, dont il avoit été témoin oculaire dans son voyage de France. De Lansac, qui accompagnoit Zuleger dans son retour, suivant les ordres du Palatin, fut pris, lorsqu'il le menoit au camp des Confédérés. Mais heureusement celui qui portoit son porte-feuille avec ses lettres, ses papiers, ses ordres & ses instructions, ayant pris un autre chemin, ne fut pas arrêté: ainsi le Prince de Condé, à qui de Lansac fut mené aussi-tôt, ne put rien découvrir de ses secrets. De Lansac fut remis en liberté, sans avoir payé aucune rançon, parce qu'il se plaignit d'avoir été arrêté contre le Droit des gens, dans le tems qu'il conduisoit Zuleger au Prince.

Cependant les troupes de la Guyenne étoient arrivées. La Cavalerie consistoit en quatorze compagnies, commandées par de Puigreffier, dit Saint-Cyr, par de Soubize, par l'Anguillier, par Charles Roüaut de Landereau, par Pluviaut, & par Saint-Martin de la Coudre. L'Infanterie fut distribuée en trois regimens, dans chacun desquels il y avoit neuf enseignes, sous les ordres de Pardaillan, d'Armand de Clermont de Piles & de Champagnac, qui avoit été Moine. Ayant pris à Conflant en Limousin quelques piéces de campagne, de la poudre & d'autres armes, ils attaquerent le Dorat, que de Champagnac força. Etant ensuite entrés dans le Poitou, ils se rendirent maîtres, sans coup férir, de Lusignan, place très-forte, que du Vigean, qui y commandoit, leur rendit. Ils conçurent quelque espérance de pouvoir s'emparer de Poitiers, capitale de la Province, par le moyen des Protestans qui y étoient: ils s'y arrêterent inutilement pendant quelques jours; Guy de Daillon Comte du Lude, qui y étoit accouru avec la première Noblesse de la Province, fit échouer leurs projets. De-là ils se mirent en chemin, & ne s'arrêterent point qu'ils ne fussent arrivés à Orleans. Ils y prirent deux gros canons, une coulevrine, de la poudre, & les autres munitions nécessaires, & marcherent vers Pont-sur-Yonne, qui étoit défendu par Saint-Martin & Saint-

Divers succès de la guerre dans les Provinces.

CHARLES IX. 1567.

Saint-Loup avec trois enseignes. Il y avoit avec eux dans la place plusieurs habitans, bateliers, gens forts & obstinés. Sommés de se rendre, ils le refuserent. Les Protestans firent approcher leur canon, & dresserent une batterie sur une petite colline couverte de vignes, qui domine sur la place. Comme les murs étoient nouvellement bâtis & foibles, après qu'on eût tiré quelques coups, il y eut une grande bréche. Champagnac, qui vit qu'il n'y avoit point de fossé au-dessous, où qu'il étoit très-petit, monta aussi-tôt sur la bréche; Monferrand, de Langoiran & de Piles le suivirent de près; la place fut forcée, & on tua tous ceux qu'on y trouva. Ceux qui s'étoient retirés dans une église voisine, furent aussi tués à coups d'arquebuses: plusieurs qui avoient gagné le pont en fuyant, & qui entroient en foule dans les bateaux, eurent le même sort; ceux qui échaperent, se retirerent à Sens; d'autres qui s'étoient refugiés dans le château, eurent la vie sauve, & sortirent de la ville.

Les Protestans se rendent maîtres de Pont-sur-Yonne.

Après la prise de Pont, Coligny, qui commandoit l'avant-garde, y vint au-devant de ses troupes, & s'étant joints, ils marcherent à Sens dans le dessein, non de prendre la place, mais d'amuser les troupes du Roi, qui en craignoient le siége, & de donner ainsi à l'armée des Confédérés tout le tems nécessaire pour passer la Seine. La chose arriva comme ils l'avoient concertée. Henri de Lorraine Duc de Guise, encore très-jeune, mais qui avoit déja donné de très-grandes espérances dans la guerre de Hongrie, fit venir auprès de lui toutes les troupes qui étoient à Troyes, pour se mettre en état de soutenir le siége. Aussi-tôt Coligny tourna du côté de Brai-sur-Seine, place dont les murs étoient foibles, qui n'avoit rien de fortifié que son pont, & qui n'avoit qu'une très-petite garnison, sous les ordres de Robert de Combaut. Cet Officier servoit alors sous le Duc de Nemours. Depuis ce tems-là il fut en faveur auprès de nos Rois, & se vit dans la suite élevé à de très-grands honneurs. C'est-là que les Protestans exécuterent leur projet en assurance. Ils dresserent leur batterie contre l'endroit le plus fort, & ils firent bréche. Mais il faloit pour y monter, passer un fossé profond & plein de l'eau que la riviere y portoit: ensorte que le soldat mouillé, & obligé de grimper par des endroits glissans, ou tomboit, ou étoit facilement culbuté par la garnison qui étoit sur les remparts. De Genlis s'étoit chargé de cette expédition: ayant renversé la Tour & le mur qui étoit au-dessous, il commanda Courboson, frere de Montgomery, pour donner l'assaut. Mais la bréche n'étoit pas assez grande, & l'incommodité dont nous avons parlé, causa beaucoup de perte aux assiégeans. Courboson y fut blessé & repoussé, avec perte d'environ cent vingt des siens. Comme on croyoit que les Protestans, irrités de cet échec, ne manqueroient pas de revenir à la charge avec de plus grandes forces, de Combaut, qui n'avoit point de secours à espérer, se rendit à des conditions honorables; les habitans payerent deux mille écus d'or, qui furent employés à rembourser les fraix du siége, & à panser les blessés; & on y mit la compagnie de Cavalerie de Genlis en garnison.

De Brai-sur-Seine.

Et de Nogent-sur-Seine.

De-là on marcha à Nogent-sur-Seine, qui n'en est éloigné que de quatre

tre lieuës. La place ouvrit sur le champ ses portes à d'Andelot, & lui paya deux mille écus d'or. On y mit Monins & Payet, tous deux Capitaines des compagnies colonelles. Ces places étant ainsi fortifiées, le Prince de Condé rappella Renty, qu'il avoit laissé à Montereau, & lui donna ordre de couper les ponts & de venir le joindre. Ce Prince passa la Seine à Brai, avec la meilleure partie de l'armée; & Coligny, qui commandoit l'avant-garde, la passa à Nogent. On abandonna cette derniere place, & on laissa à Brai une partie de la garnison, jusqu'à ce que l'armée fût avancée plus loin. Les Confédérés tournerent ensuite à gauche, & furent à Espernai-sur-Marne, où ils demeurerent trois jours, en attendant que les soldats qu'ils avoient laissés à Brai fussent venus les joindre, & ils y delibérerent sur les propositions de paix qui avoient été faites depuis peu.

La Reine-mere tache de les amuser par des propositions de paix.

On crut que la Reine-mere l'avoit fait exprès, pour retarder la marche des Protestans, qui alloient à grandes journées en Lorraine & donner le tems au Duc d'Anjou, qui les suivoit avec son armée, de les atteindre & de les obliger à une bataille décisive. La Reine leur avoit envoyé pour cet effet de Combaut. Ils tinrent Conseil; la plupart ennuyés déja d'une guerre dont les commencemens ne répondoient pas à leurs espérances, pleins d'amour pour leur patrie, & saisis d'horreur par l'idée des maux dont elle étoit menacée, furent d'avis d'entrer dans une négociation qui pût les conduire à la paix. Mais Jean de Ferrieres, Vidame de Chartres, se récria contre cet avis, & soutint que leur ennemis ne cherchoient pas à faire la paix, mais à déconcerter les projets des Confédérés & faire échouer leurs entreprises, à retarder l'exécution de leurs projets, à mettre la division parmi eux, à les détacher les uns des autres, à les brouiller avec les étrangers, & enfin à les réduire à la nécessité de combattre avec beaucoup de désavantage: D'où il conclut, qu'il ne faloit entendre à aucunes propositions, jusqu'à ce que leur jonction avec les Allemans étant faite, & ayant reçû toutes les troupes du dedans qu'ils attendoient, ils fussent en état, ou de risquer une bataille décisive, ou de faire un traité à des conditions justes & glorieuses. Tel fut le sentiment du Vidame. Cependant le Prince de Condé, qui craignoit de se rendre odieux s'il paroissoit s'éloigner d'un accommodement, marqua un grand penchant pour la paix, & il renvoya de Combaut plein de confiance que sa négociation réüssiroit. Le Prince le suivit de près, & retourna à Montereau, où de Combaut avoit assuré que le Roi envoyeroit des députés. Mais comme il n'en parut aucun, il retourna promptement à son armée.

Delibérations & avis différens entre les Chefs des Protestans.

On y tint encore un Conseil, pour delibérer sur ce qu'il convenoit de faire, n'y ayant plus aucune espérance d'accommodement. Coligny fut d'avis qu'on restât où ils étoient; parce que tout le monde regarderoit leur départ, ou comme une fuite, ou au moins comme une honteuse retraite de gens qui avoient peur; qu'il étoit extrêmement important pour leur réputation de ne pas donner lieu à une telle idée, & qu'il ne faloit pas craindre, que s'ils demeuroient où ils étoient, le Prince Casimir tardât de venir les joindre, sur-tout lorsqu'il auroit appris qu'ils n'étoient

CHARLES IX. 1567.

restés en chemin que dans la résolution de combattre si l'ennemi venoit. Ainsi l'avis de l'Amiral fut, d'envoyer à Casimir une députation de la principale Noblesse, pour lui exposer les motifs du parti qu'ils avoient pris, pour s'excuser de ce qu'ils n'alloient pas au devant de lui, & pour lui faire entendre qu'ils étoient restés afin de garder les passages des rivieres; enfin pour le prier de venir, & d'être bien persuadé qu'on lui compteroit à son arrivée l'argent qu'on lui avoit promis.

Le Vidame de Chartres soutenoit au contraire, qu'on ne pouvoit pas donner le nom de fuite à une marche, qui ne se faisoit avec tant diligence que pour se joindre plutôt à des troupes alliées qu'on alloit recevoir: qu'à la guerre une résolution passoit pour glorieuse & faisoit honneur, lorsqu'elle étoit utile & nécessaire: qu'il étoit certain que si on n'alloit pas au-devant de Casimir, on lui donneroit lieu de se plaindre, comme d'un mépris qu'on faisoit de lui: Que par les intrigues des Ducs de Guise & d'Aumale, il pourroit bien changer de sentiment & ne pas venir, ou qu'on pourroit lui fermer les passages, & l'empêcher d'arriver: Que quand même aucun de ces inconveniens ne seroit à craindre, il se pourroit bien faire que des hommes, qui se conduiroient moins par amitié que par intérêt, retourneroient sur leurs pas, si on manquoit de leur donner à tems l'argent qu'on leur avoit promis: Et qu'ainsi les Confédérés seroient frustrés de l'espérance qu'ils avoient fondée sur un secours également prompt & nécessaire: Que s'ils avoient une fois perdu cette ressource, à qui auroient-ils recours, en qui mettroient-ils leur confiance?

Cet avis prévalut, mais les opinions furent encore partagées sur la manière d'exécuter cette résolution. La plûpart croyoient, que pour pouvoir se retirer plus promptement, il ne faloit faire marcher que la Cavalerie, & laisser l'Infanterie en garnison à Nogent, à Brai & à Pont-sur-Seine; que par-là on feroit le voyage avec beaucoup plus de diligence, ce qui étoit très-important, & qu'on épargneroit à l'Infanterie les fatigues inséparables d'un long voyage, dans une saison si avancée & si fâcheuse. L'Amiral de Coligny s'éleva contre cet avis, & dit qu'on ne pouvoit laisser-là l'Infanterie, sans l'exposer à un danger évident; parce que ces places étant si foibles & de si peu de défense, les garnisons qu'on y mettroit seroient obligées de se rendre à l'arrivée de l'ennemi, ou que si elles résistoient, elles seroient forcées & taillées en piéces: que puisqu'il faloit aller en Lorraine, toute l'armée devoit marcher ensemble, mais à petites journées, comme on a coûtume de mener une armée ordinaire: que de cette façon on conserveroit toutes les troupes, & on viendroit heureusement à bout de ce que l'on se promettoit: que cette résolution pouvoit encore produire un grand bien, parce que l'armée du Roi voyant les Confédérés en marche, pourroit bien être tentée de les suivre, dans l'espérance de les atteindre & de les combattre, & abandonneroit ainsi le dessein qu'elle avoit pris d'assiéger Orleans, ville où il y avoit plus de femmes que d'hommes & de soldats (1): Que pendant ce tems-là les troupes qu'on attendoit du Lan-

(1) Il y a dans le texte *ac multo milite firmati*; ce qui ne forme aucun sens: il faut lire *nec multo*, &c.

Languedoc & de la Guyenne arriveroient, & serviroient à fortifier la garnison d'Orleans & à augmenter l'armée. D'autres opinerent à mener l'Infanterie, mais à marcher le plus vîte qu'il seroit possible, de peur que Casimir ne prît un plus long retardement comme une marque de mépris, ou ne se servît de ce prétexte pour justifier son retour, en disant qu'il y auroit été forcé par le défaut du payement promis à ses troupes. C'est enfin à quoi le Conseil se détermina : on fixa le jour du départ, afin que toute l'armée fût prête à marcher. Voici quel fut l'ordre de la marche. Le Prince de Condé étoit à la tête du corps de bataille: il étoit suivi de l'Amiral de Coligny, qui commandoit l'avant-garde; d'Andelot fut chargé de courir de côté & d'autre, avec un détachement de Mousquetaires, à qui on donna des chevaux. Artus de Vaudrai de Mouy formoit l'arriere-garde avec la Cavalerie légere.

CHARLES IX. 1567.

On faisoit par ordre du Prince de Condé des levées dans le Dauphiné, la Provence & le Languedoc. Jaques de Crussol Seigneur d'Acier, qui en étoit chargé, étoit allé dans le Mâconnois, le Bourbonnois, l'Auvergne & le Vivarais, pour exhorter toutes ces troupes à se ranger en un certain jour sous leurs enseignes. René de Savoye fils du Comte de Tende, communément appellé Cipierre, levoit des soldats en Provence, près de Sisteron, dont Paul de Richiend de Mouvans s'étoit rendu maître par son ordre. Louis du Puy-Montbrun faisoit des levées en Dauphiné, & déja les Dauphinois & les Provençaux s'étoient assemblés, dans le dessein de venir le plus promptement qu'il seroit possible trouver le Prince de Condé. Mais à la priere de Crussol d'Acier, qui avoit résolu de s'emparer des citadelles de Nîmes & de Montpellier, villes gardées par les seuls bourgeois, Cipierre, Mouvans, Senas, du Bar, Cerests, & d'autres s'y rendirent avec deux mille hommes d'Infanterie, auxquels Montbrun se joignit, avec sept cens hommes du Dauphiné. A leur arrivée la citadelle de Nîmes ouvrit ses portes. Ils eurent plus de peine à se rendre maîtres de celle de Montpellier, bâtie dans la Place de l'église de Saint-Pierre, proche celle des Carmes. Il y avoit dedans une garnison de trois cens hommes, qui firent une vigoureuse résistance, dans l'espérance qu'ils seroient promptement secourus par Guillaume de Joyeuse, Lieutenant de Henri de Montmorency Duc de Damville Gouverneur de la Province. Mais les Protestans ayant fait un retranchement, où ils étoient à couvert, d'un côté du feu de la citadelle, & de l'autre, des attaques des troupes auxiliaires, Joyeuse vint inutilement au secours, & les assiégés, après un grand nombre de petits combats, furent contraints de se rendre. Après s'être entierement rendu maître de la ville & de la citadelle de Montpellier, de Cipierre retourna sur ses pas vers Sisteron; parce qu'il apprit que Bertrand de Simiane de Gordes & Laurent de Maugiron étoient en ces quartiers-là avec des troupes.

Levées de troupes dans le Dauphiné, la Provence, & le Languedoc.

Expéditions des Protestans à Nîmes & à Montpellier.

Cependant les Comtes de Bourniquet, & de Monclar, Paulin, de Caumont, Serignan, Rapin, & de Montagut faisoient des levées dans le Rouergue, le Quercy, & jusqu'aux Pyrenées, dans le Comté de Foix, dans l'Albigeois, & le Lauraguais. Après avoir assemblé sept mille hom-

A Saint-Fronton.

CHARLES IX. 1567. mes, ils allerent droit à Saint-Fronton, qui étoit occupé par les troupes du Roi, & dont la garnison désoloit tout le païs voisin. N'ayant point de canons, ils sapperent les murs, aidés par les païsans, qui accouroient de toutes parts pour se venger de tous les maux qu'ils avoient reçûs de la garnison. Les assiégeans forcerent la place, & firent un grand carnage des soldats qui y étoient. On exerça sur eux toute la fureur qu'inspirent les haines particulieres, jointes à la licence effrénée. Ces troupes victorieuses se joignirent à Crussol d'Acier. Les Dauphinois le prierent à leur tour, de vouloir bien les secourir. A cet effet il marcha avec toute son armée vers Saint-Marcellin, dont de Gordes & Maugiron avoient fait le siége, & il prit sa route par le Pont-Saint-Esprit, où il avoit résolu de passer le Rhône. Mais comme quelques troupes sorties d'Avignon s'étoient postées dans la tour du pont, & qu'avec deux vaisseaux armés ils s'opposoient au passage, les Confédérés furent obligés de s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eussent chassé les soldats d'Avignon de ce fort qu'ils occupoient. Ces soldats tâcherent d'abord de faire sauter avec de la poudre une arche du pont; mais n'ayant pû en venir à bout, ils remonterent sur les vaisseaux, & se retirerent à Avignon. Les Confédérés pendant ce tems-là attaquerent Saint-Marcel d'Ardeiche, place peu éloignée du Pont-Saint-Esprit. Le malheur du fils de Senas, qui fut tué à la première approche, anima tellement les assiégeans, & ils attaquerent la place avec tant de fureur, qu'elle fut bientôt forcée. Deux cens hommes, qui s'y trouverent, furent passés au fil de l'épée. De-là ils entrerent dans le Dauphiné, pour faire lever le siége de Saint-Marcellin. De Gordes & Maugiron ayant appris qu'ils venoient, se retirerent aussi-tôt, parce qu'ils étoient inférieurs en nombre, & allerent à Grenoble. Dans le Bourbonnois, dans l'Auvergne, le Forez, le Mâconnois, & le Beaujolois, Poncenac & Verbelai avoient déja engagé au service du Prince de Condé trois mille hommes de pied, & cinq cens hommes de Cavalerie, & ils leur avoient donné ordre de s'assembler dans le mois d'Octobre à la Pacaudiere.

A S. Marcel d'Ardeiche.

Ces troupes étant arrivées, on tint Conseil pour delibérer si l'on iroit droit trouver le Prince de Condé, ou si l'on attendroit la jonction de celles qui venoient de la Provence, du Languedoc & de la Guyenne. Ce dernier avis l'emporta, & on résolut de les attendre, pour marcher avec plus de sûreté. Cependant, pour ne pas laisser dans l'inaction celles qui étoient arrivées, & les empêcher de se débander pendant ce retardement, on prit le parti de les conduire dans le Mâconnois, dans la Principauté de Dombes, & dans le païs des environs. On fut d'abord à Clugny: cette Abbaye se racheta du pillage par une somme d'argent; les Protestans qui y étoient en prison furent élargis, & se joignirent aux Confédérés. On alla ensuite attaquer Saint-Jean-Bou, qui étoit défendu par Charongereaux. Les habitans firent une vigoureuse résistance, & se laisserent forcer. L'ennemi s'approcha des murs, mit le feu aux portes, planta les échelles en divers endroits; enfin la place fut prise & pillée, & ce ne fut pas sans répandre beaucoup de sang.

A S. Jean-Bou.

Après cette expédition, de Poncenac étant retourné à la Pacaudiere,

diere, on tint Conseil pour résoudre où l'on iroit. De Poncenac insista pour retourner en Dauphiné, & se joindre à l'armée de d'Acier; son avis fut suivi comme le plus sûr. Mais Louese, qui s'étoit rendu maître de Mâcon, & qui faisoit dans le païs voisin des courses fort lucratives, ne voulut pas suivre les autres, quoique Poncenac lui fît voir clairement que sa perte étoit inévitable, dès que le Duc de Nevers seroit arrivé avec ses troupes. Il ne se trompa pas dans sa conjecture; mais il ne put lui-même éviter le malheur qu'il avoit annoncé à Louese. Lorsqu'il passoit par le Forez (1), Verbelai formoit l'avant-garde avec trois cens Cavaliers & six cens Arquebusiers, & Poncenac le suivoit avec sept cens hommes de pied & cent Cavaliers. Alors Montare, Lieutenant du Duc de Nemours dans le gouvernement du Bourbonnois, & le Marquis de la Chambre, prierent instamment les troupes de la Guyenne, qui passoient par-là pour aller joindre l'armée Royale, sous les ordres de Terrides, de la Valette & de Monsalez, de ne pas laisser échaper une si belle occasion de poursuivre Poncenac & Verbelai, qui n'étoient pas loin, & qui marchoient comme des fuyards, plutôt que comme des gens qui eussent envie de combattre. Pour les mieux persuader, ils ajoûterent, que s'ils venoient à les atteindre, la seule vûë des troupes Royales répandroit la terreur dans leur petite armée, & qu'elle seroit bien-tôt dissipée sans combat: Que les Provinces plus éloignées seroient intimidées, & que cet évenement retarderoit au moins la jonction des troupes des Confedérés, & les empêcheroit de se donner mutuellement les secours dont elles avoient besoin. Les Chefs de ces troupes se rendirent à ces instances, & retournerent sur leurs pas. Supérieurs en nombre, ils atteignirent Poncenac (car Verbelai étoit déja plus loin) à Champoly près de Feurs, & ils le défirent avant qu'il eût pû se mettre en défense. Le Capitaine Villenoze fut tué, avec environ trois cens Arquebusiers, & on prit presque tous les drapeaux. Ce qui restoit de l'Infanterie s'étant enfermé dans un enclos, capitula, à condition d'avoir la vie sauve; ils s'engagerent à ne plus servir, & on les laissa aller. De Poncenac, qui eut bien de la peine à se sauver, alla joindre Verbelai, qui venoit, mais trop tard, à son secours. Alors ils jugerent à propos de changer l'ordre de leur marche; ils se partagerent en petits pelotons, pour n'être pas surpris par ceux qui les suivoient, & ils se mirent en chemin. Cette résolution qui paroissoit sage & prudente, leur fut pernicieuse; car un grand nombre en prit occasion de déserter, & toutes ces troupes se trouverent à la fin réduites à 1200. Cavaliers. De Poncenac & Verbelai leur ayant fait promettre qu'ils ne quitteroient point le service, les menerent à Saint-Amand en Auvergne; de-là ils les firent passer dans le Vivarais par des chemins détournés, & ils arriverent enfin à Valence en Dauphiné.

CHARLES IX. 1567.

Défaite de Poncenac par les troupes Royales.

Le

(1) La défaite de Poncenac n'est pas rapportée fidèlement; elle n'arriva pas sûrement dans le Forez; car César place ce païs entre le Rhône & la Saone, & cette affaire se passa au-delà de la Loire, près de la ville de Thiers, & près de Cropere en Auvergne. GASPARD LAURENT.

CHARLES IX. 1567.

Troupes que le Duc de Nevers amene d'Italie.

Le Duc de Nevers, après avoir reçû l'argent du Pape & les troupes qu'il amenoit du Piémont, avoit déja passé les Alpes, & étoit arrivé à Grenoble; il ne tarda pas à vérifier la prédiction de Poncenac. Son armée étoit composée de six enseignes d'Italiens, commandées par Alexandre Purpurat, Camille d'Artilleria, Jean-Pierre de Navarre, de Dreux de Rian, & Marc-Antoine Rosso. Il s'y joignit deux compagnies des Gardes Françoises, sous la conduite d'Onoux, deux enseignes de François, sous les ordres de Bellegarde, & trois autres de vieilles troupes, commandées par les Capitaines Courbon, Tillaret & le vieux de l'Isle. Il y avoit outre cela les compagnies de Cavalerie du Duc de Nevers, de Charles de Birague, & de Jules Centurione, auxquelles se réunirent les regimens de François de Beaumont Baron des Adrets (1), qui avoit quitté les Protestans pour prendre le parti de la Cour. Il y avoit encore les compagnies de Maugiron, de quelques autres, & 6000. Suisses qu'on avoit levés depuis peu : toutes ces troupes montoient ensemble à 13000. hommes.

Il assiége & prend Mâcon.

Le Duc de Nevers étant arrivé à Lyon, prit avec lui quelques canons, & résolut de se rendre maître de Mâcon, dont la garnison incommodoit beaucoup tout le Lyonnois. Le jeune la Clayette & plusieurs Gentilshommes étoient venus trouver Louese, & comptant sur la bravoure de ce Gouverneur, ils avoient mieux aimé s'enfermer avec lui dans Mâcon, que d'aller trouver le Prince de Condé, comme ils en avoient reçû l'ordre. Mâcon est sur la Saone, qu'on y passe sur un pont, pour aller en Bresse. Cette riviere borne la ville au Midi & au Levant; elle est entourée au Couchant & au Nord de coteaux plantés de vignes, sur lesquels on posta les Suisses. Le Duc de Nevers avoit fait dresser ses batteries contre la partie de la ville qui est entre la Saone & la tour des Porchers. Mais la plus forte attaque fut de l'autre côté de la riviere, dans le fauxbourg Saint-Laurent, où étoit Chambery. Claude de Saulx de Ventoux, Lieutenant du Gouverneur de la Province, se logea vis-à-vis la porte Saint-Antoine. Quand la porte de Bresse eût été ruinée, la poudre manquant, Louese, après quelques jours de siége, rendit la ville au Duc de Nevers le 4. de Décembre, contre l'avis du plus grand nombre de la Noblesse qui étoit avec lui.

Il vient ensuite joindre le Duc d'Anjou.

Le Duc alla ensuite en Champagne, & remit les troupes au Duc d'Anjou. Ayant appris peu de tems après, que Henriette de Cléves son épouse étoit dangereusement malade d'une couche, il partit avec plus d'empressement que de précaution, pour aller la voir, avec un détachement de 60. hommes. Arrivé près de Donzy, place qui lui apartenoit, il rencontra la garnison d'Antrain, place dont le Prince de Condé avoit donné le gouvernement à Beaumont. Le Capitaine Bourgoin, qui étoit à la tête, fut d'abord enfoncé. Mais Beaumont étant arrivé avec 60. Cavaliers ou environ, le combat recommença; les Protestans furent encore vaincus :

(1) Dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler dans la guerre précedente. *Edit: de Drouart, in f. & o.*

cus : le Duc de Nevers fut fort bleſſé au genouil. Il s'en ſentit toute ſa vie ; & il n'oublia jamais l'inſulte que ſes vaſſaux lui avoient faite. Cela arriva au mois de Février de l'année 1568.

Accident qui ſauve les Proteſtans d'une plus grande perte.

Cependant on amuſoit les Proteſtans par des propoſitions de paix, & on envoyoit de part & d'autre des députés, dans l'eſpérance que le Duc d'Anjou avoit de retarder leur marche, de les atteindre, & de les forcer à une bataille générale. Alors il arriva un accident fâcheux pour les Proteſtans, mais qui leur ſauva une plus grande perte. François de la Noüe a écrit, que ce fut pendant une ſuſpenſion d'armes de trois jours, dont on étoit convenu pour une conférence. Les Capitaines Bois, du Bloſſet & de Clery s'étoient logés proche de Châlons, dans le village de Sarry. Pendant qu'ils diſputoient entr'eux à qui garderoit le château & le village, ayant negligé de mettre un aſſez grand nombre de ſentinelles, le Comte de Briſſac ſurvint avec de l'Infanterie & un détachement de chevaux, & s'empara des deux avenuës qui alloient au château. Le Capitaine Bois avec ſon Maréchal de logis fit une vigoureuſe réſiſtance ; mais ayant eu la main percée d'un coup de piſtolet, abandonné des ſiens, & inveſti de toutes parts, il s'échapa par un eſcalier derobé ; de Clery & pluſieurs autres furent pris. Le Capitaine Bois bleſſé, & Bloſſet, avec 15. Cavaliers au plus, couverts de honte, n'oſerent aller joindre l'armée des Proteſtans ; & en effet, de quelle utilité pouvoit être leur jonction après une ſi grande perte? Ils allerent à Auxerre, dont les habitans n'avoient pas beaucoup d'attention pour la Borde, qui en étoit le Gouverneur. Ils ſe fortifierent dans cette ville, & ils la conſerverent juſqu'à la paix.

Cet accident ouvrit les yeux des Confédérés, & leur fit connoître leur faute. Ils ſe mirent promptement en marche ; ils laiſſerent Châlons & la Marne à leur droite, & ils arriverent à S. Michel, au-deſſous de Verdun. Ayant paſſé la Meuſe, ils ſe deroberent au danger d'une bataille générale & décisive, qu'ils n'auroient pû éviter, ſi un plus long retardement avoit donné le tems à l'armée du Roi d'arriver ; ce fut ainſi qu'un léger accident leur fit prévenir un bien plus grand malheur. Car pendant ce tems-là le Duc d'Anjou, à qui on avoit donné pour conſeil les Ducs de Nemours & de Longueville, Artus de Coſſé Maréchal de France, Gaſpard de Saulx Comte de Tavanes, Sebaſtien de Luxembourg de Martigues, François de Carnavalet Gouverneur du Prince, & Jean de Loſſes, marchoit à grandes journées, bien réſolu de livrer combat à l'ennemi, s'il pouvoit l'atteindre. Mais Briſſac, ſoit par une trop grande ardeur de combattre, ſoit par vanité & pour ne partager avec perſonne la gloire qu'il ſe flattoit d'acquerir, fit échoüer le projet qu'on avoit formé de ſurprendre l'ennemi.

Arrivée du Comte d'Aremberg au camp du Duc d'Anjou.

Dans le même tems Jean Comte d'Aremberg, Général d'une grande réputation, envoyé par le Duc d'Albe, arriva au camp du Duc d'Anjou avec quinze cens Cavaliers, & un cortege auſſi brillant que nombreux. Ce renfort augmenta conſiderablement l'armée du Roi. Cependant on ne ceſſa point de négocier. Teligny, jeune-homme d'un eſprit & d'une prudence fort au-deſſus de ſon âge, & que Coligny dans la ſuite choiſit pour

CHARLES IX. 1567. son gendre à cause de ses rares qualités, alloit sans cesse de l'un & de l'autre côté. On avoit envoyé dès le 20. de Décembre Robert de Combaud, avec un écrit; où, pour le concilier plus aisément sur les différens articles qui avoient été proposés, le Roi consentoit que le Prince de Condé traitât avec S. M. par le ministere du Cardinal de Châtillon, du Comte de la Rochefoucault & de Bouchavanes, & leur accordoit toutes les suretés nécessaires pour se rendre à la Cour. Sur cela le Cardinal de Châtillon, accompagné de quelques Gentilshommes, (car on voulut bien que de la Rochefoucault & de Bouchavanes demeurassent à l'armée,) vint à Bar, & de-là à Châlons.

Conférences pour traiter de la paix.

La Reine-mere s'y rendit le lendemain avec les Cardinaux de Bourbon, de Lorraine & de Guise. Le Cardinal de Châtillon dit, que les Confédérés étoient disposés à accepter les conditions que le Roi leur avoit offertes: Qu'ils demandoient seulement qu'il plût à Sa Majesté d'expliquer plus clairement quelques termes obscurs & équivoques, & d'user de diligence; parce que la guerre ayant donné lieu à la licence, aux meurtres & aux pillages, il n'y avoit point de jour qui ne coûtât au Royaume plus de cent mille écus: Qu'au reste les explications qu'il demandoit au nom du Prince de Condé étoient une affaire d'une demi-heure. La Reine répondit, que la matière étant d'une très-grande importance, il faloit que le Roi, qui étoit majeur, en prît connoissance, & qu'il ne décidât rien que de l'avis de son Conseil: Qu'ainsi l'affaire ne pouvoit être traitée qu'en sa présence, & que lui seul pouvoit la finir. Elle dit donc au Cardinal, de venir au château de Vincennes; & elle lui promit toutes les sûretés qu'il pouvoit exiger: elle ordonna à Jean Blosset de Torcy, Chevalier de la Toison d'or, de l'y conduire sûrement avec vingt Gardes du Roi.

Dès que le Cardinal de Châtillon fût venu au lieu marqué avec Jaques Brouillart de Lizy son proche parent, François Rafin dit Poton, Senéchal d'Agenois, lui défendit de la part du Roi, de parler à quelque Parisien que ce pût être. La Reine cependant étoit allée à Paris par un autre chemin, & les Cardinaux de Lorraine & de Guise s'étoient rendus de Châlons à Rheims. Trois jours après on envoya Jean de Morvilliers & Louis de Saint-Gelais de Lansac, pour traiter avec le Cardinal de Châtillon. Il témoigna d'abord beaucoup de répugnance, & il dit hautement qu'il ne traiteroit qu'en présence du Roi, & que la Reine mere l'avoit ainsi reglé à Châlons. De Morvilliers pressa le Cardinal de commencer la négociation, en lui faisant espérer, que quand on auroit commencé, & que tout seroit applani, alors l'affaire seroit terminée en présence de Sa Majesté.

1568. On convint donc d'abord que l'Edit d'Orleans, auquel on avoit donné plusieurs atteintes, seroit rétabli dans son entier: Que les articles de cet Edit qui n'avoient point encore été exécutés, le seroient, & qu'on révoqueroit pour le présent & pour l'avenir tous les changemens qu'on y avoit faits. On convint encore pour plus grande sûreté, que l'Edit seroit publié & enregistré dans tous les Parlemens du Royaume, à la requête du Procureur du Roi, & qu'il auroit lieu, jusqu'à ce que l'affaire fût décidée par

par un Concile universel, libre & canonique. Après être convenu de ces chefs, il s'agissoit de l'interprétation de quelques articles de cet Edit; ce que le Cardinal de Châtillon croyoit devoir se faire en présence du Roi. Le lendemain, on lui envoya encore Christophle de Thou (1), premier Président du Parlement de Paris, auquel on joignit René Baillet, Président du même Parlement, homme de probité, qui n'étoit pas désagréable aux Colignis, & qui leur étoit même un peu parent. Le Cardinal, qui crut qu'on ne changeoit ainsi de négociateurs que pour trainer l'affaire en longueur & ne rien finir, refusa de traiter; & on ne fit rien pendant trois jours. CHARLES IX. 1568.

Enfin la Reine ayant fait venir le Cardinal au couvent des Minimes (2), qui n'est pas éloigné de Paris, elle s'y rendit avec le Cardinal de Bourbon. Cette Princesse dit, que ce n'étoit pas assez de traiter de la paix, si on ne convenoit des moyens d'empêcher que le feu de la guerre, qui auroit été éteint, ne se rallumât; & elle pria le Cardinal de Châtillon, de lui donner sur cela son avis. Celui-ci répondit sur le champ: „ Puisque la crainte, „ les exils & les différens supplices n'ont rien gagné jusqu'à présent sur les „ Protestans; qu'au contraire la persécution n'a fait qu'augmenter leur „ nombre & les fortifier, & que les deux partis se trouvant ennuyés de la „ guerre, il a falu en venir à un accommodement; il me semble qu'il n'y „ a point de meilleur moyen de l'affermir, que de faire un traité, qui „ contienne de part & d'autre tous les sujets de Sa Majesté, en leur rendant également justice, sans faire aucune distinction de Religion; & „ que le Roi, suivant les mouvemens de la bonté qui lui est naturelle, „ partage entr'eux les dignités, les honneurs, les graces & les magistratures; ensorte qu'il ne paroisse faire que ce qu'il lui plaît, mais cependant avec raison, avec justice, avec équité.

Moyens de rétablir la paix proposés par le Cardinal de Châtillon.

Le Cardinal ajoûta, que pour lever tous les soupçons & ôter les défiances, il faloit congédier toutes les troupes étrangeres, & toutes les nouvelles levées, puisque c'étoit la crainte seule de ces troupes qui avoit causé cette derniere guerre, & forcé les Protestans de prendre les armes, n'ayant point d'autres moyens pour mettre à couvert leurs biens & leurs vies. „ Voilà, ajoûtoit-il, le vrai & le seul moyen d'établir une paix „ solide. Qui que ce soit, Gentilhomme ou autre, ne sortira jamais de „ sa maison, lorsqu'il croira que sa conscience, sa liberté, sa vie, sa fortune, sa charge & son emploi seront en assûrance. Il est aisé de prouver cette vérité par l'exemple d'une multitude innombrable de gens, „ que ce seul motif fait tous les jours venir en foule auprès du Prince de „ Condé, dont ils connoissent à peine le nom, qui n'ont jamais reçû de „ lui aucun bienfait, & qui n'en espérent aucun; bien résolus de retourner chacun chez soi, dès que le Roi aura eu la bonté de les maintenir „ sans crainte dans la paisible possession de ce qu'ils ne peuvent s'assurer „ par les armes, qu'en risquant beaucoup. " Florimont Robertet, Secre-

(1) Pere de l'Auteur.

(2) Ce sont les Minimes du bois de Vincennes.

CHARLES IX. 1568.

cretaire d'Etat, ayant mis par écrit ce discours du Cardinal, la Reine-mere lui promit d'en parler au Roi, & s'en alla.

Réponse du Roi par écrit.

Le lendemain, 20. de Janvier, Morvilliers vint trouver le Cardinal de Châtillon, avec une réponse du Roi par écrit, qui contenoit en substance: Que les moyens proposés par les Protestans, pour établir une paix véritable, sincere & solide, ne paroissoient pas certains; parce que ces moyens dépendoient de la bonne foi de gens qui en avoient déja manqué plusieurs fois, en prenant les armes, & en faisant entrer des troupes étrangeres dans le Royaume de leur propre autorité, contre les dispositions de l'Edit d'Orleans: Que le Roi étoit étonné que les Protestans n'eussent pas renvoyé les troupes auxiliaires d'Allemagne, aussi-tôt qu'ils avoient reçû les conditions que de Combaut leur avoit présentées; puisqu'ils avoüoient qu'ils en étoient contens, & que par ces conditions on leur avoit donné une bonne garantie: Que Sa Majesté ne pouvoit oublier la peine que ce qui s'étoit passé à Meaux lui avoit causé, & qu'il ne pouvoit regarder cet attentât que comme une conspiration des Protestans contre sa propre personne: Que Sa Majesté vouloit & ordonnoit que les Protestans commençassent par lui faire satisfaction sur ce grief & sur plusieurs autres.

Replique du Cardinal de Châtillon.

Le Cardinal de Châtillon répondit par un écrit, qui fut depuis publié. Cet écrit portoit: Que le Prince de Condé & les Confédérés n'avoient pris les armes que dans une extrême nécessité, & pour leur juste défense: Que s'ils ne l'eussent pas fait, leurs ennemis auroient impunément achevé de les perdre, & de bouleverser le Royaume: Qu'ainsi ils ne pouvoient congédier les troupes auxiliaires, qu'ils avoient été obligés de faire venir, pour les opposer à tant de troupes étrangeres que leurs ennemis avoient levées en Italie, en Suisse & dans les Païs-bas, sans exposer leurs vies, ou sans se voir réduits à abandonner le Royaume: Qu'ils ne refusoient pas néanmoins de mettre bas les armes, dès qu'on auroit remis les choses dans leur premier état; pourvû que Sa Majesté renvoyât aussi les Italiens, les Suisses, & les troupes nouvellement envoyées par le Roi d'Espagne, qu'on n'avoit fait venir que pour les exterminer. Pour ce qui regardoit l'affaire de Meaux, le Cardinal protestoit au nom du Prince de Condé & de tous les Confédérés, qu'ils n'avoient jamais pensé à former une conjuration ni contre Sa Majesté, ni contre sa maison, & qu'ils aimeroient mieux mourir mille fois, que d'avoir une pareille pensée: Qu'ils étoient venus à Meaux uniquement pour se jetter aux genoux de Sa Majesté, & pour la supplier avec toute l'humilité & la soûmission possibles, de vouloir bien révoquer l'Arrêt que leurs ennemis l'avoient forcé de prononcer, & qui étoit sur le point d'être exécuté contre eux & contre tous ceux qui protestoient n'avoir point d'autre vûë, que de reformer & corriger les abus qui s'étoient glissés dans la Religion: Que c'étoit contre ces ennemis seulement, & non contre l'autorité & la Majesté du Roi, qu'ils avoient pris les armes; ce qu'ils étoient prêts de soutenir à main armée contre ceux qui oseroient dire le contraire: Que pour cela il supplioit Sa Majesté de vouloir bien rendre ses bonnes graces au Prince de Condé & à tous ses

ses partisans, de les regarder comme de très-bons, très-soûmis & très-fidèles sujets, de leur accorder une pleine & entiere liberté de conscience, & de les maintenir dans le libre exercice de leur Religion, & dans la paisible & tranquille joüissance de leurs vies, de leurs biens & de leurs dignités: Protestant qu'ils étoient disposés à se laisser réduire à la derniere extrêmité, & à souffrir tout ce qu'il plairoit à Dieu de permettre ou d'ordonner, plutôt que de se livrer entre les mains de leurs ennemis, qui étoient ceux du Roi & de l'Etat, & d'être abandonnés à leur discrétion.

Ainsi finit la négociation de paix, & on renonça au dessein de poursuivre l'armée des Protestans. On ne manqua pas à ce sujet de faire des reproches à ceux qui composoient le Conseil du Duc d'Anjou, comme s'ils eussent favorisé en secret le parti des Confédérés. C'est au moins ce que dirent alors leurs envieux. On en vouloit principalement au Maréchal de Cossé, & à François de Carnavalet, l'homme le plus recommandable par sa fidélité, sa moderation, la pureté & l'intégrité de ses mœurs: mais que ceux qui lui ont depuis succedé dans son emploi, & d'autres, commençoient déja à calomnier, pour le mettre mal dans l'esprit du Prince, & le faire éloigner de sa personne.

Suite de la guerre.

Les Confédérés étant arrivés en Lorraine, & ne voyant point paroître Jean-Casimir, qu'ils avoient cru trouver arrivé avec ses troupes auxiliaires, commencerent à murmurer, & à dire tout ce que la colere & une espece de désespoir leur inspiroit. On ne manqua pas de murmurer aussi contre les Chefs; mais d'une part, les plaisanteries du Prince de Condé, qui étoit naturellement gai & de bonne humeur, & de l'autre, les sérieuses réprimandes de Coligny firent bien-tôt cesser les plaintes. Il ne se passa que cinq jours depuis l'arrivée de l'armée des Confédérés, jusqu'à la nouvelle qu'on reçut que Casimir étoit proche. La tristesse fit aussi-tôt place à la joye, & le desir de combattre succeda au désespoir. Presque dans le même moment on retomba dans la tristesse, & dans l'abattement. Les Agens du Prince de Condé s'étoient obligés de faire compter cent mille écus aux Allemans, sitôt qu'ils auroient joint l'armée Protestante; & cependant le Prince & les autres Confédérés avoient à peine de quoi fournir aux dépenses journalieres de leurs maisons. Le Prince & l'Amiral se trouvant dans une si fâcheuse extrêmité, employerent tout ce qu'ils avoient de crédit, d'éloquence & d'industrie, pour persuader aux Confédérés de contribuer, chacun autant qu'il pourroit, pour une chose si nécessaire, dont dépendoit la conservation du parti. Ils engagerent par leur exemple les Seigneurs à donner pour cet effet leur vaisselle d'argent, leurs bijoux & leurs meubles les plus précieux.

Arrivée du Prince Jean-Casimir en Lorraine.

La plus grande difficulté fut de faire contribuer ceux qui, accoûtumés à vivre de pillage, aimoient mieux prendre que donner. Cependant piqués d'honneur, & animés par les vives exhortations de leurs Ministres, ils consentirent à une contribution; & l'exemple faisant impression sur les autres, les soldats même & les valets d'armée, soit par émulation, soit par vanité, donnerent à l'envi, avec joye & avec profusion, plus d'argent

Charles IX. 1568.

qu'on ne sçauroit croire; ensorte qu'on tira de cette espece de collecte environ trente mille écus; somme qui, toute modique qu'elle étoit, appaisa pour un tems les troupes Allemandes, qui eurent plus d'égard à la bonne volonté qu'à l'effet.

Le Prince Casimir écrit au Roi.

On en eut la principale obligation à Jean-Casimir. Ce Prince écrivit de Pont-à-Mousson, où il passa la Moselle, au Roi: Qu'il n'étoit pas venu en France pour ses propres intérêts, mais pour la défense de ceux qui professoient la même Religion que lui, & qu'il étoit prêt de retourner sur ses pas avec ses troupes, si Sa Majesté avoit la bonté de leur accorder la liberté de conscience, l'exercice public de leur Religion, & une assurance de les laisser jouïr tranquillement de leurs vies, de leurs biens & de leurs dignités. Casimir avoit emmené avec lui les deux freres Wolfgang & George Comtes de Barby, le Comte de Holen, Jean-Bleichard Landschad Lieutenant de Casimir, Wolfgang Falkenrod Maréchal de camp, Christophle Wolfendorff Capitaine des Gardes à cheval, Thierry de Vosenbuch Lieutenant-Colonel de six compagnies de Cavalerie, Christophle de Malsbourg & Théodoric de Schomberg, qui avoient chacun à leurs ordres quinze cens hommes de Cavalerie. Jean-Sebalde Sicklinger commandoit l'Infanterie. Il y avoit dans l'armée de Casimir six mille cinq cens chevaux, trois mille hommes de pied, & quatre moyennes piéces de canon avec leurs affuts.

Le Prince de Condé ayant reçû ce renfort, résolut d'aller droit à Paris, & d'en faire le théâtre de la guerre, pour fatiguer l'armée du Roi, & forcer la Cour, déja ennuyée de la guerre, à faire plus promptement la paix. Mais l'armée avoit peu de bagages, elle manquoit d'argent, elle n'avoit presque aucunes provisions, ni aucunes voitures pour transporter les vivres: il faloit d'ailleurs passer par des villes & des places ennemies, & la saison rendoit les chemins fort mauvais. L'habileté des Chefs & la nécessité trouverent le moyen de surmonter ces difficultés. La précaution admirable de Coligny, un des plus prudens Généraux de son siécle, fit que les particuliers prêterent leurs chariots pour apporter les provisions; que dans chaque compagnie de Cavalerie, dont le nombre étoit de quarante, il y avoit deux boulangers & deux chevaux de charge; que chaque jour en arrivant au logement, les boulangers cuisoient du pain, qui étoit aussitôt distribué aux soldats; qu'on faisoit des magasins dans les villes dont les Protestans s'étoient rendus maîtres, & qui avoient alors des vivres en abondance; que les villes & les places sans garnison, pour se rédimer du pillage & du feu, donnoient d'elles-mêmes des vivres & des provisions, qui étoient mises entre les mains des Commissaires chargés de ce détail pour l'usage de l'armée. Le pillage fournissoit aux petits besoins particuliers du soldat. Car c'étoit le sentiment de Coligny; & il avoit coûtume de dire, que pour former ce monstre (c'est ainsi qu'il appelloit une armée destinée à une guerre civile) il faloit commencer par le ventre.

Prudence & habileté des Chefs de l'armée Protestante.

Il n'y avoit pas moins de difficultés par rapport à la marche & aux campemens. Pour les surmonter, on étendoit les logemens contre les regles de la discipline militaire; afin que le soldat pût trouver de quoi vivre,

&

& des maisons pour se mettre à l'abri des injures du tems, dans une saison si rude. On separoit l'Infanterie en deux; on en mettoit une partie dans la première ligne, & l'autre dans la seconde; & la Cavalerie étoit distribuée dans les villages voisins; afin que s'il arrivoit quelque chose, tous pussent promptement accourir au quartier des Chefs, & que si on attaquoit quelqu'un des logemens, ils fussent à portée de venir au secours. Entre les escadrons de Cavalerie, on mettoit des Arquebusiers à cheval. On fortifioit chaque logement d'un retranchement & de quelques ouvrages faits à la hâte, pour pouvoir, en cas d'attaque, faire quelque résistance & avoir le tems d'être secouru. On les faisoit marcher, comme on les logeoit, par troupes, & on marquoit à tous l'heure & le lieu où ils devoient être campés. On avoit placé à l'avant-garde la Cavalerie légere, composée de six cens Cavaliers choisis, & d'autant de Mousquetaires à cheval, avec très-peu de bagage. CHARLES IX. 1568.

Comme ils marchoient en cet ordre entre Joinville & Chaumont, les garnisons de ces deux places sortirent, & les harcelerent. Ils passerent la Marne près de Langres, & prenant leur chemin par la Bourgogne, ils vinrent à la source de la Seine. Les Italiens que Louis de Gonzague Duc de Nevers commandoit, & qu'il avoit postés dans le voisinage, pour empêcher ou pour retarder le passage de l'armée Protestante, s'aviserent de ce stratagême. Ils jetterent secretement dans la riviere des pointes de fer & des clous, afin que les chevaux se blessant, tombassent & fissent tomber leurs Cavaliers, & que les chargeant alors, ils pussent les tuer & les défaire sans peine. Cette ruse fut sans succès; car les premiers qui sonderent le gué, ayant connu le stratagême à leurs dépens, en garantirent les autres. Ils eurent soin de nettoyer avec des rateaux le lit de la riviere; & l'armée qui étoit plus nombreuse que l'armée ennemie, la passa, malgré le corps d'Italiens, qui firent envain leurs efforts pour s'y opposer. Le Prince de Condé qui étoit à Ancy-le-franc, un des plus beaux châteaux du Royaume, apartenant aux Clermont-Tallard, détacha Théodoric de Schomberg avec son regiment, pour suivre ces Italiens. Schomberg les attaqua, tailla en piéces le plus grand nombre, mit les autres en fuite, & rapporta deux drapeaux au Prince de Condé. Le Prince, en consideration de ce service, lui fit présent d'un collier pesant deux cens écus d'or.

L'armée Protestante passe la Marne auprès de Langres.

De-là les Protestans marcherent vers Auxerre, dont la Borde étoit Gouverneur. Comme il avoit fait bien des choses qui avoient extrêmement mécontenté les habitans, le Prince de Condé, à leur priere, lui ôta ce gouvernement, & le donna à Antoine Marrasin de Guerchy. La Borde eut néanmoins assez de crédit auprès du Prince, pour l'engager à mener son armée à Crevant, place sur l'Yonne, riche par elle-même, & où plusieurs personnes s'étoient retirées: il l'assura que le pillage de cette place fourniroit à la dépense de l'armée. Pendant qu'on en faisoit le siége, & que les habitans se défendoient avec beaucoup de vigueur, le Prince apprit que l'Enseigne de sa compagnie des Gendarmes avoit été tué à Irancy, place au dessous de Crevant, qu'il avoit destinée pour son logement. Il y envoya Bourry avec son regiment, pour punir les habitans de leur

Elle assiége Crevant sur l'Yonne.

Charles IX. 1568.

leur temérité. Mais comme ils firent une vigoureuse résistance, & qu'après le parti qu'ils avoient pris, ils s'étoient préparés à tout évenement, il falut employer plus de forces. On laissa donc le siége de Crevant; on en amena les canons, & on les mit en batterie contre Irancy. Ayant fait bréche, les troupes de Bourry donnerent l'assaut : elles furent suivies par un détachement de Gascons, qu'Armand de Clermont de Piles avoit amenés. La place fut prise & mise à feu & à sang, avec tant de fureur & de cruauté, que le sang couloit de tous côtés, & qu'on douta lequel des deux l'avoit emporté, ou la temérité des assiégés, ou l'inhumanité des assiégeans. Après avoir passé l'Yonne & la Cure à quelque distance d'Irancy, on marcha à Bleneau, à Châtillon & à Montargis, où l'armée passa encore la riviere de Loing. De-là les troupes s'étendirent, & allerent dans la Beausse. Le Prince de Condé devoit aller de-là à Orleans, pour y recevoir les troupes qui y étoient arrivées du Languedoc, du Dauphiné, & de la Guyenne, & pour y prendre du canon, & d'autres munitions de guerre. Mais avant que nous allions plus loin, il faut entrer dans quelque détail de ce qui se passa dans les Provinces.

Et prend Irancy.

Divers succès de la guerre dans les Provinces.

Lorsque les troupes du Roi commencerent à faire des courses dans le Poitou, Cacodiere leur fit tête au nom des Confédérés, & ayant surpris deux Capitaines qui levoient des troupes par les ordres de Guy de Daillon Comte du Lude, il les tua. Il y avoit déja cinq cens Cavaliers assemblés à Mareuil, ville située sur le Loy, forte par sa situation & par son château : ils devoient au premier jour se mettre en marche pour aller trouver le Prince de Condé. Le Comte du Lude, Gouverneur de la Province, l'ayant appris, crut qu'il étoit de son devoir de s'opposer à ces commencemens, & d'attaquer ces nouvelles levées avant qu'elles fussent en plus grand nombre. Il résolut donc de venir à Mareuil avec six compagnies de Cavalerie & un regiment d'Infanterie, après avoir posté dans les villages voisins, qui ont des murs & qu'on appelle bourgs, des Officiers pour garder les passages & incommoder les Protestans. Il fit prendre les devants à sa compagnie de Cavalerie, sous les ordres de la Marcousse, son Lieutenant, & de Philippe Freseau de la Frezeliere, son Enseigne.

Le Comte du Lude dissipe les troupes des Protestans dans le Poitou.

Pour lui, étant arrivé à Sainte-Hermine, à deux lieuës de Mareuil, il envoya une compagnie de Cavalerie, commandée par l'Abregement bâtard de la maison de Voluire de Ruffec, pour sommer ceux qui étoient en armes de les mettre bas & de se retirer dans leurs maisons, & pour examiner en même tems s'il y avoit une occasion favorable de faire quelque entreprise contre l'ennemi. Cacodiere, qui commandoit en l'absence du Gouverneur, n'attendit pas qu'il fût averti de ce qui se passoit. Jugeant bien que ce lieu étoit trop petit pour contenir tant de monde, il n'eut pas de peine à persuader à ses gens, qu'il faloit prévenir le danger & se retirer. Ainsi ils partirent la nuit suivante, & se rendirent en diligence à Talmond, lieu environné de marais, proche la mer, & par conséquent d'un très-difficile accès. Mais bien-tôt la fatigue leur fit perdre courage, & n'étant pas encore bien revenus de la peur que la nécessité de fuir leur avoit causée, ils mirent les armes bas, & se disperserent.

Une

CHARLES IX. 1568.

Une partie se retira à la Rochelle, dont les Protestans venoient de se rendre les maîtres. Fabius de Sainte-Hermine y commandoit au nom du Prince de Condé, & plusieurs y accouroient, comme à un lieu sûr, tranquille & favorable au commerce. Alors on commença à fortifier la ville; & les Protestans s'emparerent des places voisines, de l'Isle de Ré, de la presqu'Isle de Marans, & de plusieurs villes & châteaux sur la mer; ce qui leur fut aisé dans un païs où tout le monde avoit du penchant pour leur Religion. Après ces expéditions, voyant que la ville ne trouveroit pas de quoi faire subsister tant d'habitans, s'ils n'avoient des troupes pour préserver les villages d'alentour des courses que faisoit le Comte du Lude, ils leverent trois enseignes de Cavalerie, & quelques compagnies d'Arquebusiers, pour fortifier le château de Marans, situé dans le bas-Poitou, & pour pouvoir de-là descendre vers Luçon & Sainte-Gemme, places de tout le païs les mieux pourvûës de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Les Protestans fortifient la Rochelle.

Luçon & Maillezais étoient autrefois deux riches Abbayes, que Jean XXII, du tems de Philippe de Valois, érigea en Evêché. Luçon avoit alors de bons murs & un bon fossé, qu'on rasa depuis, dans le tems de la guerre avec les Anglois, & il n'y resta de fort qu'une église, qui le dispute en beauté & en magnificence aux plus belles églises de la Province. Tout le peuple s'y étoit refugié; il y avoit aussi quelques soldats du Roi commandés par Chante-cler, Prêtre, qui arrêterent pendant quelque tems les Protestans, & en tuerent quelques-uns. Boisseau & Sauvage, les deux principaux Chefs des Protestans, irrités de cette résistance, redoublerent leurs efforts, enfoncerent les portes de l'église, & égorgerent tout ce qui s'offrit à eux. Chante-cler, qui avoit eu la main gauche emportée d'un coup de canon, étoit si adroit de l'autre main, qu'il ne manquoit jamais de tuer tous ceux qu'il tiroit, pourvû qu'il pût les voir. On le prit enfin, on l'étrangla, & ajoûtant l'insulte à l'inhumanité, on le traita très-ignominieusement devant & après sa mort.

Ils prennent & pillent Luçon.

Luçon ayant été pris & pillé, le Capitaine la Belle, dit Rousseau, marcha avec un détachement de vingt hommes à Sainte-Gemme. Comme il marchoit sans ordre, plus occupé du soin de piller que de conserver sa troupe, Sogré & quelques autres envoyés par le Comte du Lude, & qui s'étoient avancés jusqu'à la Popeliniere, sans être apperçus des sentinelles, le surprirent; une crainte subite succeda alors à l'air triomphant avec lequel il marchoit, & il se rendit honteusement. Il avoit déja donné sa parole, lorsque la garnison de la Rochelle vint à son secours; ainsi il ne put réparer sa faute. Les Protestans enleverent leur butin & se retirerent, après avoir mis le Capitaine Sauvage dans le château de Marans. Le même jour, le Comte du Lude vint à Sainte-Hermine, & mit ses troupes en quartier à Fontenai, à Niort, à Mareuil, à Luçon, & à Sainte-Hermine, places voisines. Ces troupes sans discipline, & abandonnées à la licence, exercerent inhumainement contre les païsans tout ce qu'on peut imaginer de cruauté.

Dans la Guyenne, Blaise de Montluc, Gouverneur de la Province, n'eut pas

Blaise de Montluc se

Charles IX. 1568.

rend maître de Leytoure.

pas plutôt appris le tumulte de Meaux, qu'il fit une grande diligence & se rendit maître de Leytoure, une des plus considerables villes de la Gascogne, & capitale du Comté d'Armagnac. Il en ôta Asterac de Fontrailles, qui commandoit dans le château, & que son attachement pour la nouvelle Religion rendoit suspect, & il mit à sa place de la Cassaigne. Il assembla avec la même diligence les Seigneurs de la Province, & les exhorta d'assister le Roi & la Reine dans la peine où ils se trouvoient, & de rendre tous les services qu'ils pourroient à leur patrie, dans ces tems fâcheux & le danger pressant où elle étoit. Il n'y avoit en tout que quatre enseignes de Cavalerie, commandées par Hector de Pardaillan de Gondrin, Jean Nogaret de la Valette, le Capitaine du Massez, & de Bazourdan; huit compagnies de Mousquetaires à cheval, & quarante d'Infanterie, sous la conduite de Saint-Orens, & de Fabien fils de Montluc, Chevalier de Malte.

A peine s'étoit-il écoulé vingt neuf jours après la prise de Leytoure, que non seulement toutes les troupes s'assemblerent de tous côtés au bruit du danger où étoit le Roi, mais qu'elles s'avancerent jusqu'à Limoges. Montluc le pere les y suivit en diligence, pour les conjurer de partir sans aucun délai. Il leur donna pour Général Lomaigne de Terrides, le plus ancien des Officiers; & il mit sous lui de Gondrin. Jaques de Balaguier de Monsalez, homme d'un grand courage, mais fort ambitieux, fut très-mécontent de ce choix, & on eut bien de la peine à l'appaiser, en lui donnant le commandement de l'avant-garde. Montluc fut bien mal recompensé de sa diligence & de ses bons services; car à la recommandation d'Anne de Montmorency, on donna à Henri de Foix de Candale, son gendre, le gouvernement de Bourdeaux & du Bourdelois, avec une pleine autorité, & cela sous les yeux de Montluc, à qui on ôta par-là la plus noble partie du gouvernement général de la Guyenne qu'il avoit. Montluc se retira à Agen, d'où il écrivit plusieurs lettres à la Reine, pour se plaindre de l'injustice qui lui avoit été faite. Il y resta jusqu'à ce que le Connétable étant mort, la Reine lui manda qu'elle ne pouvoit honnêtement retirer à Candale ce qu'on lui avoit accordé; mais que pour le consoler en quelque façon de la perte qu'il avoit faite d'une partie de son gouvernement, elle le chargeoit du soin de faire la guerre en Saintonge, & le siége de la Rochelle.

La Reine charge Montluc de faire la guerre aux Rochelois.

Quoique Montluc n'eût pas l'argent nécessaire pour cette expédition, parce qu'il faloit le tirer de Bourdeaux, de Toulouse, & d'autres lieux éloignés; & quoiqu'on n'eût pas encore amené les canons qu'on devoit envoyer de Nantes; néanmoins, pour n'être pas oisif, il vint à Saint-Macaire, où il eut une conférence avec Gabriel de Caumont de Lauzun, un des plus grands Seigneurs du païs. Il exhorta toute la Noblesse des lieux voisins à ne pas manquer à ce qu'ils se devoient à eux-mêmes dans une pareille occasion, & il fit prendre les devants à de Madaillan, Enseigne de la compagnie de Lauzun, avec la Cavalerie, à laquelle il joignit une cornette d'Arquebusiers à cheval, sous la conduite de Verduzan, Senéchal du Bazadois. Il lui donna encore les compagnies de Mabrun, de Thodias, & de

de la Mothe-Mongauzy. Cependant il donna ordre à Roger de Saint-Lary de Bellegarde de veiller avec soin pendant son absence, à Cominges, à Tarbes, dans le Bearn, & aux environs, pour empêcher que l'ennemi qu'ils laissoient derriere ne fît aucune entreprise. Il chargea Negrepelisse de garder les Bailliages ou Jugeries de Verdun (1) & de Riviere. Il donna le commandement dans le Rouergue à la Valette de Cornusson, l'aîné, & il envoya dans le Quercy quatre regimens d'Infanterie, pour s'opposer aux Vicomtes, s'ils faisoient quelques tentatives. Charles IX. 1568.

Montluc avoit donné ordre à Madaillan d'aller le plus vîte qu'il pourroit à Saintes, sans interrompre sa marche; si ceux de Marans étoient encore à Saint-Severin, de les attaquer sur le champ, & s'il étoit vainqueur, de les tailler tous en piéces, sans faire aucun quartier: bien persuadé que cet exemple répandroit la terreur parmi tous les autres païsans, & les obligeroit à mettre bas les armes; & que la frayeur & l'épouvante des fuyards s'étendroit jusqu'aux Rochellois. De Madaillan s'acquitta parfaitement de sa commission; il trouva ceux de Marans à Saint-Severin, & il n'eut pas de peine à les tailler en piéces; il leur enleva trois drapeaux. Montluc vient en Saintonge. Ses exploits.

Le sixième jour d'après, Montluc vint à Marennes, avec la compagnie de Cavalerie de Jaques d'Escars de Merville, & une partie de celle de Jarnac; car le reste, attaché au parti des Protestans, étoit allé trouver le Prince de Condé. Montluc trouva à Marennes Antoine de Pons, Lieutenant de Roi dans la Saintonge, & Seigneur de ces Isles. De Leberon, parent de Montluc, commandoit l'Infanterie, & Verduran faisoit les fonctions de Maréchal de camp. Le Comte du Lude vint en même tems à Saint-Jean, & conféra avec Montluc sur la manière dont ils feroient la guerre, tandis que de Pons se rendroit maître des Isles d'Oleron & d'Alvert, son ancien patrimoine, dont les peuples furent fort intimidés par l'arrivée de Montluc.

Il restoit encore à prendre l'Isle de Ré, où les habitans avoient élevé un grand nombre de forts autour de l'église, & sur le bord de la mer. On détacha pour s'en rendre maîtres 500. Arquebusiers choisis de toute l'armée, sous la conduite de Leberon. Ils partirent du Broüage ayant le vent contraire, contre lequel ils luterent le jour & la nuit. Repoussés & par le vent & par les dards qu'on leur lançoit de dessus le rivage, & ne pouvant faire leur descente, de Leberon fit mettre les soldats qu'il avoit amenés sur des bâtimens de charge, dans un vaisseau; il fit le tour de l'Isle, & fit sa descente par des rochers escarpés. Aussi-tôt il marcha vers la grande fortification, proche de l'église, qui n'étoit éloignée du lieu où il avoit abordé, que d'une heure de chemin; il l'attaqua à l'improviste par differens côtés, la prit, & massacra sans quartier tous ceux qui s'y trouverent, suivant les ordres qu'il en avoit reçus de Montluc. Le reste des Insulaires, saisis de crainte, abandonnerent les autres fortifications, monterent en foule sur ce qu'ils trouverent de vaisseaux & de bâtimens, & s'en allerent à la Rochelle. Voilà en abregé ce que Montluc fit dans la Saintonge; il en auroit Grand massacre des Protestans dans l'Isle de Ré.

(1) Ville de la Gascogne.

CHARLES IX. 1568.

auroit sans doute fait davantage, si l'argent, qui est le nerf de la guerre, ne lui avoit pas manqué; ou si la paix, qui fut faite dans cet intervalle, n'avoit pas arrêté le cours de ses victoires.

Pendant que les armes du Roi avoient de si heureux succès en Guyenne, Poncenac & Verbelai, avec les restes de la défaite de Champouly, se retirerent par des chemins écartés auprès du Sieur d'Acier. Poncenac pressoit tous les Confédérés de partir tous ensemble, sans différer, & d'aller joindre le Prince de Condé. Mais d'Acier, touché par les prieres des peuples, qui le conjuroient de ne les point abandonner, ne voulut pas se mettre en chemin, disant qu'il étoit d'une très-grande conséquence pour le Prince de Condé, de ne pas laisser ces Provinces sans troupes. Ainsi avant que de sortir du Dauphiné, pour s'opposer aux entreprises que les troupes du Roi pourroient faire pendant son absence, il fit entrer dans S. André, place peu éloignée de Vienne, le Capitaine Pipet avec 300. Arquebusiers, prévoyant bien que les ennemis ne manqueroient pas de faire des courses de ce côté-là.

Le Baron des Adrets assiége la ville de St. André.

La chose arriva comme il l'avoit prévû; le Baron des Adrets ayant amassé de toutes parts 2000. hommes de pied, avec quelque Cavalerie légere, y accourut aussi-tôt. Il fit approcher le canon, & battre continuellement la place. Lorsqu'il y eut une grande bréche, Pipet, dépourvû de tout secours, prit une résolution extrême, parce qu'il connoissoit le génie du Baron, & qu'il se doutoit bien qu'il en useroit envers les Protestans, comme il en usoit auparavant envers les troupes du Roi. Ainsi ayant pris avec lui sa garnison & quelques bourgeois, il sortit la nuit, se fit un passage au travers des assiégeans, en tua un grand nombre, & s'étant échapé des mains d'un cruel vainqueur, il se retira avec très-peu de perte au premier endroit où il trouva garnison.

Brave résolution du Capitaine Pipet.

Pendant ce tems-là les Vicomtes, dont nous avons parlé ci-dessus, de Mouvans, Rapin & Poncenac entreprirent, avec la permission du Sieur d'Acier, de conduire des troupes au Prince de Condé. Elles étoient d'abord composées de 6000. hommes, presque tous d'Infanterie. Mais les Gascons, & sur-tout ceux qui étant accoûtumés à vivre de brigandages & de vols dans les Pyrenées, aimoient mieux piller que faire la guerre, ayant deserté, elles se trouverent enfin reduites à 4000. hommes. Après avoir passé la Loire au Pont S. Rambert, elles traverserent le Forez, & arriverent à Ganap sur les confins de l'Auvergne. Ayant ensuite continué leur route, & Poncenac ayant laissé une garnison au Pont de Vichy sur l'Allier, lorsqu'elles furent dans la plaine qui est au-dessous, proche la forêt de Randan, assez près du village de Cognac, on vit paroître les troupes du Roi, qui consistoient presque toutes en Cavalerie, & qui avoient à leur tête de Saint-Heran, Gouverneur d'Auvergne, de Saint-Chaumont, de Gordes, d'Urfé, l'Evêque du Puy, Hautefeuille, Bressieux, & plusieurs autres de la premiere Noblesse.

Les Vicomtes ayant apperçu cette armée, mirent leurs troupes en bataille, & firent rompre le pont de Vichy; afin que le soldat, n'ayant aucune espérance de retraite, ne pût compter que sur son courage. Ils crurent

rent même qu'il faloit promptement le mettre aux mains avec l'ennemi, afin de ne pas laisser ralentir son ardeur ; & de crainte que les vivres ne leur manquassent, s'ils se laissoient davantage resserrer dans cette vallée. Ils partagerent leur armée en trois ; ensorte que le corps de bataille, commandé par Montclar & Mouvans, couvroit le village ; les troupes de Foix étoient à la gauche ; Poncenac étoit à côté, mais plus en arriere avec une partie de la Cavalerie, & de Bourniquet avec le reste de la Cavalerie étoit à la droite. L'armée du Roi avoit moins d'Infanterie, mais plus de Cavalerie. On la partagea en deux ; la tête étoit composée de 800. hommes de cheval ou environ, & l'Infanterie étoit derriere. On fit marcher devant 200. Arquebusiers à cheval, avec quelques Cavaliers, pour attirer les ennemis au combat. Mouvans ayant pris avec lui 20. hommes choisis de son regiment, & quelques volontaires du Comté de Foix, se couvrit d'un petit buisson, & les reçut avec tant de fermeté, que les principaux ayant été tués à la première attaque, les autres furent obligés de se retirer. Les Chefs de l'armée Royale reconnoissant leur faute, tâcherent de la réparer en quittant le lieu incommode où ils étoient, pour s'avancer dans la plaine. Les Protestans en firent autant sur le champ, animés par le petit succès qu'ils venoient d'avoir, & par la confiance qu'ils avoient en leurs forces. Poncenac poursuivit les fuyards, & continua de faire marcher ses troupes, quoique le terrein ne fût pas avantageux à l'Infanterie, jusqu'à ce qu'il eût occupé un endroit marécageux, qui étoit au milieu de la plaine. Après y avoir posté environ 100. Arquebusiers pour en garder le passage, & pour recevoir ceux qui pourroient être obligés de se retirer, les Confédérés s'avancerent & rangerent leur armée en bataille. Cinquante volontaires furent placés à la tête, & la Cavalerie fut mise aux côtés, pour couvrir l'Infanterie qui étoit au milieu. Alors de S. Heran commanda Hautefeuille & Bressieux, avec un détachement de Cavalerie bien équipé, & quatre enseignes d'Infanterie, pour les charger.

Victoire des Protestans contre de Saint-Heran, Gouverneur d'Auvergne.

Pendant qu'on combattoit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur, de Bourniquet vint à grands pas, & donna très-vivement sur ceux que les volontaires avoient déja rompus ; & Hautefeuille y fut blessé mortellement. D'un autre côté, Bressieux combattoit contre Poncenac & Yolet d'Auvergne ; & il ne fut pas plus heureux, ayant été tué après un combat très-opiniâtre, dans lequel il perdit 100. hommes, & toute son Infanterie fut dispersée. On fit prisonnier la Forest de Beullon, & parce qu'il avoit eu l'imprudence de se vanter d'avoir violé toutes les femmes Protestantes qui étoient tombées entre ses mains, on le traita très-indignement, & on le massacra.

Un accident fâcheux empêcha que la joye des Protestans ne fût complette, & changea leur triomphe en deuil. Retournant la nuit victorieux à Cognac, où ils avoient laissé leurs bagages ; leurs enseignes, qui étoient blanches, ne furent point reconnuës par leurs gens à cause de la grande obscurité ; il s'éleva entr'eux une querelle, & il y eut quelques coups tirés. Sudaret (1), Pre-

(1) La Popeliniere l'appelle *Sadures*.

CHARLES IX. 1568.

Prevôt de Forez, fut blessé, & peu de tems après il mourut de sa blessure. Poncenac fut malheureusement tué, & son corps porté dans le château de Changy, où il fut enterré. Mais de S. Chaumont & d'Urfé passant par-là quelque tems après, le soldat insolent deterra son corps, lui fit mille insultes, enfin le mit cruellement en piéces: de l'Ecluse ne put les retenir, ni par les reprimandes, ni par les coups. La nuit d'après le combat, l'armée Royale plia bagage, & se retira, laissant aux Confédérés le passage libre. Leur malheur leur fit perdre l'affection des peuples; & on leur refusa honteusement l'entrée des villes de Riom, de Clermont de Monferrand, & d'Aigue-perse; ce qui les obligea de se détourner dans des villages, & de marcher presque un à un. Dans plusieurs endroits on les arrêtoit, dans d'autres on les dépouilloit, & on les tuoit dans quelques-uns; ensorte que de leur propre aveu, ils perdirent plus de monde dans leur retraite que dans la bataille de Cognac.

De Poncenac tué malheureusement.

Les Confédérés ayant ramassé leurs troupes, & ne trouvant rien qui les pût troubler dans leur marche, entrerent dans le Berry, où ils reçurent des lettres de Françoise d'Orleans, femme du Prince de Condé, qui les pressoit de hâter leur arrivée, & leur mandoit que Sciarra Comte de Martinengo, Antoine du Plessis de Richelieu, & d'autres, étoient dans le voisinage d'Orleans: qu'il n'y avoit dans la ville qu'un grand nombre de femmes incapables de la défendre: que peu de tems auparavant la ville avoit pensé être surprise, faute d'avoir un corps-de-garde assez nombreux à la porte Banniere: & qu'on ne s'étoit tiré de ce danger qu'avec beaucoup de peine, par la valeur des Capitaines Hamon & Besse, dont le dernier y avoit été tué. Après la lecture de ces lettres, les Protestans se rendirent en diligence à Orleans, où ils furent reçus avec bien de la joye & des complimens de la part de la Princesse de Condé & des autres Seigneurs. Martinengo se retira à Beaugency & de-là à Blois.

L'armée victorieuse vient à Orleans.

L'armée Protestante s'étant un peu remise de ses fatigues, crut qu'elle devoit faire quelque entreprise. Peu de tems après son arrivée elle se mit en campagne, & marcha à Beaugency. Il y avoit 5000. hommes de pied, 400. chevaux, deux grosses piéces de batterie & deux coulevrines. La ville ayant aussi-tôt ouvert ses portes, on fut à Blois, où Richelieu s'étoit enfermé, avec Innocent Tripier de Monterud, ci-devant Gouverneur pour le Roi de la ville d'Orleans, & 800. combattans. Dès la première attaque, les Gascons & les Provençaux emporterent les fauxbourgs de la porte de Chartres. Ayant ensuite fait proche de cette porte une bréche large de 18. pas, on somma Richelieu de se rendre. L'ayant refusé, on envoya la nuit reconnoître la bréche, & on rapporta qu'il étoit assez aisé d'en approcher par dehors, mais que la descente en dedans étoit très-difficile & très-dangereuse. On résolut donc de l'abandonner, & de transporter les batteries du côté de la porte de Tours. On y fit une bréche plus large que la première. Richelieu demanda à capituler; & après de longues contestations on convint que la ville seroit renduë, mais qu'elle ne seroit point pillée; que la garnison auroit la vie sauve, & qu'elle sortiroit avec armes & bagages. Malgré cette convention, plu-

Elle assiége & prend Blois.

sieurs

sieurs furent dépouillés, sans que les Chefs, qui avoient envie de garder leur parole, pûssent l'empêcher; tant il est vrai que dans les guerres civiles il n'y a presque point de discipline parmi les troupes, ni d'autorité dans les Chefs.

Après avoir pris Blois, & y avoir mis le Capitaine Hamon avec trois enseignes d'Infanterie, les Confédérés marcherent à Mont-Richard sur le Cher, près de Chenonceaux. Mais étant sur le point de forcer la place, le Prince de Condé, qui étoit venu en Beausse pour faire le siége de Chartres, leur donna ordre de venir en diligence se joindre à lui. Chartres est la capitale de la Beausse: située dans une plaine très-vaste, elle s'éleve d'un côté & s'abaisse de l'autre dans une profonde vallée; elle est partagée par la riviere d'Eure, qui venant de Courville, reçoit au dessous de la ville, près de Cerisy, la riviere de Blaise, passe par Dreux & par Anet, (1) & enfin va se jetter dans la Seine au Pont de l'Arche un peu au-dessus de Roüen. Le lit de l'Eure étoit autrefois un peu plus éloigné de Chartres; mais les habitans l'ont détourné pour faire passer la riviere dans leur ville, & y placer leurs moulins.

Situation de Chartres en Beausse.

Peu avant l'arrivée du Prince de Condé, le Roi avoit envoyé à Chartres Jean de Bourdeilles d'Ardelles, de l'illustre maison des Vicomtes de Bourdeilles dans le Perigord, avec dix enseignes de Gascons & de Perigordins. Les bourgeois craignant l'insolence de ces troupes accoûtumées à la licence & au pillage, avoient refusé de les recevoir, & les avoient même honteusement repoussées. Fontaine la Guyon étoit auparavant Gouverneur de la ville; mais on mit en sa place Antoine de Ligneres, Chevalier de l'Ordre & Capitaine de cinquante hommes d'armes d'ordonnance, Officier de grande réputation. Il vint à Chartres avec deux cornettes de Cavalerie, commandées par de Charny & de Rance, & cinq enseignes d'Infanterie. Ces troupes ne furent reçûës dans la ville, que sur le bruit qui courut qu'elle alloit être assiégée, & environ cinq jours avant l'approche des ennemis. Les habitans, un peu adoucis par la crainte du danger dont ils étoient menacés, reçurent aussi en même tems d'Ardelles; mais après lui avoir fait promettre avec serment, que ni lui, ni ses soldats, ne se vengeroient point du passé, & qu'ils traiteroient les bourgeois avec beaucoup de modération & de douceur.

Enfin le Prince de Condé, pour surprendre la ville, marcha les 23. & 24. de Février sans s'arrêter, fit en ces deux jours avec toute son armée 20. lieuës, arriva à Chartres & l'investit. Il n'y eut d'abord que de légeres escarmouches dans les sorties que firent les assiégés. Les assiégeans prirent par force les fauxbourgs des portes Guillaume & Morat, & on y logea les troupes de France. De Piles avec ses troupes prit son logement dans les fauxbourgs des portes S. Jean & de Dreux. De Mouvans & les Vicomtes, avec les troupes du Dauphiné, de Provence & de Gascogne, occuperent les fauxbourgs des portes des Espars & de Saint-Michel: on plaça

Siége de cette ville par les Protestans.

(1) Par Anet, château de plaisance de la Duchesse de Valentinois, édifice d'une structure merveilleuse. *Edit. des Drouarts, in f. & o.*

Charles IX. 1568.

plaça les Allemans dans l'Abbaye de Josaphat. On dressa de ce côté-là, dans un couvent de Religieuses, une batterie de quatre canons, pour battre la porte de Dreux & la muraille qui est proche. La Cavalerie fut mise en quartier dans les villages voisins, & distribuée de la manière qui parut la plus commode. De Ligneres veilloit sans cesse, & étoit toûjours en action. Ayant convoqué une assemblée des principaux bourgeois, il leur fit un discours pathétique, pour les exhorter à ne manquer, dans une occasion si importante, à rien de ce qu'ils devoient au Roi & à eux-mêmes, à persévérer dans la fidélité, & à vivre en bonne intelligence. Il pria ceux qui avoient du courage, de prendre les armes & de contribuer aux travaux; & ceux qui ne pouvoient ni l'un ni l'autre, de contribuer au moins par leurs biens aux besoins publics. Il fit ensuite la visite de la ville, & en fortifia les endroits foibles, par une tranchée qu'il fit faire en dedans; il éleva un fort à la porte de Dreux; il fit aussi faire six moulins à bras, pour suppléer aux moulins à eau, en cas qu'on détournât la riviere, comme il arriva dans la suite; il avoit commencé par distribuer les quartiers de la ville entre les Officiers généraux: de Rance fut choisi pour avoir en second le commandement général.

Vigilance & activité de Lignères, Gouverneur de la ville.

Les Confédérés s'étoient emparés des maisons qui étoient proche le fossé, où étant à couvert, ils tiroient sur les assiégés, qui ne l'étoient pas, & les incommodoient fort. Pour remedier à cet inconvenient, de Ligneres fit tendre des toiles, afin que les ennemis ne pussent pas appercevoir ceux qui alloient & venoient. L'ennemi dressa ensuite une batterie contre la porte de Dreux, qui brisa les chaînes du pont-levis, & ne fit point d'autre mal. Les assiégés de leur côté faisoient de fréquentes sorties; & comme la ville se trouva assiégée plutôt qu'ils n'avoient cru, ils firent dans ces sorties ce qu'ils n'avoient pû faire auparavant, & mirent le feu aux édifices voisins qui les incommodoient. Le couvent des Cordeliers & l'église de S. Jean, qui étoient hors la ville, furent brûlés. La premiére batterie ne faisant point de progrès, on la transporta, & on battit le mur au dessous de la tour & de la porte Guillaume avec tant de furie, que les défenses furent en peu de tems renversées, & qu'on fit une bréche large de 16. pas ou environ. Mais comme elle étoit défenduë par le fort qu'on avoit élevé devant la porte de Dreux, & qu'on avoit fait de ce côté-là en dedans un retranchement très-élevé, on fut d'avis de commencer par se rendre maître du fort. On y envoya pour cet effet du Bordet, avec un détachement de 40. hommes, partie Fantassins, partie Pionniers; mais tandis qu'il s'efforçoit de le faire sapper, il fut tué d'un coup d'arquebuse. On ne laissa pas de prendre le fort, & d'y faire un logement.

Fréquentes sorties des assiégés.

Ce fut un accident fâcheux pour les assiégés, mais qui fut aussi-tôt reparé par la valeur ou par la ruse du Capitaine Floyat. Etant sorti par la porte de Dreux, avec un détachemet de 60. hommes qui portoient les drapeaux & les armes des Protestans, il arriva le long du fossé en dehors jusqu'au fort, sans qu'on reconnût l'artifice; il attaqua ceux qu'on y avoit mis, dans le tems qu'ils ne s'y attendoient pas; il reprit le fort, & le con-

conserva toûjours jusqu'à la fin. Alors les Confédérés se résolurent à donner l'assaut. D'Andelot envoya pour cela le Capitaine Normand, brave Officier, pour reconnoître la bréche. Il la visita avec soin, & il rapporta que le soldat ne pouvoit encore y monter, sans un grand danger. D'Andelot lui donna pour recompense une chaîne d'or. Sur son rapport on prit le parti de recommencer la batterie, pour applanir la bréche ; & dans le même tems de Ligneres, qui étoit attentif à tout, & préparé à tout évenement, fit élever un cavalier entre la porte de Dreux & le couvent des Dominicains ; il mit dessus une piéce de canon, que les Protestans avoient enterrée après la bataille de Dreux, & qui fut par cette raison appellée la Huguenote. Comme les coups de ce canon portoient sur la bréche, ils empêchoient les assiégeans d'en approcher. De Ligneres posta encore des soldats dans la boucherie, qui étoit près du boulevart, pour y faire sentinelle jour & nuit ; avec ordre aux bourgeois de porter aux sentinelles les vivres dont ils avoient besoin.

Cependant les Confédérés arrêterent le cours de la riviere d'Eure, la détournerent dans son ancien lit, & rendirent ainsi inutile les moulins à eau, dont la ville se servoit : s'ils l'avoient fait plutôt, ils eussent sans doute reduit les assiégés à une extrême nécessité ; car n'ayant pas dans la ville toutes les provisions nécessaires pour soutenir un siége, & y étant depuis entré une garnison de 4000. hommes, il auroit été difficile, sans le secours des moulins, de fournir à la subsistance de tant de monde. D'un autre côté, les assiégés faisoient de fréquentes sorties ; tantôt par la porte S. Michel, & tantôt par celle de S. Jean, & ils prirent entr'autres deux drapeaux des Vicomtes, qui furent suspendus dans la grande église.

Les assiégeans détournent la riviere d'Eure.

Le Prince de Condé, toûjours vigilant & actif, apprit que Jean Nogaret de la Valette, Lieutenant de la Cavalerie légere sous le Duc de Nemours, étoit déja venu à Houdan avec 18. Cornettes de Cavalerie Françoise & quelques compagnies détachées d'Italiens, dans le dessein de secourir les assiégés, de surprendre ceux des assiégeans, qui occupoient les postes les plus éloignés, d'empêcher les fourageurs de s'étendre, & de s'emparer des convois. Il y envoya aussi-tôt l'Amiral de Coligny avec Artus de Vaudrai de Mouy, & d'autres Officiers à la tête de huit cornettes de Cavalerie Françoise & six d'Allemans, qui faisoient en tout 3500. chevaux. Coligny entra de force dans Houdan, où quelques Italiens lui firent tête ; pendant que la Valette qui avoit déja plié bagage, pressoit très-fort la retraite. Le plus grand nombre fut tué ; d'autres furent faits prisonniers ; on prit quatre drapeaux, les bagages & les chevaux, & les Confédérés revinrent aussi-tôt au camp, avec un riche butin. La Valette ayant ramassé 1500. chevaux, fit souvent face à ceux qui le poursuivoient, marcha toûjours en bon ordre, se tira avec beaucoup de gloire d'un si grand danger, & revint joindre le Duc d'Anjou, qui étoit campé des deux côtés de la Seine.

Expédition de l'Amiral de Coligny à Houdan.

Cependant on avoit renoüé les négociations pour parvenir à un traité de paix ; & le Cardinal de Châtillon étoit en conférence à Long-jumeau avec Armand de Gontaut de Biron, Maréchal de camp, & Henri de Mem-

Fin de la Guerre.

CHARLES IX. 1568.

Memmes de Malassise, Maître des Requêtes. L'affaire fut assez long-tems agitée de part & d'autre. On fit intervenir dans la négociation, pour concilier les parties, Thomas Sacvill Baron de Buckhurst de la part de la Reine d'Angleterre, & Guy Cavalcanti, d'une famille noble de Florence. Le Prince de Condé, soit par cette bonté de cœur qui lui étoit naturelle, soit qu'il crût n'avoir plus à craindre le danger qui l'avoit déterminé à reprendre les armes, panchoit vers la paix. Mais Coligny, dont les vûës étoient beaucoup plus étenduës, pensoit bien différemment, & il ne cessoit de dire que la Cour ne faisoit ces propositions de paix, que pour diviser & désunir les Protestans, dont elle ne pouvoit venir à bout tant qu'ils étoient unis & sous les armes; pour les désarmer & leur faire rendre les places qui leur servoient d'azile; pour les affoiblir & leur ôter toutes les forces; pour les surprendre chacun en particulier; pour les punir de l'affront que le Roi croyoit lui avoir été fait à Meaux, & dont le ressentiment ne faisoit que croître de jour en jour; & sur-tout pour les empêcher actuellement de se rendre maîtres de Chartres, dont la prise étoit inévitable, & qui seroit dans les mains des Protestans, comme une forte citadelle, capable de commander & d'incommoder extrêmement la ville de Paris. Le Prince, qui étoit persuadé de tout cela, ne laissoit pas de faire comme s'il eût souhaité la paix, dans la pensée qu'il avoit toûjours euë, qu'on ne pouvoit la refuser honnêtement, & sans se rendre odieux.

Raisons qui obligent les Protestans à faire la paix.

A dire le vrai, l'un & l'autre se trouvoient comme forcés d'en venir à un accommodement. Déja une partie des troupes de la Saintonge & du Poitou s'en étoient allées, sans prendre congé du Prince de Condé, & un grand nombre d'autres le menaçoient d'en faire autant; de sorte qu'il y avoit tout lieu de craindre que le mauvais exemple n'entraînât les autres, & que toutes ne quittassent le service. D'ailleurs on murmuroit assez hautement; & l'on disoit, que puisqu'on n'avoit pris les armes que pour en venir à une paix, & que la Cour la demandoit, il n'y avoit plus autre chose à faire, qu'à terminer une guerre si funeste & si ruineuse: Que le soldat ne pouvoit tirer son prêt, & que souvent on le laissoit manquer de vivres: Que la Noblesse éloignée de son païs souffroit beaucoup: Que leurs maisons étoient en proye à leurs ennemis: Qu'ils ne pouvoient plus, ni souffrir une si longue absence, ni negliger un si grand danger: Qu'ainsi ils supplioient les Seigneurs Confédérés d'avoir égard à leurs remontrances, & de ne pas pousser à bout la patience de leurs partisans, par une fausse prudence, ou plutôt par une vraye obstination.

Levée du Siége de Chartres.

Avant que d'en venir à la derniere extrêmité, on tenta toutes sortes de moyens pour retenir quelques troupes après que la Noblesse se seroit retirée, non dans le dessein de faire aucune entreprise, mais seulement pour pouvoir se soutenir avec quelque honneur, & se précautionner contre les suites d'une paix qui seroit peut-être mal observée. Car pour les troupes auxiliaires Allemandes, que pouvoit-on en faire? Les distribuer dans de bons quartiers, c'étoit leur donner lieu de se consumer elles-mêmes peu-à-peu. Les retenir dans un camp, c'étoit une chose impossible, étant environnés comme ils étoient de places ennemies, & n'ayant pas de provisions.

sions. Enfin ceux qui étoient le plus opposés à la paix, furent contraints d'y donner les mains. Elle fut donc concluë & publiée dans le camp le 23. de Mars, & aussi-tôt on leva le siége de Chartres.

Nombre des morts de part & d'autre pendant le siége de Chartres.

Les assiégés y perdirent deux cens cinquante hommes, & entr'autres Caumont, Lieutenant de Ligneres, qui fut enterré dans l'église des Dominicains, & d'Ardelles, Capitaine de dix enseignes de Gascons, homme distingué par sa bonne mine & par sa valeur. Il eut la tête cassée d'un coup de mousquet, tandis qu'il étoit de garde sur la bréche. Il fut extrêmement regretté de tout le monde. De Ligneres voulant par honneur le faire enterrer dans la grande église, les Chanoines s'y opposerent, & représenterent que, suivant l'ancien usage & les statuts dressés par leurs prédecesseurs, il étoit défendu d'inhumer qui que ce fût dans un lieu si spécialement consacré à la Vierge : Que d'ailleurs la structure de leur église ne permettoit pas d'ouvrir la terre, puisqu'elle étoit toute voûtée en dessous. Le Roi néanmoins ordonna qu'on éleveroit dans l'église un tombeau, & que d'Ardelles y seroit mis. Le Chapitre fit semblant d'y consentir en faveur des grands services que ce Capitaine avoit rendus à la ville, mais pour conserver la profonde vénération & le religieux respect qu'on avoit toûjours eu pour ce lieu saint, ils firent secretement enlever la nuit le corps du défunt, qui fut transféré dans une église du voisinage. Les Protestans perdirent à ce siége environ trois cens hommes, tant Allemans que François.

Edit de Pacification.

Par l'Edit qui fut vérifié & enregistré au Parlement le 27. de Mars, le Roi confirmoit l'Edit donné cinq ans auparavant dans toute son étenduë, supprimant, révoquant & annullant toutes exceptions, restrictions, interprétations, & declarations donnéés depuis. Sa Majesté accordoit l'abolition & l'oubli des derniers troubles, avec cette clause: Jusqu'à ce que, par la misericorde de Dieu, tous les sujets du Roi se trouvassent réunis dans la profession d'une seule & même Religion. Suivant ce traité, on renvoya les Allemans, qui s'en retournerent avec Jean-Casimir par le même chemin en Lorraine, & de Lorraine en Allemagne. Casimir revint auprès de son pere à Heidelberg, où Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui avoit depuis long-tems quitté les Païs-bas, l'attendoit, pour lui demander des secours contre les violences du Duc d'Albe, & comme il le disoit, pour la défense de la Religion.

Après cela on rendit les villes & les places qu'on avoit prises pendant la guerre, Soissons, Auxerre, Orleans, Blois & la Charité. Les Protestans ne purent obtenir pour garantie que la parole du Roi & de la Reine, qu'ils avoient si fort offensés, & qui ressentoient très-vivement la derniere injure qu'ils croyoient avoir reçuë. La plupart des Protestans en furent indignés, & jugerent que cette paix n'étoit qu'apparente, & qu'elle cachoit quelque piége qui leur étoit tendu. L'évenement vérifia bien-tôt ce pressentiment.

Conduite du Parlement de Toulouse.

Le Roi envoya à Toulouse Rapin, un des Gentilshommes du Prince de Condé, qui s'étoit extrêmement distingué dans le Languedoc pendant les dernieres guerres, & qui étoit par-là devenu odieux aux Toulousains. Il étoit char-

Charles IX. 1568.

chargé des ordres de Sa Majesté pour presser l'enregistrement de l'Edit. Le Parlement le fit arrêter, le condamna pour un autre sujet, à ce qu'ils disoient, & lui fit couper la tête. Le Prince de Condé indigné, en porta ses plaintes au Roi, qui parut entrer dans ses sentimens. D'ailleurs les Juges les plus équitables trouverent, que les raisons alleguées par le Parlement de Toulouse, pour sa justification, n'étoient pas bonnes. Mais on tomba peu après dans des tems qui délivrerent les Toulousains de l'embarras où ils étoient pour s'excuser auprès du Roi & du Prince de Condé, & l'on eut alors bien de la peine à les obliger, après quatre lettres de Jussion, à enregistrer l'Edit. Ils l'enregistrerent enfin; mais avec des modifications & des restrictions qu'ils eurent soin d'insérer secretement dans les registres de la Cour.

Fin du quarante-deuxième Livre.



HIS

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Affaires d'Ecosse. La Reine sort de prison. Fermeté du Régent. La Reine est vaincuë par le Régent. La Reine se retire en Angleterre. Conduite d'Elisabeth à l'égard de la Reine d'Ecosse. Le Régent se rend en Angleterre. Origine des Puritains en Angleterre. Affaires des Païs-bas, Mort de Dom Carlos, & de la Reine d'Espagne. Suite des troubles des Païs-bas. Le Duc d'Albe fait exécuter un grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes Flamans. Les Comtes d'Egmond & de Horn condamnés & exécutés. Bataille de Gemmingen gagnée sur les Confédérés. Vains efforts de l'Empereur auprès de Philippe pour l'adoucir. Avantage remporté par le Prince d'Orange. Affaires d'Allemagne. Mort d'Albert de Brandebourg Duc de Prusse, de Henri de Brunswic, & de Christophle de Wirtemberg. Guerre de Tréves. Affaires de Suede. Eric est détrôné. Affaires de Pologne. Mort de l'Evêque de Strasbourg, de Jean Oporin, d'Onuphre Panvini, de François Luitsino, de Gratarole & d'Archam.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Emanuel van Meteren; Jean Petit; H. F. Conneſtagio; B. Mendoza; La Rélation de Louis de Foix; Pierre Justiniani; George Buchanan; Les Annales d'Elisabeth par Guillaume Cambden; David Chytrée; Simon Schardius; Ciprien Leovitius.

POUR nous délasser un peu du triste détail de nos malheureuses affaires, il est à propos de jetter les yeux sur celles des étrangers. Le fils de Marie ayant pris possession du Trône d'Ecosse, & la puissance de Jaques Comte de Murray, Régent du Royaume, se trouvant bien établie par l'emprisonnement de la Reine, il restoit encore à assurer la paix, qui devoit être le fruit de ces changemens, par un gouvernement équitable & fon- CHARLES IX. 1568. Affaires d'Ecosse.

CHARLES IX. 1568. dé sur les loix. Pour cela le Régent résolut de parcourir, au commencement du printems, tout le Royaume, pour y faire des Assemblées des differens Ordres, & réparer les brêches faites à l'autorité par les troubles dont l'Ecosse avoit été agitée jusqu'alors. Mais comme les esprits & les cœurs des Grands n'étoient pas encore bien réunis, plusieurs, accoûtumés à la licence des guerres civiles, appréhendoient le repos & la tranquillité de l'Etat: d'autres se promettoient, en donnant la liberté à la Reine, des honneurs & des recompenses: les autres enfin se faisoient un agréable spectacle des troubles & des divisions, qu'ils se représentoient comme un moyen de s'élever.

De ce nombre étoient Guillaume Maitland & Jaques Balfour. Tandis que Bothwel étoit en place, ils avoient toûjours marqué une haine extrême pour lui, & quoiqu'on fût persuadé qu'ils n'avoient pas ignoré le complot fait pour tuer le Roi, ils avoient depuis ce tems-là paru fort opposés à la Reine. Mais voyant Bothwel culbuté, ils penserent à la remettre en liberté, espérant par ce service obtenir d'elle plus aisément l'impunité de leur crime, que de ceux qui épousoient le parti du jeune Roi. Les Hamiltons avoient formé le même dessein, pensant que la Reine étant remontée sur le Trône, il ne seroit pas difficile de se défaire d'un enfant, dont l'ombre avoit servi à l'en faire descendre; que par ce premier pas ils se trouveroient d'un dégré plus proches de la Royauté; qu'après cela il n'y auroit plus ni peine ni danger, à faire périr une Reine qui seroit, comme ils s'imaginoient, en horreur à tout le Royaume, qui se conduiroit en tyran, & qui s'abandonneroit à son humeur naturellement cruelle. George Gordon Comte de Huntley, le Comte d'Argyle, & Guillaume Murray de Tillibardin, se joignirent à eux.

D'un autre côté le Régent, bien loin de perdre courage, s'armoit d'une fermeté inébranlable, & comme il n'ignoroit aucune des conjurations qu'on tramoit contre lui, il se consoloit, en se disant à lui-même, que puisqu'il lui faloit un jour perdre la vie, il ne pouvoit la perdre plus glorieusement, qu'au milieu des peines qu'il se donnoit pour procurer la paix & la tranquillité de l'Etat. On convoqua une Assemblée à Glasgow. Pendant que les Etats s'assembloient, on gagna les Gardes de la Reine, qui étoit enfermée dans le château du lac Levin, & on la mit en liberté. George Douglas, frere utérin du Régent, avoit préparé toutes les choses nécessaires à son évasion. C'étoit un jeune-homme d'un esprit très-doux, & qui pouvoit bien à son âge se laisser gagner par des caresses. Aussi le Régent, par précaution, l'avoit éloigné. Les Officiers du château étoient à table, lorsqu'on leur vint dire que la Reine s'étoit sauvée sur un petit vaisseau. Ils firent inutilement bien du bruit; on avoit eu la précaution de tirer toutes les petites barques à terre, & de boucher tous les trous par où l'on passe les rames, ensorte qu'il ne fut pas possible de la poursuivre.

La Reine sort de prison.

La Reine trouva à l'autre bord du lac des Cavaliers qui l'attendoient. Elle fut conduite dans les maisons de ceux qui avoient procuré son évasion, & le lendemain, qui étoit le 3. de Mai, elle arriva à Hamilton, à cinq mil-

milles de Glasgow. Là ayant pris les témoignages de Robert Melvil & autres, & ayant produit la protestation qu'elle avoit faite, suivant le conseil de Nicolas Throckmorton, Ambassadeur d'Angleterre; les Seigneurs & les Gentilshommes qui s'y trouverent, declarerent unanimement, que la cession du Royaume faite par la Reine, en prison, provenant d'un motif de crainte, qui peut faire impression sur l'homme le plus ferme étoit vaine, & de nul effet. On en dressa un acte public & solemnel, qui fut confirmé par le serment de la Reine. Ce changement dans les affaires en apporta beaucoup dans les esprits. Un grand nombre prenant de nouveaux sentimens, ou manifestant ceux qu'ils tenoient cachés, abandonnerent le parti du Régent & du Roi mineur. On remarqua entre les autres Robert Boyd, d'une ancienne maison, mais né avec une fortune très-médiocre, qui passoit pour un homme ferme & habile, & qui, par un changement étonnant, s'étant rangé du côté de la Reine aussi-tôt qu'elle fut mise en liberté, entraîna avec lui Archibald Campbel Comte d'Argyle. Il écrivit cependant à Morton pour justifier sa conduite, & lui manda, qu'il ne seroit peut-être pas moins utile au Roi, que s'il avoit resté dans son parti.

La cession du Royaume faite par la Reine, declarée nulle dans une Assemblée de Seigneurs.

On delibéra ensuite dans le Conseil, qui se tenoit chez le Régent, si on devoit demeurer à Glasgow, ou s'il faloit aller trouver le Roi à Sterling. Plusieurs étoient de ce dernier avis: ils prétendoient qu'il n'y avoit pas de sûreté à demeurer à Glasgow, à cause de la proximité d'Hamilton, & dans une conjoncture où tant de personnes se rangeoient de l'autre côté. Le Comte de Murray soutenoit au contraire, que tout dépendoit des commencemens; qu'un départ si semblable à une fuite les déshonoreroit; qu'ils ne devoient rien éviter avec plus de soin, que d'être soupçonnés d'avoir peur, afin de ne pas décourager ceux qui demeuroient dans leur parti, & inspirer un nouveau courage à leurs ennemis; qu'il leur restoit encore dans le voisinage assez de maisons riches & puissantes, capables de les soutenir, jusqu'à ce qu'il leur vînt des secours de plus loin. Cet avis l'emporta. Cependant l'Ambassadeur de France alloit sans cesse de côté & d'autre pour concilier les deux partis.

La Reine avoit déja plus de six mille cinq cens hommes sous les armes; le Régent en avoit à peine quatre mille. Ceux-là ne faisoient qu'augmenter & se fortifier, & ceux-ci diminuoient & s'affoiblissoient chaque jour. Les Chefs du parti de la Reine avoient résolu de la laisser à Dunbritton, d'aller par delà Glasgow, de faire la guerre, & de conduire l'armée à leur fantaisie. Le Régent mit promptement ses troupes en campagne, & ayant appris que la Reine marchoit de l'autre côté de la riviere, il fit passer son Infanterie dessus le pont, & la Cavalerie par des gués que la mer forme en se retirant dans le tems de son reflux, & il leur donna ordre de gagner en diligence le village de Langside, situé sur la riviere de Carthe, au pied d'une colline. La chose réüssit, & l'armée du Régent s'empara de la colline, que l'armée de la Reine vouloit gagner la premiére, mais où elle ne put arriver assez-tôt, parce que le Comte d'Argyle, étant tombé malade, ne put marcher assez vîte.

CHARLES IX. 1568.

Bataille entre l'armée du Régent & celle de la Reine.

L'armée de la Reine se voyant prévenuë par l'armée du Régent, s'empara d'une petite colline qui étoit vis-à-vis, & se partagea en deux corps. On mit dans le premier les principales forces, afin que s'il ébranloit & renversoit le corps des ennemis qui lui seroit opposé, il pût répandre la terreur & la consternation dans le reste de l'armée, & la défaire sans peine & sans combat. Le Régent mit son armée sur deux aîles, Jaques Douglas de Morton, Robert Semple, Alexandre Hume, & Patrice de Lindsay, chacun avec ses vassaux, étoient à la droite. Jean Comte de Marr, Alexandre Comte de Glencairn, Guillaume Comte de Memeith, étoient à la tête de l'aîle gauche. Les Arquebusiers étoient dans le village au-dessous de la colline, & dans les jardins le long du grand chemin.

L'artillerie de la Reine fut d'abord démontée par celle du Roi; mais d'un autre côté la Cavalerie du Roi, qui étoit de la moitié moins nombreuse, fut enfoncée par celle de la Reine. Ces Cavaliers ayant fini leur combat avec la Cavalerie du Roi, voulurent, pour rompre aussi l'Infanterie, monter sur la colline: mais les Archers du Roi, & une partie des Cavaliers, qui, après avoir fuï, étoient venus se réjoindre à leur corps, les repousserent. Pendant ce tems-là l'aîle gauche, marchant par le grand chemin qui par une pente douce conduit de la colline à la vallée, malgré le feu des Arquebusiers de la Reine, sortit enfin de ce defilé & se mit en bataille.

Alors les deux Infanteries ayant formé de part & d'autre une espece de pallissade avec leurs piques, combattirent sans plier pendant une demi-heure ou environ, avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que ceux dont les hallebardes furent rompuës, jettoient à la tête de leurs ennemis leurs dagues ou poignards, des pierres, les morceaux de leurs lances, & tout ce qu'ils pouvoient trouver sous leurs mains.

La Reine est vaincuë par le Régent.

Dans les derniers rangs de l'armée du Régent les soldats commençoient à fuir, soit par crainte, soit pour quelqu'autre raison; & si les rangs du milieu, qui étoient très-serrés, n'avoient pas empêché que ce mouvement ne se fît sentir aux premiers, tous se seroient sans doute débandés. Mais la seconde ligne venant à la charge, & se joignant à la premiére, renouvella le combat avec tant de violence, que la ligne opposée de l'armée de la Reine ne pouvant y resister, fut mise en déroute & obligée de prendre la fuite. Cependant le Régent fit cesser le carnage; soit par un sentiment d'humanité & de douceur; soit qu'il appréhendât qu'en poursuivant les fuyards ses troupes ne rompissent leurs rangs, & que s'il y avoit encore quelque corps de troupes fraîches dans l'armée ennemie, il ne vînt fondre sur elles & leur arracher la victoire des mains. Il y eut dans l'armée de la Reine environ 300. hommes de tués, & un plus grand nombre de prisonniers.

La Reine, qui étoit assez proche pour voir ce qui se passoit, perdit toute espérance, & résolut de se retirer en Angleterre. Elle fit ce jour-là environ 60. milles de chemin; & marchant ensuite pendant plusieurs nuits, elle

elle arriva chez le Baron de Harries. De-là elle envoya sans différer Jean Beton à la Reine d'Angleterre, pour lui apprendre le triste état de ses affaires, & pour mettre sa personne & son Royaume sous sa garde & sa protection.

CHARLES IX. 1568.

C'est ainsi qu'une armée plus nombreuse fut vaincuë par celle que son petit nombre lui rendroit méprisable : Exemple qui doit apprendre aux gens de guerre à respecter & craindre leurs ennemis, & à ne pas perdre par trop de confiance les faveurs de la fortune. Cette victoire fut remportée le 13. de Mai. Le Régent s'avança le lendemain dans la vallée de Clydesdale, & s'empara d'Hamilton & de Draffin, deux places entierement dégarnies. Il convoqua ensuite l'Assemblée des Etats à Edimbourg. Pour empêcher cette Assemblée, le Comte d'Argyle, accompagné d'environ 600. de ses parens & de ses vassaux, s'avança jusqu'à Glasgow, & Huntley avec 1000. hommes de pied vint jusqu'à Perth. On fit aussi courir le bruit, que Sebastien de Luxembourg Vicomte de Martigues alloit au premier jour passer en Ecosse, avec des troupes auxiliaires de France, comme cela étoit autrefois arrivé.

La Reine se retire en Angleterre.

Marie, un peu remise de sa première frayeur, prit, contre l'avis de ses partisans, la résolution de partir avant que Beton fût revenu. Elle monta sur une barque, & prit pour compagnons de son voyage le Baron de Harries, chez qui elle logeoit, & le Comte de Fleming. Elle aborda à Wirkington en Cumberland, à l'embouchure du Derwent (1) le 18. de Mai. Le même jour elle écrivit de sa main à Elisabeth une lettre en François, dans laquelle, reprenant ses anciennes plaintes sur les entreprises de ses sujets rebelles, elle lui racontoit comment elle avoit été forcée de se démettre de la Royauté ; de quelle manière Dieu l'avoit tirée de prison, & comment son armée ayant été battuë par les rebelles sur le chemin de Dunbritton, elle s'étoit retirée chez le Baron de Harries. Enfin elle la prioit de vouloir bien la recevoir dans ses Etats, & lui faciliter les moyens de l'aller trouver, afin qu'elle pût exposer ses malheurs à une Reine qu'elle avoit toûjours regardée comme sa protectrice, en qui elle avoit mis son espérance, & prendre avec elle des mesures pour recouvrer sa couronne.

Conduite d'Elisabeth à l'égard de la Reine d'Ecosse.

Dès qu'Elisabeth eut reçu la lettre de Marie, elle lui envoya par le Chevalier François Knolles une réponse, dans laquelle elle tâchoit de la consoler, & lui promettoit ses bons offices pour la remettre sur le Trône. Mais elle lui refusoit la permission de venir à la Cour, & elle ordonnoit à Louder Sous-Gouverneur (2) de Carlisle, de la conduire dans cette ville, afin qu'elle fût plus à l'abri des courses de ses ennemis. Marie ne laissa pas de solliciter vivement une entrevûë avec Elisabeth, par le Baron de Harries : mais ne pouvant l'obtenir, elle demanda au moins qu'il lui fût permis de se retirer où elle voudroit ; afin qu'il ne parût pas, qu'une Reine à qui elle avoit eu recours dans son affliction, la retenoit à Carlisle comme dans une prison, contre la parole qu'elle lui avoit donnée. Cela fit naître des soup-

(1) Ou *Berwen*.

(2) En Anglois *Deputy Ward.n*, EDIT. ANGLOIS.

Charles IX. 1568.

soupçons & des défiances entre les deux Reines; l'une regardant comme une injure le refus qu'on faisoit de la recevoir; & l'autre disant, que l'Angleterre n'étoit pas encore assez paisible, pour qu'elle pût sûrement recevoir à la Cour une Reine, sa parente & héritiere de son Royaume.

Puisqu'Elisabeth ne vouloit pas recevoir Marie, il sembloit qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de la renvoyer honnêtement. Mais ce parti avoit aussi ses dangers; car il étoit à craindre que la Reine d'Ecosse, piquée de ce renvoi, & ayant d'ailleurs le talent de persuader, ne regagnât les cœurs de plusieurs de ses sujets, & ne rendit sensibles à ses malheurs, non seulement les Ecossois, mais même ceux des Anglois qui pourroient être ébranlés par des motifs de Religion. Ainsi, comme il y avoit du danger à laisser échaper une Princesse que la fortune avoit mise entre ses mains, & qu'elle ne pouvoit la retenir sans se rendre extrêmement odieuse; Elisabeth prit un milieu, par lequel elle crut pouvoir en même tems menager toutes les têtes couronnées, intéressées dans la cause de la Reine d'Ecosse, & profiter de la bonne fortune qui se présentoit à elle, & qui la rendoit maitresse de la personne d'une Reine, à qui ses malheurs donnoient lieu ou imposoient la nécessité de demeurer honnêtement dans ses Etats.

Elisabeth écrit au Régent d'Ecosse.

Elisabeth écrivit donc au Régent (1), pour le prier de différer l'Assemblée des Etats, & de ne point précipiter le jugement & la condamnation de ses ennemis; mais d'attendre qu'elle fût informée de tout ce qui s'étoit passé: parce qu'elle ne pouvoit se dispenser honnêtement d'écouter une Reine, sa voisine & sa proche parente, qui se plaignoit d'un affront signalé, qu'elle disoit avoir reçu de ses sujets. On tint néanmoins les Etats, dans lesquels Guillaume Maitland, dont l'attachement pour le parti contraire n'étoit pas douteux, fut d'avis d'en condamner un petit nombre, pour faire trembler tous les autres, & de faire espérer le pardon & la grace à ceux qui voudroient se repentir & rentrer dans leur devoir. Cet avis entraîna la pluralité des suffrages, malgré les murmures & les plaintes de plusieurs, qui prévoyoient que cette conduite ne serviroit qu'à rendre leurs ennemis, & plus opiniâtres, & plus puissans. Le Régent passa de-là dans l'Annandale, dans le Nithisdale, & dans le bas Galloway, où il se rendit maître de toutes les places, punissant ou recevant en grace les Seigneurs. Il en fut rappellé par les lettres d'Elisabeth, qui lui furent rendues par Walter Middlemore. Cette Princesse se plaignoit non seulement de l'injure faite à la Reine d'Ecosse sa parente, mais encore de l'affront qui en réjailliroit sur tous les Souverains, si la Majesté Royale étoit impunément exposée à la fureur des séditieux. Elle ajoûtoit, que l'affaire de la Reine d'Ecosse étoit l'affaire de tous les Princes; & qu'il étoit de leur intérêt, d'empêcher les suites que pouvoit avoir l'exemple pernicieux d'un si énorme attentat. Elle finissoit en priant le Régent, de lui envoyer

(1) Dans le même tems Elisabeth Reine d'Angleterre, sur les instances que lui firent les partisans de Marie, écrivit au Régent. *Edit. de Drouart, in f. o. d.*

voyer des personnes en état de lui apprendre tout ce qui s'étoit passé, & de répondre à tout ce qu'on répandoit contre lui de vrai ou de faux.

CHARLES IX. 1568.

Le Régent fut très-fâché, & regarda comme une chose peu honorable pour lui, de rendre compte à une Puissance étrangere de ce qui s'étoit fait en Ecosse. Cependant, comme il appréhendoit que le Cardinal de Lorraine, qui étoit très-puissant & qui promettoit à la Reine Marie de l'appuyer de toutes les forces de la France, n'attirât dans le parti de la Reine un grand nombre d'Ecossois; & qu'il voyoit d'ailleurs, qu'en choquant la Reine d'Angleterre il n'auroit plus de ressources contre les difficultés qu'il avoit à surmonter, il se rendit enfin, quoiqu'à regret. On résolut donc d'envoyer à Elisabeth une magnifique ambassade : comme on étoit embarassé sur le choix des Ambassadeurs, les plus grands Seigneurs s'excusant d'y aller, le Régent dit qu'il iroit lui-même, & il prit pour l'accompagner Guillaume Maitland, (qui lui étoit à la vérité très-suspect, mais qu'il croyoit plus dangereux de laisser chez lui dans des tems si fâcheux) Jaques Douglas & Patrice Lindsay, pour les Seigneurs : pour l'Etat Ecclésiastique, Adam Evêque d'Orkney & Robert Abbé de Dumfermling : & pour le Tiers-Etat, Jaques Mac-Gilly, Henri Balnaves & George Buchanan, qui a écrit l'Histoire d'Ecosse. Le Régent se mit en chemin avec eux, & le 4. d'Octobre il entra dans la ville d'York, lieu destiné pour l'Assemblée. Le même jour, & presqu'à la même heure, Thomas Howard Duc de Norfolk y arriva aussi, avec Thomas Rateliffe Comte de Sussex & le Chevalier Rodolphe Sadler. Dès ce tems-là le Duc de Norfolk, ayant perdu sa femme, traitoit, mais secretement, de son mariage avec la Reine d'Ecosse, & le Comte de Sussex entroit dans le secret de cette négociation.

Le Régent se rend en Angleterre.

On donna en même tems audience aux Ambassadeurs de Marie, qui étoient Jean Lesley Evêque de Rosse, Guillaume Baron de Levingston, Robert Boyd, Gawin Abbé de Kilwinning, Jean Gordon & Jaques Cockburn, qui demanderent que les Anglois donnassent des secours à la Reine pour réduire les rebelles & remonter sur le Trône. Le Régent prétendit au contraire, qu'on n'avoit rien fait que suivant les regles de la justice & les anciens Décrets de la Nation, & insista sur l'observation de ce qui avoit été ordonné par les Etats. Les Commissaires Anglois dirent, qu'il ne leur suffisoit pas, pour bien juger la cause, d'avoir les Décrets de la Nation, dont on leur avoit donné copie, si l'on ne leur faisoit voir les raisons qui avoient déterminé les Seigneurs Ecossois à prononcer un jugement si rigoureux contre leur Reine. Le Régent s'en excusa, pour n'être pas obligé d'être l'accusateur de sa sœur & de sa Reine, & de découvrir ses crimes à des étrangers, qui les écouteroient avec plaisir. En un mot, il declara qu'il n'en feroit rien, que la Reine Elisabeth n'eût promis qu'elle prendroit le jeune Roi sous sa protection, & qu'elle deviendroit comme sa tutrice, au cas qu'on lui fit voir clairement que Marie étoit complice de la mort du Roi, qui avoit été tué par ses conseils. Les Anglois répondirent, qu'ils n'avoient pas les pouvoirs nécessaires pour prendre cet engagement, mais qu'ils en écriroient à la Reine. Peu de tems après, Elisabeth manda, que les

Audience donnée au Régent & aux Ambassadeurs de Marie, en même tems.

CHARLES IX. 1568.

les Ecossois du parti du Roi lui envoyassent un ou plusieurs députés.

Le Regent se rend en personne à Londres.

Le Régent deputa Guillaume Maitland; & comme il s'en défioit, & qu'il le regardoit moins comme son partisan que comme son espion, qui étoit en commerce avec le Duc de Norfolk, il lui donna pour adjoint le Jurisconsulte Mac-Gilly. Ils vinrent à Londres: mais comme ils n'expliquoient pas assez clairement l'affaire, on souhaita que le Régent lui-même y vint, & qu'il s'expliquât en présence d'Elisabeth sur les articles dont il étoit question. Il y alla donc, mais avec une très-petite suite; & ayant été admis à l'audience de la Reine, il y declara, comme il avoit fait dans l'Assemblée d'York, qu'il ne se porteroit pour accusateur de la Reine d'Ecosse, qu'aux conditions qu'il avoit proposées. Pendant ce tems-là il s'éleva des troubles en Ecosse, excités principalement par Jaques Balfour, qui fit courir le bruit, que le Régent avoit promis aux Anglois de les rendre maîtres du Royaume, de leur en livrer les plus fortes places, & de leur donner même le Roi en ôtage.

Le Régent se vit alors réduit à de fâcheuses extrêmités. D'un côté il étoit obligé de retourner promptement en Ecosse pour éteindre le feu naissant d'une guerre civile: il voyoit de l'autre, que s'il se separoit mal d'avec la Reine d'Angleterre, cela nuiroit extrêmement aux affaires du Roi. Dans ce danger, qui lui sembloit inévitable de l'une ou de l'autre part, il crut devoir intenter auprès d'Elisabeth une accusation dans les formes contre Marie, dans un Conseil où étoient le Duc de Norfolk, les Comtes d'Arondel, de Suffex, & de Leicester, l'Amiral E. Clinton, Guillaume Cecil Baron de Burghley & Rodolphe Sadler. Il protesta que c'étoit malgré lui, & par les importunités de ses ennemis, qu'il accusoit sa Reine & sa sœur auprès d'une Puissance étrangere du crime le plus énorme: Qu'il ne l'accusoit point par passion, & pour se satisfaire, mais uniquement par la nécessité où il se trouvoit de se justifier: Que c'etoit enfin par force & à regret qu'il découvriroit des choses qu'il auroit voulu ensevelir dans un éternel oubli.

Accusation dans les formes contre la Reine Marie.

Après cette protestation, le Régent raconta par ordre comment tout s'étoit passé; il produisit les dépositions des complices de la mort du Roi, telles qu'ils les avoient faites avant leur mort, & les Décrets des Assemblées des Etats, signés par la plûpart de ceux qui suivoient alors la Reine, & qui l'accusoient (lui Régent) d'avoir eu part à l'assassinat du Roi. Enfin il fit apporter le petit coffre d'argent dont nous avons parlé, que la Reine Marie avoit reçu de François II. Roi de France son premier mari, qu'elle avoit donné à Bothwel, & dans lequel on trouva des lettres qu'elle lui avoit écrites de sa propre main en François, avec des vers en cette langue, composés par cette Princesse (1). Ceux qui ont écrit ces faits, ajoûtent que le Régent fit voir trois contrats de mariage;

Le Régent produit les lettres de la Reine à Bothwel.

(1) Qui dévoilerent la passion criminelle dont elle avoit brûlé pour Bothwel, leurs projets, leurs desseins, & les mesures qu'ils avoient prises ensemble, & pour le meurtre du Roi, & pour l'enlevement de Marie. On produisit aussi trois contrats &c. *MS, de Mrs. de Sainte-Marthe.*

ge; le premier, écrit de la main de la Reine avant la mort du Roi, par lequel elle s'obligeoit & promettoit à Bothwel de l'épouser, aussi-tôt qu'elle seroit libre & maîtresse de ses volontés; le second, écrit de la main de Gordon de Huntley, avant le divorce de Bothwel avec sa premiére femme; & le troisiéme, passé publiquement dans le tems de la célébration du mariage. CHARLES IX. 1568.

Comme les lettres & les vers, qui paroissoient écrits de la propre main de Marie, étoient sans signature & sans date, on objectoit qu'il arrivoit souvent, que suivant une mauvaise coûtume, les Princes avoient auprès d'eux des hommes si habiles à contrefaire les écritures, que souvent on ne pouvoit distinguer l'original d'avec la copie, & le vrai d'avec le faux. En effet le Secretaire Lidington disoit par-tout à l'oreille, que très-souvent il avoit contrefait en cachette l'écriture de la Reine. Malgré cette difficulté, Elisabeth parut être convaincuë par toutes ces preuves; elle étoit néanmoins dans une espece d'embarras, & ne sçavoit quel parti prendre. D'un côté, elle trouvoit l'occasion de satisfaire la haine qui regnoit depuis long-tems dans son cœur à l'égard de Marie, qu'elle n'avoit jamais aimée, & étoit en même tems frappée du crime énorme dont cette Princesse sembloit atteinte & convaincuë. D'un autre côté, elle ne pouvoit s'empêcher de plaindre le sort de la Reine d'Ecosse réduite à un si déplorable état, & dont la fortune étoit si changée. Ce qui faisoit plus d'impression sur son esprit, étoit le titre auguste de Reine, dont Marie étoit revêtuë, & la crainte d'autoriser par cet exemple l'usage de déposer les Souverains; usage qui par-là pouvoit s'introduire dans les autres Royaumes. Quoique l'Ambassadeur du Roi d'Espagne eût promis d'employer ses bons offices pour Marie, il ne parut point dans cette affaire. Mais les Ambassadeurs de France firent les instances les plus vives, en faveur d'une Princesse dépouillée de ses Etats; & c'est principalement ce qui détermina Elisabeth à donner une réponse ambiguë, & à différer de prononcer un jugement, jusqu'à ce qu'elle vît quel seroit le succès d'un si grand évenement. En attendant, outre ceux, dont nous avons déja parlé, qui composoient le Conseil le jour de l'accusation, elle fit distribuer des copies de la procedure, qui contenoit les crimes dont on accusoit la Reine d'Ecosse, aux Comtes de Northumberland, de Westmorland, de Shrewsbury, de Worcester, de Huntington, & de Warwick: elle leur ordonna de garder un profond silence, & donna au Régent la permission de s'en retourner.

Embarras de la Reine Elisabeth.

Le Regent demanda, que si les accusateurs avoient quelque chose à lui reprocher, ils comparussent avant son départ, afin qu'ils ne profitassent pas de son absence pour le calomnier. On fit venir les Agens chargés de la procuration de la Reine d'Ecosse, & on leur ordonna de declarer, s'ils avoient quelque chose à dire contre lui & contre ceux de son parti. Ils répondirent d'abord, qu'ils ne diroient rien, qu'après en avoir reçu des ordres exprès de la Reine leur maîtresse, & qu'elle auroit été elle-même entendue: enfin, après avoir long-tems tergiversé, ils furent obligés d'avoüer à leur confusion, qu'ils n'avoient aucune raison particuliere de penser que le

CHARLES IX. 1568.

Comte de Murray & ses partisans fussent complices de la mort du Roi. Ainsi se termina l'Assemblée.

Jaques Hamilton Duc de Châtelleraut demande la Régence d'Ecosse.

Le Régent étoit sur le point de partir avec les autres députés, lorsque Jaques Hamilton Duc de Châtelleraut, ci-devant Viceroi, arriva. Ce Duc rebuté & ennuyé de la triste situation de ses affaires, avoit quitté l'Ecosse pour passer en France. Les Princes de Lorraine ayant appris l'Assemblée de Londres, lui avoient donné une somme assez modique, & l'avoient engagé à s'y rendre, pour disputer le gouvernement du Royaume au Comte de Murray. La cause fut plaidée devant la Reine avec beaucoup de chaleur. Hamilton prétendoit, que suivant les loix de presque toutes les Nations, & principalement suivant les usages du Royaume d'Ecosse, la Régence lui apartenoit comme au plus proche parent, & à l'héritier présomptif de la couronne; & il appuyoit sa prétention sur plusieurs exemples tirés de l'Histoire d'Ecosse. Il alleguoit encore, qu'il avoit été exclu de la Régence, non par les suffrages d'une Assemblée légitime, mais par l'injustice & la violence d'une troupe de rebelles: & ce qui étoit encore plus indigne, qu'au mépris du sang & de la parenté, on avoit mis un bâtard en sa place. Il demandoit donc qu'on lui rendît une dignité qui lui étoit dûë, & il assuroit, que ce seroit le moyen d'appaiser en peu de tems tous les troubles du Royaume, & de remettre sans peine & sans violence la Reine sur le Trône.

Opposition des Ambassadeurs d'Ecosse.

Les Ambassadeurs du Roi d'Ecosse répliquerent, qu'Hamilton demandoit une chose non seulement contraire aux loix & aux coûtumes anciennes, mais encore très-injuste; & ils firent voir par des exemples contraires, que l'administration du Royaume avoit toûjours été confiée, non aux plus proches parens, mais à ceux que l'Assemblée des Etats choisissoit comme les plus dignes & les plus propres à bien gouverner. Ils démontroient encore l'injustice de cette prétention, par le danger des suites. En effet, y a-t-il rien de plus injuste & de plus dangereux, disoient-ils, que de confier la tutelle & la vie d'un jeune Roi à celui qui attend & qui est interessé à souhaiter la mort de son pupille; à un homme que la soif de regner peut rendre cruel & inhumain à chaque instant, & à qui le dépôt de l'autorité facilite les moyens de rompre la foible barriere qui est entre lui & le Trône où il aspire, & de franchir un obstacle qui ne consiste que dans la vie d'un enfant?

Ils prouverent la vérité de ces maximes par des exemples étrangers; & ils ajoûterent, qu'on avoit d'autant plus lieu de l'apprehender dans cette conjoncture, qu'il s'agissoit d'une maison, qui ne s'étant pas contentée d'avoir assassiné le bisayeul du Roi leur maître, s'étoit efforcée de perdre son ayeul maternel, & avoit tramé contre lui des complots pendant toute sa vie; qui ne pouvant pas faire mourir son ayeul paternel, l'avoit enfin détrôné; qui avoit sacrifié son pere, & qui ne pouvant s'emparer du Royaume, avoit vendu sa mere & sa couronne à des étrangers. Les Ambassadeurs n'ajoûterent cette derniere circonstance, que pour rendre les François odieux, & pour se faire mieux écouter de la Reine Elisabeth. En effet dès qu'elle les eût entendus, elle fit dire à Hamilton par l'Assemblée,

Il est débouté de sa demande.

blée, que sa demande étoit injuste, & qu'il ne devoit attendre aucun appui de sa part: que les Ambassadeurs du Roi d'Ecosse l'avoient priée de le retenir, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la permission de s'en aller; parce que c'étoit uniquement sa présence qui faisoit toutes les espérances de ceux qui tramoient une conspiration en Ecosse: que cette demande lui avoit paru juste; qu'elle le leur avoit promis: qu'ainsi elle lui défendoit de sortir de ses Etats avant leur départ.

Le Régent regardant cette réponse de la Reine d'Angleterre comme une declaration publique de sa bonne volonté pour lui, résolut, pour mettre Marie encore plus mal dans son esprit, de lui faire voir les lettres interceptées, par lesquelles cette Princesse se plaignoit amerement qu'Elisabeth l'avoit traitée indignement, contre les paroles qu'elle lui avoit données, & faisoit espérer aux Ecossois de son parti, d'autres secours que ceux dont elle s'étoit flattée de la part de l'Angleterre. Elisabeth se voyant accusée d'infidélité & de manque de parole, & trouvant encore d'autres choses dans ces lettres qui pouvoient faire craindre de nouveaux troubles, résolut d'être plus sur ses gardes à l'avenir, & de ne pas negliger ses propres affaires en travaillant à celles des autres. Le Régent prit congé de cette Princesse, & s'en retourna avec les autres députés en Ecosse vers la fin de l'année.

Origine des Puritains en Angleterre.

Dans cette même année, Colman, Button, Hallingham, Benson, & d'autres Anglois, qui pensoient de la même façon, se persuaderent, ou au moins voulurent faire croire qu'ils avoient des sentimens plus purs & plus sinceres en matière de Religion & de doctrine. Ils commencerent donc à attaquer la discipline reçüe dans l'Eglise Anglicane, la liturgie & l'autorité des Evêques. Ils prétendirent qu'en tous ces points l'Eglise d'Angleterre étoit, au moins en apparence, trop conforme aux rits & usages de celle de Rome, & qu'il faloit ramener toutes ses cérémonies & tous les usages à la discipline prescrite par l'Eglise de Geneve. Quoique la Reine les fit sur le champ arrêter, ils ne laisserent pas de se faire un grand nombre de Sectateurs. Quelques Evêques donnerent dans leurs sentimens. Une grande partie de la Noblesse s'y attacha, dans l'espérance de s'enrichir des biens d'Eglise, dont ils étoient avides; & le peuple les suivit, par amour pour les nouveautés, & par opposition pour le Pape. On donna dès le commencement à cette secte le nom de *Puritains*: elle fit depuis de grands progrès dans toute l'Isle; elle domine maintenant en Ecosse, & elle est fort nombreuse en Angleterre.

Affaires des Païs-bas.

Le Duc d'Albe fait citer le Prince d'Orange & le Comte de Hoogstrate.

Pendant que ceci se passoit dans la Grande-Bretagne, la même année, vers le commencement, le Duc d'Albe, dans les Païs-bas, fit citer par un placard affiché publiquement le 19. de Janvier, Guillaume de Nassau Prince d'Orange, & Antoine de Lallain Comte de Hoogstrate. Les crimes imputés au Prince étoient, qu'ayant été comblé de biens & d'honneurs par l'Empereur Charles V., honoré de l'ordre de la Toison d'or, fait Conseiller d'Etat, gratifié du gouvernement du Comté de Bourgogne, & de ceux de Hollande, de Zelande & d'Utrecht, il n'avoit eu que de l'ingratitude pour Philippe son Roi, fils de Charles son bienfaiteur:

Que trahissant son honneur, son serment & sa foi, il avoit conjuré contre son Prince, & pensé à se rendre maître des Païs-bas: Qu'il avoit fait des courses en Brabant: Qu'il avoit sollicité les peuples à la révolte, en leur inspirant une terreur panique de l'Inquisition d'Espagne: Qu'il avoit tenu à Bruxelles & à Breda des assemblées secretes: Qu'il avoit engagé Brederode, le chef & le flambeau de la rebellion, à fortifier Viane, & qu'ayant été envoyé à Anvers pour appaiser les troubles, il avoit soulevé le peuple en faveur des Hérétiques.

Le Comte de Hoogstrate étoit accusé d'avoir manqué de reconnoissance & de fidélité pour son Prince, après en avoir été comblé d'honneurs; d'être entré dans tous les complots du Prince d'Orange; d'avoir favorisé toutes les entreprises des rebelles, coupables du crime de lèze-Majesté; d'avoir fait publier à Malines, contre la volonté & à l'insçû de la Duchesse de Parme, une Ordonnance en faveur des séditieux; & de s'être enfin uni avec les Conjurés à Dendermonde. Cette procedure se fit à l'instigation & à la requisition de du Bois, Avocat Fiscal de Malines. On cita encore Louis de Nassau, les Comtes de Culembourg & de Berg, Henri de Brederode & autres.

Réponse de ces deux Seigneurs à la citation par un Mémoire.

Le Prince d'Orange & le Comte de Hoogstrate répondirent à la citation, par un long Mémoire, publié à Dillembourg le 25. d'Avril. Après s'être justifiés sur tous les chefs de la citation, ils rejettoient tous les maux & tous les troubles des Païs-bas sur l'Inquisition d'Espagne, & ils faisoient voir par bien des raisons, que tout cela étoit une suite de la ruse & de la tyrannie des Espagnols, qui, sous prétexte de Religion, en vouloient à la liberté de leur patrie, & tendoient à abolir les privileges, les exemptions & les anciens droits de la Flandre, & à réduire ce païs à un triste & miserable esclavage. Ils s'élevoient ensuite avec force contre l'érection des nouveaux Evêchés, contre la publication du Concile de Trente, & contre l'ambition démesurée du Cardinal de Granvelle. Enfin ils soutenoient, qu'ils n'avoient rien fait que dans la vûë de conserver leur liberté, & d'assurer la tranquillité publique.

Cependant le Duc d'Albe envoya à Louvain arrêter Philippe-Guillaume de Nassau Comte de Buren, fils du Prince d'Orange, qui étudioit dans l'Université de cette ville. On le conduisit d'abord à Anvers, ensuite le Duc l'envoya en Espagne, où il fut long-tems retenu comme en arrêt, cependant avec beaucoup de liberté. Aussi-tôt après, le Duc mit une forte garnison Espagnole dans Breda, château apartenant au Prince d'Orange.

Mort de Dom Carlos.

Vers le même tems on reçut la nouvelle de l'emprisonnement de Charles, plus connu sous le nom de Dom Carlos, Prince d'Espagne (1), que Philip-

(1) Je crois que M. de Thou, en rapportant les circonstances de la mort de Dom Carlos, fils de Philippe II., a parlé trop favorablement en faveur du pere de ce jeune Prince, trompé sans doute par l'Architecte François * sur la foi duquel il écrivoit. Je ne désavouerai pas que le beau naturel, qui faisoit si bien espérer de Dom Carlos, n'ait

* Nommé Louis de Foix, qui a donné, à ce qu'on prétend, les desseins de l'Escurial.

lippe son pere fit arrêter. On dit bien des choses de ce Prince, qui se réduisent à faire croire, qu'étant jeune, vif, violent, d'une ambition démesurée, n'ait été alteré par l'accident qui lui arriva à Alcala, en y faisant ses études dans le palais bâti par le Cardinal Ximnès, Archévêque de Tolede & restaurateur de cette Université. Le Prince demeuroit au premier étage avec ses Officiers; le rez de chaussée étoit occupé par une Comtesse, qui étoit veuve. Je me souviens que derriere ce palais il y avoit un verger, planté de myrtes d'Andalousie à feuilles larges, dont les arbres etoient disposés en quinconce; & je remarquerai en passant, que c'est le premier endroit où j'aye vû de cette espece d'arbres. La Comtesse dont je viens de parler, avoit parmi ses femmes une jeune fille assez belle, dont le Prince devint amoureux. En cherchant les moyens de la voir en secret, il découvrit en un coin derriere la tapisserie de sa chambre un escalier dérobé, par où il pouvoit descendre dans l'apartement d'en bas. Cette découverte lui parut très-propre à venir à bout de son dessein; c'est pourquoi l'ayant communiqué à un de ses Menins il voulut descendre une nuit sans lumiere par cet Escalier. Mais le pied venant à lui manquer dès le premier dégré, il tomba du haut en bas, & alla se casser la tête contre le mur voisin de la porte d'en-bas de l'escalier. On accourut aussi-tôt au bruit, & on emporta le Prince, qui étoit sans connoissance. J'appris qu'il avoit long-tems été en danger de mourir de cette blessure. Dans mon voyage d'Espagne, étant allé en 1564. au commencement de Septembre à Alcala, j'eus la curiosité de voir ce palais, où l'on me montra le mur qui est près de la porte du bas de cet escalier, encore teint de sang. Personne n'ignoroit que cet accident avoit extrêmement affoibli le tempérament de Dom Carlos. En effet, lorsque je vis ce Prince à la Cour, son teint étoit encore pâle, il étoit même livide après tant d'années. Il y avoit des gens qui o oient assurer, que les Medecins étoient en doute s'il n'étoit pas impuissant; ce qui avoit fait agir les Espagnols à Rome, pour obtenir du Pape la permission de lui faire épouser la Princesse Jeanne sa tante, veuve du Prince de Portugal, qui n'étoit pas trop éloignée de ce mariage. Mais ce jeune Prince avoit de l'inclination pour Elisabeth de France, fille de Henri II. Philippe son pere lui enleva cette Princesse en l'épousant lui-même, suivant un article de la paix qu'il fit avec la France en 1559. Il est certain que Dom Carlos conserva toujours de l'inclination pour sa belle-mere: il paroissoit l'aimer comme sa propre mere; c'est ce que j'ai vû dans mon sejour en Espagne. On fit esperer à ce Prince dans le même tems, de lui donner en mariage l'Archiduchesse Anne, fille de l'Empereur Maximilien II. On lui envoya même le portrait de cette Princesse: cette fatale peinture alluma encore des feux dans le cœur de Philippe II. Je fis connoissance à Madrid avec un jeune graveur, Milanois *, très-habile dans son art, & que Dom Carlos aimoit beaucoup: il me donna un portrait de ce Prince en plomb, que j'ai encore; cette image étoit une empreinte du portrait du Prince que cet artiste avoit gravé en creux sur un Diamant. Il m'assura que Dom Carlos avoit résolu d'envoyer ce diamant monté en or à la Princesse Anne, comme un gage de son amour. Le même graveur avoit gravé sur un autre diamant de la même grandeur que le premier, les armes du Prince, pour servir de cachet.

Charles IX. 1568.

Au commencement des troubles des Païs-bas, le Roi d'Espagne ayant formé le dessein d'y envoyer le Duc d'Albe, Dom Carlos, pour le prévenir, résolut de s'y rendre en poste, à l'insçû du Roi, avec le Duc d'Infatasgo. Mais Dom Juan d'Autriche, qui étoit entré dans ce projet, le découvrit au Roi, qui fit mettre le Duc en prison, d'où il ne sortit qu'après la mort du Prince. Cependant on donna des Gardes à Dom Carlos pour épier ses demarches. Le Prince fut outré de cette conduite du Roi à son égard: peut-être laissa-t-il échaper des paroles indiscretes qui marquoient les dispositions où il se trouvoit, & qui firent prendre la résolution de se défaire de lui. L'amour de Philippe pour la Princesse Anne, fut une nouvelle raison de perdre Dom Carlos. Philippe ne pouvoit l'épouser avec honneur du vivant de son fils; & sans fouler aux pieds la Religion, du vivant de la Reine Elisabeth de France. Ce nouvel amour du Roi fut peut-être le plus pressant motif de faire périr cette Princesse. Ensuite, après la mort de la Reine Anne d'Autriche, comme si Philippe n'eût pas déja été assez criminel

* Il se nommoit *Clement Birago*. Voyez Paolo Lomazzo, Idea del tempio della Pittura p. 152.

CHARLES IX. 1568. furée, & aimant à dominer, son pere ombrageux & défiant avoit appréhendé qu'il n'excitât quelques troubles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les émissaires de Philippe lui ayant rapporté ce qu'il avoit dit des Flamans, Caractère de ce Prince. dont les malheurs l'avoient touché, & dont il avoit déploré le triste sort, Philippe s'imagina, que son fils pensoit à s'échaper d'Espagne pour passer dans les Païs-bas. Dom Carlos avoit aussi marqué une haine declarée contre le Duc d'Albe, contre Ruy Gomez de Sylva, & contre Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles V, qui étoit le plus en faveur à la Cour. Philippe s'étoit encore mis en tête que son fils avoit conspiré sa perte, & il croyoit en avoir plusieurs indices; entr'autres de ce qu'il portoit continuellement dans ses culotes, qui, suivant l'usage de la nation, étoient très-amples, deux pistolets faits avec beaucoup d'art. C'est-ce que Philippe apprit de Louis de Foix.

Ce célèbre Ingenieur, natif de Paris, fut l'architecte du palais de l'Escurial, & du monastere que Philippe fit bâtir avec une magnificence vrayement Royale. Il fut aussi l'inventeur de la machine admirable avec laquelle on éleve l'eau du Tage jusqu'à la plus haute partie de la ville de Tolede. Dom Carlos le chargea de lui faire un livre assez pesant, pour tuer un homme d'un seul coup. De Foix lui en fit un, composé de douze tablettes, d'une pierre bleuë, long de six pouces & large de quatre, couvert de lames d'acier: mais par dessus de lames d'or, qui pesoit plus de quatorze livres: mais aussi-tôt de Foix vint le dire à Philippe. Cet Ingenieur de retour en France, où il a signalé son adresse & son habileté, en creusant un nouveau port à Bayonne, & en bâtissant le fanal, communément appellé *la Tour de Cordoüan* à l'embouchure de la Garonne, m'a rapporté, que Dom Carlos avoit souhaité un livre de cette façon, parce qu'il avoit lû dans les Annales d'Espagne, qu'un certain Evêque prisonnier avoit fait

minel d'avoir contracté un mariage incestueux, il eut le front de faire proposer à Elisabeth, sœur de sa derniere femme, & veuve de Charles IX. Roi de France, de l'épouser. L'Impératrice, mere de cette Reine, & les Jésuites la presserent de consentir à cette alliance, en lui faisant espérer que le Pape accorderoit facilement une dispense; mais cette sage Princesse ayant un semblable mariage en horreur, refusa constamment de se rendre à ces sollicitations. Cette raison l'engagea, après avoir quitté Prague, de n'accompagner que jusqu'à Vienne l'Impératrice, qui devoit aller en Espagne, & qui eût souhaité qu'elle eût fait le voyage avec elle. Elle loua un palais dans cette ville, où elle demeura jusqu'à sa mort.

Je me souviens que j'eus un entretien sur la mort de Dom Carlos, l'année même qu'elle arriva, avec Julien Romero, mon ami, & avec quelques Officiers de son regiment, dont la moitié étoit alors à Malines, où je demeurois avant que l'Empereur Maximilien m'eût fait venir auprès de lui, & l'autre moitié, composée de cinq compagnies, étoit à Bruxelles auprès du Duc d'Albe. Je n'appris alors rien de semblable à ce qui a été rapporté par l'Architecte François; ils me dirent seulement, que le Prince & la Reine avoient été emportés par la fiévre: mais ce n'étoit qu'un prétexte, pour couvrir la cruauté du Roi d'Espagne. Le Président Viglius, sur la foi de ceux qui étoient à la Cour d'Espagne, a appliqué à Dom Carlos ce vers d'Ovide.

Filius ante diem patrios inquirit in annos.

Parce que les lettres numerales de ce vers, marquent l'année de la mort de ce jeune Prince. CH. DE L'ECLUSE.

fait couvrir de cuir une brique de la grandeur d'un breviaire, qu'il en tua celui qui le gardoit, & qu'il s'étoit sauvé par ce moyen.

Comme ce Prince vouloit être seul dans sa chambre la nuit, sans aucun domestique; il se fit faire aussi par de Foix une machine, avec laquelle, par le moyen de quelques poulies, il pouvoit, étant couché dans son lit, ouvrir & fermer sa porte. Ce Prince inquiet ne dormoit point, qu'il n'eût sous son chevet deux épées nues & deux pistolets chargés. Il avoit encore dans sa garde-robe deux arquebuses avec de la poudre & des balles, toûjours prêtes à tirer. Toutes ces armes justifioient les soupçons & les défiances du pere; il avoit néanmoins jusqu'alors dissimulé son chagrin contre son fils. Enfin la veille de Noël, Dom Carlos faisant sa confession à un Prêtre, declara qu'il avoit résolu de tuer un homme. Le Confesseur l'ayant entendu, lui dit qu'il ne pouvoit l'absoudre. Le Prince insista, & demanda, que s'il ne participoit pas à la table sacrée des fidèles, il lui donnât au moins devant le peuple un pain non consacré, pour éviter le scandale. Le Confesseur n'y voulut point consentir, & alla sur le champ rapporter au Roi ce qui s'étoit passé, comme il lui avoit été ordonné. Philippe s'écria aussi-tôt, qu'il étoit l'homme que son fils vouloit tuer; mais qu'il alloit prendre de bonnes mesures pour le prévenir.

Un Prêtre révele la confession de Dom Carlos au Roi son Pere.

On entendit aussi très-souvent ce jeune Prince, lorsqu'il sortoit de la chambre de la Reine Elisabeth (1), avec qui il avoit de longs & fréquens entretiens, se plaindre & marquer sa colere & son indignation, de ce que son pere la lui avoit enlevée. Il parloit ainsi, parce que dans la derniere négociation pour faire la paix entre les Rois de France & d'Espagne, avant la mort de Marie Reine d'Angleterre épouse de Philippe, les Ambassadeurs avoient traité du mariage d'Elisabeth de France avec Charles Prince des Espagnes, fils de Philippe; mais Marie étant morte dans ce tems-là, la négociation changea de face, & le pere prit pour lui la Princesse destinée à son fils.

Philippe, déja très-prévenu par ces indices, étoit de jour en jour confirmé dans son sentiment, par les nouvelles & les témoignages qu'il recevoit. Comme, par superstition ou par une pieté affectée, ce Prince également impérieux & défiant ne faisoit rien de consequence sans consulter le tribunal de l'Inquisition, qu'on appelle communément *le Saint Office*, il lui communiqua cette affaire, & prit la résolution de prévenir son fils & de s'assûrer de sa personne. L'arrêter pendant le jour, c'étoit faire à ce Prince un affront trop signalé, & il y avoit trop de danger; parce qu'il étoit naturellement féroce, qu'il étoit toûjours environné de gens qui lui ressembloient, & qu'on le soupçonnoit de porter toûjours des pistolets chargés. On résolut donc de prendre le tems de la nuit, & voici comme on s'y prit.

Philippe communique cette affaire à l'Inquisition.

De Foix, suivant les ordres qu'il en avoit reçus, arrêta avec tant d'art les poulies qui servoient à fermer en dedans la porte de la chambre du Prince, qu'il ne s'en apperçut point. Ainsi croyant avoir fermé à son ordinaire

(1) Fille de Henri II. & femme de Philippe II.

CHARLES IX. 1568.

dinaire les verrouils, il s'imagina qu'on ne pouvoit ouvrir sa porte qu'avec violence & qu'avec un grand bruit. Il y avoit encore à craindre, que le Prince reveillé par le bruit que son pere feroit en entrant, ne le tuât avec les épées & les armes à feu qu'il avoit sous son chevet, & dont il avoit appris à se servir dans une perfection, qui le mettoit au-dessus de tous les jeunes Seigneurs de la Cour. C'est pourquoi le Comte de Lerme eut ordre d'entrer le premier dans sa chambre; ce qu'il exécuta sans faire aucun bruit : il enleva secretement toutes les armes que le Prince avoit sous son chevet; après quoi il se rendit maître de la garde-robe, où l'on sçavoit qu'il avoit toûjours plusieurs arquebuses toutes prêtes à tirer.

Dom Carlos est arrête.

Philippe entra après, précedé de Ruy Gomez de Sylva, du Duc de Feria, du grand Commandeur & de Diego de Cordoue. Jamais le malheureux Prince ne dormit si profondément; le bruit que faisoit tant de monde ne l'éveilla point, & il falut pour le tirer de son sommeil, que Gomez le poussât quelque tems avec le coude. Réveillé enfin, dès qu'il se vit pris, & que son pere étoit dans sa chambre, il s'écria qu'il étoit mort, & il conjura ceux qui étoient présens, avec des gémissemens, des larmes & des hurlemens qui faisoient pitié, de le tuer. Je ne suis pas venu, lui dit Philippe, pour vous faire tuer, mais pour vous châtier en pere, & vous faire rentrer dans votre devoir. Il lui fit ensuite une sérieuse réprimande, le fit lever, lui ôta tous ses domestiques, & lui donna des Gardes. Ceux-ci le revêtirent d'habits lugubres, lui donnerent un chapeau noir, ôterent de sa chambre les tapisseries & le lit magnifique qui y étoit, & n'y laisserent qu'un petit lit roulant, & un matelas.

Ce Prince s'abandonne au désespoir.

Le Prince se voyant en cet état, s'abandonna au désespoir & à la fureur. Comme il avoit peu de Gardes, il alluma un très-grand feu, sous prétexte du froid rigoureux de l'hyver, & il se jetta dedans : son habit & sa chemise furent brûlés. Les Gardes accoururent, & le retirerent par force & avec peine. Cette premiére tentative ne lui ayant pas réussi, il en fit une autre. Ayant passé deux jours sans boire, il but le troisiéme jour une si grande quantité d'eau froide, qu'il s'en falut peu qu'il ne mourut. Une autre fois, après avoir fait diéte pendant quelques jours, il mangea tant de pâtés farcis de viande difficile à digerer, qu'il pensa étouffer.

Voilà ce que de Foix m'en a appris. Pierre Justiniano, Noble Venitien, ajoûte que Charles voulut s'étrangler avec un diamant qu'il mit dans sa bouche; mais que ses gens vinrent assez-tôt pour l'en empêcher. Philippe voyant donc que son fils étoit d'un caractére, que ni la raison, ni les châtimens ne pouvoient changer ou adoucir, en conféra encore une fois avec le Saint-Office; & jugea à propos, pour prévenir la mort qu'il vouloit se donner à lui-même, de le faire condamner par un juge légitime. Mais afin de sauver l'honneur du sang Royal, l'arrêt fut exécuté en secret, & on lui fit avaler un bouillon empoisonné, dont il mourut quelques heures après, au commencement de sa vingt-troisiéme année.

On le fait mourir en secret.

Phi-

Philippe, avant la mort de son fils, écrivit de sa propre main (1) au Pape le 21. de Janvier. Après avoir commencé sa lettre par un long discours sur sa soûmission & son obéïssance pour le Pontife, il lui apprenoit, qu'il avoit été obligé, pour de bonnes raisons, d'emprisonner on fils, & il lui promettoit de ne rien omettre dans cette affaire, de tout ce qu'on peut souhaiter d'un pere & d'un Roi également juste & prudent. Plusieurs ont écrit que Dom Carlos étoit mort dans le mois de Juillet, & d'autres dans le mois d'Octobre. Pour moi, je crois, & de Foix m'a dit, qu'il étoit mort bien plutôt; mais qu'on avoit caché sa mort pendant quelques mois, & qu'on n'en répandit la nouvelle qu'après la victoire que le Duc d'Albe remporta à Gemmingen, dont nous parlerons dans la suite.

Mort de la Reine d'Espagne.

Elisabeth Reine d'Espagne, âgée de 23. ans, & enceinte, suivit de près son beau-fils. Elle mourut quelques mois après: Quelques-uns soupçonnerent Philippe de l'avoir fait empoisonner, parce qu'il lui avoit fait un crime de la trop grande familiarité qu'elle avoit avec Dom Carlos. Il est néanmoins facile de se convaincre du contraire, par la grande & sincere douleur que sa mort causa, tant à la Cour que dans toute l'Espagne; le Roi la pleura comme une femme qu'il aimoit très-tendrement, & les peuples la regretterent, comme si le lien qui réünissoit les deux Rois avoit été entierement rompu : pour cette raison on lui avoit donné le nom d'Irene (2).

Cet exemple d'une sévérité, ou comme plusieurs le disoient hautement, d'une cruauté si inoüie, répandit la terreur dans les esprits de tous les sujets de Philippe, & principalement des Flamans, qui se sentoient coupables d'une sédition ouverte, & qui ne pouvoient espérer aucune grace d'un Prince qui n'avoit pas pardonné à son propre fils, & à qui Pie V. avoit donné pour cela de très-grandes louanges. C'est-ce qui réduisit les Grands & les peuples des Païs-bas à la triste nécessité d'en venir aux dernieres extrêmités; d'autant plus qu'ils avoient entendu dire, que le Tribunal du Saint-Office avoit prononcé sur leur cause avec autant de sévérité que sur celle de Dom Carlos.

Suite des troubles des Païs-bas.

Décret de l'Inquisition d'Espagne contre les peuples des Païs-bas.

Le bruit qui s'en étoit répandu n'étoit que trop vrai : car les Inquisiteurs de Madrid, consultés par Philippe sur l'affaire des Païs-bas, delibérerent & prononcerent le 16. de Février, qu'en général & en particulier tous les peuples des Païs-bas & tous les Ordres & Etats de la Flandre, (à la réserve seulement de ceux qui étoient nommément & distinctement marqués dans les informations) étoient apostats, hérétiques & criminels de lèze-Majesté : & non seulement ceux qui s'étoient ouvertement separés de Dieu, de la sainte Eglise, & de l'obéïssance dûë au Roi; mais aussi ceux qui se disant Catholiques avoient manqué à leur devoir, & par une fausse prudence ne s'étoient pas d'abord opposés aux entreprises des Sectaires & des séditieux, pour les réprimer, comme il auroit été très-facile au commencement. Ils declarerent de plus, que les Nobles qui avoient pré-

(1) La lettre de Philippe au Pape a été imprimée dans la vie de Pie V. par G. Jerôme Catena. Dupuy.

(2) Irene en Grec signifie Paix.

CHARLES IX. 1568.

préfenté & publié au nom du Peuple des requêtes & des plaintes contre la fainte Inquifition, & qui avoient par-là malicieufement excité à la fédition les apoftats, les Hérétiques & les rebelles, étoient tous tombés dans le crime de lèze-Majefté divine & humaine.

On met en exécution ce Décret avec toute la rigueur possible.

Suivant ce jugement de l'Inquifition, Philippe envoya le 27. (1) de Février des ordres au Duc d'Albe, de fe conformer aux Décrets des Inquifiteurs, & de faire dans toutes les formes & dans toute la rigueur des loix le procès aux rebelles, aux Hérétiques & aux criminels d'Etat. Conformément à ces ordres, le Confeil établi par le Duc d'Albe, communément appellé le Confeil de Sang, dreffa des reglemens pour tous les Commiffaires, afin qu'à l'avenir il n'y eût dans leurs procedures, dans leurs fentences, & dans l'application des peines, aucun doute, aucune incertitude, aucune variation.

Comme ces Juges enveloppoient dans leurs procedures les perfonnes les plus innocentes, & qu'aucun ne pouvoit fe fouftraire à des reglemens fi généraux, on ne peut exprimer les mouvemens & les troubles qui agiterent les Grands & les riches, qui crurent que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Voyant qu'en vertu de ces Edits pleins de fureur, on exerçoit d'horribles châtimens fur les perfonnes les plus groffieres, & fur les paifans, que dans les villes on condamnoit les préfens à des amendes, à des banniffemens & à des fupplices, & qu'on agiffoit contre les abfens par la faifie, la confifcation & la vente de leurs biens; plufieurs, fur-tout dans la Flandre Occidentale, devinrent furieux, exerçant leur vengeance fur les Prêtres & les Moines, dépouillant ceux qu'ils rencontroient; & par une efpece de rage inouie jufqu'alors, leur coupant le nez & les oreilles.

La Duchesse de Parme quitte les Païs-bas.

Cependant Marguerite Ducheffe de Parme, qui ne pouvoit plus refter avec honneur dans un gouvernement dont toute l'autorité lui avoit été enlevée, pour en revêtir un homme fuperbe qui travailloit tous les jours à décrier fa conduite auprès de Philippe, réfolut, avec l'agrément de fon frere, de fe retirer en Italie. Dès la fin de l'année précedente, elle avoit rendu publique une lettre, par laquelle elle affûroit les Etats de Flandre, qu'elle auroit fouhaité de faire dans leur Affemblée la démiffion d'un gouvernement dont elle s'étoit chargée à Gand, il y avoit neuf ans; mais que ne le pouvant, à caufe des troubles, elle leur difoit adieu par écrit. Elle les prioit & conjuroit, de perfévérer conftamment dans la Religion de leurs ancêtres, & dans l'obéïffance & la fidélité qu'ils devoient au Roi, & d'employer tous leurs foins & toutes leurs forces pour procurer le bien public. Elle ajoûtoit, que par fon zèle & fes travaux elle avoit, avant le mois d'Avril dernier, ramené toutes les villes & toutes les Provinces à l'obéïffance dûë au Souverain; & qu'elle avoit mis de bonnes garnifons dans les villes qui en avoient befoin : enforte qu'il ne reftoit plus qu'à punir les coupables, & à établir la paix & la tranquillité publique, par les moyens que le Roi jugeroit les plus propres.

La Gouvernante ajoûta ce dernier article, pour rendre odieux le Duc d'Al-

(1) Ou, fuivant Meteren, *le vingt-fix*.

d'Albe, & pour faire voir, qu'avant son arrivée dans les Païs-bas, elle avoit pris de bonne heure de justes mesures pour rétablir la tranquillité publique dans ces Provinces. Marguerite ne partit pas si-tôt, parce qu'elle attendit long-tems la réponse de Philippe son frere. Elle reçut enfin d'Espagne une lettre pleine d'amitié & de tendresse, telle qu'on a coûtume d'écrire à une personne qu'on remercie après l'avoir dépouillée de sa dignité. Elle sortit de Bruxelles le 10. d'Avril, accompagnée du Duc d'Albe, qui la conduisit jusqu'à une très-petite distance de la ville. Elle prit sa route par le Comté de Namur, par le Hainaut & le Duché de Luxembourg. De-là elle passa par l'Allemagne, pour se rendre en Italie auprès d'Octave Duc de Parme son mari, laissant en Flandre le doux & agréable souvenir d'une Gouvernante que les peuples combloient de loüanges & de benédictions.

Le Prince d'Orange leve des troupes en Allemagne.

Pendant ce tems-là le Prince d'Orange faisoit des levées en Allemagne, & se disposoit à attaquer la Flandre au commencement du mois de Mai, par les frontieres de Gueldre & de Frise, par Maastricht & par nos frontieres. Il devoit employer à cela les troupes auxiliaires d'Allemagne qui avoient servi sous le Prince de Condé, & qui retournerent dans leur païs après le traité de pacification. Les Confédérés levoient aussi des troupes dans le païs de Liége. Le Duc d'Albe ayant appris par l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, que les Allemans qui avoient été au service du Prince de Condé avoient résolu d'entrer dans les Païs-bas, fit avancer les troupes Espagnoles & Italiennes sur la frontiere, vers le païs de Liége. Il y envoya aussi le Baron de Hierges, fils du Comte de Barlaimont (1), avec 2000. Flamans, & il fit engager au service du Roi d'Espagne les Italiens qui avoient été à celui du Roi de France, & qu'on venoit de congédier.

Conspiration contre le Duc d'Albe.

On découvrit en même tems une conjuration, tramée pour prendre ou pour tuer le Duc d'Albe. De Risoire, qui étoit à la tête, s'étoit chargé de faire passer au fil de l'épée les dix enseignes qui étoient en garnison à Bruxelles. De Risoire & de Carloo son frere, de la maison de Van der Noot, dresserent une embuscade pour surprendre le Duc d'Albe, qui devoit aller par devotion au monastere de Groenendaal, dans le bois de Soenien (2). Ils avoient avec eux au jour marqué plus de 6000. Cavaliers armés près de la maison d'Ohein, & environ 500. hommes de pied à Bruxelles. De Carloo s'étoit caché dans le monastere sous l'habit de Moine, dans l'appréhension, disoit-il, du Duc d'Albe. De Likes découvrit la conspiration & en avertit le Duc; il eut néanmoins assez de peine à le détourner du voyage, pour lequel tout étoit prêt. On prit un des Conjurés & on l'appliqua à la question, où ayant avoüé toutes les circonstances du complot, il expia par un horrible supplice un projet criminel qui n'eut aucun succès. Le

(1) Une Médaille frappée en 1576. semble prouver que le vrai nom de ce Seigneur est *Berlaimont*. Mais nous continuerons de l'appeller *Barlaimont* dans la suite de cette Traduction, pour nous conformer à plusieurs Histoires ou Mémoires; quelques Auteurs ont aussi écrit *Barlemont*.

(2) Ou *Seignies*.

CHARLES IX. 1568.

Le Duc d'Albe envoye Londono contre les Confédérés.

Le Duc d'Albe ayant appris que les Confédérés avoient déja de nombreuses troupes au-delà de la Meuse, crut qu'il devoit les prévenir. Il envoya donc, avant qu'elles fussent assemblées, Sancho de Londono à Namur, avec cinq enseignes de son regiment, commandées par François de Valdez, Diégo de Carvajal, Antoine Muxica, & François de Vargas; & il chargea le Grand-Prieur Ferdinand, son fils naturel, de faire marcher Lopez d'Acuña avec la Cavalerie qui étoit dans le Tournesis. On donna aussi ordre à Sancho d'Avila, Capitaine des Gardes du Duc d'Albe, à Nicolas Basta, qui commandoit la Cavalerie Albanoise, & à Pierre de Monte (1), Commandant des Mousquetaires à cheval, de se joindre à Londono.

Ces troupes se détournant de la route qu'elles avoient prise, suivant les ordres du Duc d'Albe, marcherent à Maastricht; où après avoir fait reposer le soldat fatigué du voyage, & avoir pris quatre enseignes d'Allemans du regiment du Comte d'Eberstein, elles s'avancerent vers Ruremonde, place forte & avantageusement située au confluent du Roer & de la Meuse sur les confins des Duchés de Gueldre & de Cléves. Les Confédérés avoient tenté peu de tems auparavant de s'en rendre maîtres, d'abord par ruse, & ensuite par force, mais inutilement: car Londono étant prêt d'arriver, ils furent obligés de se retirer, après avoir pillé le fauxbourg, abattu les images de l'église, & brûlé le pont de bois qui étoit sur le Roer. Ils prirent ensuite leur chemin par Wassemberg, & s'en allerent à Erkelens, dans le Duché de Cléves, mais apartenant au Duché de Gueldre.

Les Confédérés sont battus.

D'Avila les ayant atteints entre Erkelens & Dalem avec sa Cavalerie, en donna avis à Londono, & le pria de le suivre promptement avec son Infanterie. Les Confédérés, obligés de s'arrêter en cet endroit, se mirent en bataille: mais ne pouvant soutenir le choc de la Cavalerie de d'Avila, & leur Infanterie commençant à plier, ils se retirerent avec perte à Dalem. Ils perdirent ce jour-là deux enseignes, & en conserverent sept, qui entrerent dans une place voisine, où elles se fortifierent par un retranchement & un fossé, & mirent leur canon en batterie sur le pont. Londono étant arrivé avec son Infanterie, les attaqua, força leur retranchement, & les tailla presque tous en piéces: on enleva aux Confédérés sept drapeaux, & ils eurent 1000. hommes de tués. Les Espagnols ont écrit qu'ils n'en perdirent pas plus de vingt. François de Vargas, qui se distingua beaucoup dans ce combat, y fut dangereusement blessé. La bataille se donna le 25. d'Avril. Les prisonniers furent conduits à Bruxelles, condamnés & exécutés sur le champ.

Londono ayant ainsi fait perdre aux Confédérés l'espérance de s'emparer de Ruremonde, y entra lui-même avec cinq enseignes, & y mena quelques prisonniers, qu'il fit pendre. La peste qui désoloit cette ville l'ayant obligé d'en sortir, il distribua ses troupes à Venlo & à Grave, & mit dans les places voisines cinq autres enseignes qui étoient arrivées depuis

(1) Mendoza l'appelle *Montanea.*

puis peu de Tournai & de Vilvorde. Peu de tems après il marcha avec ces dix enseignes à Maastricht.

Le Duc d'Albe ayant appris que de nouvelles troupes s'assembloient à Boxemer, dans le Duché de Gueldre, commanda le Comte de Meghem, Gouverneur de la Province, avec un détachement, pour aller de ce côté-là; & il lui donna, pour l'accompagner, André de Salazar, Gouverneur de Palerme en Sicile. Il commanda en même tems Gonzalez de Bracamonte avec huit enseignes de son regiment, qui étoit en garnison à Boisleduc, & les autres qui étoient à Oudenarde, pour aller joindre le Comte de Meghem. Le Grand-Prieur Ferdinand donna aussi ordre à César d'Avalos, frere du Marquis de Pescaire, Colonel de Cavalerie, de prendre avec lui les compagnies de Ruy Lopez d'Avalos, du Comte Curtio Martinengo & la sienne, d'aller à Grave, & de se joindre avec le Comte de Meghem.

Le Duc d'Albe se rend maître de Grave.

Ce Comte y étant arrivé, trouva que les Confédérés ayant abandonné Boxemer, étoient allés sur des vaisseaux à Grave, place sur la Meuse, sur les frontieres des Duchés de Gueldre & de Cléves, & qu'ils avoient pris la ville & les deux citadelles. Il manda donc à Bracamonte de passer promptement avec ses gens la Meuse, & le Wahl, qui est un bras du Rhin, de venir le joindre pour faire le siége de Grave, & de se poster du côté qui regarde le Brabant. On fit venir les canons de Nimegue, & le Comte de Meghem avec la Cavalerie se plaça de l'autre côté. Mais la garnison, effrayée de l'arrivée de César d'Avalos, quitta Grave, & se retira confusément & en petits pelotons de côté & d'autre. On mit dans la place, suivant les ordres du Duc d'Albe, une enseigne du regiment de Bracamonte: on distribua les autres dans les lieux circonvoisins, & on renvoya César d'Avalos avec la Cavalerie à Boisleduc.

Cependant de Cocqueville, & les Capitaines Vaillant & S. Amand, tous braves Officiers venus de Normandie, s'assemblerent sur la frontiere, & on ne douta pas que ce ne fût par les ordres du Prince de Condé. Ayant levé des troupes en Artois, en Flandre & en Angleterre, ils faisoient des courses dans les Païs-bas, pour faire une diversion en faveur du Prince d'Orange. Le Duc d'Albe, irrité de ce procedé, en fit porter des plaintes au Roi de France par l'Ambassadeur d'Espagne. Le Roi écrivit aussi-tôt au Prince de Condé, avec qui on venoit de faire la paix, & lui demanda, si c'étoit par ses ordres que de Cocqueville, qui avoit été à son service, en usoit ainsi? Le Prince nia que ce fût par ses ordres, & manda qu'il se mettoit peu en peine de ce que faisoit de Cocqueville.

Le Roi donna donc ordre au Maréchal Artus de Cossé, de prendre avec lui les garnisons de Picardie, & de donner la chasse à des coureurs qui desoloient le païs par leurs brigandages. Le Maréchal poursuivit de Cocqueville jusqu'à Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme, & l'ayant forcé de se retirer dans cette place avec 600. hommes de pied & 200. chevaux, il l'investit. Ayant aussi-tôt fait approcher le canon & abattu le mur, tandis que Cocqueville & Saint-Amand s'efforçoient de faire reparer la bréche, on introduisit dans la place les troupes du Maré-

 chal

CHARLES IX. 1568.

chal de Cossé, à certaines conditions. De Cocqueville se retira dans une maison voisine, où il fut pris avec S. Amand & Vaillant, après qu'on eut fait un grand carnage de leurs gens. Tous les Flamans furent tués, & Cossé ne conserva que les François. Les Chefs qui avoient été pris, furent conduits à Paris sous bonne escorte, & furent condamnés à mort, comme gens qui avoient passé au service des ennemis.

Affaire du Duc d'Albe avec L'Electeur Palatin.

Cependant il arriva bien des choses qui firent de la peine au Duc d'Albe. L'Electeur Palatin ayant appris, que sous le spécieux prétexte de la liberté du commerce, les négocians Italiens faisoient descendre sur le Rhin une grande quantité de monnoyes défenduës, fit arrêter le 18. de Février à Manheim, lieu où l'on paye des droits, le vaisseau qui les portoit, & fit transporter à Heidelberg toutes les marchandises & tout l'argent qui étoit dessus. On en fit l'inventaire, qui, à ce que publierent les Espagnols, montoit à 150000. Ducats. Le Duc d'Albe en fit aussi-tôt de grandes plaintes au nom du Roi d'Espagne. Jean & Jean-Antoine Grimaldi en demandoient la restitution, aussi-bien que Christophle Centurione, au nom de Lucien son frere, d'Augustin Spinola, & de Thomas de Fiesque, tous Genois, appuyés de la recommandation d'Emanuel Duc de Savoye. Le Palatin leur opposa le Décret de l'Empire de l'an 1559, portant défense de transporter la monnoye, & soutenoit, que ce qu'il avoit fait n'étoit qu'une juste punition décernée contre ceux qui avoient voulu frauder ses droits: il renvoya les marchands & les mariniers, avec un procès verbal autentique de la manière dont la chose s'étoit passée. Enfin, après de long débats, malgré l'entremise du Duc d'Albe, qui employoit les prieres & quelquefois les menaces, les Genois se trouverent contraints de transiger avec l'Electeur Palatin, à des conditions qui faisoient bien connoître qu'ils n'avoient pas été exempts de faute.

Exploits de Louis de Nassau dans la Frise.

La perte que le Duc d'Albe essuya en Frise, fut beaucoup plus considérable. Louis de Nassau ayant rassemblé environ 7000. hommes de pied & quelque Cavalerie, étoit entré en Frise, après avoir declaré qu'il n'avoit pris les armes que pour la défense de la liberté de la patrie & des consciences; ce qu'il marquoit clairement dans ses drapeaux, dont la devise étoit: *Aut recuperare, aut mori*; (ou, récouvrer la liberté, ou mourir.) Ayant parcouru cette Province, il avoit assiégé & pris Wedde, château du Comte d'Aremberg, par où l'on entre de la Frise Orientale dans la Seigneurie de Groningue; & il étoit occupé à fortifier Delfziel, village qui n'en est pas éloigné, commode par son port, & situé au dessous de l'embouchure de la riviere d'Ems. Il s'étoit aussi rendu maître de Dam, place également éloignée de Groningue & de Delfziel.

Le Duc d'Albe envoye le Comte d'Aremberg contre lui.

Aussi-tôt que le Duc d'Albe l'eût appris, il donna ordre au Comte d'Aremberg, Gouverneur de Frise, qui étoit revenu depuis peu de France, où il avoit mené l'année précedente les troupes auxiliaires, de marcher vers ce païs-là avec cinq enseignes de son regiment, pour donner la chasse aux troupes de Nassau, les dissiper & les faire sortir de cette Province. Il ordonna à de Bracamonte, avec les dix compagnies du regiment de Sardaigne qu'il commandoit, & au Comte de Meghem, avec les quatre en-

enseignes d'Allemans & trois compagnies de Cavalerie légere qui étoient à Boisleduc, de se joindre au Comte d'Aremberg. Le Comte ayant reçu ces ordres, prit avec lui six petits canons, & étant sorti de Groningue, afin de poursuivre Nassau avant qu'il eût reçû un plus grand nombre de troupes, il marcha vers Dam, où les Confédérés s'étoient assemblés. Comme il y avoit envoyé de l'Infanterie Espagnole, il y eut d'abord de légeres escarmouches, avec quelque perte du côté de l'armée de Nassau, qui fut obligé à la fin de quitter ce village, quoique le poste fût avantageux, parce qu'il n'y avoit point de murailles, & qu'il n'avoit pas le tems de le fortifier: il alla camper à trois lieuës de cette place, dans une Abbaye de Prémontrés, située dans le territoire de Gemmingen. La situation de ce monastere lui a fait donner le nom de Heiligherlée; parce qu'étant inaccessible, à cause des marais dont il est environné, il a falu apporter de loin une terre séche & ferme, dont on a fait un tertre, sur lequel le monastere a été bâti. Il y a sur ce tertre un bois, où les Confédérés s'étoient postés. Le même jour que les deux armées avoient eu une légere escarmouche à Dam, le Comte d'Aremberg poursuivit celle de Nassau, comme il auroit poursuivi des fuyards, soit qu'il comptât sur une victoire certaine, soit qu'il fût piqué de l'injure personnelle qui lui avoit été faite dans la prise & le pillage de son château de Wedde: il résolut, pour se venger du chagrin qu'ils lui avoient causé, de les combattre au plutôt, & de ne pas attendre l'arrivée du Comte de Meghem, qui marchoit le plus vîte qu'il lui étoit possible. Ainsi, le lendemain de l'avantage qu'il avoit remporté sur l'armée de Nassau, qui étoit le 23. de Mai, le Comte d'Aremberg fit marcher ses troupes vers l'Abbaye de Heiligherlée, où Nassau s'étoit fortifié.

Celui-ci ayant appris l'arrivée du Comte, mit aussi-tôt son armée en bataille; il forma un gros bataillon quarré au-devant du bois, au pied duquel étoit un marais, & en forma un autre à la gauche sur la croupe du tertre, composé d'environ trois mille Arquebusiers: il plaça sa Cavalerie à la droite, & il mit sur le panchant du terre, devant le corps de bataille, une troupe d'enfans perdus. Toutes les avenuës étant ainsi fermées, il ne restoit qu'un chemin étroit, qui s'étendoit au travers des marais, le long du bois, jusqu'au tertre, par où l'on alloit à l'Abbaye. Le Comte d'Aremberg y étant arrivé, fit aussi-tôt amener son artillerie, & donna ordre aux Espagnols de s'avancer en diligence pour attaquer les enfans perdus. Mais les Confédérés avoient un petit côteau qui les mettoit à l'abri du canon. On changea donc les batteries, & tandis qu'on transportoit les canons, les ennemis parurent reculer peu-à-peu. Le Comte d'Aremberg, qui s'imagina qu'ils vouloient fuir, s'avança avec trop d'ardeur à la tête de trois cens chevaux de Martinengo (car il n'en avoit pas davantage avec lui avant l'arrivée du Comte de Meghem) & il se précipita malheureusement dans les marais. Imprudence du Comte d'Aremberg.

Tout ce terrein est composé d'une terre légere & friable, que les peuples employent à allumer le feu, après l'avoir tirée, coupée en morceaux, & fait sécher. Les eaux, dont ce païs est rempli, couvrent aussi-tôt les endroits

Charles IX. 1568.

droits qui ont été creusés pour en tirer la terre : mais comme il y croît de l'herbe, on s'imagine aisément que tout le terrein est solide, ensorte que si ceux qui passent par-là n'ont pas de bons guides, ils tombent, avant que de pouvoir connoître le péril, dans des précipices dont ils peuvent à peine se tirer. Comme le Comte d'Aremberg connoissoit la nature du terrein, on fut très-surpris de sa démarche, & on demanda pourquoi il s'étoit jetté lui & les siens dans un si grand danger? On a dit communément, & c'est-ce qui paroît le plus certain, que les importuns murmures & les calomnies des Espagnols furent la seule cause d'une conduite si imprudente ; parce que voyant que ce Comte différoit de combattre, ils l'accuserent hautement d'être d'intelligence avec l'ennemi, & de vouloir lui donner le tems de se retirer. Le Comte plein de courage & d'honneur, ne pouvant supporter des plaintes si injurieuses, ni souffrir qu'on eût le moindre doute sur sa fidélité, n'envisagea plus le danger, & marcha aux Confédérés avec d'autant plus d'imprudence, que sa perte sembloit inévitable.

Défaite des Espagnols.

Ainsi les Espagnols, attaquant l'ennemi sans ordre, & le méprisant extrêmement (ce qui a toûjours été très-pernicieux) se précipiterent dans les marais, & la plupart, chargés de longues piques, furent presque engloutis. Tandis que la premiere ligne des Confédérés combattoit avec les Espagnols, & que ceux qui étoient dans le marais s'efforçoient d'en sortir, les ennemis qui étoient sur le derriere, vinrent par un chemin détourné charger en flanc les troupes du Roi d'Espagne. Le Comte d'Aremberg soûtint long-tems tous les efforts de leur Cavalerie avec une extrême valeur. Les Espagnols ont écrit, qu'il tua de sa main Adolfe de Nassau, le plus jeune des freres du Prince d'Orange ; d'autres disent qu'il fût tué d'un boulet de canon. Quoi qu'il en soit, le Comte ayant eu un cheval tué sous lui, & en ayant aussi-tôt monté un autre, il revint à la charge, où il se trouva accablé par le grand nombre des ennemis qui l'environnoient. Enfin, après un combat très-opiniâtre, il fut tué par Antoine de Soete de Hontein (1), qui cherchoit à venger la mort de son frere, Chevalier de Malte, qui venoit d'être tué sous ses yeux. Les Espagnols perdirent en cette occasion plusieurs Officiers d'un grand nom, Alvarez Osorio, Jean Perez de Soto-major (2), Pierre de Cabrera, sept Capitaines, & plus de cinq cens soldats. On leur prit six canons, tout leur attirail de guerre & tous leurs bagages. L'Infanterie Allemande se voyant environnée de toutes parts, mit les armes bas, suivant sa coûtume, se rendit, & promit de ne servir de six mois dans l'armée de Philippe.

Mort du Comte d'Aremberg.

On lit dans l'Histoire, que trente deux ans auparavant, George Baron de Schenk avoit remporté dans le même lieu une célèbre victoire, faisant le siége de Dam. Deux femmes éprises de sa bonne mine, & craignant qu'il ne pérît, l'avertirent qu'il arrivoit du secours ; alors le Baron usa de ce stratagême : il laissa les tentes, l'attirail & les bagages dans le camp, &

(1) Meteren l'appelle *de Hanltein.*

(2) Meteren l'appelle *Paz de Soto-Major.*

& il y fit allumer des feux par-tout, comme s'il y avoit été. Ensuite il se retira sans bruit, & sans que les assiégés s'en apperçussent, vers Heyligherlée. S'étant rendu maître de toutes les routes par où les troupes auxiliaires devoient passer, il les attaqua à leur arrivée dans le tems qu'elles y pensoient le moins, & les ayant précipitées dans les marais, il remporta sur elles une pleine victoire, & revint ensuite continuer le siége. Les assiégés ayant appris ce qui s'étoit passé, & n'ayant point d'esperance d'être secourus, se rendirent. C'est ainsi que Schenk, qui commandoit les troupes de Charles V. contre le Duc de Gueldre, prit Dam, & le soûmit à l'Empereur, qui ordonna d'en raser les murailles.

Salazar ramasse les debris de l'armée vaincuë.

Pendant que Nassau poursuivoit l'armée du Roi d'Espagne, qu'il avoit dissipée & forcée de prendre la fuite, il rencontra dans son chemin André Salazar, que le Comte de Meghem avoit envoyé devant lui, & qu'il suivoit. Salazar soutint bravement les efforts du vainqueur, & ramassa les débris de l'armée vaincuë. Le corps du Comte d'Aremberg fut enterré dans le monastere voisin, & celui du Comte Adolphe de Nassau, à Wedde. Tel fut le succès de la bataille donnée le 24. de Mai entre Winschoten & Heyligherlée, dans les campagnes que Tacite a appellé *Trompeuses* (1), qui sont arrosées par l'Ems & la Lippe. La bataille fut presque aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, par la mort de tant de grands hommes, que le Duc d'Albe fit exécuter, pour se venger de la défaite de son armée, comme nous le dirons bien-tôt. Encouragés par l'arrivée du Comte de Meghem, les Espagnols se rassemblerent auprès de Martinengo, & ils camperent à Zuytbroek, assez près des ennemis. Le Comte de Meghem, craignant que la perte qu'ils venoient de faire n'achevât de mettre le trouble dans la Seigneurie de Groningue, fit entrer dans cette ville, où il n'y avoit que quatre enseignes, commandées par Jean Baceau, quatre autres enseignes du regiment d'Aremberg, & autant d'Allemans. Nassau, après sa victoire, marcha vers Groningue, prit une Abbaye qui en est proche, & y mit garnison.

Mort du Comte de Meghem.

Comme il y avoit souvent de petits combats entre les deux armées, Charles de Brimeu Comte de Meghem reçut un coup d'arquebuse au cou, & mourut peu de tems après de sa blessure. Ses gens ne tarderent pas à venger sa mort : ils reprirent l'Abbaye, & massacrerent deux cens hommes qui y étoient en garnison. Curtio Martinengo courut aussi un très-grand danger, ayant eu un cheval tué sous lui. Le Duc d'Albe ayant appris la défaite du Comte d'Aremberg, envoya sur le champ presque tous les Espagnols à Namur, & deux mille hommes de pied, avec cinq cens Cavaliers, au dessus de Maastricht. Il envoya en même tems Maximilien Comte de Bossut, Gouverneur de Hollande, pour fortifier les autres villes. On publia aussi-tôt une ordonnance, qui enjoignoit à tous ceux qui avoient quitté les Païs-bas pour cause de Religion, d'y revenir, sous peine, s'ils n'obéïssoient, d'être punis par la confiscation de leurs biens, & par un bannissement perpétuel.

Com-

(1) *In campis fallacibus.*

CHARLES IX. 1568.

Le Duc d'Albe fait exécuter un grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes Flamans.

Comme personne n'obéïssoit à cet Edit, dans la crainte d'une plus grande peine; qu'on recevoit tous les jours des nouvelles de nouveaux troubles; qu'on en appréhendoit encore d'autres; que l'on répandoit des Mémoires ou Libelles, & que l'on distribuoit en divers lieux de l'argent pour gagner les peuples; le Duc d'Albe résolut enfin d'exécuter ce qu'il méditoit depuis long-tems, & de faire éclater la haine implacable qu'il avoit conçuë contre les Seigneurs & la Noblesse de Flandre, qu'il accusoit d'avoir causé les troubles dont ce païs étoit agité.

Il fit donc venir les prisonniers, qu'il avoit fait condamner comme coupables du crime de leze-Majesté, & il les fit exécuter publiquement à Bruxelles le premier jour de Juin. Les premiers exécutés furent les deux freres Gilbert & Théodore de Batenbourg, qui avoient été pris l'année précedente, en passant le détroit (1) qui separe la Hollande & la Frise; Pierre d'Andelot, Philippe de Winglen, Maximilien Cock, Philippe Triest de Gand, Jean de Blois de Treslong, Barthélemy de Vale, Herman Galma, Artus Batson (2), Sicurt Beyma, natif de Frise, Jaques de Pentane, Firmin Pelcier, Constantin Bruselle, Jean Rumault de Pentan (3), & Louis Carlier, natif de Cambrai, Pierre & Philippe Waterleys, autrement Daaltz, freres. Le lendemain on mena publiquement au supplice Jean de Montigny, de Villiers & de Dhuy, de la plus ancienne Noblesse de Flandre, qui avoient aussi été pris à Dalem; Quintin Bénoit, Bailli d'Enguyen, & Corneille de Nieen, Orateur qui s'étoit acquis parmi eux une grande réputation. On fit venir bien-tôt après par le coche de Gand, où ils étoient en prison, Lamoral Comte d'Egmond & Philippe de Montmorency Comte de Horn, conduits par dix enseignes d'Espagnols, & par une troupe de Cavalerie; & lorsqu'ils furent arrivés à Bruxelles, on les remit en prison vis-à-vis la place publique. Alors on prononça leur sentence de mort, portée par le Duc d'Albe, Juge souverain du Conseil criminel. C'est le titre qu'il prenoit.

On accusoit le Comte d'Egmond, comme il étoit porté dans la sentence, de s'être immiscé dans les troubles, contre la fidélité & l'obéïssance dûës au Roi, & de s'être rendu coupable de parjure & de sédition; d'avoir signé la détestable confédération du Prince d'Orange & de ses associés, pour la liberté des Païs-bas, contre l'Inquisition d'Espagne, c'est-à-dire contre l'autorité & la Majesté du Roi; d'avoir pris la Noblesse sous sa protection, & d'avoir, au préjudice de la Religion Catholique, souffert & autorisé, par une lâche condescendance, les séditions & les horribles effets de l'audace effrénée des Protestans, qu'il auroit dû reprimer en qualité de Gouverneur de la Province de Flandre, que le Roi avoit confiée à ses soins. On reprochoit presque les mêmes choses au Comte de Horn.

Les Comtes d'Egmont & de Horn

La haine declarée du Duc d'Albe pour tous les étrangers, & sur-tout pour le Comte d'Egmond, qui par sa dignité, son mérite & ses services ne cedoit à personne, peut-être pas même au Duc d'Albe, fut la vraye cause

(1) C'est-ce qu'on appelle le *Zuyder-meer*, ou le *Zuyder-zee*.

(2) Meteren l'appelle *Boudechon*.

(3) Meteren met, *Elpendam*.

cause de la mort de ces deux Comtes. On croit que ce qui hâta leur perte, fut la nécessité où le Duc d'Albe se trouva, d'aller lui-même avec toutes les troupes du Roi en Frise, pour venger la défaite du Comte d'Aremberg: il craignoit que s'il laissoit derriere lui ce nombre de Seigneurs & de Gentilshommes, quoique prisonniers, ils n'excitassent quelques nouveaux troubles pendant son absence. Ainsi, pour se délivrer de cette appréhension, pour répandre la terreur dans tous les esprits par le supplice des principaux de la Noblesse, pour avoir l'esprit plus libre, & pour se rendre plus terrible à l'ennemi qu'il alloit combattre, le Duc ordonna l'exécution de la sentence. condamnés & exécutés.

Lorsqu'on en eut fait la lecture au Comte d'Egmond, il dit qu'il ne croyoit pas que sa vie passée eût si fort offensé le Roi, qu'il dût être puni si sévèrement: Que néanmoins il demandoit en grace, que s'il avoit fait quelque faute, quelle qu'elle fût, on se contentât de la lui faire expier par la perte de sa vie & de ses biens, & qu'on n'étendît pas la peine jusqu'à déshonorer une si illustre maison, & à perdre sa femme & ses enfans: Qu'au reste il étoit disposé, puisque c'étoit la volonté de Dieu & du Roi, à souffrir patiemment la mort. Alors il demanda une plume, & écrivit au Roi d'Espagne en François: Que sa conscience ne lui reprochoit pas d'avoir jamais rien entrepris contre la fidélité qu'il devoit à son Souverain, ou qui pût causer le moindre préjudice à la Religion Catholique: Qu'il n'avoit rien fait que ce qu'il avoit cru être utile & même nécessaire pour le service de Sa Majesté, & pour le bien public: Qu'il la supplioit donc, s'il avoit en cela commis quelque faute, de vouloir bien la lui pardonner, & d'user de cette bonté qui lui étoit naturelle, envers une femme, des enfans & des domestiques, qui étoient entierement innocens. Il donna sa lettre cachetée à l'Evêque d'Ipres, qui l'assistoit au supplice, le priant de l'envoyer au Roi; ce que le Prélat lui promit. Il ne s'appliqua plus après cela qu'à la priere; il fit sa confession à l'Evêque d'Ipres, il en reçut l'absolution, & se prépara à la mort. Lettre du Comte d'Egmond au Roi d'Espagne.

Le Comte de Horn dit d'abord, qu'il feroit sa confession à Dieu, & refusa de s'entretenir avec l'Evêque d'Ipres: mais enfin il fut obligé de faire ce que le Comte d'Egmond avoit fait, & la nuit se passa dans ces exercices. Le lendemain, veille de la Pentecôte 5. de Juin, le Comte d'Egmond demanda pour toute grace, qu'on ne différât pas l'exécution plus long-tems, craignant que son ame, troublée par une pensée trop vive de la mort, ne se livrât à quelques sentimens de désespoir. Ainsi on le conduisit sur le midi dans la place publique, où l'on avoit dressé un échaffaut couvert de drap noir, & dont toutes les avenuës étoient occupées par des soldats, soit pour l'appareil, soit pour empêcher qu'il ne s'élevât quelque émeute.

Le Comte étoit accompagné de Julien Romero, Maréchal de camp, de François de Salinas & de l'Evêque d'Ipres. Lorsqu'on lui eût tranché la tête, on jetta un drap noir sur son corps, & on amena le Comte de Horn. Ce Seigneur confessa, qu'il étoit coupable devant Dieu de bien des péchés; il souhaita mille prospérités à tous ceux qui étoient présens, il les

L 2 pria

CHARLES IX. 1568. pria de joindre leurs prieres aux siennes: mais on eut beau le presser de reconnoître qu'il avoit offensé le Roi, de la manière dont on cherchoit à le lui faire avoüer par les questions qu'on lui faisoit, il le refusa toûjours constamment. Enfin s'étant depouillé, il se mit à genoux sur un carreau, & ayant recommandé son ame à Dieu, le bourreau lui coupa la tête. Les têtes de ces deux Comtes furent attachées à des poteaux de fer, & demeurerent exposées deux heures à la vûë du peuple. Leurs corps furent mis dans des cercueils de plomb, & déposés d'abord dans l'église de Sainte-Claire, qui étoit près de-là. Celui du Comte d'Egmond fut ensuite enterré à Souttenghem, ville de Flandre qui lui apartenoit, & celui du Comte de Horn à Campine (1), dans le Brabant.

Eloge du Comte d'Egmond.

Telle fut la fin du Comte d'Egmond, âgé de quarante six ans, un des plus illustres Seigneurs de son tems, & par sa naissance, & par ses vertus militaires. Il avoit rendu de très-grands services à Philippe, & sur-tout dans les batailles de Saint-Quentin & de Gravelines, dont on lui attribua unanimement & avec justice toute la gloire. On n'eut alors aucun égard à tant d'exploits, à tant de succès, ni à des services si importans. L'horreur qu'on avoit conçûë pour les Protestans, auxquels on croyoit que le Comte avoit été favorable, ou plutôt la haine, la jalousie & l'envie du Duc d'Albe, qui faisoit un abus manifeste de la puissance qui lui étoit confiée, l'emporterent sur les égards dûs au mérite & aux services du Comte. Ce qui lui fit plus de peine, fut de laisser en mourant dans une extrême pauvreté Sabine de Baviere son épouse, trois fils & huit filles. Le Comte de Horn mourut sans enfans.

Aussi-tôt après cette exécution, Antoine de Stralen, Bourguemaître d'Anvers, & Jean Casenbroot de Bakkerzeele, Secretaire du Comte d'Egmond, furent appliqués à une très-cruelle question à Vilvoorde. Tant de supplices jetterent alors une grande terreur dans les esprits; mais elle se changea ensuite en haine & en horreur pour le nom Espagnol, & dégenera enfin en un désespoir, qui causa la révolte de tous les Païs-bas. Trente ans entiers se passerent à répandre le sang de part & d'autre, & cette guerre cruelle se termina enfin par la perte que la maison d'Autriche fit d'un de ses Etats héréditaires.

L'Hôtel de Culembourg rasé à Bruxelles.

Peu de tems auparavant, le 28. de Mai, par sentence du Conseil de Sang, la maison de Floris de Pallant Comte de Culembourg, à Bruxelles, où le Duc d'Albe avoit demeuré jusqu'au départ de la Duchesse de Parme, fut rasée, & on y érigea une pyramide de marbre, avec une inscription aux quatre côtés, en quatre langues, qui contenoit en substance: que la maison avoit été détruite de fond en comble, pour conserver la mémoire de la détestable conjuration qui y avoit été faite deux fois contre la Religion Catholique Romaine, contre l'autorité Royale, & contre les Provinces des Païs-bas.

Chiappino Vitelli envoyé en Frise.

Cependant le Duc d'Albe ayant appris la perte de la bataille en Frise, & la mort du Comte d'Aremberg, envoya aussi-tôt à Groningue, pour le rem-

(1) Jean Petit met à Ste. Gudule, & depuis porté en la ville de Wert. DUPUY.

remplacer, Chiappino Vitelli, Grand-Maréchal, avec six compagnies d'Allemans du regiment de Meghem, quatre du regiment de Jean-Buech, & 1500. chevaux Allemans, commandés par Eric de Brunswic, qui avoient reçû ordre de s'assembler à Deventer dans l'Overyssel. On commanda aussi à l'Infanterie, que le Baron de Hierges levoit dans l'Artois & dans la Flandre, & à six cornettes de Cavalerie, sous les ordres de Gaspard de Robles de Billy, de se joindre au Prince de Brunswic. Louis de Nassau, enflé de sa victoire, avoit mené ses troupes vers Groningue, & s'étoit campé & fortifié à trois milles de la ville, après s'être rendu maître des lieux circonvoisins, & sur-tout d'un couvent de filles, où il avoit mis garnison; de sorte qu'il avoit derriere lui Embden, l'Evêché de Munster & la Westphalie, dont il tiroit une grande quantité de vivres. Ayant occupé tous les passages qui étoient devant lui, il sembloit qu'il alloit investir & serrer de pres la ville. Tel est le terrein de ce païs-là, que les eaux venant à remplir les fosses creusées pour les raisons que nous avons rapportées, si on s'écarte des chemins que l'art a ménagés, on tombe dans des abîmes marécageux, dont il est très-difficile de se tirer, & dans lesquels on est presqu'assuré de perir. Ainsi lorsque Vitelli vint à Groningue, on applanit tous les chemins qui conduisoient à la ville, afin qu'on pût voir l'ennemi de plus loin, & que la Cavalerie trouvant un terrein uni, pût combattre plus aisément. Les deux armées du Roi & des Confédérés étant si près l'une de l'autre, il y avoit souvent de petits combats, presque toûjours désavantageux aux Confédérés. Les troupes de la ville étant sorties pour s'emparer d'un poste avantageux, situé entre le couvent & la ville, il y eut un combat, dans lequel les Confédérés perdirent plus de 150. de leurs gens, tandis que ceux de la ville en perdirent à peine dix. Ce qui continua de la même façon jusqu'à l'arrivée du Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe part lui-même pour aller en Frise.

Ce Duc ayant résolu de partir pour la Frise, fit venir dix sept enseignes du regiment de Naples, qui étoit en garnison à Gand, & il en laissa deux dans la citadelle. Il en prit dix du regiment de Lombardie, qui étoit à Maastricht, & autant du regiment de Sicile, qui étoit à Bruxelles, & il les fit toutes marcher à Boisleduc. Il commanda à la Cressoniere, Gouverneur de Gravelines, de faire amener dix sept canons de Malines; à Sainte-Aldegonde Baron de Noircarmes, de se mettre à la tête de la Cavalerie légere, & de lever 1000. Cavaliers en Franche-Comté; & à Jean de Croy Comte de Reux, & à Blondeau, de lever de l'Infanterie dans l'Artois & le Hainaut. Ayant mis une garnison convenable dans Valenciennes, il s'avança jusqu'à Boisleduc, où il obligea tous les Conseillers du Roi de se rendre, pour delibérer sur ce qu'il conviendroit de faire. Il fit courir le bruit, qu'il ne s'agiroit que des secours qu'il faloit envoyer en Frise: car il vouloit faire croire à tout le monde, que plusieurs raisons l'empêchoient d'y aller en personne.

Ses expéditions dans sa route.

Etant donc parti de Bruxelles le 25. de Juin, il arriva à Malines le même jour, & le lendemain à Anvers. Il mit dans la citadelle Gabriël Serbellone, avec deux enseignes d'Allemans du regiment d'Alberic Comte de Lodrone, & il en destina six autres du même regiment pour la garde de la ville. Il alla ensuite avec toute l'armée à Boisleduc. Là ayant ap-

 pris

CHARLES IX. 1568. pris que le Comte de Bredenberg (1), beau-frere du Prince d'Orange, s'étoit emparé de Berchem (2), & que cette ville étant prise, on ne pouvoit plus transporter des vivres du Brabant en Frise; il y envoya sur le champ Sancho de Londono avec son regiment, qui étoit logé à Trenel (3) & à Grave. Londono prit avec lui la compagnie de Cavalerie de Nicolas Basta, Albanois, une compagnie d'ordonnance & cinq piéces de canon. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il s'approcha de la ville pour la visiter, avec un très-petit nombre de gens. Mais la garnison qui ne comptoit pas beaucoup sur les fortifications de la ville, en sortit la nuit suivante, & y laissa neuf canons. S'étant dispersés çà & là, les troupes du Roi les surprirent & en tuerent la meilleure partie.

On avoit envoyé devant à Deventer François d'Ibarra, pour avoir soin des vivres: & on avoit préparé des bateaux, afin que l'Infanterie pût passer en même tems en sûreté l'Issel, la Meuse, le Wahl & le bras supérieur du Rhin: ce qui fut exécuté avec autant de diligence que de bonheur, quoique les pluyes fréquentes eussent extrêmement fait grossir ces rivieres. Enfin le Duc d'Albe arriva à Deventer le 10. de Juillet, & y trouva Jean Bernard, qui conduisoit 300. Cavaliers Allemans. Aussitôt il donna commission à Jean-Bâtiste del Monte, à Aurelio de Palerme, & à George Machuca, pour engager chacun une compagnie de Cavalerie des Italiens & des Albanois qui avoient depuis peu servi en France, & qu'on avoit renvoyés. Il en donna aussi une à Lopez d'Acuña, pour lever une compagnie de Cavalerie légere Espagnole.

Le lendemain, le Duc d'Albe partit de Deventer avec ses troupes; & à la tête d'une compagnie d'Arquebusiers à cheval, commandée par Montero, il vint à Ommen. Le jour suivant il arriva à Coevorden, ville fameuse par la bataille célèbre qui y fut donnée le 28. de Juillet 1227, dans laquelle Othon Evêque d'Utrecht (que d'autres appellent Bernard) fut surpris & tué avec 500. des principaux de son armée, par Rodolphe de Frise, entre le marais & la ville: Gerard Duc de Gueldre, & Gisebert Arnestel, Hollandois, qui commandoient l'armée sous l'Evêque, furent faits prisonniers.

De Coevorden, le Duc d'Albe alla le lendemain à Rolde, qui en est éloigné de deux milles; il y trouva Chiappino Vitelli avec la Cavalerie de Brunswic. Là il apprit que l'ennemi attendoit de jour en jour un renfort de 600. Cavaliers Allemans, & de 1500. hommes de pied, que le Comte de Hoogstrate avoit depuis peu levés en France, en Flandre & dans la Lorraine; & qu'il se disposoit à attaquer un fort élevé par les Royalistes, dans lequel on avoit mis trois compagnies du regiment de Buech: ce qui fit qu'il continua sa route, & partit de grand matin, faisant marcher à la tête de son armée 300. Arquebusiers, commandés par Montesdoca, par Diégo de Bracamonte & par Laurent Perea, avec quelques charettes chargées de vivres. Le Comte de Meghem vint le rece-

(1) Meteren le nomme, *Van den Berghe.*

(2) Meteren met le château *de Heerenbergh.*

(3) Mendoza met, *Venlo*, au lieu de Trenel. DUPUY.

cevoir en chemin, avec sa Cavalerie & son Infanterie; & enfin il arriva sans aucun accident à Groningue. Ayant passé au travers de la ville, il alla loger près de la porte de la Riviere. Il y tint Conseil avec le Prieur Ferdinand son fils, Vitelli, Noercarmes & Londono. Suivant ce qui y fut reglé, après avoir bien fait examiner le camp des ennemis, il envoya devant lui César d'Avalos, & Curtio Martinengo, avec la Cavalerie légere & des Arquebusiers à cheval, pour applanir les avenuës, & fortifier insensiblement quelque logement auprès des ennemis.

Louis de Nassau se fortifie dans son camp.

Louis de Nassau avoit déja abandonné le monastere & les autres postes qui étoient devant, & il s'étoit retiré dans son camp, où il s'étoit fortifié; ensorte qu'il étoit couvert d'un côté par la riviere, & de l'autre par un fossé très-profond. Il avoit aussi fait construire deux ponts sur la riviere, & fortifier deux maisons à l'autre bord. Il y avoit fait faire des canonieres, y avoit mis garnison, & y avoit fait porter des torches; afin que s'il en étoit besoin, on pût aisement mettre le feu à ces maisons, & que l'armée du Roi ne pût pas s'en servir. Il avoit encore fortifié à sa gauche Maison-rouge, lieu assez proche du camp.

Le Duc d'Albe y envoya d'abord Gaspard de Robles avec 200. Arquebusiers, commandés par Ganteau & Germigny. Après un combat long & opiniâtre, ils s'en rendirent enfin les maîtres : alors ils donnerent avis au Duc d'Albe, que l'ennemi songeoit à se retirer, & qu'il étoit à propos de l'attaquer par cet endroit, qui étoit le moins fort. En effet, il n'y avoit que le fossé entre deux; & pour le forcer, il n'y avoit ni riviere ni ruisseau à passer. Le Duc envoya aussi-tôt 200. Arquebusiers du regiment de Sardaigne, sous les ordres de François de Beaumont, & ordonna que, dès qu'on verroit l'ennemi abandonner ses retranchemens, on l'attaquât de ce côté-là. On avoit aussi préparé des bateaux, afin que si l'ennemi demeuroit plus long-tems dans son camp, l'armée du Roi pût le lendemain passer la riviere & l'attaquer de l'autre côté.

Louis de Nassau reçut cependant, par les derrieres de son camp, un renfort de six enseignes d'Allemans & de seize de François, commandés par George de Lallain Baron de Ville, frere du Comte de Hoogstrate, qui étoit dans le parti du Prince d'Orange. Il étoit midi, lorsque le Duc d'Albe apprit par ses espions que l'ennemi pensoit à décamper. Il chargea aussi-tôt Alfonse d'Ulloa de se mettre à la tête d'un detachement de 400. Arquebusiers Espagnols, sous les ordres de Diégo Henriquez, d'Inigo de Medinilla, de Ferdinand d'Anasco, d'André de Salazar, Gouverneur de la citadelle de Palerme en Sicile, & de Jean d'Espuches, Castelan de Piombino en Toscane, & d'attaquer le retranchement des ennemis. Il commanda en même tems à Nicolas Basta & à Montero, que si l'ennemi ne se retiroit pas ce jour-là, ils l'attaquassent avec la Cavalerie par la droite, où Vitelli avoit fait applanir les chemins : non qu'il espérât de le forcer (car la situation naturelle du terrein en rendoit l'accès très-difficile) mais pour l'empêcher de s'en aller, & l'amuser jusqu'au point du jour; afin qu'on eût le tems de l'investir de tous les côtés, & de le forcer à une bataille. Louis de Nassau étant déja sur le point de partir, & ayant fait pren-

CHARLES IX. 1568.

Combat où les Espagnols ont de l'avantage.

prendre les devants à une partie du bagage, les troupes du Roi l'attaquerent avec tant de vigueur, qu'ayant franchi le fossé, ils pousserent l'ennemi jusques dans l'intérieur de son camp, & passerent les ponts dont nous avons parlé: mais le feu qui fut mis aux maisons par les fuyards, empêcha les Espagnols de les poursuivre. Il y eut 300. hommes de Nassau tués, on prit trois piéces de campagne & un drapeau. Diégo Henriquez, Alfonse de Vargas, Anasco & Medinilla combattirent avec une extrême valeur; & l'ardeur des Royalistes fut telle, que plusieurs de la Cavalerie légere descendirent de cheval pour passer la riviere à la nage, tenant d'une main la queuë de leur cheval, & une pique de l'autre. Le combat dura jusqu'au soir. Le Duc d'Albe ayant alors fait battre la retraite, revint à Groningue.

Il y laissa Jean Buech pour garder la ville, avec quatre enseignes d'Allemans & la Cavalerie de Brunswic, parce qu'on ne pouvoit en faire aucun usage dans ces lieux. Ensuite il envoya Chiappino Vitelli avec 2000. hommes de pied, pour poursuivre les ennemis dans leur fuite, & lui donna une compagnie de Cavalerie Allemande, sous la conduite de Jean Bernard. Le Duc le suivit avec deux cornettes de Cavalerie légere; & ayant appris que Nassau avoit tiré deux enseignes d'Infanterie de Dam, pour renforcer son armée, & qu'il marchoit avec toutes ses troupes à Zuytbroek (1); il y envoya César d'Avalos avec 500. des Arquebusiers de Vitelli & sa compagnie de Cavalerie. Pour lui, il alla à Wedde, château apartenant à la maison d'Aremberg, & de-là à Reiden, village de l'Evêché de Munster, où il y a un pont de bois sur l'Ems. Il le fit sur le champ fortifier part un fort qu'il fit construire à l'autre bord, & il y mit garnison. Bernardin Mendoza reproche dans ses Mémoires à Louis de Nassau, comme une très-grande faute, de ne s'être pas rendu maître de ce pont; parce que l'ayant une fois pris & transferé son camp de l'autre côté de la riviere, il auroit pû, sans courir aucun danger, attendre les secours que le Prince d'Orange son frere lui amenoit d'Allemagne, ayant entre les troupes du Roi & son armée, l'Ems, qu'il n'étoit pas possible de passer à gué.

Le Duc d'Albe part de Reiden pour livrer bataille à Louis de Nassau.

Tandis que le Duc d'Albe étoit à Reiden, ses espions vinrent lui dire que Nassau s'étoit campé à deux milles de ce village, à Gemmingen, autre village du Comté d'Emden, situé à l'embouchure de l'Ems. Il en partit donc le 21. de Juillet, dans le dessein de livrer combat à Nassau, qui ne pouvoit l'éviter, ayant l'ennemi de front & la riviere à dos. Le Duc se mit en chemin de très-grand matin, pendant un brouillard fort épais. Mais le soleil l'ayant dissipé, après qu'il eût fait un mille & demi, il fit faire alte à sa Cavalerie dans un lieu avantageux. Ensuite il confia la garde du pont au Prieur Ferdinand, pour n'y laisser passer qui que ce fût sans un ordre exprès. Puis prenant avec lui de Noercarmes & Vitelli, il envoya devant Sancho d'Avila, pour reconnoître les ennemis d'un autre côté.

(1) Où le Comte de Meghem avoit eu son quartier la veille du jour que le Comte d'Aremberg fut tué. *Edit. des Dreuarts, in f. o. d.*

té. Il s'avança un peu & manda au Prieur de lui envoyer César d'Avalos, avec une compagnie de Cavalerie, & 200. Arquebusiers du regiment de Lombardie, sous les ordres de Diégo de Carvajal. Il leur fit encore faire alte dans cet endroit, & leur ordonna de garder le passage. Après s'être avancé plus loin, ne pouvant rien apprendre de certain de l'ennemi, les uns lui disant qu'il s'arrêtoit à Gemmingen, & les autres, qu'il plioit bagage pour se retirer; il fit marcher Julien Romero & Sancho de Londono, chacun avec 500. hommes des regimens d'Espagne, commandés par les Capitaines François de Valdes, Ferdinand de Tolede, Lopez de Figueroa, Jean Osorio d'Ulloa, Marc de Tolede, Louis Reynoso, Antoine de Tolede, Laurent Perea, Ferdinand de Savedra, Ruiz de Zapata, Diégo de Carvajal, Ferdinand de Medinilla, Diégo Henriquez, & Pierre Gonsalve de Mendoza: Alfonse d'Ulloa & Gonsalve de Bracamonte, eurent ordre de rester. Il fit suivre ce détachement par César d'Avalos & Curtio Martinengo, avec la Cavalerie. Voici comme il avoit disposé l'ordre de bataille. Les Espagnols étoient à la tête, & derriere eux les Allemans; puis quinze enseignes de Flamans, commandés par le Baron de Hierges & Gaspard de Robles de Billy. L'arriere-garde étoit composée de 300. Cavaliers, suivis de Jean Bernard, avec sa compagnie de Cavalerie. Tous marchoient en battaillons quarrés, se suivant les uns les autres par pelotons, parce que les levées étoient étroites, & que les champs qui sont au dessous, quoique verds en apparence, étoient inaccessibles par les goufres marécageux dont ils étoient remplis, & qu'ainsi il n'étoit pas possible à une armée de s'étendre davantage.

Bataille de Gemmingen gagnée sur les Confédérés.

Sancho d'Avila, Salazar, Alfonse de Vargas, Bernardin de Mendoza, & quelques autres Gentilshommes, coururent pour s'emparer d'un pont qui étoit sur un canal, dont les eaux se jettent dans l'Ems. Mais les ennemis y étoient déja venus en grand nombre, pour abattre & démolir les levées & les digues, inonder la campagne, rendre impraticables tous les chemins, & incommoder l'armée Royale dans son camp. Les ennemis furent répoussés, & on les empêcha de continuer leur ouvrage. Cependant, avant qu'on eût rebouché les canaux qu'ils avoient ouverts, il se répandit dans la campagne une si grande quantité d'eau, que le soldat en certains endroits en avoit jusqu'à la moitié du corps: & s'ils eussent commencé leur travail de grand matin, ils auroient sans doute contraint le Duc d'Albe de reculer. Mais ayant commencé trop tard, & ayant été trop tôt repoussés, ce fut un ouvrage commencé, sans pouvoir être achevé, dont ils ne tirerent pas grande utilité.

Cette seconde faute de Nassau fut plus considerable que la première qu'il avoit faite, en ne se rendant pas maître du pont de Reiden. Le desir de la reparer lui fit envoyer 4000. Arquebusiers, pour reprendre ce pont. Ils combattirent avec beaucoup de bravoure, mais avec peu de succès. Car les troupes du Roi s'étant défenduës long-tems, quoiqu'en petit nombre, il leur vint un renfort d'Infanterie, qui ranima leur courage; enfin ils mirent en fuite avec beaucoup de perte les Arquebusiers de Nassau, qui trouvant sans cesse des trous, ne pouvoient presqu'avancer, &

CHARLES IX. 1568.

avoient peine à se réjoindre à leurs gens. Gabriel Manrique, fils du Comte Osorio, fut tué dans ce combat. Julien Romero & Sancho de Londono, qui étoient dans la première ligne, vinrent remplacer ceux qui étoient déja fatigués du combat, s'approcherent de l'ennemi, & l'engagerent de nouveau à combattre: ils furent suivis par Ruiz de Zapata, & par Diégo de Carvajal, avec 1200. Arquebusiers. Louis de Nassau, pour se mettre en bataille devant le village de Gemmingen, avoit partagé son armée en deux gros corps. Le front étoit tourné du côté de l'ennemi; la Cavalerie étoit à la droite, la gauche étoit couverte par la riviere d'Ems, & les canons étoient devant le corps de bataille. Comme les troupes du Roi se trouverent fort incommodées de ce canon; elles s'avancerent pour en venir aux mains. Celles de Nassau les méprisant à cause de leur petit nombre, sortirent de leurs retranchemens, & descendirent dans la prairie qui étoit au dessous, enseignes déployées. Mais Lopez de Figueroa les repoussa, les mit en fuite, jetta dans leurs esprits une terreur qu'ils communiquerent aux autres; & en se retirant en désordre, ils rompirent leur propre Cavalerie. D'Avalos venant aussi-tôt à la charge avec de la Cavalerie; & Pierre Gonsalve de Mendoza avec Medinilla, accompagnés d'Arquebusiers, entrant par force dans les maisons voisines, le Duc d'Albe arriva avec toute l'armée, & acheva la défaite des ennemis, qui étoient déja en désordre & débandés.

Ils éprouverent dans le même tems, & presque dans le même lieu, deux malheurs bien différens: car une partie furent brûlés avec les maisons où l'on avoit mis le feu, & les autres furent noyés dans la riviere qui étoit au dessous du champ de bataille: les bonnets ou chapeaux de ces derniers, poussés par la marée qui montoit alors, porterent à Groningue les nouvelles d'une bataille qu'on n'avoit encore pû apprendre d'ailleurs. Le carnage continua depuis midi jusqu'au soir, & ne cessa point depuis le commencement de la nuit jusqu'au jour suivant. Les chemins étoient si couverts de cadavres, de cuirasses, de casques, d'épées, d'armes, qu'on ne sçavoit où mettre le pied. Quelques Allemans s'étant refugiés dans une Isle à l'embouchure de la riviere d'Ems, le Duc d'Albe y envoya dès le matin Lopez de Figueroa, de Hierges & Billy, qui les taillerent en piéces, sans qu'il en échapât un seul. D'Avalos & Martinengo poursuivirent les restes de l'armée défaite jusqu'à quatre milles d'Allemagne, ce qui n'est presque jamais arrivé.

Grande perte des Confédérés.

Les Confédérés perdirent plus de 7000. hommes: on prit vingt drapeaux, les autres furent jettés dans la riviere; l'armée Royale s'empara de 16. piéces de canon, & de tous les bagages, même de ceux du Comte de Hoogstrate, qui avoit quitté l'armée peu de tems auparavant. Henri de Siegen, Lieutenant de Nassau, fut fait prisonnier. Jamais si grande victoire ne coûta si peu de sang aux vainqueurs; car il n'y eut pas dans l'armée Royale plus de huit personnes tuées. Louis de Nassau, & Juste Comte de Schaumbourg, après avoir fait des prodiges de valeur, eurent bien de la peine à gagner à la nage l'autre bord de la riviere, où ils monterent sur une petite barque, & se retirerent à Emden. On a dit que la cause d'une

ne si grande défaite fut un soulevement excité parmi les troupes, à l'occasion d'un payement qu'on leur avoit promis, & qu'on ne fit pas dans le tems. C'est-ce qui fit qu'ils ne garderent pas leurs postes, & qu'ils n'obéïrent point à la voix de leurs Chefs; & que, pressés par l'ennemi, ils ne firent presqu'aucune résistance. Tel fut le succès de la bataille donnée à Gemmingen le 21. de Juillet, dont le Duc d'Albe envoya aussi-tôt la nouvelle à Philippe par André de Salazar, & au Pape par Carrillo de Merlo. Il écrivit en même tems à Jean de Hoya (1) Evêque de Munster, pour lui faire part de la victoire qu'il venoit de remporter, & pour se plaindre à lui de ce que le Comte d'Emden avoit fourni des vivres & des munitions à l'armée de Nassau. Le Duc avoit même quelque envie de le traiter en ennemi: mais les obstacles qui s'offrirent, & les affaires qui l'appelloient ailleurs, lui firent changer de sentiment.

Ayant demeuré deux jours à Gemmingen, il en partit pour Dam. Les goujats & les valets d'armée brûlerent presque tous les villages qui se trouverent sur le chemin, pour venger la mort de leurs maîtres qui avoient été tués dans la défaite du Comte d'Aremberg. Les païsans irrités de cette cruauté, en prirent quelques-uns, qu'ils amenerent au Prince de Nassau. Le Prince fit grace aux Italiens & aux Flamans; mais il traita les Espagnols suivant les loix rigoureuses de la guerre. Ce qui fit tant de peine à ceux de cette Nation, que le regiment de Sardaigne Espagnol, sans écouter la voix de leurs Chefs, & sans se soucier de leurs ordres, se répandirent çà & là dans tout le païs, & y mirent le feu, sans épargner qui que ce fût. Le Duc d'Albe, pour punir un procedé si indigne, & pour se laver lui-même de la honte d'une telle action, cassa le regiment, à la reserve de Martin Diaz & de 500. soldats qui n'y avoient point eu de part.

De Dam, le Duc vint à Delfziel, place considerable par son port, qui est très-commode & très-propre pour le transport des vivres & des munitions, il y laissa une garnison convenable, & revint à Groningue. De-là il envoya Alfonse d'Ulloa, pour se rendre maître d'Olsen, château apartenant au Comte de Batenbourg, fort par sa situation & par un fossé profond. Il y vint avec dix sept enseignes de son regiment, & les compagnies de Cavalerie de Jean Velez de Guevara & d'Aurelio de Palerme, douze gros canons & deux coulevrines. Il fit approcher le canon, & battit la place pendant deux jours. Lorsqu'il se disposoit à donner l'assaut, la garnison quitta le château, & se dispersa la nuit de côté & d'autre. D'Ulloa y laissa 50. soldats & retourna à Boisleduc. Le Duc d'Albe, après avoir reglé toutes ses affaires à Groningue, & avoir fait construire une forte citadelle, pour retenir dans le devoir une ville si peuplée & à laquelle il ne se fioit pas, alla par Amsterdam à Utrecht, où Fréderic son fils vint au devant de lui avec 2500. hommes d'Infanterie Espagnole, & de l'argent, plus qu'il n'en faloit pour payer son armée pendant plusieurs mois. Son pere le declara sur le champ Général de l'Infanterie, & ayant fait la revûë de toutes ses troupes, il trouva 6000. chevaux, & 30000. hommes de pied. Pour inspirer la terreur aux peuples de ce païs, il fit cou-

Le château d'Olsen, pris par les Espagnols.

(1) Ou *Hoyen*.

CHARLES IX. 1568.

couper la tête à une vieille femme d'Amsterdam fort riche, âgée de 80. ans, parce qu'elle avoit reçu un Ministre dans sa maison.

Représentations du Prince d'Orange pour engager l'Empereur à interceder pour les Flamans.

Dans le même tems une grande quantité d'hommes qui n'étoient pas encore armés, mais qui s'étoient assemblés pour s'engager à servir sous Juste de Soete de Villiers, furent surpris par les Espagnols dans le Duché de Juliers près de Dalem; une partie fut taillée en piéces, & l'autre fut dissipée. Cependant le Prince d'Orange levoit en Allemagne le plus de troupes qu'il pouvoit, & sollicitoit tous ses amis à le secourir. Il avoit envoyé des députés à l'Empereur, pour justifier les levées que la nécessité l'avoit contraint de faire dans l'Empire; pour le supplier, comme le Chef de la maison d'Autriche en Allemagne, d'avoir compassion des Païs-bas, dont ses illustres ancêtres tiroient leur origine; & pour lui remontrer, que les Espagnols tourmentoient cruellement ces Provinces, autrefois si florissantes, & que la sagesse & la prudence des Seigneurs & des Etats avoient trouvé le moyen de pacifier: qu'ils avoient tiré contre les Grands & les riches, le glaive terrible & odieux de l'Inquisition, qu'on devoit plutôt employer contre les Maures: qu'on ne pouvoit exprimer leur rapacité & leur barbarie; que les Flamans en avoient souvent porté leurs plaintes au Roi, & lui avoient député les principaux de la Noblesse, qui n'en avoient reçu qu'un traitement bien indigne des services importans qu'ils avoient rendus: que ces misérables peuples, au désespoir de n'être pas écoutés de leur Prince, qui s'étoit laissé prévenir par les calomnies de leurs ennemis, avoient été forcés de recourir aux armes, comme au seul moyen de remedier à leurs maux, prêts à les quitter, si-tôt qu'ils seroient délivrés de la crainte du joug barbare & tyrannique, sous lequel les étrangers qui les gouvernoient les faisoient gémir: qu'ainsi ils supplioient très-humblement Sa Majesté Impériale d'interposer son autorité auprès du Roi d'Espagne son cousin, & de lui faire voir qu'il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir la paix dans les Païs-bas, que d'en retirer les garnisons étrangeres, d'ôter aux peuples tout lieu de craindre l'Inquisition, de leur conserver leurs privileges, leurs libertés & leurs franchises; de rendre justice à tous également, & de chercher dans une assemblée générale des Seigneurs & des Etats, les moyens de procurer & d'affermir la tranquillité publique.

Vains efforts de l'Empereur auprès de Philippe pour l'adoucir.

L'Empereur Maximilien ne rejetta pas les sollicitations & les prieres du Prince d'Orange. Mais comme il étoit d'un caractère doux & prudent, il crut qu'il ne s'agissoit pas seulement des intérêts des Païs-bas, dont une grande partie relevoit de l'Empire, mais que cette affaire regardoit l'Empire même. Il apprehenda que l'Allemagne se souvenant encore de la guerre que les Espagnols y avoient récemment allumée, ne se soulevât, & il jugea qu'il devoit au plutôt traiter de cette importante affaire avec Philippe. Pour donner plus de poids à ses raisons, & pour faire une plus vive impression sur l'esprit de son cousin, il persuada à Charles son frere, Prince qui aimoit beaucoup la paix, d'aller en Espagne, tant pour d'autres raisons qui le regardoient en particulier, que pour se mettre à la tête d'une négociation, dont dépendoit non seulement la tranquillité des

Païs-bas, mais la paix de l'Empire. Le Prince Charles y consentit d'autant plus volontiers, qu'il prévoyoit que, si le feu de la guerre étoit une fois bien allumé en Flandre, il ne seroit pas aisé de l'éteindre; que par une suite nécessaire, les forces du Roi d'Espagne, son cousin, qui seroient bien mieux employées contre le Turc, ennemi declaré de la maison d'Autriche, & son ennemi particulier à cause du voisinage, seroient transportées ailleurs; & que les frontieres de l'Allemagne n'en pourroient tirer aucun secours.

Charles prit donc sa route par l'Italie, vint à Genes, où il trouva une flote qui le transporta en Espagne. Il fit toutes les instances possibles auprès de Philippe. Mais il étoit trop tard; le sort en étoit jetté: il n'y avoit plus ni honneur ni sûreté à rappeller en Espagne l'armée & le Duc d'Albe, qu'on avoit envoyés en Flandre, & le Roi étoit même persuadé qu'il terniroit sa réputation, s'il paroissoit si-tôt se répentir d'une résolution qu'il avoit prise malgré les remontrances & les oppositions de tous les Princes ses alliés; & quoiqu'il n'ignorât pas que cette expédition lui attiroit la haine de tous les Ordres de l'Empire, il publia l'année suivante un Mémoire en langue Allemande, pour se justifier, dans lequel il s'efforçoit, en exagerant le crime des Flamans, & en les faisant passer pour coupables de lèze-Majesté, de faire voir que sa conduite étoit fondée sur la justice.

Le Prince d'Orange assemble une nombreuse armée.

Déja le Prince d'Orange, auprès duquel Louis de Nassau son frere s'étoit retiré après la défaite de Gemmingen, avoit rassemblé une nombreuse armée, dans laquelle il y avoit quarante quatre enseignes d'Infanterie Allemande, commandée par Nicolas Hadstadt, (Gentilhomme d'Alsace, & pour cela proscrit par Ferdinand d'Autriche) par Veyt Schooner, & par Balthasar Wolf; 3000. hommes de pied Flamans & François: 7000. chevaux sous les ordres de Fréderic de Roltzhausen, Maréchal de Hesse, (qui s'étoit distingué par une expédition en France, entreprise six ans auparavant) de Théodoric de Schomberg, de Juste Comte de Schaumbourg, d'Albert Comte de Nassau, de Burchard Comte de Barby, d'Othon de Malsbourg, d'Herman Rydesal, & d'Adam de Welsen. Cette armée avoit six piéces de campagne, & quatre gros canons. Les principaux d'entre les Flamans étoient le Comte de Hoogstrate, & l'aîné de Batenbourg (car le Duc d'Albe avoit fait exécuter ses deux freres) Waroux, Risoire, Carloo, Hamets, Boxtel, Louverval (1), & autres. Ils avoient cette devise sur leurs drapeaux: *Pro lege, grege, & Rege.*

Mémoire qu'il publie.

Toutes les troupes du Prince d'Orange étant réunies, il publia le 28. de Juillet un Mémoire, dans lequel il rendoit compte des raisons qui l'avoient déterminé à prendre les armes pour la gloire de Dieu, pour le bien du Roi, pour les intérêts de Sa Majesté Impériale & de ses fils, héritiers du Roi d'Espagne, contre la cruelle tyrannie du furieux Duc d'Albe. Il y rappelloit le souvenir de tout ce qui avoit précédé; & il imploroit, pour pouvoir réüssir dans une entreprise dont dépendoit le salut de tant de peuples,

(1) On lit par-tout, *Lomerval*, dans les Editions de Drouart.

Charles IX. 1568.

ples, les secours, la faveur, & les bons offices de tout le monde. Etant arrivé à Romerstorff dans l'Archévêché de Tréves au commencement de Septembre, il y fit la revûë générale de son armée, & ayant passé le Rhin, il vint à S. Vit, village de son domaine. Ayant ensuite demandé au Duc de Cléves la permission de faire passer son armée sur ses terres, Louis de Nassau, son frere, prit Aremberg de force, & passa la garnison Espagnole au fil de l'épée. Il se rendit aussi maître de Kerpen & d'Eppen entre Cologne & Duren; de Hornes on & de Witten, maison du Comte de Culembourg. Il tira une grande somme d'argent d'Aix-la-Chapelle. Puis il prit sur le Rhin environ 18. vaisseaux chargés de marchandises d'Italie, que les marchands racheterent à grand prix. Il défit aussi quelques compagnies de l'armée du Roi près de Noiteim.

Comme le Prince d'Orange s'arrêta assez long-tems en cet endroit, le Duc d'Albe étoit incertain s'il marcheroit vers le Luxembourg & la Flandre, ou du côté des frontieres de France. Ainsi, comme il craignoit pour la Franche-Comté, quoique les Suisses fussent obligés par leurs traités avec l'Espagne de la défendre, il envoya à de Vergy Comte de Champlite, Gouverneur de cette Province, une somme considerable, que des Banquiers lui prêterent à de gros intérêts. Il chargea aussi de Noercarmes, le Comte de Reux, & Christophle de Mondragon, Gouverneur de Damvilliers, de lever de la Cavalerie & de l'Infanterie, & de le secourir en cas de besoin. Il envoya sur le champ Gaspard de Robles avec son regiment dans ce païs, avec ordre de faire rentrer dans Limbourg Antoine de Berrio, Enseigne de Diégo de Carvajal, avec un détachement de cinquante Espagnols. Pour lui, comme il avoit beaucoup de prudence & d'habileté, & qu'il prévoyoit que la bonne intelligence & la subordination ne subsisteroient pas long-tems entre tant de nations qui composoient l'armée ennemie, & qui étoient sans engagement & sans solde, il se disposa à se tenir sur la défensive. Il employa du tems à ramasser ses forces, jugeant prudemment que, quand on a affaire à une armée plus nombreuse & plus forte, il vaut mieux temporiser & se battre en retraite que d'attaquer. Cependant, pour ne pas abandonner ses gens dans le danger, il vint à Maastricht avec quatre regimens Allemans, commandés par Alberic Comte de Lodron & Philippe d'Eberstein, & ayant joint le reste de l'armée, il y passa la Meuse, fortifia son camp, & fit construire un pont de bateaux, afin de faciliter les courses qu'il vouloit faire dans le Païs, pour faire le dégât dans tous les lieux par où l'ennemi devoit passer, & pour lui ôter la commodité des passages, & les moyens d'avoir des vivres & des provisions. Il eut soin aussi de faire semer une grande quantité de pointes de fer & de clous dans les endroits de la Meuse qu'on pouvoit passer à gué, afin de rendre le passage également dangereux, pour les hommes & les chevaux. Il y avoit dans l'armée du Duc d'Albe seize mille hommes de pied, sçavoir quarante enseignes d'Espagnols, quinze de vieilles troupes Flamandes, tirées des garnisons voisines, six commandées par Philippe de Lanoi de Beauvois, cinq par Charles d'Arsilles, Gouverneur de Landrecy, & cinq par Jaques de Briac, Gouverneur de Marienbourg,

Prudente temporisation du Duc d'Albe.

dix

dix du Baron de Hierges, cinq de Mondragon, cinq de Gaspard de Robles, qui s'étoit chargé de défendre Ruremonde dans le Duché de Gueldre, & vingt d'Allemans, sous les ordres d'Alberic de Lodron & du Comte d'Eberstein. CHARLES IX. 1568.

Cependant il s'éleva dans l'armée du Prince d'Orange une sédition militaire, comme le Duc d'Albe l'avoit prévû; & tandis que le Prince travailloit à l'appaiser, il pensa être tué d'un coup de pistolet, qui frappa la garde de son épée. Les soldats furieux tuerent de Malsbourg, & quelques autres qui étoient avec lui. Cette émeute étant un peu appaisée, le Prince fit plier bagage, & alla dans le païs de Liége, après avoir fait une tentative inutile sur la ville de Liége, qu'il avoit cru pouvoir surprendre, & il arriva sur le bord de la Meuse. Il y fit sans cesse différentes marches au-dessus & au-dessous, pour tenir le Duc d'Albe en suspens, & pour l'empêcher de découvrir l'endroit où il avoit résolu de passer cette riviere.

Sédition dans l'armée du Prince d'Orange.

Enfin le 7. d'Octobre il s'approcha d'un gué de la Meuse, auquel on n'avoit pas pensé, assez près de Stockem proche Maseyk. Il envoya aussi-tôt quelques Cavaliers pour sonder & nettoyer le gué; & il les fit suivre de la plus grande partie de sa Cavalerie, à qui il donna ordre de serrer leurs rangs, & de se ranger en haye dans la riviere depuis un bord jusqu'à l'autre. Par ce moyen on arrêta un peu le cours rapide du fleuve. Ainsi le Prince d'Orange fit passer la Meuse à son armée, sans aucun danger, au grand étonnement du Duc d'Albe, qui le vit d'un lieu élevé, l'admira, & en fut effrayé. Plusieurs ont cru que si le Prince avoit marché vers l'armée du Roi, il l'auroit surprise & dissipée sans peine; comme on se souvenoit encore qu'il étoit arrivé, lorsque l'Empereur Charles V. ayant passé l'Elbe à Muhlberg, défit Jean-Fréderic Electeur de Saxe. Mais le Prince crut avoir assez fait de ramasser toutes ses troupes encore fatiguées & toutes trempées, & de les retenir dans un camp bien fortifié.

Ce Prince passe la Meuse au grand étonnement du Duc d'Albe.

Cependant le Roi de France écrivit au Duc d'Albe, pour le remercier de ses services: il lui offrit un secours de deux mille chevaux, qu'il devoit lui envoyer, commandés par Claude de Lorraine Duc d'Aumale, & par Artus de Cossé, Maréchal de France, qui avoient ordre dedissiper entierement, avant qu'elles fussent assemblées, les troupes des Protestans qu'il avoit appris qu'on levoit sur la frontiere. Le Duc remercia le Roi, & accepta ses offres. Puis il envoya Charles-Philippe de Croi Marquis de Havré, frere du Duc d'Arschot, pour les recevoir & les lui amener. Mais nos François n'ayant point paru sur la frontiere au jour marqué, le Marquis revint trouver le Duc d'Albe, qui s'étoit retranché proche Maastricht, dans un lieu que les habitans appellent communément le camp de l'Empereur. Pendant qu'il y étoit, ce Général ombrageux & défiant fit pendre un Trompette que le Prince d'Orange avoit envoyé à Maastricht; soit pour intimider les autres, soit qu'il appréhendât que ce Trompette ne pratiquât quelque secrete intelligence avec les bourgeois. Tandis que le Duc se tenoit enfermé dans son camp, il y eut quelques légeres escarmouches entre les deux armées, celle du Roi évitant avec soin d'en venir

La disette des vivres incommode beaucoup le Prince d'Orange.

CHARLES IX. 1568.

venir à une bataille générale. Elle avoit abondamment toutes les provisions nécessaires, & celle du Prince n'avoit au contraire des vivres que pour peu de jours. C'est-ce qui l'obligea d'abord à marcher vers Tongres, ville du païs de Liége, puis à retourner sur ses pas à Sainte-Gertrude, vers Saint-Truden; le Duc d'Albe le suivant toûjours, & harcelant son arriere-garde. Là les troupes du Roi ayant dressé des embuches à celles du Prince, il y eut un combat fort vif, où Marc de Tolede donna des marques signalées de sa valeur. Le Prince, qui manquoit de vivres, se répandit dans le Brabant, & pénétra jusqu'à Tillemont, ou Thienen, à trois milles de Louvain, où le Baron de Hierges, que le Duc d'Albe avoit envoyé devant, s'étoit enfermé. Dans la marche le Prince attaquoit sans cesse le Duc, & n'omettoit rien pour l'engager à une bataille. Le Duc qui s'étoit retranché dans son camp, assez près de Tillemont, ayant appris que le Prince vouloit faire passer le Geet à son armée, commanda Fréderic son fils & Chiappino Vitelli, avec quatre enseignes d'Espagnols, quelques compagnies de François & de Flamans, & quelques cornettes de Cavalerie, pour s'emparer d'un chemin étroit environné de bois de tous côtés, par où l'ennemi devoit passer. On mit dans ces défilés Montesdoça & Salinas avec cinq cens Arquebusiers. Le Prince d'Orange n'ayant paru avec toute son armée que vers le coucher du soleil, on ne fit rien ce jour-là, quoique le Comte de Hoogstrate fût d'avis & pressât le Prince de donner le combat. L'affaire fut remise au lendemain, à cause de la nuit qui approchoit, & que les deux armées passerent sous les armes, n'ayant entre elles qu'une petite colline. Le lendemain l'armée du Prince s'étant mis en marche, quoiqu'on ne sçût pas quelle route il avoit envie de prendre, le Duc d'Albe mit la sienne en bataille dès le grand matin en cet ordre : la Cavalerie légere étoit à la tête, Fréderic de Tolede suivoit avec toute l'Infanterie, & six cornettes de Cavalerie Allemande fermoient la marche.

Le Prince d'Orange est défait par le Duc d'Albe.

Aussi-tôt la Cavalerie légere du Duc commença le combat très-vivement, prit une enseigne, & s'empara de la colline, d'où l'armée découvroit aisément ce qui se passoit dans celle des ennemis. Le reste de l'armée étant en marche, & quatre cornettes de Cavalerie Allemande s'étant avancées, le Baron de Chevreau qui commandoit les Mousquetaires à cheval, pressa fortement le Duc d'Albe de charger l'arriere-garde des ennemis, quoique l'Infanterie ne fût pas encore arrivée. L'occasion étoit d'autant plus favorable, que l'avant-garde avoit déja passé le Geet, & qu'il sembloit qu'on pouvoit plus surement vaincre une partie de l'armée ennemie, qui se trouvoit separée de l'autre par une riviere. Mais le Duc, qui ne connoissoit pas bien les lieux, ne voulut pas le permettre; & tandis qu'il envoyoit un païsan pour les examiner, il pensa perdre une belle occasion de remporter un grand avantage. Il ne laissa pas d'envoyer Sancho d'Avila & Gonsalve de Bracamonte, chacun avec un détachement de six cens hommes, pour s'emparer des défilés dont nous avons parlé : Gaspard de Robles fut chargé avec son regiment d'attaquer les ennemis. Le combat fut encore très-vif : les troupes du Roi, quoiqu'en plus petit nombre, ani-

animées de l'espérance d'être soutenuës par le reste de l'armée, qui étoit sur le point d'arriver, combattirent avec tant de valeur, que les Confédérés, quoiqu'en plus grand nombre, perdirent courage, se trouvant sans aucune espérance de secours, parce qu'une grande partie de l'armée étoit déja de l'autre côté de la riviere, ils furent enfin rompus, dissipés, & entierement défaits. Plus de deux mille furent tués par la grêle de la mousqueterie, que tirerent les troupes du Roi, qui n'eurent pas plus de vingt hommes tués, & environ cinquante blessés. Le Comte de Hoogstrate ayant reçû un coup d'arquebuse au pied, en mourut quelques jours après. Everard de (1) Vele de Louverval, Commandant de l'Infanterie Flamande, fut fait prisonnier. Le Duc d'Albe lui fit couper la tête à Bruxelles, où Diégo de Tolede son fils, Connétable (2) de Navarre, vint le trouver.

Le Prince d'Orange reçoit les troupes auxiliaires de France.

Après cette défaite, le Prince d'Orange reçut à Judoigne les troupes auxiliaires de France, qui consistoient en deux mille hommes d'Infanterie, & cinq cens de Cavalerie, commandés par François de Hangest de Genlis, accompagné de Louis de Lanoi de Morvilliers, de Renty, de Mouy, d'Anglure d'Autricour, de Jean Raguier d'Esternai, & de Poyet, Commandant de l'Infanterie. Ces troupes étoient venuës par le Luxembourg, avoient passé entre Dinan & Charlemont, & avoient pillé en passant S. Hubert & Saint-Jangai (3), dans la forêt des Ardennes. Puis ayant mis le feu à l'Abbaye de Saint-Hubert, qui est en très-grande venération dans ces lieux, elles vinrent jusqu'à Tillemont. Ce ne fut pas tant ce renfort, que la disette des vivres, qui obligea le Prince d'Orange à courir de côté & d'autre, dans un païs où il ne trouvoit presque que des villes ennemies. Il changeoit très-souvent de camp, & cherchoit sans cesse l'occasion d'engager le Duc d'Albe à une bataille générale. Le Duc au contraire suivoit toûjours l'ennemi; mais il eut toûjours soin de se camper si avantageusement, & de fortifier si bien son camp, qu'on ne pût le forcer à combattre malgré lui.

L'armée du Prince vint de Judoigne à Heylessem, près de Tillemont, où le Baron de Hierges s'étoit enfermé, résoluë d'y passer la Meuse, si la saison l'eût permis. Mais les pluyes de l'hiver ayant considérablement grossi la riviere, & ne pouvant trouver le gué, ils tournerent à gauche. Le Duc d'Albe, qui étoit à Louvain, prit avec lui le regiment de Mondragon, les compagnies de Cavalerie des Comtes Jean-Bâtiste del Monte, de Sansecondo & de Nuvolara, celle de George Machuca, & la compagnie des Mousquetaires à cheval de Montero. Il suivit les ennemis, atteignit leur arriere-garde sur le chemin de Sainte-Marie, & leur tua cinq cens hommes.

(1) Vander Haer croit que son vrai nom est *Philippe de Marbais Sieur de Louverval.* EDIT. ANGLOIS.

(2) Louis de Beaumont Comte de Lerme possedoit par droit d'hérédité la dignité de Connétable de Navarre. Son fils lui succeda. Ce fils étant mort en 1530. laissa aussi à son fils cette dignité. Celui-ci mourut en 1565. ne laissant que trois filles. Briande, l'aînée, épousa la même année Diégo de Tolede, fils du Duc d'Albe, qui du Chef de sa femme succeda à son beau-pere, fut fait Connétable de Navarre, & a transmis cette dignité à ses descendans jusqu'à ce jour. EDITEUR ANGLOIS.

(3) Ou *Hastiers*, Abbaye.

CHARLES IX. 1568.

mes. Il logea la nuit suivante à Bavais, & il envoya Fréderic son fils à Huy dans le païs de Liége, où il y avoit un pont de pierre sur la Meuse, pour y mettre un corps-de-garde, & empêcher l'ennemi d'en profiter. Le Prince avoit envoyé à Liége demander la liberté d'y passer, promettant de ne faire aucun tort, & offrant des ôtages. L'Evêque (c'étoit Gerard de Groesbeck) & le Chapitre, entierement dévoüés aux Espagnols, l'ayant refusé, le Prince fit tirer quelques coups de canon contre la ville (1), prit sa route à la droite, & descendit dans le Hainaut, où les campagnes étoient plus spacieuses, & où l'on pouvoit espérer de trouver des vivres en plus grande abondance.

Avantage remporté par le Prince d'Orange.

Etant arrivée au Quesnoi, & marchant vers le Cambresis, enfin il trouva ce qu'il cherchoit depuis si long-tems. Ayant rencontré l'armée du Duc d'Albe, il défit dix enseignes Allemandes, huit Espagnoles, & trois compagnies de Cavalerie légere : ainsi il eut en quelque façon sa revanche de la derniere perte qu'il avoit faite. Sancho d'Avila, François de Tolede & Ruy de Lopez furent blessés dans ce combat, & d'Avalos y fut tué. De-là le Prince alla assiéger Câteau-Cambresis; Molleyn, malgré la frayeur dont les habitans étoient saisis, le défendit avec un extrême courage & une très-grande présence d'esprit. Là le Prince se trouvant reduit à une extrême nécessité, se laissa persuader par Genlis & par les autres Officiers François qu'il avoit auprès de lui, de passer en France, où la guerre civile avoit recommencé.

Il vient en France.

Quoique le Roi eût envoyé le Maréchal de Cossé sur la frontiere, avec deux mille hommes d'Infanterie & quelques cornettes de Cavalerie, pour l'empêcher d'entrer dans le Royaume, il ne laissa pas de passer la Somme au-dessus de Saint-Quentin, & de venir jusqu'à Soissons. Gaspard de Schomberg vint l'y trouver de la part du Roi, pour lui dire que Sa Majesté étoit extrêmement étonnée de le voir entrer en France avec une armée si nombreuse, sans lui en avoir fait sçavoir les raisons, & sans avoir fait, suivant une ancienne & loüable coûtume observée entre les Princes, une declaration de guerre : que s'il demandoit la liberté de passer en Allemagne, comme le Roi l'avoit entendu dire, Sa Majesté ne la lui refuseroit pas, à condition que le Prince promettroit de ne faire dans tout le passage aucun acte d'hostilité.

Sa réponse à l'Envoyé du Roi.

Le Prince d'Orange répondit le 5. de Décembre, qu'il avoit fait sçavoir au Roi ses intentions: Qu'il n'étoit pas assez stupide ni assez imprudent, pour entreprendre avec si peu de forces de faire la guerre à un Prince si puissant; mais qu'il n'avoit pû se refuser à la compassion que lui caussoit l'extrême danger où se trouvoient réduits ceux qui professoient la vraye Religion, & dont plusieurs étoient menacés d'une perte qui sembloit inévitable: Qu'il supplioit donc le Roi, par la bonté qui lui étoit naturelle, de regarder en pitié, des sujets qui ne se proposoient que de procurer l'honneur & la gloire de Dieu, de mettre leurs vies en sûreté &

(1) L'expression latine est équivoque. Strada dit formellement que ce fut l'Evêque qui fit tirer quelques coups de canon sur l'armée du Prince d'Orange.

& de servir fidèlement leur Roi, & de vouloir bien faire observer exactement les Edits donnés en leur faveur. Schomberg pendant ce tems-là sonda les pensées du Prince, & lui fit espérer qu'on payeroit ses soldats, s'il vouloit bien sortir de la France sans y faire aucun tort. Puis se servant de son esprit & de son habileté, il essaya de gagner les Officiers & les Chefs de sa connoissance, & en leur représentant l'heureuse situation des affaires de la France, le triste état de celles des Confédérés, & la difficulté de réussir dans leurs entreprises, il tâcha de les engager à quitter le parti qu'ils avoient embrassé. CHARLES IX. 1568.

Murmure des soldats du Prince d'Orange.

Aussi-tôt on entendit de toutes parts dans le camp les murmures des soldats, qui se plaignoient de ce que leurs Chefs, contre la parole qu'ils leur avoient donnée, les exposoient à une perte inévitable, dans une saison fâcheuse, & dans un païs où ils étoient traités comme ennemis, & qui apartenoit à un Prince qui ne leur avoit fait aucun mal: ils se plaignoient aussi de ce qu'on ne leur avoit pas encore payé l'argent qui leur avoit été promis. Le Prince faisant toutes les instances possibles pour les engager à marcher à grandes journées vers le Prince de Condé, ils le refuserent absolument, disant qu'on ne les avoit pas engagés pour faire la guerre au Roi de France, mais seulement au Duc d'Albe: que la paye de tant de mois leur étant dûë, & ne voyant aucun lieu d'en espérer le payement, ni pour le présent, ni pour l'avenir, c'étoit les conduire à une mort certaine: en un mot, qu'on les ramenât dans leur païs, tandis que le Roi de France vouloit bien leur permettre d'y retourner, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Schomberg, après avoir ainsi semé la division dans le camp, s'en retourna & revint à la Cour.

Le Prince d'Orange congédie son armée.

Le Prince d'Orange, qui prévoyoit bien que plus il avanceroit plus il se formeroit de peines & d'embarras, prit le parti, pour ne pas paroître y être forcé, de se rendre aux raisons de Schomberg, & de consentir à ce que le Roi souhaitoit. Ainsi il tourna du côté de l'Allemagne, & il alla à Strasbourg. Là il congédia ses troupes, & vendit sa vaisselle d'argent, afin que s'il ne pouvoit pas entierement satisfaire ses Officiers, il pût au moins par cette marque de libéralité & de générosité les appaiser, & conserver leur bonne volonté pour un tems plus favorable. Il donna de cet argent trois mois de paye à sa Cavalerie, & il s'obligea de leur payer le reste dans l'espace de douze ans, engageant pour sûreté de ce payement sa Seigneurie de Montfort, sa Principauté d'Orange & ses autres biens. Puis il se joignit à Wolfgang de Baviere Duc de Deux-ponts, qui se disposoit à partir pour la France.

Le Duc d'Albe n'ayant plus rien à craindre, après avoir chassé l'armée des Confédérés des Païs-bas, mit ses troupes en quartier d'hiver; le regiment de Sancho de Londono à Utrecht, à Workum & à Bommel; celui de Julien Romero à Bruxelles & à Malines; celui d'Alfonse d'Ulloa, à Maastricht, à Boisleduc, à Weert & à Grave; les compagnies de Billy, à Groningue; celles de Mondragon à Deventer, & celles d'Alberic de Lodron, à Valenciennes & à Anvers.

Affaires d'Allemagne.

Il ne se passa presque rien de considerable en Allemagne pendant l'année 1568.

CHARLES IX. 1568. Mort d'Albert de Brandebourg Duc de Prusse.

1568. au moins pour ce qui concerne les affaires générales de l'Empire: & il y eut peu de faits particuliers, dignes d'être transmis à la postérité. Le 20. de Mars, fête de S. Cuthbert, mourut Albert de Brandebourg, ci-devant Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Ce Prince ne trouvant point d'autre moyen de terminer la guerre qu'il avoit avec Sigismond Roi de Pologne, son oncle maternel, abandonna cette qualité, viola le serment qu'il avoit fait à l'Empire, & fut créé Duc de Prusse l'an 1525, à condition, qu'il cederoit à la Pologne en proprieté Dantzic, Thorn, Marienbourg & Elbing, & qu'il tiendroit la Prusse en fief, dont il feroit hommage à la couronne de Pologne. Il se maria ensuite; & ayant embrassé la Confession d'Augsbourg, il établit une célèbre Université à Konigsberg, à laquelle il donna de gros revenus. L'Osiandrisme y causa pendant quelque tems du trouble: mais Albert ayant depuis renoncé à cette erreur, l'Université recouvra sa première tranquillité. Albert étant vieux, donna tant de crédit à ses Ministres, en qui il avoit trop de confiance, qu'ils troublerent toute la Prusse, tant dans le spirituel que dans le temporel. Sigismond-Auguste, qui voyoit avec peine ce renversement de l'Eglise & de l'Etat, fut obligé d'y apporter un remede convenable, en faisant punir sévèrement les auteurs des troubles, ou par le dernier supplice, ou par de grosses amendes.

Le Duc de Prusse mourut enfin à Tapiaw, âgé presque de 80. ans, après avoir gouverné la Prusse pendant 50. années. Par un bonheur peu ordinaire, Anne-Marie de Brunswic, sa seconde femme, dont il avoit eu Albert-Fréderic, qui fut son héritier pour le Duché de Prusse, mourut le même jour que lui. La mort ne separa point deux personnes qui avoient toûjours vécu dans une parfaite union, & parut ne les enlever dans le même moment, que pour épargner à l'une des deux la douleur de survivre à l'autre. Le Roi de Pologne donna des tuteurs à Albert-Fréderic, qui n'avoit que quinze ans. Lorsqu'il fut declaré majeur, il reçut l'investiture du Duché de Prusse, avec les mêmes cérémonies & la même solemnité qui furent observées pour son pere, dans l'Assemblée des Etats tenus à Lublin, en présence de Joachim Electeur de Brandebourg, & des Princes Albert-Fréderic & George-Fréderic de la même maison; & il reçut ce Duché en fief du Roi de Pologne, qui le fit Chevalier & lui donna le drapeau.

Mort de Henri de Brunswic.

Henri de Brunswic, presqu'aussi âgé qu'Albert, le suivit d'assez près. Il mourut le 11. de Juin dans son château de Wolffenbuttel. Ce Prince avoit passé toute sa vie dans les guerres civiles ou étrangeres. Il accompagna George de Saxe dans son expédition contre les Frisons. Il donna des secours à Eric de Brunswic son parent, dans la guerre qu'il eut avec l'Evêque de Hildesheim. Il se signala dans la guerre des païsans; & il aida puissamment Charles V. dans les guerres contre la France, soit dans le Milanois, soit dans le Royaume de Naples. De retour chez lui, ce Prince ennemi du repos, à la sollicitation de l'Empereur, declara aux Confédérés de Smalcalde, & aux villes de Goslar & de Brunswic une guerre dont le succès fut très-funeste, & pour lui, & pour toute l'Allemagne; puisque bien-tôt après elle occasionna la guerre dans tout l'Empire. Henri fut fait

fait prisonnier par Philippe Landgrave de Hesse : conduit à Cassel, il ne fut plus que spectateur de la guerre qu'il avoit allumée. Tiré de prison dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, il declara une seconde fois la guerre à la ville de Brunswic, l'an 1550. Cette guerre étant terminée par les ordres de l'Empereur, il se plongea dans une autre, qui ne fut pas moins fatale ; & après avoir assiégé Magdebourg, il attira à lui les troupes de Wolrad de Mansfeld, qui s'étoient soulevées faute de payement, & fit une guerre particuliere aux Evêques de Minden & de Munster, & à Eric son parent. Il fit ensuite avec Maurice Electeur de Saxe, contre Albert de Brandebourg, une ligue, qui entraîna la perte de sa maison. Car dans ce fameux combat qui fut donné entre ces Princes auprès de Sivershausen, le 9. de Juillet 1553, il perdit Charles-Victor & Philippe-Magnus, deux de ses fils, qui donnoient de grandes espérances, & Maurice étant mort presque en même tems, il se trouva chargé de conduire la guerre que les villes & les Evêques avoient entreprise contre Albert de Brandebourg, qui avoit porté le feu & le fer dans presque toute l'Allemagne. Henri de Brunswic acheva de le reduire, & de lui enlever le peu de forces qui lui restoit ; il vengea la mort de ses fils ; il rentra dans ses Etats, & ayant rendu la paix à l'Allemagne, il s'appliqua à la conduite de ses propres affaires, & à reparer les pertes que tant de guerres lui avoient causées. Il rétablit le château de Wolffenbuttel, le plus fort de toute l'Allemagne, & remit en bon état la ville, qui avoit été ou brûlée ou renversée. Il paya les dettes qu'il avoit contractées, & ne travailla le reste de sa vie qu'au rétablissement de ses finances, que sa negligence & ses guerres avoient dérangées & presqu'entierement épuisées. Enfin ce Prince, qui avoit cent fois souhaité & espéré de mourir à la tête de ses troupes, dans un combat ou dans un siége, mourut tranquillement chez lui. Il laissa de Marie de Wirtemberg son épouse, un fils appellé Jules, qu'il avoit destiné à l'Eglise tant que Victor & Philippe avoient vécu. A peine Henri fut-il mort, que Jules abandonna la Religion de ses ancêtres. En prenant le gouvernement de son Duché, il embrassa la Confession d'Augsbourg, & la fit prêcher dans ses Etats par Jaques André, Recteur de l'Université de Tubingen, & par Martin Chemnitz, qu'il fit venir. Il conseilla à Jean Loerbeer, Abbé de Rittershausen à un mille de Brunswic, d'embrasser la même Religion ; Loerbeer le fit, y établit un College, se maria, & ne laissa pas de conserver l'Abbaye le reste de ses jours. A son exemple Everard Holle, Evêque de Verden, abolit dans tout son Evêché la Religion de ses Peres & y fit recevoir la Confession d'Augsbourg.

Charles IX 1568.

Sur la fin de l'année Christophle Duc de Wirtemberg paya aussi le tribut à la nature. Il mourut à Stutgard, âgé de 53. ans. C'étoit un Prince habile dans les langues, d'un esprit fort orné, & protecteur zèlé des sçavans. Il éprouva du vivant d'Ulric son pere l'inconstance de la fortune ; mais dans l'adversité, comme dans la prospérité, il conserva les mêmes sentimens, & son grand courage fut toujours invincible. Avant qu'il succedât au Duché de Wirtemberg, il servit très-utilement François I. dans les guerres du Piémont ; il signala son habileté dans le métier de la guerre, &

Mort de Christophle de Wirtemberg.

CHARLES IX. 1568.

dès l'âge de vingt deux ans, on le mit à la tête de trente trois enseignes. Au reste il fut un des plus zèlés partisans de la Confession d'Augsbourg, qu'il avoit entrepris de défendre à Trente par ses Ambassadeurs & par les écrits de ses Théologiens. La paix ayant été rétablie dans l'Empire, le Duc de Wirtemberg se livra tout entier aux exercices convenables à un tems de tranquillité & de paix; & après l'expédition d'Elwangen, dont nous avons parlé, il demeura paisible dans son château, où il passa agréablement ses dernieres années dans la lecture des livres sacrés. Louis son fils lui succeda; car tous les autres, qu'il eut en assez grand nombre d'Anne Marie de Brandebourg, moururent avant lui.

Guerre de Tréves.

Il y eut cette année-là une guerre en Allemagne, qui fut éteinte dès son commencement. La cause de cette guerre fut que les Archévêques de Tréves prétendoient être les Souverains immédiats & absolus de leur ville; y exercer une pleine autorité; l'obliger à leur prêter le serment; y imposer des droits & des tributs, y établir un Sénat; s'en faire apporter les clefs; & avoir le droit de faire exécuter les sentences & de juger les causes criminelles. Les habitans au contraire prétendoient que tout cela leur apartenoit, & ils alleguoient pour soutenir leur prétention, ou la coûtume, ou la prescription, fondée sur une ancienne possession. Jaques d'Eltz étoit alors Archévêque de Tréves. Pour venger le tort qu'il prétendoit avoir été fait en tout cela à son prédecesseur, il fit secretement transporter par la Moselle de gros canons de son château de Hermanstein (1) à Cell dans le Palatinat. Puis se servant des Cavaliers Allemans que Philippe Comte du Rhin avoit levés pour le service du Roi, commandés par Antoine d'Eltz, son cousin-germain, il fit enlever les troupeaux & les bestiaux des habitans, qui ne s'attendoient à rien de semblable, & il investit la ville de Tréves, de sorte qu'on ne pouvoit plus y faire entrer des vivres. Quoique les habitans eussent obtenu un Mandement de la Chambre Impériale, qui ordonnoit à l'Archévêque de lever le siége, il ne laissa pas de le continuer depuis le 10. de Juin jusqu'au 9. d'Août.

Apparition d'un phénomene.

Ce jour-là, à huit heures du soir, le ciel étant fort serein, après le coucher du soleil, Cyprien Leowitz, très-célèbre Astrologue, vit trois lunes, & les observa pendant trois quarts d'heure. La vraye lune étoit au milieu, brillante de sa lumiere naturelle, c'est-à-dire, de celle qu'elle emprunte du soleil. Les deux autres, qui tournoient autour d'elle, étoient rougeâtres & comme couvertes de sang; leur bord étoit partie blanc & partie bleu, & le fond paroissoit ensanglanté. L'Empereur & les Electeurs du Rhin conjecturerent de ce phénomene, qui fut publié par-tout, & de la guerre allumée par l'Archévêque de Tréves, que l'Empire alloit être affligé de grands maux, & c'est-ce qui les détermina à envoyer promptement leurs députés, entre lesquels Herman Eppingen, envoyé de l'Electeur Palatin, fit éclater sa diligence & son habileté. Ils négocierent entre le Prélat & les habitans, qui après bien des allées & des venuës, & de longs débats,

Traité entre l'Ar-

(1) Ou *Ehrenbreitstein*, qui est le vrai nom, & dont le premier n'est que l'abregé. EDITEUR ANGLOIS.

bats, accepterent enfin l'entremise & la médiation des Princes de l'Empire, & transigerent à ces conditions: Que l'Archévêque de Tréves donneroit caution qu'il ne seroit fait aucun tort aux habitans: Qu'il seroit admis dans la ville avec des gens de guerre, qui prêteroient serment entre les mains du Commissaire de l'Empereur: Et que les habitans de leur côté en useroient envers l'Archévêque de manière qu'il ne seroit pas dans la nécessité de demeurer plus long-tems dans la ville: Que les différens & les droits contestés entre les parties seroient discutés, jugés & terminés, suivant la forme du droit établi dans l'Empire. C'est ainsi que la prudence de l'Empereur & des Princes arrêta le progrès d'une guerre, qui auroit été d'autant plus pernicieuse, que la Flandre & la France étoient en feu. L'accommodement fut honorable à l'Archévêque, & un peu à charge aux habitans.

chévêque & les habitans de Tréves.

Il s'éleva cette année de bien plus grands troubles en Suede, qui furent aussi bientôt assoupis, & qui causerent un grand changement dans l'Empire. Eric Roi de Suede, se laissant aller a de mauvais conseils, avoit jusqu'alors exercé bien des cruautés, & fait quantité d'entreprises très-imprudentes, qui lui avoient attiré la haine de tout le monde. Il voulut, pour achever de se déshonorer, célébrer solemnellement à Stokholm, comme il fit le 2 de Juin, son mariage avec Catherine, de très-basse naissance, dont il avoit eu deux enfans, & il la fit couronner avec les solemnités ordinaires.

Affaires de Suede. Eric est détrôné.

Magnus Duc de Saxe, qui épousa le lendemain Sophie, sœur d'Eric, fut obligé malgré lui d'assister à cette cérémonie. Jean Duc de Finlande, qui, comme nous avons dit, étoit sorti de prison l'année précedente, & Charles Duc de Sudermanie avoient quitté la Cour quelques jours auparavant, pour ne se pas trouver à des nôces qui déshonoroient leur maison. S'étant rendus maîtres de Wadstena, ils se liguerent avec Stenon leur oncle maternel, Turon, & un grand nombre de Seigneurs du Royaume, & ils solliciterent la Noblesse à quitter le parti d'Eric, écrivant à chacun d'eux une lettre, dans laquelle ils exposoient l'ordre, le détail & les raisons du projet qu'ils avoient formé.

Les freres du Roi Eric se liguent contre lui.

Eric n'eut pas plutôt appris cette conjuration, qu'il leva des troupes à la hâte, & les envoya contre ses freres. Mais dès qu'elles furent en présence, elles passerent de leur côté le 29. d'Août. Quelques jours après, la veuve de Gustave & Sophie, qui avoit épousé le 4. de Juillet (1) Magnus de Saxe, ayant reçu le matin le S. Viatique des Chrétiens, avec ses sœurs, demanda un passeport à Eric, comme pour s'aller promener & faire une partie de plaisir. Elles sortirent dans une barque sur le Meler, & s'étant avancées à mille pas de la ville, Magnus, qui avoit été envoyé avec

(1) Il faut qu'il y ait erreur dans le texte au sujet de cette date. Il est dit auparavant qu'Eric épousa Catherine le 2. de Juin & que Magnus de Saxe se maria le lendemain; ainsi au lieu du 4. de Juillet, ce devroit être le 3. de Juin. Et en supposant même qu'au lieu de IV. *Non. Quintil.* On lise IV. *Non. Jun.* encore la date ne seroit-elle pas juste; puisque Magnus, qui se maria le lendemain des nôces d'Eric, se trouveroit marié le même jour qu'Eric se maria.

CHARLES IX. 1568.

avec 40. chevaux pour examiner la marche des ennemis, vint les recevoir à l'autre bord du lac; & passa avec elles du côté de Jean & de Charles. Aussi-tôt les Cavaliers qui avoient été mis en sentinelle devant la porte de la ville, passerent dans le camp des Confédérés. Enfin les deux freres s'étant approchés de Stokholm avec une armée, le 17. de Septembre, l'assiégerent. Ils envoyerent devant eux un Trompette, pour demander à Eric, qu'il leur livrât George, fils de Pierre, son Secretaire, & le principal ministre de ses passions & de ses crimes. Le Roi, qui voyoit que tout le monde l'abandonnoit, & qui sentoit bien qu'il n'avoit pas moins à craindre de la part de ses domestiques que de ses ennemis, s'imagina qu'il pourroit appaiser ses freres en leur livrant George; ainsi il le fit conduire par quelques soldats de la garnison à l'armée de ses freres, avec sa mere, qui étoit complice de tous ses crimes. On le fit traîner dans tout le camp sur deux rouës, après lui avoir coupé les oreilles, qu'on attacha à un poteau. On le donna ensuite en spectacle à toute l'armée pendu à un gibet, où il resta une heure en vie. On lui rompit les bras & les jambes sur une des rouës, & enfin on coupa son corps en quatre parties.

Les Princes assiégent Stokholm.

Mémoire que le Prince Jean publie contre Eric.

Cependant Jean fit publier un Mémoire, dans lequel il exposoit les raisons qui l'avoient déterminé à faire la guerre au Roi Eric. Il lui reprochoit entr'autres crimes, d'avoir au commencement de son regne méprisé les sages conseils des vieillards, & d'avoir mis dans le ministere de jeunes gens très-ignorans, dont les mauvais conseils l'avoient précipité dans une guerre aussi téméraire qu'injuste contre les Rois & les villes voisines; guerre dont les suites avoient été très-funestes à son Royaume: D'avoir conçu sans aucune raison une haine injuste contre ses parens; de l'avoir lui-même surpris avec la Princesse son épouse dans son château d'Abone (1), & de l'avoir retenu pendant quatre ans dans une étroite prison: D'avoir enlevé à Sigismond-Auguste Roi de Pologne, sans aucun fondement, Wittenstein, Pernau & Karkus, dans lesquelles il avoit mis garnison: D'avoir désolé ses voisins & ses sujets par une guerre de huit années, malgré les sollicitations de l'Empereur, qui avoit offert sa médiation: D'avoir malicieusement retenu un an entier les envoyés des villes maritimes, & de les avoir enfin renvoyés sans leur faire aucune réponse: D'avoir par ses pirateries & ses brigandages rendu la mer impraticable, non seulement à ses voisins, mais encore aux nations éloignées, même à Philippe Roi d'Espagne: De ne s'être pas contenté de l'avoir cruellement vexé par les ennuis d'une prison de quatre ans, & par l'enlevement de ses biens; mais d'avoir encore, par un horrible fratricide, attenté à sa vie, ayant donné ordre à George, dans le tems de l'affreux massacre qui fut fait l'année précedente à Upsal, de le tuer avec son fils, & de livrer son épouse au tyran de la Russie, ennemi declaré du nom & des héritiers de Christierne, qui avoit pour cela envoyé en Suede ses Ambassadeurs avec un assez grand nombre de gens armés, en attendant le succès de cette entreprise: D'avoir

(1) Ou *Abouïn*.

voir rejetté tous les moyens de faire une paix aussi utile que glorieuse avec les Rois de Danemarc & de Pologne : D'avoir pensé, après l'horrible carnage des Grands fait à Upsal, à quitter son Royaume, & à s'enfuir en Russie, ne pouvant plus soutenir les remords d'une conscience qui lui reprochoit sans cesse un si grand crime : De n'avoir pas tenu la parole qu'il avoit donnée, lorsque touché de répentir, il avoit promis, en recevant le sacré Viatique des Chrétiens, de livrer George, l'auteur de tous ces maux; d'avoir au contraire rétabli ce monstre dans son ancienne dignité; & d'avoir chassé tous ses autres Conseillers : D'avoir, par une légereté & imprudence inoüies, pris pour sa femme, contre toute pudeur & toute bienséance, la fille d'un Huissier, dont il avoit d'abord fait sa concubine, & de l'avoir associée au Trône, après avoir rejetté par mépris les alliances qu'il auroit pû faire, & qu'il avoit même commencé de négocier avec les Rois & les Princes ses voisins: D'avoir faussement imputé aux Grands & aux plus fidèles Ministres du Royaume des crimes; de les avoir condamnés sans les entendre; de les avoir punis en différentes manières; & d'avoir partagé leurs biens entre lui & George, son infame Ministre : D'avoir ôté la vie à plus de 200. païsans de Gothie, par un certain brigand, nommé Odolfe, l'un des plus grands scelérats du monde, accoûtumé dès l'enfance à répandre le sang : D'avoir inventé de nouveaux genres de supplices & de tortures, pour forcer ces miserables à confesser des crimes auxquels ils n'avoient pas même pensé : D'avoir accablé d'impositions nouvelles & intolerables tous les Etats du Royaume, & principalement les Ecclésiastiques : D'avoir, par ses horribles rapines, épuisé les revenus des Hôpitaux & des Universités; & d'avoir, à la façon des Barbares, enrôlé malgré elle dans la milice, une jeunesse qui auroit pû dans d'autres conditions servir utilement l'Eglise & l'Etat : Enfin, d'avoir très-mal gouverné le Royaume, d'avoir souillé le Trône, & d'avoir déshonoré la Majesté Royale par ses actions criminelles & infames, & de s'être par-là rendu indigne de la couronne qu'il portoit. Jean terminoit son Mémoire en declarant, que telles étoient les raisons qui les avoient déterminés, Charles & lui, à declarer la guerre à Eric Roi de Suede, leur frere.

La ville de Stokholm se rend.

La fin de cette guerre fut, que la ville de Stokholm se trouvant reduite à la derniere extrémité, n'ayant plus aucune espérance d'être secouruë, & d'ailleurs tous les esprits étant choqués & indignés du mariage honteux que le Roi venoit de contracter, se rendit le 29. jour de Septembre, fête de Saint-Michel. Dans le tems qu'elle fut renduë, Eric parut oublier le danger pressant où il étoit, pour ne se souvenir que de sa férocité naturelle. Pour mettre le comble à la mesure de ses crimes, & qu'on pût dire qu'il n'y en avoit aucun qu'il n'eût commis, il suborna un soldat, qui frappa rudement par derriere d'un coup de hache Stenon, son oncle, qui lui tendoit la main dans la place publique, & qui en mourut peu de jours après.

Le Prince Jean est proclamé Roi de Suede.

Charles de Sudermanie & Magnus Duc de Saxe entrerent dans la ville, reçurent la citadelle qui se rendit à eux, & y mirent une garnison de deux compagnies. Enfin le 30. de Septembre, Jean le plus âgé des freres d'Eric,

CHARLES IX. 1568.

d'Eric, entra comme en triomphe dans la ville, avec dix sept cens chevaux & quelques enseignes d'Infanterie; & après avoir fait declarer Eric déchu de la couronne, & l'avoir mis sous une bonne garde, avec Catherine sa femme, il fut declaré Roi de Suede, du consentement unanime de tous les Etats, & avec l'applaudissement de tous les Grands du Royaume. Exemple qui doit apprendre à tous les Rois, à ne pas croire que tout leur est permis; à ne pas abuser de la puissance que Dieu leur a donnée sur leurs peuples, pour satisfaire leurs passions, pour assouvir leur cruauté, leur avarice, leur insatiable cupidité; à ne se pas livrer à leurs mauvaises inclinations, ni aux Conseils pernicieux des méchans qui les environnent; mais à respecter & à craindre un Dieu vengeur, qui ne laisse point le crime impuni.

Traité de paix entre le Danemarc & la Suede.

Avant que Jean eût declaré publiquement la guerre à Eric, il avoit déja envoyé George de Guldenstern & Turon Bielki au Roi de Danemarc à Roschild, pour traiter de la paix; & ils étoient convenus d'un accommodement, dont on avoit dressé un acte solemnel & autentique à ces conditions: Que les Suedois rendroient Wardberg, qu'ils avoient pris sur les Danois, & que les Danois rendroient aux Suedois Helsingbourg. Jean ayant fini la guerre, s'étant rendu maître de Stokholm, & ayant mis ordre à toutes ses affaires plus promptement & plus heureusement qu'il n'avoit espéré, se repentit du traité qu'il avoit conclu. La guerre recommença l'année d'après, & les Danois prirent au commencement de Novembre Warnebourg, place forte située sur la côte de Halland en Suede. Mais la joye du succès fut troublée par la douleur d'avoir perdu François Brokhausen & Daniel de Rantzau. Les Danois s'avancerent, & comme on n'observoit point les conditions du traité, ils mirent cruellement à feu & à sang tous les endroits par où ils passerent.

Affaires de Pologne.

La guerre entre les Moscovites & les Polonois subsistoit toûjours. Sigismond ayant levé une armée de cent mille hommes, s'avança à Rodoskowitz, à vingt quatre milles par delà Vilna. Cependant il revint sans rien faire à Grodno, congédia une grande partie de ses troupes, & se contenta d'envoyer avec du canon les soldats qui faisoient leur tems de service, pour assiéger Ula, place forte, apartenant aux Moscovites, & il en donna le commandement à Jean Kolekiewitz, Gouverneur de la Samogitie, qui avoit autrefois été au service de Charles-Quint: mais l'entreprise ne réussit point. Cette place, qu'on ne put alors forcer, fut surprise le 28. de Septembre par Romain Sanguskow, qui la prit & la brûla. La plus grande partie de la garnison fut tuée, quelques-uns furent noyés dans la Dwina & dans l'Ula, rivieres qui passent le long de cette ville, & très-peu furent faits prisonniers. Le reste de l'année se passa en courses, que les Polonois firent sur les terres des Moscovites: la garnison de Witepsk ayant désolé les Moscovites, ceux-ci vinrent à leur tour le 29. de Septembre avec six mille Tartares de la Horde Nohaicense, commandés par Scremieti, par Basile Buturlin, & par Soborow: ils mirent le feu à Witepsk, & se vengerent ainsi des pertes qu'ils avoient reçûës.

Tandis qu'on faisoit la guerre en Suede, on travailloit en Saxe à trouver les

les moyens qu'on avoit souvent cherché inutilement, d'établir la paix parmi les Protestans. Le 20. d'Octobre commencerent enfin à Altembourg les conférences entre les Théologiens de l'Electeur Auguste, & ceux de Jean-Guillaume de Saxe, après que les parties eurent reglé de concert l'ordre & la forme qu'elles devoient observer. Le but de ces conférences étoit, d'établir une paix solide & durable entre les Ecoles, les Eglises, les Prédicateurs & les Théologiens qui faisoient profession de suivre la même Religion, & d'être attachés à la Confession d'Augsbourg. CHARLES IX. 1568.

Mort d'Erasme Evêque de Strasbourg.

Vers le même tems, mourut le 29. de Novembre Erasme, de la maison des Comtes de Limpurg, Evêque de Strasbourg, homme recommandable par sa pieté & son érudition. Etant jeune, il étudia en Mathématiques à Tubinge, sous Jean Stoffler; en Droit, sous Conrad Braun & sous Jean Marquard; & à Paris sous Jean Sturm, qu'il fit depuis venir à Strasbourg, & le mit à la tête de l'Université. Tant que ce Prélat vécut, il aima & entretint soigneusement la paix, & il crut que pour la maintenir dans l'Eglise, il faloit s'attacher inviolablement à l'autorité des Peres, & rejetter tout ce qui s'y étoit glissé d'abus.

De Jean Oporin.

Ce que nous venons de dire de ce grand homme, m'avertit de garantir de l'oubli, autant qu'il est en moi, les autres Sçavans qui sont morts dans le cours de cette année. Le premier qui se présente est Jean Oporin, de Bâle: à l'exemple des Frobens (1), il n'épargna rien, & il rendit de très-grands services à la République des lettres par son habileté & ses soins, en donnant en très-beaux caractères un grand nombre d'ouvrages anciens & modernes. Son siécle & les suivans lui ont d'autant plus d'obligation, qu'en se consacrant tout entier au bien public, il negligea ses propres affaires, & les laissa dans un étrange dérangement, songeant moins à laisser un riche héritage, qu'à acquerir une gloire immortelle. Il mourut le 7. de Juillet, âgé de soixante ans & plus. l'Université prit soin de son convoi, & les Docteurs le porterent dans la grande église de sa ville natale, où il fut enterré proche les tombeaux du célèbre Didier Erasme, de Simon Grynée, de Jean Oecolampade & de Sebastien Munster.

D'Onuphre Panvini.

Le second dont je dois parler, est Onuphre Panvini, de Verone, Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, homme qui sembloit né pour tirer des ténèbres toutes les antiquités Romaines & Ecclésiastiques, comme le prouvent les beaux & éternels monumens qu'il a laissés. Ayant suivi en Sicile son principal protecteur, le Cardinal Alexandre Farnese, il mourut à Palerme, dans la circonstance de tems la plus fâcheuse pour lui & pour le public, sçavoir dans le tems qu'il travailloit à une Histoire de l'Eglise, le 16. (2) de Mars, âgé seulement de trente neuf ans. Ses amis, pour reconnoître les services qu'il leur avoit rendus, ainsi qu'à tous les gens de lettres, lui éleverent à Rome dans l'Eglise de Saint-Augustin un mausolée de marbre, orné de son buste en bronze.

Quel

(1) Fameux Imprimeurs de Bâle.

(2) Le texte dit *XVIII. Kalend. April:* mais le mois de Mars n'a pas 18. jours avant les Calendes d'Avril.

Charles IX. 1568.

De François Luisino.

Quelques jours auparavant, mourut François Luisino, né dans le païs de Robortello, c'est-à-dire à Udine dans le Frioul; homme aussi illustre par son amour pour les belles lettres, que pour la pureté de ses mœurs. Il étoit Secretaire du Duc de Parme; & on se promettoit beaucoup de la fécondité de son esprit, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 7. de Mars dans sa quarante cinquième année. Ses freres le firent enterrer honorablement dans la grande église ou Dome de Parme.

De Guillaume Gratarola.

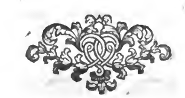
Guillaume Gratarola, (1) natif de Bergame, Médecin célèbre, qui a enrichi sa profession par ses Doctes écrits, mourut à Bâle le 16. d'Avril.

De Roger Ascham.

Sur la fin de l'année, Roger Ascham, de Kirbywiske dans la Province d'York, mourut à Londres le 30. de Décembre, âgé de cinquante trois ans. Il fut lié d'une étroite amitié avec Jerôme Osorio, Jean Metel & Jean Sturm. La Reine Elisabeth le choisit pour être son Secretaire dans la langüe Latine. Edoüard Grant fit son oraison funébre, & fit imprimer ses lettres qui sont très-bien écrites.

(1) L'éloge de Gratarola n'est point dans les Editions de Drouart. On trouve à sa place, sur la fin de ce livre, l'éloge de Montauré, qui dans l'Edition de Londres, aussi-bien que dans celle de Geneve, ne se trouve qu'à la fin du Livre XLVII. Editeur Anglois.

Fin du quarante-troisième Livre.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-QUATRIÉME.

SOMMAIRE.

Vengeance que Dominique Gourges tire des Espagnols dans la Floride. Malheureux succès des voyages que Laudonnieres & Ribaud avoient faits auparavant en ce païs-là. Belle action, & mort de Pierre de Montluc à Madere. Gourges, malgré ses belles actions, est mal reçu à la Cour, & en danger. Paix entre l'Empereur & les Turcs en Hongrie. Le Prince de Piombino tente envain de surprendre Bone en Afrique. Guerre des Turcs dans l'Arabie heureuse finie par Sinan Bacha. Dispute entre les Ducs de Ferrare & de Florence pour la préséance. La Reine favorise Cosme. Le Roi d'Espagne défend la publication de la Bulle In cœna Domini, *sur les immunités du Clergé: la République de Venise l'élude. La guerre civile recommence en France. Plaintes des Protestans. Meurtre cruel de René de Savoye Comte de Cipiere, à Frejus en Provence. Le Chancelier de l'Hôpital disgracié, parce qu'il donnoit des conseils de paix. Formule de serment envoyée aux Gouverneurs, pour le faire prêter aux Protestans. Embuches dressées au Prince de Condé; plainte qu'il en porte au Roi. Origine du nom de* Politiques. *Condé sort de Noyers, avec beaucoup de danger, passe la Loire, traverse le Poitou, & se rend à la Rochelle. Lettre de la Reine de Navarre au Roi. Fuite du Cardinal de Châtillon; son passage en Angleterre. D'Andelot leve des troupes en Bretagne. Choc entre ses troupes & celles de Martigues auprès de la Dagueniere. Edits contre les Protestans. Expéditions de d'Andelot en Poitou. Prise de Nyort. Siége & prise d'Angoulême. Prise de Pons, de Saint-Jean d'Angely & de Blaye. Jaques de Crussol d'Acier amene au Prince de Condé les troupes de Dauphiné, de Provence, de Languedoc & de Gascogne. Combat donné à Mesignan contre un quartier des troupes des Protestans, où Mouvans & Pierre Gourde, deux de leurs Chefs, sont tués, & dix sept drapeaux pris. Jaques de la Châtre Sieur de Sillac, du parti du Roi, est tué avec quelques autres en petit nombre. Chavigny sur la Vienne pris par Coligny. Combat à Pamprou: autre plus considerable à Jaseneuil. Condé s'empare de Champigny. Les troupes du Roi reprennent Mirebeau. Le Duc d'Anjou campe auprès de Loudun. Ambassade du Roi à l'Empereur pour lui demander du secours. Troupes auxiliaires envoyées d'Allemagne au Roi. La Coche défait & pris auprès de*

Neubourg. Prise de Noyers par les troupes du Roi. Le Prince de Condé équipe une flote, & en donne le commandement à la Tour.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Les Mémoires de Blaise de Montluc; Les Rélations des Navigations; Jean-Bâtiste Adriani; Histoire de Raguse par Jaques Luccare; Lancelot Voisin de la Popeliniere; Jean de Serres; Les Mémoires de François de la Noüe.

Charles IX. 1568.

Découverte de la Floride.



LE 6. de Juin de cette année 1568. Dominique Gourges arriva en France, d'un voyage qu'il avoit fait à la Floride dans l'Amerique Occidentale. Mais avant que de parler de cette expédition, je crois qu'il est à propos de rapporter succintement les voyages que nos François ont faits aux Indes, depuis celui de Nicolas Durand de Villegagnon. Les Historiens ne sont pas d'accord sur le premier qui a découvert la Floride. Les Espagnols, qui, à la réserve de ce qui regarde la première découverte de Christophle Colombe, s'attribuent celle de toutes les Indes Occidentales, prétendent que Jean Ponce, natif de Leon, est le premier qui ait abordé dans la Floride; que ce fut un Dimanche des Rameaux, appellé en Espagne, comme en France, Pâque fleurie, & que pour cette raison il donna le nom de Floride à cette contrée. Mais la plûpart des Auteurs, avec plus de vraisemblance, font honneur de cette découverte à Sebastien Gabot (1), Patron d'un navire Venitien, & assez bon Astronome. Ils disent qu'excité par la gloire que Christophle Colombe s'étoit acquise depuis peu, il entreprit ce voyage sous les auspices de Henri VII. Roi d'Angleterre, & qu'il aborda à la Floride dès l'année 1496, avant que les Espagnols songeassent à y envoyer. Quoi qu'il en soit, leur Ponce de Leon y ayant été massacré avec tous ses gens, le bruit qui se repandit de la férocité & de la barbarie des habitans du païs, ôta tellement l'envie d'y retourner, que personne n'osa s'y hazarder jusqu'en 1534, que Ferdinand Soto, le plus cruel & en même tems le plus avare de tous les hommes, y fut envoyé avec quelques vaisseaux, sur lesquels il avoit embarqué cinq cens hommes, dont la plûpart étoient de vieux soldats. Il tourmenta & accabla durant cinq années ces malheureux Sauvages, en les contraignant de travailler à des mines dont il espéroit tirer des richesses immenses. Mais au désespoir de voir que le succès ne répondoit pas à ses espérances, il tomba malade de chagrin, & mourut au milieu des plus cruelles douleurs. On y envoya depuis (c'est-à-dire en l'année 1544.) Julien Sommano & Pierre Ahumada, que le sort malheureux de Soto n'avoit point découragés; mais leur entreprise fut sans succès. Charles V. voyant qu'on

(1) Ou *Gavot*.

qu'on ne pouvoit réussir en ce païs-là par la force, voulut y employer les moyens de la Religion, & y envoya des Religieux pour prêcher la Foi: ils ne furent pas plus heureux que ceux qui les avoient précedés. Ces Missionaires étoient, Louis Cancel Balbastro, Dominicain, & quatre autres du même Ordre. Cancel essaya de gagner ces peuples par des discours insinuans & pleins de douceur; mais comme il ne pouvoit se faire entendre de ces barbares, & que son discours éloquent étoit pour eux vuide de sens, ils se jetterent sur lui & sur deux de ses compagnons, & les mirent en piéces à la vûë des autres. CHARLES IX. 1568.

La partie la plus avancée de la Floride ressemble fort à une manche, dont le bout s'avance assez loin dans la mer. Sa longueur est d'environ quarante lieuës, & sa largeur de vingt. L'extrêmité du cap est sous le vingt cinquième dégré de latitude septentrionale, & il s'étend ensuite insensiblement vers le Couchant d'été. Aux environs de cette pointe ce ne sont que des basses & des bancs fort dangereux, au milieu desquels sont ce qu'on appelle les Rochers des Martyrs, & un peu plus loin les Isles des Tortuës.

Voyage des François à la Floride.

Les François ont aussi abordé à la Floride. L'Amiral de Coligny Sieur de Châtillon, également zèlé, & pour la gloire de sa patrie, & pour la propagation de sa Religion, voyant Villegagnon de retour, & fâché qu'il ne lui eût pas tenu la parole secrete qu'il lui avoit donnée, fit un nouvel armement pour ce païs-là, & en donna le commandement à Jean Ribaud, de Dieppe, homme très-habile dans la marine, fort brave, & ce qui étoit pour Coligny le point capital, Protestant zèlé. Cette petite flote étoit très-bien fournie de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage: elle étoit montée de beaucoup de Noblesse choisie, & d'un assez bon nombre de vieux soldats. Ribaud, muni d'une commission du Roi, mit à la voile au mois de Février 1562, & ayant pris une route différente de celle que tiennent les Espagnols, au bout de deux mois il aborda aux côtes de l'Amerique, dans un lieu couvert de hautes forêts, & où il n'y avoit aucun port. C'étoit un cap, situé à trente dégrés ou environ en deça de la Ligne: il le nomma le cap François, afin que ce fût un monument de sa navigation. De-là rasant la côte, & tirant au Nord, il entra dans un beau fleuve qu'il nomma le fleuve Dauphin, parce qu'il y vit quantité de Dauphins. S'étant ensuite embarqué sur les chaloupes, il remonta la riviere de May, à laquelle il donna ce nom, à cause du mois où il y étoit entré. Il parut sur la côte un petit Prince, avec lequel il s'aboucha. Après avoir examiné cet endroit, & avoir admiré des forêts de meuriers noirs & blancs, sur lesquels on voyoit une multitude de vers à soye, qui naissoient sur ces arbres, & y faisoient leurs soyes, il s'avança le long de la côte, & ayant trouvé une riviere à quatorze lieuës de celle de May, il la nomma la Seine: à deux lieuës (1) de-là il en trouva une autre, qu'il nomma la Loire, & tout de suite cinq autres, qu'il nomma la Charante, la Garonne, la Gironde, la Belle & la Grande. En cet endroit nos François ayant plié leurs

(1) Le Latin dit *six milles*.

CHARLES IX. 1568.

leurs voiles, jetterent l'ancre à dix brasses d'eau, & étant entrés dans le détroit de Sainte-Helene, qu'ils appellerent Port-Royal, ils remarquerent que son embouchure, large de trois lieuës de France, faisoit une fourche en rentrant dans les terres, & qu'un des bras tournoit à droite vers le Nord, & l'autre à la gauche vers le Couchant. Ils appellerent cet endroit le cap du Loup, parce qu'ils y virent une troupe d'Indiens qui faisoient rôtir un petit loup cervier. Lorsqu'ils se furent avancés dans cette embouchure, ils arborerent, dans un lieu agréable entouré de cedres & de limoniers, les armes de France, qu'ils avoient apporté bien gravées sur une pierre, & ils nommerent cet endroit l'Isle des Cedres. Entre cette embouchure & le Port-Royal, Ribaud, de l'avis de René Laudonnieres & d'un nommé Sale, qui entendoit assez bien les fortifications, commença à bâtir un fort de bois & de terre, de forme triangulaire, qu'il nomma la Caroline, du nom de Charles IX. Il y laissa ses canons & ses provisions, avec une partie du monde qu'il avoit amené. Mais avant que de partir, il exhorta cette garnison à montrer autant de courage pour défendre ce fort, qu'elle en avoit fait paroître en le suivant dans des païs si éloignés. „ Souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes François; „ soutenez la gloire de votre patrie, & celle que vous avez déja acquise. „ Ne doutez pas que vous ne soyez recompensés de vos travaux, & que „ le Roi ne vous envoye bien-tôt des secours capables de maintenir cet „ établissement. Je vais lui rendre compte de l'heureux succès de notre „ entreprise, & je reviendrai au plutôt vous joindre.

Ils y bâtissent un fort, qu'ils nomment la Caroline.

Il établit pour commander en son absence un nommé Albert, qu'il exhorta, ainsi que les soldats, à bien faire son devoir. S'étant ensuite embarqué avec René Laudonnieres, & le reste de ses gens, il fit voile d'abord vers le Nord. Après avoir cherché envain l'embouchure du fleuve appellé Jourdain (1), il fit route vers l'Orient, & arriva heureusement à Dieppe le 20. de Juillet de la même année. Comme la guerre civile étoit allumée dans toutes les Provinces de France, il fut impossible d'envoyer assez-tôt à la Floride les secours que Ribaud avoit promis. Cependant les François qu'il y avoit laissés travaillant jour & nuit sans relâche, mirent leur fort en état de défense, & ayant ensuite fait amitié, d'abord avec un petit Prince de ces cantons nommé Auduste, & ensuite avec quatre autres nommés Mayon, Hoya, Touppa & Stalame, ils en reçurent quelques secours de vivres. Ces petits Princes s'étant bien-tôt lassés de les assister, ils eurent recours à deux freres, qui étoient les plus puissans de tout le païs, & dont l'Etat étoit à 25. lieuës du fort: l'un s'appelloit Ouade, & l'autre Couexis. Ces Princes leur firent des présens de perles, de crystal & de pailles d'argent, & leur donnerent outre cela une assez grande quantité de millet, de féves & de farine. Nos François étant revenus à leur fort, très-contens de leur voyage, il arriva un incendie qui consuma leur principale maison : mais ce malheur fut bien-tôt reparé par

(1) Je ne trouve ce nom ni dans les Geographies, ni sur les cartes : il faut que sa dénomination ait été changée.

par la libéralité généreuse d'Audusté, & d'un autre petit Roi nommé Maccou.

Sur ces entrefaites, la garnison n'ayant point à craindre d'ennemis au dehors, travailla elle-même à sa perte. Les soldats conjurerent contre Albert, & le tuerent, soit à cause de sa sévérité outrée, soit parce que ce nouveau gouvernement, dans un païs éloigné, lui avoit inspiré un orgueil insupportable. Ils mirent à sa place Nicolas Barre, homme doux, prudent & équitable, qui rétablit en peu de tems la discipline, & fit rentrer les mutins dans leur devoir : mais comme le secours ne venoit point, & que les vivres commençoient à manquer, ils résolurent unanimement de retourner en France le plutôt qu'ils pourroient. Ils bâtirent pour cela un vaisseau ; & Audusté leur ayant fourni les cordages nécessaires, ils embarquerent leur canon, & ce qui leur restoit de provisions. Enfin, après avoir remercié les Princes voisins des secours qu'ils leur avoient donnés, & leur avoir promis de revenir, ils mirent à la voile. A peine avoient-ils fait le tiers du voyage, qu'il survint un calme qui dura plus de vingt jours, sans qu'ils pûssent faire avancer le vaisseau. Leurs vivres étant entierement consumés, ils se virent reduits à une si grande extrêmité, qu'ils n'avoient d'autre boisson que de l'eau de mer, ou leur urine ; ni d'autre aliment que leurs souliers, & les autres cuirs qu'ils pouvoient avoir : lorsque tout cela fut épuisé, la misere les reduisit à la chair humaine. Ils avoient sur leur vaisseau un nommé la Chere, méchant homme, que le Capitaine Albert avoit chassé pour ses crimes, & enfermé dans un lieu écarté, où on lui donnoit si peu à manger, qu'il y étoit presque mort de faim ; comme il étoit malade & languissant, ses compagnons le tuerent & partagerent son corps entr'eux. Ils jugerent qu'il valoit encore mieux sauver tout l'équipage par la mort d'un mauvais sujet, que de laisser périr tant d'hommes en épargnant celui-là. Cela les fit vivre encore quelques jours : mais ils retomberent bien-tôt dans les mêmes extrêmités. Une frégate Angloise qui les rencontra, les tira enfin du péril où ils étoient. Les Anglois les traiterent avec beaucoup d'humanité, leur donnerent des vivres, les menerent en Angleterre, & les présenterent à la Reine Elisabeth, qui songeoit à envoyer une flote dans le païs d'où ils venoient.

Ils s'embarquent pour revenir en France.

Extrêmité où ils sont réduits faute de vivres.

Dans cet intervalle la paix ayant été faite en France, & la nouvelle du malheur de nos François n'étant pas encore arrivée, Coligny, qui avoit fait son accommodement, pressa si fort le Roi d'envoyer une seconde flote à la Floride, qu'il l'obtint ; & à sa recommandation, on en donna le commandement à Laudonnieres, qui avoit accompagné Ribaud dans le premier voyage. Ce nouveau Commandant n'étoit pas moins attaché au parti Protestant que Ribaud : il avoit d'ailleurs de grandes connoissances, mais il étoit plus homme de mer que de guerre. On lui assigna cent mille francs par an pour payer les troupes, & pour les autres fraix du voyage. Il équipa trois bâtimens au Havre, l'un de six vingt tonneaux, l'autre de cent & le troisiéme de soixante. Ayant embarqué dessus toute sorte d'ouvriers en grand nombre, il mit à la voile le 22. d'Avril de l'année 1564 ; & ayant passé par les Canaries, comme Villegagnon, & ensuite par les Antil-

Second voyage des François à la Floride.

CHARLES IX. 1568.

Antilles, il aborda le 22. de Juin à la Nouvelle France, vers l'embouchure de la riviere de May.

Il se trouva sur la côte un Prince du païs, nommé Satourioua. Laudonnieres ayant pris terre en cet endroit, alla trouver ce Prince avec d'Ottigny, son Lieutenant, & d'Arlac son Enseigne, & ils allerent tous ensemble au lieu où l'on avoit arboré deux ans auparavant les armes de France gravées sur une pierre. Les Indiens, pour marquer le respect infini qu'ils avoient pour le Roi, & leur amitié pour la Nation Françoise, avoient orné le haut de la pierre de couronnes de laurier, & rangé en bas tout autour des corbeilles pleines de fleurs. Satourioua avoit un fils, nommé Athorée, qui étoit parfaitement beau, & qui ayant épousé sa mere, comme il est permis parmi eux, en avoit eu des enfans très-beaux & très-bien faits. Depuis ce mariage si contraire aux loix de la nature & à la pieté, Satourioua, par bienséance, n'avoit plus eu de commerce avec leur mere. Les hommes vivent long-tems dans ces païs-là. Le trisayeul de Satourioua, qui vivoit encore alors, voyoit sa posterité jusqu'à la cinquiéme génération; il faloit qu'il eût au moins cent cinquante ans.

Ils y bâtissent un second fort, nommé aussi la Caroline.

Nos François ayant long-tems suivi la côte en tirant vers le Nord, & ne jugeant pas à propos de s'établir au Port-Royal, comme on avoit fait au dernier voyage, descendirent plus bas vers l'embouchure de la riviere de May. La situation du lieu leur ayant paru plus avantageuse que celle de l'ancien fort, ils y en bâtirent un nouveau, qu'ils nommerent encore *la Caroline*. Laudonnieres voulant connoître la disposition des Princes de cette contrée, & sçavoir s'il y avoit des mines d'or & d'argent, & si l'on pouvoit espérer d'en retirer des richesses (ce qui étoit le but principal de leur voyage) détacha d'Ottigny, avec Thomas le Vasseur & François la Caille, pour aller à la découverte. D'Ottigny ayant penétré jusqu'aux Etats d'Olata Outina, qui avoit neuf Rois pour tributaires, lui promit du secours contre Satourioua, son ennemi mortel, & dans son retour il en promit à Satourioua contre lui. Il revint ensuite trouver Laudonnieres, & peu de tems après, c'est-à-dire le 28. de Juillet, les vaisseaux qui les avoient amenés, mirent à la voile pour retourner en France.

Guerre des petits Rois du païs entre eux.

Sur ces entrefaites, Satourioua étant sur le point de marcher contre Timogoa, somma Laudonnieres de lui envoyer le secours qu'il lui avoit promis. Celui-ci, bien informé que Satourioua ne pouvoit différer sa marche, s'excusa sur ce qu'on l'avoit averti trop tard, & se tira d'affaire en lui promettant du secours dans deux mois. Satourioua ayant adoré le Soleil, suivant les cérémonies du païs, afin de le rendre favorable à son entreprise, marcha contre l'ennemi avec dix Princes ses tributaires : & ayant tué un petit nombre d'ennemis, & fait quelques prisonniers, il retourna dans ses Etats. Laudonnieres vouloit bien vivre avec Satourioua; mais il vouloit en même tems être ami d'Outina, pour avoir la liberté de penétrer jusqu'aux lieux où il s'imaginoit qu'il y avoit dequoi s'enrichir. Dans cette vûë il demanda à Satourioua les prisonniers qu'il avoit fait sur Outina : l'Indien les ayant d'abord refusés, Laudonnieres le força de les lui remettre. Aussi-tôt il les renvoya à Outina, & il y joignit quelques présens

avec

avec le portrait du Roi de France. S'étant depuis mis en tête de raccommoder ces deux petits Rois, il en parla à Satourioua, qui parut assez content des propositions qu'il lui fit.

Pendant que cela se passoit, il survint un orage épouvantable, qui dura trois jours; tout le païs des environs fut frappé & brûlé par le tonnerre; on ne voyoit que maisons en feu; l'air étoit enflamé de toutes parts; l'eau bouilloit dans les rivieres; les poissons y moururent en si grande quantité, que l'air en fut infecté, & causa la peste. Les Indiens s'imaginant que c'étoient nos canons qui avoient fait tout ce fracas, nous craignirent & nous respecterent encore plus qu'ils ne faisoient auparavant : mais les dissensions domestiques ruinerent bien-tôt cet établissement.

Mutinerie parmi les François.

Un certain La Roquette, de Perigord, ayant fait accroire à ses compagnons qu'il sçavoit la Magie, les assura qu'en remontant la riviere on trouveroit des mines d'or & d'argent, capables non seulement de les enrichir tous, mais encore de produire au Roi des sommes considerables. Dans cette idée ils s'attroupent, & font demander par la Caille, Sergent d'une compagnie, la permission d'aller chercher ces mines. Notre Général, disoient-ils, n'est qu'un lâche, qui fait perdre le tems; dans peu de jours nous allons rester sans vivres & sans argent. Laudonnieres étonné de les voir dans ces dispositions, fait ce qu'il peut pour les appaiser, & il leur donne parole qu'il fera ensorte que les vivres ne manquent point. C'est-ce qui lui a fait dire dans sa Relation, que ses gens lui avoient souvent dressé des embuches.

Elles avoient été jusqu'alors sans effet : mais il n'en fut pas de même en cette occasion: les mutins ayant à leur tête un nommé Fourneaux, homme extrêmement avare, Etienne le Genevois (1), La Croix, & un certain le Seignore, Gascon, entrerent de force dans la maison de Laudonnieres, qui étoit dans son lit malade, & le lierent avec d'Ottigny & d'Arlac. La Caille trouva moyen de s'échaper dans le tumulte. Ils forcerent ensuite Laudonnieres à signer un ordre qu'ils avoient dressé, par lequel, attendu la disette où ils étoient, il leur permettoit d'aller chercher des vivres dans la Nouvelle Espagne. Aussi-tôt ils équipent à la hâte deux bâtimens; ils donnent le commandement de l'un à Michel Vasseur, & celui de l'autre à un nommé Trenchant, & ils mettent à la voile le 8. de Décembre.

Les rebelles se mettent en mer.

Cependant la Rocheferriere, qui avoit été envoyé quelque tems auparavant vers Outina, étoit arrivé dans ses Etats. Comme il trouva ce Prince bien disposé à notre égard, à cause des prisonniers que nous lui avions fait rendre, il donna à notre envoyé de grands éclaircissemens sur les Monts d'Apalatzy (2), où il y a quantité de mines d'or & d'argent. Au bout de quelques mois la Rocheferriere revint au fort de la Caroline, avec des présens que ce Prince lui avoit faits.

Nos voyageurs rebelles à leurs Chefs, se separerent dès la sortie de l'embou-

(1) Le Latin dit *Genuensis*, qui signifie Genois : mais les relations Françoise l'appellent *le Genevois*.

(2) Au Nord de la Floride.

CHARLES IX. 1568.

Ils prennent un bâtiment Espagnol.

bouchure de la riviere, & ne se réjoignirent que plusieurs jours après, & avec beaucoup de peine. Ils passerent au-delà de l'Isle de Cuba en pillant par-tout sur leur route; & ayant rencontré dans cette mer un bâtiment Espagnol richement chargé, ils le prirent. Le Gouverneur de la Havane, qui est le port de l'Isle de Cuba, étoit dessus avec trois de ses enfans: pour se tirer des mains des François, il leur promit une grosse rançon, & ayant écrit à sa femme de payer la somme qu'il avoit promise, il leur montra la lettre, & les pria de trouver bon qu'un de ses fils en fût le porteur, afin que la chose ne souffrît point de difficulté. Ils furent assez dépourvûs de jugement pour y consentir. Le fils porta la lettre à sa mere, & commença par lui dire, suivant l'ordre secret que son pere lui avoit donné, qu'elle se gardât bien d'exécuter ce qui étoit dans la lettre; qu'au contraire elle fit monter des gens à cheval, & qu'elle envoyât par toute l'Isle ramasser du secours. La femme exécuta les ordres de son mari avec tant de diligence, que le lendemain au point du jour nos pirates, qui étoient tout fiers de leur butin, furent très-surpris de se voir entre deux gros vaisseaux bien fournis d'artillerie, & d'un autre grand navire à éperon. Vingt cinq de leur bande se jetterent au plus vîte dans une corvette qui étoit auprès, & ayant coupé le cable de l'ancre, ils s'ouvrirent en combattant un passage au travers des ennemis: tous les autres qui étoient restés avec le Gouverneur dans le bâtiment Espagnol furent faits prisonniers, & ayant été menés à terre, les uns y furent vendus, & les autres menés en Espagne & en Portugal.

Mauvaise suite que cette affaire eut pour eux.

Voilà le premier acte d'hostilité qui fut fait témérairement de notre part contre les Espagnols, qui sçurent s'en venger promptement: mais Laudonnieres le fit aussi de son côté: car Fourneaux & Etienne le Genevois, qui étoient du nombre des vingt cinq qui s'étoient sauvés, n'ayant pas voulu croire le Capitaine Trenchant, qui étoit d'avis de retourner au fort, parce qu'ils n'avoient point de vivres, furent bien-tôt forcés à rentrer dans la riviere, malgré la crainte qu'ils avoient que Laudonnieres ne se vengeât de l'insulte qu'ils lui avoient faite. Ils comptoient qu'ils pourroient tirer quelques vivres des Indiens de leur connoissance, & se remettre ensuite en mer, sans que ceux du fort s'en apperçussent: mais ils furent surpris & arrêtés par la Caille, que Laudonnieres envoya avec vingt cinq Arquebusiers vers l'embouchure du May, sur l'avis qu'il reçut des Indiens, que les mutins étoient rentrés dans la riviere. Les Chefs furent passés par les armes, à la priere des soldats, qui demanderent qu'on leur épargnât l'infamie du gibet. On fit grace aux autres.

Grande disette dans le fort des François.

Cependant la disette augmentoit de jour en jour dans le fort, & les Indiens qui en étoient instruits par le bruit commun, n'y portoient des vivres qu'en petite quantité. Dans cet état, comme les secours qu'on attendoit de France ne venoient point, on résolut unanimement de se préparer au retour. On commença donc à construire des vaisseaux, qui ne purent être achevés qu'au mois d'Août, & l'on n'étoit encore qu'au commencement de Mai de l'année 1565. Dans cet intervalle on travailla à recueillir des vivres. Mais comme on en trouvoit peu & qu'ils coûtoient

fort

fort cher, nos François, pressés par la nécessité, engagerent Laudonnieres à former une entreprise sur la personne d'Outina, avec qui il avoit lié une amitié particuliere, & dont il avoit tiré de grands avantages. Laudonnieres y consentit, & se saisit en effet de la personne de ce Prince; mais les Indiens ne lui donnerent pas plus de vivres pour cela: ils compterent pour mort le Prince qui étoit prisonnier, & songerent à se choisir un nouveau Roi. Ainsi cette entreprise ne servit qu'à rendre les François plus odieux dans le païs. CHARLES IX. 1568.

Dans cette extrêmité, il arriva quatre bâtimens Anglois, commandés par Jean Hawkins; il secourut nos François avec une bonté & une libéralité qui surpassa leur espérance: car il poussa l'humanité jusqu'à leur vendre à un prix fort raisonnable un de ses vaisseaux, celui que nos gens avoient construit ne paroissant pas en état de pouvoir sûrement transporter les troupes en France. Tout étoit prêt pour le départ; on avoit dit adieu aux Princes Indiens, auxquels on promettoit de revenir bien-tôt, & l'on alloit mettre à la voile, lorsqu'on apperçut sept navires à l'embouchure de la riviere. C'étoit la flote de Jean Ribaud, envoyée à leur secours: elle étoit partie de Dieppe dès le mois de Mai; mais ayant été rejettée à l'Isle de Wight, qui apartient à l'Angleterre, elle ne put arriver à la Floride que le 14. d'Août. Ribaud fut reçu le 30. par Laudonnieres avec de grandes démonstrations de joye, mais peu sinceres: car au fond il étoit très-fâché qu'on lui eût envoyé un successeur.

Arrivée de sept navires François.

Sept jours après leur arrivée, huit bâtimens Espagnols ayant paru à l'entrée de la riviere, obligerent les nôtres, qui étoient à l'ancre, de couper leurs cables, & de prendre le large. La flote Espagnole les suivit quelque tems; mais n'ayant pû les joindre, elle entra dans le fleuve que nous avons nommé Dauphin, dont l'embouchure est éloignée de huit lieuës de celle de la riviere de May. Ils y mirent leurs troupes à terre avec du canon, & commencerent à s'y retrancher, employant à ce travail un grand nombre de Negres qu'ils avoient amenés.

Arrivée de huit bâtimens Espagnols.

Ribaud en ayant été informé par le Capitaine Couset, & ayant fait assembler le Conseil chez Laudonnieres, qui étoit au lit malade de la fiévre, il demanda l'avis de tous les Capitaines. La Grange, d'Ottigny, de Sainte-Marie, Vesty & Jonville, qui étoient les principaux, furent tous de l'avis de Laudonnieres, qui parla le premier, & convinrent: Qu'il faloit fortifier le plus promptement que l'on pourroit le fort de la Caroline: Qu'on ne devoit pas risquer la flote à la mer dans une saison où il regnoit sur cette côte des vents impétueux & d'affreux tourbillons, que l'on sçavoit bien quand on partoit, mais que l'on ne sçavoit pas quand on reviendroit, & que dans l'intervale le fort seroit en danger, ayant l'ennemi si près. Ribaud au contraire vouloit qu'on marchât droit à l'ennemi, avant qu'il pût rassembler ses forces, & avoir le tems de construire un fort aux environs: Que dans la guerre les premiers succès sont décisifs: Que les Rois Indiens, qui en haine des Espagnols, avoient jusqu'alors favorisé l'établissement des François, alloient les abandonner, s'ils voyoient qu'à l'arrivée des Espagnols ils allassent se cacher & se renfermer dans leur fort.

CHARLES IX. 1568.

fort. Pour appuyer son avis, il leur montra une lettre de l'Amiral qui s'expliquoit ainsi. „ En fermant ma lettre, j'apprens que Dom Pedro „ Melendez est parti pour la Nouvelle France. Songez à empêcher que „ les Espagnols ne puissent rien entreprendre contre nous, comme il est „ juste que nous n'entreprenions rien contr'eux. "

Une grande partie des François s'embarquent imprudemment.

Après la lecture de cette lettre, sans avoir égard au premier avis, il fait embarquer son monde, & ayant pris entre les gens de Laudonnieres, d'Ottigny, & d'Arlac son Enseigne, il monte sur son vaisseau le 8. Septembre. Il demeura deux jours en rade, pour attendre la Grange, qui n'approuvoit pas ce dessein. Dès qu'il fut arrivé, il mit à la voile; mais ayant été battu dès le jour même d'une horrible tempête, qui dura jusqu'au premier d'Octobre (1), il fut obligé d'amener ses voiles: tous les vaisseaux furent jettés sur les rochers, & brisés à plus de 50. lieuës du fort. Mais tout le monde se sauva, excepté la Grange, un des Gentilshommes de Coligny, qui s'étant mis sur un morceau du mat de son vaisseau, fut englouti par les vagues. Les bâtimens Espagnols ne souffrirent pas moins que les nôtres de cette tempête: le vaisseau la Trinité, que montoit le Commandant, ayant été separé du reste de la flote, fut poursuivi par Ribaud, & perit le premier dans ces rochers.

Les Espagnols s'emparent du fort des François.

Pendant ce tems-là, les Espagnols qui étoient descendus à terre eurent le tems de s'avancer jusqu'à notre fort, & d'accabler la garnison, qui étoit foible & découragée par la perte de notre flote: car il n'y avoit que deux cens quarante hommes, & tout ce qu'il y avoit de plus brave avoit suivi Ribaud: d'ailleurs Laudonnieres, qui croyoit être en sûreté du côté de la terre, n'étoit point sur ses gardes. Les Espagnols, guidés par un des nôtres, appellé François Jean, qu'ils avoient gagné en lui donnant de l'argent, & commandés par Dom Pedro Melendez, passerent avec une diligence incroyable les étangs, les bois & les rivieres qui étoient entr'eux & nous, & parurent le 20. de Septembre à la vûë de notre fort, un peu avant le soleil levé, le ciel étant fort couvert. La garde étoit déja levée, & de la Vigne, qui commandoit, avoit permis aux soldats fatigués du travail de la nuit d'aller se reposer; mais ayant apperçû les Espagnols qui descendoient un côteau, enseignes déployées, il donna l'allarme: les nôtres qui étoient encore dans leurs lits, si fatigués qu'ils ne pouvoient presque se remuer, furent accablés de tous côtés. L'ennemi, après un combat de peu de durée, se rendit maître du fort, & planta ses drapeaux sur le rempart. Le carnage fut affreux: soldats, femmes, enfans, vieillards, malades, tout fut passé au fil de l'épée.

Carnage affreux qu'ils y font.

Ceux qui purent échaper à la premiere fureur des Espagnols, ne perdirent point courage; Laudonnieres, à qui sa maladie avoit laissé beaucoup de foiblesse, se retira avec quelques autres en petit nombre par des marais, qui étoient derriere le fort, & gagna les vaisseaux de Ribaud, qui étoient au bord du fleuve. Il y eut de nos gens, qui à l'arrivée des Espagnols sauterent en bas du rempart, & d'autres qui se sauverent dans les bois, & sur

(1) Jusqu'au 20. de Septembre. *Edit. des Drouarts.* f. o.

fur une hauteur voisine, d'où l'on voyoit ce carnage, entr'autres Nicolas Chalus Charpentier, & Jaques de Morgues, qui en ont fait une relation. Les gémissemens & les cris furent le signal auquel le reste de ces malheureux se rassembla. On delibéra sur ce qu'il y avoit à faire; les uns étoient d'avis d'implorer la pitié du vainqueur. Car que faire? Il ne pouvoit venir de secours d'aucun endroit; on ne voyoit rien à espérer: le Ciel, la terre, la mer, les bois, les hommes, tout étoit contre eux: qui pourroit sçavoir ce que feroient les Espagnols, si l'on se remettoit à leur discrétion? Peut-être, disoient-ils, qu'ils nous donneront la vie, & s'ils ne nous la donnent pas, une prompte mort sera la fin de nos miseres. Ne vaut-il pas mieux se rendre à des hommes que d'être dévoré par des bêtes féroces dans les bois, ou d'y mourir miserablement de faim, après avoir langui long-tems? Les autres, & en particulier Chalus, n'approuvoient pas cet avis: il vaut mieux, disoit-il, s'abandonner à la miséricorde de Dieu, qu'à celle des hommes. Tout le monde connoît l'orgueil & la cruauté des Espagnols; mais s'ils sont cruels envers tous les hommes, ils le sont bien davantage envers ceux qui font profession de suivre le pur Evangile (1). Je me fierois plus à la pitié des bêtes féroces, qu'à celle de cette Nation barbare.

CHARLES IX. 1568.

Malgré ces raisons il y en eut six, qui n'ayant pas le courage de resister à tant de maux, allerent se rendre aux ennemis, qui les massacrerent sur le champ. Leurs compagnons, qui virent cette inhumanité, jugerent bien qu'il faloit chercher d'autres moyens de sauver leur vie. Laudonnieres demeura caché toute la nuit dans les joncs & les herbes d'un marais, ayant de l'eau jusqu'au nombril. Le lendemain de grand matin, étant soutenu par quelques-uns de ses gens, il se traîna avec beaucoup de peine jusqu'aux navires François qui étoient sur la riviere: l'attention & l'humanité extrême de nos matelots sauva tout ce qui resta du débris de la colonie. Partout où ils entendoient des cris, ils y couroient avec des canots ou des chaloupes, & les menoient à leurs vaisseaux. Quand tout y fut rassemblé, on delibéra sur le retour en France.

Après l'horrible cruauté dont j'ai parlé, les Espagnols eurent l'impudence d'envoyer un trompette aux François qui restoient, pour leur persuader de se rendre à certaines conditions, qu'ils promettoient d'observer; comme si ceux à qui ils faisoient ces offres, eussent ignoré ce qui venoit d'arriver. Leurs propositions ayant été rejettées, ils entrent en fureur, & ne pouvant en faire sentir les effets aux vivans, ils l'exercerent sur les morts. Leur ayant arraché les yeux, & les portant au bout de leurs épées, ils les jettoient du côté de la riviere où nos gens étoient, en leur insultant avec un ris barbare. Jean Ribaud, qui avoit échapé à la fureur des flots, ne put échaper à celle des hommes: comme il ignoroit la prise du fort, il vouloit qu'on y envoyât quelqu'un pour demander du secours; mais nos François à demi-morts de faim, ayant apperçu de loin un corps d'Espagnols qui marchoient du côté du fort, & se voyant sans aucune espéran-

(1) C'est-à-dire envers les Protestans.

CHARLES IX. 1568.

pérance d'être secourus, détacherent quelques-uns d'entre eux pour aller trouver le Commandant, & lui offrir de se rendre, à condition d'avoir la vie sauve.

Perfidie & cruauté des Espagnols.

Il y avoit une riviere entre eux & les ennemis. De Valmond, qui conduisoit ce corps, reçût les députés avec une bonté apparente: il leur dit, que les Espagnols dans leur victoire se faisoient une loi inviolable, de traiter avec humanité les ennemis qui mettoient bas les armes, & sur-tout les François: Qu'il suivroit sur ce point la maxime de son païs, & qu'il se donneroit bien de garde de rien faire contre eux, qui pût exciter entre les deux Nations des haines cruelles, & attirer des calamités publiques: Qu'ils pouvoient donc venir sans rien craindre. En même tems il fait mettre du monde dans une barque pour les aller prendre. Ribaud y entre le premier, suivi de trente de ses gens. Quand il fut de l'autre côté de la Riviere, de Valmond les reçut d'abord avec beaucoup d'honnêteté; ce qui trompa les autres. Mais un moment après on separa ses gens, & on les attacha deux à deux, les mains liées derriere le dos. Ribaud & d'Ottigny commencerent à augurer quelque chose de funeste, & sommerent de Valmond de tenir sa promesse: il continua à dissimuler, leur renouvella la parole qu'il leur avoit donnée, & jura qu'il n'avoit fait attacher ainsi les François, que pour pouvoir les conduire sûrement au fort. Mais dans la vérité il n'agissoit ainsi, que parce qu'il n'avoit pas encore fait le choix de ceux qu'il vouloit garder, qui étoient les artisans, les canoniers, les matelots & les pilotes. Lorsqu'il fut près de son fort, il demanda, qui étoient ceux d'entre eux qui pourroient remplir ces fonctions: il s'en trouva trente, qu'il mit à l'écart. Ayant alors joint une compagnie, qui de concert avec lui étoit sortie du fort, & venoit à sa rencontre, il fit signe d'exécuter l'ordre qu'il leur avoit donné. Aussi-tôt cette troupe se jettant sur nos François, qui étoient sans armes, & qui marchoient à quelque distance des soldats de Valmond, les passe tous cruellement au fil de l'épée. Envain Ribaud & d'Ottigny prirent Dieu à témoin, & reclamerent la foi qu'on leur avoit donnée: de Valmond leur tourna le dos, sans les écouter, & à l'instant ils furent poignardés par ses soldats. Il périt plus de six cens François dans cette occasion. Dom Pedro Melendez fit élever un grand bucher, & brûler les corps de ces malheureux. Après quoi il fit raser Ribaud, mit sa barbe dans une lettre cachetée, & par une vanité ridicule, il l'envoya à Seville comme un grand trophée. Ayant ensuite fait couper son corps en quatre, il fit placer les quartiers dans l'endroit le plus élevé de son fort, pour être un monument de cette belle action.

Les nôtres apprirent cet horrible massacre, par un matelot, qui échapa de cette boucherie, comme par miracle; car trois de ses camarades étant tombés sur lui pendant ce massacre, il se trouva tout baigné de sang, & passa pour mort. La peur l'ayant réveillé la nuit, il reprit peu-à-peu ses esprits, & s'étant ensuite souvenu qu'il avoit un couteau dans une gaine de bois, il se remua du mieux qu'il put, & étant venu à bout de tirer son couteau, il coupa les cordes dont il étoit lié, & s'enfuit. Il demeura long-tems caché chez les Indiens, & retomba une seconde fois entre les mains

mains des Espagnols ; mais leur fureur étant ralentie, ils le garderent, avec un nommé Pompier, qui avoit été pris à la Havane, & ils le destinerent à servir comme esclave sur leurs vaisseaux. Celui sur lequel il étoit, ayant été pris dans la suite par les François, il recouvra sa liberté & raconta à de Morgues tout ce qu'il avoit vû.

CHARLES IX. 1568.

Retour du reste des François dans leur patrie.

Cependant ceux qui s'étoient sauvés du fort sous la conduite de Jaques Ribaud & de Laudonnieres, quitterent ce funeste païs le 25. de Septembre, & après un mois de navigation ils arriverent à la vûë des Açores. Etant heureusement entrés le 10. de Novembre dans la manche de Saint-George, ils furent portés en Angleterre, & aborderent au port de Swansey dans le païs de Glamorgan en South-Wales. Laudonnieres y ayant reçu quelque argent d'un Marchand de Saint-Malo, s'en alla par terre à Bristol, & de-là à Londres, où Paul de Foix, homme d'un très-grand mérite, étoit alors Ambassadeur du Roi. Laudonnieres ayant encore emprunté de lui de l'argent, passa à Calais, & arriva enfin à Paris. Il y apprit que le Roi étoit à Moulins en Bourbonnois, où il tenoit les Etats ; il s'y rendit, & ayant fait le recit de tout ce qui étoit arrivé, il ne fut pas trop bien reçu.

Reflexion sur la cause de leur malheur.

Ceux qui ont examiné avec le plus d'exactitude la conduite de Ribaud, l'ont blâmé de ce qu'étant arrivé à la Floride le 14. du mois d'Août, il avoit perdu plus de quinze jours à parcourir la côte : il devoit, selon eux, employer ce tems à débarquer son canon & ses troupes, à se fortifier dans quelque endroit, & à renvoyer Laudonnieres en France : par ce moyen il n'auroit point été obligé de marcher contre l'ennemi. L'ayant d'ailleurs fait trop tard, & contre l'avis des Officiers, il avoit hâté sa ruine & celle des François qui étoient avec lui. Il seroit néanmoins bien plus juste, ce me semble, d'en rejetter la faute sur ces hommes perfides, qui tenant les premières places dans le Conseil du Roi, avoient soin d'instruire les Espagnols de ce qui se passoit chez nous. Car peut-on douter que Melendez n'eût sçû le dessein de Ribaud, & le tems précis de son voyage, lorsqu'on le voit marcher en quelque sorte sur ses pas, & arriver à la Floride presque aussi-tôt?

Voyage de Bertrand de Montluc.

A cette perte que la cruauté Espagnole nous causa, la fortune en ajoûta une seconde la même année, par la mort de Pierre de Montluc, d'abord appellé Bertrand, fils du fameux Blaise de Montluc. Il avoit eu du commandement dans la première guerre civile, & il y avoit acquis de la réputation. Ennuyé du repos, il fit le projet d'une grande entreprise, avec Fabien son cadet, de Pompadour, & beaucoup de Noblesse choisie, peu de tems après l'entrevûë que la Reine Catherine de Medicis eut à Bayonne avec Elisabeth sa fille. Il partit de Bourdeaux, avec trois grands vaisseaux bien fournis de matelots, de rameurs, & de provisions de guerre ; il avoit outre cela douze cens soldats, & il se flatoit de faire un coup d'éclat. Son dessein étoit d'aller en Guinée, de visiter les Royaumes de Manicongo, de Mosambique, de Quiloa & de Melinda ; d'y faire alliance avec quelqu'un des Princes du païs, & d'obtenir ensuite de lui, par promesses ou par force, la permission de bâtir une forteresse sur ses terres, dans quel-

CHARLES IX. 1568.

quelque endroit avantageux ; afin que les marchands François pussent y venir en sûreté sous la protection du Roi, & faire le commerce de l'Afrique & de l'Asie, sans passer, comme auparavant, par les mains des Portugais. Dans ce dessein il avoit amené quelques bannis de Portugal, qui connoissoient les lieux & les tems où l'on peut commercer ; & il avoit promis avec serment à son pere, qu'il feroit ensorte que tous les avantages que les Espagnols & les Portugais tiroient du commerce, tourneroient à la gloire de la Nation Françoise, & au profit du Roi : qu'au reste il ne seroit jamais le premier agresseur à l'égard de qui que ce fût ; mais que si on l'attaquoit, on ne le feroit pas impunément, & qu'il sçauroit bien se défendre.

Son arrivée à Madere.

Il partit dans cette résolution, & ayant long-tems lutté contre une tempête, il arriva enfin aux Canaries, & s'approcha de Madere. Cette Isle, qui est la première des Canaries, la plus agréable & la mieux fournie de toutes les commodités de la vie, est de figure triangulaire, & a environ vingt deux lieuës (1) de tour. Montluc ayant envoyé à terre quelques-uns de ses gens pour faire de l'eau, on tira le canon, & les insulaires étant en même tems sortis en armes, se mirent à poursuivre nos gens. Montluc, qui ne s'attendoit point à ces hostilités, dans un tems où les deux Rois étoient en bonne intelligence, fut vivement piqué de leur procedé. Il débarqua ses troupes, & ayant reconnu le terrein, il chercha à amuser l'ennemi par un combat léger. En même tems il ordonna à son frere de marcher par derriere, de prendre un chemin plus long, & de s'avancer le plus promptement qu'il pourroit vers la ville : les ennemis se trouvant entre les deux freres, sans pouvoir être secourus par ceux de la ville, furent taillés en piéces, & il n'en échapa aucun.

Il défait les Portugais.

Aussi-tôt Montluc marche droit à la place, fait avancer son canon, & l'attaque : les habitans consternés par la perte qu'ils venoient d'essuyer, firent peu de résistance : la place fut emportée & pillée. Il ne restoit que la grande église, où quelques soldats s'étoient retranchés. Montluc la fit attaquer : mais il reçut en ce moment une grande blessure à la cuisse, dont il mourut peu de jours après, extrêmement regretté de ses troupes. Sa mort rendit inutile son entreprise, dont il y avoit lieu d'espérer un grand succès. Il fut enterré honorablement dans l'église des Cordeliers de cette Isle. Le Roi de Portugal ayant fait faire des plaintes à ce sujet, par les Ambassadeurs qu'il avoit à la Cour de France, l'affaire fut agitée dans le Conseil. L'Amiral entreprit de justifier cette expédition : il montra clairement que nos gens ne pouvoient être blâmés, d'avoir vengé avec tant de courage toutes les injures que Villegagnon, envoyé du Roi, avoit reçues autrefois des Portugais, dans une expédition dont il s'étoit chargé ; en un mot il plaida avec tant de force la cause des compagnons de Montluc, que la crainte avoit obligés de se disperser & de se cacher, qu'ils furent tous absous des accusations que l'on avoit intentées contre eux. Cependant ce qui étoit arrivée dans la Floride & à Madere, fit

Il reçoit une blessure dont il meurt.

(1) Cinquante six milles. EDIT. ANGLOIS.

fit peu d'impression sur la Cour, partagée alors en différentes factions. Elle y fut pour ainsi dire insensible; ou du moins, à la honte du nom François, elle affecta de le paroître, soit par aversion pour la Religion Protestante, que professoient presque tous ceux qui avoient passé à la Floride avec Ribaud & Laudonnieres, soit en haine de Coligny lui-même, qui étoit le principal auteur de cette expédition.

CHARLES IX. 1568.

Voyage & expédition de Gourges.

Mais pendant que la Cour demeuroit dans l'inaction, un particulier, sensible à l'injure qu'il avoit reçûë lui-même, & à celles qui avoient été faites à sa patrie, entreprit de tirer vengeance de l'orgueil & de la cruauté détestable des Espagnols. Ce fut Dominique Gourges, né au Mont de Marsan en Gascogne, homme de tête & de main. Après avoir servi avec distinction en Toscane, il fut pris par les Espagnols & mis aux galeres. Ayant depuis été mis en liberté par Mathurin de l'Escut de Romegas, Chevalier de Malte, il conçut une si grande haine contre les Espagnols, qu'il fit un serment solemnel qu'à la première occasion il se vengeroit par quelque coup d'éclat de l'outrage qu'ils lui avoient fait. La derniere injure faite à la Nation Françoise ayant encore allumé sa colere, il ne songea plus qu'à satisfaire son ressentiment. Il vendit une partie de son bien, pour faire de l'argent; il emprunta de ses amis; & des sommes qu'il put ramasser, il équipa trois petits bâtimens, sur lesquels il embarqua deux cens soldats d'élite, & environ quatre vingt rameurs ou matelots. Il prit avec lui de Casenove, qu'il fit son Lieutenant, & François de Bourdeaux, à qui il donna le commandement d'un des bâtimens de sa petite flote.

Tout étant ainsi préparé, il mit à la voile le 22. d'Août de l'année 1567, sans dire à personne son dessein. Il feignit d'aller au Brezil, ou dans la mer du Nord, où il avoit déja fait quelques voyages. Après avoir essuyé au commencement quelques tempêtes assez fâcheuses, il arriva enfin au cap Saint-Antoine dans l'Isle de Cuba. Ce fut-là qu'il découvrit à ses compagnons son dessein, qu'il avoit tenu caché jusqu'alors; il les conjura de ne le pas abandonner, dans une occasion où il s'agissoit de la gloire du nom François. Ils le promirent avec serment. Pleins d'une noble ardeur, ils passent heureusement le détroit de Bahama, dans une saison où ce passage est fort dangereux; & sans attendre la pleine lune, où pour l'ordinaire il y a moins de péril, ils découvrent les côtes de la Floride, & arrivent enfin à l'embouchure de la riviere de May. Les Espagnols ne doutant point que ce ne fût des bâtimens de leur Nation, les saluerent de quelques coups de canon. Gourges ne voulut pas les désabuser, & leur rendit le salut. Après quoi, feignant d'aller ailleurs, il s'éloigna jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vûë, & alla faire sa descente à l'embouchure de la Seine, éloignée de quinze lieuës de celle de la riviere de May.

Arrivée de Gourges à la Floride.

Dès qu'il parut, les Indiens s'avancerent en grand nombre, armés d'arcs & de fleches. Gourges éleva ses enseignes en signe de paix, & leur fit dire par un trompette, qu'il venoit de la part du Roi de France, pour leur offrir l'amitié & la protection de ce Monarque, contre ceux qui les opprimoient. Il y eut une grande joye de part & d'autre, & l'on s'en donna réciproquement les témoignages les plus vifs. Les Indiens retour-

CHARLES IX. 1568.

Entrevûë avec Satourioua.

nerent chez eux avec empressement. Le lendemain Satourioua revint à la côte avec ses enfans, & deux Princes ses tributaires, dont l'un s'appelloit Molloua, & l'autre Halmacanir. Toute leur suite ayant mis les armes bas, les nôtres quitterent aussi leurs mousquets, & allerent au devant d'eux avec l'épée seulement, ayant Gourges à leur tête. Le Prince Indien le fit asseoir à côté de lui sur un siége élevé, fait de lentisque & garni de mousse. Toute leur suite ayant arraché les ronces qui étoient aux environs, s'assit en cercle autour d'eux. Satourioua, par le moyen d'un interprête, fit, en la présence de Gourges, de grandes plaintes contre les Espagnols, lui fit le détail de tous les outrages que lui, ses femmes & ses enfans en avoient reçûs, sur-tout depuis le malheur arrivé à nos gens. Il dit à Gourges, qu'il seroit ravi de se liguer avec les François, pour venger ses injures & les leurs. La proposition ayant été acceptée, & le traité conclu, Gourges offrit quelques petits présens au Prince Indien; c'étoient des sabres, des couteaux, des javelots, des bagues, des hallebardes, des sonnettes, & autres bagatelles pareilles. Les Princes Indiens lui donnerent en revanche une petite chaîne d'argent, avec des peaux de cerf très-bien préparées, & ils le prierent de leur donner à chacun une chemise, qui serviroit pour les parer aux jours de fête, & pour les ensevelir après leur mort. Pierre Dubré, qui s'étoit échapé du massacre que les Espagnols avoient fait de nos gens, étoit depuis ce tems-là demeuré caché chez Satourioua: on se servit de lui pour reconnoître l'état des ennemis, & on envoya des gens habiles & experimentés pour examiner leur fort.

Olotocara, parent de Satourioua, n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès de l'entreprise. On convint d'un jour où les Princes Indiens viendroient avec leurs troupes armées à leur maniere. Satourioua donna en ôtage un de ses fils, & celle de toutes ses femmes qu'il aimoit le plus; c'étoit une jeune personne de dix huit ans. Jamais fidélité ne fut plus grande, ni secret mieux gardé. Outre la Caroline, que les nôtres avoient commencé de fortifier, & que les Espagnols avoient reparée après la défaite de Ribaud, ils avoient de plus sur la riviere de May, mais plus près de la mer, deux autres forts, où il y avoit cinquante hommes de garnison, & quelques canons de ceux qu'ils nous avoient pris: les garnisons de ces forts montoient à quatre cens hommes d'élite. Toutes nos troupes, tant Indiens que François, s'étant rassemblées sur la Somme, les Indiens burent d'une liqueur qu'ils nomment *Cassine*: ils la composent du jus de quelques herbes, & ils ont coûtume d'en boire, lorsqu'ils vont à quelque entreprise perilleuse, persuadés qu'elle enflame leur courage, & qu'elle les met en état de souffrir assez long-tems la faim & la soif. Gourges fit mine d'en boire comme eux, après quoi on se mit en marche sous la conduite d'Olotocara dont nous avons parlé, qui tenoit sa hache à la main, & avoit un grand desir d'acquerir de la gloire.

Prise des trois forts des Espagnols.

Malgré le tems pluvieux & les marécages, on arriva sur les bords de la riviere de *Saravabi* (1). La barque qui portoit leurs vivres au travers de ces lieux déserts, n'étant pas encore arrivée, ils souffrirent beaucoup de la faim,

(1) Ou *Sarranala*.

faim; mais leur courage surmonta toutes ces incommodités. Ils passerent ensuite une autre riviere à gué, après que la marée se fut retirée, ayant leur fourniment attaché à leurs casques : de grandes huitres que le flux avoit amenées dans la riviere, les incommoderent fort dans ce passage. Enfin ils arriverent au mois d'Avril, le vendredi d'après Pâques, à la vûë du fort que les Espagnols avoient bâti près de l'embouchure du May, sur la rive droite de ce fleuve. Après quelques coups de canon, Olotocara, qui ne sçavoit ce que c'étoit que de garder des rangs, étant monté le premier sur le rempart, & ayant tué un canonier des ennemis d'un coup de pertuisane, & Gourges l'ayant suivi avec ses gens, la place fut emportée. Gourges prend un bateau sur le champ, passe de l'autre côté de la riviere avec quatre vingt Mousquetaires, attaque l'autre fort que les ennemis y avoient, & s'en rend maître sans peine. Ceux de la garnison qui voulurent se sauver, furent pris par les Indiens qui étoient embusqués dans le bois voisin. Il y eut six vingt Espagnols tués, & l'on en réserva trente pour le supplice.

Aussi-tôt ils préparent des échelles, & marchent à la Caroline, qui n'étoit qu'à deux lieuës de-là, guidés par un Colonel Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier. Gourges, bien informé par cet Officier de la situation & de la force de la place, de la profondeur du fossé, & du nombre des soldats dont la garnison étoit composée, marche toute la nuit, & arrive le matin à la vûë du fort. On lui tira plusieurs volées de canon, mais cela ne l'empêcha pas de tout préparer pour l'attaque. Il commença par placer ses Indiens dans les bois des environs, pour arrêter ceux qui voudroient se sauver : il résolut ensuite d'attaquer le fort par l'endroit où le fossé étoit le moins profond. Le Commandant ayant détaché soixante hommes pour reconnoître nos gens, Casenove les coupa avec vingt hommes d'élite; & Gourges les chargea, & les tailla en piéces, sans qu'il en échapât un seul. Le Commandant effrayé, sort du fort avec ce qui lui restoit de monde, & veut se sauver dans les bois; mais les Indiens que Gourges y avoit placés, l'arrêterent & le tuerent avec tous ses gens. Quelques uns d'entre eux, qui craignoient la fureur des Indiens offensés, avoient été d'avis de se remettre plutôt à la discrétion des François; mais on ne les écouta point. Ainsi fut pris le fort de la Caroline : on y trouva cinq grosses coulevrines, quatre petites, dix huit barils de poudre, & toutes sortes de provisions en abondance.

Gourges fait pendre tous les prisonniers Espagnols.

Gourges ayant ainsi exécuté son entreprise, & ne songeant plus qu'à retourner en France, fit embarquer une partie de ses provisions, échapées au feu qui y prit par l'imprudence de quelqu'un des nôtres. A l'égard des prisonniers, Gourges leur ayant reproché leur perfidie, & la cruauté avec laquelle ils avoient traité les François trois ans auparavant, contre la foi du traité qu'ils avoient fait avec eux, les fit pendre à des arbres qui étoient autour de la place, & y fit mettre une inscription qui portoit; que ce n'étoit pas comme Espagnols qu'on les avoit ainsi traités, mais comme des traitres, des brigans & des assassins. Il en usa de la sorte, parce que Dom Pedro Melendez ayant fait massacrer nos François, avoit fait

 dresser

CHARLES IX. 1568.

dresser une inscription qui portoit ; que ce n'étoit pas comme François, mais comme Lutheriens, qu'il les avoit fait mourir.

Les trois forts sont rasés par les Indiens.

Lorsque tout cela fut exécuté, Gorges dit aux Indiens, que s'ils vouloient conserver leur liberté, il faloit raser tous ces forts ; ce qui fut fait en un jour, tous les Indiens des environs y étant accourus à l'envi. Il détacha ensuite Casenove, avec son canon, pour se rendre par mer à leur flote, qu'ils avoient laissée à l'embouchure de la Seine ; pour lui, il se mit en chemin par terre avec quatre vingt Mousquetaires, pour se rendre au même lieu.

Honneurs que les Indiens rendent à leur libérateur.

La vengeance qu'il avoit tirée des Espagnols, & la Floride qu'il venoit de mettre en liberté, lui acquirent beaucoup de gloire, & sa marche fut une espece de triomphe. Les Indiens accouroient de toutes parts sur son passage, pour le féliciter sur ce succès, & pour le remercier du grand service qu'il leur avoit rendu. Il se trouva parmi eux une vieille femme, qui assura qu'elle mourroit désormais sans regret, puisqu'elle avoit vû les Espagnols chassés du païs, & les François victorieux. Gorges ayant tout disposé pour son retour, prit congé des Rois Indiens, les exhorta à garder fidèlement le traité qu'ils avoient fait avec le Roi de France, & leur fit espérer que dans douze Lunes (c'est ainsi qu'ils comptent les mois) le Roi leur envoyeroit de nouveaux secours. La separation ne se fit pas sans que les Indiens versassent beaucoup de larmes. Gorges eut beaucoup de peine à s'arracher d'entre leurs bras : celui qui lui marqua le plus de tendresse, fut Olotocara, qui avoit servi avec tant de courage & de fidélité dans l'attaque des trois forts.

Retour de Gorges.

Gorges ayant rendu graces à Dieu de l'heureux succès de son voyage, partit des côtes de la Floride le 3. de Mai, & par un bonheur extraordinaire, ayant fait onze cens lieuës en dix sept jours, il arriva en parfaite santé à la Rochelle, le 6. de Juin, n'ayant perdu qu'un de ses bâtimens, huit soldats, & quelques Gentilshommes, qui furent tués à l'attaque des forts. Les Espagnols, qui l'avoient suivi tant en allant qu'en revenant, parurent encore au cap de Baye, un peu au-dessus de la Rochelle, mais ils arriverent trop tard : Gorges étoit déja dans le port. Il fut reçu avec de grands honneurs par les Rochellois ; & peu de tems après s'étant rendu à Bourdeaux, il mit à l'Hôtel de ville les canons qu'il avoit pris aux Espagnols, & s'en alla en poste joindre Blaise de Montluc, Gouverneur de Guyenne, qui l'envoya au Roi. A son arrivée à Paris, il fut fort étonné de voir, qu'au lieu d'une recompense qu'il devoit attendre, il se trouvoit dans un grand péril : car le Roi d'Espagne avoit mis sa tête à prix, & son Ambassadeur s'étoit plaint par son ordre de ce qui venoit d'arriver à la Floride. Gorges ne trouva aucune protection, l'Amiral étant alors éloigné de la Cour, & les Lorrains, dont la Reine avoit besoin, y étant les maîtres. Le Roi traita Gorges de perturbateur du repos public, comme ayant fait cette expédition sans ses ordres, & lui défendit de paroître devant lui. Il vit bien qu'il faloit ceder, le parti d'Espagne dominant alors à la Cour ; ainsi il prit celui de se cacher pour quelque tems chez ses amis.

Il est mal reçu à la Cour.

Sur

Charles IX. 1568.

Sur la fin du mois de Mai, les envoyés de l'Empereur, qui, comme nous avons dit, étoient depuis un an allés à Constantinople, pour renouveller la tréve avec le Sultan, revinrent à Vienne le 31. de Mai, avec Ibrahim, que le Grand-Seigneur envoyoit en Ambassade pour d'autres affaires. La derniere tréve, dans laquelle avoient été compris le Vaivode Jean & les Venitiens, avoit été faite à condition que chacun garderoit ce qu'il avoit pris dans la derniere guerre. L'Empereur y trouva un grand avantage: car Schwendi avoit étendu ses frontieres en deçà & au-delà de la Theisse, de la longueur de quarante milles d'Allemagne, & il se trouvoit dans cet espace quantité de places & de forts, ou pris sur les ennemis, ou bâtis, ou du moins commencés par Schwendi. Ce fut aussi ce Général qui donna l'avis d'établir une caisse militaire en Hongrie; ce qui fut depuis d'un grand secours pour les affaires publiques. Ce fut lui qui distribua les troupes Allemandes dans les places fortes, & qui par cette sage prévoyance assura la frontiere de la Hongrie & de la Stirie. On jugea diversement des raisons qui avoient engagé Selim à se porter de si bonne grace à faire la paix avec Maximilien. La principale, à ce qu'on croit, fut la révolte de l'Arabie. Selim, qui avoit tourné ses pensées du côté de l'Orient, & qui avoit équipé pour cela une puissante flote, ne vouloit point laisser d'ennemis derriere lui.

Tréve entre l'Empereur Maximilien & les Turcs.

Peu de tems après, Maximilien se rendant enfin aux prieres de ses peuples, accorda aux Princes d'Allemagne & à la Noblesse d'Autriche, la liberté de prêcher la doctrine de la Confession d'Augsbourg dans leurs places de guerre, dans les villes & dans les bourgades; ce qu'il avoit refusé jusqu'alors: mais ce fut à condition qu'ils se conformeroient aux anciennes Eglises de cette Confession, à l'égard des rits. Cette clause fut ajoûtée sur les remontrances de Thomas Perrenot de Chantonet, Ambassadeur de Philippe II, afin d'empêcher que cet exemple ne fût pernicieux pour la Flandre; ce qui suspendit quelque tems, & rendit presque inutile la grace de l'Empereur.

L'Empereur accorde la liberté de conscience en Autriche.

Les Turcs coururent cette année sur les côtes d'Italie; mais ils ne firent qu'y répandre la terreur. Le Prince de Piombino, Général des galeres de Florence, voyant Selim embarassé dans la guerre contre les Arabes, forma le dessein de surprendre Bone (1), sur la côte de Barbarie: il se flatoit d'y faire beaucoup d'esclaves, & d'en rapporter un grand butin, & comptoit d'y réussir par le moyen d'un Renegat, qui alloit & venoit de l'une à l'autre côte. Il passa d'abord en Sardaigne; mais lorsqu'il fut à la vûë de l'Afrique, & de la ville même de Bone, il fut battu durant trois jours d'une tempête qui le contraignit à relâcher d'abord à Cagliari, & ensuite à Livourne, d'où il étoit parti. A peine ses gens s'étoient-ils refaits des fatigues de la mer, & du mal qu'elle leur avoit causé, qu'il apprit que Caragial, fameux Corsaire, étoit sorti du port d'Alger avec quelques frégates, & qu'il inquiétoit toute la côte voisine. Sur cet avis étant sorti du port de Livourne pour le chercher, il le joignit près de l'Isle de

Affaires d'Italie.

Le Prince de Piombino tente en vain de surprendre Bone en Afrique.

(1) C'est l'ancienne Hyppone, ville Episcopale, Siége de Saint-Augustin.

Charles IX. 1568.

de Corse. Le combat fut rude & opiniâtre; mais enfin les Turcs se retirerent avec perte d'une de leurs galeres, qui fut prise par les Chrétiens, à qui la victoire coûta cher. François Rucellai, Chevalier de Malte, y fut dangereusement blessé, & le Général lui-même y eut la cuisse percée d'une fléche; ensorte que quand il rentra dans le port avec ses vaisseaux pleins de morts & de blessés, sa flote ressembloit plutôt à une armée battuë, qu'à une armée victorieuse.

Guerre des Turcs dans l'Arabie heureuse.

Mutahar étoit en ce tems-là maître de l'Arabie heureuse: il descendoit des Princes Mahometans qui avoient regné en Asie, avant que les Turcs eussent étendu leurs conquêtes jusques-là. Ce Prince avoit une table frugale, mais dans tout le reste, & sur-tout dans ses équipages de chevaux, il étoit magnifique: il avoit le corps & l'esprit fort sains, quoiqu'il fût dans sa quatrevingt quinzième année. Ennuyé de la domination Ottomane, il ne faisoit pas toûjours tout ce que les Bachas des environs souhaitoient. Ils traiterent cela de révolte; & comme ils ne cherchoient qu'un prétexte pour l'attaquer, ils persuaderent à Selim de lui declarer la guerre. Mustapha fut d'abord envoyé contre lui; mais il fit peu de progrès. On envoya Sinan à sa place; celui-ci, après quelques combats assez légers, tels qu'ils se donnent entre des Arabes, vint à bout, par force ou par surprise, d'obliger Mutahar à donner au Sultan des ôtages, qui lui répondissent de sa fidélité pour l'avenir. Il donna Omar, son fils, & Haidar, son neveu, fils de son frere. Après cela Sinan s'en retourna comme en triomphe à Constantinople; cet heureux succès servit comme de dégré à cet homme superbe & ambitieux, pour s'élever dans la suite à tout ce qu'il y avoit de plus grand.

Différend sur la préséance entre les Ducs de Ferrare & de Florence.

Le différend qui étoit depuis long-tems entre les Ducs de Ferrare (1) & de Florence (2), pour la préséance, se renouvella dans ce tems-là. Le Pape vouloit s'en attirer la connoissance; mais le Duc de Ferrare n'y voulut point consentir; on eut beau le citer à Rome, il ne voulut jamais y envoyer de procureur, prétendant que c'étoit à l'Empereur à juger le procès. Cosme de Medicis ne pouvant pas refuser ce juge, & d'un autre côté ne voulant pas déplaire au Pape, fit si bien, que le S. Pere consentit que Maximilien fut le juge de ce différend; mais à condition qu'il agiroit comme arbitre, & non comme Empereur; & que dans un certain tems limité il prendroit connoissance de l'affaire, & la termineroit juridiquement. Cosme envoya pour cela à la Cour de Vienne Louis Antinori, qui fut depuis fait Evêque de Volterra (3), à sa recommandation. Maximilien, qui ne vouloit rien relâcher de ses droits, & qui dans le jugement qu'il devoit rendre entre ces deux Princes, vouloit tâcher de ne mécontenter ni l'un ni l'autre, fut vivement piqué des lettres que le Pape lui écrivit sur cette affaire, par lesquelles il lui préscrivoit le tems & les conditions de

(1) Alfonse II. fils d'Hercule & de Renée de France: il avoit épousé d'abord Lucrece de Medicis, puis Barbe d'Autriche.

(2) Cosme de Medicis I. du nom, declaré Grand-Duc de Toscane, par Pie V.

(3) Ville de l'Etat de Florence entre Sienne & Livourne.

de ce jugement, & le privoit, comme Empereur, du droit de connoître d'une affaire qui le regardoit véritablement, & qui ne pouvoit été légitimement portée à un autre tribunal. Comme il étoit juste & prudent, il tiroit autant qu'il pouvoit la chose en longueur; & s'il étoit obligé de juger, il vouloit que ce fût de concert avec les parties.

CHARLES IX. 1568.

Cosme, qui vouloit soutenir les prérogatives anciennes de la République de Florence, qu'il avoit encore augmentée des Etats de Siene & de Pise, ne vouloit rien relâcher de ses droits, & demandoit que la chose fût décidée à la rigueur. De l'autre côté, la balance avoit penché long-tems pour le Duc de Ferrare, par le crédit du Duc de Guise (1) son beau-frere, qui avoit gouverné le Royaume sous François II. Mais comme la guerre venoit de recommencer contre le Prince de Condé, Cosme, à qui la Reine demandoit de grands secours d'argent, chargea Pandolfe Petrucci, son Ministre à la Cour de France, de profiter de cette occasion pour lui faire rendre la justice qui lui étoit dûë. Catherine de Medicis y étoit assez portée d'elle-même, persuadée qu'il s'agissoit de l'honneur de sa famille; & elle faisoit assez connoître qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulût faire pour obliger la maison de Medicis: cependant elle ne croyoit pas qu'il convînt d'adjuger la préséance au Duc de Florence, contre une décision renduë par la Cour de France sous le feu Roi, à la requête du Cardinal de Lorraine, dont le crédit étoit alors très-puissant: elle pensoit qu'il suffisoit pour le présent que Cosme disputât la préséance à Alfonse; que le procès qu'il lui intentoit là-dessus, tînt en suspens le droit que la sentence renduë sous François II. avoit acquis au Duc de Ferrare, & qu'on pourroit ensuite peu-à-peu l'en dépouiller tout-à-fait; ce qui arriva en effet peu de tems après: car la nouvelle de la mort de Dom Carlos Infant d'Espagne étant venuë à la Cour, le Ministre de Ferrare prit place immédiatement au dessous de l'Ambassadeur de Venise, au service solemnel qui fut fait pour ce Prince dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris. Mais Petrucci, Ministre de Cosme, étant survenu, suivi d'un grand cortege de Florentins, dont la Cour étoit pleine, & même d'un grand nombre de François, qui en haine des Guises étoient ravis de mortifier le Duc de Ferrare, & se sentant d'ailleurs appuyé du crédit de la Reine, quoiqu'elle affectât de paroître neutre, il demanda d'être placé entre les Ministres de Venise & de Ferrare. Ils alloient en venir aux mains; mais le Duc d'Anjou qui étoit-là présent avec le Duc d'Alençon son frere, le Cardinal de Bourbon, & les Princes Lorrains, poussé secretement par la Reine, saisit l'occasion, & leur ordonna à tous deux de sortir de l'église pour éviter le scandale, & sans préjudice de leurs droits. C'est ainsi que la possession où étoit le Duc de Ferrare, fut interrompuë. Mais quelques années après, la Reine fit si bien, que le Roi prononça formellement en faveur du Duc de Florence, qui dans l'intervalle avoit été créé Grand-Duc de Toscane par Pie V.

La Reine mere favorise Cosme.

Ce fut vers ce tems-là que ce Pape; qui cherchoit à augmenter les privileges

(1) Ce Duc de Guise est François Duc de Guise, tué par Poltrot en 1563. il avoit épousé Anne d'Est, sœur d'Alfonse II.

CHARLES IX. 1568.

La Bulle *in Cœna Domini*.

vileges du Clergé, au préjudice des Souverains, voulut exempter les Ecclésiastiques de toute la Chrétienté des tributs, des impôts, & généralement de toutes les contributions que les sujets doivent par-tout à leurs Souverains. Dans cette vûë il publia la Bulle *in Cœna Domini*, remplie de menaces terribles contre tous les Princes & contre toutes les Républiques qui obligeroient les Ecclésiastiques de leurs terres à fournir ces contributions destinées au soutien de l'Etat, les declarant excommuniés & incapables d'être absous au tribunal de la pénitence. Tous les Princes d'Italie, sur-tout le Roi Philippe & la République de Venise, trouverent cette Bulle très-extraordinaire & très-préjudiciable à leurs intérêts. Le Pape ne laissa pas d'ordonner qu'elle seroit publiée par-tout, par les Evêques ou leurs Grands-Vicaires, & par les Curés, sans aucun égard pour les Souverains. Philippe, indigné de ce procedé, défendit à tous les Evêques & Curés d'Espagne & d'Italie, sous les peines les plus rigoureuses, d'exécuter les ordres du Pape: il declara, qu'il ne souffriroit pas qu'on lui pût reprocher, d'avoir laissé diminuer, par une lâche condescendance, la dignité de la couronne qu'il tenoit de ses ancêtres, & les fonds du trésor de ses Etats. Il ajouta, qu'il ne portoit point envie aux permissions que le Pape accordoit au Roi de France, dont le Royaume étoit plein d'Hérétiques, des subsides du Clergé François; Mais qu'il ne pouvoit souffrir qu'un Prince comme lui, qui avoit sçû préserver ses Etats de cette peste, fût dépouillé du pouvoir de lever sur les Ecclésiastiques des païs de son obéïssance, des droits qu'ils avoient payés de tout tems. Les Venitiens ne paroissoient pas plus disposés à souffrir ce nouveau joug: ils prétendoient qu'on ne pouvoit diminuer le trésor du Prince sans ébranler l'Etat, dans le salut duquel celui de tous les corps, & des Religieux mêmes, étoit renfermé: cette affaire fut débattue pendant plusieurs mois avec beaucoup de vivacité de part & d'autre. Enfin la guerre pour la Religion s'étant allumée en France & dans les Païs-bas, le zèle du Pape se refroidit, & au lieu de soulager le Clergé, comme il en avoit eu le dessein, il souffrit qu'aux anciennes charges on en ajoutât de nouvelles, qui acheverent de l'accabler.

Le Roi d'Espagne en défend la publication.

La guerre civile recommence en France.

Raisons spécieuses des deux parties.

En France tout tendoit à la guerre, & les deux partis coloroient de raisons spécieuses les préparatifs qu'ils faisoient. Celui de la Reine rappelloit sans cesse la mémoire encore récente du soulevement de Meaux. Ils disoient que les Huguenots n'étoient jamais contens: Qu'après avoir obtenu de la bonté du Roi un Edit de pacification, pour prix des maux qu'ils avoient causés, il travailloient sans cesse, ou à l'étendre à leur profit, ou à l'affoiblir au préjudice du Roi: Qu'ils retenoient toûjours les places qui lui devoient être renduës par le traité qu'il avoit bien voulu faire avec eux, comme Montauban, Sancerre, & la plûpart des places fortes & des villes du Languedoc, du Quercy, du Roüergue, du Vivarais & du Dauphiné, comme Castres, Cahors & Millaud, Vezelai en Bourgogne & la Rochelle en Saintonge: Que cette derniere ville non seulement refusoit de recevoir Jarnac, son Gouverneur, & les troupes qu'il y menoit en garnison, mais qu'elle continuoit avec un ardeur extrême les fortifications qu'elle avoit commencées pendant les troubles: Quelle ne vouloit pas souffrir que

les

les Officiers du Roi, qu'elle avoit chassés dans la derniere guerre, rentrassent dans la ville; qu'elle construisoit des vaisseaux de son autorité particuliere; qu'elle ne vouloit point fournir les sommes que le Roi lui avoit demandées: Que tout cela donnoit à Sa Majesté des soupçons que les Protestans pensoient à renouveller la guerre: Que le Roi d'ailleurs trouvoit fort mauvais qu'il sortît tant de monde de son Royaume sans sa permission, pour aller servir dans les Païs-bas le Prince d'Orange contre le Duc d'Albe, Général des troupes de Philippe, son allié. On leur reprochoit encore l'action de Cocqueville, qui n'auroit pû, disoit-on, assembler un si grand nombre de soldats, s'il n'avoit eu des ordres du Prince de Condé, quoique celui-ci le niât expressément. On ajoûtoit à cela les intelligences secretes qu'ils avoient avec le Prince d'Orange & avec les Princes Protestans d'Allemagne, les traités qu'ils avoient faits avec eux, & les couriers qui alloient & venoient sans cesse sous prétexte d'ambassades.

CHARLES IX. 1568.

Les Protestans de leur côté disoient, qu'ils avoient pris les armes pour la Religion & pour la liberté de conscience, qu'on leur laissoit en apparence par un Edit, mais qu'on leur ôtoit en effet; puisqu'en plusieurs endroits on les empêchoit de s'assembler, sur des ordres qui avoient été mandiés par des gens ambitieux & ennemis de la tranquillité publique: Qu'on avoit écrit à Saint-Heran, Gouverneur d'Auvergne, que la volonté du Roi étoit, que les places fortes & les villes qui apartenoient à sa mere, à ses freres, & au Duc de Montpensier, ne fussent point sujettes à ces assemblées; en un mot, que le but de la derniere pacification n'étoit pas de rétablir la tranquillité dans le Royaume, mais de désarmer, sous prétexte de paix, les Religionnaires qui avoient alors un grand nombre de troupes Françoises & étrangeres, afin de les accabler sans peine: Que c'étoit pour cela que la Cour continuoit de tenir à sa solde les Suisses, que l'on étoit convenu de renvoyer, & que l'on avoit gardé quelques cornettes Italiennes: Qu'au lieu de licentier les troupes Françoises, on les avoit distribuées dans les places, pour les assembler après la moisson: Qu'on ne faisoit point revenir dans les villes ceux qui en avoient été chassés, & qu'on ne leur rendoit point les biens dont on les avoit dépouillés: Qu'ils étoient allarmés des bruits qui couroient, que le Roi envoyoit des Ambassadeurs au Pape, pour lui demander la permission d'aliéner pour cinquante mille écus d'or de rente des biens ecclésiastiques. Car à quelle fin peut-on demander ce secours, disoient-ils, & comment se peut-on flater de l'obtenir, si cet argent n'est destiné pour les fraix de la guerre contre les Protestans? Et pourquoi ces Ambassades envoyées en Allemagne, si ce n'est pour aliéner du Prince de Condé, & du parti qu'il soutient, les Princes de l'Empire qui sont ses amis, & qui lui sont unis pour la cause de la Religion? Que peuvent penser les Protestans de la publication du Concile de Trente, que tous les Parlemens du Royaume ont rejetté jusqu'à présent, mais que des hommes factieux & séditieux sollicitent avec tant d'empressement; si ce n'est qu'on veut les faire declarer Hérétiques par tous les Ordres du Royaume, afin de leur faire ensuite une guerre générale, comme à des ennemis de l'Etat? C'est en effet de cela, ajoûtoient-ils, qu'il a été ques-

CHARLES IX. 1568.

tion dans les conférences qui se sont tenuës en Lorraine, à Bayonne, & sur la frontiere de Picardie. Pour répandre la terreur, ils faisoient valoir l'exemple de l'Inquisition d'Espagne établie dans les Païs-bas, & les bruits qui couroient, que la Reine d'Ecosse avoit cedé au Roi Philippe le droit qu'elle avoit sur l'Angleterre : Qu'il se faisoit des associations dans les villes entre la bourgeoisie, par une autorité privée, & sous prétexte de Religion, mais en effet pour se liguer contr'eux. Ils ajoûtoient, qu'ils sçavoient bien que le Cardinal de Lorraine avoit conseillé au Roi de se saisir de tous les Grands & du Prince de Condé même, à quelque prix que ce fût, & de décider ensuite de leur sort de la manière qu'il jugeroit à propos : Que ce projet lui avoit été suggeré par le Duc d'Albe, de qui l'on citoit une maxime Espagnole, dont nous avons déja parlé : *Que la tête d'un Saumon vaut mieux que celle de cinquante Grenouilles :* Qu'en consequence de ce conseil, de Goas avoit été envoyé en Bourgogne avec son regiment, quatre compagnies du regiment de Brissac, & quatorze cornettes de Cuirassiers, pour prendre ce Prince & l'Amiral : Qu'à l'égard de ce qu'on disoit de Cocqueville & du Prince d'Orange, rien n'étoit plus propre à montrer la malice de leurs ennemis, qui n'ayant aucun crime véritable à leur reprocher, imputoient à des innocens le crime des autres.

Telles étoient à-peu-près les raisons de part & d'autre. Comme les Rochelois persistoient à refuser absolument de recevoir Jarnac, on y envoya le Maréchal de Vieilleville avec un plein pouvoir de regler les affaires de la ville, de rétablir les Officiers du Roi dans leurs biens & dans leurs emplois, de confier la garde de la tour, où l'on attache la chaine qui ferme le port, à celui que Sa Majesté avoit nommé pour cet emploi, & d'y mettre une garnison capable de maintenir l'autorité du Roi.

En attendant que de Vieilleville fût en état de partir, on envoya des gens pour sonder les Rochelois. Pour lui, il s'arrêta à sa belle maison de Duretal en Anjou (1), d'où il s'avança jusqu'à Poitiers (2). Les Rochelois s'excuserent de le recevoir, alleguant leurs privileges (car la bonté de nos Rois leur en a accordé de très-grands) & demanderent instamment qu'on ne les forçât point à recevoir les conditions qu'on leur proposoit de la part du Roi. Tandis qu'on négocioit, & que les courriers alloient & venoient, il s'écoula tant de tems, qu'on reprit les armes, & ainsi s'évanoüirent entierement les négociations.

Plaintes des Protestans.

Cependant il arriva de tous côtés des plaintes au sujet des violences com-

(1) Entre la Fléche & Angers.

(2) *Le MS. de Mrs. de Ste-Marthe ajoute:* Où peu de tems après il mourut d'apoplexie. Ce fut un des Seigneurs de son tems des plus illustres par sa naissance, sa libéralité, sa prudence, son esprit, sa probité & sa douceur. Son zèle pour la gloire & pour la tranquillité de la France, dont il donna des preuves dans tous les tems, le firent également regretter de tous les gens de bien. Les Rochelois &c.

Le P. Anselme dit qu'il mourut de poison en son château de Duretal le 30; Novembre 1571. *Hist. Geneal. de France. p. 644.* EDITEUR ANGLOIS.

commises, & des entreprises qu'on avoit faites au mépris de l'Edit. On se plaignoit que l'on avoit empêché le Prince de Condé d'aller à son gouvernement de Picardie, & que de Senarpont, son Lieutenant, avoit été dépouillé de son emploi, à cause de sa Religion : Qu'à Lyon, au lieu de donner aux Protestans, suivant l'Edit, un lieu hors des murs pour s'assembler, parce qu'il ne leur étoit pas permis de le faire dans la ville, on avoit tant formé de difficultés & de chicanes sur l'endroit qu'on leur donneroit, qu'enfin on leur avoit entierement ôté le moyen de s'assembler : Qu'à Paris les Prédicateurs se déchaînoient avec tant de rage contr'eux, qu'il paroissoit qu'il s'agissoit bien moins de rejetter leur doctrine, que de les livrer au premier jour à la fureur du peuple; Qu'on devoit remarquer surtout les principes de certains Théologiens nouveaux, qui se donnoient le nom de Jésuites: Sçavoir, qu'on ne doit point faire de paix avec les Hérétiques; qu'on ne peut avoir d'union avec eux; qu'on n'est point obligé de leur garder la foi qu'on leur a donnée; que c'étoit une action de pieté & utile pour le salut, que de les tuer; que tous les Chrétiens devoient prendre les armes pour exterminer cette peste : Qu'au Décret du Concile de Constance, qui permet de ne pas garder la foi aux Hérétiques, ils joignoient l'Ecriture pour prouver la même chose : Qu'ils citoient pour exemple ceux que les Levites tuerent par ordre de Moïse, ceux qui avoient adoré le Veau d'or, les Prêtres de Baal, que Jehu enferma pat une supercherie dans le temple de leur Dieu, & qu'il fit tous massacrer (1): Qu'on entendoit de toutes parts les discours & les menaces des factieux, qui disoient hautement que les Huguenots n'avoient plus que trois mois à vivre; que dès que la moisson & les vendanges seroient achevées, on feroit main basse sur eux; que le Roi même ne le pourroit pas empêcher quand il le voudroit, & que s'il le vouloit, on l'enfermeroit dans un couvent, & qu'on en mettroit un autre sur le Trône.

Ils ajoûtoient, que peu de tems après la publication de l'Édit il s'excita une sédition à Amiens, qui est la ville la plus considerable de toute la Picardie, & qu'il y avoit eu plus de cent personnes massacrées par la populace : Que la ville d'Auxerre, dont les Protestans avoient été maîtres dans la derniere guerre, ayant été renduë, ceux qui en avoient été bannis n'étoient pas plutôt rentrés dans la ville, qu'ayant conjuré contre ceux qui leur étoient suspects, ils en avoient fait perir en diverses manières environ cent cinquante, dont ils avoient traîné inhumainement les corps dans les cloaques ou dans la riviere: Qu'à Roüen, à Bourges, à Issoudun, à Antrain, à Troyes, à S. Leonard, à Orleans & à Blois, on les avoit insultés, lorsqu'ils alloient aux prêches, & qu'il y en avoit même eu quelques-uns de tués: Qu'à Ligny en Barrois, la populace irritée poursuivant un Huguenot, il se sauva dans la maison du premier Magistrat de la ville, cro-

(1) En faisant semblant d'embrasser le Culte de Baal, & lui faisant même offrir un sacrifice solemnel. Voyez le quatrième livre des Rois Ch. X. L'action de Jehu est louée dans ce même chapitre; mais quant à l'effet; non quant à la manière, qui étoit très-criminelle.

CHARLES IX. 1568. croyant y trouver un azile contre la fureur populaire; mais que les factieux étant entrés de force dans cette maison, malgré la résistance du maître, ils en avoient arraché ce malheureux & l'avoient massacré : Qu'à Clermont en Auvergne, un jour qu'on faisoit avec beaucoup de solemnité la procession du saint Sacrement, un Protestant n'ayant pas marqué assez de respect dans la ruë, & n'ayant point tapissé sa porte, comme c'est la coûtume, la populace étoit entrée dans sa maison, l'avoit pillée, & ayant traîné ce malheureux dans la place publique, y avoit dressé un bucher du bois qu'on avoit apporté de chez lui, & l'avoit brûlé vif, sans vouloir l'entendre, & sans que le Magistrat donnât aucune marque qu'il désapprouvoit cette action.

Meurtre cruel de René de Savoye Comte de Cipierre à Frejus.

Mais ce qui indigna le plus le Prince de Condé & ceux de son parti, ce fut le meurtre de René de Savoye Comte de Cipierre, fils de Claude de Savoye Comte de Tende : ce Seigneur ne fut assassiné, que parce qu'il favorisoit le parti Protestant; on dit même que son frere avoit eu part à cette horrible action. Comme il revenoit de Nice, où il étoit allé voir le Duc de Savoye son parent, lorsqu'il fut près de Frejus, on l'avertit qu'il y avoit des gens embusqués dans le bois, qui l'attendoient. Sur cet avis, il tourna bride vers la ville avec toute sa suite, qui étoit de trente cinq personnes, & il se hâta d'y arriver, ne doutant point qu'il n'y fût en sûreté. Comme il y entroit, les trois cens hommes dont l'embuscade étoit composée, & qui l'avoient poursuivi dans sa fuite, y entrent avec lui : Gaspard de Villeneuve Baron des Arcs, qui les conduisoit, fait à l'instant sonner les cloches, & ayant soulevé tout le peule, il marche, à la tête de cette populace, à la maison où Cipierre s'étoit enfermé. Les Consuls, qui craignoient pour sa vie, firent ce qu'ils purent pour arrêter le désordre : enfin on obtint par leur entremise que cette populace se retireroit, à condition que Cipierre & ses gens rendroient leurs armes. Cela ayant été exécuté, & le peuple s'étant retiré, des Arcs, qui crut avoir satisfait à sa parole, revint peu de tems après avec sa troupe, attaque derechef la maison, s'en rend maître, & tuë tous les gens de Cipierre qui étoient sans armes. Mais ne voyant point parmi les morts le corps de ce jeune Seigneur, que les Consuls avoient fait évader, il fit semblant d'être inquiet pour sa vie, & il pria instamment les Consuls de le remettre entre ses mains, s'ils vouloient le sauver, parce qu'autrement il seroit infailliblement massacré par la populace. Comme ils ne pouvoient s'imaginer que des Arcs les trompât, & qu'ils craignoient d'ailleurs qu'on ne leur arrachât par force ce Seigneur, ou qu'on ne l'égorgeât entre leurs mains, ils le présenterent à des Arcs : aussi-tôt ses gens le poignarderent, lui donnerent cent coups après sa mort, & défigurerent entierement son cadavre. Bien des gens crurent que cela ne s'étoit pas fait sans quelque ordre secret de la Cour; & ce qui rend cette opinion très-vraisemblable, est qu'un des gens de Cipierre, qui faisoit dans ce tems-là ses affaires à Paris, fut dans le même tems assassiné auprès du Louvre, sans qu'on ait pû en sçavoir la raison, à moins que ce ne fût pour se saisir des lettres & des ordres secrets qu'il pouvoit avoir pour son maître.

Presque

Presque dans le même tems d'Amanzai, homme de mérite, également recommandable par ses grandes qualités, & par une modestie admirable, tenant à sa porte sa petite fille par la main, fut tué cruellement par des assassins qu'on ne connoissoit point. Ceux des Protestans qui calculerent avec le plus d'exactitude tous ces meurtres, prétendirent, qu'en trois mois on avoit, par ces moyens exécrables, fait perir plus de dix mille personnes. Mais je crois qu'ils exageroient; car la derniere guerre en six mois n'en avoit fait périr au plus que cinq cens.

Autre meurtre commis en la personne d'Amanzai.

Le Prince de Condé étoit alors à Noyers en Bourgogne, petite place forte, qu'il avoit euë de sa femme Françoise d'Orleans (1). Gaspard de Saulx Comte de Tavanes, Lieutenant du Duc d'Aumale, Gouverneur de la Province, avoit déja essayé de la surprendre. Mais ayant manqué son coup, il rassembloit des troupes de tous côtés pour la prendre de force. Le Prince en étant informé, écrit à tout ce qu'il avoit d'amis dans le Royaume, leur représente la grandeur du péril où il se trouve, les prie de le secourir, & de prendre les armes dès qu'il sera nécessaire. Pendant que cela se passoit, il arriva des lettres du Roi, qui ordonnoient d'exiger des Protestans une somme de trois cens mille écus d'or, que le Roi avoit avancée pour payer les Allemans qui avoient été au service du Prince de Condé. Ce Prince & tous les Seigneurs de son parti étoient cautions du payement. Les lettres du Roi portoient, que l'intention de Sa Majesté n'étoit pas qu'on levât cette somme sur tous les Protestans indistinctement, mais seulement sur ceux qui avoient porté les armes pour le Prince de Condé. Il venoit lettre sur lettre pour la faire payer sur le champ, afin que plus ce payement feroit à charge & difficile, plus ceux qui s'en étoient rendus caution se dégoûtassent du parti du Prince, & que leur embarras rendît les autres moins disposés à l'embrasser.

Embuches dressées au Prince de Condé.

Le Prince de Condé, persuadé que c'étoit un artifice de ses ennemis, écrivit au Roi pour s'en plaindre, & pour le prier d'avoir pitié du Royaume épuisé par les guerres civiles. Coligny écrivit dans les mêmes vûës à la Duchesse de Savoye, qu'il sçavoit avoir beaucoup de crédit auprès de la Reine-mere, & la pria instamment de menager un accord entre les deux partis, & d'empêcher la guerre civile. On prit dans ce tems-là un soldat, qui mesuroit la profondeur des fossés de Noyers, à dessein de surprendre la place, & de se rendre maître de la personne du Prince & de toute sa famille: il y avoit été envoyé par Coqueret, Enseigne de la Verniere, comme il l'avoüa depuis. Le Prince envoya Charles de Teligny à la Cour, pour se plaindre du tort que lui faisoient les lettres du Roi dont je viens de parler, & pour prier Sa Majesté d'ordonner qu'on publiât des monitoires, afin qu'on pût être instruit, tant de l'entreprise de Coqueret, que des meurtres, des complots, des embuches, des assemblées clandestines & des excès énormes où se portoient les Prédicateurs par leurs déclamations pleines de fureur; & de donner ordre aux Gouverneurs des Pro-

Le Prince se plaint au Roi.

(1) Elle étoit fille de François d'Orleans Marquis de Rothelin: c'étoit la troisiéme femme de ce Prince; il l'épousa à Vendôme en 1565.

CHARLES IX. 1568.

Provinces & aux Magistrats, d'observer religieusement les Edits de pacification.

Le Chancelier de l'Hôpital soupçonné d'être Protestant.

Le jeune Roi, touché de ces remontrances, conjura la Reine de prendre des mesures, pour empêcher que la guerre ne recommençât; & pour faire ensorte que les Edits fussent observés, sans quoi l'Etat seroit en grand péril. Mais Catherine, persuadée que cela lui étoit suggeré par le Chancelier de l'Hôpital, qui étoit un homme de bien, représenta au Roi son fils la rebellion des Rochelois, & lui fit entendre qu'il étoit à craindre que les autres villes ne suivissent cet exemple, & que l'amour de la liberté ne les engageât dans une révolte pareille. Comme elle sçavoit que le Chancelier étoit ennemi des troubles, & qu'il pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, elle entreprit de ruiner son crédit par des délations secretes. Elle disoit qu'il favorisoit dans le cœur le parti des Huguenots; & que sans la charge importante dont il étoit revêtu, il se declareroit ouvertement en leur faveur: Que sa fille, sa femme, son gendre, ses petits-fils, & toute sa maison, étant de cette Religion, on ne pouvoit presque pas douter qu'il n'en fût lui-même en secret.

Il arriva même alors une chose qui donna occasion à ses ennemis de le rendre encore plus suspect. Le Pape accorda au Roi une Bulle qui lui permettoit d'aliéner des biens de l'Eglise, jusqu'à la somme de cinquante mille écus de rente, à condition que cette somme seroit employée à faire la guerre aux Hérétiques, afin de les exterminer entierement, ou de les forcer à se soûmettre à l'Eglise Romaine. Les sentimens du Conseil se trouverent partagés. Comme la Bulle attaquoit les Edits précedens, & qu'elle renfermoit le motif barbare de tuer & d'exterminer tous les Hérétiques, plusieurs membres du Conseil, le Chancelier à la tête, soutinrent qu'il n'étoit pas à propos de publier cette Bulle, qui feroit voir à tout le monde, qu'il y avoit long-tems que l'on se préparoit à la guerre, & qui découvriroit entierement la ligue que l'on avoit cachée avec tant de soin jusqu'alors: ainsi l'on fut d'avis de demander une autre Bulle au Pape, & qu'en attendant on feroit usage de celle-ci pour le besoin présent.

Cette affaire attira beaucoup d'ennemis au Chancelier, & la Reine ne perdant aucune occasion de rendre suspects les conseils de ce Magistrat, trop zélé pour sa patrie, le jeune Roi commença à se refroidir pour lui, & à ne le plus recevoir avec un visage ouvert, comme il faisoit auparavant. L'Hôpital qui avoit l'ame grande, & qui n'étoit pas homme à essuyer de mauvais traitemens, commença à songer à la retraite. Il s'en alla donc à Vignai, maison qu'il avoit fait bâtir auprès d'Estampes. La Reine y envoya Pierre Brulart, Secretaire de ses commandemens, pour l'exhorter de la part du Roi à se reposer, & pour lui demander les sceaux; il les remit sur le champ, & ils furent donnés à Jean de Morvilliers, en attendant que le Roi en eût disposé.

Retraite du Chancelier de l'Hôpital.

Serment proposé par la Reine.

La Reine délivrée du Chancelier, & n'ayant plus personne qui s'opposât à ses volontés, ne songea plus qu'à brouiller les affaires. La résolution étant prise de faire la guerre aux Protestans, elle voulut les désunir, pour les ruiner plus aisément. Pour cet effet elle envoya à tous les Gouverneurs de

de Provinces, une formule de serment que l'on feroit prêter à tout le monde. Elle portoit, qu'on prenoit Dieu à témoin, & qu'on juroit en son nom, qu'on reconnoissoit Charles IX. pour son Prince & pour son Souverain naturel, & qu'on étoit disposé à lui rendre toute sorte d'honneur, d'obéïssance & de soûmission: Qu'on ne prendroit jamais les armes sans son ordre exprès, & qu'on n'assisteroit en aucune manière ceux qui les auroient prises contre lui: Qu'on ne feroit aucune contribution d'argent, sous quelque prétexte que ce pût être, sans sa permission: Qu'on ne s'engageroit dans aucune entreprise secrete, ni dans aucun traité sans son aveu: Qu'on n'y entreroit en aucune manière, & que si l'on apprenoit qu'il s'en fit de cette nature, on en donneroit de bonne-foi avis au Roi, ou aux Gouverneurs établis de sa part: Que l'on supplioit très-humblement Sa Majesté, d'user envers ceux qui prêtoient ce serment, de sa clémence & de sa bonté naturelle, de les tenir pour ses bons & fidèles sujets, & de les prendre sous sa protection; protestant qu'ils prieroient Dieu continuellement pour sa santé & pour sa conservation, & pour celle de sa mere & de ses freres, & qu'ils se soûmettoient volontairement à tous les supplices les plus rigoureux, si par leur faute il s'élevoit des troubles dans la ville de . . . (on devoit marquer le nom de la ville) pour la défense de laquelle ils promettoient de sacrifier leurs biens & leurs vies, & d'entretenir une amitié sincere & véritable avec les Catholiques.

Le Prince de Condé est averti des desseins qu'on trâme contre lui.

Le Prince de Condé ne doutant pas que ce formulaire n'eût été inventé pour le perdre, & pour déshonorer les Protestans, apporta quelque tempérament à cet ordre, tantôt en s'excusant de le faire exécuter, & tantôt en y joignant des interprétations qui l'adoucissoient. Mais étant informé de jour en jour des desseins que l'on trâmoit contre lui & contre ses amis, il en donna avis à l'Amiral de Coligny, qui craignant pour sa personne, étoit allé, avec toute sa famille, de Châtillon à Tanlai, place fortifiée, qui apartenoit à d'Andelot, son frere, & qui n'étoit pas loin de Noyers. Après quoi le Prince songea à sortir de ce lieu, pour prévenir les desseins de ses ennemis: car on faisoit venir en Bourgogne quatorze compagnies de Cavalerie & autant d'Infanterie, qu'on disoit auparavant destinées pour le siége de la Rochelle. D'ailleurs, le retour de Teligny de la Cour ne lui présageoit rien de bon; quoique les lettres qu'il en avoit rapportées fussent remplies de belles paroles, & de protestations d'amitié.

Dans cet état, ne sçachant à quoi se déterminer, il pria Jaqueline de Rohan Marquise de Rothelin, sa belle-mere, d'aller trouver le Roi, & de le conjurer de ne pas souffrir qu'on donnât atteinte à des promesses que sa Majesté avoit confirmées par serment & par un Edit, ni que les ennemis de la tranquillité publique abusassent de son nom & de son autorité, pour exécuter leurs pernicieux projets. La Marquise l'avoit à peine quitté, qu'il reçut courier sur courier pour l'avertir de se mettre en sûreté; que s'il tardoit un moment, il s'en repentiroit, mais trop tard: qu'il venoit des troupes de tous côtés; qu'il y en avoit déja de postées aux environs de Noyers, & qu'il ne pouvoit plus se retirer sans courir grand risque d'être pris.

CHARLES IX. 1568.

pris. Le Prince s'étant abouché avec Coligny, & voyant qu'il n'y avoit plus à deliberer, après avoir recommandé l'évenement à Dieu, résolut de se retirer au plutôt. Sur le point de partir, il écrivit au Roi le 23. du mois d'Août, & rejetta la cause de tous les troubles sur le Cardinal de Lorraine. Il disoit dans sa lettre, que cet esprit inquiet & remuant étoit cause qu'une infinité de gens de bien abandonnoient leurs maisons pour mettre leur vie à couvert; errans ça & là, & fuyans de maison en maison, avec leurs femmes & leurs enfans, qu'ils portoient entre leurs bras. Il joignit à cette lettre une longue requête, qui a été publiée depuis, & dont voici la substance.

Requête du Prince de Condé au Roi.

Il commençoit par dire, qu'il ne doutoit point de la bienveillance du Roi pour les Protestans, ni de sa fidélité à observer ses Edits; il venoit ensuite aux anciens griefs, & sur-tout au traité secret fait à Bayonne avec le Duc d'Albe, pour exterminer tous les Religionaires à la fois, tant en France que dans les Païs-bas. Il se plaignoit aussi qu'on eût fait des levées de Suisses par le conseil du Duc d'Albe, quoiqu'on feignît de les faire contre les Espagnols qui venoient en Flandre. Il parloit des conférences secretes tenuës à Monceaux & à Marchez, dans la maison du même Cardinal, & des mesures que l'on y avoit prises, pour arrêter le Prince de Condé & l'Amiral s'ils approchoient de Vincennes. Il rappelloit ensuite l'ambassade du Cardinal de Santa-Cruz, & les discours piquans que la Reine & le Connétable de Montmorency avoient tenus à Chantilly à l'Amiral de Châtillon: Que depuis la paix il y avoit eu beaucoup de paroles données, & nul effet: Qu'il n'y avoit pas une ville où l'Edit eût été exécuté: Qu'on n'y avoit eu aucun égard à Lyon, au Puy en Velai, à Bourges, à Dijon & à Beaune: Que Rapin, qui avoit très-bien servi en Languedoc pour le Prince de Condé, étant venu à Toulouse par ordre de ce Prince, avec des lettres du Roi & sous la foi publique, pour signifier au Parlement, de la part du Roi, qu'il eût à publier l'Edit que Sa Majesté venoit d'accorder aux Protestans, il y avoit été arrêté & condamné à mort le 13. d'Avril dernier: Que cela avoit été suivi de meurtres & de massacres, commis en une infinité d'endroits, à Amiens, à Auxerre, à Bourges & à Blois: Que la violence des Princes Lorrains avoit empêché qu'on ne fit en cette occasion les informations nécessaires. Que la protection que Louis Cardinal de Guise donnoit ouvertement aux assassins de Cipierre, montroit bien qu'il étoit auteur ou du moins complice de ce meurtre: Que depuis on avoit fait un Edit, qui ordonnoit à tous ceux de la Religion Reformée, de se défaire dans un certain tems de leurs emplois & de leurs charges, & qui défendoit qu'à l'avenir ils y pussent être admis: Qu'en consequence on avoit ôté à Gaspard de Coligny la charge d'Amiral, & à d'Andelot son frere celle de Colonel général de l'Infanterie, à Bayencour de Bouchavanes le gouvernement de Laon, à Louis de Lannoi de Morvilliers celui de Boulogne, & à Senarpont celui de Picardie; & que pour tenir tant de malheureux comme assiégés de toutes parts, on avoit mis en pleine paix des corps-de-garde dans tous les ports, sur tous les ponts, & à tous les passages, ce qui ne s'étoit jamais vû: Qu'on avoit for-

formé des associations en plusieurs endroits, sous prétexte de Religion; sur-tout à Dijon, où Jean Begat, Conseiller au Parlement, Auteur d'un libelle fait contre l'Edit de pacification, avec Raimond Fiot de Maleroye, & les deux fils de Tavannes, avoit mis tout en œuvre pour irriter les esprits du petit peuple, & troubler la tranquillité publique: Que de Thoarcé, de Vassé & de Chourses; en avoient fait autant dans le Maine.

Il passoit ensuite aux anciens projets, ou pour mieux dire, aux chimères des Princes Lorrains, qui se vantoient de descendre de la premiere race des Rois de France, & qui prétendant avoir des droits sur la Provence & sur l'Anjou, ne menageoient rien pour les faire valoir. „ S'il se „ trouve, disoit-il, des gens qui s'opposent à leurs desseins, il n'y a point „ de calomnies qu'ils n'inventent pour les perdre: ils les traitent de Poli- „ tiques, nom qu'ils ont inventé pour désigner leurs ennemis: ces Poli- „ tiques, si on les en croit, sont plus dangereux & plus pernicieux que „ les Hérétiques même. Ils comprennent sous ce nom les Catholiques „ qui sont ennemis des troubles & des factions, & par consequent peu „ favorables à leur parti, comme le Cardinal Charles de Bourbon, le „ Chancelier de l'Hôpital, & les Maréchaux de Montmorency.

Origine du nom de Politiques.

(C'est ici le premier endroit de notre Histoire où je vois le nom de Politiques pris en mauvaise part: il est vrai que les prédicateurs se sont déchaînés depuis avec fureur contre ce nom, sous lequel ils déchiroient les personnes les plus considerables de l'Etat, qui aimoient la paix, sans laquelle il n'y a plus ni Religion ni sûreté.)

Le Prince ajoûtoit à la fin de sa requête, que l'Empereur Maximilien avoit écrit au Roi, que les Cardinaux de Lorraine & de Granvelle étoient cause de toutes les guerres & de toutes les divisions qui regnoient dans la Chrétienté. Il protestoit enfin, tant en son nom, qu'au nom des Seigneurs & Gentilshommes de la Religion Protestante, que pour prévenir de bonne heure les maux qui menaçoient le Royaume, ils avoient tous résolu d'un commun accord de faire la guerre au seul Cardinal de Lorraine, à qui ils donnoient le nom injurieux de Prêtre infâme, de tigre & de tyran, declarant qu'ils poursuivroient toûjours ses ministres & ses partisans, comme des parjures, des brigans, des violateurs de la foi publique, en un mot comme les ennemis de la paix & de la tranquillité de l'Etat.

Le Prince de Condé se sauve de Noyers.

Le Prince ayant envoyé sa lettre & sa requête au Roi, fit courir le bruit qu'il en attendroit la réponse à Noyers; mais il en partit sur le champ dans un état digne de compassion: il étoit accompagné de sa femme & de tous ses enfans, dont trois étoient encore au berceau. Coligny le suivoit avec sa famille, composée d'une fille nubile, & d'enfans en bas âge, dont quelques-uns étoient portés par leurs nourices. La femme de d'Andelot y étoit aussi avec un enfant âgé de deux ans; ils n'avoient que cent cinquante soldats d'escorte, & ils faisoient les plus grandes journées qu'ils pouvoient, pour échaper aux embuches qu'on leur avoit dressées. Comme les ennemis ne pensoient gueres qu'il dût se mettre en marche avec si peu de monde, ils negligerent de le poursuivre. Ainsi il arriva sans acci-

CHARLES IX. 1568. accident aux bords de la Loire. Quoique cette riviere soit navigable depuis Roanne jusqu'à la mer, cependant, comme elle est fort sablonneuse, il y a bien des endroits où on la passe à gué. Condé en ayant trouvé un auprès de Sancerre, la passa: le Capitaine Bois, qui marchoit après lui, ayant ramassé de côté & d'autre environ deux cens chevaux, se logea dans Bony, afin d'assurer ce passage à la Noblesse qui accouroit de tous côtés pour joindre le Prince. Mais comme ses corps-de-garde étoient trop éloignés les uns des autres, Sarra Martinengo, & le Capitaine Caban étant survenus tout-à-coup, surprirent la place, & se rendirent maîtres des chevaux & des bagages avec tant de diligence, que la garnison eut à peine le tems de se sauver dans le château, qu'elle rendit même peu après, à condition qu'elle auroit la vie sauve, mais qu'elle n'emporteroit ni armes ni bagages.

Il passe la Loire avec beaucoup de danger.

A peine le Prince avoit-il passé le gué, que les troupes qui avoient eu ordre de quitter le siége de la Rochelle pour se rendre en Bourgogne, parurent de l'autre côté de la riviere à S. Godon. Le lendemain la Loire grossit tellement par un débordement soudain, qu'on ne pouvoit la passer en bateau sans danger. Le Prince de Condé & sa suite regarderent cet accident comme un bienfait singulier de la Providence, auquel ils étoient redevables de leur salut. Blosset, de Boucard & Jean de Hangest Seigneur d'Ivoi, l'étant venu joindre avec bon nombre de Gentilshommes, il traversa le Poitou, & vint dans l'Angoumois, d'où il fit dire au Maréchal de Scepeaux, qui étoit venu jusqu'à Poitiers, qu'il avoit résolu, pour sa sûreté, de s'en aller à Vertueil chez François Comte de la Rochefoucault, & d'y attendre la réponse du Roi.

Blaise de Montluc, Gouverneur de Guyenne, de Guitinieres & François d'Escars, Gouverneurs, l'un de Perigord, l'autre du Limousin, étoient déja en campagne, pour s'opposer aux entreprises du Prince de Condé & des autres Protestans, qui ne laisserent pas de venir en grand nombre joindre ce Prince sous la conduite de Soubize, de Languillier, de Puigrefier, dit Saint-Cyr, & de Pluviaut (1). Avec ce renfort il se rendit à la Rochelle le 18. de Septembre, & il y fut reçû par les habitans avec de grandes démonstrations de joye. Il y laissa comme en depôt sa famille & tous ses bagages, & après les avoir conjurés d'en prendre soin, il leur fit un discours, dans lequel il commença par déplorer la captivité malheureuse du Roi, qui étant en quelque sorte asservi à de mauvais Conseillers, n'avoit pas le pouvoir de faire observer les Edits qu'il avoit faits pour la paix, quelque desir qu'il en eût. Il declara ensuite qu'il avoit été forcé de prendre les armes pour le maintien de l'autorité du Roi, & pour la conservation de l'Etat: qu'il les prioit de vouloir bien se joindre à lui pour une si juste cause. Sur ce plan ils dresserent une formule de serment, que le Prince prêta le premier, & ensuite tous les autres. Le Cardinal de Lorraine y étoit nommé expressément; & ils declaroient tous hautement, qu'ils n'en vouloient qu'à lui & à sa faction.

Le Prince de Condé se rend à la Rochelle avec toute sa famille.

Cependant la licence augmentant de jour en jour, & les inimitiés particulieres

(1) Ou *Puviant*.

lieres se montrant à découvert, on n'entendoit parler que des crimes énormes que l'avarice, la cruauté & les autres passions faisoient commettre en tous lieux. Pour arrêter ce débordement, les Chefs jugerent à propos de dresser des regles de discipline, qu'on faisoit toutes les semaines dans le camp à haute voix, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance. Mais peut-on se flatter que la piété, la foi, la discipline, seront observées dans une guerre aussi impie que l'est communément la guerre civile ? Cependant la regle se soutint pendant quelque tems parmi eux : mais cette regularité se relâcha bien-tôt. Comme on ne payoit point les soldats, les Chefs les laissoient piller, la Noblesse se corrompit, & tout dégenera enfin en une licence pernicieuse.

Arrivée de Jeanne d'Albret à la Rochelle.

Ce fut vers ce tems-là, que Jeanne d'Albret Reine de Navarre vint à la Rochelle, avec Henri Prince de Bearn son fils, & Catherine sa fille, accompagnée d'un corps considerable de troupes. Car Armand de Clermont Seigneur de Piles avoit levé dans le Perigord, l'Auvergne, & le Quercy vingt trois compagnies d'Infanterie; le Vicomte de Montamart, frere de Fontrailles, en avoit dix, & de Saint-Megrin neuf; ce qui faisoit quarante deux compagnies, dont ils avoient formé trois regimens. d'Astarac de Fontrailles, Sénéchal d'Armagnac, commandoit l'Infanterie légere. Ils vinrent de Nerac à Bergerac, & de-là à Mussidan (1), où ils rencontrerent de Briquemaut : ensuite ayant laissé Aubeterre & Barbezieux à leur gauche, ils vinrent à Archiac. Le Prince de Condé qui s'étoit arrêté quelque tems devant Cognac, parce qu'on avoit refusé d'abord de lui en ouvrir les portes, les joignit en cet endroit.

Lettres de cette Princesse.

La Reine de Navarre ayant écrit au Roi, à la Reine, au Duc d'Anjou & au Cardinal de Bourbon, pour justifier ses démarches, leur envoya ses lettres par Bertrand de Salignac. Elle y marquoit que l'obéïssance qu'elle devoit au Roi, & la parenté proche qui étoit entre elle & le Prince de Condé, ne lui permettoient pas d'abandonner ce Prince dans une cause de Religion qui leur étoit commune; elle rejettoit toute la cause des troubles sur les conseils sanguinaires de la faction des Guises, & particulierement sur l'ambition du Cardinal de Lorraine; elle conjuroit instamment le Duc d'Anjou de rompre avec lui, & de ne le pas seconder dans la volonté détestable qu'il avoit d'exterminer la maison Royale; elle faisoit souvenir le Cardinal de Bourbon du péril où il s'exposoit lui-même, & lui faisoit à ce sujet une remontrance fort vive.

„ Jusqu'à quand, lui disoit-elle, serez-vous livré au Cardinal de Lor„ raine ? Avez-vous déja oublié qu'il a attenté à votre vie? Qu'est deve„ nuë cette inquiétude qu'il vous causa, & qui vous empêcha quelque „ tems de dormir ? Le faux serment qu'il vous a fait, qu'il n'y a jamais „ pensé, l'a entierement dissipée, & vous avez mieux aimé en croire les „ protestations de ce fourbe, que de travailler à mettre votre maison à cou„ vert du péril qui la menace. " Il avoit couru en effet quelque tems auparavant un bruit assez bien fondé, que dans une grande maladie de la Reine on

(1) Ville du haut-Perigord.

CHARLES IX. 1568.

on avoit suborné des gens pour assassiner le Cardinal de Bourbon, François de Montmorency & le Chancelier de l'Hôpital ; parce qu'on craignoit que si la Reine venoit à mourir, & si ces trois hommes étoient alors en vie, le Roi n'écoutât plus si aisément les conseils violens des factieux.

Le Cardinal de Châtillon se retire en Angleterre.

D'un autre côté le Cardinal de Châtillon, qui sçavoit qu'on en vouloit à sa personne, ayant appris ces mouvemens, abandonna le château de Breslé, qui étoit sa maison de plaisance près de Beauvais, & s'enfuit, ayant laissé dans ce lieu la plus grande partie de ses meubles. Comme il ne lui étoit pas possible d'aller joindre le Prince de Condé ni ses freres, qui étoient trop éloignés de lui, il s'embarqua en Normandie, & ayant échapé avec assez de peine à la poursuite de ses ennemis, il arriva heureusement en Angleterre.

Les Protestans assemblent des troupes.

D'Andelot étoit en Bretagne, où il avoit de grands biens du côté de Claude de Rieux Comtesse de Laval, sa première femme: car il étoit alors remarié en secondes nôces (1). Sur les lettres qu'il y reçut de l'Amiral de Coligny, son frere, & du Prince de Condé, il avoit assemblé bien des troupes, tant de la Province où il étoit, que de celles de Normandie, du Maine & de l'Anjou. Il leur avoit donné rendez-vous à Beaufort (2) situé en Anjou dans une vallée très-fertile. Jean de Ferrieres Vidame de Chartres, & Antoine de la Rochefoucault de Chaumont, frere de Barbezieux, l'y vinrent joindre avec tout leur monde. Charles de Beaumanoir de Lavardin, avec quatre compagnies de Cavalerie & deux de Mousquetaires, & le Comte de Montgomery avec trois compagnies de Cavalerie & cinq d'Infanterie, allerent se loger à Saint-Mathurin sur la levée de la Loire. François de la Nouë avec quatre cornettes de Cavalerie & cinq cens hommes de pied, eut ordre de se saisir du passage de Saint-Martin & des Roziers, & de sonder le gué en cet endroit. Montejan, Brossai, Saint-Gravé, Cognée, François d'Angennes, du Coudrai, Rabodanges, le Sey, Bressault, & quelques autres l'y joignirent. D'Andelot se logea à Saint-Mathurin, & y mit en garnison les compagnies de la Minguetiere & de Brossai ; Montejan & Bressault furent envoyés avec deux compagnies de fantassins & ce qu'ils avoient de Cavalerie, pour garder la Daguenіere, & empêcher les troupes qui viendroient d'Angers de passer la riviere. Leur camp étant ainsi défendu par la riviere du côté du Midi, par le poste de la Dagueniere du côté du Couchant, & par celui de S. Martin du côté du Levant, il n'y avoit que le côté du Nord à garder ; mais il y avoit de ce côté-là une vallée située au-dessous de la levée de la Loire, & couverte d'un bois si épais, qu'on ne croyoit pas que l'ennemi pût y entrer: d'ailleurs le Vidame de Chartres, qui s'étoit posté avec sa troupe à Beaufort, n'en étoit pas éloigné, & il étoit à portée de donner du secours, si l'on étoit attaqué par-là.

Pen-

(1) Avec Anne de Salm, d'une famille de Lorraine.

(2) On appelle cette ville Beaufort en Vallée: elle est environ à cinq lieuës d'Angers, & à une lieuë de la Loire.

Charles IX. 1568.

Pendant que la Minguetiere sonde le gué, & que d'Andelot songe à dîner, Bois-verd, Maréchal de camp, vient les avertir que l'ennemi approche. Le Duc de Montpensier étoit arrivé à Saumur avec François le Roi Sieur de Chavigny, & il avoit envoyé ordre à Sebastien de Luxembourg Vicomte de Martigues, de le venir joindre au plutôt avec ce qu'il avoit de troupes, afin de mettre en désordre les Protestans dispersés, & de les empêcher de se rassembler & de passer la Loire. Martigues étant en marche fut rappellé par les Nantois, qui ne se croyoient pas en sûreté, ayant d'Andelot dans le voisinage. Le tems que ce retardement lui fit perdre, donna moyen aux Protestans de renforcer leurs troupes. Etant enfin revenu à Angers, & se voyant pressé par les lettres que Montpensier lui écrivoit coup sur coup, il se met en marche le lendemain, sans avoir des nouvelles sûres des ennemis. Il avoit neuf cornettes de Cavalerie, quelques Mousquetaires à cheval, qu'on avoit tirés des Gardes depuis long-tems, dix enseignes de gens de pied, & beaucoup de Noblesse de la Province. Il passa l'Authion au-dessus du port de Sorge, & se saisit de la tête de la levée: il détacha vingt Gendarmes armés de toutes piéces pour prendre les devants, fit mettre pied à terre aux Mousquetaires, & ayant joint à cette troupe deux cens hommes d'élite, qu'il fit marcher devant, il les suivit avec sa compagnie de Cavalerie. Son arriere-garde étoit composée de l'Infanterie, commandée par Jean de Leomont Seigneur de Puygaillard.

De Martigues s'avance pour empêcher les Protestans de passer la Loire.

Il marcha en cet ordre à la Dagueniere. N'y ayant point trouvé les troupes à qui l'on en avoit donné la garde, il s'avança jusqu'à la Chapelle, où il rencontra Bois-verd: là il y eut un combat: Plan, Capitaine des Gardes de Martigues, fut tué au premier choc. Mais comme toutes les troupes qui étoient dans le camp des Protestans, étoient composées de soldats nouvellement levés & sans expérience, elles plierent dès que l'Infanterie de Martigues parut. Les Protestans y perdirent environ vingt hommes & trois Capitaines: la Minguetiere y fut pris. Martigues ayant appris de lui que d'Andelot n'étoit pas loin, eut d'abord de la peine à le croire, parce qu'il ne s'y attendoit pas; mais ne pouvant plus en douter, il se repentit de l'entreprise téméraire où il s'étoit engagé. Enfin il résolut de se tirer de ce péril par son courage, & de pousser vivement les ennemis qui avoient pris l'épouvante.

Combat entre les Catholiques & les Protestans.

Dans ce dessein, il détacha Lourches avec vingt cinq Gendarmes, pour attaquer Saint-Mathurin. Les choses étoient en cet état, lorsque Bois-verd vint au lieu où étoit d'Andelot, & lui apprit ce qui venoit d'arriver. D'Andelot, un peu troublé de cet accident imprévû, eut à peine le tems de monter à cheval avec une douzaine de Gentilshommes des premières maisons du Royaume, pour choisir un endroit où ils pussent combattre avec avantage. Il y soutint deux fois les efforts de Lourches, & se vit réduit à en venir aux mains avec un assez grand péril. Bois-verd tira alors un coup de mousquet à Lourches, qui ordonnoit déja à d'Andelot de se rendre, & le jetta par terre; mais après avoir sauvé d'Andelot du péril où il étoit, il ne put l'éviter lui-même: car ayant été enveloppé sur le champ par

Peril que court d'Andelot.

CHARLES IX. 1568.

par un grand nombre de soldats, il fut tué sur la place. D'Andelot se retira insensiblement vers la vallée, où ses gens se rassembloient de toutes parts.

Avantage remporté par l'armée Catholique.

Martigues content de s'être ouvert le passage, & d'avoir chassé de son poste un aussi grand Capitaine que d'Andelot, & craignant que s'il s'amusoit à attaquer les ennemis, ils n'eussent le tems de renforcer leurs troupes, & de lui fermer les passages par où il pouvoit joindre Montpensier, fait sonner la retraite, & continue sa marche du côté de Saint-Martin & des Roziers, dans le même ordre qu'il étoit venu : mais ayant apperçû les troupes de la Noüe en bataille, dans la vallée qui étoit au dessous de la levée, il sentit qu'il étoit enveloppé de toutes parts, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se tirer de ce mauvais pas, qu'en montrant une hardiesse plus grande encore que la temérité de son entreprise. Ainsi, ayant fait dire à Puigaillard, qui lui demandoit du secours contre d'Andelot, lequel faisoit avancer son arriere-garde, de se sauver comme il pourroit ; sans se troubler, il prit son parti sur le champ, & ordonna à ses troupes, qui n'étoient presque composées que d'anciens soldats & qui marchoient très-vîte sur la levée, de charger les ennemis. Ils le firent avec tant de courage, qu'ils enfoncerent les troupes des Protestans, qui n'étoient composées que de nouvelles levées, & leur prirent même un drapeau.

S'étant ainsi ouvert le passage, ils marcherent en vainqueurs du côté de Saumur, & rencontrerent sur le chemin Richelieu, qui venoit à leur rencontre. Un hazard, qui jetta d'Andelot dans l'erreur, contribua beaucoup au succès du dessein de Martigues. Quelques païsans étant venus dire à d'Andelot, que Martigues se retiroit & regagnoit Angers, il les crut trop légerement ; sans cela il lui étoit aisé d'enfermer Martigues entre la Noüe & lui, & de le tailler en piéces. Le bruit de cet avantage se répandit de toutes parts, & ceux qui y avoient intérêt le grossirent si fort, qu'on crut que c'étoit fait de d'Andelot & de ses troupes. La nouvelle en étant venuë jusqu'au Roi, d'Andelot crut qu'il étoit à propos de rabaisser un peu la gloire de Martigues, qui étoit redevable à la fortune, beaucoup plus qu'à sa valeur, du succès qu'il avoit eu, & qu'il faloit tenir Conseil, pour voir ce qu'il y auroit à faire en cette conjoncture.

Les Chefs des Protestans tiennent Conseil. Avis de d'Andelot.

Comme on étoit vers la mi-Septembre, & qu'il y avoit peu d'espérance de trouver des gués dans cette saison, on delibéra de quel côté on tourneroit. La plûpart étoient d'avis de retourner en Bretagne, & de se saisir des passages de la Sarte, de la Mayenne & du Loir, afin qu'on pût faire passer toutes les troupes à la fois, étant de la derniere importance de ne les point separer dans la conjoncture présente. Les autres disoient, que puisque la Loire n'étoit pas guéable, il faloit emporter de force le pont de Cé ; ce qui étoit, selon eux, une affaire de peu de jours : mais on ne jugea pas qu'il fût prudent d'entreprendre le siége d'une place, quelque foible qu'elle fût, ayant les ennemis si près de soi, & dans le tems qu'on venoit de recevoir un échec. La Noüe ayant en son particulier demandé à d'Andelot ce qu'il comptoit faire si l'on ne trouvoit point de gué ; ce

CHARLES IX. 1568.

ce Seigneur, qui étoit intrépide, répondit sur le champ, & sans delibérer : „ Que pouvons-nous faire de mieux que de prendre un parti extrême, & de mourir en braves gens, ou de nous tirer au moins avec „ honneur des mains de nos ennemis. Mon avis est donc, qu'il faut que „ nous nous retirions tous ensemble à sept ou huit lieuës d'ici; que nous „ choisissions une belle plaine pour y camper; que nous fassions adroitement courir le bruit, que nous nous retirons à la débandade, pour „ chercher un azile, où nous puissions nous mettre à couvert. Lorsque „ ce bruit sera parvenu aux oreilles de Martigues & de Montpensier, ils „ n'auront pas grande peine à le croire. Pendant ce tems-là nous exhorterons nos troupes à combattre avec courage; & si nos ennemis nous „ attaquent dans notre retraite, comme il n'y a pas à douter qu'ils n'accourent (plutôt à la vérité pour faire du butin que pour combattre) „ alors nous les recevrons de bonne grace, & nous les vaincrons infailliblement, pourvû que nous combattions avec tout le courage & toute la „ vigueur que nous devons. Après quoi il n'y aura personne dans le „ Royaume qui ose nous attaquer d'un mois, & notre victoire nous donnera le moyen, ou d'aller chercher des secours en Allemagne, ou „ de remonter vers les sources des rivieres, pour nous joindre à nos „ amis.

L'armée Protestante passe la Loire.

Dans cette diversité d'avis Montgomery, qui vouloit qu'on passât la Loire, survint, & assura qu'il avoit ttouvé un gué commode. On détacha sans perdre de tems un vieux Capitaine, nommé la Garde, avec quelques Mousquetaires pour le sonder, & quoiqu'il y eût bien des gens ennuyés de la guerre, & qui eussent mieux aimé retourner chez eux que de passer la Loire, cependant la vûë du péril qu'ils couroient s'ils se separoient des autres, les retint, & tout passa avec une vitesse & une ardeur incroyable, les hommes, les équipages & les munitions de guerre. Montpensier ne se présenta point de l'autre côté de la riviere, & n'inquieta point en deça l'arriere-garde, commandée par la Nouë. Cette nouvelle étant venuë à la Cour, où Puïgaillard fut envoyé pour justifier les Généraux, la réputation que les troupes du Roi s'étoient acquise par le dernier succès, diminua beaucoup. On étoit surpris que des gens qui avoient pû mettre en fuite toutes les troupes de d'Andelot, n'eussent pu l'empêcher de passer la Loire; ce qui étoit bien plus aisé.

Edits au sujet des Protestans.

Dès le commencement de la guerre, le Roi avoit declaré le Duc d'Anjou, son frere, Généralissime de ses armées, & il avoit envoyé des lettres dans tout le Royaume, par lesquelles il prenoit sous sa protection tous ses sujets, tant Protestans que Catholiques, pourvû qu'ils demeurassent en paix dans leurs maisons; & en cas qu'on leur fit quelque injustice, il leur permettoit d'en porter leurs plaintes. On avoit donné à ce sujet à tous les Gouverneurs des ordres également spécieux & pressans. La Reine & le Cardinal de Lorraine s'apperçurent bien-tôt, que ces lettres n'avoient pas fait beaucoup d'impression sur la Noblesse & sur les gens de guerre, qui voyoient bien qu'on ne cherchoit qu'à les amuser, & à les diviser, afin

de les accabler ensuite plus aisément : aussi aux premiers ordres du Prince de Condé, on les vit venir de toutes parts en armes pour le joindre. Cela fut cause que sur la fin de Septembre on donna un Edit d'un genre bien différent. Le Roi, après avoir loué la clémence, la pieté & le zele des Rois ses prédecesseurs, de son frere, de son pere & de son ayeul, disoit que l'Edit du mois de Janvier, qu'il avoit fait en faveur des Protestans au commencement de son regne, n'étoit que pour un tems, & en attendant qu'il fût majeur : Que cet Edit avoit été suivi d'une guerre très-cruelle ; mais que la paix s'étant faite deux ans après, il l'avoit confirmé de nouveau, après l'avoir interpreté, & y avoir mis quelques adoucissemens : Que les Protestans, abusant de sa bonté, & se couvrant du prétexte spécieux de la Religion, l'avoient violé de nouveau, ayant recommencé la guerre avant même de la declarer ; qu'il leur avoit encore pardonné cet attentat, & que l'amour qu'il avoit pour la paix, l'avoit porté à la leur accorder à des conditions raisonnables : Que voyant qu'ils ne l'observoient pas mieux que la précedente, & qu'ils retenoient, contre le traité & malgré lui, la Rochelle, Montauban, Castres & d'autres villes ; & qu'au lieu de les rendre, comme ils l'avoient promis, ils y avoient mis garnison, il étoit obligé d'en venir aux derniers remedes : Qu'ainsi, par cet Edit perpetuel & irrévocable, il défendoit dans toute l'étenduë de son Royaume, à toutes personnes, de quelque condition qu'elles fussent, sous peine de perdre la vie & leurs biens, l'exercice de toute autre Religion que de la Catholique Romaine, qui étoit celle de ses ancêtres & la sienne, & qu'il ordonnoit à tous les Ministres de la Religion nouvelle, de sortir du Royaume quinze jours après la publication de cet Edit ; avec cette clause cependant, que l'intention de Sa Majesté n'étoit pas qu'on persécutât ni qu'on inquietât la conscience de ceux qui avoient fait jusqu'alors profession de la Religion qu'on appelloit Reformée, pourvû qu'à l'avenir ils n'en professassent point d'autre que la Catholique Romaine.

Ce second Edit fut bien-tôt suivi d'un troisiéme, qui ordonnoit à tous ceux qui faisoient profession de la Religion Reformée, de se démettre de leurs charges, de leurs magistratures, & de tous les emplois publics. Tous ces Edits, qui étoient comme les préludes d'une guerre sanglante, par les sentimens de haine & de désespoir qu'ils mettoient dans le cœur des Protestans, furent vérifiés au Parlement avec d'aussi grands éloges, que si après les malheurs d'une longue & pernicieuse guerre, ils fussent venus apporter au peuple l'agréable nouvelle d'une paix prochaine. Le Parlement en ordonnant la publication de ces Edits, ajoûta une chose, qui étoit sans exemple ; c'est qu'à l'avenir tous ceux qui entreroient dans les charges & dans les emplois publics, seroient obligés de promettre avec serment de vivre & mourir dans la Religion Catholique Romaine ; & que s'ils l'abandonnoient, ils consentoient d'être privés de la magistrature & de toute autre dignité, comme en étant indignes. Cet Edit, qui ne fut fait que pour déshonorer & détruire la Religion Protestante, n'a jamais pû être revoqué, quoique par des Edits postérieurs les Protestans ayent été declarés capables de posseder

ſeder des dignités. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & après de grands débats, que trente ans après on en abolit l'uſage pour le bien de la paix.

Ces Edits produiſent un effet tout contraire à l'intention de leurs auteurs.

Tout cela ſe paſſa après que le Chancelier de l'Hôpital eut été relegué dans ſa maiſon. Ce digne Magiſtrat, voyant que déſormais ſes bons avis ne ſerviroient de rien, que l'eſprit du Roi étoit prévenu par l'artifice des factieux, & que la Reine penchoit pour ce parti-là, déſeſpérant d'ailleurs du ſalut de l'Etat, & ennuyé d'une vie tumultueuſe, avoit pris le parti de la retraite & du repos. On reconnut depuis par expérience, que ces Edits, qu'on n'avoit faits que pour ruiner le parti Proteſtant, avoient produit un effet tout contraire à l'intention de ceux qui les avoient fabriqués; car ils eurent le déplaiſir de voir que les Religionaires, également inſenſibles à l'eſpérance & à la crainte, & ne ſe ſouciant, ni des promeſſes dont on tâchoit de les leurer, ni des peines qu'on décernoit contre eux, abandonnoient avec une ardeur & une joye incroyable leurs femmes, leurs enfans, leurs maiſons, & venoient de jour en jour ſe rendre auprès du Prince de Condé, dont on avoit prétendu les détacher par ces Edits.

Expéditions de d'Andelot dans le Poitou.

D'Andelot ayant paſſé la Loire, marcha droit à Thouars, place importante, apartenant à la maiſon de la Tremouille. Les portes lui en furent ouvertes, & il y fut très-bien reçû par Jeanne de Montmorency, ſa couſine-germaine (1), fille du Connétable Anne de Montmorency, & femme de Louis de la Tremouille (2). Il détacha Colombieres, qui ſurprit Claude de Gouſier Duc de Roannez dans ſa magnifique maiſon d'Oiron. On l'envoya ſous une bonne eſcorte à la Rochelle, & on lui demanda une groſſe rançon: mais après avoir long-tems différé de la payer, il donna enfin ſa parole au Prince de Condé, & on le laiſſa aller. Dans la ſuite, lorſque le Prince de Condé fut mort, Gouſier prétendit qu'il n'étoit plus engagé à perſonne, & qu'il étoit quitte. La choſe fut agitée long-tems; mais il ne paya rien, & il ſe moqua de Colombieres, qui avoit grande envie d'avoir cette proye.

De Thouars, d'Andelot marcha à Parthenai, & ſe rendit maître de la ville. Malo, qui en étoit Gouverneur, s'étant obſtiné à défendre le château, & ayant été forcé, fut pendu en punition de ſa témérité, pour avoir voulu tenir contre une armée, dans un lieu qui n'étoit pas défenſe. De-là, ayant joint ſes troupes avec celles de Coligny ſon frere, ils marcherent enſemble à Nyort: c'eſt une ville forte & fameuſe par ſes foires, où l'on vient de toutes les parties du Royaume; elle eſt ſituée ſur la Seure, qui commence en cet endroit à porter bateau, traverſe enſuite le païs d'Aunis, & va ſe jetter dans la mer au-deſſus de Marans: elle eſt différente d'une autre riviere du même nom (3), ſur laquelle il y a un pont à la Pomeraye: celle-ci prend ſa ſource dans les étangs de Gaſtines, traverſe la forêt voiſine,

(1) La mere de d'Andelot étoit ſœur du Connétable.

(2) Louis III, c'eſt en ſa faveur que la Vicomté de Thouars fut érigée en Duché par Charles IX. en 1563.

(3) On l'appelle la Seure Nantoiſe; l'autre s'appelle la Seure Nyortoiſe.

Charles IX. 1568. Hostilités des Protestans.

ne, passe à Mortagne & à Clisson, & vient tomber dans la Loire auprès de Nantes.

Guy de Daillon Comte du Lude, Gouverneur de Poitou, avoit mis dans Nyort la Marcousse, avec un regiment d'Infanterie & beaucoup de Noblesse de la Province. On le somma de rendre la place; mais se fiant à ses troupes, il le refusa. On fit venir de la Rochelle trois piéces de canon: dès qu'elles furent en batterie, il capitula, à condition de sortir vie & bagues sauves. On prit tout de suite Melle, où le Capitaine Louis étoit en garnison avec quarante hommes; il declara qu'il ne se rendroit point qu'il ne vît du canon: lorsqu'on en eût amené, il se rendit à discrétion, & l'on fit main basse sur ce qui étoit dans la place (1). Tous les soins que Coligny se donna pour l'empêcher furent inutiles; il eut beau vouloir toucher le soldat, & protester que c'étoit violer les droits de la guerre & la foi publique, ouvrir la porte aux meurtres réciproques & aux vengeances particulieres; on ne l'écouta point. On envoya ensuite Pluviaut avec une partie de l'armée à Fontenai-le-Comte, qui est situé sur la Vandée; il se rendit maître de la ville. Hautecombe se jetta dans le château avec sept bourgeois seulement, & s'y défendit quelques jours: quand il vit néanmoins qu'on dressoit des échelles & qu'on mettoit le feu aux portes, il se rendit, à condition que lui & ses gens auroient la vie sauve; mais on ne leur tint point parole: il fut conduit à la Rochelle, où on le fit mourir. Saint-Maixant s'étant rendu peu de tems après sans combat, on obligea la bourgeoisie à payer une somme pour les fraix de la guerre.

Pluviaut avoit ordre de se saisir aussi de Lusignan; mais le Maréchal de Vieilleville (2), qui étoit à Poitiers, & Jean la Haye, Lieutenant général en la Senéchaussée de Poitou, y ayant envoyé de bonne heure des troupes & tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége, sauverent la place. Cependant le Roi donna ordre à Jaques Goyon Seigneur de Matignon, Lieutenant de Roi de la basse-Normandie, à Jean de Grognet de Vassé, Gouverneur du païs du Maine, & à Claude de la Châtre, Gouverneur de la Touraine & du Berry, d'aller joindre le Duc de Montpensier; on lui envoya aussi Timoleon de Cossé Comte de Brissac avec de l'Infanterie, & Henri de Lorraine Duc de Guise avec quelques escadrons de Gendarmes. Ce jeune Prince, qui avoit pour la gloire une ardeur au-dessus de son âge, s'étoit déja acquis de la réputation en Hongrie: se trouvant d'ailleurs soutenu du nom de son pere, il donnoit de grandes espérances pour l'avenir. Les Confédérés étant maîtres du Poitou, descendirent dans l'Angoumois. Montgomery avoit pris les devants avec huit compagnies de Cavalerie; ils avoient dessein d'investir Angoulême, avant que Montluc y put faire entrer du secours.

Cette

(1) Les Catholiques, par droit de represfailles, passerent au fil de l'épée l'année suivante la garnison de Magné, château situé à trois lieuës de Nyort. Editeur Anglois.

(2) François de Scepeaux, fait Maréchal de France en 1562.

Cette ville est située près de la Charante sur une montagne escarpée de tous côtés, excepté du côté du chemin qui va à Limoges: mais elle étoit fortifiée de ce côté-là de trois murailles, & d'un fossé très-profond. Nicolas d'Anjou Marquis de Mezieres, commandoit dans la place avec quatre cens hommes. Il avoit avec lui de Vivonne Seigneur de la Châteigneraye, d'Argence, le bâtard de Ruffec, & beaucoup d'autres Gentilshommes des plus considerables de la Province. On commença par battre l'ouvrage qui étoit au dessous du château: dès qu'il y eût brêche, Montgomery monta à l'assaut; mais il fut repoussé avec perte: Pierrebussiere de Genissac y fut tué. Les Confédérés jugeant que l'entreprise étoit difficile, & que le siége pourroit être long & d'un évenement douteux, delibérerent s'il ne valoit pas mieux lever le siége & aller au-devant des troupes qui leur venoient de Languedoc & de Gascogne, que de rester-là davantage. Pendant qu'ils deliberoient, un des habitans leur vint dire que la garnison perdoit courage, & qu'elle se rendroit si l'on tentoit un second assaut. Sur cet avis ils transportent leur canon à l'Abbaye de Sainte-Claire, & commencent à battre la place de ce côté-là. Ils connurent bien-tôt qu'on leur avoit dit vrai; car d'Argence, que de Mezieres avoit déja envoyé plusieurs fois dans le camp des assiégeans sous prétexte de leur faire des propositions, n'ayant reçu aucune nouvelle ni du Roi ni de ses Généraux depuis que la place étoit investie, commença à entrer sérieusement en négociation. La capitulation fut reglée à ces conditions: Que les Seigneurs sortiroient en pleine liberté avec armes & bagages, les Gentilshommes avec leurs chevaux, & les soldats avec leur épée: ces articles furent fidèlement observés. Pluviaut, qui avoit sequestré quelques chevaux des Gentilshommes, les rendit, forcé par Coligny, à qui ce procedé déplut fort: il lui en fit une rude reprimande, & le Prince de Condé eût beaucoup de peine à empêcher qu'il ne le frapât. C'est ainsi que cette ville, qui à cause de sa situation avoit passé jusques-là pour imprenable, & qui en effet n'avoit jamais été prise par force, tomba entre les mains des Religionaires. Condé en donna le gouvernement à René de l'Hôpital, Seigneur de Sainte-Memme, & y mit garnison. Le bâtard de Ruffec y fut tué dans une querelle qu'on lui fit exprès pour quelque inimitié particuliere: sa mort coûta cher aux Protestans, & fut vengée par celle de plusieurs innocens.

CHARLES IX. 1568.

Siége d'Angoulême par les Confédérés.

Reddition d'Angoulême.

On marcha de-là à Pons en Saintonge. Antoine de Pons, Seigneur d'une très-ancienne noblesse, étoit dans la place, & il y avoit été joint par les troupes de Vivonne Seigneur de la Châteigneraye, qui ayant appris le siége d'Angoulême, étoit sorti de Saint-Jean d'Angely, où il commandoit, pour secourir cette place. A peine étoit-il sorti, que la ville d'Angoulême ouvrit les portes au Prince de Condé: les habitans n'ayant voulu recevoir les troupes qu'il leur menoit, il les envoya à Pons. Les ennemis en arrivant devant cette place, prirent les fauxbourgs d'emblée, & commencerent à battre la porte de Saintes: ayant ensuite transporté leur canon dans un autre endroit, & ayant fait brêche, Armand de Clermont Seigneur de Piles donna l'assaut, & se rendit maître de la ville.

Prise de Pons.



CHARLES IX. 1568.

Antoine de Pons s'étant retiré dans le château avec sa garnison, fut bientot obligé de se rendre. On l'envoya à la Rochelle sous bonne escorte, & on laissa Boesse avec quelques troupes dans le château. Les Religionaires étoient déja maîtres de Saintes, de Saint-Jean d'Angely, & de Taillebourg. Ce château, qui est sur la Charante, apartient à la maison de la Tremouille: de Romegou, frere de Bourdeilles, qui fut tué au siége de Chartres, s'en étoit emparé. La paix ayant été faite depuis, on n'avoit jamais pû, ni par négociation ni par menaces, l'obliger à le rendre. Voilà pourquoi il étoit encore entre les mains des Protestans. Ils surprirent dans ce même tems la ville de Blaye, située à l'embouchure de la Garonne, place très-forte & d'une grande importance: on y mit de Pardaillan avec une bonne garnison. Par ce moyen les Protestans étoient presque entierement maîtres de la Saintonge, de l'Angoumois & du Poitou, & après s'être vûs peu de tems auparavant dans un très-grand péril, ils se trouvoient tout d'un coup au comble de la prosperité. Ils avoient souvent à la bouche un mot que Thémistocle disoit pendant son exil, pour sa consolation & pour celle des gens qui étoient avec lui : *Je serois perdu, si je n'avois été perdu.* Mais ils firent une faute, qui troubla le cours de leurs prosperités. Les troupes que le Sieur de Mouvans leur amenoit, n'ayant pas fait assez de diligence, furent taillées en piéces par celles du Roi. C'est-ce que je vais raconter, en reprenant les choses de plus haut.

Prise de Blaye.

Troupes levées en diverses Provinces par les Protestans.

Condé, en partant de Noyers, avoit écrit en Dauphiné, en Provence, en Languedoc & en Gascogne, à ce qu'ils appelloient leurs Eglises. Il leur exposoit la grandeur du péril où il se trouvoit, & les prioit de faire les derniers efforts pour le secourir. Afin de presser ces secours, il envoya Saint-George Sieur de Verac, & plusieurs autres couriers dans la suite. Ces lettres eurent leur effet: les levées se firent avec une ardeur infinie, & les Chefs y travaillerent à l'envi; les peuples abandonnoient tout, leurs maisons, leurs femmes, leurs enfans. Mais si la difficulté fut grande pour faire des soldats, elle le fut bien davantage pour les rassembler dans un même lieu: enfin lorsque cela fut fait, on en donna le commandement général à Jaques de Crussol Seigneur d'Acier (1). Le Dauphiné fournit trois cornettes de Cavalerie & sept regimens d'Infanterie. Les Colonels étoient Louis Dupuy de Montbrun, Ancone, Saint-Romain, Virieu, Blacons, Mirabel, du Chelar & d'Orose, & tout cela faisoit soixante quinze compagnies. Paul de Richiende Sieur de Mouvans amenoit de Provence dix compagnies d'Infanterie & deux cornettes de Cavalerie, commandées par Valavoire & par Pasquiers. On leva en Languedoc trente-cinq compagnies, dont on fit quatre regimens, commandés par de Beaudiner, frere de d'Acier. Il y avoit outre cela les quatre cornettes des Sieurs d'Acier, & de Bouillargues, du Chevalier d'Ambres, & de Spondillan, & deux regimens faisant dix huit compagnies, levés dans le Vivarais & dans le

(1) Il quitta depuis le parti des Protestans, après la mort de son frere Antoine de Crussol, premier Duc d'Uzez, dont il étoit héritier.

le Roüergue, & commandés par Pierre de Gourdes & par le Vicomte de Panat, avec cent hommes de Cavalerie légere, commandés par de Thoras: tout cela ensemble formoit 23000. hommes.

Charles IX. 1568.

Sur le bruit de leur marche, Bertrand de Simiane de Gordes, Lieutenant Général du Dauphiné, vint à Montelimar, pour les empêcher de passer le Rhône : il avoit équipé quelques petits bâtimens, qui alloient de côté & d'autre sur ce fleuve, pour inquieter les troupes qui s'assembloient sur ses bords. Pour remedier à cela, les Chefs des Protestans furent d'avis de prendre ou de fortifier deux endroits dont la situation fût avantageuse, d'y donner rendez-vous à toutes leurs troupes, & de passer ce fleuve avec des pontons. Pour cet effet, Changy se saisit d'abord du château de Perault, qui est dans le Vivarais, un peu au-dessous de Vienne. De Gordes ordonna au Gouverneur de Lyon d'y marcher avec du canon. Sur les instances de Changy, Saint-Romain se hâta d'arriver, accourut avec sa troupe, & passa heureusement avant que le canon fût arrivé. Du Pont & des Olieres se saisirent d'une petite place nommée Bais, située un peu au-dessous sur la riviere de Bais (1). Toutes les troupes, qui venoient de Valence, de Gap & de Die, passerent en cet endroit sans obstacle. De Mouvans arriva un peu plus tard: ce qui le retarda fut de Senas & un Ministre de Merindol, qui lui jetterent quelques scrupules dans l'esprit, soutenant que cette guerre ne se faisoit point pour la Religion, mais pour des inimitiés & des querelles particulieres. Enfin il arriva au bord du Rhône, & ayant eu une légere escarmouche avec les petits bâtimens qui alloient & venoient sur ce fleuve, il fit élever à la hâte un fort à trois angles, assez grand pour contenir mille hommes; il étoit flanqué de sept petits bastions. Les soldats y travaillant jour & nuit, & combattant d'une main, pendant qu'ils travailloient de l'autre, le fort fut bien-tôt en état de défense. Le regiment de Provence, Mirabel, Blacons, Ancone, Montbrun & d'Orole passerent le Rhône sans péril; parce que de Gordes, qui craignoit pour Crest, Die & Lauriol, qu'il avoit laissés derriere lui, avoit pris le parti de retourner en Provence. Les Confédérés n'attendoient plus que la Coche, qui amenoit environ sept cens Mousquetaires qu'il avoit levés dans les montagnes: mais comme il n'arriva point, soit qu'on l'eût averti trop tard, soit pour quelqu'autre raison, du Chelar, qui étoit resté le dernier dans le fort, y étant encore demeuré un jour & une nuit, l'abandonna & passa de l'autre côté: c'est-ce qu'on a depuis appellé le fort de Mouvans.

Ces troupes se mettent en marche & passent le Rhône.

Cependant Virieu & de Changy, qui avoient passé le Rhône les premiers à Perault, s'emparerent d'Annonai au Vivarais, dont nous avons souvent parlé dans la première guerre civile; & ils y reçurent tout ce qui venoit du Forez & des environs. De-là ils marcherent à Aubenas, entrerent dans les Cevenes, & arriverent à Alais. Saint-Romain, qui avoit amené

Elles arrivent dans le Roüergue, ou plusieurs autres corps de

(1) M. de Thou a pris cet endroit de la Popeliniere l. 15. fol. 70. Mais il s'est trompe: il n'y a point de riviere; mais un bourg, & un château qui domine le bourg. *Editeur Anglois.*

CHARLES IX. 1568.

troupes viennent les joindre.

amené jusques-là les troupes du Dauphiné, se démit du commandement, & le remit entre les mains de Virieu. Toutes les troupes s'étant assemblées en cet endroit, qui étoit le lieu marqué pour le rendez-vous, elles se mirent en marche vers le Roüergue, & arriverent en cinq jours de marche à Millaud, où Antoine du Pleix Seigneur de Gremian s'étoit rendu par ordre de d'Acier, pour tacher d'engager la ville à se joindre aux Confédérés. D'Arpajon, de Thoras, de Panat, & de Montaigu ayant passé le Tarn sur un pont, y vinrent joindre d'Acier. On tint Conseil sur ce qu'il y avoit à faire: mais les Vicomtes ne paroissant pas disposés à sortir du Quercy, & Monclar d'ailleurs ayant assuré que le Prince de Condé lui avoit écrit, qu'il étoit dans la résolution de les venir trouver au plutôt, ils allerent passer le Lot à Cadenac.

Montluc veut combattre les Protestans au passage de la Dordogne.

On détacha Moreau, Maréchal de camp, pour aller sonder le gué de Souillac: mais il fut pris par Galeot de la Tour Vicomte de Limeuil auprès de Gramat, où Montluc, de Monsalez & Descars s'étoient rendus. Ayant été mené à Montluc, il lui dit que d'Acier approchoit, & ce qu'il avoit de troupes. Montluc voyant, par ce que lui disoit Moreau, que tout ce que Joyeuse & les autres Chefs des Catholiques lui avoient dit sur le nombre de ces troupes étoit faux, & qu'il n'auroit point affaire, comme on le lui avoit fait entendre, à six mille soldats de nouvelles levées, & à des troupes de femmes, d'enfans & de goujats, résolut de les combattre au passage de la Dordogne, dans quelque endroit qui pouvoit leur être désavantageux. Il prit là-dessus les avis de Hector de Pardaillan de Gondrin, de Lomaigne de Terrides, de Jean de Nogaret de la Valette, d'Armand de Gontaud de Biron, Maréchal de camp, de Sainte-Colombe, de Limeuil, de du Massez, de d'Escars même & de Monsalez. Celui-ci s'y opposoit fortement, soutenant qu'il faloit exécuter sur le champ l'ordre du Roi, qui portoit que les troupes de Guyenne allassent sans délai joindre le Duc de Montpensier.

De Monsalez l'empêche d'effectuer son dessein.

Les autres Chefs n'obéïrent pas d'abord à ces ordres. Mais Monsalez, qui aspiroit à l'honneur de conduire ce secours, ayant trouvé le moyen de faire venir un second ordre de la Cour, Montluc lui remit les troupes, comme il le dit lui-même dans ses Commentaires, & piqué de ce qui venoit d'arriver, il donna son Infanterie à Fabien son fils, Chevalier de Malte, & se retira à Gourdon. Pendant ce tems-là les Confédérés avançoient toûjours, & faisoient chercher des gués, afin de passer la Dordogne. Comme les troupes du Roi s'étoient retirées, ils la passerent sans opposition le 14. d'Octobre, & vinrent à Souillac, de-là à Benac & à S. Chatier en Perigord, sans être attaqués, & ils y passerent la riviere de l'Isle.

Arrivée du Duc de Montpensier à Perigueux avec son armée.

Le Duc de Montpensier étoit déja arrivé à Perigueux, situé sur cette riviere, après avoir fait la revûë de son armée à Châtelleraut en Poitou, où étoit le rendez-vous général de toutes ses troupes. Le Vicomte de Martigues, le Duc de Guise & Brissac menoient l'avant-garde; Montpensier étoit au corps de bataille, & marchoit le long de la Vienne. Quelques troupes des Confédérés commandées par Puy-Vidal, s'étant logées à Confolant, &

& ne faisant pas bonne garde, y furent surprises pendant la nuit & taillées en piéces par Brissac : mais il y perdit d'Engaravagues, jeune-homme d'une grande valeur. Montpensier étant arrivé à Perigueux, & ayant mis ses troupes en des quartiers voisins de la place, fit des détachemens, pour apprendre des nouvelles des ennemis : on lui rapporta que d'Acier n'étoit qu'à deux lieuës de lui, qu'il étoit arrivé avec son armée à Saint-Chatier, & qu'il avoit posté ses troupes aux environs, de manière qu'il y avoit deux regimens en chaque quartier ; que de Mouvans, qui etoit haut & fier, ne pouvant s'accommoder avec de Beaudiner, frere de d'Acier & Général de l'Infanterie, s'étoit campé avec Pierregourde auprès de Messignac, assez loin du reste de l'armée. On prit des mesures pour l'y enlever : pour cela il fut résolu qu'on iroit droit à Saint-Chatier, & que l'on engageroit le combat avec d'Acier, pour l'amuser pendant que la Cavalerie tomberoit sur Mouvans & sur Pierregourde, afin que d'Acier, occupé lui-même à se défendre & coupé par les troupes du Roi, ne pût leur donner de secours.

CHARLES IX. 1568.

Brissac est envoyé contre Mouvans & Pierregourde.

On chargea Brissac de cette expédition. Il partit la nuit avec douze cens Gendarmes & autant de Fantassins d'élite, & arriva au point du jour auprès de Messignac. L'ardeur d'en venir aux mains pensa lui faire perdre l'occasion. Car Pierregourde ayant apperçu les ennemis, donna l'allarme au camp, & se retrancha dans le village au grand regret de Mouvans, qui vouloit qu'on allât sur le champ à l'ennemi. Dans le même tems Montpensier attaqua vivement d'Acier comme on en étoit convenu. Celuici, qui comprit le dessein des ennemis, se défendit vigoureusement, & envoya d'Orose, pour dire à Mouvans de ne point sortir de son poste & de ne point engager le combat ; que c'étoit le moyen de faire échoüer le dessein de Montpensier ; que les ennemis, fatigués du combat de la journée, seroient obligés de se retirer sur le soir ; & que la nuit il iroit lui-même à son secours, ou y envoyeroit quelqu'un avec un renfort considerable. Ce Conseil, qui étoit fort sage, fut approuvé par Pierregourde, & Mouvans s'y étant rendu avec beaucoup de peine, retint quelque tems ses troupes.

Brissac jugeant qu'il n'y avoit rien à faire tant que les ennemis se tiendroient dans leur poste, tacha de reparer par une ruse la faute que trop de précipitation lui avoit fait faire. Sur le midi il fit sonner la retraite, comme pour s'en retourner ; & ayant tourné tout court à droite, il se posta derriere une colline, qui le deroboit à la vûë des ennemis. De Mouvans, qui étoit l'homme du monde le plus présomptueux, jugeant que les troupes du Roi s'étoient retirées, fait sonner la marche & se met en chemin enseignes déployées, pour aller à Riberac, malgré les remontrances de Pierregourde, qui vouloit qu'on attendît jusqu'au soir. Mouvans marchoit à la tête, Pierregourde à la queuë. Ils s'avancerent en cet ordre jusqu'à une forêt voisine, à l'abri de laquelle ils comptoient marcher désormais en sûreté : mais lorsqu'ils furent éloignés du poste qu'ils venoient de quitter, ils tomberent dans l'embuscade que Brissac leur avoit dressée.

Charles IX. 1568.

Défaite des troupes des Confédérés par Brissac.

Mouvans reçut d'abord les Royalistes de fort bonne grace, & leur tua beaucoup de monde, à la faveur d'un détachement que Pierregourde envoya de bonne heure à son secours; mais la Cavalerie du Roi s'étant separée en deux corps, & ayant chargé en flanc l'arriere-garde qui étoit decouverte, les Religionaires se mirent en désordre; & malgré les efforts des Chefs, qui se défendirent avec une valeur extrême, ils furent taillés en piéces, & l'on fit un grand carnage. Ceux qui purent échaper, se sauverent dans le village ou dans la fôret voisine. De Mouvans fut tué: ce fut la juste recompense de sa temérité, & Pierregourde, dont les sages conseils méritoient un plus heureux sort, eut la même destinée. Il y eut plus de mille hommes tués du côté des Confédérés, & dix sept drapeaux pris. Du côté de Brissac il y eut peu de morts: Jaques de la Châtre de Sillac, frere de Claude de la Châtre dont j'ai si souvent parlé, y fut tué: la mort de cet homme seul pouvoit être regardée comme une grande perte. Ce jeune-homme, qui avoit un esprit cultivé par les lettres, & une valeur qui est héréditaire à sa maison, étoit Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou: il se trouva à ce combat à la tête de quelques-uns de ces Gardes. Les ennemis commençant à plier, il les chargea avec un peu trop d'ardeur, & comme ils s'étoient couverts d'une haye, il la fit franchir à son cheval, qui étoit vigoureux. Mais n'étant suivi de personne, & son cheval ayant été tué sous lui, il reçut un coup de lance au travers du corps, dont il mourut.

Mouvans & Pierregourde sont tués & dix sept drapeaux pris.

Brissac ayant heureusement exécuté cette entreprise, se rendit sur le soir au camp du Duc de Montpensier, qui lui donna de grands éloges. L'armée resta encore trois jours à Perigueux, pour se refaire. D'Acier arriva le lendemain à Riberac, où il fut joint par environ mille soldats qui étoient échapés de la défaite de Mouvans. On tint Conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns, par un sentiment peut-être trop humain, vouloient qu'on y restât jusqu'à ce qu'on pût rassembler tous ceux qui étoient échapés du dernier combat, & qui alloient être exposés à la cruauté des païsans, dès que l'armée seroit éloignée: mais on s'en tint au parti le plus sûr, qui étoit de gagner au plus vîte Aubeterre, pour joindre l'armée de Condé. Ce Prince y joignit d'Acier le premier de Novembre, & son armée étant alors la plus forte, ce fut à Montpensier à reculer, & aux Confédérés à le poursuivre à leur tour; ils le firent très-vivement.

D'Acier joint l'armée du Prince de Condé.

Le Duc de Montpensier gagna Montmorillon en six jours de marche, & après y avoir séjourné deux jours, il détacha la Valette avec un corps de troupes armées à la légere, afin d'arrêter Coligny par des escarmouches: pour lui il gagna Châtelleraud. Cependant Coligny assiégea Chavigny sur la Vienne; la ville étant prise, Passat rendit le château, à condition d'avoir la vie sauve. Coligny y fit mettre le feu, afin que les Catholiques ne pussent s'en servir, & il se retira. Le Duc d'Anjou étoit arrivé avec une armée de 12000. hommes de pied, & de 4000. chevaux, sans compter les Suisses, qui menoient avec eux un grand train d'artillerie. Le Duc de Montpensier l'ayant joint, & de Boucard d'un autre côté ayant joint

joint les Confédérés avec un corps d'Infanterie qu'il amenoit de Pons, le Prince de Condé, dont l'armée étoit forte de 18000. Fantassins, & de 3000. chevaux, résolut d'aller à la rencontre du Duc d'Anjou.

CHARLES IX. 1568.

Les troupes du Roi sont battuës par le Prince de Condé.

Il arriva que les deux avant-gardes marchant du côté de Lusignan, précédées par les Maréchaux de camp, vouloient toutes deux occuper le même poste. Les détachemens de l'armée du Roi étant arrivés les premiers à Pamprou, à cinq lieuës au-dessous de Poitiers, ceux de l'armée des Confédérés y arriverent presque aussi-tôt : il y eut quelques escarmouches de part & d'autre. Mais Coligny & d'Andelot son frere étant survenus, Martigues, qui commandoit la première ligne de l'armée sous le Duc de Montpensier, se retira & se mit en bataille dans la plaine qui est au-dessous, ayant jetté des Mousquetaires dans un bois voisin pour prendre les Confédérés en flanc, & faire feu sur eux. Ceux-ci voulant les chasser de ce poste, prennent quatre cens Volontaires du regiment de Montgomery, & les y envoyent sur les trois heures après midi. Le combat fut rude : les troupes du Roi souffrirent le plus, & il y eut environ cinquante hommes de tués de leur côté; mais le nombre des blessés fut beaucoup plus grand. Enfin la nuit separa les combattans. La Nouë écrit, que l'armée du Roi perdit là une belle occasion de remporter un avantage considerable, en ce qu'ils crurent trop légerement que toute l'armée du Prince de Condé étoit à Pamprou; de sorte que le combat ayant été engagé par la temérité de celui qui commandoit les Mousquetaires à cheval, d'Andelot & Coligny furent très-embarrassés, & se trouverent même de sentiment contraire : le premier étoit d'avis de faire retraite, & le second de faire ferme. Si dans ce moment l'armée Catholique eut chargé avec toutes ses forces les ennemis, elle auroit taillé en piéces toute leur avant-garde.

De Martigues, trouvant son poste désavantageux, songea à se retirer à la faveur de la nuit, & pour le faire avec plus de sûreté, & tromper les ennemis, il ordonna à tous les tambours de battre la marche des Suisses, pour faire croire à l'ennemi que ceux de cette Nation qui étoient demeurés à Jaseneuil avec le Duc d'Anjou, venoient d'arriver : il fit dans la même vûë attacher des mêches allumées aux hayes & aux arbres épars çà & là, & allumer des feux de tous côtés. Tout étant ainsi disposé, il décampa sans bruit, & réjoignit le Duc d'Anjou, sans autre perte que celle de quelques bagages. A son arrivée il envoya une partie de ses troupes à Sanzai, qui n'est éloigné de Jaseneuil que d'une lieuë. Le Prince de Condé, qui ignoroit la retraite des troupes du Roi, passa la nuit dans une grande inquiétude. Ayant sçû au point du jour qu'ils étoient décampés, il résolut de les suivre, & de hazarder un combat à quelque prix que ce fût. Il fit repaître ses troupes & se mit en marche. Il y avoit deux chemins, l'un qui alloit à Jaseneuil, & l'autre à Sanzai. Cela joint à un brouillard épais, qui ne se dissipa que vers le midi, fut cause qu'ils s'égarerent. Coligny ayant été détaché avec un corps d'élite pour gagner Sanzai, le Prince de Condé, qui devoit le suivre avec toute l'armée, prit malheureusement l'autre chemin, & ne reconnut son erreur, que lorsqu'il fut près de Jaseneuil. Comme il n'étoit ni honorable ni

Charles IX. 1568.

ni sûr de se retirer en présence de l'armée ennemie, il mit en bataille toute son Infanterie, qui faisoit environ 12000. hommes, & commença le combat, ayant envoyé ordre à Coligny de le venir joindre au plutôt.

Combat entre le Duc d'Anjou & le Prince de Condé.

Le Duc d'Anjou de son côté se met en bataille, & fait placer son canon de manière qu'il incommodoit extrêmement l'armée du Prince, qui étoit rangée vis-à vis. Coligny, qui n'avoit pas encore vû ceux que le Prince de Condé lui avoit envoyés pour le faire venir, jugea, par le bruit du canon, de ce qui étoit arrivé, & laissant les troupes Royales qui étoient à Sanzai, & qu'il alloit tailler en piéces, il marcha en diligence au secours du Prince, & le joignit à l'entrée de la nuit. Toute la journée s'étoit passée en escarmouches, tantôt entre des Mousquetaires des deux partis qui s'attaquoient tour-à-tour au milieu des buissons & des ronces, tantôt entre de gros pelotons d'Infanterie qui marchoient à découvert: pendant ce tems-là le canon ne cessoit de tirer, lentement à la vérité, mais presque toûjours à coup sûr. Le Duc de Guise se présenta plusieurs fois avec de la Cavalerie; mais personne ne paroissant de l'autre côté, il n'entreprit rien. De Monsalez s'avança aussi avec cinquante Gendarmes. Mais d'Andelot ayant envoyé contre lui la Perriere avec une troupe de Mousquetaires à cheval, qui devoient être soutenus par de Montgomery, il ne jugea pas à propos de les attendre. L'Infanterie seule combattit ce jour-là; il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & encore plus de blessés: la perte & le peril furent assez égaux, & aucun des partis n'eut lieu de s'attribuer la victoire.

Les goujats donnent l'alarme aux deux armées.

A mesure que les troupes du Prince s'étoient avancées, les bagages en avoient fait autant. Les valets & les goujats s'arrêterent dans les bois, & y allumerent des feux, sans se mettre en peine de leurs maîtres, qui étant extrêmement fatigués de tous les mouvemens qu'il avoit falu faire depuis plusieurs jours, furent obligés de se passer cette nuit-là de leurs bagages, & les compterent même perdus. Au milieu de la nuit le Prince de Condé détacha quatre escadrons, pour en apprendre des nouvelles. Lorsqu'ils virent de loin tous ces feux qui étoient allumés dans le bois, ils crurent que c'étoit le Duc d'Anjou qui décampoit; ce qui les obligea de s'arrêter. Les troupes du Roi de leur côté ne doutant pas que ce ne fût l'armée du Prince, qui étoit venu camper auprès d'eux, furent toute la nuit sous les armes. Cependant ce n'étoit que des valets & des goujats, qui s'étant postés entre les deux armées, passoient la nuit à boire & à se divertir. Les quatre escadrons détachés par le Prince de Condé, ayant entendu leurs discours & le bruit qu'ils faisoient, se douterent de ce que c'étoit, & s'approcherent. Ces goujats, qui ne les connoissoient point, les saluerent d'abord à coups d'arquebuse. On leur cria de respecter leurs maîtres; alors effrayés du peril où ils se trouvoient, ils plierent bagage sans bruit, & s'en allerent au camp. Les Généraux rirent beaucoup de cette avanture.

Les soldats de Bussac surpris par Coligny.

Le lendemain les deux armées décamperent. Le Duc d'Anjou prit la route de Poitiers avec ses blessés, qui moururent presque tous en chemin;

ce

ce qui fit croire aux troupes du Roi que les ennemis avoient empoisonné leurs bales. Le regiment de Brissac étoit logé à Ausence, dont le château apartenoit au Gouverneur de Mets. Les soldats se promenant sans précaution dans le bourg y furent surpris par Coligny, qui en tua environ deux cens; le reste se sauva dans le château, où ils auroient été pris, sans le secours qui leur vint de Poitiers. Charles IX. 1568.

Le Prince de Condé ayant décampé, s'empara de Mirebeau, petite ville du baillage de Saumur, & de la Province d'Anjou. Portail, Trésorier de France, qui avoit été quelque tems auparavant emprisonné à Paris pour la Religion, & mis en liberté depuis, y vint trouver ce Prince, & l'exhorta à la paix au nom du Roi & de la Reine, lui insinuant, que c'étoit à lui à faire les premières démarches. Le Prince de Condé lui fit réponse, devant tous les Seigneurs de sa suite, qu'on l'avoit forcé à prendre les armes, & que ce n'étoit point contre le Roi qu'il les avoit prises, mais contre ses ennemis, & en particulier contre le Cardinal de Lorraine, auteur de tous les troubles: Que ce n'étoit pas même pour l'attaquer, mais uniquement pour se défendre: Que voyant avec une extrême douleur, que le Roi étoit toûjours investi de ces méchans hommes, il avoit résolu avec l'aide de Dieu, d'aller jusqu'à lui, & d'exposer à Sa Majesté ce qu'il vouloit lui demander. C'est ainsi qu'il congédia Portail: en même tems il le chargea de rendre au Roi une lettre pleine d'invectives contre les Guises, & d'assurer le Roi & la Reine, que si on vouloit prendre des mesures justes pour assurer la liberté de conscience, lui & tout son parti, quelque puissant qu'il fût, étoient disposés à se soûmettre aux conditions de paix qu'il plairoit au Roi de leur imposer. Le Prince de Condé s'empare de Mirebeau.

Il songea ensuite à se rendre maître d'un poste sur la Loire, qui partage pour ainsi dire le Royaume en deux; sa vûë en cela étoit d'avoir la liberté de passer quand il voudroit, de l'un ou de l'autre côté de cette riviere. Dans ce dessein, il traversa le territoire de Thouars, & vint camper auprès de Champigny, qui étoit le principal château du Duc de Montpensier: l'ayant forcé, il y prit un Cordelier, nommé Babelot, qu'il fit pendre, parce que c'étoit lui qui avoit exhorté la garnison à se défendre; le Duc de Montpensier en fut vivement piqué, & il vengea sa mort par celle de beaucoup de Protestans qui tomberent entre ses mains. Et du château de Champigny.

Le Prince de Condé prit de-là sa route vers Saumur: le Duc d'Anjou au contraire, ayant été renforcé par les troupes de Guillaume Comte de Joyeuse, Lieutenant de Henri de Montmorency Damville, tira du côté de Loudun, dont les Protestans étoient maîtres, à dessein de couper les vivres à leur armée. Pour faire croire qu'il en vouloit faire le siége, il commença par sommer la garnison de se rendre, mais en même tems il détacha les Comtes du Lude & de Brissac avec un corps de sept mille hommes pour reprendre Mirebeau. Les murs & les fossés de la place ne valoient rien: le Prince y avoit mis la Borde avec environ quatre cens hommes des troupes du Languedoc & du Dauphiné. Mais il y avoit à un coin de la ville, sur une hauteur qui a une grande étenduë, un château très-fort par son assiette, où il y avoit une bonne garnison, commandée par Les troupes du Roi reprennent Mirebeau.

Charles IX. 1568.

Massacres & cruautés de part & d'autre.

par Pierre de Choupes. La Borde ayant refusé de se rendre, on fit venir le canon, qui eut bien-tôt fait plusieurs bréches. L'assaut ayant été donné en plusieurs endroits tout à la fois, la garnison, après avoir perdu environ six vingt hommes, se sauva dans le château. On le fit battre aussitôt très-vivement, & après quelques jours de siége, de Choupes capitula avec le Comte du Lude à des conditions honnêtes, qui furent très-mal observées. Les troupes du Roi voulurent venger alors l'injure qu'on leur avoit faite peu de tems auparavant à Melle; & la vûë de la Borde, qu'ils disoient avoir été présent au carnage des Catholiques fait au sac de cette place, leur en rafraîchissant la mémoire, ils firent main basse sur les Protestans, sans aucun égard pour la capitulation. La Borde ayant été gardé pour le lendemain, on le fit mourir très-cruellement, & l'on jetta ensuite son cadavre dans la ruë, afin qu'il fût mangé des chiens. On mit dans le château de Mirebeau la Marche de Guitinieres avec une garnison: peu de tems après on lui substitua Guillaume de Hautemer Seigneur de Fervaques; mais il n'y demeura pas long-tems, & l'on mit de Villaines à sa place.

Pendant ce tems-là, le Prince de Condé étant venu camper auprès de Saumur, où commandoit de Saint-Senar, d'Andelot se chargea de se rendre maître de l'Abbaye de Saint-Florent, qui est auprès de la ville. Le lieu est fort par son assiette, & il y avoit deux cens hommes pour le défendre. Après quelques jours de siége, la Haye, qui y commandoit, s'étant rendu à discrétion, fut égorgé avec tous ses soldats, pour venger le carnage tout récent de la garnison de Mirebeau. Cependant les Royalistes prétendoient justifier ce massacre, disant que les Huguenots avoient commencé les premiers à violer le droit des gens par le sac de Melle.

Le Duc d'Anjou vient camper auprès de Loudun.

Le Duc d'Anjou s'avançant vert Loudun, avoit passé à Thouars & à Montreuil-Bellai, où il trouva des vivres en abondance. A l'approche de l'armée Catholique, d'Acier se jetta dans la place avec son regiment. Le Prince de Condé, inquiet du péril où il se trouvoit, & d'ailleurs bien aise de trouver l'occasion de combattre, prend la route de Loudun, & se poste avec toutes ses troupes dans les fauxbourgs. Les deux armées se trouverent ainsi en présence, & elles demeurerent quatre jours entiers en bataille, à la portée du canon, sans qu'il y eût entre elles ni ruisseau, ni fossé, ni autres bornes qui les séparassent, que celles que l'on plante pour distinguer les différens héritages de la campagne: mais l'hiver étoit si violent, & le terrein si couvert de glace, que les chevaux & les hommes ne pouvoient ni marcher, ni se soutenir, & qu'il y en avoit plus de blessés par les chutes qu'ils faisoient, que par les coups que leur tiroient les ennemis: d'ailleurs quelque animé que l'on fût de part & d'autre, & par la haine, & par l'amour de la gloire, quand les membres sont engourdis par le froid, on n'est gueres en état de combattre. Il n'y avoit même que la présence des Chefs qui pût retenir le soldat en campagne dans une saison si rigoureuse. Ainsi, quoique les deux armées fussent fort proches, il ne se fit rien de mémorable, & tout aboutit de part & d'autre à quelques volées de canon.

Les deux armées se trouvent en présence.

La rigueur de l'hiver les empêche d'en venir aux mains.

Le

Le Duc d'Anjou, qui étoit obligé d'essuyer la rigueur de l'air dans son camp, recevoit tous les jours des lettres de sa mere, qui l'exhortoit à ne point hazarder un combat général, & à se contenter de tirer la guerre en longueur, pour fatiguer l'ennemi, qui n'avoit ni vivres, ni argent. Il se retira donc le premier, & ayant mis une petite riviere entre lui & l'armée des Confédérés, il distribua ses troupes dans des quartiers assez étendus pour qu'elles pussent s'y refaire. Dans sa retraite une compagnie de ses Suisses fut taillée en piéces, & deux compagnies Françoises, qui s'étoient amusées à boire dans un village, y furent enlevées. Les troupes du Prince souffrirent moins; car comme elles étoient logées dans les fauxbourgs, elles y furent du moins à l'abri des injures de l'air. Coligny croyant qu'il pourroit faire quelque entreprise contre les Royalistes, qui étoient dans des quartiers éloignés les uns des autres, & peu sur leurs gardes, partit avec douze mille hommes de pied, douze cens chevaux & quatre petites piéces de campagne, & alla droit au quartier du Duc d'Anjou: il comptoit que le ruisseau qui separoit les deux armées, & dont il avoit fait sonder les gués, ne seroit pas difficile à passer; il se flattoit d'ailleurs que les ennemis n'y feroient pas une garde bien reguliere. Mais il se trompa; il trouva des gens qui lui disputerent vigoureusement le passage, qu'il tenta deux fois sans succès. Le canon ayant commencé à tirer contre lui, les troupes ennemies, qui étoient dispersées, se rassemblerent au bruit, & arriverent assez à tems pour rendre son dessein inutile. En même tems Brissac, qui avoit toute la faveur du Duc d'Anjou, & qui aimoit les entreprises hazardeuses, forma le dessein d'enlever d'Andelot & Coligny, qui étoient campés à Montreuil-Bellai. La Nouë, dans ses Commentaires, détaille assez au long les mesures qu'il avoit prises pour cela; mais comme il manqua son coup, je ne m'étendrai pas sur les circonstances.

Charles IX. 1568.

Le Duc d'Anjou se retire le premier.

Entreprises sans succès de part & d'autre.

Cependant les deux armées murmurant hautement, disoient que ce n'étoit pas contre des hommes qu'on leur faisoit faire la guerre, mais contre la nature & contre le ciel même. Les Généraux jugeant leurs plaintes raisonnables, les mirent en quartier d'hiver. Le Duc d'Anjou mena la sienne à Chinon sur la Vienne, & lui donna des quartiers aux environs. Le Prince de Condé mit d'Ivoi dans Loudun avec une bonne garnison, & se retira dans le Poitou. Il est aisé de juger combien les deux armées avoient souffert, & par la disette & par la rigueur de la saison, puisqu'après qu'on les eût separées, il mourut dans un mois de part & d'autre plus de huit mille hommes, les uns de maladies violentes, les autres de langueur.

Les Généraux sont obligés de mettre les troupes en quartier d'hiver.

Pendant que le Prince de Condé & ceux de son parti agissoient avec tant de vivacité, la Reine de Navarre (1) crut ne devoir pas demeurer oisive; & comme elle connoissoit le besoin qu'ils avoient d'argent, elle songea à leur en procurer. Elle écrivit pour cela, avant le 15. d'Octobre, à la Reine d'Angleterre, & elle chargea du Chasteliers-Portaut, Gentilhomme de sa maison, de lui porter sa lettre. Elle y rendoit compte

Lettre de Jeanne d'Albret à la Reine Elisabeth. Effet de cette lettre.

(1) Jeanne d'Albret, mere de Henri IV. belle-sœur du Prince de Condé.

CHARLES IX. 1568.

te des causes de la guerre, des mesures & des desseins des Confédérés; & comme ce n'étoit point contre le Roi qu'ils avoient pris les armes, elle prioit cette Princesse de vouloir bien les aider dans une cause qui intéressoit tous les Protestans, & de lui accorder à l'avenir sa protection, pour ses enfans & pour elle : ses prieres, soutenuës par la présence du Cardinal de Châtillon, qui étoit en grand crédit auprès d'Elisabeth, firent tout l'effet qu'elle pouvoit souhaiter; car elle lui envoya aussi-tôt cent mille piéces d'or, qu'on appelle des Angelots (1), & six piéces de canon en bon état, avec toutes sortes de munitions de guerre. D'ailleurs elle reçut avec bonté tous les exilés François, qui étant obligés pour la Religion de sortir de la Normandie & des Provinces d'en deçà de la Loire, s'étoient refugiés en Angleterre. Elle ne se contenta pas de les assister elle-même, elle fit faire la même chose à ses peuples, qui ne sont pas naturellement disposés à bien traiter les étrangers (2), & sur-tout les François, à cause des haines qui ont été autrefois entre les deux Nations. Les Rochelois prêterent vingt six mille écus d'or. Par l'ordre des Princes (c'est le nom qu'ils donnoient aux Chefs du parti Protestant) on mit en vente les biens ecclésiastiques, & comme tous ces païs étoient aux pouvoir des Religionaires, il se trouva des acheteurs qui ne balancerent point de faire leurs offres.

Antoine Fumée envoyé à Vienne.

Le Roi de son côté avoit envoyé à Rome, il y avoit déja du tems, Bâtiste Alamanni, Evêque de Mâcon, & après lui Annibal Ruccellai à Venise, à Ferrare, à Mantoue & à Florence, pour emprunter de l'argent & des troupes. Sa Majesté envoya aussi à Vienne Antoine Fumée de Blandy, Maître des requêtes, pour se plaindre à l'Empereur de l'insolence de ses sujets, qui avoient repris les armes contre lui, & pour prier Sa Majesté Impériale d'empêcher qu'il ne vînt d'Allemagne des corps de Cavalerie ou d'Infanterie au secours du Prince de Condé. L'envoyé du Roi fut admis à l'audience le 16. d'Octobre; & voici la réponse que lui fit l'Empereur, Prince d'une grande sagesse. Il lui dit: Qu'il étoit bien fâché que le Roi de France se trouvât forcé, par la rebellion & par la temérité du Prince de Condé & de ses partisans, à prendre les armes contre eux, dans la vûë de les chasser tous du Royaume, & de n'y souffrir point d'autre Religion que la Catholique: Que ce qu'il souhaitoit sur toutes choses, étoit que l'union & la tranquillité fût rétablie entre les Princes; que l'on épargnât le sang Chrétien, & que l'on eût une horreur extrême des guerres civiles, qui achevoient de-ruiner les forces de la Chrétienté, déja fort affoiblies par les armes des Infidèles : Qu'il faudroit chercher les moyens de ne point répandre le sang Chrétien, & de rétablir entre le Souverain & les sujets une paix solide & sincere : Que sans cela le Roi & son florissant Royaume alloient tomber dans une infinité d'embarras & de malheurs;

Réponse de l'Empereur.

(1) Angelot, monnoye d'Angleterre, battuë du tems de Henri VI. ainsi nommée, parce qu'il y avoit sur cette monnoye une figure d'Ange, qui portoit les écussons de France & d'Angleterre.

(2) C'est un ancien préjugé contre ces Insulaires. Horace dit : *Visam Britannos hospitibus feros.*

heurs ; d'autant plus qu'en Allemagne & en Angleterre il couroit des bruits sur le Roi & sur les principaux de son Conseil, qui ne laissoient aucun lieu de douter que plusieurs grands Princes, amis du Prince de Condé & de son parti, & zélés pour la cause qu'il soutenoit, ne lui fournissent de grands secours d'argent & de troupes : Qu'à l'égard des levées qu'on faisoit en Allemagne pour ce Prince, il lui étoit bien difficile de les empêcher : Que si dans la guerre précedente, qui étoit bien plus favorable que celle-ci (parce qu'il ne s'y agissoit point de Religion, mais seulement de défendre la personne du Roi, & de maintenir son autorité contre des sujets rebelles) il n'avoit pas pû empêcher ces levées, quelques mesures qu'il eut prises pour le faire, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il pût en venir à bout lorsqu'il s'agissoit d'une guerre bien moins favorable, entreprise pour une cause qui étoit commune aux Princes d'Allemagne & aux sujets du Roi Très-Chrétien.

Fumée ayant reçû cette réponse, alla trouver à Altembourg Jean-Guillaume Duc de Saxe, qui s'y étoit rendu, pour assister à des conférences sur la Religion. Il y renouvella les plaintes qu'il avoit faites à Vienne, & demanda à ce Prince le secours qu'il s'étoit engagé de fournir par un traité. Voici la réponse qu'il lui fit le 27. de Novembre : Qu'il étoit bien fâché que la guerre, qui ne venoit que de finir en France, s'y fût si-tôt rallumée ; d'autant plus qu'un des partis en rejettoit la cause sur la revolte, & l'autre sur la Religion : Que suivant les commandemens de Dieu, il faloit bien distinguer les choses divines d'avec les humaines : Que c'étoit ce qu'avoient fait avec grand soin les Empereurs Chrétiens, Constantin, Théodose, Marcien, Justinien, Charlemagne, Louis le Débonnaire, & & depuis peu Jean-Fréderic son pere : Qu'il étoit donc de la sagesse & de la pieté du Roi, de ne pas souffrir que l'on tourmentât ses sujets pour la Religion : Que la véritable Religion ne causoit jamais de séditions ; que c'étoit elle au contraire qui soutenoit la discipline & l'obéissance parmi les peuples : Que les Princes de l'Empire étoient fort mécontens des bruits qui couroient d'un traité fait entre le Pape & le Roi d'Espagne contre les Princes de la Confession d'Augsbourg ; & qu'on disoit que le Roi, poussé par de mauvais conseils, y étoit entré : Qu'on le lui avoit assûré à lui-même, lorsqu'il passa à Fulde (1), en revenant de la campagne qu'il avoit faite en France : Que le Roi devroit y réflechir sérieusement : Que pour lui, il ne manqueroit jamais de rendre service à Sa Majesté, à l'exemple de ses ancêtres, autant que sa conscience & sa Religion le pourroient permettre. Fumée s'en revint en France, sans avoir rien obtenu ni d'un côté ni de l'autre.

Réponse du Duc de Saxe.

Le Roi, sur la fin de l'année, fit lever en Allemagne cinq mille six cens chevaux. Philibert Marquis de Bade les commandoit en chef, & avoit sous lui les deux Comtes de Dietz, fils naturels de Philippe Landgrave

Troupes auxiliaires d'Allemagne pour le Roi.

(1) Abbaye & ville célèbre dans le territoire de Buchau, près du païs de Hesse, & sur la riviere de Fulde.

CHARLES IX. 1568.

grave de Hesse (1), les Comtes de Westerbourg & de Leininghen, les Rhingraves, & Christophle de Bassompierre : ce corps passa le Rhin à Mayence, pour venir joindre le Duc d'Aumale, qui l'attendoit en Lorraine, où il avoit été envoyé par le Roi, avec trois compagnies de Gendarmes, la sienne, celle de Jean de Luxembourg Comte de Brienne, & celle du Maréchal de Vieilleville (2), six escadrons de Cavalerie légere & dix compagnies d'Infanterie. D'Aumale ayant appris que la Coche, qui étoit du Dauphiné, persuadé qu'il lui étoit impossible d'aller joindre le Prince de Condé, étoit passé avec ce qu'il avoit de troupes dans le territoire de Geneve, & qu'il ravageoit la Franche-Comté, l'Alsace, la Principauté de Salm, & toutes les terres de l'Evêque de Strasbourg, se met en marche avec huit mille hommes, & va droit à Neubourg (3). Y ayant trouvé la Coche, qui faisoit des courses de tous côtés, à la débandade, avec quinze cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, il l'obligea malgré lui d'en venir à un combat le 12. de Novembre. Il avoit avant cela détaché de Gohas avec son regiment, pour chasser les Protestans de Neubourg, & s'emparer de la place ; ce qu'il fit. Quoique la Coche fût beaucoup plus foible que le Duc d'Aumale, il ne perdit point courage, & s'étant mis en bataille, autant que l'embarras où il se trouvoit, & le peu de tems qu'il avoit, le purent permettre, il fit une défense vigoureuse, & tua bien du monde au Duc d'Aumale : enfin ayant été envelopé par le grand nombre, il en fut accablé plutôt que vaincu. Il avoit avec lui d'Ossonville, Sénéchal de Lorraine ; Jaques Chartier, qui avoit une compagnie de Mousquetaires à cheval ; Claude-Antoine de Vienne de Clairvant, qui commandoit une compagnie Suisse de Neufchâtel : il avoit aussi beaucoup de Seigneurs, entr'autres Antoine de Clermont Marquis de Rénel, de Cardes, du Bac, Dully, & d'Esternai. Ceux-ci, qui avoient pris les devants, s'ouvrirent de force un passage pour gagner Sainte-Marie, malgré les païsans qui s'étoient assemblés pour l'empêcher ; & ils joignirent heureusement le Prince d'Orange qui étoit à Strasbourg. Quant à ceux qui se trouverent au combat, il y en eut environ six vingt de tués : la Coche

Victoire du Duc d'Aumale.

La Coche est pris & tué par des gens apostés.

(1) Philippe, surnommé le Magnanime, Landgrave de Hesse, ayant pris pour seconde femme, du consentement de son épouse & par l'avis de ses Théologiens, Marguerite de Sala, il en eut six enfans, Maurice, Christophle, François, Philippe, Volrath, & Frédéric. Par son testament ce Prince leur laissa quelques châteaux & quelques gouvernemens, & pour leur donner quelque titre honorable, il ordonna qu'ils prendroient le nom de Hesse, & la qualité de Comtes de Dietz, & de Seigneurs de Lisberg & de Bikenbach. Ils moururent tous sans s'être mariés. A l'égard de la maison de Westerbourg, elle tire son nom du château de Westerbourg situé dans cette partie de la Weteravie, que les Allemans appellent *Westerwald*, & descend des Seigneurs de Runkel. Outre cela le Landgrave de Hesse-Leininghen étant mort sans enfans l'an 1467. Reinhard de Westerbourg, qui avoit épousé la Princesse Marguerite, sœur du Landgrave, s'empara de tous ses Etats, & prit le titre de Comte de Leininghen & de Westerbourg, qui passa à ses descendans jusqu'à Reinhard son petit-fils. C'est de celui-ci que sortient les deux branches de Leininghen & de Westerbourg. V. le Supplem. aux Genealog de Rittershus. l. 4. c. 7. &. l. 6. c. 9. EDITEUR ANGLOIS.

(2) François de Scepeaux.

(3) Ou *Neuenbourg*. EDITEUR ANGLOIS.

che fut pris avec Vassan, la Sauge, quelques Colonels & quelques Capitaines, & fut conduit à Mets: quelques jours après, comme on le menoit hors de la ville, sous prétexte de l'échanger contre d'autres prisonniers, il fut assassiné par des gens qu'on avoit apostés.

CHARLES IX. 1568.

Prise de Noyers par les troupes du Roi.

Ce fut dans le même tems que Noyers, petite ville de Bourgogne, d'où le Prince de Condé s'étoit sauvé avec Coligny, fut assiégé par Charles de la Rochefoucault Comte de Barbesieux, Lieutenant genéral au gouvernement de Champagne. La garnison, qui étoit foible, se défendit longtems avec beaucoup de courage; enfin elle se rendit à ces conditions: Qu'on laisseroit aller les soldats sans leur faire aucun mal, & qu'on feroit un inventaire des meubles magnifiques que le Prince de Condé avoit dans le château, & que de Barbesieux s'en rendroit garant. Mais les portes ne furent pas plutôt ouvertes, que sans égard pour la capitulation, les soldats de Barbesieux insulterent & maltraiterent cruellement ceux de la garnison. Il y en eut un petit nombre, qui après avoir été dépouillés, se sauverent; le reste fut emmené à Troyes. On crut que Barbesieux en avoit usé ainsi, pour pouvoir s'excuser du pillage des meubles du Prince, dont il avoit grande envie de s'emparer.

Le Prince de Condé équipe une flote & en donne le commandement à la Tour.

Le Prince de Condé ne fut pas plutôt à la Rochelle, que pour ne rien oublier de tout ce qui pouvoit contribuer à fortifier son parti & à lui donner du relief, il songea à armer une flote; ce qu'il n'avoit pas fait dans les guerres précedentes: la ville où il étoit lui facilitoit l'exécution de ce dessein. Sa flote fut bien-tôt en état; elle étoit composée de neuf vaisseaux, bien équipés, & de quelques bâtimens légers, sur lesquels il fit embarquer mille hommes d'équipage, tant soldats que matelots, & quantité de munitions de guerre. La Tour, frere cadet de du Chasteliers-Portaut, en ayant été nommé Commandant, sortit du port de la Rochelle le 10. d'Octobre, & ayant rencontré un bon nombre de navires de Flandre, de Bretagne & de Normandie, chargés de marchandises & de toutes sortes de meubles, il s'en rendit maître. Ayant ensuite passé à la vûë du Conquet (1), où l'on étoit accouru de toutes parts en armes, sur l'avis qu'il y avoit une flote de corsaires en mer, il alla relâcher à Plimouth sur la côte d'Angleterre. Il y prit la poste avec quelques Gentilshommes, & s'en alla trouver la Reine, qui étoit à Hamptoncourt; & par le moyen du Cardinal de Châtillon, qui avoit beaucoup de crédit en cette Cour, il obtint de cette Princesse la permission d'user, sous l'autorité de ce Prélat, des droits de la guerre contre les Flamans & les François ses ennemis; que les vaisseaux & les hommes qui seroient pris de l'aveu du Cardinal, seroient declarés de bonne prise; & que l'argent qu'on en tireroit, seroit employé pour les fraix de la guerre, & pour les intérêts de la cause qu'il soutenoit (2).

(1) Port de Bretagne à quatre ou cinq lieuës de Brest.

(2) La Reine Elisabeth eut une autre querelle beaucoup plus vive avec le Duc d'Albe, au sujet de l'enlevement de quelques vaisseaux Espagnols & de l'argent qui y avoit été pris. En effet, il arriva sur ces entrefaites, que la Tour ayant donné la chasse à un grand navire de Biscaye & à quatre petits, de ceux que les Espagnols appellent Asa-

CHARLES IX. 1568.

Assabras, sur lesquels il y avoit deux cens mille écus, ils allerent se refugier dans un port d'Angleterre. Geraldo Speseo demanda à la Reine, au nom du Roi Philippe son maître, un passeport pour pouvoir transporter sûrement, soit par mer, soit par terre, la charge de ces vaisseaux jusqu'à Anvers, & Elisabeth ne paroissoit pas d'abord fort éloignée d'accorder ce qu'on souhaitoit; mais comme Speseo attendoit une réponse positive du Duc d'Albe, dans cet intervalle le Cardinal de Châtillon donna avis à la Reine, que l'argent qui étoit sur les vaisseaux Espagnols n'apartenoit point à Philippe; qu'il étoit à des négocians Italiens, & que dès qu'il seroit rendu en Flandre, le Duc d'Albe avoit résolu de s'en rendre maître de gré ou de force, & de l'employer à faire la guerre aux Protestans. En même tems il conseilloit à cette Princesse, pour priver le Duc d'un si puissant secours, & qui entre ses mains deviendroit si pernicieux à la cause commune, de profiter d'une si belle occasion que la fortune lui présentoit, lui faisant entendre qu'elle avoit droit de retenir cet argent.

Le Conseil du Cardinal fut suivi. La Cour d'Angleterre prit pour prétexte, que ces sommes n'apartenant point au Roi d'Espagne, allié de la Reine, mais à quelques particuliers, rien ne pouvoit empêcher S. M. de les leur emprunter dans le besoin pressant où elle se trouvoit réduite. Ainsi on fit débarquer tous les caissons, de peur, disoit-on, que les François ne s'en rendissent maîtres; & après avoir fait ses billets pour la somme qui se trouva sur ces vaisseaux, Elisabeth ordonna que cet argent fût employé à ses usages. Aussi-tôt que le Duc d'Albe eût été instruit par Speseo de ce procedé, il ne songea qu'à tirer raison de cet outrage. Sans prendre l'avis, ni des Etats, ni du Conseil souverain des Païs-bas; sans avoir égard à l'alliance qui étoit entre les maisons d'Angleterre & de Bourgogne, il fit arrêter sur le champ à Anvers & dans toutes les autres villes de Flandre, tout ce qui s'y trouva d'Anglois, & les retint prisonniers dans le comptoir de cette Nation, où il envoya des troupes pour les garder. La même chose s'exécuta à la sollicitation du Duc dans toute l'Espagne. Elisabeth de son côté, informée de cette démarche, fit arrêter sur le champ tous les marchands Flamans avec tous leurs effets, qui furent mis en sequestre; & pour servir de garantie & d'indemnité aux Anglois qui étoient entre les mains des Espagnols; elle fit entrer dans ses ports plusieurs vaisseaux de cette Nation qui étoient en mer, sans que ceux qui les montoient sçussent le sujet de ce nouvel ordre. Cependant le Duc d'Albe voyant le grand nombre de vaisseaux, d'hommes & d'effets, que les Anglois retenoient à la Nation Espagnole, se repentit de sa précipitation. Pour la réparer, il députa sur le champ Christophle d'Assonville à la Reine; mais comme il n'étoit envoyé que par le Duc, & qu'il n'avoit aucuns pouvoirs de Philippe, il ne put obtenir audience de cette Princesse. Elle le renvoya à son Conseil, & ce Seigneur ayant refusé de son côté d'entrer en négociation avec les Ministres de la Cour d'Angleterre, repassa en Flandre sans avoir rien conclu. En même tems Elisabeth fit declarer au Duc, que malgré la grandeur de l'outrage qu'elle avoit reçu, elle étoit résoluë à ne se porter à aucune hostilité, à moins que lui-même ne se portât à de plus grandes violences. Elle fit signifier la même chose à Philippe, & ne manqua pas de se plaindre très-vivement de la conduite précipitée & inconsiderée du Duc d'Albe. Cependant, tandis que de part & d'autre on se saisissoit de tous les vaisseaux & de tous les effets qu'on trouvoit à sa bienséance, afin que cette mésintelligence n'interrompît point le Commerce, les négocians Anglois firent passer toutes leurs marchandises en Allemagne, & établirent un comptoir à Hambourg. Le Duc d'Albe à son tour, au mois d'Avril suivant, défendit tout commerce entre les Païs-bas & l'Angleterre. Cependant il ne laissa pas quelque tems après de députer à Elisabeth Chiappino-Vitelli Marquis de Cetona, avec Fonk & le Secretaire de la Torre, pour retirer de ses mains l'argent dont elle s'étoit saisie; mais après des ordonnances si vigoureuses, ils arriverent trop tard pour pouvoir rien obtenir de cette fiere Princesse. On renouvella donc ces défenses; on y en ajouta même encore de plus sévères. C'est ce qui donna occasion à des animosités, qui sans qu'il y eut d'ailleurs de guerre ouverte entre les Anglois & les Flamans, mirent beaucoup de dérangement dans le commerce, & eurent des suites si préjudiciables aux deux Nations. A peine au bout de quatre ans ce différend put-il être terminé, comme je le dirai dans la suite. *Edition de Drouart in fol. Tom. II. pag. 466. & Drouart in Oct. Tom IV. p. 318.*

Fin du quarante-quatriéme Livre.

HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-CINQUIÉME.

SOMMAIRE.

Saint-Michel en l'Herm est assiégé pour la troisiéme fois, & pris par les Rochelois. Description des environs. Siége de Sancerre sans succès. Tentative inutile de Montgomery sur Lusignan. Tentative inutile de Cateville sur Dieppe & sur le Havre. Bataille de Bassac, ou de Jarnac; Le Prince de Condé y est tué. Consternation des Protestans. La Reine de Navarre les rassure, en leur montrant son fils, avec le jeune Henri, fils du Prince de Condé. Tentative du Duc d'Anjou sur Cognac. Mussidan en Perigord assiégé & pris. Mort de Pompadour & du jeune Brissac à ce siége. Le Roi de Navarre est declaré Généralissime des Protestans. D'Andelot meurt à Sainte d'une fiévre maligne; son éloge; Succession de la maison de Laval continuée par lui. Mort de François d'Hangest de Genlis, & de Jaques Boucard. Forteresse d'Exiles dans les Alpes reprise par les troupes du Roi. Arrivée du Duc de Deux-ponts au camp du Roi de Navarre. La Reine va à Limoges avec les Cardinaux de Bourbon & de Lorraine. Le Duc de Deux-ponts meurt, après avoir été longtems malade d'une fiévre quarte; Il nomme Wolrad de Mansfeld pour lui succeder dans le commandement général. Les troupes du Pape arrivent au camp des Catholiques sous la conduite de Santafiore. Meurtre de Bernard Corbinelli. Combat de Roche-l'Abeille long tems douteux; Retraite des troupes du Roi. Philippe Strozzi & Roquelaure sont tués dans ce combat. Requête présentée au Roi. Mort de Lanoi Seigneur de Morvilliers. Le Comte du Lude assiége Nyort; vigoureuse défense de Puviaut. Coligny s'empare de Lusignan; Guron rend le château; Mirembeau en est fait Gouverneur. Sansac assiége envain la Charité. Conquêtes de Montgomery dans la Gascogne & dans le Bearn. Prise de Navarrins & d'Ortez. Jean de Lomagne de Terride y est fait prisonnier. Mont-de-Marsan pris par Montluc. Aurillac en Auvergne pris & saccagé par les Protestans. Coligny assiége Poitiers, défendu par le Duc de Guise. Le Duc d'Anjou vient se camper devant Châtelleraut. Coligny leve le siége, sous prétexte de secourir cette place. On fait espérer à Coligny de surprendre Nantes: Le dessein échouë. Assaut donné à Châtelleraut par les Italiens, qui sont répoussés avec une grande perte. Coligny proscrit par un arrêt terrible du Parlement.

Dominique d'Albe, valet de chambre de Coligny, convaincu de trahison & de poison, & exécuté. Le Prince d'Orange quitte l'armée de Coligny, passe la Loire, & se retire en Allemagne.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Lancelot Voisin de la Popeliniere, Jean de Serres; Les Mémoires de François de la Nouë; Les Mémoires de Blaise de Montluc; Les preuves du meurtre de Bernard Corbinelli.

CHARLES IX. 1568.

Siége de S. Michel en l'Herm.



UR la fin de l'année les Rochelois, avec l'agrément du Prince de Condé, assiégerent pour la troisieme fois Saint-Michel en l'Herm, situé sur le bord de la mer en Poitou. Comme la garnison faisoit souvent des courses sur leurs terres, ils l'avoient déja attaqué deux fois, mais inutilement. On croit qu'autrefois tout le terrein qui s'étend depuis Luçon jusqu'à la Rochelle étoit inondé; mais que la mer s'étant retirée peu-à-peu, les terres avoient commencé de paroître, & que depuis, la situation avantageuse du lieu & la fertilité de la terre avoient invité les habitans du voisinage à dessécher les marais, à les cultiver, & à y faire des habitations. On y bâtit d'abord une chapelle, qui fut bien-tôt célèbre par la pieté des peuples, & par les pélérinages qu'on y faisoit, mais qui est devenuë depuis un très-grand & très-riche monastere, qui a pourtant toûjours conservé le nom d'Herm, ou d'Hermitage, soit que sa situation ou son origine en soit cause. Le château est quarré, très-élevé, & entouré d'un bon mur, où l'on étoit autrefois à couvert des fléches & des balistes, machines qui ne sont plus aujourd'hui en usage: mais depuis quelques années on l'a fortifié de bastions à angles saillans, & d'un fossé très-profond, pour assurer cette côte contre les Anglois. La Noblesse l'ayant fait battre avec deux piéces de canon, y fit donner l'assaut. Jaques de Billy de Prunai, Abbé du lieu, homme illustre par sa pieté & par sa rare érudition, n'y étoit pas alors. Un Religieux, nommé de Château-pers, homme de tête, qui commandoit en son absence, non seulement soutint les efforts des assiégeans, mais il les répoussa vigoureusement, & les obligea de lever le siége, après y avoir perdu six vingt hommes.

Bravoure d'un Moine, nommé de Château-pers.

Ils y revinrent quelque tems après, sous la conduite de Campagnac, qui ayant d'abord été Moine, & ensuite soldat, assuroit hardiment qu'il sçauroit bien triompher des Moines. Il arriva devant la place avec cinq cens Mousquetaires d'élite, & quelque Cavalerie de la Province. Il parut au commencement que la fortune vouloit le favoriser, la garnison ayant été obigée de se retirer dans le fort avec perte · mais il fut peu de tems après blessé à la tête par un Moine, & le coup fut si terrible qu'il tomba mort, & le siége fut encore levé. Ils y revinrent pour la troisiéme fois, se souciant

Campagnac tué devant cette place.

ciant moins de prendre ce poste, que de venger l'affront qu'ils avoient reçu. Goulene se chargea de l'entreprise; on lui donna sept compagnies & deux grosses piéces de canon. La Garde, qu'il envoya devant, s'étant rendu maître du bourg qui est au dessous du monastere, la garnison se trouva fort resserrée par la Cavalerie ennemie, qui couroit à droite & à gauche: cela ne les empêcha pourtant pas de faire des sorties, & d'incommoder beaucoup les assiégeans, sur lesquels ils tiroient presque à coup sûr.

Le château est baigné d'un côté par la mer, & de l'autre il est entouré de vignes, de prairies, & d'un terrein sablonneux; & l'endroit où il est bâti est si bas, que lorsque la mer est agitée, ou qu'elle s'enfle beaucoup (comme dans le tems des équinoxes du printems & de l'automne) tout ce terrein est en grand danger d'être submergé: quand cela arrive, la terre qui se trouve imbibée d'eau salée, est stérile durant plusieurs années, quelque soin que l'on prenne de la cultiver. Le seul remede qu'on y a trouvé, est de faire des canaux (1) dans les campagnes avec des ponts & des arches, & de fermer ces canaux par des écluses, pour laisser entrer la marée quand elle n'est pas trop haute, ou pour la repousser ou rompre son impétuosité quand elle est trop violente. Les assiégés ayant ouvert en quelques endroits ces écluses, & les ayant fermées en d'autres, inonderent tellement ce païs, déja fort marécageux par lui-même, & presque inaccessible en hyver, qu'ils compterent qu'il ne seroit pas possible d'y mener du canon par terre. Goulene, qui le croyoit comme eux, y en fit venir par mer, le fit débarquer dans une eau tournante, qui se trouve entre le port & le château lorsque la marée se retire, & le fit mettre sur des bateaux plats, avec l'aide de Scipion Vergano, Ingénieur très-habile, & de quelques canoniers Anglois.

On commença le premier Janvier à battre la porte de Luçon: la bréche étant faite, on tenta l'assaut, mais envain; parce qu'on avoit fait un fossé derriere & des retranchemens aux deux côtés, d'où l'on tiroit sur les assaillans. Gausseville ayant voulu reconnoître l'endroit, y fut tué. On changea donc la batterie, & on la dressa dans un lieu qu'un deserteur montra. Après quelques volées de canon, il y eut une bréche suffisante: mais les assiégés ne parlerent point de se rendre, soit qu'un secours de trente soldats, que le Comte du Lude leur envoya sous la conduite du Capitaine Vaquai, eût ranimé leur courage; soit qu'ils comptassent que la rigueur de l'hyver forceroit enfin les assiégeans à se retirer; soit qu'ils ajoûtassent foi à une vieille prédiction, à laquelle la superstition des Anglois avoit donné cours, & qui assuroit que la chapelle, qui étoit sous la protection de S. Michel, ne tomberoit jamais au pouvoir des ennemis, & que tous ceux qui viendroient l'attaquer, quand même il n'y auroit personne pour la défendre, tomberoient morts sur la place, le visage tourné du côté du dos. On ne sçait si ce conte étoit une pure invention des premiers Religieux

1569.

Opinion superstitieuse de la garnison.

(1) De grands & larges fossés, que les habitans appellent Achenaux, dans lesquels la mer entre & se dégorge quand elle vient. Editeur Anglois.

Charles IX. 1569. gieux de la maison; ou si en effet ils ajoutoient foi à une pareille rêverie. Quoi qu'il en soit, cela ne laissoit pas d'encourager la garnison, au point qu'il n'y avoit point d'extrêmités qu'ils ne fussent prêts de souffrir, dans la persuasion où ils étoient, que les ennemis ne pouvoient réüssir.

Prise de S. Michel. Cruauté des vainqueurs. Cependant la bréche étant large, l'assaut fut donné, & les assiégeans envoyant sans cesse des hommes frais à la place de ceux qui étoient fatigués, ils se rendirent enfin maîtres de la place: Château-pers se sauva par une porte de derriere: mais il fut pris depuis. On tua tout ce qu'on rencontra, sans distinction d'âge ni de sexe: les galeries, les caves, les citernes, tout étoit plein de corps morts, & regorgeoit de sang. Un nommé Forteau se distingua par dessus les autres, en se faisant un divertissement de plonger son bras jusqu'au coude dans le sang de ces malheureux, & il en fit réserver plusieurs pour le lendemain & le jour suivant, afin d'avoir le plaisir de les tuer de sa propre main & de sang froid. Le butin fut grand, parce que les païsans des environs, & la Noblesse même, y avoient porté tout ce qu'ils avoient de plus précieux, comme dans un azile, que la sainteté du lieu, son assiette naturelle, & ses fortifications leur faisoient regarder comme très-sûr. Château-pers étant convenu de sa rançon, à condition qu'il seroit conduit à la Rochelle, & qu'il y demeureroit prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé le prix dont on étoit convenu, on trouva quelques lettres de lui, ou vrayes ou supposées, remplies d'injures atroces & de conseils détestables contre les Chefs du parti Protestant. Ce fut un prétexte pour révoquer la grace qu'on lui avoit accordée à la priere de quelques amis; & il fut tué avec les autres. On assure qu'il périt plus de 400. hommes dans cette horrible boucherie. Forteau eut le commandement de la place, & on le chargea d'en ruiner les fortifications, l'église même & le monastere, afin qu'il ne pût plus servir de retraite aux Royalistes pour faire des courses dans le païs. Il s'acquitta parfaitement de cette commission, à quoi il employa un mois entier. Peu de tems après, ce méchant homme, souillé de tant de meurtres, périt d'une maniere misérable.

Démolition de cette place.

Ainsi fut ruiné de fond en comble le monastere de S. Michel en l'Herm, qu'on avoit autrefois fortifié pour la sûreté de cette côte: ce que la France en paix avoit sagement fait pour répousser l'ennemi étranger, fut alors regardé comme contraire à la tranquillité publique, parce que que les guerres civiles avoient renversé l'esprit & gâté le jugement de presque tout le monde. Peut-être verra-t-on un jour la nécessité de le rebâtir, si nos François deviennent assez sages, pour aimer mieux faire la guerre à leurs ennemis qu'à leurs compatriotes.

Entreprise sur Sancerre. D'un autre côté, les troupes du Roi s'approcherent de Sancerre presque dans le même tems, mais inutilement. Après la derniere paix, qui fut faite au mois de Mars, le Roi avoit résolu de se rendre maître de cette ville, ou de la ruiner. Tous les Gouverneurs voisins l'en sollicitoient; parce qu'étant remplie de Protestans, qui étoient nés dans le païs, ou qui s'y étoient refugiés, & étant située sur les frontieres de la Sologne &

& du Berry, elle étoit redoutable à ces deux Provinces par son avantageuse situation, étant bâtie sur un roc, qui n'est accessible que du côté du chemin de Bourges; & du côté de l'Orient, dominant sur la Loire qui passe au-dessous. On ordonna donc aux habitans de recevoir garnison : ils s'en excuserent sur leur pauvreté, & sur ce qu'étant éloignés des grands chemins & sans commerce, ils n'avoient pas besoin de troupes pour les garder. La chose ayant été agitée dans le Conseil du Roi, on leur proposa une seconde condition, qui étoit de raser leurs fortifications : les habitans qui vouloient se délivrer d'une garnison dont on les menaçoit, & qui prévoyoient bien que la paix ne dureroit pas long-tems, y consentirent, pourvû que les Comtes de Beuil, Seigneurs de Sancerre, y donnassent leur consentement. L'affaire ayant traîné en longueur, on reprit les armes de toutes parts; & les habitans, au lieu de demanteler cette ville, déja très-forte par sa situation, travaillerent avec ardeur à y ajoûter de nouvelles fortifications.

Siége de Sancerre.

Sarra Martinengo, qui avoit une bonne garnison à Gien, éloigné d'une journée de Sancerre, François de Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orleans, & Claude de la Châtre, Gouverneur du Berry, s'étant abouchés, & voulant profiter de l'absence d'Avantigny, Gentilhomme du voisinage, habile Capitaine, en qui les habitans de Sancerre avoient grande confiance, joignirent ce qu'ils avoient de troupes, & marcherent à Sancerre avec un corps de 3000. fantassins, & quelque Cavalerie composée des Gentilshommes du voisinage. Ils avoient huit piéces de canon, dont ils commencerent à battre la porte de Bourges. Il y eut bien-tôt une large bréche; mais le fossé que l'on avoit creusé derriere, & les retranchemens que l'on avoit faits aux deux côtés, rendoient l'approche très-difficile. Vieuxpont Sieur d'Aigueville, fils du Baron de Neubourg, jeune-homme hardi & intrépide, se chargea d'y donner l'assaut. Il le fit avec toute la vigueur possible : mais les habitans tirant sans cesse sur les assaillans, dont le flanc étoit découvert, il fut obligé de se retirer avec perte. On changea la batterie, & on la dressa du côté de S. Satur, où les Chefs avoient appris qu'ils trouveroient moins de difficultés. On y eut bien-tôt fait une bréche plus grande que la premiere. D'Aigueville monta encore à l'assaut : mais la garnison, à qui le premier succès avoit enflé le courage, le repoussa avec tant de vigueur, que lui & un grand nombre de ceux qu'il commandoit demeurerent sur la place, & beaucoup d'autres y furent dangereusement blessés. Depuis ce tems-là les assiégés, qui étoient commandés par Joneau, Baillif de la ville, & par deux Capitaines, l'un nommé Fleurs, & l'autre Laurens, ne se tinrent plus sur la défensive; ils attaquerent nos troupes, & les fatiguerent extrêmement par les sorties fréquentes qu'ils firent.

Sur ces entrefaites, Jaques de Savoye Duc de Nemours se rendit au siége, avec un corps de troupes qu'il avoit levées dans le Lyonnois & dans les Provinces voisines : il étoit accompagné de François de Beaumont Baron des Adrets, qui, après avoir servi le parti Protestant dans les guerres précedentes, servoit le Roi dans celle-ci avec un corps considerable de trou-

CHARLES IX. 1569.

troupes qu'il avoit à ses ordres. Des Adrets alloit en Lorraine joindre le Duc d'Aumale, par ordre exprès du Roi, qui se disposoit à marcher en personne de ce côté-là. La Châtre le sollicita envain de rester quelques jours avec eux; jusqu'à ce qu'avec son secours ils eussent forcé Sancerre: comme il jugea que le siége seroit long, & qu'il étoit d'ailleurs pressé par le Duc d'Aumale, qui lui écrivoit lettre sur lettre, non seulement il ne voulut pas rester, mais il leur conseilla de lever le siége: ils le firent en effet au commencement de Février, après avoir demeuré plus de cinq semaines devant cette place, & y avoir perdu plus de cinq cens hommes. Nemours tira vers la Lorraine; les autres s'en retournerent avec leur canon chacun dans leur gouvernement.

Le siége est levé.

S. Thibaud fortifié par les habitans de Sancerre.

Les habitans, enflés & enhardis par ce succès, fortifierent S. Thibaud, situé sur la Loire au dessous de Sancerre, & y mirent une bonne garnison, qui non seulement faisoit des courses dans le païs voisin, mais qui ruinoit le commerce, en faisant payer de gros droits à tous les navires qui passoient sur la Loire. Les bourgeois de Nevers & de la Charité, qui ont des ponts sur cette riviere, imaginerent ce stratagême. Ils construisirent de longs bateaux, percés aux endroits nécessaires pour leur dessein, & recouverts de planches. Ils les remplirent de soldats, & mirent dessus des marchandises qui empêchoient qu'on ne vît les troupes. En même tems ils posterent de la Cavalerie en embuscade dans le voisinage. Lorsque ces navires furent arrivés à S. Thibaud, la garnison croyant que c'étoit des marchands, leur ordonne de s'arrêter, & accourt à l'instant pour recevoir les droits. Les soldats qui étoient cachés dans les bateaux, & la Cavalerie qui étoit embusquée aux environs, se joignent, & les enveloppent de tous côtés. Il y en eut bien cinquante tués; les autres ayant pris la fuite, grimperent, comme ils purent, au travers des vignes, rentrerent enfin dans la ville, qui est fort élevée de ce côté-là, & porterent avec effroi à leurs compagnons la nouvelle de leur défaite.

Défaite de la garnison par ceux de Nevers & de la Charité.

Pendant ce tems-là, les Vicomtes de Bourniquet, de Monclar, de Paulin & de Gordon, qui n'avoient pas voulu se joindre à d'Acier, qui traversoit la Guyenne avec son armée (parce qu'ils ne croyoient pas qu'il fût à propos de laisser derriere eux cette Province dénuée de troupes) se tenoient aux environs de Montauban, de Castres, de Millaud & de Puy-Laurent, qui étoient leurs lieux de retraite, & courant çà & là avec six mille hommes d'Infanterie & un bon corps de Cavalerie, ils ravageoient tout le païs jusqu'aux portes de Toulouse. Lorsque d'Acier fut allé plus loin, Blaise de Montluc, pour empêcher ces courses, mit trois compagnies d'Infanterie à Châtillon sur la Dordogne, & autant à Sainte-Foi, sous les ordres de Leberon, & il envoya de Saint-Orens à Libourne, avec une compagnie de Cavalerie & trois d'Infanterie pour garder cette place, qui est située au confluent de la Dordogne & de l'Isle, & qui est d'une grande importance pour toute la Province. Il ordonna en même tems à Fabien de Montluc son fils, d'occuper avec de l'Infanterie les postes les plus avantageux du Querey & de l'Agenois.

De Piles.

De Piles, que le Prince de Condé avoit envoyé de ce côté-là, pour y lever

lever le plus de troupes qu'il pourroit, ayant fait un corps de douze cens Mousquetaires & de deux cens chevaux, se rend maître de Bergerac, & y ayant laissé son Infanterie, il parcourt tout le Périgord avec sa Cavalerie, & met le feu à tous les villages suspects d'avoir eu quelque part au carnage de Mouvans : après quoi il rassembla ses troupes, & marcha du côté de Saintes.

CHARLES IX. 1569.

se rend maître de Bergerac & de Sainte-Foi.

Dans le même tems, la compagnie de Cavalerie de Bressaut, qui étoit en quartier près de Thouars, fut surprise & taillée en piéces par un détachement de Royalistes sortis de Saumur. Le Capitaine, avec un petit nombre de ses gens, se sauva en habit de valet.

Ce fut vers ce tems que François de Casillac Seigneur de Sessac, Lieutenant de la compagnie de Guise Cavalerie, fut envoyé par le Roi au Duc d'Anjou son frere, qui étoit à Verteuil en Angoumois. Il lui portoit des ordres secrets. Comme il couroit la poste pour faire plus de diligence, il fut arrêté à Coüé, par Verac, qui occupoit les chemins avec quelques soldats, & il fut mené à la Rochelle ; mais lorsqu'il fut attaqué, il avoit eu la précaution de cacher si bien son paquet qu'on ne put le trouver ; & lorsque Verac se fut éloigné, on le porta au Duc d'Anjou.

D'un autre côté, Brissac étant sorti de Lusignan, & ayant fait une marche derobée, surprit Montgomery à S. Eloi, lui tua environ vingt hommes, & l'obligea de se retirer dans le château. Il pilla la ville, & fit prisonniers quelques Capitaines, entr'autres l'Abbé de Cormery, frere de Montgomery ; après quoi, craignant d'être envoloppé, il se retira à son poste. A quelque tems de-là, les Protestans formerent le dessein de surprendre la ville de Lusignan. Mais ayant manqué leur coup, ils tournerent du côté du château, où de Guron commandoit : ils gagnerent son Lieutenant, qui promit de leur livrer la place le 17. de Février : il choisit ce jour-là, parce qu'il se devoit alors donner un grand repas dans la ville, où les principaux Officiers de la garnison étoient invités : & les Protestans devoient se rendre auprès des portes. Le jour venu, le Lieutenant vient dans le château avec sept de ses complices, & ayant massacré le corps-de-garde, où il y avoit peu de monde, il va droit à Guron, qui sortoit au bruit qu'il venoit d'entendre, & lui porte un coup, qui l'eut tué, si sa femme, s'étant jettée entre deux, n'eût reçu le coup, qui la tua. Le Lieutenant n'ayant pû tuer le Commandant, ne put se rendre maître de la place. Guron, échapé de ses mains, se sauva dans le donjon du château, & à force de crier, il reveilla enfin ses compagnons qui étoient à boire : ils vinrent promptement à son secours, & montant par dessus les murs, parce que les Conjurés étoient maîtres des portes, ils tuerent le Lieutenant & ses complices, avec tous ceux qui étoient entrés dans le château, & conserverent ainsi cette place au Roi.

Brissac surprend Montgomery.

Conspiration des Protestans contre Lusignan, manquée.

On découvrit vers le même tems une autre conjuration, que de Cateville, dévoüé au parti Protestant, avoit tramée avec quelques Gentilshommes de Normandie, pour surprendre Dieppe. La Noblesse du païs étoit fâchée de voir que les Edits du Roi étoient si mal observés ; & ne pouvant plus souffrir l'injustice & la dureté des Gouverneurs, elle cherchoit

Autre conspiration manquée sur la ville de Dieppe.

 à

Charles IX. 1569.

à se procurer un azile pour elle, & pour tous ceux qui faisoient profession de la même Religion. De Cateville communiqua son dessein à un Officier, qui avoit sous lui quelques soldats en qui il avoit grande confiance. Cet Officier, ou effrayé du péril, ou ayant horreur du projet, le découvrit à Cicogne, Gouverneur de la place, qui en donna aussi-tôt avis à Jean de Mouy Seigneur de la Meilleraye. De Cateville fut arrêté par son ordre, & ayant été interrogé, il avoüa qu'il avoit fait part de son dessein à de Lignebœuf, qui étoit un Gentilhomme des plus considerables du païs de Caux, & fort ami de la Meilleraye. De Lignebœuf fut mandé: & quoiqu'il sçût que Cateville étoit arrêté, il comptoit tellement sur l'amitié de la Meilleraye, qu'il ne fit aucune difficulté de venir. Ayant été interrogé, il avoüa que Cateville lui avoit parlé de son projet: mais il assura en même tems, qu'il s'y étoit fortement opposé, & avoit fait son possible pour l'en détourner; Cateville lui-même en convenoit. Cependant, comme il n'avoit point découvert la conjuration, le Parlement de Rouen le condamna à mort, aussi-bien que Cateville. L'action de la Meilleraye fut interpretée differemment: bien des gens condamnerent sa sévérité, comme outrée; mais le plus grand nombre le loüa, d'avoir eu assez de vertu, pour sacrifier un ami particulier aux intérêts de la République.

Autre entreprise des Protestans sur le Havre, sans effet.

Les Protestans firent dans le même tems une pareille tentative sur le Havre, où de Sarlabous commandoit avec quatre compagnies d'Infanterie. Ils avoient un vaisseau à l'ancre, qui étoit, disoient-ils, chargé de cuirs de Barbarie. On le fit entrer dans le port avec la permission du Commandant: ce bâtiment étoit plein de soldats cachés. Lorsque la nuit fut venuë, ils en sortirent, & ayant donné le signal aux habitans qui étoient du complot, ils coururent en foule à la place; & après avoir fait main basse sur le corps-de-garde, ils remplirent la ville de tumulte & d'épouvante. De Sarlabous ne sçachant quel parti prendre au milieu des ténebres de la nuit, ne put faire autre chose, que d'envoyer des gens pour faire la ronde autour des murailles. Enfin le jour ayant paru, le désordre cessa, le nombre des Conjurés s'étant trouvé plus petit qu'on ne pensoit, & incapable de tenir tête à la garnison. La plûpart regagnerent leur vaisseau & s'enfuïrent; les autres ayant été pris & convaincus, par une information exacte que fit faire Montagut, Conseiller au Parlement de Rouen, furent condamnés à mort.

Les armées se mettent en campagne.

L'hyver commençant à devenir plus supportable, les armées sortirent de leurs quartiers. Le Duc d'Anjou ayant pris sa marche par le Poitou, le Limousin & l'Angoumois, côtoyoit la riviere de Charante, comme s'il eût eu quelque dessein sur Châteauneuf, afin de se mettre entre le Prince de Condé & de Piles, qui lui amenoit un renfort considerable, & d'empêcher leur jonction. Le Prince, pour le prévenir, passa la Charante à Cognac, & marcha droit à Châteauneuf, où il y avoit un Commandant Ecossois. Il sembloit que le Prince cherchoit une bataille, & le Duc d'Anjou, dont l'armée avoit été renforcée, ne paroissoit pas la vouloir éviter. Claude de Savoye Comte de Tende, qui avoit suivi le Duc de Nemours jusqu'à Sancerre, se separa de lui en cet endroit, & se ren-

rendit à l'armée du Duc d'Anjou, avec trois mille hommes de pied & une très-belle Cavalerie. Outre cela le Rhingrave Philippe & Christophle de Bassompiere lui avoient amené deux mille chevaux Allemans, ayant laissé en Lorraine les Ducs d'Aumale & de Nemours, & le Baron des Adrets, pour s'opposer au passage des troupes Allemandes qui marchoient au secours du Prince de Condé. Le Duc d'Anjou étant arrivé à Confolant en Limousin, & y ayant passé la Vienne, prit la route de Verteuil. Il y apprit, que le dessein des Confédérés étoit d'aller au devant des troupes que de Piles leur amenoit; & que c'étoit dans cette vûë qu'ils marchoient du côté de Cognac pour y passer la Charante, afin de recevoir les troupes que les Vicomtes leur envoyoient, & qui venoient lentement, parce que leurs marches étoient difficiles & dangereuses; que leur dessein étoit, lorsque toutes leurs forces seroient jointes, de marcher du côté de la Loire, pour y attendre Wolfgang de Baviere Duc de Deux-ponts, qui venoit les joindre avec une armée d'Allemans. Sur cet avis, le Duc d'Anjou résolut de les prévenir. Pour cet effet, il détache Hardouin de Villiers Seigneur de la Riviere, avec un corps de bonnes troupes, pour se saisir de Jarnac. Il n'en fut pas plutôt maître, que Coligny étant survenu, l'y attaqua. De Villiers voyant qu'il ne pouvoit pas tenir dans la ville, se retira dans le château. On y amena du canon; il se défendit encore quelques jours. Mais voyant que le secours n'arrivoit pas aussi-tôt qu'on le lui avoit fait espérer, il promit de se rendre, à condition qu'il auroit la vie sauve, & qu'il pourroit emporter ses effets. La capitulation étant acceptée, il rendit la place à Briquemaut, à qui Coligny avoit laissé la conduite du siége. On y mit en garnison le Vicomte de Montemart avec son regiment.

CHARLES IX. 1569.

Les troupes du Roi se saisissent de Jarnac, & en sont chassées par les Protestans.

Le Duc d'Anjou ne pouvant plus passer la Charante sur le pont de Jarnac, comme il l'avoit espéré, alla passer cette riviere au-dessus d'Angoulême, & ayant pris Ruffec en passant, il passa la garnison au fil de l'épée; & la ville de Melle en Poitou ayant été prise dans le même tems, la garnison eut le même sort. De-là le Duc d'Anjou marcha du côté de Châteauneuf. Cette ville, située sur la Charante, entre Angoulême & Jarnac, où il n'y avoit que soixante hommes de garnison, avoit été prise par de Piles dans le tems qu'on assiégeoit Angoulême, & les Confédérés y avoient mis une forte garnison. Elle ouvrit peu de tems après les portes aux troupes du Roi, l'Ecossois qui y commandoit ayant eu permission d'en sortir vie & bagues sauves. On fit à l'instant retablir le pont que les Protestans avoient rompu, & l'on donna ordre d'en faire un autre de bateaux: ce fut Armand de Gontaut de Biron qui fut chargé de ce soin. L'armée du Roi marcha ensuite vers Cognac, pour faire croire aux ennemis qu'on ne pensoit plus à passer la Charante à Châteauneuf: mais aussi-tôt elle revint sur ses pas. Coligny, qui menoit l'avant-garde, voulant reconnoître les ennemis de plus près, sortit de Jarnac avec huit cens chevaux, & autant de Mousquetaires, & marcha à leur rencontre, la riviere entre deux. Quelques détachemens de l'armée du Roi ayant passé la riviere en bateau, on escarmoucha pendant quelque tems.

Le Duc d'Anjou prend Châteauneuf sur la Charante.

Coligny va reconnoître les ennemis.

CHARLES IX. 1569.

Coligny, croyant qu'il y alloit de son honneur, d'empêcher que les ennemis ne s'avançassent plus loin sans combat, vint camper le lendemain plus près d'eux, posta deux regimens d'Infanterie à un quart de lieüe de leur camp, & huit cens chevaux derriere, pour soutenir cette Infanterie si elle étoit attaquée, & leur ordonna, s'il arrivoit quelque chose, d'en avertir promptement les Généraux. Ces ordres ainsi donnés, il va à Bassac (1), qui étoit entre Jarnac & le camp du Duc d'Anjou: mais l'Infanterie & la Cavalerie qu'il avoit postée, comme je viens de le dire, murmurant contre les fouriers de l'armée qui les avoient mis dans un poste si incommode, l'abandonnerent, & allerent dans un autre endroit. Ce fut une grande faute, & qui fut très-funeste à leur parti; car cela fut cause que les troupes qu'on avoit placées pour empêcher les ennemis de passer, se trouverent trop foibles pour les attaquer ou pour les repousser vigoureusement, ou du moins pour leur faire craindre que toute l'avant-garde de l'armée du Prince de Condé ne fût-là; ce qui étoit précisément l'intention que Coligny avoit euë dans la disposition qu'il avoit faite.

Ordre qu'il donne, mal observé par ses gens: faute qui leur est funeste.

De Biron ayant achevé son pont avec une extrême diligence, l'armée du Roi commença à passer vers minuit en grand silence; il n'y eut qu'environ cinquante Cavaliers des ennemis qui s'en apperçurent vers le point du jour: mais il étoit trop tard; & tout ce que put faire Coligny, à qui ils en donnerent avis, fut d'envoyer l'ordre à tous ces petits corps dispersés çà & là, assez loin les uns des autres, de se rendre tous à Bassac, où il étoit, afin de pouvoir faire une retraite honorable à la vûë de l'armée du Roi: en même tems il envoya devant l'Infanterie avec les bagages. Si cet ordre avoit été exécuté aussi promptement qu'il pouvoit l'être, Coligny se seroit retiré sans perte. Mais il se passa trois heures avant que Montgomery & Pluviaut eussent rassemblé leurs gens; & d'Acier, qui avoit pris une autre route, marcha du côté d'Angoulême: ainsi il étoit trois heures après midi lorsque tout cela fut rassemblé; & alors presque toute l'armée du Roi étoit passée, & attaquoit déja vivement l'arriere-garde, conduite par la Nouë.

L'armée du Roi passe la Charante la nuit & en grand silence.

Condé qui menoit le corps de bataille, & qui faisoit sa retraite, ayant appris ce qui se passoit, fait faire alte à ses troupes. La Noüe avoit à peine fait une demi-lieuë de chemin, qu'il fut poussé vigoureusement par un gros des troupes du Roi. D'Andelot qui se trouva près de-là, les ayant reçus de même, la perte ne fut pas grande. A peine s'étoient-ils remis en marche, qu'un plus gros corps, commandé par le Duc de Guise, par le Vicomte de Martigues, par Jean de Chourses Seigneur de Malicorne, & par le Comte de Brissac, vint de nouveau tomber sur l'arriere-garde. La Noüe soutint long-tems cette attaque avec une valeur extrême; mais ayant été renversé de dessus son cheval, il fut fait prisonnier avec de la Louë: ses troupes furent renversées sur d'Andelot, qui

(1) Abbaye de S. Benoît, sur la rive droite de la Charante, près de Jarnac.

qui non seulement soutint tout l'effort des ennemis, mais repoussa même Brissac avec perte. (1) Dans ce choc les Catholiques perdirent Jaques de Balaguier Seigneur de Monsalez, Jean de Billy Seigneur de Prunai, & quelques autres. Ayant reçu un nouveau renfort de Mousquetaires, ils reprirent Bassac, & s'y fortifierent si bien qu'il fut impossible de les en chasser.

Bataille de Jarnac.

Coligny en ayant été informé par d'Andelot, en donna avis au Prince de Condé par le Baron de Montagu, & lui fit dire qu'il étoit important qu'il fit marcher sur le champ tout ce qui lui restoit de troupes de son avant-garde; ce qu'il exécuta avec beaucoup de diligence, & il les rangea en bataille à la gauche au-dessous d'une petite colline. Coligny chargea le premier, ayant fait marcher devant lui la Tour du Chastelier-Portaut, qui venoit de joindre le Prince de Condé, après avoir ramené sa flote à la Rochelle. Comme la Tour étoit à la tête, & qu'il exhortoit les troupes à bien faire en leur montrant l'exemple, son cheval ayant été tué sous lui, il fut renversé & pris: par malheur on reconnut que c'étoit lui qui, cinq ans auparavant, avoit tué Charry à Paris; ainsi il fut tué au moment même.

Presque toute l'armée du Roi étoit passée, & elle commençoit à s'étendre beaucoup sur la gauche, où Soubize, l'Anguillier, Pluviaut, de Claveau & quelques autres Seigneurs du Poitou commandoient: le combat y fut rude; les Confédérés, qui se trouverent enfermés entre les Royalistes & la riviere, & qui d'ailleurs étoient fort inférieurs en nombre, y souffrirent beaucoup. De Soubize & Languillier furent pris: mais le premier s'échapa des mains de ceux qui le gardoient. Mesanchere, & Brandaniere furent tués dans la chaleur du combat. Il y avoit encore la chaussée de l'étang, où les Confédérés se défendoient; mais y ayant été attaqués par un gros de Cavalerie Allemande, ils furent obligés de plier; puis ils se mirent à fuïr à la débandade. Le Prince de Condé au désespoir, s'étant approché d'eux avec trois cens chevaux, leur parla ainsi: „ Voici, mes amis, ce que vous aviez souhaité inutilement jusqu'ici. Non „ seulement vous pouvez combattre votre ennemi, mais vous y êtes for„ cés: tout ce que vous pouviez attendre de la prudence & de l'habileté „ de vos Géneraux, pour votre sûreté & pour la leur, ils l'ont fait plei„ nement: c'est à nous à vaincre à présent par notre courage toutes les „ difficultés du lieu & du tems, & toutes celles qui se présentent dans la „ situation où la fortune de la guerre nous a mis. Vous venez de voir le „ corps de bataille des ennemis repoussé par d'Andelot: Coligny vient de „ l'ébranler tout de nouveau; nous le renverserons entierement avec l'aide „ de Dieu, si nous l'attaquons avec toute la bravoure qu'on doit attendre „ de nous. Notre Dieu est le Dieu des armées: il aime à être ainsi „ nommé: il se declare toûjours pour la bonne cause; il ne manque ja„ mais

Harangue du Prince de Condé à son armée.

(1) *L'Editeur Anglois* juge qu'on doit changer cet endroit de la maniere suivante: *Mais qui leur fit même abandonner le poste de Bassac avec perte.* Il cite à cet égard la Popeliniere liv. 15. pag. 83.

CHARLES IX. 1569.

„ mais de secourir ceux qui le servent; & il nous protegera infailliblement, si après avoir pris les armes pour la liberté de nos consciences, „ nous mettons toute notre espérance en lui: ne craignons point la multitude de nos ennemis; c'est sa cause que nous défendons, il va les dissiper de son souffle. Mais il s'agit de combattre, & non de délibérer. „ Ne songeons à la retraite qu'après que nos ennemis seront défaits. „ Quel que puisse être l'évenement, mes amis, je prie de tout mon cœur „ notre Dieu, arbitre de la guerre & de la victoire, que si le combat „ tourne à notre avantage, ce soit pour sa gloire, & que si le contraire „ arrive, le malheur de cette journée retombe sur moi seul.

Le Prince de Condé est défait, pris & tué.

Aussi-tôt il s'avance avec un air intrépide, & charge avec tant de vigueur, que tout plie devant lui. Mais le Duc d'Anjou arrivant dans le moment avec le reste de l'armée, il fut enveloppé de toutes parts: après un combat opiniâtre, qu'il rétablit plusieurs fois, se trouvant toûjours à la tête, faisant en même tems le devoir de Capitaine & de soldat, & allant de rang en rang, pour ranimer ses troupes par ses discours & par son exemple, il se vit enfin abandonné, & accablé par son cheval, qui, percé de coups, se renversa sur lui. Dans cet état il reconnut un Officier des ennemis, nommé Cibar Tison d'Argence, & un autre nommé S: Jean. Ayant levé la visiere de son casque, il se fit connoître & se rendit. Ils lui donnerent leur parole de lui sauver la vie. Mais de Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, étant survenu avec des ordres secrets, à ce qu'on croit, les mit hors d'état de tenir leur parole; car s'étant approché, dans le tems que le Prince leur parloit, il lui tira un coup de pistolet par derriere & le tua.

Son élogé.

Ainsi mourut Louis de Bourbon-Condé, Prince du sang Royal, bien plus illustre par son courage guerrir, & par ses hautes vertus, que par la grandeur de sa naissance. La valeur, la constance, l'esprit, l'adresse, la sagacité, l'expérience, la politesse, l'éloquence & la libéralité se trouverent réunies en lui dans un dégré éminent: il y eut peu de Seigneurs de son tems qui l'égalassent dans toutes ces vertus; mais de l'aveu même de ses ennnmis, il ne s'en est qas trouvé un seul qui l'ait surpassé (1). Sa mort fut suivie la même année de celle de plusieurs grands personnages, & de tant de malheurs, que l'on crut le parti Protestant entierement ruiné: mais la constance & la bonne conduite de Coligny le réleva bientôt, contre l'opinion de tout le monde, & les choses tournerent de maniére, qu'on fut obligé de terminer par un traité de paix, une guerre qui sembloit terminée par la victoire du Duc d'Anjou. Les Protestans y perdirent, outre ceux que j'ai dit, Christophle de Rochechoüart Seigneur de Chandenier, Jule de Beaumont de Rieux, Besson l'aîné, Tabariere le jeune,

(1) *Le MS. de Mrs. de Sainte-Marthe ajoute*: Outre cela personne ne fut plus zèlé observateur que lui de la Religion qu'il avoit embrassée, non qu'il cachat sous un masque hypocrite aucuns projets ambitieux; son génie infiniment élevé le mettoit plus en état d'en former que qui que ce soit; mais en cela le goût seul d'une pieté véritable, qui lui étoit naturelle, le faisoit agir. Sa mort &c.

jeune, Barrette, la Meilleraye, & environ cinquante autres Gentilshommes du Poitou; & outre cela Montejan, Douglas & Corneille, Gentilshommes Ecossois, & Auger de la Moriniere, Officier d'Infanterie: mais comme ce ne fut presque qu'un combat de Cavalerie, & qu'excepté le regiment de Pluviaut, il y eut très-peu de gens de pied qui combattissent, l'Infanterie des Protestans perdit peu de monde. Robert Stuart, Ecossois, qu'on accusoit d'avoir tué deux ans auparavant le Connétable de Montmorency à la journée de S. Dénis, fut pris dans ce combat & tué ensuite à coups de poignard. De Corboson frere de Montgomery, & Guerchy, qui étoit dangereusement blessé, tomberent entre les mains des Royalistes. La Noüe fut échangé avec de Sessac; Corboson, qui avoit demandé d'être échangé contre lui, piqué qu'on lui eût préféré la Noüe, quitta l'armée & se tint chez lui. On compte que les Protestans perdirent dans ce combat quatre cens hommes, & les Catholiqnes la moitié moins. Les principaux de ceux qui furent tués du côté des derniers, furent Monsalez, Prunai, Ingrande, Pic Comte de la Mirandole, le Comte de Moret, Moncanure, Ligneris, qui avoit défendu Chartres un an auparavant, & quelques autres.

Coligny & d'Andelot se retirent à S. Jean d'Angely.

Coligny & d'Andelot ayant sçû la mort du Prince de Condé, & voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rassurer les fuyards, ni de les arrêter, se retirerent avec quelques Gentilshommes fort braves, & prenant un autre chemin sur la droite, ils gagnerent Saint-Jean d'Angely. L'Infanterie, à qui le Prince de Condé avoit fait prendre les devants, persuadée qu'on ne pouvoit presque pas éviter d'en venir à un combat, avoit repris la route de Jarnac, pour secourir son parti; mais elle apprit en arrivant que les Confédérés avoient été battus, & peu s'en falut qu'elle ne fût surprise par les troupes du Roi qui poursuivoient les fuyards. Ayant eu le tems de passer la riviere, elle rompit les ponts avec tant de diligence, que les vainqueurs ne purent la joindre. Ce fut le 13. de Mars que ce combat fut donné. Le Duc d'Anjou arriva le même jour à Jarnac, & le corps du Prince de Condé, mis par dérision sur une ânesse, y fut apporté le même jour. On le rendit au Prince de Bearn, qui le fit enterrer à Vendôme, dans le tombeau de ses ancêtres.

Le Duc d'Anjou goûta en jeune-homme le plaisir de la victoire qu'il venoit de remporter. Après avoir rendu publiquement à Dieu des actions de graces, il eut envie de bâtir une chapelle dans l'endroit où le Prince de Condé avoit été tué; Claude de Saintes, fameux prédicateur & depuis Evêque d'Evreux, lui avoit inspiré cette idée. Il changea depuis de sentiment, par un conseil beaucoup plus sage que lui donna François de Carnavalet (1), qui lui fit entendre, que c'étoit le moyen de persuader à tout le monde, qu'il avoit fait tuer le Prince de Condé, comme le bruit en couroit déja. Ainsi il se contenta de dépêcher un courier au Roi, pour lui porter en diligence la nouvelle de ce grand succès. Le Roi s'étoit avancé jusqu'à Mets pour soutenir le Duc d'Aumale, qu'il avoit envoyé avec un corps d'armée, pour s'oppofer aux Allemans qui alloient joindre le Prince de

Joye que la nouvelle de cette

(1) Ou *de Carnevenoy*.

CHARLES IX. 1569.

victoire causé à la Cour.

de Condé, & les empêcher d'entrer en France. Le courier étant arrivé à minuit, le Roi se leva & se rendit aussi-tôt avec toute la Cour à l'église métropolitaine, pour y faire chanter le *Te Deum*; ensuite il envoya ordre par tout le Royaume d'en rendre graces à Dieu par des prieres publiques.

Ceux qui se sauverent de la déroute de Bassac, gagnerent Cognac, où ils arriverent à l'entrée de la nuit. D'Acier s'y rendit aussi avec cent enseignes de gens de pied, qui ne s'étoient point trouvés au combat: il avoit avec lui de Beaudiner, son frere, de Blacons, du Chelar, Mirabel, & quelques autres Seigneurs. Entre les Officiers de Cavalerie, Montgomery, la Rochefoucault, Chaumont, & quelques autres vinrent l'y joindre. La Reine de Navarre, qui avoit un grand cœur & un esprit mâle, y étant accouruë sur le champ, fit à tous ces Seigneurs, & aux troupes qui formoient un cercle autour d'elle, un discours propre à leur rélever le courage. Elle loüa d'abord le feu Prince de Condé, son beau-frere, qui avoit montré, dit-elle, jusqu'à sa mort autant de fidélité que de valeur, pour soutenir la cause uste dont il avoit entrepris la défense: elle les exhorta à imiter son courage & sa fermeté, & à prendre, à son exemple, une ferme résolution de combattre pour la défense de la vérité & de la liberté de la patrie, qui étoit en bute aux efforts impies de quelques méchans hommes. Qu'il ne faloit pas croire qu'une si bonne cause fût éteinte avec ce grand Prince: Que le malheur qui lui étoit arrivé, ne devoit pas jetter dans le désespoir des hommes aussi remplis de pieté qu'ils l'étoient: Que Dieu, dont il soutenoit la cause, avoit pourvû à sa défense: Qu'il lui avoit associé pendant sa vie des hommes, qui étoient en état de remedier promptement & facilement aux maux que sa mort pourroit causer: Qu'ils voyoient devant eux le Prince de Bearn, & le fils du grand Condé, qui n'étoit pas moins héritier de sa valeur que de son nom: Qu'elle ne doutoit pas que ces deux jeunes Princes, aidés de tous les Grands qui étoient dans cette Assemblée, ne fussent un jour en état de soutenir une cause si loüable. Voilà à-peu-près ce qu'elle dit en présence des Seigneurs & de l'armée. Mais elle dit en particulier à son fils tout ce qu'elle jugea capable d'enflamer son jeune cœur. Elle retourna ensuite à la Rochelle, pour procurer à son parti de nouveaux secours.

La Reine de Navarre rassure les vaincus. Harangue qu'elle leur fait.

Les Généraux tinrent Conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente. Un des points les plus importans qu'on y agita, fut de sçavoir en quel endroit on mettroit les Princes: c'est ainsi qu'ils appelloient le Prince de Bearn & le jeune Prince de Condé, sous les auspices desquels la guerre se continua depuis. Plusieurs étoient d'avis qu'ils fissent leur sejour à Angoulême, ville bien fortifiée & par l'art & par la nature, & qui ne pouvoit être assiégée. D'autres disoient, qu'il valoit mieux qu'ils demeurassent à Cognac auprès d'eux, de peur que leur éloignement n'achevât d'abattre le courage des troupes, consternées par la derniere défaite, & que le désespoir ne les portât à abandonner Cognac, & à se retirer. Enfin on prit le parti de les mener à Saintes, où Coligny & d'Andelot furent obligés de se rendre, pour y prendre les dernieres résolutions: on

Délibérations entre les Chefs des Protestans.

on jugea qu'il faloit laisser à Cognac quelques-uns des principaux Officiers, pour défendre la place, si par hazard on formoit le siége.

Les Princes se rendirent donc à Saintes, & les deux Colignis y arriverent presqu'aussi-tôt qu'eux. Sur leur avis, on résolut de rester dans cette ville pour y refaire les troupes de leurs fatigues, jusqu'à ce que l'on sçût à quoi s'en tenir sur les siéges d'Angoulême & de Cognac, que l'armée du Roi avoit dessein de former, si l'on en croyoit les bruits publics : Qu'ensuite on iroit au-devant des secours qui leur venoient d'Allemagne, & qu'on leur manderoit en attendant, de se saisir, de gré ou de force, de quelque passage sur la Loire. Quelque tems après, les Colignis menerent les deux Princes à S. Jean d'Angely, où ils crurent qu'ils seroient plus en sûreté, & ils y mirent une forte garnison sous le commandement de du Chelar. De Piles resta à Saintes avec ses troupes. Mais il eut depuis ordre d'aller à Pons, & l'on mit en sa place de Blacons, avec son regiment. Montgomery fut envoyé à Angoulême avec quatorze escadrons de Cavalerie; mais comme ils resterent long-tems devant la place à attendre le reste de leur monde, Brissac, qui les avoit suivis, les mit en déroute & les culbuta dans les fossés. Chaumont, un de leurs Officiers généraux, y fut pris avec deux cornettes.

Tentative du Duc d'Anjou sur Cognac.

Pendant ce tems-là le Duc d'Anjou marchoit vers Cognac avec un train d'artillerie. Martigues & Brissac ne s'imaginoient pas depuis la derniere victoire, qu'il y eût rien d'impossible pour eux. Cependant Blacons ayant fait ouvrir le mur de la premiere enceinte, fit une sortie sur eux, dans le tems qu'ils ne s'y attendoient pas, & leur tua plus de cent hommes. Il y avoit dans la place 7000. hommes d'Infanterie nouvellement levés, qui ne connoissoient que par la renommée la défaite de Jarnac, & qui n'en étoient point effrayés : ils faisoient des sorties fréquentes, qui fatiguoient beaucoup les troupes du Roi, & ils leur tuerent plus de trois cens hommes. Cette resistance les obligea à lever le siége. Le Duc d'Anjou s'avança plus loin, & tenant en quelque sorte toutes les forces des Confédérés renfermées dans un espace assez petit, il fit investir Montaigu (1), place qui apartient à la maison de la Trimouille. Puigaillard & de Bouillé, Gouverneurs de Nantes & d'Angers, eurent ordre de l'assiéger avec 3000. hommes d'Infanterie qu'on venoit de lever en Poitou. Du Plessis la Gayne, homme avare & qui ne se tenoit point sur ses gardes, commandoit dans ce poste. Celui qui pressoit le Duc d'Anjou de s'en saisir, étoit C. Rouault Seigneur de Landereau : il assuroit que la prise de cette place rendroit les Protestans plus timides, & arrêteroit leurs courses. On fit venir du canon de Nantes, & on conduisit la tranchée vers un moulin qui regarde la porte de cette ville. Deux jours après, Du Plessis mourut, on ne sçait si ce fut de fiévre ou de chagrin de se voir déshonoré. Après sa mort la Brosse prit le commandement : il n'avoit avec lui qu'environ quarante hommes, qui s'étant sauvés quelque tems auparavant de Nyort, étoient venus en cet endroit chercher un azile : il se défendit avec vigueur, & fit même des

(1) Petite ville du Poitou, sur un ruisseau qui va tomber dans la Seure-Nantoise.

CHARLES IX. 1569.

Prise de quelques places par les troupes du Roi.

des sorties, où il tua du monde aux assiégeans. Dans le même tems Landereau marcha à Tifauges, bourg (1) qui apartenoit au Vidame de Chartres, & qui étoit autrefois assez peuple, mais qui est aujourd'hui comme desert ; le château qui est très-fort, est fermé d'un côté par la Seure, de l'autre, par un étang, & de tous les autres côtés par un rocher escarpé & presque inaccessible. Il y a outre cela un bon mur, & une tour bien bâtie, & qui est en sûreté contre les assauts. Le jeune Moterie-Casau y commandoit avec 40. soldats ; mais s'étant brouillé avec Griffon, Intendant du Vidame, la garnison ne fut plus payée, les vivres manquerent, & les soldats se débanderent. Priou, que le Vidame y envoya, n'ayant ni soldats ni munitions, fut obligé de se rendre, d'autant plus que Landereau l'assuroit, quoique faussement, que Montaigu, qui n'en est éloigné que de trois lieuës, étoit pris. La Guyoniere, qu'on avoit fait Commandant de la place, mit le feu au château & le ruina entierement, afin qu'il ne pût plus servir aux Protestans. Quelques jours après, la Cressonniere prit Forest sur la Seure ; c'est un château très-fort : il y perdit du monde, & entre autres la Moterie.

Landereau étant retourné devant Montaigu, & voyant que le siége n'étoit pas plus avancé que lorsqu'il en étoit parti, fit retirer le canon, & dresser la batterie du côté de l'étang. La bréche fut bien-tôt si grande, qu'il étoit impossible à la garnison de la défendre : On donna avec une clochete le signal aux troupes de se sauver dans le château : on abandonna la ville à Puygaillard, & le soldat furieux la saccagea. On somma ensuite le château de se rendre : on dit à ceux qui le défendoient, que depuis la deroute de Jarnac ils n'avoient plus de ressource. La Brosse, fatigué par les cris & les lamentations d'un peuple qui ne lui étoit d'aucun secours, promit de se rendre, à condition qu'il auroit la vie & la liberté, & que chacun pourroit emporter ce qui étoit à lui. Ces conditions furent accordées, mais très-mal observées. On dépouilla la plûpart de ceux qui sortirent de la place : quelques-uns furent faits prisonniers, & ne furent mis en liberté qu'en payant leur rançon.

Le Duc d'Anjou prend la route d'Angoulême, espérant de s'en rendre maître.

Le Duc d'Anjou ayant levé le siége de Cognac, ravagea tout le païs jusqu'à Saint-Jean d'Angely, & prit ensuite la route d'Angoulême. Quelques Officiers qui étoient dans la place, lui avoient fait espérer qu'il pourroit la surprendre. Mais Coligny, qui en avoit eu le vent, y envoya Gabriel de Montgomery, & Sainte-Memme qui en étoit Gouverneur, & qui y mena les regimens de Montbrun & de Mirabel. Ils firent abattre le retranchement, qui empêchoit qu'on ne pût faire la ronde autour du rempart, & ils prévinrent par ce moyen les entreprises secretes & les trahisons. Le Duc d'Anjou voyant son coup manqué, s'en retourna le 12. d'Avril, & prit en chemin faisant, & après quelques jours de siége, le château d'Aubeterre, qui est très-fort. De-là il entra en Perigord, & détacha Brissac pour se saisir de Mucidan, qui apartient à la maison de Grammont. Il y avoit long-tems que Blaise de Montluc & Fran-

(1) Bourg de Poitou sur la Seure-Nantoise. Il touche à l'extrémité de l'Anjou.

François d'Escars l'assiégeoient, sans le pouvoir prendre. La garnison ayant défendu long-tems la ville, y mit le feu & se retira dans le château. On le battit pendant plusieurs jours avec beaucoup de violence, & lorsque la bréche fut faite, on y donna plusieurs assauts, qui furent vaillamment soutenus par les assiégés. Pompadour, de la première noblesse du Limousin, y fut tué. Brissac, sensiblement touché de cette perte, voulut aller lui-même reconnoître la bréche & la profondeur du fossé; & pour cela s'étant avancé hors de la tranchée, couvert de son bouclier & de son casque, & ayant eu l'imprudence de se découvrir le visage, il reçut un coup d'arquebuse (1) à la tête, dont il mourut sur le champ, fort regretté de toute l'armée, qui ne put s'empêcher de pleurer ce jeune-homme, fils d'un pere si illustre, & qui étant destiné aux plus grands honneurs & aux plus grandes dignités du Royaume, perissoit ainsi à la fleur de son âge; car il n'avoit pas encore vingt sept ans. Aprés cela le château ne tint que peu de tems; le Commandant le rendit, à condition que sa garnison & lui auroient la vie sauve, & la liberté d'emporter leurs effets. Mais le regret qu'on avoit de la perte de Brissac fut cause qu'on ne leur tint point parole: aussi-tôt que la garnison eut perdu la place de vûë, elle fut passée au fil de l'épée par les soldats furieux. Du côté des assiégeans deux Gentilshommes Florentins furent tués, Bâtiste Carnesecchi & Louis Alamanni.

CHARLES IX. 1569.

Siége de Mucidan en Perigord.

Mort de Brissac.

C'est à-peu-près dans ce tems-là que le Prince de Bearn accepta le commandement général de l'armée des Protestans confédérés, & qu'il fit prêter serment à tous les Seigneurs qui y avoient des emplois. D'Andelot ayant fait la revûë des débris de leur armée, trouva qu'ils avoient encore quatre mille chevaux. Comme ils avoient eu jusqu'alors le tems de se rétablir, il marcha vers le Poitou avec un corps d'élite, afin d'amasser des fonds pour la guerre, en tirant de l'argent de tous côtés, & sur-tout des revenus du Clergé; & afin de tacher de rétablir en ce païs-là les affaires des Protestans, qui y alloient fort mal. Il avoit avec lui le Baron de Mirembeau, & la Case son frere, de l'illustre famille de Pons, & François d'Angennes, avec deux compagnies de Cavalerie, & les trois regimens de Saint-Megrin, de Lamousson & de Montamart. Il voulut le premier de Mai surprendre Landereau: ce Capitaine lui échapa, & se retira en diligence à Montaigu, qu'il avoit pris sans beaucoup de peine. D'Andelot le poursuivit jusques-là: mais il ne put enlever cette place à un homme aussi brave. On tenta avec aussi peu de succès de se saisir de Clisson: cette place est située sur la Seure, assez près de l'endroit où elle se jette dans la Loire; elle apartenoit à Odet d'Avaugour, bâtard de la maison de Bretagne, qui la gardoit au nom du Roi avec deux compagnies d'Infanterie.

Le Prince de Bearn est declaré Généralissime des Protestans.

D'Andelot s'en retourna de-là à Saintes, sans avoir tiré d'autre avantage de

Mort de d'Andelot, & son éloge.

(1) Brantôme dit, que ce fut un nommé Carbonniere qui le tua; que c'étoit le meilleur tireur qu'on eût jamais vû, qui ne manquoit pas un coup, & qu'il le connoissoit, parce qu'il avoit été dans sa compagnie.

CHARLES IX. 1569.

de ses forces, que d'en avoir fait montre dans ces Provinces. Il y fut attaqué d'une fiévre ardente & pestilentielle qui regnoit alors en bien des endroits, & l'on soupçonna qu'il avoit été empoisonné: quoi qu'il en soit, il y mourut le 27. de Mai. C'étoit un des premiers hommes du Royaume par rapport à sa haute prudence, à sa droiture, & à son habileté dans l'art de la guerre. On fit à sa mort le même jugement qu'on avoit fait à celle du Prince de Condé; on crut le parti Protestant ruiné. Mais Coligny son frere, qui se trouva seul chargé de tout le faix de cette guerre, soutint & rétablit tout par son courage: la mort d'un grand Prince, & la perte d'un frere avec qui il fut toûjours très-uni, ne furent point capables de l'abattre, & il fit voir à toute la France (& ses ennemis même en convinrent) qu'il étoit capable de soutenir lui seul tout le parti Protestant, dont on croyoit auparavant qu'il ne soutenoit qu'une partie. D'Andelot avoit épousé Claude de Rieux, héritiere des maisons de Laval & de Rieux, qui sont les deux plus grandes & les deux plus riches maisons de Bretagne; c'est de lui qu'est descendu le Comte de Laval (1) d'aujourd'hui, qui a quitté le nom de ses ancêtres, pour prendre celui de cette illustre famille.

Mort de Jaques de Boucard.

Quelque tems après la mort de ce grand homme, Jaques de Boucard, Grand-Maître de l'Artillerie, homme d'une haute réputation & dans la paix & dans la guerre, mourut dans la même ville. Sa charge fut donnée à Jean de Hangest Seigneur d'Ivoi son gendre: François de Hangest de Genlis, frere aîné de Jean, étoit mort à Strasbourg quelque tems auparavant. On prétend qu'il mourut de chagrin, de ce qu'on lui préféra Louis de Lanoi de Morvilliers pour commander en chef les troupes Françoises qui se joignirent aux troupes auxiliaires d'Allemagne. Comme il ne laissoit point d'enfans d'Isabelle des Ursins sa femme, il institua son frere héritier de tous ses biens & du titre principal de cette illustre maison: ainsi nous l'appellerons à l'avenir Genlis. La charge de Colonel général de l'Infanterie, que Henri II. avoit donnée à d'Andelot pour recompense de ses services, fut donnée pour lors, au nom des Princes de Bearn & de Condé, à Jaques de Crussol d'Acier. Le Roi de son côté l'avoit destinée à Brissac: mais comme il étoit mort, Sa Majesté la donna à Philippe Strozzi, proche parent de la Reine, fils de Pierre Strozzi, un des grands Capitaines de son tems; & il y joignit la charge de Général de l'Infanterie Piémontoise, dont Brissac étoit revêtu.

Exiles est pris par Colombel.

C'est dans ce tems-là qu'on reçut la nouvelle qu'Exiles avoit été surpris au mois d'Avril par les Protestans, sous le commandement de Colombel, de Grenoble, Capitaine brave & entreprenant. Exiles est un château très-fort, situé un peu au-delà de Suse au pied du Mont Genevre. Il n'y avoit dedans que vingt hommes, commandés par Jean de Gaye. Colombel, qui sçavoit que ce poste étoit mal gardé, y arriva de grand matin, & s'empara sans peine d'une place qui auroit pû arrêter long-tems une armée

(1) Celui dont parle ici M. de Thou est apparemment Guy XX. qui fut tué en Hongrie en 1605.

armée nombreuse, & soutenir un siége en forme. Mais si sa conquête ne lui coûta gueres, sa conduite ne lui fit pas beaucoup d'honneur. Lorsqu'il eut pris la place, il y commit les plus grands excès, & songea bien plus à piller les églises & à briser les images, qu'à fortifier ce poste important & à le pourvoir de munitions de guerre & de bouche. Cette conquête ayant jetté la terreur dans tout le païs, du Roussel & de la Casette, qui étoient à Briançon, château très-fort dans le voisinage, levent à la hâte des troupes & vont investir Exiles. Ils s'emparent d'abord de la basse-ville, qui est sur la Doire; & ayant reçu des troupes de tous côtés, non seulement des païs qui apartenoient au Roi, mais même de ceux du Duc de Savoye, ils tentent plusieurs attaques, mais toûjours inutilement. Cependant les assiégés, qui n'avoient pas beaucoup à craindre d'eux, commencerent au bout d'un mois à craindre, & même à sentir la famine, étant reduits à une extrême disette. Louis de Birague, Lieutenant du Duc de Nevers, envoya vers eux le Capitaine Fremige, qui penchoit un peu du côté du Calvinisme; & ce fut une des raisons pour lesquelles on le choisit pour proposer à Colombel de se rendre. Comme ses soldats mouroient de faim, il écouta Fremige, & rendit la place: à condition que lui & ses gens auroient vie & bagues sauves. Mais la capitulation ne fut gardée que pour lui seul; tous les autres furent massacrés à la sortie du fort. Colombel ayant été retenu d'abord, puis mis en liberté, se retira à Geneve.

Colombel y est assiégé & obligé de rendre.

Vers ce même tems de Piles fut détaché avec deux mille hommes de pied, pour s'emparer de l'Isle de Medoc, qui s'étend le long des côtes de la Saintonge, entre la Rochelle & Bourdeaux. Il s'acquita de cette commission avec beaucoup de courage, & il y fit un grand butin. De-là il marcha à Bourg sur la Dordogne, à dessein de surprendre cette place, qui étoit fort importante pour assurer leurs convois. Il détacha pour cela Sore, habile dans la marine, & Rouvrai, qui ayant été chassés de Normandie pour la Religion, & étant passés en Angleterre, étoient revenus depuis peu à la Rochelle. Mais la place s'étant bien défenduë, par le moyen du secours que Blaise de Montluc y envoya fort à propos, le coup fut manqué, & de Piles, rappellé par les Princes, leva le siége pour aller les joindre. Il y perdit Dominique de Provane de Valsenieres, Colonel d'une grande valeur, qui fut tué par ses propres soldats dans une sortie, parce que n'ayant pas l'habit uniforme du regiment, ils le prirent pour un ennemi.

De Piles s'empare de l'Isle de Medoc.

Sur ces entrefaites Wolfgang de Baviere Duc de Deux-ponts, qui avoit levé une armée sur la priere que le Prince de Condé lui en avoit fait faire par Gervais Barbier de Francour, en fut declaré Généralissime par Fréderic Electeur Palatin, son parent. Il se disposa aussi-tôt à aller au secours des Confédérés, dont les affaires alloient de mal en pis. Mais comme il sentit bien que son entreprise seroit blâmée, non seulement par le Roi de France, mais même par la plûpart des Princes étrangers, il songea à la justifier. Le Duc d'Aumale, que la Cour avoit envoyé pour s'opposer à son passage, lui ayant écrit là-dessus, il ne lui fit point de répon-

Le Duc de Deux-ponts vient au secours des Protestans.

CHARLES IX. 1569.

Lettre qu'il écrit au Roi.

ponse. Mais il envoya le 21. (1) de Février une longue lettre au Roi, dans laquelle il exposoit la nécessité où il s'étoit trouvé de lever une armée, tant pour mettre à couvert son païs, qui avoit été ruiné les années précédentes par des passages continuels de troupes, que pour assister les Princes de Bearn & de Condé, & ceux qui professoient la même Religion, qui tous lui avoient porté leurs plaintes des traitemens indignes & des outrages qu'on leur faisoit: Qu'on les dépouilloit de leurs biens & de leurs emplois, & ce qui étoit encore plus cruel, qu'on vouloit leur ôter la liberté de conscience, contre la foi du dernier Edit, qui la leur avoit laissée: Qu'on avoit fait entrer dans le Royaume des troupes étrangeres pour les exterminer, & que dans cette extrémité ils avoient imploré son secours: Qu'il ne pouvoit ni ne devoit le leur refuser dans une cause si juste; puisque ce n'étoit point contre le Roi qu'ils avoient pris les armes, mais contre les ennemis de la tranquillité publique; ni en vûë de troubler le repos de la France, mais au contraire pour l'affermir, & pourvoir en même tems à leur propre salut: Qu'en son particulier il étoit trop persuadé de la bonté & de la justice de leur cause, & que tout ce qu'on disoit contre eux n'étoit que de pures calomnies: Qu'il se souvenoit que dans la derniere guerre on avoit insinué au Prince Jean-Casimir, son cousin, les mêmes mensonges contre eux; mais que rien ne faisoit mieux voir la fausseté de ces imputations, que le dernier Edit du Roi, puisque Sa Majesté, par cet Edit, approuvoit tout ce qu'ils avoient fait, comme entrepris par ses ordres & pour le bien du Royaume: Qu'il protestoit qu'il entroit en France avec des troupes auxiliaires, pour défendre non seulement les Princes de Bearn & de Condé, mais en général tous ceux qui suivoient la même Religion, fussent-ils de la condition la plus médiocre, comme la charité Chrétienne l'exigeoit de lui: Mais qu'il donnoit sa parole, que s'il s'appercevoit qu'ils eussent d'autres vûës que de se maintenir dans leur Religion & dans la liberté de conscience, il les abandonneroit sur le champ, & iroit offrir ses troupes & ses services au Roi, à qui il souhaitoit sincerement toutes sortes de prosperités; & que sans aller plus loin, il étoit prêt à s'en retourner, si l'on vouloit accorder aux Protestans de France une liberté entiere de conscience, avec joüissance libre de leurs biens & de leurs emplois, & leur donner par rapport à cet article des sûretés suffisantes: Que pour faire voir que ce n'étoit point l'intérêt qui l'amenoit en France, quoiqu'il eût dépensé plus de cent mille écus d'or pour la levée des troupes qu'il avoit, il ne demanderoit aucun dédommagement par rapport à ces fraix: Que si on ne vouloit pas écouter ces propositions, cet écrit feroit connoître à tout le monde la pureté de ses intentions, & le disculperoit, lui & son armée, de tous les malheurs que cette guerre causeroit infailliblement à la France. Cette lettre ayant été renduë au Roi, quelques esprits factieux, qui la traduisirent en François, y insérerent plusieurs choses dures & très-offensantes contre le Roi & contre le Duc d'Anjou son frere, au sujet du meurtre du Prince de Condé: mais peu de

(1) Ou suivant l'Edition de Londres, le 19. Voyez la Popeliniere. l. 16. p. 92.

de tems après le Duc de Deux-ponts, Prince très-sage & très-mesuré dans ses paroles, les désavoua, comme des faussetés très-éloignées de son caractère, de sa politesse, & du respect qu'il avoit pour le Roi.

CHARLES IX. 1569.

Le Duc de Deux-ponts fait la revûë de ses troupes à Hochfeld.

Il n'eut pas plutôt envoyé sa lettre, que dès le lendemain il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes. Pour lui, il partit de Berg-Zabern, ville de son domaine, & arriva le dernier jour de Févrıer à Hochfeld, bourg du bailliage d'Haguenau, où il avoit résolu de faire la revûë de sa Cavalerie, & y séjourna jusqu'au 15. de Mars. Il se trouva à cette revûë, suivant les rôles qui en ont été faits, sept mille cinq cens quatrevingt seize Cavaliers, & outre cela beaucoup de chariots, & de chevaux de bagages. Les principaux Chefs étoient François de Haraucour, Gilles de Sonnenberg, Guillaume Baron de Heideck, Balthasar de Dierbach, Reinhard de Cracow, Jean de Buech, Jean de Ders, Henri de Stein, Ludolf de Heinbruk, qui conduisoit deux cens soixante & dix neuf chevaux au nom du Comte de Schaumbourg, de Charles de Mansfeld & de Thierry de Schomberg. Il y avoit six mille hommes d'une très-belle Infanterie, distribuée en vingt six compagnies sous deux Généraux, dont l'un étoit Quirin de Gangolf Baron de Hohen-Geroltzeck, Lieutenant du Duc de Deux-ponts, & l'autre Jean-Jaques Granvillars, qui avoit servi pour l'Espagne contre nous dans les dernieres guerres de Flandre. Meinard de Schomberg étoit Maréchal de camp général de l'armée, & le Duc de Deux-ponts qui en étoit Généralissime, nomma pour son Lieutenant-général Wolrad de Mansfeld, frere de Charles.

Grand nombre de Seigneurs qui se joignent à lui.

Il se joignit à ces troupes grand nombre de François & de Flamans, entr'autres Guillaume de Nassau Prince d'Orange, avec Louis & Henri ses freres, à la tête de quelques escadrons de Cavalerie, & beaucoup d'autres dont j'ai déja parlé, comme de Morvilliers, Jean de Hangest de Genlis, Antoine de Clermont Marquis de Rênel, Claude-Antoine de Vienne de Clairvant, d'Ossonville, de Dueilly, Artus de Vaudrai Seigneur de Mouy, d'Esternai, de Feuquieres, de Briquemaut, d'Autricour, de Lanty, & grand nombre d'autres, jusqu'au nombre de six cens chevaux, commandés par Morvilliers. Le jeune Briquemaut le joignit aussi avec huit cens Mousquetaires: toutes ces troupes traverserent l'Alsace. L'Evêque de Strasbourg, qui avoit maltraité depuis peu quelques troupes du Prince de Condé, craignant que le Duc de Deux-ponts n'en tirât vengeance, le reçut avec de grandes marques d'amitié, & fit donner à ses troupes toutes sortes de provisions & de rafraîchissemens.

D'Aumale se sentant trop foible pour disputer à cette armée l'entrée du Royaume, passa dans la Franche-Comté, & poursuivit jusqu'à Cîteaux un corps d'Allemans qui avoient passé la Saone auprès de Montreuil. Il y eût un combat fort rude auprès de Gilly, où la perte fut égale; car chaque parti y perdit environ deux cens hommes. Les Allemans arriverent à Beaune le 25. de Mars, & y séjournerent deux jours pour attendre leurs bagages: dès qu'ils furent arrivés, ils marcherent du côté de Vezelai. Le Duc d'Aumale, voyant qu'il ne pouvoit plus les empêcher d'avan-

Charles IX. 1569.

d'avancer, cessa de les poursuivre, traversa l'Auxerrois, & s'en vint sur la Loire pour se joindre au Duc d'Anjou, qui marchoit du même côté avec son armée; & disputer au Duc de Deux-ponts le passage de cette riviere. Le Duc d'Anjou, qui étoit déja arrivé à Gyen, avoit, outre les troupes Françoises, cinq mille chevaux Allemans, commandés par Philbert Marquis de Bade, par les Comtes de Dietz, bâtards de Philippe Landgrave de Hesse, les Comtes de Westerbourg & de Leininghen & les Rhingraves.

Le Duc de Deux-ponts assiége la Charité & la prend.

Le Duc de Deux-ponts trouva un gué auprès de Pouilly (1) dans le Nivernois; celui qui le lui montra fut Antoine de Marafin de Guerchy, Cornette de Coligny, qui ayant été pris au combat de Bassac, avoit été renvoyé chez lui par le Duc d'Anjou. Dès qu'une partie de ses troupes eut passé la Loire, il forma le dessein de se rendre maître de la Charité, dont la situation avantageuse le mettoit en état de faire passer son armée sans péril sur l'un ou l'autre bord de cette riviere quand il le jugeroit à propos. La Charité est dans une plaine, sur le bord d'en deçà de la Loire; la ville est quarrée, & entourée d'une assez mauvaise muraille, & de quelques tours en petits nombre; mais on y a suppléé par un fossé très-large & très-profond, qui va en diminuant du côté qui regarde la riviere, & se confond enfin avec la plaine: il y a un très-beau pont de pierre, au-delà duquel est un fauxbourg entouré de jardins & de vergers remplis de toute sorte d'arbres fruitiers, qui font un aspect très-agréable. Ce fut de ce côté-là qu'on l'attaqua: on y dressa une batterie de trois coulevrines, sous les ordres du Seigneur de Mouy, & l'on commença à battre le mur qui étoit vis-à-vis, & les tours qui le flanquoient, afin d'empêcher la garnison de défendre le mur qui étoit entre deux. Le Duc de Deux-ponts fit faire une autre batterie contre la tour de Nevers en deçà de la riviere, & contre le mur qui s'étendoit jusqu'à la porte Saint-Pierre. La bréche étant faite, le Commandant, par une lâcheté aussi pernicieuse qu'infame, s'enfuit secretement la nuit, sous prétexte d'aller demander du secours au Duc d'Anjou, mais en effet pour se tirer du danger où il se voyoit. Les habitans troublés par sa retraite, & pressés par l'ennemi, demanderent un pour-parler.

Lâcheté du Commandant de la place.

Pendant qu'on négocie, quelques bourgeois Protestans cachés, descendirent à un certain signal une corde, & firent monter les ennemis les uns après les autres avec beaucoup de peine, mais en si grand nombre qu'ils se rendirent maîtres de la ville, consternée par la fuite du Commandant. Ce fut le 20. de Mai que cela arriva: les Officiers François empêcherent leurs troupes de piller, & firent donner le butin de la ville aux Allemans, pour leur tenir lieu d'un mois de solde qu'on leur avoit promis, & qu'on ne leur avoit point payé. De Pas de Feuquieres, excellent Officier & qui entendoit parfaitement les siéges, y fut tué. Du Chatelet de Dueilly, gendre de François de Scepeaux Maréchal de France, & Gentilhomme d'une des premières familles de Lorraine, mourut dans le camp de maladie.

(1) Petite ville entre Sancerre & la Charité.

die. On donna le commandement de cette place à Guerchy avec deux compagnies d'Infanterie & quelque Cavalerie. Les Généraux y laisserent leurs mortiers & leurs coulevrines, & se mirent en marche avec le reste de leur artillerie, qui étoit en bon état.

CHARLES IX. 1569.

La Reine-mere va à Limoges avec les Cardinaux de Bourbon & de Lorraine.

La Reine-mere, accompagnée des Cardinaux de Bourbon & de Lorraine, étoit arrivée quelques jours auparavant à Limoges, où étoit le Duc d'Anjou son fils. L'armée alla de-là au Blanc en Berry, où il se tint un Conseil entre les Généraux, en présence de cette Princesse, sur le parti qu'il y avoit à prendre depuis l'arrivée du Duc de Deux-ponts. Après qu'on eut bien pesé ce que les ennemis pouvoient faire, on jugea que le Duc de Deux-ponts avoit dessein d'aller en Guyenne, pour joindre ses forces à celles du Prince de Bearn, & rendre les Confédérés très-puissans en cette Province. La vûë de la Reine de Navarre, qui pressoit cette jonction, étoit, disoit-on, ou de se faire rétablir par force dans la possession du Bearn, dont elle étoit presque entierement dépouillée; ou que ces Princes, après avoir réuni leurs forces, laissassent autant de troupes qu'il en faloit pour mettre la Guyenne à couvert; & qu'ayant repassé la Loire à la Charité, ils marchassent ensuite vers la Bourgogne, pour y recevoir les troupes nouvelles qu'on publioit que Jean-Casimir leur amenoit, afin qu'avec ce nouveau renfort ils pussent hazarder une bataille; ou si l'armée Royale l'évitoit, marcher tout droit à Paris, & forcer le Roi à leur offrir la paix à des conditions aussi avantageuses pour eux, que honteuses pour lui.

Résolution que prennent les Chefs du parti Royal.

Pour déconcerter leurs projets, on décida qu'il faloit que le Roi rassemblât le plus de troupes qu'il pourroit; qu'il envoyât des couriers, pour hâter la marche de celles qui venoient d'Italie; & qu'après cela on suivît & harcelât sans cesse l'armée Protestante, qui auroit contre elle non seulement toutes les villes & toutes les places fortes, mais les bourgades mêmes & les villages; en un mot qu'on leur fit la guerre comme le Duc d'Albe l'avoit faite dans les Païs-bas, où, sans en venir à un combat général, il avoit tellement fatigué le Prince d'Orange, qui étoit à la tête d'une armée d'Allemans, qu'il l'avoit chassé entierement de ces Provinces. Mais en prenant ce parti, il leur restoit une inquiétude; ils craignoient que tandis que l'armée des Princes marcheroit du côté de Paris, Coligny ne restât du côté de la Guyenne, & ne facilitât aux Anglois ses alliés le moyen de s'emparer de ces Provinces, qui demeureroient sans défense, lorsque l'armée du Roi s'en seroit éloignée. Sur cela, plusieurs étoient d'avis qu'on hazardât une bataille si l'occasion s'en présentoit, & que le Roi risqueroit beaucoup si l'on différoit de le faire. Les autres soutenoient, qu'il étoit très-dangereux de risquer un combat. Car où en seroit-on, disoient-ils, si les Allemans de l'armée du Roi venoient à refuser de combattre contre ceux de l'armée des Princes? Ce seroit encore bien pis, si ceux de l'armée des Princes prenoient le même parti, & vouloient n'être que spectateurs du combat: car si cela arrivoit, & qu'il n'y eût que les François des deux partis qui en vinssent aux mains, de quelque côté que la victoire se declarât, il seroit impossible que le vainqueur ne se trouvât

CHARLES IX. 1569.

extrêmement affoibli, & ne fût par consequent à la merci des Allemans, qui n'auroient rien perdu. Ainsi on en revint au premier avis, qui étoit de harceler sans cesse l'ennemi, sans rien risquer, & d'empêcher, si l'on pouvoit, que le Duc de Deux-ponts ne joignît les Confédérés.

Coligny se met en marche pour aller recevoir le Duc de Deux-ponts.

Pour cet effet le Duc d'Anjou avoit posté un corps auprès de Limoges, pour disputer le passage de la Vienne. Mais de Mouy & d'Autricour, qui avoient été envoyés devant pour chercher un gué, ayant taillé en piéces ce petit corps, le Duc de Deux-ponts n'eut plus rien qui l'empêchât de joindre les Confédérés; d'autant plus que, sur la nouvelle de la prise de la Charité, Coligny s'étoit mis en marche avec ce qu'il avoit de troupes, pour recevoir avec tous les honneurs possibles ce Prince, à qui il avoit tant d'obligation, & joindre ses forces aux siennes. Il laissa la Nouë pour donner ordre aux affaires de la Guyenne, & s'étant mis en marche, à dessein de traverser le Perigord & l'Angoumois, il détacha Antoine de la Rochefoucault de Chaumont avec un bon corps d'Infanterie, pour se saisir de Nantron, place apartenant à la Reine de Navarre, où les ennemis avoient quatre vingt hommes en garnison. Il l'emporta d'emblée le 7. de Juin, & passa la garnison au fil de l'épée; après quoi ils continuerent leur marche. Il envoya ensuite Montgomery pour commander en Chef l'armée des Vicomtes, qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & pour arrêter les progrès que Blaise de Montluc & Jean de Lomaigne de Terrides faisoient dans le Bearn.

Mort de ce Duc.

Dans le même tems, la nouvelle étant venuë à l'armée des Confédérés que le passage de la Vienne étoit ouvert, ce fut une grande joye pour les troupes Allemandes : mais elle ne dura gueres. La maladie de leur Général, & sa mort, qui la suivit bien-tôt après, les plongea dans la tristesse. Ce Prince, qui étoit pesant, avois eu long-tems la fiévre quarte : les fatigues de la marche ayant augmenté considerablement son mal, il mourut le 11. de Juin à Nesson, à trois lieuës de Limoges, entre les bras du Prince Louis de Nassau. Il n'avoit que quarante trois ans. Avant sa mort, il exhorta ses amis à continuer avec vigueur une guerre qu'ils avoient entreprise pour la cause commune, & pour la liberté des deux Princes qui étoient leurs alliés, & qui pensoient comme eux sur la Religion. Ensuite il nomma pour Généralissime de son armée Wolrad de Mansfeld, qui avoit été son Lieutenant jusqu'alors. Son corps, dont on ôta les entrailles, fut d'abord porté avec de grands honneurs à Angoulême, & ensuite en son païs, où il fut mis dans le tombeau de ses ancêtres.

Jonction des deux armées. Médaille frappée à ce sujet.

Quatre jours après, les deux armées se joignirent. Si la joye fut grande, l'étonnement ne le fut pas moins, lorsqu'ils firent reflexion à combien de périls ils avoient été exposés, & sur-tout les Allemans, qui étant partis des bords du Rhin, avoient traversé tant de païs; & qui toûjours suivis & harcelés par une armée, & ayant tant de rivieres à passer, étoient enfin arrivés jusqu'au milieu de la Guyenne sans faire aucune perte. Après que les deux Princes eurent remercié l'armée, on renouvella l'alliance, & l'on frappa une Médaille d'or, où l'on voyoit d'un côté la Reine de Navarre & son fils Henri, avec leurs noms; & sur les revers étoient

ces

ces mots : *Pax certa*, *victoria integra*, *mors honesta*. (*Paix assurée*, *victoire entiere*, *mort glorieuse*.) mais l'évenement ne répondit pas à cette inscription.

L'armée des Confédérés repasse la Vienne. Combat donné en cette occasion.

Le 26. de Mai, ils repasserent une seconde fois la Vienne tous ensemble auprès d'Esse, place qui apartient à la maison d'Escars. Ils avoient envoyé de la Loue & Rouvray avec quelques compagnies de Mousquetaires, pour chasser les troupes du Roi, qui se disposoient à leur disputer le passage : elles attaquerent en effet les Confédérés avec beaucoup de vigueur, & les repousserent d'abord; mais ceux-ci étant revenus à la charge, repousserent à leur tour les Royalistes, & les mirent en fuite, après leur avoir tué plus de cent hommes. L'armée des Princes y campa, & y fit un séjour assez long pour donner le tems aux Allemans de se rétablir des fatigues d'une si longue marche. On s'avança de-là jusqu'à St. Yrier en Limousin, où l'on paya un mois de solde aux troupes Allemandes, & où l'on fit la revûë de l'armée.

Le Duc d'Anjou vint camper le 22. de Juin à Roche-l'abeille, à un quart de lieuë des ennemis. Mais comme il étoit impossible que tant de troupes pussent subsister dans un endroit si stérile (car l'armée des Catholiques étoit de trente mille hommes, & celle des Protestans de vingt cinq mille) les premiers furent enfin obligés d'étendre leurs quartiers pour avoir des vivres.

Troupes auxiliaires du Pape qui joignent l'armée du Roi.

Quelque tems auparavant, ils avoient reçû à Saint-Jean de Livron un corps de troupes auxiliaires du Pape Pie V. Il étoit de 4000. hommes d'Infanterie, & de 800. chevaux, commandé par Sforze Comte de Santafiore, homme d'une grande expérience dans la guerre; & c'est pour cette raison que le Saint Pere, qui ne donnoit rien à la faveur, lui avoit confié le commandement général de ces troupes : il vint outre cela mille hommes de pied sous la conduite de Fabien de Monte, fils de Baudouin frere de Jules III, & deux cens chevaux, commandés par François Somma de Cremone, & par Albert Pio; ces douze cens hommes avoient été levés par Cosme Duc de Florence à la priere du Pape. Il y avoit dans ces troupes un frere de Jaques Corbinelli, que nous avons connu & cheri dans le tems qu'il étoit à Paris, où la beauté de son esprit, autant que sa profonde érudition, le fit généralement estimer. Celui-ci, qui s'appelloit Bernard, étoit un bon Officier, & fort brave : mais parce qu'il passoit pour avoir trempé dans la conjuration de Pandolfe Pucci, on l'avoit voulu faire assassiner trois ans auparavant à Moulins en Bourbonnois, par un nommé Aurelio Santi : l'assassin ayant été pris & convaincu, fut puni de mort. Bernard Corbinelli fut tué vers ce tems-ci, auprès de la Palisse sur le chemin de Lyon, dans le tems qu'il alloit avec François Giacomini joindre les troupes du Comte de Santafiore. Les assassins, qui étoient Leonelli Comte d'Oddi, de Perouse & un certain Constantino, ayant coupé la tête à Bernard, la mirent dans un sac, & étant retournés en diligence à Lyon, ils prirent la poste pour l'Italie, & porterent cette tête à Florence.

Disposition du

Les Italiens ne furent pas plutôt arrivés au camp du Duc d'Anjou, que pour

CHARLES IX. 1569.

camp des Catholiques.

pour faire montre de leur bravoure, ils alloient tous les jours escarmoucher contre les Protestans. Le camp des Catholiques étoit dans une plaine, & sur un côteau en pente douce, qui aboutissoit à des vallées; & il étoit fortifié d'un bon fossé palissadé, excepté du côté qui regardoit Saint-Yrier, où il y avoit un vallon profond, & au-dessus une colline, sur laquelle on avoit placé le canon, dont on avoit donné la garde aux Suisses. Au pied de la colline il y avoit un ruisseau & quantité de sources, qui formoient un étang: au-delà de la chaussée de l'étang le Duc d'Anjou avoit mis un bon corps-de-garde, composé de deux regimens, commandés par la Barte & Goas, qui étoient encore en deuil pour la mort du jeune Brissac, Général de l'Infanterie; & en cas d'accident, ils avoient près d'eux des hayes & des bois de châtaigniers, où ils pouvoient se retirer; & derriere il y avoit de l'Infanterie, & un bon corps de Cavalerie pour les soutenir.

L'armée Protestante s'avance pour l'attaquer.

Coligny, instruit de cette disposition, & persuadé qu'il y alloit de son honneur & de ses intérêts de prévenir les desseins du Duc d'Anjou, qui avançoit toûjours, marcha de ce côté-là avec toute son armée. Il menoit l'avant-garde, & avoit avec lui Jean de Soubize, la Fin Seigneur de Beauvoir la Nocle, François de Briquemaut, la Louë, Teligny & Louis de Nassau, avec un corps de troupes Allemandes. Le corps de bataille, où étoient les deux Princes de Bearn & de Condé, le Prince d'Orange, Henri de Nassau son frere & Wolrad de Mansfeld, étoit conduit par François de la Rochefoucault. Beaudiner & de Piles avec leurs regimens, couvroient le flanc droit; Rouvrai & Pouilly couvroient le gauche, & il y avoit derriere un corps de Cavalerie pour les soutenir. L'Infanterie Allemande marchoit sur les aîles avec toute l'artillerie.

Combat entre les Royalistes & les Confédérés.

Quoique les deux camps fussent si près l'un de l'autre, l'armée du Roi étoit dans une si grande sécurité, qu'elle n'apprit l'arrivée des ennemis, qui marchoient avec toutes leurs troupes, que par un prisonnier, qu'ils renvoyerent peu de tems avant que de se mettre en marche. On cria aux armes de toutes parts & avec beaucoup de désordre, comme il arrive ordinairement quand on est surpris. Aussi-tôt on fit sortir les Mousquetaires de leurs retranchemens, pour soutenir les corps-de-garde qui étoient sur la levée. De Piles commença le combat, & ceux de ses soldats qui s'avancerent le plus, furent repoussés par un gros des troupes du Roi; mais comme ils se trouverent soutenus par d'autres qui les suivoient, les Royalistes furent obligés de rentrer dans leurs retranchemens, d'où, étant couverts par les palissades & par les châtaigniers, ils tirerent sans cesse sur les Confédérés, & leur tuerent beaucoup de monde. Ils combattirent ainsi pendant un tems assez considerable: mais enfin, vaincus par le nombre, (car toute l'armée ennemie étoit arrivée) ils commencerent à songer à la retraite, mais trop tard.

Les choses étant en cet état, & les Officiers généraux qui étoient le plus près de la mêlée ayant bien de la peine à retenir les soldats, en les assurant que le secours étoit proche; on voit arriver tout d'un coup Philippe Strozzi, qui avoit succedé à Brissac dans la charge de Colonel géné-

ral

ral de l'Infanterie Françoise. Il avoit avec lui trois cens hommes choisis, parmi lesquels on comptoit des Colonels & des Capitaines d'une grande réputation. Animé par celle de son pere, par son propre courage, par l'émulation que lui donnoit la gloire de Brissac, qu'il voyoit avec quelque sorte de jalousie regretté de tous les soldats, il exhorte tous ceux qu'il rencontre, il les appelle par leur nom, il se met à leur tête, & fait si bien qu'il retablit le combat. Il montra ce jour-là tant de bravoure, que les soldats furent consolés de la perte de Brissac. Les Catholiques, encouragés par sa fermeté, chargerent & firent plier les troupes du Seigneur de Piles; & Somma étant venu à la charge avec sa compagnie de Cavalerie, leur passa sur le ventre, & les fit fuir à la debandade; ce qui rendit le combat douteux : de Piles même, abandonné de ses soldats & enveloppé par un petit nombre d'ennemis, fut en grand danger de perdre la vie.

CHARLES IX. 1569.

Philippe Strozzi, nouveau Colonel général de l'Infanterie Françoise, s'y distingue.

Coligny s'étant apperçu de ce désordre, envoya des troupes fraîches pour soutenir celles qui étoient fatiguées, & qui commençoient à prendre la fuite: & comme on n'avoit jusques-là combattu que de front, il ordonna qu'on fît le tour du village, & qu'on attaquât ce retranchement par le flanc : il donna cette commission à la Ramiere, Officier d'une grande bravoure, & lui donna, pour le seconder, Rouvrai & Pouilly. Ils marcherent tous trois avec leur détachement le long des bords de l'étang, & vinrent prendre les Catholiques en flanc & en queuë. Alors la face du combat changea entierement : les soldats de Strozzi furent enveloppés de toutes parts; ne pouvant plus soutenir les efforts des ennemis, & pressés d'ailleurs par un corps de Cavalerie qui vint fondre sur eux, sous la conduite de Joachim le Vasseur Seigneur de Cognée, & de François d'Angennes Seigneur du Coudrai, ils furent tellement mis en déroute, qu'il fut impossible de les rallier.

Les Royalistes sont battus.

Les Catholiques perdirent deux Officiers généraux très-estimés; l'un étoit Saint-Loup, Lieutenant de Strozzi, & l'autre Roquelaure. Strozzi lui-même, après avoir fait le devoir d'un grand Général pendant que ses troupes conserverent leurs rangs, & celui d'un bon soldat lorsqu'elles furent en deroute, eut bien de la peine à éviter la fureur des Protestans, qui ce jour-là, transportés de colere, & ne se souciant point du butin, ne firent presque point de quartier. A la fin pourtant ayant été pris & reconnu, il fut mené à Coligny. L'armée du Roi perdit en cette occasion plus de quatre cens hommes, entre lesquels il y en avoit bien cinquante, tant Colonels que Capitaines. Du côté des Protestans il n'y eut qu'environ cinquante hommes tués, du nombre desquels furent Trememond & la Fontaine, Capitaines d'Infanterie. Le carnage auroit été plus grand, si l'on eût poursuivi les fuyards; mais la pluye continuelle empêcha la Cavalerie de le faire, & l'Infanterie le put encore moins; outre qu'elle étoit fatiguée du combat & de la pluye, & que les armes à feu étoient mouillées & hors d'état de servir : de sorte que les vaincus, qui s'étoient dispersés dans leur fuite, eurent le loisir de se retirer dans leur camp, n'étant poursuivis de personne.

Strozzi est fait prisonnier.

Le lendemain, le Duc de Nemours voulant faire sentir aux ennemis, que

Charles IX. 1569.

que leur avantage de la veille n'étoit pas fort considerablè, résolut d'insulter leur camp avec quatre cens Italiens & quelques troupes armées à la légere; il s'imagina que l'incommodité du lieu & la disette des vivres les obligeroient d'en sortir: mais les ayant trouvés disposés à le bien recevoir, il se retira avec perte: ces deux actions se passerent le 15. & le 16. de Juin.

Requête des Confédérés au Roi.

Les Confédérés ayant enfin réuni toutes leurs forces, & voulant justifier au Roi leur innocence & la justice de leur cause, prirent alors la résolution de lui addresser une requête, où rappellant le souvenir des guerres précedentes, & en rejettant la cause sur les Guises & sur les autres ennemis de la tranquillité publique, ils protestoient qu'ils avoient été forcés de prendre les armes pour défendre leur Religion, leurs vies & leurs biens, auxquels les Guises en vouloient: Que s'il plaisoit à Sa Majesté de permettre à tous les Protestans de son Royaume, de s'assembler librement, de vivre dans le repos, d'exercer tranquillement leurs emplois, & de joüir paisiblement de leurs biens, & de leur donner une garantie suffisante pour leur ôter toute inquiétude sur tous ces points, ils mettroient sur le champ les armes bas. L'Estrange ayant été choisi pour porter cette requête au Roi, demanda un passeport au Duc d'Anjou; ce Prince répondit qu'il en écriroit au Roi: il le fit en effet, & Sa Majesté lui ayant permis de faire sur cela ce qu'il jugeroit à propos, il ne chercha qu'à amuser les Protestans, en différant de jour en jour de leur donner une réponse positive.

Ils l'envoyent au Maréchal de Montmorency. Réponse de ce Maréchal.

Sur cela Coligny fut d'avis d'envoyer la requête à François de Montmorency, Maréchal de France, homme d'une vertu digne de l'antiquité, & qui aimoit sincerement sa patrie. Il étoit alors à la Cour; mais comme il étoit proche parent du Prince de Condé & des Colignis, il y étoit un peu suspect. Le Maréchal répondit à Coligny, par une lettre datée d'Orleans du 20. de Juillet, que le Roi ne recevroit point les requêtes des Protestans, & n'écouteroit point leurs propositions, qu'ils n'eussent auparavant obtenu leur grace, en se soûmettant & en rentrant dans leur devoir. Six jours après, Coligny lui envoya, par Montreuil Bonnin, une seconde lettre, dans laquelle il protestoit au nom des Princes & de leurs Confédérés, contre l'injure qui leur étoit faite par les ennemis du repos public, qui empêchoient qu'on n'écoutât leurs raisons; il prenoit Dieu & tous les Princes Chrétiens à témoin des démarches qu'il avoit faites, & il declaroit, qu'on ne pouvoit lui imputer les malheurs que cette guerre entraîneroit: qu'au reste, lui & les Confédérés, feroient toûjours tous leurs efforts pour assurer le bonheur de l'Etat en général, & celui des particuliers.

Dans ce même tems les Officiers généraux de l'armée du Duc d'Anjou tinrent un grand Conseil, sur ce qu'il y auroit à faire pour rétablir leurs troupes. On fut d'avis de les distribuer pour un tems dans les places: que pendant ce tems-là les Gentilshommes qui servoient dans l'armée pourroient aller chez eux se reposer & ramasser de l'argent, pour revenir ensuite à l'armée, où ils seroient plus en état de servir. Cela fut ainsi arrê-

arrêté, & on leur donna à tous rendez-vous au camp pour le 15. du mois d'Août. CHARLES IX. 1569.

Pour les Confédérés, ils résolurent de rester en campagne, soit qu'il ne leur fût pas aisé de retourner dans leurs maisons, soit qu'ils voulussent occuper les troupes Allemandes, qui se mutinent aisément dans le repos, afin de les tenir dans le devoir. Ainsi, pour profiter, s'ils pouvoient, de l'inaction des Catholiques, ils entrerent dans le Perigord, & étant arrivés à Tiviers le 28. de Juillet, ils prirent par composition la ville de Brantôme, où il y a une Abbaye célèbre; & par force, deux forteresses, dont l'une étoit le château de l'Evêque de Perigueux, & l'autre se nommoit la Chapelle. Il y avoit dans cette derniere place environ deux cens, tant soldats que païsans, qui furent tués. Au commencement du mois d'Août ils passerent la Vienne à Confolant, & marcherent droit à Chabanez, place qui apartenoit au Vidame de Chartres. La Planche, que Montluc y avoit mis avec une compagnie d'Infanterie, fut sommé de se rendre. Comme il se flatoit d'être bien-tôt secouru par Montluc, il le refusa. On fit approcher le canon, qui eut bien-tôt renversé la plus grande tour. Le Commandant, dont la garnison n'étoit pas assez nombreuse pour défendre toute l'enceinte de la place, mit le feu à la partie la plus foible. Pendant qu'on montoit à l'assaut, le vent augmenta l'embrasement, & poussa la fumée dans les yeux des assiégés; ensorte qu'ils furent forcés, ayant le vent contr'eux, & étant d'ailleurs accablés par le grand nombre des ennemis. Le château fut pris ensuite, & presque toute la garnison passée au fil de l'épée. La Planche, pour se racheter, promit une grosse rançon, & outre cela, qu'il feroit rendre la liberté à Pierre Viret, que Montluc avoit pris dans le Bearn. Ce fut dans ce tems-là que Louis de Lanoi de Morvilliers, qui avoit été préféré à Genlis pour la charge de Général de la Cavalerie Françoise, mourut de maladie à Angoulême; & ce fut peu de tems après, que de Mouy reprit par composition la ville de Saint-Genais, qui paya dix mille livres pour se racheter du pillage.

Expédition des Confédérés.

Le Duc d'Anjou étant sorti de Perigueux, traversa le Limousin, & étant arrivé à Loches en Touraine, il congédia ses troupes, & leur ordonna de se retrouver sous leurs drapeaux le premier d'Octobre, ayant prorogé de six semaines le tems qu'on leur avoit donné d'abord.

Pendant que tout cela se passoit du côté du Limousin & du Perigord, Guy de Daillon Comte du Lude, qui commandoit en Poitou, n'étoit pas dans l'inaction. Il se mit en campagne avec cinq mille hommes de pied, parmi lesquels il y avoit quatre compagnies commandés par d'Onoux; il menoit avec lui quatre grosses piéces de canon, pour des siéges, & quelques coulevrines. Il prit en chemin faisant les châteaux de Cherveux & de Magné, qui apartenoient à de Saint-Gelais, & fit tuer ou noyer les garnisons, malgré les capitulations: au moins on le publia ainsi, peut-être pour le rendre odieux. Il arriva devant Nyort le 20. de Juin, ayant avec lui Landereau, la Grange-Maroniere, & beaucoup de Gentilshommes de la meilleure Noblesse du Poitou. Puigaillard, Gouver-

Expéditions de Guy de Daillon Comte du Lude dans le Poitou.

 neur

CHARLES IX. 1569.

neur d'Angers, eut ordre de l'aller joindre avec ce qu'il avoit de troupes. La Noüe ayant été informé de leur dessein, envoya au secours de la place. Pluviaut, avec six compagnies d'Infanterie, sa compagnie de Cavalerie, & quelques Mousquetaires à cheval. Pluviaut donna rendez-vous à ses troupes à Frontenai-l'Abbatu qui apartient à la maison de Rohan: mais ayant sçu que Daillon étoit posté sur la route, & qu'il avoit mis des troupes à Forts, où il faloit qu'il passât, il ordonna au Capitaine Bois de prendre les devants: pour lui, il s'écarta du chemin ordinaire, & arriva sans aucune perte à Frontenai. Il y laissa ses bagages, afin d'avoir moins d'embarras dans sa marche, & voici l'ordre qu'il y garda. Il marchoit à la tête, accompagné de douze Gendarmes armés de toutes piéces. L'Infanterie venoit ensuite, couverte sur les flancs par les Mousquetaires à cheval, & quelques Cuirassiers étoient à la queuë de l'arriere-garde. Tout cela ne faisant qu'un gros, trompa l'ennemi, & lui fit croire qu'il y avoit plus de troupes qu'il n'y en avoit en effet.

Discours de Pluviaut à ses soldats.

Lorsqu'il fut assez près de la ville pour voir les deux tours de la grande église, il dit à ses soldats: „ Voilà les drapeaux que vous devez regarder, „ que vous devez suivre, & auprès desquels il faut vous rendre aujour- „ d'hui; c'est-là qu'il faut grimper des pieds & des mains; perdons plu- „ tôt la vûë du soleil, que la vûë de ces tours: quand l'honneur & la „ gloire ne seroient pas des motifs assez puissans pour nous faire agir, le „ péril où sont nos amis suffiroit pour nous engager à ne leur pas manquer „ au besoin. S'ils n'étoient exposés qu'aux évenemens ordinaires de la „ guerre, ces braves hommes s'en mettroient peu en peine; mais ils sont „ exposés à la haine & aux vengeances particulieres d'ennemis impitoya- „ bles; & cette pensée étant capable de faire frémir l'homme le plus bra- „ ve, ce seroit un crime à nous, & une véritable impieté, de les abandon- „ ner dans un si affreux péril. Allons, compagnons, notre entreprise ne „ peut manquer d'être heureuse; allons, ou chercher une mort glorieu- „ se, ou délivrer nos amis d'un malheur inévitable.

Aussi-tôt il se met en bataille, donne la gauche à conduire à la Roche, de la maison de la Louviere; il se met à la droite, & laisse de l'Estang, son Lieutenant, pour conduire le corps de réserve. Sur ces entrefaites il sortit sept escadrons d'un hameau voisin, qui vinrent les charger. Pluviaut, qui n'étoit pas venu-là pour combattre, mais pour se jetter dans la place, continua toûjours de marcher en combattant, & entra dans la ville avec la meilleure partie de son monde. Comme son Infanterie ne put marcher si vîte que lui, il perdit un drapeau, & eut environ cent hommes tués; le reste se dispersa dans les vignes, & se sauva comme il put.

Siége de Nyort par Daillon du Lude.

Le même jour on battit avec deux piéces de canon la porte du pont & les deux tours voisines. Celui qui commandoit dans la place fut blessé d'un coup d'arquebuse; il y eut outre cela quelques habitans blessés. La bréche ayant été reparée le mieux qu'on put pendant la nuit, on braqua le canon contre la tour de l'Espingale, où commandoit le Capitaine Gargouillaud. Cette batterie ayant tiré sans relâche deux jours durant, &

Gar-

Gargouillaud ayant été blessé, les ennemis monterent à la bréche, & planterent en même tems des échelles de l'autre côté de la ville. Le combat fut meurtrier aux deux attaques pendant une demie heure. Les assiégés y perdirent Membrolle, Lieutenant du Gouverneur, & vingt cinq soldats, mais la perte des assiégeans fut beaucoup plus grande: cependant les enfans, les femmes & les filles ayant travaillé à l'envi à réparer la bréche, les troupes du Roi recommencerent le lendemain à battre la tour, pour achever de la renverser. Les assiégeans étoient maîtres d'une partie, & les assiégés de l'autre: mais il arriva une chose qui fit un grand tort aux derniers, & qui pensa être cause de leur ruine. Pendant que Pluviaut couroit de côté & d'autre pour donner ses ordres par-tout, il fut frapé si vivement d'un éclat de pierre que le canon fit sauter, qu'il pensa en être accablé. On le crut mort pendant quelques momens; mais on n'en dit rien, de peur de décourager la garnison. Au reste sa blessure fut si considerable, qu'il fut dix mois entiers au lit sans pouvoir agir. Le combat ayant recommencé, les Royalistes attaquerent vigoureusement, mais ils furent reçus de même, & contraints enfin de se retirer.

CHARLES IX. 1569.

Pluviaut est blessé considerablement.

On battit ensuite quatre jours durant la tour de Pellet, mais avec moins de violence, parce que la poudre commençoit à manquer, & que celle qu'on devoit leur apporter des lieux voisins n'arrivoit point. D'ailleurs les assiégés, qui commençoient à avoir quelque espérance de faire lever le siége, travailloient jour & nuit à réparer les bréches, encouragés par les vives & fréquentes exhortations que Pluviaut leur faisoit de son lit, & par les assurances qu'il leur donnoit de jour en jour que la Noüe viendroit bien-tôt les secourir. Tout cela se passa dans le tems de la défaite de Strozzi, dont j'ai parlé ci-dessus; & la Noüe avoit alors fort peu de troupes. Cependant, comme il ne vouloit point abandonner ses amis, & qu'il étoit d'ailleurs vivement sollicité par François du Fou Baron de Vigean, il se mit en marche avec quatre cens chevaux & deux compagnies d'Infanterie, destinés pour garder la Rochelle, & avec le regiment de Saint-Megrin, mort depuis peu dans cette ville. Son dessein étoit d'entrer de très-grand matin dans Nyort, sans aucun ordre de marche: mais les mauvais chemins ayant empêché son Infanterie d'arriver au tems marqué, pour ne pas perdre son tems, il alla à Frontenai, où les compagnies de Cavalerie de Landereau, de Richelieu & de Dante s'étoient retranchées: il força le retranchement, & l'ayant fait attaquer par divers endroits en même tems, il leur tua environ deux cens cinquante hommes, & prit presque tous leurs bagages: puis ayant été averti que de Daillon leur envoyoit du secours, il se retira avec le butin qu'il avoit fait, marcha sans discontinuer, & se rendit enfin à Mosé.

La Noüe marche au secours des assiégés.

Ce succès encouragea les assiégés; & sur l'avis qu'ils eurent, que les assiégeans devoient les attaquer le lendemain avec toutes leurs forces, ils se préparerent de leur côté à les recevoir de bonne grace, se flatant que la Noüe ne manqueroit pas d'accourir promptement à leur secours avec de nouvelles forces. La bréche étoit grande en deux endroits; cependant

 Dail-

CHARLES IX. 1569.

Daillon se méfiant du succès, & croyant que les assiégés pourroient consentir à se rendre à des conditions avantageuses, il leur envoya trois Capitaines pour les inviter à un pour-parler. Le Gouverneur répondit fierement aux propositions de Daillon, qu'ayant reçu ce gouvernement du Prince de Bearn, Gouverneur de la Guyenne, dont le Poitou dépendoit, il ne pouvoit écouter aucune proposition sans son ordre; qu'ainsi il demandoit du tems pour en écrire aux Princes, & que cependant on pourroit faire une tréve. Les députés n'ayant rien obtenu, retournerent trouver Daillon, qui voyant qu'il n'y avoit rien à gagner par la négociation, fit mettre ses troupes en bataille après midi, & les fit monter à la bréche au bruit des tambours & des trompettes.

Les assiégés refusent d'en venir à un pour-parler.

La nuit d'auparavant les assiégés avoient arrêté les eaux de la Seure, par des bâtardeaux qu'ils avoient faits, & ils les avoient fait regorger de telle sorte dans le fossé par où il faloit que les assiégeans passassent, que les soldats en avoient jusqu'au nombril; ensorte qu'il leur fut impossible de garder leurs rangs, & qu'ils sortirent de-là en désordre, & peu en état d'assaillir vigoureusement. Ils ne laisserent pas de combattre avec beaucoup de bravoure: mais l'Enseigne de la compagnie du Général ayant été tué, ils perdirent courage, & se voyant accablés de feux d'artifice, d'huile, d'eau bouillante, & d'une grêle de pierres, ils commencerent à lâcher pied, après avoir perdu beaucoup de monde. Lorsqu'ils eurent repassé ce fossé plein d'eau, leurs Capitaines leur firent tant de reproches, qu'ils se trouverent disposés à retourner à l'attaque: mais il s'en trouva peu qui osassent rentrer une seconde fois dans le fossé, & tous ceux qui l'entreprirent furent tués. Le drapeau du Général, qui avoit été pris, fut porté dans la ville en grande pompe, & y causa une grande joye.

Assauts donnés inutilement à la place.

Le lendemain les assiégeans tinrent Conseil, pour delibérer si l'on continueroit le siége, ou si on le leveroit: le plus grand nombre étoit d'avis de le lever, les soldats étant rebutés, après avoir été tant de fois repoussés. D'ailleurs, de Daillon avoit été informé par ses espions, que Charles de Teligny étoit en chemin pour secourir la place, qu'il étoit accompagné de Charles de Mansfeld, frere de Wolrad, qui avoit quatre compagnies de Cavalerie Allemande, avec le regiment de Briquemaut & un corps de bonne Cavalerie. Malgré tout cela Puigaillard, qui étoit arrivé nouvellement de l'Anjou, & qui comptoit sur la valeur de ses troupes qui étoient toutes fraîches, fut d'avis de tenter encore un assaut avant que le secours arrivât. Cependant les assiégés étoient animés par tous les avantages qu'ils avoient remportés, & par l'espérance d'un secours prochain; au lieu que la vigueur des assiégeans étoit extrêmement ralentie: de sorte que les troupes de Puigaillard, toutes fraîches qu'elles étoient, se ressentirent du découragement de leurs compagnons, & qu'au lieu de combattre avec cette bravoure qu'on en attendoit, elles se retirerent bientôt, & presque avec ignominie. Les Royalistes perdirent plus de quatre cens hommes à ce siége: du côté de la ville on n'en perdit qu'environ cinquante.

Dail-

Daillon fit plier bagage le 3. (1) de Juillet, & craignant d'être attaqué dans sa retraite, ou par la garnison, ou par de Teligny, qui venoit au secours de la ville, il marcha en bataille, & arriva le même jour à Cherveux, & le lendemain à Saint-Maixant. D'Onoux y resta avec son regiment, & avec deux grosses piéces de canon & deux coulevrines. Du Lude passa de-là à Lusignan, où il mit six canons, & ayant confié à Guron & à des Cluseaux son frere la garde de ce château, qui est le plus fort du païs, il y laissa la Paillerie avec quatre compagnies de Fantassins, & s'en retourna à Poitiers. Teligny n'arriva à Nyort qu'après la levée du siége; il alla voir Pluviaut, qui gardoit encore le lit, & après l'avoir consolé, & fait de grands éloges du courage & de la fermeté de la garnison & des habitans, il s'en retourna.

CHARLES IX. 1569. Levée du siége.

Coligny ayant été informé dans le même tems, qu'il y avoit dans Châtelleraut beaucoup de gens qui favorisoient en secret le parti Protestant, il y envoya la Loüe, avec un petit corps de troupes choisies. Son arrivée ayant jetté le trouble dans toute la ville, le Gouverneur, nommé de Villiers, traita avec lui, & promit de lui remettre la place pour le Prince de Navarre, à certaines conditions. La chose s'exécuta le 12. de Juillet, & tandis que Villiers sortoit par une porte, la Loüe entra par l'autre. C'est à-peu-près de la même manière que Coligny prit Lusignan d'emblée: il fit semblant de vouloir assiéger Saint-Maixant; mais ayant passé au-delà, il marcha droit à Lusignan, qui est à cinq lieuës de Poitiers, & s'en rendit maître. De Guron se retira dans le château avec ses gens, & emporta avec lui tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville.

Châtelleraut se rend aux Protestans.

Le château de Lusignan est situé sur un roc escarpé & fort large: du côté qui regarde la campagne, il est entouré de deux murailles, si fortes & si épaisses, qu'elles sont presque à l'épreuve du canon, & le fossé est si profond, que quoiqu'il soit commandé par les hauteurs voisines, il est cependant très-difficile d'en approcher. Du côté de la ville, il y a trois murailles & deux fossés. La plûpart des Gentilshommes & des habitans du voisinage, ayant toûjours regardé cette forteresse comme imprénable, s'y étoient retirés avec leurs enfans & tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & s'y croyoient beaucoup plus en sûreté qu'à Poitiers. Mais par malheur, cette place, qui étoit très-bien fournie de canon & de toutes sortes de munitions, manquoit d'hommes, & quoiqu'on y eût mis quatre compagnies pour la garder, à peine s'y trouva-t-il cent soldats.

Dans cet état, un Vendredi 15. de Juillet, Coligny, ayant fait venir de Taillebourg & de la Rochelle deux grosses piéces de canon, & quelques piéces de campagne, semblables à celles que les Allemans menent avec eux, fit faire une batterie sur une hauteur qui commandoit la place, & qui étoit toute couverte de taillis, au milieu desquels on plaça des Mousquetaires qui faisoient un feu continuel sur le château. La bréche étant grande, on résolut d'y donner l'assaut. L'entreprise étoit perilleuse, parce

Siége & prise du château de Lusignan.

(1) La Popelinière l. 17. p. 105. dit, que le Comte du Lude leva son camp un Samedy 2. de Juillet. *Editeur Anglois.*

CHARLES IX. 1569.

ce qu'on n'y pouvoit monter qu'à découvert. De Piles se chargea de l'attaquer avec son regiment : Briquemaut & Guy Philippe de la Fin de Beauvoir la Nocle, eurent ordre de le soutenir avec leurs compagnies de Cavalerie. Coligny donna ordre à du Breuil & à Rouvrai de se couvrir de leurs boucliers, & d'approcher le plus près qu'ils pourroient, pour reconnoître si le mur étoit bien rasé. Du Breuil fut accablé sous des ruines, qu'un coup de canon tiré imprudemment par les assiégeans fit ébouler sur lui. Rouvrai, dangereusement blessé, retourna dire à Coligny, que le mur n'étoit pas assez rasé ; ainsi les canonades recommencerent. Enfin la garnison étant accablée par une grêle de Mousqueterie, & tellement effrayée qu'elle n'osoit plus paroitre à la bréche, & d'ailleurs la Paillerie ayant été emporté & mis en piéces par un coup de canon, l'effroi & le desespoir de la garnison furent si grands, qu'ils capitulerent le 21. de Juillet, & rendirent à Coligny cette forteresse, qui avoit été regardée jusqu'alors comme imprénable, & que les Anglois avoient autrefois attaquée inutilement. Quatre jours après, la garnison & les habitans sortirent, & la capitulation fut gardée tres-exactement : cet exemple mit fin aux vengeances particulieres, & aux massacres alternatifs qui s'étoient faits jusques-là. On mit dans cette forteresse François de Pons Baron de Mirembeau, avec deux compagnies d'Infanterie.

Expéditions des Protestans sur mer.

Pendant que la guerre se faisoit ainsi par terre, on ne se tenoit pas à rien faire sur la mer. La Tour, à qui le Prince de Condé avoit donné le commandement de sa flote, ayant été tué à Jarnac. Jean Sore, qui lui succeda dans cet emploi, alla croiser sur les côtes de Bretagne, & prit, après un rude combat donné à la vûë de Brest, quelques navires Portugais : les ayant menés à la Rochelle, il y débarqua environ cinquante Anglois qu'il avoit sur son bord, & qui étoient très-habiles pour les mines & pour tous les ouvrages qui servent aux attaques & à la défense des places ; ce qui leur fut fort utile dans la suite. Ayant depuis équipé vingt bâtimens, il donna à l'Amiral le nom de *Prince de Condé*, & se remit en mer pour faire le métier de Corsaire.

Prise de quelques places apartenantes à l'Amiral de Coligny.

Cependant la guerre étoit allumée dans toutes les parties du Royaume. Châtillon sur Loing, dont l'Amiral Gaspard de Coligny portoit le nom, étoit gardé par Gigon, au nom de ce Seigneur. Au mois de Mai précedent, Sarra Martinengo s'en étant approché, à la priere de du Tillet, Greffier en chef du Parlement, avec quelques troupes qu'il avoit tirées de la Bussiere, qui est un château du voisinage, Gigon mit le feu à la ville : le vent ayant poussé la flamme dans le château, il le rendit, à condition de sortir vie & bagues sauves. Il se retira ensuite avec toute sa famille à Montargis, où tous les Religionaires qui vouloient vivre en paix, avoient un azile assuré, par la protection de Renée de France (t) Duchesse de Ferrare. Il avoit aussi tiré parole de Martinengo, que l'on conserveroit les meubles magnifiques de Châtillon, qui étoient en grand nombre, & qu'on les laisseroit

(t) Fille de Louis XII. mariée au Duc de Ferrare, & qui revint en France lorsqu'elle fut veuve.

feroit dans le château : mais malgré cette parole donnée, on les enleva le mois de Juillet suivant pour les mener à Paris, où ils furent vendus à l'encan. Château-Renard, apartenant au même Seigneur, fut aussi pris par composition, par Tristan de Rosteing, que le Roi y envoya. Ce poste étoit entre les mains d'un Italien nommé Fretini, qui, à la faveur de cette retraite, pilloit & voloit impunément sur le chemin de Lyon.

CHARLES IX. 1569.

Après la défaite de Strozzi, Louis de Blosset, surnommé communément le Begue, étant venu avec quelques soldats a Regeane, château de l'Evêque d'Auxerre, qu'il avoit surpris depuis peu, il s'y trouva tout d'un coup assiégé par les garnisons d'Auxerre, de Villeneuve & de Joigny. Comme elles ne lui donnerent pas le tems de se fortifier ni de se reconnoître, il se sauva, non sans peine, avec un petit nombre de ses gens; tous les autres furent, ou massacrés sur le champ, ou réservés pour perir par de longs & cruels supplices. Il y en avoit un parmi eux, que l'on appelloit Cœur de Roi, qui étoit très-haï dans le païs, à cause des courses fréquentes qu'il y faisoit : la populace le mit en piéces, lui arracha le cœur du ventre, le porta dans toutes les places de la ville, le mit à l'enchere, & ensuite le fit griller sur les charbons. Il y en eut même qui poussérent l'inhumanité jusqu'à en manger. Dans le même tems Matignon (1), Lieutenant général de la basse-Normandie, se rendit maître de Lassai, petite place du Maine, qui apartenoit à Jean de Ferrieres Vidame de Chartres. Ce fut le Capitaine Lago, Gouverneur du château de Caën, qui lui amena du canon pour ce siége. Dès qu'il fut arrivé, la Roche, qui commandoit dans Lassai, se rendit. Matignon prit ensuite la Ferté-au-Vidame dans le Perche, & y mit une bonne garnison. Cette place est située au milieu d'un marais & très-forte.

Louis de Blosset surpris à Regeane.

Pendant que tout cela se passoit dans le Maine, Louis Prevôt de Sansac vint par ordre du Duc d'Anjou se camper le 6. de Juillet devant la Charité, avec 7000. hommes de pied, qu'il rassembla des garnisons de Nevers, de Bourges, de Gien & d'Orleans, & quelques détachemens de Cavalerie. Cette ville, dont Guerchy étoit Gouverneur, étoit d'une grande consequence pour les Religionaires, à cause du pont qu'elle a sur la Loire. Ainsi il importoit beaucoup au Roi qu'on la leur enlevât, & qu'on leur ôtât le moyen de passer de la Guyenne dans les Provinces qui sont en deçà de la Loire. On commença par battre la porte de Paris, & on y eut bien-tôt fait une fort grande bréche : mais comme il étoit très-difficile d'y aborder, on fut d'avis de transporter la batterie d'un autre côté, & de battre la tour de Barby, qui est vis-à-vis de la porte de Nevers, & de l'autre côté de la ville. On eut soin auparavant de jetter une partie de l'Infanterie dans les vignes, dont les côteaux des environs sont couverts. François de Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orleans, étoit logé dans un fauxbourg de l'autre côté de la Loire, sur le chemin de Bourges. Il avoit-là quelques piéces de canon, qui battoient à revers l'endroit que Sansac faisoit battre en bréche de l'autre; mais il le changea de

Siége de la Charité par les troupes du Roi.

(1) Jaques Goyon.

Charles IX. 1569.

de place, & il le pointa sur une hauteur au dessus du moulin, pour tirer dans une vallée qui est au-delà de la Loire, & ruiner la tour qui étoit auprès de la porte de Saint-Pierre. C'étoit Renty qui défendoit ce côté-là; comme la batterie faisoit peu d'effet, on la dressa contre la tour qui est auprès de la porte de Nevers. le mur fut en un moment renversé des deux côtés; mais la tour, qui étoit d'une structure très-solide, ne fut point endommagée. Cependant, après avoir fait reconnoître la bréche, l'assaut fut résolu; on y monta avec beaucoup d'ardeur, & l'on y combattit vivement de part & d'autre: mais comme les assiégés avoient fait un fossé derriere la bréche, & qu'ils avoient des retranchemens des deux côtés, d'où ils incommodoient fort les assaillans, Sansac fut forcé de faire retraite. Il y eut dans cette action environ 100. hommes tués, tant d'un côté que de l'autre. Guerchy tua de sa main Ravetot, au milieu du marché, parce qu'il troubloit la discipline militaire. Les troupes du Roi avoient déja perdu plus de cinq cens hommes.

Assaut repoussé.

Il leur arriva encore un autre malheur qui les consterna extrêmement. Un soldat, qui s'enfuyoit, jetta imprudemment sa mêche allumée dans un baril de poudre: le feu y prit au même instant, & s'étant communiqué aux autres barils voisins, tout sauta en l'air avec un si épouvantable fracas, que tous les soldats qui étoient aux environs s'enfuirent, les uns d'un côté les autres de l'autre: il y en eut même qui furent jettés par la force du feu de l'autre côté de la riviere, & qu'on y vit avec horreur brûler & se consumer dans les sables.

Le siége est levé.

Sansac ayant recommencé à battre la place, pour élargir la bréche & raser davantage le mur, il se répandit tout d'un coup un bruit dans l'armée, que les Protestans marchoient au secours de la ville, & qu'ils n'étoient pas éloignés. L'émotion fut si grande parmi les troupes Catholiques, qu'il fut impossible aux Officiers généraux de les faire rester. D'Orbate même ayant voulu montrer plus de sévérité que les autres, fut tué par ses propres soldats. Ainsi, le siége fut levé avec beaucoup de désordre, un mois après qu'on l'eut entrepris. Quelque tems après, Blosset & le Capitaine Bois vinrent à la Charité par l'ordre de Coligny. Guerchy fortifié par leur arrivée, se rendit maître de Donzy, qui étoit un poste avantageux pour faire venir des vivres dans la ville, & il y mit Bois avec une garnison. Il soûmit tout de suite Pouilly, Saint-Leonard, Antrain, & tout le païs des environs. Mais Sansac étant revenu avec de nouvelles troupes, mit le siége devant Vezelai.

Expéditions & succès de Montgomery dans la Guyenne & dans le Bearn.

Cependant Montgomery, que la Reine de Navarre avoit envoyé en Guyenne avec deux cens chevaux, s'étant joint aux troupes des Vicomtes, faisoit de grands progrès. Dès qu'il fût à Castres, les Religionaires de Gaillac, de Rabasteins, de S. Antonin, de Montauban, de Castelnaudary & de Foix, qui le regardoient comme un grand Capitaine, se rendirent en foule auprès de lui: il fut encore joint par le Vicomte de Caumont, qui s'étant emparé l'année précedente du païs de Foix, & en ayant été depuis chassé par Maillet, s'étoit retiré dans les Pyrenées. Outre

tre cela de Montamart, Gouverneur de Bearn pour la Reine de Navarre, lui amena cinquante chevaux d'élite & autant de Mousquetaires. Il se mit en marche avec tout ce monde sans bagages; & comme il passoit à Puilaurent, il trouva quelque Cavalerie, commandée par Negrepelisse, qui voulut s'opposer à sa marche. Il y eut un combat fort vif; mais cela ne l'empêcha pas d'entrer dans le Comté de Foix, de passer la Garonne à S. Gaudens, & ensuite la Riege(1), d'où continuant sa marche par de long détours & par des chemins très-embarassés, il descendit dans le païs de Bigorre, & investit tout d'un coup la ville de Tarbes, qui est située aux pieds des Pyrenées, près des sources de l'Adour, dans un lieu fort agréable & arrosé de belles eaux. Malgré la résistance vigoureuse de la garnison & des païsans, qui s'opiniâtrerent à attendre le secours que de Montluc leur avoit promis, il la prit d'assaut, & la saccagea. Par la diligence qu'il fit, il évita de Damville, de Montluc, de Bellegarde, Scipion de Vimercat, & de Negrepelisse, qui venoient contre lui avec quatre mille Fantassins & huit cens chevaux, & tout de suite il fit une irruption dans le Bearn, que Jean de Lomaigne de Terrides, Capitaine de grande réputation, avoit presque entierement soûmis. Le Duc d'Anjou l'avoit chargé de cette expédition dans le tems que l'armée du Roi étoit dans le Poitou & dans la Saintonge, & il lui avoit donné pour cela un bon corps de troupes Gascones, persuadé que cela feroit une grande diversion, & que la Reine de Navarre ne manqueroit pas d'envoyer une partie de ses troupes pour défendre son propre païs. De Lomaigne, après s'être rendu maître d'Ortez & de Pau, étoit occupé au siége de Navarrins. Les Rois de la famille d'Albret avoient donné à cette place le nom du Royaume qu'ils avoient perdu; & Henri d'Albret, pere de la Reine de Navarre, avoit eu soin de la fortifier avec de bons bastions à la moderne, & n'avoit rien épargné pour cela. Il y avoit déja deux mois que le siége duroit, & qu'on battoit la place avec trois piéces de canon, que de Terrides avoit fait venir d'Acqs & de Bayonne; & quoique Bassillon, qui y commandoit pour la Reine, se défendît très-bien, la place commençoit à être fort pressée. Mais dès que de Terrides eût appris l'approche de Montgomery, il fut si étonné, qu'il fit aussi-tôt plier bagage & se retira en hâte à Ortez avec son canon, accompagné de Sainte-Colombe, Gentilhomme des plus considerables du païs. Montgomery l'y poursuivit aussi-tôt. C'étoit au commencement du mois d'Août: après quelque combat, s'étant rendu maître des fauxbourgs & de la ville, il y trouva du canon, qu'il fit à l'instant braquer contre le château, afin que l'ennemi fuyant & effrayé n'eût pas le tems de se reconnoître. En effet, de Terrides fut fort étonné de voir toute la ville en feu, & que la basse-cour du château commençoit à être embrasée. De Serignac, son frere, qui suivoit le parti des Protestans, étant venu le trouver de la part de Montgomery, & l'ayant menacé qu'on ne feroit aucun quartier s'il ne se rendoit, il commença à capituler. De Sainte-Colombe, & six autres Che-

Montgomery fait lever le siége de Navarrins à Terrides.

Il le poursuit & l'oblige à se rendre.

(1) Ou l'*Ariege*, ou l'*Auriege*.

CHARLES IX. 1569.

Chevaliers de l'ordre du Roi, furent compris dans les articles de la capitulation, & on leur promit la vie, sur la parole que donna de Terrides, que le frere de Montgomery, qui avoit été pris à Saint-Eloi, seroit mis en liberté. Le Vicomte de Caumont fut chargé de mener en lieu de sûreté la garnison & les Officiers. Mais on retint Sainte-Colombe, Pordeac, Gohas & Favas: la Reine de Navarre les fit mourir, sous prétexte qu'étant leur Souveraine (car elle prétendoit l'être de Bearn) ils étoient coupables de rebellion. Mais il est certain que le Bearn a fait autrefois partie de la France, & qu'on l'a compté entre les Sénéchaussées qui étoient du ressort du Parlement de Toulouse: il est vrai que nos Rois ont donné ce païs en toute Souveraineté aux Princes de la maison d'Albret, pour recompenser leur fidélité à l'égard de la France, & les consoler de la perte de leur Royaume de Navarre, dont les Rois d'Arragon se sont emparés de notre tems.

Pendant ce tems-là Montluc s'étoit avancé jusqu'à Aire, (ville épiscopale qui a pris le nom de la riviere sur laquelle elle est située) & ensuite jusqu'à Saint-Sever pour secourir de Terrides; mais la jalousie s'étant mise entre eux, & l'un ne voulant rien ceder à l'autre, de Terrides, pendant la contestation, perdit ses troupes, & fut pris lui-même. Pau fut abandonné dans le même tems par Peré, qui y commandoit pour le Roi. Cet homme s'étoit attiré la haine de tout le païs, pour avoir fait mourir quelques Ministres Protestans, pour avoir menacé Pierre Viret d'un pareil traitement, & avoir fait pendre un Président & un Conseiller du Parlement. Bassillon, qui avoit si bien défendu Navarrins, se croyant mal recompensé, ou espérant que le Roi lui feroit un meilleur parti que la Reine de Navarre s'il quittoit le service de cette Princesse, fut soupçonné d'avoir quelque intelligence avec Montluc; & là-dessus il fut tué par Marchastel & par la Motte-Pujols, de l'aveu de Montgomery, & traîné comme traître dans toutes les ruës par les goujats & par les valets de l'armée. Montgomery mit dans Navarrins Serignac, frere de Terrides, avec une forte garnison.

Bassillon soupçonné de trahison & tué.

Ce qui se passe en Guyenne.

Montluc ne voyant plus rien à faire de ce côté-là, songea à d'autres projets, & appella en Guyenne Damville, à qui le Roi avoit donné le commandement général de ses troupes, non seulement dans le Languedoc, dont Damville étoit Gouverneur, mais en Provence, en Dauphiné & dans la Guyenne même. Il n'y fut pas plutôt, que Montluc, qui ne pouvoit souffrir de compagnon, & bien moins encore de supérieur, se brouilla avec lui, comptant que le Roi lui ôtoit tout ce qu'il donnoit à Damville. Le dessein de Montluc étoit, de porter la guerre au-delà de l'Adour, & celui de Damville, de retourner en Languedoc, où le Parlement de Toulouse le prioit de revenir. Ainsi on ne fit rien de considérable. Cependant Montluc voulant faire quelque chose, pria Damville de lui prêter les dix compagnies d'Infanterie que commandoit Savignac; & ayant pris avec lui Gondrin Seigneur de Montespan, Tilladet, Arnai, de l'Arboux, de la Chapelle Lozieres, de l'Estang & Castella, tous Officiers de remarque, il forma le dessein de se rendre maître du Mont-de-Mar-

Marsan, situé sur le Midou (1), où il y avoit toute sorte de provisions en abondance; c'étoit Favas de Saint-Macaire qui commandoit dans la place pour la Reine de Navarre. CHARLES IX. 1569.

Prise du Mont-de-Marsan par Montluc.

Montluc étant parti de Saint-Maurice, avec Mathurin de l'Escut de Romegas, Chevalier fameux par ses expéditions dans la mer Orientale, & s'étant approché de la ville, prit d'abord les fauxbourgs par escalade. La partie de la ville qui est située de ce côté-là & en deçà de la riviere, est fortifiée d'une très-bonne muraille; la plus considerable partie de la ville est au-delà de la riviere, & separée par elle de la premiére partie dont je viens de parler. Au-delà de la seconde est la citadelle, qui fait comme une troisiéme ville. Après la prise des fauxbourgs, les assiégeans se posterent sur le pont, & firent porter quantité de fascines pour brûler la porte de la ville. Mais le feu qu'on fit sur eux d'une tour voisine, les incommoda tellement, qu'ils furent obligés de se retirer sans rien faire. Montluc ayant fait ouvrir quelques maisons qui étoient bâties sur le bord de la riviere, & ayant trouvé un gué, envoya des soldats d'élite pour passer de l'autre côté du fleuve, avant que la garnison eût achevé de se retrancher sur l'autre bord, & d'en rendre l'approche impossible aux Catholiques, par le moyen de tonneaux pleins de terre qu'ils commençoient déja à ranger le long de la riviere: en quoi il y eut plus de bonheur que de prudence. Car comme il y avoit aux fenêtres des maisons qui étoient en deçà, un grand nombre de nos gens qui tiroient sans cesse sur tout ce qui paroissoit de l'autre côté, ceux que Montluc avoit détachés passerent sans être inquietés, & étant suivis par d'autres, qui passoient continuellement, ils se trouverent en si grand nombre, qu'ils se rendirent maîtres de cette seconde ville, saisie d'effroi, & obligerent Favas à se retirer dans le château avec sa garnison. Montluc fit aussi-tôt pointer l'artillerie pour le battre: le Gouverneur n'ayant aucune espérance de secours, battit la chamade. Dans le tems qu'on disputoit sur les articles de la capitulation, Montluc fit dire aux troupes de tenter de surprendre le château, pour venger la mort de tant de braves gens que les Protestans avoient cruellement massacrés dans le Bearn, & leur ordonna de ne point faire de quartier. Ils l'entreprirent, & la chose réüssit: car ayant planté des échelles du côté de la campagne, ils eurent le tems, pendant qu'on disputoit sur les conditions, d'entrer dans le château & de s'en rendre maîtres. Le soldat furieux tua tout ce qui se trouva devant lui; de Savignac le jeune & Fabien de Montluc eurent bien de la peine à sauver Favas, avec un petit nombre d'autres. Il y en eut qui se jetterent par les fenêtres pour se sauver; mais ils furent arrêtés par la Cavalerie.

Après la prise de cette place, Damville retira les troupes qu'il avoit prêtées à Montluc, & étant retourné en Languedoc, il investit Mazeres, dont le siége fut long & meurtrier. Pour Montluc, il prit son chemin du

(1) M. de Thou dit, situé *sur la même riviere*, c'est-à-dire l'Adour, dont il venoit de parler; mais il se trompe: il est vrai que le Midou tombe dans l'Adour un peu au dessous du Mont de Marsan.

CHARLES IX. 1569.

du côté de Nogarol, & retourna à Leytoure, ayant laissé Gondrin à Euse avec sa compagnie de Cavalerie & un regiment d'Infanterie de nouvelles levées; mais dès que Montgomery parut, il abandonna ce poste. On mit aussi une garnison à Fleurance en Languedoc.

Divers succès de part & d'autre.

Pendant ce tems-là le Capitaine Arnai faisoit le dégât aux environs de Nerac. Montluc le fit avertir de se retirer à Ausch; il ne suivit point son conseil, & s'en trouva mal: car ayant été surpris par le Vicomte de Caumont, il fut taillé en piéces avec son arriere-garde qu'il conduisoit. D'un autre côté Coulans, qui commandoit pour les Princes dans les montagnes du Languedoc, surprit & pilla dans le Vivarais l'Abbaye de Bonnefoi, qui est très-forte par son assiete, & très-riche; il y mit cinquante hommes en garnison, sous les ordres de Tialet & de Charrieres: mais avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier, Pierre de Châteauneuf de Rochebonne, Gouverneur du Puy en Velai, y marcha à la hâte avec une troupe de gens ramassés, & ayant investi la place, il s'en rendit maître par composition. Malgré le traité, il fit massacrer toute la garnison, à la réserve de Tialet.

Cruautés exercées à Orleans contre les Protestans.

Ce que le peuple en fureur fit contre les Religionaires d'Orleans est incomparablement plus inhumain. Le Lieutenant général, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de la ville, les fit tous mettre en prison, hommes & femmes, sans distinction. Une partie fut enfermée dans ce qu'on appelle la Maison des quatre coins, & le reste dans la tour de Martin-ville. Le 21. d'Août le peuple, excité par un fanatique, attaqua ces prisons, & égorgea tout ce qui s'y trouva: mais n'ayant pû entrer dans celle de la tour, ils y mirent le feu. Une grande partie de ceux qui étoient dedans furent brûlés; les autres s'étant jettés par les fenêtres, ou se tuerent en tombant, ou furent massacrés à coups d'hallebardes par la populace dont la maison étoit investie: plus de cent personnes y perdirent la vie. On ne fit aucun quartier aux femmes, non plus qu'aux hommes. La plûpart des Protestans, effrayés de cet accident, se retirerent à Montargis, pour y joüir de l'azile que la Duchesse de Ferrare leur y avoit procuré. Mais quelque tems après, ils eurent ordre du Roi d'en sortir, malgré la protection de cette Princesse, qui en fut vivement piquée. Heureusement pour eux, du Bec Seigneur de Bourry, étant arrivé dans ces quartiers avec cinq cornettes de Cavalerie, les emmena, sans qu'on leur fit aucun mal. Une partie se retira à Sancerre, & le reste à la Charité.

Prise d'Aurillac par les Protestans.

Quelque tems auparavant Aurillac, ville d'Auvergne, avoit été surpris; voici comme cela arriva. La Roche & Bessonniere ayant remarqué que les habitans avoient muré la porte qui donne sur la riviere, & qu'ils n'avoient laissé qu'un guichet, qui se fermoit en dedans & en dehors par deux portes de bois, ils percerent avec une tarriere la porte qui étoit en dehors, & jetterent par ce trou environ cent livres de poudre entre les deux portes de bois: ayant rebouché le trou, & fait de loin une traînée de poudre, ils y mirent le feu. L'effet en fut si terrible, que non seulement les portes de bois sauterent en l'air, mais que la porte même, que l'on avoit murée & une grande étenduë de mur en fut renversée. Ils se

se jetterent dans la place par cette bréche, au nombre de cent cinquante, & ayant tué environ six vingt bourgeois, qui, reveillés par ce bruit effroyable qu'on avoit entendu au milieu de la nuit, avoient pris les armes & étoient accourus dans les ruës, ils mirent le reste en fuite, & s'emparerent de la place. Les églises, & sur-tout le monastere de Saint-Pierre, furent ruinés avec une fureur barbare, comme c'étoit la coûtume alors. Sur l'avis qu'en eut Saint-Heran, Gouverneur de la Province, il y accourut avec une troupe de soldats choisis, se flatant que la garnison, qui n'avoit pas eu le tems de se fortifier, se rendroit dès qu'il paroîtroit : mais quand il les vit résolus à se défendre, comme il se sentoit trop foible pour les forcer, il s'en retourna à Saint-Flour, sans avoir rien entrepris. CHARLES IX. 1569.

D'un autre côté Coligny, après la prise de Lusignan, fit marcher le 22. de Juillet son avant-garde vers Jaseneuil, & le lendemain il envoya toute son Infanterie à Quinçay, à une bonne lieuë de Poitiers. Sur ces entrefaites, Couhé, qui avoit été surpris peu de tems auparavant par les troupes du Roi, fut repris par Saint-George de Verac, Seigneur du lieu. La garnison, après s'être défenduë quelque tems, y fut brûlée avec le château, où le feu consuma tout, on ne sçait s'il y prit par accident, ou si ce fut la garnison qui l'y mit par désespoir. Sanzai, Vivonne, Montreuil-Bonin, & diverses autres places des environs, qui étoient avantageuses pour assurer les convois, furent prises par composition : quatre jours après, Coligny alla camper auprès de Poitiers. Son premier dessein avoit été de se rendre maître de Lusignan, de Saint-Maixant, & de Mirebeau, qui est du bailliage de Saumur, afin que devenu maître de la Province par la prise de ces trois villes, il en pût tirer de mois en mois des subsides considerables, pour faire subsister son armée & pour entretenir de bonnes garnisons dans les places qu'il avoit conquises. Il vouloit ensuite aller à Saumur, qui n'est fortifié ni par l'art, ni par la nature, & qui est pourtant d'une grande importance, à cause du pont qu'elle a sur la Loire. Son dessein étoit de bien fortifier ce pont, afin d'avoir à l'avenir un passage sûr pour penétrer dans les Provinces voisines de Paris & de la Cour. Il voyoit que c'étoit à la Cour & dans la capitale du Royaume que se formoient les desseins, & où l'on trouvoit les fonds nécessaires pour continuer la guerre; qu'enfin il n'y avoit point de paix à attendre tandis que la guerre se feroit loin de-là; qu'il faloit donc s'en approcher, pour faire desirer la paix au Roi & au peuple de Paris : mais la prise de Lusignan, & six piéces de canon qu'il y trouva, lui firent changer de résolution. Flaté des heureux succès de sa campagne, il crut qu'il pourroit se rendre maître de Poitiers, dont il croyoit les habitans en petit nombre. Il marcha donc de ce côté-là, contre l'avis de plusieurs de ses amis.

Couhé repris par les Protestans.

Poitiers, capitale de la Province, est une ville dont l'enceinte est très-grande; bâtie sur le penchant d'une montagne, elle est entourée de tous côtés de collines escarpées qui commandent la ville, & qui n'en sont separées que par une vallée fort étroite : ensorte que des Mousquetaires peuvent

Siége de Poitiers par Coligny.

CHARLES IX. 1569.

vent tirer à couvert sur les troupes de la ville, vers un endroit qui est fort bas. Il est vrai que, du côté de la porte de la Tranchée, cette vallée s'élargit & forme une plaine assez étenduë. Le Clain, qui vient du Limousin, baigne le pied de la montagne entre le Midi & le Levant; & passant à la droite de la porte de la Tranchée, il se partage en plusieurs canaux, & forme quelques Isles également agréables & utiles aux habitans. Il se separe encore en deux bras au dessous du rampart auprès de l'église de Saint-Cyprien (1) : l'un des bras coule au pied des murs; l'autre s'en écarte, & vient rejoindre le premier au pont Joubert, & traversant ensuite le pré l'Abbesse, entre le fauxbourg de Rochereuil & le château triangulaire que Jean Duc de Berry frere de Charles-V. bâtit en cet endroit, il sort de Poitiers, & va se jetter dans la Vienne auprès de Châtelleraut. Au-delà du château, & dans l'endroit le plus bas de la ville, il y a le fauxbourg Saint-Ladre (2), qui est fort grand : de-là jusqu'à l'église de Saint-Hilaire, qui regarde le Couchant & le Septentrion, est la basseville qui n'est pas moins grande que la haute. Au pied des murs de ce côté-là est l'étang de Saint-Hilaire, coupé en deux par le pont Achard, d'où l'on peut monter par un chemin fort roide à la porte de la Tranchée.

Le Comte du Lude n'ayant pu prendre Nyort, étoit revenu à Poitiers avec ses trois freres. René Abbé des Châteliers, François de Sautrai, & François de Briançon : il avoit outre cela avec lui Philippe de Volvire Seigneur de Ruffec, Jean le Jay Seigneur de Boisseguin, Guillaume de Haultemer Seigneur de Fervaques, d'Argence, de la Beraudiere Sieur du Rouet, Lieutenant de la Trimouille, & d'autres Chevaliers de l'Ordre, avec quelques Capitaines de Cavalerie : ses Officiers d'Infanterie étoient Passac, la Prade, la Vacherie, le Lys, Bois-verd, Bonneau, Boislande, Jarrie, & quelques antres; & de plus six compagnies de la bourgeoisie, qui avoient chacune leur Capitaine, sous les ordres de Jean de la Haye, Lieutenant général en la sénéchaussée de Poitou, homme actif, & plus ambitieux qu'il ne convenoit à son état; ce qui fut enfin cause de sa ruine. Il fit un journal du siége qu'il publia sous un nom emprunté (3). Le Duc d'Anjou avoit eu soin de pourvoir à la sûreté de la place, en y envoyant une compagnie de Cavalerie Allemande, deux cens chevaux Italiens sous la conduite d'Angelo Cesi & de Jean des Ursins, & trois cens Mousquetaires à cheval, commandés par Paul Sforze, frere du Comte de Santafiore; ensorte qu'il y avoit dans Poitiers douze cens chevaux. Comme le château n'étoit pas bien fort, le Comte du Lude y fit faire un nouveau bastion, afin qu'il fût hors d'insulte, & qu'il pût se défendre pendant quel-

(1) La Popeliniere met, *près la porte Saint-Cyprien*.

(2) Ou *de S. Lazare*.

(3) Il a fait un journal du siége de Poitiers, où il nous apprend qu'il est Gentilhomme, & que d'Agent des affaires de Madame de la Roussiere-Girard étant devenu son mari, elle l'avoit mis en état d'acheter la Lieutenance générale de la Sénéchaussée du Poitou. Voilà ce que M. de Thou appelle ici *Prætor*.

quelque tems. Il y avoit un corps de troupes au pont Achard, & l'on fortifia Saint-Hilaire.

Le Duc d'Anjou ayant appris que Lusignan étoit assiégé, envoya le Duc de Guise avec Charles Marquis de Mayenne son frere. Le premier étoit déja au rang des grands Capitaines, tant par son propre mérite, que par la grande réputation de son pere. Comme ils apprirent en chemin que Lusignan s'étoit rendu, pour ne pas s'en retourner sans rien faire, ils se jetterent tous deux dans Poitiers le 22. de Juillet, suivis de Melchior Desprez de Montpezat, de René de Rochechouart-Mortemart, de Paul Chabot de Clairvaux, de Philippe de Château-briant Seigneur des Roches-Baritaut, du jeune Clermont, & de plusieurs autres Seigneurs de haute naissance. Leur arrivée réleva extrêmement le courage des habitans consternés, & les disposa à soutenir le siége avec vigueur.

CHARLES IX. 1569.

Le Duc de Guise, avec plusieurs Seigneurs, se jette dans Poitiers.

Les deux jours suivans se passerent en escarmouches; il y eut quelques habitans qui furent maltraités par Lasin & par de Piles, qui les poursuivirent jusqu'au fauxbourg Saint-Ladre : les assiégeans de leur côté furent mis en déroute dans un combat très-vif, qui se donna sur le bord de l'étang de Saint-Hilaire, où ils étoient sous le feu de deux piéces de canon de la ville qui tiroient sans cesse sur eux. Le lendemain, François de Casillac de Sessac, Lieutenant du Duc de Guise, s'étant avancé jusqu'au village de Saint-Marne, avec un détachement de Cavalerie, où étoient de Guitinieres, de Bois-jourdain & Jean des Ursins, & ayant surpris les ennemis accablés des travaux de la veille, & si las qu'ils ne pouvoient presque se remuer de leurs lits, il en tua un grand nombre: en s'en retournant, il trouva sur son chemin Briquemaut & Mandolfe, Lieutenant de Jean de Buech; il les mit en déroute, & Mandolfe demeura sur la place. Cela obligea les assiégeans à tirer un fossé de ce côté-là pour empêcher les sorties, & Coligny en donna la garde à Blacons.

Il y avoit environ six mille combattans dans Poitiers, tant étrangers qu'habitans, nombre bien petit pour défendre une ville d'un si grand circuit, contre une armée tres-nombreuse: mais s'il eut été plus grand, les provisions de guerre & de bouche auroient bien-tôt manqué; au reste, l'évenement fit voir qu'il étoit assez grand pour soutenir un long siége. Il y avoit dans le château six grosses piéces de canon, deux petites, & plusieurs autres piéces dont on ne faisoit aucun usage; mais dans cette occasion on trouva le moyen de les faire servir. On avoit outre cela quantité de feux d'artifice, de pots à verser de l'huile bouillante, de cercles de feu, de poix, de bitume, & d'autres matières inflammables; de chevaux de frise & de chaussetrapes, pour jetter dans les endroits par où les ennemis pourroient approcher.

Etat de défense de cette ville.

Le premier jour d'Août faisoit trembler les habitans superstitieux; parce qu'il y avoit sept ans qu'à pareil jour la ville avoit été prise & saccagée par le Maréchal de S. André, ayant été livrée par Pineau, qui commandoit dans la citadelle. Ce jour-là les assiégeans disposerent leurs batteries: ils en dresserent une de huit grosses piéces sur la hauteur qui regarde le pont Joubert, d'où ils tirerent trois jours durant sur la tour du Pont. C'étoit Jean

Opinion superstitieuse qui fait trembler les habitans de Poitiers.

CHARLES IX. 1569.

Jean de Hangest de Genlis qui avoit le commandement général de leur artillerie. Jusques-là les assiégés s'étoient maintenus dans les fauxbourgs; mais ils jugerent à propos de les abandonner d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient pas assez de monde pour garder un si grand terrein. La Rochefoucault, qui commandoit sous les Princes, & Wolrad de Mansfeld, se posterent à Saint-Lazare, & de Briquemaut au fauxbourg de Pierre-levée: celui de Rochereuil n'étant bon à rien, & les deux partis ne se souciant pas de ce poste, il demeura aux assiégés. Coligny & Lafin se logerent à l'Abbaye de Saint-Benoît. Il se donnoit souvent de petits combats entre les deux partis: ceux de la ville firent des sorties fréquentes, où ils eurent beaucoup de monde blessé; parce qu'ils combattoient en bas, & qu'ils se trouvoient exposés au feu des ennemis qui étoient sur les hauteurs. Mais les blessés étoient parfaitement bien traités, par les soins de la Haye, Maire de la ville; outre les Chirurgiens, il y avoit des femmes établies exprès, pour fournir aux blessés tout ce qui leur étoit nécessaire, pour les nourrir & pour les panser.

D'Onoux entre dans Poitiers avec autant d'adresse que de bonheur.

Le 5. d'Août il y eut un grand combat. Le brave la Vacherie passant avec son regiment au travers d'une vigne entre Rochereuil & le château, fut tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçut à la tête. Il fut fort regretté du Duc de Guise & de toute la ville. Le lendemain d'Onoux, à qui le Comte du Lude avoit donné le gouvernement de Saint-Maixant, & qui étoit venu à la priere du Duc de Guise pour se jetter dans la place, y entra, suivi de sa troupe, avec autant d'adresse que de bonheur: il étoit accompagné des Capitaines Bourg, Calverac & Prunai. Pour exécuter ce dessein, il envoya ses bagages & les bouches inutiles à Parthenai, où commandoit le Capitaine Allard, & il marcha avec tant de diligence & de secret, que les ennemis n'en eurent aucune connoissance: car après avoir encloué son canon, distribué ce qu'il y avoit de poudre aux soldats, & ce qu'il y avoit de vivres aux habitans, & fait reconnoître les chemins, il se mit en marche à l'entrée de la nuit avec cinq cens hommes d'élite, entre lesquels étoit Donald Macrodore, Ecossois, le Sénéchal, le Procureur & l'Avocat du Roi. Il fit dix lieuës en quatre heures, & ayant passé la Vonne près de Jaseneuil, sans donner de soupçon à un corps-de-garde de trois cens hommes que les ennemis y avoient, il arriva sans aucune perte à la porte de la Tranchée, qui lui fut ouverte sur le champ par la Jarrie, qui y étoit de garde. Le Duc de Guise le félicita beaucoup sur son arrivée, & toute la ville en fut dans la joye; mais Coligny en fut très-étonné & très-piqué.

Trois jours après, la garnison de Châtelleraut sortit de la ville, sous la conduite du Capitaine Normand, avec des drapeaux semblables à ceux de l'armée du Roi, & ayant trompé par-là les corps-de-garde qui étoient sur leur route, ils surprirent dans leurs logemens Bonnivet de Crevecœur & de Vieux-pont Baron de Neubourg, pere de celui qui fut tué à Sancerre; ils tuerent quelques soldats, firent prisonniers Bonnivêt, avec le Marquis de Rangone, qui fut mené à Nyort.

Les ennemis ayant jugé à propos de changer leurs batteries, ils en dresserent

ferent une de trois piéces au-dessus de Saint-Cyprien, vis-à-vis l'Abbaye de Saint-Benoît, & ayant battu toute la journée la porte de la Tour, ils en ruinerent entierement le haut. Mais le Lys, qui y commandoit, soutint si bien le bas par le moyen des tonneaux dont il se couvrit, que malgré le feu continuel que les ennemis faisoient sur lui, il sçut par sa fermeté admirable conserver ce poste jusqu'à la fin, ce qui lui fit beaucoup d'honneur. Tous les efforts des assiégeans se tournerent ensuite contre le mur qui est au-delà du pré l'Abbesse, & on le battit en plusieurs endroits de front & en flanc. Cette attaque incommoda extrêmement les assiégés, & leur fit perdre bien du monde; car pour défendre cette bréche ils étoient obligés de descendre par des côteaux, où ils avoient tout le corps découvert & exposé au feu de l'ennemi. La bréche étant très-grande, les assiégeans firent un pont de tonneaux & de planches, attachées dessus avec des cables, & le jetterent sur le Clain, qui passoit au pied de la bréche.

CHARLES IX. 1569.

Les assiégés tiennent Conseil de guerre.

Tout étoit prêt pour l'assaut, & toute la ville étoit dans l'effroi & dans la consternation. Le Conseil de guerre s'étant assemblé à ce sujet, bien des gens étoient d'avis de mettre en sûreté le Duc de Guise & son frere (1), & de ne pas exposer à un peril manifeste, & aux insultes de leurs ennemis mortels, deux jeunes-gens d'une si grande naissance, & qui étoient le plus ferme appui de la Religion Catholique: car c'est ainsi qu'on parloit d'eux. Mais le Comte du Lude, de Ruffec, d'Onoux & de Bourg furent d'un avis contraire, & soutinrent que si tout le monde se présentoit avec courage, on étoit en état de soutenir cet assaut, & de repousser les ennemis, qui après avoir passé la bréche seroient obligés de combattre avec désavantage dans le pré où ils avoient fait un fossé; parce qu'ils seroient sous le feu des assiégés, qui tireroient d'en-haut sur eux: Que l'on pourroit même y combattre avec de la Cavalerie, le lieu ayant assez d'étenduë pour cela; ce qui seroit très-avantageux aux Catholiques; puisque leurs ennemis ne pouvant pas monter à l'assaut à cheval, seroient reduits à combattre à pied contre la Cavalerie des assiégés: Qu'il faloit pour cela que les deux Guises s'y trouvassent; que leur présence rappelleroit la mémoire de leur pere, & celle de la défense de Mets, contre l'Empereur Charles-Quint, suivi de toutes les forces de l'Allemagne; Que s'ils se retiroient, cela décourageroit tout le monde; que les habitans se croiroient perdus, & n'agiroient plus à l'avenir avec ce courage qu'ils avoient montré jusqu'alors. Le Duc de Guise, qui, tout jeune qu'il étoit, avoit une ambition sans bornes & une envie extrême d'acquerir de la gloire, ne voulut pas, même au péril de sa vie, démentir l'opinion que le peuple & une grande partie de la Noblesse avoient de lui, ni qu'on pût lui reprocher d'avoir eu plus de soin de conserver sa vie, que de soutenir la gloire de sa maison, celle de son pere & la sienne propre, dans une occasion décisive. Ainsi il fut entierement de l'avis de Daillon, & préféra un péril glorieux à des conseils timides. Ayant pris ce parti, il posta des troupes pour défendre la bréche,

Magnanimité du jeune Duc de Guise.

(1) Charles Marquis de Mayenne.

CHARLES IX. 1569.

bréche, & se mit en bataille derriere le fossé qu'on avoit fait entre le mur & la ville, à la vûë des ennemis, qui étoient au-delà du Clain, & qui préparoient tout pour l'assaut: c'étoit le jour de la fête de S. Laurent 10. d'Août.

Voici la disposition de Coligny: sept cens Mousquetaires d'élite devoient monter les premiers à la bréche. Ils étoient suivis de 300. hommes armés de cuirasses & de boucliers, & de 300. Allemans armés de piques & de hallebardes: mais comme le pont qu'il avoit fait faire à la hâte, ne lui paroissoit pas assez fort pour porter tant de monde, il n'entreprit rien ce jour-là. La nuit suivante, pendant que quelques Mousquetaires de la ville amusoient l'ennemi par des escarmouches, des plongeurs Italiens couperent les cables qui attachoient les planches, & ruinerent le pont. Les assiégés avoient bâti un fort dans le couvent des Carmes, d'où ils faisoient un feu terrible sur les batteries des ennemis, & l'on perdoit de part & d'autre beaucoup de monde: ceux de la ville démonterent un des canons des assiégeans; mais ils perdirent un très-habile Ingenieur, nommé Antoine Serafon, Romain; & Calverac, Capitaine de réputation, fut tué dans ces escarmouches.

Le pont construit par les assiégeans est ruiné.

On continua de battre la place jusqu'au 19. d'Août, & l'on fit de grandes bréches en plusieurs endroits. Les ennemis en attaquerent une & s'y logerent. De Billy de Prunai (1), aussi illustre par son courage que par sa Noblesse, y reçut une blessure, dont il mourut quelques jours après. D'Onoux y fut blessé à mort, une nuit qu'il faisoit la ronde autour des murs: il avoit avec lui une troupe de gens d'élite, & son dessein étoit de chasser la Nouë & sa compagnie de Cavalerie d'une tour à demi ruinée, où il s'étoit posté: mais il reçut un coup de mousquet, dont la balle perça son casque & lui entra dans la tête; on fit tout ce qu'on put pour le sauver, mais inutilement.

Extrêmités où se trouvent réduits les assiégés.

On pointa ensuite contre la tour, où étoit la Noüe, les canons qui étoient dans le fort des Carmes, & l'on tua le premier Capitaine du regiment d'Ambres. La Noüe fut blessé au bras droit, le Baron de Gonforgien à la cuisse, & d'autres eurent les jambes cassées. Cependant les assiégés étoient réduits à des extrêmités fâcheuses; d'un côté, il n'y avoit aucune apparence qu'ils pussent plus long-tems défendre la bréche; de l'autre, ils étoient dans une grande disette de vivres: leurs moulins étoient ruinés, & leurs provisions presque consommées; ils n'avoient que des feuilles d'arbres ou de vignes pour nourrir leurs chevaux, point du tout de foin; & ce qu'ils avoient d'orge & d'avoine étoit reservé pour les hommes: d'ailleurs tout étoit excessivement cher. Dans cet embarras un Echevin de la ville, nommé la Bidoliere, Capitaine d'une compagnie bourgeoise, proposa un avis, qui fut suivi; c'étoit de faire déborder le Clain, & d'inonder la prairie. Pour en venir à bout, on enfonça deux rangs de gros pieux dans l'eau à travers la riviere, & l'on remplit de terre l'intervalle qui étoit entre deux. A peine cela fut-il achevé, que la riviere se déborda avec tant

(1) Du parti Catholique.

tant de violence, qu'elle pénétra jusqu'au pied du mur intérieur; l'eau y étoit si haute, qu'on ne pouvoit approcher du retranchement fait en dedans que par le moyen d'un pont; cela réleva le courage des assiégés. D'ailleurs le Duc d'Anjou leur envoyoit courier sur courier, & leur donnoit sa parole qu'ils seroient secourus avant un mois. Cependant les habitans ayant jetté quelque soupçon dans l'esprit du Duc de Guise contre des personnes déja suspectes du côté de la Religion, on les fit tous venir à l'église de Saint-François, mais sans leur faire aucun mal; on les avertit seulement de se tenir chez eux, & de garder la fidélité qu'ils devoient à leurs concitoyens, qui s'exposoient à toutes sortes de dangers pour le salut de la ville; on fit en même tems sortir toutes les bouches inutiles, pour menager les vivres: mais les assiégeans les ayant répoussés dans les fossés, où ils mouroient de faim, les bourgeois, touchés de compassion, leur permirent de revenir dans la ville.

CHARLES IX. 1569.

Vers ce tems-là les assiégeans jetterent un nouveau pont sur le Clain, entre le pont Joubert & l'église de Saint-Cyprien, vis-à-vis le fauxbourg S. Sornin, afin de passer de-là dans le pré l'Evêque, vers les églises de Sainte-Radegonde & de Saint-Sulpice. Ce pont étoit fait de tonneaux, de planches & de clayes, & il étoit attaché avec des cables & des chaines à des pieux qu'on avoit enfoncés dans la riviere: il paroissoit si solide, qu'on espéroit pouvoir faire passer du canon dessus. Quelques jours après, on en commença un tout semblable un peu au dessous.

Les assiégeans jettent de nouveaux ponts sur le Clain.

Ce fut à-peu-près dans le même tems que de Daillon Comte de Briançon, frere du Lude, en revenant d'une sortie dans laquelle il avoit eu occasion de s'entretenir avec d'Acier, fut tué d'un coup de canon à la tête, auprès du bastion des Carmes, où il se retiroit. Ce fut une grande perte pour cette illustre famille, & il fut très-regretté des citoyens & du Duc de Guise. Gerard de la Roussiere, & le Cornette de la compagnie du Comte du Lude, furent dangereusement blessés dans la même occasion.

Enfin le 24. d'Août, jour de Saint-Barthélemy, les Protestans recommencerent à battre la place plus fortement qu'ils n'avoient encore fait, & ils tirerent ce jour-là plus de huit cens coups. Le Duc de Guise & le Comte du Lude ne doutant pas qu'ils ne montassent bien-tôt à l'assaut, se préparoient à les bien recevoir, & exhortoient les troupes à bien faire. Dans la persuasion que la journée ne se passeroit pas sans combat, on enferma les femmes des principaux Officiers & quelques autres dans le château, afin que s'il arrivoit un malheur, comme on avoit lieu de le craindre, elles pussent y être à couvert de la première fureur du soldat. Coligny fut d'avis de reconnoître la bréche avant que de l'attaquer, & de sonder la profondeur de l'inondation. Il arriva par bonheur qu'un Sergent, nommé Dominique, qui avoit eu l'insolence de tirer son poignard en la présence de Coligny, & qui ayant été pris sur le champ, s'attendoit à être puni de mort, fut condamné par les Généraux à aller faire ces deux choses, qui lui tiendroient lieu du supplice qu'il méritoit. Il alla hardiment, couvert d'une cuirasse & d'un bouclier, & étant revenu

Ils battent fortement la place.

Coligny fait reconnoître la bréche.

Dd 2 trou-

CHARLES IX. 1569.

trouver Coligny, il lui dit qu'à la vérité la bréche étoit en état, mais que l'inondation étoit si profonde, que les soldats auroient de l'eau jusqu'à la ceinture. Sur ce rapport, Coligny fit revenir les troupes qui étoient commandées pour l'assaut, & les renvoya dans leurs quartiers.

Il n'y eut ce jour-là que de petits combats peu importans; cependant les assiégés y perdirent de Guacourt, qui étoit un Officier de grande réputation. On employa la nuit à reparer la bréche. Le Duc de Guise se mit à la tête des travailleurs, & à son exemple tout le monde agit avec une ardeur extrême: Ainsi non seulement la bréche fut reparée, mais cet endroit se trouva plus fort qu'il n'étoit avant qu'on y eût fait bréche. Le lendemain des assiégeans changerent de place une batterie de trois canons, & ayant redoublé leur feu, ils résolurent de donner un assaut sur le minuit, sans tambour ni trompette, afin de surprendre les assiégés, qui ne s'attendroient point à être attaqués à cette heure: mais les soldats n'ayant pas été assemblés assez tôt, on n'entreprit rien, quoique les deux Princes fussent venus exprès de Saint-Maixant pour être témoins de cette action: après avoir rendu visite aux Officiers Allemans, & leur avoir donné un grand repas, ils s'en allerent à Nyort.

Elle est réparée par la diligence des assiégés.

La Reine arriva cependant à Amboise, & de-là à Tours, suivie des Cardinaux de Bourbon & de Lorraine. Le Duc d'Anjou, qui étoit à Loches, se rendit auprès d'elle, afin de tenir Conseil sur les moyens de secourir Poitiers. On détacha de-là Fabien de Montluc, avec cinq cens Arquebusiers d'élite. Mais lorsqu'il fut arrivé à Rochepozai (1), il ne put passer outre, parce qu'il avoit été découvert par les ennemis.

Les assiégeans dresserent une batterie de trois piéces contre le moulin Tison, pour ôter aux assiégés le moyen d'avoir de la farine, & ils jetterent le haut du moulin à bas: mais comme l'inondation qui étoit au-delà de la muraille de la ville les incommodoit extrêmement, ils travaillerent de toutes leurs forces à faire retirer les eaux. Pendant qu'ils y étoient occupés, les Italiens firent une sortie par le pont Achard, & y engagerent un assez long combat. Jean de Beaumont de Lavardin, jeune-homme plein de feu, s'y comporta avec beaucoup de valeur, & tua d'un coup de pistolet un de ces Italiens: il auroit eu néanmoins de la peine à se tirer de leurs mains, si Saint-Hermine n'étoit accouru à son secours.

Depuis ce tems-là les plus grands efforts se firent du côté du fauxbourg de Rochereuil, que les deux partis avoient negligé jusqu'alors: les assiégeans se persuadoient, que s'ils pouvoient s'en rendre maîtres, il leur seroit facile de rompre les digues, & de remettre le Clain dans son lit; mais les coups de canon ne faisoient point d'effet contre les sacs à laine dont le mur étoit couvert. Il y eut grand nombre de blessés, tant du côté de la ville, que du côté des assiégeans; il y eut encore plus de malades, & les maladies étoient très-dangereuses. Coligny eut la dyssenterie, & fut en danger d'en mourir. Le Comte de la Rochefoucault fut obli-

(1) Petite ville sur la Creuse, sur la frontiere du Berry.

obligé de quitter l'armée pour changer d'air : les Médecins engagerent d'Acier à s'en aller à Nyort, & de Briquemaut à Châtelleraut. Jean la Fin de Beauvoir se retira pour la même raison d'abord à Lusignan, & ensuite à S. Maixant, aussi-bien que la Nocle, son frere, qui avoit déja perdu Bedeuil, son fils.

Charles IX. 1569.

Le premier jour de Septembre on recommença à tirer contre le fauxbourg de Rochereuil, & principalement contre la tour du Pont. Lorsqu'on en eut renversé une partie, on s'empara de la hauteur qui avoit été long-tems disputée, & on la fortifia avec des gabions à l'ordinaire. Delà les ennemis voyoient à découvert tout ce qui alloit & venoit dans le fauxbourg qui étoit en bas, & y faisoient pleuvoir une grêle de balles, qui incommodoit fort les assiégés. Pour s'en garantir, ils mirent pendant la nuit de grandes barriques des deux côtés de la ruë, & les couvrirent de planches épaisses, afin de pouvoir aller & venir par dessous sans danger: ils attacherent même des toiles en certains endroits, pour ôter aux ennemis la vûë de ce qui se passoit.

Attaque du fauxbourg de Rochereuil.

Le 2. jour de Septembre les assiégés firent une sortie au fauxbourg de Rochereuil, & monterent sur cette hauteur couverte de vignes, dont les ennemis s'étoient rendus maîtres; & après avoir renversé tous les gabions qu'ils avoient rangés de ce côté-là, pour se mettre à couvert du feu du château, ils rentrerent dans la ville sans avoir fait aucune perte. Le lendemain le mur de Rochereuil ayant été renversé, après avoir resisté pendant plusieurs jours au feu continuel d'une batterie que les ennemis avoient en-bas sous des Noyers, Coligny fit donner l'assaut. De Piles avec son regiment étoit à la tête; Saint-Audens, frere de Briquemaut, marchoit ensuite avec le sien, & il étoit suivi d'un regiment Allemand herissé de piques. Pendant ce tems-là on ne cessoit de tirer contre le château. Passac, de Nozieres, Carbonieres & Montail, qui étoient à la bréche, ayant fait tirer sur eux des canons chargés à cartouches, le regiment de Piles fut très-maltraité, & se retira avec une perte considerable, & de Piles lui-même y reçut une blessure dangereuse à la cuisse. Saint-Audens, sans s'effrayer, le soutint avec beaucoup de fermeté; mais ayant été blessé dangereusement, & ses gens faisant mal leur devoir, il fut aussi obligé de se retirer, & mourut quelque tems après de sa blessure. Les Allemans, étonnés de ces pertes, mais excités par leurs Officiers, firent de nouveaux efforts: cependant Coligny, qui jugea qu'ils n'emporteroient pas l'endroit attaqué, leur envoya ordre de revenir. L'avantage qu'eurent les assiégés en cette occasion leur coûta cher. Passac, qui avoit suivi les Confédérés dans la derniere guerre, Montail, qui avoit accompagné le Duc de Guise en Hongrie, la Renaudie, & beaucoup d'autres bons Officiers, y furent tués. Coligny & de Mouy se justifierent, en disant que leur intention n'avoit pas été de faire attaquer cet endroit, mais seulement de faire reconnoître la bréche, & que la Noblesse Françoise, toûjours avide de gloire, avoit imprudemment engagé les troupes à aller plus loin qu'il ne faloit.

Coligny fait donner l'assaut.

La nuit suivante se passa dans un grand silence: les assiégeans étant at-

CHARLES IX. 1569.

triftés de la perte qu'ils avoient faite, & les affiégés n'ofant fe réjoüir de leur avantage. Les trois jours fuivans fe pafferent en petits combats, dans l'un defquels Châteaubriand Seigneur des Roches-Baritaud fut bleffé.

Le fiége eft levé.

Cependant le bruit couroit que le Duc d'Anjou approchoit avec une puiffante armée; en effet il vint camper auprès de Châtelleraut. Coligny, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour lever le fiége, fit plier bagage, après avoir perdu, à ce qu'on prétend, plus de deux mille hommes, & fait tirer plus de quatre mille coups de canon. La Haye a écrit, qu'il n'y perit pas plus de cent hommes de la garnifon, entre lefquels il y avoit vingt Gentilshommes, dont environ douze avoient des emplois confiderables dans l'armée. On ordonna des prieres publiques pour rendre graces à Dieu; le Duc de Guife ayant loüé beaucoup la conftance & le courage des habitans, les affura de fon amitié, & leur promit fa protection. Il partit enfuite le 9. de Septembre pour aller joindre le Roi, qui étoit à Tours, & le même jour René Comte de Sanzai (1) entra dans la même ville avec deux cens chevaux, la plupart Italiens, commandés par P. Paul Tofinghi. Après le départ du Duc de Guife, les habitans de Poitiers raferent entierement l'Abbaye de S. Cyprien, déja très-endommagée: ce qui les porta à le faire, fut que durant le fiége cet endroit les avoit fort incommodés.

Entreprife des Proteftans fur Nantes.

On donna dans ce même tems quelque efpérance à Coligny de fe rendre maître de Nantes, ville opulente & très-confiderable, fituée près de l'embouchure de la Loire. On chargea Pomenic de furprendre le château où commandoit Sanzai le pere, & que fix hommes, avec qui l'on avoit de l'intelligence, devoient livrer. Teligny eut ordre de fe rendre aux environs, avec cinq cens chevaux & autant de Moufquetaires, pour s'emparer de la ville dès qu'on feroit maître du château. Mais fur le point d'exécuter l'entreprife, Pomenic, en fe lavant les mains pour aller déjeûner avec les Officiers de garde, s'apperçut que la pierre de fa bague s'étoit caffée d'elle-même, fans qu'il eût fait aucun effort; il crut fuperftitieufement que cela étoit de mauvais augure pour le deffein qu'il avoit formé, & il confeilla à fes complices d'y renoncer: ainfi le voyage de Teligny ne fervit de rien. Cependant comme Sanzai & les habitans ne fçurent rien de la conjuration, perfonne ne fut inquiété à ce fujet.

Siége de Châtelleraut par le Duc d'Anjou.

Le Duc d'Anjou, qui étoit devant Châtelleraut, avoit déja fait ouvrir la tranchée en deçà de la Vienne: fon armée étoit compofée de dix mille hommes d'Infanterie, de trois mille chevaux Allemans, de mille Italiens, & de deux mille hommes de Cavalerie Françoife. Dès le 7. de Septembre le canon ayant fait une bréche de plus de cinquante pas à la porte de Sainte-Catherine, il reçut la nouvelle que le fiége de Poitiers étoit levé, & que Coligny marchoit à lui avec toute fon armée. Sur cet avis, il crut devoir tenter d'emporter la place de vive force, avant que ce Général arrivât. Il s'éleva à ce fujet une difpute entre les François & les Italiens: ces

Difpute entre les Italiens &

(1) Dit *Saint-Marfaut.* EDIT. ANGLOIS.

ces derniers disoient, que venant de si loin secourir la France, par un motif de gloire & de Religion, l'honneur de l'attaque leur devoit apartenir; les François au contraire soutenoient, que personne ne devoit leur contester cet honneur. Pour les accommoder, on remit le jugement au sort, qui décida en faveur des Italiens. Le signal étant donné, ils marcherent de bonne grace à l'assaut, pour montrer leur courage & s'acquerir de la gloire. La Loüe, Maréchal de camp, commandoit dans la ville. Ses troupes étoient composées de sa compagnie de Chevaux légers, de celles de Valavoire, de Brossai, de la Motte & de Roesses; mais elles étoient fort diminuées par les combats où elles s'étoient trouvées : il avoit outre cela sept compagnies d'Infanterie & quelques Mousquetaires à cheval sous la conduite du Capitaine Normand. La ville est située dans une plaine; ses murs sont mauvais, & son fossé n'est pas assez profond; d'ailleurs elle n'a point de rempart du côté où est son pont sur la Vienne. Il y avoit entre les murs de la ville & les maisons un espace vuide, principalement du côté où étoit la bréche. Les assiégés avoient élevé à la hâte quelques retranchemens sur les flancs, & placé des Mousquetaires dans les maisons, & sur-tout dans une, que l'on nommoit le Châtelet, pour tirer sans cesse sur ceux qui voudroient entrer dans la ville. Car il n'y avoit pas moyen de se présenter pour défendre la bréche, à moins d'y vouloir périr. Les Italiens voyant qu'elle étoit abandonnée, envoyerent Octavio de Montauto, & Scipion Corbinelli pour la reconnoître : sans attendre leur rapport, ils y montent sur le champ, & plantent leurs drapeaux sur la muraille. Mais lorsqu'ils se furent un peu avancés, ils essuyerent un feu terrible de mousqueterie, de front & en flanc, & se trouvant d'ailleurs pressés par les François, qui marchoient sous la conduite de Cosseins pour les soutenir, & qui n'étant point incommodés par le feu des ennemis, demeuroient en place, & empêchoient les Italiens de reculer; ceux-ci dans cette extrêmité ne chercherent plus qu'à périr glorieusement. Il y en eut plus de deux cens tués; les principaux furent Giustiniano Benci. Celui-ci s'étant envelopé dans son drapeau "Puisque je ne sçaurois, dit-il, remporter la „ victoire avec ce drapeau, mourons du moins dedans." Aussi-tôt il s'avança vers les ennemis, au milieu d'une grêle de mousquetades, & étant criblé de coups, il perdit la vie avec son drapeau. Les autres qui resterent sur la place, furent Octavio Montaldo, qui commandoit trois compagnies, Calloccio de Siene, & Fabiano de Monte, fils de Baudouin frere du Pape Jules III, qui étant blessé à mort & abandonné dans le fossé par ses compagnons, fut emporté par les vainqueurs dans la ville, où il mourut peu de tems après de sa blessure. François Gualterotti & Jerôme Ruccellai y furent dangereusement blessés.

CHARLES IX. 1569.

Les François, à qui montera le premier à l'assaut.

Le sort décide en faveur des Italiens.

Ils vont à l'assaut & sont extrêmement maltraités.

La nuit suivante Coligny arriva à un fauxbourg, où il passa la Vienne; il envoya aux assiégés un secours de quatre cens Mousquetaires, sous la conduite d'un Capitaine Dauphinois, nommé Bernier: ils entrerent dans la ville par le pont. Le lendemain le Duc d'Anjou, sur l'avis des autres Généraux, retira son canon & le renvoya; après quoi il se mit en marche, ayant laissé un corps de troupes pour couvrir sa retraite contre les trou-

Levée du siége.

Charles IX. 1569.

troupes qui sortiroient de la ville. Il arriva sur le soir au port de Piles, où il passa la riviere en bon ordre. Soubize, Beauvoir la Nocle & Briquemaut essayerent envain de se rendre maîtres de ce port, & d'en chasser la garnison que le Duc d'Anjou y avoit laissée : elle ferma si-bien les avenuës, & se défendit avec tant de courage, qu'elle contraignit les ennemis à se retirer ; après quoi ils passerent la Creuse, & rejoignirent l'armée.

Le lendemain Coligny ayant trouvé un bon gué entre le port de Piles & la Haye, passa la Creuse, & s'approcha du camp du Duc d'Anjou : mais comme ce Prince étoit bien retranché, il vit qu'il ne pourroit l'attirer au combat. Ainsi, après avoir demeuré deux jours en présence, voyant que les vivres commençoient à lui manquer, il retourna sur ses pas, repassa la Creuse, & alla à Faye-la-Vineuse, pour y rafraîchir son armée après tant de fatigues. Le Duc d'Anjou s'arrêta à Celles jusqu'au 15. de Septembre, pour y attendre les troupes qui lui venoient de toutes parts ; & de-là il marcha à Chinon sur la Vienne, où il mit son armée en des quartiers de rafraîchissement assez éloignés les uns des autres.

Telle fut l'issuë des deux siéges de Poitiers & de Châtelleraut, où les deux partis perdirent beaucoup de monde : le second fut cause de la levée du premier. Coligny ayant reconnu, mais trop tard, qu'il avoit fait une faute, fut ravi de trouver un prétexte honnête pour lever ce siége. Depuis le combat de Jarnac, la fortune avoit paru se jouer entre les deux partis, & leur donner tour-à-tour des avantages égaux, sans se declarer : mais l'affaire de Moncontour, où la nécessité les força de risquer un combat général, fit pancher la balance du côté des Catholiques.

Arrêts du Parlement de Paris qui condamnent à mort Coligny, Jean de Ferrieres & Montgomery.

Quelques jours auparavant, c'étoit le 13. de Septembre, le Parlement de Paris, à la requête de Gilles Bourdin, Procureur général, ayant fait le procès à Coligny, comme rebelle & coupable de leze-Majesté, le condamna à mort, & promit cinquante mille écus d'or à quiconque le livreroit vivant. Depuis, c'est-à-dire, le 28. de Septembre, sur la requête du même Bourdin, il fut ordonné, qu'afin d'ôter toute ambiguité, on donneroit la même somme à quiconque le tueroit, François ou étranger ; on lui promit de plus, que s'il se trouvoit coupable du même crime que Coligny, il auroit sa grace. On donna un pareil Arrêt contre Jean de Ferrieres Vidame de Chartres, & contre le Comte de Montgomery ; & leurs effigies furent ignominieusement traînées dans un tombereau, & ensuite attachées à une potence. L'Arrêt contre Coligny fut publié par tout le Royaume ; & afin que les étrangers en fussent instruits, les Princes Lorrains eurent soin de le faire traduire en Latin, en Allemand, en Italien, en Espagnol & en Anglois, & de le répandre par-tout. Coligny ne s'en mit pas beaucoup en peine alors ; mais il eut dans la suite son exécution.

Dominique d'Albe, Valet de chambre de Co-

Pendant que ce Seigneur étoit à Faye, Dominique d'Albe, un de ses valets de chambre, ayant été convaincu de trahison, & d'avoir voulu empoisonner son maître, fut condamné à être pendu. Cet homme avoit été envoyé au Duc de Deux-ponts, avec des lettres du Prince de Navarre, du

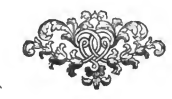
du Prince de Condé, & de Coligny, dans le tems que ce Duc étoit encore sur nos frontieres, Ayant été pris à Brissac, par la Riviere, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, il montra les lettres dont il étoit chargé, & sa lettre de créance à la Reine, au Duc d'Anjou & au Cardinal de Lorraine, & en reçut quelque argent, & des promesses d'une fortune plus éclatante. Lorsqu'il eut reçu les réponses du Duc de Deux-ponts, il porta ses lettres à la Riviere, & lui rendit compte de tout ce qu'il sçavoit des desseins des Allemans. La Riviere jugeant, qu'après le premier pas que cet homme avoit fait, on le meneroit aussi loin que l'on voudroit, l'accable de promesses, & lui fait tout espérer s'il veut empoisonner Coligny. D'Albe y consent, donne sa parole, reçoit de l'argent, avec une poudre empoisonnée, & revient trouver son maître devant Poitiers. Coligny soupçonnant quelque chose, à cause de la longueur du tems que ce domestique avoit mis à son voyage, donna ordre qu'on l'arrêtât & qu'on l'interrogeât. Ayant tout avoüé, il fut condamné à mort & exécuté.

[Margin: ...ligny, convaincu de trahison & de poison.]

Ce fut dans ce tems-là que le Prince d'Orange, ne voulant pas paroître avoir abandonné les affaires de Flandre, prit congé des Princes & de Coligny, pour aller au secours de son parti. Il laissa en France ses deux freres Louis & Henri, avec une suite convenable; & s'étant déguisé, il se mit en chemin avec un grand secret, passa la Loire à Vezelai, & arriva heureusement sur notre frontiere, & de-là en Allemagne, où il alla lever de nouvelles troupes, pour soutenir les Protestans, tant en France que dans les Païs-bas.

[Margin: Le Prince d'Orange quitte la France & passe en Allemagne.]

Fin du quarante-cinquième Livre.



HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-SIXIÉME.

SOMMAIRE.

LE Duc d'Anjou passe la Vienne, & va camper auprès de Loudun. Choc entre les deux armées qui venoient camper à Moncontour; la nuit les separe. Combat général le lendemain; grande perte des Protestans; l'Infanterie Allemande taillée en piéces par les Suisses, perd dans cette action près de quatre mille hommes. Trois cens Cavaliers & deux mille Fantassins François périssent du côté des Protestans. Les débris de leur armée se retirent à Parthenai. Leurs Chefs tiennent Conseil; envoyent en Angleterre, en Ecosse & en Danemarc solliciter du secours. Vaudrée de Mouy tué par un traître. Nyort est abandonné; le Roi y vient. Lusignan est rendu par Mirembeau. Fontenai & Châtelleraut se rendent. Dessein pris à Nyort, de s'emparer de Saint-Jean d'Angely. Coligny emmene le Prince de Navarre & le Prince de Condé en Guyenne, pour y attirer le Duc d'Anjou. Sansac fait une tentative sur Vezelai. Les Protestans exilés surprennent Nismes, par l'invention d'un Artisan, nommé Madaron. Saint-André, Gouverneur de la ville, est tué cruellement par les soldats furieux. Siége de Saint-Jean d'Angely. Sebastien de Luxembourg Comte de Martigues est tué d'un coup de mousquet. Saintes abandonnée. De Piles rend Saint-Jean à des conditions honorables. Jean Chapelain & Honoré Castelan, Médecins fameux, qui étoient au siége auprès du Roi, meurent de la peste. Exploits de Montaré dans le Bourbonnois. Actions courageuses de Marie de Barbanson, veuve de Jean des Barres. Marans surpris par les troupes du Roi. Conjuration pour livrer Bourges aux Protestans. Les auteurs convaincus par Claude de la Châtre. Courses du Chevalier du Boulai en Beausse. Milly, sur le chemin de Lyon, pillé un jour de foire. Les voleurs sont pris & exécutés à Paris. Les Princes vont en Guyenne. Montluc se retire. Aiguillon en Agenois leur ouvre ses portes. Montgomery revient du Bearn victorieux & triomphant; prend sur sa route Euse & Condom, & se joint aux Princes. Montluc essaye envain de l'arrêter, & rompt le pont de Sainte-Marie. De Montauban les Princes vont en Languedoc. Le Roi congédie les troupes Italiennes. Dispute entre les Ducs de Ferrare & de Florence pour la préséance devant l'Empereur. Le Pape Pie V. s'en rend juge, en créant Cosme Grand-Duc de Toscane. Indignation de l'Empereur à ce sujet. Exemples

ples de pareilles créations pour justifier celle-ci. Conférence d'Altembourg sur la Religion, sans succès. Mort de Victor Strigelius, de Paul Eber, de Jean Lonicer, de Daniel Barbaro, de Sixte de Sienne, de Cellus Secundus Curion, & de Bâtiste du Menil. Accommodement de la ville de Brunswic, avec les Princes de Brunswic en Saxe; leur différend renouvellé de tems en tems. Le sacre du Duc de Prusse confirmé à Lublin par le Roi de Pologne. Division entre le peuple & le Sénat de Dantzic; calamités causées par cette division. Les Danois forcent le port de Revel. Le Duc d'Albe fait arrêter en Flandre les vaisseaux Anglois pour se venger de l'argent qu'on avoit pris sur un vaisseau Espagnol. Il en demande envain la restitution à la Reine par Chiappino Vitelli, son envoyé. Rupture du commerce. Le Duc d'Albe ne s'applique qu'à amasser de l'argent, comme s'il n'avoit plus d'ennemis à combattre. Monument superbe qu'il s'érige lui-même à Anvers, & qui le rend odieux. Prodiges arrivés en Flandre & en Baviere. Mouvemens en Angleterre à l'occasion des troubles d'Irlande. Les freres du Comte d'Ormond se liguent, pour y rétablir la Religion Catholique; le Pape & le Duc d'Albe promettent leurs secours. La Reine d'Angleterre leur pardonne, en considération de leur frere. Turlogh Leinigh excite des troubles dans l'Ulster, Province d'Irlande, & est défait par les habitans des Hebrides. Le Comte de Murray rentre en Ecosse. Le Comte d'Arran s'oppose aux desseins de Murray; mais ayant été abandonné des ses gens, il fait son accommodement. Le Comte d'Argyle rentre en grace. Huntley est traité avec plus de rigueur, parce qu'il ne veut pas ceder. Marie chassée de son Royaume, fait des intrigues dans un autre. Complots secrets des Anglois, qui étoient fâchés qu'on eût aboli la Religion Catholique chez eux. Le Duc de Norfolck, les Comtes d'Arundel & de Pembrock désignés pour Chefs de l'entreprise. Le Comte de Suffex en a quelque connoissance, & il paroît ne leur être pas contraire. Le Duc de Norfolck prie la Reine d'Angleterre de nommer pour son successeur le Roi d'Ecosse; il lui demande outre cela permission d'épouser la Reine d'Ecosse. Elisabeth interprete mal cette demande, & la rejette; fait garder de plus près la Reine d'Ecosse. Norfolck est mis à la Tour de Londres, avec Robert Ridolfi, agent secret du Pape; on les met en liberté peu de tems après. Percy Comte de Northumberland & Nevil Comte de Westmorland prennent les armes pour la Religion Catholique. Après leur défaite, Leonard Dacre excite des troubles plus dangereux sur la frontiere. Le Pape excommunie Elisabeth; Jean Felton affiche la Bulle aux portes de l'Evêché avec une hardiesse étonnante. Arrêté sur quelque soupçon, il avouë sans difficulté que c'est lui, & il est envoyé au supplice. Sa confession & celles de quelques autres ne laissent aucun doute sur la conjuration. En Ecosse, Murray est assassiné par Jean Hamilton à Linlitgow, ou Lymnouth. Gautier Scot & Thomas Ker font des courses sur la frontiere d'Angleterre; ils sont défaits par le Comte de Suffex. Matthieu Stuart Comte de Lenox, ayeul du jeune Roi d'Ecosse, est declaré Inter-roi & peu de tems après Viceroi. Elisabeth envoye à la Reine d'Ecosse Guillaume Cecil & Gautier Mildmay pour l'exécution du traité d'Edimbourg, & pour lui faire de nouvelles propositions. Marie y répond avec beaucoup de prudence & de gravité, & renvoye la chose aux députés des Chefs de son parti. Thomas Stucley, réduit à la mendicité, s'en va en Italie, donne de grandes espérances au Pape, & tire de lui de l'argent. Connogher-O-brien Comte de Twomond excite des troubles en Irlande.

lande. Enfin, après avoir envain imploré l'assistance de la France, il se soûmet à la clémence de la Reine. Mort & eloge de Guillaume Herbert Comte de Pembrock, de Henri Cliffort Comte de Cumberland, & de Nicolas Throkmorton.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Lancelot Voisin de la Popelinière; Jean de Serres; Blaise de Montluc; François de la Noue; Jerôme Catena; Les Annales d'Elisabeth par Guillaume Cambden.

CHARLES IX. 1569. Le Duc d'Anjou passe la Vienne.



LE Duc d'Anjou ayant fait rafraîchir son armée, & reçu un renfort de vingt cinq compagnies d'Infanterie, avec les nouvelles levées que le Roi avoit fait faire en France, fit construire des ponts sur la Vienne, qui étoit extrémement grossie, & l'ayant passée le 26. de Septembre avec de grandes difficultés, il marcha du côté des ennemis. Le Duc de Montpensier menoit l'avant-garde. Pour lui, il alla avec le corps de bataille du côté de Loudun, où les ennemis avoient de grands magazins, afin de les empêcher d'en faire usage, & il s'avança jusqu'à Mirebeau, pour se mettre entre eux & les Provinces de Poitou & de Guyenne, & les empêcher d'y rentrer: le succès justifia le parti qu'il avoit pris. Dans sa marche, Armand Gontaut de Biron, Maréchal de camp, lui vint dire, qu'il avoit rencontré les avant-coureurs des ennemis, qui marchoient du côté de Moncontour.

Les Chefs des deux partis cherchent également à donner bataille.

Cet avis fut cause que la bataille, que les deux partis souhaitoient également, se donna plutôt qu'on ne croyoit. Les troupes de Languedoc, de Provence & de Dauphiné, éloignées de leurs maisons, & accablées des fatigues continuelles de cette guerre, commençoient à s'en ennuyer, & pressoient Coligny de risquer une bataille. Ses Allemans, qui n'étoient point payés, murmuroient tout haut, & paroissoient très-disposés à se mutiner si l'on différoit un combat qu'ils demandoient. Ainsi ce Général, en danger de se voir abandonné des François, ou accablé par la révolte des Allemans, peuple très-séditieux, & le danger étant d'autant plus grand que l'ennemi étoit près de lui, jugea qu'il lui étoit impossible d'éviter une bataille; mais ne voulant pas qu'on s'apperçût qu'il étoit forcé de la risquer, il fit semblant de la chercher.

A l'égard du Duc d'Anjou, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raisons de combattre, & qu'il en eût au contraire de très-fortes de ne rien hazarder, puisqu'il lui étoit avantageux & facile de tirer la guerre en longueur, son camp étant plein de provisions de bouche qu'on y portoit de toutes les villes d'alentour, & ses troupes très-bien payées, cependant il s'ennuyoit de la durée de la guerre, & souhaitoit de la finir par une bataille, surtout depuis qu'il avoit sçû que le Prince d'Orange étoit allé en Allemagne,

gne, & que de Schomberg (1), qui y étoit arrivé avant lui, y faisoit des levées pour les Protestans: il voyoit bien, que si ces nouveaux secours pouvoient entrer en France, ce seroit le commencement d'une nouvelle guerre, qui ne finiroit que par la ruine des deux partis: parce que le Roi en ce cas leveroit aussi des troupes étrangeres, & qu'au moyen de cette multitude d'étrangers qui se trouveroient dans les deux armées, les Généraux n'y seroient plus les maîtres, & n'auroient pas moins à craindre de ces corps auxiliaires, que de leurs ennemis mêmes.

Telles furent les raisons des Généraux qui servoient sous le Duc d'Anjou, & celles même du Conseil du Roi, lorsqu'il fut question de prendre un parti sur la manière de faire la guerre: mais ce qui acheva de déterminer à la bataille, fut la nouvelle qu'on reçut du côté des Pyrenées, que Montgomery, après avoir réduit le Bearn & la partie de la Guyenne qui s'étend le long de ces montagnes, marchoit en diligence avec son armée victorieuse, qu'il devoit encore renforcer en chemin par les troupes des Vicomtes, & qu'il seroit dans peu au camp des Confédérés.

Coligny étant arrivé le 30. de Septembre au village de Saint-Cler, qui n'est éloigné de Moncontour que de deux lieuës, mit le lendemain matin son armée en bataille dans la plaine qui est au dessous du village. Elle étoit composée de six mille chevaux, tant François qu'Allemans, de huit mille Mousquetaires & quatre mille Allemans, armés de piques & de hallebardes. Le mousquet étoit rare parmi eux, & même inutile. Toute son artillerie ne consistoit qu'en trois gros canons, trois petits & deux coulevrines; le reste de son canon étoit à Lusignan, où il l'avoit envoyé lorsqu'il leva le siége de Poitiers. Louis de Nassau commandoit le corps de bataille, en l'absence du Comte de la Rochefoucault qui étoit malade; Coligny conduisoit l'avant-garde. Mais l'armée du Roi ne s'étant point présenté pour le combat, ils n'y eut que des escarmouches entre les avant-coureurs des deux armées.

Choc entre les deux armées.

Coligny, trompé par ses espions, qui l'assurerent que le Duc d'Anjou étoit encore loin, marcha vers Moncontour, dont la Nouë, la Louë & le Capitaine Normand s'étoient déja rendus maîtres; la Louë avec sept compagnies de Cavalerie, & Normand avec ses Mousquetaires. Il laissa de Mouy pour conduire l'arriere-garde avec deux cens chevaux & autant de Mousquetaires. Pendant qu'ils étoient en marche, le Duc de Montpensier, qui commandoit l'avant-garde de l'armée du Roi, informé par ses coureurs que les ennemis se retiroient, doubla le pas & détacha quelques compagnies de Cavalerie contre l'arriere-garde des ennemis. Mouy, qui la commandoit, fait volte face, sans s'étonner; puis il continue de marcher, ayant mis ses deux cens Mousquetaires à la queuë. Les décharges continuelles qu'ils faisoient, arrêterent pendant quelque tems la Cavalerie qui les harceloit: mais enfin elle chargea si vivement, qu'ils se mirent en déroute après avoir perdu plus de cent hommes. De Mouy ne se déconcerta point; il fit ferme, & soutint avec beaucoup de vigueur tout l'effort des enne-

(1) En Allemand *Schomberg*.

Charles IX. 1569.

ennemis; mais ce ne fut pas sans perte. De Dodencourt, son Lieutenant, homme d'une grande valeur, & de Monteurin, qui combattoit à ses côtés, furent tués. Albert Pape de Saint-Auban fut pris; mais il trouva moyen de s'échaper. Pendant qu'on étoit aux mains, le corps de bataille & l'avant-garde des Protestans passa par des marécages bourbeux, & gagna avec quelque désordre l'autre côté du ruisseau. Lorsqu'ils y furent, l'armée du Roi s'arrêta, & leur donna le loisir de se reconnoître. La Nouë avouë qu'elle eût pu dès ce moment remporter une victoire pleine & entiere, si elle n'eut point donné de relâche aux ennemis qui se retiroient.

Coligny exhorte ses troupes au combat.

L'armée Catholique s'étant arrêtée, celle des Protestans en fit de même. Coligny, qui avoit fait la faute de se retirer en présence des ennemis, qu'il croyoit éloignés sur le rapport de ses coureurs, voulut la reparer: il exhorta donc ses troupes au combat, parla en particulier à tous les Officiers généraux, & leur fit de grandes caresses. Il conjura les Allemans, qui venoient de lui prêter serment, de ne point se décourager: il s'excusa de la faute que l'ignorance du lieu où étoit le Duc d'Anjou lui avoit fait faire: il leur dit que le passage du ruisseau l'avoit tout-à-fait réparée; que l'occasion de combattre qu'ils avoient tant desirée, & qu'ils avoient même demandée avec un peu trop de vivacité, ne pouvoit jamais être plus belle; qu'il faloit remercier Dieu de ce que le Général des ennemis venoit de lui-même leur présenter la bataille.

Il se met à leur tête & attaque vigoureusement l'ennemi.

Après leur avoir parlé de la sorte avec beaucoup de présence d'esprit & de fermeté, pour leur persuader encore plus qu'il ne dissimuloit & ne craignoit rien, il leur donna un conseil très-hardi, & que plusieurs jugerent téméraire, mais qui dans l'état où étoient les choses, sembloit être d'une nécessité absoluë: ce fut de repasser le ruisseau, & d'aller attaquer les troupes du Roi. Il se mit lui-même à la tête avec sa troupe, & un détachement de la Cavalerie de d'Acier, & passa sans ordre, comme il arrive dans tous les défilés: soutenu des Allemans, qui passerent de même à la débandade, il chargea les ennemis avec tant de vigueur, qu'il mit en fuite tout ce qu'il rencontra, prit deux drapeaux, & leur tua environ vingt-cinq hommes: mais le gros de l'armée s'étant mis en mouvement pour le charger, il falut à son tour reculer, & ses troupes ne cesserent point de le faire, qu'elles n'eussent rejoint leur Infanterie, qui s'ébranla pour les soutenir. Il y en eut qui furent jusqu'à Parthenai, & les autres jusqu'à Moncontour, croyant que tout étoit perdu; la Serre & la Riviere y furent dangereusement blessés, & le dernier mourut quelque tems aprés de sa blessure.

L'armée Protestante est extrêmement incommodée par le canon de celle du Roi.

Les deux armées commençoient à se mettre en bataille, & à se disposer au combat, lorsque Biron, ayant placé son canon très-avantageusement sur des hauteurs, auprès des gorges qui étoient au bout de la plaine, commença à tirer sur les ennemis, qui avoient déja envoyé leur artillerie à Moncontour. Coligny avoit posté l'Infanterie Françoise au pied de la montagne, pour la mettre à couvert du canon: mais l'Infanterie Allemande, n'ayant pas assez de terrein pour s'y placer, étoit exposée au feu de

de cette batterie. Il est vrai qu'ils l'évitoient en se jettant ventre à terre: mais les ennemis ayant mené du canon dans un autre endroit, & ayant disposé la seconde batterie de manière qu'elle croisoit la première, cela incommoda extrêmement la Cavalerie Allemande, qui étoit fort resserrée. Dès la première décharge, Charles de Mansfeld, frere de Wolrad, fut tué avec trois Cavaliers. La Cavalerie Françoise souffroit moins, parce qu'elle occupoit un plus grand front, & que les rangs n'étoient pas serrés en ce tems-là comme ils le sont aujourd'hui. Alors Wolrad, pressé par les murmures de ses troupes, pria Coligny de considerer l'état fâcheux où il se trouvoit: ce Général, qui n'avoit aucun moyen d'y remedier, trouva au moins de belles paroles pour les encourager; il loua extrêmement la fidélité & le courage de Wolrad & des troupes Allemandes: il les appella plusieurs fois les défenseurs uniques de la liberté Françoise, & par consequent de la Religion, & les exhorta à la constance & à la fermeté. La nuit qui survint empêcha l'armée du Roi de remporter une victoire complette, & sauva les Confédérés d'une entiere défaite, comme il leur arriva encore à la bataille de Saint-Dénis. Lassés enfin & abattus par ce combat lent & meurtrier, ils se retirerent insensiblement, & sans avoir fait sonner la retraite, à une bonne lieuë du champ de bataille, & passerent la nuit entre deux rivieres, dont l'une, qu'on appelle la Dive, passe le long des murs de Moncontour: le lendemain ils partirent avant le jour pour s'y rendre. Les Protestans perdirent, entre ceux dont j'ai déja parlé, un Capitaine fameux nommé de l'Isle, six vingt hommes de pied, & quinze Cavaliers. Les Catholiques n'y perdirent que trente hommes au plus.

CHARLES IX. 1569.

L'armée du Roi remporte l'avantage.

Le Duc d'Anjou s'étant avancé jusqu'à Saint-Cler, campa sur le champ de bataille, pour marque de sa victoire, & ayant fait le lendemain des détachemens pour avoir des nouvelles des ennemis, il marcha avec toute son armée vers Montcontour. Sur ce que ses espions l'assurerent que les ennemis s'étoient postés dans des plaines spacieuses qui sont de l'autre côté de la Dive, sur le champ il résolut de les forcer au combat; mais comme il faloit passer la riviere, il remonta vers la source du côté de la Grimaudiere, afin de la passer sans exposer ses troupes. Les choses étant en cet état, deux hommes de l'armée du Duc d'Anjou vinrent demander un pour-parler aux Confédérés: après leur avoir témoigné l'intérêt qu'ils prenoient au salut de leurs concitoyens, ils firent donner avis à Coligny d'éviter le combat, & de se retirer pendant la nuit en lieu sûr; que l'armée du Roi étoit si forte, & les troupes si remplies d'ardeur, qu'ils ne croyoient pas que celles des Princes fussent en état de leur tenir tête. Coligny ayant assemblé le Conseil de guerre, on fut long-tems embarassé sur la résolution que l'on devoit prendre: les uns soutenoient, qu'on ne devoit pas negliger des avis que l'on recevoit de ses amis, & qu'il faloit préférer le parti le plus sûr à celui qui paroissoit le plus glorieux: les autres disoient au contraire, que c'étoit un stratagême des ennemis, dont les conseils doivent toûjours être suspects. Ils ajoûtoient, que les retraites que l'on fait la nuit, ont toûjours quelque chose de déshonorant, sans compter qu'elles se font rarement sans péril & sans désordre.

On donne avis à Coligny d'éviter un nouveau combat.

Cet

CHARLES IX. 1569.

Raisons qui engagent ce Général à livrer bataille.

Cet avis l'ayant emporté, Coligny, qui étoit intérieurement pour le premier, n'osa pas se declarer, & dispola tout, comme s'il eût été de l'avis qui avoit prévalu. Mais il y avoit d'autres raisons qui engageoient ce Général, malgré sa repugnance, à prendre ce parti. On n'entendoit autre chose dans le camp que ces sortes de discours: „ Jusques à quand les „ Princes & les Généraux abuseront-ils de notre patience? Nous sommes „ depuis un an entier éloignés de nos maisons, sans qu'on nous ait donné „ le prêt. Nous avons passé l'hiver au milieu des glaces & des neiges, „ sans tentes, & exposés à un froid si excessif, que les deux armées, quoi-„ qu'en présence, n'ont pu en venir aux mains, & qu'également animés „ pour s'entre-détruire, elles ont manqué de force pour le faire. Aujour-„ d'hui nous n'avons pas moins à souffrir de la chaleur: nous sommes sans „ cesse occupés, ou à faire des siéges, ou à passer d'un camp dans un au-„ tre, toûjours au milieu des périls, & dans un païs où tout est contre „ nous. On nous attaque, sans qu'il nous soit possible de combattre. „ Nous l'avons éprouvé ces jours passés, lorsque les boulets pleuvoient „ sur nous, & que nous nous voyïons emportés les uns après les autres, „ sans pouvoir tirer un coup contre ceux qui nous foudroyoient. Qu'on „ finisse enfin nos miseres, aux dépens même de notre vie: il n'y a point „ de péril qui nous étonne: qu'on nous mene au plutôt à l'ennemi, ou „ qu'on nous dégage de notre serment. C'est une grace que de faire pé-„ rir promptement ceux qui sont condamnés à mourir.

Coligny poussé, ou pour mieux dire, forcé par toutes ces raisons, se résolut au combat, & ayant renvoyé ses bagages la nuit, il ordonna qu'on fût prêt à partir avant le soleil levé, & qu'on marchât du côté d'Ervaux. Si tout le monde avoit été prêt à l'heure qu'il avoit marquée, il auroit pû éviter le combat. Mais outre que la plûpart des troupes ne furent pas assez-tôt assemblées, il arriva un incident très-fâcheux. L'Infanterie Allemande declara, qu'ils ne marcheroient point qu'on ne leur eût donné le prêt: sur leur exemple une partie de la Cavalerie commençant aussi à se mutiner, il falut beaucoup de tems pour les appaiser. Tout cela fit que le Duc d'Anjou, malgré les détours qu'il fut obligé de prendre, arriva avant que l'armée des Protestans fût en sûreté, & la força à courir le risque d'une bataille.

Il fait venir les deux Princes à l'armée.

Cependant Coligny, jugeant par les murmures continuels de ses soldats, qu'ils ne cherchoient qu'une occasion pour se retirer, fit venir de Parthenai les deux Princes, afin que leur présence les retînt: d'ailleurs il comptoit qu'ils seroient suivis d'un grand nombre de troupes fraîches, & surtout de beaucoup de Noblesse de Saintonge & de Guyenne: mais il se trompa. Ils n'amenerent avec eux que cent cinquante chevaux, avec d'Acier, qui rélevoit de maladie. Après qu'ils eurent salué les Généraux Allemans, & fait beaucoup de caresses à la Noblesse Françoise, leur présence ranima dans le cœur des troupes la joye qui paroissoit éteinte.

Bataille de Moncontour.

L'armée étant partie fort tard de Moncontour, comme je l'ai dit, & tirant du côté d'Ervaux, rencontra dans la plaine d'Assai le Duc d'Anjou, qui

qui après avoir passé la Dive, marchoit en hâte pour les joindre. Il s'étoit détourné sur la gauche, pour ôter aux ennemis le moyen de gagner le bas-Poitou; & après avoir détaché le Capitaine Allard pour se saisir du poste d'Ervaux, il avoit envoyé ordre à la garnison de Thouars, de garder soigneusement les gués de Touet.

CHARLES IX. 1569.

D'un autre côté, Coligny envoya d'Aubouiniere des Champs avec un corps d'élite, pour se saisir des défilés marécageux qui sont sur le chemin d'Ervaux, afin qu'en cas de besoin il pût faire sa retraite de ce côté-là. Voici comme il disposa son armée. Louis de Nassau, qui commandoit le corps de bataille, avoit ordre de marcher sur la droite, & de s'avancer comme s'il eût voulu aller à Ervaux, & il lui avoit donné trois piéces de canon & une coulevrine. Pour lui, il se mit à la première ligne, & s'avança vers la gauche, par où l'armée du Duc d'Anjou devoit arriver. De Mouy le suivoit avec deux piéces de gros canon, deux coulevrines & quelques piéces de campagne, & il avoit avec lui de Puygreffier, de la Nouë, de Teligny & Wolrad de Mansfeld, Général des troupes Allemandes. Mais Mansfeld avoit donné une partie des troupes de sa Nation à Louis de Nassau, & une partie de son Infanterie à Granvillars.

Disposition de l'armée Protestante.

Tout étant ainsi disposé, les Allemans se prosternent, baisent la terre, suivant l'usage de leur païs, & promettent avec serment de faire bien leur devoir. Coligny, selon la coûtume, rangea ses troupes de manière, que les gens de pied pussent combattre parmi les Cavaliers. Les Allemans étoient à la tête de tout, & formoient un gros bataillon fort serré. Ils étoient sous les ordres du Baron de Geroltzek & de Granvillars: sur leurs aîles à droite & à gauche on avoit posté les regimens de Piles, de Rouvrai, du jeune de Briquemaut & de du Chelar, & on y avoit entremêlé quatre compagnies de Cavalerie Françoise & Allemande. Le corps de bataille étoit composé des regimens de Beaudiné, de Montbrun, de Blacons, de Mirabel & de Virieu, presque tous Mousquetaires, & fort peu de Piquiers; on y avoit mêlé de même quelques pelotons de Cavalerie pour les soutenir. Les volontaires étoient placés devant la première ligne, de sorte qu'ils couvroient les deux aîles.

Le Duc d'Anjou avoit gardé le même ordre de bataille. Le Duc de Montpensier commandoit la première ligne; composée de quatre mille Suisses, qu'on avoit mis à l'aîle droite avec huit piéces de canon, & qui étoient commandés par Clery; de cinq regimens François de la Barte, de Sarlaboz, des deux de l'Isle, & d'Onoux. Le Vicomte de Martigues, qui commandoit la tête de la Cavalerie, avoit ordre de charger le premier, après les troupes armées à la légere, qu'on place toûjours devant toute l'armée. Il étoit suivi de François de Bourbon fils du Duc de Montpensier, & de François le Roy Seigneur de Chavigny: il avoit sur sa droite le Comte de Santafiore avec ses deux freres Mario & Paul, le Comte François de Sassatello, Scipion Piccolomini, Charles de Birague, & toute la Cavalerie Italienne. Derriere eux étoit le Duc de Montpensier, ayant auprès de lui la Cavalerie Allemande, commandée par les deux Comtes de Dietz, bâtards de Hesse, par les deux freres Rhingraves, par le Com-

Disposition de l'armée du Roi.

Charles IX. 1569.

te de Westerbourg, & par Gaspard de Schomberg; tout cela composoit dix huit compagnies. Le Duc de Guise & Jean Nogaret de la Valette eurent ordre de rester avec les Suisses, & de se tenir prêts à exécuter tout ce qu'on leur ordonneroit. La première ligne étoit composée de cinq mille cinq cens chevaux. Le Duc d'Anjou menoit le corps de bataille, & avoit avec lui les Ducs d'Aumale & de Longueville, Artus de Cossé, Maréchal de France, Gaspard de Saulx de Tavannes, Honoré de Savoye Marquis de Villars, à qui le Roi avoit donné la charge d'Amiral depuis la condamnation de Coligny, la Fayette, Guillaume de Montmorency-Thoré, François de Carnavalet, Jean d'Escars de la Vauguyon, René de Villequier, Dupuy-Vatan, de Vesigny, de Mailly, Gouverneur de Montreuil, avec trois mille Gendarmes, & deux mille chevaux Allemans, sçavoir mille commandés par le Marquis de Bade, & mille autres en cinq compagnies, qui étoient sous les ordres de Pierre-Ernest de Mansfeld (1), avec quelques compagnies de gens de pied. Le corps des Suisses étoit commandé par Louis Pfiffer, & il avoit devant lui Charles de Montmorency de Meru (2), qui étoit leur Colonel général. Sur les deux aîles étoient les Espagnols & les Flamans, que Philippe II avoit envoyés au secours du Roi. Derriere étoient les quatre regimens de Cosseins, de Goas, de Fabien de Montluc, & de Rance, qui avoient devant eux sept grosses piéces de canon: les volontaires de cette armée étoient placés comme ceux de l'autre, à la tête de tout. Le poste du Duc d'Anjou étoit entre le Marquis de Bade & les Suisses, & ceux-ci étoient couverts, d'un côté par la Cavalerie de Mansfeld, & de l'autre par le Maréchal de Cossé: de Carnavalet eut ordre de se tenir devant le Duc d'Anjou avec sa compagnie de cinquante Gendarmes, tous Gentilshommes des meilleures maisons du Royaume, & Biron avec les Maréchaux, de camp de se tenir derriere lui & à sa droite.

Bataille de Moncontour.

Les deux armées marchant l'une contre l'autre, Biron & Tavanes, en qui le Duc d'Anjou avoit une grande confiance, montent sur une hauteur voisine pour examiner mieux la contenance des ennemis. Tavanes l'ayant considerée avec beaucoup d'attention, vint retrouver le Duc d'Anjou avec un air de gayeté, comme si la victoire eût été certaine; & ayant assuré ce Prince, que le succès du combat seroit heureux, non-seulement il remplit de joye les troupes, mais il leur donna une ardeur extrême d'en venir aux mains. Le Duc d'Anjou ayant exhorté ses soldats à marcher, non pas au combat, mais à une victoire assurée, s'avança dans l'ordre que je viens de dire, sur les huit heures du matin. Aussi-tôt le canon des ennemis commença à tirer; celui des Catholiques y répondit avec un bruit fort supérieur: mais quoique leurs coups fussent plus fréquens, ils faisoient moins

(1) Que Philippe avoit envoyé, comme nous avons dit. *Edition de Drouart in fol.*

(2) Troisième fils du Connétable Anne de Montmorency. Il y a une faute dans l'Histoire généalogique du Pere Anselme, donnée par Dufourny; car il met qu'il fut fait Colonel général des Suisses après 1571, & le voilà ici dès l'année 1569.

moins d'effet, parce qu'on tiroit trop bas, & que le coup du boulet se rompoit contre la terre.

Dans ce moment Tavanes ayant conseillé au Duc d'Anjou de faire tourner ses troupes un peu sur la gauche, Coligny qui vit ce mouvement, fit avancer les siennes sur la droite, pour se menager une retraite du côté d'Ervaux. Le premier choc fut contre les volontaires des Confédérés, qui furent taillés en piéces ou dissipés. Alors le Duc de Montpensier, par le conseil de Cossé, ouvrit ses rangs pour donner passage au Duc d'Anjou qui s'avançoit. Les Princes en ce moment exhorterent leurs troupes à se souvenir, que c'étoit-là le moment décisif du salut ou de la ruine de leur parti, & que l'un & l'autre dépendoit de la manière dont ils combattroient; après quoi ils retournerent à leur poste. Coligny, qui vit que le Duc de Montpensier venoit le charger avec toutes ses forces, envoya prier Louis de Nassau, qui commandoit sous les Princes, de lui envoyer quelques escadrons Allemans. Nassau, entraîné par le desir de combattre, fit une grande faute: car au lieu d'envoyer le secours que Coligny demandoit, il quitta son poste & le mena lui-même. Aussi-tôt le Duc de Montpensier détacha de Martigues, qui après un rude combat fit plier de Mouy, & le culbuta sur son Infanterie. Après quoi Montpensier chargea vigoureusement Coligny, & fut reçu de même. Le combat fut meurtrier & long-tems douteux, ensorte que les Protestans crierent plusieurs fois victoire. Mais Coligny ayant été blessé à la jouë, d'un coup de pistolet qu'on lui tira de côté, & ayant envain taché de cacher sa blessure, fut enfin contraint de se retirer de la mêlée. Il le fit le plus secretement qu'il put. D'Autricourt, qui avoit enfoncé la ligne qui étoit devant lui, & qui dans la chaleur de l'action étoit passé au-delà, y fut tué. Le Duc d'Anjou, averti par Tavanes que l'armée du Roi plioit, s'avança au-delà des Suisses, & se jettant au milieu de la mêlée rétablit le combat. Mais il courut grand risque; car au premier choc le Marquis de Bade, qui étoit à côté de lui avec sa Cavalerie Allemande, y fut tué.

Victoire de l'armée du Roi.

Le Maréchal de Cossé, qui étoit à la gauche des Suisses, & qui n'avoit encore fait aucun mouvement, attendant toûjours le moment d'agir, vint fort à propos le secourir. Sans ce secours, personne ne doute que les Protestans n'eussent remporté la victoire. Comme ils étoient fatigués & inférieurs en nombre, ces troupes toutes fraîches les repousserent, & les firent plier. Biron & les Maréchaux de camp arrivant en même tems, les mirent en déroute. La Cavalerie Allemande dans sa fuite passa sur le ventre à l'Infanterie de la même Nation, qui avoit déja été fort maltraitée par les Suisses de l'armée du Roi, après un combat très-obstiné; ce qui arrive toûjours entre ces deux Nations, par la jalousie qu'elles ont l'une contre l'autre. Cette Cavalerie qui fuyoit, passant au milieu d'eux, comme par une bréche, les separa, & donna moyen aux Suisses de les attaquer de toutes parts, & d'en faire un horrible carnage. Ils eurent beau jetter leurs armes, & demander quartier; ils furent tous massacrés sans pitié. Trois mille François, qui étoient à côté d'eux, furent envelopés par les Suisses & par la Cavalerie du Roi. Mais le Duc d'Anjou ordonna qu'on leur fît quar-

L'Infanterie Allemande taillée en piéces par les Suisses.

CHARLES IX. 1569.

quartier ; il y en eut cependant environ mille tués : le reste de l'Infanterie Françoise s'étoit mise en sûreté par la fuite. De quatre mille Fantassins Allemans, il n'en resta que deux cens, qui furent sauvés par l'humanité de quelques-uns des vainqueurs, & que le Roi renvoya dans leur païs avec Hector Reilen, leur Commandant. Les débris de l'armée battuë se retirerent, les uns à Parthenai, les autres à Nyort ; il y en eut à qui la peur donna des ailes, & qui s'enfuirent jusqu'à la Rochelle & jusqu'à Angoulême. Louis de Nassau & Wolrad de Mansfeld se retirerent en bon ordre avec le corps d'Allemans qu'ils conduisoient, du côté d'Ervaux, & arrivèrent bien avant dans la nuit à Parthenai. Le Duc d'Aumale, Biron, Thoré & les Maréchaux de Camp les poursuivirent assez long-tems, mais envain. Nassau, également brave & habile dans la guerre, se retira devant eux, sans qu'ils pussent l'entamer. Le soldat, qui se souvenoit encore de ce qui s'étoit passé à la Roche-l'Abeille & à Sainte-Colombe, & de ceux qu'on avoit massacrés en Bearn contre la foi publique, fit un carnage horrible. Sans compter la perte des Allemans dont j'ai parlé, il y perit deux mille Fantassins François & bien trois cens Cavaliers. Il y eut grand nombre de chevaux blessés. Ceux qui veulent compter les valets, les goujats & tous ceux de cette espece qui perirent ce jour-là, font le nombre des morts bien plus grand. L'artillerie & les bagages des Allemans furent pris, & presque tous leurs drapeaux : les troupes Françoises ayant envoyé leurs bagages à Nyort & à Parthenai avant le combat, les sauverent par ce moyen. Entre les morts illustres, on compta Tanneguy du Bouchet, Seigneur de Puygreffier (1), ancien Officier, d'Autricour, le frere de Biron & Saint-Bonnet : entre les prisonniers on compta de la Noüe, qu'on eut bien de la peine à arracher des mains du soldat furieux : d'Acier (2) fut pris par Santafiore, qui lui ayant sauvé la vie, contre les ordres exprès qu'il avoit de Pie V (3), encourut la disgrace de ce Pontife : cependant Sa Sainteté renvoya depuis d'Acier sans rançon, pour montrer que ce n'étoit pas pour de l'argent que ses troupes faisoient la guerre, mais seulement pour exterminer les Hérétiques : c'est-ce que dit Jerôme Catena dans la vie de ce Pape.

Les débris de l'armée vaincuë se retirent à Parthenai & à Nyort.

Morts & prisonniers illustres du côté des Protestans.

Du côté des Catholiques il n'y eut que cinq cens Cavaliers tués ; mais il y perit des personnes d'un grand nom, entr'autres l'aîné des Rhingraves, Philbert Marquis de Bade, & de Clermont de Dauphiné, François Sassatello, le Capitaine Franciosino de Perouse, & Scipion Piccolomini, Lieutenant du Comte de Montauto. Pierre-Ernest de Mansfeld fut blessé dangereusement au bras ; le jeune Rhingrave fut aussi blessé, & le Duc de Guise reçut au pied un coup, dont il fut long-tems boiteux. Gaspard de Schomberg, quoique blessé à la cuisse, passa la nuit sur le champ de bataille avec ses Allemans, pour marquer qu'ils étoient victorieux : Mailly & Bas-

Personnages illustres tués ou blessés du côté des Catholiques.

(1) Dit *St. Cyre.*

(2) Jaques de Crussol, qui fut depuis Duc d'Usez.

(3) Si Santafiore lui avoit obéi, Jaques de Crussol ne se feroit pas converti, & n'auroit pas laissé une si illustre posterité.

Bassompierre furent pareillement blessés: mais ils guérirent tous. Ce fut le 3. d'Octobre que cette bataille se donna.

Le Duc d'Anjou, qui étoit arrivé à S. Generoux (1) fort avant dans la nuit, envoya de-là Albert de Gondy Comte de Retz porter la nouvelle de cette victoire au Roi, qui étoit à Tours. Le bruit s'en répandit bientôt par toute la France, & de-là en Italie: la joye en fut universelle, & on ne douta presque pas que le parti Protestant ne fût ruiné sans ressource. Les Généraux de ce parti, qui s'étoient dispersés dans la déroute, se rassemblerent à Parthenai, & y ayant tenu Conseil, ils envoyerent des députés en Angleterre, en Ecosse, en Danemarc, d'où Saint Simon étoit arrivé depuis peu, & chez les Suisses, avec ordre de diminuer le plus qu'ils pourroient la perte qu'ils venoient de faire, de remontrer à toutes ces Puissances l'intérêt qu'elles avoient à prendre leur défense, de leur représenter le peril commun, & de leur demander un prompt secours. Le Cardinal de Châtillon & le Vidame de Chartres (2), qui étoient en Angleterre, sollicitèrent vivement la Reine Elisabeth. Cette Princesse ne se contentant pas d'entrer par elle-même dans leurs intérêts, envoya des Ambassadeurs à tous les Princes Protestans ses alliés, pour les presser de fournir des secours pour une cause qui leur étoit commune.

Les Chefs des Protestans envoyent en Angleterre, en Ecosse, & en Danemarc, sollicitèr du secours.

Cependant les Généraux, avec ce qui leur restoit de troupes, sortirent de Parthenai sur les trois heures du matin, après s'être rafraîchis, autant que le peu de tems qu'ils avoient le put permettre, & prirent la route de Nyort, où ils arriverent le 5. d'Octobre: le même jour Henri de Champernoun arriva dans leur camp avec cent Cavaliers Anglois très-bien équipés. La Reine de Navarre & les Princes lui firent un accueil très-honorable. Il avoit sur son étendard ces mots pour devise DET MIHI VIRTUS FINEM (3).

Les Princes ayant donné ordre aux affaires, autant que la conjoncture le permettoit, laisserent à Nyort de Moüy, qui étoit un excellent Officier, avec une garnison assez forte pour arrêter quelque tems l'armée victorieuse, & ils se retirerent à S. Jean d'Angely: ils y trouverent Armand de Clermont de Piles, qui travailloit sans relâche à fortifier cette place; outre ce qu'il avoit déja de troupes, on lui donna cinq cens Mousquetaires, avec la compagnie de Cavalerie de la Motte-Pujols & les Mousquetaires de la Mure. D'Oriol, Gentilhomme de Saintonge qui commandoit dans la ville, remit de lui-même le commandement à de Piles; on envoya aussi quelques troupes à Angoulême. Après ces précautions, les Princes s'en allerent à la Rochelle, la seule ville où ils pussent demeurer en sûreté après une si grande perte, & qui, au jugement même de la Noüe, ne servit pas moins pour lors aux Protestans, qu'Orleans leur avoit été utile dans la derniere guerre. Car outre la force de cette place, & l'avantage de sa situation, on ne sçauroit exprimer combien la flote qu'ils y avoient con-

Les Princes se retirent à S. Jean d'Angely.

(1) Sur le Touet, & sur le chemin de Moncontour à Thouars.

(2) Jean de Ferrieres.

(3) Ces mots peuvent signifier: *C'est par la vertu que je veux arriver à mon but*; ou *Puissai-je mourir en brave homme.*

CHARLES IX. 1569.

construite & équipée, leur procura de secours pour subvenir aux frais de la guerre.

Le Duc d'Anjou pendant ce tems-là ne demeuroit pas dans l'inaction : persuadé par l'avis des Officiers généraux de son armée, qu'il faloit poursuivre vivement les ennemis, il marcha d'abord à Parthenai, où il ne trouva personne : de-là il s'en alla à Nyort. A son arrivée de Moüy ayant fait une sortie vigoureuse avec sa compagnie de Cavalerie, reçut par derriere, en rentrant dans la place, un coup de pistolet de Louviers de Maurevel, qui après une trahison si détestable, se sauva dans le camp du Duc d'Anjou, sur un cheval excellent que de Mouy lui avoit donné quelques jours auparavant. Cet assassin, qui s'est rendu fameux de notre tems, avoit été élevé Page dans la maison des Princes Lorrains, & y avoit donné des marques de son mauvais naturel : car le Gouverneur des Pages l'ayant un jour fait châtier sévèrement pour une faute qui le méritoit, il le tua en traître, & passa chez les ennemis un peu avant le combat de Renty. Après la paix faite avec l'Espagne, ce deserteur trouva moyen de s'insinuer de nouveau chez les Guises. Dès que le Parlement eut mis la tête de Coligny à prix, il s'offrit pour cette exécution, & ayant reçu de l'argent d'avance, il passa dans le parti des Princes ; & se montra très-zélé pour leur Religion, qui lui paroissoit, disoit-il, plus pure que l'autre. Pour s'assurer encore davantage de leur confiance, il inventa cent mensonges, & assura que les Guises lui avoient fait des injustices atroces. Après avoir tenté plusieurs fois, mais toûjours envain, d'exécuter ce qu'il avoit promis, considerant d'un côté le peril auquel il s'exposoit, & ne voyant d'ailleurs aucune apparence de réüssir, pour ne pas s'en retourner sans avoir rien fait, il lia avec de Mouy une amitié très-étroite, & vécut assez longtems avec lui dans la plus grande union. Enfin voyant les armées si proches, il songea à profiter de l'occasion, & il exécuta contre de Mouy, qui tenoit le premier rang après Coligny dans le parti des Confédérés, ce qu'il n'avoit osé entreprendre contre Coligny même. C'est ce meurtre qui le fit périr depuis, comme il méritoit ; mais la vengeance qu'on en tira fut funeste à ses auteurs, comme nous le verrons dans la suite. Moüy ne mourut pas sur le champ du coup qu'il reçut ; mais il se vit hors d'état d'agir : il quitta Nyort par le conseil de ses amis, & s'en alla d'abord à Saintes, & ensuite à la Rochelle, où il mourut peu de tems après.

De Mouy est assassiné.

Sa retraite découragea la garnison de Nyort : la Brosse, qui avoit défendu cette place contre le Comte du Lude, s'étant retiré avec trois cens Mousquetaires, les habitans ouvrirent leurs portes au Duc d'Anjou. Le Roi, la Reine, & le Cardinal de Lorraine s'y rendirent presque aussi-tôt, afin d'affermir par leur présence la victoire qu'on venoit de remporter. Les Confédérés perdirent encore dans le même tems Lusignan, qui étoit la meilleure forteresse de toute la Province. Pons de Mirembeau, qui y commandoit, fatigué des murmures continuels de ses soldats, & ne voyant aucune espérance de secours, après plusieurs sommations qui lui furent faites par Lansac son proche parent, se laissa enfin persuader, & rendit cette importante place, à condition que lui & sa garnison auroient vie & bagues sau-

Le Roi se rend maître de Nyort, de Lusignan, & d'autres places.

sauves : cela ne lui fit pas honneur, & il en fut depuis blâmé (1). Pluviaut de Claveau, qui n'étoit pas encore bien guéri de sa blessure, abandonna aussi Fontenai, sentant bien qu'il n'étoit pas en état d'y soutenir un siége, & il se retira à Marans, qu'il se chargea de défendre, moyennant les secours qu'on lui envoya. Lornai, qui étoit à Châtelleraut avec une compagnie de Cavalerie & avec les Mousquetaires du Capitaine Morans, sortit de la place sur la simple sommation d'un Héraut envoyé par le Duc d'Anjou. Les garnisons de Chauvigny sur la Vienne, de la Rochepozai, du château d'Angle, de Prouilly, & de Clairvaut, vinrent le joindre, & prirent leur chemin par le Blanc en Berry, pour s'en aller à Sancerre & à la Charité.

CHARLES IX. 1569.

Le Capitaine Gournai se saisit du Bourg-dieu.

Après la déroute de Moncontour, Gournai, Capitaine fort brave, avoit en se retirant surpris le Bourg-dieu (2), place très-forte par sa situation. Montluc, Pansieres & du Faux, étoient dedans avec beaucop d'autres Officiers; mais ils trouverent moyen de se sauver des mains des Protestans. Au bruit de cette prise, la garnison de Châteauroux, qui n'en est qu'à une portée de mousquet, & celles des autres postes voisins, y accoururent en si grand nombre, que Gournai jugea qu'il lui seroit impossible de se défendre contr'eux : mais il arriva fort à propos que Lornai vint le joindre avec les troupes qu'il avoit dans Châtelleraut. Briquemaut y étoit déja arrivé avant lui; celui-ci qui sortoit d'une grande maladie, s'étant mis en marche avec sa troupe, fut attaqué par les païsans & par d'autres gens qui s'étoient joints à eux: ayant perdu ses bagages & une partie de son monde, il arriva enfin à Bourg-dieu, mais ce ne fut pas sans peine. Y étant retombé malade, il fut forcé de s'y arrêter quelque tems. Ces garnisons si voisines étoient tous les jours aux mains, & il y eut plus de deux cens hommes tués de part & d'autre, la fortune se declarant tantôt pour ceux-ci, tantôt pour ceux-là. Enfin Claude de la Châtre, Gouverneur du Berry, ayant assemblé les garnisons des environs & fait venir des troupes de tous côtés, investit le Bourg-dieu, & il n'y a pas à douter qu'il ne l'eût forcé, sans Guerchy, qui sortit de la Charité avec un corps de troupes d'élite, passa, je ne sçai si je dois dire hardiment ou témérairement, dans une saison très-désavantageuse, toutes les rivieres qui étoient sur sa route, ou à gué ou à la nage, & vint délivrer la garnison de Bourg-dieu, qu'il conduisit dans un lieu où elle n'avoit rien à craindre. Peu de tems après, la mésintelligence se mit entre Bois & Guerchy, & peu s'en falut qu'elle ne ruinât les affaires des Protestans; du moins elle retarda beaucoup leurs progrès.

Il y est assiégé, & Guerchy le délivre.

Il y avoit long-tems que les troupes du Dauphiné & du Languedoc deman-

Les troupes Pro-

(1) *Il en fut depuis blâmé*] A la pag. 689. d'une Histoire du tems &c. imprimée en 1570. on reproche au Baron de Mirembeau, d'avoir rendu le chateau de Lusignan, non pas faute de vivres, ni de munitions, mais faute de moûtarde pour manger son bœuf salé. Mais d'Aubigné tom. I. p. 440, de son Histoire, édit. de 1616, fait à cette occasion l'apologie du Baron, & blâme la licence que quelques-uns s'étoient donnée, de dire que ce Gentilhomme n'y avoit pas fait son devoir. LE DUCHAT.

(2) Petite ville du Berry sur la riviere d'Indre.

CHARLES IX. 1569.

mandoient la permission de retourner dans leurs maisons. Coligny les avoit toûjours amusées par de belles paroles, & sous prétexte d'un combat prochain, les avoit retenuës dans son camp. Ennuyées de la guerre, après avoir communiqué leur dessein à Verbelet, frere de l'Evêque du Puy, elles s'en allerent a Angoulême, sans demander congé; & y ayant été jointes par beaucoup d'autres, il s'y trouva quatre cens chevaux & quelques Mousquetaires. Montbrun, Mirabel, Quintel, & Verbelet (1) de Pontez s'étant mis à leur tête, le 14. d'Octobre, traverserent le Perigord, & arriverent deux jours après à Souillac (2), où ils comptoient passer la Dordogne à gué : mais la riviere étant grossie, il ne fut pas possible de le faire. Le tems qu'ils perdirent à chercher des bateaux, les empêcha de passer aussi promptement qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté. Ainsi les garnisons des postes voisins s'étant rassemblées à Sarlat, vinrent fondre tout d'un coup sur les Mousquetaires, dont plusieurs avoient déja passé la riviere, & les ayant mis en désordre sans beaucoup de peine, elles en dépouillerent une partie, & noyerent les autres. Quintel fut fait prisonnier avec Mormoiron & Sarraz : mais ce dernier fut mis en liberté peu de tems après. Ceux qui avoient passé la riviere étoient dans une grande sécurité : mais le bruit les ayant reveillés, ils prirent les armes, & s'étant mis en bataille, ils prévinrent le danger dont ils étoient menacés. Car ayant abandonné leurs compagnons, & traversé le Quercy jusqu'au château d'Acier, ils se rendirent heureusement à Aurillac, ville d'Auvergne, dont la Bessonniere s'étoit depuis peu rendu maître par surprise.

[Margin: testantes du Dauphiné & du Languedoc s'en retournent dans leur païs.]

[Margin: Elles sont défaites au passage de la Dordogne.]

Après l'arrivée du Roi à Nyort, on tint Conseil sur ce qu'il y avoit à faire : les uns prétendoient qu'il faloit poursuivre sans relâche les ennemis qui fuyoient; que si on les pouvoit joindre, on les déferoit sans peine; que s'ils se jettoient dans des places, on les y forceroit, & qu'on les feroit tous prisonniers. Les autres soutenoient que ce projet étoit chimérique; que les ennemis avoient jetté toute leur Infanterie dans les places, & qu'à l'égard de leur Cavalerie, comme elle marchoit sans bagage, il n'étoit pas possible de la suivre : que le fruit de cette grande victoire devoit être de s'emparer des places qui étoient entre les mains des ennemis; qu'il y en avoit déja beaucoup qui s'étoient renduës, & qu'avec un peu de diligence & de vigueur, on obligeroit les autres à suivre leur exemple; qu'il faloit attaquer leur capitale, pour les chasser tout-à-fait de la Saintonge & du Poitou; que si on laissoit derriere soi les places dont ils étoient en possession, une seule suffiroit pour les rendre maîtres de toute la Province. On suivit ce dernier avis; & l'on fit en cela à-peu-près la même faute que Coli-

[Margin: Dessein pris à Nyort]

(1) *Verbelet.*] On lit dans le texte latin *Verbelio Pontesio.* L'Index Thuani est demeuré court sur le nom François de ce Gentilhomme, duquel, plus haut, M. de Thou dit qu'il étoit frere de l'Evêque Dupuy en Velai. Or, dans le Gallia Christiana, l'Evêque de cette ville-là en 1569. étoit *Antoine de Senetaire*, nom qui n'a de rapport, ni avec *Verbelius*, ni avec *Pontesius.* Du reste, ce frere de l'Evêque du Puy est nommé Verbelet dans l'Histoire de France du P. Daniel, édit: d'Amst. tom. V. pag 942. LE DUCHAT.

(2) Petite ville du Quercy.

Coligny fit lorsqu'il alla mettre le siége devant Poitiers : car quoique les suites n'en ayent pas été si funestes, le succès n'en fut pas plus heureux. La résolution fut donc prise de s'emparer avant toutes choses de Saint-Jean d'Angely.

CHARLES IX. 1569.

d'assiéger S. Jean d'Angely.

Pendant ce tems-là les troupes des Confédérés se débandant de jour en jour, les deux Princes, de l'avis de Coligny, résolurent de laisser le Comte de la Rochefoucault à la Rochelle, & de se retirer d'abord en Guyenne & de-là en Languedoc, soit pour détourner le Duc d'Anjou d'assiéger Saint-Jean d'Angely, ne doutant pas qu'il ne les poursuivît, soit pour y lever une nouvelle armée, & raffermir par leur présence les amis qu'ils avoient dans ces Provinces: ils envoyerent pour cela des ordres à Montgomery de les attendre à Montauban, & firent dire aux Vicomtes de rassembler le plus de troupes qu'ils pourroient; qu'ils arriveroient incessamment, & qu'il étoit d'une grande importance qu'ils trouvassent à leur arrivée leurs ordres exécutés. Ils partirent donc de Saintes, avec ce qu'ils avoient de Cavalerie Françoise & Allemande, & environ trois mille hommes de pied conduits par Rouvrai, & arriverent le 25. d'Octobre à Argental sur la Dordogne. La Bessonniere, qui venoit de surprendre Aurillac, s'y étoit aussi rendu, afin de tenir des bateaux prêts pour passer les Princes & leurs troupes: on employa huit jours à ce passage.

Les Princes se retirent en Guyenne.

Ils sommerent Bord (1) petite ville d'Auvergne; mais elle refusa d'ouvrir ses portes, & pour détourner l'orage, elle donna mille écus d'or aux Princes, & le passage libre à leurs troupes. Après avoir jetté ainsi l'épouvante en Auvergne, comme si le fort de la guerre eût dû tomber sur cette Province, les Princes traverserent le Roüergue & le Quercy, & ayant passé le Lot au dessous de Cadenac, ils allerent à Saint-Martin, à Caussade, & de-là à Montauban, où Montgomery, qui revenoit victorieux de Bearn, avoit reçu ordre de les attendre avec ses troupes & celles des Vicomtes. De Montbrun & Mirabel étoient déja arrivés à Aurillac, & s'étoient logés à Arpajon pour y rafraîchir leurs troupes. De Foulques s'y étoit rendu par un autre côté, avec environ soixante Cavaliers: de-là poursuivant sa marche avec Mirabel, il rencontra la garnison de Rouillac, qui jointe avec les païsans, s'étoit postée sur le sommet des montagnes, & avoit bouché tous les défilés. Il entreprit de forcer le passage : mais il fut repoussé & contraint de retourner à Arpajon. A la fin cependant ayant passé le Lot & traversé le Roüergue & les Cevenes, ils arriverent tous heureusement à Privas, & de-là à Aubenas dans le Vivarais. De Montbrun (2) resta malade à Aurillac. Les Princes avoient donné le gouvernement de cette place & de toute la Province à Verbelet, avec ordre d'y faire des troupes: il y leva sept cens Mousquetaires & trois cens Gendarmes, & il fit payer de grandes sommes au païs pour les fraix de ces levées.

Saint-

(1) Ville sur la Dordogne, sur la frontiere du Limousin & de l'Auvergne.

(2) Cela n'est pas dans l'édition de Geneve. Cependant sans ces mots il n'y a point de sens. On l'a rétabli sur l'édition de Drouart.

CHARLES IX. 1569.

Prise du château de S. Sulpice par le Gouverneur d'Auvergne.

Saint-Heran, Gouverneur d'Auvergne, avoit ramassé à la hâte quelques troupes pour reprendre Aurillac. Mais l'arrivée des Princes lui ayant fait abandonner cette entreprise, il attaqua le château de Saint-Sulpice & le prit. De Saillans, qui en étoit Gouverneur, étant malade, y fut tué. Sa femme qui avoit un courage mâle, & qui avoit, dit-on, blessé Saint-Heran à cette attaque, fut emmenée par le vainqueur à Saint-Flour.

Après que les troupes du Roi eurent levé le siége de la Charité, Sansac resta dans le païs pour tenir les peuples dans le devoir, mais dès qu'il eût appris la victoire de Moncontour, il crut qu'il faloit profiter de l'occasion pour faire des conquêtes dans la Bourgogne & dans le Nivernois. Pour cela il assembla une nouvelle armée, composée de huit compagnies de Cavalerie & de trente deux enseignes de gens de pied, commandés par Odoärd de Foissy, & ayant pris quatre grosses piéces de canon & deux coulevrines, il marcha à Donzy, poste commode pour les convois, mais foible. Le Capitaine Bois qui y commandoit, l'abandonna à son approche, & se retira avec ses Soldats à la Charité. De-là Sansac marcha à Noyers: la garnison lui rendit la place, à condition d'en sortir la vie sauve. Mais la plûpart des soldats, malgré la capitulation, furent menés à Troyes, où le peuple furieux les massacra inhumainement. Vezelai, qui est une des meilleures places de Bourgogne, avoit été surpris dès le commencement de la guerre par du Tarot, aidé de quelques Gentilshommes Protestans du voisinage. Ils escaladerent la place au point du jour, dans le tems qu'on changeoit les gardes: c'étoit Sarrazin, Capitaine brave & actif, qui y commandoit alors avec une compagnie d'Infanterie. Guerchy ayant appris que Sansac se préparoit à l'attaquer, y envoya deux autres compagnies: sur le bruit qui courut de ce siége, Blosset, Ribompierre & Besanseu se jetterent dans la place, la croyant d'une grande importance pour tenir la Province dans le devoir. Vezelai est situé sur une montagne fort haute & escarpée de tous côtés, excepté d'un côté par où l'on y aborde aisément: il a d'ailleurs de bonnes murailles & de bonnes tours. Le 6. d'Octobre de Sansac reconnut la place, & s'alla ensuite poster à Aquiens & à Saint-Peré, qui sont deux villages situés au pied de la montagne. Deux jours après il envoya trois compagnies pour investir la place du côté de la porte du Barle, qui touche à l'église de Saint-Etienne. La garnison fit sur eux une vigoureuse sortie, & mit en fuite deux de ces compagnies, tandis que la troisième se tenoit dans les vignes des environs. Le 10. du mois d'Octobre il ouvrit la tranchée & commença à battre la porte du Barle: au bout de deux jours un pan de la tour tomba. Deux jours après, il fit transporter son canon vis-à-vis la porte du Guichet, & y posta huit compagnies. Lorsqu'il y eut bréche de ce côté-là, il fit attaquer le 14. du même mois les deux bréches tout à la fois, & en même tems on planta les échelles du côté des Cordeliers, afin de diviser les forces des assiégés. On y combattit avec beaucoup de valeur de part & d'autre. Les habitans, qui craignoient d'être pillés, seconderent la garnison avec beaucoup de fidélité & de courage, & firent si bien leur devoir, que la place ne fut pas emportée. Il y avoit cependant un traître dans

Siége de Vezelai par Sansac.

dans la ville, nommé Albert de la Chasse, qui écrivoit à Sansac tout ce qui s'y passoit, lui faisoit connoître les endroits les plus foibles & les plus aisés à battre, & lui jettoit ses lettres par dessus le mur avec une fronde: il avoit engagé un maître d'école de la ville dans son complot; mais il furent découverts, & punis de mort l'un & l'autre. Il y eut beaucoup de monde tué à cet assaut, & entr'autres Sarrazin, Gouverneur de la place.

Il est obligé de lever le siége.

Sansac changea encore son canon de place, & le pointa contre l'église des Cordeliers. Tous ces changemens donnoient beaucoup d'espérance à la garnison, déja encouragée par ses premiers succès; de sorte que Sansac ayant tenté un second assaut inutilement, prit le parti, quoiqu'à regret, de lever le siége, après y avoir perdu trois cens hommes, résolu cependant d'y revenir. Comme son canon n'étoit plus en état de servir, il alla à Avalon pour en prendre d'autre, & vint une seconde fois attaquer la place. Mais ayant trouvé la même résistance que la première fois, il eut le même succès. Ainsi voyant qu'il ne la pouvoit prendre de force, il résolut de changer le siége en blocus, afin de la prendre par famine; ce qui ne lui réussit pas mieux que le reste. Car Briquemaut & Guerchy y firent entrer plusieurs convois, & ayant forcé les postes des assiégeans, entrerent dans la place, réleverent le courage de la garnison, & la déterminerent à se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au 16. de Décembre que Sansac leva absolument le siége, il perdit plus de mille Cavaliers, & entr'autres Odoard de Foissy, qui commandoit son Infanterie, outre ce qu'il avoit perdu au premier siége.

Description de la ville de Nîmes.

Presque dans le même tems, les Confédérés s'emparerent de Nîmes par un stratagême bien conduit. Cette ville est capitale de la Gaule Narbonnoise; mais outre ses richesses & les ouvrages modernes dont on l'a embellie, il n'y a point eu de ville dans tout l'Empire Romain, à la réserve de Rome, qui puisse lui être comparée, par rapport à ses monumens d'une antiquité respectable: amphithéâtre, palais, temple de Vesta hors de la ville, de tous côtés on ne voit qu'anciennes ruines, & que morceaux d'une beauté admirable, qui dans l'état déplorable où ils sont, peuvent le disputer encore aux Palais modernes de nos Rois. On y voit cette fameuse fontaine dont les Anciens ont tant parlé, nommé comme la ville (1), & qui lui fut dans la circonstance dont il s'agit très-fatale. Les Protestans, dont le païs est rempli, y étoient très-maltraités: les uns avoient été bannis, les autres dépouillés de leurs biens & de leurs charges par Saint-André, Gouverneur de la ville, vieillard colère jusqu'à la férocité, comme sont ordinairement les Languedociens, dont l'amour & la haine vont toûjours jusqu'à l'excès. Ces Protestans brûlant de l'envie de se venger, & de retourner dans leur patrie, mettoient tout en œuvre; conseils, exhortations aux amis qu'ils avoient dans la ville, force, ruse, tout étoit employé pour recouvrer leur liberté & leurs biens.

Une

(1) *Fons Nemausus.*

Charles IX. 1569.

Les Protestans bannis de cette ville forment le dessein de s'en rendre maîtres.

Une grande partie de ces bannis s'étoit retirée à Saint (1) Geniez, qui n'en est pas éloigné, & ils avoient fortifié d'un fossé & d'un rempart ce poste, que les Catholiques avoient demantelé. Comme ils y tenoient Conseil sur leurs affaires, un Charpentier de Cauvisson (2), nommé Madaron, à qui l'on promit une recompense, dit qu'il sçavoit un moyen de les retablir dans leur patrie. La fontaine dont je viens de parler est si abondante, qu'elle fait moudre quantité de moulins dans la ville & au dehors: elle passe entre le château & la porte des Carmes, & entre dans la place par un canal fermé d'une grille de fer.

Au dessus, & tout auprès du château, où commandoit le Capitaine Astoul, il y avoit une guerite, où l'on mettoit une sentinelle, qui changeoit à toutes les heures de la nuit. Lorsqu'elle sortoit de faction, elle sonnoit la cloche du château, pour avertir le soldat qui devoit lui succeder de venir prendre sa place; or il se passoit toûjours quelque tems avant qu'il arrivât. Madaron le remarqua, & ayant communiqué son dessein à un de ses amis, qui avoit une petite maison attenant la citadelle, & fort près du fossé de la ville, il entreprit de limer ces barreaux de fer. Voici comme il s'y prit: lorsqu'il descendoit dans le fossé, il mettoit autour de lui une corde, que son ami, qui étoit dans la ville, lui jettoit, & qu'il tiroit ou lâchoit quand la sentinelle s'en alloit ou arrivoit, pour avertir Madaron de reprendre ou de cesser son travail. C'étoit le signal dont ils étoient convenus entr'eux, & lorsque le jour approchoit il couvroit les endroits limés de cire & de boue, & s'en alloit sans bruit. Il eut tout limé en quinze nuits, mais non pas de suite: il choisissoit celles où il y avoit le moins de Lune, & où le ciel étoit le plus couvert, & il eut la constance de demeurer pendant tout ce tems-là dans la boue jusqu'aux genoux, & de souffrir la pluye & toutes les injures de l'air. La saison de l'automne, qui dans ce païs-là est ordinairement accompagnée de grands vents, & le bruit de l'eau qui couloit entre les barreaux, servirent à empêcher qu'on n'entendit le bruit de la lime: & lorsque les sentinelles l'entendirent, il ne leur vint jamais en pensée qu'on limât ces barreaux; ils crurent plutôt que c'étoit, ou le bruit des eaux qui entraînoient des cailloux, ou celui de quelques chiens qui rongeoient des os. Mais afin que la chose demeurât extrêmement secrette, Madaron n'en parla aux bannis que le 15. de Novembre, lorsque son ouvrage fut entierement achevé.

Entreprise hardie d'un Charpentier, nommé Madaron.

Il communique son projet aux bannis.

L'entreprise leur parut très-perilleuse; mais comme leur salut en dépendoit, on fut d'avis de la tenter. Servas, qui commandoit dans ce canton pour les Princes, en chargea Saint-Cosme, Capitaine hardi & vigilant, & lui donna pour cela trois cens hommes d'élite, tant Cavaliers que fantassins. Saint-Cosme partit sans bruit, & posta ses gens dans des plans d'oliviers qui sont autour de la ville. Un Ministre qu'il avoit mené avec lui, y fit la priere à l'ordinaire, & exhorta ensuite tout le monde par des raisons pressantes, & prises des motifs de la Religion, à se com-

(1) Bourg du diocèse d'Usez.

(2) Petite ville entre Nîmes & Montpellier.

comporter vaillamment dans cette entreprise: mais pendant qu'il les prêchoit, il arriva une chose qui pensa déconcerter tout ce monde déja ébranlé par la grandeur du péril où ils s'exposoient. Il parut tout-à-coup une lumiere soudaine, qu'on n'avoit jamais vûë au mois de Novembre; l'éclat en étoit si vif, & dura si long-tems, qu'ils ne douterent point que les sentinelles ne les eussent découverts: d'ailleurs ces gens timides & superstitieux crurent, que ce phénomene signifioit que Dieu condamnoit leur dessein. Saint-Cosme au contraire, appuyé du Ministre, les assura que c'étoit une marque que Dieu se declaroit pour eux, & qu'il leur donneroit un heureux succès, puisqu'il sembloit guider par cette lumiere les défenseurs de sa gloire, contre les ennemis de la vérité. C'est ainsi qu'il faisoit valoir son parti.

CHARLES IX. 1569.

Prise de la ville & du château de Nimes.

Enfin il descend dans le fossé, & ayant arraché sans peine les barreaux de fer, il entre dans la ville, avec trente de ceux sur la bravoure desquels il comptoit le plus. Il ordonna en même tems aux valets & aux goujats de monter à cheval & de courir au tour de la ville, en faisant grand bruit, pour faire croire aux habitans que c'étoit un corps considerable de Cavalerie, & de se rendre ensuite à la porte de la Couronne, par où ils entreroient, & se répandroient ensuite dans toutes les ruës. Pour fortifier de plus en plus l'opinion que ceux de la ville auroient conçûë de leur nombre, on leur joignit quelques trompettes pour sonner en différens quartiers, comme si la ville eût été prise.

Sur ce bruit, les sentinelles qui étoient au-dessus du canal s'enfuyent dans le château, sonnent la cloche & crient aux armes. De Poussac, qui avoit suivi Saint-Cosme avec 80. hommes, se posta auprès du château, pour empêcher la garnison d'en sortir & la bourgeoisie d'y entrer. Saint-Cosme s'étant avancé jusqu'aux Carmes, fait main basse sur un corps-de-garde qu'il trouve en chemin: ce n'étoit presque que des Prêtres, qui, inquiets pour leur vie, faisoient eux mêmes la garde, afin de se mettre à couvert de leurs ennemis. De-là il tire à la porte de la Couronne, où ayant trouvé un Sergent, il lui met le poignard sur la gorge, & lui demande le mot du guet: dès qu'il le sçut, il le dit à ses gens, & commença à se promener librement par toute la ville. Ayant brisé en même tems la porte de la Couronne, il fit entrer sa Cavalerie de goujats, qui remplit en un moment toutes les ruës, & fit cent fois plus de bruit que n'en auroient fait des gens de guerre. Toute la garnison, & les quatre compagnies de milice bourgeoise, qui étoient toûjours sous les armes, en furent si effrayées, que la plûpart n'oserent sortir de chez eux, & que les autres courant çà & là, tremblans & sans Chefs, furent pris & désarmés, ou par les bourgeois qui étoient de la conspiration, ou par les troupes qui étoient entrées dans la ville.

Saint-André fut très-consterné de cet accident imprévû: il avoit quelques soldats avec lui, & il essaya, mais envain, de ramasser ceux qui étoient dispersés. Enfin voyant qu'il ne pouvoit entrer dans le château, & qu'il n'avoit aucun quartier à attendre des Protestans, il sauta témérairement du haut des murs dans le fossé, & se cassa la cuisse: ce malheureux vieil-

CHARLES IX. 1569.

vieillard y demeura jusqu'au jour, abandonné de tout le monde. Plusieurs se sauverent dans l'amphithéâtre, qu'on appelle les Arenes, & en boucherent les portes avec des pierres qu'ils trouverent sous leurs mains: mais ils n'y demeurerent que jusqu'au lendemain matin, qu'on les laissa sortir par la porte de Saint-Antoine. Astoul, qui commandoit dans le château, & qui avoit son logement dans la ville, s'empara avec vingt cinq hommes de la porte des Dominicains, & la défendit avec beaucoup de courage jusqu'au lendemain à midi, qu'il sortit de la ville par le guichet, & rentra dans le château.

S. André, Gouverneur de la ville, est tué par le peuple furieux.

C'est ainsi que cette ville fut prise presque sans combat. Cependant les vainqueurs, ennemis de tout tems des vaincus, & irrités par des outrages récens, commirent à leur égard tout ce que la férocité & la cruauté peuvent inspirer de plus affreux, & massacrerent, contre les loix de la guerre, plus de cent cinquante habitans. Saint-André ayant été rapporté chez lui, & mis dans son lit, y fut tué à coups de pistolet par le peuple furieux. L'arrivée de Saint-Romain, que les Princes envoyerent pour commander en chef dans le Languedoc, reprima la fureur de ce peuple, qui croissoit de jour en jour, de Foulques y vint quelque tems après, avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres. Cependant le château n'étoit pas pris. Astoul le défendit opiniâtrément pendant trois mois, avec cinquante hommes & quelque secours qu'il reçut du château des Marguerites, qui en est éloigné de trois lieuës. Mais les mines que l'on fit ayant renversé une partie de la tour, quoique les assiégeans n'en pussent pas tirer grand avantage, la garnison, qui ne voyoit aucune espérance de secours, capitula & se rendit.

Pendant que cela se passoit du côté du Languedoc, le Duc d'Anjou vint camper auprès de Saint-Jean d'Angely. Les Princes y avoient envoyé un renfort considerable, avant qu'ils quittassent la Saintonge pour passer dans la haute-Guyenne; mais dès qu'ils furent éloignés, personne ne se soucia d'exécuter leurs ordres, soit qu'on désespérât du succès, soit pour d'autres raisons inconnuës. Il n'y eut que François la Personne, qui eut le courage de se jetter dans la place avec environ trente soldats & trente habitans de quelques endroits voisins, le même jour que l'armée du Roi y arriva, c'est-à-dire le 16. d'Octobre. Biron y étoit venu quelque tems auparavant par ordre du Roi, & avoit fort exhorté les habitans de se rendre, mais inutilement.

Siége de S. Jean d'Angely par l'armée du Roi.

Saint-Jean d'Angely est situé dans un lieu bas sur la riviere de Boutonne. Ce qui a donné ce nom à cette ville, est un monastere d'une antiquité respectable (1), où il y a une église dédiée à saint Jean-Bâtiste. La Boutonne vient du côté d'Angoulême, & passe par Chizai & par Tonnai, qu'on appelle Tonnai-sur-Boutonne, pour le distinguer d'un autre Tonnai, qu'on appelle Tonnai-Charante, parce qu'il est sur la Charante. Le lit de la Boutonne est étroit, mais profond; elle passe dans une grande

(1) Il fut fondé par Pepin dans le huitième siécle.

de partie des fossés de la ville, & en separe le fauxbourg de Sainte-Croix. Du reste la ville est forte, & elle a de bonnes murailles & de bonnes tours. De Piles, qui y étoit venu après la perte de Nyort, l'avoit encore fortifiée à la hâte, autant que la brieveté du tems le lui avoit permis, & il avoit élevé de nouveaux bastions au château, à la porte d'Aunis qu'il avoit fait murer, & dans les autres endroits qu'il jugea les plus foibles. Il avoit avec lui la Motte-Pujols, la Ramiere, de Paluel, appellé communément Fravo-Serido, des Essars, la Garde-Montault, & la Personne. Dès le premier jour il fit faire des sorties par les portes de Matas & de Nyort, & l'on y combattit vivement, tandis que le reste de la garnison ruinoit les fauxbourgs & coupoit les arbres des environs, afin que les assiégés pussent découvrir de loin: de ce bois on fit des fascines pour soutenir les remparts. Le cinquième jour du siége, Pujols fit une sortie avec deux cens hommes, attaqua vivement les troupes qui étoient dans le fauxbourg d'Aunis, & leur prit deux drapeaux; mais de son côté le Capitaine Parasol fut tué, & son frere fait prisonnier.

Le Roi arrive au camp.

Le 26. d'Octobre le Roi arriva au camp, & y fut salüé par la décharge de toute l'artillerie, & par des cris de toute l'armée. On somma la garnison de se rendre; mais elle le refusa, sous prétexte qu'elle gardoit la place au nom & par les ordres du Prince de Navarre, qui avoit le gouvernement de Guyenne. Le lendemain on dressa une batterie sur une hauteur couverte de vignes, pour battre la porte de Nyort & celle d'Aunis. Elle fit une grande bréche dès le premier jour, mais qui fut presque entierement reparée la nuit; on fit outre cela un fossé au-devant, & l'on éleva des retranchemens des deux côtés, ou l'on plaça des Mousquetaires, pour faire un feu continuel sur ceux qui monteroient à la bréche, & les obliger de se retirer. Cependant cette batterie incommodoit beaucoup la garnison, & la Ramiere y fut blessé en deux endroits d'un éclat de poutre. Mais malgré sa blessure, la crainte qu'il eut que les assiégeans n'emportassent la place s'ils montoient sur le champ à l'assaut, l'empêcha de se faire porter chez lui: il aima mieux différer de se faire panser, que d'abandonner son poste dans un tems où sa présence y étoit si nécessaire. Elle servit en effet beaucoup: car les troupes du Roi voyant la garnison faire bonne contenance, & prête à soutenir l'assaut, ne jugerent point à propos de le donner ce jour-là. Mais si ce retardement sauva les assiégés, il hâta la mort de la Ramiere, qui seroit peut-être guéri de sa blessure, si elle avoit été pansée sur le champ. L'agitation violente de cette journée ayant causé une inflammation dans sa playe, il mourut peu de tems après, fort regretté de ceux de son parti.

Constance de la Ramiere & sa mort.

Assaut donné à la ville.

Les jours suivans on dressa des batteries contre d'autres endroits, & l'on fit une large bréche au bastion d'Aunis: les troupes y monterent à l'instant, sans attendre l'ordre de leurs Chefs & sans avoir leurs drapeaux; aussi le succès n'en fut-il pas heureux; car après avoir recommencé deux fois le combat, elles furent toûjours repoussées. D'Arial, qui défendoit la bréche, y fut tué avec sept soldats; il y en eut encore sept autres tués au bastion d'Aunis par des coulevrines qui y tiroient de côté. Mais la perte des assié-

siégeans fut beaucoup plus grande. Les Protestans étoient persuadés que la ville auroit été emportée ce jour-là, si l'armée du Roi avoit fait tous les efforts qu'elle pouvoit faire : au moins est-il vrai, que de Piles avoit fait faire une ouverture à la muraille de l'autre côté, pour se retirer par-là, tandis que le soldat vainqueur seroit occupé au pillage de la ville.

De Biron recommença à parler d'accommodement; & il exhorta de Piles à songer à lui, & à ne pas pousser à bout la patience du Roi : il lui fit dire que Lusignan & Nyort étoient pris, que Saintes & Cognac capituloient, & que les Princes, sur l'ordre desquels il rejettoit sa desobéïssance, étoient bien loin, & avoient passé la Dordogne; qu'il n'avoit point de secours à espérer; que tout le païs d'alentour étoit contre lui; qu'il devoit donc menager sa paix; que le Roi y étoit porté, & qu'il ne devoit pas rejetter des conditions honorables qu'on étoit prêt de lui accorder. Quoique de Piles craignît ces pour-parlers, cependant ce nom de paix l'engagea à écouter les conditions auxquelles on la lui offriroit. On donna des ôtages de part & d'autre. Guitinieres alla dans la ville de la part du Roi le 4. de Novembre, tandis que la Personne alla pour les assiégés au quartier du Roi qui étoit aux Landes. Il fut très-bien reçu par les Maréchaux de France qui s'y trouverent : mais il leur dit, qu'il n'avoit aucun ordre de parler de capitulation; que tout ce qu'on lui avoit permis, étoit d'écouter les conditions que l'on proposeroit, pour faire une paix générale, & d'en faire le rapport à ses supérieurs. Les Maréchaux répondirent, qu'ils souhaitoient aussi-bien que lui cette paix générale; mais qu'ils ne voyoient pas comment on pourroit terminer une affaire de cette conséquence en l'absence des Princes; que ce que le Roi vouloit pour le présent, étoit qu'on fit une tréve de dix jours, pendant lesquels de Piles envoyeroit quelqu'un aux Princes, pour recevoir leurs ordres; & que si pendant ce tems-là il ne lui venoit point de secours, il rendroit la place au Roi, à condition que les Chefs & les soldats sortiroient avec chevaux, armes & bagages, pour aller où ils voudroient, & qu'on laisseroit la liberté de conscience à ceux qui resteroient dans la ville.

Le Roi accorde une tréve de dix jours aux assiégés.

De Piles signa ces conditions, quoiqu'à regret : on envoya aux Princes la Personne avec Mery de Barbezieres de la Roche-Chemeraut. En passant par Angoulême, il rendit compte à Saint-Mesmes, de l'état ou étoient les assiégés, & le pria de se hâter de les secourir : on fit tout ce qu'on put pour cela pendant la durée de la tréve. Fonbedouere fut chargé de conduire le détachement, & de lui montrer un gué sur la riviere; & Saint-Surin étant parti d'Angoulême avec quarante Cavaliers, parut sur les fossés, & entra dans la ville par la porte de Matas.

Au bruit de cette conférence, la garnison de Saintes abandonna la ville, sans attendre que l'armée victorieuse vint l'assiéger. Le Duc d'Anjou y envoya une grosse garnison, & quelque Cavalerie, pour inquiéter par des courses continuelles les Protestans, qui passoient sans cesse de Saint-Jean d'Angely à la Rochelle.

Enfin le 18. de Novembre, jour auquel la tréve expiroit, Biron envoya un

un Héraut pour sommer la ville de se rendre, comme on en étoit convenu. De Piles, qui n'avoit signé qu'à regret, cherchant à gagner du tems, répondit qu'il aimoit cent fois mieux mourir, que de se livrer, lui & sa garnison, à ses ennemis, pour être égorgés comme des bêtes; qu'il sçavoit bien que c'étoit-là ce qu'il avoit à attendre s'il consentoit à ce qu'on demandoit de lui. Ainsi le canon recommença à tirer: quatre jours après, une nouvelle batterie que l'on avoit dressée, ayant jetté à bas la tour du Bourreau, on monta à l'assaut. Les assiégés ne s'oublierent pas en cette occasion: ils descendirent dans le fossé, & s'étant couverts avec des mantelets, ils tirerent sans cesse en flanc sur les troupes qui montoient à l'assaut. Ce fut-là que Sebastien de Luxembourg Vicomte de Martigues, allant continuellement de côté & d'autre, pour pousser les travaux & placer des gabions, reçut un coup de mousquet à la tête, dont il mourut presque sur le champ. C'étoit un grand Général, également illustre, & par sa valeur, & par l'éclat de sa naissance. Le gouvernement de Bretagne, qu'il avoit eu à la mort de Jean de Brosses Duc d'Estampes son oncle maternel (1), fut donné à Louis de Bourbon-Montpensier.

CHARLES IX. 1569.

Mort de Seb. de Luxembourg Vicomte de Martigues.

Dans le même tems les assiégés, conduits par la Motte-Pujols & S. Surin, font une sortie avec environ quatre vingt chevaux, soutenus de trois cens Mousquetaires. Saint-Surin attaqua les Gendarmes de Bernard de Saint-Severin Duc de Somme dans le poste qu'ils gardoient, & les mit en déroute. Pujols poussa jusqu'aux batteries, & fut pendant quelque tems maître du canon & de la poudre: mais comme il ne s'étoit pas attendu à un si grand succès, il ne s'étoit point muni de ce qu'il faloit pour encloüer le canon, & pour mettre le feu aux poudres. Il reçut une grande blessure dans cette action.

Le Duc d'Anjou fit battre après cela le bastion de la porte d'Aunis, avec cinq grosses piéces de canon qu'on plaça sur le fossé; ensorte qu'on étoit au-dessus de l'ouvrage que l'on battoit, & que l'on voyoit tout ce qui étoit dedans, & que les assiégés ne pouvoient y venir, qu'ils ne fussent tout à découvert. Tout le mur extérieur fut rasé depuis ce bastion jusqu'au château; & le retranchement que l'on avoit fait en dedans sur des pieux & des poutres, pour soutenir le mur, ayant pareillement été renversé, les assiégés furent dans un grand effroi; mais à force de travail ils vinrent à bout de réparer la bréche; toute la bourgeoisie & les femmes même y travaillerent: cependant le canon faisant voler de côté & d'autre la terre & le gravier, que l'on avoit employé à cette réparation, tua beaucoup de monde aux assiégés.

Sur le bruit qui se répandit qu'il venoit du secours d'Angoulême, sous la conduite de Saint-Auban (2), de Piles y envoya Fonbedouere qui les conduisit jusqu'à Chisai; mais ayant été découverts par les troupes du Roi, ils furent obligés de s'en retourner. Saint-Auban s'étant avancé avec

(1) La mere de M. de Martigues étoit Charlotte de Brosses, sœur de Jean de Brosses.

(2) Il s'appelloit Albert Pape de Saint-Auban.

CHARLES IX. 1569.

avec un petit nombre de gens jusqu'au pont Saint-Julien, fut aussi découvert; il essaya de se retirer, mais il fut poursuivi si vivement, qu'il fut pris. De sorte que les assiégés n'ayant plus aucune espérance d'être secourus, on reprit la négociation, sur les instances de Biron & de Charles de Montmorency; & enfin le 2. de Décembre la capitulation fut signée par la Motte-Pujols, à ces conditions : Que les Généraux & les soldats sortiroient avec leurs bagages, leurs chevaux, leurs armes & leurs drapeaux, mais pliés; & que Biron & Cosseins les escorteroient jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté : Qu'ils ne porteroient les armes de quatre mois pour le parti Protestant. La garnison conduite par de Paluel, surnommé Serido, sortit le lendemain, composée de huit cens hommes de pied & d'environ cent chevaux. A peine furent-ils dans le fauxbourg, qu'ils furent envéloppés par les troupes du Roi; soit que ce fût l'avidité du butin qui les portât à violer ainsi la capitulation, ou qu'elles fussent irritées par la perte de Martigues, qui venoit de mourir. On poussa ces malheureux dans les quartiers voisins, & on leur ôta tout ce qu'ils avoient, malgré tout ce que purent faire pour l'empêcher, Biron, Cosseins, & le Duc d'Aumale, Lieutenant du Duc d'Anjou, qui étoit à la porte de Matas, par où ils sortoient.

De Piles rend la place à des conditions honorables.

On manque de parole à la garnison.

Biron les escorta jusqu'à Sieché, d'où ils allerent à Saint-Cibardeau & de-là à Angoulême, toûjours accompagnés d'un Héraut & d'un Trompette du Roi. Ils écrivirent au Duc d'Aumale & à Biron, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite contre la foi du traité : mais toute la satisfaction qu'on leur donna ne consista qu'en de vaines promesses. De Piles crut que le manquement de parole des ennemis, le dégageoit de la sienne : ainsi, sans attendre que les quatre mois fussent passés, il reprit les armes, & ayant passé la Dordogne avec une troupe d'élite, il alla joindre les Princes, malgré tous les efforts de Jean d'Escars de la Vauguyon, qui le suivit inutilement avec quatre compagnies de Cavalerie.

Nombre des morts de part & d'autre pendant ce siége.

La garnison perdit environ cent hommes pendant le cours du siége : les habitans qui travaillerent jour & nuit à reparer les bréches que le canon faisoit, en perdirent presque autant. Du côté des Catholiques il y resta plus de six mille hommes, ou tués par les ennemis, ou emportés par les maladies qui regnerent parmi les troupes durant cet hyver; ensorte que l'évenement fit voir, que le Duc d'Anjou, en s'amusant à assiéger Saint-Jean d'Angely, au lieu de poursuivre les ennemis qui étoient en désordre, avoit fait la même faute que Coligny, en s'opiniâtrant au siége de Poitiers : mais les Généraux Catholiques furent d'autant moins excusables, que l'exemple tout récent de Coligny devoit les instruire, & les empêcher de faire une faute qu'ils avoient tant blâmée dans ce vieux Général.

Jean Chapelain & Honoré Castellan.

Il mourut à ce siége deux hommes célèbres, aussi unis par l'amitié qu'ils l'étoient par leur profession, & qui avoient presque toûjours demeuré dans une même maison, tant à l'armée qu'à la Cour. Ce furent Jean Chapelain & Honoré Castellan, premiers Médecins du Roi & de la Rei-

ne,

ne, riches l'un & l'autre, mais par la libéralité des Princes qu'ils servoient, & non par les gains sordides qui déshonorent la plûpart de ceux qui exercent cette profession. Le plus riche des deux étoit Chapelain : car outre les bienfaits du Prince, il avoit eu de grands biens de son pere. Tous les troubles de la Cour ne l'arracherent jamais à ses livres : il en avoit un grand nombre, sur lesquels il avoit fait des notes très-sçavantes & très-judicieuses ; il les laissa en mourant dans sa magnifique bibliothèque ; mais ils se sont perdus ou dissipés pendant les troubles de Paris : vraye perte pour les lettres & pour la Republique ! Comme ces deux illustres amis avoient toûjours vécu ensemble, ils moururent aussi en même tems, dans la même maison & de la même maladie, qui avoit quelque chose de contagieux, & qui, malgré les remedes, emporta bien du monde.

Charles IX. 1569.

fameux Médecins, meurent de la peste pendant ce siége.

Le Roi entra dans Saint-Jean d'Angely avec la Reine & le Cardinal de Lorraine. Il y mit pour Gouverneur Guitinieres, avec huit compagnies d'Infanterie. Le Roi étant passé de-là dans le Poitou, & ensuite dans l'Anjou, arriva a Angers vers le commencement de l'année suivante. Les députés des Princes, chargés de négocier la paix, y vinrent trouver Sa Majesté & en eurent audience.

1570.

Pendant le siége de Saint-Jean d'Angely on fit deux tentatives, qui ne réüssirent point ; l'une sur Taillebourg, & l'autre sur Blaye, où Segur de Pardaillan commandoit. Le 3. de Novembre Sansac le vint trouver avec des lettres du Roi. Segur protesta dans la réponse qu'il y fit, que personne n'étoit plus soûmis ni plus fidèle au Roi que lui ; mais qu'il s'agissoit ici d'une guerre entreprise pour la Religion, contre les infracteurs des Edits du Roi, qui avoient forcé Sa Majesté à prendre les armes malgré elle : qu'ainsi il la supplioit de trouver bon qu'il gardât Blaye, jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures capables d'assurer la paix & la tranquillité publique.

Tentatives sur Taillebourg & sur Blaye.

Pendant ce tems-là on envoya en Berry, René de Sanzai avec quelques escadrons & Goas avec son regiment, pour empêcher les courses de la garnison de la Charité. Montaré, Gouverneur du Bourbonnois, avoit auparavant, c'est-à-dire sur la fin d'Octobre, investi le château de Benegon, que tenoit Marie de Barbançon, veuve de Jean des Barres Seigneur de Neuvy & sœur de Cany, qu'on avoit impliqué dans l'accusation intentée contre le Prince de Condé, & qui fut tué à la journée de Saint-Dénis, comme on l'a vû ci-dessus. Cette Dame n'avoit dans son château qu'environ cinquante hommes. Le prétexte pour l'attaquer, fut qu'elle donnoit retraite aux Protestans, qui pilloient le Bourbonnois, le Berry & tous les lieux d'alentour. Montaré amena pour ce siége deux mille hommes, composés de païsans & ramassés de côté & d'autre, avec quelques piéces de canon. On battit la place pendant quinze jours, on en renversa les murs & les tours, & on eut bien de la peine à la prendre, après un siége qui fut plus long qu'on ne l'avoit cru. Marie la défendit avec un courage extrême ; elle étoit par-tout presque toûjours à la tête des soldats, qu'elle animoit par sa présence & par ses discours, & Montaré la vit souvent dans cette fonc-

Benegon assiégé, & défendu par Marie de Barbançon, Dame de ce château.

Grand courage de cette héroïne.

CHARLES IX. 1570.

fonction. Enfin la poudre & les vivres ayant manqué au soldat, sans que le courage manquât à cette héroïne, elle rendit son château le 6. de Novembre, & elle demeura prisonniere. Mais le Roi, informé de sa valeur extraordinaire, la fit mettre en liberté. Le château fut pillé, & Montaré l'ayant jugé inutile, l'abandonna; les Protestans le réparerent sur le champ, & il leur servit encore de retraite pour faire des courses dans le païs.

Ils s'étoient emparés de beaucoup d'autres postes dans le Berry. Belon y tenoit Ligneres avec quatre vingt Mousquetaires. Renty, qui faisoit la fonction de Ministre, gardoit Baugy, qu'ils venoient de reprendre: le Capitaine Chârtres étoit à la Chapelle d'Angeron, poste avantageux sur le chemin d'Orleans; & les Capitaines Bois & la Baudrie étoient avec leurs garnisons, le premier à Montfaucon, & le second à Châteauneuf. Claude de la Châtre, Gouverneur de la Province, entreprit de leur enlever tous ces postes. Dans cette vûë il se mit en marche avec les troupes Allemandes qu'il avoit, environ sept cens Mousquetaires, & quelques escadrons de Cavalerie. Il surprit Menetou sur le Cher, où il y avoit une compagnie de Cavalerie légere en garnison, sous les ordres de la Pataudiere: les Officiers étoient sortis de la place pour quelque expédition. La Pataudiere, qui ne s'attendoit pas à l'arrivée de la Châtre, ayant perdu la meilleure partie de ses gens, se retira avec ce qui lui restoit dans une maison fortifiée, & il s'y défendit avec tant d'opiniâtreté, que la Châtre fut contraint de s'en aller, sans avoir pû le forcer. Pansieres voyant que Briquemaut, dont il étoit Lieutenant, & qui avoit sous ses ordres un corps de quinze cens Mousquetaires & de dix neuf cornettes de Cavalerie, ne vouloit pas aller au secours de la Pataudiere, qui étoit comme assiégé dans Menetou, le quitta de dépit, & ayant avec lui une troupe de braves soldats, traversa le Poitou & l'Angoumois, pour joindre l'armée des Confédérés: mais ayant été enveloppé par la Noblesse de ces cantons, & ayant perdu quarante de ses gens, comme il étoit bien monté, il se sauva avec son frere, & ayant abandonné tout son monde, dont une partie fut tuée & l'autre dépouillée & laissée à la merci des païsans, il s'en alla joindre les Princes dans le Quercy.

Plusieurs postes dans le Berry enlevés aux Protestans.

De Menetou la Châtre marcha à Châteauneuf, qui est aussi sur le Cher. La Baudrie étoit dedans avec soixante hommes: la ville fut prise d'emblée, n'étant pas en état de défense. La garnison s'étant retirée dans le château, on tenta de s'en rendre maître par l'escalade; mais la chose n'ayant pas réüssi, on en vint à la sappe, & l'ouvrage avançant, la garnison se retira dans le vieux fort. Alors on mit quelques piéces de canon sur la voute de l'église du château, qui commencerent à foudroyer cet endroit; ce qui obligea la garnison à se rendre vie & bagues sauves. Mais la capitulation ne fut point observée; la plûpart des soldats de la garnison furent jettés dans la riviere par ceux de la Châtre, qui s'y opposa vainement.

Il ne réüssit pas de même à Lignieres. Après plusieurs assauts, où ses troupes furent vigoureusement repoussées, il fut obligé de se retirer sans

ſans prendre cette ville, quoiqu'on y manquât de vivres, & que Belon & ſes ſoldats euſſent été reduits pendant quelque tems à manger de la chair de cheval. Le ſiége de la Chapelle d'Angeron ne fut pas plus heureux; Briquemaut étant accouru au ſecours, le fit lever. Sur ces entrefaites Sanzai & Goas étant arrivés dans le Berry, attaquerent de nouveau Lignieres & le prirent par compoſition, & à condition que la garniſon auroit vie & bagues ſauves: ce qui fut exécuté. De-là ils allerent attaquer Baugy, qui ſe défendit d'abord fort bien: mais le Commandant ayant été tué, & les aſſiégeans ayant fait attaquer la place par pluſieurs endroits tout à la fois, elle fut emportée; tout ce qui ſe trouva ſous la main du ſoldat fut paſſé au fil de l'épée, à peine ſe ſauva-t-il ſept hommes; Renty qui en étoit un, fut fait priſonnier & conduit à Bourges.

Prise de Marans.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Berry, Guy de Daillon Comte du Lude, Gouverneur de Poitiers, raſſembla toutes ſes forces, & s'étant joint avec de Puygaillard, qui s'étoit ſaiſi de Fontenai-le-Comte, abandonné par les Proteſtans après la bataille Moncontour, forma le deſſein de ſe rendre maître de Marans, qui eſt à quatre lieuës de la Rochelle. Ce lieu n'eſt fort que par ſa ſituation: car il n'a point de muraille. Le château ne peut gueres être pris ſans canon: la place eſt preſque toute entourée de marais profonds & ſpacieux, formés par les eaux qui ſe débordent pendant l'hyver: du côté du Nord elle eſt défenduë par un foſſé plein d'eau qu'on appelle le canal ou le paſſage du Berauld. On y va du côté de Surgeres & de Saint-Jean de Noaille, par une levée garnie de cailloutage. Le Capitaine Sauvage, qui y commandoit pour les Confédérés dans les guerres précedentes, avoit fait une ouverture à cette chauſſée, & y avoit mis un pont-levis, dont il avoit fortifié les deux bouts par des ouvrages de gazon. Pluviaut les avoit agrandis & élevés plus haut. Il avoit auſſi fortifié le gué de Veluyere & avoit muni les autres avenuës par des ouvrages faits à la hâte. Puygaillard ayant inutilement attaqué le pont, fut averti par les païſans des environs, de remplir de fagots, de joncs & de paille les trous des marais, que les pluyes n'avoient pas encore inondés, afin que la terre étant affermie par ce moyen, ſes troupes puſſent marcher dans le marais à pied ſec, tourner autour du fort, & attaquer Marans par derriere. Mais les aſſiégés ayant découvert ſon deſſein, le rendirent inutile. Ils envoyerent du monde pour diſſiper les corps-de-garde qu'il avoit déja poſtés ſecretement dans les endroits du marais les plus propres à favoriſer l'exécution de ſon entrepriſe.

De Sanzai ſe rendit au même endroit, mais d'un autre côté: il venoit de prendre Beauvoir ſur mer (1), que tenoit René de Rohan Seigneur de Pontivy, place forte, qui faute d'eau & de vivres fut forcée de ſe rendre à des conditions aſſez honorables, mais mal obſervées. Peu de tems après, le Comte du Lude, accompagné de Charles du Rouhault de Landereau, vint auſſi ſe camper ſur le paſſage du Berauld. Pluviaut ſe voyant inveſti de toutes parts, contre ſon attente, apprit en même tems qu'on attaquoit la

(1) Cette ville eſt près de l'Iſle Boyn, aux confins du Poitou & de la Bretagne.

CHARLES IX. 1570.

la Brune, qui est un fort sur le chemin de Marans à la Rochelle, par où il ne croyoit pas qu'on dût venir à lui, & que Jean de Chambes de Monioreau s'étant emparé de l'Isle d'Elle au-dessus de Marans, se préparoit à l'attaquer avec des bateaux armés. Il se retire donc à Charon avec deux cens chevaux, fait dire à tous ses gens de l'y venir joindre, & ayant en même tems formé le dessein de brûler Marans avant que le Comte du Lude en fût maître, il fait apporter quantité de paille pour y mettre le feu: mais les troupes du Roi y étant arrivées plutôt qu'il n'avoit cru, il courut beaucoup de risque, & eut assez de peine à arriver sain & sauf à la Rochelle.

Hardoüin de Villiers est fait Gouverneur de Marans.

Le gouvernement de Marans fut donné à Hardouin de Villiers de la Riviere Puy-taillé, qui avoit beaucoup contribué à le prendre. On lui donna huit compagnies d'Infanterie, outre le regiment du Lude, pour se rendre maître de toute la côte qui s'étend depuis S. Michel jusqu'à la Rochelle, & pour y faire continuellement des courses. Les vainqueurs allerent de-là aux Isles de Marennes en Saintonge, & au-dessus de la Rochelle, avec trente compagnies de gens de pied & huit compagnies de Cavalerie, afin de bloquer la Rochelle de tous côtés, persuadés que cette ville étant reduite aux dernieres extrêmités, ou seroit obligée de se rendre, ou du moins ne pourroit plus donner aux Confédérés tous les secours qu'elle leur avoit fournis jusqu'alors, si on pouvoit lui ôter le revenu des marais salins, qui sont très-grands & très-bons en ces quartiers-là. Le Capitaine Chesnet, avec les débris de l'Infanterie Allemande, & les païsans qu'il rassembla de tous côtés, gardoit les avenuës des Isles de Marennes: il les défendit d'abord avec beaucoup de courage; mais les Catholiques envoyant sans cesse des gens frais pour rélever ceux qui étoient fatigués, les Protestans accablés enfin par le nombre abandonnerent ce poste, & se retirant çà & là, à travers une multitude de canaux dont ces marais sont pleins, après être tombés cent fois dans des trous & des gouffres pleins de bouë, ils arriverent enfin à Broüage.

Les troupes du Roi s'emparent des Isles de Marennes.

Les troupes du Roi y étant arrivées presque aussi-tôt qu'eux, ils n'eurent pas le tems de se reconnoître & de se délasser: dans la consternation où les jetta cette nouvelle attaque, ils prirent la fuite, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Il en perit une partie dans les marais; les autres, qui se disperserent çà & là sur la côte, furent ou tués par les ennemis, ou engloutis par les flots: les Allemans sur-tout, qui ne connoissoient point le païs, furent assommés par-tout comme des bêtes. Chesnet, de Minguetiere, & Maisonneuve, ayant abandonné leurs soldats, eurent à peine le tems de s'embarquer, & de se sauver à la Rochelle; ensorte que de ce grand corps d'Allemans qui étoit venu au secours des Princes, à peine resta-t-il trois cens hommes.

Entreprise des Confédérés sur Bourges.

Sur la fin de l'année les Confédérés firent une tentative sur Bourges. L'Espau, la Roze, Capitaine d'une compagnie de la garnison de Sancerre, & la Grange, un des Conseillers de Bourges, mais qui étoit en fuite à cause de la Religion, promirent deux mille écus d'or à Ursin Palus, Lieutenant de Marin Gouverneur de la Tour, qui est comme la citadelle de Bourges, pour

pour l'engager à leur livrer cette tour: il le leur promit; & c'étoit, leur disoit-il, à la persuasion de Guillaume son frere qui demeuroit à Sancerre. Mais il découvrit tout à Marin, & à Claude de la Châtre, Gouverneur de Berry, qui lui ordonnerent d'amuser toûjours son frere de l'espérance de leur livrer cette forteresse. Le jour pour assembler les Conjurés ayant été fixé au 22. (1) de Décembre, on leur dressa des embuches dans la ville avec des feux d'artifice, des pots pleins d'huile bouillante, des grenades, des lits de poudre que l'on sema en différens endroits, & du canon que l'on disposa de côté & d'autre pour s'en servir au besoin. La Châtre, pour ôter tout soupçon, passa à des courses de bague toute la journée qui préceda la nuit où ils devoient exécuter leur projet; & sur le soir il fit fermer les portes, & mettre tout le monde sous les armes sans bruit.

Le signal ayant été donné par Ursin, (ce signal étoit un flambeau allumé qu'on éleva en l'air deux fois de suite) les Conjurés, dans la crainte d'être découverts, comme ils l'étoient en effet, s'arrêterent un moment. Ursin va au-devant d'eux, les assure que tout est en bon état, qu'ils n'avoient qu'à venir & montrer du courage. Aussi-tôt il entre le premier dans la Tour. L'Espau l'y suit avec douze hommes, Renty avec vingt-cinq, des Essars avec cinquante, tous le bouclier d'une main & l'épée nuë de l'autre. Briquemaut s'étoit approché de la ville, avec douze cens Mousquetaires & treize compagnies de Cavalerie, pour voir ce que cela deviendroit. Dès que ses Mousquetaires furent descendus dans le fossé avec des échelles pour passer par-dessus les murs, ils s'apperçurent bien-tôt qu'ils étoient trahis, tant par les coups de canon qu'on leur tira, que par le feu que l'on mit aux poudres, dont quelques-uns d'entr'eux furent mis en piéces, d'autres brulés, & d'autres fort blessés: ceux qui ne le furent point, n'ayant aucun moyen de se sauver, tomberent entre les mains de la garnison. Les Officiers de ville vouloient qu'on les fit mourir comme des traîtres & des rebelles, sur-tout ceux qui étoient de la ville: mais la Châtre ne voulut pas le permettre, craignant que par represailles on ne traitât de même les Catholiques qui tomberoient entre les mains des Protestans. Le Roi même ordonna, qu'à l'avenir on traitât les prisonniers suivant les loix de la guerre. Ainsi Renty, l'Espau, la Roze & tous les autres prisonniers furent parfaitement bien traités par la Châtre, & mis en liberté, après qu'on eut payé leur rançon.

Ils s'apperçoivent, mais trop tard, qu'ils sont trahis.

Dans ce même tems, ceux des Protestans qui s'étoient retirés dans les places qu'ils avoient sur la Loire, ne se tenoient pas en repos: ils faisoient des courses non seulement dans le Berry & dans la Sologne, mais de l'autre côté même de la Loire, & jusques dans la Beausse & dans le Gâtinois. Entr'autres un Gentilhomme du voisinage, fort connu, nommé le Chevalier du Boulai, avec Bouteville & quelques autres, ayant appris qu'il y avoit une grande foire à Milly dans le mois de Décembre, formerent

Courses du Chevalier du Boulai dans la Beausse.

(1) La Popeliniere. l. 21. pag. 156. dit, que ce fut le 21. de Décembre. Edit. Anglois.

CHARLES IX. 1570.

rent le dessein de la piller. Milly est une petite ville entre Estampes & Fontainebleau sur la route de Lyon, François de Vendôme, celui qui perit en prison, l'avoit donnée à Henri de Montmorency Damville, il y avoit neuf ans. Du Boulai, Bouteville, & les autres font quarante lieues pour s'y rendre, & ayant surpris les marchands, ils les dépouillent entierement & s'en retournent chargés de butin : mais lorsque leurs chevaux furent fatigués, comme ils étoient suivis de près, ils se trouverent fort embarrassés, ne sçachant où se réfugier. Ils se saisirent d'un endroit appellé Ville-Maréchal, château apartenant à Jean Olivier, Evêque de Lombez : s'y étant fortifiés, ils y déposerent leur butin; & sans se soucier de retourner aux lieux d'où ils venoient, ils ne songerent plus qu'à faire de nouveaux brigandages. Sur ces entrefaites François de Balsac d'Entragues, Gouverneur de la Province, dont tout le monde imploroit le secours, trouva fort à propos Pierre-Ernest de Mansfeld, qui s'en retournoit en Flandre avec les troupes que Philippe II avoit envoyées au Roi : il le pria de les lui prêter pour quelques jours. Mansfeld y ayant consenti, il assiége ce château & le bat avec deux piéces de canon, qu'il avoit fait venir de Paris : la bréche étant faite, du Boulai exhorta ses compagnons à se bien défendre, & leur ayant promis de leur amener dans peu du secours, il sortit de bon matin, s'enfuit, & s'en alla rejoindre ses gens. Bouteville, qui avoit son fils avec lui, se voyant abandonné, la bréche très-grande, & trop peu de monde pour la défendre, capitula, à condition d'avoir vie & bagues sauves, & se rendit. Mais les païsans, outrés de tous les maux qu'il leur avoit faits, massacrerent une grande partie de ses gens. Bouteville & son fils demeurerent prisonniers, & malgré les instances de Balsac, qui vouloit qu'on gardât la capitulation faite avec eux, le Parlement, persuadé qu'on n'étoit pas obligé de suivre à leur égard les loix de la guerre, & qu'on devoit les traiter comme des voleurs de grand chemin, les fit comparoître, & les condamna à être pendus, comme traîtres & brigans publics.

Milly sur le chemin de Lyon, pillé un jour de foire.

Les voleurs sont pris & exécutés à Paris.

Pendant ce tems-là les Princes ayant d'abord passé la Dordogne, puis le Lot à Cadenac, étoient arrivés à Montauban. De-là ils allerent assiéger Aiguillon, situé au confluent de la Garonne & du Lot. La Louë fut détaché avec quelques troupes armées à la légere, pour investir la place, où il y avoit une fort petite garnison. Leberon qui étoit dedans, la rendit d'abord (c'étoit le 18. de Novembre) & il se retira avec Montluc son oncle maternel au Port de Sainte-Marie, au-dessous d'Agen. L'armée des Confédérés y arriva le lendemain, & y demeura jusqu'au 10. de Décembre, que le corps qui formoit l'avant-garde se retira, pour faire place aux deux Princes, qui étoient sur le point d'arriver. On jugea à propos d'y faire un pont de bateaux : on enfonça pour cela dans la riviere 14. grosses poutres garnies de fer, & par dessus en travers on en posa d'autres d'une grosseur médiocre; on fit ensuite un plancher dessus avec des ais bien joints, & on le couvrit de fumier, afin que les chevaux pussent s'y soutenir. Pour l'affermir, on fit venir d'Aiguillon de gros cables & des chaînes de fer, qui passoient d'un côté de la riviere à l'autre : il y avoit à chaque

Les Princes se saisissent d'Aiguillon dans l'Agenois.

que bout du pont une espece de pont-levis soutenu sur des rouës, & qui s'abaissoit, afin qu'on pût y entrer & en sortir aisément. Le dessein de Coligny, en faisant faire ce pont par la Louë, étoit d'y passer la Garonne, & de s'emparer de tout le païs qui est au-delà jusqu'à Bazas & Langon, ce qui étoit aisé, parce qu'il n'y avoit point de place forte. Cependant Montgomery s'étant rendu maître de tout le Bearn, & ensuite d'Euse (1), qui se trouva sur sa route, & ayant taillé en piéces les Capitaines l'Arboux & Arnai, se rendit à Condom, où il demeura plus d'un mois à ne rien faire, soit que ses succès l'eussent rendu negligent, soit qu'il attendît que le pont de la Garonne fût achevé. Quoi qu'il en soit, Montluc prétend qu'il fit une grande faute. Pendant que tout le monde étoit dans l'effroi, que Damville étoit arrêté à Mazeres (2), & que Montluc n'avoit aucunes forces à lui opposer, il est indubitable qu'il pouvoit se rendre maître de tout le païs.

CHARLES IX. 1570.

Montgomery revient victorieux & triomphant du Bearn.

Le pont étant achevé, Damville entreprit de le ruiner. Dans cette vûë il envoya de Toulouse Paget (3) avec deux barques armées; mais son projet ne réussit point. Montluc, rival de la gloire de Damville, forma le même dessein, & en vint à bout avec plus de bonheur que d'habileté, par le moyen d'un Architecte sans nom. Cet homme prétendoit, que si l'on détachoit un de ces moulins, qui sont en grand nombre sur le Lot & sur les autres rivieres, & qu'on le laissât aller au courant de l'eau, qui est toûjours très-rapide, mais qui l'étoit beaucoup plus alors, parce que la riviere étoit très-grosse, & débordée; il prétendoit, dis-je, que la violence avec laquelle ce moulin tomberoit sur le pont, le romproit infailliblement. Un Ingenieur habile, nommé Thodias, pensoit de même; mais afin de rendre le coup du moulin encore plus violent, il conseilla de le charger de grosses pierres. Montluc se moqua d'abord de ce projet, & le regarda comme une chimere; il consentit néanmoins de l'essayer, & il s'en trouva bien; car le moulin étant tombé la nuit sur le pont, non seulement brisa les cables & les chaînes qui le tenoient, mais emporta même les bateaux qui le portoient, jusqu'à Saint-Macaire, & jusqu'à Bourdeaux. Cet accident déconcerta les desseins de Coligny: on eut bien de la peine à faire passer sur des bateaux, que l'on attacha ensemble, les troupes de Montgomery (4) & la partie de celles des Princes qui avoit passé de l'autre côté de la riviere dans le tems que le pont étoit en état. L'armée retourna à Montauban, & l'on y prit la résolution de marcher vers le Languedoc.

Montluc ruine le pont que les Princes avoient fait construire sur la Garonne.

Le

(1) Bourg du Comté d'Armagnac sur la Gelise, qui se jette dans la Garonne près d'Aiguillon.

(2) Petite ville du Comté de Foix sur la riviere de Lers. Elle n'est pas loin de Pamiers.

(3) Montluc le nomme, *Projet*.

(4) Pour entendre cela, il faut se souvenir que Montgomery étoit à Condom, au-delà de la Garonne, & Coligny à Aiguillon en deçà. Coligny vouloit passer au-delà & s'emparer du Condomois, & du Bazadois; une partie de ses troupes étoit déja passée. Mais son pont étant rompu, il falut faire repasser en deçà & les troupes de Montgomery, & la partie de l'armée de Coligny qui avoit passé au-delà, afin d'aller ensemble à Montauban sur le Tarn.

CHARLES IX. 1570.

Le Roi congédie les troupes Italiennes.

Le Roi renvoya en ce tems-là toutes les troupes Italiennes, à la réserve d'un petit corps, qui resta sous les ordres de Pierre-Paul Tosinghi, & qui servirent en Saintonge. Sa Majesté remercia Santafiore leur Général, & lui ayant donné des marques honorables de la satisfaction qu'elle avoit de ses services, lui fit présent des drapeaux qu'il avoit pris. Elle recompensa magnifiquement les principaux Officiers qui s'en retournoient avec lui, & le pria de faire de grands remercimens au Saint Pere. Sa Sainteté eut tant de joye de cette heureuse expédition, qu'elle voulut en conserver la mémoire à la posterité par un monument illustre. Pour cela elle fit porter les drapeaux de Santafiore dans Saint-Jean de Latran, qui est la première églife de Rome, avec une inscription, qui marquoit que Santafiore, Général des troupes du Pape, les avoit pris sur les sujets rebelles de Charles IX.

Affaires d'Italie.

Alfonse Duc de Ferrare & Cosme Duc de Toscane ayant eu, comme nous l'avons dit, une dispute fort vive sur la préséance, l'Empereur & le Pape prétendoient l'un & l'autre que le jugement leur en apartenoit: le Pape, qui étoit en secret pour Cosme, termina en quelque sorte cette affaire par un acte préliminaire, qui tendoit visiblement à ruiner les prétentions d'Alfonse: car il publia le 27. d'Août une Bulle, par laquelle il créa Cosme Grand-Duc de Toscane. Il parloit dans le préambule de la puissance que Dieu lui avoit donnée, parce qu'il étoit assis sur le trône sublime de l'Eglise militante; il disoit qu'en qualité de Pasteur, il lui appartenoit d'examiner qui étoient ceux qui méritoient des honneurs extraordinaires par leur zèle pour le Saint Siége: Qu'il n'avoit vû personne qui en fût plus digne que Cosme, Prince souverain de Toscane, parce qu'il excelloit sur tous les Princes par sa pieté, & par son attachement inviolable pour l'Eglise Romaine: Qu'il avoit libéralement fourni à Charles, Roi de France, de grands secours pendant les dernieres guerres: Qu'il avoit établi depuis quelques années l'Ordre militaire de Saint-Etienne, pour la gloire de Dieu, & pour la propagation de la véritable Religion: Qu'il gouvernoit ses peuples avec une prudence & une justice toûjours égales: Qu'il étoit puissant en argent & en troupes: Qu'il possedoit une grande étenduë de païs avec un pouvoir souverain, & sans dépendre de personne, & enfin parce qu'il étoit allié très-proche de l'Empereur Maximilien: Il ajoûtoit, qu'il ne faisoit en cela que ce qu'avoient fait de leurs tems Alexandre III, Innocent III. & Honoré III, en créant des Rois de Portugal, des Bulgares, des Valaques (1) & d'Irlande, & en accordant au Duc de Bohême le privilege de porter le nom de Roi. Il lui fit outre cela présent d'une couronne d'or d'un goût nouveau & délicat.

Cosme créé Grand-Duc par Pie V.

Indignation de l'Empereur à ce sujet.

Cette entreprise d'un Pape qui faisoit profession d'équité & de modération, parut extraordinaire à bien des gens, & l'Empereur en fut très-piqué: il la regarda comme une injure faite à l'Empire & à lui-même. Ainsi Cosme étant venu à Rome avec un train de Roi, pour y être sacré le 4. de Mars, qui étoit le jour marqué pour cette cérémonie, les Ambassadeurs

(1) Que les Grecs nomment *Blaches.*

sadeurs de l'Empereur s'y opposerent, donnerent leur protestation par écrit, & menacerent d'en tirer raison, si le Pape continuoit d'entreprendre sur les droits de l'Empire. L'Avocat de la Chambre Apostolique ayant refusé de recevoir leur protestation, la cérémonie fut faite: mais les Princes de l'Empire ayant pris feu à ce sujet, la chose alla si loin, que quoique le Pape, naturellement opiniâtre, ne changeât gueres de sentiment & ne fut pas disposé à rendre compte de ses actions à personne, il crut cependant qu'il devoit entrer en négociation avec l'Empereur sur celle-ci.

CHARLES IX. 1570.

Il entreprit donc de la justifier auprès de lui, & il chargea de cette commission le Cardinal Commendon (1): voici les raisons & les exemples que l'on citoit pour l'autoriser: Que c'étoit le Pape qui avoit transporté l'Empire d'Orient en Occident, & qui avoit établi les Electeurs: Que Zacharie avoit dégradé Childeric, & fait Pepin Roi des François: Que Benoît IX. avoit créé Casimir Roi de Pologne, que les Allemans prétendent être une dépendance de l'Empire: Que Grégoire VII. avoit fait Démetrius Roi de Croatie & de Dalmatie, qui sont des dépendances du Royaume de Hongrie; enfin qu'Alexandre III. avoit créé Roi de Portugal Alfonse, qui n'avoit que le titre de Duc, quoique le Portugal fût alors soûmis à la couronne de Castille; & que même depuis ce tems-là le Portugal avoit été tributaire du Saint Siége, comme il étoit aisé de le montrer par les explications de Luce II. & de Grégoire VII. qui assurent que le Royaume d'Espagne est du patrimoine de Saint-Pierre: Qu'Innocent III. avoit de même créé Calo-Jean Roi des Bulgares & des Valaques, quoique ces Provinces fussent membres du Royaume de Hongrie: Qu'Honoré III. avoit, par la même raison, pris sous sa protection le Roi de Thessalonique, quoique cette ville apartînt à l'Empereur de Constantinople, & qu'il avoit même donné au Comte d'Auxerre le titre d'Empereur d'Orient: Que Mindac Duc de Lithuanie, & Daniel Duc de la Russie méridionale, avoient été declarés Rois par l'autorité du Saint Siége: Que c'étoit en vertu de cette même autorité, que tous ces tyrans que l'Empereur Louis de Baviere avoit établis en Italie, étoient devenus Princes légitimes: Que c'étoient les Papes qui avoient donné l'Irlande aux Rois d'Angleterre, & que les Rois d'Espagne ne possedoient la Navarre qu'à titre de donation du Saint Siége, qui avoit dépouillé de cette couronne la maison d'Albret, & celle de Bourbon qui en étoit héritiere, pour en faire présent aux Rois d'Arragon.

Exemples de pareilles créations pour justifier celle-ci.

A ces raisons Cosme ajoûtoit les siennes, mais toûjours par la bouche du Pape qui l'avoit pris sous sa protection: il disoit que la République de Florence étoit tout-à-fait indépendante, & n'apartenoit point à l'Empire: Que son gouvernement avoit été reglé par Clément VII. de concert avec l'Empereur Charles-Quint: Que les Medicis avoient pris de leur autorité propre le titre de Ducs, & qu'ils ne le tenoient point des Empereurs: Que Cosme, qui avoit pris ce titre sans en demander permission à l'Em-

Autres raisons que Cosme ajoutoit de son côté.

(1) Jean-François.

CHARLES IX. 1570.

l'Empereur, pouvoit bien prendre de même celui de Grand-Duc, qui lui étoit donné par le Pontife Romain.

Pie V. ne se contenta pas de négocier avec Maximilien par le moyen du Cardinal Commendon, il en fit parler à Philippe II. par Michel Bonelli, qu'on appelloit le Cardinal Alexandrin, pour tâcher d'accommoder cette affaire; mais il chargea en même tems le Cardinal Sitico, qu'on appelloit autrement le Cardinal d'Altemps, en cas que l'Empereur se rendît trop difficile, de lever en Allemagne deux mille hommes de pied, pour faire voir à ce Prince que le Pape étoit aussi puissant que lui, & qu'il ne le craignoit pas. Mais nous parlerons de cela dans la suite.

Affaires d'Allemagne.

Il ne se passa rien de considerable cette année en Allemagne, si ce n'est que la conférence sur quelques points de Religion, qui avoit été commencée l'année précedente à Altembourg le 20. d'Octobre, entre les Théologiens de Misnie & ceux de Thuringe, fut rompuë sans rien terminer. Après avoir beaucoup écrit de part & d'autre, sur un ou deux points contestés, & s'être communiqué réciproquement leurs écrits, ils se separerent enfin le 9. de Mars, sans la permission ni le consentement de l'Électeur Auguste, ni de Jean-Guillaume Duc de Saxe. La conférence tourna si mal, qu'elle a plutôt été une source de nouvelles disputes, qu'elle n'a terminé les anciennes; & elle aigrit tellement les esprits de part & d'autre, que le public en fut très-choqué, comme tout le monde l'a pu voir par les écrits que les deux partis publierent dans le tems.

Mort de Victorin Strigel, de Paul Eber, & de Jean Lonicer.

Victorin Strigel, Théologien célèbre dans son parti, qui se trouva à cette conférence (1), & qu'on regardoit comme un des principaux auteurs des divisions, mourut à Heidelberg le 25. de Juin, âgé de quarante cinq ans. Le 10. de Décembre suivant Paul Eber, natif de Kitzingen, ville de Franconie, mourut à Wittemberg, où il avoit long-tems enseigné la Théologie. Jean Lonicer, natif d'Orthern dans le Comté de Mansfeld, mourut quelque tems avant lui. Lonicer aimoit fort l'étude; mais après la mort de son pere, son beau-pere ne trouvant pas bon qu'il s'adonnât aux lettres, il s'enfuit à Eisleben, d'où il passa ensuite à Wittemberg (2). C'étoit un homme laborieux, & qui avoit fait de si grands progrès dans l'étude des trois langues, & dans la Philosophie, que les Princes de Hesse l'attirerent à Marpourg avec Jean Cornaro: y ayant été fait Professeur en Grec, il eut grand nombre d'auditeurs, & fit d'excellens éleves. Mais si sa science le rendit illustre, il le fut encore d'avantage par sa chasteté, par sa modestie, & par sa tempérance. Il a traduit en Latin beaucoup d'Auteurs

(1) On dit à l'occasion de la conférence d'Altembourg, que Victorin Strigel y a assisté, & qu'on le regarda comme le principal auteur de la dissension. Je ne sçache pas qu'il s'y soit trouvé, ni qu'il ait été le premier mobile de la désunion dont il s'agit. Ce furent plutôt d'autres personnes; Car Strigel s'étoit retiré depuis long tems à Heidelberg, où il mourut le 26. de Juin en 1569. Les actes de cette Assemblée, qui ne font aucune mention de lui, sont une preuve incontestable de ce que j'avance ici. J'étois moi-même Secretaire de la conférence, où mon pere se trouvoit aussi; & je n'ai jamais entendu parler, de Strigel comme s'il eût été présent. JEAN ROSINUS.

(2) Ville de l'Electorat de Saxe avec Université, elle est située sur l'Elbe.

teurs Grecs. Il mourut le 20. de Juillet de cette même année, âgé de soixante & dix ans. Il laissa un fils, nommé Adam Lonicer, qui ayant quitté Marpourg, vint s'établir à Francfort sur le Mein, où il pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation.

De Daniel Barbaro.

Je viens aux hommes illustres d'Italie : le premier dont je parlerai sera Daniel Barbaro, une des plus grandes lumieres de la République de Venise, & de la même famille qu'Hermolaus Barbarus, qui fut autrefois le restaurateur des Lettres & de la Philosophie en Italie. Daniel étoit grand Philosophe & grand Mathématicien, & il fut, aussi-bien qu'Hermolaus, décoré du titre de Patriarche d'Aquilée; il a beaucoup écrit, & après Guillaume Philandre, c'est sans contredit le plus sçavant de tous les Commentateurs de Vitruve : il disoit ordinairement, que s'il n'avoit été Chrétien, il auroit juré sur toutes les paroles d'Aristote; tant il admiroit la pénétration & la subtilité de son esprit, pour chercher & pour découvrir la vérité dans tous les mistères de la nature; il trouvoit à cet Auteur une raison si droite & si sûre, qu'on pouvoit dire, selon lui, qu'elle passoit les bornes ordinaires de l'esprit humain. Il se livra depuis tout entier à l'étude de la Théologie, comme il convenoit à un Evêque, & il traduisit en Latin plusieurs ouvrages des Peres Grecs. Il y en a eu quelques-uns d'imprimés; les autres sont entre les mains de ses héritiers : il auroit donné un bien plus grand nombre d'écrits, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé, comme Hermolaus, à la République. Il mourut le 13. d'Avril de cette année, n'ayant gueres plus de quarante ans : ses obseques furent très-simples, comme celles des plus pauvres. Ce Prélat illustre, qui n'avoit ni vanité, ni ambition, l'avoit ainsi ordonné par son testament. Il est inhumé dans l'église de Saint-François des Vignes, sans épitaphe.

De Sixte de Siene.

Sa mort fut suivie quelques jours après de celle de Sixte de Siene, qui mourut à Genes au couvent des Dominicains, n'étant pas fort âgé : il disoit que Pie V. étant Général de cet Ordre, l'avoit arraché des ténèbres de l'erreur, & l'avoit pour ainsi dire tiré de l'enfer. Ce fut ce qui l'engagea à entrer dans le même Ordre. Aussi lui a-t-il témoigné sa reconnoissance par un excellent ouvrage divisé en huit livres, où il fait la critique des Livres Saints, & donne une méthode de les entendre, & de les mettre en quelque sorte à couvert des fausses interprétations des Hérétiques : tout cela appuyé des passages des Peres & des Ecrivains de l'antiquité.

De Cœlius Secundus Curion.

Le dernier dont je parlerai sera Cœlius-Secundus Curion, Protestant, natif de San-Quirico en Piémont, homme habile en tout genre de littérature, & qui s'est fait une grande réputation à Milan, à Pavie, & depuis à Lucques, à Turin, & enfin à Yvrée; mais ayant eu beaucoup à souffrir dans ces endroits, à cause de sa Religion, il prit le parti de se retirer à Bâle, où il enseigna pendant vingt-trois ans la Philosophie & la Rhétorique. Il y mourut le 24. Novembre, âgé de soixante sept ans. Il avoit vû mourir quelques années auparavant, contre l'ordre de la nature, Augustin Curion son fils, jeune-homme de grande espérance, comme on

CHARLES IX.

on en peut juger par quelques ouvrages de lui qui sont passés à la postérité.

1570.

De Jean du Mesnil Avocat général au Parlement de Paris.

La France vit mourir cette année Jean du Mesnil, homme aussi recommandable par son équité, par sa prudence & par son esprit, que par sa grande érudition. J'en ai déja parlé avec éloge par rapport à cette cause des Jésuites qui fut plaidée au Parlement avec tant de vivacité cinq ans auparavant. Il ne faisoit que d'entrer dans la cinquante-deuxième année de son âge, & il méritoit de vivre plus long-tems, si Dieu avoit voulu donner la paix à la France, au lieu de l'abandonner à de nouveaux troubles, & aux funestes suites des conseils de quelques méchans hommes. Il avoit d'abord été Avocat au Parlement, & y avoit plaidé pour les particuliers avec une grande réputation d'habileté, d'exactitude & de fidélité. Le Roi l'ayant tiré de sa profession pour le faire Avocat général, il s'acquitta des fonctions de sa charge d'une manière qui augmenta beaucoup sa réputation, ayant toûjours montré dans cette place, outre une érudition profonde & une grande connoissance du palais, une fermeté d'ame inébranlable, un esprit élevé sans orgueil, une conduite sage qui ne se démentit jamais, un amour constant de la droiture, & un zèle admirable pour le bien public. Il avoit avec tout cela un esprit si penétrant & si éclairé, que lorsqu'il s'agissoit de juger des affaires, il débrouilloit en deux mots ce que les Avocats des parties avoient expliqué, ou plutôt embrouillé par de longs plaidoyers: & tous les Juges étoient si persuadés de son équité, que l'Arrêt se formoit toûjours sur ses conclusions. Il sembloit, qu'il dictoit au Président ce qu'il devoit prononcer. Ceux qui ont suivi cela avec quelque curiosité, ont observé que le Parlement n'a presque jamais décidé contre son sentiment, ni contre ses plaidoyers. Ce grand homme, plein d'amour pour sa patrie, & jaloux de la gloire du nom François, plus même que son état ne le portoit, voyant que les vices de ce siécle se fortifioient de plus en plus, & que par une fureur, ou un aveuglement, où il n'y avoit point de remede, toutes les démarches des Grands du Royaume tendoient manifestement à la ruine de l'Etat, en eut tant de chagrin, qu'il tomba malade d'une hydropisie, qui l'emporta le 2. d'Août. Il avoit choisi avec l'agrément du Roi, pour son successeur dans sa charge, & pour en faire les fonctions pendant sa maladie, Augustin de Thou, né, disoit-il, d'une famille très-zèlée pour le bien public, & frere d'ailleurs de Christophle de Thou, premier Président, pour qui il avoit toûjours eu une amitié & une vénération singuliere. On lui fit des funerailles comme on les fait à un Conseiller du Parlement: son corps fut porté à Saint-Jean, où il est enterré; la pompe fut grande, mais la tristesse que sa mort causa à tous les Ordres de l'Etat le fut encore davantage. Le Chancelier Michel de l'Hôpital, avec qui il avoit toûjours vécu dans une amitié aussi intime que l'étoit l'union de leurs cœurs & de leurs sentimens sur les affaires publiques, & qui étoit alors relegué dans sa maison, fit des vers très-élegans pour pleurer sa mort, & lui fit une très-belle épitaphe.

Affaires d'Allemagne.

Du côté de la Saxe, les disputes entre la ville de Brunswic & les Princes

ces de cette maison, se terminerent enfin à l'amiable. Par le traité, le Sénat de la ville s'engagea de rendre au Duc Jules de Brunswic le Bailliage entier d'Offenbourg (1), qui est aux environs de Wolffembutel, & qui avoit été engagé pour la première fois cent soixante huit ans auparavant par Bernard & Henri de Brunswic, pour se mettre en état de venger l'assassinat de Fréderic de Brunswic (2) leur frere, élû Empereur. Le Duc de son côté promit de donner, à titre de fief, aux deux Consuls de la République, les Bailliages d'Eycll & de Wenthausen, & de renoncer, pour lui & pour ses héritiers, à toute prétention sur le Sack & sur la Vieille ruë, qui sont des parties de la ville de Brunswic, que Henri de Brunswic, pere de Jules, avoit toûjours soutenu n'être qu'engagées, au lieu que le Sénat prétendoit qu'elles lui avoient été venduës.

Affaires de Prusse & de Pologne.

A l'égard de la Prusse, Albert-Fréderic de Brandebourg (3), nouveau Duc, ayant été solemnellement reconnu au commencement de l'année, à la Diéte de Lublin, Sigismond-Auguste Roi de Pologne ajoûta à cette grace un nouveau bienfait; car lui ayant promis tant en son nóm, qu'au nom de ses successeurs Rois de Pologne, qu'il laisseroit à tous les peuples dépendans de la Prusse la liberté de suivre la Confession d'Augsbourg, il lui accorda de plus, par une ordonnance qu'il fit publier exprès, que tant qu'il vivroit, il ne seroit permis à aucun Gentilhomme de ce Duché d'appeller du Duc au Roi, à moins que ce ne fût pour une injustice criante & manifeste, ou pour un déni de justice; & que dans les procès qui regarderoient le simple peuple, on n'écouteroit point les particuliers qui présenteroient des requêtes pour demander la revision des affaires, ou qui appelleroient des Juges du Duc à la Cour des Pairs. Albert-Fréderic ayant obtenu tous ces avantages, s'en retourna très-content dans ses Etats.

Division entre le peuple & le Sénat de Dantzic.

La ville de Dantzic ne fut pas si bien traitée : les divisions du Sénat & du peuple y exciterent d'abord des troubles, & lui attirerent ensuite de grandes calamités: car quelques-uns, même des Magistrats, s'étant plaints au Roi que le Sénat s'approprioit tous les revenus & tous les péages de la ville, que tout s'y décidoit par passion; que le Sénat opprimoit impunément tous les citoyens qui lui déplaisoient, & que le peuple ne pouvoit jamais obtenir aucune justice contre ceux qui étoient en crédit; Sigismond y envoya des Commissaires, pour examiner l'état de la ville & la maniere d'administrer la justice. Le Sénat d'abord refusa de les recevoir, & quoiqu'il les eût reçus dans la suite, Sigismond, piqué de l'affront qu'il lui avoit fait par le premier refus, ne lui rendit aucune justice. Les Commissaires Royaux ayant examiné à la rigueur les comptes du Sénat, & cherchant à le brouiller de plus en plus avec le peuple, accorderent au nom du Roi des droits & des privileges exorbitans à de viles communautés, comme à des

Calamités que cause cette division.

(1) En Allemand. *Aschberg.*

(2) Fréderic de Brunswic frere de Henri & de Bernard, fut élû Empereur à Francfort l'an 1400, à la place de Venceslas, qui avoit été déposé comme indigne; mais en s'en retournant, il fut assassiné par un Comte de Waldek à l'instigation de l'Archévêque de Mayence. IMHOFF.

(3) Fils d'Albert Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & en cette qualité Duc de Prusse. *Idem. lib.* 2. *c.* 8.

CHARLES IX. 1570.

des brasseurs & à des bouchers, gens, comme on sçait, toûjours prêts à exciter des séditions, & ils casserent toutes les transactions qui avoient été passées auparavant entre le Sénat & ces artisans. Après cela, voulant tirer leur avantage particulier des divisions publiques, ils doublerent le péage, que la ville d'abord, & ensuite le Sénat, avoient destiné pour l'entretien du port & des levées de la Vistule; & ils ordonnerent que la moitié iroit au profit du Roi. D'un autre côté ils promirent l'abolition des Pirates, & la diminution ou la suppression entiere de toutes les autres charges; & dirent qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'appaiser le Roi, & de lui donner satisfaction sur l'injure qu'on lui avoit faite. Ils changerent outre cela en beaucoup de choses l'ordre de la justice, affoiblirent extrêmement l'autorité du Senat, & ébranlerent même les privileges du peuple: car les affaires de consequence ayant été jusques-là décidées dans l'Assemblée des Etats de Prusse, & ne pouvant être jugées ailleurs, suivant le privilege accordé par le Roi Casimir, ces Commissaires firent un nouveau reglement, par lequel cette connoissance étoit attribuée au Sénat du Royaume de Pologne. Ainsi les Prussiens, qui jusqu'alors n'avoient reconnu que le Roi pour supérieur, eurent le déplaisir de voir leur liberté & leurs privileges soûmis à la jurisdiction du Sénat de Pologne.

Démêlé entre le Roi de Danemarc & la ville de Dantzic.

Pendant ce tems-là les Corsaires Polonois, qui avoient leur retraite dans le port de Dantzic, sous prétexte d'obéïr au Roi, qui étoit en guerre avec les Suedois & les Moscovites, enlevoient tous les vaisseaux des villes de Revel & de Nerva, dont la première apartenoit aux Suedois & la seconde aux Moscovites, & ils pilloient même de tems en tems les vaisseaux Danois. Pour se venger de cette insulte, Fréderic Roi de Danemarc, fit arrêter tous les bâtimens de Dantzic qui étoient dans ses ports, sous prétexte que les Corsaires se retiroient dans le port de Dantzic. Le peuple affligé eut recours aux Commissaires du Roi, & supplia qu'on leur tînt parole, & qu'on exécutât le traité qu'on avoit fait avec eux à des conditions très-onéreuses. On envoya des Ambassadeurs au Roi de Danemarc, qui fit rendre les vaisseaux: mais comme tout paroissoit tendre à la guerre, on convint de prendre pour arbitres l'Electeur de Saxe (1) & celui de Brandebourg, mais cela n'aboutit à rien. Le Roi de Pologne (2) étant mort peu de tems après, la ville de Dantzic pensa à s'assurer la liberté du commerce, traita en son propre & privé nom avec la couronne de Danemarc, sans s'être addressée au Sénat de Pologne, & moyennant cent mille Joachims qu'elle paya, elle obtint, outre la restitution des vaisseaux & des marchandises que les Danois lui avoient prises, la liberté de la navigation & du commerce dans tous les ports de Danemarc. Ce succès leur ayant enflé le cœur, ils se figurerent qu'ils ne dépendoient plus de personne; ce qui leur attira depuis de grands malheurs, comme nous le dirons en son lieu.

Affaires de Suede.

Pendant qu'on sacroit en Suede, avec une affluence extraordinaire des Grands & du peuple, Jean III, fils de Gustave, à la place d'Eric, qui avoit

(1) Auguste.

(2) Sigismond-Auguste.

voit été dépofé, & que tout le monde étoit dans la joye, les flotes de Danemarc & de Lubec s'étant jointes le 10. de Juillet, & ayant attaqué à l'improvifte le port de Revel, où jufques-là les vaiffeaux avoient toûjours été en fûreté, le prirent, le pillerent, & emmenerent environ trente navires chargés de toutes fortes de marchandifes de grand prix. La flote Danoife étant retournée dans fes ports, le Roi fit mettre à terre ce qu'il y avoit de troupes, & alla attaquer le fort de Warberg, dont les Suedois s'étoient rendus maîtres: il y perdit les deux principaux Officiers de fes troupes, Daniel de Rantzau & François de Brokenhaufen. Mais le fort fe rendit le 11. de Novembre. Pendant que les Danois étoient occupés à ce fiége, les Suedois firent des courfes dans le païs de Bleking, qui eft dans la Province de Schonen, & y pillerent & brûlerent grand nombre de villes & de villages.

Affaires des Païs-bas.

Du côté des Païs-bas, le Duc d'Albe ayant réüffi dans toutes fes entreprifes, retourna à Bruxelles au commencement de l'année, & commença à penfer aux moyens d'établir de nouveaux Evêchés en Flandre, & d'y introduire l'Inquifition contre les perfonnes fufpectes dans la Foi. Il en cita grand nombre à l'Affemblée appellée *Sanguinaire*, & il jetta dans les efprits tant de terreur, que la plûpart abandonnerent le païs. Quoiqu'il n'y ait point d'endroit au monde où il y ait tant d'ouvriers que dans ces Provinces, la févérité des ordonnances qu'il publia en fit fuir un fi grand nombre, que les Païs-bas ne furent plus qu'une vafte & trifte folitude. La plûpart fe retirerent en Angleterre, à caufe du voifinage; ils y porterent la fabrique des draps, & apprirent cet art aux Anglois, qui avant ce tems-là ne s'appliquoient qu'à l'agriculture & à la nourriture des beftiaux; ce qui a porté un préjudice extrême au commerce des Flamans : car le nombre de ceux qui allerent chercher un azile en Angleterre fut fi grand, qu'ils rétablirent plufieurs villes entierement depeuplées, entr'autres Norwich, Colchefter, Maidftone, Sandwich, Southampton, & quelques autres; ce qui mit la Reine Elifabeth en état de faire bien de la peine au Duc d'Albe. Un vaiffeau de Bifcaye, & quatre autres petits bâtimens chargés de deux cens mille écus d'or, étant pourfuivis par Jean Sore, Lieutenant de Coligny, fe fauverent dans un port (1) d'Angleterre. L'Ambaffadeur de Philippe II. les ayant reclamés, la Reine donna ordre qu'on les relâchât : mais pendant qu'ils attendoient ou un vent propre pour s'en aller, ou un ordre du Duc d'Albe, la Reine, follicitée par le Cardinal de Châtillon & par le Vidame de Chartres, révoqua l'ordre qu'elle avoit donné, & fit mettre à terre les cinquante caiffes où étoit l'argent. Elle allegua, que cet argent n'apartenoit point au Roi d'Efpagne, mais à des négocians particuliers de Genes, & que c'eft un droit des Souverains, de pouvoir dans le befoin fe fervir de l'argent qui apartient aux Marchands; qu'ainfi elle étoit réfoluë d'emprunter pour des befoins preffans cet argent, qu'elle avoit fauvé

Effets de l'Affemblée appellée Sanguinaire.

(1) Dans les ports de Plimouth, de Falmouth, & de Southampton. *L'Editeur Anglois* cite là-deffus *Cambden*.

CHARLES IX. 1570.

Démêlé du Duc d'Albe avec la Reine d'Angleterre.

sauvé des mains des Corsaires. Elle fit publier le 6. de Janvier un Manifeste à ce sujet.

Le Duc d'Albe, outré de cette injure, crut qu'il y alloit de son honneur d'en tirer vengeance. Sans consulter les Etats du païs, ni faire attention au péril où il alloit mettre le commerce, qui fait toutes les forces de la Flandre, il fait arrêter à Anvers & ailleurs tous les Marchands Anglois, les fait garder dans leurs maisons, fait saisir leurs effets, & les fait vendre à l'encan. La Reine de son côté, permet aux Anglois d'arrêter par représailles les Flamans, de mettre leurs biens en sequestre, d'amener dans les ports les vaisseaux qui étoient à la rade, & de les garder jusqu'à ce qu'on leur eût donné une pleine & entiere satisfaction. Chacun ayant ainsi satisfait son ressentiment, on commença à parler d'accommoder cette affaire. Le Duc d'Albe avoit reconnu, quoiqu'un peu tard, la faute qu'il avoit faite, & que les Espagnols & les Flamans souffroient beaucoup plus de l'interruption du commerce, que les Anglois; parce que ceux-ci, sur ces entrefaites, avoient envoyé leurs draps à Hambourg, & n'avoient point eu d'autre mal, que de transporter la place de leur commerce en Allemagne, au lieu qu'elle étoit en Flandre. Le Duc d'Albe envoya donc à Londres Christophle d'Assonville: mais comme il n'avoit point de lettres du Roi d'Espagne, la Reine lui refusa l'audience, & le renvoya avec mépris à son Conseil, pour y proposer ce qu'il avoit à dire: elle dit hautement, qu'elle regardoit comme un outrage insigne, l'insulte que le Duc d'Albe lui avoit faite sans raison & sans menagement.

Le fier Espagnol, piqué du nouvel affront que la Reine venoit de lui faire, fit publier une ordonnance le premier d'Avril, pour défendre tout commerce avec l'Angleterre, sous peine de confiscation contre les contrevenans, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné; & afin que l'on ne pût éluder ses ordres, il proposa en même tems des recompenses aux dénonciateurs: mais à la réserve de quelques Anglois bannis, il ne se trouva pas beaucoup de gens qui voulussent se mêler de ce métier odieux. Un de ces bannis, nommé Guillaume Parker, avoit sous lui un Docteur, nommé Jean Story, qui avoit été Inquisiteur en Angleterre, sous le regne de Marie. Mais dans ce tems, soit par pauvreté, soit par envie de faire du mal à ses compatriotes, il se mit à faire le métier de délateur. On vint dire à ce vieillard avide, qu'il y avoit un bâtiment nouvellement arrivé d'Angleterre, qui étoit rempli de marchandises, de grand prix. Il y court, transporté de joye & entre dedans; mais à l'instant il y est enfermé par un matelot, nommé Cornelis van Eyken, que les Anglois avoient payé pour cela, & sur le champ le vaisseau met à la voile, & emmene Story en Angleterre: au lieu de la recompense qu'il espéroit comme dénonciateur de ce vaisseau de contrebande, il fut condamné à être pendu comme traître, & comme Chef des bannis conjurés contre la Reine & la patrie, titres contenus dans l'ignominieux écriteau qu'il portoit lorsqu'on l'exécuta.

Le commerce ayant cessé entierement, & les peuples des Païs-bas en murmurant tout haut, le Duc d'Albe envoya en Angleterre Chiappino Vitelli Marquis de Cetone, étant persuadé qu'un homme de cette considé-

deration seroit mieux reçu par la Reine: il avoit avec lui le Docteur Fonk, & la Torre, Secretaire du Duc, pour l'aider dans sa négociation. Il n'y eut rien qu'il ne fît pour obtenir que l'argent fût restitué, & que les hostilités cessassent à l'avenir; mais on ne lui accorda rien. Lorsqu'il fut retourné en Flandre, le Duc d'Albe publia contre les Anglois des ordonnances encore plus terribles que toutes les précedentes; ce qui porta un grand préjudice aux négociations publiques, & un plus grand encore au commerce des Païs-bas.

Exaction du dixième & vingtième denier dans les Païs-bas.

Cependant le Duc d'Albe, qui n'avoit alors aucune autre affaire que celle dont je viens de parler, employoit toute son adresse à amasser de l'argent. Il fit à ce dessein assembler les Etats, & leur ayant exposé la nécessité où il étoit d'avoir des fonds pour les fraix, tant de la guerre précedente, que de celle qu'il seroit obligé de faire à l'avenir pour la défense du païs, il leur proposa de faire payer un droit sur tout ce qui se vendroit, qui seroit d'un dixième sur le prix des meubles, & d'un vingtième sur celui des immeubles; & outre cela le centième de tous les biens, tant meubles qu'immeubles, que chacun possedoit. Cette proposition déplût extrêmement: car outre que cette exaction étoit énorme, que pouvoit-on imaginer de plus fâcheux, que de reduire tous les particuliers à donner un compte rigoureux de tous les biens qu'ils possedoient? Ainsi, après que la chose eut été beaucoup debattuë, quoiqu'ils eussent enfin consenti au dixiéme & au vingtième, ils ne laisserent pas dans la suite de se plaindre hautement, qu'on leur fît payer le dixiéme du pain & de la biere qu'ils consommoient. Les boulangers & les brasseurs de Bruxelles ayant cessé pendant quelques jours de travailler, on fut enfin contraint de se relâcher sur ce point. Les peuples de Frise & de la Gueldre donnerent une somme pour se racheter du centième; on demanda de grandes sommes aux autres Provinces pour avoir la même exemption. Cela fit naître de nouvelles difficultés sur la portion que chaque Province payeroit de la somme totale qui étoit demandée en général; car suivant les anciens reglemens, la Flandre payoit un tiers de toute l'imposition; le Brabant un quart, la Hollande le quart de la taxe de la Flandre; l'Artois, le Hainaut, & les autres Provinces payoient chacune un sixième: mais les Flamans & les peuples du Brabant reclamoient contre ce reglement, & prétendoient qu'il avoit été fait pendant que leurs Princes étoient en guerre avec la France, afin que les Provinces qui par leur voisinage étoient les plus exposées aux malheurs de la guerre, fussent les moins chargées; mais qu'étant pour lors en paix, il étoit fâcheux pour les habitans de la Flandre & du Brabant, de payer un tiers & un quart, pendant que les païs voisins de la France payoient beaucoup moins; qu'il seroit bien plus raisonnable de rejetter sur ces Provinces une partie de la charge excessive que la Flandre & le Brabant portoient. Au contraire les peuples de l'Artois, du Hainaut, de la Châtellenie de Lille, d'Orchies, de Douai, & de Namur, soûtenoient, qu'il faloit s'en tenir aux anciens états. Toutes ces disputes rendirent la levée de ces deniers très-difficile, & aliénerent tellement les esprits, que ce fut la source des nouveaux troubles qui s'éleverent bien-tôt après.

Plaintes des peuples & disputes des Provinces entre elles.

 Pen-

CHARLES IX. 1570.

Présens envoyés par le Pape au Duc d'Albe.

Pendant que cela se passoit en Flandre, Charles Nicolaï, Napolitain, y arriva de la part du Pape : il apportoit au Duc d'Albe une épée dorée & un chapeau garni de diamans, qui avoient été bénis solemnellement à Rome. Nicolaï les lui présenta avec les cérémonies les plus étudiées, au nom du Pape & des Cardinaux, comme une recompense de son zèle extrême pour la Religion Catholique, & des services qu'il avoit rendus au Saint Siége. Le Duc d'Albe l'ayant remercié de ce présent, voulut encore donner des marques publiques de sa joye par des tournois & des courses de bague ; & l'on vit dans cette même place, où un an auparavant on avoit fait mourir tant de grands Seigneurs, les Espagnols & les Gentilshommes des plus grandes maisons, rompre des lances les uns contre les autres.

Monument de l'orgueil de ce Duc.

Dans ce même tems on travailloit en diligence à achever dans les Païs-bas un grand nombre de citadelles qu'on y avoit commencées, & surtout celle d'Anvers. Lorsqu'elle fut presque achevée, le Duc d'Albe voulut, en travaillant à la sûreté de la Province, travailler en même tems pour sa gloire particuliere. C'est dans cette vûë qu'il s'y fit ériger un Monument superbe, mais qui le fit plus haïr qu'il ne lui fut glorieux. Pour exécuter ce dessein, il fit fondre les canons de bronze qu'il avoit pris sur Louis de Nassau à la bataille de Gemmingen, & il en forma une masse énorme de bronze. Sur un pied d'estal de cette masse étoit sa statuë, vêtuë d'une cuirasse, le bras droit étendu vers la ville ; il y avoit à ses pieds deux statuës de bronze, prosternées dans la posture de supplians, avec plusieurs bras qui tenoient dans leurs mains des requêtes, des haches brisées, des bourses, des flambeaux & des maillets : elles représentoient la Noblesse & le Peuple terrassé, & le Clergé à couvert de leur violence. Ces malheureux avoient des écuelles penduës à leurs oreilles, & des bésaces de gueux à leur cou, pour servir à rappeller le nom de Gueux que l'on avoit donné aux Protestans des Païs-bas. Du pied de ces statuës il sortoit des serpens & des couleuvres, avec des masques & d'autres figures épouvantables, qui étoient des symboles de la fausseté, de la malice & de l'avarice des vaincus. Sur le devant du pied d'estal il y avoit un marbre d'azur, avec cette inscription : *A la gloire de Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, Gouverneur général de la Flandre pour Philippe Roi d'Espagne ; pour avoir éteint les séditions, chassé les rebelles, mis en sûreté la Religion, fait observer la justice & affermi la paix des Provinces, ce Monument a été élevé au Ministre le plus fidèle du meilleur de tous les Rois.*

Au côté droit du pied d'estal on voyoit un berger qui menoit paître ses brebis : les loups & les lions fuyoient de tous côtés ; les hiboux, & les chauve-souris s'envoloient au lever d'une aurore, qui dissipoit tous ces monstres par l'éclat de sa lumière, avec ces deux mots grecs, Ἀλεξικακος Ἠώς ; *l'Aurore chassant tous les maux.*

L'Inscription du côté gauche étoit : *Au Dieu de nos Peres*, & un peu au-dessous étoit *la Pieté*, avec des trophées & les autres symboles de la victoire.

Au-

Au-dessous de sa statuë on lisoit ces mots: *Fondu par Jongeling, du bronze pris sur l'ennemi.*

CHARLES IX.

1570.

Quoique le Duc d'Albe fût extrêmement à charge aux peuples des Païs-bas par la sévérité outrée de ses jugemens, par l'exaction des impôts nouveaux qu'il avoit établis à la place des anciens, qui étoient bien moins onéreux, & par le renversement total des privilèges, des franchises & des immunités de ces Provinces, on peut dire cependant que rien ne leur rendit son nom & celui des Espagnols si odieux que ce Monument. Ce spectacle, qui étoit toûjours devant leurs yeux, sembloit leur dire sans cesse, non qu'ils avoient été une fois vaincus & reduits à se soûmettre, mais qu'ils étoient condamnés à un esclavage éternel : enfin ils s'imaginoient se voir enchaîner & mener tous les jours en triomphe. On dit que Philippe même désapprouva l'orgueil de cet homme, qui pourtant, de l'aveu même de ses ennemis, étoit un des plus grands Généraux de son siécle. Quatre ans après, Louis de Requesens, qui succeda au Duc d'Albe dans le gouvernement des Païs-bas, eut ordre du Roi d'abattre ce Monument. En effet, dans le tems que j'étois à Anvers, je le vis dans un coin de la citadelle abandonné & couché à terre; & j'avouë que je fus également frappé de la beauté admirable de cet ouvrage, & de l'orgueil insensé de celui qui l'avoit fait faire.

Ce Monument le rend extrêmement odieux.

Il y eut cette année plusieurs Phénomenes en différens endroits: près de Louvain il y eut un tremblement de terre qui fut suivi d'une tempête extraordinaire, la terre parut plusieurs fois s'entr'ouvrir. Les 14. & 19. de Mai on vit des feux voler dans l'air, le tems étant très-serein; & avant ce tems-là, le 3. de Mars, la Lune disparut entierement. Le 8. de Novembre on vit à Passau & à Saltzbourg en Baviere une comete livide, dont il sortoit des rayons enflâmés. Elle parut à l'entrée du cinquième degré du Capricorne, auprès d'une étoile brillante qui est dans le signe du Sagittaire; sa queuë étoit tournée du côté de l'Orient, & son mouvement la portoit vers l'Occident : ce fut Benoît Valere, Astrologue, qui l'observa. On prétendit que tous ces Phénomenes étoient des avant-coureurs de nos divisions.

Différens Phénomenes.

Il y eut aussi en Angleterre différentes sortes de troubles: Edmond Butler, frere du Comte d'Ormond, remua du côté de l'Irlande, & assisté de son frere Pierre & de ses autres freres, il ravagea long-tems le païs de Mounster, qui étoit dans son voisinage, pillant ou brûlant tout. Pour se mettre à couvert de la punition, il se ligua avec Jaques Fitz-moris, de la maison de Desmond, avec Maccarty-More, & Fitz-edmond, Sénéchal d'Imokelly, & avec quelques autres, qui vouloient rétablir dans ce païs-là l'ancienne Religion de leurs peres : le Pape même & Philippe II. entrerent dans la conspiration, & le dernier promit de leur envoyer des secours de Flandre. Ils furent declarés rebelles en Angleterre, & l'on envoya contr'eux Pierre Carew l'aîné, qui leur fit la guerre avec différens succès, mais qui du moins empêcha leurs courses. Ils assiégerent Kilkenny, & demanderent qu'on leur livrât la femme de Warham de Saint-Leger : mais ayant été chassés de devant la place par une sortie vigoureuse que la gar-

Troubles en Irlande.

Les freres du Comte d'Ormond se liguent pour rétablir la Religion Catholique.

CHARLES IX. 1570.

garnison fit sur eux, ils se jetterent sur le païs d'alentour, & y firent d'horribles ravages. Le Duc d'Albe leur envoya secretement Jean de Mendoza, pour les animer & les affermir dans leur révolte; mais ce feu fut éteint par le Comte d'Ormond, qui y ayant été envoyé d'Angleterre, persuada à ses freres rebelles de s'abandonner à la clémence de la Reine: ils se rendirent donc prisonniers, pour marque de leur soûmission. Le crédit que leur frere avoit auprès de la Reine, empêcha qu'ils ne fussent mis en justice. Cette Princesse d'ailleurs fut bien aise, de trouver cette occasion de donner aux mécontens une preuve éclatante de sa bonté, de gagner par ce bienfait une grande & illustre maison, qui lui étoit déja attachée par une parenté très-proche. Le Viceroi envoya contre le reste des rebelles Hunfroy Gilbert, qui acheva de les dissiper.

La Reine d'Angleterre leur pardonne en considération de leur frere.

Il y eut d'autres troubles dans la Province d'Ulster, excités par Turlogh Leinigh, homme léger, livré à toutes les passions de ses gens, qui lui faisoient faire la paix ou la guerre à leur gré: ce ne fut pas tant la résistance des garnisons qui fit cesser ses ravages, que les courses continuelles des habitans des Isles Hébrides. Pendant qu'il étoit occupé à faire la guerre en Angleterre, ces Insulaires sortoient de leur païs, où il ne croît rien, entroient dans le sien, qui est très-fertile, & y ravageoient tout.

Affaires d'Ecosse.

Il y eut beaucoup plus à craindre du côté de l'Ecosse. Jaques de Murray, Seigneur Ecossois qui en étoit Viceroi, y étant retourné d'Angleterre, convoqua à Sterling tous les Grands qui étoient dans le parti du Roi. On lut dans cette Assemblée le traité qu'on venoit de faire avec Elisabeth, & il y fut généralement approuvé & applaudi. Dans le même tems Jaques Hamilton, Chef de sa famille, qui avoit été adopté pour pere par la Reine, chose dont on n'avoit jamais vû d'exemple, se rendit aussi en Ecosse, en qualité de Lieutenant général du Royaume pour cette Princesse. Elle fit aussi-tôt publier des Edits (1), qui defendoient à tous les Ecossois d'obéïr à d'autres qu'à ceux qu'elle avoit mis en place. Ceux du parti du Roi, ayant ramassé quelques sommes d'argent, soudoyerent les troupes & se disposerent à la guerre: le rendez-vous fut à Glasgow, où l'on se rendit en grand nombre de toutes parts.

Jaques Hamilton fait la paix avec le Comte de Murray.

Hamilton, voyant qu'il se rangeoit peu de monde de son côté, & qu'il s'étoit trompé dans son espérance, trouva bon que ses amis négociassent un accommodement. La condition fut, qu'avant tout il reconnoîtroit le Roi pour son Souverain; le traité fut fait sur ce pied-là. Archibald Campbel Comte d'Argyle, & George Gordon Comte de Huntley, refuserent d'y être compris, piqués contre Hamilton de ce qu'il s'étoit, disoient-ils, livré lui-même à ses ennemis, au lieu qu'il ne devroit l'avoir fait que dans la derniere nécessité. Comme ils espéroient des conditions plus avantageuses, par la crainte que leurs ennemis avoient de leur puissance, & qu'ils étoient encore animés par les lettres de la Reine Marie, qu'on disoit gardée moins étroitement que par le passé, ils demanderent qu'on rompît l'Assemblée,

(1) Un Edit D. f.

blée, & qu'on la remît au 9. du mois de Mars. Ils s'éleva à ce sujet une dispute; & Hamilton ayant avoüé, avec plus de sincerité que de prudence, que ce n'étoit que par force qu'il avoit consenti au dernier traité, & que s'il étoit en pleine liberté, il n'approuveroit rien de tout ce qui s'étoit fait, le Viceroi le fit arrêter sur le champ, avec Maxwel, son principal Conseiller, & les fit enfermer tous deux dans le château d'Edimbourg. CHARLES IX. 1570.

On delibéra ensuite sur les Comtes d'Argyle & de Huntley: il n'y eut pas grande difficulté pour le premier; parce que, quoiqu'il eût été dans le parti contraire pendant l'absence du Viceroi, il s'étoit toûjours montré fort moderé, & avoit mené ses troupes par tout le Royaume sans faire de mal à personne. Ainsi à son égard, lorsqu'il fut à Saint-André, on se contenta qu'il fit serment d'obéïr & d'être fidèle au Roi à l'avenir; avec la clause, que s'il manquoit à sa parole, il consentoit non seulement d'être soûmis aux peines portées par les loix, mais qu'il vouloit bien passer pour un homme sans probité & sans honneur. L'affaire de Huntley ne fut pas si aisée à regler. Sa fidélité toûjours chancelante le rendoit suspect au parti du Roi; & la mémoire toute récente des ravages qu'il avoit faits dans les terres de ses voisins, le rendoit odieux à ceux du païs. Mais d'autres disoient, que le meilleur parti qu'il y eut à prendre étoit de guérir, s'il se pouvoit, les maux publics, sans ruiner personne, & sans verser de sang, qu'ainsi ils étoient d'avis qu'on fit grace du passé à un homme puissant, soutenu par de grandes alliances & par un grand nombre de vassaux, & qui pourroit, si on le mettoit au désespoir, rassembler des forces redoutables. D'autres alléguoient que son pere, soutenu par toutes les forces de sa famille florissante, avoit été très-aisément abattu; que le fils, qui s'étoit trouvé accablé sous les ruines de son pere, ne s'étoit pas encore bien rélevé; qu'ainsi on ne devoit pas appréhender qu'en le poursuivant selon les loix, il en pût arriver aucune chose qui troublât la tranquillité publique. On prit un milieu; on ne refusa point au Comte de Huntley le pardon de sa révolte; mais on ne voulut pas lui remettre ses brigandages, ni le profit qu'il en avoit tiré. On lui permit de prendre des arbitres, & de transiger à l'amiable avec ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens. A l'égard de ceux qui l'avoient suivi, on ne fit point de regle générale, on fut d'avis de les juger chacun en particulier. On voulut bien cependant que ses domestiques ne fussent point mis en justice, & on lui permit de décerner lui-même contr'eux les peines qu'il jugeroit à propos.

Le Comte d'Argyle rentre en grace.

Le Comte de Huntley obtient plus difficilement son pardon.

La paix étant ainsi concluë, quoique d'une manière assez peu solide, le Viceroi marcha avec ses troupes vers le Nord d'Ecosse; & y ayant pacifié tout à son gré, contre l'attente de bien des gens, il s'en revint peu de tems après à Perth, où il reçut une lettre du Lord Robert Boyd, qui lui donnoit avis qu'on avoit découvert une conspiration contre la Reine Elisabeth: mais Boyd ajoûtoit, que cette Princesse étoit si puissante & en même tems si sage, que quand on auroit réuni contre elle toutes les forces d'Angleterre, il ne seroit pas aisé de lui résister: voici le véritable état de cette affaire.

La

CHARLES IX. 1570.

Conspiration en Angleterre.

La Reine Marie ayant mal réüssi dans son païs, passa en Angleterre Elle n'y fut pas plutôt, qu'elle songea à y exciter des troubles, & la chose ne paroissoit pas difficile, dans un tems où les esprits étoient dans un grand mouvement, & très-échauffés par la douleur que leur causoit le changement qu'on venoit de faire dans la Religion. D'ailleurs le Pape les aigrissoit encore, & leur faisoit valoir le mieux qu'il pouvoit ses forces, & celles des autres Etats Catholiques. Les François & les Espagnols y contribuoient aussi, & c'étoient ceux qui étoient le plus en etat de le faire. Mais la jalousie naturelle qui regnoit entre les deux Monarques, ne permettoit ni à l'un ni à l'autre, quelque abattu & quelque épuisé qu'il fût par les guerres passées, de souffrir que son rival devînt plus puissant, & fit pancher la balance de son côté, en subjugant l'Angleterre. Leur inaction n'empêcha pas les Anglois, fâchés qu'on leur interdît la Religion de leurs peres, de continuer leurs intrigues. Le peuple, toûjours prêt à donner dans la nouveauté, jettoit les yeux sur tous les Grands, pour voir s'il n'en trouveroit point quelqu'un qui fût en état de soutenir une si bonne cause, & qui eût assez de vertu pour qu'il pût lui confier ses biens & sa vie: ils crurent appercevoir ce caractère dans Thomas Howard Duc de Norfolk. C'étoit le premier homme du Royaume, & par sa naissance, & par ses biens, & par les services de son pere, quoique payés d'une fin honteuse: D'ailleurs il avoit une grande réputation de prudence parmi ceux qui le connoissoient. Comme on cherchoit un Chef pour ce parti, ce Seigneur, engagé beaucoup plus par les appas d'une fortune qui le flattoit, que par sa propre inclination, se joignit plutôt à eux par imprudence, qu'il ne se fit leur Chef par un dessein prémédité. Il avoit eu trois femmes, qui toutes trois lui avoient apporté de grands biens: mais c'étoit la premiere (1) qui l'avoit le plus enrichi. Elle étoit fille du Comte Henri d'Arondel, un des premiers Seigneurs du Royaume: elle avoit une sœur (2), mariée au Baron de Lumley, qui avoit de grands biens dans le Nord d'Angleterre. Le Comte d'Arondel avoit été vingt six ans auparavant Grand-Maréchal sous Henri VIII, dans le tems que ce Prince mit le siége devant Boulogne, & depuis Grand-Maître de la Cour: mais lorsqu'il eut perdu l'espérance d'épouser la Reine, il se démit de cette charge, quitta la Cour, & ne songea plus qu'à mener une vie tranquille. Le troisième qui se joignit à eux, fut Guillaume Herbert Comte de Pembrok (3), qui sous Henri VIII. avoit été Grand-Chambellan, sous Edoüard, Grand-Ecuyer, & sous Marie, Commandant des troupes contre Viat, & Général de l'armée auxiliaire que cette Princesse envoya au siége de Saint-Quentin. Depuis deux ans il avoit été fait Grand-Maître de la Cour, à la place du Comte d'Arondel. Il avoit deux fils, l'un de la sœur de Guillaume Parr Marquis de Northampton, l'autre de Catherine, sixième & derniere femme d'Henri VIII. L'aîné épousa la fille de George Talbot Comte de Shrewsbury: bien des gens crurent que le Comte Thomas de

Les conjurés choisissent le Duc de Norfolk pour leur Chef.

Suffex

(1) Elle s'appelloit Marie.
(2) Jeanne d'Arondel.
(3) Allié de fort près avec les deux autres. D. f. o.

Suffex entroit auffi dans cette conjuration; mais ce ne fut pas fi ouvertement, qu'il ne le pût nier lorfqu'elle fut découverte.

Norfolk, qui étoit revêtu de la plus grande dignité du Royaume après la Reine, dont il étoit proche parent, foutenu par de grands biens & par un grand nombre d'amis & de vaffaux, étoit en droit d'afpirer à tout ce qu'il y avoit de plus élevé; mais ce qui l'animoit le plus, étoit la jaloufie qu'il avoit contre Edoüard (1) Seymour Comte d'Herford. Il étoit au déféspoir, lui & tous ceux de fon parti, que ce Seigneur fût appellé à la fucceffion du Royaume, en cas que la Reine n'eût point d'enfans; parce qu'il avoit époufé Catherine, fille de Henri Grey & de Françoife Brandon. Cette Brandon étoit fille de Charles Brandon Duc de Suffolk & de la Princeffe Marie d'Angleterre, feconde fœur de Henri VIII. & feconde femme de Louis XII.

Demandes du Duc de Norfolk à la Reine Elifabeth.

Norfolk ayant trouvé une occafion favorable, vint à Londres avec le Comte d'Arondel, Pembrock & Lumley, & fupplia très-humblement la Reine, par un difcours préparé, de vouloir bien nommer un fucceffeur à la couronne, en cas qu'elle vînt à mourir fans enfans: il ajoûta, que cela étoit d'une extrême importance pour la tranquillité publique, & qu'il y alloit de fa gloire de prendre des mefures pour l'affurer, même après fa mort: Que foit qu'elle regardât les loix, ou les vœux de tous fes fujets, ce ne pouvoit être que le Prince d'Ecoffe; que ce droit lui apartenoit comme au plus proche héritier, tant du côté paternel que du côté maternel; Que fon pere étoit petit-fils de Marguerite d'Angleterre, fœur aînée de Henri VIII, qui avoit été mariée en premières nôces à Jaques IV Roi d'Ecoffe, & qui époufa, après la mort de ce Prince, Archibald Douglas Comte d'Angus, dont elle eut une fille nommée Marguerite, qui nâquit à Harbotle dans le Northumberland, aux confins de l'Angleterre, & qui fut auffi mariée en Angleterre à Matthieu Stuart Comte de Lenox, dont elle eut Henri Stuart, pere de Jaques VI: Qu'ainfi il la prioit, qu'il fût défigné fon fucceffeur; parce que la fucceffion ne pouvoit refter douteufe, fans donner occafion à de nouveaux troubles, qui s'éleveroient peut-être dès fon vivant, & qui au moins naîtroient infailliblement après fa mort. Après avoir ainfi parlé pour les intérêts de l'Etat, Norfolk ajoûta pour lui-même de très-humbles prieres à la Reine, lui demanda permiffion d'époufer Marie Stuart Reine d'Ecoffe, avoüant que fans fon agrément il ne le pourroit ni ne le voudroit faire: Que quoiqu'il ne fit cette demande qu'en fon nom, l'objet principal de fa-penfée étoit, qu'il ne faloit marier cette Princeffe qu'à un Seigneur né dans l'Ifle de la Grande-Bretagne, qui n'amenât rien d'étranger dans ce Royaume, ni mœurs, ni projets, ni puiffance: Que cela étoit de la derniere importance pour conferver l'union des deux couronnes: Qu'il faloit outre cela un homme attaché à la Reine d'Angleterre, qui étoit en effet très-digne qu'on s'attachât à elle: Un homme qui travaillât de toutes fes forces à éteindre les reftes des anciennes haines, à nourrir & entretenir l'amitié & l'intelligence entre

(1) *Henri.* D. f. o.

CHARLES IX. 1570.

entre les deux Nations, & à prendre de bonnes mesures pour empêcher qu'elle ne se rompît à l'avenir: Qu'il se flatoit que la Reine avoit lieu d'attendre tout cela de lui.

Elisabeth interprète mal ces demandes & les rejette.

Il y avoit dans ce discours bien des choses qu'il étoit difficile que la Reine prît en bonne part. Premièrement, elle se souvenoit que dès les premieres années de son regne, Marie repassant de France en Angleterre, lui avoit fait faire des propositions semblables par ses Ambassadeurs, & que Norfolk n'ignoroit pas la réponse qu'elle lui avoit faite, qui marquoit assez que cette demande ne lui plaisoit pas; elle voyoit bien que si elle renouvelloit la même proposition, ce n'étoit pas afin d'assurer pour le présent & pour l'avenir le repos du Royaume, dont elle étoit persuadée qu'elle se soucioit peu. C'étoit en effet une hardiesse extrême & peu sensée à un sujet, de prétendre obtenir dans un tems peu favorable, ce qui avoit été expressément refusé à une Reine. Elle jugea donc que le dessein de Norfolk en faisant cette demande, n'avoit pas été de l'obtenir, mais d'avoir par un refus un prétexte de se mettre à la tête d'une faction qui se formoit dans le Royaume. Ce mariage que Norfolk proposoit, la blessoit d'autant plus, qu'elle jugeoit bien qu'il n'avoit pas fait une pareille demande sans l'aveu de la Reine d'Ecosse. Elle voyoit d'ailleurs que cette Reine, deux fois veuve, & qu'on disoit encore mariée à Bothwel, n'étoit pas plutôt entrée dans un Royaume voisin, qu'elle avoit songé à contracter un quatrième mariage avec un des plus grands Seigneurs de ce Royaume, avant même que d'être déliée du troisième. Que signifioit tout cela? si-non que sous prétexte de chercher un azile, elle cherchoit à semer des troubles dans un Royaume, dont elle prétendoit que la succession apartenoit à elle & à ses enfans.

Elisabeth se souvenoit encore, que dès que la Reine d'Ecosse eut mis le pied en Angleterre, elle étoit allée loger chez le Lord Scroop, qui commandoit sur la frontiere des deux Etats. Or ce Scroop avoit épousé une sœur de Norfolk; & il y avoit beaucoup d'apparence que c'étoit cette sœur qui avoit négocié le projet de ce mariage entre la Reine Marie & son frere. D'ailleurs la Reine d'Angleterre n'ignoroit pas qu'il y avoit des mouvemens dans le Royaume; que le peuple murmuroit tout haut contre le changement introduit dans la Religion, & que la Noblesse même étoit mal disposée en bien des endroits; ensorte qu'il étoit comme sûr qu'il y auroit des troubles, s'il se trouvoit un Chef.

Elle fait garder de plus près la Reine Marie.

Cette considération détermina Elisabeth à faire observer les mouvemens, les intrigues, les entreprises de Marie. Elle chargea de ce soin George Talbot Comte de Shrewsbury, Edoüard Hastings Comte de Huntington, & Henri Knolles, frere du Vice-Chambellan. A l'égard des demandes de Norfolk & de ses partisans, elle leur fit dire par le Chancelier (1) Jean Bacon, par Guillaume Cecil, Secretaire d'Etat, par François Knolles Vice-Chambellan, & par quelques-uns des principaux de son Conseil, de ne plus penser à un dessein téméraire, & qui leur seroit pernicieux. Par cet-

(1) Garde des Sceaux. *Editeur Anglois.*

cette réponse ambiguë elle se débarassa de leurs demandes, & leur fit assez entendre que leur proposition l'avoit indisposée contre eux. Leur premiére démarche après cela, fut d'aller à Nonsuch chez le Comte d'Arondel, & de-là à Wilton, où Pembrock demeuroit ordinairement. Cela fit juger à la Reine qu'ils vouloient entreprendre quelque chose à l'aide des habitans de ces Provinces septentrionales, toûjours disposés à exciter des séditions.

Charles IX. 1570.

La Reine crut qu'il y auroit de l'imprudence à attendre que le parti des Conjurés se fortifiât: c'est pourquoi elle fit partir de Londres des gens de confiance, pour prévenir leurs desseins. Ceux qu'elle chargea de cet emploi firent tant de diligence, qu'ils surprirent Norfolk, & le conduisirent à la Reine, qui étoit à Windsor, environ à huit lieuës de Londres: les Gardes du corps eurent ordre de le conduire sur le champ à la Tour de Londres, pour y demeurer jusqu'à ce que la Reine en ordonnât autrement.

Le Duc de Norfolk est arrêté & mis à la Tour de Londres.

A cette nouvelle, Thomas Percy Comte de Northumberland, & Charles Nevil Comte de Westmorland, sollicités par Nicolas Morton, Prêtre Anglois, que le Pape avoit envoyé aux Conjurés, entreprirent de rétablir l'ancienne Religion, que quelques scelérats, disoient-ils, qui étoient auprès de la Reine, avoient presque entierement abolie. Ils commencerent par publier un Manifeste, pour rendre raison de leur entreprise; après quoi ils se mirent à lever des soldats sur la frontiere du côté du Nord. Ils demandoient par leur écrit, que la Religion fût rétablie, que la Reine chassât six de ses Conseillers; qu'elle rétablit ceux qu'elle avoit dépouillés de leurs charges; enfin qu'elle accordât une amnistie générale. Leur Manifeste fut signé par eux-mêmes, par le Chevalier Christophle Flanner, par Richard Norton, par François son fils, & par quelques autres. On n'y dit pas un mot du mariage de la Reine d'Ecosse avec le Duc de Norfolk, afin que le prétexte de la guerre fût plus spécieux. Ils avoient déja un corps de neuf mille hommes sous les armes. Elisabeth, dont les forces n'étoient pas encore assemblées, fit en attendant publier contre eux une Ordonnance le 24. de Novembre, par laquelle, après avoir parlé avec force de la conjuration des Comtes de Northumberland, de Westmorland, & de leurs complices, & avoir expliqué tous les moyens qu'elle avoit employés pour empêcher qu'ils n'en vinssent à une révolte ouverte, elle les proscrivoit comme traîtres & rebelles, & enjoignoit à Henri Comte de Sussex, qui commandoit sur la frontiere du côté du Nord, d'y faire publier son Ordonnance Royale, & de poursuivre les rebelles & leurs partisans.

Les Comtes de Northumberland & de Westmorland prennent les armes pour rétablir la Religion Catholique.

Cependant Elisabeth, dissimulant son ressentiment dans la conjoncture présente, écrivit aux Etats d'Ecosse assemblés à Perth, presque dans le même tems que Marie leur écrivoit de son côté. Elisabeth leur proposa trois conditions: la première qu'ils rétablissent la Reine dans le rang & dans l'autorité qu'elle avoit euë, & s'ils ne pouvoient accorder cet article, qu'elle joüit du moins, en commun avec son fils, des honneurs de la Royauté, & qu'on mît son nom dans toutes les lettres & dans tous les actes qui

La Reine Elisabeth écrit aux Etats d'Ecosse.

CHARLES IX. 1570.

qui émaneroient de l'autorité Royale; & au cas qu'on ne voulût accorder ni l'un ni l'autre, qu'elle pût au moins, si elle vouloit, mener une vie privée dans son palais, où elle joüiroit de tous les honneurs qu'elle pourroit souhaiter, à la réserve de ceux de la Royauté. On sentit bien qu'Elisabeth, en mettant cette troisième condition, abandonnoit peu-à-peu cette Reine son alliée, qui commençoit à lui être suspecte. Ceux qui tenoient le parti du Roi, consentirent sans peine à cette derniere condition: mais ils rejetterent opiniâtrément les deux autres.

Réponse insultante des Etats d'Ecosse aux lettres de la Reine Marie.

On lut ensuite dans l'Assemblée les lettres de la Reine d'Ecosse, par lesquelles elle demandoit qu'on lui donnât des Juges, pour prendre connoissance de son mariage avec Bothwel; & que si on trouvoit qu'il fût fait contre les loix, on la declarât libre. Les partisans du jeune Roi éluderent sa demande, par une réponse insultante: ils lui conseillerent d'écrire au Roi de Danemarc, & de le prier de mettre Bothwel en justice, & de le faire punir comme assassin de son second mari: ils lui dirent, que par ce moyen elle seroit dégagée, & maîtresse de se marier à qui elle voudroit, sans que personne pût l'en empêcher: Que si elle ne goûtoit pas cet expédient, on avoit lieu de croire que ce n'étoit pas sérieusement qu'elle parloit de faire divorce avec Bothwel; mais que ce n'étoit qu'une feinte, pour faire un nouveau mariage aussi peu stable que celui qu'elle avoit contracté avec lui.

Le jugement de l'Assemblée ayant été porté à Elisabeth, elle ne fut pas trop fâchée qu'on eût accepté la condition qui donnoit le moins d'autorité à la Reine d'Ecosse, dont elle commençoit à se défier, ni qu'on eût répondu aux lettres de cette Princesse d'une manière qui reculât son nouveau mariage, dont les Conjurés hâtoient tant la conclusion. C'étoit en effet autant de tems que l'on donnoit à la Reine d'Angleterre, pour se mettre en état de dissiper cette grande tempête. Cependant comme elle ne vouloit pas encore se découvrir à la Reine d'Ecosse, elle répondit aux Etats, pour gagner du tems, qu'elle n'étoit pas tout-à-fait contente du jugement qu'ils avoient rendu; & elle se plaignit qu'on ne lui eût pas envoyé un homme qui fût d'un caractère à finir avec lui une affaire de cette importance. Ainsi, de concert avec le Viceroi, qui cherchoit de son côté à tirer les choses en longueur, elle fit ensorte qu'on proposât encore la même affaire à l'Assemblée qui se tint quelque tems après à Sterling. Les demandes de Marie y furent d'abord éludées sous differens prétextes très-frivoles; mais dans la suite elles furent nettement & ouvertement rejettées; sur cette grande raison, qu'étant difficile qu'il y ait une societé fidèle entre deux personnes qui partagent la Royauté, on ne pouvoit gueres se flater, qu'une femme qui étoit à la fleur de son âge, & qui n'avoit pas voulu partager l'autorité avec un mari, pût se résoudre à la partager avec un enfant: Que si par dessus cela, elle venoit à épouser un homme puissant, comme elle le prétendoit, il étoit à craindre que les forces de cette Princesse se trouvant alors considerablement augmentées, les amis du jeune Roi ne se refroidissent, & ne préférassent une fortune présente qu'on leur offriroit, à une espérance aussi éloignée qu'incertaine; & que par consequent la vie & l'é-

l'état du jeune Prince ne fussent en grand danger: car pourroit-on douter que celui que Marie épouseroit & qu'elle associeroit au thrône, ne fit tous ses efforts pour ôter l'obstacle qui empêcheroit les enfans qu'il auroit de la Reine de parvenir à la couronne? CHARLES IX. 1570.

Voilà ce que Robert Pitcairn, Seigneur très-attaché au jeune Roi, représenta à la Reine d'Angleterre, dans le tems que la conspiration de Norfolk fut découverte, & tout-à-fait déconcertée par la défaite des troupes des Comtes de Northumberland & de Westmorland; car on fit quantité de prisonniers, qui furent conduits à Norwich, où ils furent condamnés à mort par le Chevalier Robert Catlin, premier Juge du Banc du Roi, & par Gilbert Gerard Procureur général, & exécutés sur le champ. Les principaux étoient Jean Throckmorton, George Redman, Jean Appleyard, Thomas Brook, Christophle Plater, Briand Holland, & Edoüard Fisher. A l'égard de Robert Flood, de Jean Hubert & d'Edoüard Smith, ils furent condamnés à une prison perpétuelle. Le Comte de Northumberland s'étant sauvé en Ecosse, y fut arrêté & mis en prison par l'ordre de Jaques Comte de Murray, qui fut ravi de faire ce plaisir à la Reine d'Angleterre, dont sa fortune dépendoit absolument. Le Comte de Westmorland trouva un azile chez Ker, Baron de Ferni-Hurst, & chez Gautier Scot Sieur de Bucclugh. De-là il se sauva dans les Païs-bas, où, moyennant une petite pension que l'Espagne donnoit aux bannis d'Angleterre, il vécut dans une pauvreté extrême jusqu'à un âge fort avancé.

Défaite des Comtes de Northumberland & de Westmorland.

L'armée des Conjurés ayant été entierement dissipée, on crut le feu de la guerre éteint; mais Leonard Dacres, qui étoit bossu, le ralluma du côté de Naworth dans le Cumberland, auprès de la muraille de Severe (1); & l'on eut tout lieu de craindre qu'il ne s'étendît, & qu'il ne troublât la tranquillité du Royaume. Guillaume Dacres, fils du frere aîné de Leonard, étoit mort depuis quelque tems par un accident très-malheureux. Comme il apprenoit à voltiger, il tomba, & le cheval de bois sur lequel il s'exerçoit étant tombé sur lui, le frappa si rudement, qu'il en mourut: comme il n'avoit que des filles, Leonard, fâché qu'une si grosse succession passât à ses petites niéces, leur intenta un procès pour les en dépouiller: mais le jugement ne lui ayant pas été favorable, il se mit en tête d'exciter des troubles dans l'Etat, & de mettre en liberté Marie-Stuart. Elle venoit d'être transportée, par les Comtes de Shrewsbury & de Huntington, de Tutbury à Coventry (2), qui est une place forte, éloignée de la frontiere. Pour mieux cacher son dessein, il alla d'abord à la Cour, où Chiappino Vitelli avoit été envoyé par le Duc d'Albe, sous prétexte d'y conclure un traité pour le commerce, mais en effet

Autre révolte encore plus dangereuse excitée par Leonard Dacres.

(1) Cette muraille s'étendoit depuis Neucastle sur le Tyn jusqu'à Carlile sur l'Eden, & depuis la mer Germanique jusqu'à la mer d'Irlande, pour empêcher les courses des peuples de l'Ecosse. L'Editeur Anglois remarque, qu'on l'appelle communément la Muraille des Pictes, & en langue du Païs *the Picts Wall*.

(3) Coventre, ou Coventry est dans le Comté de Warwick.

CHARLES IX. 1570.

effet pour voir sur les lieux quel seroit le succès de la conjuration formée contre Elisabeth, & pour se mettre à la tête du parti de Marie, si les choses prenoient un bon train. Mais le parti des Comtes de Northumberland & de Westmorland fut bien-tôt dissipé, dans le tems même que Leonard étoit à Londres, & on le soupçonna d'avoir trempé dans la conspiration. Cependant ayant eu permission de voir la Reine, il obtint le pardon du passé, & il lui rendit depuis de très-bons services, pour achever de détruire les restes de ce parti. Cette Princesse pleine de bonté, l'ayant renvoyé bien-tôt après sur cette frontiere, où la famille des Dacres est très-puissante, il se rangea de nouveau du côté des rebelles; & comme il étoit homme de main, il se chargea de tuer le Lord Scroop, un des principaux Seigneurs de cette Province, & l'Evêque de Carlisle, l'un & l'autre très-attachés à la Reine. N'ayant pû l'exécuter, il écrivit aux Ecossois en faveur des Comtes de Northumberland & de Westmorland, qui étoient toûjours errans, sans pouvoir trouver de retraite sûre; ayant enfin tout-à-fait levé le masque, il se saisit du château de Greystock & des autres places des Dacres, & travailla sans relâche à fortifier Naworth, qui étoit à lui, & ramassa tous les brigans qui infestoient cette frontiere. La Reine ayant envoyé contr'eux Hunsdon, Leonard rassembla toutes ses forces, quitta ses places, marcha au-devant de lui, & le combattit auprès de la petite riviere de Gelt. L'action fut très-vive; Leonard y fit tous les devoirs d'un grand Capitaine, & la victoire coûta cher à Hunsdon. Dacres se sauva d'abord en Ecosse, & étant passé de-là dans les Païs-bas, il mourut enfin à Louvain dans une grande misere.

Il est vaincu dans un sanglant combat.

Le Duc de Norfolk est mis en liberté.

Norfolk, qui étoit toûjours gardé dans la Tour de Londres, voulant se justifier du crime dont on l'accusoit, fit publier le 24. de Juillet par ses amis, tant à la Cour que dans le reste du Royaume, qu'il étoit bien fâché d'avoir prêté l'oreille aux propositions qu'on lui avoit faites d'épouser la Reine d'Ecosse, & de s'être attiré la juste indignation de la Reine; qu'il s'en répentoit, qu'il en demandoit pardon à Sa Majesté, & qu'il la supplioit, après cet aveu, de vouloir bien lui rendre ses bonnes graces: il ajoûtoit, qu'il étoit prêt de sacrifier pour son service, ses biens, son sang & sa vie même, aux premiers ordres qu'elle lui donneroit; qu'il lui engageoit sa parole, qu'il ne prendroit à l'avenir aucune résolution, ni sur ce mariage, ni sur toutes les affaires qui intéressoient l'Etat, que de concert avec elle. Elisabeth touchée de cet aveu, qui paroissoit sincere, & n'ayant jamais voulu de mal à Norfolk, se rendit à ses prieres & à celles de ses amis, & consentit qu'il fût élargi, & allât demeurer dans sa maison auprès des Chartreux.

Robert Ridolfi, Agent du Pape, est mis en prison & puis relaché.

Sur ces entrefaites, Robert Ridolfi vint en Angleterre par ordre du Pape, sous prétexte de quelques affaires qu'il avoit à Londres; mais en effet pour débaucher les Anglois, en leur faisant des promesses magnifiques, tant au nom de Sa Sainteté que de Philippe II: c'étoit l'Agent de tous ceux qui étoient auprès de la Reine. Sur quelque soupçon que l'on conçut contre lui, il fut mis en prison; mais ayant été mis en liberté en même tems que Norfolk, il repassa en Italie: heureusement pour lui, il ne se trouva

trouva pas en Angleterre, lorsque le détail de la conjuration tramée contre Elisabeth fût découvert l'année suivante, par les papiers & les lettres secretes des complices.

CHARLES IX. 1570.

Au commencement de l'année suivante il arriva de grands changemens en Ecosse. La mort du Viceroi donna la liberté aux factions qui divisoient le Royaume, de se montrer à découvert; mais la bonne fortune du jeune Roi fit que tout s'accommoda sans guerre, & même sans danger. Les partisans que Marie avoit en Ecosse, faisoient tout leur possible pour troubler ce Royaume : comme le Comte de Murray étoit celui qui mettoit le plus grand obstacle à leurs desseins, ils résolurent de s'en défaire. Guillaume Maitland passoit pour être le Chef de ce parti : Thomas Crafford l'ayant accusé d'avoir eu part à la mort du feu Roi (1), le Viceroi le fit arrêter à Sterling, où il étoit allé depuis peu, & le fit conduire à Edimbourg. Mais le Baron de Hume & le Chevalier Guillaume Kirkaldey, ami intime du Viceroi, l'ayant prié instamment de rendre la liberté à Maitland, il le fit: la complaisance qu'il eut alors pour eux, fut depuis la cause de sa ruine; car Pitcairn étant revenu d'Angleterre, après y avoir exécuté heureusement tout ce qui l'y avoit fait aller, assura le Viceroi que la Reine étoit très-contente de tout ce qu'il avoit fait en Ecosse; de ce qu'il avoit pacifié la frontiere, fait arrêter le Comte de Northumberland, un des principaux Conjurés; de ce qu'il le tenoit en prison, & en général de ce qu'il travailloit très-utilement pour l'intérêt du jeune Roi. Il ajoûta à cela les promesses les plus flateuses de la part d'Elisabeth. Murray croyant n'avoir plus rien à craindre, negligea les bruits qui couroient d'une conjuration formée contre lui; il différa l'Assemblée des Etats, & ayant envoyé le Comte de Northumberland sous bonne garde dans un château qui est sur le lac Levin, il partit le 31. de Décembre pour se rendre à Sterling.

Nouveaux troubles en Ecosse.

Murray recevoit cependant des avis de toutes parts des embuches que lui dressoit la faction de ses ennemis, qui ne pouvoient réüssir tant qu'il vivroit, & qui s'imaginoient que tout leur seroit aisé dès qu'il seroit mort. Outre ces motifs ils étoient encore vivement sollicités par la Reine prisonniere, qui les assuroit que dans peu ils recevroient des secours de France & d'Espagne. Mais soit que le Viceroi méprisât naturellement ces sortes d'avis, soit qu'il se crût assez à couvert par le grand nombre de Noblesse qu'il avoit toûjours à sa suite, il ne prit aucune précaution nouvelle. Les Hamiltons étoient à la tête des Conjurés : ils publioient que Murray en vouloit à la Royauté, que c'étoit lui seul qui empêchoit que la Reine ne revînt tenir son rang en Ecosse; que sous prétexte de défendre le jeune Prince contre sa mere, il prenoit des mesures pour se mettre la couronne sur la tête, à la premiere occasion que l'enfance du Roi ne manqueroit pas de lui fournir : sur cela ils firent un complot de se défaire de lui. On a cru que Guillaume Kirkaldey, Gouverneur de la citadelle d'Edimbourg, y étoit entré. Jaques Hamilton, fils de la sœur de l'Archévêque de Saint-An-

Conspiration contre le Comte de Murray.

(1) Henri Stuart, second mari de la Reine d'Ecosse.

CHARLES IX. 1570. André s'offrit pour l'exécuter, & il n'attendoit pour le faire que de trouver quelque moment favorable. N'ayant pu en venir à bout, ni à Glasgow, ni depuis à Sterling, il se flatta de réussir mieux à Linlithgow parce que cette place apartenoit à la maison d'Hamilton.

Il est assassiné. Cependant on vint dire au Viceroi qu'il se tînt sur ses gardes, & qu'il y avoit un assassin logé à trois ou quatre maisons de la sienne. Cet avis ne fit d'autre effet sur lui que de lui faire prendre la résolution de sortir par une autre porte, & de s'en aller par un autre chemin : mais il se trouva un grand nombre de Cavaliers qui l'en empêcherent. Dans le tems qu'il poussoit son cheval pour sortir vîte de ce lieu suspect, une foule de monde l'ayant arrêté, l'assassin, qui étoit sur un balcon derriere un rideau, lui tira un coup d'arquebuse, & étant sorti à l'instant par une porte de derriere, se sauva sur un cheval qu'on lui tenoit tout prêt. Le coup perça de part en part, un peu au-dessous du nombril : Murray, qui avoit un grand courage, descendit de cheval avec autant de tranquillité que s'il n'eût point été blessé, & s'en retourna à pied chez lui. Cependant les douleurs qu'il sentit, l'ayant averti qu'il étoit près de sa derniere heure, il donna les ordres qu'il jugea nécessaires, & ayant recommandé le Roi aux Seigneurs qui étoient présens, il se disposa tranquillement à la mort. Ses amis se désespéroient, & disoient que sa bonté excessive lui avoit attiré ce malheur ; parce que quelques jours auparavant il avoit fait grace à son meurtrier, condamné à la mort pour crime de haute trahison. Murray entendant ces discours leur dit : " Tout ce que vous pourrez dire, ne me fera jamais répentir de ce que j'ai fait. „ Il mourut sur le minuit le 23. de Janvier.

Son éloge. Pendant sa vie, le Royaume s'étant trouvé divisé en plusieurs factions, ses envieux le déchirerent par des bruits fâcheux qu'ils faisoient courir contre lui. Après sa mort, ses ennemis même ne purent lui refuser les justes loüanges qu'il méritoit. De leur aveu, jamais homme n'eut l'esprit plus présent dans les occasions perilleuses, ne combattit avec plus de bonheur, ne rendit justice avec plus d'équité, ne fut plus sage, plus libéral, plus humain. L'assassinat de Murray fit donner à Jean Hamilton le surnom d'assassin. On ne sçait si ce fut l'Archévêque de Saint-André qui l'engagea à faire ce coup, ou s'il s'y porta de lui-même pour venger sa propre querelle: quoi qu'il en soit, ne se sentant pas en sûreté en Ecosse, il passa en France, où, comme on le jugea homme d'expédition, on lui fit des offres avantageuses pour entreprendre contre Coligny (à la vie duquel on en vouloit beaucoup) ce qu'il avoit exécuté contre Murray : mais il répondit séchement qu'il n'étoit pas venu en France pour y faire le métier d'assassin : que ce qu'il avoit fait en Ecosse, il l'avoit fait par colere & par un juste ressentiment, & qu'il s'en répentoit ; mais qu'il n'y avoit ni prieres ni argent qui fussent capables de l'engager à tuer quelqu'un pour l'injure d'un autre.

La mort de Murray ayant suspendu toutes les affaires d'Ecosse, le Royaume, qui étoit divisé par les factions du jeune Roi & de la Reine sa mere, n'étoit proprement ni en paix ni en guerre, & il fut long-tems dans

dans cet état. Elisabeth se portoit toûjours pour arbitre entre les deux partis; mais elle resserroit de jour en jour plus étroitement sa prisonniere. Les Hamiltons ne pouvant venir à bout de troubler l'Ecosse, résolurent de brouiller les Ecossois avec les Anglois, qui commençoient à se declarer pour le parti du Roi. Ce fut à leur instigation que Gautier Scot Sieur de Bucclugh, & Thomas Ker Sieur de Fernihust, tous deux zèlés partisans de Marie, & qui étoient sur la frontiere des deux Royaumes, entrerent en Angleterre, & mirent tout à feu & à sang, avec une cruauté inoüie; afin que s'ils ne pouvoient par des voyes ordinaires engager leurs voisins à prendre les armes, ils les y forçassent malgré eux, à force de leur faire du mal. On indiqua vers ce tems-là une Assemblée, pour choisir un Viceroi, du nombre de ceux que Marie avoit nommés pour tuteurs au Roi son fils, pourvû qu'il ne fût point passé dans la faction contraire. Mais l'Assemblée fut remise par le conseil de Guillaume Maitland: c'étoit le principal auteur des troubles, & il avoit été mis en prison dans la citadelle à ce sujet. Après la mort de Murray il en sortit, du consentement du Comte d'Athol.

Gautier Scot & Thomas Ker font des courses sur les frontieres d'Angleterre.

Lorsque les Etats furent assemblés pour l'élection du Viceroi, on y fit entrer Thomas Randolph, que la Reine d'Angleterre avoit envoyé, pour se plaindre des courses que les Ecossois rebelles avoient faites sur la frontiere d'Angleterre, & pour les assurer de son affection pour la Nation Ecossoise. Comme il n'y avoit point encore de Viceroi élû, on se contenta de faire une réponse polie, & l'on remit après l'élection à donner la réponse positive. A la fin on donna audience à Robert & à Guillaume Douglas, freres utérins du feu Comte de Murray. Ils demanderent qu'on vengeât la mort de leur frere, qui n'avoit point été assassiné pour des inimitiés particulieres, mais pour des raisons qui intéressoient l'Etat. Les Seigneurs se trouverent partagés. Les uns étoient d'avis de renvoyer cette affaire à une autre Assemblée: les autres soutenoient, qu'il faloit prendre sur le champ une résolution contre des gens qui avoient déja pris les armes, pour soutenir par la force le crime qu'ils venoient de commettre. Enfin il fut résolu, sur l'avis des Comtes d'Athol & de Morton, de surseoir cette affaire jusqu'au premier de Mars, qui étoit le jour marqué pour se rassembler. Pendant ce tems-là les partisans de la Reine, le Lord Boyd, le Comte d'Argyle & les Hamiltons se rendirent à Linlithgow, pour deliberer sur ce qu'ils avoient à faire. L'Assemblée n'ayant rien terminé, les Comtes de Huntley & d'Athol, Crawford, les Barons d'Ogilvy, de Hûme, de Seaton & Maitland, qui étoient du même parti, s'assemblerent à Edimbourg le 4. de Mars: mais il ne se fit presque rien dans cette Assemblée: on y agita seulement la question du droit de nommer un Viceroi, sçavoir si les Ecossois tiroient ce droit des Lettres patentes de la Reine prisonniere, ou de l'autorité de l'Assemblée générale des Grands? Comme on ne put s'accorder, l'Assemblée se separa sans rien faire. Ceux qui craignoient que l'autorité du jeune Roi, soutenu par les Anglois, ne s'affermit de plus en plus pendant que la Reine étoit prisonniere, ne voyant point d'autre moyen de l'empêcher, que de jetter des semences de guerre

La Reine d'Angleterre en fait des plaintes aux Etats d'Ecosse.

CHARLES IX. 1570.

Scot & Ker recommencent leurs hostilités.

avec l'Angleterre, envoyerent les mêmes mécontens, dont nous avons déja parlé, récommencer leurs ravages sur la frontiere de ce Royaume, & ils le firent avec la derniere inhumanité. Ils déchiroient en même tems la Reine Elisabeth par les discours les plus injurieux, calomnioient les Grands d'Ecosse, les traitoient de vassaux des Anglois, & disoient hautement, que si leurs ennemis faisoient venir des secours d'Angleterre, ils en feroient venir de France & d'Espagne. Ce qui les encouragea, & les affermit dans ces sentimens, fut l'arrivée de Verac, Officier de la maison du Roi de France, qui vint vers ce tems-là à Dunbritton, sur la côte d'Angleterre, & qui leur fit des promesses magnifiques de la part des Guises, par qui il étoit envoyé. Aussi tôt les Hamiltons indiquerent une Assemblée pour le 13. d'Avril; & afin que le lieu donnât à l'Assemblée plus de relief & plus d'autorité, ils la transférerent à Edimbourg. Les habitans de cette ville n'étoient pas pour eux; car outre qu'ils étoient très-attachés au jeune Roi, ils craignoient de déplaire à Elisabeth, dans les Etats de laquelle ils faisoient leur commerce; mais comme Guillaume Kirkaldey, qui étoit Gouverneur de la ville & du château, étoit attaché au parti de la Reine d'Ecosse, cette considération les rassuroit contre la mauvaise volonté des habitans.

La Reine Elisabeth envoye contre eux le Comte de Sussex.

Pendant que tout cela se passoit, & qu'ils travailloient sans succès à attirer dans leur parti, par le moyen du Comte d'Athol, Jaques de Douglas Comte de Morton, on apprit tout d'un coup que l'armée Angloise étoit arrivée à Berwic sous la conduite de Thomas Ratcliff Comte de Sussex; ce qui déconcerta un peu leurs projets: car Alexandre de Hume & Jean Maxwel, qui ne faisoient que de sortir de prison, s'en allerent en hâte sur la frontiere pour mettre leurs terres à couvert: Ker & Scot de Bucclugh, qui, à l'instigation de l'Archevêque de S. André, avoient donné occasion à cette guerre qu'ils croyoient favorable à leurs desseins, ne se sentant pas en état de la soutenir, & se voyant abandonnés de leurs voisins, envoyerent en diligence demander du secours aux Chefs de la faction, & les prier, s'ils ne jugeoient pas à propos de leur en envoyer, de s'avancer du moins jusqu'à Lauder, place de leur voisinage, pour faire croire aux Anglois qu'ils avoient dessein de leur faire la guerre. Mais ils n'obtinrent rien; & les Hamiltons, au lieu de les secourir, envoyerent des députés au Comte de Sussex pour demander une tréve, pendant laquelle ils envoyeroient des Ambassadeurs à la Reine d'Angleterre, pour l'informer de l'état des affaires d'Ecosse, & pour se justifier des courses que l'on avoit faites sur les terres de son Royaume. Mais le Comte, qui connoissoit leurs artifices, ne voulut jamais consentir à une tréve, pendant laquelle il faudroit entretenir ses troupes sans en tirer de service. N'ayant donc rien gagné de ce côté-là, ils revinrent à leurs intrigues ordinaires, & ils se servirent de l'émissaire des Guises, chargé des ordres du Roi, pour faire courir le bruit que tout étoit tranquille en France: que Coligny & ceux de son parti avoient été reduits à promettre de sortir incessamment du Royaume, de peur que leur présence n'y excitât de nouveaux troubles: que le Roi avoit levé des troupes qui viendroient dans peu à leur secours. Non seulement leurs

leurs envoyés ne furent pas écoutés en Angleterre, mais peu s'en fallut qu'on ne les insultât; & les lettres qu'on écrivoit de France à la Reine d'Ecosse, ayant été dans ce même tems interceptées par les Anglois, tout le monde connut, que tous ces secours promis par Verac étoient des chimères; ainsi on n'y compta plus.

Charles IX. 1570.

Le tems de l'Assemblée indiquée au premier Mai approchoit: les Hamiltons se rendirent à Linlithgow (1) avec les Seigneurs de leur parti: ceux du parti du Roi s'assemblerent à Edimbourg, malgré les embuches qu'on leur avoit dressées sur le chemin, & dont Jean Erskine Comte de Marr, eut bien de la peine à se garantir. Pendant qu'ils rejetterent les uns sur les autres les causes des troubles, les Royalistes declarerent, qu'il n'y avoit point de conditions auxquelles ils ne voulussent bien consentir; que si quelqu'un se plaignoit d'eux, ils étoient prêts à lui donner telle satisfaction que des gens de bien jugeroient convenable; pourvû que, sans blesser l'autorité du Roi, on voulût bien se joindre à eux pour venger le meurtre du Roi & du Viceroi. Le parti des Hamiltons ne répondit rien, & indiqua son Assemblée à Linlithgow pour le 3. d'Août. Les Royalistes envoyerent Robert Pitcairn à Elisabeth, pour prendre avec elle des mesures contre leurs ennemis communs, & pour l'assurer que les Ecossois, pleins de respect pour elle, ne choisiroient point de Viceroi que de son agrément.

Différentes Assemblées des factions opposées en Ecosse.

Dans le même tems Jaques Hamilton Duc de Châtellerault, Huntley & d'Argyle, Lieutenant de la Reine d'Ecosse, envoyerent avec sa permission George Seaton au Duc d'Albe pour les intérêts de cette Princesse. Seaton le sollicita vivement de travailler à la liberté de Marie, & d'interposer son crédit auprès de Philippe II, pour l'engager à la secourir. Il lui représenta, que la défense, de cette Reine malheureuse étoit une chose digne de la pieté & de la justice d'un Prince si puissant; qu'il mettroit le comble à sa gloire, s'il vouloit bien se declarer pour une cause si juste, si sainte & si honorable; qu'il affermissoit par ce moyen la Religion de ses ancêtres, & que ce que son pere avoit fait si glorieusement pour le Duc de Florence & pour le Sultan Mahomet, il le feroit avec une gloire beaucoup plus grande pour une Reine Chrétienne, héritiere légitime du Trône d'Angleterre: qu'en le faisant, il n'obligeroit pas seulement la France, mais le Danemarc, la Lorraine & toute la maison de Guise. Que la plus grande partie de la Noblesse, & tous ceux qui avoient conservé la Religion de leurs ancêtres, étoient pour elle; que les ports du Royaume étoient entre ses mains: Qu'on ne pouvoit douter que le Pape, malgré son éloignement, n'entrât dans cette ligue sacrée, & ne la soutînt de toutes ses forces: Qu'il demandoit en attendant, qu'on défendît dans les Païs-bas le commerce avec l'Ecosse rebelle, & qu'on donnât dix mille écus d'or à la Reine prisonniere pour ses besoins présens.

George Seaton est envoyé au Duc d'Albe pour le solliciter en faveur de la Reine d'Ecosse.

Le Duc d'Albe fit réponse par le Baron de Noercarmes, qu'il ne manqueroit pas d'en écrire fortement au Roi d'Espagne; mais qu'il ne pouvoit

Réponse du Duc d'Albe.

(1) Cette place apartenoit à leur famille.

Charles IX. 1570.

voit pas interdire aux Flamans le commerce avec l'Ecosse, parce que cela étoit contraire à leurs privileges: à l'égard de l'argent qu'on demandoit, il fut payé sur le champ.

Seaton ne se contenta pas d'avoir négocié secretement avec le Duc d'Albe; il se déguisa en gueux, se rendit au camp des Espagnols, & y parcourut les compagnies de soldats, à dessein de débaucher les Ecossois qui étoient au service de l'Espagne. Il les régaloit, & leur offroit de l'argent pour les engager à le suivre. Ayant été surpris dans cette manœuvre, il fut condamné à être mis sur un canon prêt à tirer; mais il trouva moyen de se sauver auprès du Duc d'Albe, d'où il retourna joindre ceux qui l'avoient envoyé, emportant avec lui son argent, & chargé outre cela de beaucoup de belles promesses.

Bulle de Pie V. contre la Reine Elisabeth.

Les défiances qui avoient paru pendant quelque tems comme assoupies en Angleterre, s'y renouvellerent alors. Pie V, qui n'avoit employé jusques-là contre Elisabeth que la ruse & des embûches secretes, fit afficher à Rome le 25. de Février une Bulle, par laquelle il la proscrivoit comme Hérétique & fautrice d'Hérétiques, sur ce qu'elle n'avoit pas voulu permettre au Légat du Pape d'entrer en Angleterre, & qu'elle avoit méprisé les prieres & les avis pieux des Princes voisins. En conséquence il la retranchoit, elle & tous les partisans de ses impietés, de l'unité du corps de Jesus-Christ, comme des membres gâtés; la privoit de tous les droits qu'elle avoit sur le Royaume d'Angleterre, & délioit tous ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avoient fait. Après cette démarche, il étoit nécessaire qu'Elisabeth, qui n'avoit été ni citée, ni avertie, connût du moins la sentence par laquelle elle étoit condamnée, & il n'y avoit pas de sûreté à la lui signifier. Jean Felton, homme d'une hardiesse, ou plutôt d'une témérité extrême, vainquit cet obstacle: il alla, au mois d'Août, accompagné seulement d'un ami, afficher la Bulle du Pape à la porte de l'Evêque de Londres sur le soir. Elle y demeura à la vûë de tout le monde jusqu'à huit heures du matin du jour suivant. L'ami de Felton, résolu de se sauver, lui conseilla de faire de même: celui-ci répondit, qu'il étoit disposé à souffrir tous les maux auxquels on pouvoit le condamner pour cette action. On l'arrêta sur un simple soupçon, & ses douze juges (1) lui ayant demandé par qui la Bulle avoit été affichée: „ Messieurs, dit-il, „ n'ayez plus là-dessus d'embarras, ni d'inquiétude; c'est moi qui l'ai affi-„ chée. “ On le mena à l'instant même au supplice (c'étoit le 8. d'Août) & sur ce qu'on lui dit de reconnoître sa faute, & d'en demander pardon à la Reine, il répondit avec intrépidité, qu'il n'avoit point offensé Sa Majesté. Cela joint aux dépositions des Conjurés & de leurs complices qui avoient été condamnés, ne laissoit pas le moindre lieu de douter que la conjuration ne fût réelle.

Les Ambassadeurs de France

La Reine ne pouvant plus résister aux représentations continuelles de son Conseil, renvoya le Duc de Norfolk à la Tour. Elle ne montroit pour-

(1) En Angleterre on est toujours jugé dans les affaires criminelles par douze personnes du même état. Ainsi chacun est jugé par les Pairs.

pourtant point encore ce qu'elle méditoit contre la Reine prisonniere. Contente de faire observer par des personnes affidées toutes ses démarches, elle la tenoit dans une prison assez libre. Il y eut quelque négociation de la part de Charles IX. pour la liberté de cette Princesse; Paul de Foix, Ambassadeur ordinaire, & Jean de Montluc Evêque de Valence, Ambassadeur extraordinaire, furent chargés de négocier cette affaire. Ils se plaignirent, à la sollicitation de l'Evêque de Ross, qu'on la retenoit dans une prison trop étroite, & que sa vie même n'étoit pas en sûreté; parce que Henri Hastings Comte de Huntington, qui l'avoit en garde, ayant des prétentions sur la couronne d'Angleterre, traitoit cette Princesse d'une maniere dure & inhumaine. Philippe II. fit demander la même chose par son Ambassadeur. Elisabeth répondit : Qu'on ne devoit pas s'étonner, qu'après avoir découvert des intrigues qui ressembloient fort à une conjuration, elle se tînt encore plus sur ses gardes qu'elle n'avoit fait jusqu'alors: Qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle mît en liberté une Princesse, qui employoit toute sorte de mauvais moyens pour se mettre sur la tête une couronne qui ne lui apartenoit pas : Qu'elle étoit l'objet & la ressource de tous ceux qui conjuroient contre l'Etat ; & qu'il seroit d'une imprudence extrême de mettre sa propre vie en péril, pour sauver celle d'un autre : Qu'elle sçavoit bien que Huntington n'avoit aucun droit à la couronne ; qu'elle ne nioit pourtant pas qu'il ne fût son parent ; mais que d'ailleurs il y avoit long-tems qu'il n'avoit plus la garde de la Reine d'Ecosse ; que c'étoit le Comte de Shrewsbury qui en étoit chargé: Qu'il n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour Marie, & qu'elle feroit encore à l'avenir tout ce qu'on pouvoit attendre d'une sœur très-bien intentionnée. Qu'au reste le Roi de France & celui d'Espagne ne pouvoient trouver mauvais, que son principal but dans toutes ses démarches fût, d'assurer le salut de ses peuples & le sien.

& d'Espagne demandent la liberté de la Reine Marie.

Pendant qu'on déliberoit dans cette Cour sur ce qu'on feroit de Marie, si on la mettroit en liberté, ou si on la retiendroit en prison, l'armée d'Angleterre, qui étoit sur la frontiere d'Ecosse, étant entrée dans Teviotdale, pilla & brûla toutes les maisons & toutes les terres des Kers, & des Scots, qui avoient commencé les hostilités: elle prit & pilla le château de Hume, contre l'attente du Baron de ce nom, qui sçachant que le Comte de Sussex & le Chevalier Guillaume Drury favorisoient en secret la faction de Norfolk, s'étoit flaté qu'il n'avoit rien à craindre pour ses terres. Le Lord Scroop, Anglois, d'un autre côté étant entré dans le païs d'Annandale ravagea toutes les terres de Jonston, qui étoit un de ceux qui avoient fait des courses sur le païs Anglois. Drury ayant reçu des ôtages des Ecossois Royalistes, marcha avec mille hommes de pied & trois cens chevaux contre les Hamiltons, qui assiégeoient le château de Glasgow, à dessein de le ruiner, de peur qu'il ne servît de retraite & de place de guerre à Matthieu Stuart Comte de Lenox, revenu nouvellement d'Angleterre. Sur le bruit de sa marche, Hamilton, d'Argyle & de Huntley se retirerent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, & les Ecossois de leur parti leverent le siége en désordre. Les Anglois étant allés à Glasgow, firent le dégât

Les Anglois pillent & saccagent les terres de Scot, de Ker & des Hamiltons.

CHARLES IX. 1570.

gât dans tout le païs de Clyd, pillant & saccageant toutes les terres des Hamiltons, & de ceux qui avoient trempé dans le meurtre du Viceroi, ou qui avoient donné retraite aux bannis d'Angleterre; mais du reste ils ne firent rien d'important, par la mauvaise manœuvre de Drury, qui ayant, dit-on, conseillé à ses troupes, qui n'étoient pas payées, de se mutiner, fit avorter toute l'entreprise.

Cependant Pitcairn étant revenu d'Angleterre, rapporta au Conseil, que la Reine se plaignoit qu'il se fût passé quatre mois depuis le meurtre du Viceroi, sans qu'elle eût reçu aucunes lettres de leur part; qu'après un si long retardement, elle ne sçavoit plus ce qu'elle pouvoit espérer d'eux. Que fatiguée par les prieres des Rois de France & d'Espagne, & par les plaintes continuelles de la Reine d'Ecosse, elle lui avoit promis une audience à certaines conditions; ce qui l'empêchoit de pouvoir entrer dans les mesures qu'ils prendroient pour la nomination d'un Viceroi, de peur de porter quelque préjudice à cette Reine avant que de l'avoir entenduë. Qu'elle les prioit en attendant, de faire cesser les courses & les hostilités. Voilà ce qui fut dit tout haut: mais en particulier, on dit tout bas aux Grands de l'Assemblée, qu'ils ne pouvoient rien faire de plus agréable à la Reine, que de nommer à cette dignité le Comte de Lenox, ayeul du Roi. Aussitôt les Seigneurs du parti du Roi le nommerent Interroi: comme ils n'étoient pas assez instruits des intentions d'Elisabeth, ils n'oserent dès-lors lui donner une autorité absoluë & perpétuelle, & ils se contenterent de la lui déférer jusqu'au 12. de Juillet: mais dès qu'ils eurent reçu les lettres par lesquelles cette Princesse leur marquoit, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût personne qui pût être préféré à l'ayeul de leur Roi, ils declarerent tous d'une voix le Comte de Lenox Viceroi, au lieu d'Interroi. Il fit sur le champ prêter le serment ordinaire; après quoi il ordonna, que tous ceux qui étoient en âge de porter les armes se trouvassent à Linlithgow le 2. d'Août, pour empêcher l'Assemblée des séditieux, (c'est le nom qu'il donnoit aux Hamiltons) & il remit celle des Royalistes au 10. d'Octobre. Il se rendit au jour marqué à Linlithgow avec cinq mille hommes; & sur l'avis qu'il y reçut, que Gordon de Huntley avoit posté à Brechin quelques troupes qu'il tenoit à sa solde, qui attaquoient & dépouilloient indifféremment les gens du païs & tous les passans, il y marcha aussi-tôt, de l'avis de son Conseil, persuadé qu'en faisant diligence il surprendroit ces milices, & les Chefs même du parti, qui étoient le Comte de Crawford; le Lord Jaques Ogilvy & Jaques Balfour. Il fit prendre les devants au Lord Lindsay, à Guillaume Ruthuen, & à Jaques Haliburton, Gouverneur de Dundée, avec de l'Infanterie à cheval. Mais quelque diligence qu'ils fissent, ils ne purent prévenir le bruit de leur marche. Ogilvy & Balfour ayant sçû qu'ils approchoient, se mirent à couvert dans les montagnes, après avoir exhorté leurs soldats à bien faire leur devoir, & les avoir assurés d'un prompt secours. Dès que ces troupes se virent abandonnées de leurs Chefs, elles ne songerent plus qu'à se sauver. Les uns se saisirent de la tour d'une église voisine, les autres se retirerent dans la maison du Comte de Marr; mais Morton étant arrivé avec huit cens che-

Le Comte de Lenox nommé Interroi d'Ecosse, & ensuite Viceroi.

chevaux, & ensuite le Viceroi avec d'autres troupes, la garnison se rendit. On fit pendre une trentaine de soldats, & on laissa aller tout le reste, après leur avoir ôté leurs armes.

CHARLES IX. 1570.

Propositions faites de la part d'Elisabeth à la Reine Marie.

Après cette expédition le Viceroi retourna à Edimbourg, où l'on agitoit depuis quelque tems l'affaire du meurtre du Comte de Murray: mais la Reine étant intervenuë, l'affaire fut renvoyée après la conférence que l'on avoit promise, pour entendre les raisons de la Reine d'Ecosse, qui étoit alors à Chattesworth dans la Province de Derby. On lui dépêcha Guillaume Cecil & Gautier Mildmay, qui se rendirent au mois d'Octobre auprès d'elle avec beaucoup de peine: car les débordemens des rivieres avoient rendu les chemins très-difficiles. Voici les conditions qu'ils lui proposerent pour finir toutes les divisions d'Ecosse, & pour la rétablir sur le Trône. Que le traité d'Edimbourg, fait il y avoit dix ans, & qui avoit été tant de fois remis sur le tapis, seroit confirmé: Qu'elle renonceroit à tous ses droits, & à toutes ses prétentions sur la Couronne d'Angleterre, pendant la vie d'Elisabeth & de ses enfans légitimes, si elle en laissoit à sa mort: Qu'elle ne pourroit faire de traité avec aucun Prince contre l'Angleterre: Qu'elle ne feroit entrer en Ecosse aucunes troupes étrangeres: Qu'elle n'entretiendroit aucune liaison avec les Anglois & les Irlandois, que de concert avec la Reine d'Angleterre: Qu'elle lui feroit rendre de bonne-foi les Anglois & les Irlandois fugitifs: Qu'elle informeroit avec toute la sévérité possible des meurtres de Henri (1) d'Arnley & du Comte de Murray. Que le jeune Roi son fils seroit donné pour ôtage aux Anglois, & mené en Angleterre: Qu'elle ne pourroit épouser aucun Anglois sans l'agrément d'Elisabeth; ni aucun autre, sans le consentement des Etats d'Ecosse: Qu'elle se chargeoit d'empêcher que les Ecossois ne passassent en Irlande, sans le consentement de la Reine d'Angleterre: Qu'elle donneroit des ôtages suffisans pour la sûreté de tous ces articles; & que si elle entreprenoit quelque chose contre Elisabeth, au préjudice de ce traité, elle seroit déchuë de tout le droit qu'elle prétendoit avoir sur le Royaume d'Angleterre. On ajouta pour plus grande sûreté, que les Anglois garderoient pendant trois ans les châteaux de Hume & de Fastcastle, & qu'on leur livreroit outre cela quelques forteresses dans les Provincet de Galloway & de Cantire (2), pour empêcher que les habitans de ces cantons, partie Ecossois, partie Irlandois, ne passassent en Irlande: Que tous ces articles seroient confirmés par l'autorité parlementaire des Etats d'Ecosse.

La Reine d'Ecosse y repond avec beaucoup de prudence & de gravité.

Marie ayant entendu ces propositons, commença à déplorer ses malheurs, à décrier la mémoire du Comte de Murray, dont on vouloit qu'elle vengeât la mort, à excuser Norfolk, & à protester qu'elle mettoit toute son espérance dans la bonté d'Elisabeth. Mais comme les Commissaires de cette Princesse la pressoient de donner une réponse positive, elle renvoya l'affaire

(1) Il s'appelloit Henri Stuart, & il étoit cousin-germain de la Reine d'Ecosse, qui l'avoit épousé. Voyez les Livres précedens.

(2) Petites Provinces au Sud-Ouest de l'Ecosse, voisines de l'Irlande.

CHARLES IX. 1570.

re à l'Evêque de Rofs, fon Ambaffadeur en Angleterre, à l'Evêque de Galloway (1) & au Comte de Levingfton, envoyés par fes Lieutenans. Mais lorfqu'il falut parler net, elle répondit avant toute chofe, que l'ancienne alliance qu'elle avoit avec la France ayant tant coûté à l'Ecoffe, elle ne pouvoit y rénoncer, à moins que les Anglois ne vouluffent indemnifer pleinement fes fujets du préjudice que cette rupture leur cauferoit. Sur d'autres articles elles répondit, que fi les Anglois vouloient promettre de leur côté ce que l'on exigeoit des Ecoffois, elle ne feroit pas difficulté d'y confentir: à l'égard des meurtriers de Henri d'Arnley & du Comte de Murray, qu'elle n'empêchoit qu'on ne les pourfuivît en juftice: quant au jeune Roi fon fils, qu'elle ne pouvoit pas le donner en ôtage, puifqu'il étoit entre les mains de ceux qui fe fervoient de fon nom pour colorer leur révolte contre elle: Qu'au refte, c'étoit une chofe fans exemple, qu'une Reine libre fût obligée pour fe marier de recevoir la loi, ou d'un Prince étranger, ou de fes propres fujets: qu'elle vouloit bien donner des Ecoffois pour ôtages, pourvû que l'on convînt des perfonnes, & que l'on exceptât de ce nombre le Duc de Châtelleraut, Huntley, les Comtes d'Argyle & d'Athol: Qu'elle confentiroit pareillement à perdre tout le droit qu'elle avoit fur l'Angleterre, fi elle entreprenoit quelque chofe contre cette couronne, au préjudice de ce traité, pourvû qu'Elifabeth promît la même chofe de fon côté: Qu'à l'égard des châteaux de Hume & de Faftcaftle que l'on demandoit, ce n'étoit pas à elle à qui il faloit s'adreffer, mais au maître de ces châteaux: que ceux qui demandoient qu'on livrât aux Anglois les forts du païs de Galloway & de Cantire, n'infiftoient là-deffus qu'à deffein de rallumer le feu de la guerre dans toute l'Ecoffe.

L'Evêque de Rofs, partifan zèlé de Marie, écrit au Pape & au Roi d'Efpagne.

L'accord, comme on le voit, n'étoit pas prêt à fe faire entre ces deux Princeffes. Elifabeth n'ignoroit pas qu'on follicitoit pendant ce tems-là vivement les fecours du Pape & du Duc d'Albe; mais comme elle étoit en quelque forte maîtreffe du gouvernement de l'Ecoffe, elle fit prolonger la tréve, & différer l'Affemblée des Etats de ce Royaume. L'Evêque de Rofs, qui étoit très-actif & très-zélé pour les intérêts de Marie, envoya en diligence au Pape & au Roi d'Efpagne une copie des demandes que l'on faifoit à cette Princeffe. Il declara, que fi les fecours promis n'arrivoient dans peu, elle feroit forcée malgré elle de faire fon traité avec l'Angleterre, fans la participation de fes amis & de fes alliés; & que dans l'extrêmité fâcheufe, où elle fe trouvoit reduite, elle feroit obligée, pour mettre fa perfonne en fûreté, d'accepter toutes les conditions qu'on lui propofoit: Que c'étoit à eux de voir, quelle occafion ils perdoient de rétablir la Religion dans la Grande-Bretagne, & de remettre fur le Trône une Reine qui en avoit été chaffée par les Hérétiques.

Thomas Stukeley, va en Ita-

Pour appuyer l'avis de l'Evêque, on envoya un certain Thomas Stukeley, homme qui s'étoit déshonoré par une vie très-dereglée, & dont les affaires étoient auffi dérangées que la conduite. Il s'étoit flatté de les rétablir

(1) Alexandre Gordon.

CHARLES IX. 1570.

tablir par le moyen d'une charge de Sénéchal de Wexford en Irlande, dont on lui avoit donné quelque espérance; mais la chose ayant manqué, il se déchaîna contre la Reine d'Angleterre avec la derniere ingratitude, & vomit contre elle tout ce qu'il put imaginer de plus injurieux. Il passa ensuite en Italie, & alla trouver Pie V, & comme il étoit grand maître dans l'art de flater, il persuada à ce vieillard crédule, qu'avec trois mille Espagnols, il chasseroit sans peine les Anglois d'Irlande, & brûleroit la flote d'Angleterre. Par ces belles promesses il trouva moyen de tirer du Saint Pere de grandes sommes d'argent, dont tout le fruit fut une ligue que cet extravagant fit faire entre le Pape & le Roi d'Espagne pour s'emparer de l'Irlande. Mais ce beau dessein, que les Espagnols n'ont point abandonné pendant un grand nombre d'années, & qui leur a coûté des sommes immenses & un grand nombre d'hommes, s'évanouït enfin à la mort d'Elisabeth.

lie pour le même sujet & tire de l'argent du Pape.

Troubles excités en Irlande par le Comte de Thomond.

Dans ce même tems Conogher O-brian, troisième Comte de Thomond, homme accoûtumé à vivre de pillage, ne pouvant souffrir la justice exacte & sévère d'Edoüard Fitton, qui avoit été fait Président de Connaught par Henri Sidney, Viceroi d'Irlande, entreprit de se révolter: mais après quelques petits combats, se voyant abandonné de ses soldats, il se sauva en France; depuis étant repassé en Angleterre, il demanda pardon à la Reine, & cette Princesse remplie de bonté lui fit rendre ses biens & le rétablit dans ses emplois (1).

Mort de Herbert Comte de Pembrock.

Avant que de quitter l'Angleterre, je dois dire un mot des hommes illustres qui y moururent pendant cette année. Je mets à la tête Guillaume Herbert Comte de Pembrock, fils de Richard, bâtard de l'ancien Guillaume Herbert. Cet homme avoit l'ame grande, & sa haute prudence contribua beaucoup à lui procurer une fortune digne de son courage. Henri VIII. & lui, ayant épousé les deux sœurs, filles de Guillaume de Parr, il eut un grand crédit sous le regne de ce Prince. Après la mort de Henri, le Royaume se trouvant divisé en deux factions sous Edoüard VI, il s'attacha à la plus forte; ce qui lui fit donner l'ordre de la Jarretiere, & la dignité de Comte de Pembrock. Sous le regne de Marie, il soutint courageusement les droits du Royaume, & défit l'armée de Wiat. Ce fut lui qui commanda le secours que l'Angleterre envoya à Philippe II. qui assiégeoit Saint-Quentin. Il fut ensuite fait Gouverneur de la Province de Galles, & de la ville de Calais, avant que nous l'eussions reprise: enfin il eut sous Elisabeth la charge de Grand-Maître de la Cour, & il passa dans l'esprit de tout le monde, pour avoir conduit les affaires du Royaume avec au-

(1) Ce fut dans le même tems qu'Anne d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien, ayant été mariée à Philippe, son oncle maternel, alla le trouver en Espagne: elle mit à la voile en Zélande. Elisabeth, qui durant nos troubles s'attribuoit l'Empire de la mer Brittannique, envoya Charles Howard avec une escadre de vaisseaux de guerre, & beaucoup de Noblesse pour faire honneur à cette Princesse, & pour l'escorter dans toute l'étenduë de cette mer: l'inimitié n'étoit pas encore declarée entre elle & Philippe, & elle étoit dans un commerce continuel de politesse & d'amitié avec la maison d'Autriche. *Edition de Geneve de 1620.*

CHARLES IX. 1570. autant de fidélité que de sagesse. La seule chose dont on l'ait blâmé, est, d'avoir consenti que Norfolk épousât la Reine d'Ecosse, quoiqu'on soit persuadé qu'il le fit dans une bonne intention: cependant cela seul lui fit perdre le fruit de tous les services qu'il avoit rendus; chose assez ordinaire dans les Cours des Princes. Ce procedé le rendit si odieux au gouvernement, qu'on ne doute pas, que si son année climatérique ne fût venuë terminer sa vie, il n'eût couru risque de la perdre sous d'autres prétextes; & peu s'en falut même qu'on ne lui fit son procès après sa mort.

De Henri Clifford. Henri Clifford Comte de Cumberland & fils d'un autre Henri, le suivit de près: il étoit issu d'une maison très-ancienne, & il fut élevé par Henri VIII. aux premières dignités de l'Etat. Les grands biens des Maisons de Vescies & de Vieponts qui passerent dans sa famille par des mariages, la rendirent puissamment riche. Pour lui, il épousa Eleonore, fille de Charles Brandon Duc de Suffolk & de Marie sœur de Henri VIII, & il en eut Marguerite, qui fut mariée avec une magnificence extraordinaire à Henri Comte de Derby, flaté de l'espérance agréable de recueillir une si riche succession: mais cette espérance s'évanouït par un second mariage que le Comte de Cumberland contracta avec une fille de la maison de Dacres, dont il eut deux fils.

De Nicolas Throkmorton. Le dernier dont je parlerai est Nicolas Throkmorton, fils du Chevalier George & de Catherine de Vaulx. Jamais homme n'eut l'esprit plus vif ni plus actif: il avoit sur-tout un talent admirable pour éclaircir les affaires les plus embrouillées. Sa fortune commença sous le regne de Marie. Elisabeth l'envoya Ambassadeur en diverses Cours de l'Europe, & il s'acquit par-tout une grande réputation de sagesse: cependant il n'eut jamais de dignité plus élevée que celle de premier Echanson & de Garde du trésor Royal. Celui qui nuisit le plus à l'accroissement de sa fortune fut Cecil, contre qui il s'étoit declaré en faveur du Comte de Leicester, qui paya fort mal ses services: car Throkmorton étant allé à un grand souper qu'il donnoit, il y mourut subitement, & on ne douta presque pas qu'il n'y eût été empoisonné.

Fin du quarante-sixième Livre.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

LE Duc d'Albe attend l'évenement de la conjuration d'Angleterre. Prodiges extraordinaires. Grands tremblemens de terre à Ferrare, à Modene, à Reggio, à Correggio, à Florence & à Final. Formule proposée par Jaques André pour accorder les Protestans. La même chose tentée en Lithuanie, en Samogitie & à Sendomir. Jean-Casimir, fils du Duc de Baviere, épouse Elisabeth Princesse de Saxe, fille de l'Electeur Auguste. Diéte de Spire. On y examine le différend entre la ville de Hambourg & le Comte de Holstein. Anne fille de l'Empereur épouse Philippe II.; elle s'embarque en Zélande pour passer en Espagne. Elisabeth, seconde fille de l'Empereur, épouse Charles IX. & vient en France. Reglemens faits à la Diéte. Plaintes qu'on y porta. Ambassadeurs entendus. Magnus Duc de Holstein trouble la Livonie, va à Moscou, y est declaré Roi de Livonie. On négocie à Stetin sous l'autorité de l'Empereur pour rétablir la paix dans le Nord. Le Baron de la Garde bloque la Rochelle. Jean Sore surprend quelques vaisseaux de la ville de Vanne. Combat précipité des gens de la Noüe contre la Garde. La Noüe prend par composition Noailles & Marans. Prise des Sables d'Olonne. Puigaillard, envoyé par le Roi contre la Noüe, prend le château de la Greve, Talmond & Chizai. Les Protestans accusés d'avoir violé le traité de paix, publient une apologie pour s'en justifier. Biron & Malassis viennent trouver les Princes en Languedoc de la part du Roi, de la Reine & du Duc d'Anjou, avec des lettres pleines de témoignages d'amitié addressées à Coligny: on y parle de paix; mais sans succès. Marche & exploits des Princes, tant en Languedoc qu'en Dauphiné. Maladie dangereuse de Coligny à Pont-Saint-Rambert en Forez. Les Princes descendent en Bourgogne, où commandoit Briquemaut; de-là ils vont à Arnai-le-Duc, combattent le Maréchal de Cossé avec un avantage égal, viennent à la Charité-sur-Loire, envoyent des Députés au Roi pour la paix. Différens exploits en Dauphiné & en Poitou. Bataille de Sainte-Gemme gagnée par la Noüe: sa modestie l'a empêché d'en parler dans ses Mémoires. Prise de Luçon & de Fontenai. La Noüe y est blessé au bras: on est obligé de lui couper. Les Protestans s'emparent de Broüage & de la Tour de Moric. Soubize prend Saintes d'assaut, s'empare de Bouttevillle & de Pons. Montluc

Nn 2 *fait*

fait la guerre en Bearn; il est blessé au visage à Rabasteins, il en a été incommodé tant qu'il a vécu. Jean Sore s'empare d'un vaisseau Portugais. La paix se conclut à Saint-Germain, malgré les remontrances de l'Ambassadeur d'Espagne. On renvoye les troupes Allemandes. Le Roi va à Meziere au-devant de la Princesse Elisabeth d'Autriche sa femme. Ambassades des Princes Protestans d'Allemagne au Roi pour le féliciter sur son mariage, & pour l'exhorter à maintenir la paix qu'il vient de donner à ses sujets. Mort de Jean-Bernard de Sanseverino Duc de Somma. Extinction de la maison des Comtes de Bitsch en Allemagne. Mort de Jean Brentius; des deux du Tillet, freres; de Jaques Grevin; de Jean Mercier, & de Pierre de Montauré.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Emanuël van Meteren; Jean Petit; Jean-Bâtiste Hadriani; Simon Scardius; David Chytrée; Lancelot Voisin de la Popeliniere; François de la Noüe.

CHARLES IX. 1570.

Affaires des Païs-bas & d'Allemagne.



LE Duc d'Albe attendoit tranquillement dans les Païs-bas le train que prendroient les affaires d'Angleterre. Il amusa long-tems les Conjurés par la vaine espérance qu'il leur donnoit de les secourir, & les exposa ainsi à une ruine certaine & manifeste. Après avoir exécuté contre les Protestans les jugemens les plus rigoureux, & fait des exactions criantes dans ces Provinces, il chercha moyen de regagner l'affection des peuples, & de se faire regarder comme le protecteur de la justice. C'est dans cette vûë qu'il fit exécuter à Bruxelles Jean Grovels, surnommé Spelle, premier Officier de la Chambre Criminelle, convaincu de concussion. Conrad & Joachim, principaux Conseillers & complices de Spelle, furent traités de même. Il fit arrêter le Grand-maître de la Monnoye de Dort, avec un jeune-homme qui l'avoit aidé à faire de la fausse monnoye: le premier eut la tête tranchée; mais plusieurs personnes considerables l'ayant sollicité en faveur du second, il eut égard à sa jeunesse, & lui fit grace à certaines conditions: & pour prévenir à l'avenir les fraudes & la falsification des monnoyes, il fit défendre, par un Edit publié le 15. de Mars, toutes les monnoyes d'argent qui ne porteroient point le nom & l'empreinte de Philippe. Il voulut en cela faire valoir son zèle pour le bien public: mais le profit considerable qui lui en revenoit y eut bien autant de part que ce zèle. Il songea ensuite à mettre la Religion en sûreté, & la première précaution qu'il prit pour cela, fut d'interdire l'usage des livres défendus & d'en faire dresser un catalogue: il chargea les Docteurs de Louvain de cet ouvrage. Pendant qu'ils travailloient aux extraits des livres dignes de censure, Benoît-Arias Montanus étant venu d'Espagne en Flandre par ordre de Philippe II. pour pré-

Actes de Justice par lesquels le Duc d'Albe tâche de regagner l'affection des Peuples.

Précaution qu'il prend pour mettre la Religion en sûreté.

présider à l'édition de la Bible Royale, se joignit à ces Théologiens pour dresser ce qu'on appelle l'Index expurgatoire, & l'année suivante il fut publié par l'autorité du Roi, avec défense expresse d'y ajoûter, d'en retrancher, ou d'en faire sur l'imprimé des copies manuscrites, sans permission du Gouverneur des Païs-bas, & du Conseil.

CHARLES IX. 1570.

Il se tint au mois de Juin une Assemblée Ecclésiastique à Malines, où l'on parla de la reception du Concile de Trente, & de l'exécution de ses Décrets. Le Duc d'Albe fit publier dans le même tems des constitutions sur les jugemens criminels, qui paroissoient pleines d'équité. Le 16. de Juillet étant à Anvers, il fit lire tout haut sur un théâtre de bois, qu'il avoit fait élever depuis peu, une ordonnance du Roi, donnée à Madrid le 16. de Novembre 1569, par laquelle S. M. C., du consentement du Pape & par le conseil du Duc d'Albe, vouloit bien accorder une amnistie générale pour le passé; mais on en excepta tant de gens, & on y ajouta tant de restrictions, que la grace en fut considerablement diminuée. Peu de tems après, trois mille Allemans qui étoient à Valenciennes s'étant mutinés faute de paye, & ayant arrêté le Comte Alberic de Lodron, le Duc chercha un prétexte pour les faire revenir à Anvers. Il fit d'abord mettre de Lodron en liberté, & lorsque ces mutins furent près d'Anvers, il les fit tout d'un coup investir par les troupes Espagnoles: & ayant ensuite mis à part les principaux auteurs de la sédition, il les fit exécuter devant la citadelle.

Punition de trois mille Allemans rebelles.

Voilà ce qui se passa dans tout le mois de Septembre. Le mois suivant il y eut des débordemens si terribles & si extraordinaires dans tous les Païs-bas, que les digues furent rompuës en beaucoup d'endroits, ce qui causa des pertes infinies dans les Provinces de Frise & de Hollande, dans les Isles de Zelande, & sur-tout à Anvers. Cet évenement fut regardé comme un prodige, & il en arriva cette année grand nombre d'autres dans presque toutes les parties du monde. En effet, il y eut plusieurs villages dans le Tirol, aux environs des salines d'Inspruk, qui furent frappés du tonnerre, & brûlés entierement, dans une saison où il ne tonne gueres, c'étoit le 8. de Janvier. On dit que le 2. jour d'Août sur les cinq heures du soir, il plut du sang pendant un quart d'heure, auprès de la ville de Donawerth en Baviere, & qu'il resta sur les feuilles des arbres & sur les habits de plusieurs personnes de ces goutes de sang, qui furent envoyées en différens endroits pour preuve d'un fait si extraordinaire. Le 17. du mois de Novembre suivant, il y eut à Venise, & dans tous les environs un grand tremblement de terre, qui ne fit aucun mal à cette ville, mais qui en fit beaucoup à Ferrare; car une partie des maisons en fut renversée, & les autres furent entr'ouvertes & si ébranlées, qu'on fut obligé de les étayer pour empêcher qu'elles ne tombassent. Le Duc, sa Cour, & la plûpart de la Noblesse se tenoient éloignés des édifices & logeoient sous des tentes: une partie du peuple abandonna la ville, & tout le reste alloit suivre leur exemple, si le Prince, par un Edit aussi nécessaire en ce moment qu'il paroissoit rigoureux, n'avoit menacé de confiscation & même des plus grandes peines, tous ceux qui sortiroient de la ville. Les

Prodiges qui arriverent cette année.

CHARLES IX. 1570.

mêmes tremblemens se firent sentir à Modene, à Reggio, à Correggio, à Florence, & jusqu'à Final sur la côte de Genes.

Evenement risible.

C'est dans ce tems-là que les peuples de Brabant payerent une grande somme pour se racheter de l'impôt du dixiéme & du vingtiéme. Sur la fin de l'année, il arriva une chose bien digne de risée, & dont la fin répondit à merveille au commencement. Un mauvais déclamateur, prononçant à Louvain un long & ennuyeux discours à la loüange du Duc d'Albe, qu'il faisoit triompher des François, des Italiens, des Allemans, des Maures & des Flamans, fut souvent interrompu par les huées de son auditoire, qui insulta assez ouvertement au héros de la piéce. Les Chefs de cette Université, craignant qu'il ne s'en vengeât, députerent Elbert Leouin & Jean Wames, membres de leur Corps, pour lui en faire des excuses. Ils y allerent avec une longue harangue d'appareil; & dans le tems qu'ils la débitoient, ils furent à leur tour interrompus par les huées de toute la Cour du Duc d'Albe. Surpris de ce traitement, ils en demanderent la cause, on leur répondit plaisamment, que cette sorte d'applaudissement répondoit bien aux acclamations du premier discours.

Mariage de Joachim-Fréderic de Brandebourg.

Au commencement de l'année, c'est-à-dire le 8. de Janvier, on vit en Allemagne une chose dont il n'y avoit point encore eu d'exemple. Joachim-Fréderic de Brandebourg, fils de Jean-George & petit-fils de l'Electeur Joachim II., étoit Administrateur de l'Archevêché de Magdebourg, dont le Cardinal Albert-Sigismond qui étoit aussi de la famille de Brandebourg, avoient été en possession avant lui: ayant envie de se marier, sans quitter son bénéfice, il épousa à Custrin, du consentement de son Chapitre, Catherine de Brandebourg, fille de son oncle paternel, & il en eut plusieurs enfans, qui vinrent fort à propos rélever cette famille illustre, prête à s'éteindre. Cette nouveauté déplut extrêmement à Pie V.; il n'y eut rien qu'il ne fit pour lui ôter son Archevêché. Il sollicita vivement Maximilien de l'aider dans ce dessein, mais ce fut inutilement. L'Empereur jugeant qu'il étoit plus aisé de donner des Décrets à Rome, que de les exécuter en Allemagne, tira les choses en longueur, & éluda par sa prudence les importunités du Pape, qui pouvoient produire de mauvais effets. Maximilien étoit alors à Prague. Les Princes de l'Empire s'y étant rendus pour célébrer le jour de sa naissance, il indiqua une Diéte à Spire pour le mois de Juillet suivant.

Jaques André propose une formule pour accorder les Protestans.

Le 10. Mars Jaques André proposa à Zerbst, (1) où l'on prétend que les Cherusques habitoient anciennement, un moyen d'accommoder les Théologiens de Misnie (2) avec ceux de Thuringe (3) à l'occasion des cinq articles. Après la rupture de la conférence d'Altenbourg, les disputes s'étoient renouvellées, & même aigries; mais elles furent en quelque sorte accommodées pour lors par la médiation du Duc de Brunswic & de Guillaume Prince de Hesse, qui engagerent les deux partis à se rapprocher,

(1) Ville de la haute-Saxe; c'est la forteresse des Princes d'Anhalt.

(2) Misnie, Province de Saxe.

(3) Province de la haute-Saxe.

cher, & à ne plus employer, ni dans leurs livres, ni dans leurs prédications, les invectives & les injures. CHARLES IX.

Le Duc de Brunswic s'étant rendu à Prague au commencement de l'année avec l'auteur de l'accommodement, & ayant rendu compte à l'Empereur de ce qu'il avoit fait pour y réüssir, ce Prince sage, qui comprenoit combien il étoit important, pour la tranquillité de l'Empire & pour le succès de la guerre qu'il méditoit contre le Turc, que les Princes Protestans fussent d'accord entre eux, loüa non seulement le dessein de ceux qui avoient commencé à les réconcilier, mais il les exhorta fortement à travailler à les réünir parfaitement. Là-dessus Jaques André fit plusieurs voyages en différentes parties de l'Allemagne, pour ramasser grand nombre de souscriptions des Théologiens, afin d'autoriser la formule de conciliation qu'il venoit de proposer à Zerbst : mais cela n'empêcha pas qu'elle ne trouvât des contradictions. Tilman Heshusius (1) & Mathias Flaccius, d'Illyrie, à qui Melanchton, le plus pacifique des Protestans, fut en bute tant qu'il vécut, l'attaquerent hautement; le premier dans la chaire, & le second par ses écrits; & ils furent cause que les Théologiens de Wirtemberg changerent de sentiment, & révoquerent leur acceptation, comme on le voit dans les écrits qui furent publiés de part & d'autre en cette occasion. Il s'éleva aussi des disputes entre les Protestans de Samogitie & de Lithuanie. Comme les uns suivoient la Confession d'Augsbourg, les autres celle des Suisses, ils pensoient & parloient fort différemment sur la médiation de J. C. & sur l'Eucharistie. Le Synode qui s'étoit assemblé sur cela à Sendomir, se sépara le 14. d'Avril. On y convint sur le premier article, Que la force & l'efficace des mérites de J. C. vient de Jesus-Christ Dieu & Homme, du Pere qui n'est point homme, & du Saint-Esprit qui n'est point homme. Sur l'autre point, voici ce qu'ils déciderent; Que suivant le sentiment de saint Irenée, la Cène du Seigneur étoit composée de deux choses, l'une terrestre & l'autre céleste; que ces élemens, ou ces signes, n'étoient point des signes nuds & vuides, mais qu'ils donnoient & présentoient réellement par la foi ce qu'ils signifioient, à ceux qui avoient la foi. Leur décision fut signée huit jours après par ceux de Posen.

1570.

On tente la même chose en Lithuanie & à Sendomir.

Au commencement de Juin, Jean-Casimir Duc de Baviere, fils de Fréderic Electeur Palatin, épousa à Heidelberg Elisabeth, fille d'Auguste Electeur de Saxe; ce mariage se fit avec beaucoup de pompe, & avec un grand concours de Princes qui y avoient été invités. Au milieu des réjouïssances de cette fête, ils se souvinrent du malheureux état où la France étoit réduite, & se trouvant ainsi rassemblés, ils écrivirent au Roi. Après les complimens ordinaires exprimés avec beaucoup de politesse, ils disent, qu'ils ont vû par la lettre que la Reine avoit écrite au Landgrave de Hesse,

Jean-Casimir Duc de Baviere épouse une Princesse de Saxe.

(1) Tilman Heshusius a écrit contre les Calvinistes. Ses livres ont été imprimés à Jene, célèbre Université dans la Thuringe. Son vrai nom est Mathias Francowitz : il étoit natif d'Albonne en Illyrie, Luthérien rigide, & qui enchérit par-dessus son Maître.

CHARLES IX. 1570.

Hesse, que tout tendoit à la paix. Ils marquent la joye qu'ils en ont, exhortent fortement S. M. a la donner à ses sujets, & pour l'amour d'eux, & pour l'amour de lui-même, & protestent, qu'attendu l'union qui est entre la France & l'Empire, ils lui souhaitent sincerement toutes sortes de prospérités: que ces guerres de France sont très-préjudiciables aux Etats de l'Empire, tant parce que l'entretien & le passage continuel des troupes qui vont en France, les épuisent, que pour d'autres raisons très-importantes; que d'ailleurs ces guerres de Religion donnoient de la défiance à la plûpart des Princes Allemans; & que si le Roi vouloit entretenir leur amitié, d'où dépendoit la grandeur & le bonheur de la France, il étoit nécessaire qu'il terminât cette guerre, afin que l'Empire n'en souffrît plus, & n'eût plus lieu de se plaindre: que cela ne pouvoit se faire qu'en permettant par tout le Royaume le libre exercice de la Religion Reformée, & en remettant tous ses sujets dans une égalité parfaite, sans distinction de Religion. Cette Lettre fut signée de l'Electeur Palatin, de l'Electeur de Saxe, de George-Fréderic de Brandebourg, de Louis de Wirtemberg, des trois Princes de Hesse, Guillaume, Philippe & George, d'Adolphe Duc de Holstein & de Charles Marquis de Bade.

Diéte de Spire.

Enfin le 13. du même mois, l'Empereur, suivi d'une Cour nombreuse, se rendit à la Diéte de Spire, avec l'Impératrice sa femme & ses deux filles Anne & Elisabeth, la première promise au Roi d'Espagne, & l'autre au Roi de France. L'ouverture de la Diéte se fit le 12. de Juillet par la Messe qui fut célébrée par Marquard Evêque de Spire. Voici les matières dont on parla dans cette Assemblée: de reprimer la liberté que les sujets de l'Empire se donnoient de s'engager au service des Princes étrangers; de rétablir l'ancienne discipline militaire; d'assurer la paix par tout l'Empire; de regler les secours que chaque Cercle fourniroit, afin qu'au besoin on pût les avoir plus promptement; de fortifier les places de Hongrie contre les entreprises du Turc; de rembourser l'Electeur de Saxe (1) des fraix de la guerre de Gotha, dont on avoit déja parlé, mais sans succès, à la Diéte de Francfort; de rendre également la justice à tout le monde dans la Chambre Impériale, & pour cela de retrancher tous les détours de la chicane; de recouvrer les païs que l'Empire avoit perdus, ce qui avoit déja été proposé à l'Assemblée d'Augsbourg; de remplir la matricule de l'Empire, & d'en regler l'ordre; de regler la monnoye, & de remedier aux abus qui s'y commettoient: on y parla des communautés d'artisans, de la draperie, de la librairie; de terminer entre quelques membres de l'Empire les disputes qu'ils avoient pour la préséance. L'affaire qui étoit entre la ville de Hambourg & le Duc de Holstein, y fut aussi débattuë avec beaucoup de vivacité par les députés des deux parties. Voici quelle en fut l'origine: l'an 1544. l'Avocat du fisc Impérial ayant voulu contraindre la ville de Hambourg à payer sa cotte-part des contributions & des charges de l'Empire, elle s'adres-

On y examine le differend qui étoit entre la ville de Hambourg & le Duc de Holstein.

(1) Auguste.

dressa au Roi de Danemarc (1) & aux Ducs de Holstein, & demanda leur conseil & leur protection dans cette affaire. Les Ducs de Holstein ayant résolu d'envoyer à ce sujet une Ambassade célèbre à Charles-Quint, & l'ayant depuis envoyée à Ferdinand son successeur, prirent la défense de cette ville à la Diéte de Ratisbonne, & obtinrent, qu'avant toute chose la Chambre examineroit si la ville de Hambourg & le diocèse de Slesvic apartenoient à l'Empire, ou s'ils étoient soûmis immédiatement aux Ducs de Holstein; que s'il se trouvoit qu'ils fussent membres du Holstein, on les declareroit exempts des charges de l'Empire; que si au contraire ils se trouvoient être membres de l'Empire, on les obligeroit à en porter les charges. En attendant la décision, la ville fut déchargée, & quatre ans après, l'affaire fut renvoyée à la Chambre. C'étoit une obligation que les habitans de Hambourg avoient aux Ducs de Holstein, qu'ils reconnurent fort mal dans la suite. Aussi ces Princes firent-ils de grandes plaintes de leur ingratitude & de leur révolte, & demanderent par leurs députés que cette affaire fût remise au jugement de la Chambre, suivant que Charles-Quint & Ferdinand l'avoient ordonné. Les députés de Hambourg nioient que leur ville eût jamais été dépendante des Ducs de Holstein, que si quelques bourgeois s'étoient addressés à eux, ils l'avoient fait sans ordre. Les députés du Holstein soutenoient le contraire, & pour le prouver, ils disoient qu'il étoit vrai qu'en l'année 1375. du tems de l'Empereur Charles IV. la bourgeoisie de Hambourg éleva dans la place de la ville la statuë de Roland, pour marquer qu'elle étoit libre, & qu'elle se révolta, à l'exemple de Lubec, contre ses Princes légitimes: mais que l'affaire ayant été remise au jugement de Charles IV. qui étoit à Tangermunde sur l'Elbe, ce Prince donna gain de cause aux Ducs de Holstein, & condamna la ville de Hambourg à abattre la statuë de Roland, & à reconnoître ces Princes. Qu'en consequence de ce jugement, la ville avoit prêté serment à Christian I. & à ses freres, & depuis à Christian III. qui confirma leurs privileges; qu'elle avoit fait graver la feuille d'ortie, qui sont les armes du Holstein, sur ses bannieres, à ses portes, à l'Hôtel de ville, sur ses sceaux, & sur sa monnoye; & que lorsque l'Empereur avoit cité les habitans à la Chambre Impériale, ils avoient refusé d'y comparoître, sous prétexte qu'ils étoient soûmis à la jurisdiction du Holstein: qu'ils s'étoient anciennement trouvés aux Diétes particulieres du Holstein, & qu'ils avoient à cet effet une maison particuliere à Segenberg. Que depuis seize ans même, l'armée de Henri de Brunswic étant entrée sur leurs terres, & y faisant le dégât, ils avoient imploré le secours des Ducs de Holstein, par l'entremise desquels les différens qu'ils avoient avec la maison de Brunswic avoient été accommodés à Bergerdorpt, & que depuis encore l'Avocat du fisc Impérial les ayant sommés de payer leur cotte-part des charges de l'Empire, ils en avoient appellé aux Princes de Holstein. L'affaire ayant été ainsi debattuë par les deux partis, & n'ayant pas été décidée, fut renvoyée au Conseil Aulique, pour être examinée plus à fond. Pen-

(1) Christian.

CHARLES IX. 1570.

Anne, fille de l'Empereur, s'embarque pour passer en Espagne.

Pendant que la Diéte délibéroit sur tous les chefs que nous avons marqués, l'Empereur ayant embrassé sa fille Anne d'Autriche, & lui ayant dit les derniers adieux, la mit entre les mains de Jean de Hoyen, Evêque de Munster, & du Maître de l'Ordre Teutonique, pour la conduire dans les Païs-bas. Ils s'embarquerent au commencement de Juillet sur le Rhin, descendirent à Nimégue, & la remirent avec les cérémonies ordinaires au Duc d'Albe, qui s'y étoit rendu, suivant qu'il étoit porté par le contrat. La Princesse, accompagnée de ses deux freres Albert & Venceslas, & conduite par le Duc d'Albe, se rendit à Anvers, où on lui fit une entrée magnifique & digne d'une si grande Reine. Elle passa de-là à Flessingue, & elle s'embarqua sur la flote commandée par le Comte Maximilien de Bossu, Amiral des Païs-bas. Il étoit accompagné de Ferdinand de Tolede, fils du Duc d'Albe, de R. de Tolede & de Christophle de Mondragon, qui s'y étoit rendu de Deventer avec son regiment. Elisabeth, par politesse, envoya Charles Howard avec une escadre Angloise, sur laquelle il y avoit quantité de Noblesse, pour conduire la Reine dans toute l'étenduë de la Manche (1). Comme la haine contre le Roi d'Espagne n'avoit pas encore éclaté, & que les devoirs de bienséance & d'amitié n'avoient pas encore cessé entre elle & la maison d'Autriche, elle crut en devoir user ainsi.

Son mariage avec Philippe II. Réfléxions à ce sujet.

Le Duc d'Albe avoit déja demandé à Philippe la permission de quitter les Païs-bas, & un successeur au gouvernement, mais il ne l'avoit pas obtenu. Il demanda alors un congé, pour mener la Reine en Espagne; ce qui lui fut encore refusé. L'escadre ayant eu le vent favorable, arriva heureusement à Saint-Anderó sur la fin de Septembre. La Reine se rendit de-là à Burgos, & ensuite à Valladolid, où Rodolfe & Ernest, ses freres, vinrent la joindre. Après qu'on lui eût fait une réception digne de son rang, elle alla trouver Philippe à Segovie, où le mariage fut célébré avec toute la pompe & les réjoüissances imaginables. Cependant bien des gens étoient surpris, & même indignés que Philippe épousât la fille de sa sœur, sans y être engagé par aucune nécessité; puisque ce mariage ne contribuoit en rien à la paix; qu'il n'augmentoit point ses Etats; qu'il ne lui procuroit aucun avantage, & qu'il ne servoit qu'à le rendre odieux, par le mauvais exemple que donnoit une famille qui tenoit le premier rang dans le monde: exemple qui ne manqueroit pas de passer ensuite à la Noblesse, & de la Noblesse jusqu'au peuple. On croit que le passage de cette Princesse en Espagne hâta la mort de Floris de Montmorency Baron de Montigny, qui étoit en prison depuis très-long-tems, & qui y avoit été traité d'une maniére très-indigne. La Reine, en passant en Flandre, avoit promis au pere de ce Seigneur, de prier le Roi de lui rendre la liberté. Philippe, qui avoit résolu sa mort, voyant que la Reine alloit arriver, se

(1) Qu'elle regardoit comme une portion de son domaine, dont elle joüissoit à la faveur des troubles qui agitoient la France. *Ce trait se trouve dans l'Edition de Geneve de 1620. où le récit du voyage d'Anne d'Autriche, Reine d'Espagne, qu'on lit ici, est rapporté plus succintement, sur la fin du Quarante-sixiéme Livre.*

se hâta de faire couper la tête à Montigny dans cette prison où il gémissoit depuis près de cinq ans, & où il avoit éprouvé tant de traitemens divers, comme on le peut voir dans le Miroir tragique de Diekenson. Philippe en usa ainsi, afin qu'à une première entrevûë, ordinairement accompagnée de joye, la Reine n'eût pas le chagrin d'essuyer un refus. CHARLES IX. 1570.

Aussi-tôt que la Princesse fut en Espagne, Jean de la Cerda Duc de Medina-Celi fut nommé Gouverneur des Païs-bas à la place du Duc d'Albe. Le tems qu'il mit à équiper sa flote, & la tempête dont il fut battu, retarderent son passage & donnerent occasion aux nouveaux troubles de Flandre.

Ce fut vers ce tems-là, c'est-à-dire le 23. d'Octobre, que l'Empereur fit la cérémonie du mariage de sa fille Elisabeth avec Charles IX. Le Roi avoit nommé Ferdinand & Charles d'Autriche, freres de l'Empereur, pour le représenter. Daniel Brendel, Archévêque & Electeur de Mayence, fit la cérémonie. La Princesse partit le 4. de Novembre pour venir en France, elle étoit accompagnée par l'Archévêque (1) Electeur de Tréves, Chancelier des Gaules, par l'Evêque de Strasbourg (2), par le Marquis de Bade (3), par le Duc d'Arschot (4), par les Comtes de Hohenlo & de Hohen-zollern, & par Marguerite de la Marck Comtesse d'Aremberg, nommée Dame d'Atour de la nouvelle Reine: elle étoit veuve de Jean de Ligne de Barbançon Comte d'Aremberg, qui fut tué au combat donné contre Nassau: ainsi l'Empereur maria dans le même mois ses deux filles aux deux plus puissans Princes de l'Europe; ce qui peut être mis entre les exemples d'un bonheur extraordinaire. Elisabeth, seconde fille de l'Empereur, épouse Charles IX. & vient en France.

Enfin le 11. de Décembre la Diéte de Spire fut terminée. On y examina long-tems & avec toute la maturité possible tous les points proposés par l'Empereur. Celui qui regardoit les fortifications des places de Hongrie, les garnisons de ces places & leur solde, passa comme l'Empereur le souhaitoit; mais les articles concernant la défense de servir les Princes étrangers, & la construction des arsenaux, furent rejettés. Il y fut arrêté de plus, que l'Electeur de Saxe (5) seroit rembourse des frais de la guerre de Gotha par Jean-Fréderic de Saxe, qui étoit prisonnier, & que les quatre balliages que Jean-Guillaume avoit donnés pour tenir lieu de garantie à l'Electeur, seroient mis entre ses mains, jusqu'à ce qu'il fût entierement payé. Après quoi l'Empereur ayant accordé ses bonnes graces aux fils de Jean-Fréderic, il leur rendit une portion des Etats de leur pere, & leur donna des tuteurs. On reforma les procedures de la Chambre de Spire. On proposa pour la forme divers moyens de recouvrer les villes que l'Empire avoit perduës, & on en laissa le choix à l'Empereur, qui promit de faire là-dessus tout ce qu'il devoit. Pour ce qui regardoit le supplément de la matricule de l'Empire & de la reformation des monnoyes, on se contenta de renouveller & de confirmer les anciennes constitutions de l'Empire. Reglemens faits à la Diète de Spire.

(1) Jaques. (2) Jean. (3) Charles. (4) Philippe. (5) Auguste.

CHARLES IX. 1570.

re. On donna ensuite audience aux députés de Rostoc, qui se plaignirent des injures qui leur avoient été faites par les Princes de Meklenbourg; & après eux on fit entrer les exilés des Païs-bas qui présenterent des requêtes pour être rétablis dans leur patrie, & qui par le récit affreux de leurs calamités passées faisoient connoître celles dont ils étoient menacés pour l'avenir. On y reçut aussi les Ambassadeurs des Princes étrangers, entre autres ceux de Sigismond-Auguste Roi de Pologne, qui après s'être plaint du Maître de l'Ordre Teutonique, demanderent que la proscription d'Albert de Brandebourg Duc de Prusse fût annullée. On y donna aussi audience à Jean d'Hangest Seigneur d'Argenlieu, homme d'une prudence & d'une vertu singulieres; il y étoit venu comme Envoyé de la Reine de Navarre, du Prince de Bearn, du Prince de Condé & de l'Amiral de Coligny, pour remercier les Princes Protestans des secours considerables qu'ils leur avoient donnés dans leurs besoins, & des lettres qu'ils avoient écrites au Roi depuis peu en leur faveur, dans le tems qu'ils étoient assemblés à Heidelberg, & pour les prier d'envoyer une Ambassade au Roi pour eux (1). Ils lui donnerent une audience très-favorable, & l'assurerent, qu'ayant à envoyer au Roi une Ambassade solemnelle pour le féliciter sur la cessation des troubles de son Royaume, & sur son mariage avec la fille de l'Empereur, ils en prendroient occasion de l'exhorter à maintenir la paix en France.

Plaintes qu'on y porta.

Ambassadeurs qui y furent entendus.

Affaires du Nord.

Après avoir parlé des affaires de l'Empire, je dirai un mot des Païs plus éloignés: ce fut dans ce tems-là que la forteresse de Revel, qui est en Livonie, fut perduë. Voici comment la chose arriva. Nicolas Kursel, Général de la Cavalerie, de concert avec quelques autres Gentilshommes du Païs, gagnés comme lui par Magnus (2) Duc de Holstein, qui avoit pris le parti du Moscovite, excita une sédition dans la ville, declara que le Roi de Suede lui devoit plusieurs mois de solde, & que jusqu'à ce qu'on eût payé ses troupes, il étoit résolu de garder la citadelle & le païs qui en dépend; en un mot, il força Guillaume de Morbuï, qui en étoit Gouverneur, & qui n'avoit point d'argent comptant pour le satisfaire, à consentir que cette forteresse fût remise entre ses mains, & qu'elle y demeurât jusqu'à la Pentecôte, en attendant que le Roi lui fit payer ce qui lui étoit dû. Tout cela se faisoit de concert avec Magnus: mais comme il ne fut pas assez prompt à assurer sa conquête, les Suedois reprirent la place de la même maniere qu'ils l'avoient perduë, c'est-à-dire en corrompant la garnison: car la nuit du Jeudi-saint, deux hommes de cette garnison qu'ils avoient gagnés, firent entrer avec des échelles de corde, par un égoût qui avoit une saillie en dehors, environ trois cens Suedois, qui tuerent le peu de soldats qui se présenterent devant eux, & firent prisonniers tout le reste qui étoit sans armes, & qui ne s'attendoit à rien. Les Gentilshommes Livoniens furent mis en prison, & les étrangers renvoyés sous caution: mais la plûpart se mettant peu en peine de la parole qu'ils avoient donnée, prirent

Magnus Duc de Holstein trouble la Livonie.

(1) Afin qu'il les maintînt dans tous les droits qui leur avoient été accordés par le dernier traité de paix. *Edition de Drenart in fol.*

(2) Il étoit frere de Fréderic II. Roi de Danemarc.

rent parti parmi les Moscovites. Nicolas Kursel, qui étoit le Chef de la révolte, Frambold Duker, Henri Hak & quelques autres, furent punis de mort. Plusieurs autres de leurs complices qui avoient été envoyés en Suede, obtinrent leur grace par l'entremise de Charles Duc de Sudermanie, frere de Roi.

Charles IX. 1570.

Magnus ayant ainsi perdu l'espérance de faire par surprise des progrès dans la Livonie, résolut de l'attaquer ouvertement. Dans ce dessein il laissa sur la frontiere les forces qu'il amenoit à Kursel; il partit de Derpt, & s'en retourna à Moscou, où il obtint du Prince la liberté des prisonniers Allemans, & le titre de Roi de Livonie, avec vingt cinq mille hommes. A la tête de cette armée il entra dans cette Province au mois d'Août, & vint camper près de Revel. Il écrivit aussi-tôt aux habitans, qu'il étoit venu pour tirer les Livoniens, qui étoient du Corps Germanique, de la servitude des Polonois, & pour réünir sous le gouvernement d'un seul Prince Allemand toutes ces Provinces qui étoient divisées & dechirées d'une manière digne de compassion; Que l'Empereur de Russie, dont il commandoit l'armée, lui avoit accordé, par des lettres autentiques confirmées par le baiser de la croix, la possession de la Livonie à titre de Royaume, pour lui & ses héritiers; & qu'au cas qu'il n'eût point d'héritiers, ce Royaume passeroit au Roi de Danemarc, ou à quelqu'un des Ducs de Holstein; Que le Prince Moscovite lui avoit cedé généralement tous ses droits sur ces Provinces, & ne s'étoit réservé que le titre de protecteur, & qu'il avoit promis d'employer toutes ses forces & sa vie même, s'il le faloit, pour le soutenir. Qu'ils devoient par consequent congédier les Suedois, & se soûmettre à lui, qui étoit un Prince Allemand; qu'ils ne devoient pas douter qu'il ne leur accordât des privileges & des immunités considerables: mais que s'ils refusoient ses offres, ils devoient s'attendre à une ruine inévitable. Il employa avec cela les exhortations & les prieres de plusieurs Gentilshommes Livoniens, qui étoient au service du Moscovite, & entre autres de Jean Dulby & d'Elard Crusy. Toutes ces promesses & ces menaces ne firent pas grande impression sur celui qui commandoit dans la place pour le Roi de Suede, ni sur le Sénat de cette ville. Magnus les voyant résolus à se défendre jusqu'à la derniere extrémité, investit la place, & la fatigua pendant trois mois par un siége aussi opiniâtre qu'incommode, jusqu'à ce qu'enfin la paix ayant été faite entre les Princes voisins, les Moscovites mirent le feu à leur camp, & se retirerent sans avoir rien fait. Dès le mois de Juillet on avoit commencé à Stetin (1) les négociations de la paix du Nord. Les Commissaires de l'Empereur étoient Jean-Fréderic Duc de Pomeranie, Joachim Comte de Schlick, Christophle de Carlowitz, & Christophle Minkwitz. Les Ambassadeurs de Danemarc & de Suede s'y trouverent. Le Roi de Pologne y envoya Crommer, Ecrivain illustre qui nous a donné l'Histoire de sa patrie, & Démétrius Solikow. La République de Lubec, alliée du Danemarc, y envoya ses députés; Charles de Danzai y assista au nom du Roi de France, & Hubert Languet au nom de

Il va à Moscou & y est declaré Roi de Livonie.

Négociations pour la paix du Nord à Stetin.

(1) Ville de la Pomeranie Suedoise.

CHARLES IX. 1570.

de l'Electeur de Saxe (1). Comme on ne trouva pas les pouvoirs des Ambassadeurs de Suede suffisans, ils en demanderent de plus amples, qui n'arriverent que deux mois après; il survint ensuite de nouvelles difficultés: les Danois vouloient qu'on négociât sur de pied du traité de Roschild, mais comme il n'avoit pas été ratifié, on n'y eut aucun égard. Les esprits se trouverent partagés par les différens intérêts des Princes qui y avoient leurs Ambassadeurs. Les Polonois avoient grande envie d'avoir la Livonie; & les Impériaux ne pouvoient souffrir que cette Province, qu'ils regardoient comme un membre de l'Empire, en fût separée, ni que le Duc de Holstein, qui en avoit été declaré Roi par les Moscovites, prétendît faire valoir ce droit. Enfin, après de grandes disputes de la part de toutes les parties intéressées, la paix fut concluë, & l'on vit finir une guerre qui duroit depuis neuf ans, qui avoit bien causé de maux à la Suede & au Danemarc, à la ville de Lubec, & à toute cette côte maritime. Eric, dont la temérité y avoit donné lieu, s'en étant repenti dans la suite, l'avoit en quelque sorte assoupie; mais comme ce Prince avoit été obligé de se soûmettre aux conditions qu'on voulut lui imposer, Jean son successeur, Prince opiniâtre, ralluma la guerre, qui finit enfin le 13. de Décembre de cette année, par l'entremise de l'Empereur. Les principaux articles furent, que la Suede céderoit à l'Empereur tout ce qu'elle avoit dans la Livonie: que l'Empereur mettroit sous la protection du Roi de Danemarc quelques parties de cette Province, comme le diocèse de Revel, celui d'Osel, l'Abbaye de Padis, Sonnebourg & Hapsal; que Revel & Wittenstein demeureroient aux Suedois jusqu'à ce qu'ils eussent reglé avec l'Empereur le remboursement des fraix qu'ils avoient faits pour la défense de cette place; que le Roi de Danemarc empêcheroit le Duc de Holstein son frere & les Moscovites de l'assiéger, jusqu'à ce qu'on fût d'accord sur l'Ambassade que l'Empereur & les Electeurs de l'Empire devoient envoyer au Czar au nom des Rois de Danemarc, de Pologne & de Suede, pour conclure la paix avec ce Prince, ou pour s'opposer à ses desseins par une guerre vigoureuse, pour laquelle ils réuniroient toutes leurs forces: que les frontieres du Danemarc & de la Suede demeureroient comme elles étoient du tems de Christierne & de Gustave; que tout ce qui avoit été pris pendant guerre sur les sujets des deux couronnes, seroit rendu à ceux à qui il avoit apartenu; que tous les prisonniers de part & d'autre seroient rendus sans rançon; que le Roi de Danemarc remettroit de bonne-foi aux Suedois la forteresse d'Helsinbourg, avec son territoire & tout le canon qui s'y trouva le 7. de Juin qu'elle fut prise: qu'il renonceroit à tous les droits qu'il prétendoit sur la Suede. Que le Roi de Suede de son côté, cederoit au Roi de Danemarc toutes ses prétentions sur la Norwege, le Gothland, les païs de Halland, de Schonen & de Blecking, & qu'il renonceroit pour toûjours à mettre dans son écusson les armoiries de la Norwege & du Danemarc; qu'il rendroit le païs de Jempterland & Herdal, qui sont du Royaume de Norwege, avec toute la jurisdiction écclésiastique: Que les deux Rois pourroient prendre les armes des trois couronnes, que chacun d'eux

Articles qui y furent arrêtés.

(1) Auguste.

d'eux prétend lui apartenir, en attendant que le procès soit décidé par l'arbitrage de l'Electeur de Saxe (1), du Duc de Brunswic (2), de l'Electeur de Brandebourg & de George-Jean Prince Palatin, au jugement desquels ils seroient obligés de se soûmettre par un compromis; que le Roi de Suede rendroit au Roi de Danemarc huit vaisseaux pris par les Suedois avec toute l'artillerie; que le Roi de Danemarc garderoit les deux vaisseaux pris auprès d'Helsinbourg, & deux autres mis en sequestre en Pomeranie, & que le Roi de Suede lui payeroit outre cela deux cens mille écus d'or pour les fraix de la guerre, en certain nombre de payemens, dont on conviendroit: que les sujets des deux Princes auroient la liberté de naviger à Nerva, ainsi qu'ils l'avoient auparavant, avec les modifications cependant que l'Empereur préscriroit, en ce qui regarde les sujets de l'Empire; qu'on suppnimeroit de part & d'autre, par des ordres très-séveres, tous les libelles diffamatoires publiés durant la guerre; que Charles frere du Roi de Suede signeroit le traité de paix; dans lequel l'Empereur, les Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Pologne & d'Ecosse, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, Jules Duc de Brunswic, Guillaume Duc de Lunebourg, tous les Ducs de Pomeranie, Ulric de Meklenbourg, les Ducs de Holstein, le Duc de Courlande (3) & la République de Lubec étoient compris de la part du Danemarc; l'Empereur, le Roi de Pologne, l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Pomeranie, Christophle Marquis de Bade & Etzard Comte de Frise, de la part de la Suede. CHARLES IX. 1570.

A l'égard de la ville de Lubec, il fut convenu que le Roi de Suede & le Sénat du Royaume confirmeroient les privileges des habitans de cette ville dans les Etats de cette Couronne, suivant une formule qui seroit signée de leurs députés, & qu'ils en jouiroient paisiblement à l'avenir. Que le Roi payeroit en sept ans soixante & dix mille Joachims, pour acquitter les dettes de Gustave, d'Eric & de Jean, à cause des marchandises & des navires que les Suedois avoient pris aux négocians de Lubec pendant la guerre; que la ville de son côté rendroit au Roi toutes les obligations, les billets & les contrats qu'elle avoit sur la Suede, qui par ce moyen demeureroient éteints & annullés; que les particuliers cependant, tant Suedois que de la ville de Lubec auroient la liberté d'exiger le payement des billets faits à leur profit; que les vaisseaux de Lubec auroient la liberté de commerce à Nerva, à condition de se soûmettre au reglement fait par l'Empereur sur ce point, en donnant caution de ne point porter de munitions aux Moscovites contre l'Empire & les Livoniens, & que l'acte de cette transaction, signé du Roi de Suede, du Sénat & du frere du Roi, seroit remis aux Magistrats de Lubec, au gué d'Olaus, le 16. de Février prochain.

Affaires de France.

En France, après la prise de Marans & des Isles de Saintonge par les troupes du Roi, la Rochelle étant comme investie par terre, se trouva dans une grande extrémité. D'un autre côté le Baron de la Garde, à qui l'on avoit rendu depuis quatre ans la charge de Général des galeres, après la mort du Marquis d'Elbœuf (4) qui l'en avoit dépouillé, arriva à Bourdeaux

(1) Auguste. (2) Jules. (3) Gothard. (4) René de Lorraine.

CHARLES IX. 1570.

deaux avec huit galeres qu'il amenoit de Marseille. Il y en laissa deux, & en perdit une autre, dont les forçats se saisirent après avoir brisé leurs chaînes, & massacré les soldats qui étoient dessus. Avec les cinq qui lui restoient, il vint au chef de Baye, proche la Rochelle, à dessein de s'emparer de l'Isle de Ré qui est vis-à-vis. Cette Isle prise, la Rochelle étoit investie par mer & par terre. La Riviere-Puytaillé qui commandoit à Marans, & qui avoit fortifié Noaillé, ayant rendu inutiles toutes les embuches que les Rochellois avoient dressées pour surprendre cette place, songea lui-même à surprendre la Rochelle, par le moyen d'un Capitaine qu'il avoit fait prisonnier, & sur l'espérance que cet Officier lui donna de livrer cette place importante, non seulement il le laissa aller sans rançon, mais il lui fit de grandes promesses en cas de réüssite. Voici les mesures qu'ils prirent: il y avoit un bastion, appellé le bastion de l'Evangile; qui étoit separé de la ville par un fossé, & qui y communiquoit par un pont levis: l'Officier devoit tuer la sentinelle (1), se rendre maître du bastion, & donner ensuite le signal aux troupes du Roi pour monter avec des échelles sur ce bastion. Ce signal étoit un manteau qu'il devoit descendre dans le fossé extérieur; & lorsque les troupes seroient montées, il devoit les conduire dans la ville par le pont levis, & les distribuer ensuite dans les postes les plus avantageux, d'où ils pourroient se rendre maîtres des places, faire main basse sur les corps-de-garde, & s'emparer de la ville sans beaucoup de peine. La Riviere se mit en chemin pour l'exécution de ce projet; mais on l'avertit que les Rochellois en avoient été informés par le Capitaine même qui avoit promis de livrer la place, & que tout étoit disposé à le bien recevoir s'il avançoit plus loin. Sur cet avis il retourna sur ses pas.

Tentative sur la Rochelle.

Jean Sore se rend maître de deux navires de la ville de Vannes.

Pendant ce tems-là les Protestans qui étoient en mer, ne se tenoient pas à rien faire. Le Vice-Amiral Jean Sore se rendit maître de deux navires de Vannes, sortis des ports de Bretagne: il les fit suivre d'abord sous prétexte d'amitié par quelques-uns de ses vaisseaux, puis partie par crainte, partie en leur proposant des conditions honnêtes, il les obligea de se rendre; le plus grand étoit un bâtiment de huit cens tonneaux, & de quarante cinq piéces de canon: la condition fut, que Sore auroit le canon, mais qu'il ne toucheroit point aux marchandises. Malgré cette convention, il se rendit maître, & des bâtimens, & des marchandises, qui furent estimées cent mille écus d'or. Les vaisseaux furent declarés de bonne prise, & la Reine de Navarre ne s'y opposa pas beaucoup: c'étoit cependant une injustice grossiere; le prétexte que firent valoir les Juges pour le décider ainsi, fut que les habitans de Vannes étoient ennemis declarés des Protestans & qu'ils donnoient de l'argent pour faire la guerre contre eux.

La Noüe surprend le Baron de la Garde.

Cependant la Noüe cherchoit à s'emparer des postes qui bloquoient la Rochelle, & s'étant rendu à Tonai-Charente, pour aller ensuite à Broüage, où commandoit la Riviere le cadet, il rencontra la flote du Baron de la Garde: elle étoit composée de sa galere Capitane, du vaisseau de Scipion.

(1) Il y a dans le latin *speculâ occlusâ*, qui n'a point de sens: je lis *speculâ occisâ*.

Scipion de Fiesque, des deux vaisseaux d'Albert de Gondy Comte de Retz, & de la galere de Beaulieu, qui avoit pris les devants, tout cela étoit dans la Charente, à dessein de s'emparer de Tonai : c'est un poste dont la situation est très-avantageuse. La Nouë avoit eu grand soin de cacher son arrivée, afin de causer plus de surprise aux ennemis lorsqu'il viendroit fondre sur eux à l'improviste. Mais il ne put jamais arrêter l'ardeur de ses troupes, ce fut une grêle de coup d'arquebuses sur la première galere qui parut. Le Lieutenant de Beaulieu, & quelques autres Officiers ayant été tués, & la galere ne pouvant se tourner dans le lit de la riviere, qui est très-étroit; d'ailleurs les forçats, à qui on promit la liberté, ne ramant pas avec ardeur, cette galere, & les Officiers d'Infanterie qui étoient dessus, furent pris. On tira ensuite du rivage sur le reste de la flote, mais ce fut trop tôt. Il faloit attendre que le Baron de la Garde eût mis ses troupes à terre : si les soldats de la Nouë avoient exécuté ses ordres, & ne s'étoient pas tant pressés, comme ils connoissoient le terrein, & qu'ils étoient les plus forts, il est certain qu'ils se feroient emparés de toute cette flote. Après quelque léger combat, les quatre autres galeres, à force de rames, regagnerent peu-à-peu la mer.

La Nouë s'empare de Noaillé.

De la Nouë voyant qu'après ce qui venoit d'arriver il ne faloit plus songer à prendre Broüage, pensa à se rendre maître de Noaillé. Cet avis lui fut donné par Scipion Vergano, habile Ingenieur, qui avoit si bien travaillé à fortifier la Rochelle. La Nouë ordonna à Pluviaut, qui étoit dans Surgeres, d'aller avec son regiment joindre Vergano, qui conduisoit cette entreprise. Dès que les troupes qu'on y destinoit furent assemblées, Vergano attaqua ce poste dès le grand matin; passa le fossé avec Pluviaut sur une planche qu'on mit en travers, & jetta tellement l'allarme parmi la garnison, qu'après avoir tué quinze soldats, le reste se sauva dans le château. La Nouë étant survenu dans le même moment, les Catholiques, qui n'avoient aucune espérance de secours, se rendirent à condition d'avoir la vie sauve, & se retirerent à Marans; c'étoit sur la fin de Février : le [illegible]ux la Riviere, Commandant de Marans, & qui y étoit malade, mourut dans le même tems. C'étoit un très-bon Officier, & qui avoit rendu de grands services au Roi. Chaperon, qui étoit en Saintonge avec son regiment, ayant été mis à sa place par le Maréchal de Cossé, partit aussi-tôt pour s'y rendre; mais dans sa route il fut rencontré à la Rocheynard : obligé de combattre, il perdit ses bagages & quatre enseignes, & arriva à Marans fort délabré. Les soldats de la Riviere ne s'accommodant pas de son commandement, le quitterent les uns après les autres, ensorte qu'il ne lui resta que ce qu'il avoit amené de Saintonge, & quelques Italiens, commandés par le Capitaine Jean, Albanois, qui gardoit le fort de la Bastille (1). La Nouë, informé de l'état des choses, pousse sa pointe, détache Pluviaut avec son regiment d'Infanterie & une compagnie de Cavalerie pour attaquer la Bastille. Pour lui, il prend Soubize, Payet, & quelques Gentilshommes de Poitou qui connoissoient les lieux, mar-

Prise de Marans par la Nouë.

(1) C'étoit un des forts autour de Marans.

CHARLES IX. 1570.

marche toute la nuit, passe devant le château de Charon, traverse les marécages, où ses soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, & arrive au petit jour devant Marans: la garnison, & Chaperon sur-tout, qui ne s'étoit point preparé à soutenir un siége, furent si épouvantés, qu'ils s'enfuirent dans le château sans combattre; la Nouë l'investit sur le champ, & réduisit Chaperon à se rendre, la vie sauve. Dans le même tems Pluviaut attaque la Bastille par devant, & Pondevic, Lieutenant de Soubize, par derriere. Dans ces circonstances, le Capitaine la Garde, que la Nouë envoya pour les renforcer, arriva fort à propos devant la place. Sur les assurances qu'il donna aux assiégés que Marans étoit pris, ils se rendirent aux mêmes conditions que Chaperon, & se retirerent à Fontenai. La Garde y fit un butin considérable, mais il y perdit grand nombre de ses gens. Le château de Charon suivit la fortune des autres postes, la garnison s'étant sauvée la nuit par le passage de Berauld. Pluviaut fut mis à Marans avec sa compagnie de Cavalerie & son regiment d'Infanterie: tous les petits forts des environs, qui bloquoient comme de loin la Rochelle, furent pris par la Nouë avec la même rapidité. De Guimenieres prit la Gréve & y mit garnison, parce que ce poste étoit avantageux pour faire des courses. Le gué de Velviere, Langon, Luçon & Mareuil furent pris tout de suite, les deux compagnies des Capitaines le Lys & Bonneau qui les gardoient ayant été taillées en piéces. Pluviaut avoit résolu d'attaquer Fontenai: mais ayant appris que la Freseliere, Lieutenant du Comte du Lude, y avoit envoyé de Nyort cinq compagnies du regiment de Louis Berenger Seigneur du Gast, sous la conduite de Mascaron, il tira vers les Sables d'Olonnes, place ainsi nommé, parce qu'elle est au milieu des sables. Elle apartient à la maison de la Trimouille, c'est la plus riche ville de tous ces cantons, quoiqu'elle n'aît ni murs ni fossés; mais la mer l'entoure presque de tous côtés, & y forme en tournoyant une baye & une rade, où les vaisseaux sont en sureté. C'étoit Charles Rouhaut Sieur de Landereau qui y commandoit. Il étoit homme de condition & entendoit le métier de la guerre: il avoit été quelque tems dans le parti des Protestans, mais il les avoit abandonnés, & leur avoit fait bien du mal. Il leur étoit donc devenu très-à charge par son voisinage, & très-odieux par le souvenir des maux qu'il leur avoit causés. Il montoit quatre vaisseaux très-bien équipés, avec lesquels il faisoit continuellement des courses sur les Rochelois. La Nouë, résolu d'employer toutes ses forces contre lui, rappella Sore pour investir la place du côté de la mer avec sa petite flote: cette tentative réüssit mal d'abord. La tempête obligea Sore à rembarquer promptement ses troupes, & à regagner la pleine mer: ainsi la premiére entreprise sur les Sables échoüa: mais la seconde eut un meilleur succès. Quoique de Landereau dans l'intervalle eût élevé un bon retranchement, & qu'il l'eût bien garni d'artillerie, il se vit attaqué du côté de la terre par la Cavalerie, & du côté de la mer par l'Infanterie que commandoit Payet. Le 15. de Mars les assiégeans attaquerent le retranchement que de Landereau avoit fait à la tête du port, où la mer est la plus haute, & qu'il n'avoit pas eu le tems de pousser plus loin; lorsque la mer s'é-

Prise des Sables d'Olonnes.

s'étoit retirée, cet endroit étoit tout découvert, & de peu de défense. Cependant il s'y donna un combat terrible, les assiégeans étoient animés d'un côté par l'espérance, & par la vûë d'un butin qu'on leur avoit dépeint beaucoup plus grand encore qu'il n'étoit, & les habitans des Sables faisoient les plus grands efforts pour défendre leurs biens & leur vie. De Landereau, qui sçavoit bien la guerre, les animoit par sa présence & par son exemple; mais enfin les ennemis, fort supérieurs en nombre, l'attaquant en même tems de deux côtés, & ses soldats commençant à plier, il monta sur un cheval très-vîte & s'enfuit: ayant à passer par des chemins impraticables & par des marais pleins de trous profonds, il y tomba plusieurs fois, & son cheval harassé ne pouvant plus l'en tirer, il tomba presque mort entre les mains des Cavaliers qui le poursuivoient vivement. Comme il y en avoit entre eux plusieurs dont il s'étoit attiré la haine, sa vie fut en grand péril: cependant on le sauva, & on le conduisit à la Rochelle, où tant de gens demanderent qu'on le menât au supplice, que peu s'en falut qu'il ne fût condamné à une mort ignominieuse. Ainsi fut prise & pillée la ville des Sables. Vis-à-vis de la baye qui forme son port, il y avoit un bourg qu'on nomme la Chambre, dont les habitans aiderent de tout leur pouvoir à ruiner cette malheureuse ville, non plus comme autrefois par une jalousie secrete, mais par une haine declarée, qui venoit de la différence de Religion: car ils étoient aussi zèlés pour la nouvelle, que les habitans des Sables l'étoient pour l'ancienne.

CHARLES IX. 1570.

Le Baron de la Garde venge cette perte.

Le Baron de la Garde vengea, ou pour mieux dire, fit oublier bien-tôt après, par une action d'éclat, la perte que l'on avoit faite aux Sables: car pendant que les Protestans s'arrêtoient à piller la ville, il prit à leur vûë ce grand bâtiment de Vannes dont ils s'étoient emparés quelque tems auparavant par un infame brigandage. Ce vaisseau avoit été envoyé de la Rochelle, pour y porter le butin fait aux Sables. Le Baron de la Garde l'emmena à Broüage. La Reine de Navarre, Princesse d'un grand courage, en ayant paru très-piquée, quelques Normans prêts à tout entreprendre, résolurent de la délivrer de ce chagrin. Ils se rendirent donc à Broüage, & étant entrés comme amis dans le port, ils jetterent dans ce bâtiment des feux d'artifice, de la poix & d'autres matiéres combustibles qui y mirent le feu, & le vent l'augmenta à tel point, qu'en un moment cette masse de bois fut reduite en cendres, à la vûë de la garnison & de l'équipage, sans qu'il fût possible de l'empêcher. Pendant qu'on étoit occupé à le secourir, les incendiaires remonterent sur trois petits bâtimens avec lesquels ils étoient venus, & s'en retournerent sans aucune perte, bien contens de ce succès: car s'ils n'avoient pû enlever à l'ennemi sa prise, ils lui avoient au moins ôté l'occasion de s'en glorifier.

A quelque tems de-là un vaisseau Anglois, qui croisoit au chef de Baye pour la sûreté des convois qu'on amenoit à la Rochelle, où les vivres commençoient à manquer, se vît tout d'un coup entouré par trois galeres du Baron de la Garde. L'Anglois les combattit avec autant de bravoure que de péril, & il ne se sauva que par un accident qui pensa lui être funeste; car après un combat opiniâtre, ses vergues étant brisées, son mât abattu

CHARLES IX. 1570.

par le canon, & la plûpart de ses gens, aussi-bien que ceux des ennemis, hors de combat par leurs blessures, ce qui lui restoit commençoit à perdre courage, lorsqu'un coup de vent le jetta tout d'un coup sur des basses, où sa poupe demeura attachée; les soldats n'ayant plus rien à craindre ni par derriere ni par les côtés, s'avancerent à la proüe, & se regardant comme en terre ferme, ils recommencerent l'attaque avec tant de résolution, que les ennemis n'osant plus approcher, perdirent l'espérance de se rendre maîtres du vaisseau.

Puygaillard est envoyé par le Roi contre la Nouë.

Dans ce même tems de Puygaillard eut ordre d'aller en Poitou avec deux compagnies de Cavalerie Italienne, l'une commandée par Jules Centurione, l'autre par Charles de Birague. Il avoit outre cela une compagnie d'Infanterie, & huit compagnies du regiment des Gardes Françoises, commandées par Cosseins. De Fervaques fut envoyé à Fontenai. A peine furent-ils arrivés, que Langon, le gué de Velvire & Luçon, qui sont dans le voisinage de la Rochelle, se rendirent. On mit quelque Cavalerie d'élite dans la derniere de ces places; mais la Nouë, suivi de la Grange-Messac, de Grossiniere & de quelques autres Capitaines de réputation, s'y rendit la nuit, attaqua la place à l'improviste, tailla en piéces le corps-de-garde, & dissipa tout le reste. Il y eut peu de monde de tué, mais on fit beaucoup de prisonniers, & l'on y prit sur-tout quantité de chevaux de grand prix. La Nouë en faisant sa retraite rencontra les troupes Italiennes qui étoient en garnison à Sainte-Gemme. A l'approche de ces Italiens, les troupes que la Nouë avoit laissées sous le Capitaine la Topane, pour garder le pont de la Charrie, par où il faloit qu'il repassât, abandonnerent lâchement leur poste. Il falut donc combattre, il le fit avec beaucoup de valeur; & voyant que les Italiens avoient dès le commencement perdu un de leurs principaux Officiers, il les chargea avec encore plus de vigueur, vint à bout de s'ouvrir un passage, & se retira en lieu de sûreté. Jean de Chambes Comte de Montsoreau, étoit venu dans ce même endroit avec deux cens Arquebusiers, & après avoir fait une tentative inutile sur Talmond & sur la tour de Moric, où commandoit la Riviere-Saint-Martin, il s'en étoit retourné au camp des Catholiques. Ce fut alors qu'on y forma le dessein d'attaquer la Grêve, place très-forte & par l'art & par la nature; mais comme il n'y avoit point d'eau bonne à boire que celle d'un puits, de Puygaillard ayant trouvé moyen de le tarir par des fossés qu'il fit faire, la garnison se rendit, à condition d'avoir la vie sauve, & la liberté d'emporter ses effets. Malgré cette capitulation, le soldat qui ne gardoit aucune regle, en pilla la plus grande partie.

Ses exploits.

La Grêve ayant été prise par les Catholiques, Talmond fut abandonné par la garnison, qui se retira à Marans. Puygaillard, content de ses succès en Poitou, mit huit compagnies d'Infanterie à Luçon, & s'en alla en Saintonge avec le reste de ses troupes : & ayant mandé de Guitinieres, Gouverneur de Saint-Jean d'Angely, & la Riviere-Puytaillé, qui commandoit à Broüage & dans les Isles de la côte de Saintonge, il attaqua Chisai, où Tiffardiere étoit en garnison avec quelque Noblesse & un petit nombre de soldats. La place se rendit à des conditions honnêtes, mais mal

mal observées; la garnison en ayant fait ses plaintes, se retira à Angoulême.

Divers combats dans lesquels les Protestans ont l'avantage.

Après la prise de Chisai, Guitinieres & la Riviere, qui retournoient à leurs postes, rencontrerent Chaumont & Goulene, qui étoient sortis d'Angoulême avec deux compagnies de Cavalerie. On en vint aux mains, & le combat fut rude: Guitinieres y fut tué, les Catholiques mis en déroute, avec perte de deux étendarts, que les vainqueurs emporterent à la Rochelle. Ils laisserent Blacons & Saint-Auban aux environs des Isles de Saintonge, pour s'opposer aux entreprises de la Riviere, & pour profiter des occasions qui pourroient se présenter.

Dans ce même tems Pluviaut étant sorti de Marans, fut informé que le Capitain Dante, qui faisoit des courses en Poitou avec une compagnie de Cavalerie, étoit venu à Tiré. Il l'y surprit avant le jour, tua le Chef, dissipa toute sa troupe, & s'en retourna à Marans. Comme les vivres lui manquoient, il envoya Saint-Etienne avec environ trois cens Allemans qui lui restoient, & quelque Infanterie Françoise, composée de soldats choisis, pour faire une course dans le païs ennemi; ce qui lui donna moyen de subsister quelque tems.

La garnison d'Angoulême, ennuyée des courses du Capitaine l'Herbelette & de ses Italiens, détacha Joachim le Vasseur Seigneur de Cognée, avec une troupe choisie. L'Herbelette l'ayant rencontré, trouva moyen de l'attirer dans une embuscade. De Cognée s'en étant apperçû, & se voyant entre l'Herbelette & les Italiens, se sauva par sa hardiesse du péril où il étoit tombé par son imprudence; car ayant chargé avec vigueur, il tua l'Herbelette, prit un étendart, & mit en déroute tout ce qui étoit avec lui. De-là poussant sa victoire, il tomba avec impétuosité sur les Italiens qui venoient à lui: ils se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, mais à la fin ayant commencé à plier, ils laisserent au Sieur de Cognée le chemin libre pour se retirer.

Négociation de paix sans effet.

Cependant on remit sur le tapis au commencement de Janvier quelque négociation pour la paix. On en avoit déja parlé sur la fin de l'année précedente; & même dès le mois de Novembre le Maréchal de Cossé avoit déja eu là-dessus quelques conférences avec les députés de la Reine de Navarre. Il étoit persuadé, à ce qu'ont cru les Protestans, que la défaite de Moncontour avoit tellement ruiné leurs forces, que quelque dures que fussent les conditions qu'on leur proposeroit, ils se trouveroient trop heureux d'avoir la paix à ce prix. Mais comme on ne leur donnoit aucune espérance d'avoir la liberté ordinaire des assemblées, & qu'on leur promettoit seulement la liberté de conscience, ils rompirent les conférences. Le Maréchal leur ayant ensuite proposé quelques articles, dont ils jugerent qu'il étoit plus à propos de traiter par députés que par écrit, ils furent d'avis de consulter les Princes, qui étoient passé en Guyenne, & les personnes de considération qui étoient à leur suite, & d'envoyer des députés au Roi dès qu'on auroit leur réponse. Les députés furent Jean de la Fin Seigneur de Beauvoir la Nocle & Charles de Teligny: le Roi étoit alors à Angers, où ils se rendirent. Ils exposerent à S. M. les ordres dont ils étoient chargés.

Charles IX. 1570.

chargés. Ils demandoient qu'on leur accordât non seulement la liberté de conscience, mais celle de tenir des Assemblées publiques par tout le Royaume, sans que cela pût porter préjudice, ni à leurs dignités, ni à leur honneur, & qu'en conséquence tous les Arrêts rendus contre eux, tant au dedans qu'au dehors du Royaume, seroient cassés & annullés: que tout ce qu'ils avoient fait seroit approuvé, comme fait pour le salut du Royaume; que leurs dignités & leurs biens leur seroient rendus, & que S. M. leur donneroit les sûretés qu'elle jugeroit les meilleures & les plus justes pour l'exécution de ce qu'on leur promettoit.

Le Roi répondit, qu'on leur donneroit des sûretés suffisantes pour la liberté de conscience, & qu'on leur assigneroit deux villes, qui seroient nommées dans la suite, où il leur seroit permis de tenir des Assemblées publiques: qu'au reste il ne tiendroit qu'à eux de vivre dans leurs maisons paisiblement, & sans crainte d'y être inquietés pour la Religion, à condition pourtant qu'ils licentieroient toutes leurs troupes; qu'ils rendroient toutes les places dont ils s'étoient emparés, qu'ils renonceroient à tous les traités qu'ils pouvoient avoir faits avec les Princes étrangers, & qu'ils n'en pourroient faire à l'avenir; moyennant quoi ils seroient tous rétablis dans leurs biens & dans leurs emplois, sans en excepter ceux dont les places avoient été données à des gens qui avoient financé au Roi pour la guerre. Les députés n'ayant pas le pouvoir d'accepter ces conditions, la négociation fut remise d'Angers à Châteaubriand, (1) où le Roi alloit.

Apologie publiée par les Protestans.

Comme on chargeoit les Protestans de toute la haine de cette guerre, parce qu'ils avoient refusé les conditions qu'on leur proposoit, ils publierent au mois de Mars suivant un écrit pour leur justification, & prétendirent que cette négociation de paix n'étoit qu'un piége pour les rendre odieux, puisque leurs ennemis étoient si éloignés de penser à la paix, qu'ils venoient tout nouvellement d'envoyer leurs émissaires en Angleterre & en Allemagne, pour y répandre la nouvelle qu'elle étoit faite, & cela dans la vûe de ralentir les secours que la justice de la cause des Protestans ne pouvoit manquer de leur attirer, pendant que ces ennemis jurés du nom François & de la tranquillité du Royaume, faisoient de tous côtés des amas d'hommes, d'argent, & de tout ce qui est nécessaire pour continuer la guerre; que Raimond de Pavie Seigneur de Fourquevaux, Ambassadeur de France à la Cour d'Espagne, avoit été souvent employé à de pareilles négociations; que les Guises négocioient la même chose auprès du Pape: qu'on avoit envoyé exprès Nicolas de Neuville, Secretaire d'Etat, à l'Empereur Maximilien, Prince sage [illegible] vrayement amateur de la paix, pour lui inspirer que tout étoit tranquille en France; que ce Ministre avoit fait tout son possible pour persuader la même chose a l'Electeur de Saxe (2). Mais que tout cela étoit assez refuté par les manœuvres de leurs ennemis, qui, en haine de leur Religion, soutenoient ouvertement le parti du Pape en Angleterre, entretenoient la revolte des Comtes de Northumberland & de West-

(1) Ville de Bretagne entre Nantes & Rennes.
(2) Auguste.

Westmorland, convaincus à la face de l'Univers d'avoir conjuré contre la Reine; qu'il étoit constant par un grand nombre de témoignages, joints aux lettres qu'on avoit interceptées, que ces boute-feux promettoient à ces rebelles de puissans secours, avec une flote de vingt vaisseaux, qui seroit bien-tôt suivie d'une plus grande, que le Duc d'Albe devoit envoyer; qu'on avoit intercepté des lettres que le Cardinal de Lorraine écrivoit à Paris à ses amis & à ses partisans, où il mandoit, que tout ce qui s'étoit fait par rapport à la paix, n'étoit que pour gagner du tems, & amuser les Protestans jusqu'à ce que le Roi eût reçû la réponse du Pape & du Roi d'Espagne, c'est-à-dire, la résolution absoluë sur les projets concertés avec eux contre les Protestans, & à la ruine du Royaume de France. Voilà, disent-ils, ce qui nous a empêché d'accepter les conditions de paix qu'on nous offroit; mais dès qu'il s'agira d'une paix sans fraude & sans embûches, nous l'accepterons de tout notre cœur, pourvû qu'elle soit faite d'une manière assez solide, pour procurer pour le présent & pour l'avenir une union stable entre tous les membres du Royaume.

Courses & ravages des Protestans aux environs de Toulouse.

Pendant ce tems-là on envoya de Gontaut-Biron, Grand-Maître de l'artillerie, & Henri de Mesmes, Conseiller d'Etat, avec de Teligny, vers les Princes. Ils avoient passé leur quartier d'hyver dans le Quercy & dans l'Agenois, & de-là ils étoient entrés dans le Languedoc. Pendant qu'ils étoient aux environs de Toulouse, où Henri de Montmorency Duc de Damville, Gouverneur de la Province, & Jean de Nogaret de la Valette, s'étoient rendus de leur côté, avec quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux, il se fit au commencement de l'année quantité de courses de part & d'autre, & il y eut des rencontres assez vives. Montgomery, la Louë & Rouvrai brûlerent autour de la ville toutes les métairies des habitans de Toulouse, & sur-tout celles des Conseillers du Parlement, qui (1) passoient pour être fort ennemis de la tranquillité publique. Ils avoient encore devant les yeux la mort indigne de Rapin, qui ayant été envoyé, deux ans auparavant, de la part du Roi & du Prince de Condé, pour faire publier en cette ville l'Edit de pacification, fut arrêté par ordre du Parlement, & condamné à un supplice ignominieux. Ils protestoient qu'ils vengeroient une si horrible injustice par des ravages extraordinaires, & qui ne sont pas permis suivant les loix de la guerre. Cela rendit Damville suspect au peuple, qui n'approfondit rien: il s'imagina que, parce qu'il étoit proche parent de Coligny, il ne s'opposoit pas autant qu'il pouvoit aux entreprises des Protestans, & il se trouvoit assez de gens qui fortifioient ces bruits, les uns par jalousie, les autres par une haine invéterée contre cette illustre famille; & parce qu'ils espéroient de se voir infailliblement les Chefs du parti Catholique, s'ils venoient à bout de rendre les Montmorencis odieux: mais la Nouë a bien refuté cette calomnie, puisqu'il assure, que dans toute cette marche les Protestans n'avoient point trouvé d'ennemi plus terrible que Damville.

Guerre du côté du

Sur la fin de Janvier l'armée des Princes s'approcha de Castres, où ils avoient

(1) Selon le sentiment des Protestans. *Edition de Drouart in f. & o.*

CHARLES IX. 1570. Languedoc.

avoient une garnison. Elle prit des quartiers aux environs de Saint-Jule (1), de Saint-Felix, d'Oriac & de Carmain; & ayant fait venir deux piéces de canon de Castres, elle s'empara de tous ces postes. A Carmain, qui fut pris le premier, la garnison fut taillée en piéces: celles d'Oriac & de Lesbons eurent le même sort. Rouvrai se rendit en même tems maître de Montastruc & de Cucq, après avoir taillé en piéces les troupes qui les défendoient. Dans le territoire de Mirepoix la garnison de Lafaye se défendit d'abord avec beaucoup de courage; mais voyant que les Protestans s'opiniâtroient à ce siége, elle se sauva la nuit avec ses meilleurs effets. On fit venir du canon pour forcer Saint-Felix: ce fut le Vicomte de Monclar qui forma ce siége avec son regiment. Lorsqu'il eut fait bréche, il donna l'assaut; mais après avoir eu plus de cinquante hommes tués, il fut repoussé & blessé dangereusement, ce qui l'obligea d'abandonner cette entreprise; il mourut peu de tems après à Castres, ou de chagrin, ou de sa blessure.

L'armée des Princes fut fortifiée dans le même tems par l'arrivée des Sieurs de Beaudiné & de Renty. On les avoit laissés à la Rochelle avec le Comte de la Rochefoucault; mais ennuyés de ne rien faire, ils se mirent en chemin, vinrent à Angoulême & dans le Limousin, passerent la Dordogne à Saint-Ange, malgré d'Escars de la Vauguyon & Pompadour, qui les harceloient sans cesse, gagnerent la ville d'Acier, où ils passerent le Lot, vinrent à Montauban, & de-là à Castres, sans avoir fait aucune perte. De Piles fut envoyé avec un corps d'élite dans un canton des Pyrénées, où les habitans vivent de brigandage: il avoit ordre de faire des courses dans les montagnes de Sault, dans l'endroit où la montagne descend vers la mer en pente douce, & de ravager le Roussillon. C'est de-là que vint, pendant la premiére guerre civile, ce Pierre de Loubiac avec ses Perrinats: (c'est ainsi qu'on appelle ces Arquebusiers montagnards, à cause de l'espece d'arquebuse dont ils se servent.) Guillaume de Joyeuse étant alors occupé aux siéges de Montpellier & de Limoux, Loubiac vint le joindre, comme je l'ai dit ci-devant. Entre ces habitans, qui sont divisés en factions & qui font publiquement le métier de brigans, il y en eut qui vinrent en bon équipage & bien armés, offrir leurs services aux deux Princes, quoiqu'ils ne fussent pas de leur Religion: ils avoient à leur tête Claude de Levy Seigneur d'Odoux, de l'illustre famille des Comtes de Mirepoix, & le Baron d'Ossun; mais on les remercia sur les remontrances de Coligny, qui représenta que ces gens, accoûtumés à combattre dans des montagnes & dans des lieux impraticables, ne réüssiroient pas dans les plaines; une raison plus forte, c'est qu'il craignoit qu'à leur exemple l'amour des brigandages ne se communiquât aux troupes, qui n'y sont déja que trop portées. On en choisit seulement quelques-uns des mieux faits & des plus agiles, que les Princes incorporerent dans leurs Gardes, de peur que si on les mettoit dans les regimens, ils ne debauchassent les autres soldats.

L'ar-

(1) Ou *S. Julio de Capougras.*

Nouvelles propositions de paix.

L'armée ayant marché à Montreal, éloigné seulement de trois lieuës de Carcassonne, le trouva abandonné. Ce fut-là que Biron & Teligny vinrent trouver les Princes, avec les ordres du Roi pour traiter de la paix, & avec des lettres particulieres du Roi, de la Reine & du Duc d'Anjou, remplies de témoignages d'amitié pour Coligny, à qui elles étoient addressées, parce qu'on le regardoit comme le Chef de tout le parti Protestant. Après qu'ils eurent exposé leur commission, de Pons de la Case répondit au nom des Confédérés, qu'ils rendoient graces au Dieu tout-puissant, qui avoit enfin incliné tous les cœurs à la paix; qu'après Dieu ils remercioient le Roi, leur Prince & leur légitime maître, des marques de bonté qu'il vouloit bien leur donner: qu'ils le supplioient très-humblement de trouver bon qu'ils joüissent de la liberté de conscience, qui ne seroit jamais entiere, si on ne leur accordoit l'exercice public de leur Religion; qu'ils espéroient obtenir de S. M. une chose si conforme à la raison & à la pieté: que sans cela ils se rendroient coupables envers Dieu d'une apostasie affreuse, & seroient justement regardés de tout le monde comme des gens détestables; que le Roi même ne pourroit jamais prendre de confiance en eux, s'ils venoient à manquer de fidélité à Dieu, & à préférer des commodités passageres à ce qu'ils devoient à leur Religion. Qu'on ne devoit point leur imputer les suites funestes de cette guerre; que c'étoit malgré eux, qu'ils avoient pris les armes; qu'ils étoient tous prêts de les mettre bas, dès qu'on leur offriroit la paix à des conditions qui mettroient en sûreté, & la gloire de Dieu, & la tranquillité publique. Qu'au reste ils étoient très-obligés à Biron, & qu'ils comptoient d'autant plus sur son zèle pour le Roi & pour l'Etat, & sur sa bonne volonté pour eux, qu'ils connoissoient son courage, dont ils n'avoient que trop souvent fait l'expérience dans cette guerre: qu'ils le supplioient de leur continuer ces sentimens d'amitié, & de montrer autant d'équité & de modération en traitant la paix, qu'il avoit jusqu'alors montré de courage & de vivacité dans les combats. C'est ainsi qu'on répondit à Biron. Le Prince de Navarre & Coligny lui donnerent des lettres pour le Roi, pour la Reine & pour le Duc d'Anjou, par lesquelles ils protestoient, qu'ils souhaitoient ardemment la paix; mais qu'ils ne pouvoient y entendre, à moins qu'on ne leur accordât l'exercice public de leur Religion, parce qu'ils ne pouvoient & ne vouloient rien faire qui blessât leur conscience.

Dès que de Biron fut parti, on envoya au Roi, comme on en étoit convenu, le Sieur de Teligny, le Sieur de Beauvoir la Nocle, & Brodeau Seigneur de la Chassetiere, Secretaire du Prince de Navarre: ils partirent de Montreal le 23. de Mars pour se rendre à Château-Briand, où étoit la Cour.

Marche & exploits de l'armée Protestante.

Pendant ce tems-là l'armée des Protestans ayant marché le long de l'Aude, s'arrêta près de Narbonne, & jetta la terreur dans le païs d'alentour. Ceux de Carcassonne, craignant pour les fauxbourgs qui sont entre la haute- & la basse-ville, dont ils sont separés par la riviere d'Aude, & que la prise des fauxbourgs ne fît naître aux ennemis l'envie de se saisir de l'une ou de l'autre de ces villes, par la facilité qu'ils y trouveroient, prirent le parti

CHARLES IX. 1570.

ti d'y mettre le feu, & de réduire en cendre de très-beaux monafteres de Mendians, pour ôter aux ennemis le moyen de s'en fervir. L'armée confédérée prit Cafau, près de Narbonne, & s'avança jufqu'à Montpellier. La Louë, Maréchal de camp, & la Guitiniere, avoient leur quartier à Lucare, qui n'eft éloigné que d'une lieuë de Montpellier. Les troupes avoient befoin de repos; & la Louë lui-même, très-fatigué des marches qu'on avoit faites les jours précedens, fe mit au lit. Guitiniere faifoit le guet avec environ cinquante hommes, lorfque fon frere qui commandoit dans la ville avec deux compagnies de Cavalerie & deux cens Arquebufiers, fit une fortie la nuit du 31. de Mars, le chargea vigoureufement, diffipa ce qu'il avoit de gens, & tua la Louë & tout fon monde avec lui, fans qu'il en échapât un feul. Ainfi finit ce Capitaine fameux qui avoit tant de fois furpris les ennemis, & qui, par fes grands fervices, avoit mérité la charge de Maréchal de camp général dans l'armée confédérée.

Mort de la Loue.

Dans la crainte que les troupes du Roi ne fiffent quelque indigne traitement à fon corps, on le porta à Colombiers, qui eft un château très-fort, & on l'y enterra. Antoine de Clermont Marquis de Rénel vengea en quelque forte fa mort; car il mit en fuite ceux qui l'avoient tué, & les obligea de fe fauver dans la ville. L'armée des Princes marcha de-là à Lunel, qu'elle attaqua avec beaucoup de vigueur & d'opiniâtreté; mais cependant fans le pouvoir prendre. Elle ne fut pas plus heureufe à Emargues, château apartenant à d'Acier, défendu par deux compagnies d'Infanterie; mais elle prit, ou par force, ou par compofition, la Marguerite, Saint-Ambroife, Saint-Juft & Saint-Privat, petites places de peu d'importance: elle paffa enfuite près d'Uzès, & vint fe rafraîchir pendant quelque tems à Nîmes. Les curieux allerent vifiter ce fameux pont conftruit fur le Gardon, qui paffe à Saint-Privat: ce grand ouvrage qui coûta des fommes immenfes, fut fait par les Romains pour joindre deux montagnes par trois rangs d'arcades bâties les unes fur les autres, afin de conduire à Nîmes une fontaine qui étoit fur l'une de ces montagnes. Au fortir de Nîmes, les Proteftans prirent Sainte-Marie, & Mansfeld (1) s'empara de la Vaccaire, auprès d'Aleth; ils marcherent enfuite, le Rhône à leur droite, par Bagnols, le Pont S. Efprit, Saint-Julien & Saint-Juft; ils pafferent le Chofon, qui fepare le Languedoc du Vivarais, entrerent dans cette derniere Province, pafferent la riviere qui baigne les murs d'Aubenas, & laifferent Poyet, Dauphinois (2), pour commander dans la place. S. Montan fut emporté d'emblée; mais pendant que leur avant-garde marchoit entre le bourg Saint-Andiol & Viviers, une partie de la garnifon d'Avignon tomba fur l'Infanterie de la Motte-Pujols & du Vicomte Paulin, qui faifoient l'arriere-garde, & leur tua beaucoup de monde. Cet accident les engagea à changer leur maniere de marcher & de camper: car auparavant l'Infanterie avoit fes poftes d'un côté, & la Cavalerie de l'autre; mais leurs pertes leur apprirent à mêler ces deux corps, afin que dans les marches.

La Garnifon d'Avignon défait l'arriere-garde de l'armée des Princes.

(1) Wolrad.

(2) Poyet n'étoit pas de Dauphiné, mais du haut-Vivarais. GASPARD LAURENT.

chés qu'ils faisoient par des lieux difficiles & presque impraticables, ils pûssent s'entre-secourir. Ils résolurent en cet endroit d'envoyer leur artillerie de l'autre côté du Rhône, parce qu'il étoit très-difficile de la mener le long de la rive où ils étoient. Louis de Nassau, qui avoit le plus d'autorité dans l'armée après Coligny, fut détaché avec une partie de la Cavalerie, pour garder l'autre bord pendant qu'on feroit passer le canon. Lorsqu'il fut passé, Saint-Andiol qui commandoit dans le bourg de ce nom, en étant sorti avec un détachement de bonnes troupes, mit en déroute ceux qui gardoient le canon, & emmena au bourg Saint-Andiol les chariots chargés de poudre & de boulets : & voyant que les secours des Protestans n'arrivoient point, parce que leurs quartiers étoient fort éloignés, à cause de l'incommodité des lieux, il voulut aussi emmener le canon (1) : mais Saint-Jean, frere du Comte de Montgomery, y étant accouru avec quelques gens ramassés à la hâte, & ayant été suivi par ce Seigneur & par un troisiéme frere qu'ils avoient, il se donna un rude combat, où Saint-Andiol fut tué, & les deux freres de Montgomery blessés; le canon fut repris, mais la poudre & les boulets, qui étoient déja dans le bourg, furent perdus.

Lorsque l'artillerie fut de l'autre côté, on investit Montelimard, ville de Dauphiné située près des bords du Rhône : mais le soldat fatigué d'une si longue & si difficile marche, montroit peu d'ardeur. Coligny résolut de quitter ce païs, & de s'avancer vers la Charité. Dans ce dessein il mit dans le château de Granes, place très-forte, dont les Protestans s'étoient rendus maîtres depuis peu de tems (2), tout le canon qu'il avoit de l'autre côté du Rhône; il en laissa une autre partie au Pousin (3), petite ville du Vivarais, bâtie au pied d'une montagne dans un lieu très-avantageux, avec de bonnes murailles & un bon château sur la montagne : elle est vis-à-vis de Loriol, qui est de l'autre côté du Rhône dans le Dauphiné.

Simiane fait semblant de vouloir assiéger le Pousin.

Lorsque l'armée des Protestans se fut retirée, Bertrand de Simiane de Gordes, Gouverneur du Dauphiné, arma quatre barques couvertes, & les posta devant le Pousin, comme s'il eût eu dessein de l'assiéger; mais il vouloit seulement empêcher que les troupes qui y étoient ne passassent le Rhône, & ne fissent des courses dans son gouvernement. Ces barques alloient & venoient sur la riviere, afin d'arrêter tout ce qui passeroit d'un bord à l'autre. Montbrun, qui étoit venu au Pousin (4) avec Saint-Romain,

(1) Mais sa marche fut si lente, que Brunet & Royer, Chefs d'une troupe d'élite, eurent le tems de le joindre & de reprendre le canon : ils le perdirent derechef, ayant été aussi-tôt attaqués par un autre corps de troupes détachées de Saint-Andiol. Les Royalistes s'approchoient déja du bourg; mais Saint-Jean &c. *Edit de Drouart in f.*

(2) Ce château est sur la rive du Rhône entre Viviers & le Pont Saint-Esprit.

(3) Cette ville est un peu au dessous de Viviers.

(4) Je dirai, sans hésiter, que le récit de ce que firent Montbrun & les troupes de Dauphiné après la bâtaille de Moncontour, lorsqu'ils furent retournés dans le Languedoc & le Vivarais, est tout-à-fait confus. J'étois à Privas, lorsque Montbrun y arriva au commencement de 1570. Il avoit avec lui la meilleure Noblesse de Dauphiné, tous gens

CHARLES IX. 1570.

main, Mirabel & Saint-Ange, eut ordre de passer le Rhône pour aller faire à cheval ; c'étoient les Sieurs de Mirabel, Lesdiguieres, alors âgé de vingt huit à trente ans, Cugy, Quintel, Pantaile & Piegros, d'autres Gentilshommes de Gap, & Gouvernet & du Poët, qui s'arrêterent au Pousin avec Montbrun. Le reste demeura à Privas, en attendant qu'ils pussent repasser le Rhône, & que le grand froid fût adouci. Pendant leur sejour au Pousin, ils bâtirent à l'opposite du Dauphiné, pour assûrer le passage du fleuve, un fort semblable à celui que Mouvans avoit elevé deux ans auparavant à l'opposite de Bais. Saint-Ange en fut le premier Gouverneur, & ensuite Pipet, de la famille du Chevalier Bayard. L'un & l'autre furent tués dans cette forteresse, en la défendant.

C'est à tort que M. de Thou appelle, Allobroges ou Savoyards, Montbrun & la Noblesse de Dauphiné ; l'on n'ignore pas que les peuples que César appelle Allobroges, habitoient le païs qui est entre le lac de Geneve, & la riviere d'Isere, entre les Alpes & le Rhône : ceux du bas-Dauphiné, d'où étoit Montbrun, doivent donc être plutôt regardés, comme faisant partie des peuples renfermés dans l'étenduë de la Provence, telle qu'elle étoit du tems des Romains.

En 1570. (ce qu'il ne faut pas omettre dans le récit des évenemens de ce tems-là) Montbrun vint à Nimes, après la bataille de Moncontour ; ensuite la ville de Nimes ayant été prise, il alla à Albenas, à Privas, & au Pousin, fit passer le Rhône à ses troupes, bâttit de Gordes dans la plaine, à l'opposite du Pousin, mais il ne se rendit pas maître de Loriol ; & ayant été blessé à la jambe, il fut rapporté au Pousin. Saint-Romain ayant pris la conduite des troupes en Dauphiné, les mena dans les montagnes ; il fortifia Granes, petite ville à un mille de Loriol. Valavoire, qui commandoit dans cette place, soutint un rude siége contre de Gordes, Gouverneur de la Province, & le repoussa. On ne trouve dans les Historiens aucune trace de ce siége, cependant si mémorable. De Gordes assiégeant le fort, bâti à l'opposite du Pousin, avoit fait avancer quatre frégates, qui resterent en présence, jusqu'à l'arrivée du Comte Louis de Nassau avec son frere le Prince Henri son cadet. Le Comte menoit l'avant-garde de l'armée des Princes, c'est-à-dire du Roi de Navarre & du Prince de Condé ; il vint de Nimes à Albenas, avec environ sept cens chevaux. Il amena de cette derniere place deux canons, qu'il fit conduire difficilement & par des chemins escarpés à Privas, & au Pousin. A la premiere décharge, il y eut une frégate de fracassée, les autres leverent l'ancre, & se laisserent aller au fil de l'eau : le Comte de Nassau s'étant avancé avec son Infanterie, composée la plus grande partie de soldats du Vivarais, commandés par Collante, dont la fille unique épousa dans la suite le brave & fameux Chambard, s'empara de la ville de Loriol avec ses cornettes Allemandes, & s'approcha de Montelimart, pour en faire le siége. Il ne réussit pas dans cette derniere entreprise, à cause de la mort de Collante, qui fut tué par Beaufort, Gentilhomme de Dauphiné, à l'occasion d'une querelle au sujet de leur grade.

Sur ces entrefaites, le Roi de Navarre & le Prince de Condé quitterent Nîmes, pour aller à Privas, où ils s'arrêterent pendant quinze jours. Ils étoient sortis d'Albenas, lorsque j'eus l'honneur de les voir : ils avoient avec eux Wolrad Comte de Mansfeld, le vieux Genlis, & le Vicomte de Bonneguise, quelques cornettes de Cavalerie, leurs compagnies des Gardes, & d'autres Gentilshommes de la premiere distinction. L'Amiral, & le Comte de Montgomery étant de leur côté partis de Nimes, prirent sur la droite du chemin qui conduit au Rhône, & se rendirent à Bais & au Pousin. L'Infanterie étoit commandée par Rovere, par Daillan, de Piles, & autres. L'Amiral se retira à Volte, ville avec une citadelle qui apartient au Comte de Vantadour, & éloignée d'une heure de chemin du Pousin, en tirant vers Lyon. Il y fut malade pendant douze ou quinze jours : Sa santé étant rétablie, le Prince de Condé & le Roi de Navarre se joignirent à lui.

Le Comte de Nassau quitta le Dauphiné, passa le Rhône une seconde fois, & joignit les Princes & l'Amiral à Saint-Etienne en Forez, d'où ils entrerent dans la Bourgogne. Après leur départ, de Gordes mit le siége devant Loriol, où commandoit Mirabel, Gentilhomme de Dauphiné. Celui-ci fit une vigoureuse résistance, & répoussa trois ou quatre assauts malgré la largeur des bréches que l'artillerie avoit faites. La paix qui survint fit lever le siége. GASPARD LAURENT.

re des recruës de Fantassins, dont l'armée des Protestans avoit grand besoin. Car outre que les maladies en avoient fait perir beaucoup, la plûpart de ceux qu'ils avoient laissés en différens endroits dans ces marches difficiles qu'ils venoient de faire, s'étoient débandés, ensorte qu'il étoit d'une nécessité absoluë de se hâter de faire des levées pour recruter les regimens. Dans ce besoin Montbrun résolut d'aller au-delà du Rhône: & afin de pouvoir passer ce fleuve & descendre à terre sans péril, il construisit à la hâte un fort quarré, où il mit quarante soldats choisis avec de longues arquebuses, pour faire un feu continuel sur les bâtimens de Simiane qui croisoient en cet endroit, & les empêcher d'attaquer les troupes à mesure qu'elles passeroient. Saint-Ange, qui entendoit les fortifications, eut ordre de passer des premiers avec la compagnie de Cavalerie de Montbrun, & celle de Saint-Romain, commandée par Lussan, Gentilhomme de Languedoc, son Lieutenant. Il eut soin de prendre avec lui des pionniers & des instrumens à remuer la terre, & dès qu'il fut sur l'autre rive, il commença à bâtir un peu au-dessous de Loriol, un nouveau fort vis-à-vis du premier, & construit de même. Ce fort étoit déja à la moitié de sa hauteur, lorsque Simiane, qui jusques-là n'avoit rien voulu croire du passage de Montbrun, & qui à force de temporiser lui avoit donné le tems de se fortifier sur cette rive, se mit enfin en mouvement avec sa compagnie de cinquante Gendarmes, cent Chevaux-légers & environ deux cens Arquebusiers, & vint en diligence attaquer Montbrun. Saint-Romain, qui étoit resté au Pousin pour attendre l'evenement, ayant vû arriver les troupes du Roi, mit au haut du château le signal convenu pour avertir Montbrun de leur marche. Dès que ce dernier vit le signal, il se prépara au combat, & pour le faire avec plus d'avantage, il envoya le Capitaine Piégros se saisir d'une saussaye, & d'un bois touffu qui étoit sur la gauche, pour tirer en flanc sur les ennemis, dès qu'ils seroient à la portée de l'arquebuse; ce qui fit un grand effet: car du Rousset, Lieutenant de Simiane, marchant droit à Montbrun, qui l'attendoit de pied ferme devant son fort, tomba dans cette embuscade, & fut mis en désordre avec quelque perte. Gordes, qui le suivoit, ayant voulu rétablir le combat, fut renversé lui-même par les premiers qui fuyoient sans ordre. Du Rousset y fut fait prisonnier, Guifrey de Boutieres, fils de ce fameux Boutieres qui s'acquit tant de gloire au combat de Carignan, y fut tué avec soixante soldats. Gordes eut assez de peine à se tirer du danger par la vitesse d'un cheval qu'un page lui donna fort à propos, car le sien étoit rendu, & il se sauva à Crest. Après cette deroute, Loriol ouvrit ses portes à Montbrun. On travailla aussitôt à le mettre en état de défense, aussi-bien que le fort Saint-Ange, ainsi appellé du nom de l'Ingenieur qui venoit de le construire. Montbrun fut blessé dans ce choc, & y perdit environ vingt hommes: sa blessure l'obligea de repasser au Pousin, pour s'y faire panser avec plus de tranquillité. Saint-Romain alla prendre sa place de l'autre côté du Rhône pour faire des levées dans les Evêchés de Gap & de Die.

Montbrun passe le Rhône, & defait Simiane.

De Gordes, voulant réparer sa faute, assembla douze compagnies d'Infanterie & un corps considerable de Cavalerie, pour empêcher les ennemis d'ache-

Entreprise de Simiane

CHARLES IX. 1570. d'achever le fort Saint-Ange qui n'étoit qu'à moitié construit. De Coligny, informé de leur dessein, & jugeant que non seulement il lui seroit honteux d'abandonner ses gens, mais que s'il les abandonnoit, il ne devoit plus compter sur les recrûës qu'il espéroit de ce païs-là, détacha Louis de Nassau avec quatorze cornettes de Cavalerie & un bon corps d'Infanterie, pour obliger les troupes du Roi à se retirer. De Nassau ayant pris une coulevrine à Aubenas, la fit passer à force de bras par des rochers impraticables, & arriva en diligence auprès du fort, où il n'y avoit que six vingt hommes de garnison. Les troupes du Roi l'avoient déja investi de toutes parts, & fait des lignes tout au tour; & Saintonge y avoit été tué. Outre une batterie de deux piéces de canon que les ennemis avoient placée sur une hauteur, & d'où ils faisoient un feu terrible sur le fort, ils avoient sur la riviere deux barques qui le battoient d'un autre côté. Dans cette extrêmité Nassau prit un parti qu'il crut absolument nécessaire; entre ses Gendarmes il en choisit six vingt des plus braves, & leur ordonna de passer sous le feu des barques, de marcher droit au retranchement des ennemis, & de les attaquer, pour tâcher de les mettre en désordre. Ils traînerent avec eux la coulevrine dont je viens de parler; avec d'autres petites piéces, & en ayant tiré quelques volées aux barques qui étoient sur le Rhône, ils les obligerent à s'éloigner; en même tems ils s'avancerent vers les lignes. Les ennemis craignant qu'ils ne fussent suivis d'un corps considerable de troupes, prirent l'épouvante, & sans attendre que l'ennemi vînt à eux, ils enleverent toutes leurs provisions, & se retirerent. Après la levée du siége, les Protestans mirent dans ce poste le Capitaine Pipet, avec une bonne garnison & deux coulevrines. Ce Commandant rendit depuis de grands services, tant pour assurer ce passage, que pour d'autres entreprises. Bolac, Brossai (1), & Saint-Ravy étoient allés à Donzere pour faire rafraîchir leurs troupes; mais ils y furent surpris la nuit même, & taillés en piéces par la garnison de Pierrelate, petite place du voisinage: tous leurs drapeaux furent enlevés par les ennemis, & Brossai, qui quelque tems auparavant avoit défait un détachement d'Italiens sortis de Pierrelate, fut pris lui-même en cette rencontre, & conduit à Orange.

sur le fort Saint-Ange.

Nassau le contraint de se retirer.

Il y avoit de l'autre côté du Rhône dans le Vivarais, une tour gardée par quelques soldats de la garnison de Salevas: les Protestans la prirent par ruse. Voici comment la chose se passa: ils firent habiller quatre jeunes garçons en femmes, & les envoyerent à la tour sous prétexte d'y faire moudre du blé: lorsqu'ils y furent entrés, ils se jetterent sur les soldats qui étoient au corps-de-garde, les tuerent & se rendirent maîtres de la tour. Les Princes avoient penétré dans le Forez, & s'étoient rendus dès le 26. de Mai à Saint-Etienne, qui avoit été surpris par Colombieres. D'Urfé, Gouverneur de la Province, ayant été informé de leur arrivée, prend avec lui les compagnies de Cavalerie de Morron & de la

(1) Lisez. & *Brossai de St. Grave.* C'est ainsi que le nomme la Popeliniere l. 22. p. 176. *Editeur Anglois.*

la Valette, avec six compagnies d'Infanterie, & se jetta dans Montbrison, qui est aujourd'hui la capitale du païs. De Coligny de son côté ayant détaché Saint-Jean, frere de Montgomery, pour aller se saisir du pont de Saint-Rambert, qui est sur la Loire, dans un endroit où elle ne porte pas encore bateau, tomba dans une maladie fâcheuse, & fut en grand danger: cependant après trois saignées que les Médecins lui firent faire très-à-propos, il recouvra la santé. L'armée confédérée fut dans une terrible inquiétude tant que sa maladie dura: car la vie & la prudence de ce grand homme étoient presque son unique ressource, & l'on ne peut douter qu'elle n'eût été dans un grand péril si la mort l'eût enlevé. Le seul homme qui pût le remplacer dans le commandement général, étoit le Comte Louis de Nassau, & l'on peut dire que du côté de la naissance & de la valeur, il n'y avoit personne qui en fût plus digne; mais il étoit fort inférieur à Coligny du côté de l'expérience, de la conduite & de la modération; d'ailleurs il s'en faloit beaucoup qu'il n'eût une aussi grande autorité que lui dans ce parti, & l'on peut dire que toutes ces qualités n'étoient pas moins nécessaires pour le soutenir que les vertus militaires. A mesure que sa santé se rétablissoit, son parti sembloit reprendre des forces nouvelles. Pendant qu'il étoit en Forez, de Biron & Henri de Mesmes y vinrent de la part du Roi pour faire quelques propositions d'accommodement: mais ils s'en retournerent sans avoir rien conclu: on ne voulut pas même leur accorder une tréve, en attendant la conclusion de la paix; on leur donna seulement quelque espérance qu'on enverroit incessamment des députés à la Cour pour en traiter. Coligny au fond étoit persuadé, que jamais les Ministres & tous ceux qui approchoient du Roi n'y penseroient sérieusement, tant que la guerre se feroit dans les Provinces éloignées de la Cour & de Paris; que c'étoit donc-là qu'il faloit la porter, afin que le peuple, fatigué des incommodités qu'elle entraîne, commençât à la détester & à desirer la paix, & que ceux qui cherchoient à gagner son amitié, pendant que la guerre se faisoit loin de lui, fussent obligés, pour lui plaire, d'entrer dans les mêmes vûës.

Charles IX. 1570.

Maladie dangereuse de Coligny à Pont-Saint-Rambert.

Il y avoit alors autour de Geneve un corps de quatre cens chevaux, & de huit cens Arquebusiers, tous François fugitifs, ramassés de tous côtés. Il étoit important aux Protestans que ces troupes joignissent leur armée: pour leur en faciliter le moyen, ils descendirent en Bourgogne, & écrivirent à Briquemaut, qui faisoit la guerre auprès de la Charité, de venir le plus promptement qu'il pourroit joindre les Princes avec les troupes qu'il commandoit. Il se mit aussi-tôt en chemin avec sa compagnie de Cavalerie, celles de Chaumont-Guitry, de Clermont l'aîné, de la Mossoniere, du Tremblai, & des Essars, & huit compagnies d'Arquebusiers. Il traversa le Nivernois, s'empara de Saint-Léonard, qui avoit été démantelé dans la premiere guerre civile, & après avoir donné une vingtaine de jours à ses troupes pour se refaire de leurs fatigues, il entra dans les montagnes du Morvant, força Tisy en Charolois, fit planter des échelles à la ville de Laye en Beaujolois, & la prit par composition; delà il marcha vers Cherlieu, où il y a une Abbaye fameuse, & tenta envain

Les Princes descendent en Bourgogne.

Charles IX. 1570.

vain de s'en emparer. Les Princes pendant ce tems-là ayant laissé Saint-Etienne, prirent leur marche par Feurs, par Saint-Saphorin & par Roanne, & étant venus camper près de Clugny, ils sommerent la place: mais comme il lui vint du secours de la ville de Mâcon elle refusa de leur ouvrir les portes. Les Princes continuerent leur marche par Saint-Léonard, place voisine de Châlons-sur-Saône, & arriverent à Arnai-le-Duc, qu'ils prirent, parce qu'ils y arriverent avant qu'on eût rien sçû de leur marche.

La Cour envoye le Maréchal de Cossé contre eux.

Les Ministres du Roi, voyant quel étoit le dessein des Protestans, firent mettre sur pied une grande armée pour en empêcher l'exécution. On en donna le commandement général au Maréchal de Cossé (1), homme également prudent & brave. La Reine lui recommanda sur-tout d'empêcher que l'armée des Princes n'approchât de Paris, de s'opposer à tous les efforts qu'ils feroient pour cela, & de leur donner bataille, s'il trouvoit jour à le faire avec avantage. Le Maréchal de Cossé se rendit d'abord à Orleans, dont il étoit Gouverneur, donna ordre aux garnisons des places qui étoient sur sa route, de le joindre, entra dans le Berry & de-là dans le Nivernois, & le 17. de Juin il passa la Loire à Dezize, d'où il vint camper à Autun en Bourgogne, puis à Sols, & de-là au Mont Saint-Jean; & enfin le 25. de Juin il parut à la vûë des ennemis. En arrivant, il commença par se saisir d'une colline assez étenduë, & couverte de bois taillis entrecoupés de hayes, d'où l'on descendoit par une pente douce dans une vallée, qui separoit cette colline d'une autre qui étoit vis-à-vis, & sur laquelle l'armée des Protestans étoit campée.

Bataille d'Arnai-le-Duc.

Il y avoit dans l'armée du Maréchal quatre mille Suisses, six mille Fantassins François, trois mille chevaux, tant François qu'Allemans & Italiens, & douze piéces de canon. Voici quel étoit l'ordre de bataille. La première ligne étoit appuyée au Mont Saint-Jean & au château de Clomo, & couverte à sa gauche par les Gendarmes, qui occupoient un long terrein. Il avoit placé plus loin un corps d'Arquebusiers, couvert par les bois: derriere eux & sur leur droite étoit rangée la Cavalerie. Sa bataille s'étendoit sur la droite du côté d'Arnai; c'étoit l'endroit de la colline le plus roide & le plus difficile à descendre. Il y avoit posté ses Suisses & quelques Allemans, qui après la déroute de Moncontour avoient rendu les armes, & pris parti dans les troupes du Roi. Il avoit fait placer deux batteries si avantageusement, qu'elles incommodoient extrêmement les Confédérés. Leur armée n'étoit composée que de deux mille cinq cens Arquebusiers; c'étoit tout ce qui leur restoit d'Infanterie, excepté quelques recrûës peu nombreuses qui leur étoient venuës depuis peu de Dauphiné; le reste étoit péri par les maladies & par les autres accidens de la guerre, ou s'étoit débandé par l'ennui de la faire si loin de leurs païs. Ces recrûës nouvelles étoient commandées par le Sieur de Saint-Jean, frere de Montgomery, par Briquemaut le jeune, par de Rouvrai & par Mossoniere. Comme elles avoient eu à marcher par des chemins très-difficiles &

(1) Artus.

& environnés d'ennemis, on leur avoit permis, pour les soulager, d'avoir des chevaux, dans la pensée qu'elles en seroient plus en état de combattre, s'il étoit nécessaire de le faire: mais cet exemple fut pernicieux par la suite; car dans le relâchement où tomba depuis la discipline militaire, l'Infanterie se donna la liberté d'avoir des chevaux, non plus pour le besoin, mais pour faire des courses loin du camp, & piller le païs. Leur Cavalerie n'étoit composée que de deux mille hommes, dont mille étoient des Gentilshommes François très-bien équipés, & les mille autres étoient le reste de dix huit compagnies Allemandes, fort mal armées; parce qu'en perdant leurs bagages, les uns avoient aussi perdu leurs armes, & que les autres, fatigués de leurs poids dans une si longue marche, les avoient jettées. Ils avoient laissé leur artillerie en Dauphiné; ce qui donna la hardiesse aux païsans de les suivre, & de les harceler sans cesse dans leur marche: ils avoient fait depuis huit mois plus de quatre cens lieuës. C'est avec ces troupes que les Princes sortirent d'Arnai, pour se poster sur la colline opposée à celle qu'occupoit l'armée du Roi. Leur champ de bataille étoit moins long que celui du Maréchal de Cossé, mais plus large & plus coupé de vallons, qui les mettoient à couvert du canon des ennemis. Il y avoit entre les deux armées une vallée coupée par deux étangs d'eau vive, qui se réunissoient en s'écoulant. Saint-Jean se posta au retranchement que les Protestans avoient fait sur l'étang qui étoit le plus près d'eux, & Rouvrai, avec quatre cens Arquebusiers, dans le moulin qui étoit en face de la ville. Nassau menoit la première ligne, sous le Prince de Navarre, & le Marquis de Rênel la seconde, sous le Prince de Condé. Les mille chevaux François se partagerent en six troupes; on n'en fit pas davantage, parce que l'expérience avoit appris, qu'il y avoit moins de danger à combattre serré, qu'à occuper un grand terrein. Les Princes voulurent se trouver au combat, pour encourager les troupes par leur présence. Coligny commandoit la troisième ligne, & les trois qui restoient, avoient pour Commandans Montgomery, Genlis (1) & Briquemaut (2). Wolrad de Mansfeld avoit partagé de même sa Cavalerie Allemande. Il y avoit entre les deux collines une petite hauteur qui s'abaissoit insensiblement; le haut étoit couvert de grands arbres fort élevés, & en bas, c'étoit un bois taillis. Comme ni l'une ni l'autre armée ne s'étoit emparée de cette colline, elle sembloit réservée pour être le prix du vainqueur.

CHARLES IX. 1570.

Les troupes du Roi commencerent l'action par tenter le passage du ruisseau qui separoit les deux camps; mais après un combat opiniâtre de sept heures, où leurs troupes fatiguées furent sans cesse rélevées par des gens frais, ils furent obligés de se retirer avec perte. Ils envoyerent ensuite des troupes pour chasser Saint-Jean du retranchement qui étoit sur l'étang, & donnerent ordre à la Valette de les soutenir. Ce détachement ayant passé le ruisseau, & forcé la tête du retranchement, se trouva exposé

(1) Jean d'Hangest.

(2) François.

CHARLES IX. 1570. posé au feu des Arquebusiers de Saint-Jean, qui le voyoient en flanc; & après une perte considerable, il commença à plier. La Valette étant accouru à leur secours, arrêta leur fuite. Mais de Piles, envoyé par Coligny, & suivi par Montgomery, eut bientôt rétabli le combat. Rouvrai, qui gardoit le chemin qui conduisoit à la ville, fut attaqué dans le même tems. Coligny, appréhendant qu'il ne fût forcé, & que les ennemis, maîtres de la place, où il n'étoit point resté de troupes, ne vinssent ensuite les prendre par derriere & les enfermer comme dans des toiles, dont il auroit été presque impossible de se sauver, détacha Rênel avec une bonne troupe pour soutenir Rouvrai, qui avoit grand besoin de ce secours. L'arrivée de Rênel arrêta l'impétuosité des Catholiques, & rétablit le combat. Dans le même tems Montgomery & Briquemaut descendirent dans la vallée, où une partie de l'armée du Roi étoit déja: le combat y fut très-vif de part & d'autre. Strozzi & la Châtre s'y comporterent avec beaucoup de valeur: mais enfin ayant été repoussés, & obligés de repasser le ruisseau, ils se retirerent à leur gros, qui commençoit à s'ébranler. Les Suisses & la Cavalerie Allemande, qui le couvroient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ne firent aucun mouvement pendant tout ce tems-là, & furent simples spectateurs. Bellegarde, Capitaine de Cavalerie, fut tué dans l'action, & les Protestans firent beaucoup de prisonniers. De leur côté ils perdirent Deschamps, Enseigne de Colombieres. Clermont l'aîné, & les Capitaines Jamez & Brunet, furent blessés; mais le premier le fut dangereusement. De Moneins, Lieutenant de l'Infanterie Françoise, poursuivant avec trop d'ardeur les troupes du Roi qui se retiroient, fut enveloppé, & pris par un corps d'Italiens qui retournoient au combat. Les Protestans qui étoient demeurés sur la colline avec la Cavalerie Allemande, descendirent alors dans la plaine, & se mirent en devoir de passer le ruisseau: mais comme ils étoient en petit nombre, Coligny les arrêta, quoiqu'il connût leur valeur. Cossé donna ordre à son Infanterie de faire un feu continuel sur eux; ce qui les incommoda beaucoup: car comme ils étoient fort serrés, presque tous les coups portoient. Pour y remedier, sans en venir à un combat général, que le Maréchal tâchoit d'engager, Coligny leur envoya ordre de reculer peu-à-peu; & pour leur en faciliter le moyen, il fit un détachement de soldats choisis du regiment de Saint-Jean, pour tenir les Catholiques en respect. La journée se passa ainsi. Le lendemain les deux armées reparurent au même endroit, & dans le même ordre de bataille: mais après quelques volées de canon, elles se retirerent sans combat, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Les deux Généraux, instruits par l'essai qu'ils avoient fait la veille, jugerent que celui qui voudroit attaquer l'autre dans son poste, ne pourroit le faire sans s'exposer à être battu.

Les Princes se rendent à la Charité-sur Loire. Les Princes ayant marché en diligence par Autun, Moulins-Engilbert (1), Dampierre & Châteauneuf vinrent en quatre jours de marche, se poster

(1) Ce n'est pas Moulins en Bourbonnois; c'est une petite ville du Nivernois, qu'on appelle *Moulins-Engilbert.*

poster entre la Charité, Sancerre, Antrain (1) & Vezelai, toutes places qui tenoient pour eux. La Valette les poursuivit: mais comme ils marchoient sans bagages, il lui fut impossible de les joindre. Lorsqu'ils furent à la Charité, Coligny, qui étoit las de la guerre, leur conseilla d'envoyer au Roi des députés: on choisit pour cela Teligny, Beauvoir la Nocle, Arnaud de Cavagnes, Conseiller au Parlement de Toulouse, & la Chassetiere, Secretaire du Prince de Navarre. Ils partirent le 7. de Juillet, & se rendirent à la Cour avec plein pouvoir pour traiter.

Tréve de dix jours.

Cependant ils préparerent trois coulevrines & cinq mortiers, avec des piéces de campagne pour quelque entreprise; mais on n'en fit aucun usage, parce que l'on fit une tréve, qui devoit commencer le 14. de Juillet, & finir dix jours après; & l'on convint de ne faire aucune hostilité pendant tout ce tems-là. Les ôtages furent donnés de part & d'autre, Saint-Remy pour le Roi, & Saint-Simon pour les Princes.

Cependant la guerre se continua dans les païs éloignés. De Gordes investit Loriol, qui avoit ouvert ses portes à Montbrun après la déroute des troupes qui assiégeoient le fort S. Ange. Mirabel étoit dans la place avec deux cens hommes de garnison. De Gordes y fit venir du canon, & lorsqu'il eut renversé la muraille & fait une bréche considerable, il y fit donner l'assaut: mais ses troupes furent repoussées, & la bréche fut réparée. De Gordes ne jugea pas à propos de les ramener à l'assaut, persuadé que la place, qui manquoit de beaucoup de choses, seroit bientôt forcée de se rendre: mais Montbrun, qui étoit dans le château de Granes à deux lieuës de-là, trouva moyen, pendant que la garnison étoit aux mains avec les assiégeans, de faire entrer dans la place cinquante païsans chargés de poudre, de méche & de farine. Autant que ce secours abattit le courage des troupes du Roi, autant il réleva celui des assiégés; de sorte qu'ils garderent ce poste jusqu'à la paix. L'entreprise que les Catholiques firent en même tems sur Corp, dans le diocèse de Gap, n'eut pas un succès plus heureux.

Exploits en Saintonge & en Poitou.

La guerre se faisoit avec beaucoup plus de vivacité dans la Saintonge & dans le Poitou. Puytaillé le jeune assiégea Rochefort, où Menil commandoit au nom de Soubize avec soixante hommes. Il l'avoit investi du côté de la terre, & le Baron de la Garde, qui étoit à l'ancre à l'embouchure de la Charante, le bloquoit du côté de la mer. La Nouë, informé de cette disposition, partit de la Rochelle avec Soubize, quarante Cavaliers choisis, les compagnies des Capitaines la Garde, Normand & Mondin, & se rendit, avant qu'on sçût sa marche, sur le canal qui séparoit les galeres de la ville. Il le passa, partie sur des poutres que l'on jetta en travers, partie à la faveur du reflux de la marée, ses soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; & il jetta une telle épouvante dans le camp des assiégeans, que quelque effort que fit Puytaillé pour les retenir, ils abandonnerent leurs lignes & leurs équipages, & s'enfuïrent. Il y en eut une partie, qui, faute de connoître les lieux, alla se jetter dans les trous des marais

(1) Petite ville entre l'Yonne & la Loire, à quatre ou cinq lieuës de Sancerre.

CHARLES IX. 1570.

marais salans, & qui y périt; les autres gagnerent avec beaucoup de peine le rivage de la mer, où le Baron de la Garde les reçut sur ses galeres. Le moulin qui étoit sur le canal, & qui étoit gardé par Goyonniere, fut attaqué & pris après quelques combats, la garnison s'étant retirée pendant la nuit. Puytaillé, également honteux & piqué, & voulant avoir sa revanche, s'en alla à S. Jean-d'Angely joindre Puygaillard, qui songeoit à bloquer de tous côtes la Rochelle. La Noüe informé de son dessein, se mit en campagne avec des troupes pleines d'ardeur, & fit un détachement pour reconnoître les ennemis. Ses gens s'étant avancés sans précaution, & ayant vû que les Catholiques étoient beaucoup plus forts qu'ils ne s'étoient imaginé, prirent l'épouvante, & s'enfuïrent en desordre vers le gros de leurs gens, à qui ils communiquerent leur frayeur. La Noüe employa inutilement les caresses & les discours pour les rassûrer, tout cela fut inutile; sa troupe se dissipa de côté & d'autre, sans avoir presque vû l'ennemi, & se sauva jusqu'à la Rochelle, comme frappée d'une terreur panique. Ce fut la revanche de la déroute des Catholiques à Rochefort; & la Riviere ayant écrit à la Noüe qu'il étoit satisfait, se retira en Saintonge.

Dessein & entreprise de Puygaillard.

Puygaillard avoit fort envie d'attirer à un combat les Protestans qui étoient dans les garnisons de son voisinage, & qui n'en sortoient que pour faire des courses. Il crut qu'il les y forceroit, s'il bouchoit toutes les avenuës par où l'on arrivoit à la Rochelle. Dans cette vûë, il se mit à construire des forts aux environs de Luçon, à Triaise, à Charrie & à Moureilles, où aboutissent les levées sur lesquelles il faut nécessairement passer pour aller du Poitou à Marans & à la Rochelle. Ces levées avoient été faites autrefois pour la commodité des voyageurs; & comme il étoit à craindre qu'elles ne fussent souvent inondées par les débordemens des marais voisins, on avoit fait des fossés au-dessous pour écouler les eaux. Il fit couper ces levées, & fit élever un fort de terre, capable de contenir quatre compagnies de gens de pied, que l'on y mit en effet sur le champ, sous le commandement du Capitaine Mascaron. En peu de tems son fort fut en état de fermer le chemin de la Rochelle aux Confédérés. Après quoi il ne douta plus que les Rochellois ne fissent les derniers efforts pour se délivrer d'un voisinage si incommode. Pour les y engager encore mieux, il separa ses troupes, & les envoya partie à Niort, partie à S. Maixant & partie à Bressuire, & fit adroitement courir le bruit, que les Catholiques avoient été taillés en piéces à Arnai-le-Duc, & qu'il avoit ordre d'envoyer au Roi ce qu'il avoit de troupes. La Noüe, qui étoit l'homme du monde le moins crédule, n'ajoûta pas beaucoup de foi à ce bruit. Les bonnes nouvelles, dit-il, qui nous viennent par la voye des ennemis, doivent toûjours nous être suspectes, & il est bon d'être en garde contre les piéges qu'ils pourroient nous tendre; je souhaite pourtant que celle-là soit vraye, & si elle est absolument fausse, je tire de ce qu'on en a publié un bon augure pour l'avenir; poussons nos avantages, & agissons de maniere, qu'on ne puisse nous reprocher d'avoir manqué l'occasion. En même tems il se mit en campagne. Pluviaut ayant sçû que Girard de

Faux bruit qu'il fait courir.

Prudence de la Noüe.

de Roussiere avoit fait une partie de chasse dans la forêt de Vouvant, & qu'il y avoit invité Puygaillard, l'Evêque de Tulle (1) & la Freseliere, il voulut avoir sa part de la fête. Dans ce dessein il sortit de Marans avec deux compagnies de Cavalerie, après avoir fait prendre les devants à Daviere, avec une troupe de gens d'élite. Puygaillard, qui craignoit quelque embuscade, avoit de son côté détaché Mascaron avec 30. chevaux armés à la légere : mais étant tombés dans la marche de Daviere, ils furent tous tués ou mis en fuite. Mascaron fut obligé, pour sauver sa vie, de se cacher dans les bleds, qui étoient déja grands. Daviere, poursuivant les fuyards avec trop de chaleur, fut tué ; cette perte consola Puygaillard de la sienne. Pluviaut étant venu au rendez-vous, où Roussiere devoit donner à dîner à Puygaillard, & ayant trouvé le lieu vuide, consomma les viandes qu'on avoit apprêtées pour d'autres, & ayant, à quelques pas de-là, rencontré Roussiere auprès de son château de Cudebrai, il le prit, & le mena à Sainte-Gemme. Ayant sçû des prisonniers, qu'il y avoit peu de vivres à Luçon, & que si on pressoit vivement cette place, elle seroit bientôt prise de force, ou obligée de se rendre, faute de provisions, avant que Puygaillard eût le tems d'assembler ses troupes ; il conseilla à de la Nouë de marcher de ce côté-là. Ce dernier y consentit volontiers, & ayant pris trois piéces de canon, trois cens Allemans sous la conduite d'Hector Reilen, onze compagnies d'Infanterie & quatre cornettes de Cavalerie, il marcha du côté de Luçon. Puygaillard, qui ne souhaitoit rien tant que d'engager les Protestans à un combat général, ayant été averti de la marche de la Nouë par Mascaron, rassembla toutes ses forces. Il avoit neuf compagnies, tant de Gendarmes que de Chevaux-légers ; la sienne ; celle de Jean de Chourses, Sieur de Malicorne ; celle de Bouillé Gouverneur de Nantes, commandée par Gastemor, Guidon de cette compagnie, les deux compagnies Italiennes de Jules Centurione, & de Charles de Birague ; trois regimens d'Infanterie qui faisoient dix-huit compagnies, presque toutes composées de vieux soldats. Toutes ces troupes étant assemblées, il laissa ses bagages à Fontenai pour faire plus de diligence, marcha deux jours & deux nuits de suite, sans prendre presque ni repos ni nouriture, & il vint camper le 14. de Juin devant Sainte-Gemme. Il commença par s'emparer de l'avenuë du monastere de Moreilles, qui mene à la Rochelle, afin d'ôter aux Protestans toute espérance de pouvoir se sauver par ce côté-là. Cependant il fit courir le bruit à Fontenai, qu'il étoit malade d'une fiévre ardente ; & afin qu'on en doutât moins, il envoya chercher des Médecins, & tout le monde le vit dans son lit la veille de son départ. Il prit les devants, suivi seulement de douze Cavaliers, & étant arrivé avant ses troupes à Sainte-Gemme (2), il envoya un Trompette dans la ville, sous prétexte de traiter de la rançon de Roussiere, mais en effet pour y confirmer le bruit de sa maladie, & pour reconnoître l'état de la place & de la garnison. Sa finesse tourna contre lui ; car Pluviaut interrogeant avec beaucoup de curiosité ce Trompette, comme cela se fait d'ordinaire, le surprit en mensonge, & l'ayant

CHARLES IX. 1570.

Les Protestans marchent du côté de Luçon, dans le dessein de l'attaquer.

Puygaillard se rend en diligence à Sainte-Gemme pour les combattre.

Les Protestans découvrent son dessein.

(1) Genouillac.

(2) Petite ville à une lieüe environ de Luçon.

CHARLES IX. 1570. l'ayant menacé de le faire mourir s'il ne lui disoit la vérité, le Trompette effrayé lui découvrit le dessein de Puygaillard, & avoüa qu'il étoit fort près de la ville avec toutes ses forces, mais très-fatiguées de la marche forcée qu'il leur avoit fait faire. Sur cela Pluviaut fit plier bagage & alla joindre la Noüe, à qui il découvrit les desseins de Puygaillard.

Les troupes du Roi ne marcherent pas avec autant de silence qu'il auroit été nécessaire, & il leur arriva ce qui arrive presque toûjours dans les marches de nuit: tout y étoit en confusion; une partie de l'arriere-garde avoit gagné la tête, ceux qui conduisoient le corps de bataille se trouvoient mêlés avec l'arriere-garde, quelques-uns furent engagés dans des marais impraticables par leurs guides, qui ne connoissoient plus les chemins, & appellant par des siflets, ou par des cris effroyables, leurs compagnons à leur secours, ils avoient fait connoître dans tous les environs la marche de cette armée.

Pluviaut, qui en fut averti par ses espions, & plus encore par le bruit que faisoient ces troupes en arrivant, sortit de bonne heure de Sainte-Gemme. Les soldats de Puygaillard étant entrés dans la place, se mirent à piller, comme s'il n'y avoit plus d'ennemis à craindre, & leur Chef eut beaucoup de peine à les faire revenir aux drapeaux. Entre ceux qui arrivoient, les uns étoient si fatigués, qu'ils ne songeoient qu'à prendre du repos; d'autres couroient de côté & d'autre, sans ordre & sans regle, comme s'ils avoient été hors de péril, & se moquoient des ordres de leur Général. Dès que Pluviaut eut atteint le camp, la Noüe assembla les principaux Officiers de ses troupes, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre; il leur fit comprendre, qu'il faloit combattre l'ennemi, ou se retirer sur le champ: que dans l'incertitude de ce qui s'étoit passé entre l'armée du Roi & celle des Princes, c'étoit beaucoup que de hazarder un combat: que si l'armée des Confédérés étoit battuë, la victoire sur Puygaillard, quand même ils la remporteroient, auroit toûjours quelque chose de triste, puisqu'ils l'acheteroient par la perte de beaucoup des leurs. Il paroît donc, ajouta-t-il, que nous devons penser à une prompte retraite; mais ce dernier parti a encore ses difficultés & ses périls. Balancez donc tout, & avisez à ce que les conjonctures présentes demandent de nous.

Les Chefs des Protestans tiennent Conseil sur le parti qu'ils ont à prendre.

La Noüe, par son caractère & son inclination particuliere, étoit naturellement porté à combattre; cependant, soit modestie, soit prudence, il paroissoit toûjours douter du parti qu'il devoit prendre: & comme il étoit beaucoup plus sensible au péril d'autrui qu'au sien propre, il laissoit à chacun une entiere liberté de dire ce qu'il pensoit. Enfin on se détermina pour le combat; les Chefs étoient tous de cet avis, & Pluviaut le fortifia beaucoup par son autorité, en disant, que si l'on attaquoit vigoureusement les ennemis fatigués de leur marche, couverts de poussiere & accablés de sommeil, la victoire étoit indubitable; mais qu'en tout évenement, le Dieu tout-puissant, sous les auspices duquel ils s'étoient rassemblés, auroit soin de ses serviteurs, & qu'il ne les abandonneroit pas, pour-

pourvû qu'ils ne s'abandonnassent point eux-mêmes. Tout le monde ayant applaudi à son avis, la Noüe s'y rendit aussi : & ravi de voir cette unanimité parfaite, il disposa tout pour l'action ; il recommanda aux Généraux d'avertir leurs soldats de combattre de près, de serrer les ennemis, de les charger sans relâche par-tout où ils les verroient en pelotons, de peur qu'ils ne se ralliassent dans leur fuite, & qu'ils ne revinssent les charger lorsqu'ils auroient rompu leurs rangs. Les Ministres de leur côté n'oublioient rien pour animer les soldats, & les engager à combattre courageusement. Ce fut dans cette disposition qu'ils se mirent en bataille. Le chemin de Sainte-Gemme à Luçon est bordé de fossés très-profonds & de hayes très-épaisses, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les vignes : car les vignobles, dont tout ce païs est plein, sont tantôt contigus, tantôt séparés par des intervalles qui vont aboutir aux plaines voisines. Ce fut-là que la Noüe plaça ses troupes hors du chemin : & voici l'ordre qu'il y mit. Saint-Etienne marchoit à la tête avec un corps d'Arquebusiers choisis & trente Gendarmes, la Roche-Dugué suivoit avec quinze, & Pluviaut fermoit la marche avec quarante. L'Infanterie fut postée dans un carrefour, auprès d'un moulin qu'on rencontre au sortir de Luçon, & Soubize la couvroit sur les flancs. Pour la Noüe, il se plaça avec l'élite de sa Cavalerie, entre la place qu'il assiégeoit & l'armée qu'il vouloit combattre : ce parti étoit aussi hardi que dangereux, mais d'une nécessité absoluë dans la conjoncture présente. Par ce moyen il se trouvoit à portée de courir au secours des troupes qu'il avoit laissées devant la place, si elles étoient pressées par la garnison, & de soutenir Pluviaut, s'il en étoit besoin. Il détacha outre cela quelques volontaires, pour charger en même tems que Saint-Etienne & Pluviaut.

Combat de Sainte-Gemme. Défaite des Catholiques.

Puygaillard ayant à grand peine fait sortir ses gens de Sainte-Gemme, fit courir le bruit, pour les encourager, que les ennemis avoient pris la fuite, & qu'ils avoient déja passé le canal, qu'on nomme le passage de Beraud, pour se retirer à Marans. Voici l'ordre de sa bataille. Il mit quelques volontaires derriere ces hayes dont j'ai parlé, & fit avancer un regiment d'Infanterie dans la plaine qui est au dessous de la vallée d'Eraut. Dans le tems qu'il se disposoit à couvrir cette Infanterie de quelque Cavalerie, la Noüe envoya dire à Saint-Etienne de charger ces Cavaliers, pendant qu'ils passoient le fossé un à un, & de ne leur pas donner le tems de se former. Saint-Etienne y courut aussi-tôt, & chargea si furieusement Hervilliers, Lieutenant de Malicorne, qui venoit à lui avec vingt cinq Cavaliers, qu'il le mit en désordre, & le renversa sur le gros de leurs soldats, qui en furent ébranlés & prêts à prendre la fuite. Mais Puygaillard les ayant un peu rassurés, ils se disposerent à repousser l'ennemi qui venoit à eux. Ce fut alors que Pluviaut, qui suivoit Saint-Etienne, tomba sur leur gauche avec tant de vigueur, qu'il la rompit & la renversa sur leur Infanterie, qui fut mise en désordre, ou écrasée sous les pieds des chevaux. Puygaillard eut beau rappeller les fuyards, & prendre Dieu & les hommes à témoin, il fut enfin obligé de ceder au torrent, & de s'en-

CHARLES IX. 1570. s'enfuir avec une partie de ses gens jusqu'à Fontenai, qui est à quatre lieües de Sainte-Gemme. Le combat fut plus opiniâtre entre les volontaires des deux partis. Après avoir fait leur décharge, ils en vinrent aux mains, & combattirent pendant un tems considerable, homme à homme & corps à corps, jusqu'à ce que ceux du parti du Roi, qui voyoient d'un côté leur propre Cavalerie marcher sur le ventre à leur Infanterie, & les Protestans faire un grand carnage du reste, épouvantés de l'autre par les cris horribles de ces malheureux, sentant d'ailleurs leurs forces épuisées, perdirent enfin courage. Dans ces circonstances, l'Infanterie ennemie venant les charger, ce ne fut plus qu'une boucherie affreuse: les Allemans qui avoient encore devant les yeux leur défaite de Moncontour, ne faisoient aucun quartier; & si la Noüe, qui étoit l'homme du monde qui aimoit moins le sang, n'eût arrêté ces furieux, ils n'en auroient pas laissé un seul en vie. Du côté de Puygaillard il y eut bien cinq cens hommes de tués, mais presque tous gens de distinction, Lieutenans-Colonels, Capitaines & Enseignes: car pour les Colonels, comme ils n'aimoient pas à servir sous Puygaillard, ils ne se trouverent point à cette action. Le nombre des prisonniers fut beaucoup plus grand, & on enleva aux Royalistes seize drapeaux & deux étendarts. En parlant des morts, je dois faire mention d'un ancien Officier d'un vrai mérite; c'est le Capitaine Louis Margarin, né d'une famille obscure de Grasse en Provence. Comme il avoit servi long-tems en Piémont, en Toscane & dans l'Isle de Corse, & qu'il avoit toute sa vie été attaché à Pierre Strozzi, la plûpart des Historiens le font Italien, mais ils se sont trompés. Après la mort de Pierre Strozzi, il s'attacha à Philippe Strozzi son fils, Colonel général de l'Infanterie Françoise, & il parvint à être le premier Capitaine dans le regiment des Gardes. Il en fit les fonctions ce jour-là, & pendant qu'il remplissoit tous les devoirs d'un grand Capitaine, soit en exhortant le soldat, soit en lui donnant l'exemple, il fut tué en combattant vaillamment à la tête de sa compagnie. Tel fut le succès du combat de Sainte-Gemme qui se donna sous les auspices & sous la conduite de la Noüe. Je me suis trouvé d'autant plus obligé d'en parler, que la Noüe, le plus généreux des hommes, qui a écrit sur les guerres civiles avec autant de fidélité que de jugement, toûjours disposé à rélever le mérite des autres, & très-réservé sur le sien, n'a pas dit un mot de cette victoire.

Prise de Luçon par les Protestans.

Après la déroute de l'armée Catholique, les Protestans retournerent au siége du Luçon, & arborerent sur la tranchée les drapeaux qu'ils venoient de prendre. Mascaron rendit la place sans autre condition, si-non que lui & sa garnison auroient la vie sauve. On y prit encore quatre drapeaux, qui furent joints à ceux de la journée de Sainte-Gemme, & portés tous à la Rochelle. Mascaron s'étant plaint qu'on lui avoit enlevé quelques bagages, contre la parole qu'on lui avoit donnée, la Noüe, observateur religieux, non seulement de sa parole, mais encore de celle des autres, lui donna pour le dédommager quatre cens écus d'or qu'il avoit reçûs pour la rançon d'un prisonnier. Comme on désarmoit les soldats, il s'en trouva qui

qui préférerent la mort à la honte de se voir ainsi dépouillés, & qui se firent tuer, plutôt que de rendre leurs armes. Un Enseigne entre autres s'étant envelopé dans son drapeau, declara qu'on ne le lui arracheroit qu'avec la vie : en effet il fut tué en le défendant. CHARLES IX. 1570.

Pluviaut fut d'avis d'aller tout de suite à Fontenai; les troupes du Roi en étoient sorties, & y avoient laissé un Commandant Breton, nommé Bompas, avec quatre enseignes. On prit d'emblée le fauxbourg qui est auprès de la porte Saint-Michel. La ville n'est pas forte, ses murailles sont mauvaises, & ses tours en trop petit nombre. La Vandée qui y passe, & qui y porte bateau, lui donne de grandes commodités. Cette riviere tombe dans la Seure auprès de Marans. De l'autre côté de la Vandée il y a un fauxbourg très-peuplé, à cause des foires célébres qui s'y tiennent deux fois l'an. L'attaque se fit par cet endroit; mais comme le canon ne faisoit rien, la Noüe retourna à la porte de Saint-Michel, & s'étant approché seul pour examiner avec plus d'attention l'endroit qu'il vouloit attaquer, il reçut au bras gauche un coup qui lui cassa l'os. La blessure fut si grande qu'il falut le transporter à la Rochelle; la gangrene s'y mit, & il consentit qu'on lui coupât le bras. Soubize alla prendre sa place (1). L'accident de la Noüe ayant rallenti l'ardeur des troupes, & le bruit s'étant répandu que Puygaillard envertoit bien-tôt du secours aux assiégés, on fut sur le point de lever le siége, on commença même à ôter le canon du lieu où il étoit en batterie, afin d'être plus en état de se retirer s'il le faloit. Ce mouvement fit croire aux ennemis qu'on alloit dresser la batterie du côté de la porte Saint-Michel; ils craignirent d'être forcés, & demanderent à capituler. Ayant obtenu la vie sauve, avec armes & bagages, ils se rendirent, malgré les remontrances de Nicolas Rapin qui commandoit dans la ville, & qui étoit extrêmement haï des Protestans, parce que c'étoit lui qui leur avoit débauché de Landereau (2). Cet Officier, qui avoit autant de jugement que de valeur, voyoit bien que pour peu qu'on fît durer le siége, les ennemis seroient obligés de le lever, parce qu'il ne doutoit pas que Puygaillard, qui étoit dans leur voisinage, ne vînt bien-tôt à leur secours. Ainsi il fit tout ce qu'il put pour empêcher que la place ne se rendît, mais inutilement. La garnison sortit le 28. de Juin, & fut conduite en sûreté jusqu'à Niort, suivant la capitulation. Le gouvernement de la place fut donné à Belleville-Languillier.

Siége de Fontenai.

Blessure de la Noüe devant cette place.

Du côté de la Saintonge & de l'Angoumois on avoit beaucoup parlé de se mettre en campagne; mais la jalousie des Chefs l'avoit toûjours empêché. Enfin, sur le bruit de l'avantage remporté à Sainte-Gemme, la Reine de Navarre s'efforça de les réveiller de leur assoupissement, leur donna pour Général René de Rohan Seigneur de Pontivy, son proche parent, & les exhorta à faire quelque entreprise. Rohan se mit donc en chemin avec les compagnies de Gendarmes de Sainte-Mesme, Gouverneur d'An-

Exploits des Protestans dans la Saintonge & l'Angoumois.

(1) Il ne sçut faire valoir ni soutenir la réputation que les troupes s'étoient acquises par cette derniere victoire. L'accident &c *Edit de Drouart in f.*

(2) De Rouault.

CHARLES IX. 1570. d'Angoulême, de Cognée, de Chaumont, de Tors, Gouverneur de Cognac & de Saint-Auban, & avec les trois regimens d'Infanterie de Blacons, de Glandaye & de Bretauville, il fut joint par les troupes du Poitou & de l'Aunis, conduites par la Rochefoucault. Le rendez-vous étoit au pont l'Abbé, où tout se rassembla au jour dont on étoit convenu. La première entreprise fut contre les Isles de Saintonge : on se saisit d'abord de l'avenuë de Marennes; ensuite on prit Yers (1), & l'on y mit six compagnies d'Infanterie, & la compagnie de Cavalerie de Soubize sous les ordres de Poyet. De-là on alla à Broüage, ville apartenante à Pons de Mirembeau, & qui, du nom de ce Seigneur, s'appelloit aussi Jacopole (2). La Riviere l'avoit fortifiée depuis peu, par l'avis de l'Ingenieur Bellarmat Besano, de Castricio d'Urbin, & du Chevalier Horologio. Ces fortifications consistoient en un fossé qu'on avoit creusé autour, & en quatre bastions faits avec des mâts enfoncés en terre, remplis de gravois, & couverts de gazon. Cette ville a un canal où les vaisseaux marchands sont en sûreté contre les vents en quelque saison que ce soit. Les Protestans ayant fait passer leurs troupes derriere la place, se posterent sur le canal, & envoyerent dans l'Isle d'Oleron leur flote, composée d'un gros vaisseau, de deux petits, d'une galere, de trente cinq barques bien armées, & de quatre cens hommes de troupes reglées, sous la conduite de la Minquetiere.

L'Isle d'Oleron, qui s'appelloit autrefois l'Isle de Ulies, est située vis-à-vis de Broüage : Moncavrel rendit d'abord les forts de Saint-Pierre & de Saint-Dénis. Les Insulaires, attachés à la doctrine de Calvin & fort las des courses des troupes du Roi, se joignirent aux Protestans, & leur rendirent de grands services. Sarniguet, qui commandoit dans le château avec deux compagnies que lui avoit données la Riviere, ayant fait une sortie avec dix Mousquetaires, fut envelopé & blessé à mort. Daniel la Riviere, qui n'étoit qu'Enseigne (3), prit le commandement à sa place; on y fit entrer un secours de quarante Italiens, & on y envoya deux galeres chargées de troupes & de munitions; mais tout cela ne servit de rien, il faloit des secours plus considerables : ainsi la garnison ne voyant plus d'espérance d'en recevoir de Jacopole, se rendit, à condition d'avoir vie & bagues sauves, & fut conduite sûrement à Bourdeaux par l'Isle d'Alvert.

Il se donna pendant ce tems-là quelques petits combats entre la flote victorieuse des Protestans & les galeres du Baron de la Garde, mais toûjours au désavantage du dernier, parce que les vaisseaux plats, comme sont les galeres, ne sont pas propres à servir sur cette mer. Enfin les Protestans jetterent l'ancre à l'embouchure du canal vis-à-vis de Broüage, où com-

(1) Petite ville à une lieuë de Broüage.
(2) Apparemment que ce Pons s'appelloit Jaques.
(3) Lisez : *Le Capitaine Daniel, Enseigne de la Riviere.* C'est ainsi que l'appelle la Popeliniere. EDITEUR ANGLOIS.

commandoit Dorien, en l'absence de la Riviere, qui étoit alors à Saint-Jean d'Angely. Dorien lui donna avis du péril où se trouvoit l'Isle & le château même d'Oleron. La Riviere partit aussi-tôt par des chemins détournés pour s'y rendre; mais s'étant approché imprudemment du château de Doüet, où il y avoit trente Mousquetaires, il y reçut un coup dangereux au jaret, & ayant été porté à Saintes, il y mourut, fort regretté à cause de sa valeur & de sa vigilance. CHARLES IX. 1570.

Les Protestans, qui pendant ce tems-là avoient poussé leurs tranchées, serroient de près la ville de Brouage, & s'étoient avancés à la faveur de leurs batteries jusques sur le fossé: le travail étoit conduit par Scipion Vergano, très-entendu dans le génie. La garnison déja fort consternée par la nouvelle de la mort de la Riviere, fut tout-à-fait découragée par l'incommodité qu'elle recevoit d'un gros vaisseau Flamand que l'on fit couler bas dans le port, parce que les assiégeans, montant dessus comme sur une élévation, tiroient de-là dans la ville. Les assiégés tenterent inutilement de le brûler; & après avoir envain chassé une fois le regiment de Blacons, qui gardoit le fossé, réduits enfin à se renfermer dans leurs murailles, & ne voyant plus aucune espérance de secours, ils capitulerent, à condition d'avoir la vie sauve & de sortir avec armes & bagages: mais la licence du soldat étoit si grande, que la capitulation ne fut point observée, & qu'une partie de la garnison fut dépouillée & traitée d'une maniere indigne. Il y avoit dans la ville pendant le siége six compagnies d'Infanterie du regiment de la Riviere, cinq compagnies d'Italiens, commandées par Hannibal Comte de Coconas, & quelques Cavaliers, sous les ordres du Capitaine Goet. Prise de Brouage.

Lorsqu'on les eut laissé sortir, ils se retirerent, les uns à Saint-Jean d'Angely, les autres à Saintes, & le reste à Nyort. Guillet, le plus riche de toute l'Isle, fut arrêté & condamné à mort, premiérement, parce que, dans le tems que les troupes du Roi s'emparerent de Brouage, il prostitua aux soldats des femmes & des filles qui s'étoient sauvées dans sa maison, dans l'espérance d'y trouver un azile contre ces sortes d'outrages; & en second lieu, parce qu'il avoit détourné l'argent que la vente des sels avoit produit: on donna à Poyet le gouvernement de cette place, & des troupes pour la garder.

Les Protestans reprirent encore dans le même tems la tour de Moric, bâtie au bord de la mer, à trois lieuës de Saint-Michel. Puygaillard l'ayant appris dans le tems qu'il étoit en chemin pour aller à son secours, tira du côté de Mozeuil, & y surprit un Gentilhomme Poitevin, nommé de la Cour de Chiré, bon Officier & d'ailleurs homme sçavant, qui faisoit la fonction de Ministre dans l'armée Confédérée. Il attaqua la maison où la Cour s'étoit enfermé, la prit avec perte de soixante hommes, & somma l'Officier de se rendre. Sur son refus, il le fit massacrer, lui & tout ce qu'il avoit de soldats. De-là il passa à Saint-Maixant, où il apprit que Pluviaut avoit tiré de Marans la meilleure partie de la garnison. Comme les esprits étoient rassurés par la présence de François de Et de la tour de Moric.

Charles IX. 1570.

Bourbon Dauphin d'Auvergne (1), que le Roi avoit envoyé en Poitou, & qui étoit déja arrivé à Poitiers avec le Comte du Lude, il crut pouvoir marcher en avant; étant arrivé à l'improviste à Marans, il s'empara de la ville dégarnie de troupes, fit prisonnier le Capitaine Ollin, qui n'eut pas le tems de gagner le château; mais comme la garnison qui s'y étoit retirée, ne s'en défendoit pas avec moins de vigueur, quoiqu'elle commençât à manquer de provisions, Puygaillard, incertain du succès de cette entreprise, prit le parti d'abandonner sa conquête, après avoir brûlé une partie des maisons de la ville.

Siége & prise de Saintes.

D'un autre côté les Protestans, excités par la Reine de Navarre, qui ne leur permettoit pas de rester dans l'inaction, quelque besoin qu'ils eussent de repos, tournerent leurs vûës sur la ville de Saintes. Dans ce dessein ils firent venir de l'artillerie de Tonnai-Charante, & la firent remonter jusqu'à Saintes par la Charante. Soubize, avec les regimens de Blacons & de Glandaye, investit la partie de la ville qui est au-delà de cette riviere. De Pontivy se posta avec le regiment de Poyet & huit compagnies de Cavalerie, au fauxbourg qui est en deçà, & qu'on appelle le fauxbourg du pont aux Dames, à cause d'un beau monastere de filles qui est en cet endroit; ce poste étoit avantageux pour empêcher les secours qui pourroient venir du Poitou. Celui qui commandoit dans la ville étoit Jean de Beaufort Marquis de Canillac, il avoit avec lui quelques compagnies de gens de pied & deux compagnies de Cavalerie. Le Comte de Coconas s'y étoit jetté avec ses Italiens, & beaucoup de Gentilshommes de la premiére Noblesse du païs. On dressa une batterie contre la porte qui est vis-à-vis du pont. Les assiégés n'avoient pas cru que cela fût possible; mais l'habileté de Scipion Vergano vainquit les obstacles. De-là on battit la muraille de côté par le conseil de ce même Ingenieur, & on fit une large bréche. Glandaye avec son regiment eut ordre de monter à l'assaut, & Hector Reilen avec ses Allemans fut commandé pour le soutenir; ils étoient suivis de trois compagnies du regiment de Poyet, & de quarante Gendarmes sous la conduite de Soubize; mais malgré toute la valeur & tous les efforts de ce Général, qui reçut deux blessures en cette occasion, les assaillans furent repoussés par la vigoureuse résistance de la garnison.

Puygaillard pendant ce tems-là partit de Saint-Jean d'Angely avec sept cens chevaux, & s'avança jusqu'à la Rochelle, où il pensa prendre la Reine de Navarre, qui étoit sortie de la ville pour se promener. De-là il s'avança jusqu'à Brisembourg. Pluviaut & Saint-Etienne parurent en armes au bord d'une forêt, faisant mine de vouloir l'attaquer; mais comme ils avoient bien moins de troupes que les ennemis, pour leur cacher leur foiblesse, ils firent mettre en bataille le long du bois les valets, les goujats, & tous les gens de leurs équipages, demeurerent ainsi tout le jour en présence, & allerent à la faveur de la nuit rejoindre leurs troupes qui

(1) Le Dauphiné d'Auvergne étoit alors dans la maison de Bourbon-Montpensier. Le Dauphin d'Auvergne s'appelloit d'abord Comte; on l'a ensuite appellé Prince.

qui étoient devant Saintes. La ville étoit extrêmement pressée, & l'on travailloit à applanir la bréche afin d'y donner un nouvel assaut. La garnison n'attendant plus de secours, capitula, à condition d'avoir la vie sauve, & de sortir avec armes & bagages; mais malgré la capitulation, la plus grande partie fut dépouillée à quelque distance du camp, par des soldats qui s'y étoient mis en embuscade. Les Chefs, & Soubize même qui en tua quelques-uns de sa main, ne purent empêcher ce désordre. Boutevil-le, Pons, & tous les châteaux des environs, se rendirent aux vainqueurs, & leur courage augmentant avec leurs progrès, on mit sur le tapis le siége de Saint-Jean d'Angely. Pluviaut étoit fort pour cette entreprise; mais la tréve ayant été publiée sur ces entrefaites, comme un acheminement à la paix, les hostilités cesserent en Poitou.

CHARLES IX. 1570.

Exploits en Guyenne.

Du côté de la Guyenne il y avoit eu entre les Chefs (1) de grandes disputes, qui avoient encore été aigries par des écrits injurieux qui furent publiés de part & d'autre. Blaise de Montluc, qui avoit encore autant de passion pour la gloire que dans sa jeunesse (2), ennuyé de demeurer oisif pendant que tout le monde étoit occupé à des exploits militaires dans toutes les parties du Royaume, conseilla au Roi de transporter la guerre en Bearn, où le Vicomte de Montamart avoit le commandement général: que la Reine de Navarre, qui avoit fait tomber sur le Poitou & sur les Provinces voisines tout le fort de la guerre, effrayée du péril où se trouveroit son païs, seroit obligée d'y envoyer une partie de ses troupes, & que ses forces se trouvant par ce moyen divisées, il seroit aisé de la vaincre des deux côtés. Les gens de la Cour étoient fort de cet avis; mais comme on ne fournissoit pas à Montluc aussi promptement qu'il eût falu, l'argent & toutes les choses nécessaires pour l'exécution de ce dessein, il ne se pressoit pas d'agir. Le Roi blâma fort sa lenteur, & lui écrivit des lettres fort aigres. Montluc, piqué de ces reproches, se mit en marche avec quelque argent que Jean de Montluc, Evêque de Valence, lui fit tenir de Bourdeaux, & quelques piéces de canon qu'il emprunta des Capitouls de Toulouse; & ayant envoyé devant lui Gondrin & Saint-Orens à Nogarol, il s'y rendit aussi-tôt. De-là il écrivit à d'Aspremont Vicomte de Horte & Gouverneur de Bayonne, de lui envoyer le plus promptement qu'il pourroit du canon, & de le faire remonter sur l'Adour: il le fit, & lui amena de plus de Lux & Damezan, deux des principaux Seigneurs de la Province. On tint Conseil sur ce qu'il faloit entreprendre avant toutes choses: les uns étoient d'avis d'attaquer d'abord Saint-Sever; & les autres, de marcher tout droit à Pau, capitale du païs. Montluc ne fut pas de cet avis: il crut qu'il valoit mieux commencer par attaquer Rabasteins, la plus forte place de la Province après Navarreins, premiérement, parce qu'on en pourroit faire le siége très-commodement, & en second lieu, parce qu'il y avoit sujet de croire, que la prise de cette place entraîneroit celle de toutes les autres du Bearn. On prit donc ce parti, & en trois jours de marche on vint de Nogarol aux environs de cette forteresse. On

Montluc fait la guerre en Bearn.

Il attaque la forteresse de Rabasteins.

(1) Damville & Montluc.

(2) Il avoit 70. ans.

Charles IX. 1570.

On balança si l'on attaqueroit d'abord la ville, afin d'aller ensuite à la citadelle par ce côté-là; ou si, sans se mettre en peine de la ville, on attaqueroit la citadelle du côté de la campagne. Montluc fut d'avis de commencer par assiéger la ville, & son avis l'emporta encore. La garnison qui sentoit la foiblesse de la ville, & qui ne croyoit pas qu'elle pût tenir long-tems, emplit les maisons de paille, & disposa tout ce qui étoit nécessaire pour faciliter sa retraite dans le château. Ainsi, dès qu'ils virent que le canon avoit fait brèche, ils mirent le feu à la paille, & se retirerent. Le feu prit avec tant de violence, que tous les efforts des assiégeans ne pûrent empêcher que la ville ne fût presque entierement consumée. Dès qu'ils se virent maîtres de la ville, ils pousserent leurs tranchées vers le château, & placerent dessus des gabions, d'où faisant un feu continuel, tant avec le canon qu'avec leurs arquebuses, ils se trouverent le 23. de Juillet, cinquième jour du siége, en état de donner un assaut général. La Salle & Lartigues furent commandés pour commencer l'attaque; ils devoient être soutenus par plusieurs compagnies que l'on fit mettre en bataille, & qui étoient sous les ordres de S. Orens. Comme ces troupes ne faisoient pas bien leur devoir, & qu'elles s'arrêtoient sur le bord du fossé, Montluc, quoiqu'il eût quelque pressentiment de son malheur, s'écria tout en colere: „ Ce n'est pas ici „ l'affaire d'une lâche soldatesque, c'est l'affaire de la noblesse. “ En même tems ayant dit quelques mots pour animer ses amis qui l'environnoient, entre autres Gondrin, le Vicomte d'Uza, Montaut, Leberon, Montespan fils de Gondrin, l'Arbous, Basillac, le Vicomte de Labatut, Besoles, & la Chapelle-Lozieres, qui avoit amené une belle troupe de Quercy, il se met à leur tête, & prend Goas par la main, va droit à la brèche, pour animer le soldat par sa présence, & ordonne qu'on apporte des échelles. Pendant qu'il examinoit tout, il reçut au travers des joües & du nés un coup d'arquebuse; dans le moment il eut tout le visage couvert du sang qui lui sortoit par la bouche & par les narines. De Montluc cacha sa douleur, & se retira sans qu'on s'en apperçût, pour ne pas effrayer les troupes, s'étant contenté d'exhorter quelques-uns de ses amis à faire tous les efforts pour venger la blessure de leur Général, dans le sang de tous ceux qui défendoient la citadelle, après quoi on le mit sur un bidet, & on le conduisit chez lui, non sans peine. De Grammont, Seigneur Gascon, qui étoit demeuré neutre jusques-là, vint de son château de Bidache lui rendre visite. Cependant la citadelle fut forcée, & toute la garnison passée au fil de l'épée, à la réserve du Commandant & du Ministre, qu'on avoit gardés pour être pendus publiquement à la porte de Montluc; mais la chose ne fut pas exécutée, le soldat en fureur les arracha des mains de ses Officiers, & les mit en piéces.

Blessure qu'il y reçoit au visage.

La citadelle est forcée & la garnison passée au fil de l'épée.

Après la prise de Rabasteins, Montluc fit assembler tous les Seigneurs & tous les principaux Officiers de son armée, & leur fit jurer d'obéir à Gondrin, qui par sa noblesse, son âge & sa valeur, tenoit le premier rang parmi eux. Comme on doutoit de sa guérison, Liberon le conduisit à Marsiac; & sans attendre qu'il se fût démis de son gouvernement entre les mains

mains du Roi, on lui fit l'injustice de mettre à sa place Honoré de Savoye Marquis de Villars.

CHARLES IX.

1570.

Ce fut-là le dernier exploit de Montluc, âgé alors de soixante & dix ans. C'étoit un grand Général, qui dans tout le cours de sa vie s'étoit signalé par beaucoup de belles actions. Mais il étoit extrêmement colere, comme il l'avouë lui-même dans ses Commentaires. Sur la fin de sa vie, les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du Roi, lui firent ôter un des plus beaux gouvernemens du Royaume. Malgré sa blessure, dont il souffrit jusqu'à sa mort, il vécut encore quelques années, & le bâton de Maréchal de France lui fut donné, non comme un moyen de rendre service à son Prince, mais comme une récompense de ceux qu'il lui avoit rendus. Pendant le repos de ses dernieres années, il écrivit assez au long les Commentaires de sa vie, partie de mémoire, & partie sur quelques écrits qu'il avoit fait dans le tems. Ils ont été publiés après sa mort.

Eloge & portrait de Montluc.

Ce fut dans ce même tems que Jean Sore, ayant eu avis que Dom Louis, Commandant de la flote de Portugal, alloit au Bresil, se mit en mer, & s'en alla aux Canaries: mais comme il étoit trop foible pour attaquer les Portugais, il alla gagner l'Isle de Palme, où il trouva le Saint-Jaques, sur lequel il y avoit beaucoup de Religieux, sur-tout de ceux qu'on appelle Jésuites. Ce vaisseau étant separé du reste de la flote, il l'attaqua, & s'en rendit maître après un léger combat. Il y perdit deux de ses principaux pilotes, qui ayant accroché le vaisseau ennemi, sauterent dedans: mais les deux vaisseaux accrochés s'étant separés, les Portugais les massacrerent. Sore fâché de la perte de ses gens, tua tout ce qu'il trouva dans le vaisseau ennemi, & entre autres Ignace d'Azevedo & Diego d'Andrada, tous deux Jésuites; & après avoir jetté dans la mer toutes les petites images, les médailles, les chapelets, & les autres dévotions que ces Religieux donnent aux Néophytes Indiens qu'ils convertissent à la Foi Chrétienne, il revint heureusement à la Rochelle sur la fin du mois d'Août avec un butin très-considerable.

Jean Sore s'empare d'un vaisseau Portugais.

Cependant les Princes, qui étoient en Bourgogne, marcherent sur la fin de Juillet du côté d'Antrain & de S. Amand, pour gagner Châtillon-sur-Loing, château qui apartenoit à Gaspard de Coligny, & distribuerent leur armée aux environs de Montargis & de Bleneau. Cossé voulant leur ôter le moyen de faire des courses dans la Province de France, vint se poster entre deux. Il descendit d'abord dans la vallée d'Aillan, & de-là il passa à Joigny, puis à Sens. Le Roi étant de retour de la Bretagne, alla à Saint-Germain: ce fut-là qu'après bien des conférences qui se tinrent entre les députés des deux partis, la paix fut enfin concluë au grand regret de l'Ambassadeur de Philippe II., qui declara, qu'il n'y avoit point de conditions auxquelles il ne fût prêt de s'engager, pourvû que le Roi ne fit point de paix avec les Hérétiques & les rebelles; c'est le nom qu'il donnoit aux Protestans François. Cela fait juger que Philippe ignoroit alors ce qui s'est fait depuis (1), soit qu'en effet on n'y eût pas encore pensé, soit

La paix concluë.

(1) Le massacre de la S. Barthélemy.

CHARLES IX. 1570.

soit que la Reine seule, à l'insçû du Roi, eût fait ce projet avec René de Birague, qui venoit d'être nommé Garde des Sceaux, par la démission volontaire de Morvilliers, & avec les trois freres Gondis, Albert, Pierre & Charles, qui avoient un grand crédit à la Cour. Mais le motif qui faisoit agir alors le Roi d'Espagne, étoit la crainte que, la paix étant rétablie en France, toutes les forces du Royaume ne vinssent à tomber sur la Flandre: & comme il sçavoit que le Comte Louis de Nassau & le Prince d'Orange son frere mettoient tout en œuvre pour y déterminer le Roi, il faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour le détourner de donner la paix à ses peuples. Bien des raisons tournoient les esprits vers la paix: les forces des deux partis ruinées par cette derniere guerre; la disette extrême d'argent pour payer les troupes, ce qui étoit cause qu'il venoit peu de soldats au camp, & qu'il en désertoit beaucoup tous les jours; l'ennemi dans le voisinage de Paris, & par conséquent de la Cour; la défection assurée des troupes que l'on avoit fait venir d'Allemagne, qui se préparoient à quitter l'armée du Roi, comme Mansfeld, lorsqu'il arriva sur la frontiere de Bourgogne, l'avoit prédit à Coligny. Tout cela détermina la Reine à changer de batterie; & comme elle vit que la force ouverte ne lui avoit pas réüssi, elle résolut d'employer la ruse. De l'autre côté la guerre civile ennuyoit Coligny, & lui étoit devenuë insupportable; il disoit qu'il aimoit mieux mourir d'une mort violente, & même ignominieuse, que de reprendre les armes: d'ailleurs il haïssoit la licence, & généralement tous les vices; & comme il avoit fait observer aux troupes une discipline très-exacte dans le tems qu'il étoit Colonel général de l'Infanterie, il étoit au désespoir de la voir se corrompre par la licence des guerres civiles, sans pouvoir s'y opposer. Ajoutez à cela qu'on lui faisoit espérer, qu'après la paix on iroit attaquer la Flandre, & ce fut ce qui toucha le plus vivement ce grand homme, qui haïssoit autant la guerre civile, qu'il aimoit le bien & la tranquillité du Royaume. Enfin tout fut reglé le 8. d'Août, & l'on fit un Edit qui accordoit l'amnistie de tout le passé, ordonnoit à tout le monde de vivre en bonne union, retablissoit par-tout l'ancienne Religion, laissoit aux Protestans la liberté de conscience & de s'assembler publiquement pour prier, c'est-à-dire, dans les lieux, dans les tems, & de la manière que le portoit l'Edit, qui exceptoit nommément Paris & la Cour. On leur accordoit dans toutes les villes des cimetieres, qui seroient marqués par les Gouverneurs. On défendoit les mariages dans les dégrés de parenté prohibés par la loi; & il étoit porté, que les pauvres & les malades seroient reçus dans toutes les écoles & dans tous les hôpitaux, sans distinction de Religion. Cela fini, le Roi declare qu'il regarde la Reine de Navarre sa tante, & les Princes de Navarre & de Condé, comme ses bons & fidèles cousins & sujets, aussi-bien que les Seigneurs, les Chevaliers, & généralement tous ceux qui avoient suivi leur parti, & même tous les étrangers qui les avoient assistés dans cette guerre de leur personne, de leur Conseil, & de quelque autre manière que ce fût; & nommément le Duc de Deux-ponts, le Prince d'Orange, Louis de Nassau son frere, & Wolrad de Mansfeld: Qu'il approuvoit & ratifioit tout ce qui s'étoit fait

Edit publié à ce sujet.

fait dans cette guerre & dans les précedentes par les ordres des Généraux de l'armée confédérée, & en particulier l'enlevement des deniers du Roi, fait par ordre de la Reine de Navarre, défendant qu'on en fît jamais aucune récherche. On declara que les Protestans, étant tenus de toutes les contributions de l'Etat, seroient aussi regardés comme capables d'en posseder toutes les charges. On y ajouta quelques articles qui regardoient la rançon des prisonniers, la restitution des meubles pris pendant la guerre, les ruines des maisons, & les exemptions de garnison accordées à quelques villes. A l'égard du Prince d'Orange & de ses freres, ils étoient rétablis dans la possession de tout ce qu'ils avoient en France, suivant les traités faits avec la maison de Nassau par les Rois Henri II. & François I. pere & ayeul de Charles IX. avec la clause, qu'on rendroit de part & d'autre tous les titres, papiers, contrats & mémoires instructifs, qui avoient été pris dans cette guerre, à tous ceux à qui ils apartenoient: qu'on rendroit la justice également à tout le monde: que toutes les sentences, tant civiles que criminelles, renduës pendant les troubles, seroient révoquées & annullées, ensorte que la préscription n'auroit pû courir contre les Protestans pendant tout le tems que la guerre avoit duré; mais qu'à l'avenir ils seroient obligés d'observer comme les autres les loix civiles du Royaume. Et parce que le Parlement de Toulouse leur étoit justement suspect, à cause de la mémoire encore récente de l'injustice horrible avec laquelle ce tribunal avoit condamné à mort Rapin, & l'avoit fait exécuter, il fut reglé que l'appel de leurs causes qui ressortissoit au Parlement de Toulouse, seroit porté à la jurisdiction des Maîtres des Requêtes, qui en ce cas les jugeroient en dernier ressort. Que dans les Parlemens de Roüen, de Dijon, d'Aix, de Rennes & de Grenoble, il leur seroit permis de recuser six juges Présidens & Conseillers, c'est-à-dire, trois de chaque classe, & quatre dans chaque classe de celui de Bourdeaux, sans être obligés d'en dire la cause. On leur donnoit par le même Edit quatre villes de sureté, la Rochelle, Montauban, Cognac & la Charité, que les Princes de Navarre & de Condé & vingt des Seigneurs de leur parti s'obligeroient par serment de rendre deux ans après. Cet Edit fut publié dans toutes les Cours du Royaume, avec ordre à tous les Gouverneurs & Commandans, tant généraux que particuliers, & autres Officiers, de s'engager par un serment solemnel de l'observer religieusement, sous peine de mort contre tous ceux qui y contreviendroient. Trois jours après, l'Edit fut lû & publié au Parlement à la requête du Procureur général.

On renvoye les troupes Allemandes.

Aussi-tôt après, les Princes, accompagnés de Coligny, de Louis de Nassau, de Teligny & de Beauvoir, qui avoit rendu de grands services pour la conclusion de la paix, s'avancerent jusqu'à Langres, d'où, après avoir remercié Mansfeld, ils renvoyerent les Allemans qui étoient à leur solde, beaucoup plus chargés de belles promesses que d'argent; le Marquis de Rênel les conduisit jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du Royaume: après quoi les deux Princes se rendirent à la Charité, & de-là, traversant le Limousin & l'Angoumois, ils vinrent joindre la Reine de Navarre à la Rochelle.

CHARLES IX. 1570.

Comme on voit quelquefois sur mer une tempête affreuse, suivie tout-à-coup d'un très-grand calme, il arriva en France quelque chose de semblable. Après une des plus sanglantes guerres qui ait jamais été, on vit regner incontinent dans tous les esprits une sérénité inespérée, & une union admirable.

Mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de Valois.

Pendant les négociations de la paix, on parla du mariage de Marguerite de France, sœur du Roi, avec le Prince de Navarre, invention merveilleuse pour affermir la paix, ou pour mieux cacher les mauvais desseins que l'on méditoit. La trop grande familiarité de cette Princesse avec le jeune Duc de Guise (1), aussi bien fait que brave, fit craindre au Roi que l'affaire ne manquât; & fut cause, à ce qu'on dit, que ce Prince soupçonneux, & sensible au-delà de tout ce qu'on peut dire à la moindre injure, résolut de faire assassiner le Duc de Guise. Il donna cette commission à Henri d'Angoulême, Grand-Prieur de France, son frere bâtard. Pour l'exécution, on convint qu'il prendroit avec lui des gens déterminés, & que dans une partie de chasse avec le Duc de Guise, à l'occasion de quelque querelle qu'on feroit naître entre eux, il l'attaqueroit & le tueroit. Le Grand-Prieur fit pour cet assassinat quelques tentatives, que son peu de courage rendit inutiles, & le Roi lui ayant reproché sa lâcheté en termes fort piquans, il résolut de le satisfaire à quelque prix que ce fût, mais le Duc de Guise lui en ôta le moyen: car François de Balzac Sieur d'Entragues, qui avoit la confiance du Roi, l'ayant averti en secret qu'on en vouloit à sa vie, il ne se trouva plus depuis ce tems-là à ces parties de chasse; & pour éloigner entierement ce soupçon de l'esprit du Roi, qui se laissoit aisément emporter à la colere, & qui dans ses emportemens ne se connoissoit plus, il songea à se marier, & de concert avec Anne d'Est sa mere, femme d'une grande sagesse, il épousa avec une espece de précipitation Catherine de Cléves, veuve d'Antoine de Croy Prince de Porcean. Quelques mois auparavant Louis de Bourbon Duc de Montpensier avoit épousé à Angers Catherine, sœur du Duc de Guise: ce fut le Cardinal de Lorraine qui fit ce mariage, dans l'espérance d'attirer dans son parti ce Prince, qui, quoique ennemi irréconciliable des Protestans, n'en étoit pas plus ami des Guises.

Le Duc de Montpensier épouse la sœur du Duc de Guise.

Cérémonie du mariage du Roi.

Le Roi, délivré enfin des embaras de la guerre & de (2) cette inquiétude domestique, qui intéressoit aussi l'Etat, songea tout de bon à la célébration solemnelle de son mariage, qu'il avoit contracté il y avoit déja quelque tems. Dans cette vûë il s'avança jusqu'à Mezieres sur la Meuse. Il avoit fait partir dès le 24. de Novembre les Ducs d'Anjou & d'Alençon, ses freres, Charles de Lorraine, son beau-frere (3), le Duc de Guise, qui ne lui donnoit plus d'inquiétude depuis qu'il étoit marié, les Ducs d'Aumale & de Montmorency, & quelques autres grands Seigneurs, pour aller au devant de la jeune Reine son épouse, & lui rendre à Sedan tous les honneurs

(1) Henri.

(2) Toutes les autres inquietudes, qui avoient du rapport à l'Etat. *Edit. des Drouarts in f. o.*

(3) Il avoit épousé Claude de Valois, sœur de Charles IX.

neurs dûs à sa naissance & à son rang. Henri-Robert de la Mark Duc de Bouillon lui fit dans cette ville une réception magnifique, & de-là, accompagné des Princes & des Grands que je viens de nommer, il la conduisit jusqu'à Mezieres, dans la maison où le Roi étoit logé. La Reine-mere, la Duchesse de Lorraine, & Marguerite de Valois ses filles, la reçurent dans l'apartement d'en-bas avec de grandes démonstrations d'amitié : elles la conduisirent ensuite dans l'apartement qui étoit au dessus, où le Roi l'attendoit. Après les complimens ordinaires, l'Archévêque Electeur de Tréves la remit solemnellement entre les mains du Roi, au nom de l'Empereur. On fit ensuite la lecture du contrat : après quoi le Roi répondit par le Garde des Sceaux, qu'il ratifioit tout ce qui avoit été fait, qu'il remercioit l'Empereur, les Electeurs & les Princes de l'Empire, & sur-tout l'Electeur de Tréves, l'Evêque de Strasbourg, le Marquis de Bade & le Comte de Hohenlo, que l'Empereur avoit nommés pour ses Procureurs en cette affaire, & declara qu'il honoreroit toujours la Reine Elisabeth, & qu'il auroit pour elle toute l'amitié qu'un mari doit avoir pour sa femme.

Le lendemain 26. de Novembre, le mariage fut célébré avec une pompe vraiment Royale, ce fut le Cardinal de Bourbon qui dit la Messe, presque tous les Princes & tous les Grands du Royaume s'y trouverent, il y avoit plus de soixante & dix Dames toutes vêtuës d'étoffes d'argent. Le Roi avoit alors un peu plus de vingt ans, & la jeune Reine n'en avoit que seize. On lui avoit donné pour Gouvernante Anne de Savoye, veuve du Connétable Anne de Montmorency, Dame très-vertueuse, & pour sous-Gouvernante Anne de Vivonne de la Châtaigneraye, veuve de Clermont-Dampierre & mere de la Comtesse de Retz (1) : pour Chevalier d'honneur on choisit Scipion de Fiesque, frere de Louis de Fiesque, qui vingt trois ans auparavant avoit voulu se rendre maître de la République de Genes. Après les libéralités ordinaires en ces occasions, les festins solemnels, les tournois, & toutes les autres magnificences des pompes nuptiales, on donna l'audience de congé aux Ambassadeurs de l'Empereur, & on les renvoya comblés d'honneurs & de présens.

Ambassade des Princes Protestans d'Allemagne au Roi.

Le Roi vint de Mezieres à Chantilly, beau château du Maréchal de Montmorency (2), & de-là à Villiers-côte-Rets, magnifique maison de plaisance que François I. son ayeul avoit bâtie pour y aller prendre le plaisir de la chasse. S. M. y donna audience le 23. Décembre (3) aux Ambassadeurs des Princes de la Confession d'Augsbourg, qui dans le tems de la Diéte de Spire les envoyerent pour féliciter le Roi sur son mariage, & pour l'exhorter à faire observer religieusement les conditions de la paix qu'il venoit d'accorder à ses sujets. Les Princes qui les envoyoient étoient l'Electeur Palatin, celui de Saxe & celui de Brandebourg, le Duc de Baviere (4), George-Féderic de Brandebourg, le Duc de Brunswic (5), Louis

(1) Le mari étoit Albert de Gondy.
(2) François, fils aîné du Connétable.
(3) La Popeliniere qui donne la harangue, dit que ce fut le 24. Décembre Tom. 2. liv. 24. p. 3.
(4) Richard.
(5) Jules.

Charles IX. 1570.

Discours des Ambassadeurs à ce Prince.

Louis Duc de Wirtemberg, Guillaume Landgrave de Hesse, Jean-Albert Duc de Meklenbourg, & Charles de Bade. Ils firent un assez long discours, dont voici le précis. Que l'alliance que S. M. venoit de contracter avec l'Empereur, en épousant sa fille, ne serviroit pas seulement à entretenir une amitié sincere entre ces deux puissans Princes, & par consequent entre l'Allemagne & la France, mais qu'elle seroit d'une grande utilité pour remedier de bonne heure aux maux que les disputes de Religion causoient dans toute l'Europe. Qu'ils félicitoient S. M. d'avoir étouffé, par sa prudence & par son équité, les troubles pernicieux que l'ambition de quelques particuliers avoit excités dans son Royaume. Qu'ils la supplioient de soutenir à l'avenir sa dignité & son autorité qu'elle venoit de recouvrer par une paix, qui ne déplaisoit qu'aux méchans, & de ne plus prêter l'oreille à ces gens qui disent, qu'il ne faut point garder la foi aux Hérétiques, & qu'il ne peut jamais y avoir de tranquillité dans un Etat où il y a plus d'une Religion. Que dans l'Empire même du Turc on ne force point les consciences; que le Grand-Seigneur envoye tous les ans un présent aux Religieux du Mont Athos. Qu'en Pologne, qui est un des plus grands Royaumes de la Chrétienté, la Religion Romaine & la Grecque ont toûjours subsisté ensemble, & qu'il y a beaucoup de villes où les églises sont communes; que même depuis quelques années la plûpart de la Noblesse Polonoise a reçû la Confession d'Augsbourg, sans que cette différence de Religion ait causé le moindre trouble dans cet Etat, quoique les grandes charges soient possédées par des gens qui pensent différemment sur cet article. Que Charles-Quint avoit reconnu cette vérité, mais trop tard; & que Ferdinand son frere, qui lui succeda, n'a jamais pu trouver d'autre moyen de pacifier l'Empire, que d'accorder à tout le monde une entiere liberté de conscience; que quoiqu'il n'y ait jamais eu de Prince plus attaché à l'Eglise Romaine, & qu'il y eût lieu de croire que la permission qu'il avoit donnée, n'étoit que pour les Princes feudataires de l'Empire, & non pour ses Etats héréditaires, cependant il tolera d'abord la liberté de conscience dans la Lusace & la Silesie; & que depuis, c'est-à-dire un peu avant sa mort, il la permit dans une bonne partie de l'Autriche. Que Maximilien II. un des plus sages Princes de l'Europe, avoit tenu la même conduite; qu'ainsi les Princes leurs maîtres supplioient instamment le Roi, qui venoit d'épouser sa fille, de suivre son exemple sur ce point. Qu'on avoit disputé sur la Religion dès les commencemens même du Christianisme. Qu'un bon sujet, & un bon Chrétien, étoient deux choses indépendantes l'une de l'autre. Qu'on souffre en Pologne les Tartares, qui suivent la Religion de Mahomet, à Rome les Juifs, en Turquie les Juifs & les Chrétiens. Qu'un Prince aussi prudent que lui, & à qui l'on ne pouvoit imputer les troubles passés, devoit se souvenir de ne point écouter les mauvais conseils, & les brouillons qui chercheroient à les renouveller. Que la paix mettoit en vigueur la pieté & les loix; au lieu que la guerre renversoit également la Religion & l'autorité du Prince. Que s'il se trouvoit quelque homme assez hardi pour entreprendre de faire rentrer dans la guerre civile un Roi si bien intentionné pour la paix, leurs maî-

maîtres declaroient à S. M. par leur bouche, qu'ils employeroient toutes leurs forces & toute leur puissance, pour empêcher l'effet d'un si pernicieux dessein, & pour maintenir la paix dans ce Royaume très-florissant, dont les biens & les maux intéressent infiniment la tranquillité de l'Europe.

Charles IX. 1570.

Réponse que le Roi leur fait.

Le Roi leur fit réponse le lendemain, & après les avoir remerciés des marques d'amitié que les Electeurs & les Princes leurs maîtres lui donnoient en cette occasion, il les assura, que s'il avoit récherché l'alliance de l'Empereur, c'est qu'il avoit reconnu que ce Prince, qui par sa dignité tenoit le premier rang entre les Souverains de l'Europe, méritoit encore plus cette distinction par sa prudence, sa magnanimité, sa clémence & son équité, & qu'il sçavoit que Maximilien n'avoit jamais rien épargné pour affermir le repos de la Chrétienté. Qu'à son égard, il se feroit un plaisir de suivre les avis salutaires qu'ils lui donnoient, & de répondre de tout son pouvoir aux bonnes intentions de l'Empereur, & qu'il entretiendroit religieusement les liaisons d'amitié que Henri II. son pere, & François I. son ayeul, avoient toûjours eûës avec eux.

Après cette réponse, les Ambassadeurs ayant pris leur audience de congé, & reçu du Roi de grands honneurs & des présens considerables, s'en retournerent vers leurs maîtres.

A peine l'Edit de pacification eut-il été publié dans les Cours souveraines, & dans les tribunaux inférieurs, que le Roi se vit accablé des plaintes réciproques des Catholiques & des Protestans. Pour les satisfaire en partie, & empêcher que les troubles ne recommençassent, on chargea le Maréchal de Cossé & Philippe de Gourreau Seigneur de la Proutiere, Maître des Requêtes, de se rendre à la Rochelle pour y conférer avec les députés des Protestans, & convenir avec eux à l'amiable du sens qu'il faloit donner à l'Edit, & de la manière de l'exécuter: mais cette affaire regarde l'année suivante.

Mort de Jean Bernard de San-Severino Duc de Somma.

Le 25. de Mai de l'année où nous sommes encore, Jean-Bernard de San-Severino Duc de Somma, qui s'étoit retiré à Langeais-sur-Loire, dont il étoit usufruitier, y mourut à l'âge de soixante & quatre ans d'une mort douce, & qu'il souhaitoit depuis long-tems. Pendant les guerres de Toscane il avoit été attaché au parti de la France, & avoit servi très-fidèlement nos Rois. En mourant, il institua Charles son héritier pour les biens qu'il possedoit dans le Royaume de Naples, & qui avoient été confisqués par Philippe II. Ce ne fut pas par amitié pour le Roi qu'il prit ce parti, car il n'avoit pas lieu d'en être content. Depuis que l'avarice s'étoit emparée de la Cour, il n'en avoit pas été traité comme le méritoient ses services, & on lui avoit ôté jusqu'aux moyens de subsister. Ce ne fut pas non plus par haine pour sa famille, sur-tout pour Horace de San-Severino son neveu, qui l'assista dans sa derniere maladie; le vrai motif qui porta cet homme sage & généreux à faire une pareille disposition, c'est qu'il ne vouloit pas que sa maison, réduite à l'indigence, pût ajoûter à l'opprobre de sa pauvreté, le faste ridicule de grands titres qui ne leur produiroient rien.

Charles IX. 1570.

Extinction de la maison des Comtes de Bitch en Allemagne.

Cette même année l'ancienne maison des Comtes de Bitch s'éteignit en Allemagne avec Jaques de Bitch, fils de Renard & petit-fils de Simon, qui mourut le 21. de Mars sans enfans mâles, & qui ne laissa qu'une fille, Marie-Louise de Bitch, mariée depuis dix ans à Philippe de Hanau, cadet de cette maison. Les Ducs de Wirtemberg & de Lorraine, & l'Evêque de Strasbourg, se mirent chacun de leur côté en possession des terres qui lui avoient apartenu, comme leur étant dévolues par droit de fief.

Mort de Jean Brentzen.

Peu de tems après, c'est-à-dire le 11. de Septembre, Jean Brentzen, natif de Weil, ville Impériale de la Province de Suabe, Théologien fameux dans son parti, & que sa réputation exposa à de grandes vicissitudes, mourut à Stutgard dans le Wirtemberg âgé de plus de soixante & dix ans.

Mort des deux freres du Tillet.

La même année nous enleva les deux du Tillet, freres illustres, dont la famille est originaire de l'Angoumois. Ils s'appelloient tous deux Jean: l'aîné étoit Greffier en chef du Parlement; ses soins, son exactitude & son assiduité perpétuelle aux fonctions de sa charge lui acquirent avec de très-grands biens une véritable gloire; jamais citoyen n'a eu une connoissance plus exacte de notre Droit, & de nos Antiquités Françoises & Gauloises. Le cadet fut d'abord Evêque de Saint-Brieu en Bretagne, & ensuite de Meaux: il fut très-bien instruit dans les lettres dès son enfance, & il joignit à l'étude de notre Histoire, que son frere sçavoit parfaitement, la science des Langues, & une grande connoissance du Droit Romain, & de toute l'Antiquité ecclésiastique. Il visita avec la permission de François I. les grandes bibliothéques des monasteres fameux, & de tous les autres endroits du Royaume, avant qu'elles eussent été pillées ou dispersées, & il s'en fit un trésor pour son usage particulier, d'où il tira dans la suite ces monumens respectables de l'Antiquité sacrée & profane qu'il a donnés au public; ouvrage qui lui a tant fait d'honneur de son tems, & qui ne lui en fera pas moins dans la postérité.

De Jaques Grevin.

Le 5. de Novembre mourut à Turin dans sa trentième année Jaquès Grevin, de Clermont en Beauvoisis: il s'appliqua dès son enfance à la Poësie, & il y réussit parfaitement, comme on en peut juger par sa *Gelodacrye* (1) & par quelques autres ouvrages qu'il a mis au jour, qui ne le cedent en rien à ceux des plus grands Poëtes de son tems, & qui passeront infailliblement jusqu'à la postérité. Il s'appliqua depuis à la Médecine, où il ne réussit pas moins qu'à la Poësie. Il traduisit en vers François Nicandre, dont Jean des Gorris nous avoit donné une traduction Latine très-élégante; & l'on peut dire que la traduction Françoise de Grevin ne le cede en rien au Grec de Nicandre, ni au Latin de Gorris. Il joignit à cet ouvrage un traité François des Poisons: il avoit donné au public ou composé plusieurs autres traités, auxquels sa mort prématurée ne lui a pas permis de mettre la derniere main. Cet homme si aimable par ses talens & par les agrémens de son esprit, fut en crédit à la Cour de Marguerite,

(1) Mêlange de ris & de larmes.

rite, femme de Philibert-Emanuël Duc de Savoye, Dame dont le mérite fait l'ornement de notre siécle. Elle le mena avec elle en Italie, & elle le prit pour son Médecin, & pour son conseil dans ses affaires les plus importantes: ensorte qu'après la mort de Grevin, elle dit, qu'elle avoit perdu en lui non seulement un Médecin excellent qui avoit un soin particulier de sa santé, mais un ami fidèle qui sçavoit la consoler dans tous ses chagrins. Non contente de lui avoir fait des obseques très-honorables, elle garda auprès d'elle sa veuve, & Marguerite-Emmanuelide sa fille unique, qu'elle avoit tenuë sur les fonts de bâtême, les traita avec bonté, leur fit du bien tant qu'elle vécut, & montra par un exemple de reconnoissance aussi respectable qu'il est rare, qu'après avoir aimé un homme de mérite, elle aimoit encore ses os, & ce qui restoit de lui dans sa veuve, & dans une fille qu'il avoit tendrement aimée.

CHARLES IX. 1570.

De Jean Mercier.

Jean Mercier, natif de la ville d'Usez en Languedoc (1), mourut aussi cette année. Sa première étude fut la Jurisprudence, & comme il entendoit parfaitement les langues Grecque & Latine, il traduisit en Latin l'abrégé d'Harmenopule. L'élégance de cettte traduction & les notes sçavantes dont il l'accompagna, peuvent faire juger du progrès qu'il avoit fait dans une science, qui est aujourd'hui le chemin le plus ordinaire pour amasser de grands biens, & se faire un nom célèbre: mais malgré tous les avantages qu'il pouvoit espérer, il quitta cette profession pour se donner tout entier à l'étude des Livres saints & des langues Hébraïque & Chaldaïque. Par son assiduité & un travail infatigable, joint à beaucoup de pénétration, il y fit en peu de tems de si grands progrès, que Vatable étant venu à mourir dans ce tems-là, il fut regardé par tous les Professeurs & tous les Sçavans, comme le seul homme capable de réparer la plus grande perte qu'on eût jamais faite en ce genre de littérature. Il lui succeda donc dans la fonction d'expliquer le texte Hébreu de l'Ecriture, & comme il sçavoit très-bien les quatre langues principales, qu'il travailloit avec une exactitude infinie, & qu'il joignoit à tout cela un jugement admirable ; il est presque incroyable avec quel succès il s'en acquita. Mais ce qui rélevoit merveilleusement sa science, c'étoit sa candeur, sa modestie & des mœurs très-innocentes ; & l'on peut dire que tout ce qu'il y a aujourd'hui en France d'hommes sçavans dans les langues Hébraïque & Chaldaïque sont sortis de son école. Dans la suite, les guerres civiles que la Religion excita, ayant rempli toute la France de troubles, Mercier, qui étoit un homme pacifique, passa à Venise, pour y conférer sur quelques difficultés avec les Juifs de cette ville. Il alla loger chez Arnoul du Ferrier, Ambassadeur de France, qui, après avoir donné, comme lui, sa jeunesse à la Jurisprudence, s'appliquoit alors à l'étude des Lettres sacrées. Ils vécurent quelque tems ensemble dans une parfaite union: mais Mercier, qui avoit dessein de revoir ses ouvrages, & de les mettre au jour, reprit le chemin de Paris. En passant

Etoit d'une honnête famille ; le Chancelier de l'Hôpital même ne dédaigneroit pas d'avoir Mercier pour compagnon s'il retournoit en vie. *Edition de Drouart, in f. o. d.*

CHARLES IX. 1570.

ſant par Uſez il y fut attaqué de la peſte qui ravageoit toute la contrée, & il trouva la mort dans cette ville qui lui avoit donné la naiſſance. L'homme illuſtre qui lui avoit généreuſement fourni un azile pendant les calamites de ſa patrie, eſt celui qui a publié après ſa mort d'excellens Commentaires qu'il avoit faits ſur les ſix premiers des petits Prophetes, ſur Job, Salomon & ſur la Genèſe. Quoique ce ſoient des ouvrages poſtumes, on y connoît toute l'exactitude de ce ſçavant Auteur ; & ceux qui ont examiné ces écrits & les autres qu'il avoit donnés de ſon vivant, conviennent tous qu'il n'y a jamais eu de Chrétien qui ait fait de plus grands progrès dans l'Hébreu. Mais il n'eſt pas mort tout entier : il nous a laiſſé Joſias-Mercier, digne fils de ſon illuſtre pere, qui a joint à une ſcience parfaite des deux langues, & à une grande connoiſſance de l'Antiquité, une critique très-judicieuſe ſur ces matières. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les lettres qu'a brillé ce jugement exquis, il l'a montré & à l'armée, & dans les négociations où il a été employé pendant les guerres civiles, tems malheureux qui ont arraché à l'étude des lettres des eſprits nés pour cultiver les Muſes, & qui les ont jettés, ou dans le tumulte des armes, ou dans l'agitation des affaires publiques.

De Pierre de Montauré.

J'ajouterai à ces hommes illuſtres Pierre de Montauré, Pariſien, homme d'un eſprit excellent, grand Philoſophe, grand Mathématicien, qui non ſeulement a éclairci les ouvrages des Anciens, mais qui a fait lui-même beaucoup de nouvelles découvertes, outre qu'il a donné des Poëſies qui ont eu de la réputation. Les guerres civiles pour la Religion troublerent ſouvent ſon repos : enfin s'étant retiré à Sancerre dans l'eſpérance d'y trouver un azile aſſuré pour les Muſes & pour lui, il y mourut de chagrin le 19. d'Août, n'étant pas encore d'un âge avancé. L'illuſtre Michel de l'Hopital, ſon ami intime, a pleuré ſa mort par des vers, où il ſe plaint amerement de l'ingratitude de ſon ſiécle.

Fin du quarante ſeptième Livre.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Relation de la guerre de Grénade. Les Morisques implorent le secours du Roi de Fez, & des Turcs. Ils nomment pour leur Roi Ferdinand de Valor, sous le nom de Mahamet Aben-Humeya. Ils vont droit à Grénade, attaquent Albambra sans succès. Ils font des courses dans toute l'Andalousie, & exercent des cruautés terribles, afin de ne laisser aucune espérance de réconciliation. Ils sont défaits auprès de Tablate par Inigo-Lopez de Mendoza Marquis de Mondejar. Usage du poison parmi eux. Gasca est tué en trahison par les habitans de Turon. Nouveaux mouvemens à Guajaras. Temérité malheureuse de Jean de Villaroel. P. Fajardo Marquis de Velez est chargé en partie de cette guerre. Jalousie de Mondejar contre lui. Jeunes filles sacrifiées cruellement par les Morisques. Jean de Mendoza & Antoine de Luna envoyés par le Roi à Grénade, ce qui diminuë l'autorité de Mondejar, & du Comte de Tendilla, son fils. Les Morisques recommencent la guerre. Leur Roi Aben-Humeya, qui s'étoit caché, paroît avec un cortege Royal. Jean d'Autriche est declaré Généralissime contre les Morisques. Description de la ville d'Almeria. Son origine. Vase d'Emeraude des Genois. Prise d'Alcudia. Abenxaubar, le boutefeu de cette guerre, meurt de chagrin. Le gouvernement de Grénade ôté à Mondejar à l'arrivée de Jean d'Autriche. Spectacle affreux des Morisques chassés de Grénade; traitemens injurieux que la garnison leur fait. Défaite de Gonçalez à Guadix. Edit du Roi Morisque pour montrer sa clémence. Frexiliana est assiégée & prise par les troupes du Roi. Les galeres d'Italie viennent en Espagne, battuës de la tempête sur la route. Grandes divisions entre les Généraux Espagnols. Inimitiés entre Louis Quexada, homme d'une grande sévérité, le Marquis de Velez, le Duc de Sessa, Mondejar, de Déza & de Velez. Etats généraux tenus à Cordouë. Le Roi y vient en personne. Avantage remporté par Velez auprès de Berja, & par les Morisques auprès d'Albunuelas; échec qu'ils reçoivent à Berja. Révolte des troupes de Velez. Débauches d'Aben-Humeya; son faste, sa sécurité. On conjure contre lui. Il est étranglé par Aquazil. Abdala est élû Roi; il s'excuse d'accepter la Royauté. Orgiva est assiégée & prise par les Morisques. Confusion dans le camp du Roi. Le Duc de Sessa marche au secours d'Orgiva, échec qu'il reçoit. Galera & les villages d'a-

d'alentour, Frexiliana & Filabres, & tout le territoire de Baza se declarent pour Abdala. Velez vient camper auprès de Galera. Quejar, forteresse principale des Morisques, est attaquée par Jean d'Autriche, & prise par la retraite des Morisques. Toutes les forces des Espagnols marchent contre Galera. Déroute du Marquis de Favara auprès de Calaborra. Prise de ses bagages. Antoine de Luna reçoit ordre de transporter les Morisques en des Provinces plus éloignées. Il s'éleve une sédition qui l'en empêche. Licence des soldats. Splendeur des maisons des Gusmans, & des Ponces de Leon en Andalousie. On traite avec les Mores par l'entremise des Chefs de ces deux maisons. Un scelérat, nommé Melique, assassine ceux qui négocioient pour la paix, & trouble le traité. Combat donné auprès d'Arbota, lieu fortifié par les Morisques. Défaite du Duc d'Arcos auprès de Monda : cette guerre, qui avoit duré deux ans, finit par la mort de Melique.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Antoine de Fuenmajor, qui a écrit en Espagnol la vie de Pie V; Louis Marmol de Carvajal; Antoine Errera; Les Mémoires de Didace-Hurtado de Mendoza, qui n'ont point été imprimés, & qui ont été communiqués à l'Auteur par l'illustre veuve du Marquis de Pisany; Ambroise Moralez; Les Annales de Genes.

Charles IX. 1570. Guerre de Grénade.

CE fut dans cette année que finirent les troubles des Maures de Grénade; la confusion qu'ils causerent deux ans durant dans les affaires d'Espagne, en rendit les suites aussi dangereuses, que les commencemens en avoient paru petits & méprisables. Je vais en rapporter l'origine, les causes & les effets, & je le ferai avec d'autaut plus d'exactitude, que nos Auteurs en ont parlé très-succintement, & qu'il n'y a que les Espagnols qui nous en ayent donné une Histoire complette en leur langue (1).

L'an

(1) Lorsque j'étois à Grénade, les Morisques qui étoient encore dans ce païs, avoient conservé leur langue & leurs coûtumes, en payant pour cela un tribut au Roi. Ayant fait connoissance avec leur Iman ou Curé, qui étoit Espagnol, afin d'avoir par son moyen la facilité d'examiner leurs usages, il me mena dans deux endroits, où l'on célébroit un mariage. Les hommes chantoient dans une salle en leur langue, y joüoient de la Guitarre & d'autres instrumens. Les femmes accompagnoient la mariée dans une chambre plus grande que celle des hommes; à ceux-ci il n'étoit pas permis d'y entrer. Elles s'entretenoient sur différentes choses. Je suivis le Curé, qui a seul la permission d'entrer dans l'assemblée des femmes. Il les prévint en leur langue, & leur dit, de n'être point scandalisées de voir venir un homme avec lui; que j'étois un Etranger, qui voyageois pour mon plaisir, & pour connoitre les mœurs des différentes Provinces de l'Espagne. Ceci se passa après le dîner. Avant midi j'avois vû les cérémonies qu'ils pratiquent en se mariant. Je fus obligé de quitter le grand chemin en sortant de Grénade, à cause de quelques Voleurs Maures qui avoient leur retraite dans les montagnes voisines, d'où ils venoient attaquer les voyageurs. Ayant passé par Asnolloz, Guadix, Baza,

L'an de Jesus-Christ sept cens vingt quatre, les Sarrazins sujets de Jacob Almanzor, qui faisoit sa résidence dans l'Arabie heureuse (1), entrerent sous ses auspices dans ces Provinces, qui sont enfermées par la Méditerranée, l'Ocean & les Pyrenées. Ce fut Julien Comte de la Bétique (2), qui les y attira pour venger une injure particuliere qu'il avoit reçuë du Roi Rodrigue; comme il leur arrivoit sans cesse des troupes de l'Afrique, dont les côtes ne sont pas éloignées de celles de l'Espagne, ils se rendirent avec le tems maîtres de presque toutes ces Provinces. Quelques-unes néanmoins, gouvernées par des Princes particuliers, vinrent à bout de se soustraire à leur domination, & eurent à soutenir contre ces barbares des guerres presque continuelles, & avec des succès différens, jusqu'au tems de Ferdinand d'Arragon & d'Isabelle de Castille. De toutes les anciennes conquêtes des Sarrazins en Espagne, il ne leur restoit plus alors que le Royaume de Grénade. Ferdinand & Isabelle exterminerent dans toute l'Espagne les restes de cette abominable secte, après s'être rendus maîtres du Royaume de Grénade.

CHARLES IX. 1570.

Les Morisques de Grénade ne se font Chrétiens que par feinte.

Les Chrétiens, en se rendant maîtres des murailles, n'avoient pas subjugué les esprits de ceux qui les habitoient. Pour conserver leurs biens, la plûpart firent semblant d'embrasser la Religion de J. C. & par cette dissimulation impie, ils obtinrent la liberté de demeurer dans la Bétique, que nous appellons aujourd'hui Andalousie. Mais ils ne changerent ni de cœur ni de sentimens par rapport au gouvernement & à leurs dogmes impies. Les Evêques qui les soupçonnerent de dissimulation, y remedierent du mieux qu'ils purent. Pierre Guerrero, Archévêque de Grénade, homme exact à remplir ses devoirs, après la tenuë du Concile de Trente, en tint un dans sa Province, où il fit plusieurs reglemens pour les affermir dans la Foi. Les Prélats de l'Assemblée furent d'avis qu'on priât le Roi au nom du Clergé, d'abolir toutes les cérémonies & toutes les coûtumes qui pouvoient conserver les vestiges de cette secte; que c'étoit ainsi qu'on en avoit usé dans les Conciles d'Afrique, où l'on avoit aboli tous les restes du Paganisme. Le Roi entra dans les vûës du Concile, & fit publier une Ordonnance, par laquelle il enjoignoit aux Morisques, (c'est ainsi qu'on les nomme aujourd'hui) de changer de langue, & de renoncer à toutes les cérémonies qui sont venuës de leur secte, de quitter l'usage des bains, dont cette Nation, qui aime extrêmement la propreté, faisoit ses délices, de ne plus observer dans leurs mariages les formalités préscrites par leur loi, & enfin, de tenir les portes de leurs maisons ouvertes les Vendredis, qui sont leurs jours solemnels, afin de ne point donner de soupçon contre eux. On défendit aux femmes d'aller voilées dans les ruës, & l'Inquisition agit avec beaucoup de sévérité contre tous ceux qu'on eut lieu de soupçonner. Mais ce qui les irrita le plus, fut qu'en haine de leur secte on supprima les aziles, &

Baza, Lorca, connuë des anciens sous le nom d'Eliocrota, j'arrivai à Murcie, anciennement Murgis, où se termina mon voyage. Les Espagnols appellent Xenil, le fleuve Gentilius, appellé autrefois Singlis. CHARLES DE L'ECLUSE.

(1) Ou *l'Hiemen*.

(2) Ou *Andalousie*.

CHARLES IX. 1570. & qu'il ne leur fût plus permis de se refugier dans les églises des Chrétiens, comme c'étoit l'usage auparavant. Il y en eut un grand nombre qui, ne croyant pas pouvoir rester dans la ville avec honneur ni avec sûreté, se retirerent dans les montagnes, où ils ne vivoient que de brigandages, de vols & de meurtres. Les plus vieux d'entr'eux, ceux qui avoient le plus d'autorité, & les jeunes gens même qu'ils avoient élevés, se souvenant que depuis Ferdinand & Isabelle, ils avoient pris jusqu'à deux fois les armes pour la liberté, sans qu'il leur en fût arrivé d'autre mal que de n'avoir pas réüssi, se laisserent aisément persuader de les reprendre pour une si juste cause, & s'exposerent aux derniers périls pour y réussir, d'autant plus que la conjoncture paroissoit très-favorable.

En effet, la France voisine de l'Espagne, étoit alors embrasée du feu des guerres de Religion, toute la Flandre étoit remplie de troubles pour la même raison, & occupoit une partie des forces des Espagnols : il venoit sans cesse des nouvelles d'Afrique, soit vrayes, soit feintes par les Chefs de la revolte, que le Turc armoit puissamment par mer pour faire la guerre aux Chrétiens, & que s'il apprenoit qu'il y eût des troubles en Espagne, il y enverroit infailliblement sa flote; que c'étoit-là le fort & le rempart de toute la Chrétienté, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un Prince si puissant vît périr miserablement à ses yeux les restes de sa secte, sans se mettre en devoir de les secourir. Les esprits étant d'un côté prévenus par ces bruits, & indignés de l'autre par les outrages qu'on leur faisoit continuellement, on indiqua une assemblée où les principaux d'entr'eux devoient se trouver, & prendre un parti. Le rendez-vous fut à Cadiar, petite ville située entre Grénade, la mer & le fleuve Almeria, vers l'embouchure duquel il y a une ville du même nom. Ils choisirent ce lieu, parce qu'il est à l'entrée de la montagne d'Alpuxarra, qui a environ dix sept lieuës de long du Levant au Couchant, & dix de large. Cette montagne est pleine de rochers & stérile, excepté du côté où elle va tomber dans la plaine en pente douce; car ce canton étoit si bien cultivé par les soins des Morisques, que non seulement il y venoit du blé, mais qu'il étoit couvert de troupeaux de gros & de menu bétail, & qu'il fournissoit quantité de soye. Ils firent leur place de guerre de cette montagne, pour plusieurs raisons. Premièrement, l'abord en est très-difficile; en second lieu, elle est voisine de la mer, d'où ils attendoient tout leur secours; enfin elle étoit presque entierement occupée par leurs gens, qui depuis long-tems alloient s'y établir pour conserver leur liberté. Il vint à l'assemblée des gens de toute espece & de tout âge, & entre autres des Monfiez : c'est une sorte d'hommes assez semblables à ceux que les Histoires des Croisades nomment Assassins, meurtriers de profession. On y parla du tems & des moyens de faire sçavoir à tous leurs gens les mesures que l'on auroit prises. Il fut résolu que chacun avertiroit son semblable; c'est-à-dire, que les veufs avertiroient ceux qui étoient veufs, les mariés ceux qui étoient mariés, & pareillement ceux qui gardoient le célibat. On résolut de prendre la saison de l'hyver, parce que la longueur des nuits faciliteroit aux conjurés le moyen de venir sans bruit des montagnes d'alen-

Assemblée qu'ils convoquent entr'eux.

Conjuration qu'ils y trament.

CHARLES IX. 1570.

d'alentour, & de s'approcher de la ville, sans avoir rien à craindre de la flote du Roi, dispersée alors dans les différens ports du Royaume, sans chiourme & sans soldats. Ils choisirent donc pour leur Assemblée générale le jour de Noël de l'année 1568. parce que ce jour-là les Chrétiens sont, ou dans leurs temples occupés à la priere, ou renfermées dans leurs maisons, sans armes, & ne songent qu'à se garantir du froid. Que les complices bien armés & sans embarras, ne pouvoient choisir un tems plus favorable pour agir avec quelque sûreté. Que dans le tems où l'on verroit le trouble augmenter considerablement dans la ville, quatre mille hommes des montagnes d'Alpuxarra se joindroient à ceux d'Albaïzin (1), & viendroient attaquer la ville, & sur-tout la partie qu'on appelle Alhambra (2), soit en tachant de rompre la porte, soit par escalade.

Origine & description de la ville de Grénade.

Grénade a été bâtie par les Maures sur les ruines de l'ancienne Illiberis (3), que les Espagnols appellent Elvire : elle enferme dans son enceinte le champ des Infans, lieu ainsi nommé parce que deux jeunes Princes, Dom Pedro & Dom Juan, combattant avec beaucoup de courage en cet endroit, y furent tués par le Général de l'armée d'Hosmin-Ismaël. Les Annales des Arabes nous apprennent, qu'on y amena une colonie des environs de Damas, dix ans après que les Gots eurent été entierement chassés de l'Andalousie par Tarifa-Abenziet, Généralissime des troupes du Calife Jacob Almanzor. Que cette ville ne commença à être capitale d'un Royaume que sous Bedis-Aben-Habuz, qui ayant quitté Cordoüe, fonda auprès de la tour de Saint-Joseph dans Alcazava, la ville appellée communément la ville des Juifs (4), établit le siége de son Royaume à Saint-Christophle (5), & fit élever sur le sommet de la montagne une statuë de bronze, armée d'une lance & d'un bouclier, avec cette inscription : *Le sage Bedis-Aben-Habuz declare que c'est d'ici qu'il faut défendre l'Andalousie.* On dit qu'il appella sa nouvelle ville Gard-Nahat, du nom de sa femme, qui s'appelloit *Nahat*, & du mot *Gard*, qui signifie Occident; car c'est assez l'usage des Sarrazins, sur-tout de ceux de l'Asie, de donner à leurs villes des noms qui marquent leur situation. D'autres en donnent d'autres raisons, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter. Ce qui est constant, c'est qu'on a pris le fruit appellé *Grénade*, pour les armes de la ville & du Royaume de Grénade, soit qu'on l'ait fait par erreur, parce que l'ortographe & la prononciation de l'ancien nom ont changé, comme il est encore arrivé pour les armes des Royaumes de Leon (6) & de Galice (7); soit

(1) C'est une partie de la ville de Grénade pleine de Morisques.

(2) Autre partie de la ville.

(3) Les Espagnols l'appellent *Elvira*; Les Maures, *Gebel Elbeyra*.

(4) Cela fait aujourd'hui une partie de la ville de Grénade.

(5) Autre partie de Grénade.

(6) Les armes de Leon sont un Lion de gueule en champ d'argent. On sent bien que ces armes ont rapport au nom moderne de *Leon*, & non à celui de l'origine de la ville, qui est *Legio*, parce qu'une legion Romaine s'y établit.

(7) Tout de même il y a dans les armes de Galice un Calice; on voit bien que c'est à cause du nom moderne, car un Calice n'a aucun rapport à *Gallecia*, ou *Galleeia*, qui est l'ancien nom.

CHARLES IX. 1570.

soit que la grande quantité de grénades que produit le païs en ait été la véritable cause.

Depuis Bedis, Grénade fut le siége des Rois Sarrazins jusqu'à Aben-Hul, qui chassa les Almohades d'Espagne, & transporta le siége à Almeria. Ce Prince ayant été tué par la valeur & par la prudence de Ferdinand Sanche, les peuples de Grénade choisirent pour leur Roi Mahomet-Alhamar Seigneur d'Ariona, qui remit le siége de son Royaume à Grénade. Depuis ce tems-là cette ville s'accrût tellement, que les Arabes assûrent qu'il y a eu jusqu'à soixante mille maisons. Bulhar qui sçavoit, à ce qu'on dit, l'art de transformer en or les autres métaux, enferma de murs l'endroit appellé Albaïzin, & le separa du reste de la ville : il bâtit aussi l'Alhambra avec la tour de Commares. Il eut dix successeurs, dont on voit encore aujourd'hui les portraits dans la cour spatieuse d'Alhambra, & on les connoît par tradition. Le Roi d'Espagne y a fait de nos jours un château superbe, bâti d'une pierre bleuë taillée avec beaucoup d'art. Dans la place, qui est ronde, on voit trois rangs de galeries, soutenuës sur des colomnes de marbre, rangées d'une maniere très-agréable, & l'on peut s'y promener fort à l'aise. La ville est située en partie sur quatre collines, & en partie dans la plaine. La basse-ville est habitée par des marchands & des ouvriers Espagnols, par le Clergé & par la Noblesse. C'est-là qu'est l'église cathédrale admirablement bien bâtie : on y voit le tombeau de Ferdinand d'Arragon & d'Isabelle de Castille. La partie qu'on nomme Albaïzin, c'est-à-dire, ruë de Baza, n'est presque habitée que par les Morisques : lorsqu'on les chassa de Baza, on en fit comme une colonie que l'on transporta en cet endroit, & on l'appella Albaïzin, à cause du lieu d'où ils venoient. Le Darro passe au milieu de la ville; ses bords sont pleins de boutiques de teinturiers & de foulons, ce qui est d'une grande commodité pour les habitans; car ils ont de belles manufactures d'étoffes de soye & de draps, sur-tout dans la partie de la ville qu'ils appellent Antequeruela, parce que les Maures d'Antequeruela vinrent autrefois s'y établir. Le Darro sort d'une montagne toûjours couverte de neige, assez près des sources du Xenil, en Latin *Singlis*, qui passe hors de la ville, & dont les eaux sont bonnes & très-salutaires : les Maures y venoient en foule d'Afrique pour y rétablir leur santé.

Desseins & préparatifs des Mores.

On étoit convenu que dès qu'on seroit maître d'Alhambra & de son canon, le premier coup que l'on tireroit seroit le signal pour attaquer la ville; qu'ainsi tous ceux qui seroient descendus des montagnes, courroient aussi-tôt aux portes, les briseroient, & entreroient dans la ville; qu'ensuite ils se répandroient dans toutes les ruës, le feu dans une main & le sabre dans l'autre, & qu'ils feroient main-basse sur tout ce qui se trouveroit sur leur passage, & mettroient le feu à toutes les maisons pour jetter l'effroi par-tout. En attendant, ils envoyerent des députés au Dey d'Alger, au Roi de Fez & à Constantinople, demander du secours pour la cause commune des Mahométans. Ils passerent le tems qui leur restoit jusqu'à Noël, à exercer la jeunesse, à amasser des vivres dans des cahuttes écartées sur leurs montagnes, à fabriquer de nouvelles armes, à dérouiller les

les anciennes qu'ils tenoient cachées, à choisir un camp avantageux, & à en tracer les fortifications. Leurs Chefs se rassemblerent encore à Churriana pour prendre une derniere résolution. On trouve que les Magistrats de Grénade firent une grande faute en ce tems-là; car après avoir pris la précaution de défendre aux Morisques, sous de grandes peines, tout ce qui auroit la moindre apparence d'assemblée, ils leur permirent malgré cela de venir en troupes à un hôpital nouvellement bâti en faveur des nouveaux Chrétiens, sous le titre d'hôpital de la Résurrection. Ils s'y rassembloient donc tous les jours, sous prétexte d'y venir satisfaire aux devoirs de la pieté, ou d'y ramasser quelques aumônes: mais en effet pour y concerter leur entreprise; ensorte qu'ils pensoient bien moins à se procurer des aumônes, qu'à amasser de l'argent pour les préparatifs & pour les fraix de la guerre qu'ils méditoient. Toutes ces menées cependant ne furent pas si secretes, qu'elles ne perçassent jusqu'aux Commandans: mais comme ils étoient depuis long-tems mal ensemble, qu'ils empiétoient sans cesse les uns sur les autres, que par envie & par jalousie l'un renversoit ce que l'autre avoit fait, & cherchoit à le détruire à la Cour, & à le calomnier, il arrivoit, ou qu'ils punissoient ceux qui leur devenoient suspects beaucoup plus rigoureusement que les loix ne le permettoient, ou qu'ils les laissoient faire ce qu'ils vouloient, sans s'en embarrasser. Celui qui avoit le commandement général dans la ville, étoit Inigo Lopez de Mendoza, Marquis de Mondejar, avec le Comte de Tendilla son fils: Ils descendoient de Mendoza, premier Comte de Tendilla, qui fut fait Gouverneur de la Province par Ferdinand & Isabelle après la conquête du Royaume de Grénade, & qui y regla tout avec une prudence & une modération admirables, s'étant très-utilement servi des conseils de Ferdinand Talavera, qui fut le premier Archévêque de cette ville. Pierre Déza exerçoit à Grénade la charge de Président de la Chancellerie, c'est le nom que l'on donne au premier Juge. Cet homme avoit passé avec honneur par tous les dégrés de la robe, & avoit toûjours rendu un compte très-exact de sa conduite à l'Archévêque Guerrero & aux autres Officiers de l'Inquisition. Déza & Mondejar de concert, autant que le permettoient leurs querelles, qui se réveilloient sans cesse, tâchoient de découvrir le dessein des Morisques, dont ils avoient quelque soupçon. Pendant que Déza suivoit l'affaire de près, Mondejar alla en Cour, demander des troupes à Philippe: ce que l'on eut assez de peine à lui accorder, parce que le mal étoit encore caché, & que les Ministres ne vouloient pas charger l'épargne d'une dépense inutile, dans un tems où toutes les forces du Royaume étoient occupées au loin; d'autant plus qu'il étoit d'une grande importance pour la réputation des armes du Roi, qu'il ne parût pas avoir la guerre dans le cœur de ses Etats. On étoit outre cela frappé des raisons que Déza & l'Archévêque écrivoient en secret au Roi: car ces deux hommes pleins d'ambition, voulant attirer cette affaire à eux, assuroient la Cour, que cette entreprise des Maures devoit plutôt être réprimée par la voye de la justice, qui les regardoit, que par celle des armes, qui regardoit le Marquis de Mondejar & son fils. Ainsi on lui donna peu de troupes:

CHARLES IX. 1570.

Faute que font les Magistrats de Grénade.

Mésintelligence de ces Magistrats entr'eux.

CHARLES IX. 1570.

pes: ce qui, au lieu de renverser les desseins des Morisques, ne fit qu'en hâter l'exécution; parce que d'un côté ils virent bien qu'ils n'avoient rien à craindre d'une poignée de monde, & que de l'autre ils appréhendoient que l'ardeur des conjurés ne se ralentît, & que la chose ne vint à être découverte. Sur cela les Monfiez, qui avoient distribué sur les montagnes leurs troupes divisées par regimens & par compagnies, alloient de tous côtés les exhorter à prendre les armes sur le champ, & en même tems ils envoyerent des couriers en Afrique, pour donner avis à leurs alliés du jour qu'on devoit commencer à agir, & les solliciter de hâter le secours qu'ils leur promettoient. Ils prioient ceux d'Alger d'envoyer leurs vaisseaux au cap de Gata, qu'on appelloit autrefois le promontoire de Charidéme, pour être à portée de secourir les peuples d'Almeria & d'Alpuxarra: ils sollicitoient ceux de Tetuan d'aller à la côte de Marbella, pour encourager par leur présence les conjurés qui étoient à Malaga & dans les montagnes de Ronda. Ce fut envain qu'on voulut faire prendre les armes à ceux de cette secte qui étoient restés dans le Royaume de Valence. Outre qu'ils craignoient l'évenment, ils n'avoient pas encore oublié le malheureux succès de la conjuration qui se forma dans les montagnes d'Espadan, du tems de Charles-Quint. Ils refuserent donc de s'engager dans cette entreprise, avant que de voir quel train les choses prendroient, résolus de se déterminer sur l'arrivée des secours qu'on attendoit d'Alger & de Tetuan (1).

Grande Assemblée des Conjurés à Albaizin.

Cependant les conjurés tinrent le 27. de Septembre une grande assemblée à Albaïzin dans la maison de Zinzan. Partal, de la ville de Narilla, qui n'est par éloignée de Cadiar, homme d'esprit & fort riche, s'y trouva aussi. Ils l'envoyerent depuis deux fois en Afrique pour y solliciter des secours: mais au second voyage, jugeant que les affaires des Maures tourneroient mal en Espagne, il emmena avec lui sa famille, ses deux freres & tous ses effets, & s'établit à Alger. Ce Partal & Xenis, qui conjura depuis contre Aben-Abu, second Roi créé par les Morisques, & le tua, se trouverent à cette assemblée en qualité de députés des habitans d'Alpuxarra, non pas pour se soûmettre à la délibération qui y seroit prise: car ils étoient résolus d'attendre le Roi qu'on devoit envoyer d'Alger; mais pour entrer dans leurs projets, & faire paroître qu'ils avoient autant de zèle qu'eux pour la liberté commune.

Il s'y trouva encore un homme de grande considération parmi les Morisques, & qu'ils regardoient comme le plus prudent de toute leur Nation; c'étoit Ferdinand-Aben-Xahuar. On le nommoit encore El-Zaguer, c'est-à-dire, le jeune, ou Ferdinand de Valor, parce qu'il étoit d'un village des environs, nommé Valor. Comme il vit que toute cette multitude confuse étoit irrésoluë, qu'ils n'avoient aucun projet fixe, que l'ardeur des esprits se refroidissoit de jour en jour, & qu'il y avoit parmi eux autant de sentimens que de têtes, il leur fit un discours plein de force & de gravité, pour leur persuader d'élire un Roi ,,. Mes amis & mes compa- ,, gnons,

Discours de Ferdinand

(1) Ville d'Afrique, vis-à-vis du détroit de Gibraltar, à une lieuë de la mer.

„ gnons, leur dit-il, jusques à quand souffrirons-nous lâchement qu'on „ nous outrage, comme si nous étions nés dans la servitude? Jusques à „ quand nos cruels ennemis nous traiteront-ils comme les plus méprisables „ des esclaves? Ils sont maîtres de nos femmes, de nos enfans, de nos „ biens; & après tant de siécles du plus cruel esclavage, nous ne voyons „ pas la moindre apparence de liberté: ce sont tous les jours nouvelles „ charges, nouvelles contributions, nouveaux tributs qu'on nous impose: „ autant qu'il y a d'habitans dans la ville, c'est autant de tyrans qui sont „ sur nos têtes. On nous a ôté les aziles, qui avoient toûjours été ou- „ verts aux coupables de crimes involontaires, ou à ceux qui vengeoient „ eux-mêmes leurs injures particulieres; faute qu'on excuse ordinaire- „ ment. Ils nous forcent tous les jours d'aller dans leurs églises, & „ d'assister au sacrifice de leur Religion. Si nous y manquons, on nous „ fait payer de grosses amendes pour contenter l'avarice de leurs Prêtres: „ & quand nous voulons nous refugier dans ces églises, ils nous en „ ferment l'entrée. Quel malheur affreux! tout commerce nous est „ interdit avec Dieu & les hommes: parmi les Chrétiens, nous passons „ pour Morisques, c'est-à-dire pour une Secte abominable; & parmi les „ Maures, nous passons pour Chrétiens, ou du moins nous leur sommes si „ suspects, qu'ils ne veulent, ni nous parler, ni nous assister, ni avoir „ aucun commerce avec nous. Nous voilà donc malheureux, de quel- „ que côté que nous nous tournions: parce que nous sommes fidèles à „ nos tyrans, & que nous rachetons par une lâche servitude une vie rem- „ plie de misere, nous sommes odieux & suspects aux Maures, & nous ne „ le sommes pas moins à nos maîtres. Et pour nous tourmenter en tou- „ tes les manières possibles, ils veulent que nous parlions la langue Castil- „ lane, que nous ne sçavons point; si nous le refusons sous prétexte d'i- „ gnorance, on l'interprète en mauvaise part: comme si la langue Castil- „ lane étoit incompatible avec la Religion Mahométane, ou la langue „ Moresque avec celle de Jesus-Christ. Ils nous forcent encore d'en- „ voyer nos enfans à leurs assemblées, où on leur donne des principes qui „ ont toûjours été abhorrés de nos ancêtres. Tous les jours ce sont nou- „ velles menaces d'arracher nos enfans du sein de leurs meres & de la „ maison de leurs peres, pour les envoyer en des climats éloignés, & leur „ inspirer, s'ils pouvoient, de la haine pour ceux qui les ont mis au mon- „ de. Quelle cruauté! quelle barbarie! Ils veulent que nous quittions „ l'habillement en usage parmi nous, pour prendre celui des Castillans, „ & ils comptent pour rien la perte qu'ils nous causent en interdisant l'u- „ sage de nos habits ordinaires, & l'impossibilité où nous sommes de „ fournir à la dépense nécessaire pour le changement qu'ils veulent intro- „ duire parmi nous. Ces hommes, dont la haine fait la force, jugent „ de la Religion bien moins par les sentimens du cœur, que par la fi- „ gure de l'habit. Tout ce qu'ils prétendent, c'est de nous réduire à la „ derniere misere dans ce païs de Castille, où nous ne possedons rien, en „ nous forçant, dans la pauvreté où nous sommes déja, à changer souvent „ d'habits comme ils font, afin que, quand ils nous auront tous réduits

CHARLES IX. 1570.

Aben-Xahuar à cette Assemblée.

CHARLES IX. 1570.

,, à une pauvreté extrême, il ne se trouve personne parmi nous en état
,, de secourir les autres. Ce n'est pas tout, ils nous ôtent l'usage des Né-
,, gres, & il ne nous est pas permis d'avoir des esclaves blancs, parce
,, qu'ils sont de leur Nation. Ils nous enlevent ceux que nous avons éle-
,, vés, que nous avons accoûtumés à nos usages & à nos mœurs, afin que
,, ceux d'entre nous qui n'ont point d'enfans, & qui sont trop pauvres
,, pour se faire servir par des personnes libres, soient réduits dans leurs
,, maladies & dans leur vieillesse à n'avoir personne qui les soulage. Ils
,, ôtent à nos femmes, & à nos filles qui ne sont point mariées, la per-
,, mission de porter un voile, symbole de la pudeur. Ils veulent que tou-
,, tes nos portes soient ouvertes. Chaque particulier regarde sa maison
,, comme son azile: pourquoi ne veulent-ils pas que les nôtres soient fer-
,, mées, si-non afin que les adultères, les voleurs, les brigans puissent
,, nous insulter quand il leur plaira? Leur haine n'est pas contente de
,, nous avoir dépouillés de toutes les commodités de la vie, leur envie
,, va jusqu'à nous retrancher les plaisirs publics, & les instrumens qui
,, font l'agrément de nos maisons. Ils nous défendent la musique, les
,, chansons, les danses & les bals, qui ont toûjours été en usage parmi
,, nous. Ils interdisent à nos femmes les bains, si nécessaires pour la pro-
,, preté & pour la santé. Jusqu'à quand souffrirons-nous qu'on pousse à
,, bout notre patience, & qu'on ajoûte de nouvelles injures aux ancien-
,, nes? Que craignons-nous? Toute la Chrétienté est dechirée par les di-
,, visions qu'y causent les différens sentimens sur la Religion. Voyez les
,, troubles des Païs-bas, examinez ce qui se passe en France & en Alle-
,, magne, & craignez après cela, si vous voulez, un Prince dont les
,, finances sont épuisées, les flotes dispersées, la chiourme composée de
,, gens libres, & qui n'a pour commander ses forces maritimes, que des
,, personnes qu'on regarde comme des prisonniers (1), bien plus disposés
,, à la révolte qu'à l'obéïssance. Dans l'état où sont les choses, il ne faut
,, pas douter qu'il ne vous soit aisé, non seulement de vous emparer de
,, Grénade, mais de recouvrer même toute l'Andalousie, qui a aparte-
,, nu jadis à vos peres. Si vous ne portez pas vos desirs si loin; qui peut
,, vous chasser de ces montagnes escarpées & effroyables dont vous êtes
,, environnés, & dont les vallées sont, par leur seule assiete, une espece
,, de camp tout fortifié; vous, dis-je, qui êtes accoûtumés à supporter le
,, froid, le chaud, la soif & la faim, & qui avez été formés dans la mê-
,, me discipline que ceux qui viendront vous y attaquer? Mais nous n'a-
,, vons point d'armes. Eh quoi! la nature ne vous fournira-t-elle pas des
,, roches & des pierres pour renverser vos ennemis, lorsqu'ils grimperont
,, par des précipices & par des défilés qu'ils ne connoîtront point, pour
,, venir vous attaquer sur vos rochers escarpés? Pour une entreprise si

,, belle,

(1) Je ne sçais pourquoi il se sert du terme de *Prisonniers*, si ce n'est qu'il entende les Officiers Flamans, auxquels Philippe ne se fioit gueres; car les Italiens, quoiqu'étrangers & de païs conquis, étoient presque naturalisés Espagnols.

„ belle, comptez sur l'assistance du Ciel, elle vous est promise par les astres, „ & par les prophéties qui ont toûjours fait la confiance de nos peres: „ tant de prodiges qui sont sous nos yeux, n'annoncent à nos ennemis que des adversités. Vous avez vû, il n'y a que quelques jours, des armées en l'air, qui se battoient sur le sommet de la montagne des neiges (1). Ces oiseaux inconnus que l'on a vû voler au-dessus de la ville de Grénade, cet enfantement monstrueux, ce soleil, dont tous les changemens intéressent les Chrétiens, & qui vient de s'éclipser depuis peu; tout cela présage de grands maux à nos ennemis. La lune qui nous protege, nous & tout ce qui nous apartient, nous éclaire depuis long-tems d'une lumiere douce & bienfaisante. Que nous faut-il davantage? Attendrons-nous donc que ce dessein si glorieux par lui-même, si juste, puisqu'il est nécessaire, si aisé, si peu périlleux, s'en aille en fumée, à force d'en différer l'exécution? Attendrons-nous qu'une entreprise faite pour le salut de toute la Nation, tourne à la ruine de chaque particulier? Le dessein que nous formons aujourd'hui, nous rend tous criminels; notre procès est fait, s'il échoüe; s'il réüssit, il nous assure de l'honneur, de la gloire, des richesses, & tous les biens qui accompagnent la liberté. Mais pour le faire réüssir, il faut de la célérité, du fer, de l'union, du secret, & un digne Chef qui supplée à tout. Je vous conseille de le choisir au plutôt, soit qu'à l'exemple des Xeques, vos ancêtres, vous ne vouliez qu'un Général de vos armées, soit que vous jugiez plus avantageux de l'orner des marques de la dignité Royale, pour le rendre plus respectable, & pour renouveller la mémoire de vos anciens Rois, qui ont rempli toute l'Espagne d'une terreur dont le souvenir dure encore. Vous ne cesserez jamais de delibérer, d'opiner, de faire & d'abroger des décrets, jusqu'à ce que vous ayïez créé un Chef, qui fixe la variation de vos conseils. Voilà assez de discours; il est tems d'agir, compagnons; il vous faut un Roi ou un Général, qui commence & qui conduise heureusement cette guerre, que vous avez résoluë avec tant de courage & de justice. „

CHARLES IX. 1570.

Le discours de Ferdinand fut suivi d'un applaudissement général, tous crioient à la liberté; mais on convint de remettre l'élection d'un Roi à un autre tems, à cause des difficultés qui s'y rencontroient alors, & qu'une partie de l'Assemblée étoit bien aise d'attendre le retour des Ambassadeurs qu'on avoit envoyés en Afrique. Et comme ils avoient été sur le point de prendre les armes dès le jour du Vendredi saint, & depuis, dans le mois de Septembre, les Chefs de la conjuration, accompagnés de vingt six des plus braves habitans des montagnes d'Alpuxarra, s'assemblerent pour la troisième fois à Saint-Michel, dans la maison d'un nommé Hardon, homme de main, que Christophle-Ponce de Leon Duc d'Arcos, fit punir de mort quelque tems après. Ils choisirent unanimement pour leur

Les Maures élisent un Roi.

(1) C'est une montagne près de Grénade, que les Espagnols nomment *Sierra Nevada*. EDITEUR ANGLOIS.

CHARLES IX. 1570.

leur Chef Ferdinand, surnommé de Valor, du nom du village où il habitoit : il étoit cousin-germain de l'autre Ferdinand de Valor, dont on vient de voir le discours pour exhorter ce peuple à la guerre. Ce Chef, qui étoit un des premiers pour la noblesse, & qui passoit pour être très-riche, n'avoit que vingt cinq ans. C'étoit au reste un naturel féroce, sans mœurs, & en qui il ne se trouvoit d'autre qualité pour commander, que beaucoup de hardiesse. Ce choix se fit avec les cérémonies ordinaires à ce peuple superstitieux. Les hommes veufs étoient separés de ceux qui avoient des femmes; ceux qui vivoient dans le célibat, l'étoient des uns & des autres, & les Monfiez avoient leur place d'un autre côté. Alors un Prêtre de cette secte impie lut tout haut les vers d'une prétenduë prophétie, accommodée à l'état présent des affaires: elle contenoit, que dans un certain tems après l'Hégire de Mahomet, c'est-à-dire la fuite de ce détestable imposteur de la ville de la Mecque (car c'est ainsi que les Sarrazins comptent leurs années) il s'éleveroit un jeune-homme de la race de Mahomet, qui après avoir renoncé à sa loi en recevant le bâtême des Chrétiens, tireroit ses compatriotes de leur longue servitude, & les remettroit en liberté. Le tems marqué par l'oracle, tomboit justement dans l'année courante, & le reste de la prédiction quadroit parfaitement avec l'âge & la famille de Ferdinand.

Après cette lecture, ils le revêtirent de la pourpre, lui mirent autour du col & des épaules, un cordon ou ruban de couleur, & ils étendirent par terre quatre bannieres disposées en croix, & tournées vers les quatre parties du monde. Ferdinand s'étant couché dessus, la face contre terre, fit une priere secrete, après laquelle il fit serment de garder la loi de Mahomet, & de défendre les nouveaux sujets qui la suivoient. Il se leva ensuite, & allongea le pied. A l'instant Farax-Abenfarax se prosterna au nom de tous les assistans, & pour marque de leur obéissance, baisa la terre sur laquelle Valor avoit posé son pied; après quoi ils le prirent tous sur leurs épaules, & le proclamerent Roi, en criant : *Que Dieu éleve Muley-Mahomet-Aben-Humeya, Roi de Grénade & de Cordouë*, comme cela se pratiquoit au sacre des anciens Rois de Cordouë. On partagea ensuite les emplois entre les Officiers, tant absens que présens, & l'on disposa tout pour la guerre, avec une unanimité si parfaite, qu'il n'y eut qu'un seul homme, nommé Cardenas, fils d'un tailleur, mais riche & de beaucoup d'esprit, qui s'opposât à la résolution commune : ce fut même par amour pour ses compatriotes, plutôt que par crainte, qu'il refusa de prendre part à ce complot criminel. Pour en détourner l'Assemblée, il fit un long discours, où, après avoir comparé les forces de Philippe & celles des Maures, il excusa la sévérité des ordres du Roi, & celle des Juges & des Commandans; il montra qu'il n'y avoit pas moins de crime que de temérité à tenter une entreprise si dangereuse, & que la servitude la plus cruelle étoit préférable au parti que l'on prenoit, de livrer la Nation à un petit nombre d'hommes qui la flattoient d'une vaine espérance de liberté, mais qui alloient en effet la précipiter dans une ruine certaine, qu'on auroit pû éviter par la patience. Ferdinand el Zaguer, Lieutenant général du nouveau Roi, fit

Ferdinand de Valor est proclamé Roi sous le nom de Mahomet-Aben-Humeya.

une reprimande à Cardenas, & refuta son discours plein de sagesse, par de mauvaises raisons, mais qui furent fort applaudies par la jeunesse, qui brûloit d'envie de se venger des Espagnols.

CHARLES IX. 1570.

Premier acte d'hostilité des conjurés.

Tout le monde se retira ensuite avec un grand silence; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce grand nombre de conjurés, il ne se soit pas trouvé un déserteur, un traître, qui ait été revéler ce grand secret. El Zaguer, que nous appellerons désormais Aben-Xahuar, étant retourné à Cadiar, où il demeuroit, & voulant obliger par un crime les habitans de ce lieu, à persister dans le parti qu'ils avoient pris, il leur conseilla de tuer le Colonel Herrera, logé chez eux pour une nuit seulement, avec quarante soldats qu'il menoit à Adra. Cet attentat fut comme le premier acte de la revolte.

Selim, Sultan des Turcs (1), ne sçavoit pas encore la disposition des Morisques; mais comme il avoit une flote en mer, il pensoit à former sur les Chrétiens une entreprise digne d'un si puissant armement. Avant que de les attaquer, il voulut n'avoir rien à craindre du côté de l'Asie : ainsi il regla avec le Roi de Perse les frontieres de l'Armenie : & pour assurer la paix du côté de la Syrie, il donna ordre au Bacha Sinan, de réprimer les Arabes qui faisoient des courses, & pilloient tous les païs d'alentour. Ces mesures prises, il songea à attaquer les Venitiens & le Roi de Tunis; mais ayant été informé par le Dey d'Alger de la revolte des Morisques d'Espagne, & voulant obliger Philippe II. à partager ses forces, il manda au Dey d'Alger, de promettre de sa part du secours à ces malheureux, & de leur faire entendre, que si l'affaire prenoit un bon train, il viendroit contre l'Espagne avec toutes les forces de l'Empire Ottoman. En consequence, le Dey remplit leurs Ambassadeurs de belles espérances : à l'égard de la flote qu'il avoit équipée pour l'expédition de Tunis, il s'excusa de la leur envoyer, jusqu'à ce qu'il en eût des ordres plus précis de la Porte. Son dessein en cela, étoit de faciliter au Turc la prise de Tunis & de Biserte, en obligeant Philippe à garder ses forces pour la défense de ses Etats. Il est vrai que c'étoit sacrifier les Morisques d'Andalousie; mais cette consideration le touchoit peu.

Ils eurent aussi recours au Roi de Fez. Ce Prince ayant comparé les forces des Morisques & de leurs alliés avec celles de Philippe, & ne les ayant pas jugé en état de tenir contre un Monarque si puissant, se contenta de les exhorter à persister dans le dessein de recouvrer leur liberté, & de leur promettre du secours quand il seroit tems.

Après le massacre d'Herrera & de ses soldats logés à Cadiar, ceux qui avoient commis cet attentat par le conseil d'Aben-Xahuar, ne garderent plus aucunes mesures, & parcoururent tout le païs d'Alpuxarra & d'Almeria, pour engager les Morisques à prendre les armes. Farax, qui le premier avoit rendu l'obéïssance au nouveau Roi, & qui avoit été établi par lui, Juge souverain de tous ces peuples, vint aussi à bout, accompagné seule-

(1) Avoit été informé de ce soulevement, avant même qu'il eût commencé. *Edition de Drouart in f.*

CHARLES IX. 1570.

Les Maures attaquent Grénade.

seulement de cent cinquante hommes d'élite, de ramasser en peu de tems jusqu'à six mille hommes, sans armes à la vérité, mais tous braves & capables d'être disciplinés. Avec ce corps de troupes il résolut d'attaquer Grénade au jour marqué. On demeuroit tranquille dans la ville. Mondejar, qui n'avoit qu'une foible garnison, n'osoit rien entreprendre, & il se contentoit de faire la guerre à l'œil, pour prendre ensuite son parti suivant les conjonctures; il craignoit d'ailleurs que s'il commençoit, on ne lui imputât d'avoir plutôt cherché l'occasion d'exciter les troubles, que de les étouffer. Déza de son côté, toûjours ennemi de Mondejar, à cause de leurs débats continuels pour la jurisdiction, tenoit son conseil à part, quoique l'intérêt fût commun, & s'il conféroit quelquefois avec son rival, ce n'étoit que dans le dessein de profiter de sa negligence, pour le perdre à la Cour.

Les choses étant en cet état à Grénade, il survint un accident qui pensa renverser tous les desseins des conjurés. La nuit de la veille de Noël, il neigea horriblement sur le mont Solaya, que les Espagnols appellent autrement Sierra Nevada, ou mont des Neiges; cette montagne est sur le chemin qui mene d'Alpuxarra à Grénade. La neige ayant bouché tous les précipices, les soldats y tomboient à chaque pas, & se trouvoient accablés; mais les exhortations de Farax, & l'envie d'aller à la guerre, plaisir bien doux pour des gens qui n'en avoient point fait l'expérience, leur applanirent toutes ces difficultés. Il arriva donc auprès de Grénade avec ses cent cinquante hommes; en même tems il approcha de la porte de Guadix, fit grand bruit de tambours, de harpes & d'autres instrumens dont les Morisques ont accoûtumé de se servir pour donner de la terreur: il penétra jusqu'à Albaïzin, & invita le peuple à la liberté. Dans les endroits où il trouva de la résistance, il joignit les menaces aux promesses & aux prieres. Il les assûra qu'il avoit de l'argent pour payer leurs troupes; que la flote du Roi de Fez & celle du Dey d'Alger étoient prêtes d'arriver, & que, pour finir leur servitude, il ne leur manquoit que la volonté de se rendre libres. Les Chrétiens furent fort consternés de ce qu'ils entendoient: ils faisoient reflexion, que sous un si grand Roi, qui avoit tant gagné de batailles en Flandre, & qui entretenoit de si grandes armées de terre & de mer, il ne pouvoit s'élever de troubles dans le cœur de son Royaume, qui ne missent l'Etat dans un très-grand péril.

Tagaris & Monfarrix, qui faisoient auparavant des courses toutes les nuits aux environs de Ste. Helene, étoient arrivés dès la veille aux portes de la ville, munis d'échelles pour s'emparer d'Alhambra: mais comme ils ne sçavoient pas le jour qu'on devoit l'attaquer, & que Farax ne paroissoit point, ils cacherent leurs échelles dans un trou, & s'en retournerent. Les neiges qui tomberent le lendemain, leur firent croire que leurs associés ne se mettroient point en marche; ainsi ils resterent dans leurs maisons, ce qui porta un grand préjudice à leurs affaires: car la prise d'Alhambra leur étoit de la derniere importance. Ainsi ceux qui vouloient entrer à Albaïzin, ayant ordonné qu'on ouvrît le guichet, un vieillard parut à la fenêtre, & leur demanda combien ils étoient. Six mille, lui dirent-ils: c'est

c'est trop peu, répondit le vieillard, & vous êtes venus trop-tôt, voulant dire qu'il faloit commencer par s'emparer d'Alhambra, sans quoi il ne faloit pas espérer que ceux d'Albaïzin prissent les armes.

Charles IX. 1570.

Du côté des Chrétiens, quoique les Chefs fussent mal ensemble, & que ce fût le tems de la nuit, on agit pourtant avec quelque ordre; car les Commandans des quartiers s'en allerent d'abord chacun à leur poste. Mondejar avoit averti ses gens, que s'il arrivoit du désordre, on tireroit trois coups de canon, qui leur serviroient de signal pour sortir d'Alhambra, & se rendre au drapeau. Mais il ne le fit point donner, persuadé que tous les mouvemens qui se font dans les ténèbres sont toûjours fort dangereux; & il se contenta d'envoyer des gens sur lesquels il comptoit, pour défendre le quartier d'Alhambra, jusqu'à ce qu'il fit jour, & ce fut un bonheur: car les conjurés avoient donné, sans qu'il le sçût, le même signal à leurs complices qui habitoient aux environs de Grénade, & s'ils avoient entendu les trois coups de canon, ils n'auroient pas manqué d'accourir à la ville. Cependant Mondejar va lui-même à Albaïzin, & exhorte les principaux habitans de demeurer fidèles, & à ne pas rendre toute la ville coupable du crime de quelques rebelles, en prenant part à leur entreprise. Ceux-ci se défiant du succès, & se trouvant plus disposés à se repentir du parti qu'ils avoient pris, qu'à y persister avec opiniâtreté, offrent leurs services, & donnent parole qu'ils ne s'écarteront point de l'obéïssance qu'ils doivent à Philippe. Mondejar, content de leur promesse, & n'ayant rien à faire dans ce moment, parce qu'il ignoroit les forces des ennemis, retourne dans la ville; mais sur la nouvelle, que les Conjurés se retiroient vers un endroit que l'on nomme communément la Maison des poules, & que les gens du païs appellent Daralluid, & qu'ils avoient déja passé la riviere de Xenil qui est au dessous, pour gagner la montagne; il envoye quelques soldats choisis pour se mettre en embuscade sur les avenuës. Puis ayant laissé le Comte de Tendilla, son fils, avec la Cavalerie de la garnison, pour défendre la ville au besoin, il part au point du jour avec quelques troupes choisies pour poursuivre les ennemis, Pierre Zuniga Comte de Miranda, un des premiers du païs & par ses dignités & par ses grands biens, l'accompagnant avec ce qu'il avoit de gens.

Les Maures ne peuvent s'emparer d'Alhambra.

Le Marquis de Mondejar se met à la poursuite des ennemis.

Comme les habitans d'Albaïzin n'avoient fait aucun mouvement en faveur des conjurés, parce qu'Alhambra étoit toûjours entre les mains des Chrétiens; comme d'ailleurs ceux qui habitoient les campagnes, ne s'étoient point approchés de la ville, parce qu'on n'avoit point tiré les trois coups de canon d'Alhambra; Farax commença vers les huit heures du matin à songer à la retraite, & marchant en bon ordre du coté de Nigueles, il se retira sans perte, quoique Mondejar se fût mis à le suivre.

L'argent manquoit dans la ville pour payer les troupes; ainsi les compagnies étoient foibles; & la Cavalerie, presque toute composée de volontaires, ne gardoit aucune discipline: ce qui fit craindre à Mondejar que s'il s'absentoit, les habitans d'Albaïzin ne s'unissent avec ceux de la campagne, & que cette union ne mît la ville en danger; il revint donc au plus vîte à Grénade pour se mettre en état de soutenir cette guerre, en attendant qu'on

Precautions qu'il prend pour mettre Grénade à l'abri de leurs insultes.

CHARLES IX. 1570.

qu'on pût informer le Roi de l'état des choses. Cependant l'effroi avoit saisi toute la ville; les Prêtres, les Religieux, les femmes, les enfans, & tous ceux qui n'étoient pas propres à la guerre, s'étoient retirés dans les églises pour implorer le secours divin, pendant que les autres, dans l'incertitude de l'évenement, songeoient à sauver leur effets. Mondejar envoya ordre aux garnisons de Loxa & d'Alcala de le venir joindre; fit sortir les Chrétiens de Restaval, où il croyoit que les ennemis iroient d'abord; ordonna qu'on les amenât à Grénade, & mit deux compagnies à Durcal, pour tomber sur les Morisques qui viendroient de leur païs attaquer la capitale. Diégo de Quexada fut chargé de garder les ponts de Tablate avec deux compagnies, l'une de Cavalerie, l'autre d'Infanterie, & de fermer de ce côté-là le chemin d'Alpuxarra à Grénade.

Déza, que ces précautions rassûrerent un peu, & qui avoit autant d'envie de satisfaire son animosité contre Mondejar, que de pourvoir à la sûreté de la ville, écrivit à Dom Louis Fajardo Marquis de Velez (1), Gouverneur du Royaume de Murcie, & Commandant général de la Province de Carthagene, de rassembler le plus de troupes qu'il pourroit, tant des garnisons qui dépendoient de lui, que de ses amis & de ses vassaux, & de se rendre en diligence à Almeria, pour sauver le Royaume de Grénade. Fassardo & Mendoza étoient depuis long-tems ennemis secrets. Le premier avoit servi sous Charles-Quint à la guerre de Tunis, & dans son expédition contre la Provence: Mendoza avoit servi contre Alger, & tous deux connoissoient parfaitement le païs où ils avoient fait la guerre, aussi-bien que les mœurs & le naturel des peuples avec qui ils avoient eu affaire. Fassardo n'eut pas plutôt reçû des lettres de Deza, qu'il rassembla tout ses amis, & se prépara à marcher au secours du Royaume de Grenade.

Fassardo rassemble des troupes pour venir au secours de Grénade.

Mais Muley-Aben-Humeya, nouveau Roi des Morisques, qui, comptant sur les habitans d'Albaïzin & des campagnes d'alentour, étoit demeuré caché dans Grénade, en attendant qu'ils se declarassent, voyant que rien ne branloit, prit un mauvais habit tout usé, sortit seul de Grénade, & montant sur un cheval qui l'attendoit, il évita Lanjaron, pour gagner Valor qui est au dessus.

Les Maures, en se retirant, separerent leurs troupes en deux; une partie prit le chemin d'Orgiva, petite ville qui apartenoit autrefois à Ferdinand Gonçalez de Cordoüe, surnommé le grand Capitaine, & qui apartient aujourd'hui au Duc de Sessa, son petit-fils: elle a un beau port entre Grénade qu'elle voit au Nord, & les gorges des montagnes d'Alpuxarra. Au Levant elle a la ville d'Almeria, & celle de Salobrena au Couchant. Ils y mirent deux mille hommes, distribués en vingt compagnies, sous les ordres de l'Alcaïde (2) de Mezina, & d'un autre Officier, nommé Corcéni. Gaspard Saravia, qui commandoit pour le Duc de Sessa dans la tour d'Orgiva,

Les Maures attaquent envain la tour d'Orgiva.

(1) Il faut lire Fassardo, & non Fajardo. Fassardo est le nom de la famille de Velez. CH. DE L'ECLUSE. *Ainsi dans la suite nous écrirons*, Fassardo.

(2) Alcaïde veut dire Capitaine, Gouverneur, &c.

giva, (1) y reçut environ cent soixante Chrétiens qui étoient restés dans la ville: les Morisques, pour s'en venger, se posterent dans un clocher qui étoit vis-à-vis, & les arquebusoient sans cesse: mais en ayant été chassés par les Chrétiens, ils en vinrent à la sappe: & ce moyen ne leur ayant pas réüssi, ils employerent les sollicitations les plus vives, les prieres & les menaces, pour engager les assiégés à se rendre: ils leur disoient, que Grénade & Alhambra étoient au pouvoir des Maures; qu'ainsi ils n'avoient d'autre parti à prendre qu'à se remettre à la clémence de leur Roi Aben-Humeya. Mais tout cela ayant été inutile, ils crierent à leurs gens de se préparer à la priere; ils le firent de vive voix, parce que les Mahométans ne se servent point de cloches.

Charles IX. 1570.

Pendant ce tems-là, l'autre partie des Morisques, destinée pour recevoir Farax, mena Aben-Humeya à Valor, où il fut une seconde fois proclamé Roi, avec les mêmes cérémonies qu'auparavant; Aben-Xauhar son cousin-germain, fut declaré Généralissime, & Farax, Alguazil, qui étoit la premiére charge après celle de ce Général.

Aben-Humeya proclamé une seconde fois Roi à Valor.

Le nouveau Roi épousa aussi-tôt trois femmes. Il y en avoit une qui tenoit le premier rang, & qu'il menoit toûjours avec lui; la seconde étoit d'Almanzora, & la troisième de Tavernas. Il parut que ce dernier mariage lui avoit gagné les cœurs de cette Province. Il en avoit déja une avant ces trois; mais le pere, appellé Michel Rojas, ayant refusé de suivre son gendre devenu Roi, fut tué par son ordre, avec quelques-uns de ses proches; la fille de Rojas fut répudiée peu de tems après; cependant à sa considération, Aben-Humeya ne fit point de mal à sa bellemere.

Depuis ce tems-là, les Morisques se mirent à piller, & commirent des cruautés inoüies, comme s'ils n'avoient plus eu d'ennemis à combattre. Ceux qu'ils traiterent le plus mal, furent les Chrétiens du territoire d'Alpuxarra & de celui d'Almeria, où ils profanerent les églises, & firent mourir quantité de Religieux par les tourmens les plus cruels. Il y avoit à Guecija un couvent d'Augustins: ces Religieux s'étant sauvés dans la tour de l'église, les Maures la brûlerent; puis ils jetterent ce qu'ils avoient de prisonniers dans des chaudieres d'huile boüillante, dont il y a une quantité dans ces païs. Ils employerent contre le Curé de Terques un autre genre de supplice; mais aussi cruel. Après avoir rempli les habits qu'il avoit sur lui de poudre à canon, ils y mirent le feu. Ils enterrerent ensuite son Vicaire jusqu'à la moitié du corps, & se divertirent à lui tirer des fléches dans la bouche, ensorte que sa tête servoit de but. Il y en eut d'autres qu'ils enterrerent de la même manière, & qu'ils laisserent mourir en cet état, d'une mort plus cruelle encore que la premiére, puisqu'ils étoient dévorés par la faim, & par les vers qui se formoient dans toutes les parties de leur corps. Ils en mutilerent d'autres, & les livrerent à des femmes cruelles, qui les faisoient mourir à coups d'éguilles. Ils en mirent quelques-uns en croix pour insulter à la Religion Chrétienne; mais

Cruautés inoüies des Morisques.

(1) C'étoit comme la citadelle.

CHARLES IX. 1570.

mais ils les trouverent si fermes, qu'il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux souffrir tous ces tourmens, que de s'en exempter en reconçant à sa Religion. Aben-Xahuar s'opposoit au moins en apparence à ces cruautés, & conseilloit de tenter plutôt la voye des caresses. Aben-Humeya affectoit aussi en public de montrer de l'humanité, & de condamner cette barbarie: il défendit même par un Edit, de faire mourir aucun enfant au-dessous de dix ans, & de maltraiter aucune femme, ou aucun homme sans connoissance de cause.

Abdalla, frere du nouveau Roi, passe en Afrique pour solliciter du secours.

Cependant il envoya en Afrique, Abdalla, son jeune frere, auquel on venoit de donner ce nom, pour présenter au Dey d'Alger quelques esclaves; & afin d'engager ce Dey à le secourir promptement, il avoit donné ordre à Abdalla de jurer fidélité & obéïssance à Selim. Le Dey reçut honorablement Abdalla, le traita comme frere de Roi, lui fit présent de quelques vestes de soye, & l'envoya à la Porte, avec des lettres de recommandation.

Courses des Morisques dans le territoire d'Almeria.

Comme la rébellion se répandoit dans tout le territoire d'Almeria, Ramix, à la tête d'un corps de quatorze cens hommes, s'empara du bourg de Chite, qui est de la dépendance d'Almeria, se flatant que les Morisques qui étoient dans cette ville, voyant du secours à leurs portes, ne manqueroient pas de prendre les armes. Il y avoit dans Almeria un homme puissant & d'une grande considération, nommé Alfonse Habis de Vanegas, qui descendoit d'un ancien Roi de Grénade, nommé Joseph-Aben-Alma. On lui fit tenir des lettres, par lesquelles on lui promettoit le Royaume d'Almeria, s'il vouloit se joindre à Aben-Humeya; il garda quelque tems ces lettres, & les porta ensuite au Magistrat sans les ouvrir. Comme on le blâmoit extrêmement: „ Mes amis, leur dit-il, vous ne „ faites pas refléxion combien l'espérance de regner, est une machine puis„ sante, & quelle force elle a pour renverser l'esprit. “ Se croyant assez justifié par cette réponse, il servit toûjours depuis le Roi avec beaucoup de fidélité; mais ayant reconnu qu'on avoit toûjours des soupçons contre lui, il en mourut de déplaisir.

Ils sont défaits par le Gouverneur de cette ville.

Cependant Garcias de Villaroël, Gouverneur d'Almeria, étant sorti dès le point du jour avec sa garnison & ceux des habitans sur la fidélité desquels il comptoit, tomba sur ces Morisques pillards & dispersés, & en fit un grand carnage. Ramix ayant ramassé les débris de ce corps, & tiré quelques secours d'ailleurs, s'empara de Castel-de-ferro, qui est au Duc de Sessa, & fit main basse sur tous les habitans, excepté un certain Machin, qui lui avoit livré la place. De-là il marcha à Motril, & le brûla avec une bonne partie des habitans: mais il emmena avec lui les Morisques, de peur que les Chrétiens n'y revinssent & ne vengeassent sur eux le massacre de leurs freres.

Rencontres où les Maures ont de l'avantage.

D'un autre côté, Diégo de la Gasca, qui après la mort de Herrera fut pourvû du gouvernement d'Adra, place située sur le bord de la mer, la trouva en état de défense, parce qu'aussi-tôt que la rébellion éclata, Pierre Verdugo y fit entrer fort-à-propos des troupes & des provisions. Les enne-

ennemis ayant marché de ce côté-là, Gasca sortit avec cent Arquebusiers & cinquante Cavaliers, sans dessein d'engager un combat. Mais ayant appellé un Trompette, nommé Saint-Jaques, & lui ayant crié fort haut de venir lui parler; ses soldats entendant le nom de Saint-Jaques, crurent qu'on leur donnoit le signal du combat, comme cela se pratique souvent parmi les Espagnols. En même tems, sans attendre qu'on les eût mis en bataille, ils vont en désordre charger l'ennemi, disposé à les bien recevoir; aussi, après un léger combat, furent-ils mis en déroute avec perte de cent de leurs gens.

Pendant que cela se passoit à Orgiva, les bruits de l'arrivée du secours d'Afrique croissant de jour en jour, Aben-Humeya en vint aux mains avec Quixada, & le força d'abandonner son poste du pont de Tablate, & de se retirer avec perte derriere Durcal. Sur cette nouvelle, Mondejar, quoique plus foible que les ennemis, crut qu'il y alloit de sa réputation de se mettre en campagne pour secourir Orgiva, sans attendre que les troupes qu'on lui envoyoit fussent assemblées. Mais avant que de partir, il mit un renfort considérable dans Alhambra, & après avoir pourvû à la sûreté de ce poste, il sortit de Grénade avec ce qui lui restoit de gens de guerre, laissant le Comte de Tendilla, son fils, pour défendre la place en son absence. Il se rendit d'abord à Alhendin avec huit cens hommes de pied & deux cens chevaux, & ayant pris son chemin par Padul, il donna rendez-vous à Durcal, aux troupes qui lui venoient d'Andalousie. De-là il s'avança vers Tablate, pour combattre les ennemis, au nombre de trois mille cinq cens, armés partie d'arquebuses, partie d'arbalêtes & de frondes. A son arrivée, ils rompirent une partie du pont, & se retirerent en désordre. Mondejar les ayant suivis & chargés, les repoussa jusqu'aux montagnes voisines, rétablit le pont à la hâte avec des solives & des planches, y mit une garnison suffisante pour garder ce poste, & assûrer les chemins qui conduisent de Grénade à Alpuxarra, laissa Valdivia avec sa compagnie pour y commander, & sur le champ prit la route d'Orgiva, après avoir donné ordre à François de Mendoza, son fils, de marcher par les montagnes, & de couvrir les flancs. Les ennemis avoient allumé quantité de feux, & passoient la nuit à chanter, comme ils font d'ordinaire lorsqu'ils se sont disposés au combat: mais le lendemain, dès que les troupes du Roi parurent, ils plierent bagage. L'arrivée de Mondejar ranima cette ville qui étoit aux abois, & qui avoit essuyé plusieurs assauts. Il y laissa des provisions, & une garnison suffisante pour la mettre hors d'insulte. Il reçut dans le même tems quelques troupes qui lui venoient de Cordouë, & ayant eu avis qu'Aben-Humeya étoit en bataille du côté de Poqueyra, il donna l'ordre pour y marcher. Il y a entre Orgiva & Poqueyra, un ruisseau, sur les bords duquel les deux armées se posterent auprès du village d'Alfaxarali. L'armée des ennemis étoit de quatre mille hommes: ils en avoient fait un bataillon quarré, dont les côtés étoient en croix de St. André. Aben-Humeya avoit mis en embuscade sur la droite cinq cens hommes d'élite, armés d'arquebuses ou d'arbalêtes, & il en

Le Marquis de Mondejar marche contr'eux.

CHARLES IX. 1570.

avoit posté (1) pareil nombre au fond d'un vallon. Mondejar n'avoit que trois mille hommes de pied & quatre cens chevaux; il rangea sa petite armée sur un grand front, fortifié sur les côtés par des Arquebusiers choisis. Il plaça sa Cavalerie derriere, & il y joignit un bon corps d'Infanterie, tout cela rangé, autant qu'on le pouvoit être dans les défilés par où il faloit marcher. Il avoit détaché son fils avec deux compagnies d'Infanterie & cent chevaux, pour se saisir du bas des montagnes, & empêcher les Morisques de s'y retirer : il descendit en cet ordre au ruisseau. Après qu'on y eut escarmouché assez long-tems, les Morisques, qui croyoient les Chrétiens fatigués, envoyerent ordre aux troupes qui étoient en embuscade, d'en sortir, & d'attaquer le front & les flancs des Espagnols, & cependant ils donnoient vivement sur la derniere ligne. Le choc fut vigoureux; la victoire balança une heure durant, & les Chrétiens coururent risque d'être battus, leur Infanterie ayant perdu du terrein, & leur Cavalerie commençant à plier. Mais Mondejar, qui se trouvoit par-tout, rétablit le combat; & les ennemis, voyant que leur stratagême n'avoit pas eu tout le succès qu'ils en avoient espéré, commencerent à gagner les montagnes voisines. Dans ce moment le Général Espagnol les chargea, les mit en désordre, les poursuivit jusqu'à Bubien pendant une demi lieuë, & leur tua environ cinq cens hommes, sans en perdre plus de dix. François de Mendoza, qui leur fermoit le passage, fut chassé de son poste, & courut beaucoup de risque: mais il se sauva au travers des ennemis, combattant toûjours avec beaucoup de courage. Alfonse Porto-Carrero y reçut un coup de fléche empoisonnée; il ne laissa pas de continuer l'action, jusqu'à ce que le venin eût gagné le cœur, & l'eût fait tomber comme mort.

Victoire qu'il remporte sur eux auprès de Tablate.

Usage du poison parmi les Morisques.

C'étoit la coûtume des Espagnols avant l'usage de l'arquebuse, & dans le tems que l'arbalête étoit leur arme principale, d'empoisonner leurs fléches : le poison dont ils se servoient, se trouve dans les montagnes de Beja & de Guadarrama, situés dans la Castille; c'est une espéce d'Ellebore noir, fort commun en ce païs-là; on le fait cuire & dissoudre, puis on le séche au soleil, ce qui lui donne une couleur obscure & rougeâtre; l'odeur en est très-piquante, & cependant agréable. On en trouve d'une autre espece sur la Sierra Nevada, aux environs de Grénade; les Maures l'appellent *Rejalgar*, ou *Realejo:* on la nomme aussi herbe d'*Arbalête*, à cause de l'usage que je viens de dire. Les Grecs l'appelloient *Lycoctonos*, ou *Mort au loup*: on croit que c'est l'Aconit. Cette espece est aussi de couleur noire, & d'une odeur forte. Elles produisent l'une & l'autre les mêmes symptômes, des roidissemens, des engourdissemens, des obscurcissemens dans les yeux, des vomissemens, de l'écume sur les levres, & un abattement général; ensorte que tous les corps où ce poison a penétré, restent sans force, & tombent quelques momens après; son principal effet est de corrompre la masse du sang: c'est inutilement qu'on retire la fléche; dès que le poison est dans les veines, il passe bien-tôt jusqu'au cœur. Le peuple croit

(1) Un plus grand nombre. *Edit. de Drouart in f.*

croit qu'on guérit la playe en la suçant, sur-tout si cela se fait promptement, à-peu-près comme les Psylles d'Egypte guérissoient autrefois les morsures des serpens. Aujourd'hui on se sert du suc de Coin ou de Genest, dont les feüilles machées ont tant de forces qu'elle, font sortir par la playe le poison qui avoit déja penétré dans les veines.

CHARLES IX. 1570.

Après la déroute des ennemis, Poqueyra ouvrit ses portes au vainqueur, quoique cette place fût très-forte (1), & que les Morisques y eussent mis leurs femmes, leurs enfans & leurs meilleurs effets, comme dans un lieu de sûreté. Il n'y a point de cruauté & d'infamie que les Espagnols n'y commirent, pour venger celles que les Morisques avoient exercées en d'autres endroits; ceux qui échaperent à la mort, furent emmenés captifs: on brûla une grande partie du butin, & la ville même, de peur que les ennemis n'y revinssent, & ne s'y fortifiassent de nouveau. L'armée alla le lendemain à Pitras, & sur l'avis qu'elle y reçut, qu'Aben-Humeya étoit campé avec de nouvelles troupes à Jubiles, place sur le bord de la mer, où se trouve un bon port, & qu'il s'y retranchoit; elle s'achemina de ce côté-là, ayant reçû de Cordoüe un nouveau renfort de deux cornettes de Cavalerie & d'une compagnie de gens de pied. Les Maures n'attendirent pas les Chrétiens, ils allerent au-devant d'eux, à la faveur d'un bronillard épais, & ils les chargerent sur le midi par trois endroits, avec tant de vigueur, qu'ils renverserent leurs corps-de-garde avancés, & qu'on eut beaucoup de peine à les repousser. Mondejar ayant fait reposer ses troupes, continua sa marche du côté de Jubiles, & pour tromper son ennemi, il prit sa route par Trevel, qui est un chemin très-rude & très-embarassé, & il passa toute la nuit dans les neiges, qui étoient encore fort hautes. Il courut alors un bruit, qu'il y avoit de grandes brouilleries parmi les ennemis, & qu'Aben-Xahuar, instruit qu'Aben-Humeya avoit dessein de le faire assassiner, inclinoit beaucoup pour la paix.

La ville de Poqueyra prise & pillée par les vainqueurs.

Pendant la marche, Mondejar détacha Tello d'Aguilar avec sa compagnie de Cavalerie, & lui ordonna de s'avancer vers Jubiles. Dans le même tems il en arriva un Chrétien, accompagné de trois Morisques: ils assûrerent que les habitans & la garnison du château étoient disposés à se soûmettre. On les reçût à composition; mais on leur manqua de foi: les femmes, les enfans, & tous ceux qui se rendirent, furent, ou tués, ou prostitués à toutes sortes d'infamies; les Chefs n'ayant pas pû l'empêcher, parce que ce fut sur le soir qu'on entra dans la ville. L'occasion ou le prétexte d'une si horrible cruauté, fut, qu'un soldat voulant violer une femme, un de ces Morisques qui s'étoient rendus, l'en empêcha: d'autres, qui veulent excuser l'action des Espagnols, disent qu'il le tua.

Cruautés exercées par les Espagnols à Jubiles.

Dans ce moment Giron & Maços, Officiers de réputation, partirent d'Abunnuelas & de Nigueles, arriverent avec cinq cens hommes dans le camp d'Aben-Humeya, & se chargerent de forcer la garde du pont de Tablate, afin de couper les vivres qui venoient par-là aux troupes du Roi, &

(1) Parceque ceux qui s'étoient engagés à défendre la place, prirent l'épouvante, & s'enfuirent. *Edit. de Drouart in f.*

CHARLES IX. 1570.

& de les faire déserter. Ils l'exécuterent comme ils l'avoient promis; les Chrétiens ayant été chassés de ce poste, se refugierent dans une église. Les Maures y mirent le feu, & brûlerent l'église avec ceux qui s'y étoient retirés; mais peu de tems après, Alvare Manriqués, que le Comte de Tendilla avoit mandé, arriva avec trois cens Fantassins & quatre vingt chevaux du regiment du Marquis de Pliego, auxquels on joignit encore (1) quatre cens hommes de pied & six vingt chevaux, & il chassa à son tour les Morisques, & reprit le pont.

Mondejar allant de Jubiles à (2) Uxixar, prit en chemin quelques Morisques qui s'étoient cachés dans une caverne, avec leurs femmes & leurs enfans. Comme on ne pouvoit gueres les forcer là-dedans, il fit allumer du feu à l'entrée, & la fumée qui les étouffoit, les obligea de se rendre.

Nouvelle victoire remportée par Mondejar à Paterna.

Aben-Humeya s'étoit retranché à Paterna, & avoit envoyé faire des propositions de paix à Mondejar. Ce Général retint les députés, & continua sa marche. Dès qu'il fut en présence des ennemis avec son avant-garde, il les chargea vigoureusement. Ce fut auprès d'Ynox que le combat se donna: l'armée des Maures étoit encore de quatre mille hommes; mais Alfonse de Cardenas les pressa si vivement avec la Cavalerie, qu'ils se retirerent avec perte dans les montagnes d'alentour; la nuit empêcha qu'on ne les poursuivît plus long-tems. Le lendemain Mondejar vint à Paterna, qui fut abandonnée au pillage. On n'y exerça pas moins de cruautés & d'infamies qu'à Poqueyra, & le butin n'y fut pas moins grand: c'est la derniere bataille rangée qui se soit donnée entre Mondejar & Aben-Humeya. Depuis ce tems-là les Morisques se tinrent dans leurs montagnes, & ne pouvant se mettre à couvert par leurs forces, ils chercherent leur sûreté dans des lieux inaccessibles. Gasca qui commandoit à Adra, craignant quelque surprise de la part des habitans de Turon, qui étoient dans son voisinage, parce qu'il sçavoit qu'ils donnoient retraite aux Morisques, s'y transporta, & n'ayant trouvé aucune résistance, se mit à fouiller dans tous les endroits les plus secrets, sous prétexte de chercher les ennemis. Pendant qu'il étoit ainsi occupé, un Maure lui présenta une fausse lettre; Gasca l'ouvrit pour la lire, & le Maure le tua d'un coup de poignard dans le ventre. En mourant il donna ordre que le butin qu'il avoit fait sur ces malheureux, & qui étoit très-considerable, fût partagé entre ses soldats, montrant en quelque sorte par cette derniere action, qu'il détestoit la cause de sa mort (3).

Troubles qui s'élevent du côté de Guejarras.

Les victoires de Poqueyra, de Jubiles & de Paterna avoient à peine remis le calme dans l'Alpuxarra, qu'on reçut la nouvelle d'autres troubles arrivés du côté de Guejarras (4). Ce sont trois bourgades situées du côté de l'Occident, entre Almunneçar & la vallée de Lechin, ou Lecrin: elles sont au pied des montagnes par où l'on va au port d'Herradura, lieu fameux

(1) Cinq cens. D. f.
(2) La Carte met *Oxixar*.
(3) Son avarice.
(4) Entre Alhuma & Almunneçar, qui est sur le bord de la mer, du côté de Malaga.

meux par la perte de vingt trois galeres, & par la mort funeste de l'Amiral Jean de Mendoza, Capitaine d'une valeur & d'une expérience consommées, & digne fils de Bernardin de Mendoza. L'avidite des Officiers du Roi fut la cause de ce malheur: l'un d'eux, Seigneur d'une de ces bourgades, s'empara des biens des habitans, sous prétexte qu'ils étoient infectés du Mahométisme; non content de les en avoir dépouillés, il vouloit les emmener comme esclaves, & il permit à ses troupes de satisfaire sur eux toute leur brutalité. Ces malheureux païsans se défendirent pendant quelque tems, & la nuit étant survenuë, ils profiterent de son obscurité pour recommencer le combat, dans le tems que leur ennemi s'y attendoit le moins: ils mirent ses soldats en désordre, & les pousserent jusqu'à une église voisine, où ils se sauverent. Aussi-tôt les païsans mirent le feu à cet édifice; les soldats y perdirent la vie, & le maître fut tué en combattant hors de l'église. Ces païsans effarouchés, plutôt qu'enflés de ce premier avantage, qu'on les força de remporter, lorsqu'ils y pensoient le moins, se firent des armes de tout ce que la colere leur mit dans les mains, frondes, arbalêtes, casques, tout leur étoit bon. Bientôt ils furent joints par une multitude confuse, aussi animée qu'eux contre l'ennemi commun. Ils s'emparerent de deux hauteurs qui étoient aux environs, y firent quelques retranchemens à la hâte, & Giron, Mazox & Comar, qu'Aben-Humeya leur envoya, se mirent à leur tête. Mondejar, qui étoit venu à Andarax, s'étant emparé du mont Chele, mit en liberté grand nombre de Chrétiens, qu'il envoya à Grénade. De-là étant passé à Ohane, & ayant appris ce qui venoit d'arriver à Guejarras, il mit des garnisons dans les postes où il le jugea nécessaire, & marcha de ce côté-là avec deux mille hommes de pied & deux cens chevaux. Cependant le Marquis de Velez, sollicité sans cesse par les lettres de Déza, rival de Mondejar, étoit entré dans le territoire d'Almeria, avec environ deux mille fantassins & trois cens chevaux, & il y avoit déja pris quelques petites places, où il avoit exercé de grandes cruautés, aussi-bien sur les femmes & sur ceux qui s'étoient rendus, que sur ceux qui avoient les armes à la main.

Mondejar s'avance vers Guejarras.

L'inimitié des deux Généraux qui commandoient du côté de Grénade, étoit cause que l'on envoyoit souvent à la Cour des avis très différens. Pierre de Mendoza ayant eu ordre du Roi de se transporter sur les lieux, pour voir les choses de plus près, & pour instruire la Cour du véritable état de cette guerre, se rendit à l'armée. Il y a grande apparence que, lorsque Mondejar étoit parti pour cette expédition, l'ambition avoit eu plus de part à ce dessein que la raison: il craignit que Velez, qui arrivoit avec des troupes fraîches, ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Ainsi son fils, qu'il avoit laissé à Grénade, & qu'il auroit plutôt dû charger d'une pareille expédition, lui ayant envoyé un corps de mille Fantassins, deux compagnies d'Infanterie, & cent cinquante chevaux, sous la conduite de Porto-Carrero, qui étoit guéri du coup qu'il avoit reçû de cette flèche empoisonnée dont j'ai parlé, & la présence du Comte de Saint-Etienne, qui l'étoit venu joindre avec un grand nombre d'amis &

de

CHARLES IX. 1570.

de vassaux, lui ayant donné une nouvelle confiance, il s'achemina vers Guejarras. Il pensoit à se retrancher, lorsqu'il apperçut les ennemis qui marchoient au travers de ces hauteurs qu'ils avoient fortifiées, & qui passoient de la plus basse à la plus haute, avec les femmes & tous ceux qui n'étoient pas en état de combattre; ce qui lui fit juger que l'épouvante les avoit pris. Il avoit avec lui Jean de Villaroël, fils de Garcias, Gouverneur de Caçorla, qu'on disoit être proche parent du Cardinal de Ximenez, qui avoit été Archévêque de Tolède & Régent du Royaume. Villaroël n'étoit pas jeune, & il avoit de l'expérience; il avoit été long-tems Intendant des armées, & comme il accusoit sans cesse les Officiers généraux & les Colonels, dès qu'ils manquoient à remplir leur devoir, il s'étoit acquis la réputation d'homme incorruptible; ce qui lui avoit fait donner le gouvernement d'Almeria. D'ailleurs c'étoit un esprit inquiet, & toûjours porté à prendre le parti le plus périlleux: à force d'importuner Mondejar, il en obtint cinquante soldats pour aller reconnoître la situation de ce fort des ennemis, parce que du camp on ne le voyoit qu'imparfaitement. On y consentit, à condition qu'il ne pourroit prendre que cinquante hommes, & qu'il ne passeroit point au-delà de la plus petite colline des deux; mais dès qu'il eut obtenu la permission d'y aller, il ne garda aucune des deux conditions qu'on lui avoit imposées; car il passa la borne qu'on lui avoit présrite, malgré les ordres réïterés que Mondejar lui envoya, de revenir; & au lieu de cinquante hommes, il y en eut huit cens qui le suivirent, ou par l'amour de la gloire, ou dans l'espérance du butin, & il leur donna l'exemple d'aller hardiment en avant, au lieu de leur donner celui d'obéïr. D'abord les ennemis (1) resistoient assez foiblement: après avoir été tant de fois battus, ils redoutoient leurs vainqueurs; mais quand ils virent qu'ils marchoient en désordre, sans Commandans, car c'étoit presque tous volontaires; que chacun se regardoit moins comme soldat que comme Capitaine, & qu'ils alloient de côté & d'autre au hazard, ils revinrent peu-à-peu de leur frayeur. Les Chrétiens ayant fait leurs décharges, sans faire de mal aux ennemis, étoient à peine au milieu de cette éminence, que leur ardeur commença à se refroidir: plusieurs hors d'haleine demandoient de la poudre. Les ennemis les voyant en cet état, détacherent d'abord un petit nombre de gens contre eux, puis un plus grand sous la conduite de Camar (2), qui chargea à coups de pierre, du haut de la colline, les Chrétiens qui étoient hors d'haleine, & les repoussa. Villaroël fut tuè dans le combat. Cet homme toûjours prêt à condamner les autres, aima mieux périr, que d'avoir la honte de témoigner son repentir & d'avoüer sa faute. Louis Ponce de Leon, fils de Louis, Jean Ronquillo, qui étoit à la tête des compagnies de Grénade, & le fils unique du Colonel Ferdinand d'Orunna, resterent sur la place: ce dernier fut tué sous les yeux de son pere, en combattant avec beaucoup de valeur. Il y eut outre cela grand nombre de soldats tués, ou noyés dans le ruisseau qui étoit au

Témérité malheureuse de Jean de Villaroël.

(1) Montroient de la peur D. f.

(2) L'Auteur l'a appellé Comar ci devant: cependant les deux éditions de Geneve & de Paris sont d'accord.

au bas de la montagne Jerôme de Padilla, fils de Guthiere de Lopez, y fut dangereusement blessé: un esclave de sa maison le sauva, en le trainant hors de la mêlée à reculons. Pour recompense de ce service, il eut la liberté.

Mondejar, au désespoir que la temérité de ses troupes eût rélevé le courage aux ennemis, envoya Cardenas avec de la Cavalerie pour charger les Maures, qui commençoient à se répandre dans la plaine, & pour les repousser dans leurs montagnes. Il s'en acquitta parfaitement bien, & fit trembler derechef ces ennemis, qui commençoient à s'enfler de leurs succès. Le lendemain on les attaqua avec un plus grand nombre de troupes, du côté où l'on peut grimper sur la hauteur, par un chemin qui tourne le long de la montagne: car les deux autres côtés sont tout-à-fait inabordables. On embusqua des soldats dans les endroits par où les Maures pouvoient se retirer sur leurs hauteurs, & l'on prit toutes les précautions possibles pour qu'ils ne s'en apperçussent point. Car le caractère de ces peuples est tel, que quand ils seroient enveloppés de toutes parts, sans espérance de pouvoir se sauver, ils font de nécessité vertu, & se battent avec la derniere opiniâtreté, jusqu'à ce qu'ils soient exterminés: au contraire, s'il y a lieu de se sauver, ils prennent la fuite de bonne-heure. Après un combat vigoureux, qui dura jusqu'au soir, Mondejar fit sonner la retraite, & resta dans un poste voisin, où il se fortifia. Les assiégés l'ayant remarqué, furent d'avis différens; les uns vouloient qu'on s'exposât aux dernieres extrêmités; les autres donnoient des conseils plus sages. Camar & les autres Monfiez, qui connoissoient le païs, s'enfuirent dans l'obscurité de la nuit, avec leurs femmes & leurs enfans, par des lieux impraticables. Le combat recommença néanmoins le lendemain avec ceux qui étoient restés, & il fut très-opiniâtre: car outre que les hommes combattoient d'eux-mêmes avec beaucoup de courage, les femmes les exhortoient à faire les derniers efforts. Enfin le poste fut emporté, & tout fut passé au fil de l'épée; on n'épargna ni sexe, ni âge: c'étoit l'ordre de Mondejar, & l'on viola les femmes avant que de les tuer; tout le butin fut abandonné au soldat. Giron, qui avoit reçu un coup d'arquebuse à la cuisse, fut fait prisonnier. Camar fut arrêté dans sa fuite, parce qu'il n'eut pas le cœur d'abandonner une fille qu'il aimoit tendrement, & qui étoit trop délicate pour soutenir une si grande fatigue: le péril de sa fille lui fit oublier le sien. Le Comte de Tendilla le mena à Grénade, où il fut mis en piéces avec des tenailles ardentes.

Grande défaite des Morisques.

Mondejar ayant détaché le Comte de Saint-Etienne avec le gros de l'armée, lui donna ordre de l'attendre à Velez de Benaudalla. Avant que de s'y rendre, il visita Almunnezar, Salobrenna, Motril, & tous les autres postes de la côte de Grénade; & ayant laissé par-tout des garnisons suffisantes, & rétabli la tranquillité jusqu'à Ronda, il revint à son camp, & il donna l'intendance de l'armée qu'avoit Villaroël, à François de Mendozà son fils; ce qui fournit un beau champ à ses ennemis pour le calomnier. De Velez il vint à Orgiva: la plûpart des habitans s'étant rendus à discrétion, il leur accorda la vie au nom du Roi, & leur donna quelque

CHARLES IX. 1570. espérance de leur laisser leur liberté. Il y avoit bien cinq cens femmes qu'on remit entre les mains de leurs parens, de leurs freres, ou de leurs proches, de la fidélité desquels on étoit assûré; & dans la suite, pour décharger la Province d'une dépense qui paroissoit inutile, on les renvoya dans leurs maisons. Cela fait, on mit au pillage tout le païs d'Alpuxarra; on fouilla dans toutes les maisons; on fit souffrir toutes sortes de tourmens aux gens du païs, pour les obliger à découvrir les effets qu'ils avoient cachés.

Après la fin de la guerre, on traita avec plus de sévérité que jamais tous ceux qui étoient suspects, & l'Inquisition trouva bientôt le secret de les dissiper & de les exterminer. On fit venir à leur place des colonies des autres Provinces de l'Espagne.

Jalousie de Mondejar & du Marquis de Velez.

La crainte que l'on avoit euë des Morisques ne fut pas plutôt assoupie, que les anciennes querelles entre Mondejar & Déza se réveillerent. Ce dernier fit si bien par ses artifices, qu'on fit sonner fort haut la fidélité, l'exactitude, la conduite & la valeur du Marquis de Velez; & qu'au contraire on blâma Mondejar de compter trop sur son esprit, de garder toute l'autorité pour lui & pour son fils, de ne communiquer rien au Chef de la Justice & aux Magistrats, de laisser trop de licence aux Officiers des troupes, d'avoir trop d'indulgence pour le soldat, de menager mal les vivres, d'être à charge à la Province, de dépouiller les Magistrats de leurs droits, en faisant punir de son autorité seule, & comme il lui plaisoit, ceux même qui se soûmettoient. Au contraire, on élevoit beaucoup l'exactitude du Président de la Justice, son adresse à découvrir les projets des ennemis, & les soins qu'il s'étoit donnés pour faire venir des secours de tous côtés. Ceux qui vouloient excuser Mondejar, disoient que la guerre ne se gouverne pas comme les autres affaires; que celui qui étoit chargé du commandement général, devoit à la vérité instruire de ses desseins les Colonels & les autres Officiers militaires; mais qu'à l'égard du secret, il ne le devoit communiquer à personne: qu'il n'est pas aisé de retenir les soldats au drapeau, quand on ne les paye point; ni de leur distribuer des vivres, quand il n'y a point d'argent: mais que, quand l'argent & les vivres manquent tout-à-la-fois, on ne doit pas être surpris qu'un Général ait de l'indulgence pour le soldat; qu'il soit à charge aux Provinces dont il est obligé de tirer des vivres, & qu'il relâche quelque chose de la sévérité de la discipline. Que le Chef de la Justice & les Magistrats peuvent bien ne lui communiquer point leurs affaires ni leur secret, sans qu'il le trouve mauvais; mais qu'ils doivent convenir aussi, que rien n'est si chagrinant pour un homme qui est à la tête des troupes, & toûjours exposé à cent dangers, que d'être obligé à recevoir la loi de gens de robe, qui n'ont d'autre occupation que de se promener bien à leur aise par les ruës d'une ville. Malgré toutes ces considérations, les calomnies de Déza contre Mondejar eurent plus de force à la Cour pour le décrier, que toutes les raisons de ses amis pour le justifier; & depuis ce tems-là Déza ne cessant point de parler mal de son rival, & Velez revenant toûjours à la charge, on ne chercha qu'un prétexte honnête pour ôter à cet homme,

me, aussi recommandable par ses services que par sa dignité, le gouvernement de cette Province. CHARLES IX.

Le Royaume de Grénade ne fut pas plutôt en paix, que la guerre se ralluma du côté d'Almeria, où commandoit Velez. Tacali avoit rassemblé environ mille hommes des débris des rebelles, & s'étoit retranché au pied de la montagne d'Ohane. Velez, qui avoit plus de troupes que ce Maure, en vint deux fois aux mains avec lui, & le mit en fuite: à la derniere action, les rebelles perdirent deux cens hommes; Tacali lui-même, qui avoit en cet endroit sa femme, ses enfans & tous ses biens, fut tué sur la place. Jamais il ne s'est fait plus d'infamies & de cruautés, que les volontaires de l'armée en commirent en cette occasion. Il est vrai qu'ils s'en excuserent sur ce que c'étoit pour venger une inhumanité des Maures qui n'avoit point d'exemple. Ils avoient fait vœu d'immoler vingt quatre jeunes vierges Chrétiennes; ce qu'ils avoient exécuté; & l'on voyoit encore à la porte de l'église, les têtes de ces victimes infortunées avec leurs cheveux épars. Ils avoient juré de plus, qu'à la prochaine Assemblée ils immoleroient un pareil nombre d'Idolâtres. C'est ainsi qu'ils appellent nos Prêtres, parce qu'ils se mettent à genoux devant des images. Des Officiers qui avoient servi sous Charles-Quint lorsqu'il alla contre Tunis, assûroient qu'Airadin, surnommé Barberousse, avoit fait quelque chose d'approchant, ayant immolé cinq jeunes garçons à la vûë de la flote Chrétienne.

1570. La guerre se rallume du côté d'Almeria.

Environ ce tems-là, le Roi d'Espagne envoya à Grénade Jean de Mendoza & Antoine de Luna, fils d'Alvare, pour servir de conseil au jeune Comte de Tendilla, en l'absence de son pere: démarche qui faisoit assez voir, que le Roi commençoit à se dégoûter du pere & du fils. La garde de la ville, dont le Comte de Tendilla avoit été chargé jusques-là, fut donnée à Jean de Mendoza, avec le commandement d'une partie de l'Infanterie. Antoine eut le commandement du païs d'alentour, avec deux cens chevaux & un petit corps de Fantassins choisis. Mondejar, qui étoit alors occupé à ramener les peuples qui se rendoient à discrétion, ayant appris qu'Aben-Humeya, qui couroit le païs avec trente Cavaliers, avoit sa retraite à Valor, dans sa maison, & à Mecina, envoya des gens pour l'y prendre; mais ne l'ayant point trouvé, ils pillerent d'une manière barbare les lieux qui s'étoient soûmis, & emmenerent les païsans prisonniers. Ces malheureux ayant imploré le secours de Mondejar, furent remis en liberté. On y renvoya une seconde fois cette sorte d'espions que les Arabes appellent Adalides. Ce sont des hommes très-agiles & très-dispos, & qui sont d'une adresse extrême pour suivre des gens à la trace. Ils avoient ordre, s'ils trouvoient Aben-Humeya, de l'amener mort ou vif. Ils firent dire, qu'ils entendoient au loin un concert de musique à la Morisque; aussitôt l'ordre fut donné à Antoine d'Avila & à Alvaro de Flores, de se transporter avec 300. Arquebusiers (1) au lieu d'où l'on entendoit ce bruit, &

Philippe envoye Mendoza & Antoine de Luna à Grénade.

(1) L'Auteur dit plus bas, qu'ils furent taillés en piéces par les Maures, & qu'ils étoient deux mille; il auroit dû marquer comment ce détachement de 300. hommes étoit devenu un corps de 2000.

CHARLES IX. 1570.

& d'avertir, lorsqu'ils seroient à Valor, les Chefs des bourgades de faire leur devoir, d'amener à Mondejar ceux dont on avoit quelque soupçon, & du reste, de ne point maltraiter les païsans. Le camp étoit alors fort dégarni de troupes; les soldats chargés de butin, s'en alloient chez eux sans demander congé; on ne leur donnoit plus d'autre solde que ce qu'ils pouvoient gagner au pillage, & leur avidité étoit le seul Commandant à qui ils voulussent obéir. Ces deux Officiers qu'on envoyoit, se souciant peu des ordres qu'on leur avoit donnés, attirerent de Valor & des lieux voisins les Chefs des bourgades, les firent mourir sans forme de procès, & pillerent tout ce malheureux païs, persuadés que ce ne seroit pas à eux, mais au soldat licentieux qu'on imputeroit ces excès: ils emmenerent huit cens prisonniers, avec tout le bétail gros & menu, ce qui fut l'occasion d'une nouvelle révolte. Car les Morisques, indignés de cette injustice, firent élever de grosses fumées en différens endroits, pour avertir par ce signal ordinaire parmi eux, ceux qui étoient cachés dans les montagnes & dans les cavernes, de prendre les armes. Albuceva, un des premiers Officiers d'Aben-Humeya, accompagné de trois cens hommes, ayant trouvé les Espagnols qui marchoient vers Orgiva avec leur butin & leurs prisonniers, les pria de renvoyer les prisonniers & de garder le butin. Le détachement qui se vit envelopé, ne sçavoit à quoi se déterminer, lorsqu'un des Officiers élevant sa voix: „ Quoi donc! dit-il, serions-nous assez lâches pour rendre ainsi ce que nous avons gagné au péril de notre vie? Ces esclaves que j'ai, ayant été achetés au prix de mon sang, je compte les avoir achetés fort cher, & je prétens les vendre de même. Quand je serai vaincu, où prendrai-je de quoi payer ma rançon? Ce que mon ennemi me demande pendant que je vis, est tout ce qu'il peut prétendre quand je serai mort. Sommes-nous réduits au point qu'il faille prévenir la fin de la guerre, & abandonner la victoire à notre ennemi avant qu'il nous ait vaincus? Où est donc ce péril qui vous intimide? Devez-vous craindre des brigans que vous avez fait fuir tant de fois? S'ils comptoient être sûrs de la victoire, croyez-vous qu'ils nous parlassent avec tant de douceur, & qu'ils se contentassent de nos prisonniers? Si nous les écoutons, notre lâcheté les encouragera; & quand nous leur aurons rendu nos prisonniers, ils voudront avoir nos bagages & notre vie. Peut-on se fier à des Carthaginois? Un homme qui combat pour avoir du bien, est un fou, si, quand il en a, il s'en dépouille de peur de combattre. Auparavant nous n'employions nos armes que pour défendre notre vie; à présent nous avons à combattre pour défendre notre vie & notre bien. Pour moi, je suis résolu de vivre de celui que j'ai acquis, ou de mourir si je le perds. Ce butin, qui donneroit des forces à nos ennemis contre nous, je souhaite qu'il reste en ma possession, si je suis victorieux; & si je suis vaincu, je le donne à celui qui m'enterrera. Il n'eut pas grande peine à persuader à des troupes avides de butin, de ne pas abandonner celui qu'elles tenoient.

Pillage des Espagnols aux environs de Valor.

Ils sont entierement

Albuceva n'ayant pas obtenu ce qu'il demandoit, commença à harceler ce

ce détachement, qu'il suivit jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans un endroit où étoient en embuscade deux cens hommes d'élite. Ces troupes ayant paru tout d'un coup, dirent en plaisantant à ces femmes prisonnieres: Il n'est pas raisonnable que vous marchiez si familierement avec ces scelérats. En même tems Partal, habitant de Narilla, & ses quatre freres, qui portoient le même nom que lui, & tous fort braves, tomberent sur l'arriere garde des Espagnols, qui, plus attentifs à sauver leur butin qu'à repousser ceux qui vouloient le reprendre, furent aisément mis en déroute & taillés en piéces. On ne fit aucun quartier; les esprits étoient trop animés par le souvenir récent des outrages qu'on leur avoit faits. De (1) deux mille qu'ils étoient, à peine s'en sauva-t-il quarante, & tout le butin fut repris par les Maures. Ils voulurent se justifier auprès de Mondejar, en lui représentant que c'étoit la faute de ceux qui commandoient le détachement, & non la leur; puisqu'ils n'avoient fait que repousser une injure par des voyes permises en pareil cas: mais comme ils virent qu'on faisoit de plus grands préparatifs qu'à l'ordinaire, ils jugerent que la guerre alloit recommencer.

CHARLES IX. 1570. défaits par les Morisques.

Dans ce tems-là, Aben-Humeya, mal-vêtu, erroit de côté & d'autre, comme un Chef de brigans, ou il se tenoit caché dans des réduits de montagnes, ou dans des cavernes, content du nom de Roi, & sans en faire aucune fonction; mais sur ce bruit de guerre, il commença à marcher avec un équipage Royal, suivi de quatre cens Gardes, & d'un corps de soldats distribués par regimens & par compagnies, & il établit des Colonels, qui avoient seuls le droit de porter les drapeaux. Pour lui, il prit l'étendart de pourpre, à l'exemple des derniers Rois, avec les armes de Castille, & deux têtes de serpens: ce qui étoit venu de Saint-Ferdinand; car Mahomet-Alhamar l'ayant suivi au siége de Seville, lorsque la place fut prise, il le fit Chevalier, & lui donna cet étendart & ces armes, que les Rois de Grénade ont toûjours portés depuis. Avant ce tems-là, les Rois d'Andalousie avoient pour armes des clefs d'azur en champ d'argent, & ils prétendoient faire entendre par ce symbole, qu'étant maîtres de Cadix & de la côte, ils avoient en quelque sorte des clefs pour s'ouvrir la conquête de l'Occident: c'est sans doute pour cela qu'ils ont appellé en leur langue le mont Tartesse, situé dans l'Isle de Cadix, la montagne des Clefs, & l'on voit encore aujourd'hui ces armes à la porte d'Alhambra. Pour rélever davantage la dignité Royale, il fut résolu qu'Aben-Humeya auroit désormais une résidence fixe, comme à Valor, à Poqueyra, & dans les lieux les plus impraticables de l'Alpuxarra; & le zèle de ses sujets étoit si grand, qu'ils donnoient volontiers la dîme de leurs fruits & le cinquième de leur butin pour l'entretien de sa maison; ce qui fut cause que les vivres étoient à meilleur marché parmi eux, que parmi les Chrétiens.

Aben-Humeya, Roi des Maures, prend un équipage de Roi.

Mon-

(1) Il faut qu'il y ait en cet endroit quelque erreur de chifre; car l'Auteur a déja dit que ce n'étoit qu'un détachement, & qu'Albuceva qui les attaqua, n'avoit que trois cens hommes.

CHARLES IX. 1570.

Les Morisques recommencent la guerre.

Mondejar fut très-chagrin de cet accident; il vit que la guerre, qu'il croyoit finie, alloit recommencer, & pour une raison qui lui attireroit la disgrace de la Cour. Il manda à Antoine de Luna, de venir promptement le trouver à Lanjaron, avec mille Fantassins & cent chevaux; & ayant fait quelques ouvrages à la place, dont il confia la garde au premier Capitaine, il retourna sur le champ à Grénade, mit une nouvelle garnison à Alhambra, & leva de nouvelles troupes à Orgiva. Il écrivit ensuite au Roi, que la cause du malheur arrivé à Valor, venoit de ce que les soldats n'étant point payés, se portoient à toutes sortes de licence. Il insinuoit en même tems, qu'il étoit nécessaire qu'on envoyât de plus grands secours; qu'il ne faloit pas negliger les plus légers commencemens dans un païs si voisin des Africains, toujours prêts à envahir l'Espagne, sur-tout dans la conjoncture présente, où l'on voyoit que le Turc armoit puissamment par mer, sans qu'on sçût à quel endroit il en vouloit.

Jean d'Autriche est nommé Généralissime contr'eux.

Philippe profitant de cette occasion pour accommoder les jalousies des Commandans, donna plein pouvoir à Velez dans tout le territoire d'Almeria, laissa le commandement du reste du Royaume de Grénade à Mondejar, & fit Dom Jean d'Autriche, son frere bâtard, Généralissime de toutes les forces qui seroient employées à cette guerre, ne doutant pas que Mondejar & Velez ne tinssent à honneur de servir sous lui. Déza qui avoit la meilleure part à ce nouvel arrangement, voulant montrer qu'il ne perdoit pas le tems à de vains discours, & qu'il contribuoit autant que personne, à la ruine entiere des Morisques, répandit le bruit sur le minuit, que cent cinquante Morisques avoient conjuré contre la ville; qu'ils devoient en briser les portes, & faire entrer leurs complices, venus d'Alpuxarra, & dispersés dans les environs; qu'ensuite ils tâcheroient d'exciter une sédition dans Albaïzin, & de se rendre maîtres d'Alhambra. Ces cent cinquante qu'il accusoit, étoient actuellement en prison, très-peu propres à la guerre, mais trop riches pour être innocens. Ainsi on attribua à de malheureux prisonniers, une révolte que des hommes libres, braves & bien armés n'auroient, ni pû soutenir, ni même osé entreprendre. Quelque peu vraisemblable que fût la chose, le peuple crédule y ajouta foi. Afin de garder quelque apparence de justice dans une affaire où l'on étoit bien résolu d'en violer toutes les regles, on produisit contre les accusés de fausses informations. Les émissaires de Déza s'en servirent pour irriter un peuple déja furieux; on s'attroupa, & l'on fit main basse sur une multitude de malheureux, qui se défendirent inutilement avec quelques armes que la nécessité leur fournit, des pierres, des planches & d'autres ustenciles.

Dessein des Morisques sur Almeria.

Cette action ayant ôté aux Morisques toute espérance de grace, jetta dans le dernier désespoir, non seulement ceux qui étoient ouvertement révoltés, mais généralement tous ceux qui étoient suspects. Il y en eut un grand nombre qui allerent joindre Aben-Humeya, & dans le premier conseil qu'ils tinrent, ils résolurent de tenter la prise d'Almeria. Cette ville, qui n'est pas éloignée du Cap de Gate, est très-avantageusement située pour recevoir des secours de Barbarie. Il y a des Morisques dans ces quar-

quartiers; c'est un territoire très-fertile, qui a de bonnes eaux, des fruits & de l'huile en abondance. Elle a Grénade au Nord-Ouest, Almanzor & Bacza au Nord-Est, Carthagene sur la riviere de Moxacar à l'Orient, & Almunnezar & Velez de Malaga, au Couchant. On croit qu'elle fut d'abord habitée par une colonie de Cordoüe. Elle devint si puissante sous la domination des Sarrazins, qu'elle eut un Roi particulier, nommé Abenhut. L'an 1147. elle fut ruinée par Alfonse, Empereur des Espagnes, aidé du Comte de Barcelone, qui se rendit devant la place avec soixante galeres, & cent soixante trois bâtimens Genois, que commandoient deux Doria, l'un nommé Baudouin, l'autre Ansald. Ceux qui ont écrit cette Histoire, assûrent que le beau vase d'émeraude que l'on admire aujourd'hui dans l'église cathédrale de Genes, est un présent qu'Alfonse fit à Doria, pour le recompenser du service qu'il lui avoit rendu. Mais les Annales des Genois assûrent comme une chose constante, que ce vase avoit apartenu quelque tems auparavant à Guillaume Embriaco, qui servit très-utilement la République à la prise de Césarée de Palestine, soit qu'on le lui eût donné pour sa part du butin, ou comme une recompense de ses grands services.

Description de cette ville.

Garcias de Villaroël commandoit dans Almeria; c'étoit un homme actif & brave; mais lorsqu'on sçut le dessein des ennemis, Philippe, jugeant qu'il faloit dans cette place un homme de plus grand relief, jetta les yeux sur François de Cordoüe, fils du Comte d'Alcaudete & de la sœur de Bernardin de Mendoza, qui avoit autrefois commandé avec réputation la flote d'Espagne; il donna donc ordre à ce Seigneur, qui étoit retiré chez lui & qui y vivoit tranquille, de se rendre à Almeria : en même tems il ordonna à Gilles Andrada, de servir sous ses ordres avec les galeres qu'il commandoit. Ils delibérerent ensemble sur ce qu'ils pourroient faire; & sur la nouvelle qui leur vint, que les Morisques rassemblés en grand nombre, avoient mené leurs femmes & leurs domestiques dans un endroit très-fort du mont Gador, & qu'ils devoient s'assembler à Alcudia avec environ trente Turcs, on résolut de les attaquer avant que leurs forces augmentassent; la tempête qui survint, fit remettre l'entreprise : mais les vents s'étant calmés trois jours après, on attaqua ce poste par deux endroits. Les ennemis s'y défendirent vigoureusement, & les femmes même firent en cette occasion tout ce qu'on peut attendre des hommes les plus braves. A la fin cependant la place fut prise : on fit autour de mille prisonniers, qui furent mis sur les galeres, pour servir de recrûës à la chiourme, le butin fut partagé entre les soldats. Corcuz de Daliaz, qui commandoit dans la place, se sauva, & traîna encore pendant quelques mois une vie miserable; enfin ayant été pris à Vera, on le conduisit à Adra, où d'abord on lui créva les yeux; ensuite on lui mit une corde au col, & on le livra entre les mains de quelques jeunes gens pour l'étrangler. C'étoit un brigand fameux, qui avoit long-tems fait le métier de pirate dans toutes ces mers. Voilà ce qui se passa dans tout le mois de Février.

Prise d'Alcudia par les Espagnols.

François de Cordoüe, piqué de ce qu'on avoit donné le commandement général à Velez, demanda son congé, & s'en retourna dans sa maison, dont

Charles IX. 1570.

dont on l'avoit tiré. La licence des troupes du Roi croissoit de jour en jour : rien n'étoit capable d'arrêter le soldat, ni la force, ni les ordres, ni le respect des Commandans. Les gens de robe s'en plaignoient au Roi, & rejettoient la faute sur les Officiers militaires : les militaires de leur côté, disoient qu'il n'étoit pas possible de faire observer la discipline à des troupes qui n'étoient point payées. Ainsi, dans tout le Royaume de Grénade, dans les villes, dans les bourgs, aussi-bien que dans les montagnes, tout tendoit à la révolte. Aben-Humeya de son côté, concevant de jour en jour de plus grandes espérances, n'oublioit rien pour échauffer les esprits. Ses émissaires repandus de côté & d'autre, excitoient ceux qui étoient indéterminés, fortifioient par l'espérance d'un prompt secours ceux qui étoient déja disposés, les prioient, les caressoient, & ne leur promettoient rien moins qu'une liberté certaine; puissante amorce pour la revolte. Mais il arriva un contre-tems fâcheux; ce fut la mort inopinée d'Aben-Xahuar, causée, ou par maladie, ou par chagrin; bien des gens ont cru qu'il étoit devenu suspect au jeune Roi, son cousin-germain. On prétendoit que, sur la mauvaise opinion qu'il eut du succès de cette guerre, & voyant que l'argent manquoit pour payer les troupes, il avoit pris des mesures pour passer en Afrique avec sa famille. Aben-Xahuar, déja fort âgé, ne put résister au chagrin qu'il eut de se voir si mal recompensé de tout ce qu'il avoit fait pour Aben-Humeya : car en effet c'étoit lui qui avoit commencé la révolte, qui avoit proposé de créer un Roi, & qui avoit mis sur la tête de son cousin, une couronne qu'il pouvoit mettre sur la sienne. L'ingratitude de cet homme, après des services si considerables, lui causa une douleur si sensible, qu'il en mourut; justifiant par son exemple une maxime qui a lieu même à l'égard des Princes légitimes; qu'ils voyent avec plaisir les services qu'on leur rend, tant qu'ils ont de quoi les payer; mais que s'ils n'ont point de recompenses proportionnées aux services, pour lors, au lieu de bienfaits, on ne doit attendre d'eux que des injustices & de mauvais traitemens.

Aben-Xahuar meurt de chagrin.

Jean d'Autriche étant arrivé à Grénade, y fut reçû par les Officiers de Philippe avec des honneurs presque égaux à ceux que l'on rend aux Rois; il n'y manqua que les cérémonies solemnelles qui se pratiquent à leurs entrées. On le traita même d'Altesse, quoiqu'il eût un ordre secret de se contenter du titre d'Excellence. Cette vanité dans une Cour aussi jalouse que celle d'Espagne, lui fit d'abord des ennemis; & dans la suite mit, à ce qu'on croit, sa vie même en péril du côté de Philippe. Louis de Requesens, Grand-Maître de l'Ordre d'Alcántara, & Général des galeres d'Italie, qui faisoit alors les fonctions d'Ambassadeur auprès du Pape, eut ordre d'aller servir sous lui avec les troupes que commandoit Pierre Padilla; on ordonna en même tems, que les galeres d'Espagne, commandées par Sanche de Leyva, fils de Martin & cousin-germain d'Antoine de Leyva, viendroient le joindre, pour empêcher le débarquement des secours d'Afrique, & pour amener des convois à l'armée de Dom Jean.

Jean d'Autriche est reçu dans Grénade avec de grands honneurs.

Le parti étoit pris, il y avoit long-tems, de retirer Mondejar de son gouvernement. Pour colorer cet affront d'un prétexte honnête, on lui envoya

On ôte le Gouvernement de

voya ordre, dans le tems qu'il étoit à Orgiva, ou de demeurer aux environs de cette place, avec ce qu'il avoit de troupes, & d'y faire la guerre sans rien hazarder, ou de donner ses troupes à Antoine de Leyva, ou à Jean de Mendoza son parent; ce qu'on laissoit à son choix, afin de se rendre à Grénade, pour y recevoir Dom Jean. Sur cet ordre, Mondejar laissa Mendoza & ses troupes à Orgiva, & s'en retourna à Grénade, où Ferdinand de Gonsalve Duc de Sessa se rendit aussi par ordre du Roi, & arriva en même tems que lui. Gonsalve revenoit du Milanez, qu'il avoit gouverné avec beaucoup de prudence & de modération; mais les mauvaises manœuvres de ses envieux lui étoient devenuës si insupportables, qu'il s'étoit retiré de toutes les affaires publiques pour vivre dans le repos.

CHARLES IX. 1570.

cette ville à Mondejar.

Leur première attention fut de pourvoir à la sûreté de la ville, & de la mettre en état de n'avoir rien à craindre, ni des ennemis du dehors, ni de ceux du dedans; de purger entierement le quartier d'Albaïzin de tout ce qu'il y avoit de gens suspects; de visiter exactement toute la ville & la campagne des environs, mais sur-tout de garnir bien toute la côte de troupes & de corps-de-garde; & l'on peut dire que l'on poussa les précautions beaucoup plus loin que la nécessité ne le demandoit. Dom Jean avoit amené avec lui Louis Quexada, qui avoit été Gouverneur du Duc de Sessa, & avoit servi sous Charles-Quint en qualité de Colonel. Philippe II. en faisoit grand cas: en effet c'étoit un homme de mérite, mais d'un naturel sévère, & qui ayant été élevé dans la discipline de la guerre, ne pouvoit souffrir la licence à laquelle les soldats s'étoient accoûtumés, ou faute de paye, ou par la connivence de leurs Chefs; & il étoit plus occupé du soin de reformer les milices, que des mesures qu'on pouvoit prendre contre les ennemis. Dom Jean, enflé du grand nom de Charles V. son pere, de la puissance de Philippe son frere, & naturellement avide de gloire, ne cherchoit que l'occasion d'en acquerir. Mais l'expérience lui manquoit: aussi avoit-il des ordres secrets de ne rien décider que de l'avis des Généraux qui servoient sous lui, quoiqu'en apparence on lui eût donné un pouvoir illimité.

En attendant l'arrivée des troupes qui devoient le joindre, il envoyoit des coureurs, qu'on appelle en Espagne *Atalaydes*, pour prendre langue des ennemis, & découvrir leurs desseins. Sur les nouvelles qu'on eut qu'ils songeoient à se rendre maîtres d'Orgiva, que Jean de Mendoza fortifioit avec toute la diligence possible, on résolut d'y envoyer un renfort de troupes & de vivres. Jean Chaves d'Orellana, qui conduisoit les levées de la ville de Truxillo, se chargea de ce soin; mais étant tombé malade sur ces entrefaites, il s'en reposa sur son premier Capitaine, qui s'appelloit Moris. Cet Officier s'étant mis en marche avec trois cens hommes, tomba dans une embuscade que lui avoit dressée Macox, entre une montagne & un ruisseau qui passoit au pied; il fut taillé en piéces, tous ses bagages & les vivres qu'il conduisoit furent pris, & il n'en échapa que deux hommes. Ceux qui passent, en cet endroit, voyent encore aujourd'hui, à quelque distance du chemin, les os tout blancs de ceux qui y furent tués. Macox étant tombé bientôt après entre les mains de Ferdinand de Mendoza, le

300. Espagnols taillés en piéces par les Morisques.

CHARLES IX. 1570.

Duc d'Arcos l'envoya à Grénade, où il fut puni du dernier supplice.

Dom Jean, sensible à ce premier échec, ayant été informé que les Morisques d'Albunnuelas étoient avec Macox, résolut de venger sur eux la défaite de Moris, quoiqu'ils n'y eussent aucune part. Albunnuelas, éloigné de Grénade de cinq lieuës, est situé au pied des montagnes, à la gorge de la vallée de Lecrin: c'est un endroit très-fertile, & qui est comme le grenier de toute la Province. Les habitans d'Albunnuelas étoient les plus pacifiques de tous les Morisques; malgré cela Dom Jean, croyant qu'il étoit de sa réputation de ne pas laisser impuni un affront qu'il avoit reçû à l'entrée de sa premiére campagne, envoya contre eux Antoine de Luna, avec cinq compagnies d'Infanterie & deux cens chevaux, avec ordre de tuer ceux qui se mettroient en défense, de réduire les autres en esclavage, enfin de piller, brûler & ruiner cette bourgade de fond en comble. Mais ce Général, homme sage & moderé, ne pressa point sa marche, soit que ce fût un effet de sa lenteur naturelle, soit qu'il fût bien aise de donner à ces malheureux le tems, non de se repentir, mais de se mettre en sûreté. A son arrivée il ne trouva plus personne dans la ville; il n'y eut qu'un petit nombre de paresseux qui furent tués, le reste avoit déja gagné les montagnes. Antoine de Luna, content d'avoir chassé les habitans, ne ruina point le bourg. Dès qu'il se fut retiré, ils revinrent, firent tranquillement leurs moissons, & cultiverent leurs terres à l'ordinaire.

Lettres de Jean d'Autriche à Philippe.

Pendant ce tems-là Dom Jean étoit à Grénade, songeant moins à agir, qu'à concerter les mesures qu'il devoit prendre. A l'instigation de Déza, il écrivit lettres sur lettres à Philippe, pour blâmer la negligence de ceux qui avoient eu la conduite de cette guerre avant lui: Que tout ce qu'on faisoit, seroit inutile, tant qu'il resteroit aux Morisques quelque espérance de se rendre maîtres de Grénade; & qu'ils l'espéreroient toûjours, tant qu'ils y auroient leurs parens, leurs freres, leurs amis, & une multitude d'hommes que leur religion & leurs intérêts mettoient dans la nécessité de favoriser leurs desseins: Que ces gens les avertissoient d'heure en heure de toutes les mesures que l'on prenoit contre eux; que si par malheur on recevoit quelque échec considerable, il étoit à craindre que les habitans du quartier d'Albaïzin, & tous les autres Morisques qui étoient dans la ville, ne prissent aussi-tôt les armes. Il ne fut pas difficile d'en persuader le Roi. Il envoya donc ordre à D. Jean d'Autriche, de faire une récherche exacte de tous les Morisques de Grénade, de les mettre hors de la ville avec leurs femmes & leur enfans, & de les faire conduire en quelque lieu où l'on pût être assuré d'eux, pour les distribuer ensuite dans la Castille & dans l'Andalousie.

Spectacle affreux des Morisques chassés de Grénade.

Voici comment la chose s'exécuta. Les garnisons des postes voisins ayant été mandées pour empêcher le désordre, le 24. de Juin on enjoignit aux Morisques de la ville, de se rendre chacun dans l'église de leur paroisse. Mondejar, qui étoit à Albaïzin, les fit tous fortir sans violence, & leur ordonna d'aller à un hôpital qui étoit hors des murs. Ces malheureux ne sçachant point quel alloit être leur sort, avoient tous les yeux

yeux baissés, montrant cependant plus de tristesse que de repentir, & conservant toûjours leurs mêmes inclinations dans le cœur. Il s'en trouva même un parmi eux, qui se sentant frappé par un soldat, se mit en défense & le blessa, soit que la colere l'eût emporté, soit qu'il cherchât à se faire tuer, pour mettre fin à ses miseres: on prétend même qu'on tira sur D. Jean d'Autriche, qui étoit à la tête des troupes qu'on avoit fait venir pour cette exécution, & que celui qui avoit fait le coup, fut sur le champ poignardé par les soldats. On les conduisoit deux à deux, les mains liées, entre quelques Fantassins qui marchoient aux deux côtés, & des Cavaliers devant & derriere: spectacle digne de pitié; car on ne pouvoit pas douter qu'on ne les menât au supplice, après les avoir arrachés de leurs maisons, & leur avoir ôté les petites consolations qu'ils y pouvoient recevoir dans l'état malheureux où ils se voyoient réduits. Malgré les récherches que l'on fit, il ne se trouva que trois mille cinq cens de ces Morisques; beaucoup avoient trouvé le moyen de se sauver sur les montagnes, & plus de femmes encore que d'hommes, parce qu'on leur avoit laissé un certain tems pour préparer leur bagage. Ceux qui les escortoient, avoient des ordres précis d'empêcher qu'on ne leur fit aucun tort; mais il auroit falu une seconde escorte pour empêcher la première de les maltraiter. Ainsi ils périrent presque tous de faim, de chaud & de fatigue, avant que d'arriver aux lieux qui leur étoient destinés; & les autres furent dépouillés, vendus & faits esclaves par ceux que l'on avoit chargés de les défendre.

CHARLES IX. 1570.

Traitemens injurieux que la garnison leur fait.

Si la ruine des Morisques délivra la ville de Grénade d'une grande crainte, elle lui causa aussi de grandes incommodités. Avant ce tems-là, lorsque les soldats manquoient d'argent, de logemens, de meubles, ou d'autres choses aussi nécessaires, ils forçoient les Morisques de les leur fournir; & ces malheureux le souffroient patiemment, pour ne pas s'exposer à quelque chose de pis, parce qu'ils sçavoient que tout le monde les haïssoit. Après leur expulsion, le soldat n'ayant plus cette ressource, molestoit les habitans Chrétiens; & quoiqu'il employât moins de violence, cependant on cria beaucoup. Ainsi, dans un tems où la ville avoit encore tout à craindre, la plûpart des soldats, au lieu de s'y rendre, se répandoient de côté & d'autre pour piller les campagnes, & n'étoient pas moins à charge aux peuples, qu'aux ennemis. Pour les contenir, on fit venir les Regratiers, & les Commis des impôts sur les vivres, qui à leur tour furent très à charge aux soldats.

Cependant plusieurs choses contribuerent à rélever le courage des Maures, leur propre désespoir, le désordre des affaires du Roi, & les divisions de ceux qui commandoient ses troupes. Le Marquis de Velez, qui étoit chargé de défendre tout le territoire d'Almeria, craignant quelque mouvement du côté du port de Larragua, par où l'on passe quand on va d'Alpuxarra à la ville de Guadix, appellée anciennement Accis, suivant Moralez, chargea Ferdinand de Gonsalve de chasser les Morisques de ce port, & de s'en emparer. Velez crut Gonsalve propre à exécuter cette entreprise, parce que c'étoit un vieux soldat, qui ayant été longtems en garnison à Oran, sçavoit la manière dont les Maures font la guer-

CHARLES IX. 1570.

Défaite de Gonsalve à Guadix.

re. Il lui donna cinq cens hommes; mais Gonsalve n'ayant pas eu la précaution de faire reconnoître les passages, s'engagea dans une montagne qui est vis-à-vis de ce port, & monta hardiment jusqu'au sommet avec ses gens. Les Maures qui étoient cachés au haut & au bas de la montagne, sortirent tout d'un coup de leurs embuscades, les enveloperent de toutes parts, les taillerent en piéces & prirent les vivres qu'ils conduisoient. Ceux qui purent s'échaper, jetterent leurs armes & se sauverent, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Ferdinand se retira heureusement à Guadix, avec un fort petit nombre de ses gens.

D. Jean d'Autriche, étonné de cet accident & craignant pour Guadix, y envoya promptement François de Molina, qui avoit servi en Allemagne sous Charles V. pour défendre cette place en cas d'attaque. Les Morisques profitant de leur avantage, entrerent dans le territoire de Velez, par la montagne (1) de Frexiliana, & se mirent à fortifier la ville de ce nom, qui s'appelloit anciennement *Sexifirmum Julium*.

Edit du Roi Morisque pour montrer sa clémence.

Cependant Aben-Humeya voulant donner quelque marque de modération, & diminuer la haine que lui avoient attiré les cruautés faites par ses gens dans les montagnes d'Alpuxarra, fit publier un Edit, par lequel il défendoit de tuer aucuns Chrétiens, de les faire prisonniers, de piller leurs biens & de brûler les églises. Cette modération donna de l'inquiétude à Dom Jean: il craignit que les ennemis n'attirassent par-là dans leur parti, beaucoup de gens qui ne souffroient qu'à regret la dureté du gouvernement, & que l'espérance de la liberté pouvoit engager à la révolte. Ainsi il n'eut pas de peine à se rendre aux raisons d'Arevalo de Zuaçon, Juge de Malaga & de Velez, qui lui conseilla de s'opposer de bonne heure aux desseins des Maures de Frexiliana, qui étoient à portée de se saisir de Velez, & de les chasser de leur poste avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier.

La garnison de Malaga étoit forte, & les habitans bien intentionnés, ainsi cette place n'avoit rien à craindre; mais il n'en étoit pas de même de Velez. Arevalo s'y rendit donc avec quatre cens hommes de pied & quarante chevaux, fit sortir les habitans de la place, & y mit une garnison nouvelle; il jetta en même tems quelques troupes dans Canillas, château de Diégo de Cordoue Comte de Commare; ce qui fut regardé comme un affront par ce Seigneur, un des plus considerables du païs.

Arevalo ayant encore à ses ordres mille hommes de pied & quelque peu de Cavalerie, résolut de s'approcher des ennemis, pour reconnoître les fortifications qu'ils élevoient, & la situation de leur camp. Aben-Hagazil avoit établi Garraf à Frexiliana, & lui avoit donné le commandement

Les Morisques fortifient Frexiliana.

général des troupes qui la fortifioient. Le dessein d'Arevalo, lorsqu'il auroit gagné le sommet de la montagne, n'étoit que de se montrer aux ennemis, de reconnoître les lieux, & de se retirer, sans engager le combat. Mais l'avidité du butin empêcha ses troupes de lui obéir. Elles avoient

(1) C'est où est situé aujourd'hui un lieu nommé *Renaslar*. Voyez Ortelius. EDITEUR ANGLOIS.

avoient vû que les Maures, à leur arrivée, s'étoient mis à couvert dans leurs retranchemens; cette espece de fuite les ayant enhardies, elles allerent imprudemment les charger; mais elles furent vivement repoussées. Arevalo leur ayant donné ordre de revenir, elles se retirerent avec une grande perte. Il y eut beaucoup de gens tués, & fort peu de blessés. Ce succès encouragea les Maures à fortifier la place avec encore plus de soin: ils y travailloient sans relâche dans le tems que Requesens arriva à Malaga avec vingt quatre galeres, ayant pris à Carthagene celles de Sancho de Leyva.

CHARLES IX. 1570.

En partant d'Italie, il chargea Alvaro de Baçan (1), qui commandoit les quatorze galeres de Naples, de côtoyer les Isles de la Méditerranée, & de nettoyer cette mer des Corsaires qui l'infectoient. Etant arrivé à Civita-Vecchia pour y faire de l'eau, & y ayant été joint par dix galeres du Grand-Duc Cosme de Medicis, neuf grosses & une petite, il parut à la vûë de Marseille, la mer étant fort calme; mais le vent s'étant levé du côté de Narbonne, elle devint tout d'un coup si agitée, que la flote pensa périr, après avoir été battuë de la tempête durant trois jours; car à la réserve de la Capitane, qui arriva à Minorque sans être maltraitée, tous les autres bâtimens furent dispersés, perdirent leurs mâts, leurs voiles, leurs gouvernails & leurs rames; ensorte que la chiourme composée de Turcs, voyant les soldats accablés de fatigues & de veilles, jetta de grands cris, & songea à se mettre en liberté; mais ce mouvement fut appaisé par la mort de quelques-uns que l'on tua, pour donner de la terreur aux autres. Il périt quatre galeres dans cette tempête, & neuf allerent rejoindre la Capitane. Baçan alla ensuite en Sardaigne, & y porta des troupes destinées pour la guerre contre les Maures; de-là il fut renvoyé croiser sur les côtes d'Italie, pour les mettre à couvert des entreprises des Pirates.

Requesens marche de ce côté-là pour les attaquer.

Requesens, informé par Suaço du péril où seroit la Province si l'on souffroit plus long-tems que les ennemis s'y fortifiassent, l'envoya à D. Jean avec Michel de Mendoza, pour lui rendre compte de l'état où étoient les choses. Il en reçut ordre d'attaquer les ennemis. Il partit là-dessus avec mille Fantassins, distribués en dix compagnies, cinq cens autres tirés de ses galeres, & trois mille hommes ramassés des garnisons de Malaga, de Velez & d'Antequera, que Suaço & Pierre de Verdugo lui amenerent, & il s'avança du côté de Torrox, d'où il détacha Martin de Padilla, fils d'Adelantado de Castille, avec un corps d'Infanterie d'élite, pour aller reconnoître les ennemis du côté de Frexiliana. Il regla ensuite ce que chaque Colonel devoit faire; & voici l'ordre qu'il établit. Pierre Padilla, avec une partie de ses gens, & quelques autres que l'on y joignit, jusqu'au nombre de mille hommes, avoit l'avant-garde. Jean de Cardenas, fils du Comte de Mirandá, marchoit ensuite avec quatre cens volontaires & quelques Italiens choisis. Martin de Padilla devoit les suivre du côté de la mer, avec trois cens soldats des galeres, & quelques détache- mens

(1) C'est le Marquis de Santa Cruz, ou de Sainte-Croix.

Charles IX. 1570.

mens des garnisons de Malaga & de Velez. Suaço devoit couvrir les flancs avec d'autres troupes, & marcher par les endroits de la montagne les plus escarpés, & par consequent les moins gardés, afin d'attaquer les ennemis de ce côté-là. L'ordre général étoit, de prendre si bien leurs mesures, qu'ils pûssent faire leurs attaques tous en même tems. Mais Pierre Padilla, quoique nourri dans la discipline militaire, ayant servi sous Charles-Quint en Flandre & en Allemagne, ne tint aucun compte des ordres de son Général. Soit vaine gloire, soit mépris des ennemis, il ne fut pas plutôt en présence, qu'il les chargea, sans attendre le reste de l'armée. Ayant mis en désordre leurs Arquebusiers, qui étoient sur les revers des retranchemens, il étoit déja aux prises, l'esponton à la main, que le corps qui devoit le soutenir, avoit à peine gagné le milieu de la hauteur. Requesens, piqué vivement qu'on n'eût point exécuté ses ordres, & craignant la suite de cette affaire, fit ôter la chaîne à un forçat Turc, qu'il connoissoit pour l'homme du monde le plus déterminé, lui promit la liberté & une somme d'argent, & l'engagea à se jetter comme déserteur dans le fort des ennemis, pour le reconnoître exactement. Ce Turc lui rapporta, qu'il étoit impossible de réüssir par l'endroit qu'attaquoit Padilla, & qu'il faloit changer l'attaque si on vouloit le prendre. Sur cet avis, Padilla fit faire un mouvement oblique à ses troupes; & Cardenas, de concert avec lui, prit l'ennemi en flanc. Le combat se rétablit avec tant de vigueur, que les assiégés commencerent à désespérer de leur salut, & prirent un parti, qu'ils avoient, dit-on, prémédité depuis long-tems: ce fut que les jeunes gens les plus robustes, & tous ceux qui étoient en état de servir, feroient une sortie & tâcheroient de se sauver, & que les vieillards, les femmes & les enfans demeureroient à la merci du vainqueur. Il s'en sauva deux mille, & avec eux Gallar & Melique, qui étoient les deux principaux Officiers. Ils se retirerent à Valor, où Aben-Humeya les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Leur retraite rendit la prise de la place fort aisée, elle fut forcée de tous les côtés en même tems. Les ennemis eurent cinq cens hommes de tués dans le fort, treize cens à la sortie qu'ils firent, & cinq cens blessés. Il y en eut deux mille de tout sexe, réduits à l'esclavage. Les Espagnols y perdirent trois cens hommes, tant tués sur la place que morts de leurs blessures, entre-autres Pierre de Sandoval, cousin-germain de l'Evêque d'Osma. Cardenas y fut dangereusement blessé d'un coup de fléche. Requesens fit vendre le butin à Malaga, & partagea le prix entre les soldats, en ayant réservé la cinquiéme partie pour le Roi, suivant la coûtume établie depuis le regne de Pelage.

Imprudence de Pierre Padilla.

Prise de Frexiliana par les Espagnols.

Après cette conquête, on fut quelque tems sans rien entreprendre, parce que la division se mit entre les Généraux qui servoient sous D. Jean d'Autriche. Le Duc de Sessa & le Marquis de Velez, quoique fort proches parens, étoient mal ensemble. A l'égard de Mondejar & du Duc de Sessa, quoiqu'ils se rendissent l'un à l'autre tous les devoirs extérieurs qu'exige l'amitié, il y avoit entre eux une jalousie qu'ils avoient héritée de leurs peres & de leurs ayeux. Mais l'inimitié étoit ouverte entre Mondejar & Velez,

Grande division entre les Généraux Espagnols.

Velez, comme elle avoit été entre leurs peres : leurs disputes fréquentes sur les prérogatives de leur jurisdiction ou de leurs emplois, l'avoient encore fortifiée. Déza ne gardoit plus aucun menagement pour Mondejar; il l'attaquoit hautement, & de vive voix, & par écrit. Quexada avoit une jalousie secrete contre Velez, & il étoit vivement piqué contre Mondejar, qui dans une occasion, lui avoit fait un refus désobligeant. D'ailleurs il étoit lié d'une amitié très-étroite avec les plus grands ennemis de la maison de Mondejar, entr'autres avec Evallo, Secretaire du cabinet de Philippe, & qui étoit en grand crédit auprès de ce Prince. Le Duc de Feria ne se cachoit point d'être ennemi de Mondejar depuis le tems de Bernardin de Mendoza; & d'un autre côté, Bernardin de Mendoza, fils du Comte de Corrunna, ne le haïssoit pas moins. Le Duc de Sessa & Quexada étoient si étroitement & si secretement unis de cœur & d'intérêts, qu'ils se flatoient de l'emporter dans le Conseil de D. Jean d'Autriche sur les deux Marquis de Mondejar & de Velez. Il y en avoit quelques-uns qui se portoient pour médiateurs, & qui, pour excuser Mondejar & Velez, rejettoient la faute des malheurs passés, ou du peu de progrès qu'ils avoient fait, sur les Commandans subalternes qui avoient toleré la licence du soldat, & sur d'autres Officiers chargés des affaires de la guerre ou des vivres. D. Jean d'Autriche ne se livroit à personne, & traitant tout le monde avec politesse, il montroit beaucoup de gravité dans les Conseils, & de fermeté dans ses résolutions.

Le commandement est donné à Velez seul.

Mais les habitans de Beluduy & de Quejar s'étant révoltés dans ce même tems, les premiers du côté de Guadix, les autres auprès de Grénade, le Roi, sur les instances de Déza, donna à Velez seul le commandement, qui étoit auparavant partagé entre lui & Mondejar; & quelque tems après, il écrivit à Mondejar des lettres remplies de témoignages d'amitié, pour le rappeller à la Cour. Ce Général, à force d'exagerer les difficultés & les périls de cette guerre, & de demander sans cesse de nouveaux secours de troupes & d'argent, s'étoit rendu insupportable aux Ministres. Velez au contraire étant venu de lui-même dans l'Andalousie, à la priere de Déza, avoit d'abord servi le Roi à ses dépens. Il ne parloit point de cette guerre comme d'une chose qui fût fort à craindre, & il assuroit, au péril de sa tête, que si on vouloit lui donner cinq mille hommes d'Infanterie & trois cens chevaux bien payés, il l'auroit bientôt terminée.

Assemblée des Etats de Grénade.

Dans ce même tems, l'Assemblée des Etats de la Province fut indiquée à Cordoue. Pour donner plus de force aux résolutions qui y seroient prises, le Roi devoit s'y trouver en personne. Il croyoit encore, qu'étant près des lieux où se feroit la guerre, sa présence inspireroit du courage à ses Généraux, & donneroit de la terreur à ses ennemis. Il faloit enfin faire perdre aux Africains, aux Maures & aux Turcs, l'envie qu'ils pouvoient avoir de fournir du secours aux rebelles de son Royaume. En effet, on publioit que le Dey d'Alger avoit une grande armée sur pied : mais on en vit bientôt la destination; car peu de tems après il la fit marcher contre le Roi de Tunis.

Le

CHARLES IX. 1570.

Avantage remporté par Velez auprès de Berja.

Le Marquis de Velez étant parti de Terque pour commencer la campagne, s'avança jusqu'à Berja, afin de fermer les passages aux Africains, qui envoyoient des soldats, des armes & des vivres aux Morisques d'Alpuxarra. Aben-Humeya, averti de sa marche, rassembla ses troupes d'Almeria, d'Alpuxarra, de Beluduy & d'Almanzor, où il avoit été joint par trois cens tant Turcs qu'Africains, & résolut de tomber sur Velez avant que son armée fût plus forte. Il avoit trois mille tant Arquebusiers qu'Arbalétriers, & il y en avoit environ mille qui étoient très-bien armés. Moxaçar, qui avoit été son Secretaire, fut détaché pour prendre les devants avec les coureurs & trois cens hommes d'élite, & vint fondre la nuit sur le quartier de Velez. Comme il s'étoit douté du dessein des Maures, pour opposer la ruse à la ruse, il donna ordre à Diégo Fassardo son fils, de garnir la place & les portes d'Infanterie, & de se tenir prêt avec la Cavalerie à bien recevoir les ennemis. Moxacar d'abord culbuta le corps-de-garde, entra dans la ville, & alla droit à la place qu'il croyoit sans défense, & où il comptoit n'avoir affaire qu'à des corps-de-garde endormis : mais il fut bien étonné de la trouver garnie de troupes en bon ordre, & de se voir accablé d'une grêle de coups d'arquebuse. Cependant il se défendit avec beaucoup de valeur; & ce qui l'embarrassa le plus, fut la retraite. Lorsqu'il voulut la faire, Velez, suivi de son fils, de Jean son frere, de Bernardin de Mendoza, de Diégo de Leyva, fils naturel d'Antoine, & d'autres personnes de considération, le chargea, & le mit en fuite. Les ennemis perdirent cinq cens hommes; le débris alla rejoindre Aben-Humeya sur une montagne des environs. Velez dépêcha sur le champ un courier au Roi pour lui porter cette nouvelle; & ce ne fut qu'après, qu'il en informa Dom Jean, en lui marquant, qu'il lui étoit bien plus aisé de combattre que d'écrire.

Peu de tems après, Dom Jean, sur les ordres de la Cour, envoya à Velez deux mille hommes d'Infanterie, & il donna le gouvernement de Guadix à Rodrigue de Benavides, & celui d'Orvida à François de Molina, avec cinq compagnies de gens de pied; & il ordonna à Jean de Mendoza, qui y étoit en garnison, d'aller joindre Velez avec quatre mille hommes d'Infanterie & environ cent cinquante chevaux. On recruta aussi les compagnies de Padilla que Requesens avoit amenées, & qui avoient beaucoup souffert à l'attaque de Frexiliana : on les envoya à Adra. Sanche de Leyva amena outre cela mille Cavaliers Catalans, armés de longs mousquets à la maniere de leur païs : c'étoient de ces gens, qui, ayant été proscrits ou bannis pour crimes, erroient sur les monts Pyrenées, avec quelques restes de Vandales. Ceux-ci avoient obtenu leur grace du Roi, en considération de ce qu'ils s'engageoient à servir dans son armée. Laurent Tellez-Sylva Marquis de Favara, Chevalier Portugais, arriva dans le même tems au camp, avec six cens hommes levés aux environs de Grénade. Il prit sa marche au travers de la montagne d'Alpuxarra, tant pour connoître par lui-même l'état & les retraites des ennemis, que pour diviser leurs forces; en attendant que toutes les troupes qui devoient composer l'armée de Velez fussent arrivées dans son camp, & qu'on pût renforcer les garnisons de

de Tablate, de Durcal & de Padul, qui étoient, disoit-on, menacées par les Morisques.

CHARLES IX. 1570.

Jean d'Autriche fit partir pour la seconde fois, Antoine de Luna avec mille Fantassins & deux cens chevaux, pour déconcerter les ennemis, surtout ceux qui s'étoient rassemblés à Albunnuelas, & pour reprimer les courses qu'ils faisoient continuellement aux environs de Grénade. Il avoit ordre de ravager & de brûler tous les environs d'Albunnuelas, afin que les rebelles ne pûssent s'y retirer. Il fit plus de diligence que la première fois; mais il ne fut pas plus heureux. Les Maures, qui avoient mis en sûreté leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux, se présenterent en armes, & firent si bonne contenance, qu'il jugea devoir songer à combattre, & non à faire du butin. Les ennemis avoient à leur tête deux hommes très-braves, l'un, nommé Rendati, l'autre, Lopez; comme ils connoissoient la montagne, & que sa situation étoit avantageuse pour eux, ils attaquoient sans relâche les troupes du Roi, de front, en flanc, & quelquefois même en queuë; ensorte que Garcias Manriquez, fils du Marquis d'Aguilar, & Lazare d'Heredia, furent obligés plusieurs fois de faire marcher la derniere ligne à la tête, & de changer tout l'ordre de la bataille, pour faire face aux ennemis. Enfin les Espagnols furent repoussés dans la plaine avec perte. Cespede, Capitaine de réputation, combattant loin de Luna, dans un vallon plein d'inégalités, & étant venu aux mains avec Rendati, fut tué avec environ vingt hommes de sa troupe. Près de soixante périrent dans la déroute, sans pouvoir être secourus par les autres corps dans ces lieux presque impraticables. A l'occasion de cet échec, on chercha à rendre Luna odieux; on prétendit que, comme il haïssoit depuis longtems Cespede, il fut ravi de trouver cette occasion de le faire périr, & qu'il l'auroit sauvé, s'il lui avoit envoyé du secours aussi-tôt qu'il le pouvoit. Ce succès enfla tellement le courage des Morisques, qu'ils firent depuis des courses jusqu'aux portes de Grénade, & qu'ils enleverent souvent, & sans que personne s'y opposât, les troupeaux de gros & de menu bêtail qui paissoient aux environs de la ville. On donna à Louis de Cordouë deux cens chevaux pour les couvrir, & faire des courses sur les ennemis.

Echec des Espagnols auprès d'Albunnuelas.

Cependant Velez restoit à Adra, avec une armée de douze mille hommes de pied & de sept cens chevaux, sans rien faire, faute de vivres: il y demeura depuis le 10. de Juin jusqu'au 28. de Juillet, ce qui faisoit murmurer tout le monde, & sur-tout la ville de Grénade: car la haine qu'ils avoient auparavant contre Mondejar, diminuant de jour en jour, ils commençoient à parler fort désavantageusement de Velez, qu'ils élevoient auparavant jusqu'au Ciel. „ Tous ces Grands, disoient-ils, ne cherchent „ qu'à prolonger la guerre: ce qui fait leur gloire & l'avantage du sol- „ dat, cause le dégât de la Province & la ruine des peuples. Où sont „ ces belles promesses qu'il nous faisoit, de terminer cette guerre avec cinq „ mille hommes de pied & trois cens chevaux? Peut-on accuser Monde- „ jar de nonchalance, lui qui avoit soutenu jusqu'alors le poids de cette „ guerre avec des troupes volontaires & sans solde? Tandis que son rival, à „ la

Murmure du peuple contre Velez.

Charles IX. 1570.

„ la tête d'une armée beaucoup plus forte qu'il ne la demandoit, ne s'en „ sert que pour accabler la Province ? Le nombre des ennemis augmente „ de jour en jour; ils sont mieux armés qu'ils ne l'ont jamais été; ce „ n'est plus à quelques rebelles d'Espagne qu'on a à faire; mais à l'Afri- „ que, mais à toutes les forces de l'Orient.

Quoique Velez comptât beaucoup sur ses services, & que naturellement il s'embarassât peu des discours populaires, il crut pourtant devoir prévenir la suite de ceux-ci. La désertion de ses troupes fut un nouveau motif qui l'y détermina. Il prit donc le parti d'écrire à Jean d'Autriche, ce qu'il faisoit rarement; & il le pria, de faire conduire des convois à Calahorra. Cela fait, il décampa d'Adra, son armée étant déja diminuée de deux mille hommes; & il donna ordre, que chaque soldat eût à se fournir de vivres pour huit jours. Jean de Mendoza menoit l'avant-garde, & Padilla l'arriere-garde; une partie de la Cavalerie fut destinée à escorter les bagages. Il rencontra au-delà de Berja l'armée d'Aben-Humeya, composée de trois mille Arquebusiers & de quelques Arbalétriers en petit nombre. A l'approche de l'armée du Roi, les Morisques gagnerent les montagnes, & menerent, à la vûë de l'armée Chrétienne, leurs femmes & leurs enfans en lieu de sûreté. Au second campement, les deux armées se rencontrerent encore. Aben-Humeya avoit alors six mille hommes, & on le voyoit, au milieu de tous les Alcaïdes ou Colonels, avec sa cotte d'armes & son étendart de pourpre, les exhorter à se comporter en gens de cœur dans la bataille qui s'alloit donner; mais son discours fit peu d'effet: car après un léger combat, où le Marquis de Favara se distingua beaucoup, les Maures se débanderent & regagnerent leurs montagnes, sans autre perte que de quinze hommes. Ce fut plutôt par prudence, que par crainte, qu'ils prirent ainsi la fuite, parce qu'ils attendoient de jour en jour du secours d'Afrique, & qu'on avoit entendu dire aux confidens d'Aben-Humeya, que dès que la flote auxiliaire paroîtroit sur la côte, il étoit résolu de passer en Afrique avec ses forces entieres, & d'y garder le nom de Roi, & qu'il ne vouloit pas rester en Espagne jusqu'à ce que son parti y fût tout-à-fait ruiné.

Velez poursuit les Morisques, qui se retirent dans les montagnes.

Le Marquis de Velez, content d'avoir dissipé les ennemis, résolut de ne plus hazarder de combat contre eux, & cessa même de les poursuivre. Etant arrivé à Calahorra, sans y trouver de vivres, il marcha du côté de Valor; mais ayant appris en chemin que la flote lui apportoit des provisions, & qu'elle arriveroit bientôt, il retourna à Calahorra. C'est un château qui apartient aujourd'hui au Marquis de Cenete, & l'on croit qu'il étoit autrefois au Comte Julien, celui qui livra l'Andalousie aux Sarrasins. Velez quitta ensuite la côte, que la flote du Roi mettoit suffisamment à couvert, & où il ne pouvoit faire subsister son armée, à cause des dégâts qu'on y avoit faits. Il marcha donc vers Grénade, pour s'assûrer des villes de Guadix, de Baza, d'Almanzora & de Filabra, dont la fidélité étoit suspecte; mais comme les vivres étoient fort rares en tous ces endroits, la désertion recommença, & des murmures on passa à une sédition ouverte; car malgré les défenses des Généraux & des Colonels, quatre

Révolte des troupes du Marquis de Velez.

quatre cens hommes, en plein jour, sortirent du camp & se retirerent en bon ordre, l'arquebuse à la main & la méche allumée. Diégo Fassardo, fils du Marquis de Velez, ayant voulu les poursuivre, pensa être tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçut à la main. Cependant, comme on distribua quelques vivres aux soldats avec beaucoup d'égalité, leur fureur se modera un peu; mais la désertion avoit été si grande, que toute la Cavalerie étoit réduite à deux cens hommes, & l'Infanterie à quinze cens, ensorte que la victoire, qui étoit entre les mains des Espagnols, sembloit être passée sans combat du côté de leurs ennemis. Pour surcroît de malheur, les habitans de Padul, enhardis par la foiblesse de l'armée Royale, après avoir demandé envain qu'on leur ôtât une garnison extrémement à charge, se liguerent avec les Morisques des montagnes, pour s'en défaire; & ils la chasserent en effet, après en avoir tué trente hommes, & blessé beaucoup davantage.

Velez faisoit à Dom Jean des plaintes continuelles sur le manquement de vivres, qui étoit cause de la désertion de ses troupes; il en avoit aussi informé le Roi par le moyen de ses amis. Pour empêcher le mal de gagner, le Conseil fut d'avis, d'envoyer Antoine de Luna & Garcias Manriquez, à Baza, avec mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais, depuis la mi-Août jusqu'à la mi-Novembre, ils ne firent rien de remarquable. Jean d'Autriche, craignant que les plaintes de Velez ne retombassent enfin sur lui, & ne le rendissent odieux, fit embarquer quantité de provisions pour son armée, extrémement diminuée par la désertion. L'arrivée des convois remit une si grande abondance au camp, après une disette affreuse, que cent livres de pain n'y coûtoient plus que la douzième partie d'un écu d'or. Les soldats néanmoins ne revenoient point au drapeau; & l'on apprenoit tous les jours quelques nouvelles révoltes. Velez, qui ne vouloit pas demeurer oisif, partit de Calahorra avec ce qu'il avoit de troupes, & marcha contre les habitans de Beluduy. Il combattit en chemin contre un corps de Morisques qu'il rencontra, & il perdit plus de monde que les ennemis. Il continua sa marche du côté de Baza. Antoine de Luna, qui y commandoit, lui remit ses troupes; il aima mieux servir sous Dom Jean, que sous le Marquis de Velez: ainsi, sous prétexte de quelques ordres qu'il disoit avoir reçûs du Généralissime, il s'en retourna à Grénade.

Aben-Humeya, qui ne craignoit plus rien depuis la retraite de l'armée du Roi, marcha avec sept mille Morisques & cinq cens Turcs ou Africains du côté d'Adra, dans le dessein de s'en emparer; mais n'y ayant pas réüssi, il s'avança vers Berja, & commença à battre la muraille de cette ville avec deux petites piéces de canon, n'en ayant point de gros. Comme son artillerie n'étoit pas assez forte pour faire bréche, il leva le siége, & s'en alla piller Cuevas; il brûla les jardins, ruina les étangs, les vergers, & tout ce que les Marquis de Velez avoient fait pendant une longue paix pour embellir ce lieu: après quoi il s'en retourna à Andarax, & commença à y vivre en Roi, comme s'il n'avoit plus eu d'ennemis à craindre. Son avarice & ses débauches, qui s'étoient tenuës cachées dans

CHARLES IX. 1570.

le tems de l'adversité, se montrerent alors à découvert. Mondejar avoit mis sa tête à prix, comme il se pratique en Espagne contre les bannis & les brigans publics. On avoit promis une grande somme à celui qui le livreroit, & l'impunité aux complices de sa révolte. Mais ces avantages n'avoient ébranlé, ni l'union, ni la fidélité de ses sujets; la douceur de la liberté, ou la haine de leurs persécuteurs, avoient eu plus de force sur leurs esprits que les promesses de Mondejar: & pendant qu'ils étoient exactement instruits d'heure en heure de tous les mouvemens des Espagnols, il arrivoit rarement que ceux-ci fussent informés par des déserteurs de ce que faisoient les Morisques. Enfin il se trouva parmi eux un mécontent, nommé Diégo d'Alguazil, qui forma le dessein de tuer Aben-Humeya: ce qui lui fit prendre cette résolution, fut moins la promesse de la recompense, que la jalousie d'avoir le Roi pour rival dans l'amour dont il étoit épris pour une femme de considération: d'ailleurs il comptoit sur l'impunité, lorsqu'il auroit exécuté son dessein.

Conjuration d'un nommé Diégo d'Alguazil contre Aben-Humeya.

Aben-Humeya avoit à sa solde quatre cens Turcs, sur la fidélité desquels il comptoit. Pour se les attacher encore davantage, il résolut de s'emparer de la ville de Motril, & de la brûler entierement, parce que la garnison Espagnole qui la défendoit, empêchoit ces Turcs de faire des courses sur les terres des sujets du Roi. Il voulut encore leur procurer un quartier avantageux dans la vallée de Lecrin, qui est un païs gras. Dans cette vûë, il eut recours à Abdalla-Aben-Habo, de Mecina, Chef des Alcaïdes. Cet Officier étoit en grande consideration parmi ceux de sa Nation, tant pour le respect qu'ils avoient pour sa naissance (car il descendoit des anciens Rois de Grénade) que par l'estime qu'ils portoient à sa sagesse & à sa vertu. Aben-Humeya lui manda en secret, que dès qu'il verroit un ordre de sa part, il ne manquât pas de lui ramener ces quatre cens Turcs & deux cens Africains, commandés par Husceni & Carabaxi. Peu de tems auparavant, Aben-Humeya avoit publié un Edit, qui défendoit à tout le monde d'avoir des Morisques pour concubines, mais seulement pour femmes légitimes, & il faisoit observer religieusement cette loi. Entre les femmes Morisques il y avoit une veuve, fille de Vincent Rojas, cousin-germain d'un autre Vincent Rojas, pere de la première femme d'Aben-Humeya. Cette veuve étoit d'une grande beauté & d'un esprit excellent: elle jouoit de la guitarre, & chantoit avec beaucoup plus d'art qu'il ne convient aux personnes qui ont de la pudeur. Elle aimoit à la fureur Diégo d'Alguazil, qui avoit été l'ami intime du mari qu'elle avoit perdu. Aben-Humeya aimoit éperduëment cette femme, & comme Diégo avoit une place honorable chez lui, il tâcha de lui persuader de l'épouser, afin qu'elle demeurât à sa Cour. Diégo, qui aimoit mieux être le favori de la Morisque que son mari, refusa de la prendre pour sa femme. Le tyran devenu furieux par ce refus, la fit enfermer chez lui, & par force, ou par promesse, obtint enfin ce qu'il vouloit. Cette femme, qui s'étoit flattée de l'épouser, dissimula d'abord l'affront qu'elle avoit reçû: mais lorsqu'elle vit que l'on ne la regardoit que comme une concubine, & qu'il n'y avoit aucune espérance de devenir femme du Roi, elle écrivit en secret à son ancien amant, qui

avoit

CHARLES IX. 1570.

avoit été éloigné de la Cour sous quelque prétexte. Elle lui représenta le péril où il étoit, & l'exhorta à la vengeance. „ Ce tyran, lui dit-elle, d'un „ naturel soupçonneux, & qui sçait que je vous aime, ne sera ja- „ mais en repos qu'il ne se soit défait de vous. Pour vous sauver, il „ n'y a qu'un moyen, c'est de le prévenir: faites donc promptement périr „ ce scelérat, haï des Dieux & des hommes.

Ruse dont Alguazil se sert pour le perdre.

Il ne lui fut pas difficile d'engager Alguazil à cette entreprise; l'amour dont il brûloit pour elle, & le péril où il se trouvoit, l'y animoient suffisamment. Pour en venir à bout, il employa la même ruse dont se servit le Comte Julien étant à Ceuta, pour tromper le Roi Rodrigue, ainsi que nous l'apprennent les Annales d'Espagne. Voici comment la chose arriva. Abdalla étant à Cadier, Aben-Humeya lui envoya un courier secret, comme ils en étoient convenus. Diégo surprit ce courier; & ayant sçû que le Roi faisoit revenir les Turcs, il le tua, prit la lettre qu'il portoit, l'ouvrit, & sur le champ il en fit écrire une autre par un de ses cousins-germains, qui avoit servi quelque tems de Secretaire au Roi Morisque, & qui ne le haïssoit pas moins que Diégo; cela fut d'autant plus aisé, qu'Aben-Humeya ne sçavoit pas écrire. Par cette fausse lettre, le Roi ordonnoit à Abdalla de mener les 400. Turcs à Mecina avec Diégo d'Alguazil, qui devoit le joindre avec cent hommes choisis; qu'avec ces cent hommes & les habitans de Mecina il massacrât ces 400. Turcs, parce qu'il étoit informé qu'ils en vouloient à sa vie; qu'Abdalla pourroit sans peine faire périr ces Turcs fatigués de la marche qu'ils auroient faite, & accablés de sommeil; qu'après les Turcs, il ne manquât pas de tuer Alguazil, qui lui étoit suspect pour bien des raisons. Diégo donna cette lettre à un homme sûr pour la porter à Abdalla, & il convint avec lui de l'heure qu'il la présenteroit, parce qu'il étoit bien aise de se trouver à Cadier dans le tems qu'elle seroit renduë.

Abdalla fut extrêmement étonné d'une telle dépêche. Au milieu des agitations que lui causa cette lettre, Alguazil survint, qui lui dit, qu'Aben-Humeya lui avoit donné des ordres détestables qu'il ne vouloit point exécuter. „ Car pourquoi, disoit-il, livrer à la boucherie des troupes „ que le Dey d'Alger & le Roi de Maroc ont envoyées à son secours? „ Est-ce-là la recompense des services qu'ils lui ont rendus? Peut-il rester „ la moindre espérance de rétablir ses affaires, ou de recouvrer sa liberté, „ lorsqu'on voit le Chef tourner contre ses amis, les armes que ses ennemis l'ont forcé de prendre? Pour moi, ajouta-t-il, j'aime mieux „ mourir sur le champ, & souffrir de la part de mes ennemis les supplices les plus cruels, que de tremper mes mains dans le sang de tant „ d'innocens, & de rendre par-là mon nom exécrable à toute la postérité.

Il prononça ces paroles avec une douleur qui paroissoit sincere, & ne laissa rien échaper par où Abdalla pût le soupçonner d'avoir la moindre connoissance de l'ordre qu'il venoit de recevoir pour le faire assassiner. Cette considération augmentoit encore l'inquiétude d'Abdalla. Il étoit au désespoir qu'on l'eût chargé de ces deux commissions également odieu-

CHARLES IX. 1570.

ses contre les Turcs & contre Alguazil, d'autant plus qu'il voyoit l'impossibilité d'exécuter la première, sans le secours de celui qui venoit de marquer tant d'horreur pour cette inhumanité. Il craignoit d'ailleurs, que s'il supprimoit la lettre qu'on venoit de lui rendre, Alguazil n'informât les Turcs de la résolution prise contre eux; & regardant le massacre dont le Roi le chargeoit, comme la plus détestable de toutes les perfidies, il crut qu'il étoit de l'intérêt de la République & du sien, de montrer la lettre à Hasceni & à Carabaxi, & de déliberer avec eux, en présence d'Alguazil même, sur ce qu'il y avoit à faire en cette occasion.

Il fait révolter Abdalla & 400. Turcs contre le Roi Morisque.

A la lecture de cette lettre, Alguazil, qui avoit fabriqué toute l'intrigue, parut extrêmement étonné: les Turcs détesterent une si horrible ingratitude; chacun fut effrayé du péril qui le menacoit: enfin ils déciderent, que l'unique moyen de sauver leur vie, étoit de l'ôter à un miserable qui sembloit n'être né que pour la ruine de l'Etat & des particuliers.

Alguazil, voyant Abdalla si bien disposé, pour mettre l'affaire encore en meilleur train, fit espérer aux Turcs un butin considerable, qui leur tiendroit lieu de la solde qu'ils perdroient, & il prépara pour tous les complices un breuvage, composé d'opium & de chenevis, dont les Barbares ont accoûtumé d'user lorsqu'ils sont prêts d'aller au combat.

Les conjurés se saisissent de la personne d'Aben-Humeya.

Tout étant ainsi reglé, Abdalla fut nommé Chef de la conjuration, & on lui fit même espérer qu'on l'éliroit à la place de celui dont on avoit résolu la mort. Après quoi ils partirent dans un très-grand silence, au plus fort de la nuit, pour se rendre à Andarax. Alguazil voulant applanir toutes les difficultés, avoit envoyé avertir les sentinelles & les corps-de-garde, de laisser entrer les Turs sans difficulté, parce qu'ils étoient mandés par Aben-Humeya, & que l'Officier qui commandoit les corps-de-garde en étoit informé. Ils allerent donc sans bruit à la maison d'Aben-Humeya, & après y être entrés, ils en fermerent les portes, y mirent un bon nombre de soldats, & passerent à la chambre du Roi, qui étoit couché tranquillement entre deux femmes, ou concubines. A leur arrivée il eut bien de la peine à sortir de son lit, au milieu d'une troupe de domestiques qui dormoient auprès de lui. Ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, le saisit de frayeur: & comme personne ne se mettoit en devoir de le défendre, les conjurés le lierent au poteau de la porte. Mais afin de se purger de l'infamie que l'on attache toûjours à tout ce qui s'appelle conjuration, ils résolurent de le traiter en criminel, & de lui faire son procès. Plus la temérité des conjurés paroîtra grande, plus on doit être étonné de la lâcheté & de la nonchalance des domestiques & des gardes de ce malheureux Roi; car ils se laisserent désarmer par les Turcs, sans faire la moindre résistance. Enfin l'on produisit, en présence d'Hasceni & de Carabaxi, les lettres qu'Alguazil avoit contrefaites. Aben-Humeya les examina, dit qu'elles étoient fausses, & qu'elles avoient été écrites par un de ses plus cruels ennemis, cousin-germain d'Alguazil: il appella ensuite à son secours le nom de Mahomet, celui du Grand-Seigneur & du Dey d'Alger,

ger, & montra aux conjurés son habit de pourpre, marque de sa dignité Royale. Comme il vit que rien ne les touchoit, il leur demanda en grace de le tenir en prison, & de lui permettre de se justifier en justice reglée. Après un outrage aussi sanglant, il ne devoit pas s'attendre que ses prieres & ses plaintes, quelque justes qu'elles fussent, ni le respect de sa dignité passée, fissent un grand effet sur des ennemis si declarés. Dès le lendemain ils pillerent sa maison, partagerent entre eux ses meubles précieux, son argent, son serrail, & proclamerent Roi Abdalla, qui s'excusa pour lors d'accepter cette dignité.

CHARLES IX. 1570.

Aben-Humeya, qui vit que sa perte étoit résoluë, après avoir protesté contre la calomnie, declara devant tout le monde, qu'il n'avoit jamais eu dessein d'embrasser la Religion de Mahomet; qu'il n'avoit accepté le nom de Roi, que pour pouvoir se venger des injustices que les Magistrats du Roi d'Espagne avoient faites à son pere & à lui. En effet, étoit-il naturel, que comptant parmi ses ancêtres tant de Rois, tant de Généraux d'armées, il souffrît patiemment que les Espagnols le dépouillassent des armes de sa famille, qui prouvoient l'antiquité de sa Noblesse? Qu'il étoit content de la vengeance qu'il avoit tirée de l'injustice de ses juges; qu'ils pouvoient, quand il leur plairoit, satisfaire la soif qu'ils avoient, ou de son or, ou de son sang; qu'il n'étoit point fâché qu'ils eussent mis Abdalla à sa place; qu'il prévoyoit que dans peu il auroit une fin pareille à la sienne; qu'au reste il protestoit qu'il avoit toûjours été Chrétien, & qu'il auroit continué de vivre dans cette Religion, si sa fortune le lui avoit permis: mais qu'il avoit résolu d'y mourir. Après avoir parlé ainsi, il accommoda ses habits, & se couvrit le visage: sur le champ on lui mit une corde au cou, & on l'étrangla. Comme ses meurtriers ne l'expédioient pas assez vite, il aida de ses mains à serrer la corde, & il fit paroître à sa mort beaucoup plus de fermeté, qu'il n'avoit montré de valeur durant sa vie: car il ne sçut jamais, ni commander à des hommes en Roi, ni repousser des injures en homme.

Aben-Humeya est étranglé.

Abdalla continuant, ou par crainte, ou par modestie, à refuser le titre de Roi, tous les Alcaïdes lui déférerent unanimement l'autorité souveraine pour trois mois, jusqu'à ce que le Dey d'Alger eût confirmé sa Royauté. Dès que les lettres de confirmation furent arrivées, il fut proclamé Roi de Grénade & d'Andalousie, on lui mit entre les mains l'étendart Royal & l'épée nuë, on le revêtit de la pourpre, & on le montra au peuple, porté sur les épaules de ceux à qui cette fonction apartenoit. Tout le monde, à la réserve d'un fort petit nombre, lui rendit l'obéïssance dûë à sa nouvelle dignité: après quoi les Alcaïdes distribuerent tous les emplois. Le nouveau Roi regla, avec plus de sagesse que son prédecesseur, la garde qui devoit l'accompagner, & les postes où il faloit mettre des corps-de-garde. Ce qui venoit d'arriver à Aben-Humeya, lui avoit appris, qu'il faloit empêcher que des ennemis du dehors, ou des sujets conjurés, ne pussent entrer si aisément dans sa maison. Il fit la revûë de son armée, qui se trouva forte de huit mille hommes, tant Arquebusiers qu'Arbalêtriers. On regla la paye des Turcs à huit écus d'or par mois, très-bien payés; on

Abdalla proclamé Roi des Maures.

CHARLES IX. 1570.

on fournissoit des vivres aux Morisques, & on avoit un très-grand soin qu'ils n'en manquassent jamais.

Ce changement n'ayant causé aucun désordre dans les affaires des rebelles, contre l'attente de Jean d'Autriche & des Seigneurs qui servoient sous lui, Pierre de Mendoza fut envoyé à Orgiva, pour relever Molina, qui étoit malade, & pour appaiser la garnison qui menaçoit de se révolter. Peu s'en falut en effet qu'il n'y arrivât beaucoup de désordre: car de tous les Officiers de la place, il n'y eut que Gabriel de Montalvo qui se tînt dans le devoir avec sa compagnie, & le soldat ne put être appaisé que par la retraite de Mendoza. Molina étant guéri, & voulant empêcher que ses troupes ne s'amollissent dans l'oisiveté, en envoya une partie dans les montagnes pour inquieter les Morisques: mais il n'en revint presque aucun.

Dans ce même tems, Abdalla mit des munitions de guerre & de bouche dans Castel-de-Ferro, avec une garnison de cinquante Turcs, sous un Chef nommé Léandro. On attendoit de jour en jour Carabaxi, qu'on avoit envoyé à Alger après la mort d'Aben-Humeya, pour en amener du secours.

Il assiége Orgiva.

Le Roi alla en personne à Orgiva, sur l'avis qu'il eut que les habitans menaçoient de se révolter, si on ne les délivroit des véxations de leur garnison. Il y eut d'abord quelques escarmouches entre les deux partis: & Molina, qui craignoit qu'à la fin les choses ne tournassent point à son avantage, écrivit à D. Jean d'Autriche, & le pria de lui envoyer du secours, sous la conduite du Duc de Sessa, Officier d'une grande distinction. Dom Jean lui donna en effet six mille hommes d'Infanterie, presque toute de nouvelles levées, & trois cens chevaux. Une attaque de goutte, à laquelle le Duc étoit fort sujet, l'ayant empêché de partir sur le champ, Quexada sollicitoit le commandement de ce corps de troupes. Le Duc, qui en fut informé, hâta, pour ainsi dire, sa guérison, & se mit en marche au commencement de Novembre, pour aller au secours d'Orgiva, qui manquoit de vivres. Dès qu'il fut près de la ville, il détacha Belchez, qui, à beaucoup de bravoure, joignoit une connoissance parfaite du païs. Il lui ordonna de laisser le Lanjaron à droite, de prendre par les montagnes, & de suivre ce chemin peu fréquenté, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux défilés d'Orgiva, d'où il feroit sçavoir son arrivée à Molina. Il envoya après lui un autre corps de pareil nombre, pour assurer ses derrieres & ses flancs; & il les suivit avec le reste de son armée. Les ennemis, instruits de cette marche par leurs espions, partagerent leurs troupes, en laisserent une partie pour continuer le siége, & s'avancerent avec le reste pour attaquer le Duc de Sessa. Hali & Husceni, Turcs, parurent les premiers, pendant que Rendati & Macox s'embusquoient, l'un avec quatre cens hommes dans une vallée pleine de détours & de précipices, par où il faloit que Belchez passât, & l'autre derriere lui, du côté de Calatel-Hahajar, avec deux cens hommes. Il arriva en cette occasion une chose rare dans les stratagêmes de guerre, & dont il n'y a point d'exemple, c'est que les embuscades des Morisques ne furent découvertes, ni par l'avant-garde des Espagnols, ni par les corps qui la suivoient. Dans le tems que la premiè-

re

re embuscade se montra, Hali étoit aux mains avec le Duc de Sessa. Belchez qui étoit fort loin de lui, voyant la nuit approcher, gagna une hauteur voisine, entourée de sablonieres; mais il y perdit bien du monde. Le Capitaine Perea, un des Officiers qui commandoient sous lui, fut taillé en piéces avec la troupe qu'il menoit. Le second corps, qui fut aussi très-maltraité par la seconde embuscade, se retira du côté du Duc de Sessa, qui le soutint. Alors toutes les forces des ennemis étant venuës le charger, le Duc résista pendant quelque tems à leur impétuosité, avec l'aide de Gabriel & Louis de Cordouë, de Jean de Mendoza, & de quelques autres Seigneurs de distinction. La nuit finit le combat; mais comme il ne sçavoit point le chemin, il regagna en bon ordre le lieu d'où il étoit parti le matin. Il montra dans cette action beaucoup de valeur & de prudence, parce qu'ayant surmonté toutes les difficultés d'un chemin impraticable, & propre à dresser des embuches, il suppléa lui seul par son courage à la témérité du soldat, qui n'obéïssoit point à ses Officiers, & à l'imprudence des Officiers, qui avoient manqué de vigilance. Ce fut un bruit constant, que si les ennemis avoient continué le combat avec la même impétuosité qu'ils le commencerent, ils auroient infailliblement remporté une victoire complette: mais il n'y eut que quatre cens hommes de tués, & beaucoup d'armes perduës, qui furent d'un grand secours aux Maures, qui n'en avoient point.

Le Duc de Sessa, voulant secourir la place, est defait.

Le lendemain le Duc de Sessa fit dire à Molina, que si, faute d'eau & de vivres, il ne pouvoit plus tenir dans Orgiva, il songeât à se sauver avec sa garnison; mais qu'au lieu de suivre le Lanjaron, où les ennemis étoient postés, il prît une route plus sûre, qui étoit celle de Motril. Molina, à qui D. Jean d'Autriche avoit donné un ordre pareil, fit encloüer & enterrer le canon qu'il ne pouvoit emmener; & se retira par la route de Motril, où il arriva sans perte, avec ses bagages, les malades & les blessés, qu'il avoit mis au milieu de ses troupes. Les Maures aussi-tôt pillerent & brûlerent la ville, emmenerent deux piéces de canon qu'ils y trouverent, gagnerent ensuite Guejar & Puntal, descendirent dans la plaine, enleverent le bétail, & vinrent brûler Maracéna, à une demi-lieuë de Grénade.

Prise d'Orgiva par les Maures.

Le Duc de Sessa prit sa marche par Albunnuelas, & vint rejoindre D. Jean d'Autriche, ayant laissé Jean de Mendoza au camp, & ordonné à Louis de Cordoüe de brûler Restuval, Belexis, Concha, & toutes les habitations de la vallée, pour empêcher qu'elles ne servîssent de retraite aux Maures.

D. Jean d'Autriche, sensible à tant d'adversités, qu'il imputoit à la licence de ses soldats, beaucoup plus qu'à la valeur de ses ennemis, résolut de rétablir la discipline, de recruter les troupes, & de leur donner de nouveaux Officiers. Pendant ce tems, Galera, petite place située dans le territoire de Baza, sur le chemin de Carthagene, s'engagea dans la révolte, à la sollicitation d'un certain Maleque; ce qui porta un grand préjudice à tous les postes du voisinage. Les habitans de Guesçar qui en étoient les plus proches, jugeant qu'il faloit apporter un prompt remede à cet incendie, y accou-

CHARLES IX. 1570. rurent sur le champ; mais après avoir demeuré pendant trois jours autour de la place avec sept cens hommes, ils s'en retournerent sans autre avantage, que d'emmener quarante Chrétiens qui s'étoient sauvés dans une église. Caracajal s'étoit jetté avec cent Turcs dans Galera, par l'ordre d'Abdalla: lorsqu'il sçut que les Guescariens se retiroient, il les poursuivit, reprit le bétail qu'ils emmenoient, & tua quelques Chrétiens. Les Guescariens, irrités de cet échec, tuerent en rentrant dans leur ville tous ceux qui leur étoient suspects; forcerent la maison du Gouverneur, où plusieurs s'étoient refugiés, & les en arracherent pour les massacrer. Non contens de ce carnage, ils mirent le feu à tous les endroits qui leur avoient servi de retraite. Une autre ville de Guescar, située sur les confins des Royaume de Grénade & de Murcie, en fit autant. Cette ville étoit autrefois du domaine de la couronne: mais Ferdinand d'Arragon la donna à Fréderic de Tolede Duc d'Albe, pour le recompenser des services qu'il lui avoit rendus à la conquête du Royaume de Navarre. Le bourg d'Orze, appellé *Vici* par les Anciens, & qui n'est qu'à une lieuë de Galera, se révolta dans le même tems. Ceux de Guescar vinrent aussi-tôt pour le ravager. Mais les nouveaux Chrétiens des environs en avertirent Maleque, & demanderent du secours aux Turcs, qui vinrent au nombre de deux mille. Après un combat très-vif & très-opiniâtre, ces derniers furent obligés de se retirer avec perte de cinq cens hommes. Du côté des Guescariens, il y eut peu de monde de tué, parce qu'ils découvrirent de bonne-heure les embûches que les Turcs leur avoient dressées.

Plusieurs places se declarent pour Abdalla.

Tous les environs d'Almanzora, Filabres, Purchena, & tout le territoire de Baza ayant prêté serment à Abdalla, il ne restoit aux Espagnols dans tout ce canton que Seron & Tixola, qui apartenoient au Marquis de Villena. La derniere de ces places passoit pour imprénable, mais elle manquoit d'eau. Les Maures firent quelques tentatives contre Seron, & s'en rendirent enfin maîtres après avoir pris le Gouverneur, qui faisoit de tems en tems de petits voyages, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On y trouva onze piéces de canon de fonte, & une grande quantité de vivres. Tixola, la fosse de Malaga, & les montagnards de Ronda, suivirent l'exemple de Seron.

Velez étoit alors à Baza, où arrivoient de jour en jour, par ordre du Roi, un grand nombre de Seigneurs de la Cour, qui devoient être suivis par un renfort considérable de troupes que ce Prince vouloit lui envoyer. Velez, sans les attendre, se mit en marche avec quatre mille Fantassins & trois cens cinquante chevaux, & prit la route de Galera. Maleque & son fils, épouvantés de son arrivée, abandonnerent la place. Deux jours après, Caracajal fit assembler les habitans, & leur conseilla de se mettre en sureté pendant qu'il étoit encore tems. Tous répondirent, qu'ils aimoient mieux mourir que d'abandonner leurs maisons. Ne jugeant pas à propos de périr avec eux, il fit une sortie vigoureuse la nuit avec ce qu'il avoit de soldats, & se retira heureusement auprès d'Abdalla, qui lui donna la commission de fortifier Guejar. Dès que le rempart en fut achevé, aussi-bien qu'un mur de pierre sans ciment, qui servoit à joindre deux montagnes op-

Les Maures fortifient Guejar.

opposées, Abdalla en fit sa place d'armes, & y mit Caracajal avec ses principaux Officiers, entre autres un Pierre Mendoza, habitant du lieu, qui avoit pris le nom de Mendoza, parce qu'il étoit sujet de cette illustre famille. On comptoit encore Hoccin, Chocon, Xoaïbi, Macox, Moxaxar, Rendati, Partal & quelques autres. Comme les troupes de cette place incommodoient fort la ville de Grénade, D. Jean d'Autriche fit renforcer la garnison d'Antiquera, afin de la mettre en état de s'opposer à leurs courses. Il donna à Padilla une compagnie de Cavalerie pour la défense de Sainte-Foi, & il établit dans la ville même de Grénade un plus grand nombre de corps-de-garde.

CHARLES IX. 1570.

Pendant ce tems-là Velez battoit la ville de Galera avec neuf piéces de canon, six de fonte & trois de fer, mais sans avancer beaucoup, à cause des fréquentes sorties des habitans, qui lui tuerent bien du monde, & entre autres le Capitaine Leon. Enfin la rigueur de l'hyver l'obligea à décamper, quoiqu'il fût presque maître du rempart. Il alla à Guescar, pour rassembler de nouvelles forces.

Velez est obligé d'abandonner le siége de Galera.

D. Jean d'Autriche, Gouverneur général du Royaume de Grénade, n'avoit pû jusques-là obtenir la permission de se mettre à la tête de l'armée. Las enfin de demeurer dans l'inaction, il sollicita Philippe si vivement, qu'il consentit qu'on formât deux armées : Que D. Jean d'Autriche en commanderoit une, ayant sous lui Velez, Requesens & Quexada, & qu'il attaqueroit les rebelles du côté d'Almanzor : Que le Duc de Sessa commanderoit l'autre, & les attaqueroit du côté d'Alpuxarra. On changea d'avis dans la suite, & il fut résolu que, pendant que Velez étoit occupé au siége de Galera, on feroit celui de Guejar, la principale forteresse des ennemis, afin de ne leur pas laisser le tems de s'y fortifier, & de soulever peut-être le Royaume de Valence, qui étoit dans leur voisinage. On détacha Garcias Manriquez & Tello d'Aguilar pour reconnoitre la place, l'ordre de leurs gardes & de leurs sentinelles. Les avis des espions ne s'accordant pas sur le nombre de leurs troupes, que les uns faisoient monter à quatre mille hommes, & les autres à beaucoup davantage, on vint à bout d'en avoir des nouvelles par ceux de la place. On apprit que le rempart étoit assez mal gardé, qu'il y avoit peu de sentinelles, & qu'on ne voyoit pas beaucoup de feux allumés la nuit. Là-dessus on marcha contre la ville, avec autant d'appareil que si c'eût été une place en état de résister : car on tira de Grénade neuf mille hommes de pied & six cens chevaux, sous la conduite de Jean-Rodrigue de Villafuerte. Le Comte de Tendilla, en qualité de Gouverneur de la ville de Grénade, auroit bien voulu avoir le commandement de cette armée, & il fit beaucoup de mouvemens pour l'obtenir, mais ce fut en vain. Le 23. de Décembre Villafuerte se mit en marche avec huit piéces de campagne pour renverser les fortifications de la place. Il y a deux chemins pour aller de Grénade à Guejar, l'un à gauche, qui passe à Guadix, l'autre à droite, qui prend par les montagnes. Quexada faisoit l'avant-garde avec deux mille hommes de pied. Garcias Manriquez commandoit la Cavalerie. L'arriere-garde étoit conduite par Pierre-Lopez de Meza & par François de Solis, gens

Siége & prise de Guejar, principale place des Maures.

Charles IX. 1570.

gens plus propres à des négociations de paix, qu'à des entreprises militaires. Le Duc de Sessa marcha le long de la riviere avec quatre mille Fantassins & trois cens chevaux. Diégo Quexada, qui passoit pour connoître le païs, étoit à la tête des Gardes de D. Jean d'Autriche. Les Morisques, avertis que D. Jean d'Autriche les devoit attaquer la nuit suivante, commencerent par mettre leurs femmes, leurs enfans & leurs bagages en sureté: après quoi les Turcs qui étoient dans la place se retirerent dans l'Alpuxarra, le jour d'après que Garcias & Tello l'eurent reconnuë.

Dés que D. Jean d'Autriche fut arrivé, Rendati, Macox & Partal, qui étoient restés dans Guejar avec quatre cens hommes, se jetterent dans la plaine pour attaquer les troupes du Roi par derriere, & piller tous les environs. Il ne resta dans le fort qu'un petit nombre de vieillards & de femmes, qui aimerent mieux mourir que de prendre la fuite. Il y eut tout au plus quarante hommes tués du côté des ennemis, & moins encore du côté des Espagnols, & ce ne fut même que parce qu'ils poursuivirent les fuyards dans les montagnes: car les Morisques, qui connoissoient mieux le terrein qu'eux, les attaquoient, tantôt en flanc, tantôt par derriere. Ce qui leur causa encore quelque perte, fut qu'ils prirent les Maures qui fuyoient, pour des femmes, parce qu'ils s'étoient coëffés de même. Dans cette persuasion ils les poursuivoient sans beaucoup de précaution; mais quand ils en furent près, ils trouverent qu'ils avoient affaire à des hommes. Le Capitaine Quexada y fut tué d'une grosse pierre qu'une femme fit tomber sur lui d'un endroit élevé. On laissa d'abord Louis de Mendoza à Guejar avec une bonne garnison, & quelques jours après on y mit Alarcon avec les compagnies qu'il commandoit.

Les Espagnols tournent toutes leurs forces contre Galera.

Après cette conquête, on tourna toutes les forces contre Galera. Il y arrivoit des Seigneurs & des troupes de tous côtés. Chacun s'empressoit de s'attacher à la fortune de Dom Jean, qui étoit jeune, d'un excellent naturel, & très-respecté, à cause de Charles-Quint son pere; & on étoit persuadé, que la guerre sous ses auspices ne pouvoit manquer d'être heureuse. Jusques-là le succès en avoit été fort douteux, soit que par mépris pour les ennemis on eût négligé de faire les préparatifs nécessaires; soit que la division qui regnoit entre les Chefs eût été avantageuse aux Morisques. Mais sous la conduite de ce nouveau Général, qui venoit de prendre sans combat leur plus forte place, on comptoit accourir à un triomphe certain. De six vingt compagnies, dont étoit composé le secours qu'on lui envoyoit, il en détacha une partie pour le Marquis de Velez, campé du côté de Guadix, & il retint le reste auprès de lui. Après quoi il partagea ses troupes avec le Duc de Sessa, à qui il donna ordre de se rendre à Orgiva, & de faire la guerre du côté d'Alpuxarra: pour lui, il marcha du côté de Galera.

Tentative inutile d'Abdalla sur Almunnezar.

Abdalla, fâché de la perte de Guejar, pour s'en dédommager en quelque sorte, fit une tentative la nuit sur la ville d'Almunnezar, qui s'appelloit anciennement *Menaca*: mais la valeur & la prudence de Lopez de Valençuela, qui la défendoit, rendit ses efforts inutiles, & il fut obligé de regagner bien vîte ses montagnes, sans emporter ses échelles. Une

autre tentative que l'on fit sur Salobrenna, où commandoit Diégo de Ramire, ne réussit pas mieux. CHARLES IX.

Le Duc de Sessa, ayant laissé une garnison de quatre mille hommes à Grénade, se rendit à Padul le 21. de Février ; & ayant fait mener une grande abondance de vivres à l'armée de Dom Jean, il bâtit des forts du côté d'Albunnuelas & de Guejar, dans des lieux situés avantageusement, & y mit de bonnes garnisons pour assurer ses derrieres. De-là il marcha à Orgiva avec huit mille hommes de pied & trois cens cinquante chevaux, presque tous Gentilshommes d'Andalousie. Abdalla, qui étoit à Andarax, ne disputa point l'entrée de l'Alpuxarra, résolu d'attaquer l'arriere-garde du Duc de Sessa lorsqu'elle seroit entrée dans les défilés ; mais il ne se passa rien, parce que les Turcs, à ce qu'on croit, étoient déja en traité avec D. Jean d'Autriche, à qui ils demandoient un sauf-conduit pour repasser en Afrique : on crut même qu'Abdalla négocioit la même chose pour lui & pour sa famille. Cependant le Duc de Sessa allant d'Orgiva à Poqueyra, fut attaqué par André de Meza, qui vint à lui avec quatre cens hommes d'élite. La perte des Espagnols ne fut pas considerable ; elle ne tomba que sur les goujats, les valets & autres gens de cette espece, qui ne servent qu'à embarrasser les troupes. Le Roi, qui vouloit avoir des nouvelles certaines, parce que celles qu'il recevoit de tems en tems ne s'accordoient point, avoit envoyé Pierre de Velasco : ce Seigneur se trouva à cette action, & y courut grand risque, son cheval ayant été tué sous lui. 1570.

L'armée marcha ensuite entre Ferréira & Cadiar. Le Duc de Sessa comptoit profiter de la nuit pour lui faire prendre quelque repos, lorsqu'elle fut attaquée par Xoaibi avec cinq cens Arquebusiers. La fatigue qui l'accabloit, lui ôta le courage, ensorte qu'il y eut quelques soldats de tués. Elle en auroit perdu bien davantage, si l'attaque avoit été plus vive ; parce que ce n'étoit presque que de nouvelles levées, qui dans ce tumulte nocturne ne sçavoient où aller, & songeoient bien plus à fuir qu'à combattre. Au reste, les deux partis n'avoient point d'envie de hazarder une bataille. Les Généraux du Roi croyoient, qu'en temporisant on finiroit plus sûrement la guerre ; & Abdalla, qui attendoit du secours d'Afrique, ne vouloit rien tenter d'important avant qu'il fût arrivé. Le Duc de Sessa s'avança donc jusqu'à Jubiles ; il trouva le château abandonné, & se mit à le fortifier. Cependant il détacha Louis de Cordouë, son parent, & Louis de Cardona, chacun avec deux mille hommes de pied & cent cinquante chevaux, pour faire des courses dans les montagnes voisines. Pour lui, il alla de Jubiles à Berja, & de-là à Cadiar : ces deux places sont dans le cœur de l'Alpuxarra. Pour l'obliger d'en sortir, Abdalla posta huit cens hommes entre la ville d'Orgiva & l'armée du Duc, afin de couper les convois qu'on lui ameneroit de Grénade. Il envoya encore Moxacar avec mille Arquebusiers du côté du mont Gador, des villes d'Andarax & d'Adra, & des autres postes voisins d'Almeria, à Gayral & à Bentomi, où étoit Antoine de Luna ; & après avoir mis une bonne garnison & des provisions dans le bourg de Competo, il détacha une partie de ses

CHARLES IX. 1570.

ses troupes, pour aller faire des courses jusqu'aux portes de Grénade, & ruiner les terres du Marquis de Velez. Il garda auprès de lui quatre mille tant Arquebusiers qu'Arbalêtriers, & avec deux mille autres il harceloit sans relâche l'armée du Duc, qui d'ailleurs avoit à combattre la faim & beaucoup d'autres incommodités, depuis que ses convois de Grénade ne pouvoient plus passer. Car à l'exception de quelques petites provisions qu'il recevoit de tems en tems de Pierre de Verdugo, Gouverneur de Malaga, il ne nourrissoit ses troupes que de raisins, de fruits séchés au soleil, de poisson & d'olives. Enfin voyant que tous les passages étoient bouchés, il détacha le Marquis de Favara avec mille Fantassins, cent chevaux, & un grand nombre de bêtes de somme, & lui donna ordre de gagner le port de la Ragua, & d'aller à Calahorra pour lui amener des vivres. Les troupes qu'il lui donna, étoient les compagnies de Seville, presque toutes composées d'étrangers & de bandits, qui viennent en foule à cette grande ville la plus florissante de tout l'Occident. La marche de ce petit corps étoit fermée par soixante chevaux: le Général menoit l'avant-garde composée de trois cens hommes de pied & de quarante chevaux: les malades, les prisonniers & les bêtes de somme étoient au corps de bataille. Comme ils marchoient un peu en désordre; que les bêtes de somme, qui étoient avec la bataille, ne suivoient pas d'assez près l'avant-garde; & que les troupes de l'arriere-garde laissoient aussi trop d'espace entre elles & celles du corps de bataille, Abdalla fit avancer Halarabi, qui commandoit dans le canton de Cenete, avec cinquante bons soldats, pour les prendre en flanc, pendant que lui, avec cent autres, attaqueroit le centre; Hasceni, de Berja, avec deux cens hommes, l'arriere-garde; & que Marcepel, de Cenete, l'attaqueroit en queuë. On prit le tems que l'avant-garde, commandée par le Marquis de Favara, fut tout-à-fait passée, & que ses soldats étoient occupés à prendre des vaches & des femmes, que les Maures avoient laissées exprès pour les attirer. Alors toutes ces troupes sortant tout à la fois de leurs embuscades, tomberent sur les Espagnols par trois endroits, les enveloperent, & les mirent en déroute. Pendant que les plus avancés se mettoient à couvert, & que les derniers, quoique rompus, se défendoient de leur mieux, tous les bagages furent pris ou dispersés, & il resta sur la place autour de mille hommes, tant goujats que malades. Outre que les vainqueurs reprirent soixante femmes Morisques que les Espagnols emmenoient, ils firent sur eux plusieurs prisonniers, & se saisirent de trois cens vaches. Ce combat se donna le 16. d'Avril. Ceux qui échaperent de cette déroute, allerent joindre le Marquis de Favara à Calahorra, d'où ils passerent à Guadix, où Dom Jean d'Autriche s'étoit rendu.

Défaite des Espagnols près de Calahorra.

Le Duc de Sessa ayant appris cet accident fâcheux, perdit toute espérance de pouvoir tirer des convois des villes éloignées de la mer: comme d'ailleurs il comptoit peu sur les troupes auxiliaires des villes, il résolut de s'approcher de la mer, & de tourner du côté de Malaga. Son dessein étoit, de ruiner la moisson qui faisoit toute la ressource des ennemis, & de leur laisser la liberté de passer en Afrique. Il commença

Le Duc de Sessa fait le dégât dans les terres Morisques.

mença par faire le dégât dans l'Alpuxarra, & dans le territoire de Dalias. Il vint ensuite à Berja, où il eut à essuyer un petit combat à l'entrée de la ville; mais sans beaucoup de perte de part ni d'autre. CHARLES IX. 1570.

La désertion se mit aussi-tôt dans son armée : rien ne pût l'empêcher, ni discours, ni menaces, ni les bienfaits même. Sans respect pour le nom du Roi, ni pour celui de D. Jean d'Autriche, ou de leurs autres Généraux, ils s'en allerent presque tous chez eux. Le peu qui resta dans le camp, y jetta encore le trouble par les plaintes & les libelles qu'ils répandirent, sur-tout contre Jean de Mendoza, qui avoit fait punir un soldat avec un peu trop de sévérité. Dans ce même tems trois cens Arquebusiers sortis d'Adra, où étoit le Duc de Sessa, sans lui en avoir demandé la permission, tomberent dans une embuscade de Morisques commandés par Halarabi, & payerent par leur défaite la peine de leur licence effrénée. Les Morisques prirent outre cela plusieurs marchands Italiens & Espagnols qui s'en alloient à Salobrena, & s'emparerent de tout l'argent qu'ils portoient. Diégo d'Osorio que D. Jean d'Autriche envoyoit au Duc de Sessa, avec des lettres qui contenoient les conditions auxquelles il vouloit qu'on reçût les Turcs & les Morisques qui se rendroient volontairement, se trouva à ce combat, d'où il eut bien de la peine à se sauver, après plusieurs blessures, & la perte de vingt de ses soldats.

La désertion se met dans son armée.

Philippe cependant étoit à Cordouë : on y parloit diversement des moyens de pacifier ces troubles; les uns disoient, que dans une conjoncture aussi délicate qu'étoit celle du grand armement des Turcs, il faloit, à quelque prix que ce fût, éteindre un feu allumé dans le cœur du Royaume. Les autres soutenoient, qu'il étoit de la réputation de l'Etat, de finir la guerre par la force, & qu'il y auroit beaucoup plus de danger à la terminer d'une maniere précipitée, qu'à prendre tout le tems nécessaire pour la finir avantageusement. Pendant qu'on disputoit sur les conditions; on agissoit avec beaucoup de sévérité contre les restes de cette Secte impie. On employoit toute sorte de violences & d'outrages contre ceux qui étoient suspects; on les envoyoit dans le Royaume de Castille, & dans les Provinces les plus éloignées de l'Espagne. Les soupçons étoient augmentés par le crédit qu'Alfonse de Vanegas avoit parmi ces peuples. Nous avons vû qu'ils l'avoient sollicité d'accepter le titre de Roi d'Almeria, & que, quoiqu'il n'eût rien oublié depuis ce tems-là pour donner au Roi des preuves de sa fidélité, cependant on le regardoit toûjours comme un homme propre à se mettre à la tête des rebelles si l'occasion s'en présentoit. Il y avoit même des gens, qui cherchant matière à de nouveaux troubles, remplissoient de défiance l'esprit du Roi & des Grands, & soutenoient qu'il valoit mieux retenir ses forces dans le cœur du Royaume, que de les envoyer faire la guerre dans les païs éloignés.

Différens avis sur les moyens de pacifier les troubles.

Cependant le Duc de Sessa eut des avis certains que les Turcs d'Afrique se disposoient à envoyer du secours à Abdalla, & à faire une descente en Andalousie du côté de Castel di Ferro. Sur cela il résolut de s'emparer sur le champ de ce poste; & ayant fait venir par mer du canon d'Al-

Prise de Castel di Ferro par les Espagnols.

CHARLES IX. 1570.

d'Almeria, & ordonné aux galeres qui étoient à Malaga, de se rendre devant la place, il chargea le Marquis de Favara de battre avec le canon des galeres les murailles qui étoient du côté de la mer, & d'empêcher que les secours qui pouvoient venir d'Alger n'abordassent. On dressa en même tems du côté de la terre une batterie qui renversa les tours, fit bréche à la muraille, tua quelques soldats de la garnison, & entre autres Leandro, Gouverneur du château. Les Turcs qui le défendoient, ne voyant aucune espérance de secours, & sur la nouvelle que quatorze galeres, qui leur en apportoient, s'en étoient retournées dès qu'elles avoient entendu le bruit du canon, ils sortirent par la bréche à la faveur de la nuit, & se sauverent, en ne laissant dans le château qu'un petit nombre de vieillards & de femmes. Jean de Mendoza & le Marquis de Favara y entrerent par ordre du Duc de Sessa, & y trouverent, outre les prisonniers, deux mille livres de biscuit de mer, & quelques piéces de canon. Cette prise fut très-importante pour tenir en paix tout le païs d'alentour.

Ce fut dans ce même tems que D. Jean d'Autriche envoya Antoine de Luna avec quinze cens hommes de pied & les compagnies de Cavalerie des Ducs de Sessa & d'Alcala, de Jean de Gusman Duc de Medina-Sidonia, & de Christophle-Ponce de Leon Duc d'Arcos; pour mettre les terres de Velez à couvert des courses des Morisques de Frexiliana. Luna passa d'Antiquera dans les montagnes, & bâtit deux forts, l'un dans les gorges des montagnes, & l'autre à Competo. C'est un bourg à qui l'on a donné ce nom, parce qu'anciennement tous les païsans des environs s'y rassembloient pour célébrer les fêtes Compitales (1), & l'on en voit encore des vestiges dans les mazures & dans les ruines qui sont restées. Luna fit en même tems un détachement de mille hommes d'élite, qu'il fit marcher du côté de Chillar pour y faire des courses, & empêcher les dégâts des ennemis. Il y eut quelques rencontres peu importantes, où la perte des Espagnols ne fut pas considerable.

Il ne restoit plus au Duc de Sessa que quinze cens hommes, avec lesquels il se rendit à Adra, résolu d'y attendre l'occasion de finir les troubles à des conditions avantageuses par l'entremise d'Halarabi. Il y reçût quantité de provisions de bouche qui lui furent envoyées par Verdugo, Gouverneur de Malaga.

Antoine de Luna reçoit ordre de transporter les Morisques en des Provinces plus éloignées.

Philippe ayant tenu les Etats à Cordouë, remit à prendre ses dernieres résolutions sur ce qui s'y étoit proposé, au tems où il seroit à Madrid. De Cordouë il alla à Seville, & passa par Jaën, Ubeda, & Baza, pour étouffer dans leur naissance les nouveaux troubles qui s'élevoient dans les montagnes de Ronda. Il crut que le meilleur parti étoit, de faire sortir de Ronda tout ce qu'il y avoit de Morisques, comme on avoit fait à Grénade, & de les disperser dans les Provinces du Royaume les plus éloi-gnées

(1) Ces fêtes se célébroient à l'honneur des Lares, & de la Déesse Manie, leur mere: leur nom vient de ce qu'on les célébroit dans les carrefours, appellés en Latin *Compita*.

gnées des côtes d'Afrique. Il avertit D. Jean d'Autriche de cette résolution, afin qu'il la fit exécuter par Antoine de Luna; qui ayant reçû de la nature une dexterité merveilleuse pour manier les esprits, pourroit, en caressant ces peuples & en leur parlant avec amitié, les engager à y consentir sans violence.

CHARLES IX. 1570.

Sur les ordres de D. Jean d'Autriche, Luna partit d'Antiquera le 20. de Mai, avec deux mille cinq cens Fantassins & soixante chevaux, & se rendit à Ronda, où il trouva quinze cens Fantassins & soixante chevaux des habitans de la ville: il donna ordre à Pierre de Bermudez, qui en étoit Gouverneur, de prendre cinq cens hommes avec lui; de se rendre à Rubrique, petite place avantageusement située; d'en faire sortir les Morisques; & d'escorter ceux qui les emmeneroient. Il chargea encore d'autres Officiers d'en aller faire autant en d'autres endroits: & afin que la chose s'exécutât par-tout en même tems, on convint de huit heures du matin. Sur les avis ou les soupçons que les Morisques en eurent, ils abandonnerent leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, prirent les armes, & s'enfuirent sur les montagnes. Les soldats, qui ne trouverent point d'hommes dans les maisons, se mirent à piller à leur ordinaire, malgré les défenses de Luna; violérent les femmes & massacrerent les enfans & les vieillards. Les Morisques s'en apperçurent, vinrent les attaquer pendant qu'ils étoient dispersés, & en tuerent quelques-uns. De Bermudez, qui avoit mis tous ses prisonniers dans une église, craignant la suite de ce soulevement, sortit de Rubrique, & choisit un poste avantageux pour se défendre contre les Morisques. Ceux-ci allerent aussi-tôt attaquer l'église, combattant avec le courage qu'on peut attendre de gens qui veulent arracher des mains de leurs ennemis leurs femmes, leurs enfans & leurs peres. Après les avoir retirés, ils brûlerent l'église & les soldats qui la gardoient, & allerent tout de suite attaquer Bermudez. Il y eut beaucoup de gens blessés de part & d'autre, & environ quarante Espagnols de tués.

Antoine de Luna, voulant transporter les Morisques dans des Provinces plus éloignées, en est empêché par une sédition.

Luna voyant cette licence effrénée du soldat, toûjours prêt à quitter le drapeau, & uniquement occupé du pillage, sans se soucier, ni de l'honneur, ni de la discipline, se retira à Ronda avec douze cens hommes. Il eut le déplaisir d'y voir vendre à l'encan des troupeaux d'enfans & de femmes, comme des prisonniers de guerre: & comme il sentoit bien qu'il n'étoit pas le maître de l'empêcher, il alla trouver le Roi à Seville, pour se justifier sur ce qui venoit d'arriver. Les malheureux Morisques, & les gens de la Cour qui défendoient leur innocence, exagerent la chose avec beaucoup d'aigreur, en haine de Luna, ou des autres Généraux. Ils disoient que la parole du Roi y étoit engagée, que tout le monde la regardoit comme sacrée, & qu'on n'avoit pû la violer que par un crime horrible, & très-préjudiciable à l'honneur de S. M. Que ces peuples étoient tout prêts d'obéïr, & d'aller par-tout où le Roi leur ordonneroit, pourvû qu'on leur rendît de bonne-foi leur liberté, leurs femmes, leurs enfans, en un mot tout ce qu'on leur avoit enlevé injustement, & contre les ordres de S. M. Le Roi, ennuyé de cette guerre domestique, écoutoit volontiers ces discours; mais ce n'étoit pas seulement les soldats que la licence

Licence des soldats.

CHARLES IX. 1570.

cence avoit corrompus; le mal avoit gagné jusqu'à la Noblesse, & infecté trop de monde, pour qu'on rendît justice à des malheureux, qui se plaignoient d'injustices criantes & manifestes. Ainsi ce Roi si sage, pour ne pas mécontenter ses Officiers, fut obligé de traiter en ennemis, des innocens qui imploroient sa justice, au grand étonnement de bien des gens, qui se souvenoient d'avoir vû la discipline militaire si religieusement observée par les Espagnols dans ces grandes armées que Charles-Quint avoit euës en Allemagne & en Flandre, & depuis encore sous Philippe lui-même auprès de Dourlens.

Philippe voyant qu'il n'y avoit pas moyen de réprimer ces pillages; que le soldat n'étoit arrêté par aucune considération, & qu'il étoit à craindre que cette licence de l'armée qui servoit en Espagne, ne passât jusqu'à celles qui faisoient la guerre dans les païs étrangers, crut qu'il n'y avoit point de conditions qu'il ne dût accepter pour terminer à l'amiable des troubles si pernicieux.

Maisons des Gusmans & des Ponces de Leon; leur jalousie.

Il y a en Andalousie deux familles très-puissantes, illustres toutes deux par les grands services qu'elles ont autrefois rendus contre les Sarrazins, rivales l'une de l'autre, & toutes deux établies à Seville : je veux parler des Gusmans & des Ponces de Leon. Ils sont originaires de Castille & de Leon, & comptés entre ce qu'on appelle les *Grands d'Espagne*. Ces Grands ont le droit de se couvrir devant le Roi, & leurs femmes d'être saluées honorablement par la Reine, & de s'asseoir auprès d'elle sur des carreaux. Louis de Gusman Duc de Medina-Sidonia, jeune-homme d'un naturel admirable, étoit alors à la tête de la famille des Gusmans: & Louis Duc d'Arcos étoit le Chef de celle des Ponces de Leon. Celui-ci avoit servi en Flandre sous Philippe il y avoit douze ans, & il possedoit autour de Ronda de grandes terres, qu'il a reçûës des Rois d'Espagne à titre de compensation de l'Isle de Cadix, qui avoit apartenu à ses ancêtres, mais dont les Rois d'Espagne s'emparerent pendant sa minorité, par la connivence ou du moins la tolerance de ses tuteurs, malgré l'inégalité de l'échange. Philippe lui donna des ordres & des pouvoirs très-amples pour traiter avec les peuples de ses terres, auprès desquels on étoit persuadé qu'il avoit un grand crédit. Après quelques débats, on mit par écrit les articles dont on étoit convenu. Halarabi & Taifar, qui tenoient le premier rang entre les Morisques, répondoient pour eux. Le Duc d'Arcos, voulant ôter toute défiance à ces peuples soupçonneux, vint parmi eux avec peu de suite, les exhorta à se soûmettre au Roi; & à se confier entierement à sa clémence pour l'avenir; mais le Roi tarda trop à ratifier le traité : toute la Province d'ailleurs retentissoit du bruit des préparatifs qu'il faisoit pour continuer la guerre.

Paix négociée avec les Maures.

Melique rompt la négociation.

Dans ces circonstances, le Duc d'Arcos étant allé à la tête de quelques troupes reconnoître de près les forts que les ennemis avoient sur les montagnes, & ces endroits funestes où l'on voyoit encore les ossemens de ses ancêtres exposés aux injures de l'air; un certain scelérat, nommé Melique, frappé depuis peu par le foudre terrible de l'Inquisition, & qui n'en étant devenu que plus féroce, cherchoit l'occasion de tout brouiller, se présen-

ta,

ta comme un lion furieux qui s'élance hors de sa loge,[1] & se mit à crier que toute cette négociation n'étoit que fourberie : Que les Royalistes présentoient les dehors de la paix, pour engager dans leurs piéges un peuple simple & innocent : Que le Duc d'Arcos avoit, à force d'argent, corrompu ceux qui étoient chargés des intérêts des Morisques : Que c'étoient des traîtres qui sacrifioient la Nation : Que Requesens étoit arrivé à Cadix avec sa flote, chargée de cordes & de chaînes : Qu'une partie des Morisques étoit réservée pour le gibet, & le reste pour ramer sur les galeres : Que les enfans & les jeunes garçons, destinés à des infamies plus affreuses que la mort, periroient à la fin de froid & de faim. A force de crier, il les engagea à declarer, qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que de se voir exposés, par une paix trompeuse, aux insultes & aux outrages de leurs ennemis. CHARLES IX. 1570.

Horrible perfidie des Espagnols.

Quelque grande que fût l'inconstance de ce peuple, la perfidie des troupes du Roi le fut encore davantage ; car il se trouva parmi les Morisques beaucoup de gens raisonnables, qui, sans écouter ni les cris ni les menaces de Melique, entendirent volontiers à la paix, & qui, sur l'avis du Duc d'Arcos, envoyerent un certain Alborax, & quelques autres députés, pour demander très-humblement pardon au Roi pour toute le Nation Morisque. D'Arcos, qui les avoit engagés à cette démarche, ordonna à la garnison de Montemajor de les conduire, & d'empêcher qu'on ne leur fît aucune injure. Ces miserables, accoûtumés de longue main à mépriser les ordres de leurs Généraux, les dépouillerent en chemin, & les massacrerent, contre la foi publique. Le Duc d'Arcos, au désespoir qu'on eût ainsi violé la foi qu'il avoit donnée, & rompu par cette action infame toutes les négociations de la paix, punit rigoureusement les coupables, en fit pendre quelques-uns & envoya les autres aux galeres : mais après une injure si atroce, les esprits irrités eurent peu d'égard à une semblable satisfaction.

Les négociations de paix rompuës.

Les auteurs de la députation, outrés du massacre de leurs concitoyens, & n'attendant plus aucune grace du Roi, rejetterent toute proposition de paix, & se joignirent aussi-tôt à Melique. Ce furieux songea à profiter de l'occasion,[1] & pour allumer encore plus la fureur du peuple, en le mettant dans la nécessité d'en venir aux armes, il excita une sédition, & massacra ceux qui étoient chargés des négociations de la paix, afin qu'il ne se trouvât plus personne qui osât en parler davantage.

Le Duc d'Arcos se dispose à dompter les Maures par la force.

Le Duc, voyant qu'il faloit recourir à la force contre des gens qui ne vouloient entendre à aucune voye de pacification, retourna à Ronda, se mit à la tête de quatre mille Fantassins & de cent cinquante chevaux ; marcha aux ennemis, & leur fit de grandes menaces s'ils ne reprenoient les négociations de la paix. Un incendie fortuit, ou excité par les ennemis dans son camp, & qu'il eut beaucoup de peine à éteindre, l'empêcha d'agir pendant quelques jours : il marcha ensuite à la montagne d'Arbota, à l'entrée de laquelle les Maures avoient élevé un fort, d'où ils firent plusieurs sorties sur les troupes du Duc. Comme la nuit approchoit, il ne se passa rien. En attendant l'arrivée d'Arevalo de Suaço, qui amenoit

CHARLES IX. 1570.

noit les milices de Malaga, on mit des troupes dans un poste avantageux de la montagne d'Arbota, mais ce ne fut pas sans combat. On escarmoucha pendant trois heures entieres; à la fin les ennemis, craignant d'être enveloppés, se retirerent dans leur fort: ils étoient autour de huit cens hommes, tous bien armés. Suaço étant arrivé sur le soir avec deux mille hommes de pied & cent Cavaliers, on résolut d'investir le fort le lendemain. Pierre de Bermudez eut ordre d'attaquer du côté du Nord, sur la droite, avec une troupe de cent cinquante hommes d'élite, & de grimper sur la montagne par cet endroit, qui est le moins escarpé. Pierre de Mendoza fut chargé de se placer à la gauche avec un pareil nombre de soldats & quelques pionniers, pour applanir le chemin à la Cavalerie. On leur avoit ordonné de laisser vuide entre eux un espace de terrein, où les ennemis avoient consume par le feu tout ce qui étoit sur la terre, afin de pouvoir faire rouler par-là des pierres sur ceux qui les viendroient attaquer. Suaço se posta avec ses milices à côté de Mendoza; & il devoit être suivi de Louis Ponce de Leon, parent du Duc d'Arcos, avec cinq cens Arquebusiers: le Duc, à la tête de son artillerie & d'une compagnie de Cavalerie, s'avança avec quinze cens hommes de pied entre Mendoza & Suaço. La place se trouvant investie de toutes parts, hormis le côté qui regarde le mont Istan, où le roc est tout-à-fait impraticable, on donna ordre à toutes les troupes d'attaquer en même tems. L'effort des ennemis tomba sur Mendoza, dont le poste étoit éloigné, & difficile à secourir, parce que c'étoit un endroit fort rude & fort escarpé: mais il ne s'abandonna pas luimême: ayant trouvé un terrein solide, il y combattit avec toute l'ardeur possible. Cependant ses troupes furent mises en désordre; & comme il étoit trop avancé pour pouvoir se retirer, il envoya demander du secours au Duc d'Arcos. Ce Seigneur y vola sur le champ, c'étoit un peu avant le soleil couché. Les ennemis pour lors commencerent à se retirer. Pour lui, il voulut réparer l'échec des troupes de Mendoza, & marchant sur le champ avec ce qu'il avoit de gens frais, & ce qu'il put rallier de ceux qui avoient été mis en déroute, il assaillit le fort avec une extrême vigueur. Le combat ne fut ni long ni opiniâtre: les Morisques se sauverent, les uns d'un côté, les autres de l'autre, par les endroits les plus impraticables de la montagne. Une partie se retira du côté de Rioverde, nommé anciennement Berbezula, petite riviere sur laquelle se trouvoit une ville du même nom, que l'on appelle aujourd'hui Marbella. Quelques-uns gagnerent la montagne de Bianquilla; d'autres celles d'Istan, d'autres enfin la ville de Monda, éloignée de trois lieuës de l'ancienne Munda, où César donna, contre les enfans de Pompée, la bataille qui décida de l'Empire des Romains. On voit encore aujourd'hui parmi ses ruines des monumens de son ancienne grandeur, à deux lieuës de la ville de Ronda. Après sa destruction les habitans, suivant la coûtume des Africains, allerent rebâtir une autre ville à trois lieuës de-là, dans une situation plus avantageuse: mais ils lui donnerent son ancien nom. On trouva dans le fort d'Arbota environ trois cens femmes, avec d'autres personnes inca-

Combat donné auprès d'Arbota, lieu fortifié par les Maures.

capa-

capables de rendre aucun service, & quelque bagage difficile à transporter; on abandonna ce butin à l'avidité du soldat. CHARLES IX. 1570.

On se souvenoit en ces quartiers, qu'Alfonse d'Aguilar, ayeul maternel du Duc d'Arcos, & un autre Alfonse Comte d'Urenna, trisayeul de sa femme, y furent autrefois taillés en piéces avec un nombre infini de Chrétiens, dont on voit encore de loin les ossemens blanchâtres: cela fit croire aux Maures, que le Duc d'Arcos n'oseroit les attaquer dans un lieu qui avoit été si funeste à ses ancêtres. Mais il étoit persuadé, que tout ce qu'on entreprend pour sa patrie & pour son Roi, ne sçauroit être de mauvais augure: d'ailleurs, l'envie qu'il avoit d'immoler ces Infidéles aux Manes de ses peres, & de profiter de l'occasion qui se présentoit de venger leur mort, étoit un puissant motif pour l'engager à cette expédition.

Divers succès de part & d'autre.

Après cet exploit il congédia les milices de Malaga, & ordonna à Suaço de faire des courses dans les païs des environs, afin d'empêcher les ennemis de se réünir en corps d'armée. Pour lui, il alla du côté du mont Istan avec ce qui lui restoit de troupes, dont il détacha quatre compagnies pour faire des courses: trois de ces compagnies furent assez heureuses pour brûler deux grands navires que les Maures avoient construits pour passer en Afrique: la quatrième courant & pillant le païs, sans observer ni ordre ni discipline, fut taillée en piéces au bourg d'Alborno, auprès de Monda, avec le Capitaine Morillo qui la commandoit; & malgré le secours que leur donna P. de Mendoza, envoyé par le Duc d'Arcos, qui étoit auprès de-là, tout ce qu'on put faire, fut de sauver quelques débris de cette compagnie.

Les Morisques ayant repris courage, défirent tout de suite le Gouverneur de Monda & le fameux Capitaine Ascanio, qui, à l'insçû du Duc, ravageoient le païs avec cent cinquante chevaux, & un autre corps de cent chevaux, qui escortoient les convois qu'on menoit de Grénade au camp.

Le Duc d'Arcos, voyant qu'à mesure que l'on coupoit une tête de cette hydre il en renaissoit toûjours d'autres, & qu'il étoit impossible de faire aucuns progrès considerables avec des troupes qui n'avoient point de solde, & qui ne vivoient que de pillage, rappella Suaço à Monda, & fit dire à Sanche de Leyva, de lui envoyer huit cens Arquebusiers de ceux qui servoient sur les galeres; ce qui fut exécuté sur le champ: ce fut Alfonse de Leyva, fils de Sanche, qui les amena. Ayant ensuite écrit à Bermudez, de le venir joindre avec la garnison de Monda, il le détacha avec Alfonse de Leyva, & leur donna ordre de se rendre à Orgiva par la montagne noire. Bermudez devoit marcher par la gauche avec un corps de mille hommes, & Alfonse par la droite avec ses Arquebusiers. Pour lui, suivi de ses vassaux, dont il avoit un grand nombre, & tous fort braves, il s'avança entre ces deux Commandans vers Cornachon, situé dans un lieu très-difficile à aborder: il ne se trouva aucun ennemi sur la route. Dès qu'on approcha d'eux, ils s'enfuirent à l'ordinaire dans les montagnes, de sorte qu'Alfonse fut renvoyé à ses galeres avec ses Arquebusiers, & Suaço eut ordre de retourner à Malaga, & de ravager tout sur sa route.

 De-

Charles IX. 1570.

Melique empêche les Morisques de se soûmettre.

Depuis ce tems-là, l'attention des malheureux Morisques fut moins de se mettre en état de combattre les troupes du Roi, que de prendre des mesures pour les éviter. Dans cette vûë ils avoient des sentinelles disposées dans tous les lieux propres à découvrir leur marche; ils tenoient leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, dans des endroits inaccessibles, & il y en avoit toûjours quelqu'un qui passoit en Afrique à la dérobée: cependant Melique, furieux & désespéré, d'autant plus qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour lui, tâchoit d'inspirer aux autres sa fureur & son désespoir, & il en trouva l'occasion. Philippe avoit résolu en secret, d'envoyer tous les Morisques d'Andalousie en Castille, & dans les Provinces d'Espagne les plus éloignées de la mer, comme il avoit déja fait ceux de Grénade. Le bruit s'en étant répandu, Melique exhorta ses compagnons à tout hazarder pour l'empêcher, en leur disant, que cette condition à laquelle on les laissoit vivre, étoit pire cent fois que la mort. Il n'eut pas de peine à persuader des hommes qui s'étoient tant de fois laissé amuser par de semblables discours; d'autant plus qu'on étoit au commencement de Novembre, saison où les torrens qui tombent des montagnes ne se passent point à gué, & où les neiges dont elles sont couvertes, ne permettent pas au soldat d'y penétrer; que l'hyver leur tenoit lieu dans ce tems-là d'une forteresse imprénable, & leur donnoit le loisir d'attendre les secours qui leur devoient venir d'Afrique & de Constantinople.

Le Duc d'Arcos marche contre eux, résolu de les exterminer.

Le Duc d'Arcos, informé de leur résolution, & méprisant leur petit nombre, résolut, avant que l'hyver devînt plus rude, de les exterminer, de peur qu'au printems il ne falût recommencer tout de nouveau. Il fit donc revenir les troupes qu'il avoit separées, & sortit de Ronda avec quinze cens Arquebusiers, mille hommes de ses vassaux, & quelque Cavalerie. Sur la nouvelle que Melique avoit encore deux mille cinq cens hommes; qu'il avoit posté des sentinelles sur toutes les hauteurs; & qu'il avoit embarassé les avenuës de grosses pierres & d'arbres coupés & mis en travers; il ordonna à Pierre de Mendoza de marcher droit à Marbella, par le pied des montagnes, avec six cens hommes qu'il lui donna, & à Lopez de Zapata, de se retrancher près de Monda avec un pareil nombre. Le Duc, avec la Cavalerie & le reste de l'armée, marchoit entre eux deux. Bermudez & Charles de Villegas, qui étoient au fort du mont Istan, eurent ordre de gagner le sommet des montagnes, chacun avec leur compagnie & ce qu'ils avoient de Cavalerie, afin d'attaquer les ennemis par derriere; & il manda à Suaço de partir de Malaga avec douze cens hommes de pied & cinquante Cavaliers, & de se rendre auprès de Monda. Tous ces corps se mirent en marche à l'entrée de la nuit, pour attaquer tous en même tems dès que le jour paroîtroit. Mais les Maures, avertis de leur approche par un coup d'arquebuse, & se sentant trop foibles pour faire tête à tant de troupes, fortifierent leurs postes, & tournerent toutes leurs forces contre Mendoza. Le Duc, qui s'apperçut de leur ruse, changea les mesures qu'il avoit prises, & marcha fort à propos au secours des troupes de Mendoza, qui commençoient à plier, malgré les efforts de leur Chef, qui combattoit avec beaucoup de courage. Le Duc rétablit le com-

combat, & obligea les Morisques de s'enfuir sur les montagnes, après avoir perdu cent hommes, & entre autres Melique, qui, pour venger ses injures particulieres, avoit excité cette nouvelle guerre.

On dit qu'après le signal du combat, le Duc d'Arcos dit à Louis de Ponce son fils, qui n'avoit qu'onze ans, de combattre à ses côtés; suivant la coûtume pratiquée de tout tems dans leur famille, où les enfans, même en bas âge, font sous leurs peres l'aprentissage des armes qu'ils pourront un jour porter contre les Sarrazins.

La mort de Melique met fin à la guerre contre les Maures.

La mort de Melique mit fin à la guerre de Grénade, qui dura deux ans entiers, à compter depuis que la conjuration des Morisques eût été découverte. Elle fut commencée par les Marquis de Mondejar & de Velez, rivaux & ennemis. Depuis l'arrivée de Dom Jean, elle fut fort avancée par le Duc de Sessa, mais l'honneur de la terminer étoit réservé au Duc d'Arcos.

Reflexions sur cette guerre.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans cette guerre la constance opiniâtre de ces peuples, qui combattirent jusqu'à la derniere extrémité, plus encore pour leur liberté que pour leur Religion, contre toute la puissance & presque sous les yeux d'un Prince qui avoit remporté grand nombre de victoires, qui étoit soutenu des forces de tant de Royaumes & de Provinces, non seulement d'Espagne, mais d'Italie, de France & d'Allemagne; contre un Prince enfin, qui avoit tant de flotes & tant d'armées aux Indes & en Afrique. N'est-il pas étonnant, qu'ils ayent établi deux Rois; qu'ils les ayent servi pendant tout le cours de la guerre, avec un zèle & une fidélité qui leur ont fait oublier en quelque sorte leurs femmes & leurs enfans; & qu'enfin, après tant de défaites & de combats réïterés, on puisse dire qu'ils ont plutôt été dispersés, & obligés de passer en Afrique, que vaincus entierement? Dans le parti du Roi au contraire, ce n'étoit que jalousie, que médisances, que calomnies, que haines particulieres entre les Chefs; & du côté des soldats une licence affreuse, nulle discipline, nul sentiment d'honneur ni de fidélité, des exemples horribles de cruauté, d'avarice & des crimes les plus infames. La conclusion qu'on en pourroit tirer, c'est que cette Nation, dont le courage & la discipline sont en grande réputation dans les païs étrangers, sera toûjours en un très-grand péril lorsqu'elle aura la guerre dans son propre païs. Ce qui a ruiné les Morisques, c'est d'avoir découvert leur projet par une course prématurée aux environs de Grénade: cette imprudence leur fit manquer Alhambra: ils ne purent donner le signal dont on étoit convenu; les montagnards ne vinrent point à tems, & ceux d'Albaïzin n'oserent branler. Par-là leur entreprise sur Grénade, dont la conquête auroit mis leur parti en crédit, s'en alla entierement en fumée. Ce coup manqué, les Turcs d'Afrique & les Bachas de Constantinople n'eurent pas grande opinion de cette révolte, & ils ne jugerent pas à propos d'abandonner les vûës qu'ils avoient sur l'Isle de Chypre, pour aller porter la guerre dans un païs aussi éloigné que l'Espagne, tout entouré de la mer, excepté du côté de la France, dont il est separé par les Pyrenées. Cependant les plus sages politiques sont persuadés, que jamais la puissance de Phi-

Charles IX. 1570.

Philippe n'a été en si grand danger. En effet si les Morisques, par leurs seules forces, sans Chefs, sans troupes étrangeres, sans argent, sans villes, sans forteresses, ont pû soutenir une guerre de deux ans contre toute l'Espagne, avec un succès varié & douteux; que n'auroit-elle pas eu à craindre si Selim avoit fait marcher à leur secours les forces de l'Afrique & de l'Asie; sur-tout si l'on considere que la flote de Mustapha leur auroit fourni des vivres, & qu'il étoit facile d'en tirer à tout moment de l'Afrique; au lieu que les Espagnols en ont presque toûjours manqué? Peut-on douter d'ailleurs que les villes de l'Andalousie & tout le Royaume de Valence, qui s'ébranlerent tant de fois, n'eussent levé l'étendart de la rebellion, s'il eut paru un si grand secours sur les côtes? Mais la Providence, qui regle tous les évenemens, en ordonna autrement. Malgré les conseils du Grand-Vizir Mahomet, fort porté pour soutenir cette guerre de Grénade, Dieu ne permit pas que Selim s'y déterminât; & il ne voulut pas que l'Espagne, dont la meilleure partie avoit été pendant sept cens ans sous le joug des Sarrazins, y fût remise de nouveau. Les Chrétiens, non seulement d'Espagne, mais de toute la terre, lui en doivent des actions de graces immortelles.

Fin du quarante huitième Livre.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Selim veut se rendre maître de l'Isle de Chypre. Les Crispes dépouillés de l'Isle de Naxia. Les Turcs declarent la guerre aux Venitiens. L'arsenal de Venise brûlé. Préparatifs contre les Turcs. Le Pape & Philippe II. promettent de grands secours. L'Empereur en refuse à cause de la tréve avec le Turc. Ligue contre le Turc concluë à Rome. Marc-Antoine Colonna reçoit la banniere du Saint Siége le jour de Saint-Barnabé. La flote Venitienne, attaquée de la peste à Zara & à Corfou, fait voile pour Candie. Tentative sur le château de Margariti sans succès. Sopoto en Albanie pris par Sebastien Venier, Général de la flote Venitienne. Piali met à la voile de l'Isle de Negrepont, & va en Chypre, où il débarque sans obstacle. La flote du Pape reste à Otrante en attendant celle du Roi d'Espagne. Description de l'Isle de Chypre. Son ancien gouvernement. Comment elle est venuë aux Vénitiens. Mustapha somme Nicosie de se rendre, comme étant du domaine des Mammelucs, aux droits desquels les Ottomans ont succedé par la conquête de l'Egypte. Nicosie prise par la faute de Matthieu Dandolo, après un siége de quarante huit jours. Dandolo y est tué. Sa tête mise au bout d'une pique montrée aux habitans de Famagouste par Piali. Lenteur de la flote Chrétienne pour secourir Chypre. Division entre les Généraux. Doria retarde tout : enfin il se separe des autres, & chacun prend son parti. Piali parti de Chypre pour aller prendre des troupes nouvelles à Constantinople, combat contre les Venitiens dans l'Archipel. Vincent-Mario Priouli est tué dans ce combat. Siége de Famagouste. Jerôme Quirini y fait entrer du secours. La ligue sacrée, projettée dès l'année précedente, est enfin concluë après bien des débats, & beaucoup d'allées & de venuës en Espagne. La fin fut que les Venitiens songerent dès lors à s'accommoder avec les Turcs à quelque prix que ce fût. Le Pape envoye le Cardinal Commendon en Allemagne, pour engager l'Empereur & le Roi de Pologne à entrer dans la ligue sainte ; mais inutilement. Le Cardinal Alexandrin, son neveu, vient en France pour le même sujet ; de-là il passe en Portugal auprès du Roi Sébastien. Situation de Famagouste. Siége de cette place. Elle est enfin renduë par M. Antoine Bragadin, après une défense très-vigoureuse. Inhumanité barbare de Mustapha à l'égard des troupes qui s'étoient

renduës, & sur-tout à l'égard de Bragadin contre la foi donnée. Sort malheureux de Jerôme Maggi. Sa mort. Malheurs de Chypre. Succès de la flote Turque en d'autres endroits. Ligue secrete des Albanois contre les Turcs, pour se mettre en liberté. Les Turcs s'emparent de diverses places en Esclavonie, de Scutari, de Dulcigno & de Sopoto, que tenoit Sarra Martinengo. Antivari rendu aux Turcs par la lâcheté d'Alexandre Donato. Ils font des tentatives sur Curzola & Castelnovo : ces deux places sauvées par le courage des femmes. Tremblemens de terre en Italie, sur-tout à Ferrare. Débordemens prodigieux des fleuves en Allemagne & du Rhône en France.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Pierre Bizaro ; Etienne Lusignan ; Oberto Folieta ; Jean-Bâtiste Adriani ; Simon Schardius.

CHARLES IX. 1570.

Selim forme le dessein de s'emparer de l'Isle de Chypre.

JE vais présentement entreprendre d'écrire une guerre mémorable, qui a duré trois ans entre les Chrétiens & les Turcs, heureuse par une fameuse bataille gagnée contre les Infidèles, & malheureuse par la perte de l'Isle de Chypre.

Soliman étant mort au siége de Sighet en 1566. Selim son fils lui succeda. Quatre ans après la mort de son pere, ce Prince, adonné au vin & à des débauches infames, mais ambitieux, comme le sont tous les Ottomans, songea à étendre son Empire, & à bâtir, suivant la coûtume des Turcs, un hôpital, qu'il doteroit des dépouilles des Chrétiens. Il n'étoit plus question que de l'endroit où il porteroit la guerre ; il en delibéra avec ses amis, & les principaux Officiers de son Empire. Dès le tems qu'il étoit Gouverneur de la Cilicie, que nous appellons aujourd'hui Caramanie, il avoit grande envie d'enlever aux Venitiens l'Isle de Chypre, voisine de cette côte : & si la conduite de Soliman son pere, religieux observateur du traité qu'il avoit fait avec les Venitiens, ne lui permettoit pas de se découvrir là-dessus, il étoit résolu d'entreprendre cette conquête aussi-tôt qu'il seroit sur le Trône. Outre qu'il s'y sentoit porté par son inclination naturelle, & par le ressentiment de quelques injures publiques & particulieres, il en étoit vivement sollicité par ceux qui avoient le plus de crédit auprès de lui. D'ailleurs, comme il aimoit extraordinairement le vin, & que cette Isle en produit d'excellent, il n'étoit pas bien aise de tenir des autres, une liqueur qui lui faisoit tant de plaisir : il voulut en être le maître par lui-même, sans s'embarasser beaucoup de la Loi de Mahomet, qui lui en défendoit l'usage. Souvent il s'étoit plaint, que les Gouverneurs que la République de Venise envoyoit dans cette Isle, ne lui rendoient pas les honneurs qui lui étoient dûs par leurs maîtres, qui ne tenoient cette Isle, que comme un fief de l'Empire Ottoman. Ce qui le piquoit encore, c'est que les Corsaires Chrétiens, qui infectoient toutes les côtes de l'Asie & de la Syrie, & qui enle-

enlevoient souvent, presque sous ses yeux, les navires & les sujets de l'Empire Turc, étoient, ou natifs de l'Isle de Chypre, ou avoient une retraite assurée dans ses ports; ce qui déshonoroit sa Nation, la plus puissante de l'univers. Il faut ajoûter à tous ces motifs, les discours pressans de ceux qui l'approchoient le plus, & sur-tout de Jean Michez. C'étoit un Portugais, descendu des Juifs qui étoient venus anciennement s'établir en Portugal, & qui, pour avoir la liberté d'y demeurer, avoient renoncé à leur Religion, & embrassé le Christianisme. Michez, qui fut banni de son païs, après diverses avantures à Venise, où il ne fut pas mieux traité qu'en Portugal, en sortit fort mécontent des Venitiens, & passa à Constantinople, où il épousa une femme nommée Mendez. Ce mariage le rendit puissamment riche, de pauvre qu'il étoit, & lui fit concevoir l'espérance de pousser encore plus loin sa fortune. Dans ce dessein, il se rendit en Caramanie auprès de Selim: & comme il étoit maître dans l'art de flatter, il sçut si bien s'insinuer dans l'esprit de ce Prince, qu'après avoir été admis à sa table & à ses divertissemens ordinaires, il devint le confident de ses plaisirs les plus secrets. Michez, toûjours attentif au penchant du Prince, ne manquoit pas de le pousser par ses discours, du côté que sa passion l'entraînoit. C'est pour cela qu'il le sollicitoit si vivement à l'entreprise de Chypre: premièrement, pour faire plaisir à Selim: en second lieu, pour satisfaire son ambition propre & son avarice. Car un jour que le vin avoit rendu Selim plus gai qu'à son ordinaire, ce Prince se leva, & appella Michez, qui étoit à un bout de la table; puis penchant de son côté, & lui donnant un coup sur l'épaule: Michez, lui dit-il, si le Ciel favorise mon dessein sur l'Isle de Chypre, tu seras Roi. Cet homme vain & ambitieux fut si flatté de ces paroles, qu'il ne se posseda plus. Dès ce moment il se regarda comme Roi de Chypre, & fit faire des étendarts où étoient ses armes, surmontées d'une couronne, avec cette inscription: JOSEPH ROI DE CHYPRE. Il s'appelloit Jean auparavant; mais ayant été obligé d'embrasser le Judaïsme, pour épouser Mendez, qui étoit Juive, il changea de nom en changeant de Religion.

CHARLES IX. 1570.

Un Portugais, nommé Michez, pousse le Sultan à cette entreprise.

Selim, qui depuis s'étoit repenti de la promesse qu'il lui avoit faite un peu légerement, en changea l'objet. Car ayant été proclamé Empereur à son retour de Hongrie, & Michez étant allé au-devant de lui pour le féliciter, ce Prince crut bien payer cette espece de service dont je viens de parler, en lui donnant l'Isle de Naxe, appellée aujourd'hui Naxia, dont il dépouilla l'ancien Seigneur, de l'illustre maison des Crispes, qui de tems immémorial, avoient possédé cette Seigneurie sous les Empereurs Chrétiens, & depuis sous les Ottomans: il y joignit les Isles d'Andro & de Tina, qu'il ôta à deux Seigneurs tributaires des Crispes. Le Prince dépouillé eut beau implorer la justice de Selim, & essayer à force d'argent de mettre les grands Officiers de la Porte dans ses intérêts; tout fut inutile: après avoir perdu beaucoup de tems à Constantinople, il fut obligé d'en sortir; il passa d'abord à Venise, & ensuite à Rome, où il mourut dans une extrême vieillesse, & une si grande pauvreté, qu'il étoit réduit à demander l'aumône. On croit que Selim en usa

Selim dépouille les Crispes de l'Isle de Naxia en faveur de ce Michez.

Charles IX. 1570.

usa ainsi à l'égard de Michez, par le conseil du Vizir Mahomet, qui par sa prudence lui avoit conservé l'Empire. En effet, étoit-il raisonnable, qu'au préjudice de ceux qui avoient mis la couronne sur la tête du Grand-Seigneur, un homme de rien, un transfuge, qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir diverti le Prince par des bouffonneries ou par des services infames, pût devenir le maître d'un Royaume qui devoit coûter tant de travaux, tant d'argent & tant de sang ? Et si Selim avoit donné un si beau païs à un miserable comme Michez, pouvoit-il manquer de choquer tous les Grands de l'Empire, & de s'attirer leur haine ? Ainsi, pour s'acquitter en quelque sorte d'une promesse excessive & faite à la légere, au lieu de l'Isle de Chypre, il lui donna celle de Naxia, avec les deux autres dont j'ai parlé.

Le Sénat de Venise songe à mettre l'Isle de Chypre en état de défense.

Le Sénat de Venise sçavoit bien que Selim, héritier présomptif de l'Empire Ottoman, étoit mal disposé à son égard; & il n'ignoroit pas le crédit de Michez auprès de son maître: ayant d'ailleurs été informé qu'on fortifioit divers postes sur les côtes de la Cilicie, & qu'on faisoit venir de toutes parts de l'artillerie & des munitions de guerre; il songea enfin à mettre l'Isle de Chypre en état de défense.

On chargea de cet emploi important Jules Savorgnano, qui s'en acquitta avec autant de zèle que d'habileté. Il ne fut pas d'avis de fortifier Limisso, que quelques-uns croyent être l'ancienne Amathonte; mais après avoir consulté les principaux du païs, il tourna tous ses soins du côté de Nicosie, capitale du Royaume. Il y a des gens qui prétendent que c'est l'ancienne Trimethe, mais d'autres croyent avec assez d'apparence, que Trimethe est plutôt la ville qu'on appelle aujourd'hui Trimitugia-Casale. Nicosie est située dans une plaine, directement au milieu de l'Isle, & il n'y a autour, ni colline, ni hauteur qui la commande. Savorgnano lui donna une enceinte fort grande; & il fit construire onze bastions, dans la proportion & l'éloignement que demandoient les regles de la guerre. L'ouvrage, qui n'étoit que de terre, fut bien-tôt achevé; on le revêtit ensuite de chaux & de ciment, par les soins infatigables de Savorgnano, qui y faisoit travailler jour & nuit. Mais pour le malheur de la République, lorsque son tems fut fini, il s'en alla; & on envoya à sa place Nicolas Dandolo, homme lâche & paresseux, qui laissa ruiner par sa nonchalance, tout ce que son prédecesseur avoit eu tant de peine à faire élever.

Le Mufti exhorte le Sultan à la conquête de Chypre.

Dès que Selim fut sur le Trône, il fit bâtir à Andrinople l'hôpital (1) le plus grand & le plus magnifique que l'on ait jamais vû. Quand il se mit en marche pour l'aller visiter, il voulut être accompagné par le Mufti, Chef de la Religion chez les Turcs. Comme ils s'entretenoient ensemble le long du chemin, le Mufti le fit souvenir de la coûtume toûjours observée parmi eux, d'ajoûter à chaque mutation quelque nouvelle Province à l'Empire: & voici le fondement de cette coûtume. Les Princes Ottomans font presque tous bâtir de grandes maisons pous les étrangers qui voyagent dans leurs Etats: ils y sont très-bien reçus, & traités avec beau-

(1) C'est-ce que les Turcs appellent un *Karavanserai*, *Quiervansara* ou *Karavanseraïl*; c'est-à-dire, la retraite des Caravanes.

beaucoup d'humanité. On les y nourrit *gratis*, eux & leur suite, aussi bien que les bêtes qui servent à les porter; & après trois jours de repos on les congédie. On joint au bâtiment principal une petite Mosquée, au bout de laquelle on éleve de grands corps de logis pour un grand nombre de jeunes enfans, à qui l'on donne des Docteurs de la loi pour les instruire. Ces sortes d'établissemens coûtent beaucoup à entretenir, & les Turcs ne croyent pas qu'il soit permis d'assigner pour cela aucune partie des anciens revenus de l'Empire, ni de rien prendre au trésor, ni sur tous les fonds déja établis. Il faut un fonds tout nouveau, qui se tire de quelque Province nouvellement conquise. De toutes les œuvres de pieté, ils regardent celle-ci comme la plus agréable à Dieu, la plus capable d'appaiser sa colere, & d'expier les fautes qui ont souillé leurs ames.

CHARLES IX. 1570.

Mustapha, Sangiac de Damas, que Selim avoit fait venir de Syrie pour le mettre à la tête de toutes les affaires de l'Empire, & Piali Bacha, qui souhaitoient fort la guerre de Chypre, commencerent d'abord par sonder l'Empereur sur cette entreprise: l'y ayant trouvé assez disposé, on croit qu'ils gagnerent le Mufti pour l'y déterminer. Celui-ci fit au Prince un grand discours préparé, pour prouver que l'Isle de Chypre étoit la Province la plus capable de fournir à l'entretien de son magnifique bâtiment. Profitant ensuite de l'idée avantageuse que les Turcs ont de leurs Muftis, qu'ils croyent inspirés de Dieu, il dit, qu'une lumiere divine lui faisoit connoître que cette entreprise ne seroit pas moins utile à l'Etat, qu'agréable à Dieu: qu'elle produiroit deux avantages considerables; premiérement, l'entretien de l'hôpital sur les revenus qu'on tireroit de cette nouvelle conquête: secondement, la sureté de la navigation contre les Corsaires, ensorte que les Musulmans ne seroient plus exposés à tomber entre leurs mains, en allant à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet.

Le Grand-Vizir tâche de l'en dissuader.

Ce conseil, qui flattoit la passion de Selim, lui fit grand plaisir; il étoit ravi que le Mufti l'autorisât à faire un parjure déja résolu. Car suivant l'avis de Mahomet, premier Vizir, il avoit, après la mort de Soliman, renouvellé l'alliance avec les Venitiens, sans rien changer aux conditions des traités précedens. Mahomet ayant voulu donner plus de poids à son sentiment, avoit dit au Prince, que c'étoit un des derniers ordres que Soliman lui avoit donnés en mourant. Mais quand il vit que Selim, oubliant la foi qu'il avoit jurée, brûloit du desir d'attaquer l'Isle de Chypre, & qu'il y étoit encore poussé par ses Conseillers, il employa, pour l'en dissuader, la même ruse dont les autres s'étoient servis pour l'y déterminer. Il gagna le Mufti à force d'argent, & l'envoya au Sultan, à l'occasion de l'Ambassade des Morisques d'Andalousie, pour lui dire qu'il se repentoit du premier conseil qu'il lui avoit donné; qu'il valoit beaucoup mieux secourir ces malheureux, & tourner toutes ses forces contre le Prince qui les opprimoit, que d'aller conquérir l'Isle de Chypre; que rien ne lui seroit plus glorieux, & en même tems plus agréable à Dieu, que de tendre la main à ces peuples infortunés qui imploroient son secours, & qui venoient se jetter entre ses bras; que tout avantage, quelque grand qu'il

CHARLES IX. 1570.

pût être, devoit ceder à un devoir si saint & si religieux. Mais ce second conseil ne fit rien sur Selim, qui avoit pris son parti. Il arriva encore une chose qui l'y affermit davantage. Mehemet Siroco, Sangiac d'Aléxandrie, prit une galere de Corsaires Chrétiens, & l'envoya à Constantinople avec les prisonniers. On donna la question à quelques-uns, qui avouerent dans les tourmens que l'Isle de Chypre leur servoit de retraite; qu'eux & tous les Corsaires y alloient, non seulement pour y faire de l'eau, mais pour y radouber leurs vaisseaux. Selim crut qu'il ne lui en faloit pas davantage pour declarer la guerre aux Venitiens, puisqu'il pouvoit les accuser d'avoir les premiers violé la foi des traités.

Selim consulte encore une fois le Grand-Vizir & Mustapha sur cette guerre.

Cependant avant que de fixer sa derniere résolution, il voulut encore une fois prendre les avis de Mahomet & de Mustapha. Le premier fit un discours digne de la Majesté d'un si grand Empire, pour engager Selim à secourir les Maures de Grénade, & à porter la guerre dans le cœur des Etats du plus grand ennemi des Musulmans, & qui par son ambition s'étoit rendu odieux aux Chrétiens mêmes: Que tout l'invitoit à prendre ce parti, la gloire, l'honneur, la justice, la Religion, la pieté, sa propre réputation, les exemples de ses ancêtres, la grandeur du profit, l'occasion enfin, qui ne revient gueres quand on la laisse échaper, & qu'on ne laisse gueres échaper sans s'en repentir. Mustapha, d'un avis contraire, étoit appuyé par Piali, gendre de Selim, & nommé à la charge de Capitan-Bacha (1). Il disoit que la gloire & l'honneur d'une entreprise se mesuroient par le succès & l'utilité; que quiconque donnoit un autre conseil, étoit un teméraire: Que si l'on ne travaille à retenir, par une modération sage, les passions qui emportent trop loin, plus un Empire s'éleve, plus il risque de tomber d'une manière honteuse: Que cette révolte des Maures de Grénade n'ouvroit pas un si beau chemin qu'on le prétendoit pour entrer dans le cœur de l'Espagne; que la mer, le ciel, & la nature même, supérieure à toutes les forces humaines, en mettant un si grand espace entre les Turcs & l'Espagne, sembloit leur avoir fermé l'entrée de ce Royaume: Que si l'on portoit la guerre en Espagne, ce ne seroit pas à Philippe seul, déja très-puissant par lui-même, que l'on auroit à faire, mais à toute l'Allemagne, à toute l'Italie, & même à la France, qui venoit de faire alliance avec la Porte: Que les François récherchent, il est vrai, l'amitié des Turcs, mais qu'ils ne veulent point de leur voisinage: „ Car, ajouta-t-il, si nos armes s'approchoient d'eux, bientôt vous les verriez plus ennemis de la Porte que „ de l'Espagne. Que les Morisques portent la peine d'une révolte mal „ concertée, plutôt que d'exposer pour les secourir, la puissance, les „ forces & la réputation de l'Empire Ottoman, par une pitié mal placée, ou pour trop déférer aux vaines opinions du peuple. Il est bien „ plus raisonnable de renoncer à une expédition, dont l'évenement seroit, „ je ne dis pas douteux, mais funeste, ou tout au moins fort dangereux; „ & s'en aller droit à Chypre, dont la conquête sera autant d'hon-

„ neur

(1) C'est le Général de la mer.

„ neur à Selim, que celle de Rhodes en a fait à Soliman son pere.

Le sentiment de Mustapha prévalut. On le nomma pour commander l'armée destinée à cette conquête, & on lui donna pour collegue Piali, Capitan-Bacha. Quant à Mahomet, quoiqu'il ne fût pas moins zèlé pour l'intérêt des Venitiens, que pour le sien propre; cependant, comme il vit qu'il y alloit de sa tête s'il revenoit à la charge, il prit le parti de n'en plus parler. Le Grand-Seigneur lui ayant ordonné de signifier à l'Ambassadeur de Venise (1), Marc-Antoine Barbaro, la résolution qu'il avoit prise; on dit que Mahomet obtint la permission d'envoyer un Chiaous à Venise pour traiter avec le Sénat, & qu'il fit dire aux Venitiens, qu'il leur conseilloit, par l'amitié qu'il avoit toûjours euë pour eux, de s'accommoder au tems, & de faire leur paix avec le Sultan, à quelque prix que ce fût, plutôt que de mettre tout leur Etat en danger, en s'attirant sur les bras une Puissance à laquelle ils n'étoient pas en état de résister.

Le sentiment de Mustapha prévaut, & il est nommé Général de l'armée destinée à cette conquête.

Cette nouvelle étant portée à Venise, excita d'un côté la colere & la juste indignation d'une partie des principaux Sénateurs; mais d'un autre côté, ceux qui prévoyoient les maux inséparables de cette rupture, étoient d'avis de ne rien faire par les mouvemens d'une colere impétueuse. Ils représentoient, que ce qui devoit les déterminer en cette occasion, n'étoit, ni l'atrocité de l'injure, ni la justice de leur cause; mais la considération de leurs forces mises en balance avec celles de leur ennemi: Que le meilleur parti étoit de l'attaquer avec de l'argent; qu'ils avoient l'expérience que de toutes les manières de lui faire la guerre, c'étoit celle qui avoit toûjours le mieux réüssi: Que sur-tout il étoit important d'agir sur les principaux Officiers de la Porte, & de les gagner à force de présens, dont ils sont tous fort avides. Ils songerent ensuite à équiper une flote. Ils avoient déja dans le golfe de Venise, dont Marc Quirini étoit Gouverneur, trente & une galeres, commandées par autant de nobles Venitiens; Jaques Celsi étoit Commissaire général de la flote.

Impressions différentes que cette nouvelle fait à Venise.

Sur ces entrefaites ils apprirent que le Sultan avoit fait arrêter deux de leurs galeres, la Bonada & la Balba, vers le 13. de Janvier, & qu'il se préparoit à la guerre avec tant d'empressement, qu'il alloit en personne visiter l'arsenal & la Tappana, (le magasin général de l'artillerie des Turcs,) & qu'il ordonnoit lui-même ce qu'il vouloit que l'on fît. Le Sénat, jugeant par-là de l'importance de cette affaire, fit sur le champ partir Quirini pour Candie, avec ordre de mettre la flote qui y étoit, en état de tenir la mer. Il sortit du port de Lesina le 16. de Février avec deux petites galeres, & il rencontra près de Raguse Cubath, Chiaous, qui venoit à Venise sur le vaisseau d'Angelo Suriano, avec Louis Barbaro, fils d'Antoine, qui étoit, comme je l'ai dit, Ambassadeur à la Porte.

A la nouvelle de son arrivée, ils mirent à la mer quarante deux galeres, dont ils donnerent le commandement à Jerôme Zanne. Sur la fin de Mars,

(1) L'Ambassadeur de Venise à la Porte, s'appelle ordinairement Baile.

CHARLES IX. 1570.

Mars, Selim fit partir Amurath Raïs avec vingt cinq galeres, pour croiser du côté de Rhodes, & empêcher que les Venitiens n'envoyassent du secours dans l'Isle de Chypre. Le Sénat de son côté écrivit à ses Ambassadeurs d'Espagne & de Rome, de solliciter du secours contre les Turcs.

Discours de l'Envoyé de Selim au Sénat de Venise.

Cubath, envoyé de Selim, étant arrivé à Venise, eut audience du Sénat au mois d'Avril. D'abord il s'étendit beaucoup sur l'amitié de son maitre pour la République, qu'il avoit assez marquée à son avenement à l'Empire, en renouvellant avec elle les anciens traités à des conditions désavantageuses pour lui, auxquelles même on en ajoûta de nouvelles. Il se plaignit ensuite de l'ingratitude de la République, qui, bien loin de lui rendre la pareille, avoit donné retraite aux Corsaires dans les ports de Chypre: Que le Sultan étoit très-piqué de cet outrage, & qu'il ne pouvoit plus le dissimuler, sans blesser sa dignité, & se déshonorer lui-même: Que l'unique moyen d'avoir la paix avec la Porte, étoit de lui livrer cette Isle, qui avoit donné occasion à leur brouillerie: Que d'ailleurs, ayant été de tout tems tributaire des Mamelucs, elle devoit apartenir aux Ottomans, qui possedoient leur Empire: Qu'un Sénat aussi sage que celui de Venise, devoit volontiers sacrifier une Province de si peu d'importance, pour mériter l'amitié d'un si puissant Prince: Que s'ils refusoient d'y consentir, il étoit absolument résolu, non seulement de leur enlever cette Isle, mais de les poursuivre par terre & par mer, comme les violateurs des traités, & les auteurs de la guerre.

Réponse du Sénat.

Le Sénat répondit par un discours préparé: Qu'ils avoient cultivé l'amitié de Selim avec toute la fidélité & toute la religion possible: Qu'ils en prenoient Dieu & leur conscience à témoin; mais qu'ils étoient déterminés de s'exposer aux plus grandes extrêmités, plutôt que de consentir à des conditions si injustes & si indignes de la réputation de la République: Que les Musulmans n'avoient aucun droit sur cette Isle, qui n'a jamais obéï aux Mamelucs: Qu'ils avoient toûjours payé exactement le tribut dont ils étoient convenus: Que tout ce qu'on leur imputoit, n'étoit qu'une pure calomnie, inventée par des gens qui ne cherchent qu'un prétexte pour faire une guerre injuste: Qu'aucun Prince ne peut empêcher qu'il ne se commette des injustices dans ses Etats; que la seule chose qu'il puisse & qu'il doive faire, est de ne les pas laisser impunies: Que le Sénat ne niera point qu'il y ait eu des Corsaires, qui après leurs courses sont venus se mettre à couvert dans l'Isle de Chypre; mais que les Turcs doivent avoüer à leur tour, qu'il n'est tombé aucun de ces brigans entre les mains des Magistrats de la République, sans avoir porté la peine qu'il méritoit: Que si les Turcs les attaquoient injustement, ils se défendroient avec la confiance qu'inspire à chacun la justice de sa cause, & qu'ils espéroient que Dieu, qui est la justice même, vengeroit les calamités que cette guerre alloit causer, sur ceux qui en seroient les auteurs. Voilà la réponse qu'eut Cubath à son audience de congé.

Arsenal de Venise brûlé.

Cet envoyé avoit ordre de s'informer en passant, de ce que c'étoit que l'incendie de l'arsenal de Venise, & si la cherté des vivres alloit aussi loin que

que le bruit en avoit couru ; voici le fait. L'année précedente, le 13. de Septembre, le feu prit la nuit, par le plus beau tems du monde, à trois tours où l'on gardoit la poudre à canon, sans qu'avec les récherches les plus exactes, on ait jamais pû découvrir la cause & les circonstances de ce terrible accident. Les trois tours tomberent avec un fracas épouvantable: toute la ville trembla; les portes des maisons s'arracherent; les fenêtres furent brisées. Tout le monde aussi-tôt se réveilla; & sur ce qu'on crut d'abord que toutes les foudres du ciel accabloient la ville, chacun se tint dans sa maison. Bientôt on apprit que le feu étoit à l'arsenal. En même tems la crainte de quelque conjuration fit courir aux armes, & l'on se rendit à l'église de Saint-Marc. Enfin, le jour commençant à paroître, on vit les débris des bâtimens renversés. Outre les trois tours, les murailles nouvelles qui les entouroient, le couvent des Célestins, & tous les bâtimens des environs étoient ruinés de fond en comble. La ville de Murano, fameuse par ses manufactures de glaces, fut très-endommagée : & tous ces ouvrages si beaux, mais trop fragiles, furent mis en piéces par cette terrible secousse. Il arriva, par une grace singuliere de la Providence, qu'il n'y avoit dans ces trois tours que trente barils de poudre. Tout le reste avoit été porté depuis peu dans cinq tours de pierres de taille, couvertes de lames de plomb, que le Sénat avoit fait construire; ce qui sauva la plus grande partie de l'arsenal; mais la cherté des vivres incommoda fort le peuple, malgré les liberalités que fit le Sénat pour le soulager.

CHARLES IX. 1570.

Zanne arriva vers ce tems-là à Zara; il y fut reçu avec de grands honneurs par Hector Trono, Evêque & Comte de Zara, & par André Barbarigo, Gouverneur du château. On reçut en même tems la triste nouvelle de la mort de Bernard Malipiero, Commissaire général de la Cavalerie en Dalmatie. Ce jeune-homme, qui ne faisoit que d'entrer dans sa trentième année, avoit fait sur les Turcs plusieurs courses qui avoient très-bien réüssi : enflé de ce succès, il voulut encore en faire une sans avoir ses armes; mais il reçut un coup de pique à l'épaule, dont il mourut peu de tems après, regretté de tout le monde; & l'on peut dire que ce fut une grande perte pour la République. Le 16. de Mars on nomma à sa place Fabio Canale, & l'on donna le gouvernement général de la Dalmatie à François Barbaro, qui mourut avant que d'en avoir pris possession. Le Sénat nomma à sa place le Chevalier Jean de Leze, Procurateur de St. Marc.

Marc Quirini étant arrivé le dernier jour de Mars à Candie, fit la revûë de la flote, & prépara avec une ardeur extrême tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre. Il lui vint encore dix sept galeres de Venise, toutes commandées par des Nobles Venitiens. Piali partit le 17. d'Avril de Constantinople avec quatre vingt grosses galeres & trente petites, & ravagea en passant l'Isle de Tina; mais il y perdit du monde. Cubath, envoyé du Turc à Venise, fut de retour à Constantinople le 17. de Mai; trois jours après, Mustapha mit à la voile avec toute son armée, qu'il avoit fait embarquer sur la flote.

Préparatifs des Venitiens.

Pierre de Loredano, Doge de Venise, étant mort quelque tems auparavant,

Pie V. & Philippe II.

CHARLES IX. 1570. promettent du secours aux Venitiens.

vant, Louis Mocenigo, Procurateur de Saint-Marc, fut élû pour lui succeder, & Sebastien Veniero, Provediteur général de Corfou, fut fait Procurateur de Saint-Marc. La République faisoit cependant demander du secours à tous les Princes ses alliés. Michel Suriano, son Ambassadeur à Rome, parlant là-dessus à Pie V. le Pape dit, que dans la vérité il étoit très-touché du péril où se trouvoit la République; mais que d'un autre côté, il étoit ravi d'avoir cette occasion d'engager tous les Princes Chrétiens à se liguer contre l'ennemi commun; & que, quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence que la plûpart ne consentiroient qu'avec peine à cette ligue qu'il desiroit depuis si long-tems, cependant il offroit d'y travailler avec le Roi d'Espagne. Sur ce que le Sénat demanda la permission de lever des décimes sur le Clergé pour cette guerre, la chose fut proposée en Consistoire, & passa tout d'une voix. Le Cardinal Antoine Perrenot de Granvelle qui s'y trouva, fit l'éloge de la bonté du Pape, & du zèle qu'il marquoit pour les intérêts de la République, & n'osa pas s'opposer à ce qui venoit d'être résolu; il dit au contraire, qu'il ne faloit rien menager pour sauver l'Isle de Chypre, & il fit un grand détail des maux que sa prise causeroit, & des avantages que sa conservation procureroit à la Chrétienté. Mais après ce préambule, il se déchaîna horriblement contre les Venitiens, disant que ces Républicains, toûjours spectateurs tranquilles des malheurs d'autrui, étoient indignes de toute pitié. A ces mots, Jean-François Commendon ne put se contenir; & ayant rapporté grand nombre de services considerables rendus par la République au St. Siége, & sur-tout celui d'avoir forcé l'Empereur Fréderic à lui rendre l'obéissance qu'il lui devoit, il refuta avec beaucoup de courage l'insolente invective du Cardinal de Granvelle.

Le Pape envoya en Espagne Louis de Torres, Clerc & Trésorier de la Chambre, ne doutant pas qu'étant Espagnol, il ne fût bien reçû de Philippe : en effet ce Prince lui donna depuis l'Archévêché de Monroyal en Sicile, qui est d'un très-gros revenu. Philippe étoit alors en chemin pour se rendre à Seville. Torres le joignit à Cordouë, & lui exposa le sujet de son voyage. Le Roi lui accorda le secours qu'il demanda; à l'égard de la ligue qu'il proposoit, il lui donna de bonnes espérances; mais il lui fit entendre, qu'il faloit un tems plus favorable, & lui marqua d'une manière assez sensible, qu'il n'étoit pas content du Pape. Le Cardinal Diégo Spinosa, qui étoit en quelque sorte le maître du Conseil Royal, dit à Torres, que quoique Philippe eût toûjours été très-disposé à seconder les volontés du Pape, & qu'il donnât des secours considerables pour cette guerre, cependant Pie V. n'avoit jamais été porté pour l'Espagne; & que dans le tems que le feu de la guerre des Morisques étoit allumé dans son sein, & qu'elle avoit une autre guerre aussi périlleuse à soutenir du côté de la Flandre, le S. Pere, au lieu de lui donner du secours, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises contre ses droits & son autorité dans le Royaume de Naples & dans le Duché de Milan. Philippe envoya aux Cardinaux Pacheco & Granvelle, qui étoient à Rome, & à Zuniga, son Ambassadeur en cette Cour, un plein pouvoir de conclure la ligue a-

vec

vec le Pape & les Venitiens, à telles conditions qu'ils jugeroient à propos. CHARLES IX. 1570.

La République envoya en même tems Jaques Soranzo à l'Empereur Maximilien : mais ce Prince lui fit dire, qu'il ne s'embarasseroit point dans cette guerre, & qu'il se donneroit bien de garde de s'attirer un si terrible ennemi sur les bras, en rompant la tréve qui étoit entre eux; d'autant plus que l'Allemagne ne vouloit jamais l'attaquer, & que tout ce qu'on pourroit obtenir de ses Princes, étoit de s'opposer à ses desseins, lorsqu'il étoit l'agresseur. Il ne se contenta pas de lui refuser du secours, il ne voulut pas même lui permettre d'entrer dans Vienne; & lui ayant donné ordre de se rendre à Ratisbonne, il le renvoya bientôt après sans autre réponse. Cette conduite de l'Empereur obligea les Venitiens à faire revenir Antoine Tiepolo, qui étoit en chemin pour la Pologne, dans le dessein d'engager le Roi Sigismond-Auguste à se liguer avec eux. Comme ce Prince avoit encore moins de raisons que l'Empereur de haïr les Turcs, & moins de nécessité d'entrer en cette guerre, ils jugerent bien qu'il ne seroit pas plus disposé à prendre les armes en leur faveur.

Maximilien refuse d'entrer dans la ligue.

Les pouvoirs de Philippe étant arrivés à Rome, on entra en négociation pour la ligue. Les Venitiens proposerent de la conclure aux conditions de celle qu'ils firent en 1537. avec l'Empereur Charles-Quint & Paul III; mais ils ne voulurent pas que le commandement fût reglé de même, à cause des inconveniens qui en arriverent dans ce tems-là; c'est-à-dire, qu'au lieu d'un Commandant général de trois flotes, ils demanderent que chaque flote eût le sien, & que dans les délibérations, le sentiment de deux de ces Commandans seroit suivi : Que le Chef absolu de toutes les forces confédérées seroit chargé de l'exécution, & que ce Chef seroit à la nomination du Pape. Cet article souffrit quelque difficulté; mais les Venitiens declarerent, qu'ils ne se départiroient point des coûtumes de leurs ancêtres, & qu'ils ne feroient jamais de ligues où il n'y eût des vaisseaux du Pape, ses pavillons & son Général. Enfin le Pape promit qu'il armeroit douze galeres, & nomma Marc-Antoine Colonna pour les commander. Les Venitiens se plaignirent à cette occasion, premièrement de ce que le nombre des galeres étoit trop petit; en second lieu, de ce que le Pape en donnoit le commandement à un homme qui devoit leur être suspect, étant entierement attaché aux intérêts de Philippe. Mais le Pape n'eut aucun égard à ces plaintes; il prétendit que ce nombre de vaisseaux étoit suffisant pour qu'il eût son pavillon dans l'armée : Quant au choix de Colonna, qu'il se rendoit garant de sa fidélité; & que les Venitiens n'avoient rien à craindre d'un Commandant qui leur étoit attaché par beaucoup d'endroits, puisqu'ils lui avoient donné le droit de Citoyen, & qu'ils l'avoient mis du nombre des Nobles. Tout étant reglé, le 11. de Juin, jour de la fête de Saint-Barnabé, Patron de l'Isle de Chypre, Colonna reçût dans l'église de Saint-Pierre le pavillon du Pape, avec les cérémonies ordinaires; & s'en alla aussi-tôt à Ancone, où les douze galeres furent bientôt en état, toute la Noblesse contribuant à l'envi

Ligue entre le Pape, le Roi d'Espagne & les Venitiens.

Colonna est fait Général des galeres du Pape.

 à

CHARLES IX. 1570.

à cet armement, les uns donnant des rameurs, & les autres de l'argent.

Les Turcs n'agissoient pas avec moins de vigueur. Piali ayant radoubé ses vaisseaux à Negrepont, fit voile du côté de Rhodes; & après avoir joint Mustapha & Hali, ils arriverent tous ensemble à Rhodes le premier de Juin. Pendant ce tems-là, Ulucciali ravageoit les côtes de Sicile & d'Italie. C'étoit un Calabrois que les Turcs prirent jeune, & qu'ils mirent sur leurs galeres; il avoit embrassé ensuite la Religion Mahométane, & s'étoit élevé aux premiers postes de la Cour Ottomane, par différentes preuves de courage & d'habileté qu'il avoit données en différentes occasions.

La flote de Venise étant à Zara, où elle attendoit celle d'Espagne, y demeura long-tems, & on croit que ce long séjour lui fit manquer une belle occasion. Pour les Turcs, ils ne resterent que trois jours à Rhodes pour se radouber, & leur flote se remit aussi-tôt en mer pour se rendre à Finica, ville maritime de Cilicie, qui est vis-à-vis de l'Isle de Chypre: ils y furent joints par toutes les troupes destinées pour cette guerre, tant Infanterie que Cavalerie. C'est en cet endroit qu'ils rassembloient depuis long-tems tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise.

La flote Venitienne attaquée de la peste.

Pendant que la flote Venitienne attendoit envain celle d'Espagne à Zara, elle y fut malheureusement attaquée de la peste; & il y mourut tant de monde, que toutes les recrûes qu'on y envoya ne purent reparer ses pertes. Comme on jugea qu'il n'y avoit que le changement d'air & l'exercice qui pût les délivrer de ce fleau, le Sénat leur envoya ordre d'aller à Corfou; mais comme le mal ne diminuoit point, ils se mirent en route pour Candie, & prirent en chemin des recrûes pour leur chiourme à Zante, à Cefalonie & à Cerigo. Sforce Palavicin voulut en passant se rendre maître du fort de Margariti; mais il n'y réüssit pas. Sebastien Veniero, Gouverneur de Corfou, fut plus heureux dans l'entreprise qu'il fit sur le château de Soppoto, sur la côte d'Albanie. Comme ce fut par le conseil & par l'industrie d'Emmanuel Marmori, bourgeois de Napoli de Romanie, qu'il en chassa les Turcs, il lui en donna le gouvernement, & des troupes pour le garder. Marc Quirini, qui avoit pris les devants avec vingt-cinq galeres pour se rendre à Candie, s'empara aussi en passant de la ville de Tenarie (1). Cependant Colonna étant parti de la Marche d'Ancone le 6. d'Août, s'étoit avancé jusqu'à Otrante pour y attendre Doria & la flote d'Espagne.

Piali débarque ses troupes dans l'Isle de Chypre.

Piali ayant embarqué sur sa flote les Janissaires & les autres troupes, partit de Finica avec deux cens vingt galeres, & aborda en Chypre le premier d'Août, à un endroit appellé les Salines. Il s'attendoit d'y essuyer un grand combat; mais il fit son débarquement le 3. de ce mois, sans aucune opposition.

L'Isle de Chypre est opposée à la Cilicie du côté du Septentrion, où elle a le golfe d'Ajazzo & la mer de Cilicie; elle a la mer de Pamphylie à son

(1) *Brazzo di maina, ou Porto delle Quaglie.*

son Couchant, celle d'Egypte au Midi, & celle de Syrie à l'Orient. Du cap de Cormachiti jusqu'au cap de Gate, qu'on appelloit autrefois le promontoire de Curias, c'est-à-dire du Septentrion au Midi, elle a soixante & six mille pas; le mont Olympe se trouve directement au milieu de l'Isle, regardée de ce sens là. Depuis le cap San-Piffano jusqu'à Clidas, appellé aujourd'hui le cap Saint-André, la terre va peu-à-peu finir en pointe; sa longueur en ce sens est d'environ deux cens mille pas, & son circuit de six cens cinquante mille: sa figure a été comparée par les Anciens à une peau de mouton. Cette Isle est remplie de villes & de bourgs fort peuplés, qui la rendent une des plus agréables de la Mediterranée: & anciennement on ne parloit que de ses richesses; elle étoit consacrée à Venus, & l'antiquité croyoit que cette Déesse, en sortant de la mer, y faisoit sa demeure. C'est pour cela qu'elle y étoit honorée d'un culte particulier. C'est dans cette Isle que sont les lieux célèbres d'Amathonte, de Paphos, de Cythère, & de la forêt d'Idalie, si vantée par les Poëtes. Depuis elle eut jusqu'à neuf Rois tout à la fois. Un des plus illustres fut Evagoras, fort estimé des Athéniens à cause de sa vertu, & secouru par eux dans la guerre qu'il eut contre les Perses.

Description de l'Isle de Chypre.

Après la ruine de l'empire des Perses & la mort d'Alexandre, elle fut soûmise aux Ptolemées jusqu'à l'an six cens quatre vingt dix sept de la fondation de Rome, que Caton d'Utique y alla en qualité de Préteur. A son arrivée dans l'Isle, Ptolemée Dénis, qui étoit alors à Rhodes, s'empoisonna de désespoir: cette acquisition ne fit pas Honneur au peuple Romain. Sa pauvreté, si l'on en croit quelques Historiens, le détermina à s'emparer de cette Isle, fameuse par ses richesses; & le droit qu'il y prétendoit, étoit bien plus fondé sur l'avarice que sur la justice. Caton eut soin de ramasser les trésors du Roi mort; on dit qu'ils montoient à plus de trois cens mille écus d'or. Il conduisit ces dépouilles à Rome avec une fidélité merveilleuse, & l'on tient qu'il enrichit plus le trésor de ce qu'il emporta de Chypre, que n'avoit fait Pompée de tout ce qu'il avoit emporté de l'Asie: parce que Caton alla sans suite en Chypre, & qu'il exécuta les ordres du Sénat, sans qu'il en ait rien coûté à la République; au lieu que Pompée épuisa presque le trésor pour l'entretien de son armée pendant un long espace de tems, & dans des païs très-éloignés. Depuis ce tems-là, Chypre apartint aux Romains, & ensuite aux Empereurs de Constantinople. Mais dans la suite, ces Insulaires s'étant révoltés, un certain Isaac (1), homme cruel & livré aux passions les plus honteuses, s'en rendit maître, & prit le titre de Duc. Ce nouveau possesseur reçut d'une manière indigne les Reines de France & d'Angleterre (2), qui alloient en pelerinage à Jerusalem, & s'attira la haine de tous les Princes Chrétiens. Richard d'Angleterre passant par-là pour aller dans la Terre sainte (3), dissimula

Ancien gouvernement de cette Isle.

(1) Isaac Comnene.

(2) Les Reines d'Angleterre & de Sicile, l'une sœur, & l'autre femme du Roi Richard. EDITEUR ANGLOIS.

(3) L'Editeur Anglois veut qu'on lise ici, que Richard d'Angleterre, à son passage pour aller dans la Terre Sainte, attaqua d'abord Isaac.

Charles IX. 1570.

mula son ressentiment: mais lorsqu'il se fût rendu maître de Saint-Jean d'Acre, il revint contre Isaac, le prit, le tua, & s'empara de l'Isle de Chypre. Il la rendit peu de tems après aux Templiers, la racheta ensuite, & la revendit pour le même prix à Guy de Lusignan, Roi de Jerusalem, de la maison des le Brun, une des plus illustres de France, à condition qu'il cederoit à Henri Comte de Champagne les droits qu'il avoit sur le Royaume de Jerusalem.

Guy se mit en possession de cette Isle l'an de J. C. 1191. mais étant mort trois ans après sans enfans, il eut pour successeur Amauri, son frere, à qui l'Empereur Henri donna le titre de Roi. Les successeurs d'Amauri, tous de même famille, furent Hugues son fils, Henri I, Hugues II, Hugues III, Jean fils de Hugues III, & Henri II, frere de Jean; & comme il ne laissa point d'enfans, il eut pour successeur son neveu, Hugues IV. fils de Guy de Lusignan son frere. Hugues IV. eut un fils, nommé Pierre, qui laissa le Royaume à Pierino, & celui-ci à Jaques de Lusignan son oncle. Dans le tems que Pierre mourut, Jaques de Lusignan son fils étoit prisonnier des Genois, qui lui firent souffrir toutes sortes d'indignités. Car non contens de le garder dans une prison fort étroite, ils lui avoient mis les fers aux pieds. Il obtint enfin sa liberté, en cedant Famagouste & son territoire aux Genois, & il fut couronné Roi de Chypre à Nicosie. Leon Roi d'Armenie étant mort à-peu-près dans le même tems chez les Turcs, il fut encore proclamé Roi d'Armenie & de Jerusalem. Giano succeda à Jaques son pere, & laissa le Royaume à Jean. Celui-ci eut d'Helene Paleologue, fille du Despote de Morée, une fille nommée Charlotte, & d'une concubine, un fils nommé Jaques, qu'il fit Archévêque de Chypre.

Charlotte fut d'abord mariée à Jean, Prince de Portugal: & après la mort d'Helene sa mere, Jean son pere la maria à Louis Comte de Savoye. Jean étant mort après un regne de vingt huit ans, Jaques son fils bâtard disputa la couronne à Charlotte, & avec le secours du Sultan des Mamelucs, à qui il promit de payer un tribut, il chassa Louis de Savoye, & demeura maître du Royaume. Pour fortifier son parti, il épousa Catherine Cornaro, que le Sénat de Venise avoit adoptée. Il mourut en 1470. laissant sa femme grosse. La Princesse, après la mort de son mari, remit le gouvernement de l'Isle entre les mains des Venitiens, & passa bientôt après à Venise, à la sollicitation de Marc Cornaro, son pere, & de Louis Bembo, son oncle maternel, que le Sénat avoit prié de l'engager à ce voyage. Elle amena avec elle trois bâtards, Giano, Jean & Carlo, que son mari avoit eus de concubines de bonne maison, & qu'on trouva moyen de faire périr. Le fils postume qu'elle eut de son mari étant mort avant eux, elle fit une donation de l'Isle de Chypre au Sénat; quoique ces bâtards vécussent encore, & que Jaques leur pere les eût appellés l'un après l'autre à la succession, au défaut d'héritier légitime, & à leur défaut, le plus proche de la maison de Lusignan.

Comment elle est passée aux Venitiens.

Voilà le droit que les Venitiens avoient sur ce Royaume, qu'ils ont possedé environ quatre vingt dix ans, à un titre qui ne valoit peut-être

pas

pas mieux que celui des Romains. Les principales villes de l'Isle sont premièrement, Famagouste, qui est très-forte d'assiete : les uns croyent que c'est l'ancienne Tamassus ; d'autres que c'est Salamine : elle est situé sur la côte qui regarde la Syrie : secondement, Nicosie située dans le cœur de l'Isle : elle fut rebâtie des ruines d'Amathonte, que Richard Roi d'Angleterre avoit détruite.

La flote Turque aborda donc aux Salines, comme nous l'avons dit : & le Général qui s'attendoit à trouver en cet endroit beaucoup de résistance, fit son débarquement sans combat. Ce fut une horrible faute que firent Nicolas Dandolo, Commandant général de l'Isle, & Eugene Singlitico Comte de Rocas, nommé Général des troupes de terre-ferme. Malgré les instances d'Astor Baglione, pour les engager à s'oppofer à la descente, & attaquer les Turcs fatigués de l'agitation de la mer & des maladies inséparables d'une longue navigation, il ne put les mettre en mouvement. Ainsi Mustapha, après avoir débarqué ses troupes & son Artillerie le 3. de Juillet, se retrancha, & demeura dans son camp en attendant le reste de l'armée, que Piali & Hali étoient allés chercher en Caramanie, se contentant jusqu'à leur arrivée de faire des courses, de piller & de ravager tous les environs.

Mustapha voyant la consternation si générale dans l'Isle, qu'il ne paroissoit pas un homme pour la défendre, envoya un Moine qui se trouvoit parmi les prisonniers, porter des lettres à Nicosie, par lesquelles il sommoit le Commandant de rendre cette Isle, qui avoit fait partie du domaine des Mamelucs, aux droits desquels les Ottomans avoient succedé, declarant que son refus seroit suivi de tout ce que les vaincus peuvent craindre d'une armée victorieuse. Tout le monde fut si épouvanté de cette declaration, qu'on delibéra si l'on répondroit à la lettre : Dandolo lui même fut long-tems en balance. Mais enfin son avis fut, qu'il ne faloit point faire de réponse à cet ennemi aussi injuste que superbe, & qu'une pareille injure ne se devoit point repousser par des paroles, mais par des actions ; ce qui fut suivi.

Mustapha fait sommer le Commandant Venitien de rendre cette Isle aux Turcs.

Le premier mal qu'attira la lenteur de Dandolo, qui se tint enfermé dans les murs de Nicosie, fut la révolte des habitans du hameau de Lecfara, qui se voyant sans espérance de secours, firent leur traité avec les Turcs, à condition qu'on leur laisseroit leurs biens & la vie sauve ; exemple pernicieux, qui fut bientôt suivi par les habitans des montagnes. Dandolo, craignant que cette espece de contagion ne gagnât de plus en plus, envoya le Comte César de Tiene avec un détachement de six cens hommes de pied, & fit ruiner Lecfara, afin que la sévérité du châtiment des rebelles empêchât leurs voisins de les imiter.

Piali de retour de Caramanie, attaqua & prit la ville de Cerines, qui par sa situation sur la côte qui regarde le Nord, étoit très-propre pour recevoir les convois qui leur viendroient de terre-ferme. Après cette conquête, les Généraux de l'armée Turque tinrent Conseil sur ce qu'ils devoient faire. L'avis d'Hali étoit, qu'on attaquât d'abord Famagouste : il répondoit que la place, qu'il avoit, disoit-il, bien reconnuë, ne pourroit

Les Généraux Turcs déliberent quelle place ils assiégeront d'abord.

CHARLES IX. 1570.

roit tenir plus de vingt jours; que sa prise ôtant aux insulaires toute communication par mer, & les mettant par consequent dans l'impossibilité de recevoir aucun secours, la garnison de Nicosie au désespoir, seroit forcée de se rendre. Mustapha, d'un autre côté, vouloit que l'on commençât par Nicosie, qui seroit plus facile à prendre, parce que la garnison de la place étoit foible, & que les fortifications n'en étoient pas achevées: au lieu que si on s'amusoit au siége de Famagouste, on donneroit aux ennemis le tems d'achever les ouvrages de Nicosie, & de mettre cette place à l'épreuve de tous les efforts de la plus nombreuse armée.

Ils se déterminent au siege de Nicosie.

Cet avis fut suivi, & les Généraux convinrent chacun de leur département. Piali devoit tenir la mer avec cent trente galeres bien fournies de soldats, pour s'opposer en cas de besoin à la flote Chrétienne qui pourroit venir au secours des insulaires. Mustapha se chargea de l'armée de terre, & dès le 24. de Juillet il prit la route de Nicosie. Dandolo, informé de sa marche, manda à Baglione, qu'il avoit envoyé commander à Famagouste, de le venir joindre avec une partie des troupes qu'il avoit à ses ordres. Mais Baglione fit réponse, qu'on ne sçavoit pas encore sûrement le parti que prendroit l'armée Turque; que quand les Turcs vouloient attaquer une place, ils avoient coûtume de répandre le bruit qu'ils alloient à une autre; qu'ainsi il y auroit de l'imprudence de quitter son poste & d'en diminuer la garnison. Il y avoit à Nicosie quinze cens Italiens à la solde du Sénat, la plûpart malades; trois mille hommes de nouvelles levées faites dans l'Isle; deux mille six cens hommes des habitans de Nicosie; deux mille cent insulaires soudoyés par la République ou par des particuliers, qui se cottisoient pour fournir à cette dépense; cinq cens chevaux & deux cens Fantassins Albanois; deux cens Canoniers de l'Isle, & soixante autres Italiens. Il s'y trouvoit de plus, environ mille, tant Seigneurs que Gentilshommes de distinction; ensorte que tout composoit environ onze mille hommes, parmi lesquels étoient grand nombre de malades. On y peut ajouter huit mille païsans, qu'on faisoit travailler aux fortifications de la place: le reste, femmes, enfans, vieillards, en un mot tout ce qui est inutile pour le service militaire, alloit à cinquante six (1) mille ames.

Nombre des combattans qui se trouvoient dans Nicosie.

L'armée ennemie ayant paru auprès de la ville le 26. de Juillet, le premier soin des habitans fut, d'appaiser la colere de Dieu par des prieres & des jeûnes, à l'exemple & par le conseil de François Contarini, Evêque de Baffo, qui leur représenta, que sans la bonne conscience & la protection de Dieu, tous les secours des hommes n'étoient pas capables de les défendre contre leur ennemi. Ils commencerent donc par mettre ordre à leurs consciences, après quoi ils se préparerent à souffrir les dernieres extrémités.

Description de cette ville.

Dès les premières sorties, on perdit André Cortese, Albanois, Capitaine de réputation. Nicosie est située dans une plaine au milieu de l'Isle: elle est de figure ronde, & traversée par une petite riviere qui n'a point de nom

(1) L'Edition de Geneve n'en met que 51. *mille.*

nom particulier; les Grecs l'appellent *Potamos* (1). J'ai déja dit qu'on avoit commencé à la fortifier d'un fossé & d'onze bastions : celui qui regardoit le Midi, s'appelloit Podocataro : le plus proche, en allant du côté de l'Orient, s'appelloit Costanza : celui d'après, Davila : & les autres de suite, Tripoli, Rocas, Mula, Quirino, Barbaro, Loredano, Atro & Caraffa. Il y a trois portes; celle qu'on appelle des Salines, est entre les bastions Podocataro & Caraffa, du côté du Midi. Celle de Troye, qui est vers le Couchant, est entre le Tripoli & le Rocas : la troisieme, qui regarde le Nord & qu'on appelle la porte de la citadelle, est entre le Quirino & le Barbaro.

Les Turcs formerent deux camps, l'un du côté de l'église de Sainte-Marine, & l'autre auprès du couvent de Saint-George. Après la revûë de leur armée, ils la trouverent de cinquante mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Il fut résolu dans le Conseil, qu'on feroit quatre attaques. Le Bacha d'Alexandrie eut ordre d'attaquer le bastion Podocataro, Musafer celui de Davila, & Dervis celui de Tripoli. Mustapha & Hali se réserverent le bastion de Costanza. Pendant qu'on battroit la ville, les autres Bachas devoient envoyer chacun deux cens hommes des corps qu'ils commandoient, moitié Cavalerie, moitié Infanterie, pour faire des courses aux environs de la place, & empêcher qu'il n'y entrât, ni vivres, ni secours.

Les assiégés demandent un renfort de troupes à ceux de Famagouste.

Comme il n'y avoit plus à douter si ce seroit Famagouste ou Nicosie qui seroit attaquée, les assiégés demanderent à ceux de Famagouste, Baglione, avec un renfort de troupes. Baglione ne se pressa pas d'obéir, sans qu'on en sçache la raison. Cependant les Turcs poussoient vivement leurs travaux, & ils étoient presque sur le bord du fossé; ils avoient d'ailleurs élevé des Cavaliers vis-à-vis des bastions de Podocataro, de Davila & de Costanza, d'où ils faisoient sans cesse pleuvoir une grêle de fléches sur les assiégés. Etant venu à bout de percer la contrescarpe du fossé, ils y descendirent, travaillerent à saper les bastions, & creuserent des trous assez grands pour s'y mettre à couvert : ils y taillerent ensuite des dégrés pour monter plus aisément sur le rempart. Mustapha voulant essayer les forces & le courage des assiégés, fit mine de vouloir donner un assaut général, bien résolu d'attaquer seulement les bastions de Podocataro & de Costanza. Ces deux attaques eurent un succès bien différent. Ceux qui attaquerent Podocataro furent aussi-tôt repoussés par les troupes qui le défendoient : au lieu que du côté de l'autre bastion, les assiégés prirent la fuite dès que les ennemis parurent. Les Turcs profiterent de l'occasion, monterent sur le haut du fort, & y planterent leurs drapeaux, soutenus pas des troupes fraîches que le Bacha leur envoyoit. Hercule Podocataro & André de Spelle, avertis de cet échec, y coururent, arrêterent les fuyards, rétablirent le combat, culbuterent les Infidèles dans le fossé, & les obligerent à se retirer.

Cependant les Turcs, fort supérieurs en nombre, désoloient par le feu con-

(1) C'est-à-dire riviere.



Charles IX. 1570.

continuel de leurs batteries, & par une grêle de fléches, les troupes employées contre leurs travailleurs : la garnison, contente de se défendre, ne songeoit, ni à réparer les bréches, ni à faire des retranchemens derriere les fortifications, pour s'y retirer en cas de besoin dans un assaut. Dandolo, qui auroit dû soutenir tout par sa prudence & par sa valeur, s'étoit attiré le mépris par sa lâcheté : & il n'avoit plus cette autorité qui fait respecter les ordres d'un Commandant, & qui arrête la licence du soldat. La ville commençoit à manquer de tout, & principalement de vin, dont l'usage est si nécessaire pour ceux qu'on employe à des ouvrages fatiguans, & qui demandent des corps robustes. Cette disette ayant fait cesser tous les ouvrages, on résolut d'envoyer une troisiéme députation à Famagouste. On choisit pour cet effet Jean B. de Sainte-Colombe, Capitaine & bon Officier; mais son voyage fut inutile : ce ne fut pas la faute de Baglione. Il consentoit à marcher au secours de Nicosie; la garnison s'y opposa, en lui représentant, que son absence causeroit infailliblement la perte de Famagouste, sans sauver Nicosie; que sa sortie de leur ville donneroit aux soldats l'occasion de se débander; & que les habitans, qui se verroient alors sans secours & sans espérance, ne manqueroient pas de faire leur traité avec les vainqueurs.

La garnison de Famagouste empêche Baglione d'aller au secours de Nicosie.

Cette réponse abattit plus le courage des assiégés, que la nouvelle de la perte des Turcs près de Famagouste ne servit à le relever. Les principaux Officiers de cette derniere ville leur mandoient, que trois mille Turcs, qui s'étoient postés à deux lieuës de Famagouste, étoient tombés dans une embuscade que Baglione leur avoit dressée; qu'ils avoient été taillés en piéces; qu'il étoit resté deux mille de leurs soldats sur la place, & qu'on leur avoit pris quelques drapeaux. Ils furent un peu plus consolés par les nouvelles qu'ils reçurent des montagnes : ceux qui y commandoient leur écrivirent, qu'il s'y étoit retiré près de cent mille hommes, tous très-affectionnés à la République; qu'ils repoussoient vigoureusement les ennemis, qui ravageoient & brûloient tout le païs des environs, & que Jean Singlitico leur avoit tué plus de cinq cens hommes.

Ardeur de la garnison de Nicosie pour attaquer l'ennemi.

Cette nouvelle donna occasion aux murmures de la garnison : Qu'on les tenoit toûjours enfermés dans des murailles : Que loin d'attaquer l'ennemi, ils ne l'avoient pas même vû de près : Qu'on les faisoit périr peu-à-peu, sans avoir pû donner aucune preuve de leur courage : Qu'au lieu de périr en braves gens, on les laissoit égorger comme des bêtes. Quoique les sorties ne fussent gueres du goût des Généraux, à cause de la foiblesse de la garnison; cependant, touchés de leurs plaintes, ou plutôt de leurs prieres, ils crurent qu'il faloit donner quelque chose à l'ardeur qu'ils faisoient paroître. César de Tiene promit d'aller enclouer le canon des ennemis : on approuva son projet, & on lui donna, pour l'exécuter, deux mille Fantassins & quatre cens chevaux Albanois. On fit faire en même tems deux autres sorties; l'une du côté du bastion de Costanza, sous les ordres de Grégoire Panteo; & l'autre, par la porte Troyenne, sous la conduite de Jerôme Calese. Ils furent accompagnés de César Piovéne, du Lieutenant du Comte de Rocas, du Comte Albert Scotti, de Nicolas Gra-

Gradenigo, de Zanneto, de Dandolo, & du Chevalier Maggi, Ingenieur habile. De Tiene étant sorti par la porte des Salines avec quatre compagnies d'Infanterie Italienne, devoit s'approcher de Potamos, ce qu'il exécuta avec beaucoup de valeur; mais la Cavalerie, chargée de le soutenir, n'arriva point à tems, par la faute de Dandolo, qui ne vouloit pas, disoit-il, faire périr de la Cavalerie, pour sauver de l'Infanterie qu'il comptoit perduë. De Tiene se voyant abandonné, fit tout ce qu'on peut attendre du courage le plus déterminé; mais enfin, après un combat opiniâtre, les forces lui manquerent, & il fut tué sur la place. Le Comte Albert Scotti & Jean B. Bertoccio eurent le même sort. La perte des Turcs, beaucoup plus considerable que celle des Chrétiens, alla à près de mille hommes, au lieu que ces derniers n'en perdirent que 80. Ce fut le 16. d'Août que se passa cette action.

CHARLES IX. 1570.

Depuis ce jour-là, on ne fit plus de sortie, malgré toutes les remontrances du Comte de Rocas. Il prenoit Dieu & les hommes à témoin, que sa Cavalerie Albanoise ne servoit de rien dans la ville, & qu'on l'empêchoit d'en sortir pour aller combattre en campagne contre les Turcs, quoique ce fût le seul service qu'il pût rendre à la République, dans l'état où étoient les choses.

Pendant ce tems-là, Piali voulant sçavoir des nouvelles de la flote Chrétienne, alla à Rhodes, & envoya cinq galeres sur les côtes de Candie: quelques habitans de cette Isle que l'on fit prisonniers, rapporterent, qu'il n'y avoit que la flote de Venise d'arrivée, qu'elle avoit été battuë de la tempête, & fort affoiblie par les maladies, & qu'elle n'en partiroit point, qu'elle n'eût été jointe par la flote d'Espagne, dont on n'avoit aucune nouvelle. Sur cet avis il retourna en Chypre.

D'un autre côté, Jean-André Doria, qui avoit rassemblé à Messine toutes les galeres que le Roi d'Espagne avoit en Italie, declara, malgré les instances du Pape, qu'il ne mettroit point à la voile, qu'il n'eût reçû de nouveaux ordres; on ne sçait si ce fut un effet de sa lenteur naturelle, ou de quelque ordre particulier. Quoi qu'il en soit, on perdit tant de tems à les attendre, que la flote Venitienne, déja fort affoiblie par les maladies & par les autres incommodités qu'elle avoit souffertes, fut absolument ruinée, & se trouva hors d'état de rendre aucun service: la haine en retomba ouvertement sur les Espagnols, qui affecterent toutes ces longueurs pour ruiner les affaires des Venitiens, contre lesquels ils avoient une envie secrete. Enfin le 21. de Juillet, Doria mit à la voile, & fut dix-neuf jours à gagner Otrante, où Colonna l'attendoit pour partir. Afin de faire plus de diligence, ils éviterent les Isles, ensorte qu'ils arriverent à la vûë de Candie le 30. d'Août. Trois jours après, ils rencontrerent au golfe de Suda, Marc Quirini, que Zanne y avoit envoyé avec six galeres. Les Généraux des trois flotes s'étant assemblés pour delibérer, les Venitiens les sommerent d'exécuter ce qu'ils avoient promis, & soutinrent qu'ils devoient aller combattre la flote Turque, pour faire lever le siége de Nicosie. Doria, qui cherchoit à gagner du tems, leur fit voir sa flote très-bien équipée, disant qu'il étoit juste de s'assûrer si celle de Venise étoit aussi

Division dans la flote Chrétienne.

 en

Charles IX. 1570.

en état de combattre: Que dans une affaire où il s'agissoit de la gloire, de la réputation & du salut de la Chrétienté, on devoit se conduire avec beaucoup de prudence & de maturité; & qu'il seroit temeraire de combattre l'ennemi, sans être instruit de l'état de ses forces. Quelque envie que les Venitiens & Colonna eussent de donner le combat, il falut ceder. On détacha donc deux galeres pour aller reconnoître les ennemis. Après leur départ, le Général Espagnol fit assez comprendre aux Venitiens, qu'il ne leur donneroit aucun secours, en leur repétant plusieurs fois, que les intérêts du Roi son maître ne lui permettoient pas de demeurer avec eux après le mois d'Octobre.

Comme la peste, qui ravageoit depuis long-tems la flote des Venitiens, continuoit avec la même violence en Candie, on fut d'avis d'en retrancher quelques vaisseaux, ainsi on la réduisit à cent soixante & dix galeres, dont il y en avoit onze à éperons, beaucoup plus grandes que les autres, un gros galion, & sept vaisseaux de charge, armés en guerre. On envoya quelques galeres jusqu'à Scarpanto, pour s'informer de la situation des ennemis. On y apprit par les Chrétiens de cette Isle, que la flote Turque avoit été réduite à cent cinquante galeres, pour la même raison que celle de Venise. Sur cela on tint Conseil, pour examiner si, l'été étant aussi avancé, on devoit songer à aller plus loin.

Doria s'oppose au combat proposé contre la flote Turque.

Doria, qui eut ordre de donner son avis par écrit, fit ce qu'il put pour les dissuader de combattre, sur ce que la flote Chrétienne, à qui la peste avoit enlevé une partie de sa chiourme & de ses troupes, étoit beaucoup plus foible que celle des Turcs: Que sans compter ce qui manquoit à la chiourme & à l'équipage des galeres, il faudroit encore une recrûë de cent soldats pour chacune, & qu'il étoit à propos de commencer par cette recrûë, avant que de se déterminer à un combat général: c'est ainsi qu'il s'efforça de justifier ses délais affectés. Mais Colonna refuta ces raisons, par un discours plein de courage & de force, disant: Que la flote Chrétienne, malgré la diminution de ses troupes, n'étoit pas si foible qu'il le prétendoit: Que les Turcs, supérieurs en nombre, leur cedoient par beaucoup d'endroits; qu'ils avoient moins de vaisseaux que les Chrétiens, qu'ils n'étoient, ni si bien armés, ni si à couvert dans leurs bâtimens: Que ces sept grands navires, qui ressembloient à des citadelles par leur élevation & par le nombre de canons qu'ils contenoient, ne pouvoient manquer de contribuer beaucoup à la victoire: D'ailleurs, que les Venitiens les sommoient d'exécuter les conventions: Que sur la confiance aux promesses du Pape & du Roi d'Espagne, ils avoient passé tout l'été dans l'inaction, & avoient laissé perdre, en attendant leurs alliés, une flote très-florissante, & capable de résister seule à celle des Turcs: Qu'un plus long retardement porteroit un grand préjudice à leur réputation. „ En effet, ajoûta-t-il, que „ pensera-t-on de nous, si, après tant de maux que les Turcs nous ont „ faits, nous ne profitons pas d'une occasion où toutes les forces mariti- „ mes de la Chrétienté se trouvent rassemblées? Nos défaites passées „ pouvoient s'imputer à la faute de quelques particuliers; mais aujourd'hui, „ si nous manquons à notre devoir, l'infamie en retombe sur tout le mon-

Ses raisons refutées par Colonna.

„ de

„ de Chrétien. Si nous cedons aux Turcs, on ne dira pas qu'ils ont été „ supérieurs par le nombre d'hommes & de vaisseaux, puisque cet avan-„ tage leur a toûjours été propre; mais qu'ils ont eu plus de valeur & „ de science militaire; gloire, qui jusqu'ici a été réservée aux Chrétiens. „ Quelle honte pour nous! Je persiste donc, ajouta-t-il, dans mon pre-„ mier avis, & je me détermine au parti qu'exigent de moi l'honneur, „ la réputation, l'opinion que l'on a de nous, le devoir, la foi & la Re-„ ligion. Pourrois-je me résoudre à demeurer ici spectateur lâche & „ déshonoré, tandis que les Turcs, en devenant les maîtres de Chypre, „ causent une perte considerable à la Chrétienté, & couvrent d'un op-„ probre éternel, ceux à qui elle a confié ses forces? „ Pompée Colonna & Alvaro de Baçan Marquis de Sainte-Croix, qui commandoit l'escadre de Naples, furent du même sentiment.

On met enfin à la voile, mais trop tard, pour secourir la place assiégée.

Doria, voyant ses artifices sans succès, & qu'il n'avoit de son côté que Jean de Cardonne, qui commandoit l'escadre de Sicile, dit qu'il étoit prêt de combattre, & demanda qu'on lui donnât l'aîle droite. Enfin on mit à la voile, mais trop tard pour secourir la place assiégée; car Mustapha, qui pendant long-tems s'étoit contenté de les harceler par de légeres escarmouches, à dessein de les fatiguer & de les obliger à se rendre, fit jetter dans la ville des lettres attachées à des fléches, dans lesquelles il marquoit, que jusques-là il n'avoit pas voulu emporter Nicosie d'assaut, afin d'épargner le sang de tant d'hommes, & le sac d'une si grande ville; mais qu'il n'étoit pas le maître de l'ardeur du soldat; qu'ils songeassent donc au plutôt à leur sûrete: que le moindre délai seroit suivi de repentir, mais trop tard.

Peu de tems après, c'est-à-dire, le 30. du mois d'Août, ils attaquerent tout à la fois les quatre bastions qu'ils battoient depuis long-tems, & dont ils avoient rasé les parapets. Le combat fut terrible pendant deux heures, & ne finit qu'avec le jour. Malgré la perte qu'y firent les ennemis, les assiégés, dont le nombre diminuoit tous les jours, sentirent bien, que n'ayant point de secours à attendre, ni de la flote Chrétienne, ni de Famagouste, il étoit impossible qu'ils pûssent seuls tenir plus long-tems contre une armée aussi nombreuse. Ils écrivirent donc aux Chefs des montagnards, & les prierent de leur envoyer dix mille hommes choisis, leur marquant le tems & la manière d'approcher de la ville, & le signal qu'ils devoient donner pour faire connoître leur arrivée. Mais les lettres furent interceptées par les Turcs, qui ne pouvant les lire, parce qu'elles étoient en chiffre, les attacherent à une fléche, & les renvoyerent dans la place avec d'autres lettres, par lesquelles ils menaçoient de ne donner aucun quartier, si l'on ne capituloit sur le champ. Là-dessus, les Commandans se trouverent dans une grande perpléxité: ils se voyoient sans espérance de secours; & en grand danger d'être forcés, & passés au fil de l'épée. Cependant, comme ils ne donnoient point de réponse à Mustapha, il disposa tout pour un assaut général. Après avoir donné quelque tems à ses troupes pour prendre de la nourriture, il les fit marcher en bon ordre vers les quatre bastions attaqués. Les soldats allerent à la bréche

Attaque où les Turcs sont repoussés.

CHARLES IX. 1570.

che avec tant d'impétuosité, que se poussant les uns les autres, ils monterent du premier effort jusqu'au haut de ces ouvrages : on y combattit avec une vigueur extrême : on voyoit les Bachas au milieu de leurs troupes les encourager, & faire venir continuellement des hommes frais, à la place de ceux qui étoient, ou fatigués, ou blessés : ce qui dura jusqu'à la nuit. Les ennemis y perdirent beaucoup plus d'hommes que nous ; mais par l'état où nous étions, notre perte fut plus grande que la leur. Phebo Zappa y périt ; & dès le premier choc, le Comte de Tripoli, Officier d'une grande valeur & très-estimé de ses soldats, reçut une blessure dont il mourut peu de tems après.

Renfort envoyé de la flote, à l'armée des assiegeans.

Mustapha, repoussé à ces deux assauts, désespéra d'emporter la place avec ce qu'il avoit de troupes. Il prit donc le parti d'écrire à Piali, Commandant de la flote, de lui envoyer un renfort ; que dès qu'il l'auroit reçû, il ne demandoit qu'un jour pour être maître de Nicosie. Piali, qui ne sçavoit pas quand la flote Chrétienne arriveroit, étoit fâché de dégarnir la sienne ; cependant il ne crut pas pouvoir refuser à Mustapha ce qu'il lui demandoit avec tant d'instance, & il détacha cent hommes de chaque galere ; ce qui faisoit en tout vingt mille hommes (1), qu'il envoya au camp, sous la conduite d'Hali. Ce secours y arriva le 8. de Septembre.

La ville de Nicosie est emportée d'assaut.

Le lendemain au point du jour, Mustapha fit sortir toutes ses troupes des camps voisins. Le peuple de la ville, qui les voyoit ainsi rassemblées, croyoit qu'elles se disposoient à lever le siege : & la joye commençoit déja à se répandre ; mais quand il s'apperçut qu'on marchoit vers ses murailles, la tristesse & le désespoir prirent la place de cette courte joye. A peine restoit-il quatre mille hommes dans la ville, propres à porter les armes, parmi lesquels il n'y avoit plus que cinq cens Italiens, si fatigués de veilles, de travaux & d'ennui, qu'ils manquoient de force & de courage pour se défendre. Dès le grand matin, Mustapha fit donc avancer ses troupes contre les quatre bastions. Celles qui donnerent l'assaut du côté de Podocataro, trouverent les soldats endormis, les tuerent presque tous, & se rendirent sans peine maîtres de ce bastion. Ceux qui se réveillerent assez-tôt pour s'enfuir, se retirerent dans un réduit commencé derriere le fort, & soutenus par quelque secours qui leur vint de la ville, ils arrêterent quelque tems l'impétuosité des vainqueurs. Le Comte de Rocas, qui logeoit près de-là, y accourut ; mais une blessure mortelle le mit hors de combat, & tout le reste prit la fuite. Sur le bruit qu'on entendit, Dandolo, qui étoit de garde à la porte des Salines, & l'Evêque de Papho, monterent à cheval, volerent au lieu du combat, visiterent tous les corps-de-garde, & exhorterent ceux qu'ils rencontrerent à faire les derniers efforts. Un moment après, l'Evêque fut tué en repoussant courageusement l'ennemi : Pisani, Bolani, Nicolas Girolami, Thomas Visconti, les deux freres Singlitigo, & Palazzo, Maréchal de camp, ayant eu le même sort, l'effroi s'empara de tous les cœurs.

La

(1) Il n'y avoit que 150. galeres, ainsi ce n'est que 15. mille hommes ; ou M. de Thou s'est trompé dans le nombre des galeres.

La résistance étoit plus vigoureuse aux trois autres bastions, & les Turcs y furent repoussés jusqu'à trois fois. Mais comme ils arrivoient continuellement par le Podocataro, & qu'ils s'étoient rendus maîtres du retranchement qui étoit derriere, les habitans inquiets, chacun pour sa famille, se retirerent dans leurs maisons, pour tâcher de les secourir. Les Italiens, qui n'avoient ni femmes ni enfans, combattoient toûjours en désespérés, par-tout où ils appercevoient l'ennemi. Mais la vûë de leur petit nombre, qui ne leur permettoit pas de résister long-tems, & les efforts d'un corps formidable de Janissaires qui tomboient sur eux, les obligerent enfin de se disperser.

Dandolo, dans cette extrêmité, montra beaucoup plus de vigueur qu'il n'avoit fait paroître de prévoyance & de soin au commencement de son gouvernement; & il rallia dans la place ce qu'il trouva de troupes. André Pesaro, noble Venitien, y arrivant dans le même tems l'épée à la main, lui reprocha sa nonchalance, lui dit en colere qu'il étoit cause de la perte de la ville; & pensa le tuer. Le combat fut encore très-vif en cet endroit, & Dandolo l'auroit soutenu plus long-tems, si le Bacha d'Alep n'avoit fait amener six piéces de canon. Les Chrétiens ne pouvant plus tenir, se retirerent dans la maison du Gouverneur, fermerent les portes, & se préparoient à s'y défendre, lorsque le Bacha leur fit dire par un Religieux, que s'ils vouloient cesser de combattre, & se remettre entre ses mains, il leur sauveroit la vie. Dans le tems que le Religieux retournoit avec un homme envoyé par Dandolo, les Turcs briserent les portes, se jetterent dans la maison, tuerent tout ce qu'ils rencontrerent, & le Gouverneur même. Alfonse & Bragadin, Jean-Philippe de Lusignan, Flatro de Flatri, Zanetto de Nores, & Hector son fils, trouverent moyen de s'échaper, & de gagner les montagnes.

C'est ainsi que Nicosie fut prise & saccagée, après quarante huit jours de siége, ne manquant encore, ni de vivres, ni de munitions de guerre (1). Tout ce que la cruauté, l'avarice & la brutalité peuvent commettre de plus horrible & de plus infame, y fut exercé sur les hommes, les femmes, les filles & les garçons de condition libre.

Mustapha va assiéger Famagouste.

Mustapha laissa deux mille hommes en garnison à Nicosie, dont il donna le gouvernement au Bacha Musafer; & après avoir renvoyé à Piali les troupes qu'il lui avoit prêtées, il marcha à Famagouste avec vingt cinq piéces de canon, tant du sien, que de celui qu'il avoit trouvé dans la ville. Après quatre jours de marche, il arriva le 22. de Septembre devant la place; & pour intimider la garnison, il fit exposer près des murs la tête de Dandolo, attachée au bout d'une pique.

Dès que les habitans eurent nouvelle de la prise de Nicosie, ils firent sortir les bouches inutiles, au nombre de cinq mille personnes, qui s'y étoient refugiées des bourgades d'alentour. Les Turcs les traiterent avec beaucoup d'humanité, & les renvoyerent dans leurs maisons. Comme ils avoient

(1) Cette circonstance ne s'accorde guéres avec ce que l'Auteur a dit plus haut, que la ville manquoit de tout, & principalement de vin.

CHARLES IX. 1570.

avoient de l'inquiétude sur les mouvemens de la flote Chrétienne, ils détacherent six galeres légeres, sous la conduite de Caccialebin, fameux Corsaire. Il alla sur les côtes de Candie, où il sçut, par un petit bâtiment Chrétien dont il se saisit, que la flote étoit assemblée, & prête à faire voile du côté de l'Isle de Chypre. Il alla rejoindre Piali pour l'en informer. Le Conseil s'assembla; & Piali n'étoit pas d'avis de hazarder un combat général, disant Que les Turcs devoient être contens des succès de la campagne, & qu'il ne seroit pas prudent d'exposer sans nécessité, au hazard d'un combat, la gloire & les avantages qu'ils avoient acquis. Mustapha & Hali soutenoient au contraire, que l'avis de Piali, qui paroissoit sage, étoit bon pour de petits Princes dont l'intérêt doit regler toutes les démarches; mais qu'un grand Empereur, comme leur maître, doit tout rapporter à la gloire. Que celle de Selim perdroit beaucoup, s'ils se retiroient devant la flote Chrétienne qui venoit les chercher, & s'ils évitoient le combat qu'elle leur présentoit. Sur cela Piali fit décharger les galeres des bagages, des gens inutiles, & de tout ce qui n'étoit bon qu'à embarasser; embarqua dessus un bon nombre de soldats, laissa les vaisseaux de charge devant Famagouste, & s'avança jusqu'à Limisso (1), résolu d'attendre là notre flote, & de la combattre.

Nouvelles contestations entre les Chefs de la flote Chrétienne.

Elle étoit partie de Candie le 17. de Septembre; mais il s'éleva en route de nouveaux sujets de dispute entre les Généraux du Pape & des Venitiens d'un côté, & Doria de l'autre. Les premiers trouverent fort mauvais que Doria eût fait ôter son pavillon pendant une nuit; il s'excusa en disant, que cette action étoit très-éloignée de l'esprit de division dont on le soupçonnoit: que la nécessité & la crainte d'une tempête en étoient la seule cause. Peu de tems après, la flote du Pape & celle de Venise relâcherent à Castel-Rosso (2). Au lieu de les suivre, comme il en avoit ordre, il se mit en pleine mer, & dit pour raison, qu'il étoit fâché que la science de la marine manquât à des Généraux d'ailleurs fort braves: il désignoit ainsi Colonna & les Généraux Venitiens. Ceux-ci ayant tout lieu de croire que Doria ne faisoit pas toutes ces difficultés sans avoir des ordres de Philippe, firent paroître depuis ce tems-là peu de zèle pour l'exécution du trajté conclu avec ce Prince.

Louis Bembo étant arrivé à Castel-Rosso, leur apprit la perte de Nicosie. On tint Conseil là-dessus. Sebastien Veniero, nommé Trésorier général de l'Isle de Chypre, François Duodo, qui commandoit les galeasses, & Marc Quirini, Amiral du golfe de Venise, qui avoient droit de dire leur sentiment, mais non pas de décider, étoient d'avis d'aller en avant: Que, puisqu'on avoit jugé qu'il faloit combattre la flote Turque, la perte de Nicosie ne changeoit rien à cette résolution, parce qu'on tireroit de la victoire, après la perte de cette place, le même avantage qu'on espéroit auparavant: Que Nicosie pourroit être reconquise avec autant de facilité qu'elle avoit été perdue; & que les Turcs seroient obligés, non seulement

de

(1) Port de l'Isle de Chypre, appellé anciennement Curias.

(2) Port de l'Isle de Negrepont.

de lever le siége de Famagouste, mais de sortir de toute l'Isle. Jerôme Zanne, Sforce Palavicin, & ses Lieutenans, pensoient au contraire, qu'il étoit inutile d'aller en Chypre; qu'il vaudroit bien mieux attaquer Negrepont, ou quelques autres endroits plus à leur bienséance. Sur cette altercation, ils se rendirent sur la Capitane de la flote du Pape. Zanne y déduisit ses raisons en présence de Colonna, & soutint, que la prise de Nicosie ayant changé l'état des affaires, il faloit changer de dessein. Doria, ravi de cette division, qui l'exemptoit de combattre les avis des Venitiens, se contenta de leur proposer gravement de nouvelles difficultés, disant: Qu'il ne voyoit point de raison d'abandonner, après la prise de Nicosie, leur premier dessein, auquel tout le monde s'étoit rendu: Qu'il ne pouvoit approuver l'avis de Zanne & de ses partisans sur l'attaque de Negrepont. Dans quelle vûë pourroit-on attaquer une ville située dans le cœur des Etats du Turc? Combien cette prise coûteroit-elle de sang & d'argent, sans qu'il fût possible de la garder? Pour moi, ajoûta-t-il, si l'on abandonne l'Isle de Chypre, je crois qu'il vaudroit mieux aller attaquer quelque place sur les côtes de Dalmatie ou d'Esclavonie; parce qu'étant voisine des Etats du Roi d'Espagne & des Venitiens, il seroit aisé d'y envoyer du secours, en cas que les Turcs tentassent de la reprendre. Colonna, voyant toutes les chicanes de Doria & les divisions des Venitiens, décida qu'il faloit s'en retourner, non qu'il fût en particulier de cet avis; mais parce qu'en l'état où étoient les choses, il n'y avoit point d'autre parti à prendre.

Ils partirent donc le 21. de Septembre, & allerent jusqu'à l'Isle de Scarpanto, éloignée de Candie d'environ vingt cinq lieuës. Le lendemain, la mer étant devenuë grosse & orageuse, ils furent obligés d'abaisser leurs voiles. Toute la flote fut maltraitée & dispersée; une des galeres de Venise s'entrouvrit, & coula à fond. Ce malheur fut suivi d'un autre: les disputes recommencerent. Doria declara, que la flote du Roi ne leur étant plus d'aucune utilité, il alloit se retirer. Les Venitiens le prierent instamment de rester. „ Que seroit-ce, disoient-ils, si Piali alloit venir „ sur nous, après notre separation? Nous sommes venus tous ensemble pour „ secourir Chypre; nous désunirons-nous dans le retour, afin qu'après „ avoir perdu cette Isle, nous nous exposions nous-mêmes à périr, au „ préjudice de notre honneur, & de l'intérêt de ceux qui nous ont en„ voyés dans ces mers? " Doria ne ceda point, & après une longue altercation entre Colonna & lui, ces deux esprits, peu unis auparavant, s'aigrirent à tel point, que ne pouvant convenir de rien, ils se retirerent l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Colonna & les Venitiens allerent ensemble à Candie, où Doria les suivit quelques jours après; c'étoit vers le commencement d'Octobre. Ce fut-là qu'il prit congé d'eux, & s'en alla en Sicile. Marc Quirini & Louis Martinengo se chargerent de mener du secours à Famagouste; mais la peste qui continuoit toûjours, & les divisions des Chefs, furent cause que cette résolution s'exécuta lentement.

Separation de cette flote.

Zanne laissa deux mille hommes à Candie, sous le commandement d'un Cala-

Charles IX. 1570.

Calabrois, nommé Moretto, & passa dans l'Isle de Corfou. Pour Colonna, ayant réduit ses onze galeres à cinq, à cause des ravages que la peste avoit faits dans son escadre, & ayant rendu aux Venitiens six corps de vaisseaux qu'ils lui avoient prêtés, il s'en retourna, avec la gloire d'avoir rempli honorablement tous les devoirs de l'emploi qu'on lui avoit confié. Mais sa navigation fut malheureuse; car comme il passoit vis-à-vis des montagnes de la Chimere (1), redoutables par les naufrages fréquens qui y arrivent, le tonnerre tomba près de Cattaro, sur la Capitane, & y mit le feu. Un autre de ses vaisseaux, poussé par le vent à la côte de Raguse, échoüa sur le sable, & se brisa: tout ce qu'il put faire, fut d'enlever promptement sa charge, & d'y mettre le feu, de peur que les Turcs n'en profitassent. Ainsi il ne lui resta que trois galeres, avec lesquelles il eut beaucoup de peine à gagner l'Italie. Dès qu'il y fut arrivé, il s'en alla à Rome par terre.

Combat entre Piali & quelques galeres Venitiennes, dans l'Archipel.

Les ennemis n'ayant plus rien à craindre de notre flote, qui avoit abandonné la mer, songerent à se separer. Piali avoit laissé douze galeres, sous les ordres d'Amat-Rais, pour la sûreté de l'Isle de Chypre, & mis à la voile avec le reste, afin de poursuivre la flote Chrétienne: mais n'ayant pû la joindre, il prit la route de Constantinople, pour y faire les recrûës dont il avoit besoin. Le 4 de Novembre, il rencontra les deux galeres d'Angelo Suriano & de Vincent-Mario Priuli, au-dessus de Paros, une des Isles de l'Archipel. Le combat fut vif & sanglant. Priuli, envelopé par cinq galeres ennemies, se défendit jusqu'à la derniere extrêmité, & fit un grand carnage des agresseurs: mais il fut enfin accablé par le nombre, & tué. Suriano échapa avec beaucoup de peine, & arriva heureusement à Candie, quatre jours après.

Siége de Famagouste remis au printems.

Cependant Mustapha, qui étoit demeuré devant Famagouste, ayant jugé à propos de remettre le siége au printems suivant, & de reculer son camp à une lieuë de la ville, les habitans firent une sortie, & renverserent tous les forts qu'il avoit construits. Les Turcs étant venus les charger, il y eut pendant cinq heures un combat très-opiniâtré, où les ennemis perdirent beaucoup de monde. Il resta de leur côté trois cens hommes sur la place, sans compter un grand nombre de blessés & de prisonniers. Les Chrétiens n'y perdirent que dix hommes. Mais la perte la plus grande que firent les Turcs, fut celle d'un galion que Mustapha envoyoit en présent au Grand-Seigneur, & qu'il avoit chargé d'étoffes précieuses, & d'un grand nombre de prisonniers de grande distinction. On tient pour constant, que ce fut une femme de qualité qui mit le feu aux poudres, pour se délivrer des insultes & des outrages auxquels son esclavage l'exposoit tous les jours.

Les assiégés résolurent d'envoyer à Venise solliciter un prompt secours. Comme les Turcs étoient maîtres du païs, le voyage exposoit beaucoup celui qu'on députeroit. Mais Ragazzoni, Evêque de Famagouste, voulut bien se sacrifier pour le salut commun. Il s'embarqua sur une galere

(1) Ce sont les *Acroceraunia* des Anciens.

& étant sorti du port à la faveur de la nuit, il arriva heureusement à Venise. Charles IX.

Voilà ce qui se passa entre les Chrétiens & les Turcs pendant cette campagne. Elle fut d'autant plus funeste aux Venitiens, qu'en leur enlevant la Chypre presque entiere, elle les fit entrer en défiance de la sincerité du Roi d'Espagne. Ils se persuaderent que ce Prince ne cherchoit qu'à sauver les dehors, & qu'ils n'en tireroient aucun secours réel. C'est ce qui les rendit indifférens pour la ligue qu'on négocioit: & malgré les grandes dépenses qu'ils faisoient, on vit bien qu'ils ne travailloient pas avec ardeur pour la cause commune. 1570.

1571.

Jerôme Quirini jette du secours dans cette place.

Au commencement de l'année suivante, ceux qui étoient chargés de conduire du secours à Famagouste, choisirent huit cens hommes des meilleures troupes, & les embarquerent sur trois vaisseaux de charge, avec toutes sortes de provisions de guerre: ce convoi fut escorté par seize galeres, dont la chiourme étoit bien complete. On donna le commandement de cette petite flote à Jerôme Quirini, parce que Sebastien Veniero, qui avoit la Lieutenance générale de l'Isle de Chypre, étoit resté dangereusement malade dans l'Isle de Créte. Quirini eut un tems si favorable, qu'il arriva aux côtes de Chypre en huit jours. Après avoir jetté le secours dans Famagouste, il chassa la flote Turque du golfe de Costanza, où elle étoit à l'ancre; & l'ayant canonnée tout le jour, il coula à fond trois de ses galeres, & obligea les neuf qui restoient, à prendre la fuite, à la faveur d'une nuit obscure. Il prit encore depuis, deux bâtimens chargés de provisions pour les Turcs, & les brûla, ruina tous les forts que les ennemis avoient aux environs, & se retira ensuite au port de Candie.

Zanne, Commandant de la flote Venitienne déposé. Veniero mis à sa place.

Dans ce tems-là les Venitiens casserent Zanne, parce que, contre l'ordre qu'il avoit, il étoit revenu sans attaquer la flote des Turcs, & ils nommerent à sa place Sebastien Veniero. Zanne fut mis en prison, & condamné à se justifier dans les liens: mais la mort vint à propos le tirer de cet embaras. Comme Veniero étoit un esprit bouillant, & qui ne cherchoit que les combats, on prit un parti sans exemple jusqu'alors; ce fut d'associer au généralat, Augustin Barberigo, pour temperer par sa maturité le courage trop impétueux de son collegue. On nomma pour Commissaires généraux de la flote, Zacharie Salomone & Jerôme Quirini, le même qui venoit d'acquerir de la gloire par le secours qu'il avoit heureusement conduit à Famagouste. L'on donna à Nicolas Donato deux bâtimens de charge, sur lesquels on avoit embarqué une grande provision de tout ce qui peut être utile à soutenir un siége, pour la transporter à Famagouste. Il mit à la voile aussi-tôt, & se rendit à Candie, où il apprit que la flote Turque étoit en mer, & qu'elle étoit répanduë dans tous les environs. Sur cela, jugeant qu'il y avoit beaucoup de danger à prendre la route de Chypre, il s'amusa mal à propos dans les ports de Candie, & perdit l'occasion de porter à Famagouste un secours, qui, à ce qu'on croit, auroit pû sauver cette place. On lui en fit un crime capital dans la suite, & on l'obligea de plaider sa cause étant chargé de chaînes: mais soit par faveur, soit par la force de ses moyens justificatifs, il fut renvoyé absous.

Charles IX. 1571.

Les Turcs assiégent Dulcigno en Albanie.

Veniero ayant reçu la nouvelle de sa promotion, s'embarqua sur le champ pour Corfou. Dès que Barberigo lui eut remis l'armée qu'il commandoit depuis le départ de Zanne, il ne songea qu'aux preparatifs qu'il jugea nécessaires pour cette guerre. Selim, de son côté, commençoit à agir. Pour obliger la République à diviser ses forces, il envoya le Bacha Achmet en Albanie, avec une armée de soixante & dix mille hommes, qu'il rassembla de toutes les Provinces voisines. Achmet ayant jetté l'épouvante dans la Dalmatie & dans l'Albanie, mit le siége devant Dulcigno, ville maritime d'Albanie.

Piali étoit retenu à Constantinople par maladie, ou pour quelque autre cause que nous ignorons : mais Hali en partit avec une flote de quarante galeres, vint aborder à Scio, au mois d'Avril, & fut suivi peu de jours apres par le reste de la flote que commandoit le Bacha de Negrepont. Ils tirerent une partie des garnisons de toutes les places de l'Archipel, & les embarquerent sur leurs vaisseaux. Selim ordonna au Bacha Pertau de les joindre, & de faire tout son possible pour trouver la flote Chrétienne, & l'attirer au combat. Hali s'avança jusqu'en Chypre, y débarqua les troupes & les munitions destinées pour l'armée de terre, & laissant vingt trois galeres sous les ordres de Rapamath, pour veiller à la défense de l'Isle, il mit à la voile sur la fin de Mai, avec ce qui lui restoit de vaisseaux, & vint en diligence rejoindre Pertau, pendant que Mustapha se disposoit à assiéger Famagouste avec les troupes de la derniere campagne, renforcées par les nouvelles que Selim lui avoit envoyées depuis peu, & celles que l'espérance du butin avoit attirées dans son camp.

La ligue sacrée concluë à Rome.

Cependant la ligue entre les Princes Chrétiens, commencée dès l'année précedente, & traversée chaque jour par de nouvelles difficultés, avoit bien de la peine à réüssir, malgré les instances du Pape, qui envoyoit des Nonces à toutes les Cours, pour en presser la conclusion, & qui declaroit que, s'il étoit nécessaire, il s'embarqueroit lui-même, & se trouveroit en personne au milieu des combats. A la fin elle fut concluë au Vatican par quatre Cardinaux délegués, qui s'assembloient chez Michel Bonelli Cardinal Alexandrin : ces Cardinaux étoient Jean Moron, Doyen du sacré College; Charles Grassi, qui étant venu à mourir, fut remplacé par Paul de la Chiesa; Jean Albobrandin; & Michel Bonelli, chez qui l'assemblée se tenoit. On convint d'abord de former cette ligue sur le modèle de celle qui fut faite du tems de Paul III. c'est-à-dire, qu'elle seroit perpétuelle, & non limitée à un certain tems; parce que, disoit-on, la limitation à un certain tems seroit de mauvais augure, si ce tems étoit long; & de peu d'effet sur l'ennemi, si le tems étoit court. Le second article fut, qu'on entretiendroit une flote de deux cens galeres & de cent vaisseaux de charge, cinquante mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Mais quand il falut convenir d'un Généralissime, on disputa long-tems avec beaucoup d'aigreur & de vivacité. On nomma d'abord Emmanuel-Philibert Duc de Savoye : mais comme il étoit nouvellement rétabli dans son ancien domaine, entouré de Protestans, & qu'il ne pouvoit s'en éloigner sans péril, Philippe fit si bien, que le commandement fut déféré à Dom

Jean

Jean d'Autriche, son frere bâtard, qui depuis peu avoit eu la gloire de terminer heureusement la guerre de Grénade. Il y eut encore plus de difficulté pour décider à qui apartiendroit le pouvoir de nommer un Lieutenant pour commander en l'absence de Dom Jean d'Autriche. Les Procureurs de Philippe prétendoient, que cette nomination apartenoit de droit à Dom Jean : mais les Venitiens craignoient, que les Espagnols ne voulussent mettre à la tête de la flote confédérée Jean-André Doria, également suspect & odieux au Sénat; & ils croyoient, que n'osant le proposer ouvertement, on prenoit ce détour pour y parvenir. Dans cette persuasion ils s'opposoient de toutes leurs forces à la demande des Espagnols. Cependant, pour ne point retarder la conclusion d'une affaire si importante, ils s'en remirent à la volonté du Pape, en qui ils connoissoient une fermeté inflexible à ne rien relâcher de ses droits. Ils ne se tromperent pas : car il declara nettement, qu'il mourroit plutôt que de souffrir, que sous son Pontificat on portât le moindre préjudice à la dignité de son Siége; & il écrivit là-dessus d'une manière très-vive à Philippe II. Ce Prince voulut bien ceder à la vivacité de ce vieillard, dont il respectoit la pieté, sans néanmoins donner atteinte à son droit : ainsi il nomma au Pape trois sujets; sçavoir, Louis Requesens, Jean-André Doria, & Marc-Antoine Colonna, pour avoir le commandement des forces de terre & de mer, en l'absence de Dom Jean; & le Pape choisit Colonna.

CHARLES IX. 1571.

Dom Jean d'Autriche est fait Généralissime de la flote.

Et Marc-Antoine Colonna nommé son Lieutenant.

Cette difficulté levée, les Espagnols en firent naître de nouvelles, ils vouloient qu'on fit en général une ligue sacrée contre l'ennemi du nom Chrétien. Leur vûë, par cette derniere demande, étoit de faire renoncer à faire la guerre en Orient, & de la porter en Afrique. Ce fut une nouvelle source de disputes entre ces esprits défians & soupçonneux. Les Venitiens dirent nettement, que cette ligue leur seroit plus funeste qu'utile, si l'on employoit à envahir les biens d'autrui, des forces destinées pour arracher le leur des mains du Turc, & recouvrer l'Isle de Chypre, dont il avoit envahi une partie; que ce seroit exposer à la merci de l'ennemi leurs Provinces dénuées de troupes. Les Espagnols soutenoient au contraire, qu'il faloit faire marcher ces forces contre Tunis, Tripoli & Alger; villes tributaires des Turcs, qui étoient, à l'égard de l'Espagne, comme un ulcere interne qui rongeoit continuellement ses côtes; que sans cette condition, les Espagnols ne devoient pas être contens; & qu'il étoit juste que ceux qui contribuoient le plus à la ligue, & qui fournissoient tant d'hommes & d'argent, fûssent les premiers à en tirer le profit. Le Pape, craignant que toutes ces chicanes des Espagnols n'obligeassent les Venitiens à se détacher d'avec eux, se chargea d'accommoder ce différend. Pour cet effet, il dépêcha Pompée Colonna en Espagne, avec des pouvoirs très-amples, & lui donna ordre de traiter directement avec le Roi, & de trancher court sur toutes les difficultés que ses Agens suscitoient de jour en jour. Il lui ordonna de plus, que lorsque le traité seroit conclu, il demandât avec instance que Dom Jean partît sur le champ, & que le Roi sollicitât l'Empereur Maximilien & le Roi de Pologne à entrer dans la ligue.

Nouveaux differens qui s'élevent entre les Puissances alliées.

CHARLES IX. 1571.

Dès que Colonna fut arrivé en Espagne, il proposa au Roi ce dont il étoit chargé. Philippe répondit, que son zèle pour la Religion étoit assez connu de tout le monde, par la guerre qu'il soutenoit contre les Hérétiques des Païs-bas, avec des dépenses énormes & un succès fort douteux : Qu'il auroit pû épargner ces dépenses, & n'avoir point de guerre en Flandre, s'il avoit voulu leur accorder quelque chose sur l'exercice de leur Religion : Qu'il pouvoit, sous prétexte de cette guerre, s'excuser d'entrer dans la ligue contre le Turc; mais que quand il s'agissoit de la Religion, il comptoit pour rien tout autre intérêt : Qu'outre les galeres, qui étoient prêtes, il avoit rassemblé de tous côtés un très-grand nombre de vaisseaux de charge & de bâtimens de transport : Qu'il avoit levé dix mille Allemans, huit mille Espagnols, & autant d'Italiens, & qu'il envoyeroit incessamment D. Jean d'Autriche en Italie : mais qu'il appréhendoit que tous ces grands préparatifs ne s'en allassent en fumée, parce qu'il ne pouvoit se persuader que les Venitiens agissent de bonne-foi : Qu'il connoissoit depuis long-tems leur éloignement pour la guerre, & qu'il sçavoit de bonne part, qu'ils ne cessoient point de négocier leur paix particuliere avec les Turcs : Qu'il alloit sans cesse des couriers de l'un à l'autre Etat, & qu'il y avoit apparence qu'ils ne faisoient semblant de vouloir entrer en cette ligue, que pour faire leur paix avec Selim à des conditions plus avantageuses : Qu'à l'égard de l'Empereur, on ne pouvoit pas douter de sa bonne volonté, mais qu'il n'étoit gueres en état de résister à un si puissant ennemi : Qu'ainsi il étoit de sa prudence de ne pas l'irriter mal à propos par une déclaration de guerre : Que s'il le consultoit à ce sujet, il se donneroit bien de garde de l'y engager, & qu'il croyoit que le Pape seroit le premier à l'en dissuader.

Colonna étant retourné à Rome avec cette réponse, il s'éleva de nouvelles difficultés, non du côté des Espagnols, mais de la part du Pape, qui pressoit tant la conclusion de cette affaire; en voici le sujet. Dans la ligue qui fut faite avec Charles-Quint, ce Prince se chargea de payer la moitié des frais, les Venitiens les deux tiers de l'autre moitié, & le Pape payoit le reste. Dans celle-ci, le Pape disoit, que le trésor du St. Siege étoit tellement épuisé, qu'au lieu du sixième qu'il fournissoit dans la premiére ligue, il ne pourroit dans celle-ci payer que le tiers de ce sixième, & que Philippe & les Venitiens devoient s'engager pour le surplus, à proportion de leur quote-part. Michel Suriano, à qui on avoit donné pour adjoint Soranzo, se récria fort contre cette prétention, disant : Que le Sénat d'abord ne vouloit payer que le quart : mais qu'il s'étoit enfin rendu aux instances qu'on lui faisoit, & qu'il avoit consenti à un tiers : Qu'il étoit ridicule que le Pape prétextât le défaut d'argent : Que personne au monde n'avoit tant de facilité que lui pour en avoir : Qu'il n'y a point de tribut dans l'univers qui en produise autant qu'il peut en amasser d'un trait de plume. Moron répondoit à cela, que réellement les revenus du Pape étoient fort diminués, depuis qu'on avoit enlevé au patrimoine de l'Eglise Parme & Plaisance, les deux plus riches villes de la Lombardie; & qu'à bien compter, le Pape ne contribuoit pas moins que les autres confederés,

puis-

puisqu'à l'occasion de cette guerre, il leur avoit permis de lever sur le Clergé des décimes & des impositions, qu'il pouvoit prendre, comme lui apartenant en propre, ayant sur ces sortes de biens, les mêmes droits que les Princes ont sur les biens profanes. Enfin, après de longues & vives contestations, les Venitiens se rendirent, & se chargerent de payer deux cinquièmes de ce suplément, & Philippe les trois autres.

CHARLES IX. 1571.

Après ces conventions, le Pape & les Puissances confédérées se rendirent le 7. de Mars, jour de St. Thomas d'Aquin, dans l'église de la Minerve, pour y signer l'alliance après la Messe solemnelle, & la publier ensuite avec les cérémonies accoûtumées. Le Cardinal de Granvelle, ennemi declaré des Venitiens, cherchant à accrocher par quelque endroit l'affaire qui venoit d'être terminée, publia un écrit, par lequel il declaroit, au nom du Roi d'Espagne, que ce Prince ne pourroit fournir cette année que soixante & dix galeres, & qu'il demandoit tout le mois de Mai pour les mettre en état de partir. Tout le monde demeura saisi & immobile à cette declaration, sur-tout les Ambassadeurs de Venise, qui voyoient bien que l'unique but des Espagnols étoit, de faire échoüer une ligue dans laquelle ils ne pouvoient refuser d'entrer sans se déshonorer; parce qu'il étoit certain, que s'il n'y avoit aucune espérance de sauver ou de reprendre le Royaume de Chypre, la ligue s'en iroit d'elle-même en fumée. Ainsi ils dirent qu'ils écriroient au Sénat, & qu'ils attendroient ses ordres.

Declaration du Cardinal de Granvelle, au nom du Roi d'Espagne.

Cette nouvelle portée à Venise, commença à ralentir les plus zeles pour la ligue: & les plus opposés à cette guerre, comme Louis Mocenigo, Doge de Venise, & quelques Sénateurs, saisirent cette occasion, pour faire entrer dans leurs sentimens ceux que cet incident avoit déja ébranlés. Dans cette vûë, ils exagererent, par des discours très-spécieux, les chicanes perpétuelles des Espagnols; mais ce qui fortifia beaucoup leur parti, fut que le Vizir Mahomet, qui avoit toûjours été très-ami de la République, leur faisoit espérer qu'on pourroit négocier la paix avec Selim à des conditions raisonnables. La plus grande partie de la ville écoutoit si volontiers ces propositions, qu'on résolut d'envoyer à Constantinople Jaques Ragazzoni, qui connoissoit parfaitement cette Cour, sous prétexte de traiter de l'échange de ce qui avoit été pris de part & d'autre pendant la guerre; mais en effet pour traiter de la paix, s'il y trouvoit jour.

Réfroidissement des Venitiens pour la ligue.

Cette négociation secrette changea entierement la face des affaires: les Venitiens, qui auparavant pressoient la conclusion de la ligue & le secours des confédérés, commencerent à tirer les choses en longueur, à faire naître des retardemens, & à chercher des prétextes. Le Pape, s'appercevant que leurs Ambassadeurs recevoient très-foiblement ses avis, & qu'ils ne s'y rendoient qu'avec beaucoup de peine, crut qu'il faloit envoyer à Venise un homme d'autorité, également instruit dans l'art de la guerre & dans celui de conduire une négociation importante, pour guérir les esprits ulcérés, & mener à une heureuse fin une affaire où il se trouvoit tant de difficultés à vaincre, & tant d'intérêts à concilier. Il jetta les yeux sur M. Antoine Colonna, qui sur le champ se rendit à Venise. Ayant été introduit dans le Conseil souverain, il exhorta vivement les Sénateurs à ne pas s'oppoler seuls à une affaire, dont le succès

Le Pape envoye Colonna

Charles IX. 1571. à Venise pour lever toutes les difficultés.

cès étoit si proche, & qui n'étoit entreprise que pour eux. Il excusa même l'écrit de Granvelle, & assûra que le mal n'étoit pas sans remede: Que la flote seroit composée du même nombre de galeres dont on étoit convenu par le traité, pourvû que les Venitiens, qui avoient des vaisseaux, suppleassent ce qui manqueroit au contingent des Espagnols: Que dans ce cas, il étoit garant que Philippe rembourseroit ce surplus de depense.

Après que Colonna eut fait valoir ces raisons avec autant de force que de dignité, un Sénateur se leva pour les refuter. Il parla avec beaucoup de liberté, & fit voir, que les Venitiens ne pouvoient, sans un péril manifeste, persister dans une ligue qu'on devoit regarder comme imparfaite, & que les Espagnols commençoient déja à eluder par de mauvaises chicanes: Qu'il leur étoit bien plus avantageux de songer à un accommodement avec le Turc, dans le tems que leurs forces étoient entieres, & de prendre sagement & de bonne-heure un parti si salutaire, que d'attendre que la suite de la guerre les réduisît à la nécessité de demander la paix. Colonna se leva pour lui répondre, & montra par de bonnes raisons, qu'après la perfidie qu'ils venoient d'éprouver de la part de Selim, ils ne pouvoient plus compter sur aucun traité avec ce Prince: Que les Turcs étant beaucoup plus puissans qu'eux, & par terre, & par mer, ils ne devoient pas se flater de pouvoir leur résister avec leurs propres forces: Qu'ils devoient donc rénoncer à des conseils timides, & ne penser plus qu'à les attaquer vigoureusement, pour venger les outrages qu'ils en avoient reçûs, & repousser en Asie cet ennemi qui s'affermissoit de plus en plus, jusques dans le cœur de l'Europe: Que s'ils y réüssissoient, l'Empereur (dont les Etats n'étoient pas moins exposés à l'avidité du Turc que ceux de Venise, mais qui demeuroit en repos, parce qu'il se défioit de la solidité de cette ligue) ne manqueroit pas d'y entrer, dès qu'il pourroit le faire avec quelque sûreté: Qu'on ne devoit pas douter même, que si Jean-Sigismond, Prince de Transylvanie, venoit à mourir, les droits respectifs de l'Empereur & du Turc sur sa succession, n'allumassent bientôt la guerre entre eux.

Les Venitiens insistant toûjours pour que Philippe fournît le nombre de galeres qu'il avoit promis, Colonna garantit qu'il en donneroit quatre vingt; qu'à l'égard du reste, les Venitiens n'avoient qu'à prêter les corps des vaisseaux, dont ils avoient une grande quantité, & que le Roi d'Espagne fourniroit la chiourme: Qu'il avoit déja donné ordre qu'on la rassemblât dans les Royaumes de Naples & de Sicile, comme le marquoit expressément cet écrit du Cardinal de Granvelle qui les avoit tant irrités: Qu'à l'égard de la dépense, on devoit compter sur la parole de Philippe, & qu'il ne seroit pas honnête aux Venitiens, d'exiger qu'un si grand Roi donnât caution de ce qu'il promettoit.

Les Venitiens demandoient encore, que les alliés entrassent à proportion de leur cotte-part dans les fraix extraordinaires qu'ils seroient obligés de faire, dès qu'une fois la guerre seroit commencée; parce qu'outre les dépenses énormes de leur flote, ils auroient plus de places à fortifier & plus de garnisons à entretenir que durant la paix. Leur demande paroissoit

roissoit raisonnable; le Pape fut d'avis d'en remettre l'examen à un autre tems, de peur que ce nouvel incident ne réveillât les disputes qu'on avoit eu tant de peine à assoupir; & il donna parole qu'il jugeroit en leur faveur.

Après de grandes contestations, l'affaire fut proposée au Conseil des Pregadi en présence du Doge, & il fut résolu que l'on continueroit les négociations avec le Turc; que c'étoit l'unique parti qui fût sûr, & qu'en attendant le succès, tout resteroit en entier; qu'on ne romproit point les conférences pour la ligue; mais qu'on tireroit la conclusion en longueur par les allées & venuës des couriers, & par les mêmes artifices qui avoient si bien réussi jusqu'alors aux agens du Roi d'Espagne.

Discours de Paul Tiepolo, pour prouver qu'il faloit s'en tenir à la ligue.

Le Doge demanda que ce parti fût approuvé par les suffrages de tout le Sénat: mais Paul Tiepolo, ayant obtenu la permission de parler, fit un long discours, pour prouver qu'il faloit s'en tenir à la ligue: Que la défiance & la haine des Venitiens contre les Espagnols, les ruses de ces peuples, leur peu de fidélité dans l'exécution des traités, ne devoient point les obliger à s'en départir: Qu'il étoit même de l'honneur de la République, qui avoit la plus puissante marine & les plus beaux arsenaux de l'univers, de ne pas donner occasion de croire, que ce n'étoit pas les forces qui lui manquoient, mais le courage: Que ce parti étoit absolument nécessaire pour mettre la République à couvert des prétentions d'un ennemi également redoutable & ambitieux: & que si Selim venoit à s'appercevoir que les Venitiens comptoient assez peu sur leurs propres forces, pour n'être pas rassurés par l'alliance avec les plus grands Princes, on devoit s'attendre chaque jour à de nouvelles demandes, toutes plus injustes les unes que les autres. Il montra ensuite, combien il étoit honteux d'acheter la paix & de recevoir la loi du plus superbe de tous les maîtres: au lieu que s'ils sçavoient se servir, & de leurs forces, & de celles des Princes leurs alliés, ils seroient en état de la lui faire.

Avis contraire de Nicolas de Ponte.

Comme le Sénat paroissoit ébranlé de ces raisons, un des partisans de la paix, appellé Nicolas de Ponte, à qui son âge, ses belles actions, sa prudence, son rare sçavoir & son éloquence avoient acquis une grande autorité dans les Conseils, parla vivement contre ce qu'avoit dit Tiepolo, afin d'en empêcher l'effet. „ Ceux, dit-il, qui nous conseillent la ligue, „ sont attaqués de deux maladies qui renversent toutes les Républiques, „ l'ignorance de leur état, & de celui de l'ennemi à qu'ils ont à faire; „ au lieu que les sages mesurent leurs projets & leurs entreprises sur leurs „ forces. Il est étonnant que nous ne connoissions pas encore les artifices „ des Espagnols, après avoir éprouvé dans le premier traité, les effets de „ leur vanité, & le peu de cas qu'ils font des conventions les plus solem„ nelles, sans colorer du moindre prétexte l'inexécution de leurs promes„ ses. Et quand il a été question de regler les conditions de cette secon„ de ligue, n'avons-nous pas eu des preuves évidentes de leurs artifices „ & de leurs fourbes? N'est-il pas évident, que quand la ligue sera bien „ cimentée, & que nous serons engagés dans la guerre contre le Turc, „ ils feront ensorte de retirer de l'Orient toutes les forces des confédérés,

CHARLES IX. 1571.

„ pour les employer contre Alger, Tunis & Tripoli, qui sont sous „ leurs yeux, sans se soucier des malheurs où ils exposeront la Chrétien-„ té „. Il parla ensuite du commerce, dont la décadence alloit ruiner la fortune d'un grand nombre de citoyens, qui dans la paix faisoient l'ornement de la République, & sa meilleure ressource dans des tems malheureux. Par toutes ces raisons il conclut, qu'il faloit suivre l'avis des Magistrats qui vouloient la paix; mais le sentiment de s'en tenir à la ligue, & de ne plus songer à négocier la paix, l'emporta; ensorte que le 25. de Mai, la ligue perpétuelle, offensive & défensive entre le Pape Pie V, Philippe II, Roi d'Espagne, & Louis Mocenigo, Doge de Venise, fut signée contre le Turc, non seulement pour les Etats qu'il possede par lui-même, mais encore pour les villes d'Alger, de Tunis & de Tripoli, qui rélevent de ce Prince. L'on convint de plus, que si, dans une année, où il n'y auroit point d'entreprise qui intéressât tous les confédérés, le Roi d'Espagne faisoit passer une armée en Afrique, les Venitiens seroient obligés de lui fournir cinquante galeres armées; & que toutes les fois que la République feroit quelque entreprise dans le golfe Adriatique, depuis Valona jusqu'à Venise, l'Espagne seroit tenuë de lui en fournir un pareil nombre.

La ligue contre les Turcs est enfin signée.

On regla la quantité des vaisseaux & des troupes sur le pied que nous l'avons dit ci-devant, & il fut ordonné, que toutes ces troupes se trouveroient prêtes tous les ans dans la mer d'Orient, sur la fin de Mars, ou au commencement d'Avril; & qu'au mois d'Octobre de chaque année, les Confédérés détermineroient à Rome le projet de la campagne suivante, & les forces qu'on y employeroit; que le Pape seroit juge de tous les différens qui naîtroient à l'occasion de cette ligue, & qu'on seroit obligé de s'en tenir à sa décision. On réserva des places honorables pour l'Empereur, & pour les Rois de France & de Portugal, s'ils vouloient y entrer. On arrêta aussi, que les troupes des Confédérés & de leurs successeurs ne feroient aucun tort à la République de Raguse (1), ni à tout son territoire, si le Pape n'en ordonnoit autrement pour de bonnes raisons; que nul des Confédérés ne pourroit entrer en aucune négociation de paix ou de tréve avec le Turc, que de la connoissance & du consentement de tous les autres.

Le traité étant ratifié, on en publia un autre le 11. de Juin, qui étoit sous seing privé. Par celui-ci, Philippe s'engageoit d'avoir dans le mois de Mai quatre vingt galeres toutes équipées dans le port d'Otrante. On avoit aussi reglé ce que chacun contribueroit pour sa part.

Dans le même tems on tint Conseil à Venise sur les ordres que l'on donneroit aux Généraux; car cette République ne donne jamais la carte blanche à ceux qui commandent ses armées; les pouvoirs qu'on leur confie sont toûjours limités, & il leur est défendu sous de très-grandes peines de passer outre. On ne peut nier que cette précaution ne soit très-sage & très-salutaire dans un Etat Aristocratique; mais d'un autre côté, elle fait

(1) Qu'on croit être l'ancienne Epidaure. *Editions des Drouarts in f. & o.*

fait souvent perdre de très-belles occasions. Il y fut résolu unanimement, qu'il faloit hazarder une bataille; que la victoire qu'on avoit lieu d'espérer, les délivreroit pour toûjours des dépenses auxquelles ils se voyoient obligés pour des nouvelles levées, pour des garnisons & pour l'armement d'une flote si nombreuse: Que c'étoit l'unique moyen de terminer une guerre, dont la durée seroit aussi ruineuse pour la République, qu'elle paroissoit souhaitée par l'Espagne: Qu'il ne faloit point agir ici mollement & comme à regret: Que la promptitude gâte quelquefois les affaires; mais que dans les circonstances présentes, c'est le salut de l'Etat. CHARLES IX. 1571.

On dressa sur cet avis l'Arrêt du Sénat, par lequel il étoit ordonné à Veniero, de ne laisser échaper aucune occasion de combattre, même avant que les flotes alliées l'eussent joint, à moins que la flote ennemie ne fût si supérieure à la sienne, qu'il ne pût la combattre sans une temérité extrême. Le Pape donna les mêmes ordres à Colonna. S. S. envoya en même tems à l'Empereur, le Cardinal Commendon, homme très-propre à manier les affaires les plus délicates, & qui connoissoit parfaitement les intérêts de l'Allemagne. Il étoit chargé de passer de la Cour de Vienne à celle de Pologne, parce qu'il connoissoit à fond les intentions du Roi Sigismond-Auguste. Il devoit exhorter ces deux Princes à entrer dans une ligue si avantageuse, & même si nécessaire. Paul Odescalco, Evêque de Penna, eut en même tems ordre du Pape d'aller demander du secours à tous les Princes d'Italie; mais à peine pût-il en obtenir de quoi payer cinq mille hommes de pied.

Ordre que le Pape & le Sénat de Venise donnent à leurs Généraux.

Le Pape donna au Cardinal Alexandrin (1) son neveu, une légation plus honorable que celle d'Odescalco, & dont il attendoit plus d'avantages que de toutes les autres: c'étoit auprès de Philippe II., d'où il devoit passer à la Cour de Portugal, & ensuite à celle de France.

Pendant toutes ces négociations, Mustapha, Généralissime des troupes qui étoient dans l'Isle de Chypre, ayant fait venir quinze piéces de canon de Nicosie, quitta le camp où son armée avoit passé l'hyver, & s'approcha de Famagouste pour en faire le siége. Il se posta dans un endroit qui regarde l'Orient, & qu'on appelle communément Precipola, où il fit le 15. d'Avril la revûë de son armée. Après avoir formé un camp qui avoit quatre mille pas, il travailla à se fortifier, réleva tous les retranchemens que les Chrétiens avoient rasés, & fit creuser un nouveau fossé. Il employa à ces travaux quarante mille pionniers qui travailloient nuit & jour.

Siége de Famagouste.

La ville de Famagouste s'appelloit autrefois Salamine; d'autres la prennent pour l'ancienne Tamassus; d'autres encore pour Arsinoé. Quoi qu'il en soit, c'est de toutes les villes de Chypre, celle où il se fait le plus de commerce. Elle est située à l'extrémité de l'Isle qui regarde la Syrie, & elle a du côté du Nord, un port très-spacieux, formé par un banc qui tient à la terre du côté du Midi, & qui s'étendant vers la mer, de la longueur

Description de cette ville.

(1) Michel Bonelli, fils d'une sœur de Pie V.

CHARLES IX. 1571.

gueur de mille pas, est élevé au-dessus de l'eau jusqu'à la moitié de cette étenduë, & caché ensuite sous l'eau jusqu'à son extrêmité: cette partie qui est sous l'eau, se recourbe un peu vers la terre, & va plus loin que la ville. Ce banc est par la moitié coupé d'un autre banc plus court, aussi sous l'eau, & qui va droit à la citadelle, bâtie sur le bord de la mer; & il s'en approche tellement vers le milieu de la longueur de la ville, qu'il rend l'entrée du port très-étroite. Les deux pointes qui ferment le port, sont, d'un côté, ce banc même, fortifié d'un château à son extrêmité, & de l'autre, un bastion tenant à la citadelle, avançant un peu dans la mer, ensorte que les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents; car la partie du grand banc, élevée au-dessus de l'eau, repousse les vagues qui viennent de ce côté-là: l'autre partie & le petit banc qui sont sous l'eau, arrêtent & brisent celles qui viennent de leur côté, ensorte que les bâtimens du port ne sçauroient jamais être, ni agités, ni endommagés. La ville a environ deux mille pas de tour: elle est de forme quarrée, entourée de bonnes murailles & d'un fossé très-profond, fortifié de treize tours & d'un bastion. Les deux tours qui couvrent le mur du côté du Midi, s'appellent les tours de Limisso & de l'Arsenal: il y en a une qui flanque la pointe du côté de la mer, & une autre, celle qui regarde la terre. Dans l'étenduë du mur qui est entre ces deux tours, il y en a trois autres, celle de Campo Santo, celle de Landrucci, & celle de Sainte Nappe. Le côté qui regarde le Couchant, est défendu par les tours de Diocar, de Moracti, de Pulocazar & de Saint-Luc, & par le bastion qui est à l'angle de Martinengo. L'Angle maritime du côté du Septentrion, est flanqué de la tour du Diamant; & entre cette tour & l'angle du bastion, est la tour de Mozzi. Le quatrième côté qui est sur la mer, regarde le Nord & le Levant; il est fortifié en premier lieu d'une bonne muraille sans porte; secondement, de la citadelle, qui est dans le milieu, de la longueur de la ville & enfin de deux tours, l'une appellée la tour de la Madonna, & l'autre, la tour de la Porte de la mer. Entre les murailles & la ville s'élevent sept forts bâtis à la moderne, deux aux deux angles maritimes de la ville, l'un s'appelle le fort de l'Arsenal, qui regarde le Midi, & l'autre, le fort du Diamant, qui regarde le Septentrion. Le troisième & le quatrième défendent les deux pointes de Sainte-Nappe, & du bastion du côté de la terre: Le cinquième est placé entre les deux angles de la tour de Moracti: le sixième, qui est le fort de Mozzi, est entre l'angle maritime du bastion qui regarde le Nord, & l'autre angle qui tient à la terre: le septième, appellé le fort de Campo Santo, est placé de même, entre l'angle maritime qui regarde le Midi, & celui de terre qui est à l'opposite. Telle est la situation & la forme de Famagouste.

Nombre de troupes qui se trouvoient dans la place.

Les Turcs poussoient de jour en jour leur tranchée plus près de la muraille, & faisoient des travaux étonnans, des châteaux & des forts, où ils laissoient des embrasures pour le canon, & où ils mettoient des Arquebusiers qui faisoient un feu continuel sur nos troupes. Il n'y avoit dans la ville que quatre mille hommes de pied, huit cens chevaux, & trois mille hommes, tant de la bourgeoisie que des paisans d'alentour, avec deux cens

Alba-

Albanois, qui servirent parfaitement bien pendant tout le siége. Le premier Commandant étoit Marc-Antoine Bragadin, le second, Astor Baglione, & sous eux, Laurent Tiepolo, Gouverneur de Baffo. André Bragadin commandoit dans la citadelle, & Nestor Martinengo étoit chargé de l'artillerie & des feux d'artifice.

Les assiégés faisoient d'abord des sorties fréquentes pour empêcher les travaux des ennemis; mais il y en eut une où ils eurent trente hommes tués & soixante blessés, qui étoient tous gens d'élite. Cette perte les détermina à rester dans l'intérieur de la place, & à ne plus aller chercher l'ennemi au dehors.

Les Turcs, ayant élevé dix forts, y mirent soixante & quatorze piéces de canon, parmi lesquelles il s'en trouvoit quatre d'une grosseur énorme, de celles qu'ils appellent basilisques. Le 19. de Mai, ils commencerent à battre par cinq endroits le mur du Midi, depuis l'angle de l'Arsenal jusqu'au port de Limisso, & Mustapha visitoit lui-même les batteries, pour donner ses ordres par-tout. Le feu des assiégés répondoit parfaitement à celui des ennemis, mais avec plus de succès; car on sçut d'un prisonnier, que le canon de la place leur avoit tué trois mille hommes en quatre jours. Cependant, comme les Turcs avançoient toûjours, les Généraux Chrétiens partagerent entre eux les quartiers de la place. Marc-Antoine Bragadin se chargea de défendre la tour d'Andrucci, Baglione, celle de Sainte-Nappe, & Tiepolo, celle de Campo-Santo. Si on avoit tenu la même conduite à Nicosie, peut-être auroit-on sauvé la ville, ou du moins retardé sa perte.

Partage des quartiers entre les principaux Officiers.

Au bout de deux jours, pendant lesquels nous perdîmes François Troncavilla, très-bon Officier, qui fut tué d'un coup de canon; les Turcs envoyerent un Janissaire avec des lettres. Mais Baglione le renvoya, sans vouloir permettre qu'il entrât. Le lendemain, après une canonade assez vive, les lettres furent trouvées dans le fossé. C'étoit une sommation aux habitans de se rendre, avec promesse de leur conserver, à eux, à leurs femmes & à leurs enfans, la vie, les biens & la liberté. Les assiégés jugerent à propos de mettre à chaque tour un Officier pour commander l'artillerie. François Bugona eut le bastion de l'Arsenal. Pietro Conti, Nestor Martinengo, le Comte Hercule Martinengo, Horace Veletri, Robert Malvezzi, se chargerent des autres tours où il y avoit de l'artillerie. Cette précaution coûta cher aux Turcs; car on prétend qu'on leur tua bien trente mille hommes, & qu'on leur démonta onze piéces de canon. Mais les assiégés, craignant qu'à la fin la poudre ne leur manquât, résolurent, pour la menager, que chaque batterie ne feroit que trois décharges par jour. Dans ces circonstances, il arriva un petit bâtiment léger de Candie, qui leur fit espérer un prompt secours; ce qui les fit résoudre de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

On agissoit avec vigueur de part & d'autre; & les Turcs, après de très-grandes pertes, se logerent enfin au bord du fossé, se rendirent maîtres de la contrescarpe, & commencerent à combler le fossé avec de la terre, & avec les décombres des ouvrages qu'ils battoient. Les assiégés de leur côté, tra-

Vigueur avec laquelle on agit de part & d'autre.

CHARLES IX. 1571.

vailloient jour & nuit à les nettoyer. Mais les Turcs étant venus à bout de percer la contrescarpe en plusieurs endroits, firent un si terrible feu sur ceux qui venoient nettoyer le fossé, qu'ils furent obligés d'abandonner ce dessein. Jean Mormori avoit inventé une certaine machine faite de planches, qui étoit portée par des ouvriers, & qui mettoit les soldats à couvert du feu des ennemis; mais il fut tué dans une rencontre, au grand regret des Chrétiens.

Enfin les Turcs se rendirent maîtres du fossé, & par le moyen d'une ouverture à la contrescarpe, ils le comblerent entierement. Aussi-tôt ils y éleverent deux forts, qui s'etendoient jusqu'aux endroits où il y avoit brêche, pour couvrir les flancs des troupes que l'on y feroit monter, & ils couvrirent leurs forts d'une si grande quantité de sacs de laine, de sarment & de fascines, que le canon ne pouvoit les endommager. Se trouvant ainsi à couvert, ils s'approcherent de la muraille de la ville par cinq endroits, & commencerent à travailler à la sape & à miner. Les assiégés de leur côté les arrêtoient, en jettant continuellement des feux d'artifice dans leurs forts; & pendant qu'ils s'occupoient à les réparer, les Chrétiens éventoient par des contre-mines, les mines des ennemis. C'étoit sur-tout par l'industrie & l'activité de Baglione, dont le corps étoit aussi infatigable, que son courage étoit invincible: il se trouvoit par-tout, visitoit tous les ouvrages, exhortoit, rassuroit ses gens, encourageoit les ouvriers; tantôt louoit, tantôt blâmoit les soldats, selon les occasions différentes: en un mot, il faisoit, & ce qu'il y avoit de plus grand, & ce qu'il y avoit de plus petit, avec la même exactitude, & remplissoit également tous les devoirs de Général & de soldat.

Courage & activité de Baglione.

Assaut où les Turcs sont repoussés.

Le 21. de Juin les Turcs mirent le feu à la mine qu'ils avoient faite à la tour de l'Arsenal. L'effet en fut terrible; car malgré l'épaisseur du mur, elle en renversa une si grande partie, qu'elle mit les assiégés à découvert. Les Turcs monterent aussi-tôt à l'assaut avec beaucoup de vigueur, & furent repoussés de même. Ils y retournerent jusqu'à cinq fois, sans d'autre succès que la première, Baglione se trouvant toujours au plus fort de la mêlée, secondé par Bragadin & par Quirini, qui lui envoyoient continuellement des hommes frais, pour prendre la place de ceux qui étoient, ou blessés, ou trop fatigués. Nous perdimes à cette attaque environ cent hommes, & entre autres le Comte François de Goro, & Bernardin d'Agubio, qui périrent malheureusement par des feux d'artifice qu'ils avoient eux-mêmes préparés, & qu'on ne fit pas jouer avec assez de précaution. Pierre Conti & Hercule Malatesta y furent dangéreusement blessés: la garnison de la citadelle tua beaucoup de monde aux ennemis.

Ce qui fatiguoit le plus les assiégés, n'étoit ni les combats, ni les blessures, mais le travail & les veilles. Car au moindre bruit des sappeurs & des mineurs, ils faisoient aussi-tôt des coupures en dedans, & bouchoient les brêches avec des bariques & des sacs pleins de terre humide, pendant que les habitans fournissoient avec joye pour les besoins, leurs matelas, leurs draps, leurs tapis, leurs tapisseries, les linges dont ils se couvroient

la

la poitrine & le cou, & tous leurs meubles les plus précieux: & comme le canon des Turcs renversoit sans cesse ces ouvrages faits à la hâte, il faloit sans cesse les réparer, & refaire pendant la nuit ce que les ennemis avoient renversé durant le jour. Un autre mal, c'est que les Turcs, criant continuellement aux armes, obligeoient la garnison à demeurer toûjours armée, ensorte qu'elle n'avoit point de repos, ni jour ni nuit.

Autre attaque aussi inutile que la précedente.

Huit jours après, les Turcs firent sauter la mine du bastion qu'ils avoient creusé dans le roc: elle crêva avec tant de violence, qu'elle entr'ouvrit le roc, & renversa le mur. Les Turcs y monterent aussi-tôt, & donnerent l'assaut à l'Arsenal où étoient les vaisseaux. Cette attaque, qui dura six heures entieres, fut soutenuë par les assiégés avec beaucoup de fermeté & de courage; les femmes même en cette occasion servirent utilement. La crainte que la ville ne fût forcée, leur faisant oublier la timidité naturelle à leur sexe, elles se mêlerent avec les combattans, & versoient des chaudieres d'eau bouillante sur les Turcs qui montoient à la bréche; & l'Evêque de Limisso, le Crucifix à la main, étoit à la tête des combattans, & les exhortoit à bien faire. Meani, premier Capitaine d'un regiment, Celio de Fuochi & Erasme de Fermo, furent tués en cette rencontre. Soldatello, Antoine d'Ascoli & Jean d'Istria, y furent blessés dangereusement. Du côté de l'Arsenal, où la perte des ennemis fut considerable, nous ne perdîmes que Jaques Fabriano & quatre soldats. Les Turcs, étonnés de la vigoureuse résistance de la garnison, furent quelques jours sans rien entreprendre. Pendant cet intervalle, ils firent venir de nouvelles troupes & de nouveaux canons, changerent leurs batteries, ou pour les approcher de la ville, ou pour les placer plus avantageusement, & ils abatirent tous les creneaux & tous les parapets de nos ouvrages. Les assiégés n'étant pas en état de les réparer, se couvroient avec des ais & des planches, faisoient des contre-mines, & tâchoient de les pousser jusqu'aux postes que les Turcs occupoient.

Les Turcs s'emparent d'un bastion, après un combat sanglant.

La troisième attaque se fit le 9. de Juillet à quatre endroits; sçavoir, au fort qui défendoit la porte de Limisso, à la tour de Sainte-Nappe, à la tour d'Andruzzi, & à celle de l'Arsenal des vaisseaux. Le combat y fut plus vif & plus sanglant que tous les précedens, & les Turcs s'en rendirent enfin les maîtres. Mais cette conquête leur coûta cher; car les assiégés, ayant mis le feu à une mine pratiquée sous cet ouvrage, firent sauter en l'air environ deux mille de leurs soldats, parmi lesquels furent enveloppés environ cent hommes de la garnison, qui s'étant mêlés avec les Turcs après la prise du fort, n'eurent pas le tems de se retirer dans la ville. Nous y perdîmes Robert Malvezzi, avec David Noce, Maréchal de camp; & Marchetto de Fermo y reçut une blessure dangereuse.

Le bastion fut tellement ruiné, qu'il étoit impossible de le réparer. Le côté gauche de la ville n'avoit point encore souffert: & de toutes les fortifications de cette place, c'étoit la seule qui fût demeurée entiere: Les ennemis commencerent à la sapper. Jusqu'alors la porte de Limisso étoit toûjours demeurée ouverte, tant pour les sorties de la garnison, que pour voiturer dehors les décombres des ouvrages. Le 14. de Juillet, les Turcs

y

CHARLES IX. 1571.

y firent le quatrième assaut: & donnerent en même tems l'allarme à tous les autres côtés de la ville, afin d'obliger les assiégés à partager leurs forces. Mais Baglione, à la tête d'un detachement composé de gens d'élite, fit une sortie, dans laquelle il tailla en piéces tout ce qui se trouva devant lui, arracha un drapeau Turc des mains de celui qui le portoit, & le rapporta dans la ville; il y en eut treize autres de pris dans cette action. Outre cet échec, les Turcs eurent encore quatre cens des leurs enterrés sous les ruines d'une mine qu'on fit jouër à la faveur de cette sortie.

Cependant les ennemis poussoient leurs travaux avec la même vigueur; & à force de creuser la terre sur le bord du fossé, ils vinrent à bout d'y dresser leurs tentes, & de les mettre à couvert du feu des assiégés, ainsi que de placer sept piéces de canon qui battoient la ville de fort près. Les Chrétiens, de leur côté, ne montroient pas moins d'ardeur & d'activité. Ils bouchoient les bréches avec des peaux de bœuf remplies de laine & de terre mouillée. Des femmes s'étoient chargées de les coudre & de les attacher ensemble, & elles s'en acquittoient parfaitement. On en avoit fait des compagnies qui exécutoient tout ce qu'on demandoit d'elles, avec un zèle infatigable; & elles portoient par-tout où il faloit, de la terre, des pierres, de l'eau pour éteindre le feu, & généralement tout ce qui étoit nécessaire pour le service des troupes.

Les ennemis n'ayant pu se rendre maîtres de la porte, changerent la manière d'attaquer. Ils jetterent dans le fossé une grande quantité de bois résineux & sec, & y mirent le feu: ce bois s'étant enflammé, excita un incendie horrible, & répandit une odeur si affreuse, que les soldats de la garnison, incommodés tout à la fois, & par la chaleur du feu, & par la puanteur de la fumée, furent obligés de se retirer. Les ennemis, par ce moyen, eurent le tems de descendre dans le fossé, de rélever leur fort que les mines avoient renversé, & d'y pointer une piéce de canon, avec laquelle ils commencerent à battre la porte. Les assiégés à l'instant la boucherent avec une quantité prodigieuse de terre & de pierres.

Grande extrêmité où sont reduits les assiégés.

Ils étoient réduits à la derniere extrêmité; les vivres manquoient, & il n'y avoit aucun moyen d'en faire venir. Pendant quelque tems, au lieu de vin, on but du vinaigre mêlé avec de l'eau; mais le vinaigre avoit aussi manqué. On avoit vêcu de fromage, de chairs salées, & de toutes sortes de grains & de légumes; toutes ces provisions étant consommées, on avoit mangé les chevaux, les ânes & les chats. Cependant la prévoyance des Généraux & l'ardeur des soldats ne se rallentissoient point: l'espérance du secours qu'on leur promettoit de Candie, leur faisoit tout supporter sans se plaindre, quoique les Italiens, de quatre mille qu'ils étoient au commencement du siége, fussent réduits à huit cens; & que les Grecs & les autres eussent perdu beaucoup d'hommes, & que ce qui en restoit, fût si accablé de veilles & de fatigues, que bien loin d'être en état de combattre, ils ne pouvoient pas même se soutenir sur leurs pieds, ni porter leurs armes.

Requête présentée

Dans ces circonstances, les principaux habitans présenterent une requête

quête à Bragadin, où ils lui représentoient les preuves qu'ils lui avoient données de leur zèle pour le service de la République, & le prioient d'avoir pitié d'eux dans l'état malheureux où ils se trouvoient, & de ne se pas exposer lui-même, sa garnison, & les habitans infortunés, avec leurs femmes & leurs enfans, à la merci d'ennemis impitoyables, qui leur feroient souffrir toutes sortes de cruautés, d'outrages & d'infamies: Qu'ils le supplioient de les mettre tous à couvert de ces malheurs, par une capitulation à des conditions honnêtes, qu'il étoit encore tems d'obtenir. Bragadin leur parla avec beaucoup de douceur, & les consola le mieux qu'il put. Il les assûra, que le secours de Candie arriveroit bientôt; qu'il avoit envoyé un bâtiment léger pour le hâter; que si cette unique ressource venoit à manquer, il n'étoit pas assez déraisonnable pour se faire égorger lui-même, toute sa garnison, & tant de braves Officiers, sans aucune utilité; & il leur donna parole qu'en ce cas il prendroit le parti qu'ils lui conseilloient.

CHARLES IX. 1571. par les habitans à Bragadin.

Ce discours ayant ranimé leurs esprits, ils se préparerent à souffrir les dernieres extrémités. Cependant les Turcs ayant achevé leurs ouvrages le 30. de Juillet, & mis le feu à leurs mines, renverserent la partie du fort qui étoit au-dessus de la porte, & tout ce qui restoit sur pied de la tour de l'Arsenal des vaisseaux: un grand nombre des assiégés, & une compagnie entiere avec son drapeau, furent enterrés sous les ruines. A l'instant, les Turcs attaquerent la muraille avec furie: le combat dura six heures, & ils y perdirent bien du monde. Le lendemain à midi ils recommencerent l'attaque, mais avec moins de vigueur, & moins de perte de part & d'autre.

Enfin les habitans, n'ayant plus, ni vivres, ni poudre, ni espérance de secours, parce que Barzotto Barbaro, qui leur en amenoit de Candie, avoit fait naufrage, après avoir été battu par une rude tempête, on convint d'une tréve, pendant laquelle on regleroit les articles de la capitulation. On donna les ôtages, qui furent de notre part, Hercule Martinengo, & Matthieu Colti, de Famagouste; & de la part des Turcs, le Lieutenant de Mustapha, & celui de l'Aga des Janissaires. Il fut stipulé: Que les Officiers & les soldats seroient conduits en Candie, avec armes & bagages, cinq piéces de canon, & trois de leurs plus beaux chevaux: Que les Turcs fourniroient les galeres pour les y transporter: Qu'il ne seroit fait aucun mauvais traitement aux habitans: Qu'on leur laisseroit tous leurs biens, & qu'ils ne seroient point obligés de sortir du païs, ni de changer de Religion. Ces articles ayant été envoyés à Mustapha, & signés de sa main, on embarqua les soldats Chrétiens sur les vaisseaux Turcs.

La ville capitule.

Bragadin laissa Tiepolo dans la place, pour la remettre aux assiégeans, & alla sur le soir saluer le Général Turc, accompagné de Baglione, de Louis Martinengo, de Jean-Antoine Quirini, d'André Bragadin, de Charles Ragonasco, de François Stracco, d'Hector de Bresse, de Jerôme de Sacile, & de beaucoup d'autre Noblesse. Mustapha les reçut d'abord avec beaucoup de politesse, & fit asseoir Bragadin à côté de lui. Mais étant venu à parler des prisonniers, qu'il disoit faussement que Bragadin avoit fait mourir dans un

Cruauté & perfidie de Mustapha.

CHARLES IX. 1571.

tems de tréve, & Bragadin soutenant le contraire, ce perfide Turc se leva en fureur, & ordonna qu'on enchaînât ce Seigneur, qui étoit sans défense, & qui imploroit envain la foi du traité. En même tems, tous ces Officiers furent conduits dans la place qui étoit devant sa tente, où il les fit tous massacrer, à la réserve de Bragadin, sur qui il vouloit, pour ainsi dire, épuiser sa rage & sa cruauté. Par trois fois il l'obligea de présenter sa tête devant la hache, comme s'il eût voulu mettre fin à ses supplices par une prompte mort : mais il se contenta de lui faire couper le nez & les oreilles. Ensuite on l'étendit par terre, où il essuya des insultes plus amères que la mort même. De tems en tems on lui demanda où étoit le Christ qu'il adoroit, & pourquoi ce Tout-puissant ne l'arrachoit pas de ses mains. Ce barbare en même tems fit dépouiller tous les soldats qu'on avoit embarqués sur ses vaisseaux, & les mit à la chiourme. Voilà ce qui se passa le 4. d'Août.

Supplice affreux qu'il fait souffrir à Bragadin.

Le lendemain Mustapha entra dans la ville, & fit pendre Tiepolo. Le 17. d'Août, Bragadin, tout couvert de blessures, fut conduit à tous les endroits de la place que le canon avoit ruinés, avec deux panerées de terre au col, & toutes les fois qu'il passoit devant Mustapha, on l'obligeoit de baiser la terre. Ensuite on le mit sur un siége, lié & garotté, & on l'éleva jusqu'au haut des antennes, pour le donner en spectacle aux soldats Chrétiens qui venoient d'être mis à la chaîne. Enfin on le mena dans la place publique, au son des tambours & des trompettes, où il fut écorché vif. Bragadin souffrit tous ces traitemens barbares avec une constance héroïque, reprochant à son ennemi sa cruauté & sa perfidie. Quand il fut écorché jusqu'au nombril, le sang sortit de ses playes en abondance, & il mourut, en implorant sans cesse la miséricorde de Dieu. Telle fut la fin de ce grand homme, qui avoit si bien servi la Religion Chrétienne.

Les Turcs firent emplir sa peau de paille, la suspendirent aux antennes, & promenerent cet horrible spectacle sur toute la côte de Syrie, d'où elle fut enfin portée à Constantinople, avec les têtes de Louis Martinengo, d'André Bragadin & de Quirini. Hercule Martinengo, qui avoit été donné en ôtage avec Jules-César Guelfo, de Bresse, échapa, malheureusement pour lui, à la cruauté de Mustapha, par le moyen d'un Eunuque qui lui donna retraite. Il auroit bien mieux valu pour ce Seigneur qu'il fût mort avec ses compagnons, & qu'il n'eût pas préféré un avantage temporel à sa Religion, à laquelle il renonça peu de tems après, avec une perfidie détestable. Le Comte Nestor Martinengo, son parent, ayant demeuré quelques jours caché dans la ville, & s'étant rendu esclave d'un certain Sangiac de Bir, resta quelque tems avec lui dans le camp, & recouvra enfin sa liberté, moyennant une rançon de cinq cens sequins. (1).

Eloge de Jerôme

Voici une occasion de parler du célèbre Jerôme Maggi (2). Après avoir

(1) Le sequin est un ducat d'or de Venise : il fut ainsi nommé, parce qu'on le fabriquoit à Secca.

(2) Cet éloge de Maggi ne se trouve point dans les Editions des Drouarts in f. & 4.

Maggi, & sa mort.

avoir long-tems & inutilement cherché ce grand homme parmi ceux qui périrent dans cette cruelle guerre, pour avoir occasion de faire son éloge, j'ai enfin trouvé le dernier jour de sa liberté, qu'on peut regarder comme le dernier de sa vie, puisque c'est cesser de vivre, que de vivre esclave. Maggi (1), Milanois, nâquit à Anghiari, qui est aussi la patrie d'Angelo Caninio Il étudia à Boulogne les Humanités, la Philosophie & les Mathématiques, & il y fit de grands progrès, comme il paroît par des livres remplis d'une érudition vaste & récherchée qu'il a donnés au public. Comme il n'étoit pas riche, & que de toutes les sciences, celle qui mene le plus sûrement à la fortune, est la Jurisprudence, il s'y donna tout entier, & passa en Chypre, dans l'espérance que cette profession l'enrichiroit, encore plutôt dans cette Isle, qu'en Italie. Il eut à Famagouste la charge de Grand-Prévôt de l'armée, sous Bragadin, & il en fit les fonctions pendant quelque tems. A la prise de l'Isle, il fut envelopé dans le malheur commun de tous les Chrétiens, & il perdit sa Bibliothèque & tous ses ouvrages, les uns commencés, les autres presque achevés (2). Il fut mené de-là dans la partie de l'Asie qui en est la plus proche, & réduit à un triste esclavage sous des maîtres impitoyables, qui le faisoient servir aux emplois les plus vils & les plus indignes d'un homme d'esprit. Dans cette misere, il se consoloit par les exemples d'Esope, de Monime, de Menippe, d'Epictete, & de quelques autres Sages, qui avoient eu le même sort que lui. Quoiqu'il n'eût aucun secours de livres dans ce païs barbare, & qu'il fût dans les liens, il ne laissa pas de composer de mémoire quelques ouvrages. On fut long tems sans sçavoir ce qu'il étoit devenu; &

(1) Magius (Jerôme) *Rem.* (A). Magius étoit né à Anghiari, dans la Toscane. En Latin on nomme cette ville *Anglara*, & il ne faut pas la confondre avec celle qu'on nomme en Latin, *Angleria*, ou *Anglaria*, ou en Italien *Angiera*, & qui est dans le Milanez sur le Lac majeur. C'est à tort que M. de Thou, & plusieurs autres, ont donné cette derniere ville (1) pour patrie à Magius: car il nous apprend lui-même qu'il étoit d'Anghiari, dans la Toscane.

Rem. (C). M. de Thou n'a pas été assez bien instruit sur l'article de Magius. Il avoit bien oui dire que Magius avoit écrit quelque chose; mais, 1. Il ignoroit ce que c'étoit; & ainsi M. Moreri ne devoit pas lui faire dire, que c'étoit un traité *de Culeo* (2), & un autre *de Tintinnabulis*. 2. Il ignoroit que Magius eut dédié l'un de ces deux livres à l'Ambassadeur de l'Empereur, & l'autre à l'Ambassadeur de France, & les eut suppliés de travailler à sa Liberté. 3. Il ignoroit qu'ils y eussent travaillé. 4. Il ignoroit que celui qui fit étrangler Magius, n'étoit point son maître: l'auteur de cette barbarie étoit Mahomet Bacha; mais le maître de Magius n'étoit qu'un Capitaine de vaisseau (3). 5. Il ignoroit la raison pourquoi on fit mourir cet illustre prisonnier, puisqu'il croit qu'on se porta à cette fureur par avarice, *quasi bos*, dit-il, *vitulus ab ingrato aratro fastiditus, ab immani hero, sumptibus parcente, strangulatus est.* 6. Enfin, il n'a pas dû dire que Magius fut amené en Asie, ce que bien d'autres ont dit après lui; il fut amené à Constantinople, & y passa tout le tems de sa servitude. Concluez de tout cela hardiment, que le Dictionaire de Moreri avoit bon besoin d'être rectifié sur cet article, qui n'y est composé que des paroles de M. de Thou. P. Bayle.

(2) Dans l'original il y a, *affectis*: je lirois, *confectis*.

(1) Remarquez que M. de Thou la nomme *Anglara*; ainsi il ne se trompe pas au nom, mais à la position.
(2) Nouvelle faute: Il faloit dire *Equuleo*, & non pas *Culeo*.
(3) Frichet du Fresne, *in Elogio Magii*.

CHARLES IX. 1571.

& lorsqu'on l'eut appris, on le negligea, ou du moins on ne fit pas tout ce qu'on devoit pour retirer de l'esclavage un homme de ce mérite. Quand la vieillesse l'eut mis hors d'état de travailler, son maître avare & cruel le regarda comme un bœuf qui ne peut plus traîner la charuë, c'est-à-dire qu'il l'étrangla pour épargner sa nourriture.

Pertes que les Turcs firent à la prise de Chypre.

La prise de Chypre coûta bien cher aux Turcs : on tient qu'ils y perdirent quatre vingt mille hommes, & plusieurs Officiers de considération ; entre autres le Bacha de Natolie ; Mustapha, Commandant des milices volontaires ; le Sangiac de Tripoli ; Fergat, Bey de Malatiah ; Framburaro, Sangiac d'Antippe ; un des Sangiacs d'Arabie ; Musafer, nouveau Bacha de Nicosie, & plusieurs autres. L'on assûre encore, qu'en soixante & cinq jours que dura le siége, ils tirerent cent cinquante mille coups de canon, & les boulets que l'on trouva dans la ville, après qu'elle fut renduë, en sont la preuve. On en donna le gouvernement à Framburaro, qui avoit celui de Rhodes auparavant. La prise de Famagouste assûra aux Turcs la possession de cette Isle, la plus agréable & la plus riche qui soit dans ces mers. Chypre a souvent été sous la domination des étrangers, & souvent ruinée. Le premier Prince étranger qui s'en rendit maître, fut Amasis Roi d'Egypte, elle a été ensuite aux Romains. Sous Trajan, les Juifs, dont ce païs étoit plein, s'étant révoltés, toute l'Isle en porta la peine : car les troupes que les Romains y envoyerent, firent des ravages épouvantables, & massacrerent plus de deux cens quarante mille hommes, comme on le voit dans l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore (1), fils de Calliste. L'an 1154. pendant que Baudoüin III. regnoit à Jerusalem, Renaud Prince d'Antioche, voulant se venger de quelques injures qu'il avoit reçuës des Empereurs de Constantinople, alla en Chypre avec sa flote, la ravagea, & en emporta un butin immense. Nous avons parlé ci-devant des ravages de Richard Roi d'Angleterre, dans son voyage de la Terre-sainte. Elle fut encore très-maltraitée par les Genois, sous Pierino de Lusignan. Car ils surprirent & pillerent Nicosie, & porterent tout leur butin à Famagouste, qu'ils fortifierent si bien, qu'ils en demeurerent maîtres jusqu'au tems du Roi Jean. Alors Mélechella, Prince des Mamelucs, ayant fait passer dans cette Isle une puissante armée, brûla Limisso, pilla Nicosie, & emmena en Egypte le Roi & la principale Noblesse du païs. Le Roi donna pour sa rançon cent mille écus d'or, se rendit tributaire du vainqueur, & fut renvoyé dans son Royaume avec toute sa Noblesse, à qui l'on fit aussi payer de grosses sommes. Mais si l'on en excepte ce qu'elle souffre aujourd'hui sous la domination du Turc, elle n'a jamais été dans une situation plus triste, que du tems de la guerre civile qui s'alluma entre Charlotte Comtesse de Savoye, fille légitime du dernier Roi, & Jaques, bâtard de ce même Prince : car les malheurs que causa cette guerre durerent long-tems ; la Noblesse fut dépouillée & proscrite, le commerce interdit, & l'agriculture abandonnée, parce que les païsans n'é-

Différentes révolutions arrivées dans cette Isle.

(1) Il vivoit au commencement du quatorzième siécle, & avoit composé vingt trois livres, dont il n'en reste que dix huit.

n'étoient pas en sûreté lorsqu'ils travailloient. Les Venitiens s'en emparerent depuis, en qualité d'héritiers de Jaques; & les Turcs la leur ont enlevée dans l'espace d'un an, de la manière que je viens de le raconter.

Succès de la flote Turque en d'autres endroits.

Pendant l'expédition de l'armée de terre en Chypre, Pertau & le Bacha de Negrepont, sortirent le 14. de Juin avec la flote Turque d'un port de Negrepont, appellé Castel-Rosso, à dessein d'attaquer les Chrétiens. Ils s'avancerent jusqu'à l'Isle de Milo, & de-là à Melecca, port de Candie, où ils arriverent le soir, à voiles basses. Pertau étant entré dans le golfe de Suda, brûla & pilla tous les villages des environs, & emmena quantité de captifs, qui lui apprirent que les Venitiens avoient trente galeres à Candie, & autant à Canée. Trois jours après, il résolut de faire une descente avec quarante galeres pour ravager l'Isle; mais une tempête qui survint, l'en empêcha. Pendant que les Turcs étoient à l'ancre dans le golfe de Suda, quatre bâtimens de charge qui portoient un convoi à Candie, arriverent heureusement dans ce port, & ils y furent suivis par un cinquième, destiné pour la garnison de Canée. On peut dire que ce fut une protection visible du ciel: car ces vaisseaux ne passerent qu'à une lieuë de l'armée navale des Turcs. Ulucciali, ayant été envoyé par Hali, avec quarante galeres, du côté de Rettimo (1), y fit une descente, trouva cette ville sans défense, la prit, la brûla, & en emporta un grand butin, entre autres quantité de ce cuivre que les négocians destinent à faire des vases pour cuire leurs vins. Les Turcs ravagerent aussi l'Isle Turtura (2), & brûlerent tout ce qu'ils trouverent.

Défaite des Turcs par François Justiniani.

Ils ne furent pas si heureux du côté de Canée; car le jour même qu'ils y firent leur descente, François Justiniani, bon Officier, y arriva avec une très-belle compagnie de Corses qu'il avoit levée à ses dépens. Après avoir promptement rassemblé les garnisons de l'Isle, & le renfort qui y avoit été envoyé depuis peu par les Venitiens, au nombre de trois mille hommes, il vint fondre sur les Turcs dispersés çà & là, & en fit un grand carnage. Le fameux Corsaire Garagiali y fut dangereusement blessé. En même tems la tempête poussa contre la côte douze de leurs galeres, & en brisa trois. Les Turcs, en se retirant, compterent à leur ordinaire avec des fèves, ce qui leur manquoit de monde, & ils trouverent qu'ils avoient perdu trois mille sept cens hommes, soit qu'ils fussent restés dans l'Isle, soit qu'ils eussent été emportés par les maladies, ou par l'épée des Chrétiens. De Candie, ils firent route vers l'Isle de Cerigo, qui est entre Candie & la Morée, aborderent à Saint-Nicolas, qu'ils ravagerent avec leur barbarie ordinaire, & se retirerent à Navarrin, qui est dans le voisinage.

Veniero, qui étoit à Corfou avec la flote Venitienne, envoya le pre-

(1) Capitale d'une des quatre Provinces de l'Isle de Candie, entre la ville de Candie & celle de Canée, à-peu-près à égale distance de l'une & de l'autre.

(2) Isle près de Candie, que l'*Index Thuani* nomme mal-à-propos l'Isle *Turlurin*. EDITEUR ANGLOIS.

Charles IX. 1571. premier de Juillet, Jean Loredano, avec Collane Drasio, de Cherso, du côté de Zante, pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils arriverent le cinquième jour à Cefalonie, où ils apprirent que la flote des Turcs étoit venuë de Navarrin à Zante. Ils en donnerent promptement avis au Général Venitien, qui renvoya une seconde fois Drasio & François Trono, pour tâcher d'approcher plus près des ennemis, & d'être mieux informés de leurs desseins. Ils rencontrerent quelques galeres Turques, qui, après avoir ravagé l'Isle de Céfalonie, retournoient joindre le gros de leur armée. Trono voulut prendre le large; mais il tomba entre les mains des Turcs. Drasio s'étant conduit avec plus de précaution, retourna heureusement à Corfou. Les Turcs, instruits par Trono que notre flote étoit à Corfou, résolurent sur le champ d'y aller. Veniero de son côté, inquiet de se trouver si près des Turcs, résolut de retourner promptement à Messine, pour se joinde au reste de la flote confédérée, mais auparavant il fit dire à Quirini & à Canale, de le suivre avec le plus de galeres qu'il leur seroit possible. Il leur envoya cet ordre par J. Bâtiste Benedetti, de Chypre.

Les Turcs ravagerent les Isles de Zante & de Céfalonie, & en emmenerent plus de six mille captifs: ils vinrent ensuite à Butintro, vis-à-vis de Corfou, où ils espéroient trouver la flote Chrétienne. De-là, ils passerent en Albanie, où Achmet s'étoit rendu avec le Beglierbey de Grece, & des troupes de terre, parce qu'ils avoient reçû quelques avis, que trois cens Albanois, gens braves & déterminés, avoient fait un traité secret avec les Gouverneurs de Dulcigno & d'Antivari, places maritimes apartenantes aux Venitiens, pour mettre leur païs en liberté, & engager la Grece à en faire autant. Les conditions du traité portoient; que les Venitiens leur fourniroient six mille hommes, & donneroient deux cens ôtages. Ils exécuterent ce dernier article; mais les ôtages étoient tous enfans, ou freres, ou très-proches parens des Albanois. Quant au secours, au lieu de six mille hommes, on leur envoya de Cattaro, une compagnie Italienne de cent hommes, & rien de plus. Les Albanois, qui sur la foi de ce traité, avoient levé l'étendart de la révolte, s'exposerent à un péril manifeste. Cette mauvaise foi fit grand tort aux Venitiens, & donna à ces peuples, qui les croyoient fort puissans, une très-mauvaise idée de leurs forces.

Révolte des Albanois contre les Turcs.

La crainte de cette révolte obligea Achmet de se rendre à Scutari avec un corps d'Infanterie. La ville de Scutari est bâtie le long de la côte d'Albanie, sur une montagne presque inaccessible: & outre l'avantage que cette situation lui donne, elle est revêtuë de bonnes fortifications. Elle a au Couchant un lac de quatre vingt mille pas de largeur, d'où sort la riviere de Boyana. Autrefois le fleuve Drino baignoit ses murs du côté de l'Orient; mais il a changé de lit, & il passe aujourd'hui auprès de la ville d'Alessio, à quatre lieuës de l'embouchure de la Boyana: l'on voit encore aujourd'hui les marques de son ancien lit auprès de Scutari. C'est un terrein si fertile, que, sans être cultivé, les grains qu'on y laisse tomber par hazard, rapportent d'excellentes moissons, & l'on ne souffre pas

pas que les bestiaux du païs d'alentour y aillent paître, de peur que la graisse ne les fasse mourir.

Conquêtes des Turcs en Esclavonie.

Achmet attaqua Dulcigno; mais comme il avançoit peu avec ses troupes de terre, il écrivit aux Commandans de la flote de faire voile vers cette ville en diligence. Sur cet avis, Pertau envoya sur le champ quarante galeres sur la côte d'Albanie, pour aller chercher des recrûës, & remplacer les soldats qui étoient péris ou restés en Candie. Pendant qu'ils s'avançoient de ce côté-là, ils apperçûrent deux de nos galeres, l'une commandée par Michel Barberigo, & l'autre par Pierre Bertolazzi du Comté de Zara. Nos deux Capitaines voulurent se sauver vers Corfou; mais ils rencontrerent Ulucciali, qui ayant été détaché de la flote Turque, étoit venu à Sainte-Marie de Casopo, un des ports de l'Isle de Corfou. Ils crurent d'abord que c'étoit une partie de la flote Venitienne, & dans cette confiance ils s'engagerent si avant, qu'il n'y eut plus moyen de se sauver. Les galeres Turques les ayant envelopés, ils se rendirent, & furent menés à Butintro, où étoit Hali. Le 22. de Juillet, Ulucciali attaqua encore deux vaisseaux de charge, partis de Venise le 8. du même mois. Ces deux vaisseaux, soutenus par d'autres qui étoient à Soppoto (1), & qui accoururent à leur secours, se défendirent long-tems contre huit galeres Turques, & leur tuerent beaucoup de monde; mais enfin ils furent pris. Ulucciali alla ensuite avec dix huit vaisseaux sur la côte de Dalmatie, pour faire le dégât dans la Province. Hali y ayant débarqué un corps de troupes, attaqua vigoureusement Soppoto, que les Venitiens avoient pris l'année précedente. Il avoit élevé une batterie qui faisoit un feu si terrible sur la bréche, qu'il étoit impossible de la défendre. Les Chrétiens alors mirent le feu aux fortifications, & forcerent les lignes des Turcs pour se sauver; mais après leur avoir tué environ cinq cens hommes, il furent enfin accablés par le nombre, & presque tous tués. Emanuël Mormorì, Gouverneur du fort, & qui avoit beaucoup contribué par sa bravoure à le prendre, tomba avec quelques autres entre les mains des ennemis.

Hali se rendit de-là à Durazzo, où Ulucciali le vint joindre, & fit de grandes plaintes contre la République de Raguse, de ce qu'elle avoit donné retraite aux Venitiens, & refusé de les livrer. Enfin étant entré dans le golfe Adriatique, il alla mouiller devant Dulcigno, où tout le reste de sa flote le joignit.

Dulcigno en Dalmatie, pris & pillé par les Turcs.

Ils avoient résolu d'abord d'aller à Messine troubler notre armement; mais ils abandonnerent ce dessein, sur ce qu'Achmet leur envoyoit sans cesse lettres sur lettres, & couriers sur couriers, pour les presser de venir sur les côtes de Dalmatie; que s'ils y manquoient, c'étoit perdre la plus belle occasion du monde; que cette côte, presque inabordable par terre, étoit fort aisée à attaquer du côté de la mer, & que ce n'étoit qu'avec une armée navale qu'on y pouvoit faire la guerre. Sarra Martinengo, qui avoit servi le Roi de France dans la derniere guerre civile, commandoit dans

(1) Petite ville environ à 12. lieuës de Butintro, du côté du Nord.

dans Dulcigno. Quand la paix fut faite en France, cet Officier, qui ne pouvoit demeurer dans l'inaction, étoit allé offrir ses services aux Venitiens. Il y avoit déja trente jours qu'il défendoit la place avec beaucoup de valeur, soutenu par Hermolo Tiepolo, Commandant des galeres, homme aussi déterminé que vigilant, & qui avoit jetté deux fois dans la place quantité de provisions de guerre & de bouche, & sur-tout de l'eau dont on manquoit. Enfin, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de sa valeur & de sa prudence, & ne pouvant plus tenir, sans s'exposer à une perte certaine, Martinengo rendit la place, à condition que la garnison & les habitans auroient la vie & les biens saufs; mais la capitulation ne fut pas gardée, moins cependant par la perfidie des Turcs, que par une dispute qui s'éleva entre les Commandans; car Achmet, fâché que l'arrivée de la flote, qu'il avoit appellée, lui ravît l'honneur de cette conquête, entra dans la place avec ses troupes, & leur en abandonna le pillage. Les soldats des vaisseaux s'en étant apperçûs, & voulant avoir part à un butin qui étoit sous leurs yeux, accoururent dans cette malheureuse ville, ensorte qu'à peine y eut-il un habitant qui pût se sauver des mains de tous ces pillards: & ce ne fut pas sans peine que les Bachas leur arracherent Martinengo, & Jerôme Veniero qui y commandoit en Chef. Il y a eu des gens qui ont blâmé Sarra de s'être rendu trop-tôt; mais il est certain qu'il étoit au lit d'une blessure qu'il avoit reçüë, & que Veniero lui demandant son avis, il répondit, qu'il ne faloit pas consulter un homme qui n'étoit pas en état de combattre.

Antivari rendu par la lâcheté d'Alexandre Donato,

Il s'en falut beaucoup qu'Alexandre Donato, qui commandoit à Antivari, place très-forte, & par son assiéte, & par les ouvrages que l'on y avoit construits, s'y defendît avec autant de courage, que Martinengo avoit fait à Dulcigno. Dès qu'il eut appris que cette derniere place étoit renduë, sans attendre que la flote & l'armée des Turcs arrivassent, il alla au devant d'eux, & leur remit la ville, à condition qu'on ne feroit aucun mal, ni aux habitans, ni à la garnison. Les Turcs observerent le traité à l'égard des habitans, dont la plûpart embrasserent le Mahométisme; mais pour les soldats, ils furent tous faits esclaves, comme des lâches qui ne méritoient aucune grace. La lâcheté de Donato ayant été regardée à Venise comme une trahison, il fut privé, lui & tous ses descendans, du droit de citoyen, & banni de tout l'Etat de la République, tant sur mer que sur terre. Budoa, sur le golfe de Cattaro, suivit l'exemple d'Antivari, & se rendit avant que d'avoir vû l'ennemi; mais on n'en fit pas un crime à Augustin Pasqualigo qui y commandoit, parce que cette place n'étoit pas en état de tenir. En effet, Zacharie Salomone, Commandant de Cattaro, s'en étant approché quelque tems après, avec les troupes de terre & de mer qu'il avoit sous ses ordres, la reprit avec la même facilité.

Les Turcs tinrent Conseil, s'ils feroient le siége de Cattaro, ou s'ils renonceroient à ce dessein, parce qu'on étoit sur la fin du mois d'Août, & que ce siége pourroit les arrêter long-tems. Il fut résolu qu'on envoyeroit à Constantinople prendre les ordres du Sultan; & pour ne pas demeu-

demeurer à rien faire en les attendant, on fut d'avis d'entrer avec la flote au fond du golfe. On détacha donc le Général des Corsaires, que quelques-uns nommoient Craïdia, & d'autres Coracosa, & Ulucciali, Bacha d'Alger, avec soixante galeres, pour aller à Castelnuovo, & ensuite à Curzola, que l'on croit communément être la Corcyre noire des Anciens. Ils n'y firent pas beaucoup de ravages, parce qu'Antoine Balbi, Gouverneur de cette Isle, l'abandonna avec autant de lâcheté, que Donato avoit abandonné Antivari: aussi fut-il banni, comme lui, à perpétuité par le Sénat. Ce qui fait encore mieux sentir l'infamie de ce Commandant & de ses troupes; c'est le courage que montrerent les femmes en cette occasion. Antoine Rossleco, Dalmate, Evêque de ce lieu, s'étant mis à leur tête, elles prirent les casques, les cuirasses & les javelines que ces lâches soldats avoient laissés en fuyant, & se présenterent sur le rempart, en si grand nombre & en si bonne contenance, que les ennemis perdirent l'espérance de s'emparer de la place; ensorte que, sans s'y arrêter, ils marcherent tout de suite à Liesina. Le Gouverneur abandonna la basse-ville, qui n'étoit défendue, ni par l'art, ni par la nature, & se retira dans le château. Les Turcs désespérant de pouvoir le forcer, mirent le feu à la ville, & allerent faire des courses dans le derriere de l'Isle. Mais les habitans étant allés à leur rencontre, les mirent en déroute. L'Isle del Faro & celle de Lissa, qui sont dans la Dalmatie, furent aussi ravagées & brûlées par Coracosa, qui en emmena plus de quinze cens captifs. Les Turcs s'étant ensuite rembarqués, retournerent joindre leur flote dans le golfe de Cattaro, sans avoir rien fait de considérable.

CHARLES IX. 1571.

Curzola sauvé par le courage des femmes.

Les malheurs qui arriverent cette année & la suivante à la Chrétienté, avoient été annoncés par divers prodiges, & entre autres par un tremblement de terre qui commença à Venise, s'étendit à Florence en Toscane, passa de-là à Final sur la côte de Genes, & se fit ensuite sentir à Modene, à Reggio & à Correggio dans la Lombardie, mais sur-tout à Ferrare, autrefois une des plus belles villes d'Italie, & où l'on voyoit les plus beaux bâtimens; mais qui n'a plus aujourd'hui que des ruines, & n'est, pour ainsi dire, que le squelette de l'ancienne Ferrare, les maisons particulieres étant presque toutes renversées, ou soutenues avec des poutres. Le château même eut des sécousses si violentes, que le Prince, sa Cour, & une grande partie de la Noblesse, se retirerent dans les jardins, & logerent sous des tentes pendant tout le mois de Novembre; & l'on eut beaucoup de peine à faire rester le peuple dans la ville, malgré les menaces que l'on fit de punir très-sévèrement ceux qui se retireroient ailleurs.

Tremblement de terre en Italie.

Ce tremblement fut suivi de débordemens d'eaux prodigieux. Il en arriva un terrible à Spire le 6. de Décembre, dans le tems que la Diéte s'y tenoit. Le Rhin s'enfla si furieusement, qu'il entra dans la ville du côté de la cathédrale, où les murs sont percés d'une grille, par laquelle les barques des pêcheurs passent de l'étang des Liévres (1) dans ce fleuve.

Débordemens furieux en Allemagne & en France.

(1) En Allemand, *Hasen-Zee.*

CHARLES IX. 1571. ve. Ses eaux monterent jusqu'à une ligne qui fut marquée en 1480. sur une pierre quarrée; & c'est la plus grande hauteur où le Rhin ait jamais monté. La même chose arriva à Strasbourg & aux environs, ce qui causa beaucoup de perte aux habitans, & plus encore à la campagne. Chez nous, le Rhône devint si gros & si violent, qu'il ruina presque entierement le fauxbourg de la Guillotiere, & emporta une grande partie du pont de Lyon. Du côté de Geneve, à l'endroit où ce fleuve traverse le lac de Lausanne, la violence des eaux fit tomber d'une montagne voisine, une roche dans son lit, auprès du pas de la Cluse. Le canal de ce fleuve en fut entierement bouché; & les eaux, augmentées encore par celles de l'Arve qui y tombe en cet endroit, remonterent avec tant de violence, qu'au grand étonnement de tout le monde, on vit les roues & les meules des moulins, tourner contre le cours de la riviere.

Fin du quarante neuvième Livre.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTIÈME.

SOMMAIRE.

Final dans le Milanez, surpris par les Espagnols. Troubles de la Mirandole par les dissensions de la bourgeoisie. Dom Jean d'Autriche arrive en Italie, & va joindre la flote à Messine. La flote Ottomane se retire dans le golfe de Larta, après avoir ravagé Céfalonie. La flote Chrétienne met à la voile. Description des Isles de Curzolari, qu'on appelloit anciennement Echinades. Description du golfe de Lepante, appellé anciennement golfe de Corinthe. Bataille fameuse auprès de Sainte-Maure entre les deux flotes. Hali est tué. Pertau s'enfuit. Ulucciali s'ouvre un passage au travers de nos vaisseaux, & gagne la pleine mer. La victoire demeure aux Chrétiens, & sur-tout à la flote Venitienne, commandée par Veniero. La mort d'Augustin Barbarigo diminue la joye de cette grande victoire. Ambassade du Pape vers le Roi d'Espagne, au sujet de la ligue. Dispute entre ces deux Puissances sur la jurisdiction de Sicile, & sur son origine. Le Ministre du Saint Siége passe de-là en Portugal, & propose au Roi Sébastien d'épouser Marguerite, sœur de Charles IX, fiancée au Roi de Navarre. Le Pape sollicite les Perses & les Arabes à declarer la guerre au Turc, & il écrit pour le même sujet à Menna, Roi d'Ethiopie. Il fait même en secret solliciter Ulucciali. M. Antoine Colonna entre à Rome en triomphe. M. Antoine Muret prononce son éloge. Le Roi d'Espagne envoye au Pape les fils d'Hali, tué à la bataille de Lepante. Origine de l'Ordre des Humiliés dans le Milanez. Ses richesses ruinent la discipline monastique. Le Cardinal Charles Borromée entreprend de la rétablir. On lui tire un coup d'arquebuse. Cela fut cause de la destruction entiere de cet Ordre, malgré les oppositions de Zuniga, Ambassadeur d'Espagne. Négociation entamée en France, entre les Commissaires du Roi & les Rochelois, au commencement de l'année. Sédition à Rouen. François de Montmorency, Maréchal de France, y va avec des Commissaires du Parlement pour en arrêter les suites. Troubles excités à Orange. Synode de la Rochelle. On y traite de la contribution nécessaire pour payer la solde dûë aux Allemans. Entrées du Roi & de la Reine à Paris. Six jours après, le Roi va au Parlement. Son discours. Réponse moderée de Christophle de Thou, premier Président. La Jeune Reine Elisabeth est couronnée à Saint-Dénis. Edit qui défend de porter des armes : il est suivi

suivi d'un tumulte à Paris ; mais pour une autre cause. François de Montmorency, Gouverneur de Paris, le dissipe par sa prudence. Le Duc de Savoye veut empêcher Jaqueline d'Entremont d'épouser Coligny. Mort du Cardinal de Châtillon en Angleterre. Le Roi va à Blois pour y recevoir la Reine de Navarre, les Princes de Navarre & de Condé, & Coligny. Pendant qu'il est à Bourgueil en Touraine, Ligneroles y est assassiné. Différentes raisons de ce meurtre. Arrivée de Coligny à la Cour. Complimens qu'il y reçoit. Joachim, Electeur de Brandebourg, & Jean son frere sont empoisonnés, & meurent. La maison de Plessen en Saxe, est éteinte. Mort de Jean-Sigismond Prince de Transylvanie. George de Tuvry tué par les Turcs dans une embuscade. Mort de Cl. d'Espense, de Henri Scrimger, de Louis Castelvetro, de George Fabrice & de Joachim Morlin. Conférence avec les Anabâtistes, ordonnée par l'Electeur Palatin à Frankendal, avec sauf-conduit. Prodiges. Spectre de Prague. Troubles entre les Moscovites en Livonie. Peu s'en faut que Derpt ne soit surpris. Moscou pris & brûlé entierement par les Tartares. Troubles dans les Païs-bas, à cause de l'exaction du dixième, ordonnée par le Duc d'Albe. Herman Ruiter surprend Loveestein, à la sollicitation du Prince d'Orange. Repris par les Espagnols. Jean de la Cerda Duc de Medina-Celi, est nommé pour successeur au Duc d'Albe. Emotion générale à l'occasion de la dureté du Duc d'Albe. Guillaume de la Marck, Comte de Lumey, vient d'Angleterre en Hollande. Prend la Brille & la fortifie. Les députés du nouveau Viceroi d'Ecosse viennent à Londres : ils tâchent de montrer par de nouvelles preuves, que Marie Reine d'Ecosse est coupable d'un parricide ; demandent qu'elle leur soit livrée, & que son procès lui soit fait. Situation du fort de Dunbritton. Il est pris par un coup hardi. L'Archevêque de Saint-André y est pris : le Viceroi, par un jugement précipité, le fait pendre, sous prétexte qu'il avoit eu part au meurtre du dernier Viceroi. Factions qui divisent le Royaume. Le Viceroi & ses partisans tiennent les Etats à Sterling, & les Hamiltons à Edimbourg. Sterling surpris par ruse. Le Viceroi y est surpris & tué. Erskine est mis en sa place : il meurt un an après de mort subite. Robert Ridolfi & l'Evêque de Ross négocient le mariage de la Reine d'Ecosse avec le Duc de Norfolck, pendant que d'un autre côté nos Ambassadeurs négocioient, par ordre de la Reine-mere, celui du Duc d'Anjou avec la Reine Elisabeth.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Pierre Bizaro ; Oberto Foglieta ; Etienne de Lusignan ; Pierre Contarini ; Jerôme Catena ; Simon Schardius ; David Chytrée ; Emanuel van Meteren ; Bernardin de Mendoza ; H. Fr. Connestagio ; Jean Petit ; George Buchanan ; Les Annales d'Elisabeth, par Guillaume Cambden.

Final surpris par les Espagnols.



ABRIEL de la Cueva Duc d'Albuquerque, Gouverneur général du Milanez pour Philippe II, levoit des troupes dans toute la Lombardie pour la guerre contre les Turcs : mais on les fit bientôt marcher vers la riviere de Genes, sous prétexte de les mettre à portée de s'embarquer, dès que D. Jean d'Autriche, qu'on attendoit de jour en jour, seroit arrivé. Le véritable motif de cette marche, fut que les Espagnols se défioient d'Alfonse del Carretto Marquis de Final, ou plutôt qu'ils feignoient de s'en défier. Ce Seigneur perdoit son tems à la Cour de l'Empereur, à demander que les Genois, qui avoient engagé ses peuples à se révolter contre lui, fussent condamnés à lui faire satisfaction. Les Espagnols, qui faisoient semblant de craindre que ce Marquis, mécontent de la Cour Impériale, ne se jettât entre les bras des François ses voisins, pour obtenir justice, firent avancer leurs troupes du côté de Final, sous la conduite de Bertrand de la Cueva, neveu du Duc d'Albuquerque. C'étoit un jeune-homme sans expérience; mais on le choisit pour cet emploi, à cause de la grandeur de sa maison. Il marcha donc à Final avec six mille Italiens, commandés par Sigismond de Gonzague, mille Espagnols, & toute la Cavalerie du Milanez, & sur la première sommation qu'il fit aux habitans de recevoir garnison, ils ouvrirent aussi-tôt leurs portes. Jean-Alberic del Carretto, cousin du Marquis, refusa de rendre le château, qui fut investi sur le champ. L'Empereur, informé par le Marquis, qui se plaignoit de l'injure atroce que les Espagnols faisoient à l'Empire, dont Final est un fief, & au Marquis qu'ils dépouilloient de son bien, envoya des Commissaires pour menager un accommodement, & faire retirer les Espagnols. Dans la crainte qu'on ne les y obligeât, ils poussèrent le siége avec toute la vivacité possible, afin d'être maîtres du château avant l'arrivée des Commissaires, & d'avoir un prétexte honnête pour garder leur conquête. Ainsi, ayant poussé la tranchée aussi loin que le permettoit un terrein étroit & presque inaccessible, ils battirent le fort avec huit piéces de canon. La garnison, qui n'étoit que de cent hommes, se défendit d'abord avec beaucoup de courage; mais comme elle n'avoit aucun secours à attendre; que Delfino de Chiasteggio, un des plus considerables de ses Officiers, étoit dangereusement blessé; & que d'ailleurs la bréche étoit grande, elle se rendit, à condition qu'elle sortiroit, vie & bagues sauves, & que l'on conserveroit au Marquis ses droits, ses revenus & ses péages.

Bertrand mit trois cens Espagnols dans le château, & quand les envoyés de l'Empereur furent arrivés, le Duc d'Albuquerque leur répondit, qu'ils étoient venus trop tard, & qu'il n'y avoit plus moyen de faire ce qu'ils demandoient; que l'affaire étoit consommée; qu'il étoit d'ailleurs fort persuadé, que l'Empereur & le Roi d'Espagne n'auroient point de démêlé là-dessus; & que Philippe donneroit sans doute à l'Empereur & aux Princes de l'Empire des raisons dont ils seroient contens.

C'est ainsi que les Espagnols s'emparerent de Final, sous prétexte de la crainte qu'ils avoient de la France, qui ne faisoit cependant aucun mouve-

CHARLES IX. 1571.

ment du côté de l'Italie. Cette usurpation donna beaucoup à penser à tous les Princes d'Italie, & sur-tout à Cosme de Medicis, qui sçavoit que le Roi d'Espagne ne lui vouloit pas de bien. Comme les garnisons Espagnoles d'Orbitello, de Piombino, & de Porto-Hercole, avoient été doublées, il crut qu'il devoit se tenir sur ses gardes. Il fit donc travailler en diligence à achever les fortifications des places de la Romagne, San-Martino, Citta del Sole, Mugello & Pistoye, & il en renforça les garnisons, de peur que le malheur qui venoit d'arriver à la ville de Final, ne se communiquât au territoire de Siene, dont il sçavoit que les Espagnols avoient fort envie.

Troubles de la Mirandole.

Il survint en même tems des troubles dans la Mirandole. Fulvia Correggia, veuve du Comte Galeoti, dernier Prince de cette ville, conçut des soupçons contre Louis, frere de son mari, & tuteur de ses enfans, qui avoit renoncé depuis quelque tems à la vie sacerdotale, après avoir été Evêque de Limoges. Persuadée qu'il avoit des liaisons secretes avec le Duc de Ferrare, qui en vouloit depuis long-tems à ce petit Etat, elle le chassa une nuit de la ville, avec sa sœur Oliva, qui y étoit venuë, sous ombre de rendre à ses neveux une visite d'amitié. Sur le champ elle écrivit au Roi, protecteur de la Mirandole, pour expliquer à S. M. les raisons qui l'avoient forcée à prendre ce parti. Arnaud du Ferrier, Ambassadeur du Roi à Venise, fut chargé d'examiner cette affaire; & après s'en être instruit très-exactement par des informations & par d'autres preuves, il en fit rapport au Roi. S. M. loin de condamner la conduite de la veuve, lui donna la tutelle des enfans du feu Comte Galeoti, & lui envoya deux cens hommes, sous la conduite de l'Artusie, pour renforcer la garnison de la place.

Marc-Antoine Colonna étoit arrivé à Messine avec ses douze galeres, & celles de Cosme de Medicis, commandées par Alfonse Appiano. Ils y apprirent que la flote de Venise étoit à Corfou; & comme ils la crurent en danger à cause du voisinage de celle des Turcs, ils écrivirent à Veniero, de revenir promptement en Sicile; ce qu'il fit sur le champ, après avoir mandé à Quirini & à Canale, qui étoient dans les ports de Candie, de rassembler tout ce qu'ils pourroient de vaisseaux, & de venir l'y joindre.

Arrivée de Dom-Jean d'Autriche en Italie.

D. Jean d'Autriche ayant terminé la guerre de Grénade, vint à la Cour. Mais il prit bientôt congé du Roi, & se rendit à Barcelonne. Après y avoir fait embarquer sur ses vaisseaux les deux regimens de Michel de Moncada & de Lope de Figueroa, il mit à la voile, emmenant avec lui Rodolphe & Ernest d'Autriche, fils de l'Empereur, & laissant à la Cour de Philippe leurs deux freres Albert & Venceslas. Il arriva à Genes le 26. de Juillet, ayant fait ce trajet en huit jours. Louis de Réquesens, que Philippe lui avoit donné pour Lieutenant, étoit parti avant lui, pour préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la campagne. D. Jean de son côté, voulant réparer autant qu'il pourroit le tems qu'on avoit perdu, fit prendre les devants à Alvaro de Baçan Marquis de Sainte-Croix, Général des galeres de Naples, avec un regiment Espagnol, & il lui ordonna de

de se rendre promptement à Naples, tant pour y faire aussi des préparatifs, que pour donner quelques jours à ce regiment Espagnol, pour s'y délasser des fatigues de la guerre de Grénade. CHARLES IX. 1571.

Il remit à la voile le premier d'Août, & laissa à Genes, Jean Doria avec son escadre, & dans le golfe de la Specia, Jean de Cardone, Général des galeres de Sicile, avec vingt six galeres, afin d'y embarquer les troupes Allemandes, commandées par Alberic de Lodron, & par Vinciguerra Comte d'Arco, & les Italiens, conduits par Sigismond de Gonzague. Etant arrivé à Naples le 8. d'Août, il y reçut des mains du Cardinal de Granvelle, qui depuis peu avoit été fait Viceroi de Naples, la marque du commandement général; c'étoit un sceptre que le Pape lui avoit envoyé. Sur le champ il donna ordre à Cardone de se rendre à Palerme; pour lui, il prit la route de Messine, avec la compagnie Italienne de Sforce, après avoir donné ordre au Marquis de Sainte-Croix, qui restoit à Naples avec trente galeres & quelques bâtimens de transport, de le suivre avec les troupes que le Comte de Sarno amenoit. La tempête qu'il essuya ne l'ayant point empêché de se rendre à Messine, il y fut reçû avec une grande joye par Colonna & par Veniero. Dès le lendemain, il assembla le Conseil dans son vaisseau. Outre les Généraux, Requesens, Pompée Colonna & Augustin Barbarigo s'y trouverent. D. Jean d'Autriche ayant parlé de lui-même en peu de mots & fort modestement, & s'étant excusé sur son long retardement, exhorta tout le monde à profiter de l'occasion. Il exposa à l'Assemblée, quelles étoient les forces qu'il leur amenoit, quatre vingt une galeres, vingt deux bâtimens de transport, vingt deux mille hommes de pied; sçavoir, huit mille huit cens Espagnols, onze mille Italiens, & environ trois mille Allemans; une artillerie nombreuse, toutes sortes de provisions de guerre; beaucoup de jeunes Seigneurs, & quantité de Noblesse distinguée, que leur courage & une inspiration divine avoit engagés à sacrifier leur vie à la Religion & à la gloire. Il déplora les malheurs de la République, assûrant les Généraux Venitiens, que Philippe y étoit aussi sensible qu'eux-mêmes; il se plaignit en termes couverts, des bruits semés par de mauvais esprits, & promit de les refuter, non par des paroles, mais par des actions, & de montrer que ce n'étoit pas pour fuir une bataille, comme ils le publioient, qu'ils avoient tant tardé à venir, mais que les secours n'ayant pu être assemblés plutôt, ç'avoit été un malheur nécessaire : qu'il souhaitoit ardemment de le réparer par sa vigilance, ses soins & son courage, & qu'il étoit disposé à s'exposer aux plus grands périls.

Il va joindre la flote à Messine.

Colonna l'ayant remercié pour les alliés, & tout étant prêt pour mettre à la voile, on n'attendoit pour partir que l'arrivée des vaisseaux de Candie. Veniero pressoit le départ, & exhortoit les Généraux à aller chercher la flote Ottomane. D. Jean d'Autriche tiroit en longueur, à-peu-près comme avoit fait Doria l'année précedente : il sembloit que ce fût un dessein concerté; en un mot, il declara, que quelque sensible qu'il fût à l'état fâcheux des Venitiens, dont les ports, les terres, les Isles étoient misérablement ravagées & ruinées par le fer &

par

CHARLES IX. 1571.

par le feu, il ne sortiroit point de Messine, que toute l'armée ne fût rassemblée: Que la flote Ottomane étant supérieure en tout à la leur, il n'exposeroit pas une armée, qui étoit l'unique ressource de tous les alliés, à une perte certaine, en donnant une bataille, avant que toutes ses forces fussent réünies. Ce fut Ascanio della Cornia qui fut auteur de cet avis, & qui le mit par écrit. On détacha donc Gilles d'Andrada, Officier Espagnol très-adroit & grand marin, avec deux galeres légeres pour aller à la découverte, & tâcher d'apprendre des nouvelles des ennemis.

Les Turcs ayant sçu que notre flote étoit à Messine, quitterent Cattaro, & s'en allerent à Corfou, où ils demeurerent quinze jours à l'ancre. Comme ils ne pouvoient faire de mal aux habitans de la ville, ils s'en vengerent sur les fauxbourgs, qu'ils brûlerent entierement. Ils avoient résolu de combattre la flote Chrétienne, s'ils en trouvoient l'occasion; mais comme on étoit à la mi-Septembre, & que le tems de quitter la mer approchoit; ils reprirent la route de Constantinople. Ils mirent encore une fois tout à feu & à sang dans l'Isle de Céfalonie, après quoi ils entrerent dans le golfe de Lepante, d'où ils envoyerent rendre compte au Sultan de l'état de l'armée navale, & prendre ses ordres. Pertau de son côté détacha Caragiali, Corsaire fameux, pour apprendre de nos nouvelles.

La flote Ottomane se retire dans le golfe de Larta.

Il y avoit dans la flote Ottomane soixante vaisseaux Corsaires, très-bien armés. Ces gens, accoûtumés à vivre de pillage, s'étoient joints d'eux-mêmes aux Turcs, dans l'espérance de faire un butin considérable. Comme l'année étoit avancée, & qu'il y avoit apparence qu'on ne feroit plus rien de la campagne, se croyant désormais inutiles, & jugeant que les Turcs, qui avoient triomphé par-tout, ne songeroient plus qu'à se reposer, ils se retirerent, du consentement des Chefs de la flote. Pertau de son côté ayant rafraîchi ses troupes à Lépante, & laissé Hali au golfe de Larta avec cent cinquante galeres pour couvrir la côte, prit la route de Constantinople.

Cependant la flote de soixante galeres qu'on armoit à Candie pour secourir Famagouste, & qui avoit appris que la ville s'étoit renduë, reçut les ordres de Veniero, prit la route de Messine, & y arriva enfin. Ainsi il s'y trouva cent neuf galeres Venitiennes, entre lesquelles il ne restoit plus que six grandes galeasses: car six, qui apportoient des vins de Calabre dans le tems que la flote étoit encore à Messine, avoient fait naufrage, & étoient péries, trois autres avoient été prises par les Turcs, deux à Corfou & une à Céfalonie: il en étoit resté onze communes & trois grandes dans le golfe, qui ayant essuyé divers hazards sur la mer, ne purent joindre la flote.

Lorsqu'Andrada revint de sa course, la flote de Candie arriva tout à propos. On delibéra sur ce qu'il y avoit à faire. Veniero pressoit D. Jean d'Autriche de mettre sur le champ à la voile, & d'aller combattre les ennemis, & s'ils vouloient éviter le combat, de les y forcer à quelque prix que ce fût. D. Jean d'Autriche hésitoit toûjours; & quoiqu'il ne s'opposât pas ouvertement à ce dessein, cependant il perdit beaucoup de tems

à

à tenir des Conseils particuliers avec les Officiers de sa flote; ce n'étoit plus un retardement affecté, comme autrefois: c'étoit une division générale, non seulement entre les Commandans en général: mais chaque Commandant en particulier n'étoit pas d'accord avec lui-même; il n'y avoit rien de fixe, ni de stable; les esprits, toûjours flotans, étoient aujourd'hui d'un avis & demain de l'autre, il y en avoit même, qui parlant toûjours d'une manière embarassée, ne laissoient point voir ce qu'ils pensoient; d'autres représentoient la grandeur du peril, & après l'avoir beaucoup exagéré, concluoient, qu'il ne faloit point donner de bataille. Ceux qui étoient pour le combat, disoient, que ce seroit une infamie éternelle pour le nom Chrétien, si l'on étoit assez lâche pour ne pas attaquer la flote ennemie. A quoi bon tant de préparatifs, tant de provisions, tant de troupes, & de Généraux rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté? N'étoit-ce que pour être spectateurs des désastres des Venitiens, qui, très-éloignés autrefois de risquer des batailles, faisoient à présent les plus vives instances pour donner celle-ci; le changement de leur fortune les ayant fait changer de maxime? Etoit-ce afin que Philippe & D. Jean d'Autriche lui-même parûssent insulter au péril d'une des plus célèbres villes de la Chrétienté, au grand scandale de tous les gens de bien? Qu'il faloit donc chercher la bataille; & que, comme les soldats de nos vaisseaux étoient couverts, & de leurs armes, & des parapets, & que les Turcs au contraire étoient à découvert & sans armes, il faloit faire sur eux un feu continuel d'arquebuses, qui leur tueroit une infinité de monde, s'il duroit long-tems; & défendre, sous de grandes peines, d'aller à l'abordage des vaisseaux ennemis, & de combattre de près & l'épée à la main: Que, quand à coups d'arquebuses on auroit tué ou blessé la plus grande partie de leurs soldats, & qu'on les auroit mis hors de combat, ce seroit alors le tems de sauter dans leurs vaisseaux, moins pour combattre, que pour les enchaîner. On joignit à cela quelques traits pour piquer D. Jean d'Autriche, en lui proposant l'exemple du jeune Duc d'Anjou, qui ne s'amusoit point à languir dans l'oisiveté, qui n'alloit point à l'armée pour ne rien faire, & pour s'y donner simplement en spectacle; mais qui manioit les armes, qui s'exposoit à toutes sortes depérils, & qui, presque au sortir de l'enfance, s'étoit fait un nom célèbre dans tout l'univers. Voilà ce qui se passa dans tous les Conseils qui se tinrent devant D. Jean d'Autriche entre Requesens, Baçan, Doria, Cardona, Landriano Viceroi de Sicile, Sforze Comte de Santafiore, Général des troupes Italiennes, Ascanio della Cornia, Maréchal de camp, Gabriel Serbellone, Commandant de l'artillerie, le Comte de Pliego, & François d'Ibarra, Trésorier Général de l'armée. Ce n'étoit pas les seuls qui eussent assisté à ces Conseils; Alexandre Farnese, fils du Duc de Parme, François-Marie de la Rovere, fils du Duc d'Urbin, & Paul-Jourdain des Ursins, s'y étoient trouvés quelquefois. On y avoit même admis, par respect pour le Pape, Michel Bonelli, frere du Cardinal Alexandrin, jeune-homme que le caprice de la fortune avoit tiré du métier de tailleur, pour l'élever presque à la dignité de Général d'armée. On fit entrer encore Paul Odescalco, Evêque de Penna, qui exhor-

CHARLES IX. 1571.

Division entre les Commandans de la flote Chrétienne.

CHARLES IX. 1571.

D. Jean d'Autriche se resout enfin à donner bataille.

toit sans cesse D. Jean d'Autriche, au nom du Pape, à donner bataille aux ennemis, l'assûrant sans hésiter, qu'il remporteroit la victoire; que Dieu avoit inspiré cette confiance au Souverain Pontife, qui ne cessoit d'implorer la bonté & la miséricorde de Dieu sur l'armée Chrétienne. Enfin D. Jean d'Autriche, plus par honte que par aucune raison qui le convainquît lui & sa suite, ordonna que tout le monde se préparât au combat. Jamais ordre ne fut plus généralement applaudi, même de ceux qui ne le vouloient pas, & qui étoient persuadés que la saison étant si avancée, les Turcs, ayant lieu d'être contens d'avoir ajoûté à leur Empire l'Isle de Chypre & quantité de places sur la côte de Dalmatie, & d'avoir réüssi en tout ce qu'ils avoient entrepris par terre & par mer, ne se laisseroient pas forcer au combat.

D. Jean d'Autriche, qui se regardoit comme chargé aussi-bien des vaisseaux des Alliés que de ceux du Roi d'Espagne, fit la revûë de toute la flote. Comme celle de Venise, bien fournie d'ailleurs, manquoit de soldats, il y mit quatre mille Fantassins, quinze cens Espagnols & deux mille cinq cens Italiens. Il renforça de même les vaisseaux Genois & ceux de Savoye: il ne negligea pas même les vaisseaux de charge, sur lesquels il embarqua les Allemans, & nomma Jean d'Avila pour les commander: & en route il rangea sa flote, comme s'il alloit combattre. Il la partagea en quatre divisions; trois marchoient sur un même front, avec leurs pavillons de différentes couleurs, & il avoit laissé entre chaque division, un espace assez large pour contenir quatre corps de galeres. Doria commandoit la droite, qui étoit tournée vers la haute mer, & composée de cinquante galeres. La gauche, composée aussi de cinquante galeres, étoit commandée par Augustin Barbarigo, qui avoit ordre de s'étendre le long de la côte. D. Jean d'Autriche prit pour lui le corps de bataille, qui étoit de soixante galeres. Alvaro de Baçan avoit l'arriere-garde, avec ordre de se porter par-tout où l'on auroit besoin de secours. A l'égard des six grandes galeasses de Venise, comme il ne faisoit pas assez de vent, on fut contraint de les remorquer; on en mit deux devant chaque division, pour soutenir le premier effort des Turcs: c'étoit comme des citadelles élevées & destinées à rompre les rangs des ennemis, & à les dissiper par leur artillerie nombreuse, qui feroit pleuvoir sur eux une grêle de boulets. Cet arrangement fut d'une grande utilité. On laissa dix galeres hors de la bataille pour les accidens imprévûs, & on donna ordre à Jean de Cardona d'aller devant à la découverte, avec huit vaisseaux choisis, commandés par Mario Contarini, Vincent Quirini, M. Cicogna, Pierre-François Malipiero & David Impériale.

Départ de la flote Chrétienne.

Après cet arrangement, D. Jean d'Autriche mit à la voile le 15. de Septembre, ayant fait prendre les devants aux vaisseaux de charge. On fut trois jours à arriver au cap des Colonnes, où l'on resta trois autres jours à cause du vent contraire. Veniero conseilloit de faire route du côté de Céfalonie, afin que si l'ennemi, qui étoit encore à Corfou suivant les dernieres nouvelles, vouloit se retirer, on pût lui couper chemin, & le forcer au combat. D. Jean d'Autriche soutint, que le vent étant contraire,

traire,

traire, il faloit aller à Corfou avec toute la flote, & son avis l'emporta.

CHARLES IX. 1571.

D. Jean d'Autriche envoya depuis Baçan à Tarento, & Veniero dépêcha Canale à Gallipoli (1), pour y prendre des troupes, avec ordre de venir promptement rejoindre la flote à Corfou. D'Andrada fut détaché avec huit galeres, pour aller prendre langue des ennemis. Le Général Espagnol étant parti du cap des Colonnes, arriva le quatrième jour à Corfou, c'est-à-dire le 26. de Septembre, & le jour même il passa dans le continent, & entra dans le port de Gomenizzo, qui est assez spacieux pour contenir les plus grandes flotes. Il y a des Historiens qui croyent que c'est-ce que les Anciens appelloient Pelode. Andrada y revint joindre la flote, & rapporta qu'il avoit appris à Zante, que les ennemis s'étoient retirés dans le golfe de Lepante; que soixante vaisseaux de différentes grandeurs s'étoient séparés de la flote, sans qu'on sçût s'ils avoient fait voile vers Constantinople, ou s'ils alloient charger des vivres & d'autres provisions nécessaires dans les villes de la Morée, pour les porter sur les côtes d'Afrique.

Dans ce même tems Caragiali, vieux Corsaire, fit un coup hardi, pour ne pas dire teméraire; il entra la nuit dans notre flote, compta à son aise le nombre de nos vaisseaux, & étant descendu tranquillement à terre, il prit quatre soldats qui se promenoient sur le rivage à l'écart, & les mena à Pertau. On les interrogea tous quatre separément, & ils répondirent tous, que la flote Chrétienne étoit de deux cens six galeres & de six grosses galeasses, & qu'ils venoient à dessein de donner bataille. Les ennemis furent partagés sur le parti qu'il y avoit à prendre, d'accepter la bataille, ou de l'éviter. Hali, qui étoit jeune, & d'un naturel bouillant & impétueux, & qui vouloit, à quelque prix que ce fût, profiter de l'occasion d'acquerir de la gloire, proposa d'aller au-devant des ennemis, & il fut suivi par le plus grand nombre de ceux qui étoient admis à la delibération. Pertau (2), qui avoit toûjours montré beaucoup de maturité dans les Conseils, déja sur le rétour de l'âge, jugeoit au contraire, que cette résolution exposoit beaucoup la flote Ottomane; mais il eut peu de partisans. Ulucciali fut d'un sentiment qui tenoit le milieu entre les deux autres; ce n'est pas qu'il ne sentît bien ce qu'il y avoit de mieux à faire dans les circonstances présentes; mais c'étoit un esprit fin & adroit, qui ne voulant point choquer aucun des deux Bachas, accommodoit son discours à son naturel politique, & par des réponses embarassées, entretenoit la dispute des deux principaux Commandans. Tantôt il approuvoit la résolution de combattre, comme digne de la grandeur de leur maître; tantôt il paroissoit craindre qu'on ne fût pas en état de hazarder une si grande affaire; mais il ajoûtoit aussi-tôt, que c'étoit aux Généraux à décider: Qu'à son égard, ses galeres étoient four-

Partage d'avis entre les Chefs de la flote Turque.

(1) Ce n'est pas le Gallipoli des Turcs, c'est une ville du territoire d'Otrante.

(2) Notre Historien a dit plus haut qu'il avoit pris le chemin de Constantinople; comptant qu'on ne feroit rien de l'année; mais il pouvoit être revenu.

CHARLES IX. 1571.

fournies de tout ce qu'il faloit pour combattre, & sur-tout de bon nombre de soldats, qui se comporteroient en gens de cœur, & qu'il les seconderoit de son mieux: Que si ses actions passées n'en étoient pas une preuve suffisante, il répondoit que la bataille qu'on étoit prêt de donner, ne laisseroit aucun lieu d'en douter. Enfin, après bien des disputes, on remit la chose à la décision du Conseil; le premier dont on demanda l'avis, fut Assan, fils du fameux Barberousse, Dey d'Alger, & héritier de la fortune de son pere, chose rare en Turquie. Il commença par vanter la vaste étenduë de l'Empire Ottoman, sa puissance, sa fortune, la discipline de ses armées, la valeur & l'habileté de ses Généraux: ayant ensuite rabaissé le courage des nôtres, corrompus, à ce qu'il disoit, par le luxe & la licence, il parla avec mépris de la puissance des Chrétiens, qui est partagée entre tant de Potentats; au lieu que celle des Turcs, réunie dans un seul Chef, en est plus grande & plus redoutable. Il fut donc d'avis de donner bataille: & ayant exhorté les Officiers à s'y comporter vaillamment, il les assûra de la victoire: d'ailleurs que la volonté de l'Empereur étoit que l'on combattît la flote Chretienne, & que de ne lui pas obéïr en cette rencontre, c'étoit non seulement une lâcheté, mais une aussi grande impieté que s'ils refusoient d'obeïr à Dieu. Cayabeg, Sangiac de Smyrne, embrassa ce parti. Mahomet, Sangiac de Negrepont, fils du Bacha Sali-Rais, fut d'un avis contraire à celui d'Assan. Ce Bacha, homme simple & modeste, mais très-habile dans la marine, rappella à l'Assemblée les exemples tout récens de ce qui s'étoit passé à Malte, à Sigeth, & cette année même à Famagouste, où les troupes Chrétiennes, après tant de preuves de ce qu'elles sçavent faire & souffrir, avoient été vaincuës, moins par les forces Ottomanes, que par la faim & la disette. Il parla ensuite de la défense de Rhodes; leur fit sentir que la valeur des Chrétiens n'étoit pas si fort à mépriser, & qu'il ne faloit pas compter sur la force de la flote Ottomane, jusqu'à se flater que l'armée ennemie se dissiperoit au seul bruit de sa puissance: Qu'à l'égard des ordres donnés à Pertau, c'étoit mal les interpréter, que de prétendre qu'on lui eût ordonné de combattre teméräirement avec une flote très-affoiblie, dans un tems où l'on ne songeoit plus à donner bataille; que c'étoit livrer aux ennemis sans combat, tout ce qui leur restoit de forces maritimes, & perdre imprudemment, par une entreprise teméraire & mal concertée, le fruit de toutes leurs victoires: Qu'il y avoit de la folie à risquer une gloire toute acquise, pour un honneur beaucoup moindre, & tout au moins incertain. Ainsi son avis fut, d'éviter le combat; mais à la réserve de Mehemet Sirocco, Sangiac d'Alexandrie, & de Carabaxi, Bacha de la côte maritime de Caramanie, tous deux vieux Officiers & qui préféroient le certain au brillant, il eut peu de partisans. D'ailleurs, Pertau faisant refléxion que Piali, gendre de Selim, avoit perdu sa charge pour avoir manqué de poursuivre la flote Chrétienne, fut emporté, comme malgré lui, par le torrent des conseils téméraires, à une résolution qu'il condamnoit au fond, & qu'il n'embrassoit qu'avec chagrin; mais il fit refléxion, qu'il valoit mieux hazarder une bataille, quelque désavantageu-

Ils prennent enfin la résolution de hazarder la bataille.

tageuse que lui parût sa situation, que d'exposer sa tête à l'envie & à la malignité de ses ennemis; & qu'il lui seroit plus glorieux de se faire percer par les traits des ennemis, que de périr par la jalousie & la haine des Courtisans. Et il fut d'autant plus porté à prendre ce parti, qu'Ulucciali lut tout haut, pendant qu'on disputoit, l'ordre du Sultan pour donner bataille.

Mehemet, qui n'étoit pas pour le combat, fut envoyé au fond du golfe de Lepante, pour aller sur toutes ces côtes, ramasser le plus qu'il pourroit de troupes. Il revint au bout de cinq jours, avec environ trois mille hommes presque tous de Cavalerie, qu'on sçait être de peu d'usage dans une bataille navale. Mahomet, Bacha de Morée, tira de ses places quinze cens chevaux qu'il amena aussi à la flote, & l'on détacha Coracossa, Corsaire actif & entreprenant, pour approcher le plus près qu'il pourroit de notre armée, & la reconnoître.

Brouillerie entre les Généraux Chrétiens.

Il arriva un accident de peu d'importance, qui donna occasion à une grande brouillerie entre nos Généraux, & qui pensa causer la rupture de la ligue. Un Capitaine, du nombre de ceux que D. Jean d'Autriche avoit donnés aux Venitiens pour renforcer leurs galeres, faisoit tous les jours mille insultes & mille extravagances. On l'avertit de se conduire avec plus de sagesse; mais il répondit avec une hauteur extraordinaire. Là-dessus Veniero, en vertu de l'autorité qu'il avoit sur les troupes qu'on lui avoit prêtées, donna ordre de l'arrêter. Ce Capitaine tua celui que le Général avoit envoyé. Veniero, outré de cet attentat, fit pendre ce furieux, avec tous ceux qui voulurent le soutenir, non seulement sans prendre l'ordre de D. Jean d'Autriche, mais sans même lui en parler. Cette entreprise du Général Venitien le piqua vivement; & les Espagnols le voyant déja fort courroucé, n'oublierent rien pour l'irriter de plus en plus. Ravis d'avoir trouvé une si belle occasion de renverser la résolution qu'on avoit prise de donner bataille, ils conseillerent à D. Jean d'Autriche de traiter Veniero comme il avoit traité ce Capitaine; mais Colonna & Augustin Barbarigo, ayant menagé une réconciliation avec beaucoup de prudence & de dextérité, Veniero répara par sa douceur & par sa modération, une faute qu'un peu trop d'emportement lui avoit fait commettre, & l'aigreur qui s'étoit emparée des esprits, fut dissipée par la nécessité où l'on se trouva de se réünir. Colonna pria instamment D. Jean d'Autriche de se vaincre lui-même, de ne pas écouter les mauvais conseils, & de considerer, qu'il valoit mieux triompher de l'ennemi commun, que de se venger d'une injure particuliere. D. Jean d'Autriche consentit à suspendre sa colere, pourvû que Veniero ne parût point devant lui jusqu'à ce que cette affaire eût été examinée, & il demanda que Barbarigo vînt à sa place au Conseil.

On delibéra de nouveau sur le combat, & l'on ne se trouva pas d'accord sur les mesures qu'on devoit prendre; mais les Espagnols, qui n'avoient jamais consenti à la bataille que dans l'espérance qu'il n'y en auroit point, voulurent éluder l'occasion favorable qui s'en présentoit. Dans cette vûë, ils proposerent de retourner dans le golfe Adriatique, & d'assiéger quelqu'une

Charles IX. 1571.

qu'une des places que les Turcs avoient prises sur la côte de Dalmatie, supposant que la flote ennemie ne manqueroit pas d'accourir au secours, & qu'alors on la pourroit combattre avec avantage : mais que d'aller l'attaquer dans le golfe de Lepante, c'étoit trop risquer. Cet avis, qui convenoit à des gens qui avoient plus d'envie d'éviter la bataille que de la chercher, fut regardé par les Venitiens comme un artifice pour éluder la résolution qu'on avoit prise. Pour eux, ils disoient, qu'il faloit se saisir de l'entrée du golfe, persuadés que l'orgueil des Turcs ne pourroit souffrir cette insulte, & qu'ils viendroient d'eux-mêmes leur présenter le combat; que s'ils ne le faisoient pas, ce seroit un aveu honteux qu'ils avoient peur des Chrétiens. Il y eut un troisième avis, qui fut de renoncer à une vanité puerile & ridicule, & de prendre un parti qui tînt le milieu entre les deux que l'on venoit de proposer, c'est-à-dire, qu'il ne faloit, ni retourner en arriere, comme on l'avoit proposé d'abord, ni s'exposer à un péril évident, en allant attaquer l'ennemi au fond du golfe, & sous ses forteresses, dont il ne s'éloigneroit pas, tant qu'il se sentiroit le plus foible : mais qu'on devoit aller en avant, & attaquer Navarrin, Modon, ou quelque autre bonne place de la Morée; qu'une telle entreprise seroit également utile & glorieuse; que les Turcs ne souffriroient pas qu'on s'emparât de leurs places à leurs yeux; que s'ils venoient au secours, ils seroient obligés de donner bataille, s'ils les abandonnoient, la prise de quelques places pourroit faire soulever la Gréce, qui gémissoit sous le joug des Turcs, & la porter à faire des efforts pour recouvrer sa liberté.

La flote Chrétienne s'avance vers la Morée.

Conformément à cet avis, on résolut d'aller en avant, de prendre son parti suivant l'occasion, & de combattre l'ennemi aussi-tôt qu'on le pourroit. Le 3. d'Octobre ils s'éloignerent des côtes d'Albanie, & s'avancerent du côté de Céfalonie, dans le même ordre que nous avons déja dit, mais plus au large, de peur que si l'ennemi approchoit tout d'un coup, le mouvement que chacun feroit pour prendre sa place, ne fût capable de troubler les rangs, ou de causer du tumulte & de la confusion dans l'action. Le premier jour on arriva à l'Isle, ou l'écueil de Paxu (1), & le lendemain à Céfalonie : & après être entré dans le canal Viscardo, qui separe les Isles de Céfalonie & de Tiachi (2), ils jetterent l'ancre au port du Val d'Alexandrie. La dispute sur la manière d'attaquer l'ennemi, que les Espagnols avoient l'adresse de renouveller de tems en tems, s'y réveilla encore avec de grandes contestations; & quoiqu'ils ne vînssent pas à bout de ce qu'ils prétendoient, cependant, en attendant qu'on prît une résolution fixe, suivant les occasions que présenteroit la fortune, il fut résolu qu'on iroit au port de Petalia, qui n'est éloigné que de quarante mille pas au plus de l'entrée du golfe de Lepante. De tous ceux qui ne vouloient point de combat, il n'y en avoit pas un qui crût que les Turcs dûssent venir le présenter; ainsi ils s'imaginoient ne rien risquer à montrer beaucoup d'envie de s'y trouver.

Les

(1) Petite Isle près de Corfou.
(2) C'est l'ancienne Ithaque, Royaume d'Ulysse.

Les Alliés ayant été arrêtés trois ou quatre fois par le vent dans le port du Val d'Alexandrie, en fortirent le 6. d'Octobre par un beau clair de Lune : & le même jour Hali, qui avoit emporté, contre l'avis de Pertau, qu'on se prépareroit au combat, & qui craignoit que l'occasion d'attaquer l'ennemi ne lui échapât, conseilla au Bacha de faire avancer la flote jusqu'à Sainte-Maure, pour la renforcer des troupes qui étoient dans cette Isle. Pertau sentit bien sa finesse : mais comme après l'ordre de Selim, il pouvoit bien en son cœur désapprouver un parti qu'il jugeoit mauvais, mais non pas s'y opposer ouvertement, il leur permit de faire ce qu'ils croiroient le plus avantageux & le plus conforme à la volonté du Sultan. CHARLES IX. 1571.

Hali mit donc à la voile, sortit de Patras, ville située sur la côte de la Morée, & fort proche des (1) deux châteaux qui ferment l'entrée du golfe, & s'avança jusqu'à un lieu appellé Galanga, sur la côte d'Albanie, où il s'arrêta à l'entrée de la nuit. Les deux armées faisoient presque la même manœuvre, & pensoient à-peu-près de même. Chaque parti étoit persuadé que l'autre ne voudroit pas courir le risque d'une bataille: ainsi n'ayant pas d'espérance de vaincre leur ennemi, ils vouloient avoir la gloire de l'avoir fait fuir. Notre armée arriva sur le soir aux Isles de Curzolari, qui n'étoient presque pas connuës alors, mais qui sont devenuës célèbres par la victoire des Chrétiens. Se trouvant ainsi fort près du port où étoit la flote Ottomane, elle s'arrêta, pour voir ce que feroient les ennemis. Hali engage la bataille.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de faire ici une description exacte de ces mers, pour mettre en quelque sorte sous les yeux un endroit si fameux par les grandes batailles qui s'y sont données. Le cap d'Actium, appellé aujourd'hui Capo-Filago, lieu si fameux par la victoire qu'Auguste y remporta sur Antoine & Cléopatre, ferme le golfe de l'Arta, & n'est éloigné des Isles de Curzolari que d'environ cinquante mille pas. Entre ce cap & ces Isles, on trouve celle de Sainte-Maure, qu'on appelloit autrefois Leucade, rocher célèbre par le saut que les amans malheureux y faisoient, & par la mort de Sapho, qui périt en le faisant. De-là, en allant au Midi, on rencontre l'Isle de Céfalonie, & celle d'Ithaque, que nous appellons Tiachi. Ensuite on rencontre Zante, qui est vis-à-vis du golfe de Castel-Tornese dans l'Elide, & qui n'en est separée que par un bras de vingt cinq mille pas de large. Puis rebroussant chemin vers le Septentrion le long de la côte de la Morée, on vient à un des châteaux qui ferment le golfe de Lepante, & qu'on appelloit anciennement Rhion. Si de-là on prend par l'autre château qui est à l'opposite, appellé autrefois Antirrhion, & que l'on côtoye le rivage, toute l'étenduë de mer qui est entre deux, ressemble à un lac. C'est-là que sont situées les Isles de Curzolari, qui, selon l'opinion des Anciens, se sont formées du sable & de la bouë que le fleuve Aquéloüs y apporte en quantité. Elles furent nommées Equinades (2), parce qu'elles ont beaucoup de ressemblance avec le Hérisson, Description des Isles de Curzolari.

(1) Les Dardanelles.

(2) Ἐχῖνος, Hérisson, dont on a fait Ἐχινάδες.

Charles IX. 1571.

son, par un grand nombre de rochers arides & pointus qu'on y voit. C'est dans ce détroit que se donna la bataille. André Doria & Barberousse s'y rencontrerent autrefois; mais après avoir demeuré long-tems en présence, ils se separerent enfin sans combattre.

Disposition de la flote Chrétienne.

La flote Ottomane allant à Sainte-Maure, fut rencontrée par la nôtre, qui vouloit passer au-delà des Equinades, un Dimanche 7. d'Octobre, au lever du soleil. Dès qu'on eut apperçu l'ennemi, qui n'étoit éloigné que de quatre à cinq lieuës, D. Jean d'Autriche fit mettre à loisir la flote en bataille; & sur l'avis de Doria, il donna des ordres très-précis à Baçan qui commandoit la réserve, de ne point branler de sa place, qu'il ne fût assûré que les ennemis n'avoient point laissé de troupes derriere eux. Rien de plus sage que cette précaution, parce qu'un petit nombre de vaisseaux frais venant à charger des gens fatigués sur la fin d'une bataille, est capable de décider de la victoire, & qu'il est toûjours prudent de garder une partie de ses forces entiere pour les accidens imprévûs. Doria étendit son aile du côté de la pleine mer. Barbarigo, qui commandoit la gauche, s'approcha de terre avec sa Capitane, aussi près que la profondeur de l'eau le put permettre; & les autres Capitaines, qui depuis quelque tems s'étoient exercés à se mettre à leur place, s'y rangerent tous sans désordre & sans embaras. Il se trouva cent soixante galeres rangées sur un front presque en ligne droite. Les six grandes galeasses à éperons furent placées a la tête de l'armée, sous les ordres de François Duodo, & Cardona eut ordre de se tenir devant l'aile de Doria, pour escarmoucher contre les ennemis. D. Jean d'Autriche étoit au milieu sur la galere Royale, ayant à sa droite la Capitane de la flote du Pape, à sa gauche, celle de Venise, & à côté de ces deux, la Capitane de Savoye & celle de Genes. La premiere étoit commandée par François-Marie de la Rovere, & la seconde, par Alexandre Farnese; & l'on y joignit deux autres galeres du Roi pour les cas imprévûs. Cette division, qui formoit le corps de bataille, étoit fermée du côté gauche par Paul-Jourdain des Ursins, & à droite par le Grand-Prieur de Messine Général des galeres de Malte. On fit éloigner tous les petits bâtimens légers, afin d'ôter à tout le monde l'espérance de pouvoir se sauver par la fuite.

Disposition des Turcs.

A l'approche de l'armée Chrétienne, les Turcs abaisserent leurs voiles, leverent leurs antennes, & préparerent tout ce qui étoit nécessaire pour la manœuvre des vaisseaux. Comme cette Nation est très-disciplinée, il ne falut qu'un moment pour les mettre en bataille. Pertau, qui commandoit en chef, étoit au milieu, & avoit sous ses ordres cent trente galeres rangées à droite & à gauche. Hali prit la droite en tirant vers la terre, avec quatre vingt vaisseaux; & il y en avoit environ soixante entre eux deux. L'aile droite étoit commandée par Mahomet, & par Sirocco, Sangiac d'Alexandrie, & la gauche, par Ulucciali, Sangiac d'Alger : le front de leur bataille n'étoit point en croissant, comme ils l'ont d'ordinaire, mais en ligne droite.

Dès que D. Jean d'Autriche eut arboré le pavillon où étoient les armes des Princes confédérés, il implora le secours du Ciel, se mit dans une barque,

Bataille des Isles Curzolaires ou de Lepante.

barque, donna ordre à Requesens & à Colonna de faire la même chose; & tous trois allerent de rang en rang exhorter les Chrétiens à combattre avec courage sous les enseignes de Jesus-Christ. Après quoi l'Amiral Espagnol étant retourné à sa place, fit une harangue militaire, qui fut suivie des acclamations des troupes, qui demanderent qu'on les menât au combat. Il remonta ensuite sur son vaisseau. Requesens & Colonna étant aussi retournés sur les leurs, les deux armées donnerent le signal, chacune par un coup de canon. En même tems la gauche des Turcs, qui étoit opposée à Doria, & qu'une pointe de terre avoit jusqu'alors cachée aux Chrétiens, commença à s'étendre & à s'avancer au de-là de notre droite. Doria ne marcha pas en ligne droite à l'ennemi, comme on avoit ordonné à tout le monde de faire; mais, craignant que les Turcs n'eussent dessein de l'enveloper, il crut qu'il faloit opposer ruse à ruse. Dans ce dessein, ayant fait tourner la proue de sa galere contre celle qui donnoit le branle à cette partie de l'armée des Turcs, il ajusta sa manœuvre à tous les mouvemens que l'autre faisoit : c'est ainsi que Foglietta excuse l'action de Doria, voulant qu'on regarde comme une marque de son habileté, une faute qui pensa faire perdre la bataille; parce qu'à force de s'étendre & de lâcher les rangs, il donna moyen aux Turcs de faire une charge vigoureuse. Mais par une protection visible de Dieu, qui se declara pour la bonne cause, le vent, qui jusqu'alors avoit été contraire aux Chrétiens, tomba tout d'un coup, & fut suivi d'un si grand calme, qu'il sembloit qu'on fût sur terre.

Les deux corps de bataille commencerent alors à combattre l'un contre l'autre : dès que les Turcs furent à portée des deux galeasses Venitiennes, ils essuyerent plusieurs décharges de toute l'artillerie de ces bâtimens. Veniero couvrit sa Capitane des galeres de Loredano & de Malipiero, qui soutinrent le premier choc des ennemis; Colonna en fit autant de son côté. Les Turcs, ayant rompu leurs rangs, passerent sans ordre au-delà des galeasses qui les foudroyoient, formerent un gros, & s'avancerent contre notre aîle gauche : puis, en jettant des cris effroyables, selon leur coûtume, ils commencerent le combat, à une heure après midi, par faire pleuvoir une grêle de fléches sur nos vaisseaux. Ce gros enveloppa Barbarigo : & quelques-uns de leurs vaisseaux s'étant glissés le long de la côte, l'attaquerent en même tems par derriere. Barbarigo fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine; il combattit toûjours au plus fort de la mêlée, & il tenoit déja la victoire entre ses mains, lorsqu'il reçut dans l'œil un coup de fléche, dont il mourut le lendemain. Sa blessure l'ayant obligé de sortir du combat, Contarini, son neveu (1), prit sa place, & la remplit parfaitement bien; mais il mourut aussi dans ce combat, aussi-bien que Vincent Quirini & André Barbarigo. Enfin les Turcs ne pouvant plus résister de ce côté-là, se sauverent vers le rivage, dont ils étoient maîtres, & laisserent leurs vaisseaux sur les rochers, & sans défenseurs.

On

(1) Fils de sa sœur.

CHARLES IX. 1571.

On ne vit rien de semblable au corps de bataille : comme il n'y avoit pas moyen de s'échaper, pas un vaisseau Turc ne sortit de la ligne, en quelque mauvais état qu'il fût. Pendant que Hali & D. Jean d'Autriche étoient aux mains, la galere Turque qui portoit les deux fils du Général, fut prise par les deux galeres qui étoient aux deux côtés de la Royale. Pendant ce tems-là, le combat fut ranimé avec plus d'ardeur que jamais, sur-tout par Veniero & Colonna, secondés par Pompée Gentile, par Antoine Caraffe Duc de Mondragon, par Pyrro Malvezzi & par Mathurin de l'Escut de Romegas, Chevalier de Malte, François, qui a rendu son nom si redoutable dans tout l'Orient, que les meres encore aujourd'hui, n'ont qu'à le prononcer pour faire trembler leurs enfans.

D. Jean d'Autriche, qui avoit auprès de lui quatre cens hommes du regiment de Sardaigne, commandés par Lopez de Figueroa, & grand nombre de jeunes Gentilshommes très-braves, attaqua Hali, qui lui opposa trois cens Janissaires & cent Archers. Après un long combat, le Commandant Espagnol se rendit maître de la Capitane Turque, & Hali lui-même fut tue. De notre côté, Loredano & Malipiero, qui s'avancerent au milieu des ennemis avec trop d'ardeur, furent emportés par le canon. Leurs soldats, loin d'être découragés par cet accident, n'en chargerent que plus vivement les Infidèles, pour venger la mort de leurs Commandans, & s'emparerent de deux galeres ennemies : en même tems Veniero & Colonna en prirent chacun deux autres : mais les Venitiens y perdirent Jerôme Veniero, François Buono, Jean-Bâtiste Benedetti, de Chypre, & Jaques Tressino, de Vicence : Jean Bembo, Théodore Balbi & quelques autres, y furent blessés dangereusement. Honoré Cajetan, qui commandoit le Grifon, une des galeres du Pape, en vint aux mains avec le fameux Caraçosa, & après quelque combat, il tua ce Corsaire, & se rendit maître de son vaisseau.

Hali est tue.

La mer étoit rouge de sang & couverte de têtes coupées, de bras & de jambes. L'air, obscurci par la fumée de l'artillerie, retentissoit de tous côtés des hurlemens & des voix lamentables d'hommes à demi morts, qui périssoient au milieu des eaux & des feux avec des tourmens effroyables : & ce bruit étoit encore augmenté par les cris affreux des combattans, & par le fracas horrible des arquebuses & du canon. Pendant ce tems-là, les galeres des deux armées venoient fondre les unes sur les autres, proües contre proües, poupes contre poupes; d'autres s'approchant de la poupe de leurs ennemis, les attaquoient par derriere; d'autres enfin s'accrochoient par les côtés : en un mot, le caprice de la fortune & du hazard avoit beaucoup plus de part à tous ces mouvemens, que la prudence & la raison. Une des galeres de Florence, commandée par Thomas de Medicis, fut entierement fracassée, & le Commandant dangereusement blessé. Ascanio della Cornia ayant été enveloppé par cinq galeres Turques, étoit en danger d'être pris, si Alfonse Appiano, qui étoit à l'arriere-garde avec Baçan, ne fût accouru à son secours, & ne l'eût tiré de ce péril.

Jamais spectacle ne fut plus affreux, ni plus digne de pitié. On voyoit des Turcs qui venoient à la nage vers nos galeres, & qui prenant les rames ou

ou le gouvernail, imploroient la miséricorde des vainqueurs. Mais les soldats furieux, à qui l'ardeur du combat avoit ôté tout sentiment d'humanité, leur coupoient impitoyablement les mains; il s'en trouva pourtant quelques-uns qui, moins cruels, ou plus avares, leur jetterent des cordes, & les tirerent dans les vaisseaux, pour les vendre comme esclaves, & en tirer quelque argent.

Pertau s'enfuit.

Pertau avoit soutenu pendant deux heures l'attaque de nos galeres. Mais enfin, comme il ne lui restoit plusde soldats, & que sa galere, dont le gouvernail étoit brisé, alloit au gré des vagues, il jugea que tous ses efforts devenoient inutiles. Ainsi, après mille imprécations contre Hali, & tous ceux dont les avis teméraires l'avoient précipité malgré lui dans l'extrêmité où il se trouvoit, ce brave Commandant se jetta dans un brigantin qu'il avoit gardé pour le besoin, se retira du combat, & laissa à la merci des vainqueurs, les troupes Turques & toutes les forces maritimes de l'Empire Ottoman.

Uluccial s'ouvre un passage & gagne la pleine mer.

Uluccial, après s'être débarassé de Doria, se jetta au milieu de la bataille, & manœuvroit de manière qu'il ne s'engageoit dans aucun combat, sans se menager une sortie. Lorsqu'il vit le pavillon de l'Amiral renversé, & que les affaires des Turcs alloient mal, il crut devoir se conduire avec plus de précaution. Les Chrétiens ayant tué Hali, comptoient sur la victoire: mais ne la jugeant pas entiere, tant que les vaisseaux d'Ulucciali avoient la liberté d'aller de côté & d'autre, ils tournerent leurs efforts contre lui, dans l'espérance que Doria, qui s'étoit étendu vers la pleine mer, reviendroit à eux, & qu'Ulucciali se trouvant enveloppé, seroit entierement défait. Mais Doria s'étoit trop éloigné pour venir à tems au secours de nos troupes: & cette faute, jointe à la première, porta un grand préjudice à l'armée Chrétienne. Car ce vieux Pirate étant venu fondre sur nos vaisseaux, presque dépourvûs de soldats après un si long combat, les maltraita fort, en prit même quelques-uns, & fit égorger tout ce qu'il y trouva; ensorte que ce fut par hazard que le Prieur de Messine évita ce malheur; la galere de Pierre Bua, de Corfou, & celle de Louis Cipico, de Trau, qui apartenoient à ce Prieur, furent prises; mais dans le tems qu'Ulucciali se retiroit en vainqueur, les Chrétiens lui arracherent ces deux derniers vaisseaux, & retirerent des mains des ennemis, Cipico blessé de plusieurs coups. Ce combat nous enleva Benoît Soranzo, qui, après s'être défendu long-tems avec beaucoup de valeur, perdit enfin la vie avec son vaisseau. Mais sa mort fut bien vengée: car l'ennemi s'étant jetté dans sa galere, le feu prit aux poudres, & le bâtiment sauta avec tous ceux qui y étoient entrés. Nous perdimes encore Jerôme Contarini, M. Antoine Lando, Jaques de Mezzo, M. Antoine Pasqualigo, George Cornaro & Pierre Bua, dont je viens de parler.

Doria arriva enfin, & se mit à poursuivre Ulucciali: mais les ténèbres épaisses qui le deroboient à la vûë, & la mer qui devint grosse & orageuse, l'empêcherent de le joindre. On prit environ trente galeres de celles qui étoient échouées à la côte. les Turcs ayant combattu, malgré leur désordre, avec une extrême opiniâtreté, depuis une heure après midi, jus-

CHARLES IX. 1571. Victoire des Chrétiens.

qu'au soleil couchant, ne firent plus de résistance, & cederent la victoire entiere aux Chrêtiens. Tel fut le succès de la bataille des Isles Curzolari. Ce fut la plus grande victoire qui eût été remportée jusqu'alors sur les Turcs, & celle dont on a tiré le moins d'avantage; les disputes des Commandans, & les intérêts contraires des confédérés en firent perdre tout le fruit: parce qu'au lieu de n'avoir en vûë que la gloire de Dieu & le bien général de la Chrétienté, chacun cherchoit son avantage particulier.

Plusieurs causes qui contribuerent à cette victoire.

Bien des choses ont contribué à cette victoire. La flote Ottomane, plus nombreuse que la nôtre, étoit composée de deux cens soixante & quatre vaisseaux; au lieu que les Chrétiens n'en avoient que deux cens cinq, outre les six grandes galeasses; mais nous étions supérieurs par le nombre des combattans. Outre vingt-cinq mille hommes de troupes reglées, nous n'avions point de galere où il ne se trouvât deux cens hommes, ou du moins cent cinquante. Les équipages des vaisseaux & les forçats même, à qui on promit la liberté, combattirent avec beaucoup de courage. A l'égard des vaisseaux Turcs, excepté ceux des grands Officiers, qui portoient un Croissant à leur pavillon, & qui n'étoient qu'au nombre de quarante, dans tous les autres il n'y avoit que trente ou quarante soldats au plus, & cent dans ceux des Chefs. La plûpart de leurs gens étoient infirmes, & mal remis des fatigues de la campagne, exposés d'ailleurs à tous les coups qu'on tiroit sur eux, parce qu'ils manquoient d'armes défensives. Nos soldats au contraire étoient frais, & portoient tous des casques & des cuirasses; ajoûtez encore, que les armes étoient bien différentes. Les Turcs ont très-peu d'armes à feu, & le coup de leurs fléches fait bien moins d'effet que celui de l'arquebuse: il n'en fait même aucun sur ceux qui ont de bonnes armes défensives; d'ailleurs, quand un arc a tiré quatre ou cinq fois, la chaleur détend les cordes; le coup de la fléche en devient si foible, qu'à peine effleure-t-il la peau: & si l'ennemi est cuirassé, la pointe de la fléche s'émousse, & ne va jamais jusqu'au corps; ajoûtons encore que nos galeres ont des especes de parapets qui couvrent nos soldats, & que celles des Turcs n'en ont point, parce que ces parapets ne sont pas commodes pour tirer de l'arc. De-là deux grands avantages pour nos soldats: premièrement, leur corps étoit couvert: en second lieu, ils pouvoient y appuyer leurs arquebuses, & tirer plus sûrement & plus juste. Il y avoit même une grande différence entre l'artillerie des Turcs & la nôtre. La proüe de leurs galeres n'ayant rien qui la couvrît, leurs Canonniers étoient tués d'abord par nos Arquebusiers; ensorte qu'après la première décharge, ils étoient obligés d'abandonner la place. Toutes nos galeres au contraire firent chacune quatre ou cinq décharges, & quelquefois davantage: & dans la plus grande chaleur du combat, lorsqu'elles se trouvoient accrochées avec celles des ennemis, elles pouvoient encore se servir de leurs canons, & tirer même à coup sûr. La construction de nos vaisseaux servit aussi beaucoup: car on en avoit retranché les éperons, dont la pointe recourbée en haut, obligeoit de pointer le canon obliquement, & en affoiblissoit le coup: mais après

après ce retranchement, nos canons pointés droit, tiroient à fleur d'eau, & ne tiroient gueres envain; ce qui tua beaucoup de monde aux ennemis: au lieu que les canons des Turcs étant pointés haut, leurs boulets passoient presque tous au-dessus de nos têtes.

Nombre des galeres prises sur les Turcs.

On prit cent trente galeres Turques, dont il ne se trouva que quatorze petites; tout le reste de leurs vaisseaux fut, ou brûlé, ou coulé à fond ou brisé contre la côte; ensorte que de cette grande armée navale il ne s'échapa que cinquante galeres. Ulucciali s'en alla à Constantinople avec les trente qu'il avoit sauvées du débris. Selim ayant appris cette nouvelle à Andrinople, & craignant qu'elle ne causât quelque émotion à Constantinople, y revint en diligence. Non seulement il reçut bien Ulucciali, mais il lui donna la Charge de Capitan-Bacha, & le commandement général de toute la marine de l'Empire. Il s'écarta en cela de la maxime des Turcs, qui punissent toûjours leurs Généraux des échecs qui leur arrivent, quoiqu'on ne puisse point les leur imputer. Un Général battu par un pur accident de la fortune, est étranglé, comme s'il étoit cause de sa défaite; mais la marine du Turc étoit dans un état si pitoyable, qu'il ne lui restoit de vaisseaux que ce qu'Ulucciali en avoit sauvé. D'ailleurs, après avoir perdu à ce combat tant d'Officiers de distinction, c'étoit le seul Commandant qu'il pût opposer aux Chrétiens.

Les Turcs eurent dans cette bataille vingt cinq mille hommes de tués, & trois mille cinq cens prisonniers. Du nombre des morts furent beaucoup de ces Officiers qu'ils appellent Sangiacs. Pour nous, nous perdimes quinze galeres, dont il y en avoit dix Venitiennes, sur lesquelles Ulucciali tomba d'abord. A l'égard des troupes, notre perte alla bien à dix mille hommes, dont il ne mourut qu'une petite partie dans le combat: le reste périt des blessures qu'ils avoient reçûës, & qui furent mal pansées. La mort d'Augustin Barbarigo diminua beaucoup la joye des Chrétiens: tout le monde le pleura, tout le monde regretta tant de belles qualités, vraiment dignes d'un grand Général; sa prudence dans le Conseil, son habileté, sa modération & son courage, qui avoient été si utiles pendant toute cette guerre, & qui pouvoient l'être encore à l'avenir. On perdit outre cela quelques personnes d'une grande distinction, entre autres, Bernardin de Cardenas, & Horace des Ursins; au reste, la liberté de plusieurs milliers de Chrétiens qu'on tira des fers, adoucit un peu de si justes douleurs.

La mort d'Augustin Barbarigo diminue la joye de cette victoire.

Dieu donna à notre armée des marques de sa protection, non seulement dans le combat, mais même depuis: car une tempête effroyable étant survenuë la nuit suivante, ils trouverent, pour ainsi dire, sous leurs mains un port capable de contenir tous leurs vaisseaux.

Les ennemis firent une faute considerable: car pouvant se mettre en pleine mer, & y donner bataille, ils aimerent mieux combattre sur une côte dont ils étoient les maîtres, sans faire reflexion au malheur qui en pouvoit arriver, & qui arriva en effet: car ceux qui combattirent près de la terre, ayant été mis en désordre dès le premier choc, où les Turcs jettent ordinairement tout leur feu, ils gagnerent aussi-tôt le rivage, aban-

CHARLES IX. 1571.

abandonnerent leurs vaisseaux, & se sauverent dans le païs d'alentour; au lieu que ceux qui se trouverent plus éloignés combattirent jusqu'à la fin.

Les Chrétiens negligent de profiter de la consternation des Turcs.

La flote Chrétienne s'étant mise à l'abri dans le port, la première chose que l'on fit, fut de réconcilier Veniero avec D. Jean d'Autriche. Les prieres des Seigneurs, & les grands succès de la bataille engagerent aisément le Général Espagnol à oublier son injure particuliere. Lorsque le calme fut revenu, ils allerent au lieu où le combat s'étoit donné, & ils y virent un spectacle qui leur causa en même tems du plaisir & de la pitié. On tint ensuite Conseil. Le grand nombre de morts & de blessés de leur armée, le peu de vivres qu'il leur restoit, & la saison fort avancée, les déterminerent à se mettre en quartier d'hyver, pour radouber leurs vaisseaux, recrûter leurs troupes, donner le tems aux soldats épuisés de se rétablir pendant le repos de l'hyver, afin de revenir frais à l'entrée du printems, & de poursuivre les restes de leur victoire. Plusieurs blâmoient ce parti: tout étoit, disoient-ils, consterné à Constantinople & dans les Isles voisines; si nous poursuivons la victoire, rien ne nous résistera: & l'on blâma fort Veniero de ne s'être pas opposé plus qu'il ne fit au parti de se retirer. On lui reprochoit, qu'il étoit plus soigneux de se faire panser d'une blessure qu'il avoit à la jambe, que de retourner chercher des ennemis, & des combats, dont il avoit grand peur. Si l'on en croit les discours malins des Espagnols, c'étoit-là, disoit-on, ce qui l'avoit engagé à se rendre si facilement à l'avis de D. Jean d'Autriche. Mais on peut excuser Veniero sur ce qu'il connoissoit parfaitement la disposition des Espagnols, qui, toûjours ennemis secrets des Venitiens, les avoient joüés dès le commencement, leur avoient refusé du secours dans le tems où ils en avoient le plus de besoin, & n'avoient même consenti à cette bataille, que parce qu'ils comptoient absolument que les Turcs ne la risqueroient point. Ainsi voyant D. Jean d'Autriche déterminé à ne rien entreprendre de cette campagne, sous prétexte que Philippe ne vouloit pas que sa flote passât l'hyver loin de ses Etats; jugeant d'ailleurs que, comme les conquêtes que l'on feroit dans la Morée devoient apartenir à la République, les Espagnols ne s'y porteroient pas avec beaucoup de chaleur, il ne leur proposa rien. D'ailleurs, la dispute qu'il avoit euë avec le Général Espagnol étoit encore récente: & il ne crut pas devoir s'exposer à en renouveller le souvenir, & à aigrir les esprits par une dispute inutile. Mais ce qui suit, ne peut être excusé dans Veniero: & on doit convenir qu'il fit une grande faute. Voici le fait. Avant qu'on sçût la bataille, le Sénat avoit envoyé treize grosses galeasses au secours de la flote. Philippe Bragadin, Amiral du golfe de Venise, qui conduisoit ce renfort, ne joignit l'armée qu'après la victoire. Au désespoir de n'y avoir point eu de part, il pria instamment Veniero de lui donner cinquante galeres, afin de poursuivre les débris de la flote Ottomane, de jetter l'épouvante dans leur païs, & de regler ses entreprises sur les occasions qui se présenteroient. Mais Veniero ne voulut jamais y consentir, & declara, qu'il ne souffriroit pas qu'un autre fît ce qui étoit de sa charge.

Reproches qu'on fait là dessus à Veniero.

La

La nouvelle de la victoire fut portée à Venise par Onufre Giustiniano, & y fut reçûë avec grande joye. D. Jean d'Autriche, résolu de s'en retourner, se rendit cependant aux instances des Venitiens, qui le prierent de faire en passant une tentative sur Sainte-Maure. Il detacha donc Ascanio della Cornia & Gabriel Serbellone pour aller reconnoître la situation & la force de la place, & pour examiner, si c'étoit une affaire de peu de jours. Sur le rapport qu'ils firent que ce siége pouvoit durer quinze ou vingt jours, D. Jean d'Autriche ne jugea pas à propos de l'entreprendre, sous prétexte que cette conquête ne pouvant augmenter beaucoup les forces des Chrétiens, ni leur être d'un grand secours, elle ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât. Ainsi ils passerent outre. Quand ils eurent gagné Corfou, ils y partagerent le butin. Philippe eut pour sa part cinquante huit galeres communes & une moitié; six galiotes & demie; cinquante huit canons & demi; huit gros pierriers & demi; six vingt plus petits; & dix sept cens treize prisonniers. Les Venitiens eurent trente neuf galeres communes & une moitié, quatre galiotes & demie; trente neuf gros canons & demi; cinq pierriers & demi; quatre vingt six plus petits; & onze cens soixante & deux prisoniers. Le Pape eut dix neuf galeres communes; deux galiotes; dix neuf gros canons; trois pierriers ordinaires; & quarante deux petits; & huit cens quatre-vingt un prisonniers. D. Jean d'Autriche & Colonna s'en allerent à Messine, chacun avec leur flote, & entrerent dans le port en triomphe.

Partage du butin entre les vainqueurs.

Après la retraite des alliés, les Venitiens attaquerent Margariti, apartenant aux Cimariots, dans le voisinage de Corfou. Ces barbares se rendirent le 12. de Novembre, à condition d'avoir vie & bagues sauves; les vainqueurs mirent le feu à ce fort & le ruinerent. Soppoto ayant été abandonné par les Turcs, les Albanois s'en emparerent, & le remirent aux Venitiens, qui le rendirent depuis à Selim.

Cependant le Pape avoit envoyé pour Légat en Espagne, le Cardinal Alexandrin son neveu, qui devoit aussi aller en France & en Portugal dans la même qualité. Philippe envoya au devant de lui jusqu'à la frontiere grand nombre de Seigneurs, avec des lettres pleines de témoignages d'amitié: & le Cardinal Diégo Spinosa, Evêque de Siguença, qui étoit à la tête des affaires du Royaume, alla à sa rencontre à deux journées de Madrid. Le Légat étant arrivé à la Cour, y fut reçû par le Roi de la manière du monde la plus gracieuse. Il avoit ordre d'exhorter ce Prince à pousser vigoureusement la guerre, & à fournir de bonne-heure les secours qu'il avoit promis par le traité: que par-là non seulement ils deviendroient plus utiles, mais que l'exemple de son zèle exciteroit celui des autres Princes, & qu'ils auroient plus ou moins d'envie d'entrer dans la ligue contre l'ennemi commun, à proportion de la vivacité ou de l'indifférence qu'ils lui verroient, pour une cause dont il étoit le plus ferme appui. C'étoit-là le point capital de sa commission. Il étoit encore chargé de prier Philippe d'inviter les Rois de France & de Portugal, & sur-tout l'Empereur Maximilien son beau-frere, à entrer dans une ligue si sainte. Philippe répondit, qu'il étoit très-obligé au Pape d'avoir de lui des sentimens

Ambassade du Pape vers le Roi d'Espagne au sujet de la ligue.

CHARLES IX. 1571.

mens qui lui faisoient tant d'honneur : Qu'il prioit S. S. de vouloir bien faire refléxion sur les soins & sur les affaires fâcheuses dont il étoit accablé ; d'en considerer la multitude & l'importance, & combien la guerre de Flandre lui coûtoit d'argent & d'hommes : Que c'étoit aussi une guerre de Religion, d'autant plus dangereuse, que le mal qui pouvoit arriver étoit bien plus proche que celui qu'on craignoit de la part du Turc : Qu'il avoit mandé à D. Jean d'Autriche, son frere, de laisser en Italie les galeres destinées pour la défense des Etats qu'il y possedoit, & de repasser en Espagne avec le reste ; mais que, pour faire plaisir au Pape, il alloit lui envoyer un contre-ordre, & lui écrire de passer l'hyver en Italie : Qu'à l'égard des Rois de France & de Portugal, il espéroit qu'ils se porteroient d'eux-mêmes au parti le plus convenable ; mais que, puisque Sa Sainteté le souhaitoit, il leur écriroit fortement sur ce sujet : Qu'il croyoit pourtant que la résolution de la France dépendroit du parti que prendroit Maximilien, & qu'elle ne se declareroit point que ce Prince ne fût entré dans la ligue : Qu'ils n'envoyeroient jamais leurs troupes ni leurs Généraux par mer, ni sur la flote, parce qu'ils ne voudroient pas obéïr à D. Jean d'Autriche. Et comment les envoyer par terre, si Maximilien demeuroit dans l'alliance du Turc ?

Le Légat parla ensuite du titre de Grand-Duc, que le Pape avoit donné à Cosme de Medicis. Il soutenoit, comme une chose indubitable, que ce titre ne blessoit, ni le Roi, ni le S. Siége ; & qu'on ne pouvoit y donner atteinte, sans choquer la dignité & l'autorité de l'Eglise Romaine. Il vint après cela à la jurisdiction ecclésiastique de Sicile ; & il prétendit, que les Ministres de Philippe faisoient un tort considerable à l'autorité du Souverain Pontife : Qu'à l'égard de la Bulle d'Urbain II. qu'ils alleguoient en leur faveur, outre qu'elle ne s'étendoit qu'à Roger, Comte de Sicile & de Calabre, & à Simon son fils, ou à quelqu'autre héritier de Roger, elle étoit très-suspecte de faux, par le lieu & le jour de sa date : car elle est datée de Salerne, & de l'année 1095. or il est constant qu'Urbain II. assista au Concile de Clermont, qui se tint alors en France pour la guerre sainte, & que ce fut le seul soin qui occupa ce Pape pendant toute cette année : Que le premier qui en ait parlé, est Thomas Fazello, Ecrivain moderne, qui n'a ni réputation, ni autorité, & qui n'est que le Copiste de Jean-Luc Barberio, Auteur Sicilien, aussi peu croyable que lui : Qu'il est vrai que Pierre de Luna, Pape schismatique, accorda à Ferdinand d'Arragon, & à Martin Roi d'Arragon, qui épousa Marie Reine de Sicile, que ses Officiers en Sicile ne pourroient être excommuniés par les Evêques du païs ; mais que ce privilege fut aboli bientôt après sur la requête des trois Etats de ce Royaume : Qu'il demandoit donc, que l'ordre établi par le Concile de Trente fût gardé inviolablement dans les Royaumes de Sicile & de Naples, & que l'on rendît au Clergé la jurisdiction qui lui apartient. Il fit la même demande pour l'Etat de Milan.

Dispute entre ces deux Puissances sur la jurisdiction Ecclésiastique de Sicile.

Philippe répondit au Légat, qu'il n'avoit fait que conserver dans les Etats dont il avoit hérité de ses ancêtres, les droits qu'ils lui avoient laissés :

sés : Qu'au reste il en écriroit à ses Officiers, & que s'il y avoit des choses qui pûssent ou qui dûssent être réformées, conformement aux desirs du Pape, il avoit tant de respect pour la personne de S. S. & pour le Saint Siége, qu'on pouvoit s'assurer qu'il lui donneroit toute la satisfaction possible.

Charles IX. 1571.

Le Légat passe en Portugal. Ses negociations en cette Cour.

Après cette réponse équivoque, le Légat prit congé de ce Prince, & s'en alla en Portugal. Il y fut reçû comme à Madrid, avec beaucoup de pompe & de magnificence; mais la proposition qu'il fit au Roi d'entrer dans la ligue, ne produisit aucun effet. Ce Prince, qui ne fit aucune difficulté de s'engager sur le champ dans cette guerre, lui dit, qu'il ne sçavoit pas encore par où il attaqueroit le Turc : Qu'il croyoit que le plus commode & le plus avantageux, seroit de porter la guerre aux environs de la mer Rouge; parceque, si Selim vouloit défendre ses Etats de ce côté-là, il seroit obligé de diviser ses troupes; qu'il en auroit moins à opposer aux confédérés, qui par ce moyen pourroient l'accabler plus aisément : Que s'il laissoit sans défense le voisinage de la mer Rouge, les Portugais y feroient des progrès considerables & très-avantageux à la Chrétienté. Le Légat lui parla ensuite du mariage de Marguerite de Valois, sœur du Roi de France, disant : Qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable au Pape, ni de plus utile à la Religion Chrétienne & à ses propres Etats, que d'épouser cette Princesse : Que ses peuples souhaitoient ardemment de le voir marié, & qu'un des motifs pour lesquels le Pape desiroit extrêmement cette alliance, étoit d'enlever Marguerite de Valois au Prince de Navarre, fauteur des Huguenots, à qui il sçavoit qu'on la destinoit : Qu'il en avoit déja fait parler au Roi de France par Antoine-Marie Salviati, son Nonce en cette Cour : Que jusqu'alors Salviati n'avoit rien pû gagner; mais qu'il ne doutoit pas que la chose ne reüsît, si Sa Majesté Portugaise vouloit y penser sérieusement.

Le Roi remercia le Légat, & lui dit, que si ce mariage se concluoit, la seule dot qu'il demanderoit au Roi de France, seroit qu'il renonçât à son alliance avec le Turc, & qu'il se joignît aux autres Princes confédérés, pour faire la guerre à l'ennemi commun.

Le Pape sollicite les Princes d'Orient à faire la guerre aux Turcs.

Dans ce même tems, le Légat reçut la nouvelle de la grande victoire remportée près des Isles de Curzolari, avec des lettres que le Pape écrivoit aux Puissances de l'Orient : Sa Sainteté ordonnoit au Légat de remettre ces lettres au Roi de Portugal, & de le prier de les envoyer à ces Princes. Elles étoient datées du 16. & du 17. de Novembre, & addressées à Schach Tecmases Roi de Perse, & à Cerif Mutahar, Roi de l'Arabie heureuse. Le Pape leur mandoit la grande victoire que les Chrétiens venoient de remporter sur Selim, le nombre des vaisseaux pris & coulés à fond, celui des morts & des prisonniers; & il les exhortoit à profiter d'une si belle occasion que la Providence leur offroit : Qu'ils devoient se liguer avec les Princes Chrétiens, pour exterminer de concert une Nation qui ne cherchoit que la perte de tout l'Univers : Que la différence de Religion ne devoit pas les en empêcher; que dès qu'une même cause & une nécessité commune nous unit, la distance des lieux & les différentes manières de pen-

CHARLES IX. 1571.

penser, ne sont pas des motifs suffisans pour rompre une union qui peut avoir des suites si avantageuses. Il écrivit dans les mêmes termes à Menna, Roi d'Ethiopie, qui étoit Chrétien, mais d'une Secte, qui, sur les rits & la doctrine, différoit un peu de la Catholique. Il y parloit avec véhemence contre la cruauté barbare du Turc, qui joignoit la perfidie à une ambition démesurée. Qu'au mépris de la paix & de l'alliance qu'il avoit faite avec les Venitiens, il leur avoit declaré la guerre, sans qu'ils lui en eussent donné le moindre sujet, & leur avoit enlevé l'Isle de Chypre par une injustice détestable.

Projet du S. Pere de détacher Ulucciali des Turcs.

Le Légat, suivant l'ordre que le Pape lui donnoit encore par ce courier, retourna en diligence à Madrid, pour féliciter le Roi sur cette victoire : il lui parla en même tems d'un projet qui étoit venu dans l'esprit du Pape depuis ce grand succès. Sa Sainteté croit, ajoûta le Cardinal, que ce qu'on peut faire de plus avantageux, c'est de ne laisser aux Turcs aucun Officier qui entende la marine : Que jamais ils n'avoient eu sur mer beaucoup de Commandans habiles ; mais que le nombre en étoit encore bien plus petit, depuis que la derniere bataille leur avoit enlevé ceux qui avoient quelque réputation : Qu'il ne leur restoit qu'Ulucciali, & qu'il seroit peut-être aisé au Roi d'Espagne de détacher des Turcs cet homme ambitieux, en lui offrant quelque bon gouvernement en Espagne, ou dans ses Etats d'Italie : Qu'à la vérité on n'étoit pas sûr de réussir ; mais que, quelque chose qui arrivât, cette tentative ne laisseroit pas d'être utile aux confédérés. Si elle réüssit, ajoûta le Légat, ce sera un coup de la derniere importance. Si elle manque, & que le secret vienne à s'éventer, on aura au moins sçû rendre suspect à Selim, le seul homme qui soit capable par sa valeur & par son habileté, de soutenir les affaires de cet Empire. Car, disoit S.S. le Sultan ne manquera pas, ou de le casser & de le chasser de la Cour, & par consequent de se priver des services d'un homme qui lui est très-nécessaire, ou de le faire punir comme un traître : Qu'à cet égard la pieté des Confédérés n'a rien qui doive lui donner le moindre scrupule : Qu'il n'y a point de mal à employer l'artifice pour faire périr, de quelque manière que ce soit, un apostat qui a renoncé à la Religion Chrétienne.

Philippe loua beaucoup la prudence de sa Sainteté, & il protesta au Cardinal, qu'il ne tiendroit pas à lui que la chose ne réüssît selon les pieux désirs de ce Pontife. Le Légat ayant encore reçu de grands honneurs de ce Prince, prit congé de lui, & passa en France sur la fin de l'année (1).

Le Pape sollicite l'Empereur d'entrer dans la ligue.

Pendant qu'Alexandrin étoit en Espagne, le Cardinal Commendon, que le Pape avoit envoyé en Allemagne, étoit arrivé dès le mois d'Octobre à la Cour de Maximilien, avant la bataille navale. Ce Ministre éloquent fit à l'Empereur un discours plein de majesté, pour l'engager à se joindre aux confédérés. „ Enfin, lui dit-il, l'exécrable ennemi du nom Chré-

„ tien,

(1) Je rapporterai dans la suite l'entretien qu'il y eut avec le Roi, & quel fut le succès de sa négociation. *Editions des Drouarts in f. & in 4.*

„ tien, ce tyran qui foule aux pieds les loix divines & humaines, a donc „ soulevé contre lui tous les Princes Chrétiens, & généralement tous „ ceux dont il veut envahir les Etats. L'injustice de la guerre qu'il a de- „ clarée aux Venitiens, a réuni leur haine & leurs forces; & l'on espère „ tirer avantage des malheurs mêmes qui accablent ces Républicains, & „ qui affligent tous les Etats Chrétiens. La perte de Chypre, l'Isle la „ plus riche de la Méditerranée, que Selim vient d'envahir par une in- „ justice atroce, fera ouvrir les yeux à cette République, qui a toûjours „ été si liée avec les Turcs : sans doute qu'elle se détachera pour toûjours „ d'une alliance également funeste & honteuse, & qu'elle s'unira desor- „ mais à la cause commune de la Chrétienté.

Commendon ajoûta : Que l'Empereur ne devoit pas sentir moins vivement les injures qu'il en avoit reçues; les ravages qu'ils avoient faits dans ses Etats, & la perte de la Hongrie : Qu'en attaquant les Ottomans par mer, on pouvoit bien affoiblir leurs forces, mais non pas les ruiner; & que quand même la flote de Selim seroit battuë, ce Prince se releveroit toûjours : Que la honte de sa défaite le rendroit plus implacable, & que jamais on ne le réduiroit que par la ruine entiere de ses armées de terre : Que le Ciel réservoit cet honneur à Maximilien : Que d'autres Princes avoient remporté des victoires sur les Turcs; mais que l'auguste maison d'Autriche étoit destinée pour les exterminer sans retour. Commendon ayant dit tout ce qu'on pouvoit alleguer sur cette matière, lui rappelloit souvent les conseils du Pape, & l'exemple de Philippe son cousin-germain.

Succès de cette négociation.

La réponse de l'Empereur ne fut pas favorable. Il commença par étaler ses malheurs, ses pertes, les ravages de ses Etats, les périls dont il étoit menacé, & la nécessité de s'en délivrer. Il ajoûta : Qu'il n'avoit pas besoin de conseil, & qu'on ne lui persuaderoit pas aisément d'entrer dans une guerre si funeste : Que la tréve entre les Turcs & lui devoit encore durer deux ans. Quel prétexte prendre pour la rompre ? Qu'il avoit autant de zèle pour la Religion que Philippe; mais que les risques qu'ils courroient dans cette guerre, étoient bien différens. Quand Philippe perdroit une bataille contre le Turc, quel danger y auroit-il pour ses Etats, si éloignés de ceux du Sultan ? Que pour lui, si son armée étoit défaite, il perdroit son Royaume, l'Empire, & tout ce qu'il possedoit : Qu'il faloit donc auparavant s'assûrer de la disposition des autres Souverains, & particulierement du Roi de Pologne : Qu'il lui envoyeroit un Ambassadeur pour en être instruit, & que quand il sçauroit sa volonté, il seroit en état de répondre plus précisément, & de prendre son parti.

Commendon répondit : Que les raisons alleguées par l'Empereur ne lui paroissoient pas soutenables : Que la consideration de la tréve ne devoit pas arrêter un aussi grand Prince; & que c'étoit un scrupule mal placé, que de se croire lié par la foi des sermens avec le Turc, qui ne connoît ni Religion ni foi; qui méprise les traités les plus saints, où Dieu même a été pris à témoin, sans être arrêté, ni par la crainte du Tout-puissant, ni par aucun respect humain : Que cette tréve même que l'Empereur fai-

CHARLES IX. 1571.

soit scrupule de violer, recevoit tous les jours de nouvelles atteintes de la part du Sultan: Que contre les articles du traité, il faisoit des courses, ravageoit des Provinces, en enlevoit les habitans, & construisoit de nouveaux forts. Enfin il poussa si vivement l'Empereur, qu'il promit d'entrer dans la ligue, pourvû qu'on lui donnât des secours qui le missent en état de se declarer. Il les spécifia sur un Mémoire que le Cardinal envoya au Pape.

Lorsque les conditions du Mémoire eurent été presentées aux confédérés, ils les accepterent sans difficulté, & le Pape l'écrivit sur le champ à son Légat, & lui donna ordre de passer à la Cour de Pologne, puisqu'il n'avoit plus rien à faire auprès de l'Empereur. Commendon fut très-fâché qu'on l'obligeât de quitter Maximilien avant la signature & la ratification du traité; il prévoyoit que le Roi de Pologne ne se découvriroit pas, sans être bien assuré de la volonté de l'Empereur & des mesures qu'il prenoit pour cette guerre. Il ne se trompa pas dans sa conjecture; car, outre que Sigismond répondit, que ses engagemens dépendroient de ceux de l'Empereur, ce Prince demandoit encore, que Maximilien, au nom de l'Empire, rénonçât à toute prétention sur la Prusse, qui apartient à la Pologne, & que la rénonciation fût confirmée par une résolution de la Diéte de l'Empire: Que les differens entre l'Empire & le Roi de Danemarc fussent reglés par l'autorité de l'Empereur: Qu'il fût défendu de commercer dans la Moscovie par la mer Baltique: Qu'on allât d'abord attaquer les Tartares de la Chersonese Taurique (1); que comme la Pologne n'avoit besoin que d'argent, les alliés lui en fournissent pour les fraix de cette guerre: Qu'on lui restituât Rossano & Bari, places de la Pouille, qui avoient été données en dot à sa mere; & qu'on lui permît d'engager ou d'aliéner les revenus de Foyano, pour employer cet argent aux fraix de la guerre.

Le Légat passe en Pologne, où il ne réussit pas mieux.

L'examen de tous ces articles, & les altercations qu'ils exciterent, rendirent inutile la négociation de Commendon: & Sigismond étant mort peu de tems après, le Pape envoya ordre à son Légat, de demeurer en Pologne, jusqu'à ce que le nouveau Roi fût installé. Cependant le Palatin Albert Laski, homme vif & entreprenant, fit espérer qu'il leveroit trente mille chevaux; que Nicolas Turlow (2) en ramasseroit autant, & qu'ils feroient des courses jusqu'à Andrinople: Que les Bulgares, qui songeoient déja à se révolter, ne manqueroient pas de se joindre à eux. Laski ajoûta, que les Valaques & les Circassiens, qui habitent aux extrémités de la mer Noire, prendroient infailliblement le même parti. Cette affaire fut négociée entre eux & les Venitiens, par l'entremise des Ministres du Saint Siége.

Le Pape avoit nommé Portico, Nonce à la Cour de Moscovie, pour engager le Grand-Duc dans la ligue. Comme ce Prince est puissant en Cavalerie; & que ses Etats, placés au Septentrion de l'Europe & de l'Asie, enveloppent de ce côté-là ceux du Turc; le Nonce devoit lui deman-

(1) Qu'on appelle les *petits Tartares*.

(2) Ou *Tarlas*.

demander, qu'aussi-tôt que les autres Princes attaqueroient le Turc par mer & par terre, le Moscovite entrât en même tems dans la Moldavie & dans la Romanie du côté de l'Europe; & que du côté de l'Asie, il envoyât une partie de sa Cavalerie ravager le Pont & la Cappadoce: mais le Pape ayant fait refléxion que le Moscovite n'étoit pas ami de l'Eglise Romaine, & qu'il s'étoit joüé de ses Nonces & de toutes les paroles qu'il lui avoit données dans un tems où il craignoit l'invasion des Polonois, jugea à propos de rappeller Portico.

Colonna entre à Rome en triomphe.

Pendant ce tems-là D. Jean d'Autriche partit de Messine, & s'en alla droit à Naples. Colonna étoit parti un peu avant lui pour Rome. Il étoit près de cette ville, lorsqu'on mit en délibération, si on lui accorderoit l'honneur du triomphe; mais on fut d'avis de le réserver pour D. Jean d'Autriche, Généralissime de la ligue. Néanmoins le Pape voulant traiter avec distinction cet illustre citoyen, qui avoit rendu de si grands services à sa patrie & à toute la Chrétienté, permit au peuple Romain de lui élever à la porte de Saint-Sébastien deux arcs de triomphe, ornés d'éloges magnifiques. Colonna entra en grande pompe par cette porte, traversa la ruë Appia (1), passa le Septizone (2) de Severe, précedé de tous les prisonniers & des étendarts du Pape, & vint aux arcs de Constantin, de Tite & de Severe, qu'on avoit eu soin d'enrichir d'Inscriptions propres à la fête. De-là, étant monté au Capitole (3), il vint à l'église de Saint-Pierre, pour rendre graces à Dieu. Après quoi il alla voir le Pape, qui le reçut avec toutes les marques d'amitié qu'il méritoit: le sacré College, les Seigneurs, les Prélats, la Noblesse vinrent en foule l'embrasser & le féliciter. Le lendemain il se rendit à Ara-cœli: c'est une église du Capitole, où étoit anciennement le temple de Jupiter Feretrien. Le Pape y fit attacher les dépouilles des ennemis, pour être à tous les siécles un monument de cette grande victoire. On y dit la Messe avec les cérémonies les plus solemnelles, & l'éloquent Marc-Antoine Muret, François, prononça le panégyrique de Colonna.

Marc-Antoine Muret prononce son éloge.

Entre les prisonniers étoient le fameux Corsaire Caragiali, & Mehemet, Sangiac de Negrepont, qui n'avoit pas été d'avis de hazarder la bataille, & qui avoit apporté de très-fortes raisons pour la dissuader. D'abord on l'avoit resserré dans une étroite prison; mais on lui donna dans la suite plus de liberté. Deux ans après, je le vis à Rome, qui regardoit par les fenêtres de sa prison une procession solemnelle qui se faisoit ce jour-là. Le Pape, avec sa thiare sur la tête, y étoit porté sur les épaules de ses Officiers, & suivi d'une foule extraordinaire de Cardinaux & de Prêtres. Cet homme, fort attaché à sa Religion, qui traite d'impiété ces sortes de pompes, fut très-choqué d'un tel spectacle, & il marquoit

(1) La ruë Appia fut pavée par le Censeur Appius, depuis la porte Capene, appellée aujourd'hui de S. Sebastien, jusqu'à Capouë, & Trajan la continuä jusqu'à Brindes. C'est par-là qu'entroient ceux à qui l'on avoit accordé l'honneur du triomphe.

(2) Septizone: il y en avoit un reste auprès de l'église S. George, que Sixte V. fit ôter pour accommoder la ruë; c'étoient les ruines d'un ancien bâtiment, soutenu par trois rangs de colomnes.

(3) Ou *Campidoglio*.

Charles IX. 1571.

quoit assez par un ris moqueur, l'opinion qu'il avoit de tout ce faste de la Cour Romaine.

Philippe fit présent au Pape des deux fils de Hali. Le plus jeune, âgé au plus de quatorze ans, lui fut envoyé de Naples, & gardé long-tems dans le château Saint-Ange, où il ne recevoit d'ailleurs que de bons traitemens. Pour l'aîné, qui étoit dans sa dix huitième année, l'ennui, la tristesse & la crainte de la prison, le firent tomber dans une maladie dont il mourut en chemin.

Origine de l'Ordre des Humiliés.

Avant que nous sortions de cette ville, j'ai cru devoir parler d'une affaire qui fut agitée dans le grand Consistoire, avec de grands débats, & à laquelle Jean de Zuniga, Ambassadeur de Philippe, s'opposa d'abord très-fortement: je veux parler de l'abolition des freres Humiliés. On dit que cet Ordre fut institué l'an 1180. pour la raison que je vais dire. L'Empereur Fréderic, surnommé Barberousse, ayant saccagé Milan, emmena captifs en Allemagne la plûpart des habitans de la ville & du Duché; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines, de prieres & de supplications, qu'ils furent remis en liberté quelques années après, & qu'on leur permit de retourner dans leur païs. En mémoire de cette délivrance, on institua les freres Humiliés, sous la regle de St. Benoît, mais avec l'habit blanc; parce que c'est l'habit qui convient à des supplians: & cet établissement fut approuvé par le Pape Luce III. Cet Ordre s'étant extrêmement enrichi par la suite, le relâchement & la corruption des mœurs s'y introduisirent peu-à-peu. Les particuliers s'approprierent les revenus qui devoient servir à la dépense commune, & les employerent à bâtir des maisons magnifiques, à faire des festins, à se donner grand nombre de valets; en un mot, à des usages qui ne sont propres qu'à irriter les passions. C'étoit un scandale pour bien des gens, & sur-tout pour ceux qui pensoient déja à se separer de l'Eglise Romaine. Quatre ans auparavant, Pie V. avoit donné contre eux une Bulle datée du premier de Mai, qui, en condamnant leur relâchement & leurs désordres, chargeoit le Cardinal Borromée Archévêque de Milan, leur Protecteur, de les reformer. Mais le mal avoit jetté des racines trop profondes, & on ne devoit pas espérer que des paroles & de simples avis fussent capables de les faire passer d'une vie criminelle à une vie reglée. Ils s'ennuyerent bientôt du joug qui leur fut imposé par le Cardinal Borromée, homme zèlé pour l'ancienne discipline. Non contens de n'observer aucun article de la reforme à laquelle ce saint homme vouloit les soûmettre, ils le regarderent comme leur ennemi declaré, & formerent le dessein du plus détestable de tous les crimes, plutôt que de rénoncer aux débauches dont ils s'étoient fait une douce habitude. Jerôme Lignana, Prevôt de St. Christophle de Verceil, qui se mit à leur tête, vint à bout de gagner par argent Donato Farina, Religieux du même Institut. Il entreprit d'abord d'étrangler Fabio Simonetta, Dépositaire de l'Ordre, chez qui il espéroit trouver de grandes sommes. Ayant manqué son coup, il osa porter ses vûes sur la vie même du Cardinal Borromée: & Farina, son complice, se chargea d'exécuter cet abominable projet. Il prit le tems que Borromée, avec toute sa maison, faisoit la priere

Les richesses y introduisent le relâchement & la corruption des mœurs.

Le Cardinal Borromée est chargé d'y mettre la reforme.

priere du soir dans sa chapelle, & lui tira un coup d'arquebuse chargée à balles. Mais par une protection visible de Dieu, une partie des balles tomba sans force sur les habits du Saint, & l'autre se dispersa, ou rejaillit d'un autre côté; ensorte qu'il ne fut point blessé. Le Cardinal étoit si appliqué à l'oraison, qu'on ne lui vit, ni branler la tête, ni faire aucun mouvement. Mais autant qu'il montra de tranquillité d'ame & de fermeté dans une occasion si périlleuse, autant fit-il paroître de sévérité dans la suite contre le meurtrier & ses complices. Après les informations, on eut lieu de soupçonner que cet attentat venoit des freres Humiliés, d'autant plus que Lignana & Farina s'étoient sauvés dans la citadelle de Milan. On ordonna donc aux troupes Espagnoles qui y étoient en garnison, de livrer ces assassins; elles s'en excuserent d'abord; ensuite elles intercederent pour ces scélérats. Mais Borromée, infléxible à toutes leurs prieres, les menaça des censures ecclésiastiques si elles refusoient de livrer les coupables. Et comme c'étoient toûjours de nouveaux délais, elles furent excommuniées; ce qui fit une terrible impression sur les habitans, & pensa causer une sédition. Pendant ce tems-là on fit évader Farina en habit déguisé, & on l'envoya à Chivas, place apartenant à Philibert Duc de Savoye, où il prit l'habit de soldat, & se mêla avec la garnison. Borromée, qui en fut informé, étoit prêt d'excommunier le Duc lui-même; mais on livra enfin ces deux scélérats, qui furent punis par l'autorité Royale, suivant toute la rigueur des loix.

CHARLES IX. 1571.

Un Moine lui tire un coup d'arquebuse.

Le Pape voulant abolir l'infamie d'une action si détestable, donna deux Bulles, l'une du 7. & l'autre du 8. de Février, pour l'extinction entiere des freres Humiliés. Il étoit ordonné aux Profès, de se retirer dans les lieux qui leur seroient marqués, ou de passer dans quelque autre Ordre plus rigide. Ce reglement fut confirmé par une nouvelle Bulle du 16. de Juin, qui, rappellant la constitution de Boniface VIII. l'étendoit jusqu'à ceux qui ayant eu connoissance d'embûches dressées contre des Cardinaux, se seroient dispensés, par crainte ou par respect humain, de venir à revélation.

Ce qui cause l'extinction entiere de cet Ordre.

Du côté de la France, le Maréchal de Cossé & Philippe Gourreau-la-Proutiere, Maître des Requêtes, se rendirent à la Rochelle (1) pour écouter les plaintes des Protestans, délibérer ensemble sur les articles de l'Edit qui étoient, ou obscurs, ou équivoques, & en faire leur rapport à S. M. Il y fut aussi question de marier Marguerite, sœur du Roi, avec Henri de Navarre; & pour faire plaisir à Coligny, qui assistoit aux conférences, & souhaitoit autant la guerre contre l'Espagne qu'il avoit d'horreur pour la guerre civile, on parla d'envoyer des troupes en Flandre, au secours du Prince d'Orange.

Négociation de la part du Roi avec les Rochelois.

Après une exacte discussion des articles contestés, le Maréchal dit qu'il en feroit rapport au Roi. Les Protestans assurerent les Commissaires de leur soûmission aux ordres de S. M. dont ils connoissoient les bonnes intentions pour eux; mais ils ajoûterent, qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher

Représentations des Protestans aux Commissaires de la Cour.

(1) Par ordre du Roi. *Editions des Drouarts in f. o. d.*

CHARLES IX. 1571.

cher de marquer leur surprise, de ce que les auteurs des troubles, qui avoient été les maîtres du Roi pendant son enfance, qui avoient rempli son esprit de faux préjugés, & qui l'avoient enfin engagé, ou pour mieux dire forcé à prendre les armes, fussent encore tout-puissans à la Cour: Que si depuis la paix ils ne faisoient plus la guerre aux Protestans, les armes à la main & à force ouverte, ils ne cessoient point de les attaquer par des calomnies, & qu'ils cherchoient matière à de nouveaux troubles, en irritant le Roi contre eux, & en tâchant de séduire & de soulever les peuples: Que c'étoit bien malgré eux qu'ils renouvelloient la mémoire des maux passés; qu'ils voudroient pouvoir les ensevelir dans un oubli éternel: mais qu'ils y étoient forcés, tant pour la justification de leur cause, que pour montrer au Roi & à tous ceux qui jugeroient sainement des choses, que s'ils avoient pris les armes dans les dernieres guerres, ce n'avoit été qu'à l'extrêmité: Qu'ils supplioient le Roi de faire attention aux projets formés à la conférence tenuë à Bayonne avec le Duc d'Albe & les Ministres du Pape: Qu'on y étoit convenu, que Philippe envoyeroit d'Espagne une armée contre les Protestans de Flandre; pendant que les ennemis jurés de la tranquillité publique accableroient ceux de France, qui, comptant sur la foi des traités, ne pensoient à rien moins qu'à la guerre: Que dans cette vûë on avoit levé six mille Suisses, sous prétexte de mettre à couvert la frontiere, jusqu'à ce que le Duc d'Albe fût arrivé dans les Païs-bas; mais en effet pour favoriser les desseins de ce Général Espagnol; car s'il ne s'agissoit que de couvrir la frontiere jusqu'à l'arrivée du Duc d'Albe, pourquoi garder ces troupes qui coûtoient tant au Roi, après que le Duc & toute son armée ont été dans les Païs-bas? Ou enfin, s'il étoit de l'intérêt du Roi de les garder, pourquoi ne les pas distribuer sur la frontiere, plutôt que de les faire venir jusqu'à Château-Thierry, & dans le cœur du Royaume? Voilà, ajoûtoient-ils, ce qui a forcé les Protestans à prendre les armes; voilà ce qui a causé la guerre; mais cette guerre ayant été presque aussi-tôt terminée par un combat sanglant, pourquoi la paix faite à Lonjumeau a-t-elle été rompuë dès la même année, par la faction détestable des ennemis de l'Etat? Pourquoi le Cardinal de Lorraine a-t-il dressé des embûches au Prince de Condé & à Coligny? Pourquoi a-t-il entrepris de les arrêter à Noyers? Pourquoi a-t-on arrêté leur Secretaire, homme de confiance, qui portoit au Roi les lettres par lesquelles ils se plaignoient de l'insulte qu'on leur avoit faite? Pourquoi Condé, obligé de s'enfuïr de Noyers avec Coligny, trouva-t-il en arrivant à Cône sur la Loire tout le païs armé contre lui? Pourquoi avoit-on écrit au nom du Roi à tous les Gouverneurs de Province, de courir sus au Prince de Condé & à ses partisans, comme à des ennemis de l'Etat?

Que leurs ennemis, qui sont aussi ceux de la France, avoient médité toutes ces entreprises long-tems auparavant, comme il paroît par la Bulle du Pape, accordée au Roi dès le mois de Juillet, avant la prise des armes, pour permettre à S. M. d'aliéner jusqu'à cinquante mille écus d'or de rentes sur le Clergé, pour les fraix de cette guerre. Et lorsque ces mêmes gens

gens conseillerent au Roi, au mois de Septembre, la publication d'un Edit qui ôtât aux Protestans la permission de s'assembler & la liberté de conscience, n'est-il pas clair qu'ils vouloient pousser les choses à l'extrémité, ôter toute espérance de réconciliation, & allumer une guerre qui ne finît que par la ruine entiere de l'un des deux partis? Lorsque les Protestans se rappellent tous ces faits, il est bien difficile qu'ils n'ayent quelque inquiétude pour l'avenir, sur-tout quand ils voyent clairement que ce que l'on fit alors contre eux, se trame encore aujourd'hui. N'est-ce pas une chose criante, qu'on empêche la Reine de Navarre d'entrer dans la ville de Leytoure qui lui apartient, & qu'on lui en ôte la possession? Qu'on ait enlevé aux Protestans, au mois d'Août dernier, la ville d'Aurillac, qui leur a été donnée pour leurs assemblées & l'exercice de leur Religion? Que par l'Edit nouveau de Villers-Coterets, on ait changé, falsifié ou annullé beaucoup d'articles de l'Edit précedent? N'ont-ils pas raison d'être dans la défiance, lorsqu'on envoye en Guyenne, avec de nouvelles troupes, un Comte de Villars (1), leur ennemi mortel, que le Roi a donné pour Lieutenant au Prince de Navarre, Gouverneur de cette Province? Lorsqu'on refuse au Prince de Condé l'entrée dans le château de Valery, tandis que les d'Achons, qui tiennent cette place, ont l'impudence de dire, qu'on ne leur en ôtera la possession qu'avec la vie? Quand on voit le bâtard de Lansac préféré pour l'Evêché de Comminges, à Charles, frere naturel du Prince de Navarre; que Morvilliers, Garde des Sceaux, refuse de sceller les articles secrets de l'Edit accordé aux Protestans, sous prétexte qu'ils n'ont pas été enregistrés au Parlement; lorsqu'on éloigne de la Cour, & qu'on dépouille de sa charge, un homme d'un aussi grand mérite que le Chancelier de l'Hôpital, en haine d'une Religion qu'il est accusé de favoriser en secret; quand on tient des Conseils en plusieurs Provinces, pour la ruine de la Reine de Navarre, de son fils, & de tous les Protestans en général; qu'on envoye des Commissaires en Espagne & en Portugal, pour faire des amas d'hommes & d'argent contre-eux? Quand enfin Blaise de Montluc, irrité de la blessure qu'il a reçûë au siége de Rabasteins, & dont la rage n'a pû être satisfaite par le sang de tant d'innocens qu'il a fait égorger, remplit de carnage la Province de Guyenne, avec le secours de Jean Nogaret de la Valette, son confident? N'ont-ils pas raison après cela de craindre que ces mêmes hommes, qui ont malheureusement engagé, ou pour mieux dire, forcé le Roi à prendre les armes contre ses peuples, n'employent encore aujourd'hui leurs intrigues, & l'autorité excessive qu'ils ont à la Cour & presque par toute la France, pour troubler, contre l'intention du Roi, la tranquillité de ce Royaume?

CHARLES IX. 1571.

Réponse du Maréchal de Cossé à ces plaintes.

Le Maréchal de Cossé répondit, qu'une grande partie de ce qu'ils venoient de dire regardoit le passé, qu'il n'en étoit plus question, & que c'étoit cela même que l'Edit avoit ordonné d'oublier: Que le reste, bien loin de remedier aux anciennes défiances, qu'il faudroit effacer de la mémoire

(1) Honoré de Savoye.

CHARLES IX. 1571. moire de tous les hommes, n'étoit propre qu'à aigrir les esprits, par le souvenir qu'on en rappelloit, & à jetter dans tous les cœurs de nouvelles semences de haine & de division: Que ceux qui aiment véritablement la paix, au lieu de s'occuper de tous ces sujets de plaintes, doivent fermer les oreilles à ces bruits vagues, & aux discours dangereux d'hommes, ou soupçonneux, ou turbulens, qui ne cherchent qu'à exciter de nouveaux troubles: Que le Roi avoit toûjours souhaité la paix; que son intention étoit encore de la maintenir; qu'il n'avoit que trop éprouvé, pour son malheur & pour celui du Royaume, que de tous les maux qui peuvent affliger un Etat, le plus funeste est la guerre civile; mais que, puisqu'ils avoient exposé les raisons de leur défiance, il ne leur dissimuleroit point, que depuis l'Edit, le Roi en avoit de beaucoup plus justes de se défier de la sincerité de leur soûmission, & de leur fidélité pour son service. Que signifioit en effet cette retraite de la Reine de Navarre & de ses enfans, du Prince de Condé, de tant de Seigneurs & de Noblesse distinguée, éloignés depuis quatre mois de leurs maisons & de leurs familles, & qui s'étoient rassemblés dans une ville comme la Rochelle, qui a de grands avantages par terre & par mer pour tous ceux qui voudront recommencer les troubles? Pourquoi ne sont-ils pas tous retournés chez eux? Quelle folie en effet! Pendant le plus grand feu de la guerre ils souhaitoient avec ardeur de revoir leurs maisons, leurs femmes, leurs enfans; & aujourd'hui que la paix leur en donne la liberté toute entiere, ils aiment mieux demeurer dans une terre en quelque sorte étrangere, où, avec de grandes dépenses, ils sont privés des commodités qu'ils trouveroient chez eux. Le Roi ne conçoit point cette bizarrerie; ou plutôt il appréhende fort, qu'un si long séjour ne couve quelque mauvais dessein. Mais ce qui confirme ses soupçons, c'est qu'il a appris que leurs principaux Chefs levent des troupes, & leur donnent une solde considerable; qu'il y a à Broüage, à l'Isle de Ré & sur les côtes voisines, quantité de vaisseaux, qui vont continuellement en course contre les Espagnols & les Portugais, comme si la France étoit en guerre avec ces peuples. Il ajoûta, que le Roi en recevoit tous les jours des plaintes: Que cette conduite indisposoit fort S. M. & tout son Conseil: Que pour lui, il ne souhaiteroit rien tant, que de voir travailler de part & d'autre à écarter tout ce qui pouvoit occasionner de nouveaux troubles.

Les Protestans répondirent au Maréchal, que dès que la paix avoit été faite, on avoit congédié toutes les troupes étrangeres; & que s'il avoit paru quelques soldats dans ces quartiers, c'étoit à cause de l'arrivée de Villars, dont on avoit lieu de se défier, & parce qu'on avoit doublé, par ordre du Roi, les garnisons des places voisines: Que les Princes étoient restés à la Rochelle plus de tems qu'ils n'auroient souhaité; parce que tous ceux qui y avoient été invités, ne s'y étoient pas rendus assez tôt: Qu'au reste, le sujet de leurs assemblées ne regardoit que le payement des sommes considerables qu'ils devoient aux Allemans, & la répartition de ce que chacun étoit obligé de fournir pour acquitter cette dette.

Après

Après ces pourparlers, le Maréchal & Gourreau de-la-Proutiere retournerent à la Cour, où Teligny, Briquemaut, & Arnaud de Cavagnes, Conseiller au Parlement de Toulouse, députés des Protestans, sollicitoient fortement l'exécution de l'Edit. Ces négociations durerent tout l'hyver, qui fut très-rude cette année : ensorte que la Seine, la Loire & le Rhône furent glacés ; que les bêtes de somme, & les charettes toutes chargées, passoient sur la glace ; & que dans la Provence & le Languedoc, les Provinces les plus méridionales du Royaume, presque tous les arbres fruitiers furent brûlés par la gelée.

CHARLES IX. 1571.

Sédition à Rouen.

Vers le commencement du printems, c'est-à-dire le 4. de Mars, il y eut quelque tumulte à Rouen, causé par la haine des deux partis mal réconciliés : voici comment la chose arriva. Les Protestans sortant le matin par la porte Cauchoise pour aller faire leurs prieres, ceux qui étoient à la queuë, furent insultés pas le corps-de-garde : car malgré la paix, on ne laissoit pas de mettre des troupes aux portes. Des railleries on en vint aux injures, & enfin aux coups. Ce n'étoit-là que le prélude d'une seconde attaque, qui fut beaucoup plus vive. En rentrant le soir dans la ville, sans seulement penser qu'ils y eussent des ennemis, ils se sentirent poussés par la garde, que le succès du matin avoit rendu plus hardie, elle en tua cinq, en blessa un plus grand nombre, & dissipa tout le reste. Les séditieux de Dieppe voulurent en faire autant ; mais le Gouverneur sçut les contenir dans le devoir.

Le Roi y envoye le Maréchal de Montmorency pour en empêcher les suites.

Le Roi ayant appris ce qui s'étoit passé à Rouen, en fut extrêmement irrité ; soit qu'il regardât cette action comme un manque de respect à son autorité, soit qu'il craignît que cette violence n'apportât quelque obstacle au dessein qu'il méditoit. Il ordonna donc à François de Montmorency, Maréchal de France, de marcher de ce côté-là avec des troupes ; & en même tems il y envoya quelques Conseillers du Parlement de Paris, gens intègres, éloignés de toute faction, & leur donna pour Président, Bernard Prevot, Sieur de Morsan, qui s'étoit acquis une grande réputation de justice & de probité dans cette Province, où il avoit déja été envoyé. Ces Juges, après quelques informations, firent arrêter & punir de mort quelques-uns des coupables, gens sans nom ; ils en condamnerent plusieurs au bannissement, & d'autres à de grosses amendes : trois cens qui s'étoient sauvés, furent condamnés à mort par contumace, & leurs portraits envoyés dans tous les païs d'alentour, pour les arrêter. Cette satisfaction appaisa un peu les Protestans, naturellement portés à se plaindre.

Troubles à Orange.

Peu de tems auparavant (au mois de Février) le petit peuple d'Orange, ville de Provence qui apartient à la maison de Nassau, mais où le Roi tenoit une garnison, se jetta sur les Protestans, & les maltraita cruellement. Les Chefs de la sédition étoient, le jeune Mignoni & Michel de la Baume. Ce furent les habitans du Comtat Venaissin (de la dépendance du Pape) qui inspirerent cet esprit de fureur au peuple d'Orange.

L'émeute dura trois jours, pendant lesquels il y eut plusieurs personnes

Charles IX. 1571.

tuées & blessées, & entre autres quelques femmes. Mais ce peuple, accoûtumé à verser le sang, n'en seroit pas demeuré-là, si de Montmejan, à qui le Maréchal de Damville avoit donné le commandement du château, ne l'eût arrêté. Pour cela, non seulement il donna retraite aux Protestans dans la citadelle; mais il fit lui-même, à la tête de sa garnison, une sortie sur cette populace en fureur.

Ils sont appaisés par la prudence du Gouverneur.

Louis de Nassau, qui étoit à la Rochelle, écrivit au Roi pour s'en plaindre au nom du Prince d'Orange, & supplia S. M. de permettre à son frere, suivant l'Edit, de mettre un Commandant, tel qu'il voudroit, dans la ville & dans le château, pour contenir ce peuple fougueux. Le Roi y consentit volontiers. Berchon, que le Prince nomma, ayant été reçu à Orange, commença par faire entrer une bonne garnison dans le château, & vint à bout, en usant de modération, de pacifier les restes de cette émotion passagere. Il invita ensuite ceux qui s'étoient retirés de la ville pour leur sûreté, à y revenir : & quelques mois après, en vertu d'une information secrete, il arrêta les auteurs de l'émotion, fit venir, avec la permission du Roi, des Juges du Dauphiné & du Languedoc, & fit punir de mort ceux qui furent convaincus d'avoir été les auteurs du mal : les moins coupables furent condamnés à d'autres peines, & les absens proscrits.

La Reine de Navarre, les deux Princes, Coligny & plusieurs Seigneurs, étoient toûjours à la Rochelle, fort embarassés de la répartition des sommes dûës aux Allemans. Aux conférences qui se tinrent là-dessus, on mêla quelquefois des plaintes contre le Roi & son Conseil. Il est dur, disoient-ils, que des hommes qui payent au Roi des impositions annuelles, & qui ont été dépouillés & ruinés par les dernieres guerres, soient encore accablés par une nouvelle charge. Tous les sujets du Roi devroient contribuer à acquitter une dette qui regarde tout le Royaume : des dépenses faites pour procurer la tranquillité publique, devroient être payées par le public. Les plus raisonnables représentoient, qu'il ne faloit pas penser à une semblable demande : Que dans le tems où l'on congédia ces Allemans, le Roi, pour en débarasser plutôt ses Provinces, leur avoit payé de ses coffres quelques mois de solde, quoiqu'il n'y fût pas obligé. Enfin, après bien des plaintes inutiles, il fut résolu qu'ils répartiroient entre eux, avec le plus d'égalité qu'il se pourroit, la somme promise aux Allemans.

Synode tenu à la Rochelle.

Dans le même tems on tint un Synode à la Rochelle, avec la permission du Roi. L'Ordonnance qui fut expédiée à cet effet, portoit qu'il y assisteroit pour le Roi, un député que S. M. nommeroit. Antoine de Chandieu & Nicolas des Gallas, avec quelques autres Ministres, demanderent que l'on fit venir Théodore de Beze pour y présider. La Reine de Navarre en écrivit au Magistrat de Geneve; mais il ne s'y trouva point (1).

On

(1) Il est fait mention d'un Synode tenu à la Rochelle en 1571. On assure que Beze n'y a pas assisté; cependant il y présidoit, comme on peut le voir par les Actes de cette Assemblée, & par les Livres des Confessions. Dans un endroit de son Histoire, M.

On y traita des moyens de rétablir la discipline, que les dernieres guerres avoient renversée en beaucoup d'endroits. Jean Morelli proposa à ce sujet quelques nouveaux reglemens qui n'eurent pas lieu. On disputa sur quelques articles de doctrine, & sur la manière d'administrer la Cène : on fit quelques décrets sur certains points, & on renvoya le reste au prochain Synode.

CHARLES IX. 1571.

Entrée du Roi & de la Reine à Paris.

Le Roi, débarassé de tout ce qui pouvoit lui causer de l'inquiétude, cherchoit à procurer de tems en tems de nouveaux divertissemens à sa nouvelle épouse. Ainsi, après les réjouissances pour son mariage, il voulut faire une entrée magnifique dans sa capitale. Tout étant préparé pour cette cérémonie, il se rendit le 6. de Mars à la porte S. Dénis, où il reçut, sur un trône qu'on y avoit dressé, les harangues de tous les Ordres de la ville, des Tribunaux inférieurs, de la Cour des Aydes, de la Chambre des Comptes & du Parlement, en présence des Ducs d'Anjou & d'Alençon ses freres, du Cardinal de Lorraine, de François de Bourbon Dauphin d'Auvergne, & de quantité d'autres Princes & grands Seigneurs, qui se faisoient remarquer par la richesse & la somptuosité de leurs habits. Après les complimens, le Roi, précedé de tous les Corps qui les avoient faits, entra pompeusement dans la ville, armé de toutes piéces, & se rendit à Notre-Dame. On lui avoit élevé des arcs de triomphe à l'antique, avec des ornemens superbes & des Inscriptions Grecques, Latines & Françoises, de la composition de Jean d'Aurat & de Pierre de Ronsard, deux hommes rares, & qui ont été la lumiere de leur siécle.

Lit de justice.

Après qu'il eut fait son action de graces dans la cathédrale, & qu'on y eut chanté le *Te Deum* en musique, il alla au Louvre. Six jours après, pour se conformer à la louable coûtume de ses ancêtres, il vint tenir son lit de justice au Parlement, & il prononça ce discours. „ Plus „ je pense aux vicissitudes de la fortune, & aux malheurs dont la France „ a été affligée depuis que je me suis chargé du gouvernement, plus je „ dois rendre graces au Tout-puissant, qui a pris un soin particulier de „ mon enfance. Après Dieu, la Reine ma mere est celle à qui j'ai le „ plus d'obligation. Sa tendresse pour moi & pour mon peuple, son „ application, son zèle & sa prudence ont si bien conduit les affaires „ de cet Etat, dans un tems où mon âge ne me permettoit pas de m'y „ appliquer, que toutes les tempêtes des guerres civiles n'ont pû entamer „ mon Royaume. Mais puisque la bonté divine a fait succeder la paix à „ la guerre, il ne me reste plus qu'à suivre les avis que la Reine m'a don„ nés, pour regner selon la justice; qu'à conserver précieusement cette „ paix, dont je suis redevable à ses soins, & qu'à faire tout mon possible „ pour fermer entierement les playes que les guerres intestines ont ouver„ tes

Discours du Roi au Parlement.

M. de Thou nous donne Macardus pour le premier Ministre des Reformés à Paris. Il y a eu d'autres Ministres dans cette ville avant 1553. c'est-à-dire dans le tems de la persécution ; & c'est sans doute ce qui a empêché que M. de Thou n'en ait eu une pleine connoissance. GASPARD LAURENT.

CHARLES IX. 1571.

„ tes en différens endroits de mes Provinces. J'espere en venir à bout, „ avec l'aide de Dieu, les bons conseils de ma mere, du Duc d'Anjou „ mon frere, que j'ai mis à la tête de mes affaires, & du Duc d'Alen- „ çon mon frere puîné, qui voudra bien seconder nos bonnes intentions, „ comme me le persuadent l'amitié & l'union sincere qui ont toûjours été „ entre nous. Je suis venu ici pour vous faire entendre ce que je viens de „ dire, afin que vous en instruisiez tout le Royaume.

„ Je viens encore déplorer avec vous l'état malheureux de la France, „ le renversement de la discipline, & la corruption des mœurs, montée „ à un si haut point, que le vice semble être parvenu à son comble. Je „ vois avec douleur que le mal a gagné tous les Ordres de l'Etat, & „ principalement les Juges, tant des siéges inférieurs que des Cour sou- „ veraines. Je sçais pourtant qu'il en reste encore de bons & de très- „ intègres, & ce n'est pas à eux que s'addressent mes plaintes. Comme „ rien n'est plus capable d'entretenir la tranquillité publique, que de „ faire rendre la justice avec l'équité la plus exacte, c'est à quoi je veux „ travailler de tout mon pouvoir, & corriger tous les abus qui s'y sont „ introduits. Mon intention est donc, que, comme vous avez une auto- „ rite supérieure à tous les autres Tribunaux, vous soyez aussi les premiers „ à leur donner un bon exemple, vous, qui me représentez dans le premier „ Parlement du Royaume; vous, à qui j'ai communiqué les principales „ fonctions de la dignité Royale, en vous donnant vos charges; vous „ enfin, entre les mains de qui j'ai remis les biens & la vie des peuples que „ Dieu m'a confiés. Je dois donc, pour remplir mes obligations, & dé- „ charger ma conscience devant Dieu, je dois commencer par reformer „ votre corps, afin que vous puissiez affermir le repos public, en ren- „ dant la justice à tout le monde, sans faveur & sans intérêt. Travaillez à „ vous mettre en état de remplir mes vœux: éloignez de vous jusqu'au „ moindre soupçon d'avarice; & s'il se trouvoit parmi vous des Juges „ souillés de vices qui les rendissent indignes de la Magistrature, „ chassez-les de votre corps, de peur que le peuple, ayant lieu de se plain- „ dre de vos jugemens, n'impute à toute la Compagnie les prévarications „ des particuliers. Bannissez les factions, les partis, les sollicitations & „ toutes les brigues: tout cela est essentiellement opposé à l'intégrité avec la- „ quelle la justice doit être renduë. Plus j'ai de peine à vous donner de „ tels avis, plus vous devez faire d'efforts pour dissiper par votre con- „ duite les préjugés que tout le monde a contre vous. Au reste, je vous „ ordonne de garder religieusement les Edits & les Ordonnances des Rois „ mes prédecesseurs, & de penser que vos places vous ont été données „ pour obéir aux loix, & non pour les mépriser. Si dans les ordres que „ nous vous envoyerons, il s'en trouve qui exigent de très-humbles remon- „ trances de votre part, faites-les sur le champ, nous écouterons vos „ prieres avec bonté. Mais dès que vous connoîtrez clairement ma volon- „ té, je vous ordonne de vous y soûmettre, sans disputer avec votre Roi & „ votre maître, qui connoît mieux que personne ce qui est de son intérêt, „ & qui se réserve à lui seul le droit d'en juger. Demeurez donc dans

„ les

„ les bornes de la modestie qui vous convient. Je vous ai établis pour „ rendre la justice à tout le monde, pour punir les crimes, pour garder „ mes Edits & mes Ordonnances. Si vous le faites exactement, il n'y „ a point de graces & d'honneurs que vous ne puissiez attendre de moi: „ mais si vous y manquez, vous vous attirerez mon indignation. J'or„ donne donc aux Presidens de s'assembler extraordinairement à certains „ jours & à certaines heures, au Palais ou chez eux, avec quatre Con„ seillers, qui seront nommés par le Parlement; de conférer ensemble sur ce „ qu'ils croiront de plus avantageux à la justice & à la reformation des „ mœurs, de mettre ensuite leur avis par écrit, & de me l'envoyer „ promptement.

Réponse moderée de Christophle de Thou premier Président.

Christophle de Thou, premier Président du Parlement, répondit au discours du Roi, avec autant de modestie que de dignité. Après avoir loué S. M. sur sa bonté pour ses peuples & pour le premier Tribunal de son Royaume, & sur son zèle pour l'administration de la justice; il dit quelques mots en faveur du Parlement, pour effacer autant qu'il pouvoit l'opinion désavantageuse que le Roi en avoit conçuë. Il protesta que le corps en général, & chacun d'eux en particulier, s'étoit toûjours comporté, & se comporteroit toûjours, d'une manière propre à convaincre tout le monde, qu'ils n'ont rien plus à cœur que de contenter & de prévenir même sur cet article les bonnes intentions de S. M., afin que l'équité avec laquelle ils rendront la justice à ses peuples, décharge pleinement sa conscience devant Dieu.

Couronnement de la Reine Elisabeth à S. Dénis.

Le 25. de Mars, la jeune Reine (1) alla, suivant la coutûme observée de tous tems, prendre la couronne Royale dans l'église de Saint-Dénis. Quatre jours après, elle fit son entrée dans Paris avec d'autant plus de magnificence, que la pompe & les ornemens semblent être réservés pour les personnes du sexe.

Le Roi, cherchant toûjours à procurer de nouveaux divertissemens à la Reine, la promenoit dans toutes les maisons de plaisance des environs de Paris. Il étoit à Anet, qui apartient à la Duchesse de Valentinois, & qu'on peut regarder comme un des plus beaux châteaux & des plus richement meublés qu'il y ait en France, lorsqu'il donna le 12. de Mai une Ordonnance, pour défendre le port de toutes sortes d'armes à feu, sous peine de la vie & de confiscation de biens.

Tumulte arrivé à Paris.

Quelque tems après, le Roi étant sorti de Paris, il y arriva quelque tumulte, dont voici l'occasion. Il y avoit trois ans que Philippe Gastines, riche marchand & d'une probité reconnuë, avoit été accusé de tenir des assemblées nocturnes dans sa maison, contre les Edits du Roi, & d'y avoir fait célébrer la Céne à la manière des Protestans. Comme on étoit alors dans le feu de la guerre, & que les esprits étoient fort échauffés, il fut condamné à mort, avec Richard son frere. Nicolas Croquet, son beau-frere, bon marchand comme lui, fut condamné au même supplice, & exécuté le 30. de Juin, & tout son bien fut confisqué. Dans le tems

(1) Elisabeth d'Autriche.

CHARLES IX. 1571.

tems qu'on menoit Gastines au supplice, ce vieillard venérable, chéri de tous ses voisins, ou pour mieux dire de toute la ville, à qui il avoit rendu de grands services, excita la compassion de bien des gens ; & cette exécution rendit odieuse la cabale de certains factieux, qui, à force de solliciter les Juges, d'émouvoir le peuple, de l'attrouper, de l'engager à suivre les Juges au sortir du Parlement & à les menacer, vinrent à bout de faire punir de mort, dans la personne de Gastines, une faute qui jusqu'alors n'avoit été punie que par l'exil ou quelque amende pécuniaire (1). On avoit poussé la rigueur de l'Arrêt, jusqu'à ordonner que sa maison de la ruë Saint-Dénis, où les assemblées s'étoient tenuës, seroit rasée, la place confisquée au profit du public, & que, pour conserver la mémoire de ce jugement, le prix des biens confisqués sur le coupable, serviroit à élever dans cette place une pyramide, où l'Arrêt rendu contre lui, gravé sur le cuivre, seroit attaché & exposé aux yeux des passans. Mais comme le dernier Edit portoit, que les sentences, Arrêts & tous jugemens portés contre les Protestans pendant la guerre, en haine de leur Religion, seroient cassés, & les condamnés rétablis dans leurs biens, dans leur réputation & dans leurs dignités ; & que pour abolir entierement la mémoire du passé, tout ce qui restoit de monumens seroit détruit : les députés demanderent, que le jugement de Gastines & de Croquet fut declaré nul, & que la pyramide, que l'on appelloit communement la croix de Gastines, fut abatuë.

Le Roi trouva leur demande raisonnable ; mais les partisans secrets des séditieux représentoient, que si, pour faire plaisir aux Protestans, on détruisoit un monument regardé par plusieurs comme quelque chose de sacré, il étoit à craindre que le peuple sot & ignorant ne traitât cette affaire d'attentat contre la Religion. On prit un parti mitoyen, & il fut résolu que la pyramide seroit porté la nuit dans le cimetiere de Saint-Innocent, & que l'Arrêt gravé sur la plaque de cuivre seroit effacé, & qu'on y substitueroit une Inscription à l'honneur de la croix : Que par-là le peuple de Paris & les Protestans n'auroient aucun lieu de se plaindre. On chargea de l'exécution Claude Marcel, Prevôt des Marchands : mais la chose ne put se faire si secretement, que les séditieux n'en eussent connoissance. Ils s'attrouperent, crierent aux armes, & dès le grand matin ils coururent tout armés dans les ruës, forcerent & pillerent quelques maisons du voisinage, qui apartenoient à des gens qu'on soupçonnoit de favoriser les nouvelles opinions.

Le Gouverneur, par sa fermeté, dissipe les séditieux.

Au bruit de ce tumulte, François de Montmorency, Gouverneur de la ville, homme d'une probité digne des meilleurs siécles, & très-zèlé pour la discipline, accourut vers les séditieux, en tua quelques-uns qui se trouverent

(1) Les gens de bien ne pouvoient surtout le pardonner à Pierre Hennequin, Président au Parlement, homme séditieux, élevé à cette place (qui ne se donnoit auparavant qu'au mérite) par la brigue, & à la recommandation du Cardinal de Lorraine. C'étoit lui qui avoit présidé au jugement de Gastines. *MSS. de Sainte-Marthe, de Dupuy, & de Rigault.*

verent sur son passage; fit arrêter un de ces miserables, homme de néant, qui vendoit des grénades, & le fit pendre sur le champ aux fenêtres d'une maison voisine. Les autres effrayés, se disperserent, & se retirerent chacun dans leurs maisons. Par-là Montmorency vint à bout d'étouffer dans sa naissance une sédition dangereuse, & capable, sans ce prompt remede, de ruiner l'autorité du Roi dans la capitale du Royaume, comme on l'a vû dans la suite: & cette action du Gouverneur donna aux personnes équitables une grande idée de sa prudence & de sa fermeté; mais d'un autre côté, elle lui attira la haine de la populace, corrompuë par la faction de ses ennemis (1).

La Cour propose le Mariage de la sœur du Roi avec le Prince de Navarre.

Teligny, Briquemaut & Cavagnes, ayant pris congé de la Cour, étoient retournés à la Rochelle, pour assûrer, de la part du Roi, le Prince de Navarre & Coligny, de l'amitié sincere de S. M. & du desir qu'elle avoit d'empêcher que la paix ne fût troublée: Que pour la rendre plus solide, elle pensoit à porter la guerre dans les Païs-bas, & à affermir, par une alliance prochaine, la réconciliation qui s'étoit faite à la paix. Effectivement Biron arriva peu de tems après eux, chargé de négocier le mariage de Marguerite, sœur du Roi, avec le Prince de Navarre, & de les engager à venir à la Cour pour conclure cette affaire. Après s'être beaucoup étendu là-dessus, Biron ajoûta de lui-même, que c'étoit une occasion admirable que Dieu leur présentoit pour assûrer pour toûjours la tranquillité du Royaume; que s'ils ne s'y prêtoient pas, le Roi se trouveroit offensé de leurs refus; & que les Guises, qu'ils craignoient & qu'ils sçavoient être sur le point de se retirer de la Cour, ne la quitteroient pas, & y deviendroient plus puissans que jamais: Que le Roi avoit eu quelques conférences avec le Nonce Salviati, pour lever l'obstacle que la parenté & la différence de Religion pouvoient apporter à la conclusion de cette affaire; & que quoique Pie V. eût refusé jusqu'alors d'y consentir, il ne désespéroit pas que ce Pape n'y donnât les mains quand les deux parties seroient d'accord: Qu'ainsi il faloit s'aboucher & conférer ensemble. Venez donc, leur dit-il en finissant, & n'entretenez point par des délais perpétuels les défiances de S. M.

La Reine de Navarre lui ayant fait de grands remercîmens par un discours prémédité, ajoûta, qu'une affaire de cette importance demandoit de la refléxion: Qu'elle sentoit tout l'honneur & tout l'avantage de cette alliance; que cependant elle ne sçavoit pas encore si sa conscience lui permettroit de passer par-dessus les obstacles de la parenté & de la différence de Religion: Qu'elle consulteroit ses Théologiens, & que s'ils n'y

(1) Dans le même tems René Benoît, Curé de S. Eustache, dont la Religion passoit d'ailleurs pour fort suspecte parmi ses confreres, depuis qu'il avoit donné au public une Bible & des Heures en François, & qui, pour cette raison, avoit été chassé de la Sorbonne, publia mal-à-propos à cette occasion un long écrit, où il se plaignoit, qu'en transférant ce monument, on détruisoit le signe du Chretien, qu'on mettoit des entraves à la pieté des fidèles, & qu'on fouloit aux pieds l'étendart de la Religion. Il parut dans la suite une réponse à ce Libelle. *MSS. de Mrs. de Sainte-Marthe, Dupuy & Rigault.*

CHARLES IX. 1571.

n'y trouvoient point de difficulté, elle se porteroit de bon cœur aux arrangemens qui pourroient contribuer à la gloire de Dieu & à l'avantage du Royaume: Que dès que sa conscience seroit en sûreté, il n'y avoit point de conditions qu'elle n'acceptât, dans la vûë de contenter le Roi & la Reine, de leur marquer son obéïssance & sa vénération, & d'assûrer la tranquillité de l'Etat, pour laquelle elle sacrifieroit volontiers sa propre vie.

Le Prince son fils n'étoit pas alors à la Rochelle: il étoit allé en Bearn avec le Prince de Condé, son cousin-germain, & beaucoup de Noblesse. Mais dès qu'il eut visité les places du païs, il revint joindre sa mere. Dans ce même tems on conclut le mariage du Prince de Condé avec Marie de Cléves, Marquise de l'Isle, sœur de la Duchesse de Nevers & de la Duchesse de Guise. Cette Princesse ayant demeuré long-tems à la Cour de la Reine de Navarre, sa proche parente, y avoit puisé les sentimens de la nouvelle Religion.

Le Duc de Savoye tâche en vain d'empêcher Jaqueline d'Entremont d'épouser Coligny.

Quatre ans auparavant, Coligny avoit perdu à Orleans, Charlotte de Laval sa femme: & comme il pensoit à se remarier, on lui proposa Jaqueline d'Entremont (1), veuve de Claude de Batarnai, Baron d'Antón, qui fut tué au combat de Saint-Dénis. Elle étoit héritiere d'une des plus riches & des plus nobles maisons de Savoye, & Protestante d'inclination. Philibert-Emanuel Duc de Savoye, ayant sçu que ce mariage se négocioit, défendit, sous peine de confiscation de biens, qu'aucune personne de ses Etats se mariât avec des étrangers sans son consentement. Quoique le Roi lui eût écrit plusieurs fois pour l'engager à lever la défense en faveur de la Dame d'Entremont, le Duc l'avoit toûjours refusé: mais cette femme, qui avoit conçu de l'amour pour Coligny, sur la réputation de sa vertu, se mit au-dessus du danger où elle s'exposoit, s'en vint à la Rochelle, sans en demander la permission au Duc de Savoye, & sans se soucier de la confiscation dont elle étoit menacée, & elle y épousa Coligny. Le même jour Teligny, jeune-homme en qui se trouvoient les qualités les plus estimables, & qui joignoit beaucoup de valeur à une naissance illustre, épousa Louise de Châtillon, fille de Coligny, qui dans ce mariage ne regarda que le mérite personnel de son gendre; car il avoit peu de bien. Louis de Teligny, son pere, qui vivoit encore, avoit épuisé, par ses profusions, le riche patrimoine qu'il avoit hérité de ses ancêtres.

Mort du Cardinal de Châtillon.

La joye de ce mariage fut bientôt mêlée de tristesse, par la nouvelle que l'on reçut de la mort du Cardinal de Châtillon. Il étoit passé à Londres pendant la derniere guerre, & il y soutenoit les intérêts des Protestans auprès

(1) *Jaqueline d'Entremont.*] Cette Dame qui, après la mort de l'Amiral son second mari, avoit osé retourner en Savoye, fut mise en prison, & y resta jusqu'à sa mort, arrivée seulement en 1599. D'*Ossat*, *Lettre* 196. Du reste, une si longue captivité qu'essuya la Dame d'Entremont, n'eut pour but que de la réduire à ceder au Duc de Savoye le château d'Entremont, d'où ce Prince auroit pû fort incommoder le Dauphiné, où ce château est situé. D'*Ossat*, *Lettre* 102. LE DUCHAT.

auprès de la Reine Elisabeth, dont il étoit fort consideré, autant pour sa vertu & son intégrité, que pour sa naissance. Lorsque la paix fut concluë, Gaspard de Coligny, son frere, lui manda de revenir en France. Il prit donc congé de la Reine, & se mit en chemin; mais il tomba malade à Southampton, où il mourut le 14. de Février, à l'âge de cinquante ans, & fut enterré à Cantorbery. C'étoit un homme au-dessus du commun, & qui, pour la grandeur d'ame, la candeur, la droiture, la bonne-foi, vertu rare en ce siécle, & pour sa penétration dans les affaires, eut peu d'égaux parmi ses contemporains. Aussi fut-il regretté de tous ceux qui le connoissoient. Dans le moment de sa mort, on soupçonna qu'elle n'étoit point naturelle; & on a sçu depuis, que son propre valet de chambre l'avoit empoisonné avec une pomme. Ce scelérat ayant été envoyé comme espion à la Rochelle, y fut pris; & à la question il avoua ce crime.

Tandis que ce Cardinal étoit en Angleterre, le Roi & la Reine-mere le chargerent de négocier le mariage du Duc d'Anjou avec la Reine Elisabeth. Cette Princesse ne le refusa pas ouvertement; mais son aversion naturelle pour le mariage en empêcha la réüssite. D'ailleurs, bien des gens ont cru que cette proposition n'étoit pas fort sérieuse du côté du Roi, qui avoit en cela deux vûës; la premiére, d'amuser les Protestans, & de leur faire croire que l'amitié qu'il leur témoignoit étoit sincere; la seconde, de rompre la négociation secrete du mariage de cette Princesse avec le Prince de Navarre, qu'il vouloit faire épouser à sa sœur. C'est pourquoi, dans le tems qu'on projettoit un traité entre la France & l'Angleterre, le Roi, voulant que l'on crût qu'il souhaitoit ardemment cette alliance pour son frere, chargea ses Ambassadeurs d'en faire la proposition.

Le Roi va à Blois pour y recevoir la Reine de Navarre.

Sur la fin de l'été, le Roi alla à Blois pour y recevoir la Reine de Navarre, le Prince de Navarre, le Prince de Condé & Coligny, qu'il pressoit instamment par lettres & par couriers, de se rendre promptement à la Cour. De-là Sa Majesté s'avança jusqu'à Borgueuil (1) en Touraine, où se trouve une Abbaye très-agréablement située dans un terrein sablonneux, orné de jardins & de bois. La Reine, qui se plaisoit à bâtir à grands frais des maisons dans toutes les parties du Royaume, avoit dessein d'en faire construire une en cet endroit. Pendant que la Cour y séjournoit, George de Villequier Vicomte de la Guerche, accompagné de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, de Charles de Mansfeld, de Saint-Jean, frere du Comte de Montgomery, & de quelques autres; attaqua sur le midi, auprès de la halle, de Ligneroles, son rival & son ennemi secret depuis long-tems. L'ayant enveloppé, il lui porta plusieurs coups, & le tua. Cette action fut interpretée assez diversement; car il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme comme Ligneroles, le favori & le confident du Duc d'Anjou, qui avoit été long-tems à la tête de sa maison,

De Ligneroles assassiné.

(1) D'autres le mettent en Anjou. Il est situé près de la Loire, à quatre lieuës de Saumur.

CHARLES IX. 1571.

son, & que ce Prince avoit fait élever aux plus grands honneurs, eût été assassiné en plein midi par des personnes des plus considerables de la Cour, sans un ordre du Roi, & sans le consentement du Duc d'Anjou. Mais on n'en devinoit pas le motif. Les uns disoient, que c'étoit le Roi qui l'avoit fait assassiner, parce qu'il avoit un commerce de galanterie avec une Dame du premier rang (1). Selon d'autres, le Duc d'Anjou lui ayant confié imprudemment le secret du Roi, Ligneroles, plus imprudent encore, le declara à ce Monarque, pour s'insinuer dans son esprit par cette sotte vanité. Le Roi, irrité que son secret fût éventé, fit venir la Guerche, & lui dit : „ Voilà une belle occasion de vous venger d'un ennemi, qui m'a „ fait à moi-même un outrage sensible dans une affaire que je veux étouf- „ fer. Je vous donnerai des seconds, gens d'expédition, pourvû que vous „ ayez assez de courage pour commencer ". Comme la Guerche marquoit de la répugnance pour l'assassinat, le Roi, pour l'y engager, lui dit plusieurs choses piquantes, jusqu'à le traiter en face de poltron.

Divers soupçons sur la cause de cet assassinat.

Ceux qui ont écrit l'Histoire de ce qui se passa l'année suivante, prétendent que ce secret regardoit la conjuration déja formée contre Coligny & les autres Seigneurs du parti Protestant, dont le Duc d'Anjou avoit imprudemment, & contre l'ordre du Roi, fait confidence à Ligneroles, sur la capacité duquel il comptoit beaucoup. Cependant j'ai entendu dire à plusieurs Protestans qui étoient alors à la Cour, qu'ils étoient persuadés que le Roi ne pensoit pas encore dans ce tems-là à l'horrible boucherie qu'il fit faire l'année suivante.

On avoit déja parlé plusieurs fois de porter la guerre en Flandre. Le Comte Louis de Nassau, qui étoit à la Rochelle, pressé par son frere le Prince d'Orange, qui lui envoyoit lettres sur lettres & couriers sur couriers, sollicitoit vivement la conclusion de cette affaire. Mais comme elle ne pouvoit gueres se traiter que tête-à-tête & dans des conférences particulieres, de Nassau prétexta un voyage en Flandre par mer; & après en avoir fait tous les préparatifs, il se déguisa, & s'en vint à la Cour, avec de la Noüe, Charles de Teligny & Jean d'Hangest de Genlis. Le Roi étoit alors à Lumigny en Brie, où il prenoit le divertissement de la chasse pendant l'automne. Louis de Nassau eut avec lui, pendant six jours, des entretiens secrets, où il lui fit voir la nécessité de cette guerre, & la maniere de la conduire. Le Roi lui ayant marqué qu'il étoit fort de cet avis, mais qu'il y voyoit des difficultés sur lesquelles il avoit besoin de Coligny, qu'il vouloit mettre à la tête de toutes les forces qu'il destinoit pour cette entreprise, il persuada à Nassau de presser Coligny de se rendre incessamment à la Cour. Sur cette réponse, Nassau retourna à la Rochelle, déguisé comme il étoit venu.

Entretiens secrets de Louis de Nassau avec le Roi.

Coligny ne s'y tenoit pas à rien faire : il avoit armé quelques vaisseaux fournis de bonnes troupes, dont il donna le commandement à la Minquetiere, grand homme de mer & fort brave, avec ordre d'approcher le plus près qu'il pourroit des côtes de l'Amérique, & d'en examiner la situation &

(1) La Reine-mere.

& les ports, afin qu'en même tems que l'on attaqueroit la Flandre, on pût y faire une diversion considerable, en ravageant les côtes des païs que les Espagnols possedent dans les Isles Occidentales, & par-là les obliger à partager leurs forces. Mais l'avarice, cette passion si naturelle à l'homme, fit échouer l'entreprise. Ceux qu'on avoit envoyés pour reconnoître le païs, se mirent à le piller; la douceur du gain leur fit mépriser le péril; & à force de s'y exposer, ils y périrent : ensorte qu'ayant été surpris dans l'Isle Hispaniola (1), ils furent tous égorgés, sans qu'il en restât un seul.

CHARLES IX. 1571.

Coligny, persuadé par tout ce que lui avoient dit les députés des Protestans, & ensuite Louis de Nassau, se préparoit enfin à venir à la Cour; mais il y fut tout-à-fait déterminé par le Maréchal de Cossé, son ancien ami, qui lui remit une Ordonnance du Roi, par laquelle il lui étoit permis d'avoir auprès de lui, à la Cour même, cinquante Gentilshommes armés, pour la sûreté de sa personne : & il fut encore confirmé dans cette résolution par les lettres de Montmorency, son proche parent (2) & son ami intime, qui l'assuroit qu'il pouvoit compter sur l'amitié du Roi, & qui le prioit instamment de se rendre à la Cour le plutôt qu'il pourroit. Il y fut reçû avec tous les honneurs & toute la joye qu'il pouvoit souhaiter : comme il se jettoit à genoux aux pieds du Roi, pour lui marquer son respect, S. M. le réleva, l'appellant de tems en tems son pere, & protestant qu'il regardoit comme un des plus heureux jours de sa vie, celui où il voyoit la guerre finie, & la tranquillité de l'Etat solidement affermie par le retour de Coligny. Puis il ajoûta avec un visage riant : „ Enfin „ nous vous tenons, nous vous possedons, & vous ne vous éloignerez plus „ de nous, quand vous le voudrez." La Reine-mere & le Duc d'Anjou le reçurent avec la même ouverture, & lui parlerent avec une familiarité à laquelle il ne s'attendoit pas; mais le Duc d'Alençon les surpassa encore, & l'amitié qu'il témoigna à Coligny le rendit suspect, & causa dès lors quelque mésintelligence entre les trois freres.

Arrivée de Coligny à la Cour.

Honneurs & complimens qu'il y reçoit.

Toutes ces démonstrations extérieures furent accompagnées de réalités, & l'Amiral reçut du trésor Royal cent mille livres, en dédommagement des pertes qu'il avoit faites dans les dernieres guerres. S. M. lui accorda encore pour un an la joüissance de tous les Bénéfices du Cardinal de Châtillon son frere, & même une partie de ces Bénéfices; il lui donna encore une permission signée de sa main, pour révendiquer les meubles magnifiques de ce Cardinal, qui avoient été pillés & vendus. On lui rendit la place qu'il avoit occupée dans le Conseil du Roi, & il y donnoit son avis parmi les Maréchaux de France. On fit aussi de grands honneurs à Teligny, son gendre. Arnaud de Cavagnes, Conseiller au Parlement de Toulouse, fut pourvû d'une charge de Maître des Requêtes; & le Roi, à la recommandation de Coligny, fit du bien à quantité de Gentilshommes, & les

(1) On l'appelle aujourd'hui S. Domingue.

(2) Son cousin-germain; car Coligny étoit fils de Louise de Montmorency, sœur du Connétable Anne de Montmorency.

CHARLES IX. 1571.

les gratifia d'emplois honorables. Mais pour mettre le comble à tant de graces, & pour persuader l'Amiral & tous les Protestans que la réconciliation étoit sincere, & qu'on ne cherchoit qu'à serrer de plus en plus les liens de la paix concluë avec eux; S. M. voulut qu'on deliberât sur le champ sur les moyens de porter la guerre en Flandre; qu'on renouvellât l'alliance avec la Reine Elisabeth, & qu'on s'unît avec les Princes alliés de la Confession d'Augsbourg.

Quelques jours après, Coligny obtint la permission d'aller passer quelque tems à sa maison de Châtillon-sur-Loing, pour mettre ordre à ses affaires; mais on le rappella presque aussi-tôt, pour conférer avec lui sur les principales difficultés qui se rencontroient dans le plan de la guerre qu'on vouloit porter en Flandre. Il revint, & retourna peu de tems après.

Tout le mois de Septembre s'étant passé de la manière que je viens de le dire, les députés des Protestans, qui avoient souvent supplié le Roi d'avoir la bonté de répondre à leur requête, & de vouloir bien interpreter favorablement les articles de l'Edit qui étoient ou obscurs, ou ambigus, furent enfin écoutés. Le 14. d'Octobre S. M. se fit lire leurs demandes par Henri de Mesmes, leur accorda ce qu'ils souhaitoient, & sur le champ envoya des Commissaires par tout le Royaume pour y faire exécuter l'Edit, conformement à ce qui venoit d'être reglé.

L'Electeur de Brandebourg & son frere sont empoisonnés.

Cette année ne fut remarquable en Allemagne que par la mort de plusieurs Princes & autres personnes distinguées. Dès le 2. de Janvier, Joachim II, Electeur de Brandebourg, après avoir soupé gayement au château de Copenic sur le Sprehe, environ une lieuë au-dessus de Berlin, y mourut subitement, par la force d'un poison qu'un Juif lui donna dans le tems qu'il s'alloit coucher. Le crime de ce Juif ne fut découvert que cinq ans après, par un mot que sa femme laissa échaper dans le feu d'une querelle qu'elle avoit avec son mari. Joachim étoit dans sa soixante & sixième année, & en avoit regné trente-six. C'étoit un Prince de beaucoup d'esprit, libéral, doux & modéré sur le fait de la Religion, très-attentif à accommoder les disputes qui s'élevoient à cette occasion. Et comme il étoit persuadé qu'on y réussissoit beaucoup mieux par des conférences amiables & tranquilles que par la violence, il détesta toûjours les guerres civiles, & il exhorta tous les Princes qui étoient, ou ses amis, ou ses alliés, à mettre tout en œuvre pour empêcher qu'il ne s'en allumât dans leurs Etats. Il avoit commandé dans la guerre de Hongrie; mais comme les Etats de l'Empire ne fournissoient point l'argent qu'ils avoient promis, & qu'on ne lui envoyoit ni vivres ni secours, il passa toute la campagne sans rien faire. Sur quoi Paul Jove le dechire d'une manière indigne; & cet Historien regarde l'échec de Pest comme un effet de sa negligence, quoiqu'il soit constant que la faute doit moins lui en être attribuée, qu'aux autres confédérés.

Dix jours après, Jean son frere mourut à Custrin, situé au confluent de l'Oder & de la Warte. Une prudence consommée, des mœurs dignes de la sévérité de nos ancêtres, & un grand amour de la paix, lui avoient acquis une réputation solide. Ce Prince avoit épousé Catherine, fille de Henri

Henri Duc de Brunswic, de laquelle il eut une fille, nommée aussi Catherine, qui en 1570. fut mariée à Joachim-Fréderic-Administrateur de Magdebourg, petit-fils de Joachim II. dont je viens de parler : & c'est par ce mariage que cette famille illustre, qui sembloit prête à s'étcindre, s'est rélevée par le grand nombre d'enfans qu'elle en eut.

CHARLES IX. 1571.

Jean-George fils de Joachim II. réünit en sa personne, par la mort de Jean, tout l'Etat de Brandebourg. Cet Etat est si considerable, que dans toute la Saxe il n'y en a point de plus grand ni de plus peuplé, qui soit possedé par un seul Prince. En Saxe, l'ancienne & illustre famille de Plesse fut éteinte cette année par le décès de Théodore de Plesse. Ses terres & ses châteaux passerent au Prince de Hesse, dont il étoit vassal.

Extinction de la maison de Plesse.

Cette même année fut apporté en Allemagne le corps de Wolfgang de Baviere Duc de Deuxponts, mort dans le Limousin, deux ans auparavant. On l'avoit déposé d'abord à Angoulême, & ensuite à la Rochelle, de peur qu'après la paix il ne fût exposé aux insultes de la populace, à cause de sa Religion. Mais Jean Wolf, qui avoit suivi ce Prince en France en qualité de Conseiller, fit mettre son corps sur un vaisseau marchand de Lubec, qui ayant essuyé divers hazards sur la mer, arriva enfin le 13. de Juillet au port de Travemunde, apartenant à la ville de Lubec. Après tous les préparatifs nécessaires pour un convoi magnifique, on le fit passer par Lunebourg, Brunswic, Wolfenbutel, Minden & Cassel; & par-tout on prononça des oraisons funèbres à son honneur. Tous les Princes, tous les Magistrats des villes libres, tous les Ordres, suivis d'une foule innombrable de peuple, alloient au-devant de lui, en quelque endroit qu'il arrivât. Ayant été conduit de cette sorte jusques dans ses Etats, il fut mis à Meisenheim, dans le tombeau de ses ancêtres. Ce transport, & la magnificence du convoi & de la pompe funebre, coûterent des sommes immenses.

Le 14. de Mars de la même année, Jean-Etienne Prince de Transylvanie, que quelques-uns appellent Sigismond, mourut d'épilepsie. Il étoit fils de Jean Scepuse & d'Isabelle, sœur de Sigismond-Auguste Roi de Pologne. Ce fut son pere qui donna occasion aux Turcs d'envahir le Royaume de Hongrie, un des plus puissans & des plus florissans Etats de l'Europe: le fils lui succeda, avec des dispositions très-semblables, & avec une infortune à-peu-près égale. L'assemblée des Etats fut indiquée à Torda, qui est une des villes de la Province, pour faire l'élection d'un Prince, le 24. de Juin. Etienne Bathori de Somly (1), fils d'André, y fut élû unanimement pour Vayvode de Transylvanie, sur la recommandation de Selim, dont les lettres furent luës publiquement. Gaspard de Beksol, un des grands Seigneurs du païs, se declara son compétiteur: mais toutes les sollicitations qu'il fit à la Noblesse devinrent inutiles.

Mort du Prince de Transylvanie.

Etienne Bathori élû Prince de Transylvanie.

Etienne Bathori ne fut pas plutôt reconnu, qu'il fit serment de conserver

(1) Château sur les confins de la Transylvanie & de la Hongrie, qui a donné le nom à la famille des Seigneurs de Somly.

CHARLES IX. 1571. ver les privileges de la Province, & de rendre la justice également à tout le monde. En même tems il reçut le serment de tous les Ordres de l'Etat, & dépêcha des Ambassadeurs à Selim, pour le remercier de sa protection, pour lui payer le tribut de cinquante mille écus, & pour l'assûrer de son attachement, tant qu'il vivroit. Selim de son côté lui envoya le sceptre & l'étendart, pour marques de la souveraineté qu'il lui déféroit, à condition qu'il ne se lieroit avec aucun Prince étranger, & qu'il n'entreroit dans aucun traité sans sa participation.

Dans ce même tems George de Thuvry, Officier de réputation, qui, cinq ans auparavant, avoit rendu un grand service à la Religion par la défense de la Palote (1), sortit de Canise, dont il étoit Gouverneur pour l'Empereur, à la tête de quatre-vingt hommes, pour faire une course dans le païs ennemi. Mais malheureusement il donna dans une embuscade que lui dresserent les Turcs; & après une courageuse & longue résistance, malgré la foiblesse de son détachement, il tomba de cheval & fut tué. Sa tête fut portée à Constantinople; & quatre jours après l'action, on transporta son corps de Sigeth à Canise, où seize compagnies, avec leurs drapeaux, honorerent ses funerailles.

Mort des Sçavans.

Je vais maintenant parler des Sçavans qui moururent cette année. Je commencerai par Claude d'Espense, dont j'ai fait une mention honorable en divers endroits de cette Histoire. Par son pere, il étoit de la maison d'Espense, famille très-illustre de Champagne; & du côté de sa mere, il apartenoit à celle des Ursins, une des premières de la Campagne de Rome & du Royaume de Naples. Mais quelque grand qu'il fût par sa naissance, il l'étoit infiniment davantage par sa candeur, sa pieté, & par les grandes connoissances qu'il avoit en toutes sortes de sciences. Il mourut à Paris le 5. d'Octobre, après avoir rendu de grands services à la Religion Chrétienne, & fut enterré à S. Cosme. Il avoit été employé pendant quarante ans dans l'Université de Paris, à enseigner les Humanités, la Philosophie & la Théologie; & il s'attiroit l'admiration de tous les gens de lettres. François I. l'envoya à Melun, Henri II. à Boulogne, François II. à Orleans, & Charles IX. à Poissy, avec les premiers Prélats du Royaume, tantôt en qualité de Commissaire, & tantôt comme Théologien, pour disputer contre les Théologiens du parti contraire sur les points controversés. Dans ces occasions, il s'acquitta de l'emploi qu'on lui avoit donné avec toute la droiture & toute la modération possibles, & montra toûjours autant de sainteté que de science. Il a très-bien servi la Religion, par les Explications sçavantes qu'il a données sur plusieurs endroits de l'Ecriture, tant de vive voix que dans plusieurs Livres imprimés. On crut qu'il auroit le chapeau de Cardinal; mais il lui est plus honorable de l'avoir mérité que de l'avoir obtenu. Il mourut enfin de la gravelle, recompense ordinaire des personnes qui consacrent leurs veilles à l'étude des sciences: il n'avoit que soixante ans. On le regretta beaucoup: c'étoit presque le seul homme qui se fût appliqué sérieusement à cher-

De Claude d'Espense.

(1) Comme nous l'avons rapporté dans les Livres précedens. *Editions des Drouarts in f. o. & d.*

chercher les moyens de rendre la paix à l'Eglise, & d'ôter le schisme de la maison du Seigneur. Au lieu qu'aujourd'hui nous voyons grand nombre de gens, qui, par un zèle mal entendu, cherchent à se signaler dans leur parti, & travaillent bien plus à éterniser la division qu'à la finir, parce qu'ils éloignent de plus en plus les esprits de leurs adversaires, au lieu de les concilier & de les ramener insensiblement à l'unité, en leur faisant espérer qu'on travaillera à reformer les abus, & à retrancher ce qui les scandalise.

CHARLES IX. 1571.

De Henri Scrimger.

Henri Scrimger, né à Dundée, ville maritime d'Ecosse, d'une famille illustre, dont le chef a droit d'avoir son étendart dans le Royaume (1), mourut ce même mois à Geneve, dans sa soixante & sixiéme année. Il quitta sa patrie pour venir étudier à Paris, comme font ordinairement les Ecossois. De Paris il alla à Bourges apprendre le Droit, sous Eginard Baron & François Duarein, Professeurs célèbres de cette Université. Il y fit connoissance avec Jaques Amiot, qui enseignoit alors la langue Grecque dans cette ville, & que son mérite a élevé depuis à des emplois bien plus considerables. Ce fut à la recommandation de ce Professeur qu'on lui confia l'éducation des Bochetels. Scrimger s'attacha particulierement dans la suite à Bernard Evêque de Rennes, l'un de ses disciples, si connu par ses ambassades, & il le suivit en Italie. S'étant trouvé à Padouë dans le tems que François Spier y mourut, il écrivit son Histoire, qui a été publiée sous le nom de Henri d'Ecosse. Un incendie, qui réduisit presque entierement en cendres une maison qu'il avoit à Geneve, fournit à l'Evêque de Rennes une belle occasion de donner à son ancien maître des marques de reconnoissance & de générosité; & il lui envoya de quoi réparer cette perte. Scrimger passa ensuite en Allemagne, & s'attacha à Ulric Fugger, cet illustre protecteur des sciences & des Sçavans; & ce fut à ses dépens qu'il forma une bibliothèque magnifique, très-bien fournie des plus rares manuscrits Grecs & Latins. Il retourna à Geneve pour les faire imprimer par le sçavant Henri Etienne, qui étoit aussi pensionaire de Fugger. Il donna les Novelles de Justinien, dont Cujas parla si magnifiquement lorsque Grégoire Haloander les eut fait paroître. L'an 1563. il enseigna publiquement la Philosophie à Geneve: deux ans après il ouvrit une école de Droit dans la même ville, qui jusques-là avoit été privée de ce secours: ce qu'il continua jusqu'à sa mort, arrivée, comme je viens de dire, au mois d'Octobre de l'année 1571. Par son testament il laissa sa bibliothèque remplie de très-bons livres, à Pierre Young, son neveu, aujourd'hui Evêque en Angleterre. Cette bibliothèque a été transportée de Geneve en Angleterre par les soins d'Alexandre Young, frere de Pierre.

De Louis de Castelvetro.

Louis de Castelvetro, natif de Modene, mourut la même année au païs des Grisons. Fatigué de plusieurs disputes qu'il eut avec Hannibal Caro sur

(1) C'est ce qu'on appelle Seigneur Banneret, Chevalier Banneret.

CHARLES IX. 1571.

sur la Poësie dramatique, il abandonna sa patrie pour se retirer en Suisse, où il réveilla l'étude des lettres anciennes. Entre autres ouvrages il a composé en Italien un excellent traité sur la Poëtique d'Aristote, qu'il a fait imprimer à Bâle d'un très-beau caractère.

De George de Chemnitz.

Après Castelvetro, je vais parler de George-Fabrice de Chemnitz, qui a beaucoup contribué au progrès & à l'honneur des lettres, par les leçons qu'il a faites de vive voix, & par les écrits qu'il a laissés. Après la mort de Jean Rivius, il fut Chef du college de Meissen, où il s'acquit beaucoup de réputation par son talent pour la Poësie; talent qu'il n'a employé que sur des sujets sacrés. Il mourut le 15. de Juillet, âgé de cinquante & six ans. Quelques mois auparavant, étoit mort Joachim Morlin, de la secte de Luther: il avoit été nommé Evêque de Szamland par Sigismond-Auguste Roi de Pologne, dans le tems que ce Prince étoit occupé à regler les affaires de la Prusse.

Anabâtistes en Allemagne.

Il sembloit que les disputes sur la Religion devoient être éternelles en Allemagne. Fréderic Electeur Palatin ayant appris que la secte des Anabâtistes faisoit du progrès dans son voisinage, & qu'elle avoit déja infecté quelques villes de son païs, indiqua une conférence à Frankenthal entre Worms & Spire, pour y examiner leur doctrine, & leur donna un saufconduit pour s'y rendre. Le jour de la conférence fut fixé au 10. d'Avril. Les articles sur lesquels on devoit disputer contre eux, furent proposés par Pierre Dathenus & Venceslas Zuleger (1), Théologiens de ce Prince. Deux très-sçavans hommes y devoient faire l'office de Greffiers: l'un s'appelloit Guillaume Xylander, & l'autre Martin Neander.

Leurs opinions monstrueuses.

Il y a plusieurs sectes de cette espece de Fanatiques. Les uns rejettent toute interprétation de l'Ecriture, & ne s'attachent qu'au texte; ensorte qu'ils ne font aucun cas des SS. Peres, & que S. Jerôme, S. Augustin, S. Ambroise & S. Bernard ne sont point une autorité qu'on puisse leur alleguer. D'autres parlent avec emphase d'un troisième David, d'une nouvelle Jerusalem: & comme cette secte a beaucoup de rapport à celle des Arabes Mahométans, ils permettent, comme eux, la pluralité des femmes. Leur Chef a été Melchior Hofman. Pour donner au Lecteur une idée de ce que peut sur l'esprit humain la doctrine de ces sortes de Prédicateurs; je vais rapporter un fait aujourd'hui très-connu, mais que la postérité aura peine à croire. Il y a vingt sept ans qu'un Hollandois, nommé Jean de Leyden, passa à Munster en Westphalie, où il vint à bout de fasciner, pour ainsi dire, les esprits du peuple par sa doctrine abominable, de chasser les Magistrats, de prostituer toutes les femmes, & de se faire declarer Roi. Il y en a parmi eux qui rejettent les commandemens de Dieu; qui possedent tout en commun, les femmes & les biens,

(1) *Pierre Dathen* étoit à la vérité Théologien & Ministre à la Cour de l'Electeur Palatin. Mais *Wolfgang Zuleger* n'étoit pas Théologien; il faisoit son étude de la Politique. JEAN BOCKSTAD.

biens, & qui défendent toute sorte de serment, sans en excepter ceux qui sont ordonnés par le Magistrat. D'autres, appellés Muntzeriens, du nom de Thomas Muntzer, leur premier Docteur, rejettent tous les sacremens de l'Eglise; prétendent que tous ceux de leur secte sont justes & sans péché, & ne reconnoissent point de Magistrats. Ce furent eux qui exciterent l'an 1525. la guerre des païsans. Lorsqu'on eut dissipé ces Fanatiques, ce qui put échaper se retira à S. Gall & à Appenzel en Suisse. D'autres enfin soutiennent, qu'on ne doit pas obéir aux Magistrats; qu'il n'y a qu'eux de justes; que les autres hommes sont des impies; que les loix ne sont pas faites pour eux, & que leur liberté est sans bornes. Ils ont encore d'autres opinions aussi monstrueuses, qui renversent également les principes fondamentaux de la Religion & ceux du gouvernement civil. Ceux-ci reconnoissent pour leurs maîtres Michel Satler, George Wagner & Léonard l'Empereur. CHARLES IX. 1571.

Conférences des Protestans avec eux, mais sans fruit.

Les conférences avec les Anabâtistes commencerent le 28. de Mai, & durerent jusqu'au 19. de Juin. Mais comme ces Sectaires ne reconnoissoient, ni l'autorité de l'écriture, ni celle de la raison, il n'y eut pas moyen de guérir leur fanatisme, ni de les faire rénoncer aux erreurs dont ils s'étoient laissés prévenir; ainsi l'Assemblée se separa sans fruit. Fréderic usant de son droit, leur défendit, sous de très-grandes peines, d'enseigner dans le Palatinat, & d'y séduire les peuples.

Les Théologiens de Wittemberg publierent au commencement de l'année un Catéchisme conforme à la doctrine qui s'enseignoit dans les Eglises de Saxe & de Misnie. Ceux de Jena, de Brunswic, de Luneburg, de Hall & de Mansfeld écrivirent d'abord contre ce Catéchisme; puis le condamnerent nettement, comme contenant la doctrine de ceux qu'ils appellent *Sacramentaires*. Pour le justifier, les premiers publierent une apologie approuvée par un Décret unanime des deux Universités de Leipsic & de Wittemberg, & de trois Consistoires. Ils y expliquent clairement ce qu'ils croyent de la personne & de l'incarnation de Jesus-Christ, de sa majesté, de son ascension, de sa séance à la droite de son Pere, & de la céne du Seigneur; protestent hautement que leur confession est conforme à la doctrine reçûë depuis quarante ans du consentement unanime de toutes les Eglises de Saxe, & qu'ils ne l'entendent point autrement. Ils se persuaderent que cette declaration devoit suffire au jugement de toutes les personnes équitables, pour terminer les disputes: mais au lieu de concilier les esprits, elle ne servit qu'à les aigrir encore davantage.

Prodiges en divers lieux.

On rapporte plusieurs prodiges arrivés cette année en Allemagne. Comme la disette y étoit extrême, sur-tout en Souabe & en Baviere, on reçut miraculeusement le 15. de Juin un secours auquel on ne devoit gueres s'attendre. Il plut des pois, des raves & du blé en différens endroits, entre autres à Gotzberg, à Lemberg & à Lauben (1) en Siléfie. Tout le monde accourut pour ramasser ce bled; on le fit moudre, & trois

(1) Elle est aujourd'hui au Brandebourg.

Charles IX. 1571.

trois jours après on en eut de très-bon pain. Nous avons déja parlé d'un pareil prodige sur l'année quarante-huit de ce siécle. Il en arriva un autre dans le même mois à Lauenbourg sur l'Elbe : c'est où le Prince de la basse-Saxe fait sa résidence. Cette ville n'est qu'à deux milles de Lunebourg, & à six de Hambourg. Deux infames usuriers, également avares & cruels, ayant acheté une grande quantité de bled, se disposoient à le conduire à Hambourg, pour en avoir plus d'argent. Ils vont à leurs greniers, en ouvrent les portes, & voyent leur bled venir au devant d'eux, & s'envoler par les fenêtres, sans qu'il en reste un grain sur le plancher. Un de ces usuriers fut si frappé de ce prodige, qu'il tomba mort; l'autre prit la fuite, & couroit vers l'Elbe pour s'y noyer; mais il fut arrêté par quelques crocheteurs, qui le garoterent. Le Prince, qui étoit à Ratzebourg, ayant été informé de cet évenement, se rendit sur le champ à Lauenbourg, pour en prendre une connoissance plus particuliere. Le malheureux usurier tomba dans le désespoir, & sans avoir voulu rien écouter des avis qu'on lui donnoit pour son salut éternel, il mourut après avoir été long-tems tourmenté du démon. Le Prince ordonna que son corps fût brûlé & réduit en cendres, & défendit à tous ses sujets, sous peine de la vie & de la perte de tous leurs biens, de faire des magazins ou des amas de blé pour le vendre plus cher.

Spectre de Prague.

On assure encore, que le 20. de Juillet plusieurs habitans de Prague virent la nuit grand nombre de Cavaliers, qui couroient avec grand bruit auprès du monastere d'Emaüs, & qui traînoient un chariot, suivi de huit hommes bottés, mais sans tête, & qu'il s'éleva un feu très-brillant & un tourbillon soudain, qui en un moment fit tout disparoître. Sur la vérité de ce fait je m'en rapporte à ceux qui l'ont écrit.

Le 29. de Septembre le disque du soleil parut rouge & sanglant dans toutes ces contrées. Quelques-uns ont écrit, qu'il plut du sang sur la fin de l'année aux environs d'Emden, ville de la Frise Orientale.

Affaires de Moscovie.

Ce fut dans ce tems-là que les Moscovites, après avoir levé le siége de Revel, entrerent dans la Finlande, Province de Suede, la ravagerent avec une cruauté inoüie, pillerent & brûlerent les bourgs & les villages, & réduisirent à une dure captivité plusieurs milliers d'hommes & de femmes.

Cruautés exercées par les Moscovites en Finlande & a Derpt.

Quelques étrangers à la solde des Moscovites furent outrés de cette barbarie; & Reinold Rose, Commandant de la Cavalerie, las d'obéïr à de tels maitres, résolut d'abandonner le service: Il s'en ouvrit à Jean Dubi & à Elard Cruci, qui entrerent dans ses sentimens. Pour quitter le Prince Moscovite avec éclat, ils formerent le dessein de s'emparer de la ville de Derpt, & de la délivrer du joug de cette Nation barbare. Mais Reinold se conduisit avec plus de précipitation que de prudence, & il manqua son coup: car les Allemans qui étoient établis dans la ville ne l'ayant point soutenu, parce qu'il ne les avoit point fait avertir, il fut repoussé & entierement défait par la garnison des Russes. Ainsi son entreprise mal concertée ne fit que hâter la ruine de cette malheureuse ville, au lieu de la mettre en liberté. Les Russes tuerent une grande partie des habitans, & s'emparerent de leurs biens. Dubi & Cruci étoient Livoniens;

 le

le Duc de Moſcovie les avoit avancés aux premiers emplois de ſes troupes, dans la vûë d'engager leurs compatriotes à abandonner l'Empire & le Roi de Pologne. Après ce qui venoit d'arriver, ces deux Officiers n'oſant plus ſe fier aux Moſcovites, allerent demander de l'emploi au Roi de Pologne (1).

CHARLES IX. 1571.

Dieu ne laiſſa pas impunie la cruauté exceſſive que les Moſcovites avoient exercé ſur cette ville innocente; & le 24. de Mai, qui étoit le tems à-peu-près où ils égorgeoient les habitans de Derpt, les Tartares, Nation errante, & qui ſe jette au hazard tantôt d'un côté tantôt de l'autre, vinrent fondre tout d'un coup, au nombre de ſoixante & dix mille chevaux, conduits par Kremski, ſur la ville de Moſcou, capitale des Ruſſes. Comme cette ville eſt très-grande, & preſque toute bâtie de bois, les Tartares, qui mettoient le feu aux maiſons à meſure qu'ils les pilloient, la réduiſirent preſque toute en cendres, à la réſerve du palais du Prince, qui étant conſtruit de murailles, faiſoit comme une ville ſeparée. Après cette expédition ils s'en retournoient chargés de leur butin. Les Moſcovites crurent qu'ils fuyoient, & ſe mirent à les pourſuivre; mais Kremski ayant fait faire volte face à ſes troupes; enveloppa les Moſcovites, & les tailla en piéces.

Moſcou priſe & brûlée par les Tartares.

Du côté de Flandre, le Duc d'Albe, comptant que tout étoit pacifié, faiſoit lever avec beaucoup de rigueur le dixiéme, le vingtiéme & le centiéme, par le miniſtere de Charles de Barlaimont & du Baron de Noërcarmes. Et comme dans ces recouvremens il naiſſoit tous les jours de la part des Provinces quelques nouvelles difficultés, & des débats ſans nombre, le Duc, pour tout calmer, employoit toutes les voyes que la prudence pouvoit lui ſuggérer, & quelquefois la ſévérité.

Affaires des Païs-bas.

Les peuples ſe plaignoient que ces levées portoient un grand préjudice au commerce, ou plutôt qu'elles le ruinoient totalement, en ôtant la liberté aux négocians: Que le prix des marchandiſes ne manqueroit pas d'augmenter; que cette augmentation feroit ceſſer les manufactures, & obligeroit les ouvriers & les commerçans d'aller s'établir en d'autres païs: Qu'alors ces belles Provinces, les plus riches, les plus peuplées & les plus floriſſantes de l'univers, ſe verroient bien-tôt réduites à une miſère extrême, & ne feroient plus qu'une affreuſe ſolitude. Le Duc d'Albe prétendoit au contraire, que le premier ſoin d'un bon gouvernement étoit celui de la Religion & de la ſûreté des Provinces: Que pour procurer aux Païs-bas ces deux avantages, il faloit bâtir des citadelles, fortifier des places, & bien payer les troupes: Que la levée du dixiéme & du vingtiéme, qu'on appelloit *Alcavale* (2), ne devoit pas ſouffrir de difficulté dans la Flandre, puiſqu'elle ne trouvoit aucune oppoſition dans toute l'Eſpagne, & qu'elle n'étoit nullement à charge aux laboureurs. Le Préſident Ulric Viglius Sieur de Zwichem, ſe declaroit pour le peuple, mais foiblement, & ſans apporter une réſiſtance marquée aux volontés du Gouverneur. Pour ce dernier, il mettoit tout en œuvre pour contenter la Cour

Troubles excités par l'exaction du dixiéme denier.

(1) Sigiſmond-Auguſte.

(2) *Alcavala*, impoſition qui ſe leve en Eſpagne.

Charles IX. 1571.

Cour d'Espagne : il apportoit des exemples d'impositions semblables ; il avoit recours aux ruses & aux promesses, & leur faisoit entendre, qu'en consentant à la levée du dixième, ils obtiendroient la décharge d'autres impositions plus onéreuses. Mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir des Etats convoqués à Bruxelles pour cette affaire, il dit d'un ton menaçant, que ce seroit réduire à rien l'autorité Royale, si dans des besoins pressans on ne pouvoit établir un impôt sans en demander la permission au peuple. Enfin, à force de caresses, de sollicitations & de menaces, il fit consentir les Etats à cette levée, mais à certaines conditions. Il est constant qu'il fit sourdement de très-grandes promesses aux peuples du Hainaut, de l'Artois & du Comté de Namur, pour les engager à donner l'exemple aux autres Provinces: mais ceux d'Utrecht résistoient toûjours ; & les Etats de quelques autres Provinces, & entre autres ceux du Brabant, se joignirent à eux.

Pendant qu'on prenoit des mesures pour la levée du dixième, le Duc d'Albe ordonna qu'on commençât celle du centième ; & le dernier de Juillet il fit publier un ordre pour lever le dixième & le vingtième, comme un droit auquel les Etats avoient consenti. Mais les Etats s'y opposerent encore, & Viglius, Scheets & plusieurs autres, parlant pour la liberté des Provinces, assurerent que leur consentement étoit conditionel, & qu'il étoit même à craindre, si l'on continuoit de les véxer, qu'elles ne s'opposassent à la seconde levée du centième denier. Le Duc d'Albe, outré de cette résistance, declara que, sans attendre le consentement des Etats, il feroit faire les levées ordonnées par l'autorité Royale: & en même tems laissant échaper quelques plaintes contre les Conseillers du Roi : ces traîtres, ajoûta-t-il, sont les premiers à porter les peuples à la désobéïssance, ou à les défendre quand ils ont désobéi.

Dans ces circonstances, les Etats, qui n'avoient aucune grace à attendre de ce Gouverneur, prirent le parti d'envoyer en Espagne une députation, composée de gens de la première distinction. Les députés étoient déja en route, lorsque le Duc d'Albe voulut les faire revenir ; mais ils continuerent leur voyage, dont cependant ils ne tirerent aucun fruit : car il s'éleva bientôt après de nouveaux troubles, qui renverserent tout ce qu'on avoit fait pour la paix.

Herman Ruyter surprend Loevestein.

Au commencement de cette année, un nommé Herman Ruyter, de Boisleduc, homme déterminé qui avoit été autrefois marchand de bœufs, fit, à l'instigation du Prince d'Orange, qu'il servoit en secret, une des actions les plus hardies dont il soit parlé dans l'Histoire. Le 11. de Janvier il prit avec lui trois de ses amis, se déguisa en Cordelier, & entra dans le château de Loevestein, apartenant au Duc de Cléves. Ce château est situé sur une pointe de l'Isle de Bommel, que le Wahl & la Meuse forment auprès de Gorkum. Ruyter, maître du fort, tua le Gouverneur, se fortifia du mieux qu'il put, & garda ce poste quelque tems, dans l'espérance que le Comte de Berg lui enverroit du secours, comme ils en étoient convenus. Mais Roderic de Tolede, qui étoit alors à Boisleduc, y envoya Laurent Perea avec deux cens Arquebusiers & dix Piquiers, pour recon-

reconnoître le lieu de près, & saisir l'occasion d'agir, si elle se présentoit. Laurent s'étant approché du château sur le soir, remarqua qu'il n'y avoit point de corps-de-garde; à l'instant il fit apporter des échelles d'un lieu voisin, passa sans bruit deux canaux qui entourent le château, planta ses échelles, sans que la garnison s'en apperçût, l'attaqua, & l'obligea à se retirer dans la citadelle. Ensuite il tira une coulevrine de Bommel pour battre une tour d'où la garnison faisoit sur ses gens un feu continuel avec de petites piéces de campagne, & y donna l'assaut. Pendant qu'ils étoient aux mains, une partie de son détachement escalada la citadelle par un autre endroit, entra sans résistance, & massacra tout ce qui se trouvoit de soldats. Ruyter persuadé qu'il n'avoit rien à espérer d'une capitulation, gagna une chambre dont le plancher étoit couvert de poudre, là tenant avec ses deux mains le sabre dont il avoit tué & blessé plusieurs de ses ennemis, percé de coups lui-même, épuisé & hors d'état de faire une plus longue résistance, il mit le feu aux poudres avec une méche qu'il avoit toute prête, & à l'instant il fut consumé par la violence des flammes, qui emporterent avec lui tous les Espagnols qui se trouverent les plus près du lieu du combat. La tête de Ruyter fut portée à Boisleduc, & mise dans la place au bout d'un pieu; ceux de ses soldats que l'on prit furent menés à Anvers, où les uns furent pendus, & les autres écartelés vifs.

Cette place est reprise par les Espagnols.

Mort de Ruyter.

Cependant le Duc d'Albe pressoit extrêmement Philippe de lui envoyer un successeur; soit qu'il le souhaitât en effet, soit qu'il feignît de le souhaiter, parce qu'il sçavoit que la Cour d'Espagne avoit résolu de le rappeller. Quoi qu'il en soit, le Roi nomma le 30. de Septembre pour Gouverneur des Païs-bas, Jean de Cerda Duc de Medina-celi; c'est celui qui, dix ans auparavant, avoit conseillé l'entreprise malheureuse que l'on fit sur l'Isle de Gerbe (1). Il s'embarqua à Laredo (2) pour se rendre à son gouvernement; mais il fut battu d'une si furieuse tempête, qu'il se vit obligé de retourner en Espagne, & d'attendre le printems.

Le Duc de Medinaceli est nommé pour succeder au Duc d'Albe.

Les Confédérés & leurs partisans secrets, informés de son départ, jugerent que le Duc d'Albe quitteroit bientôt le païs; & comme c'étoit une belle occasion pour avancer leurs projets, ils tinrent de fréquentes assemblées, & aviserent aux moyens d'en profiter. Dans ces circonstances Guillaume de la Marck Comte de Lumey, à la tête d'un corps de troupes ramassées de tous côtés, & sur-tout d'Angleterre, dont la Reine favorisoit ses desseins, fit une descente dans la Province de Hollande, s'empara de quelques Isles qui sont sur ses côtes, & le premier d'Avril prit la Brille, une des plus fortes places du païs. Sur le bruit qui s'en répandit, la plûpart des villes insulaires, ennuyées des exactions barbares du Duc d'Albe, & amorcées par la douceur de la liberté dont on les flattoit, se joignirent aux Confédérés; mais ces faits regardent l'année suivante.

Guillaume de la Mark prend la Brille.

En Ecosse, le Duc de Lenox, nouveau Viceroi, avoit indiqué l'Assemblée

Affaires d'Ecosse.

(1) Petite Isle d'environ six lieuës de tour près de Tunis.
(2) Place de la côte de Biscaye.

CHARLES IX. 1571.

blée des Etats au 25. de Janvier; mais il la remit ensuite au mois de Mai, parce que le Comte de Sussex avoit prolongé la treve. On soupçonnoit ce Comte de favoriser le parti de la Reine d'Ecosse, soit qu'il ne regardât pas l'affaire du Duc de Norfolk comme entierement désespérée; soit que dans l'espérance que cette Princesse rentreroit dans ses Etats, il se fût laissé gagner par ses promesses. Pendant ce tems-là, les Hamiltons ayant envain suborné divers meurtriers pour assassiner le Viceroi, s'emparerent de la tour de Pasley dont ils chasserent la garnison, persuadés que dans la confusion générale des affaires on ne penseroit pas à les inquiéter. Mais le Viceroi y marcha sur le champ, après avoir envoyé en Angleterre dès le 5. de Février Morton, Pitcairn & Jaques Mac-Gill, pour discuter avec les Ambassadeurs des Princes étrangers la cause de la Reine d'Ecosse. Ils arriverent à Londres le 20. du même mois, & ils eurent aussi-tôt audience de la Reine, dans un Conseil de gens choisis pour l'examen de cette affaire. Après beaucoup d'altercations, les Anglois réduisirent le tout à deux articles: Ils demandoient premièrement, que les Ecossois prouvâssent la justice de ce qu'ils avoient fait contre leur Reine, & qu'ils appuyâssent les raisons que le Comte de Murray en avoit autrefois rapportées, par des preuves si convaincantes, qu'Elisabeth ne pût pas douter qu'elles ne fûssent justes & véritables, & qu'elle eût par ce moyen de quoi répondre à ceux qui lui demanderoient raison du parti qu'elle avoit pris. Ils vouloient en second lieu, qu'au défaut de telles preuves, on prît des mesures pour terminer ce grand procès à des conditions raisonnables.

Les députés du nouveau Viceroi viennent à Londres.

Sur cela les députés presenterent un cahier, où, sans parler des preuves apportées par Murray, qui, selon eux, ne souffroient point de réplique, ils prétendoient établir qu'ils n'avoient rien fait que de juste, punissant avec tant de douceur une Reine convaincuë de parricide, & qui abusoit tous les jours de son pouvoir, pour commettre impunément tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible: Qu'on voyoit par l'Histoire d'Ecosse, que les anciens Rois du païs qui faisoient un mauvais usage de leur autorité, étoient emprisonnés, bannis, & même punis de mort; que par consequent ils se conformoient aux anciens usages du Royaume en poursuivant ainsi la Reine; & que la modération avec laquelle ils l'avoient traitée n'auroit pas dû les rendre odieux: Que les Ecossois, originairement libres, ne s'étoient donnés des Rois, qu'à condition que le peuple, qui leur déferoit le pouvoir suprême par ses suffrages, pourroit aussi les en dépouiller, si le bien de l'Etat le demandoit: Qu'il restoit encore des vestiges de ce droit dans les cérémonies du couronnement des Rois, & dans l'institution des Tribuns du peuple: Qu'on pouvoit le prouver par des exemples étrangers, tirés de l'Histoire Grecque & Romaine, par celui de Christierne Roi de Danemarc, chassé de son Royaume, par l'exemple de Jeanne d'Arragon, mere de Charles-Quint, condamnée comme folle à une prison perpétuelle, parce qu'elle vouloit se marier, quoiqu'elle le pût faire sans violer les loix divines ni humaines. Ainsi, concluoient-ils, on peut & l'on a toûjours pû réprimer la licence des tyrans qui foulent aux pieds la justice, & qui se mettent au-dessus des loix; & il ne faut pas écou-

Cahier qu'ils présentent contre la Reine d'Ecosse.

écouter ces flatteurs impudens (1), qui viennent alleguer qu'on ne sçauroit punir les tyrans, sans affoiblir l'autorité des bons Rois & en avilir la majesté. CHARLES IX. 1571.

Elisabeth ayant lu cet écrit, fut offensée, comme elle le devoit, de la liberté avec laquelle on s'y expliquoit: sa possession n'étoit pas si tranquille qu'elle ne pût craindre un pareil exemple en Angleterre. Cependant, comme les députés la pressoient de leur donner une réponse, elle leur dit, que les raisons & les exemples qu'ils avoient rapportés, ne l'avoient pas convaincuë: Qu'elle n'étoit pas sans quelque connoissance de ces sortes de matières: Qu'elle avoit passé une partie de sa vie à étudier les loix: Qu'ainsi elle étoit d'avis qu'on en vînt au second point, qui étoit de prendre des mesures pour finir les divisions. Elle avoit dit quelque mot sur la demande qu'elle vouloit faire du jeune Roi, qui serviroit d'otage pour sa mere: mais il n'y avoit aucune espérance de l'obtenir des Ecossois. Quoique ce fût le moyen le plus assûré pour tirer la Reine d'Ecosse des mains d'Elisabeth; néanmoins les François, qui sollicitoient sa liberté, ne vouloient pas que son fils fût mis entre les mains des Anglois.

On les renvoye sans rien conclure.

On employa plusieurs jours à cette discussion, sans rien avancer, les Ecossois ayant assez fait connoître qu'ils ne consentiroient jamais que le pouvoir de leur Roi fût réduit à rien; & la Reine prisonniere ayant marqué par ses lettres, qu'elle trouvoit étrange que sa cause fût discutée dans un tribunal composé de ses sujets. Elisabeth fort embarassée, & résoluë de prendre son parti sur l'évenement, renvoya les députés sans rien conclure. Mais pour gagner du tems, elle leur dit, qu'il étoit à propos qu'on nommât des Commissaires des deux partis pour travailler à l'accommodement, & elle vint à bout de le leur persuader. L'Evêque de Ross disoit à l'occasion de ces intrigues: Quelques-uns des Conseillers d'Elisabeth abusent de sa prudence; les Princes étrangers amusent la Reine d'Ecosse, & se jouent de sa patience, pendant qu'ils nourrissent les Ecossois d'espérances qui leur deviendront funestes.

La Reine d'Ecosse ne voulant plus être amusée davantage, & considerant que, pendant toutes ces longueurs, les Chefs de son parti avoient souffert des pertes considerables sur la frontiere, qu'on en avoit fait mourir plusieurs d'une manière indigne, & qu'on lui avoit enlevé, autant qu'on avoit pû, toutes ses places, elle crut n'avoir plus rien à menager. Ainsi elle rappella l'Evêque de Gallowai & Levingston; ordonna à l'Evêque de Ross de rester à Londres; & elle dépêcha couriers sur couriers à ses partisans, pour leur ordonner de prendre les armes, malgré la tréve, & de repousser à force ouverte les outrages qu'ils essuyoient: en un mot, elle se détermina aux dernieres extrémités. De concert avec l'Evêque de Ross, & Barker, son Secretaire, elle eut recours à un certain Ridolfi, arrivé depuis peu d'Italie, pour négocier avec Norfolk. Elle donna sa parole à ce Duc, homme généreux, mais simple, ouvert & sans malice, qu'elle l'épouseroit: elle lui écrivit d'une manière très-galante, & lui fit remettre un

Négociation de la Reine d'Ecosse pour épouser le Duc de Norfolk.

(1) Il y a dans le texte *imprudens*: mais je ne doute pas que ce ne soit une faute.

CHARLES IX. 1571.

un Mémoire en chiffre, où elle expliquoit le moyen de venir à bout de ce dessein, & même de se défaire d'Elisabeth. Comme Norfolk paroissoit irrésolu, Ridolfi, pour l'y déterminer, l'assûra, qu'ayant demeuré quinze ans en Angleterre, il connoissoit parfaitement le génie de la Nation: Que ceux qui, sous le regne de Marie (1), avoient été en grand crédit, n'étant plus rien sous Elisabeth, aspiroient après une révolution: Que ceux qui étoient demeurés attachés à la Religion de leurs ancêtres, fâchés de n'avoir pas la liberté d'en faire profession, ne cherchoient qu'une occasion pour se révolter: Que l'on pouvoit mettre encore de ce nombre, ceux dont les affaires étoient ruinées, & qui n'avoient point d'autre ressource que la guerre civile. Que ce qui leur manquoit pour agir, n'étoit, ni la volonté, ni le courage; mais un Chef de grande naissance, de l'argent & des troupes étrangeres: Que s'il vouloit être ce Chef, la France, l'Espagne & le Pape fourniroient volontiers le reste: Qu'on lui avoit déja remis l'année derniere cent mille écus d'or, dans le tems qu'on publioit l'Edit de proscription; qu'il avoit distribué une partie de cette somme aux Anglois bannis pour la Religion; qu'on pourroit l'été prochain, lorsque Medina-celi viendroit dans les Païs-bas, debarquer quatre mille chevaux & six mille hommes de pied au port de Harwich, qui est dans le Comté d'Essex, où Norfolk avoit beaucoup de terres & grand nombre de vassaux.

Ridolfi, qui sçavoit que Norfolk, d'un caractère doux & plein d'équité, ne se porteroit jamais à aucune violence contre Elisabeth, lui parla d'un temperament, qui, sans compromettre la Majesté Royale, pourroit faire réüssir leur dessein: ce fut d'obliger la Reine d'Angleterre à rentrer dans la Religion de ses ancêtres, ou à la tolérer dans ses Etats, & à consentir au mariage de la Reine d'Ecosse & de Norfolk, qui seroient comme les garans de la promesse d'Elisabeth sur le fait de la Religion. Ces dernieres vûës ne convenoient pas encore au Duc. Le projet de mettre Marie en liberté, lui paroissoit d'une difficile exécution: ainsi il demanda du tems pour y penser. Il commençoit déja à se repentir d'avoir écouté ces propositions, & le fourbe Italien lui ayant présenté des lettres de créance pour la Reine d'Ecosse, il en refusa la signature, & donna ordre à Higford, son Secretaire, de brûler le Mémoire qui lui avoit été remis: mais ce scelérat, qui méditoit de faire sa fortune en trahissant son maître, au lieu de le brûler, le cacha sous une tapisserie de natte; & c'est ce Mémoire qui servit à prouver la conjuration, dont on n'avoit que des doutes, & qui perdit enfin Norfolk.

Proposition de mariage entre la Reine d'Angleterre & le Duc d'Anjou.

Pendant qu'Elisabeth étoit dans tous ces embaras, la fortune, qui se plaît à mêler du ridicule aux affaires les plus sérieuses, trompa cette Princesse par la proposition d'épouser le Duc d'Anjou. Catherine de Medicis, dont l'ambition n'avoit point de bornes, la lui fit faire d'une maniére solemnelle; soit dans la vûë de procurer des Royaumes à tous ses enfans; soit pour empêcher le mariage d'Elisabeth avec le Prince de Navar-

(1) Sœur d'Elisabeth, fille de Henri VIII. & de Catherine d'Arragon.

Navarre, dont il couroit quelque bruit, & pour ôter aux Protestans l'espérance de tirer à l'avenir aucun secours d'Angleterre. On envoya pour cette négociation quatre Ambassadeurs extraordinaires, qui furent la Mauvissiere, Paul de Foix, Salignac de la Mothe-Fenelon, & Nicolas de Grimoville Seigneur de Larchant. On convint aisément de toutes les conditions: mais quand il fut question de l'article de la Religion, on contesta beaucoup de part & d'autre. Quoiqu'on eût insinué secretement à la Reine d'Angleterre, que le Duc d'Anjou n'étoit pas fort éloigné de la Religion Protestante, ayant été élevé par François de Carnavalet, qui passoit pour la favoriser, & qu'on fût presque d'accord sur la chose, on ne put jamais convenir des termes qu'on employeroit pour énoncer cet article, & le mettre par écrit. Une si grande affaire, rompuë pour une cause si légere, fit croire à tout le monde, que les deux partis avoient bien voulu la mettre en négociation, mais que ni l'un ni l'autre n'avoit dessein de la conclure. Les Politiques disoient, que le but de la France en contractant cette alliance, ou du moins en faisant semblant d'y penser, étoit d'empêcher les liaisons de l'Angleterre avec le Prince de Navarre & les Protestans: Que pour les Anglois, ils y trouvoient leur avantage, en ce que les Protestans, qui les fatiguoient sans cesse par leurs demandes, seroient mieux traités à l'avenir par le Roi, par sa mere & par ses freres: Que les espérances injustes de la Reine d'Ecosse seroient renversées, & que les conjurations des Irlandois, soutenus des Espagnols & du Pape, s'en iroient en fumée: Qu'Elisabeth avoit peu d'inclination pour le mariage, & qu'elle n'écoutoit ces propositions que pour l'intérêt de l'Etat, qui demandoit qu'elle se mariât. C'étoit ainsi que le Comte de Leycester, qui connoissoit la Reine à fond, en parloit dans une lettre à Walsingham, Ambassadeur d'Angleterre en France.

CHARLES IX. 1571.

Cette proposition est sans succès.

Pendant toutes ces intrigues, la tour de Paslei, dont les Hamiltons s'étoient saisis, se rendit au Viceroi, qui vint à bout de détourner l'eau qui entroit dans la place. Gilbert Kennedy, qui jusqu'alors avoit été dans le parti de la Reine, le quitta dans le même tems, donna son frere unique en ôtage, & promit de venir à Sterling. Son exemple fut suivi par Hugues de Montgomery Comte d'Eglinton, & par le Lord Robert Boyd; & ces deux Seigneurs se rendirent auprès du Viceroi. Sur ces entrefaites, une blessure considérable que reçut ce dernier en tombant de cheval, l'obligea de se faire porter à Glasgow. Pendant qu'il y étoit, un simple soldat, voulant se venger de Fleming, Gouverneur de Dunbritton, qui avoit fait fouetter sa femme, vint trouver le Viceroi, & lui fit espérer qu'il lui donneroit le moyen de reprendre cette place. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il faut parler de la situation & de la nature de cette forteresse.

Situation du fort de Dunbritton.

Depuis le confluent des rivieres de Cluyd & de Levin, jusqu'au pied des montagnes voisines, il y a une plaine d'environ mille pas d'étenduë, & dans l'angle où les deux rivieres se joignent, se trouve une roche, d'où sortent trois sources d'eau vive. Cette roche a deux pointes; l'une plus élevée, qui regarde le Couchant, & au sommet de laquelle est une guérite, d'où

CHARLES IX. 1571.

d'où l'on découvre de tous côtés une très-grande étenduë de païs. L'autre pointe, qui est plus basse, regarde l'Orient. Entre ces deux pointes il y a un espace, dont le côté septentrional, qui regarde la campagne, est presque inaccessible. On n'y peut monter que par des dégrés qui vont en tournant sur la roche, & qui ont été taillés de main d'homme, avec beaucoup d'industrie, & avec encore plus de travail; car la pierre est extrêmement dure, & quand on en casse un morceau, il en sort une odeur de souffre: ce chemin d'ailleurs est si étroit, qu'on n'y peut monter qu'un à un. Au haut de la citadelle est une pierre énorme, qu'on a trouvé moyen d'unir à la roche avec tant d'art, qu'il ne paroît aucune jointure. Le côté qui regarde le Midi, & qui est baigné par le Cluyd, est fort escarpé par le haut; mais il vient peu-à-peu en pente douce, & étendant ses bras à droite & à gauche, il embrasse une certaine étenduë de terrein, au travers duquel on a bâti quantité de maisons: on y trouve une fort bonne rade pour les navires qui y viennent pour le service de la garnison; & les petites barques peuvent s'approcher par-là jusqu'à la porte de la citadelle. Le milieu de la roche par laquelle on y monte, est couvert de maisons, & forme comme une seconde citadelle, separée de celle qui est sur la hauteur. Du côté du Midi & du Levant, le Cluyd & le Levin servent de fossé à cette forteresse; & la marée, qui vient baigner le côté de l'Orient, laisse en se retirant une grande plaine, non de sable, mais de boue, qui se forme de terres grasses qu'elle detrempe: cette plaine est coupée en différens morceaux par les torrens qui se précipitent de la montagne voisine. Cette forteresse s'appelloit anciennement Alcluyd. Les Ecossois, qui ne sont separés des anciens Bretons que par la riviere de Levin, l'ont appellée depuis Dunbritton, parce qu'elle est située sur les confins du païs des Britons.

Jean Fleming, qui la tenoit pour la Reine d'Ecosse, avoit fait dire au Roi, par le moyen des Guises, que tant qu'il seroit maître de cette place, l'Ecosse seroit pour ainsi dire enchaînée; & quoiqu'il sçût que les Ecossois avoient fait en secret leur accommodement avec les Anglois, il ne laissoit pas d'assurer la Cour de France, que quand elle n'auroit point d'autres guerres à soutenir, il la mettroit bientôt en possession de toute l'Ecosse, pourvû qu'elle lui donnât des soldats. Les Guises lui avoient envoyé depuis peu Verac, avec une petite somme d'argent, dont il faisoit subsister sa garnison le mieux qu'il pouvoit. Comme la tréve n'étoit pas expirée, que le Viceroi étoit malade de sa chûte, & que la citadelle d'Edimbourg venoit de se révolter, Fleming étoit sans inquiétude.

Prise de ce fort.

Le Viceroi fit prendre les devants à Jean Cuningham, avec un détachement de Cavalerie, & il fut suivi par Thomas Crawford, avec de l'Infanterie. Ces deux Officiers s'étant joints à Dunbar, préparerent des échelles & tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de leur dessein. Le soldat qui leur servoit de guide, ayant promis qu'il monteroit le premier, l'Infanterie s'approcha de la citadelle avant le jour: la Cavalerie resta au lieu où elle s'étoit arrêtée, & se tint prête à tout évenement.

L'In-

L'Infanterie trouva deux obstacles imprévûs : le pont d'un torrent qui coupe la plaine étoit rompu ; & du feu qui paroissoit dans le voisinage, faisoit appréhender que l'entreprise ne fût découverte : mais le pont fut rétabli très-promptement, & mis en assez bon état pour que l'Infanterie pût passer ; & ce feu, qu'on croyoit allumé par la garnison, n'étoit qu'un de ces feux qu'on appelle folets, qui se dissipent presque aussi-tôt qu'ils paroissent. Il leur vint encore une autre inquiétude : le jour approchoit, & le ciel étoit si serein & les étoiles si brillantes, qu'ils craignirent d'être découverts par les sentinelles ; mais ils furent bientôt rassurés ; car il s'éleva un brouillard épais, qui couvrit tellement le haut de la citadelle, que les soldats de la garnison ne pouvoient rien voir de tout ce qui se faisoit en bas. Ils porterent donc leurs échelles ; mais comme ils les avoient placées d'abord à la hâte en des endroits où le roc étoit glissant, elles tomberent : ils les replacerent à l'instant avec plus de précaution, & ils monterent dans l'ordre qu'on leur avoit prescrit. Il arriva encore un accident fort extraordinaire : un des soldats qui montoit, fut tout d'un coup frappé de l'épilepsie, & demeura collé sur l'échelle sans aucun mouvement, ensorte qu'il empêchoit les autres de monter. Ils auroient pû regarder cet évenement comme un mauvais présage ; mais, sans s'effrayer, ils lierent le soldat à l'échelle, afin qu'il ne tombât pas lorsque le mal cesseroit ; & ayant tourné doucement l'échelle, ils monterent tous. Lorsqu'ils furent en haut, ils trouverent un mur, où il falut de nouvelles échelles pour passer par-dessus ; ils en vinrent encore à bout. Alexandre de Ramsey fut le premier qui entra dans la place avec deux soldats de sa compagnie ; tous les autres étant montés après lui, la muraille, qui étoit vieille & qu'on avoit negligée, parce que la place étoit assez forte par elle-même, tomba tout d'un coup ; ce qui arriva fort-à-propos pour Ramsey, qui se trouvoit enveloppé par la garnison ; mais elle fut si effrayée, lorsqu'elle s'entendit sommer au nom de Dieu, du Roi & du Viceroi, que les soldats, au lieu de combattre, se disperserent, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Le Gouverneur gagna l'autre côté de la roche, & sortit par le guichet. Comme c'étoit l'heure de la marée, & que la riviere venoit alors jusqu'au pied des murailles, il monta sur une petite barque, & se sauva à Argyle. La garnison de l'autre citadelle qui étoit plus bas, ayant entendu tout ce bruit, prit aussi la suite. Jean Hamilton Archévêque de S. André, Jean Fleming de Boghall, Alexandre de Levingston, & Verac lui-même, furent faits prisonniers.

Le Viceroi étant arrivé le lendemain, traita poliment la femme de Fleming, lui rendit toutes ses hardes & ses parures, & lui permit d'aller où elle voudroit. Verac fut aussi renvoyé libre, son nom d'Ambassadeur le sauva. L'Archévêque fut enfermé dans une prison fort étroite, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir été présent à l'assassinat du Viceroi (1), & que le nouveau Viceroi croyoit important pour sa propre sûreté, que la mort

(1) Le Comte de Murray.

CHARLES IX. 1571. Jean Hamilton, Archevêque de S. André, est pendu.

mort de son prédecesseur ne demeurât pas impunie : cette considération l'engagea à précipiter le jugement. L'Archévêque eut beau demander à être jugé suivant les loix du païs ; quelque juste que parût cette requête, son procès lui fut fait d'une manière dont on n'avoit point d'exemple ; & ayant été condamné à un supplice honteux, il fut pendu à Sterling (1). On lui imputoit outre cela, d'avoir été complice de la mort du Roi, & on prétendoit le sçavoir d'un Prêtre, à qui un autre Jean Hamilton, parent de l'Archévêque, pressé par les remords de sa conscience, l'avoit dit en confession. On prit aussi Jean Hall, qui s'étoit échapé de la conjuration du Comte de Derby, & qui s'étant retiré d'abord dans l'Isle de Man, avoit été enfin reçu dans Dunbritton, à la recommandation de l'Evêque de Ross. On le mena depuis à Londres, où il fut puni comme criminel de haute trahison.

Morton étant revenu de Londres dans ce tems-là, rendit compte de son ambassade dans l'assemblée des Seigneurs qui se tenoit à Sterling. Les plus éclairés jugerent sur son récit, qu'Elisabeth n'avoit point d'envie de laisser aller sa prisonniere, dans la crainte qu'elle n'excitât des troubles en Angleterre ; mais qu'elle se composoit seulement à l'extérieur, & qu'elle parloit toûjours comme si elle avoit de grands égards pour une cause qui interessoit toutes les têtes couronnées. Ils tournerent donc toutes leurs pensées du côté de l'assemblée convoquée à Edimbourg pour le premier de Mai ; mais la nouvelle révolte de la citadelle mettoit un grand obstacle à la liberté nécessaire pour la tenir. Cependant le Viceroi, ne jugeant pas à propos de la transférer ailleurs, & n'ayant même aucuns préparatifs pour attaquer les rebelles, fit des tentatives sur cette place ; elles aboutirent à quelques escarmouches qui incommoderent la garnison & les habitans, & les obligerent de se renfermer dans leurs murailles. Sur cela le Viceroi prit le parti de faire tenir l'assemblée à la porte de la ville. Les complices des meurtres du Roi & du Viceroi y furent de nouveau declarés criminels de haute trahison. Ceux de la citadelle qui avoient eu quelque part à ce crime, firent de leur côté une assemblée ; pour donner de l'autorité à leur parti : elle étoit composée, non seulement de ceux qui étoient actuellement dans la citadelle, mais des suffrages de tous les proscrits qui ne purent pas ou qui ne jugerent pas à propos de s'y trouver.

Pendant que le Viceroi tenoit la sienne, la citadelle faisoit tirer le canon ; mais il fut si heureux, que tous les boulets, qui tomberent souvent au milieu de ceux qui la composoient, ne tuerent, ni ne blesserent personne. L'assemblée s'étant separée, les uns & les autres en indiquerent une autre ; le parti du Viceroi à Sterling, & les autres à Edimbourg ; & chacun se retira avec la même tranquillité que s'ils fussent convenus d'une tréve.

Quelque tems après, la garnison d'Edimbourg étant sortie pour surprendre Morton à Dalkeith, trouva sur la route un détachement des trou-

(1) Ville capitale de la Province de Sterling dans l'Ecosse Méridionale.

troupes de Morton, qu'elle attaqua : la perte fut égale des deux côtés; mais les deux partis s'étant encore trouvés en présence auprès de Leith, Guillaume Drury, Anglois, arrêta pour ce moment les effets de leur acharnement reciproque. A force de conjurer les uns & les autres de ne point renverser par de nouvelles violences l'espérance où l'on étoit d'accommoder les differens, il vint à bout de leur faire goûter ses raisons. Il s'agissoit ensuite de sçavoir qui décamperoit le premier. Drury ayant fait sur cela des propositions raisonnables, ceux d'Edimbourg declarerent, que si les autres n'abandonnoient leur poste les premiers, ils le leur feroient quitter avec ignominie. A ces mots, Morton en fureur, ordonna qu'on marchât à eux : ses troupes commençoient à peine à s'ébranler, que ces fanfarons prirent la fuite : on les poussa dans des défilés, où ils furent presque tous tués, foulés aux pieds des chevaux, ou faits prisonniers. Ceux qui échaperent ayant été reçus dans la ville, se sauverent dans la citadelle avec tant d'empressement, que si les troupes de Morton les eussent poursuivis vivement, sans s'arrêter au pillage, ils auroient pû se rendre maîtres de la basse-ville, qui étoit comme abandonnée. Gawin Hamilton fut tué dans cette déroute, avec environ cinquante hommes. Il y en eut cent cinquante de pris, dont les plus considerables étoient le Lord Alexandre Hume, & Jaques Cullen, homme sans foi, qui par ses brigandages avoit désolé tout le païs : aussi la haine publique ne parut satisfaite que quand on fut assûré de son supplice.

CHARLES IX. 1571.

La garnison d'Edimbourg défaite par Morton.

La guerre ainsi rallumée produisit plusieurs petits combats. Le Viceroi demeuroit à Leith, & les Chefs du parti contraire à Edimbourg. Les deux Reines soutenoient chacune l'un des deux partis : Elisabeth étoit pour les Royalistes, & Marie pour ses propres défenseurs, à la tête desquels se trouvoient les Hamiltons. Mais l'une & l'autre donnoient beaucoup plus de promesses que de soldats; & sembloient toutes deux avoir pour objet, non de rendre leur parti victorieux, mais d'empêcher qu'il ne fût vaincu.

Peu de tems après, les deux Assemblées furent convoquées : celle d'Edimbourg, quoique peu nombreuse, proscrivit deux cens personnes du parti du Roi. Le Viceroi s'étant rendu à Sterling, y tint son Assemblée, où se trouverent nombre de Seigneurs : on n'y condamna que trente de ceux qui étoient dans le parti de la Reine : Cependant il le donna quelques combats. Patrice Lyndsay, Gouverneur de Leith, également brave & vigilant, marcha contre les ennemis, & les obligea de se renfermer dans leur ville, avec quelque perte; mais comme il s'en retournoit, Jaques Halburton, qui commandoit son Infanterie, s'étant un peu écarté de sa troupe, trouva un détachement de Cavalerie; & n'ayant pû reconnoître s'ils étoient amis ou ennemis, parce que le jour finissoit, il fut pris & mené à Edimbourg. Bientôt après, Alexandre Hume fut délivré par ses gens.

Le Viceroi tient les Etats à Sterling, & les Hamiltons à Edimbourg.

A quelque tems de-là, les Hamiltons formerent un projet hardi, dont le succès pouvoit terminer entierement la guerre. Ce fut George Bell, Enseigne dans un regiment d'Infanterie & natif de Sterling, qui leur en fit venir

Sterling surpris par les Hamiltons.

CHARLES IX. 1571.

venir la pensée. Il leur persuada, qu'il n'y avoit rien de si aisé que de surprendre & d'accabler tout d'un coup tous les Seigneurs assemblés à Sterling, parce qu'ils n'étoient point sur leurs gardes : & comme il connoissoit parfaitement les avenues de la ville, tous les postes avantageux, & toutes les maisons où ces Seigneurs étoient logés, il leur promit, que s'ils vouloient le suivre, il leur livreroit toute l'assemblée. George Gordon, Claude Hamilton & Gautier Scot Baron de Bucclugh, étoient les Chefs de cette entreprise, qui réüssit comme ils l'avoient projettée; car s'étant approchés de la ville au point du jour, ils la trouverent si mal gardée, qu'ils penétrerent jusques dans la place sans trouver personne; & que s'étant rendu maîtres des avenuës, ils tuerent presque tous ces Seigneurs dans leurs logis. Ils ne trouverent de résistance que de la part des domestiques de Jaques Douglas; mais ils mirent le feu à la maison; & comme la fumée alloit l'étouffer, il se rendit à Gautier Scot, son allié. Le Viceroi fut aussi pris un moment après, avec les Comtes de Glencairn & d'Eglinton, qu'on ne garda que pour les faire mourir : car on prétend qu'Hamilton avoit ordonné à ses gens de tuer tout ce qui tomberoit entre leurs mains. Il ne restoit que Jean Erskine, Gouverneur du château, qui essaya plusieurs fois d'entrer dans la place, mais toûjours envain, parce que les gens d'Hamilton s'étoient rendus maîtres des passages. Enfin ayant trouvé moyen de penétrer jusqu'à une maison qu'il avoit dans la place, où les ennemis n'avoient mis personne, parce qu'on ne faisoit que commencer à la bâtir, il fit tirer sur eux, & les chargea si vigoureusement, que les ennemis dispersés, & qui ne s'attendoient à rien de semblable, prirent la fuite, abandonnerent la ville, sans songer à leurs prisonniers, & perdirent, par cette épouvante soudaine, le fruit d'une victoire qu'ils avoient entre leurs mains. Dans ce tumulte, Robert Ruthuen, Seigneur du parti du Roi, fut tué avec Alexandre Stuart de Garlies. Ceux qui avoient pris le Comte de Morton & Alexandre Cuningham, ne pouvant plus se sauver, se rendirent à leur tour à ceux qu'ils tenoient prisonniers. David Spencer de Wormeston, Commandant de la Cavalerie, qui emmenoit le Viceroi, sçachant que ses ennemis avoient dessein de le tuer, fit tout ce qu'il put pour le mettre à couvert; mais les assassins, qui en vouloient à la vie du Viceroi, blesserent Wormeston lui-même si dangereusement, qu'il mourut le même jour. Ce fut une grande perte; car il avoit toutes les qualités du corps & de l'esprit qu'on peut desirer. Les deux partis compterent que c'étoit une perte pour eux, & le regretterent également. Le Viceroi mourut aussi ce jour-là de ses blessures, après avoir été dans cette place environ quatorze mois. Deux de ses meurtriers furent punis de mort, parce qu'ils le maltraiterent après qu'il se fût rendu : tous les autres se sauverent en diligence où ils purent.

Mort du Viceroi d'Ecosse.

Après les obséques du Viceroi, qui furent sans appareil, & telles qu'on les pouvoit faire dans ce tems de trouble, on songea à lui donner un successeur, de peur que si la place vaquoit long-tems, ce ne fût une nouvelle occasion d'augmenter le désordre & le trouble dans les affaires. Les Seigneurs nommerent trois d'entre eux, à qui ils firent aussi-tôt prêter serment,

ment, qu'ils se conformeroient toûjours aux suffrages de la Noblesse, & ils laisserent à la décision des Etats le choix de l'un des trois. C'étoient Gilepsic de Campbel Comte d'Argyle, Jaques Douglas Comte de Morton, & Jean Erskine Comte de Marr. Les Etats se declarerent unanimement pour ce dernier, qui proposa sur le champ de faire le siége d'Edimbourg. Mais comme l'armée n'étoit pas assemblée, on remit cette entreprise au 5. d'Octobre; & ce délai la fit manquer, car l'hyver, qui vient de bonne-heure dans cette contrée, la longueur des nuits, la rigueur du froid, qui y est terrible, la difficulté d'y porter des vivres, & le défaut des préparatifs nécessaires, les obligerent de se retirer sans avoir rien fait. La Viceroyauté d'Erskine ne fut pas plus heureuse que celle de ses prédecesseurs; car il fut emporté l'année suivante par une mort subite : ce qui fit dire à leurs adversaires, qu'on ne pouvoit pas douter que leur gouvernement ne fût injuste & contre les loix, puisqu'on voyoit tous les jours la vengeance divine éclater sur eux.

CHARLES IX. 1571.

Jean Erskine est mis à sa place.

Fin du cinquantième Livre.



HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.
LIVRE CINQUANTE UNIÈME.
SOMMAIRE.

Affaires d'Angleterre. Loix de la Majesté renouvellées. Supplice de Jean Story. Troubles d'Irlande appaisés. Mort de Jean Juël. Le Duc de Norfolk est mis une seconde fois à la Tour, & avec lui Jean Lesley Evêque de Ross: On trouve dans ses papiers un Mémoire qui découvre la conjuration, le mariage de la Reine d'Ecosse & de Norfolk, un projet pour rétablir la Religion Catholique, & pour envoyer en Espagne le jeune Roi d'Ecosse, dès que sa mere l'auroit entre ses mains. Plusieurs Seigneurs arrêtés pour la même affaire. On agite vivement la cause de l'Evêque de Ross. Horrible tremblement de terre à Kinnaston dans le Comté d'Erford. On dit qu'il en arriva depuis un tout semblable à Yvorne dans le Canton de Berne. Norfolk est declaré coupable de haute trahison par les Pairs, & condamné à mort: Le supplice ordinaire est adouci: On lui tranche la tête. Barney & Mather convaincus, par la déposition d'un de leurs complices, d'avoir voulu tuer quelques personnes du Conseil & tirer Norfolk de la Tour, sont punis de mort. On publie des Edits très-sévères contre les coupables de haute trahison. On y met la clause: Qu'ils n'auront lieu que pendant la vie d'Elisabeth. Députés envoyés à la Reine d'Ecosse par Elisabeth, pour lui declarer plusieurs Chefs de plaintes qu'elle avoit à faire contre elle. La Reine d'Ecosse nie une partie, en adoucit une autre, & rend raison sur le reste. Union des villes Anséatiques renouvellée: Son origine, ses loix, nombres des villes qui en étoient. Charlotte de Bourbon, fille de Louis Duc de Montpensier, quitte son couvent, sort de France, & se refugie auprès de l'Electeur Palatin. Elle y est reçûë avec de grands honneurs, & y demeure, malgré son pere, jusqu'au tems où elle épouse le Prince d'Orange. Le Cardinal Alexandrin vient en France. Sa négociation. Mort de Pie V. Grégoire XIII. lui succede. Les Cardinaux de Lorraine & de Pellevé vont à Rome. Fiançailles du Prince de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur du Roi. Alliance renouvellée avec la Reine Elisabeth. G. Schomberg envoyé en Allemagne pour traiter avec les Princes de l'Empire sur le même pied. Synode des Protestans à Nîmes. Beze s'y trouve. La Reine de Navarre vient à la Cour avec son fils, le Prince de Condé, Coligny & d'autres Seigneurs Protestans. Elle meurt peu de tems après: On dit alors qu'elle avoit été empoisonnée. On met

met sur le tapis la guerre de Flandre. Coligny donne au Roi un Mémoire sur cette guerre. Morvilliers répond à l'écrit de Coligny, & le refute. Jean d'Hangest de Genlis mene en Flandre un corps de troupes. Il est défait par le Duc d'Albe.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Les Annales d'Elisabeth par Guillaume Cambden; Les Preuves contre le Duc de Norfolk; George Buchanan; Lancelot-Voisin de la Popeliniere; Jean de Serres; Les Ecrits publiés sur les affaires du tems; Jerôme Catena; Les Discours de Coligny & de Morvilliers, qui sont rapportés dans ce Livre.

Charles IX. 1571.

Affaires d'Angleterre.

AVANT que de parler du mariage, ou plutôt de la conjuration de Marie Stuart & du Duc de Norfolk, je crois qu'il est à propos de rapporter quelques faits singuliers qui ont rélation à cette (1) histoire. Au commencement de cette année, Elisabeth voulant faire croire à tout le monde qu'elle ne souhaitoit rien tant que la paix, dédia solemnellement, au son des trompettes, un vaste péristyle, bâti par Thomas Gresham, bourgeois de Londres, pour servir de bourse aux marchands; & peu de jours après, elle donna le titre de Baron de Burghley à Guillaume Cecil, dont elle connoissoit la prudence & la fidélité. Dans l'espace de douze ans, elle n'avoit fait cet honneur qu'à trois personnes qui avoient rendu de grands services à l'Etat & à elle-même; elle ne prodiguoit pas les recompenses, & elle étoit long-tems à peser le mérite avant que de l'honorer. Elle craignoit que ces titres, qui sont regardés comme quelque chose de considerable quand ils se donnent rarement, ne devinssent méprisables si on les accordoit sans discernement.

Loix de Majesté renouvelées.

A l'Assemblée de Westmunster on renouvella les loix de Majesté, tant pour la tranquillité du Royaume, que pour la sûreté de la Reine. Et il fut ordonné, que quiconque offenseroit la Reine, ou par des paroles, ou par des actions; qui lui feroit la guerre, ou qui engageroit les autres à la lui faire; qui diroit que le Royaume ne lui apartient pas à titre de succession légitime, & qu'il y a quelque personne qui y a plus de droit qu'elle; qu'elle est hérétique, schismatique, ou ennemie de la foi; qui usurperoit le titre de Roi, ou prétendroit avoir droit à la couronne tant que la Reine vivra; ou qui attribueroit ce droit à quelqu'autre; ou qui assureroit que les loix & les statuts ne peuvent rien définir sur cette matière, encourroit les peines portées par la loi de Majesté. On ajoûta, que si quelqu'un venoit à dire, du vivant de la Reine, qu'il y a, ou qu'il doit y avoir un autre héritier du Royaume, & un autre successeur, que les enfans qui naîtront d'elle, il seroit condamné à une prison rigoureuse, & que ses biens seroient confisqués.

On

(1) Ce qui est dit ici des affaires d'Angleterre & d'Irlande jusqu'à la mort de Juël inclusivement, ne se trouve point dans les Editions des Druarts.

CHARLES IX. 1571.

On avoit proposé dans l'Assemblée; que si Marie Stuart méditoit de nouveau quelque chose de contraire aux loix du Royaume, on lui feroit son procès, & qu'elle seroit en ce cas traitée comme la femme d'un Pair d'Angleterre: mais Elisabeth empêcha par son autorité que cet article ne passât.

Supplice de Jean Story.

On remit sur le tapis l'affaire de Jean Story, prisonnier depuis deux ans. Il se défendoit par l'incompétence du tribunal; & il disoit, que quoiqu'il fût né en Angleterre, il étoit domicilié en Flandre, & par conséquent sujet du Roi d'Espagne; que n'étant point soûmis aux loix d'Angleterre, il ne vouloit point répondre aux Juges de cette Nation. Quoiqu'il s'obstinât à garder le silence, on proceda contre lui; & ayant été convaincu d'avoir eu des intelligences avec les Espagnols pour envahir l'Angleterre; il fut condamné à mort & exécuté.

Il s'éleva vers ce tems-là quelques disputes entre les Portugais & les Anglois, qui commencerent sur la côte Occidentale de l'Afrique: & l'accommodement, se fit, à condition que la Reine, en faveur du Roi Sébastien, défendroit à ses sujets de faire aucun commerce dans les terres que les Portugais avoient conquises hors de l'Espagne; & qu'en cas de contravention, il seroit permis aux Portugais de les poursuivre comme des violateurs des traités. On excepta cependant de cette défense, le Portugal, les Algarves, les Açores, les Canaries, la côte Occidentale de Barbarie, & la Négricie, ou depuis l'année 1552. il avoit toûjours été permis aux Anglois d'aller commercer.

Troubles d'Irlande appaisés.

Il s'éleva en Irlande quelques troubles, qui n'eurent point de suite. Jaques Fitz-morris, qui avoit pillé Kilmaloch, se mit à faire le dégât dans le païs: mais Jean Perrot, Gouverneur de Munster, ayant ramassé quelques soldats à la hâte, arrêta ses brigandages, & l'obligea à s'aller cacher dans les cavernes, & dans les endroits les plus reculés des bois qui sont dans le voisinage d'Ardagh. Henri Sidney, Viceroi du païs, re passa en Angleterre, après avoir remis son armée à Guillaume Fitz-williams, son beau-frere.

Mort de Jean Juël.

La mort de Jean Juël, natif de Devonshire, âgé à peine de cinquante ans, fut sensible à la Reine. Ce Prélat avoit été exilé pour la Religion, sous le regne de Marie, fille d'Henri VIII. Elisabeth l'avoit rappellé, & lui avoit donné l'Evêché de Salisbury. Il suivoit la Confession de Foi reçûë sous Edoüard VI. & il en avoit défendu la doctrine contre Thomas Harding, qui l'ayant d'abord approuvée, avoit changé de sentiment dans la suite. Les livres de Juël sur cette matiere sont estimés parmi les gens de sa communion.

Conjuration de la Reine d'Ecosse & du Duc de Norfolk.

Le Duc de Norfolk, comme on l'a déja dit, avoit été mis en prison, pour être entré en quelque négociation de mariage avec la Reine d'Ecosse, sans la participation d'Elisabeth; ce qui l'avoit rendu suspect à cette Princesse. Cependant elle lui rendit la liberté quelque tems après: mais sur de nouveaux soupçons, elle la lui ôta pour la seconde fois le 12. d'Octobre: en voici l'occasion. On arrêta un mandiant, qui portoit à la main un bâton creux, dans lequel il y avoit des lettres écrites en chifre, & d'un langage qu'on n'entendoit point: ce qui fut reconnu, parce qu'en repous-

poussant ce gueux avec quelque violence, son bâton se cassa & découvrit le mystere. Cet accident augmenta les défiances de la Reine, & on commença dès-lors à faire des récherches plus exactes contre le Duc & ses complices. Jean Lesley Evêque de Ross ayant été mis en prison dans le même tems, on trouva parmi ses papiers un Mémoire que lui avoit envoyé la Reine prisonniere, écrit en caractères inconnus, pour l'instruire des résolutions secretes qu'elle avoit prises. En voici le précis. Marie, voyant peu d'espérance de tirer du secours de France pendant la guerre civile, s'étoit déterminée à se mettre entre les mains des Espagnols, qui l'en sollicitoient vivement. Si elle pouvoit échaper aux Anglois, elle devoit passer en Espagne pour négocier tête-à-tête avec Philippe, sur la pieté & l'humanité duquel elle comptoit beaucoup, lui expliquer elle-même ses projets, & prendre avec lui des mesures pour leur exécution; que par-là elle éviteroit les longueurs & les embaras de ces sortes de négociations quand elles se font par le ministere des Ambassadeurs. Elle étoit assurée, disoit-elle, que le Roi de France approuvoit le mariage arrêté entre elle & le Duc de Norfolk; de crainte apparemment qu'elle n'épousât D. Jean d'Autriche, comme les Espagnols l'avoient proposé: Que si elle prenoit ce dernier parti, on ne pouvoit douter que les François, par jalousie, ne secourussent de tout leur pouvoir les séditieux qui s'étoient révoltés contre elle en Ecosse: Qu'il faloit donc faire trouver bon au Roi d'Espagne qu'elle n'épousât point D. Jean d'Autriche, en l'assurant que Norfolk rétabliroit la Religion Catholique en Ecosse: Que ce dernier article tenoit extrêmement à cœur à Philippe II. parce que, suivant l'avis du Duc d'Albe, il regardoit le rétablissement de la Religion en Angleterre, comme l'unique moyen de rétablir son autorité dans les Païs-bas: Que ce qui avoit jusques-là tenu les Espagnols en suspens, c'est que le Duc de Norfolk flotoit entre les deux Religions, & qu'il étoit presque également suspect aux Protestans & aux Catholiques: Que si elle pouvoit ôter ce soupçon de l'esprit du Roi d'Espagne, elle étoit assurée qu'il se soucieroit fort peu qu'elle épousât D. Jean d'Autriche, & que ce Prince feroit tous ses efforts pour la remettre dans ses Etats: Que pour réüssir, il faloit qu'il se servît du ministere de Ridolfi, Florentin, qui étoit à Londres sous prétexte de quelques affaires: Que Ridolfi, connu de Norfolk, pourroit assurer le Pape de la foi de ce Seigneur; que le Pape en instruiroit Philippe par ses Ministres, & assureroit ce Prince qu'il pouvoit prendre une entiere confiance dans la Religion du Duc de Norfolk: Qu'au reste son avis étoit, si Norfolk pensoit de même, qu'on se saisît, le plutôt qu'on pourroit, du Roi son fils, & qu'on l'envoyât en Espagne pour y être élevé: Qu'il en arriveroit deux avantages considerables; le premier, que le Roi seroit élevé dans la Religion de ses ancêtres; & le second, que son éloignement ôteroit aux rebelles d'Ecosse, qui se couvroient de son nom, tout prétexte de révolte.

Dessein de Marie Stuart de passer en Espagne.

Là-dessus Ridolfi étoit parti pour Rome, & avoit instruit le Pape de ce projet. De retour en Angleterre, il porta secretement au Duc de Norfolk des lettres du Saint Pere, par lesquelles il approuvoit ce plan, & pro-

CHARLES IX.

1571.

Le Duc de Norfolk est mis une seconde fois à la Tour.

mettoit d'agir vivement auprès du Roi d'Espagne. On trouva une copie des lettres du Pape avec le Mémoire de la Reine d'Ecosse. Comme toutes ces circonstances chargeoient extrêmement le Duc de Norfolk & ses complices, Elisabeth l'envoya à la Tour avec le Comte d'Arondel (1), & le Lord Lumley son gendre, le Comte de Southampton, Robert Lord Cobham, & Thomas Broke son frere, & les Chevaliers Thomas & Edouard Stanley, Thomas Gerard, & André Percy, frere du Comte de Northumberland, & plusieurs autres Gentilshommes. Raphaël Sadler & Thomas Smith, Conseillers d'Etat, furent nommés Commissaires pour interroger Norfolk. Ces mesures prises, Elisabeth envoya Smith en France. Il se rendit à Amboise, où la Cour étoit alors, & le premier de Janvier il rendit compte au Roi de la conjuration formée contre la Reine d'Angleterre, & des intrigues que ses ennemis concertoient avec l'Espagne.

Embarras des Commissaires au sujet de l'Evêque de Ross.

On étoit très-embarassé au sujet de l'Evêque de Ross (2), qui dès le commencement avoit été l'ame & le chef de toute cette conjuration; d'abord avec le Comte de Southampton par des assemblées nocturnes, puis avec les Anglois refugiés en Flandre, & enfin avec le Pape & le Duc d'Albe, & tout cela pour envahir l'Angleterre. L'Evêque se défendoit par le droit inviolable des Ambassadeurs, à qui il est permis de procurer l'avantage de leurs maîtres, de quelque manière que ce soit. Les Jurisconsultes les plus versés dans le Droit Impérial qui furent consultés là-dessus, répondirent, qu'un Ambassadeur qui excite une révolte contre le Prince à qui il est envoyé, est déchu de tous les privileges des Ambassadeurs, & par consequent sujet aux peines portées par les loix. On demanda encore, si l'agent d'un Prince déposé par une autorité publique, a droit aux privileges des Ambassadeurs? Ils répondirent, qu'un Prince légitimement déposé, ne communique point à un agent les privileges attachés au caractère d'Ambassadeur; puisque le droit d'établir des Ambassadeurs est réservé à la Souveraineté. On leur proposa ensuite ces deux autres questions: 1. L'agent d'un Prince qui est venu dans un Royaume étranger où ce Prince a été arrêté, doit-il jouïr du droit du privilege des Ambassadeurs? 2. Le Souverain declarant au Prince arrêté & à son agent, qu'il

(1) Voyageant en Angleterre en 1571. dans le tems que le Duc de Norfolk fut arrêté & mis à la Tour de Londres, je partis de Kingston, éloigné d'un mille d'Angleterre de Hamptoncourt, maison Royale, pour aller à Nonsuch, afin de voir ce château, dont on me disoit de si belles choses. Il a été bâti par Henri VIII. & ensuite vendu, après la mort du Roi Edouard, par la Reine Marie, au Comte d'Arondel, qui l'a, dit-on, beaucoup embelli. Les domestiques de ce Seigneur me dirent, qu'ils ne pouvoient me laisser entrer dans le château, parce que le Comte y étoit. Ils me firent beaucoup de politesses, & me montrerent les jardins. Je retournai le même jour à Kingston, où je passai la nuit. De-là j'allai à Richemont, autre maison Royale, où j'appris la prison du Duc de Norfolk, & le commandement que le Comte d'Arondel, gendre de ce Seigneur, avoit eu de ne point sortir de son château, sur le soupçon que la Reine eut, qu'il étoit entré dans le parti de son beau-pere. Il y a toute apparence que ce fut la cause pour laquelle on ne me laissa pas voir le château de Nonsuch. CH. DE L'ECLUSE.

(2) Ce qu'on raconte ici touchant l'Evêque de Ross, n'est point dans les éditions *des Drouarts.*

qu'il ne veut plus regarder cet agent comme Ambassadeur; l'agent, nonobstant cette declaration, peut-il s'en attribuer le privilege ? On répondit au premier article : Que c'est l'autorité du Prince qui nomme un agent, qui décide si cet agent doit être regardé comme un Ambassadeur, ou non. Au second : Qu'un Souverain peut défendre à un Ambassadeur d'entrer dans ses Etats, & s'il y est entré, l'en faire sortir, dès qu'il passe ce qui est de la competence d'un Ambassadeur ; mais qu'alors il jouit de son privilege jusqu'à ce qu'il soit hors du Royaume.

On le fait comparoître devant une assemblee de Seigneurs.

Après cet examen, on fit revenir l'Evêque de Ross de l'Isle d'Ely, dans la Province de Cambridge, & on lui fit, en présence de plusieurs Seigneurs assemblés, une dure réprimande sur ce qu'il s'étoit écarté des devoirs d'un Ambassadeur. On lui declara, qu'on le regardoit comme déchu de cette qualité, & qu'il devoit être bien content de ce qu'on ne le punissoit pas d'une manière plus rigoureuse. Le Prélat répliqua, qu'il étoit Ambassadeur d'une Reine libre, & injustement déposée ; qu'il s'étoit toûjours acquitté de ses devoirs avec fidélité, & pour le bien des deux Royaumes ; & pour justifier ce qu'il avançoit, il produisit les lettres de créance & les ordres de la Reine d'Ecosse. Là-dessus Cecil, Baron de Burghley, lui répondit en colere, que les droits d'Ambassadeur & de la foi publique n'étoient pas établis pour mettre à couvert des traîtres qui attaquent la majesté des Souverains ; que l'on pouvoit proceder contre eux, & les punir comme criminels, sans quoi, le premier scélérat viendroit, sous le beau nom d'Ambassadeur, attenter à la vie des Princes.

L'Evêque persista à soutenir, qu'on pouvoit bien violer le caractère d'un Ambassadeur par voye de fait, mais jamais par voye de droit : Qu'ils sçavoient eux-mêmes ce qui venoit de se passer en France à l'égard de Throckmorton, & en Ecosse à l'égard de Randolph & Tamworth, leurs Ambassadeurs. Qu'après avoir eu grande part aux troubles qui agitoient ces Royaumes, on s'étoit contenté de leur ordonner d'en sortir dans un certain tems limité ; & qu'en poussant les choses à toute extrêmité, ils ne pourroient penser à exercer contre lui un traitement plus rigoureux. Comme on lui répliquoit, qu'il étoit chargé par les dépositions des Anglois, il dit agréablement, qu'une telle déposition n'étoit pas recevable, & que, suivant un usage constant qui avoit force de loi, le témoignage d'un Anglois contre un Ecossois, & réciproquement celui d'un Ecossois contre un Anglois, étoient comptés pour rien. Enfin, après des disputes très-vives sur le droit des gens & des Ambassadeurs, que les deux partis réclamoient, l'Evêque de Ross fut mené à la Tour, comme un simple particulier sans caractère, & resserré plus étroitement qu'il n'étoit auparavant. Il y subit plusieurs interrogatoires, auxquels il répondit toûjours à la décharge de la Reine d'Ecosse. Il dit, que cette Princesse, qui n'avoit jamais pû parvenir à voir Elisabeth, ni à lui parler, avoit cru que tout moyen capable de la sauver étoit honnête & légitime : Qu'à l'égard du Duc de Norfolk, l'affaire de son mariage avec la Reine s'étoit traitée du consentement des Grands du Royaume, & que la promesse signée de sa main, qu'il avoit remise à Elisabeth, ne pouvoit le dégager de la parole solem-

Cet Evêque est conduit à la Tour.

nelle

CHARLES IX. 1571. nelle qu'il avoit donnée à Marie de l'épouser, puisqu'il l'avoit donnée en présence de Dieu & des Anges. „ Et pour moi, ajoûta-t-il, aurois-je „ pû sans crime manquer à ce qu'exigeoit de moi le caractère d'Ambassa-„ deur, dont j'étois revêtu, & abandonner, dans une si fâcheuse extrê-„ mité, la cause de cette malheureuse Princesse? Quant au dessein de se „ rendre maître de la personne d'Elisabeth, je ne l'avois proposé que „ pour sonder Norfolk, & pour voir s'il étoit disposé à tout entrepren-„ dre. " Lorsqu'on nomma au Prélat ses complices, il diminua leur crime avec beaucoup d'adresse, & jamais on ne pût lui faire dire les noms des Gentilshommes qui vouloient se saisir de la personne de la Reine, & qui s'étoient engagés par serment à y concourir.

Tremblement de terre furieux en Angleterre.

Je ne dois pas oublier de dire ici, qu'il semble que toutes ces agitations du Royaume d'Angleterre, eussent été annoncées par un furieux tremblement arrivé le 18. de Février, sur les six heures du soir, auprès du village de Kingston, dans le Comté d'Hereford. La secousse fut si violente, que la montagne voisine, avec la roche qui étoit au bas, sauta en piéces, & alla se placer plus haut, emportant avec elle les arbres tout droits, & les bergeries avec les brebis. Quantité d'arbres furent engloutis dans l'ouverture qu'elle fit en s'élançant, & ceux qui étoient dans le lieu où elle fut transportée, s'attacherent à cette nouvelle terre comme s'ils y eussent pris racine. Dans l'endroit d'où la montagne fut arrachée, il resta un gouffre, long de quatre vingt coudées, & large seulement de quarante pieds. On vit aux environs vingt arpens de terre bouleversés; les bois reculés; une chapelle renversée; un if du cimetiere, qu'on avoit planté à l'Occident, transporté du côté de l'Orient. Les grands chemins, avec les hayes & les arbres qui les bordoient, changerent de place; les pâturages devinrent terres labourables, & les terres labourables furent changées en pâturages; plusieurs petites élevations de terre, opposées les unes aux autres, se rapprocherent & se réünirent en une seule masse, qui forma une colline assez haute. Ce tremblement, après avoir duré depuis le Samedi jusqu'au Lundi, & s'être pour ainsi dire promené dans tout le canton, se rallentit enfin, comme s'il eût été fatigué du chemin qu'il avoit fait, ou accablé par le poids dont il s'étoit chargé, & finit entierement sur le midi. Il en arriva un pareil à Yvorne, dans le Canton de Berne: nous en avons des rélations faites par des témoins oculaires, qui ont vû avec étonnement la désolation de ces lieux. Il y eut aussi cette année & la précedente des tremblemens à Ferrare & aux environs: mais ils étoient d'une autre espece.

Et à Yvorne dans le Canton de Berne.

1572. Procès du Duc de Norfolk.

Le 16. de Janvier la Reine d'Angleterre nomma dix sept Pairs pour l'affaire du Duc de Norfolk; sçavoir, George Talbot Comte de Shrewsbury, qui devoit présider au jugement en qualité de grand Sénéchal d'Angleterre, les Comtes de Kent, de Worchester, de Sussex, de Huntington, de Warwick, de Bedford, de Pembrok, de Leycester, d'Herford, le Vicomte d'Hereford, le Lord Clinton Amiral, Howard Baron d'Effingham, Grand Chambellan, & 4. autres Lords choisis par

par la Nobleſſe (1). Dès qu'ils eurent pris ſéance, on fit la lecture des lettres d'Eliſabeth. On produiſit enſuite un mémoire, contenant les noms de ceux qu'on avoit cités, & l'on declara convaincus des charges portées contre eux, tous ceux qui ne comparoîtroient pas. On tira Norfolk de ſa priſon, & on lui lut tous les Chefs de l'accuſation intentée contre lui: Qu'il avoit négocié ſon mariage avec la Reine d'Ecoſſe, ſans en avertir Eliſabeth, dans le deſſein d'élever Marie ſur le Trône d'Angleterre, & de couvrir le crime qu'elle avoit commis en faiſant aſſaſſiner le Lord Darnley, ſon mari; qu'ainſi il avoit par-là encouru les peines portées par l'Ordonnance de Henri VI. de l'année 1427. Qu'il avoit abuſé du pouvoir que la Reine lui avoit donné pour l'expédition d'York, & qu'il avoit malverſé: Qu'il avoit eu part à la révolte excitée contre la Reine, trois ans auparavant, dans les Provinces du Nord: Que dans le tems de ſa première détention, il avoit fait demander pardon à la Reine, & l'avoit demandé lui-même par des lettres, où il proteſtoit un ſincere repentir, & donnoit parole qu'il ne ſongeroit jamais à ce mariage: Que, malgré ces aſſurances, il avoit fait négocier ſecretement cette affaire, par des gens affidés: Qu'il avoit été en liaiſon avec l'Evêque de Roſs & Ridolfi, pour tirer des ſecours du Pape & du Duc d'Albe, afin d'exciter des troubles en Angleterre: Qu'il avoit fait compter au mois d'Août dernier des ſommes d'argent aux Ecoſſois rebelles, & ennemis du parti pour lequel la Reine s'eſt declarée: Qu'il en avoit fait donner en Ecoſſe & en Flandre aux Anglois qui s'y étoient refugiés: Qu'il avoit réſolu avec ſes complices, d'envahir l'Irlande auſſi-tôt que l'Angleterre ſeroit attaquée, afin de diviſer les forces du Royaume, & d'en rendre la conquête plus facile: Qu'il avoit formé le deſſein de délivrer la Reine d'Ecoſſe à force ouverte, ou par ruſe; d'exciter en même tems une ſédition, pour la proclamer Reine d'Angleterre & d'Ecoſſe, & d'envoyer le Roi ſon fils en Eſpagne entre les mains des ennemis des deux Royaumes.

Diſcours de ce Duc devant les Juges.

Tous ces Chefs d'accuſation parurent aux Juges ſuffiſamment prouvés par les lettres, les aveus & les dépoſitions de l'Evêque de Roſs, de Parker, Secretaire du Duc, de Candiſh, de Baniſter & de quelques autres. Le Comte de Shrewsbury lui ayant demandé, s'il convenoit des crimes dont on le chargeoit, & l'accuſé ayant répondu qu'il s'en donneroit bien de garde: Voyez donc, ajoûta le Comte, quels Juges vous voulez pour en connoître? Dieu & mes Pairs, repliqua Norfolk. Mais auſſi-tôt, rabattant un peu de la fierté de cette réponſe, il fit à l'Aſſemblée un diſcours flateur, pour tâcher de ſe la rendre favorable. Il dit entre autres choſes, qu'il remercioit Dieu & la Reine, de lui avoir donné à ſe juſtifier devant une aſſemblée compoſée de Juges également éclairés & équitables: Que pour leur prouver ſon innocence, il ſuffiſoit de leur faire remarquer, qu'ayant pû ſe ſauver & ſe tirer du péril par le ſecours de ſes amis,

(1) Ces quatorze Seigneurs étoient les Burghley, Montjoy, Wentworth, Mor-
Barons Grey de Wilton, Sandes, Burgh, dant, Chandos, & S. John de Bletſo.
S. John, Rich, North, Buckhurſt, la War, EDITEUR ANGLOIS.

CHARLES IX. 1572.

amis, il n'avoit point fait difficulté de comparoître à la premiére citation. Qu'au reste il supplioit la Reine & l'Assemblée, de ne lui point faire un nouveau crime de choses pardonnées, & dont il avoit marqué un sincere repentir, & de trouver bon qu'il se justifiât seulement sur les chefs postérieurs au pardon qu'il avoit obtenu. Le Sergent Royal lui ayant fait alors une réprimande, sur ce qu'il parloit avec tant d'orgueil & d'effronterie de son innocence, après avoir été parfaitement convaincu des crimes dont on l'accusoit, & après l'aveu ingénu que la force de la vérité en avoit tiré de sa propre bouche en présence de ses Juges; Norfolk représenta, que sa mémoire étoit infidèle, & qu'il ignoroit entierement les formalités qui regardent l'ordre judiciaire : qu'ainsi il prioit ses Juges, de suppléer par leur équité ce qui manquoit à l'esprit de l'accusé.

On le renvoya à l'instant, & Shrewsbury fit passer les Pairs seuls dans une autre chambre, & leur ordonna de declarer si Norfolk étoit coupable de haute trahison. C'est la coûtume (1) en Angleterre, lorsqu'il s'agit de juger à mort un citoyen, que les Juges passent dans un lieu separé, sans avoir de quoi manger ni de quoi boire, sans feu & sans lumiere, & sans parler à aucune autre personne qu'aux témoins produits contre l'accusé, jusqu'à ce qu'ils soient d'accord sur la sentence qu'il faudra prononcer; & alors ils viennent faire leur rapport au Président. Après la deliberation, ils declarerent le Duc de Norfolk coupable de haute trahison. On fit revenir l'accusé; le Président lui declara l'avis des Juges, & lui demanda, s'il étoit en état de se justifier des crimes dont on le trouvoit con-

(1) Il y a quelque peu de confusion dans cet endroit, parce que M. de Thou n'explique point clairement la forme dont on se sert en Angleterre pour condamner les coupables, & qu'il ne met point de différence entre les Juges & les Jurés; entre les criminels de distinction, & ceux qui n'en sont pas. Lorsqu'en Angleterre un roturier est accusé de quelque crime, on lui donne ses Jurés, ou Inquisiteurs, que les Anglois appellent *the Jury*. C'est à eux à faire les recherches nécessaires, & à décider du fait porté par l'accusation ; après quoi il apartient aux Juges de prononcer sur le droit, & de statuer la peine que mérite le coupable. Il est certain, que les Anglois regardent comme un grand privilege, de ne pouvoir être censés coupables d'aucun crime, quel qu'il soit, qu'après avoir été declarés tels par les suffrages unanimes de douze Jurés, ensorte qu'avant cette declaration, le Juge n'a aucune action contre eux. A la vérité ces Jurés s'assemblent dans un lieu separé, où ils sont obligés de rester sans boire ni manger, sans feu & sans lumiere, jusqu'à ce qu'ils soient convenus de la sentence qu'ils doivent prononcer. Il ne leur est pas même permis pendant tout ce tems-là de parler aux témoins produits contre l'accusé: s'ils ont besoin de quelque nouvel éclaircissement, ils vont au Magistrat, à qui ils proposent leurs doutes, & qui ayant cité de nouveau les témoins, les interroge sur la difficulté en question. Ces Jurés doivent toûjours être du même rang & de la même condition que l'accusé, & ne peuvent être plus de douze. Mais lorsqu'il s'agit d'un Seigneur accusé de quelque crime capital, il ne peut être jugé que par ses Pairs; c'est-à-dire par d'autres Seigneurs comme lui. Ceux-ci ne sont point obligés, comme les Jurés, de se renfermer dans un lieu separé; & pour condamner l'accusé, il n'est point nécessaire qu'ils prononcent contre lui tous d'une voix. Outre cela, on les assemble en plus grand nombre que les Jurés; ce nombre même n'étoit pas limité sous le regne d'Elisabeth. On compte jusqu'à vingt six Pairs qui assisterent à ce Jugement du Duc de Norfolk, & à qui il apartenoit de décider du fait & du droit. Le Sénéchal d'Angleterre, qui étoit à leur tête, faisoit en cette occasion l'Office de Juge; & c'étoit à lui de prononcer, conformement au plus grand nombre de voix. EDITEUR ANGLOIS.

convaincu? Comme il ne répondit rien, le Sénéchal, à la requête du Sergent Royal, prononça ainsi la sentence: „ Thomas Duc de Norfolk, „ puisque tu ès accusé de haute trahison, & que tu en as été jugé coupa- „ ble par tes Pairs, j'ordonne par ma sentence que tu sois à l'instant re- „ conduit à la tour, d'où tu seras tiré pour être mis sur une claye & con- „ duit au supplice hors de Londres, où tu seras pendu; & qu'avant que „ tu sois étranglé & mort, la corde soit coupée; qu'on t'arrache en cet „ état les entrailles du ventre, & qu'on les jette au feu; qu'ensuite on „ te coupe la tête, & qu'on écartele ton corps, pour en exposer les „ quatre parties où la Reine ordonnera. Dieu veuille avoir pitié de toi.

Sentence portée contre lui.

La sentence prononcée, Norfolk parla ainsi: „ Puisque vous m'avez „ condamné comme convaincu de haute trahison, & que vous m'a- „ vez retranché de votre corps, je vais me préparer à souffrir la mort „ patiemment; & quoique j'aye souvent éprouvé la clémence de la Rei- „ ne, je ne la fatiguerai plus par des prieres inutiles: la seule grace que je lui „ demande, c'est qu'elle veuille prendre sous sa protection mes enfans & „ ma famille, & faire payer mes dettes." Il prononça ces mots en frappant de tems en tems sa poitrine, & avec une voix entrecoupée de soupirs & de sanglots. Après qu'il eut fait les derniers adieux aux Seigneurs, on le ramena à la tour, où il resta encore long-tems, de l'avis des Juges, pour convaincre les autres accusés qui y étoient prisonniers, & dont le procès n'avoit pas été examiné.

Paroles de Norfolk après qu'on lui eût lû sa sentence.

Peu de jours après, Barney & Mather, convaincus (1) d'avoir formé le dessein de tuer quelques-uns des Seigneurs du Conseil, & de délivrer Norfolk, furent punis de mort. Ce fut Herle, leur complice, qui, pour se procurer l'impunité, se declara leur accusateur.

Enfin le 8. de Mai la Reine tenant une assemblée à Westminster, on remit sur le tapis l'affaire du Duc de Norfolk, à la sollicitation du Parlement; mais on croit qu'il n'agissoit que sur les ordres secrets de la Reine même. On demandoit que la sentence prononcée contre lui fût exécutée; autrement que la vie de la Reine, d'où dépendoit le salut de l'Etat, & la tranquillité publique, n'étoit pas en sûreté: Qu'on sçavoit les assemblées & les intrigues que Norfolk & ses complices avoient faites, qu'il étoit à craindre, si on negligeoit ce feu caché sous la cendre, qu'il n'excitât bientôt un incendie qui deviendroit funeste à l'Etat: Que les ennemis de dehors, qui conjuroient la ruine de l'Angleterre, conserveroient toûjours l'espérance de quelque changement favorable à leurs desseins, tandis que Norfolk seroit en vie, & qu'on pourroit, ou par adresse ou par force, le tirer de la prison, & le mettre à la tête des rebelles: Qu'ils prioient S. M. de songer à elle-même, & d'assurer le salut de l'Etat, en assurant le sien, pour lequel ils ne cesseroient de craindre, tant que les criminels convaincus de haute trahison ne seroient point punis. La Reine ayant consenti a l'exécution de la sentence, Norfolk fut mené au

Il est conduit au suppli-

(1) Ce qui est ici rapporté du crime & du supplice de Barney & de Mather, n'est point dans les Editions des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1572.

au supplice le 2. de Juin, sur les sept heures du matin: & ayant été conduit sur la hauteur joignant la Tour, il monta sur l'échaffaut, d'où il fit un long discours au peuple. Comme le Sheriff de Londres l'interrompoit, sur ce que, pour se justifier, il accusoit ses Pairs d'injustice: C'est contre mes intentions, lui répondit Norfolk, & je les crois pleins d'équité: puis il continua son discours. Il avoüa qu'il étoit convenu d'épouser la Reine d'Ecosse; qu'il avoit reçû deux lettres du Pape, & qu'il avoit été en liaison d'affaires & d'amitié avec beaucoup de personnes attachées au parti Catholique; mais, ajoûta-t-il, jamais je n'ai pensé à détrôner la Reine, à me rendre maître de sa personne, ni à soulever la ville de Londres: jamais je n'ai eu avec Ridolfi de conférences à ce sujet. Quant à l'accusation de favoriser secrettement la Religion Romaine, il declara hautement qu'il n'étoit point Catholique, qu'il ne l'avoit jamais été, & que jamais il ne le seroit, quand même on lui laisseroit la vie. Il s'étendit ensuite sur la clémence & la bonté de la Reine, qui avoit bien voulu adoucir & différer son supplice, & par ce delai lui donner le tems de reconnoître & de pleurer ses péchés: Que par un effet de cette même bonté, elle s'étoit offert d'elle-même à prendre sous sa protection ses enfans & sa famille desolée. Après cet éloge d'Elisabeth, il protesta qu'il avoit toûjours detesté les factions, & il conjura le peuple de n'y entrer jamais: Que pour lui, il souhaitoit ardemment que sa mort mît fin à tous les troubles & à tous les dangers dont le Royaume étoit menacé. Après quoi il exhorta tout le monde à changer de vie, de peur qu'il n'arrivât de leur tems ce que Hugues Latimer avoit prédit autrefois dans un discours qu'il fit du tems Edouard VI., sçavoir que Dieu, irrité par les péchés & par les iniquités du peuple, lui enleveroit bientôt un si bon Roi. Qu'ils devoient craindre de même que Dieu n'abrégeât les jours de leur Reine; qu'il faloit donc le prier sans cesse de les prolonger, & de lui donner le tems d'affermir la paix de l'Eglise & la tranquillité de l'Etat. Quant à moi, s'écria-t-il, je souhaiterois qu'elle vécût, s'il étoit possible, jusqu'à la fin du monde, que je crois n'être pas fort éloignée, & dont plusieurs d'entre vous pourroient bien être témoins. En finissant, il se recommanda aux prieres des assistans, afin qu'étant sur le point de mourir dans la connoissance de la vérité, dans la foi & dans l'espérance de la miséricorde divine, Dieu lui fit la grace de sortir de cette vie avec beaucoup de tranquillité & de constance, pour aller se rejoindre à lui. En même tems il récita des Pseaumes; & à l'occasion de quelques endroits où il étoit parlé d'ennemis, il protesta qu'il leur pardonnoit de bon cœur, sans en excepter aucun. Norfolk ensuite dit quelque chose à l'oreille au Chevalier Henri Leigh, & parla un moment à Alexandre Nowel, Doyen de Saint-Paul, qui l'assista avec beaucoup de zèle jusqu'au dernier moment: puis il ôta sa robe & se mit à genoux. Aussi-tôt le Doyen de Saint-Paul récita tout haut quelques prieres pour lui; & le peuple s'étant mis à crier: „ Dieu veuille avoir „ pitié de son ame; " le Doyen ordonna à toute l'assemblée de faire silence, pendant que le criminel prioit en particulier. Enfin le bourreau, ayant

ce. Son discours au peuple.

ayant demandé pardon à Norfolk, qui le lui accorda, ce Seigneur mit sa tête sur le billot; car la Reine avoit changé le genre de son supplice: le bourreau lui coupa la tête & la montra au peuple. On la laissa en spectacle environ une heure, après quoi on la mit dans le cercueil avec le reste du corps, & ses domestiques le porterent à l'église voisine, où il fut enterré à l'ordinaire. Ce fut Nowel qui fit la cérémonie des funerailles.

La mort du Duc de Norfolk fit des impressions très-différentes sur les esprits des Anglois. Les uns ne pouvoient, sans être attendris, penser à ce Seigneur, qui joignoit à la plus haute naissance les plus beaux dons de la fortune & de la nature; les autres étoient saisis d'effroi, lorsqu'ils considéroient la grandeur des maux où l'Angleterre étoit prête de tomber, si une conjuration aussi puissante n'avoit été promptement arrêtée par la sévérité. Mais hors de l'Angleterre, & dans l'Isle même, le parti de la Reine d'Ecosse reçût un terrible coup par cette mort. Pour la Reine Elisabeth, dès qu'elle se vit délivrée du péril qui la menaçoit, elle perdit aisément de vûë les propositions de mariage avec le Duc d'Anjou; & ce projet dont nous avons déja parlé, échoua entierement.

Edits fort sévères contre les coupables de haute trahison.

Après la punition du Duc de Norfolk, on tint quelques assemblées où l'on prit des mesures pour arrêter les intrigues & les conjurations qui se formoient de tous côtés dans le Royaume. Dans cette vûë il fut ordonné, que tous les partisans du Duc de Norfolk qui se saisiroient des villes, citadelles ou forts de la dépendance de l'Etat, qui s'empareroient des canons, des munitions de guerre, ou des vaisseaux, seroient regardés comme convaincus du crime de haute trahison; qu'ils seroient punis de mort, leurs biens confisqués, & qu'ils perdroient ce qu'on appelle le privilege de la Cléricature & du Sanctuaire. Par un autre reglement, inoüi jusqu'alors en Angleterre, on declara, que personne ne pourroit à l'avenir s'employer pour la liberté d'un prisonnier détenu pour crime de haute trahison; & que quiconque auroit fait quelque tentative pour délivrer un accusé de cette espece, soit étranger, soit citoyen, seroit puni de mort comme criminel de haute trahison, & que tous ses biens seroient confisqués: Que si quelqu'un s'employoit pour délivrer un homme coupable de haute trahison, après la sentence portée contre lui, il seroit puni de la même maniere que le criminel qu'il auroit tâché de sauver. Il parut en cela beaucoup de sévérité; mais on la crut nécessaire dans les circonstances où l'on se trouvoit, c'est pour cela qu'on ajoûta que ces deux Edits ne subsisteroient que pendant la vie de la Reine.

Plaintes d'Elisabeth contre la Reine d'Ecosse.

Après la mort de Norfolk, Guillaume Baron de la War, Rodolphe Sadler, Thomas Wilson, Jurisconsulte, & Thomas Bromley, Solliciteur général, furent députés vers la Reine d'Ecosse, pour se plaindre de la part d'Elisabeth (1), de ce qu'elle avoit pris le titre de Reine d'Angleterre, & les armes du Royaume, contre la promesse qu'elle avoit faite dans le traité d'Edim-

(1) Ce qui suit, touchant les reproches faits à la Reine d'Ecosse & les réponses de cette Princesse, & touchant les divisions de l'Ecosse, ne se trouve point dans les éditions des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1572.

d'Edimbourg d'y rénoncer pour toûjours : Qu'elle avoit souffert que ses Ministres dans les Cours étrangeres l'appellassent publiquement Reine d'Angleterre : Que c'étoit-là ce qui lui avoit fait négocier son mariage avec le Duc de Norfolk, non seulement sans en parler à Elisabeth, mais encore par l'entremise des ennemis du peuple Anglois : Qu'elle avoit soulevé les Provinces septentrionales d'Angleterre : Qu'elle avoit tout mis en œuvre pour tirer Norfolk de prison : Qu'elle avoit soutenu les Anglois rebelles, tant dans les Païs-bas qu'en Ecosse : Qu'elle avoit employé Ridolfi pour demander du secours au Pape, au Roi d'Espagne & à d'autres Puissances, pour envahir l'Angleterre : Qu'elle avoit mendié à Rome une Bulle fulminante contre Elisabeth : Qu'elle avoit reçû des lettres du Pape, par lesquelles il l'assuroit, qu'il la portoit dans son sein avec autant de tendresse qu'une poule en a pour ses poussins, & qu'il regarderoit comme véritables enfans de l'Eglise tous ceux qui se declareroient pour elle.

Réponse de la Reine d'Ecosse à ces plaintes.

A ces reproches Marie versa un torrent de larmes entremêlées de soupirs, non pas en suppliante, mais comme une personne à qui la grandeur de ses maux a fait perdre le sentiment. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle nia fortement qu'elle eût pris, ni le titre ni les armes de Reine d'Angleterre; que c'étoit son beau-pere & son mari qui les lui avoient donnés à son insçû; mais qu'elle les avoit quittés dès que François II. fut mort : Qu'elle ne prétendoit aucun droit sur l'Angleterre pendant qu'Elisabeth ou ses enfans vivroient : Qu'elle n'avoit jamais eu dessein, en épousant Norfolk, de faire aucun tort à la Reine : Qu'elle avoit cru au contraire que ce mariage seroit avantageux à son Etat : Que dans cette persuasion elle n'avoit pas voulu y rénoncer, d'autant plus qu'elle s'y étoit engagée par une promesse solemnelle : Qu'elle n'avoit point sollicité la Bulle dont on se plaignoit : Qu'elle n'en avoit vû qu'une copie imprimée, & qu'elle l'avoit jettée au feu dès qu'elle en eut fait la lecture : Qu'elle s'étoit servie de Ridolfi pour tirer de l'argent de Rome, parce qu'il avoit beaucoup de crédit dans cette Cour : Qu'il étoit vrai qu'elle avoit reçû des lettres du Pape, mais qu'elles ne contenoient que des motifs de consolation. Elle nia qu'elle eût demandé, ni à lui, ni au Roi d'Espagne, du secours pour envahir l'Angleterre, & qu'elle eût jamais excité de sédition. A l'égard des lettres écrites à Rolston & à Hall en caractères inconnus & en langage équivoque, elle dit, qu'elle étoit prête à s'en justifier dans l'assemblee du Parlement.

Les Ministres de France sollicitent les Etats d'Ecosse de rétablir la Reine Marie.

Pendant que ces mouvemens agitoient l'Angleterre, l'Ecosse étoit dechirée par des divisions funestes; nos Ministres sollicitoient vivement auprès des Etats le rétablissement de la Reine, disant : Que l'honneur de la France seroit blessé si l'on abandonnoit une Princesse qui touchoit au Roi de si près, & dont la déposition injuste devoit intéresser tous les Princes : Que le seul moyen d'accommoder tous ces différens, étoit de choisir des gens de probité des deux partis, pour gouverner les affaires du Royaume, sans que ce fût sous le nom du Roi, ni sous celui de la Reine : Qu'on ne pouvoit pas même reconnoître le Roi pour Souverain légitime, puisqu'il n'avoit aucun droit au Royaume que par sa mere : Que cette Princesse n'avoit

voit pû être déposée par ses sujets, sans un renversement entier de toutes les loix divines & humaines; Qu'en attendant la fin de ces funestes divisions, il faloit observer l'ancienne alliance contractée entre la France & l'Ecosse. Les Royalistes répondoient, que les Ecossois, accoûtumés à obéïr à des Rois, ne consentiroient jamais à ce gouvernement ambigu: Qu'un pouvoir partagé est sans force; qu'il est beaucoup mieux dans une seule main: Que la Reine avoit été légitimement déposée, & le Roi sacré selon les regles: Qu'à l'égard de cette ancienne alliance dont on parloit, ce n'étoit pas entre les personnes, mais entre les Etats qu'elle avoit été contractée.

Pendant que nos Ministres s'employoient avec tant de zéle à pacifier l'Ecosse, les Ministres d'Espagne montroient les mêmes vûës au dehors; mais sous main ils entretenoient la faction contraire, par le moyen d'un certain Lord Seaton, qui étant abordé à Harwich avec un mauvais habit de matelot, animoit les factieux, & leur distribuoit de l'argent. La Reine d'Ecosse, voyant qu'il y avoit peu de secours à attendre de nous pendant que le feu de la guerre étoit allumé dans le Royaume, commençoit à se tourner vers l'Espagne. Notre Cour s'en étant apperçû, craignit, si les Espagnols réüssissoient, qu'ils n'ajoutassent à leurs propres forces celles de tant de Royaumes réünis sur la tête de Marie, & qu'ils ne les tournassent contre la France. Ainsi elle commença à se réfroidir beaucoup pour la Reine d'Ecosse, & à montrer autant d'indifférence pour ses intérêts, qu'elle avoit auparavant fait paroître de vivacité.

La Cour de France se réfroidit pour cette Princesse.

Cette année se renouvella l'ancienne querelle entre les villes Anséatiques & les Rois voisins. On appelle villes Anséatiques, plusieurs villes maritimes & quelques autres qui se sont unies depuis long-tems pour le commerce, par une alliance appellée Teutonique, & qui jouit de beaux privileges & de grandes immunités. Voici l'occasion de ce différend. L'année précedente, la ville de Lubec, après une guerre de huit ans, avoit fait la paix à Stetin avec Jean, nouveau Roi de Suede. Un des articles du traité portoit, qu'à l'avenir les négocians de Lubec auroient la liberté d'aller par mer à Nerva. Mais lorsque le Roi de Suede se sentit affermi, il défendit aux vaisseaux de Lubec de porter des marchandises à Nerva, qui est un port de Russie, & la guerre qu'il avoit contre les Moscovites fut le prétexte de cette défense. Sur cela les villes Anséatiques indiquerent une assemblée générale pour le commencement de Juin. On y proposa quantité d'affaires, entre autres de renouveller la Hanse Teutonique (1), &

L'Union des villes Anséatiques renouvellée.

(1) Quelques-uns prétendent que les villes Anséatiques ont été ainsi appellées de ces deux mots Allemans *An Sée*, parce que ces places sont toutes situées sur l'Ocean; mais il est aisé de les refuter, en remarquant seulement qu'il y en a très-peu qui soient villes maritimes. Le caractère même de ce terme ne permet pas une pareille inflexion; car les Allemans aspirent toûjours ces mots *Hansen*, *Derhansen*, *Hansestadt*. Les Grecs & les Latins au contraire, accoûtumés à une prononciation plus aisée & plus coulante, ne se servent point de la lettre aspirée *H*; les Grecs ne la reconnoissent pas même pour une des lettres de leur Alphabet. Qui peut donc douter que ces noms de Hanse Teutonique & de villes Hanséatiques ne viennent des Ansuariens, ou Hansuariens avec une aspirée? comme si on vouloit marquer par-là, que l'union de toutes ces villes est une alliance d'Hansuariens. En effet, il est certain que les Goths

CHARLES IX. 1572.

& l'union des villes Anséatiques pour le commerce de Russie, que l'on continueroit de faire dans un certain port marqué. On y parla de la nouvelle défense que le Roi de Suede venoit de faire, d'envoyer des vaisseaux à Nerva; d'une contribution pour payer les dettes de la maison commune des Orientaux à Anvers; d'envoyer une ambassade en France & dans les Païs-bas, & de beaucoup d'autres choses qui intéressoient leur société.

Origine de cette société.

On prétend qu'elle commença vers 1200. un peu avant le tems de Frédéric II. Ce fut alors que les villes de la côte de la mer Baltique, & presque toute la basse-Saxe, firent un traité d'union pour maintenir la liberté du

Goths & les Teutons appelloient Hanses en leur langue, tous ceux qui, en grandeur & en puissance, surpassoient le reste des mortels, comme des Héros & des demi-Dieux, des gens élevés au-dessus de la condition humaine. Tels étoient chez les Goths, ceux qui par leur naissance ou leur dignité tenoient un rang distingué dans la Nation; & Jornandez nous apprend liv. 17. de son Histoire des Getes, que ce fut à l'occasion d'une victoire mémorable qu'ils remporterent sur les Romains, qu'ils acquirent ce privilege. Ce fut à cette occasion que ces peuples donnerent à leurs Chefs le nom de Hanses, voulant marquer par-là, que ce n'étoient pas de simples hommes, mais des demi-Dieux, supérieurs à la fortune. Ce terme n'est pas même absolument inconnu à la langue Allemande, qui désigne par ce mot les Princes & les grands au-dessus du commun; & il est vraisemblable que c'est de-là que viennent les noms appellatifs de Anshelme, Ansbrecht, Ansfried, Answald, & autres semblables. On voit dans les meilleurs Auteurs, tels que Tacite, Ammien-Marcellin, Sulpice Alex. &c. que les Ansuariens étoient des hommes du premier rang, distingués dans leur Nation, non seulement par leur naissance, mais encore par leur valeur & leurs exploits militaires; qui, sans avoir de demeure fixe ni d'habitation certaine, répandus dans différens païs, formoient cependant entr'eux une societé; ensorte qu'il ne doit pas paroître étonnant, qu'encore aujourd'hui les villes Anséatiques soient souvent fort éloignées les unes des autres. En effet, de soixante & douze qu'elles sont, il n'y en a que quatre qui soient villes métropolitaines, sçavoir Lubec, Dantzic, Brunswic & Cologne. Lubec préside aujourd'hui aux villes Vandaliques; Dantzic à celles de Prusse; Brunswic à celles de Saxe; & Cologne à celles de Westphalie. Dans ce dernier Cercle sont encore compris les villes voisines de l'Issel & de la Saale, telles que Deventer, Campen, Swol, auxquelles on doit joindre encore Nimegue, Arenac, Harderwyk, & quelques autres fameuses villes de la Gueldre, qui non seulement ont été autrefois de la Hanse Teutonique, mais qui encore aujourd'hui, après une guerre de quarante années soutenuë contre l'Espagne, pendant laquelle il y a eu une espece de schisme entre elles & les autres villes Anséatiques, viennent d'être reconnuës avec une joye & un consentement général pour membres de la Societé. Je tire encore une preuve de ce que j'ai avancé, de ce que rapporte Meyer, que l'an 1164. Philippe d'Alsace dix neuvième Comte de Flandre, accorda à la ville de Nieuport une exemption de tout droit de douane, ou, comme on dit, de toute Hanse. Il y a aussi une Inscription dans Gruter, où se trouve le terme, non pas d'Ansuariens, ou d'Ansibariens, car elle est du commencement du regne de l'Empereur Antonin, & le terme d'Ansibariens n'étoit alors gueres connu en Allemagne, mais celui d'Ansariens. Enfin on ne lit point dans cette Inscription ni les Ansibariens dont parle Tacite, ni les Ansuariens ou Amsivariens comme dans Ammien-Marcellin & dans Sulpice Alex. ni les Ampsivariens comme dans Æticus, mais les Ansariens; ce qui me porte à croire que c'étoit quelque communauté d'artisans ou de marchands, ou quelqu'autre societé semblable. Peut-être même doit-on entendre par-là un certain droit que payoient ces societés. Quoi qu'il en soit, je vais rapporter l'Inscription même, afin que d'autres puissent l'examiner & en juger. Elle est tirée d'un ancien marbre, trouvé à Rome dans la voye Salaria dans les Carénes, & qui est aujourd'hui dans les jardins du Palais Cesis.

Imp.

du commerce : elles obtinrent pour cela des privileges & des immunités de plusieurs Princes voisins, & elles fixerent le siege de leur commerce dans quatre grandes villes des païs étrangers. Cette societé fortifiée peu-à-peu par la multitude de ceux qui s'y joignirent, devint dans l'espace de cent ans, si puissante, si riche & si florissante, qu'elle excita la jalousie des Puissances qui avoient contribué à son établissement ; elle fut dès le commencement composée de plus de quatre vingt villes, distribuées d'abord en trois classes ou métropoles, puis en quatre, quand la Prusse y fut entrée. Les quatres métropoles étoient Lubec, Cologne, Brunswic & Dantzic. En l'année 1518. on en retrancha quatorze villes ; ainsi il n'en resta plus que soixante-six (1) ; sçavoir six Vandaliques, huit en Pomeranie, six en Prusse, trois en Livonie, treize en Saxe, dix en Westphalie, sept dans le païs de Cléves, ou dans le Comté de la Marck, trois dans l'Overyssel, sept dans la Gueldre, & trois dans la Frise. A l'exception de ces villes, il n'y avoit personne qui pût joüir des privileges de la societé

Nombre des villes qui en étoient autrefois.

Imp. Cæsar M. Aurelius Antoninus Aug.
Germanicus Sarmat. Et
Imp. Cæsar L. Aurelius Commodus Aug.
Germanicus Sarmatic.
*Hos * Limides constitui jusserunt.*
Propter controversias Quæ
Inter Mercatores Et † Mancipes
Ortæ erant ; uti finem
Demonstrarent vectigali.
§ Foriculiari & Ansarii
Promercalium Secundum
Veterem Legem Semel Dum
Taxat ⸸ Exigunt.....

C'est-à-dire : pour mettre fin aux disputes survenuës entre les marchands & les habitans des bourgs de l'Empire, l'Empereur César M. Aurele Antonin, toûjours Auguste, le Germanique & le Sarmatique, & l'Empereur César L. Aurelius Commodus, aussi toûjours Auguste, le Germanique & le Sarmatique, ont fait poser ces limites, qui détermineront désormais le droit que doivent payer une fois, suivant la Loi ancienne, les Fovenculariens & les Ansariens. Dupuy.

(1) Ces soixante six villes sont, VI. Vandaliques : sçavoir, Lubec, Hambourg, Rostoc, Stralsund, Wismar & Lunebourg.

VIII. en Pomeranie : Stetin, Anclam, Golnon, Gripswald, Colberg, Stargard, Stolp & Rugenwald.

VI. en Prusse : Culm, Thorn, Elbing, Dantzic, Konigsberg & Braunsberg.

III. en Livonie : Riga, Derpt & Revel.

XIII. en Saxe : Magdebourg, Brunswic, Goslar, Eimbec, Gottingen, Hildesheim, Hannover, Ultzen, Boxtehude, Stade, Breme, Hameln & Minden.

X. en Westphalie : Munster, Osnabrug, Tremon, Susat, (ou Soest), Hervord, Paderborn, Lemgow, Bilefeld, Lippe & Cosfeld.

VII. dans le païs de Cléves, ou le Comté de la Marck : Ham, Cologne, Wesel, Duisbourg, Emmeric, Warbourg & Unna.

III. dans l'Overyssel : Campen, Swol & Deventer.

VII. dans la Gueldre : Nimegue, Zutphen, Ruremonde, Arenac, Venlo, Elburg & Harderwic.

III. en Frise : Groningue, Staveren & Bolswerden. Dupuy.

* D. Pour T. † Municipes. § Fovencularii. ⸸ Exigundum.

CHARLES IX. 1572.

té dans les lieux principaux où leur commerce étoit établi. Les habitans des quatorze villes retranchées n'avoient plus ce pouvoir; & beaucoup moins encore les Anglois, les Ecossois, les Hollandois, les Flamans, les Allemans, les Danois, les Suedois & les Polonois. A l'égard de ceux qui sont nés dans les petites villes & dans les bourgades des villes de la societé, ils n'ont permission d'y faire le commerce, que lorsqu'ils ont acquis le droit de bourgeoisie dans quelqu'une des villes dont la societé est composée. Londres est aujourd'hui une des quatre grandes villes du commerce de la societé: elle y fut unie l'an 1250. par Henri III. Roi d'Angleterre. Cette societé ayant toûjours été très-fidèle aux successeurs de ce Prince, & leur ayant donné de grands secours, sur-tout à Edouard III. dans la guerre qu'il fit contre nous avec de grands succès, ce Prince ordonna, qu'à l'avenir tous les commerçans de la Hanse Teutonique ne pourroient être chargés d'aucune nouvelle imposition, sous quelque nom que ce fût, de tribut, d'exaction, de subside, en un mot, de quelque contribution que ce pût être. Cette Ordonnance fut confirmée & maintenuë par Richard II, Henri IV, Henri V & Henri VI. ses successeurs, jusqu'au tems où la guerre s'alluma entre les Anglois & les Danois. Ce fut alors que quelques bâtimens Anglois, pris dans le Sund, furent cause de la perte de soixante navires de la Hanse Teutonique, que les Anglois enleverent par représailles, avec les marchandises dont ils étoient chargés. Cette hostilité donna occasion à une guerre, qui dura trois ans entre l'Angleterre & les villes Anséatiques. Mais elle fut heureusement terminée par le traité de Maastricht de l'année 1474. conclu par l'entremise de Charles le Hardi Duc de Bourgogne, qui avoit épousé la sœur d'Edouard. Depuis ce tems-là, les marchands Allemans ont joui des privileges qu'ils avoient en l'Angleterre pendant quatre vingt ans, sous le regne de Richard III, de Henri VII, de Henri VIII & d'Edouard VI, quoique cette jouissance fût un peu troublée par ceux de Dantzic.

Les quatre villes où la societé fixa le siége de son commerce.

Une autre place capitale de leur commerce étoit Bruges, l'une des plus grandes villes de Flandre, & où se trouvent les plus belles maisons. Les commerçans de la Hanse commencerent à y établir leur négoce en l'année 1262. mais deux cens vingt six ans après, cette ville déchut beaucoup de son ancienne opulence, lorsqu'elle enferma dans une prison ignominieuse Maximilien Roi des Romains, après avoir massacré sous ses yeux quelques-uns de ses principaux Ministres: car l'Empereur Fréderic son pere, ayant mis en armes tout l'Empire, vint dans les Païs-bas, & ruina le port de Bruges. Aussi-tôt tout le commerce de cette ville passa à Anvers dans le Brabant, & la Hanse s'y établit dans la suite. Car le Roi Philippe ayant confirmé en 1562. à la priere des négocians de Lubec & d'Anvers, les privileges accordés par Jean II. Duc de Brabant en 1315 & confirmés par Antoine, un de ses successeurs, l'an 1409. il fut résolu dans une assemblée générale de la Hanse Teutonique, qu'elle auroit à Anvers un college & une maison publique, où elle établiroit un Conseil pour rendre la justice; elle fit à cet effet un traité avec le Sé-

nat

nat d'Anvers, & elle dépensa pour cet établissement soixante mille Carolus. CHARLES IX.

La troisième place de commerce accordée à la Hanse depuis plus de trois cens ans, est la ville de Novogorod (1), une des plus grandes de l'Empire de Moscovie, située à quarante milles de Nerva qui est en Livonie, à trente six de Pleskow, & à six vingt de Moscou, capitale de Russie. Mais ce commerce a été transporté à Revel; & ce fut la perfidie & la cruauté de Jean Duc de Moscovie, qui en fut cause. Enfin les Moscovites, sous prétexte de quelque injure reçüe des habitans de Revel, se rendirent maîtres de Nerva, y établirent en 1558. le siége du commerce de la Russie, & firent ensorte que les marchands laisserent Revel pour aller à Nerva. Aussi-tôt tous les négocians Anglois, Flamans & François y allerent en foule, au grand regret du Grand-Maître de l'Ordre de Livonie, & de l'Archevêque de Riga, qui de concert en porterent leurs plaintes à l'Empereur Ferdinand, comme d'une injure dont il faloit tirer raison. Malgré leurs plaintes, le commerce continua à Nerva, jusqu'à ce qu'Eric Roi de Suede, qui se plaisoit à inquiéter tous ses voisins, se saisit de quelques navires de Lubec qui revenoient de Nerva, les fit conduire à Revel & à Stokholm, & en confisqua les marchandises. Cette violence causa une guerre de huit ans, qui finit, comme nous l'avons dit, par la paix conclüe à Stetin: mais la mauvaise foi de Jean, successeur d'Eric, donna occasion à l'assemblée que la societé des villes Anséatiques tint cette année. 1572.

Le quatrième lieu de leur commerce fut établi à Bergen en Norwege; & c'est l'endroit où il est resté le plus de vestiges de l'ancienne Hanse. Dans la suite, la Noblesse Danoise ayant pris goût au profit que l'on tiroit du commerce, voulut aussi le faire sous le regne de Fréderic II. (2) ce qui porta un grand préjudice à celui de la Hanse. Les villes en porterent leurs plaintes à ce Prince: & quoique vingt ans auparavant il eût donné une promesse solemnelle de ne point toucher à leurs droits, à leurs immunités, à leurs privileges, cependant il ne voulut point empêcher la Noblesse Danoise de commercer par mer, & il abolit les manufactures des ouvriers que les associés avoient réünis à leurs maisons, & à qui ils permettoient de jouir à Bergen des privileges dont ils joüissoient eux-mêmes. Ces raisons & quelques autres encore, les encouragerent à indiquer l'Assemblée générale à Lubec. On y renouvella les anciens droits, & l'on y fit plusieurs statuts, dont quelques-uns regardoient la discipline qui devoit être observée entre les associés, & d'autres interessoient les Princes étrangers. Les premiers subsisterent & furent observés; les seconds ayant été envoyés

(1) Ville Archiépiscopale sur le Wolga.

(2) Hageman, dans son Traité de la Hanse Teutonique, imprimé à Francfort en 1662. *in* 4. Chap. 5. dit, que ce ne fut pas sous le regne de Fréderic II. mais sous celui de Christierne III, que ce fait arriva. EDITEUR ANGLOIS.

CHARLES IX.

1572.

voyés aux Princes qu'ils concernoient, furent pour la plûpart sans effet.

Affaires de France.

L'année précedente, le Roi, après son entrée solemnelle à Paris, étoit allé à Blois avec la Reine sa mere, & les Ducs d'Anjou & d'Alençon ses freres, pour affermir par sa présence la tranquillité que la paix nouvellement concluë n'avoit pas entierement rétablie. Pour engager, pendant qu'il seroit sur les lieux, la Reine de Navarre, le Prince son fils, le Prince de Condé, Coligny & tous les Seigneurs du parti Protestant à se rendre à la Cour; il envoya pour la seconde fois le Maréchal de Cossé, comme nous l'avons dit, & lui donna ordre de rompre l'assemblée de la Rochelle, que bien des raisons lui rendoient suspecte, & de presser le départ de Coligny, sous prétexte que dans les entretiens que le Roi avoit eus avec le Comte Louis de Nassau, sur le dessein de porter la guerre en Flandre, il s'étoit trouvé bien des difficultés que lui seul pouvoit résoudre; qu'il étoit par conséquent nécessaire d'en conférer avec lui. On assure qu'il se tint alors un Conseil, où se trouverent la Reine, le Duc d'Anjou, le Cardinal de Lorraine, le Duc d'Aumale son frere, le Duc de Guise, Birague, Garde des Sceaux (1), & quelques autres, sur les moyens d'exécuter le complot que l'on avoit formé contre Coligny & les autres Seigneurs Protestans, & que cette affaire fut discutée dans la même chambre, où, seize ans après, ce même Duc de Guise fut assassiné par ordre de Henri III. & les curieux ont observé, qu'étant survenu de nouvelles difficultés sur l'exécution, après que le Roi fut de retour à Paris, on tint un nouveau Conseil à Saint-Cloud, dans la maison de plaisance de Jerôme de Gondy, où, un an après la mort du Duc de Guise, le Roi fut assassiné lui-même d'un coup de couteau que lui porta un exécrable Moine.

Conseil qu'on prétend s'être tenu contre les Seigneurs Protestans.

Résolution qu'on dit y avoir été prise.

Il avoit été résolu d'abord, qu'entre les préparatifs pour la solemnité des nôces du Prince de Navarre & de la sœur du Roi, on construiroit dans une Isle de la Seine, qui est vis-à-vis du Louvre, une citadelle de bois; qu'on donneroit au Duc d'Anjou un corps d'élite, pour y soutenir une espece de siége; que le Prince de Navarre, Coligny & les autres Seigneurs, feroient une attaque pour emporter ce fort; & qu'on tireroit des deux côtés des coups de canons & d'arquebuses sans balles; mais que quand une fois les esprits seroient échauffés par le combat, on donneroit un certain signal pour charger à balle, & qu'on déguiseroit ces meurtres prémédités, sous l'apparence d'une querelle qui se seroit élevée au milieu des divertissemens. Le fort fut effectivement bâti dans l'Isle: mais comme les esprits défians en prenoient du soupçon, & qu'il paroissoit que les Seigneurs ne s'exposeroient pas aisément à un combat si dangereux, dans un tems où la réconciliation des deux partis étoit trop récente pour avoir étouffé toute leur haine; le Roi fit démolir le fort pendant la nuit, &

(1) Albert de Gondy Comte de Retz, & Pierre de Gondy Evêque de Paris, auxquels quelques-uns ajoutent aussi Louis de Gonzague Duc de Nevers, sur les moyens, &c. *MSS. de Sainte Marthe, Dupuy & Rigault.*

& transporter les matériaux, avant que ce soupçon eût jetté des racines plus profondes.

Quelques Auteurs ont écrit, que le Duc d'Anjou avoit fait confidence du secret de cette affaire à Lignerolles, & que ce fut cette confidence qui coûta la vie à ce dernier. Car étant entré un jour dans la chambre du Roi, & l'ayant trouvé de mauvaise humeur, à cause des plaintes déraisonnables & menaçantes des Protestans, on prétend que par vanité, ou par imprudence, il dit au Roi à l'oreille : „ Sire, prenez patience, „ cette tour dans peu vous fera raison de ces importuns. " Le Roi, dit-on, frappé de ce mot, ne répondit rien, & fit toûjours mine d'être en colere, comme s'il n'avoit rien compris à ce qu'il venoit d'entendre. Mais il aposta des gens pour assassiner Lignerolles, comme je l'ai dit, de peur que ce grand secret, qui ne devoit être sçû que d'un petit nombre de personnes, & qui se trouvoit déja découvert par l'imprudence de son frere, ne se répandît peu-à-peu, & ne vînt enfin jusqu'à ceux dont on vouloit se défaire. Mais d'autres attribuent sa mort à une autre cause. On prétend qu'il étoit en commerce de galanterie avec la Reine-mere, & que la chose étant venuë à la connoissance du Roi, naturellement violent & incapable de souffrir une injure, il avoit donné ordre sur le champ qu'on l'assassinât. Ceux qui donnent cette raison du meurtre de Lignerolles, ajoûtent, que ce fut la nécessité qui fit prendre au Roi le parti violent auquel il se détermina, par le Conseil de la Reine & du Duc d'Anjou : qu'il n'avoit jamais deliberé là-dessus, & qu'il ignoroit absolument le projet formé par sa mere & par son frere, avec quelques autres (1) que j'ai nommés ci-devant.

Diverses conjectures sur la cause de la mort de Lignerolles.

Ce fut environ vers ce tems-là, que Charlotte de Bourbon, fille de Louis Duc de Montpensier se sauva en Allemagne, & alla trouver Fréderic Electeur Palatin. Elle étoit Protestante, aussi-bien que Jaqueline de Longwic sa mere, qui lui inspira le Calvinisme, mais en secret, de peur que le Duc son mari ne s'en apperçut. Comme cette famille, quoique très-illustre, se trouvoit alors à l'étroit du côté de la fortune, on prit le parti, pour la soulager, de mettre Charlotte, dès sa tendre jeunesse, à l'Abbaye de Jouars, dont elle fut Abbesse. Elle garda toûjours dans cette retraite la Religion qu'elle avoit apprise en son enfance, suivant en cela le conseil de Jeanne Chabot, Abbesse du Paraclit, sa parente très-proche. Celle-ci en faisoit ouvertement profession ; cependant elle ne sortit jamais de son monastere, que quand on l'en chassa dans le plus fort de la guerre contre les Protestans, & elle continua toute sa vie à porter l'habit de Religieuse.

Charlotte de Bourbon, fille du Duc de Montpensier se sauve en Allemagne, & épouse le Prince d'Orange.

L'évasion de l'Abbesse de Jouars intrigua la Cour. Christophle de Thou, premier Président du Parlement, eut ordre de se transporter dans cette Abbaye, pour prendre une connoissance exacte de ce qui s'étoit passé, & en faire son rapport au Roi. Le Duc de Montpensier, qui étoit alors à Aigueperse en Auvergne, reçut une lettre de l'Electeur Palatin, datée

(1) Le Cardinal de Lorraine, le Duc d'Aumale, Guise, Birague, &c.

CHARLES IX 1572. datée du 15. de Mars, par laquelle il justifioit sa fille, sur ce qu'elle avoit suivi les mouvemens de sa conscience; & il prioit le Duc son pere, de ne lui en sçavoir point mauvais gré. Montpensier, zèlé Catholique, & par consequent très-ennemi des Protestans, répondit le 28. de Mars à l'Electeur, qu'il étoit au désespoir de ce qui étoit arrivé; & qu'il ne pouvoit écouter aucune excuse. Il s'emportoit dans cette lettre contre le libertinage de sa fille; disant qu'elle avoit violé la promesse qu'elle avoit faite à Dieu, d'elle-même, en l'absence de son pere & de sa mere, qu'elle avoit trompé l'espérance de toute sa famille, & manqué au respect qu'elle devoit à son pere. Il protestoit qu'il ne lui pardonneroit jamais, si elle ne revenoit incessamment en France se soûmettre aux ordres du Roi, & à la volonté de son pere. Il prioit l'Electeur, de vouloir bien s'entremettre pour l'y engager, & de faire pour un Prince son ami & son parent, ce qu'il voudroit que l'on fît pour lui-même en pareille occasion. „ Vous seroit-il donc bien „ honorable, ajoûtoit-il, de retirer dans votre maison des enfans qui quit„ tent leur pere? N'est-il pas plus digne de vous, de leur conseiller avec „ bonté de rentrer au plutôt dans leur devoir? " L'Electeur, Prince respectable & plein de probité, & qui sçavoit ce que des enfans doivent à leur pere, répondit au Duc de Montpensier, qu'il étoit prêt à lui renvoyer sa fille, pourvû que le Roi se rendît garant qu'on ne la violenteroit point sur sa conscience; & il en écrivit aussi au Roi: Mais quelque envie que Montpensier eût du retour de sa fille, il ne voulut jamais consentir à cette condition. Le Roi étoit résolu d'envoyer à l'Electeur Palatin, Jean d'Aumont, homme de grande condition & Lieutenant de Montpensier, pour ramener cette fille; mais le pere declara, que si elle vouloit persister dans la Religion des Protestans, il aimoit mieux qu'elle restât en Allemagne, que de revenir en France pour scandaliser tout le monde, & faire le malheur de sa vieillesse. Ainsi Charlotte demeura dans la maison de l'Electeur, qui eut pour elle les égards dûs à sa naissance. Quelque tems après, elle épousa Guillaume de Nassau Prince d'Orange.

Les Guises quittent la Cour. Prétexte qu'ils alleguent.

Dans ce même tems les Guises quitterent la Cour, sous prétexte que le Roi sembloit avoir oublié les services que cette illustre famille avoit rendus à l'Etat; qu'il n'avoit tenu aucun compte de venger le meurtre du Duc de Guise; & qu'il faisoit mille caresses à leurs ennemis mortels. La Reine & le Duc d'Anjou en paroissoient très-mécontens, & ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que leurs volontés & leurs sentimens étoient sur ce point bien différens de ceux du Roi. Soit ruse, soit réalité de la part du Prince, il est certain que sa conduite à l'égard des Protestans & des Guises jetta Coligny & ses amis dans une erreur qui leur a été funeste; parce qu'ils se persuaderent que Charles vouloit sincerement la paix, & qu'il la regardoit comme nécessaire à son Etat; que pour l'affermir, il souhaitoit que sa sœur épousât le Prince de Navarre, & qu'on portât la guerre en Flandre. Mais les Auteurs Italiens nous rendent ce point d'Histoire très-problématique, parce qu'en se répandant en éloges sur ce qui se passa dans la suite, ils vantent cette ruse comme digne de l'esprit admirable de ce grand Roi, qui selon eux, médita long-tems le coup que nous lui verrons frapper.

La

La Reine de Navarre étant en chemin pour se rendre à la Cour, le Cardinal Alexandrin, qui l'année précedente avoit été envoyé par le Pape aux Rois d'Espagne & de Portugal, eut ordre de passer en France au commencement de celle-ci. En courant la poste, il rencontra la Reine de Navarre, & passa sans la saluer: On ne sçait si ce fut par fierté, ou par impolitesse. Quoi qu'il en soit, il alla droit à Blois, où étoit la Cour. Il obtint sur le champ une audience secrete, dans laquelle il demanda au Roi, au nom du Pape, qu'il renonçât à l'amitié du Turc, parce que cette union étoit honteuse à un Roi tres-Chrétien, & pernicieuse à tout l'univers: Qu'il entrât dans la ligue sacrée: Qu'au lieu de donner sa sœur au Roi de Navarre, comme il l'avoit résolu, il la mariât au Roi de Portugal: Qu'il s'abstînt, autant qu'il pourroit, d'avoir avec les Hérétiques des entretiens familiers, qui seroient pernicieux pour son Royaume & pour lui.

Le Cardinal Alexandrin vient en France. Ses négociations.

Les Historiens Italiens disent, qu'à l'égard de la ligue contre le Turc, Alexandrin n'obtint rien, & que ce Cardinal n'en fut point étonné, parce que, dans l'état où étoit la France, on ne devoit pas être surpris, que ne pouvant mettre ordre à ses propres affaires, elle ne se mêlât point de celles des étrangers; qu'il n'étoit pas possible qu'elle fournît de l'argent pour cette guerre, puisque ses finances étoient épuisées par les guerres intestines; qu'elle pouvoit encore moins laisser sortir ses troupes du Royaume; que les Protestans refuseroient de servir chez les étrangers, de peur qu'on ne les empêchât de rentrer en France; & que si on y envoyoit les gens de bien & les zélés Catholiques, le Roi, déstitué de leur secours, seroit à la merci des Protestans. Quant à la négociation du mariage de Marguerite de Valois avec le Roi de Portugal, ils prétendent qu'elle fut poussée plus vivement, mais sans succès; parce que le Roi étoit persuadé que la tranquillité publique dépendoit du mariage de sa sœur avec le Prince de Navarre. Ils rapportent que ce Prince, malgré les raisons du Cardinal, persista dans son sentiment; mais que comme Alexandrin insistoit toûjours, le Roi lui dit: „ Que ne puis-je, M. le Cardinal, vous „ expliquer tout ce que je sçais? Vous verriez bientôt, le Pape & vous, „ que ce mariage de ma sœur avec le Prince de Navarre est la chose du „ monde la plus avantageuse pour établir solidement les affaires de la Re„ ligion, & pour exterminer ses ennemis. Mais j'espère que dans peu le „ succès obligera le Pape à louer mes desseins, ma pieté & mon zéle ar„ dent pour la Religion." Jerôme Catena, Auteur de la Vie de Pie V. ajoûte, que le Roi ayant pris la main du Cardinal, tira de la sienne une bague qu'il lui présenta, en lui disant: „ Recevez ce gage de la parole que je „ vous donne de ma soûmission inviolable pour le Saint-Siége, & de l'exé„ cution prompte du projet que j'ai formé contre les Hérétiques & les „ impies: " Que le Cardinal refusa la bague, & dit au Roi, qu'il étoit content de la parole que S. M. lui donnoit, & que le Pape s'en contenteroit aussi: Que c'étoit le gage le plus précieux qu'il pût porter au Souverain Pontife.

Après une réponse conçûë en termes si clairs, ou plus enveloppés, selon quel-

CHARLES IX. 1572.

quelques Auteurs, le Cardinal prit congé de la Cour, qui lui avoit fait tous les honneurs imaginables; & retourna à Rome en diligence, sur l'avis qu'il eut que la santé de son oncle s'affoiblissoit de jour en jour. Avant son départ de la Cour de France, la Reine-mere & le Duc d'Anjou lui firent de grandes promesses.

Affaires d'Italie. Mort de Pie V.

A l'égard de Pie V. il fut attaqué dès le commencement de l'année d'une fiévre lente, sans que cette indisposition interrompît son travail accoûtumé & ses longues prieres. Au mois de Mars, ses douleurs de reins augmenterent considerablement, & ses urines se trouverent chargées de pus. Il crut alors devoir recourir au lait d'anesse, son remede ordinaire; mais l'ayant pris en trop grande quantité, son estomac en fut si malade, qu'il tomba dans une fiévre aiguë, & que pendant quelque tems on le crut mort. Néanmoins il reprit ses forces, monta le jour de Pâques à sa tribune, bénit le peuple à son ordinaire, & lui fit une exhortation. Il avoit visité auparavant presque toûjours à pied, les sept principales églises de Rome, comme s'il eût voulu leur dire adieu; après quoi il ne songea qu'à se débarasser entierement de toutes les affaires, pour ne s'occuper que de la mort. Enfin ayant reçû le Viatique de la main du Cardinal Alexandrin, qui étoit arrivé de France depuis quelques jours, il mourut deux heures avant la nuit, le premier de Mai, dans la soixante huitième année de sa vie, & la septiéme de son Pontificat. A cette nouvelle, le peuple ne put cacher sa joye: accoûtumé à la licence, il portoit une haine secrete à ce vieillard chagrin & de mœurs austères. On détestoit sur-tout la rigueur du tribunal de l'Inquisition sous son Pontificat; rigueur insupportable à des gens libres. C'étoit d'ailleurs un saint homme, éloigné de l'avarice & de tout intérêt sordide, & qui ne songea jamais à enrichir sa famille. Cependant un caractère de negligence, un abord difficile pour ceux qui avoient des plaintes à faire, un manque d'application aux affaires de l'Etat, où il n'entendoit rien, laisserent un champ libre à l'insatiable avidité de ceux de sa famille qu'il avoit élevés aux premières charges de l'Etat Ecclésiastique, suivant l'usage ordinaire de cette Cour: ensorte qu'ils firent impunément sentir aux Romains les effets de leur avarice & de leur hauteur pendant tout son Pontificat. Jerôme Rusticucci, homme sans mérite & sans extraction, que Pie V. ne laissa pas d'élever au Cardinalat, ressentit les premiers effets de la haine qu'on portoit au gouvernement de son bienfaiteur: Car Grégoire XIII. qui lui succeda, défendit à ce Cardinal de paroître à Rome: & pour diminuer le déshonneur de son exil, il lui ordonna de se retirer dans son diocèse de Fano.

Election de Grégoire XIII.

Deux ans auparavant, Pie V. avoit donné le chapeau à Pellevé, Archévêque de Sens, à la recommandation du Cardinal de Lorraine. Lorsqu'on eut reçû en France la nouvelle de la mort du Pape, le Cardinal de Lorraine, qui avoit fait d'avance tous les préparatifs pour son voyage, se mit en chemin, & mena avec lui le Cardinal de Pellevé, pour se trouver au Conclave. Dès le second jour d'après la neuvaine ordinaire, tous les Cardinaux qui étoient au Conclave nommerent unanimement Hugues Buon-

Buoncompagno; de Boulogne, homme sçavant dans le Droit Civil & Canonique, & que Pie IV. qui le mit dans le sacré College, jugea dès-lors digne de devenir le Chef de l'Eglise. Hugues prit le nom de Grégoire XIII. Sa nomination fut très-prompte, contre l'ordinaire des Conclaves, qui sont presque toûjours longs, turbulens, & accompagnés de disputes très-vives, que l'animosité des esprits & la diversité des intérêts a coûtume d'y faire naître: mais les circonstances exigeoient de la célérité. Un long interregne auroit suspendu les progrès que l'on avoit lieu d'attendre en continuant la guerre contre le Turc.

Le Cardinal de Lorraine apprit en chemin la nomination du Pape; mais il ne laissa pas de continuer son voyage: il étoit bien aise d'avoir un prétexte pour s'absenter de la Cour; & d'ailleurs, il vouloit conférer avec le nouveau Pape, sur les projets concertés avec la Reine-mere.

Le mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de Valois conclu.

Après le départ du Cardinal Alexandrin, la Reine de Navarre, accompagnée de Louis de Nassau, parut à la Cour avec un grand cortege. On parla aussi-tôt du mariage de Marguerite de Valois avec le Prince de Navarre, qui arriva peu de tems après avec le Prince de Condé, son cousin-germain, le Comte de la Rochefoucault, & quantité d'autres Seigneurs & de Gentilshommes. Les articles du contrat furent arrêtés le 11. d'Avril. Le Roi donna en dot à sa sœur trois cens mille écus d'or, l'écu évalué à cinquante quatre sols.

Traité entre la France & l'Angleterre.

Huit jours après, le traité d'alliance avec la Reine d'Angleterre fut signé à Blois par François de Montmorency, René de Birague, Sebastien de l'Aubespine Evêque de Limoges, & Paul de Foix pour la France; par Thomas Smith & François Heuwic de Walsingham, pour l'Angleterre. Les conditions étoient, que les deux parties se donneroient réciproquement du secours contre tous leurs ennemis, quels qu'ils fussent. Le secours fut déterminé à huit vaisseaux bien équipés, sur lesquels on embarqueroit douze cens soldats, & des vivres pour deux mois; & à six mille hommes de pied, à condition pourtant, que si la Reine aimoit mieux trois mille chevaux, on les lui donneroit: Que le commerce seroit libre entre les deux Nations, & que les Anglois jouïroient en France des mêmes privileges dont ils jouïssent à Bruges, à Anvers & à Bergen en Norwege: Qu'on ne les inquiéteroit point sur leur Religion: Que le Roi & la Reine travailleroient de concert à pacifier l'Ecosse, & que les Anglois rendroient, dans le terme de quarante jours, ce qu'ils avoient pris sur les Ecossois.

Le Roi jura, quelque tems après, l'observation du traité, en présence d'Edouard Clinton, Amiral d'Angleterre, que la Reine envoya en France pour cette ratification; & la Reine d'Angleterre en fit autant à Westminster, le 15. de Juin (1), en présence de François de Montmorency, de Paul de Foix & de Bertrand de Salignac Sieur de la Mothe-Fenelon, Ambassadeur de France à Londres. Le lendemain, Elisabeth donna à François de Montmorency l'Ordre de Saint-George, ou de la Jarretiere, comme une marque de sa considération pour la mémoire du Connétable de

(1) Selon Cambden, ce fut le 16. de Mai. EDIT. ANGL.

CHARLES IX. 1572.

de Montmorency, son pere, qui avoit reçû le même honneur de Henri VIII. On parla ensuite d'adoucir la prison de Marie Stuart, & on proposa un armistice en Ecosse, en attendant que les Etats du Royaume pussent trouver quelque moyen de finir les troubles : & que s'ils ne pouvoient pas s'assembler librement en Ecosse, on feroit venir leurs députés à Londres, où ils tiendroient leurs séances, en présence des Commissaires François & Anglois nommés par les deux Cours. On répondit à cette proposition, qu'en considération du Roi de France, on avoit traité Marie avec beaucoup plus de bonté qu'elle ne méritoit, & qu'on le feroit encore à l'avenir, quoique le Parlement fût convaincu, que la sûreté de la Reine & de l'Etat dépendoient de la rigueur dont on useroit à son égard: Qu'on avoit déja travaillé sérieusement à rétablir l'union & la paix en Ecosse: Que Drury & du Croc, Ambassadeurs de France, étoient allés dans le païs pour travailler à tout pacifier: mais que Guillaume Kirkaldy Sieur de Grange, qui étoit maître de la citadelle d'Edimbourg, n'avoit voulu écouter aucune proposition, se flattant apparemment de recevoir du secours de France, ou des Païs-bas; quoique les Chefs du parti des Hamiltons, comme le Comte de Huntley & le Sieur d'Arbroth pour son pere, se fussent engagés par écrit à observer la paix avec Elisabeth, & que toute la Noblesse du parti de Marie eût juré la même chose. On se separa avec de grandes marques d'amitié de part & d'autre.

Il n'y avoit presque plus aucune espérance de réussir dans la négociation du mariage avec le Duc d'Anjou, que Montmorency avoit ordre de remettre sur le tapis, tant par les nouvelles difficultés qui s'y rencontrerent, que parce que le Duc d'Anjou demandoit pour préliminaire, que la Religion Catholique fût rétablie en Angleterre. Mais la Mothe-Fenelon, quelque tems après, proposa le Duc d'Alençon (1), cadet du Duc d'Anjou, suivant les ordres de la Reine-mere, femme inquiéte sur l'avenir, qui, en procurant des Royaumes à tous ses enfans par des alliances, vouloit éviter le triste présage de se succeder les uns aux autres dans celui de France. Mais on donna depuis une autre interprétation à cette démarche; & on dit, que Catherine, qui pensoit dès-lors à ce qui s'exécuta dans la suite dans Paris, avoit envie, par cette marque d'amitié si éclatante, d'engager Elisabeth à n'être plus à l'avenir si disposée à secourir les Protestans. Lorsqu'on parla de ce mariage à Kenilworth, deux jours avant le massacre de Paris, la Reine s'en excusa avec modestie, alleguant, outre la diversité de Religion, l'inégalité d'âge; car le Duc d'Alençon n'avoit que dix sept ans, & Elisabeth en avoit plus de trente huit: cependant elle promit d'y penser avec plus de loisir.

Mais soit que la proposition de la Reine-mere fût sérieuse, ou seulement l'effet de sa politique, il est certain que le Duc d'Alençon, depuis ce tems-là, ne cessa point de solliciter vivement Elisabeth d'y consentir : & l'amitié de la Reine, que cet empressement lui acquit, ne lui servit pas peu dans les affaires qu'il eut depuis en Flandre.

Dès

(1) Ce qui suit ici touchant le mariage du Duc d'Alençon, le supplice du Comte de Northumberland, la mort de quelques autres Seigneurs & les troubles d'Ecosse, n'est point dans les éditions des Drouarts.

Dès le mois de Juin précedent, Thomas de Percy Comte de Northumberland, qui avoit été envoyé en prison sur le lac Levin, comme on l'a dit ci-devant, fut livré pour de l'argent, à ce qu'on disoit, au Baron de Hunsdon, Gouverneur de Berwic, qui lui fit couper la tête à York. Ce fut Morton qui le vendit, pour recompense des grands services que ce Seigneur lui avoit rendus du tems qu'il étoit exilé en Angleterre. Ainsi les deux plus grands Seigneurs d'Angleterre, Norfolk & Percy, périrent tous deux la même année par le même genre de supplice. Une mort tranquille & naturelle emporta encore Guillaume Pawlet Marquis de Winchester, & Edouard Stanley Comte de Derby. Le premier, Grand-Trésorier d'Angleterre, avoit passé par les premières charges de l'Etat pendant le cours d'une très-longue vie: car il avoit quatre vingt dix sept ans quand il mourut; & sa réputation dans ses différens emplois avoit toûjours été hors de toute atteinte. Il eut la satisfaction avant sa mort, de compter cent trois enfans sortis de lui. Celui qui lui succeda dans sa charge, fut Cecil Baron de Burghley, qui, après l'avoir exercée long-tems avec beaucoup d'intégrité, eut le bonheur assez rare de la laisser à son fils (1). Stanley étoit un homme aimable, d'une douceur & d'une générosité qui ont rendu sa mémoire précieuse à tous ceux qui ont été en liaison avec lui. Je ne dois pas oublier le Chevalier Guillaume Petré d'Exceter, homme sçavant & d'une grande prudence, qui fut employé dans les ambassades les plus importantes, sous Henri VIII, Edouard VI, Marie & Elisabeth. Les grandes richesses qu'il avoit acquises pendant une vie longue & laborieuse, lui attirerent de l'envie: pour la diminuer par le bon usage de ces biens, il donna un gros revenu au college d'Exceter, établi à Oxford.

CHARLES IX. 1572.

Mort funeste de Percy Comte de Northumberland.

J'ajoûterai encore sur l'Angleterre quelques faits singuliers & presque domestiques. La Reine, qui avoit joui jusqu'alors d'une très-bonne santé, eut quelques accès de fiévre à Southampton. Elle ne fut pas plutôt guérie, qu'elle fit faire de nouvelles fortifications à Portsmouth, le port le plus considerable de toute l'Angleterre: elle augmenta le nombre des vaisseaux dont sa flote étoit composée: elle ordonna de nouvelles levées dans tous les Comtés d'Angleterre; & pour se préparer à la guerre au milieu de la paix, elle voulut qu'on accoûtumât la jeunesse à manier les armes. Elle rendit très-fidélement à ses sujets, l'argent qu'elle avoit emprunté dans ses besoins. Cet acte de justice, qu'on pouvoit regarder comme une grace, fut suivi d'un nouveau bienfait: j'entens la publication d'un Edit, qui ordonnoit de poursuivre, suivant les loix anciennes, les Seigneurs qui se faisoient plus de vassaux qu'ils n'en devoient avoir: parce que ces vassaux, soutenus de la protection des Seigneurs auxquels ils s'attachoient, s'exemptoient des charges de la République, entretenoient des factions dans le Royaume, & en violoient impunement les loix. A cet Edit

Arrangemens domestiques d'Elisabeth.

(1) Ce ne fut pas le fils du Baron de Burghley qui lui succeda. Après sa mort, sa charge de Grand-Trésorier fut donnée par Elisabeth au Baron de Bukhurst; & ce ne fut qu'en 1608, sous le regne de Jaques I. que Robert Cecil, le plus jeune des fils du Baron de Burghley, parvint à cette place, après la mort du Baron de Bukhurst. EDITEUR ANGLOIS.

CHARLES IX. 1572.

Edit si salutaire elle en joignit un autre, qui ne fit pas moins de plaisir au peuple, & qui réduisit à des bornes très-etroites l'autorité excessive d'une espece d'hommes également intéressés & avides, qui cherchant à satisfaire leur avarice, sous prétexte de réchercher les droits du Roi, commettoient mille injustices, sur-tout contre les Ecclésiastiques.

Troubles en Irlande.

Il y eut en Irlande quelques mouvemens de peu de consequence. Les enfans que le Comte Richard de Burgh avoit eus en grand nombre de plusieurs femmes, se souleverent contre la dureté du gouvernement de Fitton, dans la Province de Connaught. Ils passerent donc la riviere de Shannon, entrerent dans la partie Occidentale de Westmeath, ravagerent cruellement tout le plat païs, & firent un grand butin. Le pere, qui étoit un vieillard vénérable, n'ayant pû les ramener par ses avis, alla trouver le Viceroi, auquel il se plaignit de la cruauté de Fitton. En consequence la Reine révoqua ce Gouverneur, & lui donna la charge de Trésorier de l'Isle; après quoi les enfans de Richard allerent faire leur soûmission au Viceroi, suivant la parole que leur pere en avoit donnée.

Dans ce même tems les O-Mores, naturellement portés à la sédition, ayant commencé à remuer, furent declarés coupables de haute trahison, suivant le conseil du Comte de Kildare; & cette sévérité les fit aussi-tôt rentrer dans le devoir. Comme on cherchoit à remedier efficacement aux troubles qui renaissoient chaque jour dans cette Isle, Thomas Smith, homme sçavant & d'une expérience consommée, proposa à la Reine, Thomas son fils bâtard, car il n'en avoit pas de légitime, pour le mettre à la tête d'une colonie qu'on enverroit dans la presque-Isle d'Irlande sur la côte Orientale d'Ulster, afin d'apprivoiser ces peuples féroces, par le commerce qu'ils auroient avec ces nouveaux habitans: Qu'il faloit en même tems lui donner un corps de bonnes troupes, capable de les contenir dans l'obéissance, & de réprimer les courses continuelles des rebelles. Mais la mort de Thomas, qui fut surpris & tué par la trahison de Neal Brian, fit échouer cette affaire.

Ambassade de Schomberg en Allemagne.

Mais revenons à notre continent, & aux affaires de France. Gaspard de Schomberg fut envoyé en Allemagne, pour faire avec les Princes de l'Empire une ligue presque semblable à celle que l'on venoit de conclure avec l'Angleterre, mais offensive & défensive. Il avoit ordre de demander que le commandement des troupes Allemandes fût donné à Jean-Casimir, fils de l'Electeur Palatin; & le Roi assigna en même tems à Christophle, second fils de l'Electeur, une pension proportionnée à son rang & à sa naissance. Jean-Galeas Frégose fut envoyé vers le Duc de Florence, qui avoit quelque inquiétude pour Sienne, à laquelle il croyoit que les Espagnols en vouloient. Frégose étoit chargé de lui demander une somme d'argent à emprunter pour faire la guerre à l'Espagne.

Toutes ces marques d'amitié & de confiance que le Roi donnoit aux Protestans avoient tellement rassuré Coligny, qu'il étoit le premier à détruire les soupçons de ses amis, qui montroient quelque défiance, & qui croyoient entrevoir parmi tant de beaux dehors, une envie secrete de leur nuire: il les encourageoit, & les remplissoit d'espérance pour l'avenir.

nir. Mais Philippe Strozzi, le Baron de la Garde, & C. Rouhaud de Landereau, ayant été envoyés en Saintonge pour armer des vaisseaux, les uns destinés, disoit-on, pour une descente en Flandre, & les autres pour aller faire des courses dans les Indes Occidentales; les Rochelois, qui craignoient ce qui arriva en effet, envoyerent plusieurs couriers à Coligny, pour l'avertir de songer à sa sûreté & à celle de ses amis, & de ne point se laisser prendre aux belles paroles & aux vaines promesses de la Cour. Ce Seigneur au contraire tâchoit de dissiper leurs soupçons, interprétoit tout en bonne part, & disoit, que dans la situation présente des affaires, il devoit beaucoup plus espérer de la bienveillance du Roi, qu'il n'avoit à craindre de sa colere: Que tous les bruits qui couroient là-dessus, n'étoient que des artifices des ennemis de la tranquillité du Royaume, qui cherchoient à donner de la défiance aux Protestans, afin de les engager à quelque démarche capable de leur attirer l'indignation du Roi, & de les rendre indignes de ses bontés: Qu'ils devoient fermer l'oreille à ces discours de gens mal-intentionnés, & abandonner leurs personnes & leurs biens à la Providence divine, & à la bonté singuliere de leur Roi. Pour donner encore plus de poids à ce qu'il leur disoit, il leur conseilla de rendre, avant le tems marqué, les villes de sûreté qui leur avoient été données par le dernier Edit; ce qui fut exécuté suivant son avis. Le Roi prit de-là occasion d'envoyer à toutes les Cours du Royaume des lettres patentes, où, après avoir loué la fidélité des Princes & des Seigneurs du parti Protestant, il enjoignoit à tous ses Parlemens, de faire exécuter ponctuellement l'Edit qu'il avoit donné en faveur de ceux de cette Religion.

CHARLES IX. 1572.

Avis donnés à Coligny.

Il élude ces avis.

Au commencement de Mai, le Synode indiqué à Nîmes dès l'année précedente, se tint dans cette ville; & il s'y trouva un grand nombre de Ministres. Théodore de Beze s'y rendit par Valence en Dauphiné, & y présida. On y fit plusieurs reglemens pour le rétablissement de la discipline, énervée par la licence des derniers guerres, & pour donner une forme à leur Clergé. Ce qui étoit resté indécis au dernier Synode, fut encore déterminé dans celui-ci, de l'avis de toute l'Assemblée.

Synode de Nîmes.

La Reine de Navarre, à la persuasion du Roi, partit le 15. de Mai de Blois pour se rendre à Paris, afin d'y préparer tout ce qui seroit nécessaire pour la cérémonie du mariage. Elle se logea dans la maison de Jean Guillart, Evêque de Chartres, qui s'étoit declaré ouvertement pour la Religion Protestante, depuis qu'il avoit été condamné à Rome, avec quelques autres Prélats, soupçonnés, comme lui, de donner dans les nouvelles opinions. Cette Princesse ayant demeuré quelques jours dans la ville, occupée à ses affaires, fut attaquée le 4. de Juin d'une fiévre continuë, qui l'emporta le cinquième jour, dans la quarante quatrième année de son âge.

Arrivée de la Reine de Navarre à Paris, & sa mort.

On remarqua toûjours dans cette Princesse beaucoup d'esprit & de courage. Très-attachée à sa Religion, elle n'épargna ni travaux, ni dépenses pour la défendre: elle avoit une intrépidité au-dessus de son sexe: il n'y eut point de péril qu'elle ne méprisât, pour rendre service à la cause qu'el-

Caractère de cette Princesse, & son éloge.

CHARLES IX. 1572.

qu'elle avoit embrassée. Outre les grandes guerres qu'elle soutint avec des frais immenses, elle eut soin d'envoyer dans la Biscaye, dépendante du Royaume de Navarre, des Ministres qui avoient appris la langue Basque, afin d'instruire ces peuples. Elle fit plus: quoique cette langue soit entenduë de très-peu de personnes, & qu'on crût communement qu'il n'étoit pas possible de l'écrire, elle vint à bout de faire traduire en Basque le Nouveau Testament, le Catéchisme, & les prieres qui sont en usage à Geneve; & elle fit imprimer ces ouvrages à la Rochelle en très-beau caractère, afin de les répandre dans le païs. Avant que de mourir, elle fit son testament, où, après avoir recommandé son ame à Dieu; elle declare qu'elle veut être enterrée, sans aucune cérémonie, dans le tombeau de Henri d'Albret son pere. Elle recommande très-instamment à Henri son fils, d'aimer la pieté, de persévérer dans la Foi dans laquelle il avoit été élevé, & d'y demeurer si fort attaché, que jamais l'ambition, les plaisirs & la volupté, ne soient capables de l'en separer. Elle le prie de faire observer soigneusement les Constitutions qu'elle a publiées là-dessus dans le Bearn & dans la basse-Navarre; de chasser de sa maison tous ces mauvais esprits qui pensent mal de la Divinité, d'éloigner les flatteurs & tous ceux qui vivent dans la débauche; de garder les gens de bien qui menent une vie innocente, entre autres de Beauvoir, de Francour & de Bethut; d'avoir grand soin de sa sœur Catherine; de la traiter avec douceur & avec tendresse; de la faire élever en Bearn, dans la même école de pieté où il a été instruit; & de la marier, quand elle sera en âge, à quelque Prince de sa qualité & de sa Religion; d'aimer le Prince de Condé son cousin-germain, comme s'il étoit son frere, & le Prince de Conty de même; & de travailler à maintenir, pour la gloire de Dieu, l'union étroite qui a toûjours été entre eux & Coligny. Après tous ces avis, elle institue son fils son héritier; & elle prie le Roi, la Reine-mere, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, freres du Roi, de prendre sous leur protection le Prince son fils & Catherine sa fille, & de leur laisser le libre exercice de leur Religion; enfin elle nomme pour exécuteurs testamentaires le Cardinal Charles de Bourbon, oncle de ses enfans, & Coligny.

Son testament.

Cette mort inopinée donna lieu à bien des discours. Les uns la croyoient de mauvais augure, & jugeoient que le mariage qu'on alloit faire, étant en quelque sorte précedé de flambeaux funèbres, ne seroit pas heureux. D'autres publioient, que cette Reine avoit été empoisonnée par l'odeur d'une paire de gans, qui lui avoit été vendue par un parfumeur Milanois, nommé René, homme scelérat, qu'on avoit suborné pour faire ce coup. Cependant son corps ayant été ouvert, on n'y trouva point de marque de poison, mais seulement au côté gauche un abcès qu'on attribuoit à quelques efforts & aux fatigues qu'elle avoit souffertes. Les Médecins soutenoient, que c'étoit-là ce qui l'avoit fait mourir, & il y eut même un écrit publié sur ce sujet. Il est vrai qu'on ne lui ouvrit point le cerveau, quoique le Roi l'eût commandé très-expressément.

Divers jugemens qu'on fit au sujet de sa mort.

Le Roi, qui parut fort affligé de sa mort, prit le deuil, & toute la Cour

Cour à son exemple, tant pour marque de la douleur publique, que par la crainte que cet accident n'apportât quelque retardement au projet (1), dont les préparatifs avançoient.

CHARLES IX. 1572.

Pendant que l'affaire de la guerre de Flandre se négocioit avec chaleur, on reçut la nouvelle que Louis de Nassau avoit surpris Mons en Hainaut. Nous rapporterons dans la suite le détail de cet évenement, qui fut regardé de tout le monde comme un commencement heureux, & qui promettoit de grands avantages pour l'avenir. Coligny pressoit vivement le Roi, de ne pas laisser échaper une si belle occasion, & de declarer au plutôt la guerre à l'Espagne, parce qu'il sentoit bien que tant qu'on ne feroit la guerre qu'à la derobée & sous main, on ne la pousseroit pas avec la vigueur nécessaire pour réüssir; & que d'ailleurs la Noblesse, quoique fort portée à servir contre les Espagnols, refuseroit d'agir si la guerre n'étoit pas declarée; de crainte que s'ils venoient par malheur à tomber entre les mains de cette Nation cruelle & barbare, elle ne les traitât, non comme des prisonniers de guerre, mais comme des déserteurs & des brigans sans aveu.

Mons surpris par Nassau.

Coligny propose la conquête de la Flandre.

Le Roi n'avoit rien à répliquer à ces raisons. Ce Prince avoit donné parole d'entreprendre cette guerre; il vouloit d'ailleurs qu'on crût qu'il étoit toûjours dans la même disposition, afin de mieux cacher ses desseins secrets. Ainsi il étoit très-embarassé. Il n'osoit rejetter le conseil de Coligny, de peur que ce Seigneur n'entrât dans quelque défiance; d'un autre côté, il ne vouloit pas s'avancer jusqu'à declarer une guerre qu'il n'avoit aucune envie d'entreprendre; il ne cherchoit qu'à gagner du tems. Dans cette vûë il dit à Coligny, qu'il étoit toûjours dans la même résolution; mais qu'il souhaitoit fort que son Conseil fût de même avis, afin de ne se pas charger seul de l'évenement. Il pria donc Coligny de mettre par écrit ce qu'il pensoit sur cette affaire, afin, qu'après que son Mémoire auroit été lû & examiné dans le Conseil, on pût commencer cette grande affaire avec toute la maturité & toutes les précautions qu'elle demandoit. Coligny obéïr, & remit au Roi ce qui suit (2).

„ Sire, ceux qui jugent du renversement prochain des Royaumes & „ des Républiques par les signes extérieurs qui précedent ces évenemens, „ par le mauvais gouvernement, & par les dangers dont les divisions „ d'un Etat sont toûjours suivies, voyant depuis quelques années la France troublée par des animosités domestiques, embrasée de toutes parts „ par le feu de la guerre civile, livrée à tous les désordres que le mépris „ de la Magistrature & des loix entraîne avec lui, ne doutoient pas que „ ce Royaume, autrefois si florissant, ne fût bientôt détruit de fond en „ comble, ou du moins cruellement dechiré, si Dieu, par sa bonté, ne „ nous accordoit promptement la paix. Il nous l'a donnée enfin cette „ paix si nécessaire: & puisque tout est tranquille aujourd'hui, & qu'on „ a

Ecrit de Coligny sur l'avantage de la guerre contre l'Espagne.

(1) Le massacre de la S. Barthelémy.

(2) Ce discours est imprimé dans le premier Volume des Mémoires de du Plessis-Mornai. DUPUY.

Charles IX. 1572.

„ a lieu d'espérer que la France, revenuë d'une maladie qui paroissoit „ mortelle, va recouvrer ses forces & sa dignité; il faut bien prendre „ garde qu'une rechûte ne la plonge dans les maux dont elle vient de „ sortir. Ces maux sont nos divisions domestiques, & rien n'est plus „ avantageux pour éviter la guerre dans un Etat, que de la porter au „ dehors. Les plus sages Politiques ont toûjours cru, qu'il faloit qu'un „ peuple belliqueux eût un ennemi étranger, sans quoi il tourneroit ses „ armes contre lui-même. Le caractère du François est, de quitter avec „ peine les armes qu'il tient une fois dans ses mains, & de les tourner „ contre ses propres concitoyens, lorsqu'il ne peut pas s'en servir contre „ les ennemis du dehors. Les Italiens, les Allemans & les Suisses retour-„ nent chez eux quand la paix est faite: le François, qui hait sa maison, „ le repos & tous les Arts, ou va chercher la guerre dans les païs éloi-„ gnés, ou s'il n'a aucune occasion de continuer ce métier, il s'occupe „ ordinairement à voler & à piller les passans. Pour prévenir de bonne-„ heure un tel désordre, nous avons besoin d'une guerre étrangere qui „ soit juste, facile, avantageuse; où l'utilité soit jointe à l'honneur; & „ où l'honneur soit suivi d'un avantage considerable. La guerre que je „ propose contre le Roi d'Espagne est de cette espece; car si vous re-„ gardez les injures que vous avez reçûës de ce Prince pendant votre mi-„ norité, ou depuis que vous avez été engagé dans une guerre intestine, „ peut-on douter que la guerre que vous lui ferez ne soit juste? Ce Prince, „ avide du bien d'autrui, ne vous a-t-il pas dépouillé de plusieurs Pro-„ vinces voisines de la France qui ont apartenu à vos ayeux? Mais ce „ n'étoit pas assez pour lui; il a persécuté vos sujets avec fureur jusques „ dans les Indes Occidentales: il les a massacrés dans la Floride, avec „ une barbarie qui n'a point d'exemple; non content de ces cruautés, il „ leur a imposé la nécessité d'en tirer vengeance, par le trophée superbe „ qu'il en dressa à la honte du nom François. Ainsi, après avoir ôté la vie „ & les biens à vos peuples, il a voulu déshonorer notre Nation, & at-„ tenter à la dignité Royale de Votre Majesté. C'est dans cette vûë, „ qu'à force de solliciter l'Empereur Maximilien son parent, il est venu „ à bout de faire refuser en cette Cour à vos Ambassadeurs la préséance „ qui leur est dûë. Il a si bien pris son tems, qu'il vous a disputé la mê-„ me prérogative à Rome auprès du Pape, dont les prédecesseurs ont re-„ çû tant de bienfaits des vôtres. Depuis peu encore, n'a-t-il pas fait „ courir le bruit qu'Alfonse Caretto Marquis de Final, ennuyé des lon-„ gueurs qu'il essuyoit à la Cour de l'Empereur, par les intrigues des Es-„ pagnols, avoit pris la résolution de se jetter entre les bras de V. M.? „ Et pourquoi? Pour avoir un prétexte d'employer contre l'Italie des „ troupes Italiennes, destinées contre les Turcs, & de s'emparer de Final „ en pleine paix, sans avoir aucune raison pour l'attaquer. Après avoir „ donné tant de marques de la haine qu'il porte à V. M., quel autre parti „ peut-on prendre, que de poursuivre, à main armée, la vengeance de tous „ les outrages qu'il fait depuis si long-tems à la France? La guerre „ que nous lui declarerons ne le rendra pas notre ennemi: il l'a toûjours

„ été.

„ été. Mais il est votre frere, & il vous est uni par une double parenté: „ c'est par-là même que l'injure est plus criante, & plus atroce, puis- „ qu'elle vous est faite par un homme qui, vous étant attaché par tant de „ liens, devoit naturellement être votre ami.

„ Mais gardez-vous, Sire, d'écouter ces gens qui viennent vous dire, „ que dans la première guerre civile le Roi d'Espagne vous a envoyé du „ secours: il a fait en cela comme un homme, qui voyant un furieux ré- „ solu de se donner la mort à lui-même, iroit lui présenter un poignard. „ Qui est-ce qui ne connoît pas l'artifice & l'esprit fourbe des Espa- „ gnols? Afin d'être en repos chez eux, ils n'oublient rien pour allu- „ mer & pour entretenir la guerre chez les étrangers & entre leurs voi- „ sins. Tout leur but est d'être spectateurs de leurs combats, jusqu'à ce „ que le vaincu vienne implorer leur secours, ou que les deux partis, rui- „ nés l'un par l'autre, soient contraints de se soûmettre à leur ennemi „ commun, qui est aux aguets pour profiter de leur foiblesse, & pour „ triompher sans combat. La guerre que nous projettons est donc juste. „ C'est à vous, Sire, à ne pas laisser échaper l'occasion de la faire, de „ peur que votre droit ne se préscrive, & ne périsse. Vous avez aujour- „ d'hui la justice de votre côté; mais si vous différez trop long-tems „ à vous la faire rendre, la guerre que vous entreprendrez dans la suite, „ paroîtra plutôt un effet de votre haine, qu'une juste vengeance des in- „ jures que vous aurez reçûës. Mais, dira-t-on, votre cause paroîtra „ injuste, parce que vous la poursuivez dans le tems que votre adversaire „ est occupé contre le Turc. Par quelle loi est-il donc défendu d'atta- „ quer un homme en justice, dans le tems qu'il plaide contre un autre? „ Mais enfin, si en faveur de la guerre contre le Turc, entreprise pour la „ Foi Chrétienne, nous devions être plus religieux à entretenir la paix; „ pourquoi l'Espagnol, qui veut l'exiger aujourd'hui de ses voisins, l'a- „ t-il si mal observé lui-même autrefois? Pourquoi dans ce tems-ci, où „ il seroit si nécessaire qu'il l'observât pour la décharge de sa conscience, „ & pour appaiser la colere de Dieu, ne l'observe-t-il pas à notre égard? „ Pourquoi garde-t-il des Provinces qu'il a enlevées à vos ancêtres? „ Pourquoi retient-il par violence le Royaume de Navarre, qu'il a enva- „ hi sur des Rois vos alliés? Pourquoi la haine que l'on a pour les Turcs „ doit-elle tourner à l'avantage d'un Prince, qui doit être plus détesté „ des Chrétiens que le Turc même, par la raison qu'un chien qui dé- „ vore un chien, est plus odieux qu'un loup qui exerce la même vio- „ lence?

„ N'examinons donc plus si nous pouvons declarer la guerre à Philip- „ pe, voyons comment nous la lui pouvons faire. Mais, Sire, vous la „ devez regarder comme déja declarée, & c'est ainsi que Philippe en „ juge. Il vous compte autant pour son ennemi, que si vous marchiez „ contre lui à la tête d'une armée, enseignes déployées: c'est le sens qu'il „ donne au bon accueil que V. M. a fait à Louis de Nassau & aux au- „ tres Seigneurs de son parti. Il sçait que depuis la prise de Mons, Gen- „ lis a été en négociation avec V. M. Il sçait qu'il est sur la frontiere, si

Charles IX. 1572.

„ ce n'est pas par vos ordres, au moins de votre connoissance, & qu'il y „ leve des troupes pour secourir les places que les Espagnols assiégent; & „ il croit que vous l'attaquez en secret, parce que vous n'oseriez l'attaquer ouvertement: car à l'égard de l'Espagnol, lui montrer une épée, „ ou la lui enfoncer dans le cœur, l'offense est égale. Il n'est donc plus „ question de deliberer si on declarera la guerre, puisque cette declaration est faite : & non seulement cette guerre est juste, mais il est „ absolument nécessaire de la commencer sans délai, & à visage découvert. Remercions Dieu seulement de ce que cette guerre est aussi facile „ à soutenir, qu'elle est nécessaire à entreprendre.

„ La paix qui réunit toutes vos forces & les augmente, ruine & divise „ celles de votre ennemi. Soyez persuadé, Sire, que c'est ici une guerre qui se fait avec le fer, & non avec l'or; avec des soldats, & non „ avec de l'argent; & que la force de vos troupes consiste en ce qu'elles „ sont chez vous & sous votre main, & que vous pouvez compter sur „ l'amitié de vos alliés. Voilà deux points en quoi Philippe vous est de „ beaucoup inférieur. Aujourd'hui toute la France est aguerrie; & ce „ peuple qui frissonnoit autrefois au premier coup de tambour, maintenant saute de joye dès qu'il l'entend, & court donner son nom. Une „ infinité d'hommes qui n'ont servi dans les guerres passées que comme „ simples soldats, sont aujourd'hui en état de commander, après les „ preuves qu'ils ont données de leur valeur. Les villes, les bourgs sont „ exercés au maniement des armes; & il ne faut pas craindre que les factions allumées par les différens sur la Religion, & qui ne sont pas encore éteintes, empêchent le soldat d'obéïr a ses Commandans. Il „ peut bien rester encore quelque semence de division entre les Chefs „ des partis; mais entre les simples soldats, il n'y en reste aucun vestige; „ la paix a tout dissipé. On en a une belle preuve dans ce qui arriva, il y „ a neuf ans; la paix ne fut pas plutôt concluë, que les soldats des deux „ Religions se porterent avec une ardeur égale à reprendre le Havre; „ jamais il n'y eut plus d'union: ainsi il doit passer pour indubitable, que „ dès que l'autorité Royale paroîtra, tout le monde se portera avec joye „ à remplir son devoir: dès que le premier aura fait un pas en avant, le „ second ne balancera pas à le suivre; & l'expérience fera voir, combien „ il y a plus à compter sur les troupes de l'Etat que sur les étrangeres. Le „ soldat de la Nation obéït à son Roi, comme le fils à son pere; l'étranger, au contraire, obéït comme un serviteur à son maître, comme un „ mercénaire à celui qui le paye. Le premier combat pour sa patrie & „ pour la gloire de la Nation; il s'imagine que son Prince est spectateur de „ ses actions & de son courage, & il se porte à bien faire, tant par l'espérance de la gloire & de la recompense, que par la crainte du châtiment; „ au lieu que l'étranger, en suivant votre camp, n'a en vûë que le pillage „ & sa solde; sans cela il se mutine & ne veut pas combattre; & si l'or „ le fait marcher, le fer des ennemis & la présence du péril le fait reculer. Ajoûtez encore, que le soldat étranger désole les campagnes; le „ feu, le butin, le pillage & les ravages ne lui coûtent rien; mais le

„ sol-

„ soldat du païs est arrêté par l'amour de la patrie, & fait rarement ces cruautés, dont le récit même fait horreur. Charles IX. 1572.

„ Je supplie V. M. de s'arrêter ici un moment, & de se souvenir de cet heureux tems, où la France, paisible & exempte de discordes intestines, faisoit la guerre sur la frontiere. Vos ancêtres ont souvent eu la guerre avec les Italiens, les Allemans, les Espagnols & les Anglois, & quelquefois même avec la plupart de ces Nations tout à la fois. Le peuple qui étoit dans le cœur du Royaume & dans les villes, n'étant point accoûtumé aux armes, trembloit au premier bruit de guerre; cependant nos Rois, soutenus de leur Noblesse seule, & de quelques regimens qu'ils entretenoient en tems de paix pour la sûreté des frontieres, ont non seulement arrêté les efforts de tant d'ennemis, mais les ont repoussés avec perte au-delà des limites de ce Royaume; il ont forcé leurs places, & remporté sur eux des dépouilles considerables. Aujourd'hui que les malheurs publics ont accoûtumé les François aux siéges, aux attaques, aux batailles; quels ennemis sont assez puissans pour triompher d'eux? Les Espagnols? Je ne nie pas qu'ils ne soient braves; mais leur nombre n'est pas grand; leurs villes ne sont point peuplées; & l'on assure que Charles-Quint n'a jamais pû rassembler dans son camp plus de sept mille hommes de pied & huit cens chevaux. La Noblesse d'Espagne, qui, suivant ses privileges confirmés par des traités, ne doit le service au Roi que pour la défense des Provinces Espagnoles, passe rarement les Pyrenées: & si l'on fait des levées en Espagne au-dessus du nombre que je viens de dire, elles ne sont composées que de païsans, & de milices qui n'ont jamais manié d'armes; d'hommes, en un mot, tels que le Duc de Medina-celi en a amenés depuis peu en Flandre, & qui furent tous taillés en piéces au premier combat où ils se trouverent. La méthode des Espagnols est, de réduire en gouvernement militaire tous les païs soûmis à leur Roi; de bâtir grand nombre de forteresses, d'y mettre de grosses garnisons, & par consequent de diviser extrêmement leurs forces; d'en avoir en Sicile, en Afrique, dans le Royaume de Naples, dans le Milanez & en Flandre: dans la frontiere seule qui borde la France ils ont vingt sept garnisons, qu'ils sont obligés d'entretenir à grands fraix. Faites encore refléxion, Sire, combien la guerre du Turc occupe d'Espagnols; combien il en périt tous les jours par les combats de mer, par les maladies & par mille autres accidens.

„ Mais la derniere victoire qu'ils viennent de gagner fait peur à bien des gens, qui s'imaginent qu'elle a considerablement augmenté la puissance de l'Espagne. C'est juger bien mal des choses, que de s'imaginer qu'un ennemi aussi puissant que le Turc, & qui a tant gagné de batailles, soit hors d'état d'agir, parce qu'il vient d'en perdre une. On doit plutôt craindre qu'il ne revienne avec des forces plus nombreuses; car c'est-ce qu'on voit presque toûjours dans les grands Empires; après un échec considerable, ils mettent sur pied des armées plus nombreuses, pour soutenir leur réputation & venger leur défaite. Mais

CHARLES IX. 1572.

„ quelle est donc la perte du Turc ? N'est-il pas toûjours maître de Chypre ? Les Venitiens ont-ils quelque espérance de la recouvrer ? Si le Turc remet une flote en mer, comme il y a apparence, combien croyez-vous que cette victoire coûtera au Roi d'Espagne ? Il faut, pour la soutenir, qu'il dépeuple d'hommes ses villes & ses campagnes déja fort désertes; & tout l'argent des Indes suffira à peine aux fraix de cette guerre. Jettez maintenant les yeux sur les Païs-bas; les levées que l'Espagne y faisoit autrefois, alloient à trois mille chevaux : aujourd'hui que la guerre civile a soulevé une partie de la Noblesse, & fait périr l'autre, ils ont peine à en trouver mille. Pour les Provinces révoltées, plus le Duc d'Albe y fait de conquêtes, plus il affoiblit son armée : chaque bicoque qu'il prend, demande une garnison composée des plus fidèles de ses soldats : ainsi, plus il force de villes & de citadelles, plus le nombre de ses combattans diminuë; au lieu qu'il semble que la victoire devroit l'augmenter.

„ Si l'on m'objecte, que Philippe est plus puissant par mer que les François; je répondrai, que nous n'allons pas lui faire la guerre dans les mers d'Italie, où je conviens qu'il a une flote nombreuse; mais sur l'Ocean, où l'on ne combat pas avec des galeres, mais avec des vaisseaux ronds & de haut bord, & où par consequent les Espagnols n'ont, ni les mêmes forces, ni la même expérience que sur la Mediterranée. Y a-t-il quelqu'un qui doute que les Anglois, les Ecossois, les Flamans & les Hollandois ne soient infiniment au-dessus d'eux dans la marine de l'Ocean ? Mais s'il alloit tourner du côté du Languedoc, les forces qu'il destine contre le Turc ? Je crois qu'il n'y réussiroit pas mieux que Charles-Quint son pere. Voilà les troupes, la puissance, les forces, que Philippe peut tirer de ses Etats. Examinons maintenant ce qu'il peut attendre de ses amis & de ses alliés.

„ Depuis que la Nation Espagnole, peu connuë autrefois, parce qu'elle étoit divisée en plusieurs Etats, a commencé à se faire quelque nom, par l'union que Ferdinand & Isabelle firent de toutes ses parties, & plus encore par la puissance de la maison d'Autriche, qui y joignit l'Allemagne, la Flandre & l'Italie; nos malheurs & nos défaites sont venus, non des forces & de l'habileté des Espagnols, mais de la puissance de tant de Nations réunies sous un même Chef. Si l'on veut bien examiner les choses, on verra que quand nous avons perdu des batailles, les Espagnols ne composoient pas le quart des armées que nous avions à combattre, & que les Anglois en ont toûjours fait la principale force : Car ces Insulaires, nos ennemis de tous tems, ligués encore contre nous avec la Flandre par une ancienne alliance, & renouvellée plusieurs fois avec la maison de Bourgogne, étoient toûjours prêts à se joindre à ceux qui nous faisoient la guerre. Aujourd'hui la face des choses est bien changée; les esprits des Flamans sont entierement aliénés des Espagnols, & les Anglois, à qui la proximité de la Zelande & de la Hollande est si avantageuse, favorisent sous main la révolte de ces Provinces, & se détachent peu-à-peu de l'amitié des Espagnols : & quoiqu'ils ne leur ayent

„ pas

„ pas encore ouvertement declaré la guerre, ils n'en sont pas moins leurs „ ennemis : ainsi nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. A l'égard „ des Ecossois ; outre l'alliance très-ancienne & très-inviolablement ob- „ servée, qui subsiste entre eux & nous, ils sont encore attachés à Votre „ Majesté par une liaison nouvelle : aussi dans toutes les guerres que vous „ avez eu à soutenir contre l'Angleterre, la Flandre & l'Espagne li- „ guées ensemble, l'Ecosse n'a jamais manqué d'accourir à votre secours. „ Mais aujourd'hui que les forces de ces trois Nations sont aussi peu unies „ que leurs cœurs, & qu'il y a par consequent moins de péril à se decla- „ rer pour nous ; qui peut douter que les Ecossois ne soient toûjours ani- „ més du même zèle en notre faveur ? Mais supposons que le péril où ils „ se trouvent, & les factions qui regnent chez eux, ayent changé leurs „ dispositions à notre égard, quel mal peuvent-ils faire à la France ? Dés- „ unis & dechirés par l'ambition des Hamiltons, qui aspirent à la Cou- „ ronne, ils sont bien moins en état de nous faire du mal, que d'en re- „ cevoir de nous. A l'égard de l'Allemagne ; les divisions, la différence „ de Religion arrivée dans cet Empire, ont changé la disposition des es- „ prits : la haine qu'ils portent aux Espagnols, & la mémoire encore ré- „ cente du projet formé par Charles-Quint de réduire l'Empire en Pro- „ vince, projet qui lui fut inspiré par l'ambition des Espagnols, ont fait „ pancher leurs cœurs de notre côté : & il y a tout lieu de croire, que „ l'Empereur regnant demeurera neutre entre ses deux gendres. Mais „ quand on supposeroit, qu'à cause du nom de la famille & du grand „ nombre de liaisons qui sont entre lui & Philippe, il pancheroit plus „ pour lui que pour vous ; la guerre de Hongrie ne lui donnera-t-elle pas „ assez d'affaires ? Quel secours pourra-t-il donner à l'Espagne ? Quel „ mal pourra-t-il faire à Votre Majesté ? Quant aux Princes Ecclésiasti- „ ques (1) ; ils sont si foibles, & changent si souvent, qu'ils ne sont gue- „ res en état d'aider l'Espagne. D'ailleurs, l'amour de la patrie, & la crain- „ te d'y voir des troubles, les rendent peu sensibles aux intérêts de la Reli- „ gion, dont Philippe a toûjours grand soin de couvrir sa cupidité. Pour „ les Suisses ; il y a sept Cantons alliés de V. M. les trois Ligues Grises le „ sont aussi : à l'égard des autres, leur Religion suffit pour les rendre en- „ nemis des Espagnols. Quant au Pape, je sçais qu'il est entierement „ pour Philippe ; mais il a assez d'affaires du côté des Turcs, & il n'a „ d'autre vûe que de tourner toutes les forces des confédérés contre l'O- „ rient ; ensorte que nous n'avons rien à craindre de sa part. D'ailleurs, „ le génie de la Cour de Rome, comme tout le monde sçait, n'est pas de „ se liguer avec un Prince Chrétien contre un autre ; mais de se rendre „ l'arbitre de leurs différens, & de chercher à profiter de leurs divisions. „ Elle aime mieux cette neutralité, que de risquer, en se declarant, à par- „ tager les dangers & les pertes du vaincu. Quels secours peut attendre „ l'Espagne des Venitiens, puisque nous les voyons aujourd'hui, après „ cette grande victoire dont on fait tant de bruit, plus semblables à des

„ vain-

(1) Electeurs, Evêques & Abbés souverains en Allemagne.

CHARLES IX. 1572.

„ vaincus qu'à des vainqueurs, comme ils l'avouent eux-mêmes? D'ailleurs, ils sont tous les jours en dispute avec les Espagnols sur la manière de faire la guerre; & on ne doute pas qu'à la première occasion ils ne rénoncent à la ligue, non pour s'engager dans une guerre contre nous, mais pour vivre en paix avec leurs voisins, pour rétablir en Orient leur commerce, qui est l'unique ressource de leur Etat, & pour réparer par la paix, les pertes que la prise de l'Isle de Chypre leur a causées. Comme on sçait encore que D. Jean d'Autriche a résolu d'employer les forces destinées contre l'Orient à attaquer l'Afrique, parce que cette guerre est bien plus avantageuse à l'Espagne, il est certain que Venise se retirera bientôt de la ligue.

„ Si vous jettez maintenant les yeux sur tous les autres Princes d'Italie, vous verrez que Philippe n'a rien à espérer d'eux : tout ce qu'ils peuvent épargner avec beaucoup de peine sur leurs revenus, ils l'emploient à regret à la guerre contre le Turc, ou à la défense des côtes. Mais voyons-les en détail. Le Duc de Savoye, suivant les traités, doit être neutre; la nouvelle alliance qu'il vient de contracter avec Votre Majesté, & l'espérance du Duché de Milan, l'empêchera de rien entreprendre contre la France. Le Duc de Ferrare, ennemi des Espagnols dans tous les tems, se trouve aujourd'hui attaché à la France (1) d'une manière particuliere. Cosme Duc de Toscane n'est lié au Roi d'Espagne que par des devoirs extérieurs de politique; mais au fond il ne l'aime point : il sçait combien les Espagnols sont fâchés de le voir en possession du petit Etat de Siene; & dans son cœur il est au désespoir que cette Nation le tienne, lui & son Duché, dans une espece d'entraves, par les garnisons qu'elle entretient dans les places de Piombino, de Porto-Hercole, de Telamone & d'Orbitello. Guillaume Duc de Mantouë, malgré ses liaisons avec Philippe, s'excusera aisément sur sa foiblesse, de prendre part à cette guerre : D'ailleurs, comme V. M. a auprès d'elle Louis de Gonzague Duc de Nevers, frere du Duc de Mantouë, on ne peut pas douter que celui-ci n'engage aisément son aîné à ne point donner de secours au Roi d'Espagne. Je compte pour rien le Duc d'Urbin, je sçais qu'il est d'une famille illustre par la valeur; mais son Etat est si foible, que sa personne en fait, pour ainsi dire, toute la force : & d'ailleurs son âge avancé ne lui permettroit pas de s'engager dans cette guerre. Ainsi, de tant de Nations liguées autrefois contre la France, Allemans, Anglois, Italiens, Espagnols, les deux premières, à cause de la circonstance des tems, seront aujourd'hui pour vous. Les Italiens demeureront neutres; ou si quelques-uns se declarent pour l'Espagne, ils ne seront pas en état de nous porter grand préjudice. Dans ces circonstances, l'Espagne presque déserte, & obligée de fournir des garnisons, non seulement pour ses propres villes, mais pour la Sicile, Naples, le Milanez & la Flandre; épuisée encore par les colonies „ qu'il

(1) Il étoit fils de Renée de France, fille de Louis XII.

„ qu'il faut envoyer aux Indes, se trouvera-t-elle en état de soutenir la „ guerre que nous projettons?

„ Après ce détail des forces militaires de l'Espagne, tant domestiques „ qu'étrangeres, passons aux finances; & voyons leque la le plus de res- „ sources, de V. M. ou de Philippe. Dans la derniere guerre que ce „ Prince eut à soutenir du tems de Charles-Quint son pere, il vendit „ ou engagea son patrimoine, ses péages & tous ses tributs: comme il „ devoit de grandes sommes aux Italiens, il trouva moyen de les payer, „ en donnant à des villages & à des bourgs que ses créanciers possedoient „ en Sicile & dans le Royaume de Naples, les titres magnifiques de Com- „ tés, de Principautés, & autres semblables. Il devoit aussi beaucoup „ aux Allemans; & comme ils l'importunoient en Espagne pour être „ payés, il se défit des uns, en les menaçant de l'inquisition; & à l'égard „ des autres, dont la crainte de ce Tribunal ne pût le débarrasser, il se „ delivra de leurs persécutions en les faisant excommunier. Enfin, après „ avoir perdu son crédit en Italie & en Allemagne, il a fait banqueroute „ à tous ses créanciers. Mais ne peut-il pas tirer de l'argent des Espa- „ gnols? Ceux-ci ne donneroient pas une obole, si ce n'est pour la dé- „ fense de leurs frontieres. Les mines qu'il a dans les Indes sont, ou épui- „ sées, ou noyées par les eaux que l'on a trouvées en les fouillant. Il „ faut donc maintenant, s'il veut remplir son trésor épuisé par les frais „ immenses qu'il a faits pour envahir le bien d'autrui, ou qu'il en vienne „ aux proscriptions & aux confiscations, ressources dangereuses quand „ la guerre civile est allumée dans ses Etats; ou qu'il cherche de nou- „ veaux fonds. Les trouvera-t-il dans les Païs-bas? Ces Provinces „ suffisent à peine pour la solde des troupes qu'il y entretient. S'addresse- „ ra-t-il à la bourse d'Anvers? C'étoit un secours pour lui, quand le „ païs étoit en paix & le commerce florissant: mais depuis que les Isles „ de Zélande ont prêté serment au Prince d'Orange, le commerce des „ Païs-bas Espagnols est entierement tombé; ensorte que les commer- „ çans qui étoient auparavant en état de prêter, sont réduits aujourd'hui „ à demander du tems à leurs créanciers pour satisfaire à leurs engagemens. „ J'ai oublié les Genois, qui sont en quelque façon dépendans du Roi „ d'Espagne: car Charles-Quint ayant eu souvent envie de bâtir une ci- „ tadelle à Genes, & André Doria, qui aimoit sa patrie, n'y ayant ja- „ mais voulu consentir, l'Empereur, Prince très-avisé & qui souhaitoit, „ à quelque prix que ce fût, être le maître de cette ville, ne trouva point „ de meilleur moyen pour y parvenir, que de prendre leur argent, en „ quoi consiste presque toute leur force; car la riviere de Genes est le „ païs du monde le plus stérile & le plus dénué de tout ce qui est né- „ cessaire à la vie. Ce Prince habile jugea, qu'ayant tous les fonds des „ Genois, la crainte qu'ils auroient de les perdre, retiendroit ce peuple „ avare dans le devoir. Depuis ce tems-là ils ont imité les joüeurs, qui, „ pour ravoir ce qu'ils ont perdu, achevent de perdre ce qui leur reste: „ enfin, à force de faire des contrats avec leur débiteur, & d'accumuler „ les intérêts au principal, ils se sont si bien liés à lui, qu'ils ne sçau-

„ roient

CHARLES IX. 1572. „ roient plus s'en dégager: mais comme on ne leur paye ni le fonds, ni „ l'intérêt, ils aimeront mieux laisser leur argent oisif dans leurs coffres, „ que de le placer sur de si mauvais débiteurs. Ajoûtez à ces motifs de „ défiance, Final surpris depuis peu par les Espagnols, dont le voisinage ne peut être que funeste aux Genois.

„ Mais ce qui est très-difficile, ou pour mieux dire impossible, au „ Roi d'Espagne, pour les raisons que je viens de dire, sera, Sire, très-facile pour V. M. Il vous en coûtera peu pour armer votre Noblesse, „ qui sera votre Cavalerie; & pour entretenir votre Infanterie, des sommes médiocres suffiront, pourvû qu'elles soient bien assurées: outre „ que, quand on fait la guerre dans le païs ennemi, on y trouve de quoi „ en payer les fraix. D'ailleurs, outre les revenus ordinaires de l'Etat, „ qui seront considerables pendant que vos sujets vivront en paix les uns „ avec les autres, le Clergé, qui possede de si grands biens par les libéralités de vos ancêtres & des Seigneurs du Royaume, ne manquera pas „ de vous donner, comme son intérêt & son devoir l'y obligent, les secours dont vous aurez besoin pour soutenir une guerre si juste & si „ nécessaire. Puis donc que Philippe n'a, ni plus de troupes que V. „ M. ni plus d'argent; pourquoi différer plus long-tems une guerre si „ juste, si indispensable, si aisée, & où il se trouve de si grands avantages?

„ Mais, par où la commencera-t-on, & comment? Du côté de l'Espagne? Les Pyrenées nous arrêtent; de plus, l'Espagne est un païs stérile, „ plein de montagnes, & qui n'est avantageux que pour ceux qui n'employent contre leurs ennemis que la ruse & les embuscades. Je dirai de „ plus, qu'il y a de l'inconvénient à attaquer les Espagnols dans leur païs: „ parce qu'alors la Noblesse, qui ne sort gueres du Royaume, est obligée d'en défendre la frontiere à ses dépens. Marcherons-nous contre „ l'Italie? Mais outre que cette guerre nous a toûjours mal réüssi, il y a „ encore d'autres raisons qui nous empêchent aujourd'hui d'y penser. „ Les esprits y sont portés à la tranquillité & à la paix; le souvenir d'une „ protection que nous avions accordée, & dont la Providence a permis „ qu'on se soit mal trouvé, est tout récent; les grands préparatifs qu'on „ fait contre le Turc, seroient infailliblement tournés contre nous: en „ un mot, si notre armée entroit aujourd'hui en Italie, ceux même qui „ panchent le plus de notre côté, se declareroient contre nous. Il n'y a „ plus que la Flandre: elle est sous nos yeux; ou plutôt elle est dans „ nos mains, éloignée de l'Espagne, éloignée de l'Italie, si proche de „ nous qu'elle semble nous inviter: les peuples nous tendent les bras, & „ font pour ainsi dire la moitié du chemin; la division qui y regne, vous „ ouvre les portes des villes, & renverse toutes les murailles qui défendent „ ces Provinces. Vous y avez même un droit certain; c'est un païs que „ la violence & le malheur des tems ont arraché à vos ancêtres; l'occasion se présente d'y rentrer; vous pouvez faire valoir votre droit.

„ Pour faciliter l'exécution de ce projet, on traitera avec le Prince „ d'Orange, qui est très-accrédité dans le païs, & que ces peuples respec-

„ tent

„ tent comme le défenseur de leur liberté; il mettra sous votre protec-
„ tion, dont il a besoin, les villes, les places, les forteresses qui se sont
„ mises sous la sienne: il fera désormais la guerre au nom & sous les aus-
„ pices de V. M. Voilà par où il faut commencer; car dès qu'on aura
„ gagné les cœurs de ces peuples, ils se joindront volontiers à nous, pour
„ chasser les Espagnols, qu'ils regardent comme leurs plus grands enne-
„ mis. Ce qu'il faut observer, c'est de lever une puissante armée bien
„ disciplinée, & qui obéïsse à ses Chefs; une armée qui s'abstienne du
„ pillage, & qui se rende redoutable aux ennemis, sans être à charge aux
„ amis: & ils se feront un plaisir de la recevoir, si elle est bien soûmise
„ aux ordres de ses Généraux. Mais pour être en état d'exiger cette
„ obéïssance, il faut qu'elle soit bien payée.

„ Une chose qu'il sera sur-tout important d'observer dans cette guerre,
„ c'est de ne point interrompre le commerce maritime de ces Provinces,
„ parce que c'est presque leur unique ressource. Mais V. M. ne doit
„ pas commencer par attaquer la frontiere, & les forteresses qui la dé-
„ fendent. Si le païs étoit en paix, & qu'il n'y eût point de divisions,
„ peut-être seroit-il à propos de prendre ce parti: mais en l'état où sont
„ les choses, il ne faut point suivre la manière des anciens gladiateurs,
„ qui n'attaquoient que les jambes & les cuisses. V. M. doit aller tout
„ d'un coup au cœur de ces Provinces: c'est-à-dire aux grandes villes
„ qui sont placées dans le centre du païs, comme Bruges, & quelques
„ autres peu fortifiées. Car, ou elles ne seront défenduës que par les habi-
„ tans, & en ce cas la conquête n'en sera pas difficile; ou l'ennemi mar-
„ chera à leur secours, & vous aurez moyen de le combattre. Je ne
„ doute pas qu'il ne se trouve plusieurs places, qui, par haine pour les Es-
„ pagnols & par l'envie qu'elles ont de recouvrer leur liberté, ne vous
„ ouvrent les portes d'elles-mêmes. V. M. alors aura l'attention de les
„ remettre en liberté; de confirmer leurs anciens privileges & leurs fran-
„ chises; d'y en ajoûter de nouvelles, & de diminuer les impôts. Si,
„ après avoir donné ces marques de bonté à celles qui se seront renduës
„ sans attendre un siége, il s'en trouve qui refusent de suivre leur exem-
„ ple, il faudra les assiéger en forme; & quand on s'en sera rendu maî-
„ tre, les traiter avec beaucoup de rigueur; ce ne sera pourtant pas con-
„ tre le petit peuple qu'il faudra employer la sévérité; mais contre les
„ Chefs qui l'auront porté à se défendre opiniâtrement. Si V. M. suit
„ ce plan, elle aura bientôt fini cette affaire; & le succès également
„ prompt & heureux, donnera à ses armes cette réputation, qui décide
„ ordinairement des évenemens de la guerre. On ne s'amusera point à
„ attaquer les citadelles, ni les petits forts, où il y a souvent beaucoup
„ de péril & peu de gloire, & qui ne contribuent que très-peu à une
„ victoire décisive. La conquête achevée, il ne sera pas nécessaire d'y
„ mettre de grosses & nombreuses garnisons pour la garder, ce seroit
„ charger inutilement ces Provinces. Dès que vous en aurez chassé les
„ Espagnols, & que vous aurez mis entre-eux & les Païs-bas une si grande
„ étenduë de mer & de terre, les Flamans, qui vous seront redevables de

CHARLES IX. 1572.

„ leur liberté, garderont eux-mêmes leur païs, & vous demeureront fi-
„ dèles; & par-là vous vous déferez d'un ennemi également incommode,
„ & pour les Flamans & pour nous: & quand vous l'aurez renvoyé au de-
„ là des Alpes & des Pyrenées, il ne sera plus à portée de regarder de près
„ ce qui se passe chez vous: votre frontiere s'étendra jusqu'à la Meuse; &
„ votre Royaume se trouvera fortifié par la réunion de plusieurs villes très-
„ riches & très-puissantes; les Flamans, délivrés d'un joug tyrannique,
„ vous respecteront comme l'auteur de leur liberté; les Allemans, vos voi-
„ sins, vous aimeront comme une Prince bienfaisant; la France n'aura
„ plus rien à craindre: en un mot, vos voisins & vos sujets publieront à
„ l'envi la clémence & la liberalité de V. M. & lui donneront des
„ louanges immortelles. Ne différez donc point davantage; declarez
„ promptement la guerre à un ennemi qui vous a outragé: cette ven-
„ geance est juste, & même nécessaire. Dieu, qui vous présente une si
„ belle occasion, semble vous dire de la mettre à profit: mais pour réus-
„ sir, il faut vous déterminer sur le champ, & ne pas donner le tems à
„ l'Espagnol de se tirer de l'embarras que lui cause la révolte du Prince
„ d'Orange. Il dissimule à présent les injures que la France lui fait sous
„ main; mais s'il peut triompher de ses ennemis, il vengera à force ou-
„ verte ce qu'il fait semblant d'ignorer aujourd'hui, parce que l'état de
„ ses affaires ne lui permet pas d'éclater.

A ces raisons Coligny en ajoûtoit une autre, qui n'étoit pas dans ce Mémoire; mais qu'il avoit souvent dite au Roi en secret, pour lui montrer la nécessité d'entreprendre cette guerre. C'est qu'il étoit presque indubitable, que s'il continuoit à refuser de prendre les Flamans sous sa protection, lorsqu'ils se verroient abandonnés de la France, ils auroient recours à l'Angleterre; que nous ne devions pas douter que la Reine ne les reçût favorablement; & que, devenu maîtresse des Païs-bas, elle ne rallumât bientôt le feu mal éteint de ces sanglantes guerres qui ont duré si long-tems, & qui se sont faites avec tant d'animosité entre deux des plus puissantes Nations de l'Europe; d'autant plus que la haine ancienne des Anglois contre la France se trouveroit fortifiée, par celle que les Flamans & la maison de Bourgogne avoient aussi contre nous. Par ce moyen, tout ce que nous avons pû gagner en deux cens ans, en reprenant Calais, & en repoussant les Anglois dans leur Isle, alloit se perdre en un moment, si par notre indifférence & notre inaction nous les laissions mettre le pied en Flandre, & s'y affermir.

Le Roi, qui avoit demandé ce Mémoire à Coligny, ne manqua pas de l'approuver quand on le lui présenta. Mais comme ce Prince cherchoit à gagner du tems, sans vouloir qu'on s'en apperçût, il le remit à Jean de Morvilliers, à qui son âge & sa capacité avoient donné beaucoup d'autorité dans le Conseil. Comme il n'étoit pas de l'avis de Coligny, le Roi lui ordonna de répondre à l'écrit qu'on vient de lire. Cette réponse fut faite dans le mois de Juin, & donnée au Roi, qui étoit alors au château de Madrid au bois de Boulogne, à une lieuë de Paris. Morvilliers passoit pour un homme de probité, à qui l'expérience avoit donné de grandes lumieres,

mieres. Il avoit été élevé dans la maison du Cardinal de Lorraine, mais il n'étoit pas esclave de l'ambition de ces Princes; l'écrit qu'il fit, se sentoit du caractère de son esprit (1), qui panchoit toûjours pour le côté le plus sûr. La crainte d'un péril présent, quelque léger qu'il fût, le rendoit incapable de donner un conseil mâle & vigoureux pour prévenir un péril beaucoup plus grand, & plus difficile à parer. Voici comment il parle au Roi.

Charles IX. 1572.

Réponse de Morvilliers à l'Ecrit de Coligny.

„ Il n'est pas étonnant, Sire, qu'on paroisse embarrassé, lorsqu'on a „ à parler sur un sujet aussi important, & d'un succès aussi incertain & „ aussi périlleux, que celui sur lequel V. M. me demande mon avis: car „ comme toutes les affaires du monde, & sur-tout celles qui regardent la „ guerre, dépendent beaucoup de la fortune; il peut arriver, que ce qu'on „ a résolu avec le plus de maturité, ait une fin malheureuse, & qu'un „ parti témérairement pris, ait un succès très-heureux; d'où il arrive „ que le peuple, qui juge des choses moins par la raison que par l'évenement, condamne souvent une entreprise très-sage, parce qu'elle n'a „ point réüssi, & qu'il réserve ses louanges pour une autre qu'on a faite „ contre les regles de la prudence, parce qu'elle a eu un heureux succès: „ c'est-ce qui empêche bien des gens de dire librement leur avis quand „ on les consulte, dans la crainte que, si le conseil qu'ils ont à donner tourne mal, on ne leur impute les malheurs qui en arriveront. Mais cette „ réserve n'a pas moins d'inconvenient qu'un mauvais conseil; car il arrive que le Prince que l'on laisse indécis ne fait pas à tems les préparatifs „ nécessaires pour une guerre qu'il veut entreprendre; & qui ne laisse pas „ de donner de l'ombrage à ses voisins, & de les irriter autant que s'il „ leur declaroit tout d'un coup la guerre. Je dirai donc librement à V. „ M. ce que je pense, la suppliant très-humblement de prendre en bonne part le conseil que je lui donnerai. Je ne m'étendrai pas beaucoup à „ discuter si cette guerre est juste & nécessaire, ou si elle ne l'est pas; „ parce qu'il paroît ridicule à bien des gens, que les Princes & les Ministres, „ qui dans tous leurs projets n'envisagent que l'utilité de l'Etat & l'avantage de l'occasion, s'arrêtent à ces questions scrupuleuses. Je crois „ néanmoins, que quand il s'agit d'entreprendre une guerre qui traîne toûjours beaucoup de maux après elle, & qui est accompagnée de beaucoup de périls, le Prince doit bien examiner si la justice est de son côté: car c'est une grande consolation dans l'une & dans l'autre fortune, „ quand la conscience ne reproche rien, & qu'on ne craint point d'avoir „ à répondre au jugement de Dieu de l'injustice du parti que l'on a pris. „ Quand une cause est manifestement juste, on marche avec plus de confiance, & l'on est plus assuré dans le péril: le soldat même combat avec „ plus de courage, & le peuple contribuë de meilleur cœur aux fraix de „ la guerre. Ainsi, quoiqu'il soit vrai qu'une cause juste n'est pas toûjours „ victorieuse, comme on le peut prouver par une infinité d'exemples, & „ com-

(1) Qui agissoit plutôt dans les affaires avec une crainte & prévoyance hors de saison, qu'avec une véritable prudence. *Edition des Drouarts in f.*

CHARLES IX. 1572.

„ comme nous ne l'avons que trop souvent éprouvé nous-mêmes dans les „ dernieres guerres; je ne conseillerai jamais à un Prince, d'entreprendre „ une guerre qu'il ne puisse justifier par la nécessité de défendre sa gloi- „ re ou sa dignité, qui sont le soutien des Empires; & au défaut de la vé- „ rité, il faut au moins que l'apparence s'y trouve. Mais voyons si cet- „ te guerre est facile, ou non; pesons-en les avantages & les inconve- „ niens; examinons enfin si nous avons les forces nécessaires pour la sou- „ tenir.

„ Ceux qui nous conseillent de l'entreprendre, disent que toutes les „ grandes villes des Païs-bas, accablées d'un joug insupportable par le Duc „ d'Albe, n'attendent qu'un moment favorable pour se révolter; que la „ mort leur feroit moins de peine que l'esclavage où elles sont réduites; „ qu'elles implorent le secours du Roi; qu'elles sont disposées à lui prê- „ ter serment de fidélité, pourvû qu'il veuille bien s'engager à les secou- „ rir: Que dès que les troupes de France paroîtront sur la frontiere, tous „ les habitans des villes se declareront, & leur porteront les clefs: Que „ comme il ne manque à une si belle occasion, que la volonté d'en pro- „ fiter, le Roi ne doit pas la laisser échaper: Qu'il peut en un moment, „ & sans fraix, se rendre maître des Païs-bas, qui étoient autrefois mem- „ bres du Royaume, & qui en ont été injustement retranchés: Qu'il est „ permis de recouvrer par les armes, un bien dont on nous a injustement „ dépouillés. Ils ajoûtent, que la Reine d'Angleterre suivra l'exemple du „ Roi: Que les Allemans seront pour nous, & qu'ils empêcheront que „ le Duc d'Albe ne leve des troupes en leur païs: Que le Prince d'O- „ range est sur le point d'arriver avec une puissante armée, qui augmente „ tous les jours; & qu'il est déja en état de faire tête au Duc d'Albe; „ que Louis de Nassau, son frere, est maître de Mons, place forte, & si- „ tuée très-avantageusement pour cette guerre: Que le François veut „ avoir la guerre avec l'étranger, sans quoi il la fait à sa patrie: que la „ France, remplie de Noblesse & d'un peuple belliqueux, ne demeurera „ pas long-tems en paix; qu'un Etat puissant ressemble à un corps, qui „ par trop d'embonpoint court risque d'étouffer, si on ne lui ôte une „ partie de son sang: Enfin que les choses sont dans un tel état, que le „ Roi d'Espagne n'est pas moins irrité de la guerre secrete qu'on lui „ fait, que si on la lui declaroit ouvertement; que si nous ne le préve- „ nons, il ne manquera pas de nous attaquer, aussi-tôt qu'il aura pacifié les „ troubles des Païs-bas; qu'alors la guerre sera d'autant plus fâcheuse pour „ nous, que nous n'y serions point préparés; qu'il vaut mieux brûler la „ maison de son voisin, que de s'exposer à périr dans la sienne en demeu- „ rant dans l'inaction.

„ En supposant la vérité de toutes ces raisons, peut-être qu'elles pour- „ roient déterminer à la guerre un Prince ennuyé d'une trop longue paix, „ & qui ne sçauroit à quoi employer les trésors qu'il auroit accumulés. „ Je ne nierai pas même que les Flamans, à qui la tyrannie du Duc d'Al- „ be est devenuë insupportable, ne haïssent à mort les Espagnols, & „ qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour secouer ce joug de dessus leurs

„ tê-

„ têtes, & pour allumer la guerre entre les Rois de France & d'Espagne, „ afin d'arrêter par cette diversion la violence de leurs Gouverneurs „ étrangers, & de pouvoir ensuite faire leur paix avec Philippe à des con- „ ditions équitables. Mais j'ai bien de la peine à croire, qu'ils soient dis- „ posés à prêter serment de fidélité au Roi. Plusieurs bonnes raisons m'en „ font douter; leur haine naturelle pour les François; l'inconstance de „ la Nation, dont l'Histoire fournit mille exemples; l'état même où sont „ les affaires : car l'expérience nous apprend, que ceux que le désespoir „ engage à se révolter, changent bien-tôt, dès qu'ils voyent luire un „ rayon de liberté. Ainsi les hommes sages n'ont jamais fait beaucoup de „ fond sur les dispositions du peuple naturellement inconstant. Mais en- „ fin en a-t-on déja vû quelques-uns venir au nom de leurs villes, avec des „ pouvoirs en forme, supplier le Roi de vouloir bien les prendre sous sa „ protection, & les mettre au nombre de ses sujets? S'il s'est trouvé des „ particuliers qui ayent eu recours à nous, ils l'ont fait de leur propre „ mouvement, par nécessité, ou par désespoir, & sans l'aveu de leurs con- „ citoyens; mais du reste, ils n'ont pas craint de promettre ce qu'il n'é- „ toit pas en leur pouvoir de donner. Personne ne doute que l'Artois & „ la Flandre n'ayent fait partie du Royaume de France : mais si vous exa- „ minez bien notre Histoire, vous verrez qu'ils n'ont jamais obéï de bon „ cœur à nos Souverains, & que leur soûmission a été interrompuë par „ des révoltes fréquentes. Quelque accablés qu'ils soient aujourd'hui sous „ le joug de la domination Espagnole, il ne faut pas croire que leur na- „ turel ait changé : ce qui est arrivé depuis peu à Valenciennes & à Mons, „ en est une preuve convaincante : ces villes ne sont pas venuës d'elles- „ mêmes entre nos mains, elles y sont venuës par stratagême; celles que „ nous n'avons pas pû conserver par la force, sont déja retournées à leurs „ anciens maîtres : & ce n'est qu'avec peine que Nassau retient les autres „ avec de grosses garnisons. Mais supposons qu'il y en ait qui soient dis- „ posées à se donner au Roi, ne faudra-t-il pas des garnisons pour les gar- „ der, & de l'argent pour payer ces garnisons? Pour tirer cet argent, il „ faudra mettre des impôts sur ces villes, plus forts peut-être que ce qu'ils „ payent aux Espagnols : car de se flater que ces villes nous demeureront „ fidèles sans qu'on y mette garnison, ce seroit bien mal connoître la lé- „ gereté du peuple, qui change toûjours avec la fortune : & d'aller toû- „ jours en avant sur cette espérance, sans laisser derriere soi quelque place „ pour s'y retirer en cas de besoin, ce seroit le comble de la folie & de la „ temérité tout ensemble. Ainsi les conquêtes que l'on pourra faire sans „ beaucoup de peine, ne pourront se conserver qu'avec de grandes diffi- „ cultés, & sans incommoder beaucoup ceux même pour le soulagement „ desquels on aura entrepris la guerre; ce qui les fera bien-tôt repentir de „ l'amitié qu'ils nous auront témoignée.

„ Mais si nous nous emparons des Provinces de Philippe, il faut nous „ attendre à avoir la guerre avec lui, jusqu'à ce que nous lui ayons „ restitué ce que nous lui aurons enlevé. Un Prince si riche, si puissant, „ si attentif à ses intérêts, qu'il sçait faire valoir avec autant de vigueur

CHARLES IX. 1572.

„ que de prudence, ne quittera jamais les armes, s'il les prend une fois, „ qu'on ne lui ait donné une entiere satisfaction, par des conditions hono- „ rables, & qui mettent sa réputation hors d'atteinte. Les exemples en- „ core récens des guerres qui se sont faites entre Charles-Quint son pere, „ François I. & Henri II. ne laissent aucun doute sur ce point: nos for- „ ces & nos richesses ne sont point augmentées depuis ce tems-là, ni cel- „ les de Philippe diminuées. Ce qu'on dit de l'approche du Prince „ d'Orange, de ses vassaux, de ses forces, de son armée, fait peu d'im- „ pression sur moi. Son frere & lui sont des personnes de grande naissan- „ ce, & d'un courage digne de leur sang: ils haïssent mortellement le „ Duc d'Albe, qui les a proscrits & depouillés; & comme leurs affaires „ ne peuvent gueres être en pire état qu'elles sont, ils mettront tout en „ œuvre pour rendre leur condition meilleure. Mais est-il prudent de „ s'associer avec des gens à qui le désespoir fait tout hazarder, qui sont „ aveuglés par la colere & par l'ardeur de la vengeance, & qui sont dis- „ posés à promettre tout ce qu'on voudra, pourvû qu'ils puissent satis- „ faire leur passion? Toutes les personnes raisonnables ne le conseilleront „ jamais. V. M. doit bien se garder d'écouter plutôt les mauvais con- „ seils de gens de ce caractère, que la raison & les avis de gens sages. Si „ vous voulez sçavoir en quelle situation sont les affaires des Nassaus, ap- „ prenez-le, Sire, de ceux même qui les exagerent autant qu'ils peuvent. „ Ils avouent déja que l'argent, qui est le nerf de la guerre, manque au „ Prince d'Orange, puisqu'il vous demande cent mille florins à emprun- „ ter, sans quoi cette florissante armée qu'il a sous ses ordres va bientôt „ se dissiper. Ces troupes cependant ne commencent qu'à se mettre en „ mouvement, & elles n'ont pas encore agi: elles sont à peine sur la fron- „ tiere, où elles s'arrêtent sans rien faire, & on dit qu'elles vont se déban- „ der. Si le Duc d'Albe se met en campagne; si, après avoir fait porter „ dans ses places les munitions nécessaires, & les avoir bien garnies de „ troupes, il marche au-devant de cette armée auxiliaire qu'on nous „ fait tant valoir; qu'en devons-nous espérer? Que prévoyons-nous qui „ arrivera?

„ On pourroit peut-être encore faire ici une question qui ne seroit „ pas hors de propos, sçavoir s'il est honnête, & s'il n'est pas même „ dangereux pour la suite, de donner secours à des sujets révoltés contre „ leur Prince légitime, quelques bonnes raisons qu'ils alleguent pour „ justifier leur révolte? La chose est d'un exemple pernicieux, & les sages „ sçavent combien la maxine est vraye: Ce qui arrive à un homme „ peut arriver à tout homme. La fortune passe d'un lieu à un autre; ce „ qui arrive aujourd'hui à l'Espagne, peut arriver demain à la France. „ Mais laissons cette question, & parlons de la Reine d'Angleterre. Que „ pouvons-nous raisonnablement espérer de son amitié? A moins que de „ vouloir nous tromper nous-mêmes, nous n'en espérerons que ce que „ les Princes les plus prudens attendent les uns des autres. L'amitié ne „ se forme & ne subsiste entre eux que par la raison d'intérêt: comme elle „ a vû qu'on lui dressoit des embuches de toutes parts, la Reine d'Ecosse

„ d'un

„ d'un côté, le Duc d'Albe d'un autre, elle a récherché votre amitié, „ parce qu'elle lui étoit utile; elle a fait alliance avec vous; mais ce n'est pas „ pour augmenter votre puissance, c'est pour sa propre sûreté: & elle „ l'a bien fait voir, puisqu'elle a refusé de rénoncer au traité par lequel „ elle s'est obligée à la défense de la Flandre: ainsi, sans manquer aux „ engagemens qu'elle a pris avec la France, elle peut envoyer des trou- „ pes à Philippe pour défendre les Païs-bas; & on doit croire même „ qu'elle lui en enverra, dès que vous serez en guerre avec lui, & qu'elle „ se verra délivrée du péril où elle se trouve aujourd'hui, pourvû que „ l'Espagne veuille lui donner satisfaction, & traiter avec elle à des con- „ ditions honnêtes & où il y ait de la sûreté; car il y a beaucoup „ de sympathie de mœurs & d'inclinations entre les Anglois & les Flamans; „ & pour leur commerce, ils ne sçauroient se passer les uns des autres. „ Quant à la Reine, comme ses incertitudes ordinaires se trouvent encore „ augmentées par la timidité & la défiance naturelles à son sexe, & „ qu'étant en butte à beaucoup de monde, il faut nécessairement qu'elle „ soit en garde contre beaucoup de gens; nous ne devons pas douter „ qu'elle ne reçoive à bras ouverts une paix sûre, dès qu'elle verra jour à „ la faire. Nous serons même fort heureux, si elle se contente d'être „ spectatrice de nos combats, & si, lorsqu'elle nous verra engagés dans „ une guerre difficile, elle ne profite pas de notre embarras pour renou- „ veller les anciennes querelles des deux Nations.

„ A l'égard des Princes d'Allemagne, nous sçavons bien qu'ils n'ai- „ ment pas les Espagnols, & que ce voisinage leur déplaît; mais cette „ considération ne me persuade pas qu'ils entreprennent rien en notre fa- „ veur, ni qu'ils fournissent de l'argent pour cette guerre: ils sont gens „ sages, & qui ne font rien sans raison: d'ailleurs ils sont très-menagers „ de leurs finances, & ne prêtent pas volontiers leur argent. Je ne nie „ pas qu'en secret ils ne panchent de votre côté, & que, si les deux partis „ faisoient des levées dans leurs Etats, leurs sujets n'aimassent mieux ser- „ vir dans les armées de V. M. que dans celles de Philippe: mais cette „ faveur n'est pas d'un grand secours contre toutes les difficultés que „ je viens de proposer, ni contre les périls où cette guerre nous jettera; „ & il ne faut pas se flater que le motif de la Religion, quelque puissant „ qu'il soit, leur donne une grande ardeur pour entrer dans notre querelle; „ leur crainte de ce côté-là a cessé avec la vie de Charles-Quint. Croyez- „ vous d'ailleurs, que si quelques Princes de l'Empire arment pour „ vous, Maximilien, de la même maison que Philippe, son cousin-ger- „ main & son beau-frere (1), qui regarde la Flandre comme son patri- „ moine, qui par conséquent s'intéresse au bien & au mal qui lui arrive, „ qui redemande tous les jours la portion héréditaire qui lui en doit re- „ venir; croyez-vous que cet Empereur se tienne simple spectateur? Souffri-

„ ra-

(1) Il avoit épousé Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint & sœur de Philippe II. mais il étoit aussi beau-pere de Philippe, qui avoit épousé depuis peu sa propre niéce Anne d'Autriche, fille de Maximilien.

CHARLES IX. 1572.

„ ra-t-il qu'après avoir enlevé ces Provinces aux Espagnols, on les mette, „ pour ainsi dire, en piéces en les partageant ? Pour moi, je suis persuadé „ qu'il y sera aussi sensible que si on les lui enlevoit à lui-même. Ce „ Prince d'ailleurs, dont la maison est si florissante, & soutenuë de tant „ d'enfans (1) en âge d'aller à la guerre, manque-t-il de moyens pour „ secourir le Roi d'Espagne ? Tous ces jeunes Princes voleront au „ secours d'un Roi de leur sang, qu'ils considerent avec raison comme „ l'appui de la puissante maison d'Autriche, & dont ils ne peuvent ne„ gliger les intérêts, sans préjudicier aux leurs propres: tous ces motifs „ feront d'autant plus d'impression, qu'ils se trouveront joints à l'amour „ de la gloire & de la réputation. On ne peut donc pas douter que „ leurs forces, & l'entremise de l'Empereur leur pere, ce Prince d'une „ prudence consommée, n'engagent les Princes de l'Empire à faire rester „ leurs troupes en Allemagne, & ne raccommodent même les affaires de la „ Flandre, de manière que les peuples soient contens. Qu'on retire „ le Duc d'Albe du païs; que les Espagnols en sortent; qu'on rassu„ re les peuples contre la crainte de l'Inquisition; qu'on fasse cesser les „ nouveaux impôts; qu'on leur donne un Prince de la maison d'Autriche, „ ou que l'on envoye l'Impératrice même, sœur de Philippe, dans ces „ Provinces, qui se sont toûjours accommodées du gouvernement des „ femmes; & que l'Empereur se rende garant du traité; il est certain que „ ces peuples, ennuyés d'une guerre qui ruine leur commerce, rentre„ ront sur le champ dans le devoir, & vous laisseront seul dans l'embarras „ d'une guerre également difficile & périlleuse. Et que fera Philippe „ alors ? Il tournera sans doute contre vous ces forces redoutables qu'il „ a présentement en Italie; & il s'emparera sans peine du Marquisat de „ Saluces, le seul fruit qui vous reste des dépenses immenses que la guerre „ d'Italie a coûtées à votre pere & à votre ayeul. Peut-être même se „ jettera-t-il sur la Provence, qui, comme V. M. sçait, n'est pas en état „ de défense, & qu'il vous enlevera tout ce que vous avez sur la Médi„ terranée. Voilà ce grand avantage que vous tirerez de la guerre que l'on „ vous conseille. Ne sçait-on pas d'ailleurs, que toutes les guerres que les „ Princes se font les uns aux autres, peuvent bien ruiner les deux partis; „ mais qu'il est rare qu'elles apportent une utilité réelle à l'un des deux ? En „ effet, quel profit y a-t-il à perdre son bien, pour s'emparer de celui „ des autres ? Venons à present aux finances.

„ Il est rare que l'on calcule si juste les sommes que doit coûter la „ guerre, que les fraix n'aillent beaucoup plus loin que l'on n'avoit cru. „ La guerre est un goufre si profond, que les montagnes d'or de la Perse, „ & toutes les mines des deux Indes ne suffiroient pas pour le remplir: „ cet or est pourtant le nerf de la guerre, & vous sçavez, Sire, que vos „ coffres n'en sont pas bien fournis, & que les ressources ne sont pas „ aisées. Tout votre domaine est ruiné; vos revenus sont engagés; les „ campagnes son ravagées; les villes & les places de guerre ont été, les

„ unes

(1) Il avoit neuf fils.

„ unes pillées, les autres ruinées par des siéges; & dans la disette où „ l'épuisement de vos finances vous a réduit, l'avarice de vos Receveurs, „ & la cruauté des partisans (cette espece d'hommes presque tous étrangers, & toûjours fatals à vos Provinces) ont mis en œuvre tout ce „ qu'elles ont pu inventer de nouveaux moyens pour tirer de l'argent de vos „ peuples surchargés. Les peuples de la campagne sont tourmentés sans „ cesse par les passages des troupes; & ils sont de plus si accablés d'impôts, qu'à peine peuvent-ils respirer. A l'égard de la Noblesse, elle „ est toûjours prête à sacrifier son sang & ses biens pour vous, pour „ l'honneur du nom François, & pour le salut de la patrie; mais pour de „ l'argent, V. M. sçait ce qu'elle peut attendre de ce corps. Reste le „ Clergé, déja fort accablé de charges de différente nature, pour ne „ rien dire de plus; & je le dirai pourtant, avec la permission de V. M. „ Oui, Sire, le Clergé se plaint qu'on l'assujettisse à la taille. Je sçais „ que ces partisans dont je viens de parler, ont imaginé depuis peu un „ projet qui doit produire à V. M. des sommes immenses. C'est de „ prendre pour huit ans & trois mois une partie des biens Ecclésiastiques, „ & de payer aux titulaires le même revenu qu'ils en tirent. Ces sortes „ de traités, qui ont pour le présent quelque chose de spécieux, si l'on „ veut porter ses vûës plus loin, sont au fond très-pernicieux. Et si l'on „ employe la violence pour le recouvrement des impôts, quelle différence y aura-t-il entre vos sujets & les Flamans? Qu'est-ce que le Duc „ d'Albe a fait de pis? C'est pourtant le prétexte de la révolte des Païsbas. Tout le monde sçait ce que vos sujets vous doivent; à l'égard „ de ce que vous leur devez à votre tour, on en laisse le jugement à votre prudence, & à votre bonté pour eux. Depuis la paix, vous leur „ avez fait espérer qu'ils alloient désormais être en repos, qu'ils pourroient réparer les pertes que la guerre leur a causées, rebâtir les maisons qu'elle a ruinées, & mettre en valeur les terres qu'elle a désolées. „ Si une nouvelle guerre va leur ôter cette espérance, que penseront ces „ pauvres peuples?

„ Il est tems que V. M. pense à l'acquit de ses dettes : elle doit de „ grosses sommes à la Cavalerie Allemande qui a servi pendant la derniere „ guerre: elle doit à Jean-Casimir. Les Suisses lui demandent vingt millions de livres; & les Protestans doivent aux Allemans plus de cinquante „ millions dont vous avez répondu. Si l'on calcule le montant de toutes „ ces sommes, on trouvera qu'elles vont à quarante millions d'écus d'or. „ Ajoutez à cela les charges de l'Etat, au payement desquelles les revenus ordinaires peuvent à peine suffire. Mais, nous dit-on, la France „ est remplie de Noblesse & de soldats: elle régorge en quelque sorte de „ sang; & si on ne la saigne à propos, elle court risque d'en être suffoquée: c'est-à-dire, pour parler clairement, qu'elle est en danger de voir „ recommencer la guerre civile. Il faut remercier le Ciel de ce qu'il se „ trouve tant de forces dans le Royaume dont la Providence vous a confié le soin: vous devez les menager de manière qu'elles ne se ruinent „ point elles-mêmes, & prendre des mesures pour retenir, par le frein de la „ disci-

CHARLES IX. 1572.

„ discipline & de l'obéissance, les esprits rebelles & licencieux : il faut les „ accoûtumer insensiblement au joug des loix, afin de les trouver prêts „ à l'exécution de vos ordres, lorsque vous en aurez besoin. D'ailleurs, „ n'est-il pas absurde de prétendre, qu'un Prince puisse mieux regler ses „ sujets pendant la guerre que pendant la paix? Et quelle honte pour „ lui, si cette prétention avoit quelque fondement!

„ Le dernier & le plus fort retranchement de l'avis que je combats, „ c'est la néceffité. Si vous ne prévenez Philippe, en lui declarant la „ guerre dès-à-présent, dès qu'il aura appaisé les troubles des Païs-bas, il „ vous la declarera; & vous vous trouverez alors engagé avec beaucoup „ de péril, dans une guerre dont vous ne verrez jamais la fin. Sur cela, „ comme il s'agit de l'avenir, je ne sçaurois rien dire de certain: ce que „ je puis avancer, c'est qu'il n'est pas d'un homme sage de se jetter dans „ un malheur présent, par la crainte d'un mal à venir. Je veux bien „ croire, qu'après la guerre de Flandre, Philippe a dessein de tomber „ sur vos Provinces, parce qu'il se persuade que les Protestans François, „ qui vont au secours des Flamans, ont, si-non des ordres exprès, au moins „ un consentement tacite de V. M. Mais qui peut répondre que cette „ guerre soit si-tôt terminée? D'ailleurs, le Roi d'Espagne entend-il assez „ mal ses intérêts pour tourner ses armes contre vous, quand il pourra „ les employer plus utilement ailleurs? Aura-t-il fini la guerre avec les „ Maures en Barbarie, & avec les Turcs en Orient? C'est donc une ter„ reur vaine, que vous devez, Sire, rejetter; & V. M. doit pren„ dre des mesures pour conserver la paix avec un Prince très-puis„ sant, votre ami & votre allié, & ne lui point donner d'ombrage „ qui puisse vous engager un jour dans une guerre funeste. En atten„ dant, profitez de la paix, reglez les affaires de votre Royaume, prépa„ rez tout ce qui est nécessaire pour soutenir la guerre, afin que si quel„ que Puissance tomboit sur vos frontieres, V. M. appuyée de la justi„ ce de sa cause, & du témoignage de sa conscience, soit prête, non seu„ lement à résister aux efforts de celui qui l'attaquera, mais à le repous„ ser au-delà de vos limites. Mon avis est donc, Sire, que cette guerre „ étant remplie de difficultés, & plus périlleuse qu'utile, vos finances „ se trouvant épuisées, votre réputation n'y étant point intéressée, & „ manquant de tout ce qui seroit nécessaire pour la conduire avec „ honneur, vous ne l'entrepreniez point; & qu'au lieu d'irriter sans su„ jet un aussi puissant Prince que le Roi d'Espagne, V. M. ne songe „ qu'à soutenir sa réputation, à maintenir la tranquillité du Royaume, „ à tenir les peuples dans le devoir, & à gagner leur amour. Cepen„ dant, comme votre rival a de grandes armées, tant aux Païs-bas qu'en „ Italie; il est de la prudence de V. M. de songer à sa sûreté, de „ fortifier la frontiere, de garnir vos places de troupes, de munitions de „ guerre & de bouche; & sur-tout de rétablir la discipline militaire, „ ensorte que les soldats, dans leurs passages, se contentent qu'on leur four„ nisse les vivres nécessaires; qu'ils ne fassent point de concussions, & „ qu'ils ne troublent point les travaux de la campagne. Mais la chose

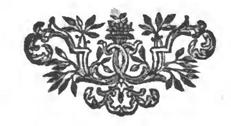
„ la

„ la plus importante & la plus digne des soins de V. M. c'est d'assoupir
„ tout ce qui peut réveiller les divisions passées; d'obliger les Magistrats
„ à rendre la justice avec équité, sans faveur, sans avarice, & de refor-
„ mer les vices & les désordres qui se sont glissés dans tous les états
„ par la licence des guerres. Nous ne cesserons jamais de prier Dieu,
„ auteur de tous les biens, qu'il vous inspire ce dessein: & par-là vous
„ serez chéri de vos peuples, utile à vos amis, & redoutable à vos enne-
„ mis; vous vous acquerrez une gloire immortelle chez les étrangers,
„ & vous laisserez à vos successeurs un modèle de prudence & de vertu,
„ qui les remplira d'admiration & de respect, & qu'ils se feront un devoir
„ d'imiter.

Défaite de Genlis en Flandre.

Pendant que le Roi cherchoit à gagner du tems par ces disputes, & que Teligny, Briquemaut, & Cavagnes alloient sans cesse conférer avec Coligny, qui étoit à Châtillon-sur-Loing, on reçut la nouvelle que les troupes de Jean d'Hangest de Genlis avoient été taillées en piéces par le Duc d'Albe. Le Roi fit semblant d'y être très-sensible: & il écrivit à Mondoucet, son agent auprès du Duc d'Albe, de faire tout ce qu'il pourroit pour engager ce Général à mettre en liberté les Gentilshommes François qu'il avoit fait prisonniers: & Coligny, toûjours plein de confiance, étant venu à la Cour, contre l'avis de ses amis, le Roi lui permit de lever sur la frontiere autant de troupes qu'il le jugeroit nécessaire.

Fin du cinquante unième Livre.



HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Coligny étant à Châtillon-sur-Loing, reçoit plusieurs avis de ne pas retourner à la Cour. Le Roi l'ayant invité d'y venir, à l'occasion du mariage du Roi de Navarre, il y vient. Edit sur la paix. Célébration du mariage. Fêtes. Tournois. Le regiment des Gardes entre à Paris par ordre du Roi, avec l'approbation de Coligny. On delibère d'assassiner Coligny. Comme il sortoit du Louvre, Maurevel lui tire un coup d'arquebuse. On nomme des Commissaires du Parlement pour informer du fait. On agite si on massacrera les Protestans: la résolution en est prise. Meurtres de Coligny, de la Rochefoucault, de Teligny, du Marquis de Rênel, de Guercby, de Beaudiné, de Pluviaut, du Baron du Pons Seigneur Breton, de Lavardin, de Forces, de Loviers, de Montamar, de Montaubert, de Cognée, de Francourt, de Groslot, de Pardaillan, de Jean de la Place, de Villemor, de Saint-Martin, de Beauvoir, de P. de Salcede & d'autres. P. Ramus, ou la Ramée, est massacré d'une manière barbare. L'effroi qu'en eut D. Lambin lui causa la mort. Origine du nom de Politique. *Lettres du Roi pour excuser cette action. Une épine blanche fleurit pour la seconde fois à Paris. Le Peuple en tire un heureux présage, & s'en sert pour justifier sa fureur. Le Roi, après avoir deliberé quelque tems, vient au Parlement, & se charge de toute la haine de ces meurtres. Meaux suit l'exemple de Paris. Orleans, Angers, Troyes, Bourges, Lyon; & quelque tems après, Toulouse & Rouen en font autant. On fouille les papiers de Coligny, & l'on y trouve un Mémoire très-sensé, dont la Reine-mere voulut se servir pour le rendre odieux, mais ce fut à sa honte.*

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Lancelot Voisin de la Popeliniere; Les Regiſtres du Parlement de Paris; Le Journal de Christophle de Thou.

LE



E mariage du Prince de Navarre avec la sœur du Roi étoit fixé au 18. d'Août. Comme le tems approchoit, le Roi écrivit à Coligny, pour le presser de se rendre à Paris; il avoit auparavant chargé Marcel, Prevôt des Marchands, de prendre les mesures convenables pour que l'arrivée de Coligny dans cette ville n'y causât aucun trouble; & le 5. de Juillet, S. M. étant au château de Madrid au bois de Boulogne, à une lieuë de Paris, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu, sous peine de mort, à toutes personnes, de quelque condition qu'elles fussent, de rappeller le passé, de donner occasion à de nouvelles querelles, de porter des armes à feu, de se battre avec qui que ce fût, & même de tirer l'épée, sur-tout à la suite du Roi, dans la ville & les fauxbourgs de Paris. Que s'il s'élevoit quelque dispute qui intéressât l'honneur & la réputation, les Gentilshommes seroient tenus d'aller porter leurs plaintes au Duc d'Anjou, son Lieutenant général dans tout le Royaume, & de lui demander justice; si c'étoit des gens du peuple, ils avoient ordre de s'addresser au Grand-Prevôt de l'Hôtel; & les personnes domiciliées à Paris, mais non à la suite de la Cour, étoient renvoyées aux Juges ordinaires. Il étoit enjoint par la même Ordonnance à tous ceux qui étoient à la Cour, & qui n'avoient point d'affaires qui les y retinssent, ou du moins qui n'étoient attachés à aucun des Princes, des Seigneurs, ou des Officiers de la Cour, de même qu'aux vagabons ou gens sans aveu qui demeuroient dans la ville & dans les fauxbourgs de Paris, de sortir de la ville & de la Cour, vingt quatre heures après la publication de cette Ordonnance, & ce sous peine de la vie. Cela fut publié trois jours de suite à son de trompe dans Paris & à la Cour; & il étoit porté, que cette publication se renouvelleroit tous les Samedis. On ajoûta, pour plus grande sûreté, quatre cens hommes d'élite aux Gardes du corps du Roi. Coligny, toûjours plein de confiance & d'espérance, interprétoit tout cela en bien; & il n'appercevoit dans cette conduite du Roi, qu'un grand amour pour la tranquillité publique, & tout au plus un dessein de se tenir en garde contre les séditieux & ceux qui voudroient exciter quelque tumulte. Il vint donc à Paris, malgré les remontrances hardies & importunes même, que lui firent bien des gens pour l'en détourner, les uns de vive voix, les autres par lettres. Après les avoir tous remerciés de leur zèle, il leur répondit en un mot, que la paix étant faite, & l'amnistie du passé accordée, il étoit résolu de demeurer fidèle au Roi, & qu'il aimoit mieux être traîné par les ruës de Paris, que de se rengager dans une guerre civile. Entre autres lettres qu'il reçut depuis son arrivée à Paris, il y en avoit une très-violente, dans laquelle on lui disoit : „ Souvenez-vous d'une maxime reçûë par les Papistes comme un „ point de Religion, & confirmée par l'autorité des Conciles : Qu'on ne „ doit pas garder la foi aux Hérétiques, & que les Protestans sont regar- „ dés par eux comme tels. Souvenez-vous encore, que la haine qu'on a „ contre les Protestans, sera éternelle, à cause des maux que les dernieres „ guer-

CHARLES IX. 1572.

Avis à Coligny de ne pas aller a la Cour.

Il y vient malgré toutes les remontrances.

Lettre qu'il reçut depuis son arrivée à Paris.

CHARLES IX. 1572.

„ guerres ont faits au Royaume; ensorte qu'on ne peut pas douter que le but „ de la Reine ne soit d'exterminer tous les Protestans, à quelque prix que „ ce soit. Souvenez-vous qu'une femme étrangere, Italienne, d'une famille de Papes, avec qui les Protestans sont en guerre, enfin Toscane, „ & naturellement fourbe, ne peut manquer de se porter aux dernieres „ extrêmites contre ses ennemis. Voyez encore, lui disoit-on, à quelle „ école le Roi a été élevé, & ce qu'il a appris sous ces beaux maîtres qu'il a „ eus: jurer, se parjurer, blasphemer le nom de Dieu, corrompre les „ filles & les femmes, déguiser sa foi, sa Religion, ses desseins, composer „ son visage; voilà ce qu'on lui a appris de bonne-heure à regarder comme un jeu. Et pour l'accoûtumer à voir répandre le sang de ses peuples, on lui a fait un plaisir dès son enfance de voir égorger & mettre „ en piéces des animaux. Fidèle disciple de Machiavel son maître, il est „ determiné à ne souffrir d'autre Religion dans son Etat que la sienne, „ dans la persuasion qu'il n'y aura jamais de paix, s'il y a deux Religions „ autorisées. On n'a cessé de lui repéter, que les Protestans ont résolu de „ lui ôter en même tems & la couronne & la vie; & ainsi il ne souffrira „ jamais que des gens qui ont pris les armes contre lui, justement ou injustement, jouissent du bienfait de l'Edit qu'il leur a accordé; & les „ armes à la main, il se fera justice du tort que les armes lui ont fait, sans „ penser qu'il soit tenu de garder un traité conclu avec des sujets armés „ contre lui. Tel est l'art de regner, telle est la politique des Princes, „ tels sont les secrets du gouvernement. C'est ainsi que Commode fit assassiner Julien (1), qu'il honoroit & chérissoit en apparence comme son „ pere. Caracalla en usa de même avec les premiers & les plus considérables des jeunes Romains, qu'il avoit fait assembler, sous prétexte de „ choisir parmi eux des soldats. C'est ainsi que Lysander (2) fit égorger „ huit cens Milesiens qu'il avoit attirés auprès de lui, sous ombre d'amitié & d'alliance; & Galba, six mille Iberiens. C'est ainsi que, presque „ de nos jours, Antoine Spinola fit tuer les principaux de l'Isle de Corse, „ dans un repas où il les avoit invités. C'est enfin par attachement à cette politique, que de notre tems Christierne, Prince cruel & féroce, a „ fait un massacre épouvantable à Stokholm; & qu'autrefois Charles VII. „ (3) après s'être réconcilié avec le Duc de Bourgogne, trempa ses mains „ dans le sang de ce Prince qui étoit à ses genoux. Tout le monde sçait, „ ajoûtoit-on dans cette lettre, l'entretien que le Roi a eu à Blois avec „ la Reine sa mere: & qu'entre autres choses, le Roi lui ayant demandé „ en plaisantant, & en jurant le nom de Dieu, à son ordinaire, s'il n'avoit „ pas bien fait son personnage à l'arrivée du Prince de Navarre: Vous „ avez

(1) Salvius Julianus, Général des armées de l'Empire, dont le fils ne voulut pas se livrer à l'impudicité de Commode, & c'est ce qui causa la mort du pere. *Lamprid. in Comm.*

(2) Lysander voulant exterminer les Démocraties, entre autres à Milet, les principaux habitans s'étoient cachés. Pour les tirer de leurs retraites, il jura publiquement qu'il ne leur feroit point de mal, & qu'ils pouvoient se montrer. Sur la foi du serment, il en sortit environ 800. qu'il fit tous égorger.

(3) Il n'étoit pour lors que Dauphin.

„ avez très-bien commencé, dit la Reine; mais cela ne servira de rien, si „ vous ne continuez. Je les prendrai tous au filet, lui répondit-il, en „ jurant plusieurs fois, & je vous les livrerai. C'est sur ces discours, „ dont la vérité vous est connuë, qu'il faut prendre votre parti; il faut, „ si vous êtes sage, vous retirer au plutôt de la ville, & par conséquent de „ la Cour, qui n'est qu'un cloaque infecté.

CHARLES IX. 1572.

Sa réponse à cette Lettre.

Coligny ayant lû ce Mémoire, en fut extrêmement indigné; cependant, pour ne pas paroître mépriser entierement les prieres & les avis de ses amis, il répondit: Qu'il n'y avoit plus de lieu à tous ces soupçons, & qu'il ne pouvoit se persuader, qu'un des meilleurs Princes que la France eût eu depuis plusieurs siécles, fût capable d'une si horrible perfidie: Qu'à la vérité le Duc d'Anjou n'aimoit pas les Protestans; mais qu'il y avoit apparence qu'il leur seroit plus favorable à l'avenir, en consideration du mariage de sa sœur avec le Prince de Navarre: Qu'au reste, le traité d'alliance que le Roi venoit de faire avec la Reine d'Angleterre, & celui qui se négocioit actuellement avec les Princes Protestans de l'Empire, faisoient assez connoitre les dispositions favorables de ce Prince pour les Protestans, puisqu'il vouloit avoir à sa Cour un des fils de l'Electeur Palatin, & un des Seigneurs Anglois qui fût des plus zèlés pour cette Religion, comme le Comte de Leycester, ou le Baron de Burghley: Qu'il avoit même donné parole au Prince d'Orange & à Louis de Nassau son frere, de leur envoyer du secours contre les Espagnols, & qu'il avoit ordonné de faire des levées considerables, pour remplacer les troupes du Sieur de Genlis qui avoient été taillées en piéces: Que Fregose, qui étoit arrivé depuis peu de Florence, assuroit, que Cosme de Medicis prêteroit au Roi deux cens mille écus d'or pour les frais de cette guerre: Que l'agent du Roi trouvoit moyen de penétrer tous les desseins du Duc d'Albe, & qu'il en informoit S. M. tous les jours; que c'étoit du Roi lui-même qu'il le sçavoit: Que la flote de Strozzi & du Baron de la Garde, qui étoit dans le port de Broüage & sur les côtes du Poitou, n'avoit été mise en mer que pour s'opposer aux desseins de celle d'Espagne, après quoi elle iroit joindre le Prince d'Orange à Flessingue: Qu'à l'égard de sa personne & de sa vie, ses amis pouvoient être tranquilles, puisqu'il s'étoit réconcilié avec les Guises, par ordre du Roi, & qu'ils avoient des deux côtés promis au Roi, de ne renouveller désormais aucunes de leurs prétentions: Qu'il étoit persuadé que les Guises agissoient de bonnefoi: En un mot, que le Roi n'étoit occupé que des moyens d'avoir la paix dans son Royaume, & de se mettre en état de faire la guerre au dehors, c'est-à-dire en Flandre & contre l'Espagne: Qu'il prioit l'Auteur du Mémoire, & ceux qui pensoient comme lui, de ne plus le fatiguer par de semblables soupçons; qu'il étoit occupé d'affaires plus importantes, & de soins plus dignes d'attention: Qu'ils feroient mieux de joindre leurs prieres aux siennes, pour demander à Dieu de répandre sa bénédiction sur des commencemens si favorables, & de les conduire à une heureuse fin, pour le bien de l'Eglise & de l'Etat.

Coligny recevoit des Rochelois les mêmes avis, & il employoit également

CHARLES IX. 1572.

ment la moderation & la fermeté pour détruire leurs soupçons, avec tous les menagemens d'un ami. Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rien gagner sur lui, ils s'addresserent au Prince de Navarre, & l'exhorterent, par les mêmes raisons, de se tenir sur ses gardes, & de ne point aller à Paris: la lettre est du 10. de Juillet. Le Prince étoit allé à Blandy, pour assister au mariage du Prince de Condé & de Marie de Cléves, qui étoient l'un & l'autre ses parens très-proches (1). Blandy, château situé dans le Bailliage de Melun, apartenoit à Jaqueline de Rohan, Marquise de Rothelin, mere de Françoise d'Orleans derniere femme de Louis de Bourbon premier Prince de Condé.

Mariage du Prince de Condé avec Marie de Cléves.

La cérémonie du mariage étant faite, les deux Princes, suivis d'un grand nombre de Protestans, se rendirent à Paris, malgré les remontrances de leurs amis: c'étoit au commencement du mois d'Août. La Reine-mere fit naître de nouveaux retardemens pour le mariage du Prince de Navarre. On avoit d'abord espéré que le Cardinal de Lorraine, qui étoit pour lors à Rome, obtiendroit du Pape la dispense, tant pour la parenté que pour la différence de Religion: mais le Cardinal de Bourbon, à qui le Bref fut addressé, parce qu'il en devoit faire la cérémonie, n'en ayant pas été content, il en demanda un autre plus précis: ce qui fit que le Roi rejetta sur lui la faute de ce retardement. Il disoit même, pour se moquer de ce Cardinal, que les difficultés qu'il prétextoit, n'étoient que superstition & scrupules mal fondés; qu'il faisoit en cela grand tort à sa Margot (c'est le nom qu'il donnoit à sa sœur) & qu'elle ne trouvoit pas bon qu'on différât si long-tems ce qui lui faisoit tant de plaisir.

Pendant ce tems-là, Coligny pressoit la declaration de la guerre de Flandre; ensorte qu'il ne sembloit presque plus possible de reculer. Le Roi néanmoins différoit toûjours, cherchoit des prétextes, & quand il se voyoit trop pressé par Coligny, il lui disoit, qu'il ne trouvoit dans son Conseil, ni parmi ses Généraux, personne qui eût la fidélité, l'habileté, & la vigilance qu'il auroit souhaitées pour le charger d'une si grande affaire: Que les uns étoient entierement livrés aux Guises, & que les autres avoient des défauts essentiels. Dans le Maréchal de Cossé, c'étoit l'avarice qu'il craignoit; dans Tavannes (2) l'ambition. Que François de Montmorency ne s'occupoit qu'à chasser & à prendre des oiseaux: Que François de Scepeaux (3) étoit usé par la bonne chere: Que des quatre Secretaires d'Etat, il n'y avoit que Bernard de Fizes avec qui il pût s'ouvrir sur un secret de cette importance; enfin ils convinrent de confier l'affaire au Maréchal de Montmorency & à Fizes. Ces marques d'ouverture de

(1) Ils étoient germains; le Prince de Navarre & le Prince de Condé étant enfans de deux freres, & Marie étant fille de Marguerite de Bourbon, sœur des peres de ces deux Princes.

(2) Gaspard de Saux.

(3) François de Scepeaux s'appelloit le Maréchal de Vieilleville. Je suis étonné que le Roi le nomme sur la fin de 1572. entre ceux qui pouvoient commander son armée, puisqu'il étoit mort au mois de Novembre 1571.

de la part du Roi, cet air familier qui paroissoit naturel, tromperent Coligny, qui à ces traits ne reconnoissoit que des qualités dignes d'un Roi, & qui ne pouvoit se former de ce Prince une idée désavantageuse.

Mariage du Roi de Navarre avec Marguerite de Valois.

Quand toutes les mesures furent prises par le moyen de tous ces délais, & que les sentimens des conjurés, qui avoient été long-tems partagés, se furent réünis, on convint de faire paroître une lettre (1) de l'Ambassadeur du Roi à Rome, par laquelle il informoit S. M. que le Pape avoit enfin accordé une dispense, qui levoit tous les scrupules du Cardinal de Bourbon, & qu'elle partiroit bientôt de Rome par un courier extraordinaire. Ainsi les fiançailles se firent au Louvre le 17. d'Août : ce fut le Cardinal de Bourbon qui fit la cérémonie, & le lendemain on disposa tout pour le mariage. On avoit dressé aux portes de l'église de Notre-Dame, un échafaut fort élevé, avec un dégré, par où l'on descendoit sur un autre échafaut moins élevé, & qui étoit enfermé de tous côtés, pour écarter la foule; cet échafaut conduisoit par le milieu de la nef jusqu'au chœur: en sortant du chœur, il y en avoit un autre à gauche, entouré de cloisons de bois, & qui s'étendoit jusqu'au Palais episcopal. Le Roi, la Reine sa mere, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, les Guises, les Maréchaux de France, & les Grands du Royaume, tous en habits magnifiques, & avec une pompe vraiment Royale, se rendirent à l'Evêché, où ils prirent la nouvelle mariée, qui y avoit passé la nuit, & la menerent à l'église. De l'autre côté, arriva le Prince de Navarre, avec les Princes de Condé & de Conty, ses cousins-germains, l'Amiral de Coligny, le Comte de la Rochefoucault, & une grande suite de Seigneurs Protestans, qui s'y étoient rendus de toutes les parties du Royaume. Le Roi monta sur le grand échafaut, & le Cardinal de Bourbon ayant fait la cérémonie du mariage, de la manière dont on étoit convenu, le Roi & le Prince de Navarre, avec leur suite, se rendirent dans le chœur par le petit échafaut, & placerent la mariée devant le grand autel, où elle entendit la Messe. Pendant qu'on la disoit, le Prince de Navarre, Coligny, la Rochefoucault, & tous les autres Seigneurs de sa suite sortirent par la porte opposée, & s'en allerent à l'Evêché. Après la Messe, Damville l'étant allé chercher, il revint au chœur, & ayant baisé son épouse, en présence du Roi, de la Reine, & des Ducs d'Anjou & d'Alençon, il s'entretint pendant quelque tems avec elle: ensuite toute la compagnie alla à l'Evêché, où l'on avoit préparé le dîner: & je me souviens qu'après la Messe on me fit entrer dans le chœur par la galerie, & que me trouvant auprès de Coligny, comme j'avois les yeux attachés sur lui, & que je le regardois avec beaucoup de curiosité & d'attention, je vis qu'il montroit à Damville les drapeaux des batailles de Bassac & de Montcontour, suspendus aux murs de l'église, triste monument de la défaite de leur parti; & je lui entendis dire ces mots: „ Dans peu on les arrachera de-là, „ &

(1) Cette lettre étoit fausse.

CHARLES IX. 1572.

„ & on en mettra d'autres en leur place, qui feront plus agréables à „ voir. “ Il vouloit parler fans doute de ceux que l'on gagneroit dans la guerre contre Philippe, qu'il croyoit réfoluë. D'autres cependant interprêterent ces paroles bien autrement, & crurent qu'il vouloit parler d'une nouvelle guerre civile: mais il eft certain qu'il la déteftoit fincerement.

Après dîner on retourna au Louvre. Tous les Ordres de la ville, le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & celle des Monnoyes y furent régalés magnifiquement avec les formalités ordinaires. Après le fouper on danfa; mais peu. La danfe fut fuivie d'un fpectacle pompeux : c'étoit des roches artificielles & argentées qu'on fit entrer dans la falle. Il y en entra d'abord trois, fur l'une defquelles étoit le Roi feul, & fes freres fur les deux autres. Elles étoient fuivies de fept autres, traînées fur des chars, & qui portoient des Dieux & des monftres marins. Toutes ces machines pafferent au travers de la grande falle du Louvre, qui a une voute au milieu; & lorfqu'elles s'arrêtoient, des Muficiens choifis chantoient des Vers François, compofés par d'excellens Poëtes. Ce fpectacle ayant duré bien avant dans la nuit, on fe fepara pour prendre du repos.

Fêtes & fpectacles donnés en cette occafion.

Le lendemain on ne fe leva que fort tard, & on alla dîner fur les trois heures chez le Duc d'Anjou, où il y eut bal après dîner, & fur le foir on fe rendit au Louvre. Le lendemain, qui étoit un Mercredi, il y eut un beau fpectacle, & un tournoi à l'hôtel de Bourbon, près du Louvre. Au côté droit, on avoit repréfenté le fejour des Bienheureux, & un peu au deffous, les champs Elifées, où il paroiffoit douze Nymphes; à gauche on voyoit le Tartare, avec quantité de fpectres épouvantables, qui étant remplis de fouffre & de feu, jettoient une lueur affreufe. Il y avoit un endroit, appellé le Paradis, qui étoit défendu par le Roi & par fes freres. Quelques Chevaliers errans, à la tête defquels marchoit le Roi de Navarre, ayant voulu y entrer de force, furent tous repouffés, & tout de fuite précipités dans le Tartare. Auffi-tôt Mercure, monté fur un coq, defcendit du ciel, accompagné de Cupidon, & s'étant approchés l'un & l'autre des trois défenfeurs du Paradis, & les ayant complimentés en vers, ils s'en retournerent au ciel. Les trois Tenans allerent joindre les Nymphes, qui fe promenoient dans un verger charmant, & ils les amenerent au milieu de la falle, où étoit une fontaine, autour de laquelle on danfa pendant une heure des danfes très-ingénieufement figurées, & qui divertirent beaucoup les fpectateurs.

Les Tenans s'étant rendus aux prieres de l'affemblée, allerent tirer du Tartare les Chevaliers errans, qui fur le champ fe battirent fans aucun ordre, & rompirent leurs lances: Enfin on mit le feu à la poudre qu'on avoit mife dans les tuyaux autour de la fontaine, & auffi-tôt on entendit un grand bruit, accompagné d'un incendie, qui confuma en peu de tems toutes les machines du fpectacle; après quoi tout le monde fe fepara.

On

On donna différentes interprétations à ce spectacle, sur ce que les assaillans, presque tous Protestans, qui, en voulant entrer de force dans le Paradis, avoient été précipités dans le Tartare; on disoit que c'étoit une insulte qu'on leur avoit voulu faire. D'autres prétendoient, que cet incident présageoit quelque chose de funeste. Il est certain que François de Montmorency, Maréchal de France, quoiqu'intime ami de Coligny, demanda permission au Roi, pendant ces spectacles, de s'en aller à Chantilly, rétablir sa santé, soit qu'il prévît les malheurs qui étoient prêts d'arriver, soit qu'il lui fût resté quelque indisposition du trajet qu'il avoit fait sur mer, en repassant d'Angleterre en France. Henri de Damville, Charles de Meru & Guillaume de Thoré, ses freres, demeurerent à la Cour; ce fut un grand bonheur pour cette illustre famille, que l'aîné se fût absenté: car il a passé pour constant, que ceux qui conseillerent le massacre dont cette fête fut suivie, avoient résolu d'exterminer les Montmorencis: mais que la crainte qu'ils eurent que celui qui s'étoit absenté n'en tirât vengeance, sauva tous les autres.

CHARLES IX. 1572.

Différentes interprétations données à l'un de ces spectacles.

Le jour suivant, qui étoit un Jeudi, il y eut un tournoi dans la grande place du Louvre. Le Roi, ses deux freres, les Ducs de Guise & d'Aumale, habillés en Amazones, parurent d'un côté; de l'autre, le Roi de Navarre & sa suite, vêtus à la Turque, s'avancerent, & combattirent lance contre lance. Il y avoit des échafauts aux deux côtés, d'où la Reine-mere, la Reine regnante, la Duchesse de Lorraine (1) & toutes les Dames regardoient les combattans.

Deux jours avant que le massacre fût résolu, le Roi s'étant approché de Coligny avec des démonstrations de l'amitié la plus sincere, lui parla ainsi: „ Vous sçavez, mon pere (il l'appelloit ainsi à cause de son âge & de „ son mérite) vous sçavez la promesse que vous m'avez faite de n'insul- „ ter aucun des Guises, tant que vous demeureriez à la Cour: De l'autre „ côté ils m'ont donné parole qu'ils auroient pour vous, & pour tous les „ gens de votre suite, la considération que vous méritez: je compte entie- „ rement sur votre parole: mais je ne me fie pas tant à la leur: car outre „ que je sçais qu'ils ne cherchent qu'une occasion pour faire éclater leur „ vengeance, je connois leur caractère hautain & hardi, & comme ils „ ont le peuple de Paris à leur dévotion, & qu'en venant ici, sous prétex- „ te de la solemnité du mariage de ma sœur, ils ont amené avec eux une „ troupe nombreuse de soldats bien armés, je serois au désespoir qu'ils „ entreprîssent quelque chose contre vous; cette injure retomberoit sur „ moi. Cela étant, si vous pensez comme moi, je crois qu'il est à pro- „ pos que je fasse entrer dans la ville le regiment des Gardes, avec tels & „ tels Capitaines: (il ne nomma que des gens qui n'étoient point suspects à „ Coligny); ce secours, ajoûta le Roi, assurera la tranquillité publique, „ & si les factieux remuent, on aura des gens à leur opposer. „ L'Amiral, qui desiroit ardemment la paix dans le Royaume; & qui s'étoit laissé ga-

Mesures pour le massacre de Paris.

(1) Claude de France, fille de Henri II. & sœur du Roi.

CHARLES IX. 1572.

gagner par les careſſes de la Cour, conſentit à la propoſition que le Roi venoit de lui faire avec tant de marques de bonté. Ainſi ce regiment entra dans Paris, ſans que les Proteſtans en priſſent ombrage.

Divers Conſeils qui ſe tiennent à ce ſujet.

Tout étant diſpoſé, on tint Conſeil, & après quelque altercation, on ſe ſepara ſans avoir rien décidé. Les avis varioient ſuivant les lieux où ſe tenoit le Conſeil, & les perſonnes qui le compoſoient. Devant le Roi, accompagné de la Reine ſa mere, du Duc d'Anjou, & de leurs confidens les plus intimes, voici comme on raiſonnoit. Il y a dans le Royaume deux factions, l'une des Montmorencis, dont les Colignis leurs alliés faiſoient autrefois partie; mais ils en ont formé une à part des ſectateurs de la Religion qu'ils ont embraſſée : l'autre faction eſt celle des Guiſes. Jamais le Royaume ne ſera tranquille, & jamais la Majeſté Royale, que les guerres civiles, nées de ces factions, ont preſque anéantie, ne pourra ſe rélever, qu'on n'ait abattu ces premières têtes, qui troublent le Royaume & la tranquillité publique. Mais les troubles ont rendu les Chefs des factions ſi puiſſans, qu'il n'y a pas moyen de les accabler tous enſemble; il faut donc les prendre les uns après les autres, & les mettre aux mains, afin qu'ils s'entre-détruiſent; il eſt à propos de commencer par Coligny: comme il reſte ſeul de ſa famille, il ſera plus aiſé de s'en défaire, & ſa ruine affoiblira beaucoup les Montmorencis, qui ſont devenus odieux par la liaiſon qu'ils ont avec lui. „ V. M. ne doit pas ſouffrir plus long-tems, diſoit-on au Roi, qu'un homme qui n'a d'autre prérogative que ſa Nobleſſe, & qui tient des mains de ſon Souverain tous les honneurs dont il eſt revêtu, ſoit devenu à charge à tous les Nobles; qu'il aille de pair avec tous les Princes, & qu'il tienne tête au Roi; en un mot, qu'il pouſſe la hardieſſe & l'extravagance juſqu'à ſe faire un jeu d'inſulter tous les jours à la Majeſté Royale, & d'exciter, quand il lui plaît, la guerre dans le Royaume. Vous êtes obligé, Sire, de réprimer ſon inſolence avant toutes choſes, afin que ſon exemple apprenne aux autres à ne point s'enorgueillir de leur fortune, & à en uſer avec modeſtie. Sa mort n'affoiblira pas ſeulement les Montmorencis, mais elle ruinera totalement le parti des Proteſtans : comme il en eſt en quelque ſorte l'ame & le cœur, ce parti qui ſemble ne reſpirer que par lui, doit expirer avec lui. Sa mort ſera utile pour affermir la tranquillité du Royaume, ou plutôt elle y eſt abſolument néceſſaire; l'expérience nous ayant appris, que comme une ſeule loge ne peut nourrir deux chiens, ni un même arbre porter deux perroquets, un ſeul Royaume ne peut ſupporter deux Religions. Pour exécuter ce deſſein ſans péril, & ſans ſe charger de la haine que cette action ne manquera pas d'attirer, l'on peut engager quelque aſſaſſin à l'entreprendre; nous en trouverons aſſez qui s'en chargeront, moyennant une recompenſe préſente, ou quelque eſpérance pour l'avenir, & il ſera aiſé au meurtrier de ſe ſauver ſur un cheval fort vite qu'on tiendra tout prêt. Les Proteſtans qui ſont dans la ville, jetteront infailliblement leurs ſoupçons ſur les Guiſes; & impétueux comme vous les connoiſſez, ils prendront les armes, pour venger ſur les

„ Prin-

„ Princes de cette maison, la mort de Coligny. Les Guises, plus puissans „ que les Protestans, parce qu'ils ont le peuple de Paris pour eux, tail- „ leront en pièces tout ce parti; & peut-être que les Montmorencis, peu „ aimés des Parisiens, se trouveront enveloppés dans le massacre.

„ Mais supposé que les choses n'aillent pas si loin, voici toûjours l'a- „ vantage que vous tirerez de cette exécution: la haine, au lieu de tom- „ ber sur vous, tombera sur les Guises, que l'on soupçonnera de l'avoir „ fait faire pour venger le meurtre de leur pere, & quand vous vous serez „ défait de leurs rivaux, il vous sera plus aisé de les reduire. Par-là „ vous serez maître du sort des Princes Chefs des Protestans que vous „ tenez dans vos mains; & personne ne doute qu'ils ne reviennent à la „ Religion de leurs ancêtres, & qu'ils ne rentrent dans leur devoir, „ dès que vous leur aurez ôté les mauvais conseillers qui les en empê- „ chent.

Lorsque le Conseil se tenoit chez la Reine-mere, & au milieu de ses confidens, on poussoit les choses plus loin: on ne s'en tenoit pas aux Colignis & aux Montmorencis; on n'en vouloit pas faire à deux fois, & les Guises devoient être massacrés comme eux. La Reine, qui les avoit souvent offensés mortellement, ne pouvoit se fier à eux, ni les épargner; car voici comment ses Conseillers raisonnoient: Si les Protestans entreprennent de venger la mort de Coligny, eux & les Montmorencis se trouvant les plus foibles, seront exterminés par la populace: mais ce ne sera pas sans qu'il en coûte beaucoup à leurs ennemis. Pendant ce tems-là, le Roi fera venir beaucoup de troupes au Louvre; & après avoir été spectateur du combat, lorsqu'il sera fini, il attaquera les vainqueurs affoiblis & las de tuer; & sous prétexte qu'ils auront excité cette sédition, & qu'ils auront pris les armes sans son ordre, il les fera tous massacrer sans en laisser échaper un seul, & fera en même tems main basse sur les Seigneurs qui auront été attachés à quelqu'un des partis; parce que, tant qu'il en restera quelqu'un, il y aura toûjours des plaintes & des murmures contre la Reine, que les séditieux veulent à toute force éloigner du gouvernement, sous prétexte qu'elle est étrangere (1).

Voilà les différens projets qui se proposoient, suivant la différence des Conseils; mais ils se réunissoient pour la manière de l'exécution. Enfin on mit Guise de la confidence pour le meurtre de Coligny, sans lui parler du

On forme le dessein de faire assassiner Coligny.

(1) C'est ce que le Maréchal de Reiz sur-tout insinuoit avec soin à cette Princesse, également defiante & ambitieuse. Sorti d'une naissance obscure, il avoit lui-même tout à craindre de l'indignation du public, qui ne le voyoit qu'avec peine dans le haut rang où il étoit élevé, & où, pour tout mérite, il n'avoit apporté que le bon plaisir du Roi. Aussi étoit-il un des plus empressés à inspirer à la Reine-mere la crainte dont il étoit frappé, dans l'espérance qu'à la vûë du danger auquel elle se croiroit exposée, elle mettroit tout en œuvre pour se défaire des principaux Seigneurs de la Cour, afin d'affermir par-là sa puissance, & en même tems celle du Chancelier de Birague & du Maréchal. Voila les différens projets, &c. *MSS. de Mrs. de Sainte-Marthe, Dupuy, & Rigault.*

CHARLES IX. 1572.

du reste. Il s'agissoit de trouver un assassin, que l'on ne chercha pas long-tems. Maurevel se présenta sur le champ, il s'en étoit déja chargé autrefois, & pour l'exécuter plus aisément, il avoit passé de l'armée Catholique dans celle des Protestans; mais effrayé par le péril, il s'étoit désisté de l'entreprise. Cependant, de peur qu'on ne lui reprochât de n'avoir rien fait, il tua en traître Artus de Vaudrai Seigneur de Mouy, & depuis ce tems-là il étoit toûjours demeuré caché dans les maisons des Guises, où il avoit été nourri dès l'enfance; mais il changeoit de tems en tems de demeure. On choisit pour le lieu de l'assassinat une maison du cloître S. Germain de l'Auxerrois, où logeoit Pierre de Piles de Villemur, qui avoit été précepteur du Duc de Guise, parce que Coligny, en s'en retournant chez lui le soir, au sortir du Louvre, passoit toûjours devant cette maison.

Le Vendredi, après qu'on eut parlé de beaucoup d'affaires dans le Conseil du Roi, où étoit le Duc d'Anjou, & qu'on eut accommodé un différend entre deux Gentilshommes de la première Noblesse de Bourgogne, tous deux très-braves, (c'étoit Antoine Marafin Sieur de Guerchy, & Leonard de Damas Seigneur de Thiange) le Roi, suivi de Coligny, alla jouer à la paume auprès du Louvre. Après la partie que le Roi avoit faite avec Guise & Teligny, Coligny s'en retourna chez lui. Lorsqu'il fut vis-à-vis de la maison de Villemur, marchant fort lentement, parce qu'il lisoit un Mémoire qu'on venoit par hazard de lui présenter, Maurevel lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, devant laquelle étoit un rideau de toile : le coup blessa Coligny de deux bales, dont l'une lui coupa l'index de la main droite, & l'autre lui fit une grande blessure au bras gauche. Guerchy étoit à sa droite, & Sorbieres des Pruneaux à sa gauche, qui furent effrayés du coup, aussi-bien que toute sa suite. Coligny, sans la moindre émotion, leur montra la maison d'où le coup étoit venu; & aussi-tôt il manda à Armand de Clermont Seigneur de Piles, & à François de Moneins, d'aller trouver le Roi de sa part, & de lui dire ce qui venoit de lui arriver : ensuite il fit bander son bras, & s'en alla à pied à son logis, soutenu par ses domestiques. Comme quelques-uns de sa suite lui disoient de prendre garde que ces bales ne fussent empoisonnées; „ Il en arrivera ce qu'il „ plaira à Dieu", répondit Coligny. Sur le champ on attaqua la maison d'où l'on avoit tiré, on brisa les portes, & l'on trouva dans une chambre basse une servante, un laquais & une arquebuse; la servante & le laquais furent arrêtés. Pour Maurevel, il se sauva par une porte de derriere, monta à cheval, gagna la porte Saint-Antoine, où il trouva un cheval tout frais, & s'enfuit.

Maurevel lui tire un coup d'arquebuse.

Le Roi, à cette nouvelle, s'écria d'un air consterné : „ N'aurai-je jamais „ de repos? Quoi! toûjours de nouveaux troubles? " Et ayant jetté sa raquette par terre, il rentra dans le Louvre. Guise sortit du jeu de paume par un autre côté, & se retira. Tout le monde fut surpris d'une action si indigne: bien des gens parurent troublés & inquiets des suites qu'elle

au-

auroit; mais il n'y eut presque personne qui ne la détestât, même parmi les ennemis de Coligny. Charles IX. 1572.

Le Roi de Navarre & le Prince de Condé se rendirent bientôt chez lui, & le virent panser. Ce Seigneur ne donna aucune autre marque de ressentiment, si-non qu'il leur dit: „ Est-ce-là cette belle réconciliation „ dont le Roi s'est rendu garant? " Et se tournant vers More, Ministre de la feuë Reine de Navarre: „ Mon frere, lui dit-il, je vois que Dieu „ m'aime, puisqu'il a permis que je reçusse ces blessures pour son saint „ nom; puisse-t-il me faire la grace de n'oublier jamais la miséricorde „ qu'il exerce sur moi. " Ambroise Paré ayant été d'avis de lui couper le doigt, parce que la gangrene y étoit déja, & ayant essayé de le faire avec des ciseaux mal aiguisés, Coligny sentit une douleur très-vive; mais il ne laissa échaper aucune plainte, quoique le Chirurgien eût ouvert & refermé trois fois les ciseaux. Lorsqu'il falut panser le bras gauche, Merlin, Ministre du Prince de Condé, s'y trouva; & pendant qu'il consoloit le blessé par des passages de la Sainte Ecriture qu'il lui rapportoit, Coligny s'écrioit de tems en tems: „ Mon Dieu, ne m'abandonnez pas dans „ l'état où je suis, & continuez à me faire sentir les effets de votre miséri„ corde accoûtumée. " Après quoi il dit à l'oreille à l'un de ceux qui soutenoient son bras, que l'on donnât cent écus d'or à Merlin pour distribuer aux pauvres de l'église de Paris. J'ai souvent entendu Paré raconter ce fait à-peu-près dans les mêmes termes que je viens de rapporter. De-là le Roi de Navarre & le Prince de Condé allerent chez le Roi, pour se plaindre d'une action si détestable; & ils le prierent de trouver bon qu'ils se retirassent, puisqu'il n'y avoit point à Paris de sûreté pour eux, ni pour leurs amis. Le Roi fut le premier à exagérer l'atrocité du crime, & il leur donna sa foi, avec les plus grands sermens qu'il eût jamais faits, qu'il puniroit le meurtrier, les auteurs, les fauteurs & les complices du crime, d'une manière dont Coligny & ses amis seroient satisfaits, & qu'il en feroit un exemple à la postérité: Que personne n'étoit plus fâché que lui de ce qui venoit d'arriver: mais que, comme il n'y avoit pas moyen d'empêcher que la chose ne fût faite, il alloit sérieusement penser au remede, & qu'il mettroit tout le monde en état de comprendre, que si Coligny avoit reçû la blessure, c'étoit le Roi qui l'avoit sentie; & il pria les Princes de rester, pour en être eux-mêmes les témoins. Catherine, qui étoit présente, continua sur le même ton: Que ce n'étoit point à Coligny, mais au Roi, qu'on avoit fait outrage; qu'on pousseroit bientôt l'insolence jusqu'à attaquer le Roi dans sa maison, si on laissoit un pareil attentat impuni: Qu'il faloit chercher toutes les voyes imaginables pour en tirer une vengeance proportionnée au crime. Ces paroles qu'elle prononça d'un air plein d'indignation, adoucirent le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui ne s'imaginerent jamais qu'il n'y eût rien de sincere dans tout ce qu'ils entendoient: ainsi on ne parla plus de quitter la Cour. On dépêcha des gens pour courir après le meurtrier, qu'on ne connoissoit pas encore. On le fit chercher dans Paris; & afin qu'il ne pût échaper, s'il

Le Roi fait semblant d'être bien fâché de cet accident.

CHARLES IX. 1572.

y étoit, on ferma toutes les portes, excepté deux, qu'on réserva pour l'entrée des vivres; mais le Roi y fit mettre des gardes.

Commissaires nommés pour informer du fait.

Pendant ce tems-là, Christophle de Thou & Bernard Prevôt Seigneur de Morsan, Présidens au Parlement, & Jaques Viole, Conseiller, interrogerent séparement la servante & le laquais qui avoient été arrêtés dans la maison de Villemur. La servante declara, qu'il y avoit quelques jours que Villiers Seigneur de Chailly, attaché aux Guises, avoit amené dans cette maison une espece de soldat, & qu'il le lui avoit recommandé, en lui disant: Ayez-en autant de soin que si c'étoit le maître du logis, parce que c'est un de ses intimes amis: Que là-dessus elle l'avoit mis coucher dans la chambre & dans le lit même de Villemur; mais qu'on avoit eu grand soin de ne le point nommer. Le laquais, qui servoit depuis quelques jours cet assassin, dit que cet homme n'avoit jamais dit son vrai nom; qu'il se nommoit lui-même tantôt Bolland, tantôt Bondol, Archer à cheval de la garde du Roi; que le matin du jour qu'il fit l'action, il l'avoit envoyé chez Chailly, pour le prier de lui tenir prêts les chevaux qu'il lui avoit promis.

Tous ces indices ne découvroient pas encore le criminel; mais comme les deux prisonniers s'accordoient sur le Sieur de Chailly, on donna ordre à Gaspard de la Châtre Seigneur de Nançay, Capitaine des Gardes, de l'arrêter & de l'amener. Le Roi écrivit à tous les Gouverneurs des Provinces, pour leur faire entendre qu'il détestoit cet assassinat, & leur ordonner d'instruire tout le monde de ses dispositions, & qu'il en feroit un exemple très-févère. Les Maréchaux de Damville, de Cossé & de Villars vinrent voir Coligny sur le midi. Après l'avoir salué avec de grandes marques d'amitié, ils lui dirent, qu'ils n'étoient point venus pour l'exhorter à souffrir son mal avec beaucoup de courage & de patience; que tout cela lui étoit naturel, & qu'étant en possession de donner ces conseils aux autres, ils étoient très-persuadés qu'il ne s'abandonneroit pas lui-même. „ Je vous proteste, leur dit Coligny d'un visage gai, que „ la mort ne m'effraye point: C'est de Dieu que je tiens ma vie; quand „ il me la redemandera, je suis tout prêt à la lui rendre. Mais je vou-„ drois bien voir le Roi avant que de mourir; j'ai à lui parler de choses „ qui regardent sa personne & le salut de son Etat, que je suis assuré „ qu'aucun de vous n'oseroit lui dire. " Je vais en avertir S. M. reprit le Maréchal de Damville; & aussi-tôt il sortit avec Villars & Teligny, laissant dans la chambre le Maréchal de Cossé. „ Vous souvenez-vous, „ lui dit Coligny, des avis que je vous ai donnés il y a quelques heures? „ Vous ferez bien de prendre vos sûretés. " Tout le monde n'entendit pas ce que Coligny vouloit dire par-là.

Le Roi va voir Coligny.

Le Roi ayant été informé par Damville du desir que Coligny avoit de lui parler, S. M. y consentit en apparence assez volontiers, & elle vint le voir sur les deux heures après midi, accompagnée de la Reine-mere, des Ducs d'Anjou & d'Alençon, du Cardinal de Bourbon, du Duc de Montpensier, du Duc de Nevers, des Maréchaux de Cossé & de Tavanes,

nes, de Villars, Meru & Thoré, freres de Damville, de Nançai & du Comte de Retz, qui entrerent dans la chambre avec le Roi. On fit retirer les autres personnes qui y étoient, excepté Teligny & un Gentilhomme qui demeura à la porte. On lit dans quelques Mémoires, que Coligny avoit dit quelque chose au Roi en secret; mais d'autres assurent qu'il ne lui parla point en particulier, & que la Reine, qui commençoit à se défier du Roi, empêcha qu'il ne le fît, de peur qu'il ne gagnât l'esprit de ce Prince, & qu'il ne le fît changer de sentiment. Mais voici ce que tout le monde entendit. Coligny ayant remercié le Roi de sa bonté, S. M. d'un air triste & rêveur, l'interrogea sur sa santé, lui protesta qu'il étoit très-fâché de cet accident, & lui dit ces mots: „ La „ blessure est pour vous, & la douleur est pour moi. Mais je jure (& il „ y joignit ses imprécations ordinaires) que j'en tirerai une vengeance si „ terrible, que jamais elle ne s'effacera de la mémoire des hommes. Dieu, „ devant qui je paroîtrai apparemment bientôt, reprit Coligny, m'est „ témoin, que j'ai été toute ma vie très-fidèle & très-attaché à V. M. „ & que j'ai toûjours souhaité de tout mon cœur que son regne fût tran„ quille & florissant. Je sçais cependant qu'on m'a voulu faire passer „ pour un traître, un rebelle, un perturbateur du Royaume; mais ce qui „ fait ma confiance, c'est que Dieu jugera entre mes ennemis & moi; & „ quand il lui plaira de me retirer de cette vie, je suis tout prêt de lui „ aller rendre compte de la fidélité & du respect que j'ai toûjours conser„ vés pour V. M. Henri, votre pere, m'ayant comblé d'honneurs, & V. „ M. ayant eu la bonté de me conserver mes emplois, la fidélité & le „ zèle que je dois avoir pour vos intérêts, exigent de moi que je vous „ supplie, avec toute l'instance possible, de ne pas perdre l'occasion pré„ sente, dont la France peut tirer de grands avantages. J'en parle d'au„ tant plus librement à V. M. que vous avez fait connoître assez claire„ ment quelles sont vos dispositions sur la guerre de Flandre; on peut „ dire même que vous avez pris des engagemens pour l'entreprendre: mais „ si vous en restez-là, & que vous ne poursuiviez pas ce que vous avez „ commencé, vous exposez le Royaume à un péril évident. N'est-ce „ pas une chose indigne, qu'on ne puisse rien agiter dans votre Conseil „ secret, que le Duc d'Albe n'en soit instruit dans le moment? Quelle „ honte pour la France, que ce Duc ait fait pendre, ou périr par d'autres „ supplices, plus de trois cens, tant Gentilshommes que soldats, qui fu„ rent faits prisonniers à la défaite de Genlis! Cependant on s'en divertit „ à la Cour, & on en fait des railleries. Le troisième chef dont je vou„ lois parler à V. M. est le peu d'égard que l'on a pour votre Édit de „ pacification. Vos Juges sont les premiers à s'en moquer, & tous les „ jours ils violent, sur des points importans, la foi solemnelle que vous „ avez donnée à vos peuples, & que vous avez jurée en présence même „ de quelques Princes étrangers: cependant, comme je l'ai dit bien des fois „ à V.M. & à la Reine votre mere, le moyen le plus sûr & le plus infail„ lible pour conserver la paix, le repos & la tranquillité publique, c'est „ d'observer religieusement les Edits. Mais on en fait si peu de cas, que

CHARLES IX. 1572.

„ tout nouvellement encore on a maltraité à Troyes des gens de la Princesse de Condé: & cette Dame ayant, en vertu de l'Edit, choisi un village, appellé l'Isle, pour y faire l'exercice de notre Religion; un homme, & une nourrice, avec un enfant que l'on y avoit porté bâtiser, furent tués en s'en retournant chez eux, le 10. du mois d'Août dernier.

Le Roi lui répondit: „ Je vous l'ai dit bien des fois, mon pere, je „ connois votre bravoure; je sçais jusqu'où va votre fidélité & votre „ zèle pour ma gloire: en un mot, je vous regarde comme un des plus „ grands Généraux que j'aye dans mon Royaume: & si j'avois eu de vous „ une autre idée, je ne vous aurois point donné tant de preuves de mon „ estime. A l'égard de mon Edit, j'ai toûjours souhaité, & je souhaite „ encore, qu'il soit religieusement observé; j'ai envoyé des Commissaires „ dans toutes les Provinces pour y veiller; & je suis prêt à en nommer „ d'autres, si ceux-là vous sont suspects. “ Le Roi parloit ainsi, parce que Coligny avoit dit entre autres choses, qu'il tenoit pour suspects, des Commissaires qui l'avoient jugé digne de mort, qui l'avoient condamné au gibet, & qui avoient mis sa tête à cinquante mille écus d'or. Pour finir cet entretien, le Roi ajoûta: „ Je m'apperçois, mon pere, que „ vous parlez avec beaucoup d'action: je crains que la violence que vous „ vous faites, ne nuise à votre santé, & ne retarde la guérison de votre „ blessure: j'aurai soin de tout. Et il lui repéta, en jurant le nom de „ Dieu: Je vengerai l'insulte que vous avez reçûë, comme si elle m'étoit „ faite à moi-même; soyez assuré que j'en punirai sévèrement les au- „ teurs. Ils ne sont pas bien difficiles à trouver, reprit Coligny, les „ indices sont assez clairs: mais je suis content, & je remercie très- „ humblement V. M. de la justice qu'elle a la bonté de me promettre.

Le Roi ayant ensuite pris en particulier le Gentilhomme qui étoit à la porte, ordonna qu'on lui apportât la balle dont l'Amiral avoit été blessé, & il voulut la voir; elle étoit de cuivre. Il demanda encore à ce Gentilhomme, si Coligny avoit perdu beaucoup de sang; s'il s'étoit plaint lorsqu'on l'avoit pansé; s'il avoit jetté des cris: Le Gentilhomme ayant répondu que non, le Roi loua beaucoup la grandeur d'ame & la fermeté de l'Amiral; & ordonna à ce Gentilhomme de ne le point quitter.

Voilà ce qui se passa dans la chambre de cet illustre blessé. Pendant une heure que le Roi y fut, il ne tint que des discours vagues, pour laisser couler le tems, & pour éluder l'affaire de la guerre de Flandre; car Coligny en ayant dit quelques mots, on remarqua que Charles ne lui répondit rien. Pendant ces entretiens, le Comte de Retz avoit dit à un ami de l'Amiral, qu'il faudroit le transporter au Louvre pour le mettre en sûreté, en cas qu'il arrivât quelque émotion populaire; & le Roi l'avoit proposé plusieurs fois, ce qu'on regardoit comme une preuve de l'intérêt que ce Prince prenoit à la conservation de ce Seigneur. Mais les Médecins, & sur-tout Mazilles, premier Médecin du Roi, ayant jugé que sa blessure étant aussi récente, l'agitation que lui causeroit le transport, mettroit sa vie en danger, on résolut de le laisser où il étoit.

Assemblée & délibéra-

Lorsque le Roi fut retourné au Louvre, les Seigneurs Protestans s'assem-

semblerent pour delibérer sur la conjonéture présente. Jean de Ferrieres, Vidame de Chartres, dit au Roi de Navarre & au Prince de Condé, que la blessure de l'Amiral étoit le premier acte de la tragédie, qui finiroit apparemment par le meurtre général de tous ses amis: Que son avis par consequent étoit, qu'on sortît à l'instant même de la ville; & pour appuyer son sentiment, il allegua divers indices & diverses preuves, qu'il tira des bruits qui avoient couru: Que le jour du mariage, les Catholiques avoient dit aux Protestans qui sortoient de l'église pour ne pas se trouver à la Messe, qu'ils y viendroient dans peu: Qu'on avoit entendu dire ouvertement à plusieurs personnes considerables de la ville, que ce mariage feroit plus verser de sang que de vin: Qu'un Président du Parlement avoit conseillé à un Seigneur Protestant de ses amis, de s'en aller pour quelques jours à la campagne avec sa famille. Il leur rappella que Jean de Montluc, en partant pour l'Ambassade de Pologne, avoit dit au Comte de la Rochefoucault: „ Que la fumée de la Cour ne vous enyvre point: „ Quelques caresses qu'on vous y fasse, gardez-vous de vous y laisser „ entraîner: les gens sages & prudens doivent être en garde contre ces „ appas; trop de confiance vous jettera dans de grands périls: le parti le „ plus sûr pour vous, & pour tous les autres Seigneurs de votre parti, „ c'est de vous éloigner autant qu'il vous sera possible. " Mais l'opposition de Teligny, & la confiance avec laquelle il parla des bonnes intentions du Roi pour les Protestans, rendirent inutile l'avis de Ferrieres, & les raisons de ceux qui pensoient comme lui.

Charles IX. 1572. tion des Seigneurs Protestans.

Le lendemain on produisit de nouveaux témoins, & le laquais fut mis à la question, en présence d'Arnaud de Cavagnes. Coligny l'avoit demandé, afin de pouvoir s'assurer qu'on avoit apporté à cet examen toute l'attention nécessaire; & en effet, il n'y manqua rien du côté de l'apparence.

Le jour suivant, Coligny envoya de Cornaton au Roi & au Duc d'Anjou, pour les supplier, au nom de tous les Protestans, de vouloir bien donner quelques troupes pour garder sa maison, parce qu'ils avoient des avis certains, que soixante mille Parisiens, c'est-à-dire soixante mille ennemis jurés de l'Amiral, & de tous ceux qui lui étoient attachés, commençoient à se mutiner & à prendre les armes: que s'il arrivoit quelque émotion, la garde du Roi pourroit tenir en respect les séditieux. Le Roi & le Duc d'Anjou accorderent très-gracieusement ce qu'on leur demandoit; & Cosseins, Colonel des gardes Françoises, eut ordre de prendre quelques soldats de son regiment, & de demeurer sous les armes à la porte de Coligny. Pour ôter tout soupçon, on y joignit quelques Suisses de la garde du Roi de Navarre, mais en petit nombre. Pour plus grande sûreté encore, le Roi ordonna que les Seigneurs Protestans qui étoient à Paris, allassent se loger aux environs de l'Amiral. Sur le champ, l'ordre fut donné aux Maréchaux des logis de leur marquer des maisons dans ce canton, & tout le monde entendit le Roi qui disoit à un des Colonels qui étoient là présens, qu'il le chargeoit d'empêcher aucun Catholique d'approcher de ce quartier: Qu'il fit main basse sur tous ceux qui oseroient s'y présenter. Sur cela on chargea des Officiers de ville

Troupes envoyées par le Roi pour garder Coligny.

 de

CHARLES IX. 1572.

de faire la visite par-tout ; de prendre la liste des Protestans ; & de les exhorter à aller loger auprès de l'Amiral ; que le Roi le desiroit ainsi.

Ces mesures de la part de la Cour, jointes aux bruits qui couroient, suffisoient, ce semble, pour réveiller les Protestans, s'ils n'avoient pas été aveuglés. Mais le Roi se contrefit si bien jusqu'au bout, que jamais l'Amiral, ni Teligny, ne purent se persuader qu'il fût capable d'un si horrible dessein. Cependant on tint encore là-dessus un Conseil chez l'Amiral, dans la chambre de Cornaton ; & le Vidame de Chartres persista dans l'avis qu'il avoit déja donné de sortir sur le champ de Paris, & d'emmener Coligny, qui étoit un peu mieux ce jour-là, malgré le danger qu'il y auroit à le transporter. Teligny soutint au contraire, qu'il faloit demeurer ; & son sentiment l'emporta, parce que le Roi de Navarre & le Prince de Condé furent de même avis. Pouvoit-on, disoient-ils, prendre ce parti, sans outrager le Roi, qui leur témoignoit tant d'amitié ? On soupçonna un des assistans d'avoir été sur le champ rendre compte au Roi de ce qui se passoit. (C'étoit Bayancour, Seigneur de Bouchavanes, fort connu de la Reine.) En effet il alla en diligence aux Tuilleries, où tous ceux qui étoient du secret tenoient Conseil, sous prétexte de promenade : & ce fut-là qu'on prit les dernieres mesures pour l'exécution de ce complot. Le Roi y étoit avec la Reine, le Duc d'Anjou, le Duc de Nevers, le bâtard d'Angoulême, de Birague Garde des Sceaux, le Maréchal de Tavanes, & le Comte de Retz.

On y supposa, que Coligny étoit la source des maux qui affligeoient la France ; que c'étoit de-là qu'ils se répandoient dans toutes les parties du Royaume ; que le dessein d'y remedier, par la mort d'un seul homme, n'ayant pas réussi, puisque les Médecins garantissoient sa guérison, il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que d'exterminer ceux qui lui étoient attachés, & d'étendre à tous les Protestans une vengeance qui se seroit éteinte dans le sang du seul Coligny, si Dieu n'en eût ordonné autrement : Qu'on avoit eu cette vûë dès le commencement ; mais que dans l'état présent des choses, c'étoit une nécessité absoluë ; & que le péril qui menaçoit le Roi & le Royaume, ne pouvoit être détourné que par la mort de Coligny, & par la ruine des Protestans : Que ne feroit pas, à la tête de son parti, après une injure si sanglante, celui qui avoit si long-tems fait la guerre au Roi, & ravagé le Royaume, dans un tems où il n'avoit aucun sujet de se plaindre ? Qu'au sortir de Paris, semblable à un lion échapé de sa loge, il extermineroit indistinctement tout ce qui se présenteroit devant lui : Que comme on ne pouvoit envisager ces maux sans frémir, il n'y avoit qu'à laisser agir la populace, assez animée d'elle-même ; & qu'il ne faloit plus s'opposer à la volonté de Dieu, qui n'avoit pas permis la réussite du parti le plus modéré : Que quand la chose seroit faite, on ne manqueroit pas de prétextes pour la colorer ; qu'on en rejetteroit la faute sur les Guises, qui se chargeroient volontiers de cette haine. En consequence le massacre de tous les Protestans fut résolu : & la Reine se rendit aisement à une décision si conforme à ses vûës & à ses maximes.

Le massacre des

On mit en délibération si l'on excepteroit le Roi de Navarre & le Prince

ce de Condé. A l'égard du Roi de Navarre, tout le monde fut de cet avis: la dignité Royale, disoit-on, & l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi, demandoient qu'on en usât ainsi. D'ailleurs, le parti que l'on venoit de prendre, déja fort odieux par lui-même, le seroit infiniment davantage, si on alloit massacrer un grand Prince, proche parent de Sa Majesté, & qui venoit d'épouser sa sœur, dans la maison & à la vûë du Roi son beau-frere, & pour ainsi dire entre les bras de la Reine son épouse: Qu'il ne seroit pas possible de justifier une pareille action, & que tout ce qu'on pourroit dire pour en charger les Guises, ne laveroit jamais le Roi. Il y eut plus de difficulté pour le Prince de Condé: la haine qu'on avoit portée à son pere, lui faisoit tort; cependant son rang, sa dignité, & l'autorité du Duc de Nevers, qui se rendit garant de la fidélité & de sa soûmission, lui sauverent la vie. Outre les anciennes alliances qui étoient entre le Duc de Nevers & le Prince de Condé, ce Prince venoit d'épouser Marie de Cléves, sœur d'Henriette, femme du Duc de Nevers. Ainsi il fut ôté, aussi-bien que le Roi de Navarre, de la liste de ceux que l'on devoit égorger.

Protestans résolu.

Au sortir de ce Conseil, le Duc d'Anjou & le bâtard d'Angoulême allant en carosse par la ville, firent courir le bruit, que le Roi avoit envoyé ordre au Duc de Montmorency de venir à Paris avec un corps de Cavalerie. Dans le même tems on arrêta un homme soupçonné de meurtre, qui s'avoua domestique de Messieurs de Guise. Au bruit qui s'en répandit, les Ducs de Guise & d'Aumale, & quelques autres de leurs parens, allerent trouver le Roi pour se justifier, & se plaignirent qu'ils étoient accablés par le crédit de leurs ennemis; que les Juges étoient toûjours disposés à écouter toutes les calomnies qu'on répandoit contre eux; & que leur innocence n'empêchoit point qu'on ne les attaquoit: Qu'ils s'appercevoient de jour en jour, qu'ils avoient encouru la disgrace du Roi, sans qu'ils en pussent deviner la cause: Qu'ils avoient dissimulé toutes ces injures, dans l'espérance que le tems, cet excellent maître de la vérité, détromperoit le Roi de la mauvaise opinion qu'il avoit conçûë d'eux: mais qu'ils voyoient bien qu'il ne restoit aucune ressource à leur innocence: Qu'ainsi ils étoient forcés, malgré eux, de supplier le Roi, qu'il leur fût permis de se retirer. On remarqua que le Roi leur répondit assez froidement: ce qui acheva de persuader les Protestans, que ce Prince n'aimoit pas les Guises.

Sur cela, S. M. avertit le Roi de Navarre, qu'il étoit à propos qu'il fît venir au Louvre tout ce qu'il avoit de gens à lui, sur lesquels il pouvoit compter; afin de s'en servir pour arrêter l'insolence & l'impétuosité des Guises, qui dans l'agitation violente où étoient les esprits, pouvoient, à l'aide de la populace, entreprendre quelque mauvais coup. Le Roi de Navarre sçut très-bon gré au Roi de cet avis; & il fit venir des gens dont il connoissoit la bravoure, pour rester auprès de lui pendant la nuit.

Quelques personnes attentives ayant remarqué, que les ruës & les environs du Louvre étoient pleins de gens en armes qui alloient & venoient; que le peuple étoit dans l'agitation & le mouvement, & qu'on entendoit des menaces de tous côtés, jugerent que tout se préparoit à une émotion; &

CHARLES IX. 1572.

& ils en donnerent avis à Coligny. Ce Seigneur, qui se confioit pleinement en la bonté du Roi, & qui étoit persuadé que c'étoit un artifice des Guises pour soulever le peuple, envoya un homme exprès pour en donner avis à S. M. „ Coligny n'a rien à craindre, répondit le Roi : Qu'il de„ meure tranquille ; rien ne se fait que par mes ordres ; il s'agit de „ calmer une populace que les Guises veulent mettre en mouvement.

Dans le même tems on vint avertir Teligny, que l'on avoit vû des crocheteurs chargés d'armes que l'on faisoit entrer dans le Louvre. Mais il méprisa cet avis, en disant : „ L'on a grand tort de chercher à multi„ plier les sujets de défiance dans les tristes circonstances où nous nous „ trouvons : Qu'on ne parle de rien à l'Amiral : Ces armes sont destinées „ pour attaquer par divertissement un fort que l'on a construit dans le „ Louvre ". Il sembloit que par ce mépris à contre-tems des sages avis qu'on lui donnoit, & des périls dont son parti étoit menacé, il eût voulu faire parade de prudence & de modération.

Dispositon que fit le Duc de Guise pour la S. Barthélémy.

Guise, qui avoit été chargé en chef de l'exécution, fit venir fort avant dans la nuit les Commandans des Suisses des cinq Cantons Catholiques, & quelques Colonels des troupes Françoises ; & après leur avoir declaré les ordres du Roi : „ Le tems est venu, ajouta-t-il, de punir ce rebelle, haï „ de Dieu & des hommes, & d'exterminer tous ses partisans : la bête est „ dans les toiles, ne la laissons pas échaper. Songez à mettre à profit „ une si belle occasion de terrasser les ennemis du Royaume : la gloire des „ succès remportés dans les guerres passées, qui ont coûté tant de sang aux „ fidèles sujets du Roi, n'est rien en comparaison de celle que vous „ pouvez acquerir aujourd'hui. D'ailleurs, la victoire est aisée, & il ne „ tient qu'à vous de vous enrichir à peu de fraix, & sans courir aucun „ risque, d'un butin considerable, qu'on vous abandonnera comme une „ recompense dûë au courage & à la fidélité que vous aurez témoignés „ dans cette rencontre.

Après ce discours, il plaça les Suisses & quelques compagnies Françoises au tour du Louvre, avec ordre de ne laisser sortir aucun des domestiques du Roi de Navarre, ni du Prince de Condé. De Cosseins, qui gardoit la maison de Coligny, eut ordre aussi de n'en laisser sortir aucun, & de se servir pour l'empêcher, des Arquebusiers que l'on avoit postés dans toutes les maisons du voisinage. Après que Guise eut disposé les troupes étrangeres, il fit venir Jean Charon, Président de la Cour des Aides, qui avoit enfin obtenu la charge de Prevôt des Marchands, à la place de Marcel, qui l'avoit long-tems sollicitée envain : il lui ordonna d'enjoindre aux Capitaines des quartiers, de faire armer leurs compagnies, & de se rendre sur le minuit à l'Hôtel de ville, pour y apprendre ce qu'ils auroient à faire.

Quoique Marcel ne fût plus en place, on sçavoit néanmoins qu'il étoit en quelque consideration chez la Reine, par les services secrets qu'il lui avoit rendus ; ce qui lui donnoit encore de l'autorité dans le corps de ville : ainsi on lui fit dire aussi, de se rendre à l'Hôtel de ville. Comme on le voyoit souvent au Louvre, on s'étoit persuadé qu'il avoit une sorte de faveur auprès du Roi & de la Reine ; & il n'en falut pas davantage pour lui

lui gagner la confiance & l'amitié de la populace : & ce fut lui qui leur declara de la part du Roi, que S. M. leur permettoit de prendre les armes : Que son intention étoit, que l'on exterminât Coligny & tout son parti : Qu'ils prissent garde qu'il n'échapât aucun de ces impies, & qu'on ne les cachât dans les maisons : Que le Roi le vouloit ainsi, & qu'il donneroit ordre que toutes les villes du Royaume suivissent l'exemple de la capitale. On leur dit, que pour donner le signal, on sonneroit le tocsin avec la cloche de l'horloge du Palais; & que, pour se reconnoître les uns & les autres, ils porteroient une écharpe de toile blanche au bras gauche, & une croix blanche à leur chapeau : Qu'ils vinssent donc bien armés & résolus à bien faire. On ajoûta que, pour empêcher qu'il n'arrivât quelque désordre avant le signal, il faloit mettre des flambeaux à toutes les fenêtres. Les ordres & les avis de Marcel furent reçus avec joye par les Echevins, les Capitaines des quartiers, Dixeniers, & par tous les autres Officiers de ville, qui se préparerent tous à cette expédition, avec autant de silence que l'état présent des choses le pouvoit permettre; & ils disposerent des corps-de-garde pour toutes les places & les carrefours : mais d'abord on les cacha dans les maisons voisines de leurs postes. D'un autre côté, Guise & le bâtard d'Angoulême n'oublioient rien pour que l'affaire réussît comme ils le vouloient.

Sur le minuit, la Reine s'imaginant qu'elle avoit laissé le Roi dans une espece d'incertitude à la vûë d'une action si noire & si atroce, & craignant qu'il ne changeât, descendit chez lui. Le Duc d'Anjou, le Duc de Nevers, Birague, le Maréchal de Tavanes, & le Comte de Retz, de concert avec elle, s'y rendirent aussi-tôt; & le Duc de Guise vint les y joindre un moment après. On dit que la Reine, après une assez longue conférence avec le Roi, trouvant encore ce Prince irrésolu, lui représenta, que ces incertitudes alloient faire perdre l'occasion que Dieu lui présentoit de triompher de ses ennemis. Ce Prince féroce & accoûtumé à verser le sang, regardant ce discours comme un reproche de lâcheté, prit feu tout d'un coup, & ordonna qu'on commençât. La Reine saisissant ce mot, & craignant que la colere du Roi ne se ralentît si l'on attendoit davantage, fit donner à l'heure même le signal, qui ne devoit se donner qu'une heure avant le jour: & au lieu de la cloche du Palais, elle ordonna qu'on sonnât le tocsin à Saint-Germain de l'Auxerrois, qui étoit plus près.

Il y avoit déja long-tems que les soldats qu'on avoit postés dans les ruës, étoient comme en bataille, attendant impatiemment le coup du signal. Le bruit & le fracas qui s'excita subitement, réveilla les Protestans qui s'étoient venus loger dans le voisinage par ordre du Roi. Ils sortirent de leurs maisons, & allerent du côté du Louvre, où le gros se rassembloit. En chemin ils demanderent, pourquoi tant de flambeaux & de gens armés? On leur répondit, comme on en étoit convenu, qu'on se préparoit à un combat pour le divertissement de la Cour, & que la curiosité du spectacle étoit cause de tout ce concours. Comme ils ne laissoient pas d'avancer, les corps-de-garde postés autour du Louvre les repousserent durement, les accablerent d'injures, & enfin en vinrent aux coups. Ce fut un Gascon qui com-

CHARLES IX. 1572. Massacre de la Saint-Barthelémy.

commença; & dès qu'il en eut frappé un, on tomba indistinctement sur tous ces infortunés.

La Reine, impatiente de voir l'affaire engagée, saisit l'occasion de cette attaque, & vint dire au Roi, qu'il n'étoit plus possible de contenir les troupes; qu'il étoit tems de faire donner le signal au Louvre; qu'en tardant davantage, il étoit à craindre que la confusion ne se mît dans la ville, & que l'évenement ne répondit mal à son attente. Là-dessus le Roi fit sonner le tocsin à Saint-Germain: c'étoit le 24. du mois d'Août, jour de la fête de Saint-Barthelémy, qui tomboit cette année au Dimanche. Aussi-tôt les Ducs de Guise & d'Aumale, & le bâtard d'Angoulême s'avancerent vers la maison de Coligny, gardée par de Cosseins. Coligny s'étant réveillé au bruit, jugea qu'il y avoit quelque émûte; mais il ne craignoit rien de la part du Roi; soit que de lui-même il comptât sur les assurances que ce Prince lui avoit données; soit que ce sentiment lui eût été inspiré par Teligny, son gendre. Il crut bien qu'il viendroit quelque populace ameutée par les Guises; mais que si-tôt qu'ils verroient les gardes, sous la conduite de Cosseins, se mettre en devoir de le défendre, lui & ses gens, ils se dissiperoient à l'instant.

Cependant le désordre augmenta, & il entendit tirer un coup d'arquebuse dans sa cour. Jugeant alors sainement de toute cette affaire, mais trop tard pour pouvoir se soustraire aux meurtriers, il sortit de son lit, mit sa robe de chambre, & se tint debout, appuyé contre la muraille, pour faire sa priere. De Cosseins avoit ordonné, de la part du Roi, à Labonne, qui avoit les clefs de la maison, d'ouvrir la porte; cet Officier, qui n'avoit aucun soupçon, l'ouvrit sur le champ, & fut un moment après poignardé par les soldats qui entrerent avec de Cosseins. Les Suisses qui étoient dans la cour, effrayés de cet assassinat, gagnerent la porte de l'escalier, la fermerent sur eux, & la barricaderent avec des coffres, des tables & d'autres meubles; & dans ce premier choc, il n'y eut qu'un Suisse de tué d'un coup d'arquebuse, tiré par un des soldats de Cosseins. Mais lorsqu'on eut brisé la porte, de Cosseins, Attin, & Corboran de Cardillac Sieur de Sarlabouz, Colonels des troupes Françoises, avec Petrucci, Siénois, & Bême, Allemand, qui avoit été domestique dans la maison de Guise, tous armés de cuirasses, monterent à la chambre de Coligny. Le Duc de Guise étoit demeuré dans la cour, avec quelques Seigneurs & le reste de sa suite.

Pendant ce tumulte, Coligny faisoit ses prieres, qu'il récitoit avec le Ministre Merlin. Dès qu'il les eut achevées, addressant la parole à ceux qui étoient auprès de lui, c'est-à-dire à ses Chirurgiens & à quelques-uns de ses gens, & les regardant d'un visage tranquille & assuré: „ Je „ vois bien, leur dit-il, qu'on en veut à ma vie. Je n'ai jamais appré- „ hendé la mort; il y a même long-tems que je la prévois, & je suis „ disposé à la souffrir patiemment. Je m'estime heureux de mourir avec „ une entiere connoissance, & de mourir en Dieu, dont la grace me „ soutient, par l'espérance qu'elle me donne d'une vie éternelle. Je n'ai „ plus besoin du secours des hommes: sauvez-vous promptement, mes amis,

„ amis, de peur que vous ne vous trouviez enveloppés dans mon malheur; & que vos femmes, après ma mort, ne me maudissent, comme la cause de votre perte: je n'ai besoin que de la présence de Dieu, à qui je recommande mon ame, qui va bientôt sortir de ce corps. " Aussitôt ils se sauverent, les uns dans les chambres d'en-haut, les autres sur les tuiles.

CHARLES IX. 1572.

Pendant ce tems-là, les conjurés briserent les portes de l'apartement, & se jetterent dans la chambre de Coligny. Bême, l'épée à la main, vit l'Amiral derriere la porte, & lui dit: „ Est-ce toi qui es Coligny? „ C'est moi-même, répondit ce Seigneur d'un air tranquille; & il ajoûta: „ Jeune-homme, tu devrois respecter mes cheveux blancs; mais „ fais ce que tu voudras; tu ne peux m'abréger la vie que de fort peu de „ jours. " Pour toute réponse, Bême lui enfonça son épée dans le corps, la retira pour lui en donner à travers le visage, & le défigura entierement; il redoubla encore ses coups, & le jetta mort par terre. Quelques-uns ont écrit, que Coligny se sentant frappé, s'écria: „ Au moins si „ j'étois percé par un homme de cœur, & non par un miserable valet. " C'est Attin, un des meurtriers, qui l'a conté comme je viens de l'écrire; & il ajoûtoit, qu'il n'avoit jamais vû d'homme envisager le péril avec tant de fermeté, ni souffrir la mort si constamment.

Meurtre de Coligny.

Le Duc de Guise, qui étoit demeuré dans la cour, demanda à Bême si l'affaire étoit finie? Bême répondit qu'oui. „ Mr. d'Angoulême, re„ prit le Duc de Guise, ne le croira point, s'il ne le voit à ses pieds. " En même tems on le jetta par la fenêtre. Le bâtard comptant à peine sur ses propres yeux, essuya avec un linge le sang dont son visage étoit couvert; & après s'être bien assuré que celui qu'il voyoit, étoit Coligny, on prétend qu'il s'oublia jusqu'à donner plusieurs coups de pieds à son cadavre. Pour lors il sortit avec tout son cortege, en disant: „ Allons, cama„ rades, continuons notre ouvrage, le Roi l'ordonne: " ce qu'il repéta plusieurs fois.

La cloche de l'hórloge du Palais ayant sonné dans le moment, on cria aux armes de tous côtés; & à l'instant la populace accourut à la maison de Coligny. Après avoir fait mille indignités à son corps, elle le jetta dans une écurie voisine; & lui coupa la tête, qu'on eut soin d'envoyer à Rome. Ces forcenés, peu contens de tels excès, assouvirent leur fureur sur ses mains, ses pieds, & les parties que la pudeur nous empêche de nommer; & traînerent le tronc par les ruës jusqu'au bord de la riviere; traitement qu'il sembloit avoir prédit quelque tems auparavant sans y penser. Comme les enfans se disposoient à le jetter dans le courant, on le retira pour le porter au gibet de Montfaucon, où il fut pendu par les cuisses avec des chaînes de fer. Au-dessous de ce tronc, on alluma du feu, qui le grilla sans le consumer, comme si l'on eût voulu que tous les élemens prissent part à son supplice: car il fut tué sur la terre, jetté dans l'eau, exposé au feu, & pendu dans l'air. (1) Il demeura-là quelques jours exposé à la curiosité

Indignités exercées sur son cadavre.

(1) Cette remarque est puerile, & paroît peu digne du bon goût, & du jugement ordinaire de notre Historien.

Charles IX. 1572.

riosité des spectateurs; mais ce spectacle excita avec raison l'indignation des personnes modérées, qui prévirent dès-lors que cette barbarie pourroit un jour coûter cher au Roi & au Royaume. François de Montmorency, qui lui étoit attaché par les liens de la parenté, & plus encore par ceux de l'amitié, & qui avoit sçû se tirer à propos du péril où l'on vouloit l'envelopper, ayant fait enlever le corps de Montfaucon, le fit porter à Chantilly, & enterrer dans la chapelle du château.

Après le massacre de tous ceux que l'on trouva dans la maison de Coligny, ou que l'on put tirer des endroits où ils s'étoient cachés, le soldat se mit à piller, cassa les coffres, prit l'argent & tout ce qui se rencontra de plus précieux, sans toucher aux lettres, ni aux papiers, parce que la Reine l'avoit défendu. Le Duc de Nevers, le Maréchal de Tavanes, & le Duc de Montpensier même, par la haine qu'il portoit aux Protestans, coururent par la ville, l'épée à la main, pour animer le peuple déja disposé par lui-même à ne point faire de quartier. Ils publierent, que Coligny & ses amis avoient conjuré contre le Roi & ses freres, contre la Reine & le Roi de Navarre même: Que c'étoit par une grace singuliere de Dieu que la conjuration avoit été découverte, & que le Roi n'avoit fait que les prévenir: Qu'ils n'épargnassent point le sang de ces impies, ennemis jurés du Roi & de la patrie: Qu'ils s'emparassent de leurs biens, comme d'un butin qui leur apartenoit légitimement: Que l'intention du Roi étoit, qu'on écrasât cette race de serpens, afin que l'hérésie étant entierement exterminée, il n'y eût à l'avenir dans l'Etat qu'une seule Religion, c'est-à-dire celle de nos peres.

La bride ainsi lâchée à la fureur, chacun poursuivit son ennemi & son rival; plusieurs, avides de butin, entrerent de force dans les maisons, & tous tuerent pêle mêle ce qui s'opposa à leur dessein.

Meurtre de la Rochefoucault.

Dans ce même tems, le Comte de la Rochefoucault éprouva le même sort que Coligny. Ce Seigneur, aimé du Roi pour sa politesse & l'enjouement de son esprit, après avoir plaisanté avec ce Prince jusques bien avant dans la nuit, s'étoit retiré chez lui; lorsque la Barge, Officier Auvergnat, vint frapper à sa porte, en disant qu'il avoit à lui parler de la part de S. M. La Rochefoucault ordonna qu'on le fit entrer, & apperçut des gens masqués. Croyant que le Roi lui-même étoit de la partie, & qu'ils venoient lui donner des coups de fouet par badinerie, il les pria de le traiter humainement; mais les meurtriers ne laisserent pas long-tems dans l'erreur cet infortuné Courtisan, qui, après avoir vû piller sa maison à ses yeux, fut cruellement massacré à demi nud par un de ces assassins.

De Teligny.

Teligny, gendre de Coligny, s'étoit sauvé sur les tuiles, & avoit échapé aux poursuites d'une partie de ces furieux, lorsque les gardes du Duc d'Anjou l'apperçurent enfin, & l'égorgerent.

Du Marquis de Rénel.

Antoine de Clermont, Marquis de Rénel, frere utérin du Prince de Porcean, qui avoit un procès pour le Marquisat de Rénel, contre Louis de Clermont de Bussy d'Amboise, son parent, étoit venu à Paris avec le Roi de Navarre, dans l'espérance de terminer enfin une affaire qui lui étoit extrêmement à charge; mais elle finit pour lui d'une manière à laquel-

laquelle il ne s'attendoit gueres: car s'étant trouvé dans ce tumulte, il s'enfuyoit par une maison voisine de la sienne, lorsqu'il fut rencontré par sa partie qui le cherchoit, & qui lui enfonça le poignard dans le sein, sans avoir, pour le haïr, presque d'autre raison que celle de son procès. Quelque tems après, on jugea l'affaire en faveur de Bussy, qui ne profita pas long-tems d'une telle victoire, parce qu'en vertu de l'Edit accordé aux Protestans, l'Arrêt qu'il avoit obtenu, fut cassé: & Bussy lui-même éprouva le même sort qu'il avoit fait souffrir à son cousin, mais pour une cause bien différente.

De Guerchy, de Beaudiné, &c.

Antoine Marafin Sieur de Guerchy, très-brave Officier, qui avoit prié Coligny la veille, de trouver bon qu'il passât la nuit dans sa maison, se voyant surpris par ces meurtriers, sans qu'il eût le tems de se reconnoître, s'envelopa le bras de son manteau, mit l'épée à la main & se défendit longtems contre eux, sans en tuer pourtant aucun, parce qu'ils étoient tous cuirassés; enfin il fut accablé par le nombre. Beaudiné (1), Pluviaut & Berny furent assassinés par les soldats de la garde du Roi, aussi-bien que Charles de Quellenec Baron du Pont en Bretagne, qui avoit épousé Catherine de Parthenai, fille & héritiere de Jean de Soubize; mais il y avoit quelque tems que la mere de Catherine lui avoit intenté un procès, dans le dessein de faire casser le mariage pour cause d'impuissance, & l'affaire n'étoit pas encore terminée.

A mesure qu'on massacroit ces malheureux, on jettoit leurs corps devant le château sous les yeux du Roi, de la Reine & de toute la Cour: & les Dames venoient en foule, avec encore plus d'impudence que de curiosité, considerer ces cadavres nuds, sans qu'il parût qu'un si horrible spectacle leur fit la moindre peine. On en remarqua qui avoient les yeux attachés sur le corps du Baron du Pont, pour voir si elles y trouveroient quelque cause ou quelque marque de l'impuissance qu'on lui reprochoit.

De Lavardin.

Charles de Beaumanoir de Lavardin, parent de ce Baron, & ancien Gouverneur du Roi de Navarre, étoit tombé entre les mains de Pierre Loup, Procureur au Parlement, d'un caractère doux, & qui avoit fort envie de sauver son prisonnier. Les émissaires de la Cour vouloient néanmoins qu'il le tuât; comme c'étoit un esprit plaisant, & qu'il avoit la répartie prête, il leur dit: Attendez un moment, ma colere n'est pas encore bien enflammée; & par-là il vint à bout de retarder pour un peu de tems l'effet de leur barbarie. Mais bientôt après, vint un homme qui se disoit envoyé par le Roi, & qui ordonna de sa part à Pierre Loup, de mettre Lavardin entre les mains des gardes, pour le mener au Louvre. Ceux-ci le poignarderent en chemin, & le jetterent dans la riviere de dessus le pont des moulins.

De Briou, Gentilhomme de bonne maison, qui avoit été Gouverneur du

(1) Frere d'Antoine de Crussol Duc d'Usez, & de Dacier. L'aîné étoit Catholique & les deux puînés Protestans, mais Dacier se convertit depuis, & fut Duc d'Usez après la mort de son aîné, qui ne laissa point d'enfans mâles.

Charles IX. 1572.

De François Nompar de Caumont.

du Marquis de Conty, fut tué entre les bras de ce jeune Prince, qui fit tout ce qu'il put pour lui sauver la vie. Mais jamais spectacle ne fut plus digne de pitié, que celui du meurtre de François Nompar de Caumont, Sieur de la Force, logé près du Louvre. Il est pourtant vrai que la fortune, qui se plaît à se jouer des évenemens humains, en adoucit un peu la douleur, comme on le va voir par le récit que nous allons faire. Caumont étoit couché dans un même lit avec deux enfans qu'il aimoit tendrement; les meurtriers, que le zèle de la Religion animoit beaucoup moins que l'avidité du butin, avoient résolu de l'égorger, lui & toute sa famille. Ils tuerent donc le pere & un des enfans: l'autre, qui avoit à peine douze ans, montrant en cette occasion une prudence au-dessus de son âge, couvrit son corps, le mieux qu'il put, de ceux de son pere & de son frere; & comme il nageoit dans le sang, il fit le mort, & les meurtriers le laisserent pour tel. Il vint ensuite une foule de monde pour piller la maison, & on parloit diversement sur les meurtres de ces trois personnes. Plusieurs donnant de grands éloges à cette action: „ Ce n'est pas assez, „ disoient-ils, de tuer les mauvaises bêtes, il faut aussi étouffer les petits. “ D'autres, moins inhumains, disoient: „ A la bonne-heure qu'on ait tué le „ pere, qui étoit coupable; mais pourquoi égorger des enfans qui n'avoient „ aucune part à sa faute, & qui peut-être un jour se seroient conduits „ d'une manière fort différente? “ Sur le soir, ce jeune enfant ayant entendu un de ceux qui étoient dans la chambre détester cette action barbare, & dire que Dieu ne la laisseroit pas impunie, il se remua dans son lit, & levant un peu la tête, il dit qu'il n'étoit pas mort. On lui demanda qui il étoit: „ Je suis, leur dit-il, fils de l'un de ces deux morts, & le fre„ re de l'autre: “ & il eut la prudence de ne point dire son nom. Comme on le pressoit, il répondit qu'il le diroit, dès qu'on l'auroit mis en lieu de sûreté. On lui demanda où il vouloit qu'on le menât: „ A l'Arse„ nal, leur dit-il; je suis allié de Biron, Grand-Maître de l'artillerie, & „ vous pouvez compter que vous serez bien payés du service que vous me „ rendrez. “ Cet homme l'y fit conduire, avec toutes les précautions nécessaires. C'est ainsi que fut sauvé Jaques Nompar de Caumont, d'une des plus illustres familles de Guyenne, dont il est aujourd'hui le Chef, par la mort de Godefroi de Caumont, son oncle, qui n'a laissé qu'une fille. Il semble que Dieu l'ait voulu arracher à la mort, pour relever cette maison qui étoit prête à tomber, & qui est aujourd'hui très-florissante par le grand nombre d'enfans qu'il a eus de Charlotte de Gontault, fille de Biron (1), & par les dignités que son mérite lui a fait obtenir: car le Roi (2) l'a comblé d'honneurs, l'a fait Capitaine de ses gardes, & lui a donné le gouvernement de Bearn (3). Au reste il n'a pas été ingrat envers le libérateur que Dieu lui envoya, & on doit publier qu'il l'a recompensé magnifiquement.

Histoire d'un de ses fils, sauvé du massacre par une espece de miracle.

Massacre de plusieurs autres.

On tua encore le même jour un grand nombre de Protestans très-illustres, entre autres de Loviers, d'Astarac Baron de Montamart, Montaubert,

(1) Il en eut huit fils & deux filles.

(2) Henri IV.

(3) Louis XIII. a érigé en sa faveur la terre de la Force en Duché Pairie: il mourut en 1652. âgé de 93. ans.

bert, Rouvrai, Jean le Vasseur Seigneur de Cognée, la Roche, Colombieres, Valavoire, Gervais, Barbier de Francour, Chancelier du Roi de Navarre, Jerôme Grôlot Bailly d'Orleans, & Garraut Calliste (1). Ces deux derniers furent traînés long-tems par les ruës, avec une barbarie extrême, & jettés ensuite dans la riviere, à l'instigation de ceux qui en vouloient à leurs biens & à leurs charges. CHARLES IX. 1572. tres Seigneurs.

On assassina le même jour Etienne, Chevalier Sieur des Prunes, Intendant des finances pour la Province de Poitou, homme d'une grande probité, très-zèlé pour le bien public, & qui a fait naître le dessein de bâtir un pont de pierre sur la Vienne dans la ville de Châtelleraut. Des assassins envoyés par Etienne Fergon Sieur de la Pataudiere, qui avoit envie de sa charge, après avoir tiré beaucoup d'argent du Sieur des Prunes, le poignarderent, & jetterent son corps dans la riviere. La Pataudiere eut sa charge, à la recommandation du Duc de Montpensier, dont il étoit Intendant.

Dénis Perrot, digne fils d'Emile Perrot, Conseiller au Parlement, homme d'une grande intégrité, & un de nos plus célèbres Jurisconsultes, eut le même sort. On n'épargna pas même ceux que le Roi de Navarre avoit fait entrer au Louvre : car le Roi, qui avoit conseillé à ce Prince de les retirer, leur fit dire de sortir de l'apartement de leur maître, & de descendre dans la cour; ils n'y furent pas plutôt, qu'on leur ôta leurs épées, & qu'on les chassa du château. On en poignarda une partie dans le vestibule; on mena le reste un peu plus loin, où on les massacra tous, entre autres, Pardaillan, Saint-Martin, Bourses, & Armand de Clermont Sieur de Piles, illustre par la belle défense qu'il fit au siége de Saint-Jean d'Angely.. Comme on le menoit, pour ainsi dire à la boucherie, & qu'il vit les monceaux de morts dont il alloit augmenter le nombre, on dit qu'il s'écria : „ Est-ce donc-là cette parole que le Roi nous a donnée; ces promesses, cette paix qu'on nous a jurée? Grand Dieu, prenez la défense des opprimés! juste Juge, vengez un jour une perfidie & une cruauté si détestable! " à l'instant il ôta un manteau de grand prix qu'il portoit, & le donna à un Gentilhomme de sa connoissance, qui étoit auprès de lui, en lui disant : „ Gardez-le comme un monument de la mort indigne qu'on me fait souffrir. " Mais le Gentilhomme refusa le présent, à cause de la condition qui y étoit attachée en même tems. De Piles fut tué d'un coup de hallebarde qu'on lui donna dans le côté. Mort & dernieres paroles de Clermont de Piles.

Gaston de Levis Sieur de Leran, fort blessé, s'échapa des mains des meurtriers, gagna la chambre de la Reine de Navarre, & se cacha sous son lit; ce qui lui sauva la vie: car les Médecins du Roi le traiterent avec grand soin, à la recommandation de cette Princesse. Beauvoir, qui avoit été Gouverneur du Roi de Navarre, & qui depuis long-tems étoit malade de la goutte, fut tué dans son lit.

Le Roi fit grace à Antoine de Grammont, un des Barons de Gascogne, à Jean de Durfort Seigneur de Duras, à Joachim (2) Rouhaut Seigneur de

(1) Frere naturel de Grôlot. *Edition des Drouarts in f. & 4.*

(2) *Nicolas.* Voyez l'Hist. Génér. de la maison de France, par le P. Anselme, vol. 1. p. 598 EDIT. ANGLOIS.

CHARLES IX. 1572.

de Gamaches, & à Bouchavanes, qui lui promirent de lui être attachés à l'avenir, & qui ont tenu parole.

Le Roi fait venir le Roi de Navarre & le Prince de Condé devant lui; ce qu'il leur dit.

Après tous ces meurtres, le Roi fit venir le Roi de Navarre & le Prince de Condé, à qui il dit, que depuis son enfance, la tranquillité publique n'avoit point cessé d'être troublée par plusieurs guerres qui s'étoient succédées les unes aux autres; que par la grace de Dieu il avoit pris de bonnes mesures pour en étouffer toutes les causes: Que c'étoit par son ordre qu'on avoit tué Coligny, le Chef de tous les troubles, & qu'on traitoit de même dans toute la ville les scelérats & les impies infectés des mêmes erreurs que lui: Qu'il n'ignoroit pas combien ils lui avoient fait de mal l'un & l'autre, en se mettant à la tête des rebelles, & en lui faisant la guerre; qu'il avoit de bonnes raisons pour se venger de l'outrage qu'il avoit reçû d'eux, & que l'occasion ne pouvoit être plus favorable: mais qu'il vouloit bien, en faveur de la parenté & de l'alliance, & en consideration de leur jeunesse, oublier le passé, & croire que leurs entreprises contre le bien du Royaume, venoient moins de leurs mouvemens, que des conseils de Coligny & de ses partisans, qui en étoient déja punis, ou qui le seroient bientôt, comme leur crime le méritoit: Que leur faute demeureroit ensevelie dans un éternel oubli, pourvû que de leur côté ils voulussent la réparer par une fidélité sincere, & par une soûmission telle qu'ils la lui devoient: Que pour cet effet, il faloit abjurer la doctrine profane qu'ils avoient embrassée, & revenir de bonne-foi à la Religion Catholique & Romaine: Que c'étoit celle qu'il avoit reçûë de ses peres, & qu'il n'en souffriroit point d'autre dans toute l'étenduë de ses Etats: Que c'étoit à eux à voir s'ils vouloient accepter ces conditions, sans quoi ils pouvoient s'assûrer, qu'on leur feroit le même traitement qu'on venoit d'exercer sur tant d'autres.

Réponse des Princes au Roi.

Le Roi de Navarre le pria humblement, de ne point faire de violence à leurs corps ni à leurs consciences; que dans tout le reste, ils ne manqueroient jamais à la fidélité qu'ils lui devoient, & qu'ils étoient disposés à lui donner telle satisfaction qu'il exigeroit. Le Prince de Condé ajoûta, qu'il ne pouvoit se persuader que le Roi, qui avoit engagé sa foi à tous les Protestans du Royaume, & qui l'avoit confirmée par un serment solemnel, voulût aujourd'hui la violer, en écoutant les conseils de leurs ennemis: Que la Religion ne se commandoit point; que sa tête & ses biens étoient entre les mains du Roi, & qu'il en pouvoit disposer comme il lui plairoit; mais que pour sa Religion, comme il ne la tenoit que de Dieu, il n'en devoit rendre compte qu'à lui; & qu'il perdroit plutôt la vie, que de renoncer à des dogmes dont il connoissoit certainement la vérité. Le Roi, vivement piqué de cette réponse, le traita d'opiniâtre, de séditieux, de rebelle & de fils de rebelle; & lui declara, que si dans trois jours il ne sortoit de son obstination, il lui en coûteroit la tête.

Il étoit resté au fauxbourg S. Germain plusieurs Protestans, à qui l'on n'avoit pû persuader d'aller passer la nuit dans la ville. De ce nombre étoient Jean de Rohan Sieur de Frontenai, Godefroi de Caumont, Jean de Ferrieres Vidame de Chartres, Gabriel de Montgomery, Jean La-

fin

fin Seigneur de Beauvoir la Nocle, Segur, de Pardaillan le jeune, & quelques autres. On avoit chargé Laurent de Maugiron du massacre de ces Seigneurs, & l'on avoit ordonné à Marcel, de lui envoyer pour cet effet mille hommes des compagnies bourgeoises: mais il exécuta cet ordre assez negligemment. Cependant on vint donner avis à Montgomery que toute la ville étoit en mouvement, & que le peuple se disposoit à prendre les armes. Il le fit sçavoir au Vidame de Chartres & à tous les autres. S'étant assemblés pour delibérer sur le parti qu'ils prendroient, il ne sçavoient à quoi se déterminer, parce que la plûpart, comptant sur la parole du Roi, se persuadoient que ce tumulte venoit des Guises, à qui l'insolence d'un peuple séditieux donnoit la hardiesse de tout entreprendre: ainsi, plusieurs furent d'avis d'aller trouver le Roi, & de lui offrir leurs services pour repousser la populace mutinée. Quoique les plus sages ne doutassent point que tout ne se fît par ordre du Roi, cependant on passa quelques heures dans cette irrésolution; & il auroit été facile aux conjurés de les accabler pendant qu'ils étoient assemblés, sans un contre-tems qui les sauva. Car Maugiron ayant attendu long-tems les Parisiens que le Duc de Guise lui avoit promis, mais qu'il ne put envoyer, parce qu'ils s'étoient dispersés pour piller; ce dernier, ennuyé de tant de longueurs, fit venir des soldats des gardes; leur ordonna de passer la riviere en bateaux, & prit le parti d'aller lui-même au fauxbourg. Lorsqu'il fut à la porte de la ville, on reconnut que les clefs qu'on avoit apportées, n'étoient pas celles dont on avoit besoin. Pendant qu'on alla les chercher, le jour qui commencoit à paroître, fit appercevoir les Suisses & les Gardes Françoises qui traversoient la Seine: on entendit en même tems un coup de canon du côté du Louvre, tiré par ordre du Roi, à ce qu'on croit. Il n'en falut pas davantage pour déterminer les Seigneurs Protestans à prendre le parti de la fuite, & ils étoient déja loin lorsque les troupes furent passées. Le Duc de Guise poursuivit Montgomery & ceux qui l'accompagnoient, jusqu'à Monfort-l'Amaury, sans pouvoir les atteindre: il chargea Saint-Leger, qu'il trouva dans cette petite ville, de prendre des chevaux frais, & de continuer à les suivre: il envoya encore des gens à Houdan & à Dreux pour les arrêter s'ils y passoient: mais ils ne purent les joindre.

CHARLES IX. 1572.

Montgomery se sauve avec plusieurs autres.

François de Briquemaut ayant échapé aux coups des meurtriers, se sauva chez l'Ambassadeur d'Angleterre, sur le quai des Bernardins, où il demeura quelques jours. Arnaud de Cavagnes se cacha près du même endroit chez un de ses amis: cet ami, effrayé du péril où il s'exposoit, dit à Cavagnes de chercher un autre azile. Mais ils furent arrêtés tous deux, & conduits à la Conciergerie. Je dirai ailleurs ce qui leur arriva.

Massacre parmi la bourgeoisie.

Le Duc de Guise, avec le Duc d'Aumale & le bâtard d'Angoulême, revint pendant ce tems-là à Paris, où les Gardes massacroient les Protestans de quelque distinction, leurs amis pour la plûpart, ou du moins de leur connoissance; pendant que la populace, conduite par les Echevins & par les Officiers des compagnies bourgeoises, exerçoit toutes sortes de barbaries contre leurs concitoyens. La ville n'étoit plus qu'un spectacle d'horreur & de carnage; toutes les places, toutes les rues retentissoient du

CHARLES IX. 1572.

du bruit que faisoient ces furieux en courant de tous côtés pour tuer & pour piller: on n'entendoit de toutes parts que plaintes & que hurlemens de gens, ou déja poignardés, ou qui étoient prêts de l'être; on ne voyoit que corps morts jettés par les fenêtres. Les chambres & les cours des maisons étoient pleines de cadavres. On les traînoit inhumainement dans les carrefours & dans les boues: les ruës regorgeoient tellement de sang, qu'il s'en formoit des torrens. Enfin il y eut une multitude innombrable de personnes massacrées, hommes, femmes, enfans, & beaucoup même de femmes grosses.

Anne de Terrieres, Seigneur de Chappes, vieillard octogenaire, & l'un des plus célèbres Avocats du Parlement, fut tué ce même jour. Jean de Lomenie, Secretaire d'Etat, traita avec Jean Tanchou, Prevôt de Paris, & lui abandonna à vil prix un bien qu'il avoit à Versailles, & pour lequel ils étoient en procès, à condition qu'il lui sauveroit la vie. Le traité fait, il se laissa mener en prison, où il donna la démission de sa charge en faveur d'un autre: mais les perfides avec qui il avoit traité, ne l'en égorgerent pas moins.

Madelaine de Briçonnet, veuve de Thibaud de Longuejoue Sieur d'Iverny, Maître des Requêtes, & niéce du Cardinal Briçonnet, femme de mérite & qui avoit des lettres, se sauvoit, accompagnée de Jean d'Espina, Ministre fort célèbre qui demeuroit chez elle, & tenant par la main Françoise de Longuejoue sa fille, lorsqu'elle fut rencontrée par les meurtriers publics. Ceux-ci l'ayant reconnuë sous un mauvais habit qui la déguisoit, voulurent la forcer d'abjurer sa Religion (1): mais n'ayant rien pû gagner, ils lui donnerent plusieurs coups de javeline, & la jetterent à demi-morte dans la riviere. Des bateliers voyant qu'elle flotoit sur l'eau, y coururent comme à un chien enragé, & lui donnerent lentement, & avec un plaisir barbare, cent coups de crocs pour la faire aller à fond. Pour le Ministre, il ne fut pas reconnu, & se sauva parmi la foule; & Marcel survenant à propos, fit grace à la fille à cause de sa jeunesse.

Meurtre de Pierre Ramus, ou la Ramée.

Pierre Ramus, ou la Ramée, né dans le Vermandois, après avoir enseigné long-tems les belles lettres, la Philosophie & les Mathématiques au college de Prêle, dont il étoit Principal, & ensuite au college Royal, introduisit enfin des sentimens erronés dans la Philosophie, attaquant sans cesse Aristote dans ses leçons & dans ses écrits. Ces disputes philosophiques le brouillerent d'abord avec Antoine de Govea & Joachim de Perion; & ensuite avec Jaques Charpentier, natif de Clermont en Beauvoisis. On ne sçauroit trop louer Ramus, d'avoir employé son esprit, ses soins, ses travaux, & son bien même, pour procurer l'avancement des sciences: & tout le monde sçait qu'il a fondé une chaire de Mathématique, & laissé cinq cens livres de rente pour celui qui en seroit pourvû. Dans le désordre général, il s'étoit caché dans une cave: mais Charpentier, son ennemi, qui étoit un des Chefs de la sédition, l'en fit arracher par les brigans qui étoient à ses ordres; & après avoir tiré de lui une somme d'argent, il le fit poignarder, & jetter par les fenêtres dans

la

(1) Ce qu'elle refusa constamment de faire. *Edition des Drouarts in f.*

la cour de son college. Comme ses entrailles sortoient de son corps, de jeunes écoliers furieux, à l'instigation de leurs Régens, qui étoient comme enragés, les traînerent par les ruës, & mirent en piéces son cadavre, après l'avoir foüetté, pour insulter à sa profession. Dénis Lambin de Montreuil, Professeur Royal en éloquence, connu par beaucoup d'ouvrages très utiles à la littérature, ayant appris ce qui venoit d'arriver à Ramus, en fut effrayé: & quoiqu'il ne pensât pas comme lui sur la Religion, cependant, comme il avoit aussi eu avec Charpentier de grandes disputes littéraires, il craignit la vengeance de ce furieux; & l'effroi dont il fut saisi, lui causa une maladie fâcheuse, dont il mourut un mois après.

CHARLES IX. 1572.

L'effroi qu'en eut Dénis Lambin, lui cause la mort.

Ce sont leurs disputes qui ont donné naissance au nom de Politique, qui devint depuis un nom de faction, que les Ligueurs transporterent à tous ceux qui étoient attachés au Roi, & qui vouloient la paix.

Origine du nom de Politique.

La fureur du peuple envelopa dans le malheur des Protestans, des gens qui ne l'avoient jamais été. De ce nombre fut Guillaume Bertrand de Villemor, Maître des Requêtes, fils de Jean Bertrand Garde des Sceaux & depuis Cardinal. C'étoit un homme de probité, libéral, & incapable de faire du mal à personne: cependant Fergon envoya chez lui ses satellites, qui prirent son argent, & le tuerent.

Jaques Rouillard, Conseiller au Parlement & Chanoine de Notre-Dame, qui n'étoit pas Protestant, mais homme inquiet, querelleux, & ennemi des Officiers des compagnies de ville, demeura quelques jours caché chez un Prêtre de ses amis. Une servante qui le reconnut, ne put garder le secret: ainsi il fut livré aux meurtriers, qui le mirent en prison. Après lui avoir fait mille insultes, & l'avoir laissé long-tems entre la crainte & l'espérance, un Orfêvre, nommé Crucé, lui coupa la tête. Je me souviens d'avoir vû bien des fois, mais toûjours avec horreur, ce Crucé, homme d'une physionomie vraiment patibulaire, qui se vantoit insolemment, en montrant son bras nud, que ce bras avoit égorgé ce jour-là plus de quatre cens hommes. Dans la suite, soit qu'il se sentît bourrelé par les remords de sa conscience; soit qu'il fût animé d'un repentir sincere, & pour se soustraire à la vûë des hommes, dont il s'étoit véritablement rendu indigne par ses cruautés, il se fit Hermite, & se retira dans un désert, sans rénoncer néanmoins à son naturel féroce; car dans ces dernieres guerres, il fut accusé & presque convaincu, d'avoir égorgé un marchand Flamand qui s'étoit refugié dans son hermitage, & d'avoir eu pour complices d'autres Hermites qui lui ressembloient.

Barbarie d'un certain Crucé.

Enfin le Capitaine Pierre Salsede, Espagnol de Nation, Gouverneur de Vic dans le païs Messin, qui avoit excité la guerre du Cardinal, dont nous avons parlé ci-devant, fut aussi tué le même jour, quoiqu'il ne fût point Protestant; mais des personnes qu'il avoit offensées (1), prirent cette occasion pour se venger.

Il y eut même des Seigneurs Catholiques qui coururent grand risque, entre autres de Montmorency-Thoré, qui avertit Coligny qu'on ne pouvoit pas confier la garde de sa personne à un plus dangereux homme que Cos-

(1) Les Guises qu'il avoit offensés. *Edition des Drouarts.*

CHARLES IX. 1572.

Cosseins; que c'étoit donner la brebis à garder au loup, & qu'il pouvoit compter qu'il n'avoit point de plus cruel ennemi. Mais on croit que l'éloignement de François de Montmorency sauva ses trois freres Damville, Thoré, & Meru. Le Maréchal de Cossé fut aussi en danger, parce qu'il étoit ami des Montmorencis, & qu'il n'étoit pas du parti des Guises. Biron, qui étoit à l'arsenal, & qui n'étoit pas plus aimé des Guises que Cossé, craignant qu'ils ne voulussent s'en venger, fit braquer deux coulevrines contre la ville, pendant que la populace & les soldats de la garde du Roi remplissoient tout de carnage.

Il y eut quelques Protestans de nom qui échaperent par un bonheur extraordinaire, entre autres Jean de Saint-Chaumont Seigneur de Saint-Romain, Cugy & le jeune de Briquemaut. Jaques de Crussol Sieur d'Acier fut épargné par ordre de la Reine, à la considération d'Antoine de Crussol Duc d'Usez, son frere. Ce furent les Guises qui le sauverent avec quelques autres Gentilshommes, à dessein, à ce qu'on disoit, de faire retomber sur le Roi & sur la fureur populaire toute l'horreur de cet indigne massacre, & de faire croire, qu'à leur égard, ils n'en vouloient qu'au seul Coligny, l'ennemi particulier de leur maison: d'ailleurs, ils étoient bien-aise de se faire par-là des créatures, & ils y réussirent en effet.

Guillaume de Hautemer Seigneur de Fervaques, demanda envain la même grace au Roi pour François de Moneins: sa priere ne servit qu'à découvrir ce malheureux, & à hâter sa mort; car on donna ordre à Marcel, d'envoyer ses satellites pour le massacrer.

Générosité de Vezins.

Entre tant d'exemples de la plus horrible barbarie, il arriva une chose mémorable, dont le récit pourra peut-être adoucir un peu l'amertume de tant de meurtres & de carnages. Il y avoit dans le Quercy deux Gentilshommes également braves. Le premier nommé Vezins, Lieutenant du Marquis de Villars (1) Gouverneur de la Province, joignoit à cette bravoure un caractère de férocité qui le rendoit odieux à beaucoup de monde. L'autre, nommé Regnier, avoit beaucoup plus de douceur & de politesse dans l'esprit. Ces deux Gentilshommes se haïssoient mortellement; & leurs amis communs, aussi-bien que leurs voisins, avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour les réconcilier, sans pouvoir y réüssir. Pendant tout ce tumulte, Regnier ayant toûjours la mort devant les yeux, & s'y préparant le mieux qu'il pouvoit, vit tout d'un coup briser sa porte, & Vezins, qui venoit de recevoir un ordre du Roi de s'en aller à Cahors, entra l'épée à la main, suivi de deux soldats. Le premier, ne doutant plus de sa perte, se prosterna en terre, & implora la miséricorde de Dieu. De Vezins, d'une voix terrible, lui commanda de se lever, de le suivre, & de monter sur un cheval qui l'attendoit dans la ruë. Regnier, obéïssant sans sçavoir où l'on alloit le mener, sortit de la ville avec son ennemi, qui lui ayant fait donner parole de le suivre, l'emmena ainsi jusques dans la Guyenne, sans s'arrêter en aucun endroit, & sans lui dire un mot tout le long du chemin. Il ordonna seulement à ses gens d'avoir soin de lui, & de lui faire donner dans les hôtelleries tout ce qui lui seroit nécessaire. Enfin ils arriverent ensemble dans le Quercy, & au château de Regnier. Alors de

(1) Honoré de Savoye.

de Vezins lui parla ainsi: „ Il n'auroit tenu qu'à moi, comme vous le „ voyez, de profiter de l'occasion que je cherche depuis long-tems: mais „ j'aurois honte de me venger ainsi d'un homme aussi brave que vous. „ Je veux que le péril soit égal en vuidant notre querelle: c'est pour cela „ que je vous ai sauvé la vie: & soyez persuadé que vous me trouverez „ toûjours aussi disposé à terminer nos differens, comme il convient entre „ Gentilshommes, que vous m'avez trouvé vif à vous délivrer d'une mort „ inévitable. " Regnier lui répondit: „ Je n'ai plus, mon cher Vezins, „ ni résolution, ni force, ni courage contre vous: votre bienfait m'a „ tout ôté; tout le feu de mon inimitié est éteint par votre générosité, „ qui vivra dans tous les siécles, & qui jamais ne sortira de ma mémoire. „ Vous m'avez forcé de vous suivre, & vous m'avez conduit jusques chez „ moi, sans qu'il me soit arrivé aucun mal. Je vous suivrai désormais de „ tout mon cœur par-tout où vous voudrez; & soyez persuadé que je se- „ rai toûjours prêt à employer pour votre service la vie que je vous dois, „ & le peu de bravoure que vous m'attribuez. Je tirerai même un avan- „ tage du malheur public qui a fait périr tant de citoyens; c'est que sen- „ sible autant que je dois au service que vous m'avez rendu, je ferai tous „ mes efforts, pour que mon attachement pour vous soit désormais aussi „ sincere & aussi vif, que ma haine a été ci-devant irréconciliable. " Après ces mots il se jetta à son col. De Vezins, gardant encore dans son air quelque chose de sa férocité: „ C'est à vous à voir, lui dit-il, si vous „ voulez que je sois votre ami, ou votre ennemi: je ne vous ai sauvé la „ vie, que pour vous mettre en état de faire ce choix. " Et sans attendre de réponse, il donna un coup d'éperon & s'en alla, sans emmener le cheval sur lequel Regnier étoit venu. Regnier ne manqua pas de le lui renvoyer; mais Vezins ne voulut pas le reprendre.

CHARLES IX. 1572.

Ce même Vezins, quelques années après, défendit avec beaucoup de courage la ville de Cahors, assiégée par le Roi de Navarre; & il fut tué sur la bréche. C'étoit une opinion constante, non seulement parmi les soldats, mais même parmi les Chefs des assiégeans, que sans la mort de ce Commandant, la ville n'auroit pas été prise. Regnier fut plus heureux à la défense de Villemur sur le Tarn: & ce fut lui qui donna occasion à une grande victoire que l'on remporta quelque tems après.

Je reviens au massacre de Paris. Il y eut environ deux mille hommes de tués le premier jour. Sur le soir, le Roi fit crier par toute la ville, que chacun eût à rentrer dans sa maison, sous peine de mort contre les contrevenans; & qu'il n'y eût que les Gardes, & les Officiers de ville avec leurs Archers à cheval qui pussent marcher par les rues. On croyoit que cette précaution feroit cesser les meurtres & les pillages; mais ils recommencerent la nuit d'après, & continuerent les jours suivans avec la même fureur.

Lettres du Roi aux Gouverneurs des Provinces.

Le Roi, voulant faire retomber sur les Guises toute la haine de cette horrible boucherie, écrivit le jour même à tous les Gouverneurs des Provinces, que le désordre avoit commencé, sans qu'il y eût aucune part, & sans qu'il en eût rien sçu auparavant; mais que les Guises, informés que les amis & les parens de Coligny, qu'il appelloit toûjours son cousin, se préparoient à venger la blessure de cet Amiral, avoient fait armer, outre leurs

 Gen-

CHARLES IX. 1572.

Gentilshommes, un si grand nombre de Parisiens, qu'ils avoient renversé la garde qu'il avoit donnée à Coligny, & qu'ils avoient massacré ce grand homme, avec tout ce qu'ils avoient pû trouver de ses partisans: Que cet exemple s'étoit communiqué à toute la ville, avec tant de rapidité & de fureur, qu'il avoit été impossible d'y remedier aussi-tôt qu'on l'auroit voulu: Qu'enfin la sédition, causée par l'inimitié particuliere de ces deux familles, étoit appaisée; & que, comme elle étoit arrivée contre sa volonté, ils eussent soin de faire entendre à tout le monde, que ce qui venoit de se passer, ne donnoit aucune atteinte au dernier Edit de pacification: Qu'il ordonnoit donc de nouveau qu'on l'observât religieusement par tout le Royaume, & qu'il enjoignoit à tous les Gouverneurs des villes, d'empêcher qu'on n'en vînt aux armes les uns contre les autres: Qu'il vouloit que chacun demeurât en repos, tant dans les villes qu'à la campagne, sous peine de la vie contre ceux qui n'obéïroient pas. A la fin de la lettre, il y avoit ces mots: „ Je suis avec le Roi de Navarre mon frere, & avec mon „ cousin le Prince de Condé: s'ils courent quelque risque, je suis résolu „ de le partager avec eux. " La Reine écrivit sur le même ton, non seulement en France, mais aux Diètes des Suisses; & on envoya de pareilles lettres en Angleterre & en Allemagne.

Meurtre de Pierre de la Place, premier President à la Cour des Aides.

Le lendemain on continua de tuer & de piller. Pierre de la Place, premier Président de la Cour des Aides, Magistrat aussi illustre par sa sagesse & son intégrité que par sa science & ses lumieres, s'étoit jusques-là défendu de la fureur populaire, par le moyen d'une grosse somme qu'un certain Capitaine, nommé Michel, avoit tirée de lui la veille, & avec le secours de quelques Archers qui lui furent envoyés par Nicolas de Beaufremont Baron de Senecai, & par Charron, Prevôt des Marchands. Senecai avoit été fait Grand-Prevôt de l'Hôtel depuis peu, à la place d'Innocent Tripier de Monterud, sous qui cette charge devint considerable; car au lieu que sa jurisdiction ne s'étendoit auparavant que sur des gens de néant qui suivoient la Cour, on y soûmit pour lors jusqu'aux personnes nobles; & on commença à lui adjuger la connoissance des affaires qui jusques-là avoient été renvoyées par devant les Maréchaux de France. C'est le premier qui ait pris le titre de Grand-Prevôt, au grand regret de ceux qui comptoient qu'on ôtoit à leurs charges tout ce qu'on donnoit à la sienne. Cette jurisdiction si étenduë avoit cessé pendant quelque tems, après la mort de Monterud: mais le Roi la rétablit en faveur du Baron de Senecai, tant à cause de sa grande noblesse, que de sa science, qualité rare parmi nos guerriers. Senecai vint donc trouver la Place ce jour-là, & lui dit de la part du Roi, que quoique S. M. eût résolu d'exterminer tellement les Protestans, qu'il n'en restât pas un dans le Royaume, cependant elle avoit résolu, pour bien des raisons, de l'excepter de ce nombre, & qu'elle lui avoit ordonné de le conduire au Louvre, pour sçavoir de lui certaines particularités des affaires des Protestans, qu'elle avoit intérêt de connoître. La Place s'excusoit d'y aller, & prioit Senecai de lui donner quelques jours, jusqu'à ce que la fureur du peuple fût un peu calmée; & qu'en attendant il supplioit le Roi de le faire garder comme il lui plairoit. Senecai, qui avoit des ordres précis de la Reine, le pressoit de-

de le suivre, & il lui donna Pezow, un des principaux Chefs des séditieux, pour empêcher, disoit-il, que le peuple ne l'insultât: mais le traître le livra entre les mains de ces furieux, qui, après l'avoir jetté en-bas de sa mule, le tuerent à coups de poignard. Son corps fut traîné dans les ruës, & jetté ensuite dans une écurie de l'Hôtel de Ville. Sa femme ayant pris la fuite, & ses enfans s'étant sauvés où ils purent, sa maison fut exposée trois jours durant au pillage; & l'on donna sa charge à Etienne de Nully, qui en avoit fait les fonctions pendant la guerre, en l'absence de la Place. Ce Nully, homme sanguinaire, étoit un des plus emportés; & on croit que ce fut lui qui suborna les assassins.

Aubespine qui fleurit dans le cimetiere des Innocens.

Pendant qu'on versoit tant de sang de toutes parts, la fureur populaire, qui sembloit être à son comble, fut encore allumée par l'évenement qui suit. Le ciel paroissant plus serein qu'à l'ordinaire, une Aubespine du cimetiere des Saints-Innocens, fleurit tout d'un coup, dans une saison où les arbres ne donnent point de fleurs. C'est pourtant ce qu'on a vû arriver quelquefois aux arbres qui se portent mal, & qui sont prêts à sécher: peut-être même que, pour imposer au peuple crédule, on avoit fait pousser l'arbrisseau en l'arrosant d'eau chaude. Quoi qu'il en soit, les factieux s'applaudissant de leurs fureurs, ne manquerent pas de dire, que Dieu marquoit par-là, que tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, lui étoit agréable. Ils ajoûterent même, que le ciel, par sa sérénité, sembloit se réjouir de la mort des Protestans: & Jaques Charpentier publia un écrit, dans lequel il donna à ce jour le nom d'Auguste, par une allusion au nom Latin du mois d'Août.

Sens différens que les deux partis donnent à ce prodige.

Sur le bruit qui se répandit que cette Aubespine venoit de pousser des fleurs, les séditieux assemblés se livrerent à une joye sans bornes, & comme tout leur étoit permis, ils la marquerent par le son des tambours qu'ils firent battre par toute la ville. Voila, s'écrioient-ils, les Protestans exterminés; la Religion Catholique & le Royaume vont refleurir & recouvrer leur splendeur passée. Les Protestans y donnoient un sens tout contraire: Si c'est un miracle, disoient-ils, il signifie que, quoique l'Eglise semble détruite par la playe qu'on vient de lui faire, on la verra dans peu se rélever & refleurir de nouveau, par des moyens aussi incompréhensibles que merveilleux; ce qu'ils confirmoient par le miracle du buisson ardent, qui brûloit sans se consumer. Ils ajoûtoient, que la blancheur de ces fleurs étoit plutôt pour honorer l'innocence des opprimés, que pour canoniser la cruauté de leurs bourreaux, & que ce n'étoit pas sans raison que cet arbre avoit fleuri dans un lieu consacré à honorer les innocens.

Le même jour, Gaspard de la Châtre Comte de Nançai, envoya, par ordre du Roi, à Châtillon sur Loing un détachement des Gardes du corps, pour arrêter la femme de Coligny, ses enfans & ceux de d'Andelot son frere. Mais François, l'aîné des enfans de Coligny, & Gui de Laval, fils aîné de d'Andelot, avoient déja pris la fuite: on amena les autres à Paris, avec les meubles précieux qui étoient dans le château. L'intention du Roi étoit, qu'après le massacre des partisans de Coligny, les Guises sortissent de Paris, qu'ils s'en allassent dans leurs terres, afin de les faire regarder comme les auteurs de toutes les cruautés qu'on avoit exercées; mais la Reine & le Duc d'Anjou, qui favorisoient ouvertement le parti des Gui-

 ses,

CHARLES IX. 1572.

La Reine-mere & le Duc d'Anjou engagent le Roi à se declarer auteur du massacre.

ses, empêcherent le Roi de les éloigner; & ils l'engagerent petit-à-petit & comme par dégrés, à quelque chose de bien plus étonnant. Charles, qui ne pouvoit oublier le péril où il s'étoit vû lorsqu'il s'enfuit de Meaux, n'en vouloit d'abord qu'a Coligny, ils trouverent ensuite moyen de l'engager à s'en venger sur tous les Protestans. Après ces deux premiers pas, le Prince ne sçachant, pour ainsi dire, où poser le pied, ils lui firent faire une troisiéme démarche, qui fut de se charger seul de toute la haine d'une action si atroce, afin de soulager les Guises, qu'un tel poids auroit accablés. Dans cette vûë, le Duc d'Anjou, de concert avec sa mere, produisit des lettres trouvées, disoit-il, parmi les papiers de Teligny, & écrites de la main du Maréchal de Montmorency, par lesquelles ce dernier declaroit, qu'il regardoit la blessure de Coligny, & l'insulte qu'on lui avoit faite, comme si elle étoit faite à lui-même, & qu'il en poursuivroit la vengeance contre ceux que tout le monde sçavoit en être les auteurs. Là-dessus la Reine & le Duc d'Anjou représenterent au Roi, que dans l'état où étoient les choses, il ne pouvoit continuer sa dissimulation, sans exposer à un péril évident la tranquillité de l'Etat, la fortune de ses sujets, son autorité & son honneur même : Que les Guises, naturellement remuans, & toûjours ravis de trouver l'occasion de brouiller les affaires, instruits encore par ces lettres & par d'autres voyes, des desseins de Montmorency, ne quitteroient point les armes que le Roi leur avoit ordonné de prendre; qu'ils en avoient même un prétexte très-plausible, en s'autorisant de la néceffité où ils étoient de se défendre contre les Montmorencis: Qu'ainsi, ce qu'on avoit cru devoir mettre fin à une guerre très-funeste, alloit devenir le commencement d'une autre beaucoup plus dangereuse. „ Car enfin, disoient-ils au Roi, les restes des Protestans que vous croyez ruinés, ne manqueront pas de se joindre aux Montmorencis, déja assez puissans par eux-mêmes; & par cette union ils réprendront une nouvelle vigueur. Quelle sera alors la face du Royaume? La Majesté Royale sera méprisée & foulée aux pieds; chacun se rendra justice à soi-même, & se livrera à tous les emportemens de sa haine & de ses passions. Que penseront les Princes étrangers du Roi de France, qui se laisse imposer des loix par ses sujets, & qui n'a pas la force de les tenir chacun dans leur rang & dans leur devoir? Le seul moyen pour prévenir tous ces maux, est que Votre Majesté donne une Declaration, par laquelle elle approuve tout ce qui s'est passé, comme ayant été fait par ses ordres; par-là vous vous rendrez le maître, en ôtant les armes aux Guises, & en empêchant les Montmorencis de les prendre. Enfin vous viendrez à bout, par cette résolution, d'achever la ruine des Protestans, en separant leur cause d'avec celle des Montmorencis. " Qu'au reste le Roi devoit se mettre au-dessus de la haine que pourroit lui attirer le parti qu'on lui conseilloit; & qu'il étoit infiniment plus dangereux d'avouer sa foiblesse & son impuissance, que de prendre sur soi une exécution, dont, après tout, on pourroit diminuer l'horreur par bien des endroits. Que l'aveu de la foiblesse est toûjours suivi du mépris, & qu'un Prince méprisé est en grand danger de périr.

Ce fut ainsi que ce Prince, naturellement haut, & qui craignoit moins d'être

d'être haï que méprisé, se laissa persuader de declarer par un acte public, que tout ce qui s'etoit fait pendant le tumulte de Paris, avoit été fait par ses ordres; declaration qui lui parut nécessaire pour contenir dans le devoir les Montmorencis & les Guises.

Charles IX. 1572.

Ainsi, le Mardi suivant, le Roi, après avoir entendu une Messe solemnelle, se rendit au Parlement avec ses deux freres, le Roi de Navarre, & une grande suite de Seigneurs, pour y tenir son Lit de Justice. Ce fut alors que, toutes les Chambres assemblées, ce Prince parla des injures atroces qu'il avoit reçûës, depuis son enfance, de Coligny, & d'un grand nombre de scelérats qui prenoient la Religion pour pretexte de leur révolte: Que cependant il avoit bien voulu oublier leurs attentats, pour assurer la tranquillité publique, & qu'il avoit accordé aux rebelles des Edits de pacification; mais que, malgré sa bonté, Coligny, pour mettre le comble à son crime, avoit conjuré d'exterminer le Roi, la Reine, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, & le Roi de Navarre même, quoique de la même Religion que lui, pour mettre le Prince de Condé sur le trône, à dessein de le tuer aussi lui-même dans la suite & de s'emparer du Royaume, après avoir exterminé toute la famille Royale. Qu'il n'avoit pû parer un coup si affreux, que par un autre très-violent; mais que, comme les maux étoient extrêmes, il avoit été forcé d'en venir aux remedes les plus forts, pour arracher du cœur de l'Etat une peste si rédoutable: Qu'il vouloit donc que tout le monde sçût, que ce qui s'étoit fait le 24. d'Août pour punir tant de coupables, avoit été fait par ses ordres.

Lit de Justice.

Le Roi avoüe que le massacre s'est fait par son ordre.

Aprés que le Roi eut fini, Christophle de Thou, premier Président du Parlement, fit un discours accommodé au tems, dans lequel il loua la prudence du Roi, d'avoir sçû, en dissimulant tant d'injures, prévenir de bonne-heure une conjuration qui menaçoit l'Etat d'un si grand péril, & d'avoir, en l'étouffant, affermi la paix du Royaume; & il y inséra le mot fameux de Louis XI. „ Qui ne sçait pas dissimuler ne sçait pas re- „ gner. " On enjoignit à la Cour de faire faire incessamment des informations sur la conjuration de Coligny & de ses complices; & d'ordonner ce qu'elle jugeroit a propos, conformement aux loix & à la justice.

Discours du premier Président accommodé au tems.

Gui du Faur Seigneur de Pibrac, Avocat général, s'étant levé, demanda au Roi s'il ordonnoit, 1. Que cette Declaration fût inscrite dans les registres publics du Parlement, pour en conserver la mémoire? 2. S'il vouloit que l'on travaillât à la reforme du Clergé & de la Magistrature, dont il avoit fait de grandes plaintes dans son premier Lit de Justice? Et enfin 3. si son intention n'étoit pas que l'on fit finir les meurtres & le pillage? Le Roi répondit à ces trois Chefs: Qu'il ordonnoit le premier: Qu'il donneroit ses soins pour le second: Et à l'égard du troisiéme, il commanda sur le champ qu'on fit publier dans tous les carrefours de la ville, que le Roi vouloit qu'on cessât de tuer & de piller.

Cette declaration étonna bien des gens, & sur-tout le premier Président de Thou: car jamais homme ne fut moins sanguinaire, ni d'un caractère plus doux. Il lui parut que cet exemple étoit d'une dangereuse consequence; & comme il étoit assez libre avec le Roi, il le blâma fort en particulier. Si la conjuration est vraye, lui dit-il, pourquoi n'avez-vous

pas,

CHARLES IX. 1572.

pas puni les coupables suivant les loix? Pour lui, il a détesté toute sa vie cette fatale journée, & il lui appliquoit ces Vers de Stace (1), qui regardoient un sujet fort différent :

Des crimes de ce jour périsse la mémoire,
Que les siécles futurs refusent de les croire :
De notre Nation taisons ces noirs forfaits,
Et qu'une épaisse nuit les couvre pour jamais.

Ensorte qu'il est certain que s'il loua le Roi sur sa prudence, son cœur y eut peu de part, & que ce ne fut que pour s'accommoder au lieu & au tems.

Conseil donné au Roi par Jean de Morvilliers.

On croit que celui qui conseilla au Roi de faire informer de la conjuration, fut Jean de Morvilliers, qui s'étoit démis de son Evêché d'Orleans, pour s'attacher à la Cour; homme habile, modéré, aimant la justice, & incapable de donner un conseil sanguinaire. Mais comme ce Prélat ne pouvoit pas empêcher que le massacre ne fût fait, il crut important, pour l'honneur du Roi & la tranquillité de l'Etat, d'aviser aux moyens de décharger le Prince d'une partie de la haine que cette barbarie faisoit retomber sur lui, puisqu'il n'étoit pas possible de l'en décharger entierement. Ainsi, quoique l'affaire fût consommée, & qu'on ne pût entamer qu'une procedure contraire à l'ordre naturel, néanmoins il porta le Roi & la Reine à avoir recours aux regles ordinaires de la justice; & à faire ramasser les preuves de la conjuration, dans la vûë de rendre un jugement contre les coupables. Ce fut aussi l'avis du premier Président, que Morvilliers consulta là-dessus par ordre du Roi.

Deux jours après, on publia le Jubilé, & le Roi & toute la Cour allerent faire leurs stations, avec une grande affluence de peuple: c'étoit pour rendre graces à Dieu d'avoir si heureusement terminé une affaire de cette consequence.

Edit qui avoue le massacre.

Le même jour on publia un Edit, par lequel le Roi declaroit, que tout ce qui étoit arrivé sur ce sujet, avoit été fait par ses ordres exprès, non en haine de la Religion Protestante, ni pour déroger à ses Edits, dont il ordonnoit de nouveau l'exécution, mais pour prévenir une conjuration détestable, tramée par Coligny & ses complices : Qu'ainsi il vouloit & ordonnoit, que tous les Protestans demeurassent en paix dans leurs maisons, & qu'ils y vécussent sans crainte sous sa protection: Que tous les Gouverneurs veillassent à ce qu'il ne leur fût fait aucun tort, ni dans leurs biens, ni dans leurs corps, sous peine de mort pour les contrevenans. On y ajoûta une clause, qui détruisoit, à ce que prétendoient les Protestans, toutes celles qui precedoient; la voici : Que comme leurs prêches & leurs assemblées publiques donnoient occasion à des troubles & à des querelles, Sa Majesté ordonnoit qu'ils s'abstinssent à l'avenir de toutes assemblées, tant publiques que particulieres, sous quelque prétexte & pour quelque cause que ce fût, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné par le Roi, & cela sous peine de la vie & de confiscation de biens. Tous ces Edits & ces ordres différens, furent différemment interprêtés dans les Provinces,

(1) Les voici en Latin.
Excidat illa dies avo, ne postera credant
Secula: nos certè taceamus, & obruta multâ
Nocte tegi propria patiamur crimina gentis.
Sylv. V. 88.

vinces, suivant le caractère de ceux qui y commandoient. Les Montmorencis & leurs partisans les exécuterent avec beaucoup de modération. Les autres, à qui on avoit donné des ordres secrets, non pas par écrit, mais par des gens envoyés exprès, en userent avec une barbarie extrême, & se faisoient une loi d'imiter les cruautés qui s'étoient exercées à Paris. CHARLES IX. 1572.

Villes qui suivent l'exemple du massacre de Paris.

Meaux.

Ce fut à Meaux que l'on commença. Comme cette ville est près de Paris, le jour même de la Saint-Barthelémy, Cosset, Procureur du Roi de la ville, homme scelérat & perdu d'honneur, secondé d'un Sergent, nommé Rolland, & d'un batelier, nommé Pigeon, fit mettre en prison plus de deux cens personnes. Le lendemain, les séditieux attaquerent le marché qui est hors de la ville; & les hommes s'étant sauvés de côté & d'autre, ces miserables se jetterent sur les femmes, en tuerent vingt cinq, & en violerent quelques-unes. Le lendemain, après avoir saccagé les maisons de tous ceux qui étoient suspects, l'on vint aux prisonniers. Cosset les fit amener les uns après les autres; & à mesure qu'ils arrivoient, ils étoient égorgés comme des bœufs, & leurs corps jettés dans les fossés du château; quand les assassins furent las de tuer, ils en précipiterent la plus grande partie dans la Marne. Après cette première expédition, Cosset alla exhorter les voisins à continuer ce qu'ils avoient si bien commencé.

Orleans.

Il ne se fit rien de semblable à Senlis: la présence de François de Montmorency, Gouverneur de l'Isle de France, qui étoit pour lors à Chantilly, tint en bride les séditieux. Mais le désordre fut terrible à Orleans. Les Protestans, qui s'en étoient rendu maîtres deux fois, y avoient ruiné la plûpart des églises, & la mémoire en étoit encore toute récente. Le souvenir de leurs excès & les ruines des temples qui se présentoient par-tout à la vûë, allumerent contre eux la fureur du peuple. Le massacre commença le lendemain de la Saint-Barthelémy, par un Conseiller du Roi, nommé de Champeaux Sieur de Bouilly, qui ne sçavoit rien de ce qui s'étoit fait à Paris. Un certain Tessier, surnommé la Court, Chef des séditieux, qui connoissoit ce Conseiller, s'en alla chez lui le soir avec sa troupe, comme pour lui rendre visite. Champeaux crut qu'ils venoient comme amis, souper avec lui, & leur fit la meilleure chere qu'il put. Après souper, ils lui dirent ce qui étoit arrivé la veille à Paris, & ils lui demanderent son argent; à peine l'eurent-ils reçu, qu'ils le massacrerent auprès de la table où ils venoient de manger avec lui. Ce fut comme le signal des massacres & des vols qui se firent pendant trois jours entiers dans tous les quartiers de la ville. Il y eut plus de mille personnes massacrées, hommes, femmes, & enfans; on jetta une partie de ces corps dans la Loire; pour ceux qu'on égorgea sur le rempart, on les précipita dans les fossés. On fit dans cet intervalle un butin très-considerable: mais une perte qu'on ne sçauroit réparer, ce fut la riche bibliotheque du sçavant Pierre de Mondoré, qui étoit mort de chagrin à Sancerre deux ans auparavant. Il avoit eu soin de ramasser beaucoup de Livres Grecs sur les Mathématiques, la plûpart manuscrits, & il y avoit fait quantité de corrections & de notes sur les endroits obscurs. Il y avoit d'ailleurs grand nombre d'instrumens nécessaires pour cette science, travaillés avec un soin extrême: tout cela fut pillé & dissipé de la manière du monde la plus barbare.

Angers.

L'exemple d'Orleans s'étendit aux villes & même aux bourgades du voi-

CHARLES IX. 1572. voiſinage; & il y eut quelques perſonnes tuées à Gergeau. On fit la même choſe à Angers. On commença par le Miniſtre Jean Maſſon la Riviere, qui fut aſſaſſiné dans ſon jardin, où il ſe promenoit, par un meurtrier que ſa femme lui amena, ſans le connoître. La Barbée, Guidon de la compagnie du Prince de Condé, trouva moyen de ſe ſauver, auſſi-bien que du Rouvrai-Breſſaud, grand ennemi des Prêtres, & qui en avoit mutilé pluſieurs; quelque tems après, ce dernier fut puni de mort.

Troyes. Les habitans de Troyes, contre leſquels Coligny avoit porté ſes plaintes au Roi, ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Paris, mirent des gardes aux portes de la ville, afin qu'aucun des Proteſtans ne pût s'échaper: & ayant mis en priſon le 30. d'Août tous ceux qui étoient ſuſpects, ils les en firent ſortir cinq jours après, & les maſſacrerent tous, par l'ordre d'Anne de Vaudrai Seigneur de Saint-Phal, Bailly de Troyes, & à l'inſtigation de Pierre Bellin, qui étoit arrivé nouvellement de Paris, avec des ordres ſecrets de la Cour, à ce que l'on crut. On fit une foſſe dans la priſon même, où l'on enterra ces malheureux. Après cette exécution, on publia l'ordre du Roi, qui défendoit les meurtres pour l'avenir; & on prétend que Saint-Phal, à qui ces défenſes furent addreſſées, les avoit reçûës avant le carnage dont nous venons de parler.

Bourges. Sur des bruits incertains qui couroient à Bourges, on fit fermer les portes de la ville, & l'on reſta quelques jours ſans répandre de ſang, parce que les lettres qui étoient venuës de la part du Roi, s'expliquoient différemment. Ainſi l'on ſe contenta d'abord de mettre en priſon ceux qui étoient ſuſpects d'héréſie; mais enfin le peuple, animé par l'exemple d'Orleans, entra dans la même fureur. François Hotman & Hugues Doneau, fameux Profeſſeurs en droit, furent délivrés du péril qui les menaçoit, par le ſecours de leurs écoliers, & ſur-tout des Allemans.

La Charite. Deux jours après le maſſacre de Paris, la compagnie de Louis de Gonzague s'empara de la ville de la Charité, ſituée ſur la Loire au-deſſous de Nevers, ſous prétexte d'y paſſer en revûë & de recevoir ſa ſolde; mais ſur les lettres qui vinrent de Paris, elle fit ſoulever le peuple, & il y eut dix ſept perſonnes de tuées. Pierre Meletin (1), & Jean de Lery, connu par ſon voyage d'Amérique, ſe ſauverent, contre toute eſpérance, des mains des meurtriers, & trouverent un azile à Sancerre.

Lyon. Les meurtres & le carnage ſe firent ſentir ſur-tout à Lyon. François de Mandelot, qui en étoit Gouverneur, commença par ordonner qu'on fermât les portes de cette ville: après quoi il fit arrêter & conduire en priſon un grand nombre d'habitans, qu'il vouloit, diſoit-il, ſouſtraire à la fureur populaire. Mais les ſéditieux, ſous prétexte d'exécuter les ordres du Gouverneur, & de mener en priſon des gens ſuſpects, en égorgerent pluſieurs dans de petites ruës détournées, & jetterent leurs cadavres dans le Rhône & la Saone. Ces aſſaſſins avoient à leur tête un certain Boidon, chargé de toutes ſortes de crimes & d'infamies, qui dans la ſuite le firent condamner à mort, & exécuter à Clermont en Auvergne: digne fin d'un tel ſcélérat.

Après qu'on eut employé trois jours entiers à piller les maiſons des Proteſtans, & à la récherche des gens ſuſpects, le Vendredi 29. d'Août, arriva de Paris un certain du Peyrac, ſimple bourgeois de Lyon, mais décoré

(1) Il eſt nommé *Minote, Italien*, dans les Mémoires de Charles IX. EDIT. ANGL.

ré du collier de S. Michel; foible relief pour ceux qui le portoient, depuis qu'on le donnoit à des gens de néant. Ce du Peyrac, muni de lettres de créance de la Reine, avoit encore des lettres de Claude du Rubis & des autres Echevins de Lyon, gens de même étoffe que lui, qui faisoient à la Cour & à Paris les affaires des Lyonnois. Ces lettres contenoient le détail de ce qui s'étoit fait à Paris, & portoient, que le Roi vouloit que la ville de Lyon suivît l'exemple de la capitale. Mandelot, homme prudent, eut horreur de ce dessein, quoiqu'il passât pour attaché aux Guises. Les séditieux le pressoient vivement de laisser agir la populace : mais il en obtint quelques jours de délai, pour delibérer & pour recevoir les ordres du Roi, qu'il attendoit, disoit-il, d'heure en heure. Dans cet intervalle il fit publier par toute la ville, que les Protestans eussent à se rendre à la maison du Gouverneur, pour y apprendre les ordres du Roi. Ces malheureux sortirent tous des lieux où ils étoient cachés, dans l'espérance d'être sous la protection du Roi; & ils vinrent chez le Gouverneur, qui les fit aussi-tôt distribuer dans les différentes prisons de la ville: car celles de Roane, qui sont les prisons du Roi, ne pouvoient pas les contenir. Pendant ce tems-là, Pierre d'Auxerre, Avocat du Roi, très-méchant homme, & livré aux débauches les plus infames, arriva en poste. Il n'avoit aucuns ordres par écrit : mais il prétendit qu'un homme de sa dignité devoit être cru sur sa parole. Il dit donc à Mandelot, que le Roi & la Reine vouloient qu'on tuât généralement tout ce qu'il y avoit de Protestans, ou déja arrêtés, ou qu'on pouvoit arrêter dans la suite. Mandelot, entouré & pressé vivement par la populace, à qui ce scelérat avoit communiqué son secret, se vit forcé d'y donner les mains; & addressant la parole au porteur de cet ordre barbare: *Pierre*, s'écria-t-il, *je te dis la même chose que Jesus-Christ dit autrefois à Pierre: Ce que tu lieras, sera lié; ce que tu délieras, sera délié.*

En même tems les assassins se répandirent par toute la ville pour égorger & pour piller. Boidon prit Mornieu & le Clou, deux scelérats comme lui, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien: ces dignes associés proposerent au bourreau de les suivre : celui-ci leur repondit, qu'il étoit prêt d'obéir à la sentence d'un Magistrat légitime; mais que jamais il ne prêteroit son ministere pour aller massacrer des innocens dans les différens quartiers de la ville. La même proposition fut faite aux soldats de la citadelle, qui répondirent : „ Sommes-nous donc des bourreaux? Ce qu'on nous demande „ ne convient point à des soldats qui doivent avoir de l'honneur; quel mal „ nous ont fait ces malheureux, pour que nous allions les égorger? " Comme ils ne rencontroient que des gens qui avoient en horreur leur barbare résolution; après avoir fait prix avec quelques déterminés bandits qu'ils trouverent dans le marché, ils s'addresserent au regiment de la ville, composé de trois cens bourgeois, qui se chargerent avec joye d'exécuter, contre leurs concitoyens, ce que des soldats étrangers, & le bourreau même, avoient refusé. On choisit dans la troupe tout ce qu'il y avoit de plus scélérat, pour les mettre à la tête; ils tournerent d'abord du côté des Cordeliers, où l'on avoit emprisonné une partie des Protestans: de-là ils allerent aux Célestins, où il y en avoit aussi beaucoup. Ils firent main basse sur tous ces malheureux, le Dimanche dernier jour d'Août. Il y eut quelque tumulte au fauxbourg de la Guillotiere : pendant que Mandelot y couroit

CHARLES IX. 1572. avec Saluce Seigneur de la Mante, Gouverneur de la citadelle de Lyon, les conjurés fondirent dans l'Archévêché, où les plus considerables Protestans de la ville étoient détenus par ordre du Gouverneur. Apres leur avoir pris ce qu'ils avoient d'argent, ils les massacrerent avec la derniere cruauté, sans être touchés des prieres de ces infortunés, qui imploroient vainement le secours de Dieu & des hommes. Spectacle affreux & inoüi jusqu'alors! Les enfans pendus au col de leur pere; les peres tenans leurs enfans entre leurs bras; les freres & les amis s'entr'exhortant les uns les autres à la patience, furent égorgés comme des bêtes, par des bouchers sans pitié, par des crocheteurs, par des bateliers, au milieu des cris, des lamentations & des hurlemens de toute la ville.

Mandelot revenant de la Guillotiere à grand' hâte, trouva l'exécution achevée. Pour faire croire qu'il en étoit très-fâché, & que tout le carnage s'étoit fait à son insçû, il se transporta sur les lieux où le massacre s'étoit commis; appella les Juges Royaux pour instruire l'affaire juridiquement; en fit dresser une espece de Procès verbal par un Notaire; fit crier par toute la ville, que tous ceux qui connoissoient les auteurs de cette boucherie, eussent à les declarer; & promit cent écus d'or aux dénonciateurs, & à tous ceux qui pourroient en découvrir par la suite.

Malgré ces procedures, que l'on prit pour l'effet d'une dissimulation ridicule, les mêmes meurtriers allerent sur le soir à la prison de Roane, où ils exercerent un nouveau genre de cruauté sur ceux qu'ils y trouverent. Car après leur avoir mis une corde au col, ils leur firent souffrir mille tourmens, & les traînerent à demi-morts jusqu'à la riviere.

Pendant toute la nuit, ce ne furent que meurtres & que pillage. On emportoit les meubles des maisons, les marchandises des boutiques; on arrachoit ces malheureux des trous où ils s'étoient cachés pour sauver leur vie, & on les jettoit dans la riviere par monceaux. Cependant la cour de l'Archévêché étoit encore toute couverte de cadavres. Mandelot, saisi d'horreur à la vûë d'un tel spectacle, ordonna qu'on les mît dans des bateaux, & qu'on les portât de l'autre côté de la riviere, pour être enterrés dans le cimetire de l'Abbaye d'Aisnai, où étoit autrefois le fameux autel de Lyon. Il y envoya des fossoyeurs pour cet effet : mais les Moines n'y voulurent pas consentir; sous prétexte que tous ces cadavres étoient indignes de la sépulture ecclésiastique. Aussi-tôt, à un certain signal, la populace accourut en fureur, & jetta tous ces corps dans la riviere, à la réserve des plus gras, qu'on abandonna aux Apoticaires, qui les demandoient pour en avoir la graisse. C'est ainsi que le racontent ceux qui en ont écrit des rélations, dans un tems où la mémoire de ces horreurs étoit encore récente.

La licence de ces meurtres n'en demeura pas-là; peu de tems après, les Daruts freres, marchands fameux, la Bessée, Gautier & Flocard, qui étoient de la meilleure bourgeoisie de la ville, furent tirés de prison, égorgés & jettés dans le Rhône. On fit le même traitement à Claude Goudimel, un des premiers Musiciens de notre tems, qui a composé de très-beaux airs pour les Pseaumes de David, traduits en Vers François par Clément Marot & par Beze. Les Protestans les chantent encore aujourd'hui, tant dans leurs maisons, que dans leurs temples.

Au milieu de tous ces carnages, il y eut plusieurs Protestans qui furent sauvés

sauvés par la garnison, & le Seigneur de la Mante, Gouverneur de la citadelle; entre autres Jean Ricaud & Antoine Caille, Ministres de la ville: A l'égard de Jean l'Anglois, le plus notable d'entre eux, il fut tué dès le commencement de l'émotion. On assûre qu'il y eut bien huit cens personnes de tout âge & de tout sexe qui périrent en cette occasion. Les corps qui avoient été jettés dans le Rhône, & qui furent entraînés par le courant de l'eau, se ramasserent auprès de Tournon en si grand nombre, que les bords de la riviere en furent couverts, & que les habitans de cette ville, effrayés, coururent aux armes, croyant que c'étoient des ennemis. Bientôt après, l'horreur succeda à la crainte: & quoiqu'ils n'eussent aucune affection pour la Religion Protestante, ils détesterent les auteurs de cette barbarie. Pour ôter de devant leurs yeux un spectacle si affreux, ils mirent du monde sur la rive, avec des crocs de bateliers, afin de repousser dans la riviere les corps que l'eau portoit vers les bords. Valence, Vienne, Bourg, Viviers, le Pont S. Esprit, & Avignon même, où les Protestans sont plus haïs qu'ailleurs, n'eurent pas moins d'horreur de cette multitude de cadavres, que les habitans de Tournon. Mais ceux d'Arles, qui n'ont ni puits ni fontaines, & qui ne boivent point d'autre eau que celle du Rhône, eurent une raison de plus de détester cette barbarie, par l'incommodité qu'ils en reçurent, ne voulant plus manger de poisson du Rhône, ni boire de ses eaux, quoiqu'ils n'en ayent point d'autres; ensorte qu'ils ne regardoient plus ce fleuve qu'avec horreur.

CHARLES IX. 1572.

Les Gouverneurs de Provence & du Dauphiné y empêchent le desordre.

Les choses se passerent bien différemment dans la Provence & le Dauphiné, par la prudence & l'humanité de ceux qui commandoient dans ces Provinces. Car Joseph-Boniface de la Mole, qui périt deux ans après à Paris, y étant venu avec des lettres du Roi qui ordonnoient les mêmes cruautés, & les ayant présentées à Claude de Savoye Comte de Tende, allié des Montmorencis; ce Seigneur lui dit, que ce n'étoit pas S. M. qui donnoit de tels ordres, puisqu'il en avoit reçu de contraires quelques jours auparavant; qu'ils ne pouvoient venir que des ennemis de la tranquillité publique, qui empruntoient le nom du Roi pour satisfaire leurs passions; qu'ainsi il prenoit le parti d'obéïr aux premiers ordres, parce qu'ils étoient plus dignes de la justice & de la clémence de S. M. Mais il mourut peu de tems après à Avignon, presque subitement, fort regretté des Provençaux; & l'on soupçonna qu'il avoit été empoisonné par les émissaires des factieux (1).

Du côté du Dauphiné, Bertrand de Simiane de Gordes, qui avoit été élevé dans la maison de Montmorency, ayant reçu un pareil ordre, s'excusa de l'exécuter sur la puissance de Montbrun & des Protestans du Dauphiné; & représenta, qu'il seroit très-dangereux de les réduire au désespoir. Il y en eut pourtant quelques-uns de tués à Valence & à Romans, mais plus tard: car ce ne fut que le 22. de Septembre. D'un assez grand nombre qu'on avoit mis dans les prisons, la crainte en fit revenir plusieurs à la Religion de leurs peres: mais il y en eut sept qui furent poignardés par la populace en fureur.

De

(1) Il eut pour successeur dans ce gouvernement, Albert de Gondy Comte de Retz, dont j'ai si souvent parlé; ce qui augmenta encore la haine qu'on avoit pour lui à la Cour; Du côté du Dauphiné &c. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1572.

De Saint-Heran, Gouverneur d'Auvergne, qui étoit aussi attaché aux Montmorencis, se conduisit à-peu-près de même: il répondit comme le Comte de Tende aux émissaires envoyés par la Cour; & il ajouta de plus, qu'il n'obéïroit jamais à de pareils ordres, à moins que le Roi ne les lui donnât de sa bouche.

Massacres commis à Toulouse.

On ne fut pas si moderé à Toulouse; car la nouvelle du carnage fait à Paris y étant arrivée le 31. d'Août, qui étoit un Dimanche; & les Protestans étant allés au prêche à Castanet, on ferma aussi-tôt les portes de la ville, & l'on prit des mesures pour que personne n'en sortît, mais on n'empêcha personne de rentrer. Plusieurs de ceux qui étoient hors de la ville, ayant été avertis de ce qui se passoit, ne jugerent pas à propos d'y retourner, & ils se retirerent, les uns à Puylaurent, les autres à Montauban, quelques-uns à Realmont, & d'autres en d'autres endroits. Deux jours après, on publia un Arrêt du Parlement, qui défendoit de faire aucune violence ni aucune insulte aux Protestans: ce qui n'empêcha pas que, dès le lendemain, on ne mît des corps-de-garde aux portes de la ville & dans les carrefours, & qu'on ne se saisît de tous ceux qui étoient suspects, qu'on enferma, partie dans les couvens, partie dans les prisons publiques. Quelques jours après, Delpeche & Madron, riches marchands, ennemis jurés des Protestans, étant arrivés de la Cour, on conduisit ces malheureux dans les prisons du Palais, où on les fit tous égorger la nuit, par des scelérats de profession; mais sur-tout par cette espece de gladiateurs qui se mêloient parmi les écoliers en Droit, entre lesquels un certain la Tour s'étoit rendu fameux. Ces assassins tuerent autour de deux cens hommes, entre autres Jean Coras (1), Conseiller au Parlement, & quelques autres du même corps, dont les cadavres, par une double cruauté, furent ensuite pendus à l'orme de la cour du Palais, avec l'habit de leur dignité: & tous ces corps furent jettés dans une fosse que l'on creusa dans la maison de l'Archévêque.

Et à Rouen.

Le carnage fut encore plus grand à Rouen. Tanneguy le Veneur Comte de Carouge, Gouverneur de la ville, Gentilhomme de la première noblesse de la Province, homme d'un esprit doux & moderé, l'empêcha pendant quelque tems; mais à la fin il fut contraint de ceder à la violence des séditieux, sur-tout de ceux qui avoient été proscrits l'année précedente par sentence des Commissaires nommés par le Parlement de Paris, & qui voulurent se venger par-là de l'injure qu'ils prétendoient avoir reçûë, & abolir la mémoire de l'Arrêt qui les avoit flétris. On mit quantité de personnes en prison; le 17. de Septembre on les fit appeller l'un après l'autre; & à mesure qu'ils paroissoient, ils étoient assommés par ces meurtriers, qui avoient à leur tête un fameux scelérat, nommé Maromme. On se jetta ensuite dans les maisons particulieres: il n'y eut point de cruau-

tés

(1) *Jean Coras*]. Le Clergé de N. D. de Roquemadour en Quercy, se vantoit de posseder en chair & en os le corps de St. Amadour; d'où, soit dit en passant, le Proverbe rapporté par Châtelain au mot *Amator* de son Vocabulaire Hagiologique: *En chair & en os, comme Saint Amadour.* En 1562. Coras, arrivé en ce lieu avec l'armée Protestante, découvrit que ce prétendu corps saint n'étoit qu'un os qui sembloit avoir apartenu à une épaule de mouton. Beze, *Hist. Ecclésiast. Tom. III. pag.* 89. & 90. En faloit-il davantage à des gens bien plus avares encore que superstitieux, pour faire mourir cet homme? LE DUCHAT.

tés qu'on n'y commît, deux jours durant, sans distinction d'âge ni de sexe : il y eut autour de cinq cens personnes de tuées. Après qu'on eut dépouillé leurs cadavres, on les enterra dans des fosses que l'on creusa à la porte Cauchoise: leurs habits tout ensanglantés furent donnés aux pauvres, ensorte que l'on mettoit à profit jusqu'aux meurtres, pour gagner la populace. Le Parlement fit semblant de désapprouver une telle noirceur, & d'en vouloir récherchcr les auteurs: mais la dissimulation n'ayant pas duré longtems, la poursuite s'en alla en fumée, & les assassins eurent une entiere liberté de se retirer où ils voulurent.

CHARLES IX. 1572.

L'exemple des grandes villes passa jusqu'aux petites, jusqu'aux bourgs même & jusqu'aux villages, & plusieurs ont écrit, que ce tumulte avoit fait périr trente mille personnes dans le Royaume en diverses manières ; mais je crois qu'on a un peu exagéré.

On fouille les papiers de Coligny par ordre de la Reine.

Pendant tout ce carnage dans les Provinces, on ne demeuroit pas à rien faire à la Cour, ni dans Paris. La Reine chargea de Morvilliers d'éplucher tous les papiers de Coligny; & de voir si l'on n'y découvriroit rien qui pût diminuer la haine que cette exécution faisoit retomber sur la Cour, tant en France que dans les païs étrangers. Voici un article qu'on trouva dans un Journal qu'il faisoit, & qui a été supprimé par ordre de la Reine. Il donnoit avis à S. M. de prendre garde, en assignant l'appanage à ses freres, de ne leur pas donner une trop grande autorité. La Reine fit lire l'article devant le Duc d'Alençon, qu'elle sçavoit affligé de la mort de Coligny. (1) „ Voilà votre bon ami, lui dit-elle, voyez le conseil qu'il „ donne au Roi. Je ne sçais pas, lui dit le Duc d'Alençon, s'il m'ai- „ moit beaucoup; mais je sçais qu'un pareil conseil n'a pû être donné que „ par un homme très-fidéle à S. M. & très-zèlé pour ses intérêts." On trouva encore dans ses papiers un petit Mémoire sur la guerre de Flandre, où il avoit écrit quelque chose qui n'étoit pas dans le discours qu'il fit donner au Roi, parce qu'il craignoit que cet avis ne transpirât, & qu'il ne vouloit le dire qu'au Roi, lorsqu'il pourroit lui parler en secret: c'est que, si le Roi ne vouloit pas accepter la condition que les peuples des Païs-bas lui offroient, c'étoit la ceder aux Anglois, qui étoient alors en bonne intelligence avec la France; mais qui deviendroient bientôt ses plus grands ennemis, s'ils mettoient une fois le pied dans des Provinces qui lui sont contiguës, & qui leur donneroient le moyen de renouveller leurs anciennes prétentions. La Reine eut encore grand soin de montrer cet endroit à Walsingham, Ambassadeur d'Angleterre, & de lui faire remarquer l'ingratitude de Coligny envers Elisabeth, qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Walsingham lui répondit, qu'il ne sçavoit pas quels étoient les sentimens de Coligny à l'égard de la Reine d'Angleterre; mais qu'il sçavoit parfaitement, que c'étoit-là le conseil d'un homme très-fidèle au Roi, très-zèlé pour le nom François, & que sa mort étoit une grande perte pour le Roi & pour le Royaume. Par cette réponse assez semblable à celle du Duc d'Alençon, la Reine-mere eut la honte de voir que sa finesse n'avoit servi qu'à montrer sa malignité.

Mémoire qu'on y trouve, & dont la Reine veut envain se servir pour le rendre odieux.

Nouveaux ordres du Roi aux

Sur la fin du mois d'Août, le Roi, appréhendant que le désespoir ne portât les Protestans des Provinces aux dernieres extrêmités, écrivit à tous les Gou-

(1) Qui l'avoit toûjours aimé. *Edition des Drouarts in f.*

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Différens discours sur les causes du massacre de Paris. Montauban, Nîmes, quelques châteaux des Cévennes, la Rochelle & Sancerre donnent asile aux Protestans persécutés. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé abjurent la Religion Protestante, & prêtent serment à ce sujet. Hugue Sureau du Rosier abjure solemnellement la même Religion, & y retourne. Grande joye à Rome, où étoit le Cardinal de Lorraine, à la nouvelle du massacre. Jubilé donné à cette occasion. Ecrit de Camille Capilupi sur cette matiére. Edit du Roi de Navarre pour le rétablissement de la Religion Catholique dans ses Etats particuliers. Mort de Sigismond-Auguste Roi de Pologne. Catherine de Médicis travaille à faire tomber le Royaume de Pologne à son fils le Duc d'Anjou. Jean de Montluc Evêque de valence, est nommé pour aller en Pologne négocier cette affaire. Lettres de ce Prélat à tous les Archevêques, Evêques, Palatins & Grands du Royaume, pour affoiblir l'impression que le massacre avoit faite sur les esprits. Ecrit de Jaques Cujas sur ce sujet. Reponse à cet ecrit par Hugue Donneau sous le nom de Zacharie Furnester. Ambassade de Pompone de Belliévre en Suisse pour justifier cet évenement auprès des Cantons. Lettre de P. Charpentier à François Porto contre les Protestans. Reponse à cette lettre, & à celle de Pybrac écrite sur la même matiére, & adressée à Stanislas Elvidius. Arrêt rendu contre Coligny après sa mort. Briquemaut & Cavagnes traînés au supplice avec l'effigie de Coligny. On attaque les Rochelois, & on négocie en même tems avec eux. Flotte commandée par Strozzi & par le Baron de la Garde. Biron tâche de traiter amiablement avec la Rochelle. Défiance des Rochelois à cette occasion. Augmentée par ce qui arriva dans la suite à Bourdeaux. Edits en faveur des Protestans. Commencement du siége de la Rochelle. Retour de la Nouë à la Cour; le Roi le reçoit en grace, & l'envoye à la Rochelle. Premiéres escarmouches. Les restes des Protestans de la Guyenne s'assemblent dans le

monies facrées du mariage, & avoit presque ensanglanté (1) l'habit nuptial de sa propre sœur. CHARLES IX.

Ils ajoutoient que les vertus qu'on loüoit sur-tout dans les Rois, étoient la justice, la douceur, & la clémence : que la cruauté & l'inhumanité étoient condamnables dans tous les hommes; mais que c'étoient des vices horribles dans un Prince : que tous les siécles avoient loüé ce mot de Scipion. „ J'aime mieux sauver un citoyen, que de tuer mille ennemis : „ qu'Antonin surnommé le pieux, avoit coutume de dire, que les Rois avoient à la vérité le droit de vie & de mort sur les peuples soûmis à leur empire, mais qu'il ne leur étoit permis de l'exercer qu'après avoir bien examiné leur cause, & leur avoir fait leur procès: que cette fureur & cet aveuglement qui s'étoit emparé des esprits des François, étoit une punition de Dieu pour les juremens horribles & les blasphêmes exécrables qu'ils ne cessoient de prononcer contre son saint Nom; que le Roi lui-même, suivant les pernicieuses leçons de sa mere & des Gouverneurs qu'elle lui avoit donnés, s'étoit fait une habitude de ces excès; que de lui l'exemple avoit passé à toute sa Cour, & ensuite aux villes, & même jusqu'aux gens de la campagne, avec un tel débordement, qu'on ne disoit pas trois mots sans y mêler en blasphêmant, la tête de Dieu, sa mort, son sang, & son ventre : qu'on avoit lassé la patience divine par des impudicités détestables : que tout étoit plein de débauches honteuses & d'adultéres : que la nature outragée sembloit se plaindre à Dieu de l'excès de sa douceur & de sa patience; & que la terre même de France sembloit être lasse de porter de pareils monstres : que tous les prétextes qu'on alléguoit contre Coligny étoient si mal imaginés, & appuyés de preuves si foibles, qu'on auroit eu peine à les faire trouver vraisemblables à des enfans, bien loin d'en convaincre des personnes raisonnables. A qui en effet auroit-on jamais pû persuader que cet Amiral fût venu former une conjuration dans les murs de Paris? En supposant qu'il eût été criminel avant la paix, on ne pouvoit douter qu'il ne fût innocent lorsqu'il vint trouver le Roi, puisque c'étoit après l'Edit de pacification, fondé sur la foi publique & sur la parole de sa Majesté. Il n'étoit pas moins constant que personne n'avoit plus d'éloignement que lui pour la guerre civile, & qu'il n'étoit occupé que de la guerre de Flandre. Il y avoit encore moins de vraisemblance à dire, que c'étoit depuis sa blessure qu'il avoit conjuré. A qui auroit-on fait croire que ce Seigneur avec deux blessures considérables, accablé de maladies, dans un âge fort avancé, n'ayant aucun usage des deux bras, & dans le tems que les Médecins délibéroient de lui en faire couper un, eût pû former le dessein d'attaquer avec trois cens jeunes gens qui l'avoient accompagné, une armée de soixante mille hommes très bien armés, & de plus ses ennemis? 1572.

(1) Il avoit en quelque sorte prostitué l'honneur, & presque ensanglanté l'habit nuptial de sa propre sœur. Ils ajoutoient, que chez les anciens il n'y avoit rien de plus sacré que la parole des Rois: que quiconque étoit capable d'y manquer, ne méritoit pas qu'on eût commerce avec lui; qu'on entretint aucune liaison avec lui; que les étrangers eussent pour lui ce respect, que rend par-tout le reste des mortels à la majesté Royale: que les vertus &c. *MS.* de Mrs. de *Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1572.

mis? S'il-en avoit eu la pensée, comment auroit-il pû prendre en si peu de tems des mesures pour une si grande & si détestable entreprise? Car à peine a-t-il vécu quarante heures depuis sa blessure; & dans ce peu de tems, les Médecins ne lui avoient pas permis de parler à qui que ce fût. Après tout, s'il étoit coupable de quelque crime, le Roi ne l'avoit-il pas en sa puissance, puisqu'il l'avoit mis sous la garde de Cosseins, qui s'étoit emparé avec son détachement de toutes les avenuës de la maison de ce Seigneur. Il ne tenoit donc qu'au Roi de le faire mettre en prison d'un moment à l'autre, s'il l'eût jugé à propos; de lui confronter des témoins, suivant l'usage des procédures ordinaires; de lui faire faire son procès, & de le faire punir suivant les loix. Mais enfin, si Coligny avoit conjuré contre le Roi avec ses amis & ses vassaux, falloit-il associer à son crime tant de personnes innocentes, tant de Gentilshommes, de meres de familles, de jeunes filles que la cérémonie du mariage de la sœur du Roi avoit attirées à Paris, tant de femmes grosses, tant de vieillards, tant de malades couchés dans leurs lits, tant de personnes enfin de tout sexe & de toute profession, qui ne pouvoient sçavoir les derniers projets de Coligny? A qui d'ailleurs n'auroit-il point paru absurde & ridicule, que Coligny eût si mal pris son tems pour tramer une conspiration contre le Roi de Navarre qui professoit avec lui la même Religion, & qu'il avoit eu auparavant à sa discrétion pendant quatre années consécutives?

Medailles frappées au sujet du massacre.

Voilà quels étoient les raisonnemens que faisoient la plûpart des personnes sensées; on étoit même persuadé qu'une action si indigne & si atroce rendroit à l'avenir le nom François odieux & infâme, & que la postérité en auroit horreur. Mais le comble de la folie, c'est d'avoir voulu tirer gloire d'une chose si détestable, & d'avoir à l'exemple des Empereurs Romains fait frapper à cette occasion des médailles d'or & d'argent (1), que l'on présenta au Roi le 3. de Septembre, avec cette inscription: *Virtus in Rebelles*, Courage contre les Rebelles; & sur le revers, deux colonnes qui étoient la devise du Roi avec ces mots, *Pietas excitavit justitiam*, La piété a excité la justice. On en fit d'autres, où d'un côté étoit la tête du Roi avec cette inscription Françoise, *Charles IX. vainqueur des Rebelles*; & sur le revers, un Hercule tenant un flambeau d'une main, & une massuë de l'autre, & combattant contre l'hydre.

Asiles que se procurent les Protestans.

Les affaires des Protestans étant ruinées dans la plûpart des provinces, ils chercherent divers asiles; les uns à la Rochelle, les autres à Montauban, à Nîmes, dans le Vivarais, & dans quelques châteaux des Cévennes: beaucoup d'autres, que la crainte avoit obligés de quitter leurs maisons, après avoir erré en différens endroits, prirent le parti d'aller s'établir hors du Royaume. La Reine d'Angleterre, l'Electeur Palatin, qui étoit un Prince rempli d'humanité, les Cantons de Zurich & de Berne, & sur-tout la ville de Géneve les reçurent à bras ouverts. Mais comme ils souffroient dans cette ville, parce que le pillage & l'abandon de leurs biens les avoient réduits

(1) Dont Nicolas Favet Conseiller en la Cour des Monnoyes fut l'inventeur, & qu'il présenta lui-même au Roi le 3. de Septembre. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

réduits à une grande pauvreté, Beze & ses collégues eurent grand soin de les soulager par des quêtes qu'ils firent faire pour eux. Les deux fils aînés de Coligny furent sauvés du péril: le Comte de Laval fils d'Andelot, & Loüise de Coligny veuve de Teligny, se retirerent d'abord à Géneve, d'où ils passerent à Bâle, & y demeurerent quelques mois; enfin ils allerent demeurer à Berne, où ils furent reçûs par la République avec autant d'honneur que d'humanité. Beaucoup d'autres, n'ayant pas assez de courage pour souffrir les incommodités de l'exil, & pour vivre éloignés de leurs maisons, de leurs femmes, & de toutes les autres liaisons que chacun a dans le lieu de sa naissance, céderent à la violence, s'accommoderent au tems, & retournerent à la Religion de leurs ancêtres. On dressa à Paris une formule d'abjuration, qu'on fit faire à ceux qui prirent le parti de demeurer dans leurs maisons.

Quoique les entreprises du Roi eussent eu jusque-là tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, il y avoit pourtant trois choses qui l'inquiétoient. La premiére étoit de voir que le Roi de Navarre & le Prince de Condé ne vouloient point quitter leur Religion; la seconde qu'en Pologne & en Suisse, où nous avions alors un grand intérêt qu'on eût bonne opinion du Roi, on avoit jugé très-desavantageusement du massacre de Paris; la troisiéme, que la Rochelle serviroit toujours d'asile aux Protestans qui auroient assez de courage & de hardiesse pour prendre les armes: trois circonstances fâcheuses qui demandoient un remede prompt & convenable, parce que dans ces sortes d'affaires le moindre retardement peut avoir des suites dangereuses.

Conduite du Roi envers le Roi de Navarre & le Prince de Condé au sujet de la Religion.

A l'égard du Roi de Navarre & du Prince de Condé, c'étoit en quelque façon perdre le fruit de tant de sang répandu dans Paris, si le Roi, qui croyoit avoir triomphé du parti Protestant, étoit obligé de céder à leur opiniâtreté, l'exemple de leur résistance étant capable de rassembler les restes épars & consternés de ce parti, & de les affermir dans leurs premiers engagemens. Sur cela le Roi crut qu'il lui convenoit de prendre le parti de la douceur & de la modération avec le Roi de Navarre, dont il connoissoit l'esprit souple & pliant; mais qu'il devoit traiter le Prince de Condé avec beaucoup de séverité & de rigueur, dans l'espérance d'intimider l'un par l'autre. Ainsi le 9. de Septembre, soit que ce fût l'effet d'une colére véritable, ou que ce ne fût qu'une feinte, ayant ordonné qu'on lui apportât des armes, & qu'on fit venir les Officiers du régiment des Gardes, il jura qu'il vouloit exterminer les restes des Protestans en commençant par le Prince de Condé; il leur commanda à tous de se tenir prêts pour exécuter ses ordres. Mais la Reine, femme du Roi, qui avoit une prudence & un courage au-dessus de son sexe, s'opposa à ce dessein, & se servit de l'autorité qu'elle avoit sur son esprit pour arrêter son impétuosité, en lui représentant qu'il ne devoit pas entamer une entreprise de cette importance sans avoir pris l'avis de son Conseil; que cette entreprise étoit du nombre de celles où la trop grande précipitation ne pouvoit être réparée par le repentir. Le Roi, touché des priéres de la Reine qu'il aimoit tendrement, met les armes bas, & congédie ses Gardes. Le lendemain, il fait venir le Prince de Condé, & lui propose trois choses, dont il lui donne le choix: la Messe,

CHARLES IX. 1572. c'est-à-dire la Religion Catholique, la mort, ou une prison perpétuelle. „ A Dieu ne plaise, dit Condé, que je choisisse la premiére; pour les deux „ autres, c'est à votre Majesté à décider, & je prie la providence divine „ de vouloir bien la conduire dans le choix qu'elle fera. „ Cette réponse pleine de modestie appaisa un peu le Roi : comme il croyoit qu'il étoit de son honneur, & de l'intérêt de ses affaires de vaincre l'opiniâtreté de Condé, & qu'il cherchoit tous les moyens possibles d'en venir à bout, il arriva heureusement qu'un fameux Prédicateur, Ministre de l'Eglise Protestante d'Orléans, nommé Hugue Sureau du Rosier, fut arrêté. Cet homme marqua qu'il avoit envie de retourner à la Religion de ses peres, & qu'il avoit des choses importantes à dire au Roi. La suite fera voir que ce n'étoit pas sincérement qu'il parloit ainsi ; mais qu'intimidé comme bien d'autres, la vûë du péril où il se trouvoit, l'avoit engagé à faire cette démarche. C'étoit remporter une grande victoire sur les Protestans, que de détacher du Rosier de leur parti. On l'amene donc au Roi, & il déteste ses erreurs en présence de sa Majesté. Il dit qu'il avoit assez montré avant ce tems-là qu'il étoit dans ces sentimens, ayant toujours pensé qu'il falloit recourir aux Ouvrages des Peres & de l'antiquité pour la décision des points controversés, sans quoi les disputes ne finiroient jamais: que Dieu l'avoit mis dans l'heureuse nécessité de ne plus reculer, & le forçoit aujourd'hui à faire ce qu'il avoit résolu depuis long-tems; mais qu'il n'oublieroit rien pour réparer par son zéle le tort qu'il avoit fait à la Religion par ses délais : que son exemple serviroit de flambeau pour éclairer ceux qui s'étoient égarés, & pour les ramener au sein de l'Eglise.

Conversion du Ministre du Rosier.

Le Roi, saisissant cette occasion, le mene chez le Roi de Navarre, & chez Catherine de Bourbon sa sœur, chez le Prince de Condé, Marie de Cléves sa femme, & Françoise d'Orleans sa belle-mere (1). Du Rosier parla avec beaucoup d'éloquence des marques de la véritable Eglise, de sa succession constante, de la mission légitime de ses Ministres. Il assûra que tous ces avantages ne se trouvoient que dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & il le prouva par un grand nombre d'argumens, en présence de quelques Docteurs de Sorbonne. Les deux Princes & les trois Princesses l'entendirent avec beaucoup d'attention, & tous, à la réserve de Condé, se rendirent; mais il y a lieu de croire que la crainte y eut plus de part que la persuasion. Cependant Marie de Cléves & Françoise d'Orléans persévererent jusqu'à la fin dans la Religion Catholique : à l'égard du Roi de Navarre & de sa sœur, ils retournerent dans la suite à la Religion Protestante; mais comme ils ne cherchoient alors qu'un prétexte honnête pour s'accommoder au tems, & pour mettre leur vie en sûreté, ils furent ravis d'en trouver un aussi plausible que l'exemple de Sureau.

Celle du Roi de Navarre, de sa sœur, & des Princesses de Condé.

Le

(1) Monsieur de Thou l'appelle *Socrum* belle-mere, dont on a épousé le fils ou la fille. Il devoit dire *Novercam*; car Françoise d'Orleans étoit la seconde femme de Loüis de Bourbon Prince de Condé I. du nom : la belle-mere *Socrus* de Henri I. du nom, Prince de Condé dont il s'agit ici, étoit Marguerite de Bourbon-Vendôme, fille de Charles Duc de Vendôme, & sœur d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre & de Loüis I. Ainsi Marie de Cléves étoit cousine germaine de son mari.

Le Prince de Condé, qui n'avoit pas été convaincu par tout ce qui avoit été avancé dans cette conférence publique, prit Sureau en particulier, & lui dit: „ Ce que vous nous avez déclaré publiquement, est-il vrai? avez-„ vous parlé selon vos véritables sentimens? n'est-ce point la crainte qui „ vous a fait tenir un tel langage? „ Sureau l'ayant assûré que non, & ayant encore renchéri sur tout ce qu'il avoit dit alors, Condé lui repliqua: „ Si j'étois assûré que la doctrine que j'ai apprise à votre école, & à „ celles de vos semblables, fût la doctrine de la véritable Eglise, je la „ défendrois de bon cœur au péril même de ma vie; mais si je suis dans „ l'erreur, si mes maîtres m'ont trompé, il faut renoncer à l'erreur, & se „ rendre à la vérité connuë. „

Depuis ce tems-là le Prince parut ébranlé. Peut-être fut-il bien aise de pouvoir rejetter sa foiblesse sur la faute d'un autre, car on lui fit entendre qu'on lui avoit préparé un logement à la Bastille; peut-être aussi étoit-il vrai que les raisons du Ministre le convainquirent entiérement. Quoi qu'il en soit, il abjura ses erreurs après le Roi de Navarre & les autres: il fut absous par le Cardinal son oncle au nom du Pape, & il assista à une Messe solemnelle.

Abjuration du Prince de Condé.

Sureau, ayant continué de prêcher à Paris en divers endroits avec beaucoup de succès, fut enfin envoyé à Mets avec Jean Maldonado Jésuite Portugais, homme de beaucoup d'esprit & d'une grande érudition, pour ramener par son exemple & par l'éloquence de ses discours, un grand nombre de personnes qui s'étoient séparées de l'Eglise. Ensuite le Duc de Montpensier, qui étoit au désespoir que la Duchesse de Boüillon sa fille (1) fût de la Religion Protestante, le pria de faire un voyage à Sedan pour la convertir: il y alla, mais il ne la fit pas changer. Le chagrin qu'il en eut, & les lettres continuelles qu'il recevoit de ses amis d'Allemagne, qui lui reprochoient son apostasie, le firent changer une seconde fois: ainsi n'ayant plus rien à craindre, il renonça au ministére de Prédicateur de la Religion Romaine qui ne lui plaisoit pas, & se retira à Heidelberg. Dès qu'il y fut, il publia un écrit qui rendoit sa rétractation authentique: il reconnoît qu'il a fait une très-grande faute, il s'en repent, il la déteste; après quoi il demande pardon au Prince de Condé de l'avoir engagé par son ministére, aussi pernicieux qu'impie, à embrasser une Religion, où son salut est dans un si grand danger. Cette conduite de Sureau ne le fit estimer d'aucun des deux partis: on le regarda dans l'un & dans l'autre comme un homme leger & inconstant; depuis ce tems-là il vécût tranquillement en Allemagne.

Rétractation & nouvelle abjuration du Ministre du Rosier.

Charles Duc de Lorraine, jugeant l'occasion favorable pour porter un coup à la Religion Protestante, en défendit l'exercice dans tous les païs de son obéissance, sous prétexte qu'elle s'y étoit établie sans sa permission. L'Edit est du 14. de Septembre: il accorde néanmoins aux Protestans la faculté de vendre leurs effets, & de mettre ordre à leurs affaires; il leur fixe

Edit du Duc de Lorraine contre les Protestans.

(1) Elle s'appelloit Françoise de Bourbon. Ainsi deux filles du Duc de Montpensier si zélé Catholique, furent Protestantes; sçavoir celle-ci, & Charlotte de Bourbon mariée au Prince d'Orange.

CHARLES IX. 1572. fixe le terme d'un an pour ce sujet, au bout duquel il veut qu'ils sortent de ses Etats pour aller où ils jugeront à propos.

Lettres du Roi de Navarre & du Prince de Condé au Pape.

Le Roi, ayant détaché le Roi de Navarre & le Prince de Condé du parti des Protestans; voulant de plus affermir & sceller, pour ainsi dire, leur profession de foi par un témoignage encore plus authentique, persuade à ces deux Princes d'écrire au Pape, & de lui envoyer leurs lettres avec une autre que lui écriroit le Cardinal de Bourbon leur oncle. Ce qu'ils firent le troisiéme d'Octobre. Ils disoient l'un & l'autre, mais en termes différens, qu'ils avoient une douleur extrême d'avoir été imbus dès leur enfance, d'une doctrine erronée, & d'avoir été séparés de la communion de l'Eglise, bien moins par la faute de leurs peres, que par celle des faux Docteurs qui les avoient séduits: qu'ayant reconnu leur égarement par les avis du Roi & de la Reine sa mere, par ceux des Ducs d'Anjou & d'Alençon, du Cardinal de Bourbon, & du Duc de Montpensier, ils l'avoient détesté de tout leur cœur, & avoient fait leur profession de foi en présence du Ministre de sa Sainteté; que le souverain Pontife étant le Vicaire de J. C. sur la terre, & le dispensateur général des graces que le Ciel répand dans tout cet univers, & portant tous les hommes dans son sein paternel, ils se confioient pleinement à sa bonté, & avoient recours à sa miséricorde, suppliant de vouloir bien les recevoir dans sa communion; de leur accorder la dispense pour les dégrés de parenté qui sont entre eux & leurs femmes, afin qu'il ne restât aucun empêchement, & que les mariages & les enfans qui en naîtroient, fussent tenus pour légitimes.

Réponse du Pontife.

Le premier de Novembre le Pape répondit à leurs lettres avec de grandes marques d'amitié: après avoir loüé leur piété, & approuvé leur foi, il leur accorda la dispense qu'ils demandoient; & confirma par cette grace le mariage qu'ils avoient contracté avant que de la recevoir.

Grande joye à Rome au sujet du massacre de Paris.

Lorsque la nouvelle du massacre de Paris arriva à Rome, ce fut une joye au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Les lettres du Nonce que le Pape avoit à la Cour de France, furent lûës le 6. de Septembre dans l'assemblée des Cardinaux. Elles portoient que toute l'expédition avoit été projettée & exécutée par l'ordre exprès du Roi: sur le champ il fut résolu que le Pape accompagné des Cardinaux, iroit à l'Eglise de Saint Marc pour remercier Dieu solemnellement de la grace singuliére qu'il venoit de faire au saint Siége & à toute la Chrétienté; que le Lundi suivant on diroit à ce sujet une Messe solemnelle à la Minerve, où le Pape & les Cardinaux assisteroient; & qu'on publieroit un Jubilé universel pour les causes suivantes. Premiérement, parce que les ennemis de la vérité & de l'Eglise avoient été exterminés en France. Secondement, à cause de la grande victoire remportée sur les Turcs, & des heureux succès du Duc d'Albe en Flandre. En troisiéme lieu, pour implorer la miséricorde divine en faveur du Royaume de Pologne, afin qu'on y pût élire un Roi qui eût un véritable zéle pour la défense & pour la propagation de la Religion Catholique. Sur le soir, on tira le canon du château Saint-Ange, & on alluma des feux dans toutes les ruës; en un mot on n'oublia rien de tout ce qui s'est toujours fait après les victoires les plus grandes & les plus

plus signalées, qui ayent été remportées pour l'Eglise Romaine. Le Cardinal de Lorraine comme transporté de joye, fit compter mille écus d'or à un Gentilhomme du Duc d'Aumale son frere, qui lui apporta cette agréable nouvelle, & il témoigna qu'il en avoit une joye inexprimable. Ce fut aussi sur ses instances qu'on alla deux jours après en procession à l'Eglise de Saint Loüis, ou il se trouva un grand concours de Noblesse & de peuple. Les Evêques & les Cardinaux marchoient à la tête: après eux étoient les Suisses, & ensuite les Ambassadeurs des têtes couronnées; puis le Pape sous un dais, & à ses côtés les Cardinaux Diacres, parmi lesquels étoit au premier rang Innocent Cardinal del Monte, à la place du Cardinal Loüis d'Est qui étoit alors en France (1.). L'Ambassadeur de l'Empereur portoit la queuë de l'habit du Pape, cette fonction comme la plus honorable, étant toujours déférée à l'Empereur, le premier des Princes Chrétiens. La Cavalerie-legére fermoit la marche. Lorsqu'on fut arrivé à l'Eglise dans l'ordre que je viens de dire, le Cardinal de Lorraine célébra la Messe avec une pompe superbe; l'Eglise même étoit plus magnifiquement ornée qu'à l'ordinaire. On avoit mis à la porte une inscription qui portoit que le Cardinal de Lorraine, au nom du Roi Très-Chrétien Charles IX. rendoit graces à Dieu, & félicitoit notre saint pere le Pape Grégoire XIII. le sacré collége des Cardinaux, le Sénat & le peuple Romain, du succès étonnant & incroyable qu'avoient eu les conseils que le saint Siége avoit donnés, les secours qu'il avoit envoyés, & les priéres que sa Sainteté avoit ordonnées pour douze ans.

Rélation du massacre par Capilupi.

Il parut bientôt après à Rome un petit livre intitulé le *Stratagême*, composé par Camille Capilupi; c'est une rélation détaillée du massacre de la Saint-Barthélemi. L'auteur reprend les choses dès le commencement, & il prétend que deux ans auparavant, lorsqu'on fit la paix avec les Protestans, tout fut dès-lors disposé par la prudence, l'habileté & la politique du Roi & de la Reine pour ce grand succès qu'on a vû depuis. On y lit outre cela que le Cardinal de Bourbon refusant de marier le Roi de Navarre parce qu'il n'y avoit pas de dispense, & qu'il avoit à ce sujet des scrupules dont le Pape seul pouvoit le guérir, le Roi, pour y engager ce Cardinal qui n'étoit pas du secret, & pour tromper en même tems la Reine, qu'il assûroit contre sa pensée n'être pas disposée à consentir à ce mariage, à moins que la dispense ne fût obtenuë, en parla à Coligny, & feignit d'avoir reçû une lettre de son Ambassadeur à Rome, qui portoit que le Pape avoit accordé la dispense, & qu'elle suivroit sa lettre de près. Cette ruse, qui étoit fort du goût de Coligny, trompa le Cardinal de Bourbon, & fit croire à l'Amiral que le Roi étoit très-bien disposé en faveur des Protestans, puisqu'il n'avoit pas hésité de tromper sa mere pour leur faire plaisir. Là-dessus le mariage fut fait sans dispense; mais le mystére ayant ensuite été découvert, le Cardinal, qui avoit encouru les censures de l'Eglise sans le

(1) Dans les éditions *in fol.* & 8. des *Drouarts* il est dit: Deux Cardinaux Diacres, dont le caractére n'étoit pas moins différent que la naissance; le Cardinal del Monte, & le Cardinal Louis d'Est, de qui on peut dire qu'il avoit toutes les qualités d'un grand Prince.

CHARLES IX. 1572. le ſçavoir, avoüa ſa faute au Pape, lui en demanda l'abſolution, & l'obtint (1).

Capilupi & Jean-Baptiſte Hadriani font monter à trois mille le nombre de ceux qui périrent dans ce maſſacre. Le premier aſſûre qu'il y eut quatre cens maiſons de pillées, & que Pierre-Paul Toſinghi ſe trouva avec un de ſes enfans au meurtre de Coligny, & qu'il eut part au butin. Il ajoute qu'on trouva dans le bureau de Coligny une eſpéce de médaille ou de monnoye, ſur laquelle étoient gravées ces trois lettres R. L. P. qui faiſoient connoître que ſon deſſein étoit d'exterminer le Pape & la maiſon de Lorraine. Ce conte ridicule eſt ſuivi d'un autre qui eſt le comble de l'impertinence : cet Italien écrit que le Roi étant allé le lendemain au Parlement, le Cardinal de Bourbon demanda à ſa Majeſté comme une des plus grandes graces qu'elle lui pût faire, que l'evêché de Beauvais qu'il avoit depuis la mort du Cardinal de Châtillon, fût décoré du titre de pairie, & que le Roi le lui accorda. Ce trait montre combien cet auteur eſt ignorant dans notre hiſtoire ; car juſqu'aux enfans il n'y a perſonne qui ne ſçache que de tout tems Beauvais a été une des ſix pairies Eccléſiaſtiques. Il dit une autre choſe qui n'a pas plus de fondement ; c'eſt que les troupes, que Villiers des Pots conduiſit en Flandre avant la mort de Coligny, pour ſecourir le Comte de Naſſau qui étoit fort embarraſſé à Mons, furent taillées en piéces par Eléonor d'Orléans Duc de Longueville Gouverneur de Picardie ; qu'il y eut huit cens hommes de tués, & que tous les Commandans furent faits priſonniers. Ce qui eſt vrai, c'eſt que ces troupes, ayant appris le meurtre de Coligny, ſe débanderent entiérement, & qu'il n'y eut ni combat, ni tués, ni priſonniers. Il ajoûte enfin que depuis pluſieurs années la Reine méditoit de ſe venger des rebelles à la premiére occaſion ; qu'il y avoit plus de quatre ans qu'elle s'en étoit expliquée en termes aſſez clairs au Cardinal de Sainte-Croix ; qu'elle l'avoit même prié de le dire à Pie V. à qui elle avoit depuis écrit elle-même. Il aſſûre qu'il a vû les lettres, & que c'étoit le but de la conférence qu'elle avoit euë quelques années auparavant avec Jean Corraro Ambaſſadeur de Veniſe, auquel elle dit que ce qui la conſoloit dans ces troubles du Royaume, étoit l'exemple de Blanche de Caſtille mere de Saint Loüis, qui avoit eu les mêmes traverſes qu'elle pendant la minorité de ſon fils ; que c'étoit en ce tems-là que les Albigeois, dont la doctrine étoit peu différente de celle des Proteſtans, s'étoient révoltés, & que malgré

(1) Bien des gens regardent ce détail comme un conte inventé a plaiſir par Capilupi, pour diſculper le Pape d'avoir expédié en cette occaſion une diſpenſe également extraordinaire & nulle. En effet, tous les Canoniſtes conviennent que le Pape ne peut pas accorder de diſpenſe à un héretique. Cependant il eſt très-certain, que pour ne pas manquer une ſi belle occaſion de prendre tous les Proteſtans au filet, & de les exterminer, Grégoire XIII. ſçut fort bien alors ſe diſpenſer lui-même de cette Loi. En effet, j'ai moi-même ſouvent entendu dire au Cardinal de Bourbon, que s'il n'avoit pas reçu la diſpenſe du Pape, il ne ſe feroit jamais mêlé de faire ce mariage. Mais lorſque le myſtére fut découvert, & après le maſſacre qu'on méditoit, le Roi fit rendre la diſpenſe au Nonce, qui la ſupprima. *MS.* de Mrs. *de Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

gré la paix & l'amnistie générale qu'on leur avoit accordée après un combat sanglant où ils avoient été entiérement défaits, Blanche avoit sçû si bien profiter des occasions, qu'elle les avoit exterminés tous les uns après les autres. Charles IX. 1572.

Légat envoyé en France.

Après ces réjoüissances, le Pape, résolu d'envoyer un Légat en France, nomma pour cela le Cardinal Fabio des Ursins, & lui donna solemnellement la Croix, qui est la marque d'un honneur si distingué. Le Cardinal partit sur le champ.

Hadriani écrit que la Reine avoit formé le dessein de faire assassiner Coligny dès le tems de la conférence qu'elle eut à Bayone avec le Duc d'Albe; que les guerres continuelles qui survinrent l'ayant empêché de l'exécuter, & les assassins qu'elle avoit engagés à le faire, ayant manqué leur coup, elle avoit différé jusqu'alors, mais qu'elle n'avoit pas laissé échapper une si belle occasion. Il faut avoüer que les écrivains Italiens & Espagnols sont fort ingénieux pour nous prêter sur ce fait leur raffinement de politique, & les traits de prévoyance qu'ils ont imaginés après coup. Nos courtisans ont fait tout le contraire; ils ont employé leur adresse à excuser l'atrocité de l'action, sur ce qu'elle fut faite sans avoir été préméditée, & par une espéce de hazard que l'occasion fit naître (1).

Edit du Roi de Navarre en faveur de la Religion Catholique.

Le Roi de Navarre, voulant montrer de plus en plus la sincérité de sa conversion, donna un Edit le seiziéme d'Octobre, par lequel de l'avis de la Reine sa belle-mere, de la Reine son épouse, & du Cardinal de Bourbon son oncle, il ordonne que la Religion Catholique, qui avoit été abolie depuis quelques années dans tout le Bearn par une ordonnance de sa mere & de l'avis des Etats, soit rétablie dans cette principauté & dans tous les autres lieux qui lui appartiennent: que tous les biens qu'on a enlevés au Clergé lui soient rendus: que l'exercice de la Religion Protestante y soit aboli, & que les Ministres sortent du païs, à moins qu'ils ne se convertissent. Antoine d'Aure, dit de Grammont, qui fut sauvé du massacre, comme nous l'avons rapporté, fut chargé en qualité de Gouverneur de tout le païs, d'y porter l'Edit & de le faire exécuter; mais il l'essaya inutilement: les Bearnois refusérent d'obéïr, sous prétexte que l'Edit avoit été arraché de force à leur Souverain, qu'ils regardoient comme prisonnier en France.

Autre Edit do

Le Roi donna de son côté un nouvel Edit qui dépoüilloit tous les Protestans de leurs charges, tant dans la robe que dans l'épée, même ceux qui

(1) Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le Pape d'un côté, & de l'autre les Ministres de la Cour d'Espagne, ayent pris à tâche de transmettre à la postérité d'une vive voix & par écrit, la mémoire d'un évenement, qui parmi les Catholiques même fut egalement détesté par tous les gens de bien, comme étant d'un exemple tres-pernicieux; l'un, parce qu'il se mettoit peu en peine de voir le sang couler, pourvû qu'il servît à cimenter son autorité; & les autres, parce que cet incident deshonoroit également la nation Françoise, & leur offroit à eux-mêmes l'occasion la plus favorable d'affermir dans les Païs-bas leur puissance, que le parti Protestant avoit déjà fort ébranlée. Le Roi de Navarre, &c. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1572.

qui avoient renoncé à leur Religion, à l'exception pourtant des petites charges, qu'on laissoit à ceux qui en étoient en possession, à condition qu'ils feroient abjuration, suivant la formule solemnelle prescrite par le Roi.

Charles IX. contre les Protestans.

Après qu'on eut ainsi réglé toutes les affaires au-dedans du Royaume, il en restoit encore une qui donnoit beaucoup d'inquiétude au Roi & à la Reine; c'étoit d'excuser le fait auprès des Princes étrangers. On écrivit; on envoya des Ambassades; en un mot la Reine, après avoir commis le crime, n'oublia rien pour en diminuer l'horreur, parce qu'elle craignoit que ce ne fût un obstacle au dessein qu'elle avoit d'engager les Grands de Pologne à choisir le Duc d'Anjou pour leur Roi. Cette femme, qui avoit de grandes vûës, qui vouloit penétrer l'avenir, & qui employoit jusqu'aux moyens les plus criminels pour le connoître, avoit consulté des devins, qui lui avoient prédit qu'avant sa mort elle verroit tous ses enfans Rois. Quoiqu'elle donnât à cette prédiction un sens qui la flattoit, il lui restoit toujours quelque crainte qu'on n'eût voulu lui faire entendre par-là que ses enfans regneroient en France l'un après l'autre. Pour éluder donc le pronostic de cette funeste succession, elle promenoit sans cesse son imagination sur les différens Royaumes qu'elle pourroit procurer à ses deux fils, & elle étoit très-attentive à toutes les occasions qui s'en présentoient. C'est ce qui lui avoit fait long-tems auparavant négocier le mariage du Duc d'Anjou & du Duc d'Alençon avec la Reine d'Angleterre: elle avoit porté ses vûës jusqu'au Royaume d'Alger en Afrique, qu'elle croyoit aisé à conquerir sur la foi de quelques marchands de Marseille qui la tromperent. Ils disoient que les forces de Selim étant occupées en Orient, les Algériens, qui sçavoient que le Roi d'Espagne en vouloit à leur Etat, aimeroient bien mieux être soûmis à un Prince François ami de Selim, que de devenir esclaves de l'Espagnol leur plus cruel ennemi. Si ce projet réüssissoit, elle comptoit y joindre dans peu la Sardaigne, que Philippe avoit offerte autrefois comme un dédommagement de la Navarre qu'il avoit usurpée, & ensuite l'isle de Corse sur laquelle la France a des prétentions: que ces deux isles qui sont des plus grandes de la Méditerranée, & très-avantageusement situées pour passer en Afrique, étant jointes à l'Etat d'Alger, formeroient un grand Royaume. C'est dans cette vûë qu'on avoit chargé François de Noailles Evêque d'Acqs, qui alloit à la Porte en qualité d'Ambassadeur, de négocier cette affaire avec le grand Visir, & de faire en sorte que le grand Seigneur y consentît. Selim n'avoit pas d'abord absolument rejetté la proposition, tant que le succès de l'entreprise lui avoit paru douteux; mais après avoir consulté le Muphti, dont l'avis est nécessaire dans les affaires de cette importance, il refusa de favoriser les projets de la Reine, sous prétexte que sa Religion ne lui permettoit pas de consentir que leurs temples, & les choses qui avoient été consacrées par le culte de leurs peres, tombassent en d'autres mains qu'en celles des Musulmans. Il dit qu'il vouloit procurer au Roi & à son frere un avantage plus considérable; qu'il enverroit dans peu sur les côtes de Provence une flotte de deux cens galéres bien équipée; que par ce moyen il se rendroit maître de toutes les villes, &

Projets de la Reine mere.

Négociation avec la Porte.

& de toutes les forteresses qui sont sur les côtes d'Espagne & d'Italie, & qu'il remettroit au Roi de France toutes les conquêtes que feroit cette flotte, qui n'agiroit que pour son service. CHARLES IX. 1572.

L'Evêque d'Acqs ayant reçû cette réponse, il envoya au Roi une grande lettre de Selim, où il s'agissoit d'une nouvelle alliance entre la France & la Porte; il conseilloit à la Reine d'en accepter les conditions, en lui représentant qu'elle devoit plûtôt penser sérieusement à s'emparer des Païs-bas qui étoient sous sa main, qu'à aller chercher au loin la conquête des sables de Libie, & à vouloir se soûmettre des peuples aussi inconstans que les Africains: que le succès de cette guerre seroit d'autant plus avantageux, qu'elle pourroit se faire sans aucun risque de la part de la France, puisque les Protestans qui venoient de faire leur paix avec le Roi (ceci s'écrivoit avant le massacre de Paris,) auroient un intérêt particulier à la soutenir; tandis que d'un autre côté les Turcs ravageroient avec leurs flottes les côtes d'Italie & d'Espagne.

Vûës sur la Couronne de Pologne.

Pendant que la Reine étoit occupée de ces projets, & qu'elle jettoit les yeux sur tous les Royaumes étrangers, Jean de Montluc Evêque de Valence, qui étoit son principal Ministre dans toutes les affaires d'importance, lui parla du Royaume de Pologne, & n'eut pas de peine à lui persuader qu'au lieu de songer à un Royaume situé au-delà de la mer, & dont la Religion étoit si opposée à la nôtre, elle feroit bien mieux de mettre à profit une occasion que la providence sembloit lui offrir; que l'on avoit appris dès l'année précédente que la santé du Roi Sigismond-Auguste étoit absolument désespérée; & que ce Prince n'ayant pas d'enfans, l'élection d'un nouveau Roi seroit dévoluë aux Etats du Royaume. Pour disposer de loin la réussite de ce projet, on résolut d'envoyer quelque jeune Gentilhomme de la Cour, qui, sous prétexte de voyager, iroit d'abord à la Cour de Vienne, pour tâcher d'en pénétrer les vûës & les desseins; car on disoit que l'Empereur pensoit à faire tomber cette Couronne à son fils Ernest: que de Vienne ce Gentilhomme passeroit en Pologne, où il feroit son possible pour voir le Roi: qu'il rendroit visite aux Seigneurs, qui dans ce Royaume se piquent de bien recevoir les étrangers; qu'il s'appliqueroit à leur inspirer sans affectation quelque estime pour le nom François, si célébre par toute la terre, mais peu connu alors dans ces cantons éloignés: qu'il ne négligeroit rien pour les engager à se souvenir de la nation Françoise, lorsqu'il s'agiroit d'élire un Roi. La Reine, voulant obliger Montluc, nomma pour ce voyage Jean Balagny bâtard de cet Evêque, quoiqu'il fût encore fort jeune, & qu'il demeurât alors à Padoüe. Le Roi lui adressa ses ordres, & Montluc son pere, homme très-entendu dans ces sortes de négociations, y joignit des instructions très-amples. Balagny se mit aussi-tôt en chemin; passa à Vienne suivant l'ordre qu'il en avoit, & se rendit ensuite en Pologne. Il visita les Seigneurs, qui le régalerent souvent & avec beaucoup de magnificence, suivant l'usage du païs; mais il ne lui fut pas possible de voir le Roi, qui s'étoit avancé jusque dans la Lithuanie où il étoit demeuré malade à Knichin. Enfin ce Prince mourut le 7. de Juillet dans sa cinquante-deuxiéme année. Il ne laissa

Mort de Sigismond-Auguste.

CHARLES IX. 1572. laissa point d'enfans d'Elisabeth & de Catherine d'Autriche filles de l'Empereur Ferdinand, ni de Barbe Radzivil, qu'il épousa entre ces deux sœurs.

Après les funérailles du Roi, qui ne furent pas magnifiques, parce qu'il étoit mort dans un lieu écarté, où il n'y avoit rien de tout ce qui est nécessaire pour l'appareil de ces sortes de pompes, Balagny songea sur la fin du mois de Juillet à revenir en France; mais il avoit eu soin avant son départ de parler très-avantageusement du Duc d'Anjou, & de publier ses vertus par des discours étudiés qu'il récitoit dans les repas, & dans toutes les assemblées où il se trouvoit. Il se rendit d'abord à Poltoz ville située sur le Boug, & qui appartient à l'Evêque de Plocko. Ayant sçû que la Princesse Anne, sœur du Roi défunt, étoit à Blonie assez prés de-là, il lui envoya un Gentilhomme nommé Charboneau pour lui faire compliment, & lui demander la permission de l'aller voir; mais comme elle étoit observée par les Sénateurs du Royaume, elle s'excusa de recevoir sa visite. Balagny, n'ayant plus rien à faire en Pologne, se mit sur la Vistule, & descendit à Dantzick, la plus riche ville de toute la Prusse, & où se fait le plus grand commerce de tous les païs septentrionaux. Il y fut reçu dans la maison de Constantin Ferber qui étoit magnifiquement meublée, & garnie d'une quantite prodigieuse de vaisselle d'argent. Quelques jours après, Balagny s'étant embarqué sur un vaisseau François, nommé l'Ange de Fècamp, il descendit en Suéde & en Dannemarck, & aborda en France au commencement du mois d'Août.

On y avoit déjà appris la mort de Sigismond, & l'on songeoit à envoyer une grande Ambassade en Pologne. Montluc, qui avoit donné la première ouverture de cette affaire & qui la suivoit, avoit d'abord proposé Jean Truchon premier Président du Parlement de Grenoble, & Guy du Faur de Pibrac Avocat général au Parlement de Paris, homme de beaucoup d'esprit, poli, sçavant, & éloquent; mais le Roi ayant besoin de Pibrac, & Truchon étant éloigné, & attaqué d'une maladie incurable, * Montluc proposa de nouveau Michel Seure Chevalier de Malthe, qui avoit déjà été envoyé en plusieurs Ambassades, où il s'étoit fait beaucoup d'honneur, & en dernier lieu Guy de Saint-Gelais fils de Lansac, jeune homme d'un rare génie, & d'un esprit très-orné. Pour lui, il s'excusoit de se charger de cet emploi sur son grand âge & sur sa mauvaise santé; mais la Reine lui fit tant d'instance qu'il ne put se dispenser de l'accepter. Quelque grands que fussent les secours & les pouvoirs qu'il avoit reçus de la part du Roi pour traiter une affaire de cette importance, il avoit de son côté bien d'autres avantages pour la faire réüssir: en effet il avoit fait connoître sa capacité dans plusieurs Ambassades où il s'étoit conduit avec autant de prudence que de bonheur. Il partit donc de Paris le 17. du mois d'Août, la veille du mariage du Roi de Navarre avec Marguerite de Valois, après avoir averti en partant le Comte de la Rochefoucault de songer à se mettre en sûreté lui & sa famille, comme je l'ai dit ci-devant. Lorsqu'il fut à Saint-Disier en Champagne, il tomba malade de la dyssenterie; & ayant été obligé d'y séjourner trois jours, il apprit ce qui s'étoit passé à Paris. Sur cela prévoyant qu'il y auroit de grandes difficultés & mé-

* L'épilepsie.

Montluc Evêque de Valence nommé Ambassadeur en Pologne.

même du péril à traverser l'Allemagne dans ces conjonctures, il résolut d'avancer, avant que les Princes Allemans eussent eu le tems d'être instruits de cette affaire. Il se mit donc en chemin malgré les remontrances des Médecins, & arriva à Saint-Mihel en Lorraine, où il essuya un traitement injurieux, & qui pensa lui coûter la vie, de la part de Manegre Lieutenant du Gouverneur de Verdun qui l'arrêta & le fit retourner en cette ville. Ce Lieutenant servoit en cela la passion d'un certain Macere sécretaire de l'Evêque de Verdun, qui avoit compté que dès que Montluc seroit tué, le Roi donneroit l'evêché de Valence à son frere, qui passoit pour un grand Théologien, & qui avoit été autrefois précepteur du Duc de Guise: mais le Roi, la Reine & le Duc d'Anjou ayant marqué par leurs lettres du 5. de Septembre qu'ils desapprouvoient fort l'insulte faite à Montluc, ces deux hommes le laisserent en liberté. Il se rendit de-là à Strasbourg, où il avoit donné rendez-vous à Pierre-Gilbert Malloc Conseiller au Parlement de Grenoble, à Charles de Gelas de Leberon Abbé de Saint Rufz, fils de sa sœur, & à Joseph Scaliger très-illustre fils d'un des plus excellens & des plus sçavans hommes de ce siécle. Montluc, qui connoissoit sa vaste érudition, se flattoit qu'un homme de ce mérite lui feroit honneur, & lui feroit d'une grande utilité. Mais il fut fort chagrin de ne trouver aucun de ces trois hommes à Strasbourg. La nouvelle de ce qui s'étoit passé à Paris les avoit tellement effrayés, qu'ils avoient cru que dans l'état où étoient les affaires Montluc ne partiroit point. Ainsi chacun prit son parti; les uns s'en retournerent chez eux, les autres s'en allerent errant de côté & d'autre à l'avanture. Scaliger quitta Valence en Dauphiné où il étudioit sous Cujas, & se retira à Géneve avec Emond de Bonnefoi célébre Professeur de cette Université; jamais on ne put le déterminer à sortir de cette ville, quelque instance qu'on lui fit. De tous les sçavans à qui Montluc avoit donné rendez-vous à Strasbourg, il n'y eut que Jean Bazin, Procureur du Roi au siége de Blois, qui s'y rendit. Ils allerent de-là à Francfort sur le Mein; où ils furent encore arrêtés par les Officiers de la Cavalerie Allemande qui avoient servi en France, & qui se plaignoient qu'on ne leur payoit point les sommes qui leur étoient dûës par les Protestans François. Montluc se tira encore de ce mauvais pas, en promettant trois cens écus d'or à un de ces Colonels nommé Cracow, qui étoit de Prusse & vassal du Roi de Pologne. Il partit de Francfort le 22. de Septembre avec cet Officier qui le conduisit à Leipsick ville de l'Electorat de Saxe, où ils arriverent le 6. d'Octobre. L'Electeur * n'y étoit pas; il étoit allé voir le Roi de Dannemarck son beau-frere. De-là Montluc prit sur la gauche; & laissant la Silésie à droite, il traversa la marche de Brandebourg, où il crut qu'il courroit moins de risque parce qu'il n'y étoit pas connu. La peste, qui faisoit alors de grands ravages dans ces cantons & dans toute la Pologne, ne fut pas capable de l'arrêter. Il arriva à la mi-Octobre à Mezericz sur la frontiére de Pologne, & peu de tems après à Conin, d'où il écrivit le 28. d'Octobre aux Archevêques, Evêques, Palatins, grands Seigneurs, & Sénateurs de Pologne assemblés à Varsovie, pour les engager à être favorables au Duc d'Anjou dans l'élection

* Auguste.

Le Duc d'Anjou proposé

Charles IX 1572.

pour Roi aux Polonois.

Apologie de Montluc pour justifier le massacre de Paris.

tion qu'ils alloient faire d'un nouveau Roi de Pologne. Il avoit joint à ces lettres dont Bazin étoit chargé, un mémoire intitulé : *Apologie du Duc d'Anjou* contre les calomnies de ses ennemis, dans lequel on faisoit valoir tous les motifs qui pouvoient diminuer l'horreur du massacre de Paris : c'étoit-là le point qui embarrassoit le plus Montluc, & il prévoyoit qu'il nuiroit beaucoup à l'objet de sa négociation. Il excusoit plûtôt cette action, qu'il ne la justifioit ; il répondoit aux accusations en récriminant. Il rappelloit le meurtre de la Motte Gondrin fait à Valence dans la première guerre civile, la cruauté du Baron des Adrets qui avoit massacré à Pierrelate (1) tant d'hommes qui ne se défendoient point ; tant d'autres qui avoient été tués à Montbrison en Forez, & à Mornas dans le Comtat Venaissin ; Fumel blessé & trahi en Quercy par ses gens, qui forcerent ensuite sa maison, l'arracherent d'entre les bras de sa femme, & le firent enfin expirer sous les coups de verges & de foüets ; tant de Catholiques jettés dans des puits à Nîmes, Bernard Delbene Evêque de cette ville, homme d'une sainteté exemplaire, près d'y être précipité comme les autres, si son grand Vicaire, par une générosité aussi admirable qu'elle est rare, ne se fût mis à sa place, & n'eût consenti d'y être jetté pour sauver la vie à ce saint Evêque ; en Bearn plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient rendus suivant les loix de la guerre, & qui après avoir été bien traités pendant un mois, furent tous cruellement massacrés par ordre de la Reine de Navarre, sur-tout à l'issuë du souper, & lorsqu'ils avoient tout lieu de compter que les droits de la guerre & le tems qui s'étoit écoulé depuis leur prison, devoient les mettre à l'abri de toute insulte : que ce n'étoit pas seulement contre les vivans, que les Protestans avoient fait éclater leur fureur ; mais contre les morts & les pierres mêmes : qu'en effet on avoit déterré à Angoulême & à Clery près d'Orleans les corps des Rois, & qu'on les avoit jettés dans les ruës, afin qu'ils fussent foulés aux pieds par les passans ; qu'on n'avoit pas épargné à Vendôme, les peres & les ayeux du Roi de Navarre ; qu'ils avoient ruiné vingt mille Eglises & deux mille convents. D'ailleurs que le Duc d'Anjou n'avoit eu aucune part aux derniers massacres ; que de l'aveu même des Protestans qui ont écrit l'histoire de ces derniers tems, ce Prince avoit toujours fait paroître beaucoup de modération & de clémence dans toutes les guerres précédentes ; qu'après la bataille de Moncontour, il avoit fort desapprouvé la cruauté de ses soldats, & qu'il avoit ordonné de ménager le sang des François ; que lorsqu'on lui demanda son sentiment après qu'on eut découvert la conspiration de Coligny, il répondit : „ Je me croirois deshonoré, si je prenois quelque part „ au dessein qu'on a d'opprimer des gens que j'ai tant de fois vaincus les „ armes à la main. „

Quant au massacre même, Montluc prétendoit l'excuser en disant que ce n'avoit point été un dessein prémédité : que le Roi s'étoit vû forcé d'y consentir par les circonstances où il se trouvoit : qu'après la blessure de Coligny, il n'avoit plus dépendu de lui de faire ce qu'il vouloit : qu'il s'é-

toit

(1) Petite ville en Dauphiné.

toit bien apperçu qu'en ne puniſſant pas le Duc de Guiſe, qui étoit à la vérite ſuſpect, mais non convaincu, il excitoit contre lui un ſoulevement général de la part des Proteſtans: qu'il y avoit d'ailleurs trop de riſque pour lui & pour ſon autorité, à entreprendre de punir ſans forme de juſtice, un homme tel que le Duc de Guiſe, qui s'étoit rendu ſi agréable au peuple, & ſur-tout au milieu de Paris, où tout le monde ſçait qu'il y avoit tant de milliers d'hommes armés aux ordres & à la dévotion de ſa famille: qu'ainſi de quelque côté que le Roi ſe tournât, il ſe trouvoit dans les plus fâcheuſes extrémités: qu'il devoit ſe préparer à une quatriéme guerre, s'il ne ſe rendoit maître de Coligny & des principaux Chefs des Proteſtans: qu'il n'avoit eu d'abord d'autre deſſein; mais que pendant qu'il balançoit, le Duc de Guiſe, ſuivi d'une troupe de ſoldats, s'étoit mis à la tete de la populace pour tâcher de faire tomber ſur la tête de ſes ennemis le malheur qui menaçoit la ſienne, & que les ſéditieux, ſans ſe ſoucier ni des avis ni des ordres, avoient fait main baſſe ſur Coligny, & ſur tout ce qu'ils avoient pû rencontrer de gens attachés à ſon parti: que l'affaire étant conſommée, & ſans remede, le Roi l'avoit approuvée, ou du moins avoit fait ſemblant de l'approuver, comme ſi elle eût été faite par ſes ordres.

Ecrits pour & contre cette apologie.

Il parut deux ans après contre cette apologie un écrit très-envénimé, qui fut compoſé en Allemagne par un François réfugié (1), ſous le nom de Zacharie Furneſter. Comme il attaquoit la perſonne & l'honneur de Montluc, on publia l'année ſuivante à Lyon en reponſe à ce libelle, une apologie pour Jean de Montluc Evêque de Valence & Comte de Die. Cette piéce eſt écrite avec beaucoup d'élégance; & ce fut Jaques Cujas, le plus grand Juriſconſulte de ce ſiécle, qui la compoſa, mais ſans y mettre ſon nom. Quoiqu'il ne ſe fût jamais exercé à ces ſortes d'écrits, & qu'il eût des occupations beaucoup plus importantes, il ne put refuſer ſa plume à un homme avec qui il étoit lié de la plus étroite amitié: il donna par cet eſſai une grande idée de ce qu'il étoit capable de faire dans ce genre de littérature.

Autre apologie publiée par Pibrac.

Dans le meme tems, Guy du Faur de Pibrac compoſa une autre apologie, travaillée avec beaucoup plus de ſoin, & ornée de tout ce que l'éloquence a de plus brillant: il la mit au jour le premier de Décembre, ſous la forme d'une lettre adreſſée à Staniſlas Elvidius. Pibrac faiſoit envisager dans cet Ouvrage l'expédition de la S. Barthélemi, comme loüable & faite ſelon les régles de la juſtice. Le principal motif qu'il apportoit pour la juſtifier, étoit que le Roi, parfaitement inſtruit de la conjuration de Coligny, avoit eu raiſon de la prévenir, & d'employer la force pour l'étouffer dans ſa naiſſance: qu'il en avoit connu la réalité par le témoignage uniforme de trois délateurs, qui avoient aſſiſté à un conſeil tenu à ce ſujet dans la maiſon de Coligny; que le Parlement l'avoit confirmée par ſon autorité, puiſqu'après une information très-exacte, il avoit trouvé Coligny coupable, & avoit prononcé contre lui un arrêt dont nous parlerons dans la ſuite. Il

(1) C'étoit Hugue Doneau. *Editeur Anglois.*

CHARLES IX. 1572.

Répon-ses satyriques.

Il parut le premier de Janvier une réponse à cette lettre sous le nom de Pierre Burin, & adressée à Guillaume Papon: le 13. d'Avril suivant on publia un autre écrit sous le nom de Stanislas Elvidius, à qui Pibrac avoit adressé sa lettre apologétique, encore plus sanglant que celui de Furnester, & dans lequel on ménage aussi peu la personne de l'auteur que les preuves de sa lettre. Florent Chrétien badina aussi spirituellement sur le titre de cette lettre dans une épigramme qui renfermoit quelques traits mordans contre Pibrac même, & dont il cultiva néanmoins très-sincérement l'amitié depuis ce temslà. Pibrac, charmé de la beauté de son esprit, n'eut pas de peine à lui pardonner cette saillie; il en avoit déja fait autant à l'égard de Ronsard, Poëte, non-seulement le plus habile de notre siécle, mais de tous ceux qui l'ont précédé, quoiqu'il eût aussi publié dans sa jeunesse des vers très-satyriques contre lui.

Pompone de Belliévre renvoyé en Suisse pour y justifier le massacre.

Pompone de Belliévre, qui avoit déja été Ambassadeur en Suisse, y fut renvoyé pour justifier auprès des Cantons le massacre du mois d'Août. Les ayant trouvés assemblés à Bade, voici les raisons qu'il en rendit dans la harangue qu'il y prononça: que Coligny avoit formé le dessein de tuer le Roi; que par toutes sortes d'artifices & de stratagémes, il avoit ramassé dans toute la France une quantité prodigieuse d'or & d'argent, pour mettre ses richesses & sa puissance au niveau de celle du Roi, & pour être en état quand il le jugeroit convenable à ses intérêts, de lever une armée & de troubler le Royaume: que dans le Conseil il avoit ôsé menacer hautement le Roi, que s'il ne déclaroit la guerre à l'Espagne, il souleveroit une bonne partie de la France contre lui: qu'il étoit toujours environné d'une foule de bandits qui s'étoient fait une habitude des meurtres & des assassinats; qu'il en avoit d'autres dans toutes les provinces du Royaume qui le servoient avec une promptitude extraordinaire, soit pour porter & rapporter ses ordres, soit pour lui lever des troupes: que c'étoit cela qui l'avoit rendu si redoutable au Roi & à toute la France; que tout blessé qu'il étoit, lorsque le Roi l'avoit prié de se faire porter au Louvre, il l'avoit refusé avec une audace & un orgueil incroyables; qu'ayant remué les bras autant que son mal pouvoit le lui permettre, il avoit essayé en présence de sa Majesté s'ils auroient encore assez de force pour entreprendre quelque coup hardi, en répétant plus d'une fois: Il est vrai que mes bras sont malades; mais ma tête se porte bien, & j'ai jusqu'ici plus fait de la tête que de la main. A quoi Belliévre avoit ajoûté un grand nombre d'autres traits, & qui tendoient à ternir la gloire de Coligny, en le représentant comme un homme dévoré d'ambition: qu'il n'avoit jamais rien fait de grand: que les honneurs & les emplois dont il avoit été revêtu, avoient plûtôt été l'effet de la faveur, que la récompense de ses services, & que le Royaume ne lui devoit que les divisions funestes qui l'avoient agité.

Conduite de Pierre Charpentier en

Cette harangue ayant été depuis publiée en Allemand, on y fit une reponse très-piquante & très-injurieuse, sous le nom de Wolfang Prisbach de Cracovie. Belliévre avoit pris en amitié un certain Toulousain, nommé Pierre Charpentier, qui avoit été Professeur en Droit à Géneve, & à qui le jour du maſ-

massacre il avoit donné retraite dans sa maison, de même qu'à quelques autres Protestans peu connus; car un courtisan n'auroit pas hazardé sans beaucoup de risque de retirer chez lui des personnes d'un grand nom. Charpentier, d'un naturel leger & prêt à tout faire pour avancer sa fortune, ne détestoit pas le massacre en lui-même, mais la cause du massacre; c'est ainsi qu'il appelloit la faction Protestante. Il disoit que tout cet évenement étoit une juste punition de Dieu, parce que toute leur Religion avoit dégéneré en faction, & que ces hommes, qui se piquoient de régularité, au lieu de recourir aux larmes, aux priéres, & aux jeûnes, avoient pris les armes contre leur Roi, s'étoient emparés de plusieurs villes, avoient commis une infinité de meurtres dans toutes les parties du Royaume, & en étoient venus jusqu'à donner des batailles contre leur Souverain; que c'étoit-là ce qui avoit attiré sur eux la vengeance du Ciel: que leurs prêches, qui n'avoient d'abord été établis que pour y faire des priéres communes, étoient devenus dans la suite des rendez-vous d'intrigue & de cabale, où, au lieu de parler de piété, de doctrine, de morale, il ne s'agissoit plus que de contribution d'argent, de levées secrettes de troupes, de liaisons cachées avec des Princes étrangers, & avec les séditieux répandus dans toutes les places du Royaume; & cela pour renverser la paix que le Roi avoit eu la bonté de leur accorder: qu'il ne falloit pas moins que le glaive vengeur de Dieu pour arrêter ces excès, & qu'il reconnoissoit visiblement que Dieu seul avoit pû inspirer ce dessein au Roi, peu porté par lui-même à la sévérité. Charpentier ne tenoit d'abord ces discours qu'en cachette, & dans les entretiens particuliers qu'il avoit avec Belliévre: mais comme il s'expliqua ensuite hautement & en toute occasion, le Roi & la Reine le jugerent propre à joüer quelque rôle dans cette affaire, & il ne fut pas difficile de l'y faire consentir. Une somme d'argent comptant qu'on lui donna, de grandes promesses de charges & d'honneurs pour l'avenir, l'engagerent à rendre tous les services qu'on lui demanda; ce qu'il fit avec tant de zéle, qu'il reçut encore plus qu'on ne lui avoit promis. Ayant donc laissé Belliévre en Suisse, il s'en alla à Strasbourg, où il avoit enseigné le Droit pendant quelque tems, afin d'être de-là plus à portée de répandre dans toute l'Allemagne le systême qu'il avoit imaginé, pour donner quelque couleur au massacre de Paris. Ce fut-là qu'il écrivit une grande lettre à François Portus, né en Candie, & élevé en Italie dans la maison de Renée de France Duchesse de Ferrare, un des plus sçavans hommes qu'il y eût alors pour le Grec. Dans cette lettre datée du 15. de Septembre, il attaque sur-tout une espéce de Protestans, qu'il appelle Causaires. Il distingue en France deux classes de Protestans; les uns paisibles & qui n'ont en vûë que la Religion; les autres qui n'ont que la cause dans la bouche, gens de parti, factieux, & ennemis jurés de la paix: que chacune de ces classes avoit ses Ministres particuliers: que du côté des paisibles, d'Espina, Sureau, Houbraque, Capelle, la Haye, & Mercure, étoient gens modérés, & qui ne s'avançoient pas légérement: que c'étoit pour cela qu'ils déplaisoient aux autres, sur-tout à Théodore de Beze, qu'il appelle la trompette

cette conjoncture.

Sa lettre à François Portus.

CHARLES IX. 1572. te de Séba (1), & qu'il s'attache principalement à décrier dans tout cet écrit. Il ne se contente pas d'excuser l'action atroce du jour de Saint Barthélemi; il montre fort au long & avec beaucoup d'art qu'il étoit juste & nécessaire de détruire une faction impie, formée par des hommes ambitieux & ennemis de la patrie pour renverser l'autorité Royale, soulever les villes, troubler la tranquillité publique, & ruiner les Protestans même & leur Religion. On vit paroître le premier de Mars de l'année suivante une reponse très-aigre de François Portus, ou de quelque autre qui prit son nom. Le Duc d'Anjou s'adressa aussi à François Baudoüin, & le pria d'écrire pour justifier la Cour de France. Ce Baudoüin étoit un fameux Jurisconsulte qui avoit demeuré quelque tems en Allemagne, où il avoit embrassé la Réforme, & qui, ayant pris dans la suite des sentimens plus sages & plus modérés par les conseils de George Cassander Théologien célébre, & digne des plus grands éloges, étoit passé en France, & enseignoit le Droit à Angers. Mais il se défendit avec beaucoup de modestie d'entrer dans les vûës du Duc d'Anjou, sous prétexte qu'ayant eu des disputes très-vives avec les Ministres de Géneve, tout ce qu'il écriroit sur cette affaire seroit très-mal reçû; mais la véritable cause de son refus étoit qu'il détestoit ce qu'on vouloit qu'il justifiât, & en lisant la lettre de Charpentier il y avoit trouvé bien des fautes, ou de mémoire, ou d'ignorance de l'histoire ancienne.

Réponse à cette lettre.

Ce qu'il y avoit de déplorable, étoit de voir des personnes respectables par leur piété, leur science, & leur intégrité, revêtuës des premiéres charges du Roïaume, ennemies d'ailleurs de tout déguisement & de tout artifice, tels que Morvilliers, de Thou (2), Pibrac, Montluc & Belliévre (3), loüer contre leurs sentimens, ou excuser par complaisance une action qu'ils détestoient dans le cœur, sans y être engagés par aucun motif de crainte ou d'espérance; mais dans la fausse persuasion où ils étoient que les circonstances présentes & le bien de l'Etat demandoient qu'ils tinssent ce langage.

Procession des Chevaliers de l'Ordre de S. Michel.

Le 29. de Septembre, jour de Saint Michel, les Chevaliers de l'Ordre qui porte le nom de ce Saint, allerent en procession à Notre-Dame; & pour éblouïr le peuple, on eut soin que cette cérémonie se fît avec beaucoup de pompe & un nombreux cortége. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé y assisterent. Au-dessous du Roi étoient les portraits de Philippe Roi d'Espagne, d'Elisabeth Reine d'Angleterre, de Fréderic Roi de Dannemarck, & de Jean Roi de Suéde; ensuite les Ducs d'Anjou & d'Alençon, le Roi de Navarre & le Prince de Condé: pour donner plus d'éclat à cette assemblée, on avoit choisi dans cette foule confuse de Chevaliers qui commençoit à rendre l'Ordre méprisable, ce qu'il y avoit de plus distingué, & par la naissance, & par les services (4). Après la Messe, on pré-

Requête

(1) Séba, fils de Bochri, se révolta contre David.

(2) Christophle de Thou, pere de notre auteur.

(3) Car je n'ai garde de mettre Charpentier au nombre de tant d'honnêtes gens, loüer &c. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

(4) Le dernier de tous étoit Albert de Gondy Comte de Retz, qu'on ne peut voir sans indignation occuper une place, où la faveur seule l'avoit élevé, & qui n'étoit dûë qu'au mérite. Après la Messe &c. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

présenta au Roi au nom de la Noblesse attachée à l'ancienne Religion, une requête concertée, dans laquelle on commençoit par dire qu'il restoit encore un grand nombre de Gentilshommes; ce qui avoit été mis à dessein de faire oublier le massacre des Gentilshommes Protestans, & de faire croire que cette perte, que l'on disoit avoir si fort affoibli la France, ne méritoit presque aucune attention. Les auteurs de la requête prioient le Roi d'employer toute son autorité pour bannir de la France toute autre Religion, que celle qu'ils avoient reçûë de leurs ancêtres par une tradition constante, & sur laquelle se trouvoient appuyés la Majesté Royale & le salut du Royaume : ils demandoient que le réglement que le Roi avoit fait depuis peu dans cette vûë, fût regardé comme une loi perpétuelle; & pour la faire exécuter, ils offroient au Roi leurs services, si sa Majesté en avoit besoin. Le Roi reçut leur requête avec beaucoup de bonté, & fit réponse qu'il feroit là-dessus ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour l'Etat.

Charles IX. 1572. présentée au Roi au nom de la Noblesse.

Il écrivit dans le même tems au Roi d'Espagne, à qui l'expédition de Flandre avoit donné quelque ombrage, pour le rassûrer en lui marquant qu'il étoit aisé de reconnoître quel étoit le motif de sa dissimulation : que l'évenement avoit fait voir qu'il n'avoit jamais eu en vûë de faire la guerre à des Princes Chrétiens, avec qui il avoit des liaisons si étroites: qu'on ne devoit plus douter que son unique objet n'eût été d'exterminer les hérétiques & les rebelles de son Royaume: qu'il le prioit comme son ami & son allié d'avoir les mêmes sentimens à son égard, & d'observer sincérement & religieusement l'amitié & la paix qu'ils avoient jurée d'une maniére si solemnelle.

Lettre de ce Prince au Roi d'Espagne.

Dans la crainte que le Prince d'Orange n'excitât des troubles sur la frontiére, on y envoya quelques régimens d'Infanterie qu'on avoit nouvellement fait venir de Piémont, pour remplacer ceux que Coligny y avoit fait passer, comme nous l'avons dit, aprés le carnage de Genlis, & qui s'étoient entiérement débandés.

Pendant ce tems-là, on informoit au Parlement contre Coligny & ses complices, & en particulier contre Briquemaut & Cavagnes, qui avoient été arrêtés depuis peu. Enfin le 27. d'Octobre on rendit un arrêt terrible contre Coligny qui le condamnoit comme coupable de léze-Majesté, ennemi de la paix & de la tranquillité publique, comme l'auteur & l'ame de la conjuration formée contre le Roi; déclaroit ses biens confisqués, sa mémoire infâme; abolissoit à jamais son nom; & ordonnoit que son corps, si on pouvoit le trouver, ou du moins son portrait, seroit mis sur une claye, & traîné dans les ruës par le bourreau; ensuite pendu à un gibet en place de Gréve, d'où il seroit transporté au gibet de Monfaucon, & exposé dans l'endroit le plus élevé: que ses armes, attachées à la queüe des chevaux, seroient aussi traînées dans les villes du Royaume pour marque d'une ignominie éternelle; & que par tout où il s'en trouveroit dans le Royaume d'élevées à son honneur, elles seroient brisées & lacérées publiquement par la main du bourreau; que ses statuës & ses portraits, en quelque endroit qu'on en trouvât, seroient aussi mis en piéces: que son château seigneurial de Châtillon sur Loing se-

Arrêt du Parlement contre Coligny.

CHARLES IX. 1572.

seroit rasé, sans qu'on pût jamais le rebâtir : que les arbres du Parc seroient coupés à demi hauteur : qu'on semeroit du sel sur la terre, & qu'on éleveroit dans la cour une colonne, où l'on attacheroit une plaque de cuivre sur laquelle on graveroit cet arrêt. Ses enfans étoient déclarés roturiers, incapables de tester, & indignes de posséder aucune charge ni aucun bien dans le Royaume ; tous leurs biens, s'ils en possédoient, étoient confisqués. Le même arrêt ordonne qu'on fera tous les ans au jour de Saint Barthélemi une procession solemnelle dans les ruës de Paris pour rendre graces à Dieu, & pour célébrer la mémoire de ce jour. On rendit le même jour un autre arrêt également sévére contre Briquemaut, & Cavagnes ; excepté qu'il n'y étoit point parlé ni de leurs armes, ni de leur noblesse, ni de leurs portraits. J'étois dans la chapelle quand on leur prononça cet arrêt. J'avois alors dix-neuf ans, & je me souviens que Briquemaut, qui en avoit soixante & dix, & qui avoit entendu avec beaucoup de patience tout ce qu'on avoit ordonné contre lui, demanda, quand on en vint à ses enfans, ce qu'ils avoient fait pour être traités avec tant de rigueur. Les deux criminels ayant ensuite été attachés séparément à des anneaux de fer, comme c'est la coûtume, Briquemaut, effrayé de la vûe de la mort, essaya de s'y soustraire à des conditions indignes. Comme on parloit du siége de la Rochelle, il fit dire au Roi par ses amis, que si on vouloit lui sauver la vie, il donneroit des moyens sûrs pour s'en rendre maître ; que c'étoit lui qui avoit fait commencer & finir par Scipion Vergano, très-habile Ingénieur, toutes les fortifications de cette place. Le Roi ne voulant pas lui donner la vie à cette condition, il en proposa une autre, qui étoit d'avoüer tous les crimes dont on l'accusoit, & de reconnoître publiquement & devant tout le peuple, que Coligny avoit véritablement conspiré contre le Roi ; mais cette condition ne fut pas mieux reçûë que l'autre. Cavagnes au contraire marqua une grande constance ; il avoit toujours les yeux levez au ciel, & il récita continuellement pendant trois heures des Pseaumes Latins qu'il sçavoit par cœur : mais voyant que Briquemaut manquoit de courage, & qu'il vouloit racheter aux dépens de sa réputation un reste de vie qui ne pouvoit être que très-court, il l'exhorta à se souvenir de cette fermeté qu'il avoit montrée en tant d'occasions périlleuses, & qui lui avoit fait tant d'honneur. A ce discours le généreux Briquemaut eut honte de sa foiblesse ; & ayant repris sa premiére fermeté, il n'eut plus que du mépris pour la mort. Ils se recommanderent ensuite tous deux aux priéres des assistans ; & ayant été attachés sur leurs clayes, ils furent traînés par les ruës, & suivis d'une foule de populace qui les chargea d'injures, & les couvrit d'ordures & de boüe : ils arriverent en cet état au lieu du supplice, où ils furent pendus & étranglés par le bourreau. Ce ne fut pas assez pour cette canaille qui les avoit suivis ; leur rage s'étendit jusque sur leurs cadavres, qu'ils dépouillerent & qu'ils mutilerent d'une maniére indigne. On traîna avec eux l'effigie de Coligny faite de paille : on lui avoit mis à la bouche par dérision un morceau de bois de lentisque, parce que ce Seigneur avoit coûtume d'en avoir un à la main pour se nettoyer les dents ; & lorsqu'il re-

Supplice de Briquemaut & de Cavagnes.

voit

voit le plus profondément à quelque chose, il le tournoit continuellement dans sa bouche par habitude, & sans y faire attention (1). Pendant cette expédition, le Roi, accompagné de la Reine sa mere, étoit derriére un rideau à une fenetre de l'hôtel de ville, à joüir de ce spectacle indigne des yeux d'un Roi, & il voulut que le Roi de Navarre y assistât avec lui.

Le Roi & la Reine ne douterent pas que cette derniére exécution n'achevât de confirmer les bruits qu'ils avoient fait répandre de toutes parts, pour persuader que la conjuration de Coligny étoit véritable; & c'étoit sur-tout par ces arrêts du Parlement que Pibrac prétendoit la prouver dans l'apologie dont nous avons déjà fait mention. Il ne restoit plus qu'à ramener les villes dont les Protestans étoient maîtres, & sur-tout la Rochelle, qu'on avoit déjà envie de surprendre. En effet c'étoit dans cette vûë qu'on avoit envoyé à Broüage une flotte commandée par Strozzi, & par le Baron de la Garde, dit le Capitaine Polin, sous prétexte de faire voile vers les côtes de la Floride, pour s'emparer de la flotte d'Espagne qu'on attendoit des Indes occidentales, & aller ensuite en Zélande & en Hollande au secours du Prince d'Orange. Les Rochelois ayant entrevû le véritable dessein de cet armement, avoient souvent averti Coligny de se tenir sur ses gardes, & ils avoient de leur côté si bien fait par leur vigilance, qu'ils s'étoient mis à couvert des surprises; mais lorsqu'ils eurent reçû la nouvelle du massacre fait à Paris, ils redoublerent leur attention, pour éviter les piéges qu'on ne manqueroit pas de leur tendre, parce qu'après le massacre de tant de personnes considérables, de tant de Généraux & Officiers, & de tant de milliers d'hommes dans toutes les provinces du Royaume, ils ne doutoient pas que la Cour, persuadée qu'elle n'avoit plus d'ennemis à craindre, ne formât le dessein de les attaquer, & de les exterminer entierement. Il y avoit alors dans la ville Philippe de Château-Briant des Roches-baritaut, Belleville, & quelques Capitaines de galéres, que le Baron de la Garde fit revenir sur le champ.

Tentatives sur la Rochelle.

Les Rochelois voyant que les rélations qui couroient du tumulte de la Saint Barthélemi étoient fort différentes les unes des autres, & qu'on faisoit courir dans le public des lettres écrites au nom du Roi à cette occasion qui n'avoient pas plus de conformité, ils résolurent de sonder Strozzi. Ils lui écrivent donc qu'ils seroient bien aises d'apprendre de lui la vérité de toute cette affaire; & en attendant sa réponse, ils travaillent à mettre la place en bon état, disposent des corps-de-garde en différens endroits, établissent des Officiers de guerre dans les huit quartiers de la ville, & leur donnent à chacun deux cens hommes sans aucune solde. Il y arriva bientôt après cinquante Gentilshommes du voisinage, cinquante-cinq Ministres, & quinze cens soldats des provinces de Poitou & de Saintonge, &

Précautions des habitans.

(1) De-là étoit venu ce proverbe si commun en France, pour marquer une chose dont on devoit se défier; Dieu nous préserve du chapelet du Connétable de Montmorenci, de la Messe du Chancelier de l'Hôpital, du chapeau rouge du Cardinal de Châtillon, & du curedent de l'Amiral de Coligny. Pendant &c. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1572.

& d'autres encore plus éloignées, qui avoient été obligés d'abandonner leurs maisons.

Lettre du Roi aux Rochellois.

Pendant qu'ils sondent Strozzi, & qu'il leur répond d'une maniére ambiguë, on leur rendit une lettre du Roi datée du 30. d'Août, dans laquelle on tâchoit d'excuser le massacre d'une maniére encore différente de ce qui avoit paru. Le Roi en rejettoit toute la faute sur Coligny, qui par une hardiesse détestable avoit conspiré contre sa personne, contre la Reine, contre les deux freres du Roi, & même contre le Roi de Navarre. Du reste il leur protestoit qu'il vouloit que les Edits faits en faveur des Protestans, fussent exactement observés; les exhortant à s'abandonner à sa clémence, à lui garder inviolablement la foi qu'ils lui devoient, & à donner à toutes les autres villes l'exemple de l'obéïssance & de la fidélité. le Sieur d'Audevars maître d'hôtel de la Reine de Navarre, avoit été chargé de leur porter les lettres du Roi, & de leur ordonner de sa part de recevoir Biron, à qui sa Majesté avoit donné le gouvernement de leur ville, & de ne point accorder d'asile à ces seditieux vagabonds, qui vont de province en province exciter les peuples à prendre les armes. Il avoit de plus ordre de leur dire que, quoique le Roi eût interdit par des ordonnances l'exercice public des preches dans ses Etats pour prévenir toute occasion de nouveaux troubles, il vouloit pourtant bien leur permettre d'en avoir dans leur ville.

Ce qu'on vient de dire sur la conjuration de Coligny, Melchior de Montpezat Lieutenant du Roi de Navarre dans le gouvernement de Guyenne, allant à Bourdeaux, & passant auprès de la Rochelle, l'écrivit aux habitans de cette derniére ville. Comme ils étoient persuadés que ce n'étoit qu'en temporisant qu'ils pouvoient se mettre en état de s'opposer aux entreprises des troupes du Roi, ils témoignerent extérieurement qu'ils obéïroient aux ordres de sa Majesté, pourvû qu'on renvoyât les troupes, qui venoient tous les jours faire des courses jusqu'aux portes de la ville, & qui ravageoient depuis long-tems toute la campagne. Ils demandoient aussi que la flotte du Roi s'éloignât de leurs côtes. Strozzi le leur fit espérer, & leur accorda des passeports pour envoyer librement au Roi les députés qui seroient chargés de traiter avec lui pour le renvoi des troupes. Voilà ce qu'on disoit en public; mais on vit paroître une autre réponse bien plus choquante, à la lettre du Roi du 30. d'Août. Elle étoit écrite par un auteur inconnu, au nom des Gentilshommes, des Capitaines & des habitans de la Rochelle, & elle contenoit en substance: qu'ils n'avoient jamais douté des bonnes intentions du Roi; mais que l'horrible exécution qu'on venoit de faire avec une cruauté sans exemple, montroit assez que ce n'étoit pas le Roi qui parloit de lui-même; que c'étoient les Guises, anciens ennemis du Royaume & de la paix, qui abusoient du nom & de l'autorité de sa Majesté: qu'il étoit aisé de s'en convaincre par les contrarietés & les différences sensibles qui se trouvoient dans les lettres qui portoient le nom du Roi: que dans les unes ce Prince détestoit le massacre, & en rejettoit toute l'horreur sur les Guises; tandis que dans les autres il s'en déclaroit l'auteur: qu'ils ne pouvoient pas se persuader qu'un Prince, dont ils

Réponse faite en leur nom.

ils connoissoient la bonté & la clémence, eût pû donner un ordre si barbare; sans quoi, quelle idée pourroient-ils avoir d'un Roi qui assûre sans crainte de se deshonorer, ce qu'il a nié peu de jours auparavant; qui déclare qu'il veut qu'on observe un Edit, & qui défend en même tems sous peine de la vie l'exercice public d'une Religion que cet Edit autorisoit; qui, sans se soucier de l'auguste cérémonie du mariage de sa propre sœur, ni des droits sacrés de l'hospitalité, avoit fait égorger avec une horrible cruauté tant de Seigneurs, tant de Gentilshommes, tant de braves Officiers, tant de femmes & tant d'enfans, sans aucun égard ni pour la dignité, ni pour le sexe? N'est-ce pas là ce qu'on appelle souffler en meme tems le froid & le chaud? Que s'il se trouvoit quelqu'un assez impudent pour faire cette injure au plus humain de tous les Rois, & pour l'accuser contre toute vérité d'être l'auteur de tant de crimes, ils étoient tous disposés à prendre les armes contre lui pour venger l'honneur de leur Souverain: qu'au reste, ils avoient toujours regardé comme un de leurs premiers devoirs l'obéïssance qu'ils doivent au Roi, & qu'ils ne se départiroient jamais de ce principe, tant qu'on ne leur demanderoit rien qui blessât leur conscience, qui est la seule véritable régle de l'obéïssance qu'on doit au Prince: qu'ainsi pleins de respect & de soûmission pour les ordres qu'ils sçavent être véritablement émanés de l'autorité Royale, ils avoient pris la résolution, dans le desordre où sont toutes les affaires, de veiller à leur sûreté; d'user tant à l'égard de la Religion que du gouvernement civil, de la liberté que le Roi a eu la bonté de leur accorder; d'éviter les embuches des Guises qui ont répandu le sang de tant d'innocens, & qui ont eu la hardiesse de faire violence au Roi même: qu'après les malheurs qu'on venoit d'essuyer, ils ne seroient pas assez dépourvûs de raison, pour se laisser égorger comme des bêtes par ces étrangers altérés du sang François, & ennemis jurés du Roi & du Royaume. Cet écrit ayant été rendu public, quoique d'Audevars s'en fût retourné avec quelque espérance que sa négociation réüssiroit, cependant Biron, qui étoit venu à Saint-Jean d'Angely, & qui avoit rendu visite & marqué beaucoup d'amitié à tous ses amis qui étoient de la nouvelle Religion, dans la vûë de les engager à être fidèles au Roi, jugeant que les Rochelois ne se laisseroient pas aisément gagner, employa toutes sortes de moyens pour dissiper leurs soupçons, & pour leur donner de bonnes espérances; jusque-là que leurs députés étant venus lui rendre leurs respects, il les prit en particulier, & les larmes aux yeux il maudit & détesta la cruauté du massacre que l'on avoit fait, ajoutant qu'il avoit des graces infinies à rendre à Dieu de ce qu'il n'avoit point trempé dans une si infâme & si indigne action. Il pria ensuite les députés de représenter à leurs concitoyens les périls où ils alloient s'exposer; qu'ils prissent garde que leur repentir ne vint trop tard & lorsque le mal seroit sans remede: qu'ils songeassent à profiter des moyens que Dieu leur présentoit pour sauver leur ville: qu'ils étoient trop foibles pour être en état de se défendre seuls contre toutes les forces du Royaume, & contre toute la puissance Royale: qu'il ne voyoit qu'un remede pour empêcher leur ruine, qui étoit de le laisser entrer dans la ville avec un ou deux de ses

CHARLES IX. 1572.

Entretien de Biron avec leurs députés.

Charles IX. 1572.

gens seulement pour quelques heures, afin qu'il pût assûrer le Roi qu'ils avoient obéï à ses ordres; qu'ils pouvoient se fier à sa parole, & qu'ils devoient compter que lorsqu'ils lui auroient donné cette marque de soûmission, il empêcheroit que l'armée du Roi ne leur fît aucun mal, & feroit même retirer la flotte. Les députés se laisserent persuader par ces discours; & étant retournés dans la ville, ils conseillerent à leurs concitoyens d'accepter la proposition de Biron. Un grand nombre des principaux, qui craignoient les maux dont la ville étoit menacée si l'on en formoit le siége, ne s'en éloignoient pas trop: ils croyoient qu'on pouvoit se fier à la parole d'un homme comme Biron, qui non-seulement n'avoit eu aucune part à tous les meurtres qui s'étoient faits; mais qui s'étant rendu suspect à la Cour, avoit lui-même été en grand risque d'être assassiné à Paris, suivant le bruit qui en avoit couru, & qui n'étoit pas sans fondement. Pendant qu'on déliberoit là-dessus, on apporta fort à contre tems des lettres du Baron de la Garde, qui renverserent toutes les bonnes dispositions où ils étoient pour la paix. Il leur marquoit que Biron arriveroit bien-tôt avec une armée, & les menaçoit que s'ils ne le recevoient avec tous les honneurs qui lui étoient dûs, ils devoient s'attendre aux plus grandes extrémités: il ajoutoit que c'étoit par ordre du Roi qu'il leur donnoit cet avis. Le nom du Baron de la Garde étoit très-odieux aux Rochelois, ou pour mieux dire, à tous les Protestans, par le souvenir des meurtres qu'il avoit faits du tems de François II. à Merindol, à Cabriéres, & en d'autres endroits de Provence, comme nous l'avons dit en son lieu. Ils se fioient beaucoup plus à Strozzi, qu'ils regardoient comme un homme d'honneur, & qui étoit bien intentionné pour eux; mais ce qui pouvoit le leur rendre suspect, c'est qu'il passoit pour être entiérement dévoüé aux volontés de la Reine, & que cette Princesse étoit fort prévenuë contre les Rochelois. Il arriva encore une chose qui fit beaucoup d'impression sur leurs esprits, & qui suspendit toute déliberation. Ils reçurent dans ce même tems des lettres de Montauban, par lesquelles on leur mandoit que la ville de Castres, que les Protestans tenoient dans le territoire d'Alby, ayant été remise entre les mains du Sieur de la Creusette Gentilhomme de la premiére Noblesse du païs, sur les promesses magnifiques qu'il leur avoit faites au nom du Roi, il n'en fut pas plûtôt maître, qu'il remplit cette malheureuse ville de meurtres & de carnage, la pilla & la ravagea avec une cruauté inoüie; qu'ainsi ils songeassent à ne pas tomber dans le même inconvénient. Cette nouvelle les détermina à ne point laisser entrer Biron, & le décret en fut aussi-tôt prononcé. Ainsi ne voyant plus d'espérance de paix, ils indiquerent, suivant leur usage, un jeûne pour le neuf & l'onze de Septembre, & ils travaillerent à se mettre en état de défense. Ils donnerent le commandement de leur Cavalerie à un Gentilhomme du païs, très-brave, nommé Saint-Etienne, & on lui donna Guiminieres pour son Lieutenant. Biron ne fut point irrité de leur refus, comme ils le craignoient, & il ne cessa pas de leur faire de nouvelles instances. Il leur écrivit de Surgeres le vingt-six de Septembre, qu'il étoit bien fâché du parti qu'ils prenoient, parce qu'il feroit la cause de leur perte; qu'il feroit cependant tout son possible pour les excuser auprès

Nouveaux sujets de défiance.

Résolution des Rochelois. Exhortations inutiles.

du.

du Roi, en colorant leur refus de raisons spécieuses, jusqu'à ce que mieux conseillés ils prissent un parti moins périlleux, & qu'il feroit en sorte que le Roi retirât sa flotte. Ils reçurent dans le même tems des lettres du Roi de Navarre, qui les exhortoit à la paix comme l'unique moyen de sauver leur ville. Ils en reçurent aussi du Roi, de la Reine & du Duc d'Anjou, qui étoient pleines de témoignages de bienveillance, & il leur arrivoit courier sur courier pour cette affaire. Les habitans, dans les réponses qu'ils firent au Roi, commencerent par rendre graces à ce Prince de la bonté qu'il leur témoignoit: après quoi ils le supplioient très-humblement de retirer sa flotte de leur voisinage; que c'étoit pour eux un sujet de crainte & d'allarmes, qui les empêcheroit de prendre aucune résolution assûrée, tant qu'ils l'auroient devant les yeux; qu'ils regarderoient comme un gage certain de la bienveillance de sa Majesté pour eux, si elle vouloit bien leur accorder cette grace, & que ce feroit un nouveau motif de se soumettre, & de lui obéïr avec plus de zéle que jamais.

CHARLES IX. 1572.

Le Roi leur envoya encore Jaques Durand, qui étoit chargé de leurs affaires à Paris, avec des lettres très-pressantes de Christophle de Thou, dont la Reine attendoit un grand effet sur les Rochelois, parce qu'ils connoissoient de Thou pour un homme paisible, ennemi de la violence & des conseils sanguinaires, & qu'ils le regardoient outre cela comme leur ami: cependant il est vrai que dans le trouble affreux où étoient alors toutes les affaires, les conseils des hommes même les plus généralement estimés, n'étoient point écoutés des Rochelois, qui croyoient toujours que ce n'étoit pas d'eux-memes qu'ils leur donnoient cet avis; mais que c'étoit le Roi qui les forçoit d'écrire contre leurs propres sentimens. On employa encore un autre artifice. D'Ouarty, qui avoit été jusqu'alors dans le parti Protestant, eut ordre de leur écrire, & de les prier de laisser entrer Biron, & de suivre en tout les conseils de la Rive, qu'il leur envoyoit exprès. Ce même d'Ouarty se fit moquer de lui quelque tems après, en demandant aux Rochelois une grande quantité de biscuit & de viandes salées, sous prétexte qu'il étoit prêt à s'en aller par mer en Picardie. Mais comme le Baron de la Garde leur avoit déjà fait inutilement la même demande, cette récidive sous un autre nom leur rendit fort suspects les conseils & la bonne volonté d'Ouarty.

Massacre de Bourdeaux.

Pendant que toutes ces lettres s'écrivoient de part & d'autre, arriva le massacre de Bourdeaux, qui acheva de renverser tous les projets de conciliation: en effet les plus pacifiques en furent si irrités, qu'ils jugerent qu'il ne falloit plus songer à la paix, & ceux qui avoient toujours été pour le parti de prendre les armes, furent plus que jamais confirmés dans leur premier sentiment. On dit que l'auteur & l'instigateur de cette nouvelle cruauté fut un Jésuite du collége de Clermont, nommé Emond Oger. Cet homme avoit persuadé à François Baulon Conseiller au Parlement de Bourdeaux, qui possedoit des biens considérables, de se séparer de sa femme, & il avoit sçû tirer de lui de quoi fonder un beau collége en cette ville. Ce Prédicateur Jésuite, à l'exemple de ses confreres de Paris, exhortoit tous les jours ses auditeurs à faire quelque chose qui fût digne de leur pié-

 té;.

CHARLES IX. 1572.

té; mais dans son sermon du jour de Saint Michel, en parlant des Anges qui sont les dispensateurs des graces de Dieu, & les exécuteurs de ses vengeances, il dit cent fois que les massacres de Paris, d'Orleans & d'autres lieux avoient été faits par le ministére d'un Ange du Seigneur: il blâmoit de tems en tems & en public & en particulier deux hommes de son parti, qui étoient Romain Mulet Procureur général, & Charles Baron de Monferrand Gouverneur de la ville, parce qu'ils n'entroient pas dans ses vûës avec autant de chaleur & de vivacité qu'il le souhaitoit. En effet ces deux hommes, contens d'avoir défendu aux Protestans leurs assemblées publiques, & d'avoir mis de bons corps-de-garde à toutes les portes de la ville, ne faisoient d'ailleurs aucune violence, & ne versoient le sang de personne. On croit que c'étoit Strozzi qui leur avoit conseillé de s'en tenir là, parce que voulant se rendre maître de la Rochelle, il craignoit qu'une conduite plus sévére ne fût un obstacle à ses desseins. Mais Montpezat étant venu dans ce même tems à Blaye, comme si son arrivée eût été le signal du carnage, il y eut quelques Protestans de tués dans cette ville; & dès qu'il fut à Bourdeaux, la populace commença à hausser la voix, & les séditieux à courir dans tous les quartiers de la ville: le Prédicateur Jésuite tonna encore plus fort dans la chaire. Enfin, après les conférences secrettes que Montpezat eut avec Monferrand pendant quelques jours, sans qu'on ait pû sçavoir si c'étoit pour le porter au carnage, ou pour l'en détourner, Montpezat s'en alla & mourut de la dyssenterie quelques jours après. Ce fut un Vendredi troisiéme d'Octobre. Aussi-tôt qu'il fut parti, les Jurats suivis de leurs Officiers se rendirent après-dîné dans la maison de Monferrand avec une troupe de bandits, de scélérats & d'assassins, que Pierre Lestonac avoit eu soin de rassembler. Après qu'ils eurent reçû l'ordre de Monferrand, ils se mirent à courir dans la ville avec des chapeaux rouges; couleur qui convenoit fort à leur dessein sanguinaire. Ils commencerent par Jean Guilloche & Guillaume Sevin Conseillers au Parlement; & après les avoir assassinés chez eux, ils mirent leurs maisons au pillage. Un autre Conseiller nommé Boucher, se racheta par une somme considérable qu'il donna à Monferrand; mais il ne laissa pas de courir grand risque, & sa maison n'en fut pas moins pillée. Ce ne fut plus après cela que meurtres, que brigandages dans toute la ville, & en trois jours il y eut deux cens soixante-quatre personnes égorgées; il y en auroit eu bien davantage, si ceux à qui l'on en vouloit ne s'étoient sauvés dans le château Trompette, & dans un autre château de la ville. Jaques-Benoit de Largebaston, premier Président du Parlement, pensa être assommé dans ce tumulte, & ses amis eurent beaucoup de peine à le sauver.

Peu d'égard des Rochelois aux sollicitations de la Cour.

Cette nouvelle étant venuë à la Rochelle, elle rompit toutes les négociations de paix, & l'on commença à s'y préparer sérieusement à la guerre. Le Baron de la Garde & Biron écrivirent encore pour renoüer l'affaire; mais leurs nouvelles tentatives n'ayant pas réüssi, le Roi y envoya François du Fou de Vigean de la premiére Noblesse de Poitou, dans l'espérance que sa présence & son autorité feroient quelque chose sur l'esprit des habitans. Mais comme ils ne voulurent pas le laisser entrer dans la

la ville, il se logea à un village nommé Tadon près de la porte Saint-Nicolas, où les députés des Rochelois vinrent conférer avec lui le 22. d'Octobre: il fit tout ce qu'il put pour leur persuader au nom du Roi de recevoir Biron dans la ville, & de lui obeïr. N'ayant pû rien gagner, il se retira à Sigogne, distant de la Rochelle de trois lieuës; mais quoiqu'il eût un sauf-conduit des Rochelois, il y fut attaqué par Guiminieres Lieutenant de Saint-Etienne, qui tua deux Gentilshommes de sa suite, le blessa lui-même dangereusement, & s'empara de tous ses bagages. Les Rochelois furent très-fâchés de ce contre-tems; d'autant plus que Languillier de la maison de Belleville, parent très-proche de Vigean, & qui avoit un grand crédit dans la ville, leur remontra fortement qu'il ne falloit pas laisser la chose impunie; que cette injustice retomberoit sur eux, & les rendroit odieux, s'ils ne donnoient une satisfaction convenable à Vigean. D'un autre côté Biron & Vigean se plaignant hautement de cette insulte, on commença à informer contre ceux qui pouvoient en être les auteurs; Guiminieres, en ayant été convaincu, parce qu'il avoit le cheval sur lequel Vigean étoit monté, fut mis en prison. Mais Saint-Etienne étant revenu dans la ville sur ces entrefaites, soûtint hautement que Guiminieres n'avoit rien fait contre les loix de la guerre; & il fit de si grandes menaces, si on ne le lui rendoit, qu'on abandonna la poursuite de cette affaire. Guiminieres étant élargi, fit réflexion sur ce qui venoit d'arriver; & quoiqu'il eût toujours été très-attaché au parti des Protestans, il quitta la Rochelle, & alla se rendre au camp de Biron, qui se contenta de cette satisfaction pour l'injure qu'on avoit faite à Vigean. Peu de tems après Saint-Etienne abandonna aussi les Rochelois, & ayant reçû un sauf-conduit de Biron, il se retira chez lui.

Député du Roi maltraité.

Le 8. d'Octobre le Roi donna un Edit, dans lequel, après avoir déploré le malheur de ceux que la crainte avoit fait sortir de leurs maisons pour aller s'établir dans des villes fort éloignées, & même hors du Royaume, où ils devoient être réduits à une grande misére; il ordonne à tous les Commandans de faire faire une liste de tous ceux qui se sont absentés, & de les faire citer par trois jours de marchés pour revenir dans leurs maisons, promettant à tous ceux qui obéïroient, la vie & une entiére sûreté, avec la restitution & la possession libre de tout ce qui leur appartenoit: qu'à l'égard des réfractaires, on fit un inventaire de leurs biens, & qu'on en donnât l'administration aux Procureurs du Roi. Le 28. du même mois le Roi fit publier un autre Edit en faveur des Protestans, par lequel il ordonne, qu'à la réserve de ceux qui ont conjuré contre lui, on n'inquiéte point les autres pour la Religion; que s'il y en a qui soient en prison pour ce sujet, qu'on les mette en liberté sur le champ, qu'on les rétablisse dans leurs biens, & que les Gouverneurs & les Commandans des lieux où ils seront, les prennent sous leur protection, & que s'il leur arrive quelque mal, ils en repondront en leur propre & privé nom. Ces ordres du Roi tendoient à affoiblir le parti de ceux qui avoient pris les armes, & en effet il y eut beaucoup de Gentilshommes, qui flattés par des conditions si équitables, retournerent dans leurs maisons, & qui sans cela, ou seroient allés dans les païs étrangers sollici-

Edits pour rassûrer les Protestans.

Charles IX 1572.

ter les Princes à envoyer du ſecours à ceux qui avoient pris les armes, on ſe feroient jettés dans les villes qui étoient au pouvoir des Proteſtans, & auroient pû ſe mettre à la tête d'une populace confuſe, tremblante, & peu propre à ſoutenir la guerre par elle-même.

Les Rochelois ſollicitent du ſecours en Angleterre.

Pendant que la Cour prenoit toutes ces précautions, les Rochelois envoyerent deux fois des députés en Angleterre, pour prier le Comte Gabriel de Montgomery qui y étoit paſſé avec le Vidame de Chartres (1), de faire embarquer du ſecours: ces députés étoient Pardaillan, le Miniſtre Claude du Moulin, & Jean David Pair de la maiſon de ville (2); mais la tempête les ayant empêché d'aborder, on renvoya Jean de la Place (3).

La Cour, voyant que rien ne pouvoit engager les Rochelois à recevoir Biron, à moins qu'ils n'euſſent des ſûretés plus fortes que des paroles, donne ordre à ce Seigneur de leur déclarer la guerre, s'ils ne le reçoivent ſur le champ & ſans aucune condition, & de les traiter en cas de deſobéiſſance, comme des rebelles & des ennemis de l'Etat. Pendant qu'on faiſoit les préparatifs néceſſaires pour cette guerre, on envoya Pierre-Paul Toſinghi vieux Officier Florentin, Gouverneur de Saint-Jean d'Angely. Paul-Emile de Fieſque, Gregeto Giuſtiniani, tous deux Génois, & Ramelli de Peſaro célébre Ingénieur, avec deux galéres pour reconnoître la ſituation de la Rochelle, ſon port, & la profondeur du canal. Pour ſe mettre en état de faire cet examen de plus près, ils mandent qu'ils ont des lettres du Roi adreſſées aux bourgeois, & ils les font porter dans la ville par quelques-uns de leurs gens. Les galéres étant arrivées ſur le midi à la vûë de la Rochelle, Toſinghi ſe mit à l'ancre aſſez loin de la ville; la galére de Fieſque s'approcha plus près, & entra dans le canal: Gregeto & Ramelli commencerent à deſſiner, & à prendre le plan de la ville, en attendant que leurs gens qui y étoient allés dans un eſquif, en fuſſent de retour; ce qu'ils ne purent faire auſſi-tôt qu'ils l'auroient voulu, parce que les Officiers du corps de ville les retinrent juſqu'au ſoir. Fieſque, inquiet de ce retardement, & craignant qu'il ne leur fût arrivé quelque choſe de ſiniſtre, ſongea à ſe retirer: mais il s'éleva ſur le ſoir un vent ſi violent qu'il ne put ſortir dû canal; ainſi il ſe vit à l'entrée de la nuit entouré par quatre vaiſſeaux de charge, avec huit autres petits bâtimens à voile & à rames qui croiſoient ſur la côte. Cette petite flotte étoit commandée par des Eſſarts, qui s'étoit mis en mer dans le deſſein de s'emparer de l'iſle de Ré, dont la ſituation étoit très-avantageuſe pour cette guerre, & pour la ſûreté des convois. Dans ces circonſtances, Fieſque avertit les pilotes de mettre à la voile: auſſi-tôt l'équipage réveillé crie aux armes, & les Commandans ordonnent à la chiourme de faire force de rames pour gagner la pleine mer. Mais ſur les promeſſes que leur firent les Rochelois de leur donner la liberté, les rameurs ceſſerent leur manœuvre. Alors les Royaliſtes, qui avoient contre eux le vent, la marée, & leur chiourme, prennent les armes pour der-

Galéres envoyées pour reconnoitre la Rochelle.

Leur défaite.

(1) Il s'appelloit Jean de Ferriere.

(2) C'eſt un Officier de l'hôtel de ville, compoſé du Maire, des Echevins, des Pairs & des bourgeois. La Popeliniere met Jean David au nombre des Pairs.

(3) Bourgeois de l'hôtel de ville.

dernière ressource: mais se voyant foudroyés par le canon, & accablés par le nombre, ils se rendirent. Gregeto, combattant à la prouë avec une hache dont il s'étoit saisi, fut percé d'une bale. Fiesque reçut deux légéres blessures, & fut pris avec Ramelli. La galére très-maltraitée fut emmenée dans le port, & le lendemain toute la chiourme fut mise en liberté, comme on le lui avoit promis. Tosinghi, qui s'étoit tenu au loin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de secourir ses gens, & qu'il étoit trop foible pour tenir contre l'ennemi, prit le parti de se retirer suivant l'avis de celui qui commandoit sa galére; ainsi il vira de bord, & gagna la terre ferme.

CHARLES IX. 1572.

On commença dès-lors à traiter les Rochelois en ennemis. La guerre ne fut pas d'abord bien vive, & l'on fit encore une tentative pour engager les habitans à se soûmettre. Voici ce qui en fit naître l'occasion. Mons capitale du Hainaut, où Loüis de Nassau & la Nouë s'étoient renfermés, perdit toute espérance de secours après le massacre de Paris, & se rendit au Duc d'Albe, comme nous le dirons plus au long dans la suite. La Nouë ne sçachant plus où se retirer, le Duc de Longueville Gouverneur de Picardie son ancien ami, l'engagea à se rendre à la Cour. Il y vint, & contre son attente il y fut très-bien reçû du Roi, qui le prit en particulier dans la maison d'Albert de Gondy. Ce Prince, après avoir excusé comme il put l'affaire de la Saint Barthélemi, lui fit don des biens de Teligny, dont la Nouë avoit épousé la sœur; & après avoir fait l'éloge de son intégrité, de sa valeur, & de son esprit ennemi des factions, il le prie & lui enjoint de travailler en même tems à maintenir la tranquillité du Royaume, & à sauver les Rochelois, ajoutant que pour y réüssir, il ne faut que leur inspirer des sentimens de paix. La Nouë s'en excusa d'abord, & dit au Roi qu'il n'étoit guères propre à négocier une affaire si difficile. Mais sur les instances du Prince, il s'en chargea, à condition que le Roi ne se serviroit point de son ministére pour les tromper, & qu'on ne le mettroit point en situation d'être regardé comme un traître: que son honneur lui étoit plus cher que sa vie, & que rien au monde n'étoit plus contraire à son caractére que ce personnage de fourbe. Là-dessus le Roi lui donne parole que tout se passera de bonne foi, & le fait partir pour la Rochelle. On lui donne pour l'accompagner Jean-Baptiste Guadagne Florentin, sous prétexte de mettre à ses ordres un homme de confiance qui viendroit rendre compte à la Cour du succès de la négociation; mais en effet pour lui servir d'espion dans toutes ses démarches. Comme cette affaire étoit de nature à donner lieu à bien des discours, la Nouë reçut volontiers l'inspecteur de la Cour: il étoit même bien aise que les deux partis fussent témoins de sa droiture & de sa sincérité. Sur le refus qu'on fit de le laisser entrer dans la ville, il se rendit le 5. de Novembre, comme on étoit convenu, au village de Tadon, accompagné de son inspecteur Florentin. Ce fut-là que les députés de la Rochelle le reçurent avec une hauteur qui a peu d'exemples. Car après que ce Seigneur leur eut exposé le sujet de sa commission, qu'il leur eut déclaré qu'il avoit à leur parler de la part du Roi, & qu'il eut demandé que les propositions dont il étoit chargé fussent rapportées au Conseil; on se contenta de lui répondre:

La Nouë revient à la Cour.

Il est chargé de négocier la paix avec les Rochelois.

» Il

CHARLES IX. 1572.

„ Il eſt bien vrai que nous ſommes venus pour conférer avec M. de la „ Nouë; mais M. de la Nouë ne paroît pas, & nous ne l'appercevons „ point ici. „

Outrage qu'il reçoit de leurs députés.

Deux jours après on ſe raſſembla au même endroit, & ce furent les mêmes propoſitions & la même réponſe. „ Je ſuis étonné, dit alors la „ Nouë, que vous ayez ſitôt oublié celui qui a reçu il y a trois ans tant „ de bleſſures pour vous, & qui a perdu un bras en combattant pour votre „ défenſe. Nous ſçavons, dirent les députés, qu'il y a eu un la Nouë, „ qui a vécu dans une grande liaiſon avec nous; mais il n'a jamais fait „ auprès de nous le perſonnage que vous repréſentez aujourd'hui. Il s'é„ toit chargé alors de défendre une cauſe qui nous étoit commune avec „ lui, & il l'a toujours fait avec une valeur & une fermeté qui ne s'eſt „ point démentie. Sourd à toutes les promeſſes qu'on lui fit alors, il ne „ nous flatta jamais de vaines eſpérances; jamais ſous prétexte d'amitié „ il ne nous invita à des conférences deſtinées à nous trahir. Vous avez „ ſes traits; mais vous n'avez pas ſon cœur: ainſi retournez vers ceux „ qui vous ont envoyé. „ La Nouë diſſimulant cet outrage, les pria avec tant d'inſtances de rapporter ſes demandes au Sénat, qu'ils le lui promirent. Enfin on lui permit d'entrer dans la ville, mais la populace le regarda de mauvais œil; & pour toute réponſe on lui fit ces trois propoſitions, dont on lui donna le choix: Que s'il vouloit reſter dans leur ville comme ſimple bourgeois, la République lui donneroit un logement, des biens & des dignités, à proportion des forces qu'elle avoit. S'il aimoit mieux commander, que toute la Nobleſſe & toutes les troupes de la ville le reconnoîtroient volontiers pour leur Général, & combattroient avec plaiſir ſous ſes auſpices. Que s'il ne vouloit ni l'une ni l'autre de ces conditions, il pourroit monter ſur un de leurs vaiſſeaux, & paſſer en Angleterre, où il trouveroit beaucoup de ſes amis.

Propoſitions que lui fait le Sénat.

La Nouë, en ayant conféré avec Guadagne, prit le parti qui convenoit le mieux à ſa dignité, & qui lui donnoit une grande autorité dans la ville, dans l'eſpérance qu'il pourroit trouver quelque occaſion de s'en ſervir pour porter les eſprits à la paix, ſuivant la parole qu'il en avoit donnée au Roi: ainſi il accepta le commandement général que les ſoldats, le peuple & la Nobleſſe lui déféroient avec une grande unanimité, ſans préjudicier pourtant à l'autorité du Maire: c'eſt ainſi qu'ils appellent le Chef des Echevins & des Pairs. Alors la Nouë, revêtu du commandement des armes de la Rochelle, ſe trouva dans une grande perplexité. Comment ſervir le Roi ſuivant la parole qu'il lui en avoit donnée, ſans s'expoſer au reproche de trahir les Rochelois & leur cauſe, qu'il s'étoit chargé de défendre? C'eſt ce qui lui faiſoit dire quelquefois que la mort lui feroit beaucoup plus de plaiſir que la vie, & qu'il ſeroit ravi d'avoir occaſion de ſe la procurer, s'il le pouvoit ſans offenſer Dieu: il répétoit ces paroles à Guadagne toutes les fois qu'il venoit le voir. Cependant il ſe conduiſoit avec tant de ſageſſe, & tout le monde étoit ſi perſuadé de ſa candeur & de ſa bonne foi, que jamais on n'interpréta mal ni ſes paroles, ni ſes actions. C'eſt pourquoi pendant qu'il fut à la Rochelle, où il remplit tous les devoirs

La Nouë accepte le commandement général de la ville.

Sa conduite pleine de ſageſſe envers

voirs d'un excellent Général & d'un zélé défenseur de sa cause, jamais le Roi ne l'accusa d'avoir rien fait d'indigne d'un homme de bien, ni de contraire à la parole qu'il lui avoit donnée: & lorsqu'il se crut obligé de quitter les Rochelois, parce qu'on ne vouloit écouter aucune condition de paix, jamais ils ne le regarderent ni comme un déserteur, ni comme un traitre. Tant qu'il fut parmi eux, il les défendit avec toute la fidélité qu'exigeoit la dignité qu'il avoit acceptée: lorsqu'il n'y fut plus, il montra toujours la même ardeur pour travailler au salut de la ville; & par une grace singuliére de Dieu, il se conduisit de maniére avec les deux partis, que le Roi ne se plaignit jamais qu'il eût manqué à ce qu'il lui devoit, & que les Rochelois n'eurent aucun sujet de lui reprocher qu'il eût violé la foi qu'il leur avoit donnée.

CHARLES IX. 1572. les deux partis.

L'espérance qu'on avoit conçûë de la négociation de la Nouë étant tout-à-fait évanoüie, le Roi fit faire la revûë de ses troupes le 4. de Décembre: on trouva quatorze compagnies d'Arquebusiers commandés par Philippe Strozzi, en vertu de son ancienne charge de Colonel général de l'Infanterie: pour la Cavalerie, elle étoit en petit nombre. L'affaire du siége ayant été proposée au Conseil, il fut résolu que Biron, nommé par le Roi Gouverneur de la Rochelle, s'approcheroit de la ville avec le gros canon, & avec l'Infanterie de Strozzi: que le Comte du Lude Gouverneur de Poitou attaqueroit Marans, petite ville dont les Rochelois étoient maîtres. Normand, Capitaine de réputation, qui en étoit Commandant, n'avoit que trois compagnies d'Infanterie, & cinquante chevaux. Comme il se sentit trop foible pour tenir tête aux ennemis en pleine campagne, il jugea à propos de se renfermer dans la ville: mais ayant trouvé Biron sur sa route, il se jetta dans la maison de la Grimenaudiere, qui étoit entourée d'une muraille, & défenduë par devant d'un large fossé. On envoya un trompette pour le sommer de se rendre, mais sans aucun succès. Aussitôt on fit approcher du canon, & l'on renversa la tour qui étoit devant la porte de la maison. La nuit qui survint à propos, donna à Normand la facilité de se sauver par les marais dont ce lieu-là est environné. Le Capitaine Virolet, qui étoit venu avec lui & qui ne voulut pas le suivre dans sa retraite, parce qu'il étoit plus inquiet de ses chevaux, que de sa propre personne, fut pris le lendemain matin avec ce qu'il avoit de gens. La ville de la Rochelle réserva une compagnie à ce dernier: mais il se piqua de ce qu'on ne payoit pas assez-tôt sa rançon, & lassé de servir des bourgeois, il passa au service de sa Majesté.

Revûë des troupes du Roi. Siége de la Rochelle.

Par des lettres du dix de Novembre, on avoit aussi sollicité le Sieur de Languillier de quitter la Rochelle & de se retirer dans sa maison, où il pouvoit vivre en repos sur la foi des Edits. Ces lettres lui ayant été renduës trop tard, il y répondit d'une maniére assez libre le 8. de Décembre: qu'il avoit été forcé de se retirer dans cette ville pour mettre sa vie à couvert, & pour joüir de la liberté de conscience: qu'à la vérité le Roi la lui avoit accordée par un Edit dont il avoit solemnellement juré l'observation; mais qu'il la lui avoit ôtée depuis contre la parole qu'il avoit donnée; qu'il supplie donc sa Majesté de ne pas trouver mauvais, s'il n'obéit

CHARLES IX. 1572.

pas à l'ordre qu'il reçoit de retourner dans sa maison, jusqu'à ce qu'on lui ait donné une caution suffisante tant pour sa Religion, que pour sa vie.

Escarmouches entre les deux partis.

Après ce premier exploit, Biron alla camper au bourg de S. André à trois milles de la Rochelle: il y fit un parc d'onze canons de fonte, en quoi consistoit son artillerie; mais il avoit toutes les provisions nécessaires pour un long siége. Strozzi prit son quartier à Pileboreau à deux milles de la ville. Goas Capitaine fameux s'empara de Ronsay avec six compagnies d'Infanterie. Il y eut de fréquentes escarmouches entre les deux partis, mais avec peu de perte: elle fut cependant plus grande du côté des troupes du Roi, parce que ne connoissant pas les lieux, elles se trouvoient souvent surprises dans des défilés, entre des buissons & des vignes, ou alloient s'enfoncer dans les marais salans. On leur prenoit aussi quantité de goujats & de valets, dans le tems qu'elles alloient chercher de l'eau ou du fourage. Il y eut même des soldats de la garnison, qui, ayant pris des habits des troupes du Roi, venoient jusque dans le camp pour s'instruire des desseins des assiégeans; & lorsqu'en s'en retournant ils trouvoient quelqu'un à l'écart, ils l'emmenoient prisonnier à la ville. C'est ainsi que fut pris Sainte-Colombe, qui étoit un très-bon Officier.

La Rochelle abondamment ravitaillée.

L'automne ayant été très-beau cette année, les Rochelois avec leur garnison firent une vendange très-abondante; & pendant qu'on étoit occupé à des pourparlers, ils firent entrer dans la ville vingt-cinq mille piéces de vin, & une très-grande quantité de bled: mais dès qu'ils se virent menacés d'un siége, ils se hâterent de tirer des hameaux voisins le plus qu'ils purent de provisions, & ce qu'il ne fut pas possible d'emporter, ils le brûlerent, de peur que l'armée du Roi n'en profitât. Elle ne laissa cependant pas d'en trouver encore beaucoup, malgré les précautions qu'ils avoient prises.

Les assiégés faisoient de fréquentes sorties, dans l'une desquelles Saint-Martin surnommé le Luthérien, qui s'étoit joint à Strozzi avec huit cens fantassins d'élite, se trouva si bien enveloppé par la Cavalerie de la ville, qu'il eut bien de la peine à se tirer d'affaire: vingt de ses gens furent tués, & quarante qui s'étoient jettés dans une maison voisine, furent faits prisonniers. Mais les assiégeans furent bientôt consolés de cette perte par une autre à peu près semblable que firent les assiégés eux-mêmes. Campet, un des plus fameux Capitaines des troupes de la ville, fut pris dans un de ces combats tumultuaires, & envoyé prisonnier à Niort; mais il trouva moyen de se sauver.

Combat de la Font.

Il se donna aussi un combat à la Font, village situé à six cens pas de la Rochelle, où il y a des sources d'eau douce que l'on conduit dans la ville par des canaux. Les assiégeans, ayant tenté inutilement de détourner ces sources, entreprirent de gâter les canaux. Pendant qu'ils y travailloient, la garnison fit une sortie, & vint fondre sur les travailleurs. Le combat fut vif, & dura jusqu'à la nuit. Les assiégés n'y perdirent que six hommes; mais la perte des assiégeans fut plus grande: la Salle & Foüillou, deux de leurs Capitaines, y furent faits prisonniers. Le lendemain le combat recommença au même endroit avec un succès pareil à celui de la veille,

veille, si ce n'est que les tuyaux furent coupés, & les sources détournées: ce qui ne fit pas grand mal aux assiégés, parce qu'il y a dans la ville un grand nombre de puits d'eau vive; outre que les Magistrats avoient défendu avant ce tems-là qu'on n'allât prendre de l'eau à ces sources, s'imaginant que les assiégeans les avoient empoisonnées. Charles IX. 1572.

Le 16. & le 18. de Décembre, il y eut un jeûne solemnel dans la ville. Six jours après, Biron fit ruiner quatre moulins à vent qui étoient auprès de la porte de Coigne: on y prit ou tua une quarantaine de soldats, à qui l'on avoit fait dire de se retirer dans la ville. Le lendemain, qui étoit le jour de Noël, quelques Gentilshommes firent une course jusqu'à Ronsay, quoiqu'il y eût tant de glace dans les chemins, que l'on avoit peine à s'y soutenir. De Floyac, un des plus braves Officiers de la garnison, y fut dangereusement blessé d'un coup d'arquebuse. On le rapporta dans la ville, où il mourut quelques jours après, très-regretté de tout le monde.

Exploits des Protestans du côté de la Guyenne.

Du côté de la Guyenne, voici quelles furent les suites des *Matines de Paris*; c'est ainsi qu'on appelloit en ce païs-là le massacre de la Saint Barthélemi. Jean de Lomaigne Seigneur de Serignac, homme de condition & d'une des meilleures maisons du païs, Reniers dont j'ai déjà parlé, Moulins & quelques autres, s'étant échappés du péril avec peine, se rendirent tous à Montauban dans le Quercy, & tinrent conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Les Vicomtes de Paulin & de Monclar y étoient arrivés avant eux. Ces deux derniers étoient redevables de la vie à Honorat de Savoye, Maréchal de Villars, qui avoit été fait Amiral à la place de Coligny. Villars les avoit fort exhorté d'engager les habitans de Montauban à entrer dans des vûës de paix, pour se rendre dignes des bontés du Roi, & à la considération de leur bienfaiteur, ils n'oublierent rien pour y réussir, excusant du mieux qu'ils purent ce qui s'étoit passé à Paris, & loüant fort la bonté & la clémence du Roi. Mais Serignac, vivement touché de l'atrocité de cette fatale journée, & du péril où il s'étoit trouvé, n'eut pas de peine à réfuter leurs raisons. Tout ce qu'il dit à ce sujet fut écouté avec grand plaisir: en sorte qu'après avoir tenu conseil avec les députés de Millaud, de Nîmes, & de Castres, & après avoir envoyé à la Rochelle pour sçavoir le sentiment de cette ville, il fut résolu qu'on prendroit les armes, & qu'on feroit tous ses efforts pour se mettre en état de défense. Aussitôt Reniers s'empare de Villemur sur le Tarn. Caussade, Bioule, Negrepelisse, Saint-Antonin, Malause, Flognac & Belleperche, petites places de la province de Roüergue, furent prises dans le même tems, aussi bien que Puylaurens, Saint Paul de Damiate & Viterbe dans le Lauraguais; Realmont, Loubers, & Roque-courbe dans l'Albigeois; Mazere, & Mas-d'Asil dans le païs de Foix. Le Vicomte de Gourdon se saisit de Cadenac & de Souillac dans le Quercy. Ils s'emparerent outre cela de Terride, sur laquelle Serignac avoit des prétentions. Buzet, qui n'est pas éloigné de Toulouse, fut pris par escalade; & les habitans ayant voulu se mettre en défense, ils furent tous tués. On fit une tentative inutile sur Rabasteins, parce que les échelles se trouverent trop courtes.

Après ces conquêtes, on tint conseil à Realmont pour partager les provinces.

CHARLES IX. 1572.

vinces. Le Quercy échut au Vicomte de Gourdon; toute la Gascogne au-delà de la Garonne, au Baron de Serignac; le Lauraguais au Vicomte de Paulin, & le Roüergue au Vicomte de Panats; le Vicomte de Caumont prit pour lui le Bigorre & le païs de Foix, & ils promirent tous de s'entre-secourir au besoin.

Tentative sur Sancerre.

Cependant on fit aussi une tentative sur Sancerre, qui est une place du Berry, très-forte par sa situation. Pendant les dernières guerres c'étoit l'asile des Protestans, & il y en avoit un grand nombre qui s'y étoient établis depuis peu. Le 3. de Septembre, on leur rendit une lettre du Roi, qui leur ordonnoit de recevoir le Gouverneur & la garnison que Claude de la Châtre Gouverneur de Berry leur donneroit. Les habitans s'adresserent à Honorat de Bueil Seigneur de Fontaines de la maison de Sancerre, qui étoit très-bien avec le Roi, & ils le prierent d'employer son crédit, afin qu'on ne leur envoyât point de garnison, & qu'on leur laissât la liberté de conscience qui leur avoit été accordée par les Edits. De Bueil se chargea de les protéger, & il leur dépêcha un certain Cadaillet, petit Officier de la vénerie du Roi, homme rusé, qui avoit été autrefois domestique chez le pere du Comte de Sancerre. Cadaillet, & Saint-Pé (1), que les habitans avoient envoyés au Seigneur de Fontaines, entrent en négociation avec eux, & leur représentent en particulier la grandeur du péril où ils s'exposent en recevant tous les jours quantité d'étrangers chassés de leurs villes comme séditieux; que ces gens-là, s'ils les écoutent, feront infailliblement cause de leur ruine: qu'ils songent donc à leur salut avant toutes choses: qu'ils disent à ces nouveaux venus de se retirer, de prendre leurs sûretés, & d'aller chercher un asile ailleurs, sans quoi ils s'attireront sûrement l'indignation du Roi, & s'exposeront à de grands maux. Voilà ce qui se négocioit en secret: mais en public Cadaillet, au nom du Seigneur de Fontaines faisoit de grandes instances pour qu'on envoyât des députés à la Cour, où la protection de ce Seigneur leur feroit obtenir des conditions raisonnables. Les habitans par crainte ou par espérance, en envoyerent cinq pour présenter leurs soumissions au Roi, comme on le leur conseilloit; demander pardon du passé, & déclarer qu'ils étoient prêts d'obéïr aux ordres de sa Majesté.

On leur renvoya aussitôt Cadaillet, qui leur dit que le Seigneur de Fontaines arriveroit bientôt avec les ordres du Roi. Les nouveaux habitans, effrayés de cette nouvelle, vont trouver les Ministres qui avoient le plus de crédit dans la ville: ils les sollicitent, se plaignent les larmes aux yeux qu'on les abandonne impitoyablement; qu'on les livre à leurs ennemis communs; qu'ils sont tous François, tous sujets du même Souverain; que leur cause est la même, & que le péril est commun. „ A quoi bon, „ disoient-ils, cette distinction d'habitans anciens & nouveaux? elle n'est „ propre qu'à les diviser, afin qu'il soit plus aisé de les ruiner les uns a- „ près les autres, & d'accabler tout le corps, lorsqu'on sera parvenu à „ en diviser les membres. Vous ne pouvez ignorer, ajoutoient-ils, ce „ qui

(1) La Popeliniere l'appelle *Saint-Pré*.

„ qui vient d'arriver à Gien, à Orléans, à la Charité, ou pour mieux dire, dans tout le Royaume: le malheur de vos voisins doit vous rendre „ sages, & vous persuader qu'on ne vous traitera pas mieux que les autres. Ces nouveaux venus qu'on veut vous ôter, n'ont été chassez de „ leur païs que pour la même Religion que vous professez: c'est pour cela „ qu'ils sont errans, & qu'on veut les égorger à vos yeux; le péril où ils „ se trouvent doit vous intéresser, & vous ne pouvez vous montrer indifférens sur ce qui les touche, sans passer dans toute la postérité pour „ des aveugles, des impies & des infâmes. „

Les Ministres, trouvant ces plaintes fort justes, en parlerent dans leurs assemblées, mirent le feu sous le ventre au petit peuple, & lui firent entendre que le seul moyen de se sauver étoit de regarder la cause de tous les Protestans comme leur cause particuliére, & de ne se jamais séparer les uns des autres, pour quelque raison & sous quelque prétexte que ce fût.

Là-dessus on renvoya brusquement Cadaillet, qui alla rejoindre son maître à Cosne sur la Loire. Après lui avoir rendu compte du peu de succès de sa négociation, il lui dit que les principaux de la bourgeoisie étoient dans ses intérêts, sur-tout Julien de la Bertauche & Simon Charleluchet, qui étant maîtres du château, pourroient l'introduire par-là dans la ville. Comme les conditions qui avoient été acceptées par les députés, se trouvoient rejettées par la ville, il ne restoit plus que cette ressource. On choisit le 9. de Novembre pour cette tentative. Charles de Bueil de Racan, frere du Seigneur de Fontaines, s'approcha du guichet de la citadelle avec un détachement de gens d'élite; & ayant fait planter sans bruit ses échelles, il monta sur le mur avec environ trente de ses gens, dans le tems qu'il pouvoit compter environ sur un pareil nombre de ceux qui étoient dans le château. Pendant que le reste du détachement gagnoit le haut de la muraille, ceux de la forteresse qui n'étoient pas du complot, donnerent le signal à la ville: aussi-tôt on donne l'alarme par tout. La Fleur brave Capitaine accourt à la terrasse de Saint-Denis, & ordonne à Paquelon, qui s'étoit sauvé depuis peu de la Charité, de sortir avec un bon détachement d'Arquebusiers, pour barrer le chemin aux troupes qui marchoient vers la porte Oison; ce qui fut exécuté: en même tems on mit un bon corps-de-garde au temple de Saint Romble. Les gens du Seigneur de Fontaines qui étoient dans les fossés, n'ayant plus d'espérance de pouvoir escalader les murs, se retirerent vers la riviére par un sentier détourné. Les habitans de leur côté attaquent le château, prennent la résolution d'en rompre les portes & de les brûler, & obligent les femmes & les enfans de ceux qui étoient dans ce fort, d'y venir eux-mêmes, & d'y mettre le feu. Si les assiégés ne tiroient point sur ces personnes, qui devoient leur être si cheres, il y avoit beaucoup d'apparence que la place seroit bientôt forcée: s'ils les traitoient en ennemis, c'étoit un sujet de consolation pour les habitans d'avoir forcé ces traîtres à tuer eux-mêmes leurs femmes & leurs enfans; on ne pouvoit guères exercer sur les conjurés une vengeance plus marquée. Enfin à l'aide d'une troupe de païsans, ils s'avancent jusqu'au pied de la muraille couverts de mantelets, & commencent la

Son château surpris par escalade.

CHARLES IX. 1572. la sape. Sur le soir ils apprennent de ceux des assiégés qui n'étoient pas du complot, que les conjurés perdent courage, & que les secours promis par le Seigneur de Fontaines n'arrivent pas. Sur cet avis ils font une ouverture au mur, mettent le feu à un amas de paille qu'ils avoient fait apporter, & donnent l'assaut. Racan aussi-tôt prend la fuite avec ses gens, & abandonne la place quinze heures après qu'il s'en fut rendu maître. Cadaillet blessé dangereusement, y fut pris & porté dans la ville: la populace en fureur le tua auprès de la porte Saint-Jean, comme chef de la conjuration. Paquelon, ayant poursuivi quelque tems Racan, rentra dans la ville.

Et repris par les habitans.

Comme il n'y avoit plus d'espérance d'engager les habitans de Sancerre à se soûmettre, & à recevoir garnison, le Seigneur de Fontaines s'en retourna à la Cour. Les Sancerrois ayant reconnu par ce qui venoit d'arriver, que leur division avoit pensé être la cause de leur ruine, ils se réünirent tous, & sans faire aucune distinction d'anciens & de nouveaux habitans, ils résolurent de vivre à l'avenir dans une concorde & dans une amitié parfaite. Comme ils ne pouvoient plus attendre de graces du Roi, ils établirent une milice bourgeoise, & se préparerent à la guerre, en protestant toujours qu'ils seroient très-fâchés d'être obligés de la faire: ils nommerent donc pour Commandant général André Joanneau, qui avoit donné des preuves de son courage dans la guerre précédente. Martignon fut fait Capitaine des anciens habitans, qui pouvoient monter à cinq cens hommes, y compris les païsans. On lui donna Claude Pillard pour Lieutenant, & Louis Martinat pour Enseigne. Les principaux Capitaines des nouveaux habitans étoient la Fleur, Chaillou d'Orleans, Montauban, la Bussiére de Courtaison, Buisson, la Minée, Paquelon, & d'Orival d'Aubigny, qui avoient trois cens hommes sous leurs ordres. Il y avoit outre cela les païsans qui combattoient avec des épées, des bâtons ferrés, des arquebuses & des frondes; & ils se servoient si adroitement de cette derniére arme, qui faisoit un grand effet de haut en bas, qu'il n'y eut rien qui incommodât tant les troupes du Roi pendant le siége. C'est de-là qu'est venu le proverbe des *Arquebuses de Sancerre*, pour dire des frondes.

Après que le château eut été repris, les Capitaines la Doye, Etienne Guichard, Baron, Bazarne, & quelques autres des premiers de la ville, se retirerent ailleurs, sans qu'on sçût le sujet de leur mécontentement; ce qui fut très-préjudiciable aux assiégés.

Différentes retraites des Protestans.

Il y eut d'autres villes que Sancerre qui ouvrirent leurs portes aux Protestans exilés & errans, sçavoir Montauban dans le Quercy, Millaud dans la province de Roüergue, Nîmes, Saint-Privas & Anduze en Languedoc; le Pousin, Aubenas, Villeneufve & Mirabel dans le Vivarais & dans les Cévennes; mais la plûpart des habitans de ces villes, ne se voyant pas en état de résister à la puissance du Roi, se retirerent hors du Royaume, les uns à Genéve, les autres en Suisse. Pompone de Belliévre Ambassadeur de France auprès des Cantons, exhorta ces derniers à retourner chez eux, & à profiter de la grace que le Roi leur offroit; d'un autre côté il sollicitoit les Suisses à ne point donner de retraite à des gens qui ne cherchoient qu'à exciter des troubles en France: mais comme il y auroit eu de

Dispositions de ceux qui conserverent leurs domiciles.

de l'inhumanité à refuser un asile à des malheureux qui cherchoient à mettre leur vie à couvert par la fuite, la pitié eut plus de force sur le cœur des Suisses, que n'en eurent les demandes du Roi & les plaintes de son Ambassadeur. A l'égard de ceux qui étoient restés dans leurs maisons, non-seulement ils perdirent toute espérance de se soûtenir à la vûë de leur foiblesse; mais ébranlés par le peu de succès qu'ils avoient eu jusqu'alors, ils se partagerent encore en différens sentimens sur la justice de leur cause. Plusieurs d'entre eux soûtenoient qu'il n'étoit pas permis de prendre les armes sans l'autorité du Prince, ou du Chef de la République; & que quand même le Roi abuseroit de son pouvoir, il étoit défendu à ses sujets d'opposer la force à ses injustices. Que Dieu l'avoit assez fait voir par le malheureux succès qu'avoient eu jusqu'alors toutes les entreprises des Protestans de France, quoiqu'ils prissent pour prétexte l'enfance du Roi qui n'étoit pas en état de gouverner le Royaume, qu'ils alleguassent la mauvaise administration de ceux qui formoient son Conseil, & qu'ils eussent d'ailleurs à leur tête des Princes, & des personnes d'une très-grande considération. Qu'aujourd'hui le Roi étoit en âge de conduire son Etat; qu'il n'y avoit aucun Prince à qui ils pussent dire que le gouvernement appartenoit; que d'ailleurs leur Prince légitime protestoit en termes exprès qu'il ne vouloit faire aucun préjudice à la cause des Protestans; que si Coligny & ses amis avoient été accablés, c'étoit parce qu'ils avoient formé une conjuration, & qu'ils prenoient des mesures pour renouveller la guerre: que le Roi ne s'étoit déterminé à un parti si violent que par nécessité, & dans la seule vûë de rétablir la paix dans le Royaume: que quand même il auroit dans cette occasion passé les bornes de la justice, il n'appartenoit pas à un sujet de s'élever contre lui, de lui demander compte de ses actions, ni de s'arroger le droit de le punir: que c'est Dieu qui l'a donné pour Chef à son peuple; qu'ainsi c'est à Dieu seul qu'il est comptable de son administration. Il y en avoit même entre eux qui blâmoient hautement la mémoire du Prince de Condé & de Coligny, & qui les accusoient de s'être portés à des excès que le Roi ne devoit pas souffrir. Ils ajoutoient que des priéres & des remontrances ils étoient passés tout d'un coup à la violence & aux factions, & que ce n'étoit pas sans une disposition particuliére de la Providence, que le Roi, qui ne cherchoit que la paix & le maintien des Edits qu'il avoit jugé necessaire à la tranquillité du Royaume, s'étoit porté à un parti extrême. Ceux qui parloient ainsi ne dissimuloient pas les vices que l'oisiveté & les richesses avoient depuis longtems introduits parmi les Protestans, & qui avoient attiré sur eux la colére de Dieu, & la vengeance de leur Souverain. Ils concluoient que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre étoit de se soûmettre & d'appaiser par leurs priéres & par leur patience, ce Prince qu'ils avoient irrité par leurs armes: D'ailleurs, à considérer les choses humainement, quel moyen leur restoit-il d'entreprendre la guerre? & quel succès pouvoient-ils en espérer après la mort de tant de braves gens, de tant de grands Capitaines, après la défaite de tant de troupes, après la ruine enfin de tant de familles exterminées ou dépoüillées de tous leurs biens? Qu'il y auroit de la folie à vouloir résister à

CHARLES IX. 1572.

à toutes les troupes du Royaume, sans places fortes, sans garnisons, & sans argent; qu'il ne falloit plus compter sur les secours étrangers. Quelle apparence en effet que la Reine d'Angleterre & les Princes d'Allemagne, qui les avoient assistés dans les guerres précédentes, voulussent encore les aider dans l'état déplorable où étoient leurs affaires, & s'engager à des grandes dépenses, qui ne serviroient qu'à épuiser leurs finances, & à leur attirer la haine du Roi? Qu'ils n'avoient donc plus d'autre ressource humaine que de recevoir la loi de leur Prince, & d'en obtenir les conditions les plus favorables qu'il seroit possible.

Mais malgré ces considérations, & toutes les difficultés qui renaissoient de tems en tems, l'horreur du carnage de la Saint Barthélemi, & la crainte d'un pareil traitement s'ils recevoient garnison dans leurs villes, empêcha le plus grand nombre de penser à aucun accommodement; c'est ainsi que le désespoir donna du courage & de la force aux plus timides.

Issuë des sollicitations faites aux habitans de Nîmes.

Dans le tems qu'on tâchoit d'engager la Rochelle & Sancerre à recevoir garnison, Guillaume de Joyeuse Lieutenant du Duc de Damville en Languedoc, & qui commandoit en son absence, faisoit la même proposition à plusieurs villes de cette province, & sur-tout à celle de Nîmes. Cette ville, qui chanceloit d'abord, & qui cependant n'ôsoit hazarder un refus, cherchoit des prétextes pour tirer la chose en longueur; mais Joyeuse la pressa tellement qu'il n'y avoit plus moyen de reculer: la plûpart des habitans, surtout les riches, étoient d'avis de s'accommoder au tems, & disoient qu'il ne falloit pas s'exposer témérairement à des malheurs, dont on pourroit se repentir trop tard. Tout panchoit à prendre ce parti, lorsque Clausonne, un des Conseillers du Présidial, s'y opposa. Comme il passoit pour un homme ferme & intégre, il eut assez d'autorité dans le Conseil pour empêcher la décision: „ Ne précipitons rien, leur dit-il, il sera toujours tems de nous détermi„ ner. C'est ici la cause de Dieu; soions assûrez qu'il la soûtiendra. Il ne „ sçauroit nous arriver rien de pire que la mort; & elle est beaucoup plus „ supportable à des gens qui ont l'épée à la main, qu'à des malheureux „ sans armes, qui se voyent entre les mains des brigands, dont ils n'ont „ d'autre traitement à attendre que celui qu'on vient de faire aux villes „ de Paris, d'Orleans, de Lyon, de Castres & de Toulouse, où ils ont „ égorgé un nombre infini de personnes avec une barbarie qui n'a point „ d'exemple. Il vaut bien mieux être tué par un ennemi dans un com„ bat, ou sur une brèche, que d'être assassiné par un voleur, ou de mou„ rir par la main d'un bourreau. Les armes que l'on prend pour repous„ ser une injustice, sans avoir dessein d'en faire à personne, ne sont défen„ duës ni par les loix divines, ni par les loix humaines: ce n'est pas contre „ le Roi que nous ferons la guerre, mais contre des impies & des scélé„ rats, qui abusent de son autorité, pour faire périr tous ceux qui leur dé„ plaisent. Si dans une cause aussi juste que la vôtre, vous travaillez sé„ rieusement à purifier vos cœurs en confessant sincérement vos péchés „ devant Dieu; s'il est le but de tous vos vœux & de toutes vos espéran„ ces, vous ne devez pas douter qu'il n'ait pitié de vous, & qu'il ne vous „ ouvre un chemin de salut du côté où vous l'espérez le moins. En atten-

„ dant,

„ dant, marchez dans la patience, priez, & faites réflexion que les résolutions précipitées sont toujours dangereuses, & qu'au contraire la lenteur, jointe à la prudence, fournit presque toujours des occasions de mettre ses affaires en bon état: c'est donc à ce dernier parti que vous devez vous en tenir. „

Ces remontrances de Clausonne furent encore appuyées par les habitans de Montauban, qui, soûtenus de leur côté par l'exemple des Rochelois, encouragerent la ville de Nîmes à persister dans la résolution de ne point recevoir de troupes, & de ne point interrompre leurs assemblées. Ainsi ils firent une longue réponse à Guillaume de Joyeuse, où, après avoir protesté qu'ils seroient toujours fidèles & soûmis au Roi, ils disent que dans la conjoncture où ils se trouvent, ils ne peuvent pas exécuter ses ordres; qu'ils ne consentiront jamais à recevoir garnison, à moins qu'on ne leur donne une caution valable, qui mette à couvert leurs biens & leurs vies, & qu'outre cela on ne leur accorde la liberté de conscience & l'exercice de leur Religion, qui leur est infiniment plus chére que les biens & que la vie même. Ils exagérent ensuite & dépeignent avec des termes pleins d'horreur le carnage fait à Paris, & dans toutes les villes qui avoient suivi l'exemple de la capitale. Ils avoüent que ces cruautés les épouvantent, & qu'ils craignent qu'en se soûmettant au joug qu'on veut leur imposer, ils ne soient dépoüillés & égorgés, comme l'ont été leurs amis & leurs freres, qui pensoient comme eux sur la Religion. Ils assûrent qu'ils n'en seront pas moins fidèles au Roi pour cela, & que quand le tems aura peu à peu dissipé la juste crainte dont ils étoient alors saisis, sa Majesté les trouvera toujours très-disposés à lui obéïr, non-seulement sur ce point, mais en tout ce qu'il lui plaira d'exiger d'eux.

Sur cette réponse Guillaume de Joyeuse, faisant semblant de s'intéresser vivement à leur salut, les pressa d'interrompre au moins leurs prêches, afin de marquer au Roi par quelque endroit l'envie qu'ils avoient de lui obéïr. Il leur dit: que la défense de tenir des assemblées ne tendoit ni à lier leurs consciences, ni à empêcher l'exercice de leur Religion, dont sa Majesté vouloit leur laisser la liberté entiére; mais seulement à ôter pour le présent toutes les occasions d'exciter des troubles, & à faire cesser tout ce qui étoit capable de donner de l'ombrage: que le Roi étoit persuadé qu'il s'y parloit fort peu d'exercices de piété, de réforme & de rétablissement de la discipline, & que leurs assemblées n'avoient guères d'autre but, que d'exciter des séditions, de soulever les villes, & de prendre des mesures pour renouveller la guerre. Là-dessus la ville, voulant montrer les égards qu'elle avoit pour les ordres du Lieutenant général de la province, ou pour mieux dire, du Roi, décida après une mûre délibération, que leurs assemblées ne se tiendroient plus le jour, ni publiquement, mais seulement en cachette & pendant la nuit; ce qui fit murmurer bien des gens. Viviers & quelques autres villes des Cévennes, qui étoient entre les mains des Protestans, suivirent l'exemple de Nîmes dans l'espérance que le Roi les traiteroit plus favorablement.

Les habitans de Nîmes, prévoyant que si la guerre venoit à s'allumer, le

CHARLES IX. 1572.

premier effort tomberoit ſur eux, ſe préparerent à le ſoûtenir. Dans cette vûë ils ruinerent un de leurs fauxbourgs, qui étoit très-peuplé, parce qu'en cas de ſiége il auroit fort incommodé la ville. Le Roi envoya à Viviers un Gentilhomme du païs, nommé de Logieres, connu pour homme de probité. A ſon arrivée les Proteſtans s'emparerent du Pouſin, place forte ſur le Rhône, & très-avantageuſement ſituée pour la guerre. Il y a dans le voiſinage une petite ville appellée Villeneuſve, dont le bailliage reſſortit à Nîmes. Les habitans tant Catholiques que Proteſtans s'étoient ligués enſemble pour leur ſûreté commune, & avoient nommé deux Commandans militaires, Mirebel pour les Catholiques, & Baron pour les Proteſtans. Leur union ne fut pas de longue durée; & ceux, qui favoriſoient le parti du Roi, ayant tout à craindre des autres, qui étoient irrités de longue main, & d'ailleurs très-ombrageux, crurent qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux que de ſe mettre entre les mains de Logieres, qu'on ſçavoit être ennemi de la violence & des meurtres. Logieres, informé par Mirebel de ce qui ſe paſſoit, fit avancer ſes troupes; & s'étant approché lui-même juſqu'à la porte de la ville, de concert avec Mirebel, il le ſomma au nom du Roi de lui ouvrir les portes. Baron qui ſe promenoit près de-là ſans armes, effrayé de ce diſcours, & ayant vû Logieres s'avancer avec un air pacifique, & ſaluer honnêtement tous ceux qu'il rencontroit, il ſe douta du complot, & s'échappa ſans bruit. Logieres maître dans la place, ſe conduiſit avec beaucoup de modération, car il n'y eut pas une goute de ſang de répandu: mais ſa réputation ne fut pas tout-à-fait ſi pure du côté de l'avarice; car ayant ſommé les villes d'Aubenas & de Privas, de recevoir garniſon, ſur le refus qu'elles en firent, il compoſa avec les habitans moyennant une ſomme d'argent qui lui fut promiſe, & retint un des plus riches bourgeois nommé Valeton, juſqu'à ce que la ſomme eût été payée.

Priſe du Pouſin par les Proteſtans.

De Villeneufve par les Catholiques.

Les Proteſtans s'emparent de Mirebeau.

Baron ſe retira à Mirebeau, qui étoit un des lieux déſignés par l'Edit pour y faire le prêche, & il s'en empara par le moyen d'un Gentilhomme nommé du Pradel, qui avoit du bien en cet endroit. Cette place lui ſervit dans la ſuite à ſe rendre maître de Villeneuſve, d'où il avoit été obligé de ſe ſauver.

Le Dauphiné étoit cependant fort tranquille par la ſage conduite de Bertrand de Simiane de Gordes Lieutenant général de la province, & Commandant en l'abſence du Duc de Montpenſier, qui en étoit Gouverneur. Ce qui lui fut d'autant plus aiſé, que les Proteſtans n'y avoient ni villes, ni places de guerre, ni forteresses, & que Louis du Puy Sieur de Montbrun, qui n'avoit point été au mariage du Roi de Navarre, demeuroit caché chez ſes amis, en attendant qu'il ſe préſentât quelque occaſion de ſe montrer.

Pendant ce tems-là le Maréchal de Damville vint dans ſon gouvernement de Languedoc, pour réduire les villes qui refuſoient de ſe ſoumettre aux volontés du Roi. Avant ſon arrivée, Guillaume de Joyeuſe ſon Lieutenant avoit aſſemblé une armée par ordre de ſa Majeſté. Damville ſe mit à la tête; mais il ne ſçavoit par où il devoit commencer. Les habitans de Nîmes,

mes, croyant que la tempête tomberoit d'abord sur eux, travailloient sans relâche à mettre leur ville en état de défense. CHARLES IX.

Quelque tems auparavant, Antoine du Pleix de Gremian, homme de guerre & bon Officier, ayant appris ce qui s'étoit passé à Paris, avoit rassemblé quelques troupes pour sa sûreté; & voyant que personne ne pensoit à l'inquiéter, il forma le dessein d'attaquer les autres. Dans cette vûë il marcha à Sommieres, où Guillaume de Joyeuse, qui ne s'attendoit point à cet ennemi, n'avoit laissé qu'un petit nombre de cavaliers, avec ses équipages. Du Pleix se rendit maître de cette place, qui servit d'asile aux Protestans pendant les suites du tumulte de Paris. Il y en vint un grand nombre, qui se tinrent quelque tems en repos, parce que le Commandant du château leur avoit donné parole que de son côté il ne leur feroit aucun mal; mais soit qu'ils eussent quelque soupçon que ce Commandant se disposât à violer la foi qu'il leur avoit donnée; soit que leurs heureux succès leur eussent enflé le courage, ils formerent le dessein de s'emparer de la place avec le secours de du Pleix, qui étoit à Leques dans le voisinage. On s'aboucha pour cette entreprise avec un maréchal nommé Ribot, & un serrurier appellé Guillaume Aymar, qui travailloient pour le Commandant, & qui entroient à tout moment dans le château, sans que le corps-de-garde les en empêchât. Ces deux ouvriers s'y rendirent vers le tems du dîner, se saisirent de quelques soldats, & les tuerent. Le beau-frere du Commandant étant accouru au bruit, fut aussi-tôt égorgé; & le Commandant lui-même auroit perdu la vie, s'il ne se fût jetté promptement dans une tour, d'où il donna le signal, & cria aux armes. Mais Gremian, qui étoit embusqué près de-là avec cinq cens hommes d'élite, s'étant présenté à la porte du château, Ribot & Aymar vinrent à bout de l'enfoncer à force de leviers: ce qui donna moyen à Gremian d'entrer avec son détachement. Montpeyrous Enseigne de Joyeuse, qui étoit de la garnison, étant accouru au secours du Commandant, Ribot roula sur lui de grosses pierres, & l'obligea de se retirer avec un petit nombre de gens, vers une tour qui couvroit le pont. Tout le reste de la garnison se dispersa, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Enfin les tours capitulerent & se rendirent, à condition que Montpeyrous & le Commandant auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. Ceci arriva le 10. de Novembre. 1572. De Sommieres.

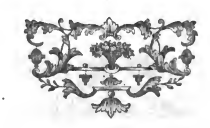
Le même mois on enleva aux Catholiques par une ruse de guerre très-bien concertée, le château de Chelar, un des plus forts du Vivarais, au pied duquel est une ville basse. Le Capitaine la Mothe y commandoit avec une bonne garnison. Dans les derniéres guerres les habitans, qui étoient presque tous Protestans, se voyant assiégés par le Capitaine la Torrette, taillerent dans le roc un soûterrain pour se sauver dans une nécessité extrême. Cette issuë étoit connuë de très-peu de monde. Pendant l'absence de la Mothe, qui étoit allé trouver de Gordes à Valence, la bourgeoisie saisit l'occasion de se délivrer des insultes continuelles qu'elle recevoit de la garnison: ainsi après avoir tenu conseil, elle ôta une grosse pierre qui bouchoit l'entrée de ce soûterrain, entra la nuit dans la citadelle, se jetta sur la garnison endormie, & fit main basse sur ceux qui voulurent Et du château de Chelar.

Charles IX. 1572. se mettre en défense; le reste demeura prisonnier. La Mothe en reçut la nouvelle dans le tems qu'il parloit à de Gordes du château de Chelar comme d'une place imprenable. Comme on n'étoit pas encore bien instruit de la maniére dont les habitans s'en étoient rendus maîtres, il se mit à jurer; & peu s'en fallut qu'il ne donnât un démenti au courier: mais enfin il devina sans y penser comment la chose s'étoit faite, car il s'écria: „ Il faut ou qu'ils y soient venus par sous terre, ou qu'ils y soient entrés „ en volant. „

Exploits du Maréchal de Damville. Le Maréchal de Damville, s'étant mis en marche avec son armée, fit une tentative inutile sur Usez: il prit ensuite Saint-Geniez, & força Cavisson. Dans le tems qu'on crut qu'il alloit de-là à Nîmes, il retourna vers Sommieres, dont le siége dura quatre mois. Mais cet évenement regarde l'année suivante, qui fut célébre par quatre siéges fameux, celui de Sommieres, de Sancerre en Berry, de la Rochelle en Saintonge, & de Harlem en Hollande; & de plus par l'élection du Duc d'Anjou pour Roi de Pologne.

Tel fut le commencement de la quatriéme guerre civile de France, qui eut un succès très-différent de ce que l'on pensoit: car après le meurtre de tant de Généraux, la dispersion de tout ce qui restoit de Noblesse parmi les Protestans, l'effroi des peuples dans toutes les villes, il n'y avoit personne qui ne regardât ce parti comme absolument ruiné. Cependant contre l'attente de tout le monde, & contre l'opinion de ceux même qui avoient pris les armes plûtôt malgré eux que de dessein prémédité, cette guerre, dont les commencemens parûrent si foibles, rétablit en moins d'un an les affaires des Protestans, sans le secours d'aucun Prince étranger, & malgré la disette d'argent où les avoit réduit le pillage de tous leurs biens. Mais comme le massacre de Paris influa beaucoup sur les affaires de la Flandre, & que par-là elles ont eu une très-grande connexité avec les nôtres, l'ordre demande que j'en parle au commencement du Livre suivant.

Fin du Livre cinquante-troisiéme.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIEME

SOMMAIRE.

Tumulte en Flandre au sujet du dixième du prix des meubles, avant le massacre de Paris. Prise de la Brille pour les Etats. Pillage de Roterdam par les Espagnols. Révolte de Flessingue. Middelburg assiégé par les Confédérés. Tumulte à Valenciennes. Mons surpris par les troupes des Etats. Goude, Dort, Gorcum, Leyde, Louwenstein & Schoonhoven se joignent aux Confédérés. Alckmar, Horn, Edam & Medenblick prêtent serment au Prince d'Orange. Exploits du Comte de Berghe dans le comté de Zutphen & dans l'Over-Issel. Forces du Duc d'Albe, & du Prince d'Orange. Valenciennes reprise par la garnison du château. Tentative des Confédérés sur Tergoes. Le Duc de Medina-Céli arrive en Flandre pour succéder au Duc d'Albe. Siége de Mons par les Espagnols. Genlis trahi par les courtisans & surpris par les ennemis. Attaque & prise de l'abbaye d'Epinleu par les Espagnols. Louvain, Malines, Ruremonde se joignent au Prince d'Orange. Reddition de Mons. Malines reprise. Nouvelle tentative des Confédérés sur Tergoes. Exploits du Comte de Berghe dans la Gueldre. Révoltes fréquentes dans l'Over-Issel & dans la Frise. Succès du Général Nederwormter. Arrivée du Duc d'Albe à Maestricht. Pillage de Naerden. Cruauté horrible. Secours inopiné. Siége de Harlem. Le Cardinal Fabio des Ursins envoyé en France en qualité de Légat. Il presse inutilement la publication du Concile de Trente. Rambouillet va à Rome de la part du Roi. Duras y est envoyé par le Roi de Navarre. Phénomene remarquable. Nouvelle maladie nommée la Colique de Poitou. Conjuration du bâtard d'Angoulême. Différends entre les Vénitiens & les Espagnols. François de Noailles Evêque d'Acqs, Ambassadeur du Roi à la Porte, reçoit ordre d'agir au nom de S. M. pour procurer aux Vénitiens une paix avantageuse. Combat entre la flotte des Chrétiens & celle des Turcs. Arrivée de Dom Juan d'Autriche à Corfou. Descente des Vénitiens à Corone près de Modone, dans la Morée. Retraite de la flotte à Porto Junco. Navarrino assiégé par les Vénitiens. Troubles dans la Romagne. Contestation sur le titre de Grand-Duc de Toscane. Mort du Cardinal Hippolyte d'Est.

d'Est. Morts de quelques Sçavans; Gilles Schud de Glaris; Jean Wolfius; Donato Gianotti; Hippolyte Salviano; Jean Argenterio; Nicolas Groucby; Antoine-Rodolphe le Chevalier; Etienne Tzegedin; Jean Gines de Sepulveda.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Emmanuel de Meteren. Jean Petit. Bernardin Mendoza. H. F. Conneftaggio. Louis Voisin de la Popeliniere. Jean Serrano. Actes publics. Journal de Christophle de Thou premier Président. C. Gemma de Frise. Paul Eginete. François Citois. Mémoires de Barthélemi de la Casa.

Charles IX. 1572. Affaires des Païs-bas. Tumulte à Bruxelles.

PEndant que le Duc d'Albe étoit tout occupé de la levée du dixiéme & du vingtiéme, & qu'il l'exigeoit avec autant de dureté que s'il n'y eût point eu d'émotion populaire à craindre, tous les artisans de Bruxelles fermerent leurs boutiques de concert; les boulangers refuserent de cuire; les brasseurs, les droguistes, & généralement tous ceux qui fournissoient des choses nécessaires à la vie, ne voulurent plus rien vendre, afin, disoient-ils, de n'avoir ni dixiéme, ni vingtiéme à payer. Le Duc, prenant cette résolution pour une insulte, mit des corps-de-garde dans tous les quartiers de la ville, & résolut de faire pendre à leurs portes tous ceux qui refuseroient d'ouvrir leurs boutiques & de vendre. Déja le jour d'exécuter cette terrible sentence étoit arrivé; les bourreaux & les autres ministres de sa cruauté n'attendoient que ses ordres; les échelles & les cordes étoient prêtes, lorsqu'il apprit que les Confédérés s'étoient rendus maîtres de la Brille en Hollande. Le Duc dissimula le mieux qu'il put le trouble que cette nouvelle lui causa; cependant il n'ôsa punir les coupables. Mais de peur que l'on ne crût qu'il se repentoit d'avoir pris un parti extrême, il publia que l'exécution n'étoit que différée à un tems plus commode.

Prise de la Brille pour les Etats.

Voici comment la place tomba entre les mains des Etats. Un grand nombre de Gentilshommes & d'habitans, bannis du païs & retirés en Angleterre, vinrent à bout de former une flotte d'environ quarante navires en mauvais état, qu'on appelloit par dérision *les Oyes de la mer*, avec lesquels ils faisoient des courses, & infestoient toutes les côtes. Le Duc d'Albe envoya plusieurs couriers en Angleterre pour s'en plaindre, & représenter à la Reine qu'elle ne pouvoit donner de retraite à des corsaires dans les ports de son Royaume, sans violer le traité conclu avec l'Espagne. Quoiqu'Elisabeth ne fût pas fort amie du Duc d'Albe, elle ne jugea pas à propos de lui refuser la satisfaction qu'il demandoit: mais elle commença par avertir les Hollandois de ce qu'elle avoit dessein de faire. Après quoi elle donna un Edit fort sévére, par lequel elle ordonna aux réfugiés de sortir incessamment de tous ses ports, & particuliérement de celui de Douvres,

vres, défendant à tous ses sujets de leur fournir aucunes munitions. Cet Edit ne fit pas plaisir aux Hollandois: mais comme ils étoient forcés d'obéir, ils prirent le parti que la nécessité leur inspira; & le péril n'ayant fait qu'augmenter leur hardiesse, ils vont à Enchuysen, où ils prennent deux navires, l'un d'Anvers richement chargé, & un autre de Biscaye. Comme le vent n'étoit pas favorable, ils furent poussés à l'isle de la Brille, où la Meuse & le Rhin joints ensemble, se jettent dans la mer: ce fut-là que l'occasion leur fit hazarder une entreprise, à laquelle ils n'auroient jamais ôsé penser. Ils attaquent la ville qui porte le nom de l'isle, & renversent la porte avec des petards; montent sur la muraille, attaquent la place à l'improviste, & s'en rendent maîtres le premier d'Avril, jour des Rameaux. Aussitôt ils pillent toutes les Eglises & tous les couvens des environs, brisent les images, & se mettent à fortifier cette ville avec une extréme diligence. Le Duc d'Albe, instruit de ce qui venoit d'arriver, envoye ordre à Maximilien Comte de Bossut de prendre dix compagnies d'Infanterie Espagnole, qui étoient près d'Utrecht sous les ordres de Ferdinand de Tolede, & de s'en aller à la Brille. Comme il abordoit à la côte, les Hollandois allerent au-devant de lui. Les Espagnols n'ôsant s'avancer plus près, & se voyant abandonnés de la marée qui se retiroit, firent tous leurs efforts pour tirer leurs navires sur la côte voisine. Mais comme les ennemis les pressoient vivement, il y en périt un grand nombre & les autres ne pouvant se tirer de la bouë, furent pris, & leurs vaisseaux brûlés: le peu qui s'en échappa se sauva du côté de Dort; mais on en refusa l'entrée. Tout cela, si on en croit Mendoza, arriva par la trahison du Gouverneur de Vlaerdingen sur la Meuse, qui avertit le Comte de Lumey que les bâtimens Espagnols étoient restés à sa garde, & qu'il lui conseilloit d'y venir mettre le feu. De Dort les Espagnols allerent à Roterdam, où ils furent reçûs le 9. d'Avril les uns après les autres par pelotons. Rodrigue Zapata & François de Valdes étoient de ce nombre: dès qu'ils furent entrés, & qu'ils se virent assez forts pour se rendre maîtres de la place, le Comte de Bossut pour leur donner l'exemple tua de sa main un des soldats de la garde. Aussitôt les Espagnols arrachent les portes, font entrer leurs compagnons, se saisissent des places, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & mettent la ville au pillage. Il y eut environ deux cens habitans de massacrés en cette occasion. De-là ils allerent à Delfshaven, où il y a un bon port: ils s'emparerent de cette place, & y mirent une nombreuse garnison commandée par Gaspard Drea.

Roterdam mise au pillage par les Espagnols.

Prise de Delfshaven par les mêmes.

Les principaux Chefs des Confédérés étoient le Comte de Lumey, dont je viens de parler, Guillaume de Blois dit Trelon, le Baron de Zwieten, Lancelot de Brederode, Barthélemi Entens, Jean Viger de Stizma, tous Gentilshommes de Frise, & quelques autres, qui ayant trouvé les Hollandois & les Zélandois déjà fort irrités, à cause de ce qui venoit d'arriver à Roterdam, les solliciterent vivement de se joindre à eux; en effet ils en attirerent un grand nombre dans leur parti.

Le Duc d'Albe, jugeant qu'il étoit d'une grande importance de bien fortifier Flessingue dans l'isle de Walcheren, la plus considérable de toutes

Révolte de Flessingue.

CHARLES IX. 1572. tes les isles de Zélande, & située très-avantageusement, tira du Brabant huit compagnies d'Infanterie Espagnole, & les y envoya sous la conduite d'Osorio de Angulo. Ces troupes arriverent le jour de Pâques, qui tomboit cette année-là au huitiéme d'Avril: on avoit fait prendre les devants aux Maréchaux des logis. A peine furent-ils arrivés dans la ville, que l'un d'eux prit querelle avec les habitans, jusqu'à donner un soufflet à un bourgeois, qui lui répondoit, disoit-il, avec trop de fierté. Aussitôt la bourgeoisie irritée prend les armes, insulte les Maréchaux des logis, les chasse de la ville, & tue dans ce tumulte Pierre Pacheco, à qui le Duc d'Albe avoit donné le commandement de la citadelle, qui n'étoit pas encore achevée. Sa tête fut plantée au bout d'une perche (1) & exposée sur les murs, à l'instigation des factieux, qui voulurent par-là engager les habitans de maniére qu'il ne leur restât plus aucune espérance de réconciliation avec le Duc d'Albe. Ensuite ils envoyerent des députés au Prince d'Orange pour lui demander du secours, & ils solliciterent même en secret la Reine d'Angleterre de leur envoyer des troupes. De Angulo n'ayant pû rien faire à Flessingue, Wackem Gouverneur des isles lui conseilla de s'en retourner à Bergen-op-Zoom d'où il étoit venu; il suivit son conseil.

Dès que le Comte de Nassau eut été informé de ce qui venoit d'arriver à Flessingue, il y envoya un secours de cinq cens François sous la conduite de Jérôme Tserarts. Les Zélandois tâcherent en vain d'engager la ville de Middelburg à suivre l'exemple de Flessingue: Philippe de Lanoi Sieur de Beauvois la retint dans l'obéissance du Roi d'Espagne; mais il ne put empêcher la ville de Campvere, qui étoit l'arsenal de la Zélande, de s'unir aux habitans de Flessingue. Depuis ce tems-là ces derniers prirent l'artillerie de tous les vaisseaux qui abordoient chez eux, équiperent une flotte, & ravagerent tout le païs qui appartenoit aux Espagnols: il leur vint encore cinq cens Arquebusiers François envoyés par le Comte de Nassau, & conduits par Jean de Chaumont Sieur de Guitry.

Le Duc d'Albe ayant ordonné qu'on lui envoyât du canon de Dunkerque pour aller attaquer Flessingue avant qu'on eût le tems de la fortifier, cette artillerie tomba entre les mains des Anglois, ou par la lâcheté des troupes qui la conduisoient, ou par leur trahison, comme le disent les Espagnols.

Quelque tems après on chargea Lanoi de faire entrer deux cens hommes à Tergoes, ville capitale de l'isle de Sud-Beveland, qui est à l'embouchure de l'Escaut, & de se jetter dans Middelburg avec un pareil nombre de troupes. Les Confédérés se voyant maîtres de toute l'isle de Walcheren, à la réserve de Middelburg, & de la forteresse d'Arnmuyden; animés d'ailleurs par tant de conquêtes qui avoient surpassé leurs espérances, ils marcherent contre Middelburg même dans le dessein d'en faire le siége. Pour l'empêcher, le Duc d'Albe fit venir de Bergen-op-Zoom Jean de Salazar avec deux compagnies du régiment de Sicile qui étoient en garnison

Siége de Middelburg par les Etats.

(1) Il ne faut pas inférer de-là que Pacheco eut la tête tranchée; il fut pendu. *Editeur Anglois.*

son dans S. Gimond: il envoya aussi ordre à Gonçales de Bracamonte de se rendre à Boisleduc avec huit compagnies du régiment de Flandre qui étoient à Ypres, & à Rodrigue de Tolede Colonel du régiment de Naples, de remettre Boisleduc entre les mains de Bracamonte, & de conduire ces huit compagnies à Bergen-op-Zoom, où deux autres compagnies du même régiment, & quelques compagnies Flamandes des places voisines devoient l'aller joindre. Christophle de Mondragon Gouverneur de Danvilliers reçut ordre en meme tems de lever un régiment de dix compagnies, & de le mener à Anvers. Lorsque toutes ces troupes furent assemblées, Sanche Davila Gouverneur de la citadelle d'Anvers, fut chargé du commandement general de l'armée de mer, parce que le Duc d'Albe étoit retenu à Bruxelles par des affaires qui demandoient sa présence. CHARLES IX. 1572.

Davila mit à la voile a la mi-Avril, & vint aborder le soir aux digues: c'est ainsi qu'on appelle certains ouvrages faits de sable, & d'une herbe que l'on trouve sur les bords de la mer, & elevés à la hauteur nécessaire pour mettre à couvert des inondations le terrain de ces provinces qui est fort bas; & c'est de-là que leur vient le nom de Païs-bas, sous lequel nous les connoissons. Comme la marée n'étoit pas assez haute pour porter les vaisseaux près de la terre, les soldats se jetterent à l'eau jusqu'à la ceinture, & marcherent ainsi du côté de Middelburg pour y entrer par derriére, parce que les Confédérés, qui ne prévoyoient pas qu'on y pût envoyer de secours, ne l'avoient pas investie de ce côté-là. De Liques commandoit l'avant-garde composée de deux cens Arquebusiers Flamans: Davila le suivoit avec le reste des troupes, & ils entrerent dans la ville sans combat. Davila, y ayant laissé de Liques avec deux cens Arquebusiers, sortit avec le reste de son détachement à dessein de poursuivre les ennemis. Hernando Agnasco de Medinilla avec cent cinquante Espagnols, & de Torres avec deux cens hommes de troupes Flamandes, prirent les devants: Davila marchoit ensuite, suivi de Beauvois avec environ six cens hommes. Etant tombés sur les troupes qui gardoient la tranchée, ils les renverserent, & prirent six piéces de canon avec lesquelles on battoit la place. Les ennemis se jetterent dans un fort voisin, qu'ils abandonnerent dès que Davila parut, & la garnison, qui étoit de deux cens hommes, s'enfuit avec eux. On y prit encore quatre piéces de canon. Les Confédérés s'enfuirent jusqu'à Arnmuyden toujours poursuivis par Davila, qui sur le champ investit la place, & qui, profitant de leur terreur, la pressa, la prit, tua environ quatre cens hommes, & dissipa le reste. Ceux qui purent échapper se retirerent à la Vere. Dans le tems que Davila s'en retournoit après avoir mis garnison dans Arnmuyden, Felix de Gusman fils du Comte d'Olivarez, & Gouverneur de Deventer, rencontra un vaisseau ennemi: après un combat opiniâtre il sauta dedans avec un Lieutenant de Chevaux-legers; mais le feu ayant pris au vaisseau, ils furent brûlés l'un & l'autre. Levée du siége.

Davila, ayant été rappellé à Anvers par le Duc d'Albe, soutint avec dix vaisseaux le choc de trente des ennemis; & il sçut si bien tirer avan-

CHARLES IX. 1572.

tage du peu de largeur qu'avoit le canal, qu'il se tira de leurs mains avec honneur.

Les Espagnols se rendent maitres du château de Sudbourg.

Peu de tems après, les Espagnols de la garnison de Middelburg s'embarquerent au-dessous du château de Sudbourg près de Flessingue. La garnison de Sudbourg s'étant mise en campagne, ils sortirent de leur embuscade, l'attaquerent & la mirent en fuite: ils la poursuivirent même de si près, que peu s'en fallut qu'ils n'entrassent dans le château avec les fuyards; mais dès qu'ils eurent fait venir du canon, la place se rendit. Comme ce poste n'étoit pas de défense, les Espagnols, ne jugeant pas à propos de s'exposer à y être assiégés, l'abandonnerent; & s'en étant retournés à Middelburg, ils se mirent à fortifier le château de Rammekens, qui n'en est pas éloigné.

Enchuysen s'unit aux Confedérés.

Tumulte à Valenciennes.

Le 23. de Mai on reçut la nouvelle que la ville d'Enchuysen, qui est un des trois plus beaux ports de Hollande, s'étoit unie aux Confédérés. Le Duc d'Albe en fut au désespoir, d'autant plus qu'il apprit dans le même tems qu'une flotte qui étoit toute équipée dans ce port, étoit aussi tombée entre les mains des ennemis: le même jour, environ deux heures après, il apprit que Valenciennes s'étoit révoltée, à la sollicitation d'un Gentilhomme de la meilleure Noblesse du païs, nommé de Famars; & que la Noue à la tête de quatre cens François avoit déja ouvert la tranchée devant la citadelle. Le Duc d'Albe y envoya en diligence trois escadrons de Cavalerie, & un escadron d'Arquebusiers à cheval. Garcias de Valdes, qui commandoit ces troupes, détacha incontinent Alphonse de Lombrales Lieutenant d'Antoine de Tolede, & le suivit de près. Son arrivée ayant rassûré la garnison, le Gouverneur fit sur le champ une sortie, s'avança jusqu'à la tranchée; & ayant pris un drapeau aux assiégeans, il rentra victorieux dans la place. Le Duc d'Albe fit avancer sa Cavalerie légére jusqu'à Condé pour être à portée de secourir les assiégés.

Mons surpris par les troupes des Etats.

La prise de Mons capitale du Hainaut, dont Louis de Nassau s'empara dans le même tems, mit le comble à tant de mauvaises nouvelles que le Duc d'Albe recevoit coup sur coup. Voici de quelle maniére Mendoza raconte le fait. Antoine Olivier, Héraut d'armes de la province de Hainaut & Peintre, ayant demandé congé au Duc d'Albe de venir en France, sous prétexte de reconnoître en quel état étoient nos affaires, s'aboucha avec Loüis de Nassau & l'Amiral de Coligny: il leur fit entendre que s'ils vouloient s'approcher de Mons en petit nombre, il leur seroit aisé d'y entrer, & qu'ils y trouveroient plus de sept cens hommes de la bourgeoisie prêts à se ranger sous leurs drapeaux. Le jour pris au 24. de Mai, Olivier, qui avoit déja fait partir pour Mons onze (1) hommes de main, mais sans armes, y arriva le 23. du mois avec trois charettes chargées de tonneaux de vin, remplis d'armes. Il dit à son hôte qu'il avoit encore beaucoup de chemin à faire, & le pria de parler aux gardes afin que le lendemain de grand matin & même avant le jour la porte de Bertemont lui

(1) Quarante hommes, selon les éditions *in fol.* & 8. des *Druarts*.

lui fût ouverte ; ce qui lui fut accordé par l'entremise de l'hôte qui n'avoit aucun mauvais soupçon d'Olivier. Loüis de Nassau avec une petite escorte, dont étoit Jean de Chaumont Sieur de Guitry, un des plus sages & des plus braves hommes de son tems, ne faisoient que d'arriver, & leurs chevaux étoient si épuisés de fatigue, qu'il en étoit mort beaucoup en chemin. Nassau entra dans la ville, & cria, *France, liberté, ville prise*, sans qu'il s'apperçût d'aucun mouvement. Il publia que les Espagnols avoient été battus, & que le Duc d'Albe étoit prisonnier du Prince d'Orange son frere : mais personne ne prit les armes, & aucun bourgeois ne vint se joindre à lui. Pour lors, il appréhenda qu'on ne lui eût tendu un piége ; & commençant à désespérer du succès de son entreprise, il prit le parti de se retirer de la ville, puisqu'il ne la pouvoit prendre. A peine fut-il sorti qu'il apperçut Jean d'Hangest Sieur de Genlis & François la Noüe qui arrivoient avec leurs troupes, & qui avoient abandonné Valenciennes pour se trouver à l'entreprise formée sur Mons. Ce fut alors qu'il se repentit d'avoir lâché pied : il envoya Guitry pour se saisir de la porte, en cas qu'il en fût encore tems. Guitry, trouvant déjà les chaînes mises, & voyant qu'on commençoit à hausser le pont levis, piqua un cheval Espagnol fort léger sur lequel il étoit monté, & sauta sur le pont. Le poids du cheval l'ayant fait baisser, les autres le suivirent avec leurs écharpes blanches ; ornement qui parut nouveau au peuple de cette ville (1). Voilà comment on prit Mons sans presque verser une goutte de sang : la citadelle qui n'étoit pas bien forte, se rendit aussitôt.

CHARLES IX. 1572.

L'exemple d'Enchuysen, l'espérance de la liberté, & les menaces des révoltés entraînerent quantité d'autres villes, comme Goude, Dort, Gorcum, Leyden, Louwenstein & Schoonhoven ; & peu de tems après, Alckmar, Hoorne, Edam, & Medenblick prêterent serment au Prince d'Orange. En Frise, quelques Gentilshommes de bonnes maisons, que le Duc d'Albe avoit proscrits, entre autres le Baron de Nederwormter, & le Comte Jooft de Schouwenburg revinrent dans leur patrie, & furent reçûs dans les villes de Sneeck, de Bolswardt, & de Franeker. D'un autre côté Gaspard de Robles de Billy Seigneur Portugais, que le Duc d'Albe avoit envoyé en ce païs-là, fut reçû dans Leuwaerden, Haerlingen, & Staveren. Doccum, qui avoit été pris quelque tems auparavant, fut repris par les Wallons ; & les Confédérés ayant commencé à assiéger la citadelle de Staveren, les Espagnols les attaquerent, les mirent en fuite, & pillerent la ville, sous le spécieux prétexte de la punir de sa révolte. Du côté de la Gueldre, le Comte de Berghe, ayant formé un corps de troupes ramassées à la hâte, s'empara de toutes les places du comté de Zutphen, de Doetecum, de Doesburg, de Harderwyck, de Hattem, & de Campen : il prit aussi dans la province d'Over-Issel, Zwol, Hasselt, Steenwyck, Goer (2), & Oldenzeel. Il n'y eut qu'Amsterdam, & quelques autres petites places, qui ne se rendirent pas ; ce qui réduisit les Espagnols à une gran-

Révolte de plusieurs villes contre les Espagnols.

Exploits du Comte de Berghe dans le comté de Zutphen & l'Over-Issel.

(1) Ou plutôt, qui ne fut pas nouveau pour lui. *Editeur Anglois.*
(2) Coevorden. *Editeur Anglois.*

CHARLES IX. 1572.

grande disette, parce qu'on ferma tous les chemins qui conduisoient en Hollande, en rompant les levées & les ponts. Pour les secourir, Ferdinand de Tolede fit partir de la Haye Rodrigue Zapata, & Jean Cepeda avec un bon détachement, & un grand nombre de charettes chargées de provisions. Les païsans harcelerent Zapata pendant toute sa marche: mais il en tua beaucoup avec très-peu de monde; car il y eut des endroits où trente de ses soldats combattirent contre quatre cens païsans, & en d'autres dix contre deux cens. Il prit & brûla Sparendam, où il fit le Capitaine Robol prisonnier, & continua sa marche le long du rivage de la mer, où il eut encore les païsans sur les bras; mais il les battit deux fois, toujours avec le même bonheur, & prit même leur retranchement, qu'il brûla. Après ces heureux succès il revint joindre Ferdinand de Tolede à la Haye, & à Roterdam.

Forces du Prince d'Orange & du Duc d'Albe.

Pendant ce tems-là, le Prince d'Orange, qui avoit reçû quelque argent de France, & des sommes beaucoup plus grandes des Princes de Hesse à qui il engagea tous ses biens, levoit en Allemagne une armée de douze mille hommes de pied, & sept mille chevaux, commandée par Ernest de Mandesloo, par le Comte de Barby, & par Henri son frere. Ces troupes ayant passé le Rhin le huit de Juillet, il en fit la revûë en Gueldre. Le Duc d'Albe de son côté leva quatorze mille chevaux en Allemagne. Salentin, Archevêque de Cologne, de la maison d'Isenburg, en commandoit deux mille; Adolphe de Holstein frere du Roi de Dannemarck deux mille; Henri de Brunswick trois mille; Othon de Schauwenburg quinze cens; François Duc de Saxe douze cens; Pierre-Ernest de Mansfeldt Gouverneur du Luxembourg douze cens; & le Comte Albert de Louwenstein mille. Il fit encore lever trois régimens d'Infanterie Allemande, dont les Colonels étoient le Baron de Polweiller, le Comte d'Eberstein, & George de Fronsberg; trois d'Infanterie Flamande commandés par Maximilien Comte de Bossut, par Gilles de Berlaimont Baron d'Hierges, Gouverneur de Gueldre, & par Ladislas de Berlaimont Comte de Meghem, frere de Gilles.

Valenciennes reprise par la garnison du château.

Comme la citadelle de Valenciennes se trouvoit de jour en jour plus pressée, le Duc d'Albe ordonna à Jean de Mendoza Commandant de la Cavalerie légere, de prendre à Oudenarde deux compagnies de Cavalerie, avec les troupes que le Sieur de Capres venoit de lever; & d'aller au secours de la citadelle: dans le même tems il donna ordre à Bernardin de Mendoza de se rendre à Maubeuge avec sa compagnie & celle de Pierre de Taxis, pour empêcher les François, qui faisoient des courses sur cette frontière, de se jetter dans Mons. Jean de Mendoza, étant arrivé à Tournai avec son détachement, prit des armes dans l'arsenal de la citadelle pour armer les nouvelles levées qu'il conduisoit, & marcha aussitôt du côté de Valenciennes. Après avoir fait entrer deux compagnies Flamandes dans la citadelle, il rangea tout ce qui lui restoit de gens sur la hauteur opposée, & mêla les valets & les goujats avec les troupes, afin qu'elles parussent aux habitans de la ville beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient en effet: ensuite il fit battre quantité de tambours à la maniére de l'Infanterie

rie

rie Espagnole; ce qui épouvanta tellement les bourgeois & les assiégeans, qu'aussitôt ils abandonnerent leurs tranchées. Antoine de Tolede, s'en étant apperçu, sauta dans la ville par-dessus la muraille, tandis que la garnison de la citadelle y entra d'un autre côté, & attaqua ceux qui faisoient le siége : il y eut quelques François de tués, & neuf drapeaux de pris. Le soldat aima mieux piller la ville, que de poursuivre les fuyards, qui furent presque tous taillés en piéces par les troupes qui étoient à Maubeuge, en voulant gagner la frontiére.

CHARLES IX. 1572.

Après la prise de Valenciennes, Mendoza eut ordre de s'en aller à Maubeuge & à Bavai avec deux compagnies de Chevaux-légers, pour couper le chemin aux secours qui iroient à Mons : d'un autre côté Valentin de Pardieu Sieur de la Motte, Lieutenant du Sieur de Capres, entra dans Valenciennes, dont on l'avoit fait Gouverneur.

Ceux de Flessingue, ne se contentant pas d'infester la mer par leurs courses, mirent trois mille hommes à terre. Ceux-ci, après s'être emparés d'Oostburg, d'Eeclo, & d'Ardenburg, & après avoir couru jusqu'aux portes de Bruges & de Gand, pour voir si ces villes voudroient s'unir aux Confédérés, ils demeurerent quelque tems dans ces quartiers-là : mais voyant que rien ne branloit, ils se retirerent.

Entreprises de ceux de Flessingue.

Dans le même tems Tserarts fit une tentative sur Tergoes, mais sans succès. Le Duc d'Albe craignant pour ce poste, en donna le commandement à Isidore Pacheco qui tenoit Armentiéres, & lui ordonna de s'y rendre avec sa compagnie. Les Flessingois, ennuyés de Tserarts dont les entreprises ne réüssissoient point, & craignant, disoient-ils, l'insolence des troupes Françoises qu'il conduisoit, ne voulurent pas le recevoir dans leur ville. Les François & quelques Anglois qui étoient avec eux, ayant été obligés de se retirer au bourg de Sutland ou Soeteland, s'y fortifierent autant que le tems le put permettre. La garnison de Middelburg vint les y attaquer, & les ayant surpris au point du jour, elle leur tua environ cinquante hommes. Enfin ils furent poussés par les Espagnols au milieu du bourg, où il y eut un rude combat. Les Espagnols combattoient pour la gloire, les François pour la vie; ils s'exhortoient les uns les autres en criant, qu'encore un peu d'effort la victoire étoit à eux. Enfin, comme le combat continuoit avec la meme force, ils tirerent un coup de canon au milieu des ennemis qui étoient très-serrés. Ce coup en ayant jetté par terre un grand nombre, le reste commença à plier. Les notres aussitôt reprirent courage, & quelques soldats de Dieppe qui se trouverent à cette action, ayant crié à leurs camarades qu'il falloit attaquer les Espagnols qui plioient, tous revinrent au drapeau, & chargerent si vivement les ennemis, qu'ils les mirent en déroute, leur tuerent beaucoup de monde, & en blesserent encore davantage. Les François, irrités de la mort de la Riviére leur Colonel, & piqués de longue main contre la cruauté des Espagnols, ne firent aucun quartier à ceux qui se rendirent.

Défaite de la garnison de Middelburg.

Après ce combat, les Anglois, indignés de l'ingratitude des Flessingois, résolurent de s'en retourner dans leur païs. Tserarts leur ôta leurs chevaux, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour traîner son canon; & ayant brûlé

CHARLES IX. 1572.

brûlé ses tentes, & une partie de ce bourg, il décampa. Depuis ce tems-là, ses soldats accoûtumés à la licence ne firent plus que courir de côté & d'autre dans cette isle, sans se soucier des ordres de leurs Commandans; d'autant plus qu'ils n'avoient pour vivre que ce qu'ils pouvoient dérober. Les François qui étoient à Flessingue, touchés de la misére de leurs compatriotes, leur jetterent dans le plus fort de la nuit des cordes de dessus les murs, & les tirerent dans la ville. Les Flessingois craignant quelque sédition, permirent aux autres d'y venir; mais ils les en firent bientôt sortir sous prétexte d'une nouvelle tentative sur Tergoes. Tserarts fut chargé de l'entreprise, & on lui donna pour cet effet neuf grosses piéces de canon. On battit de deux côtés cette place qui n'étoit pas forte: dès qu'il y eut brêche, le Colonel Creyts fit apporter des échelles & donna l'assaut à la porte de la Tête avec un détachement d'élite composé de François & d'Anglois. Comme c'étoit dans la nuit, il ordonna à ses troupes de mettre des chemises blanches par-dessus leurs habits, afin de se reconnoître; mais ses échelles s'étant trouvées trop courtes, ils furent culbutés avec des perches & une grêle de pierres. Il y avoit un second détachement commandé pour attaquer dans un autre endroit; mais le terrain leur parut si difficile à monter, qu'ils ne purent rien entreprendre. Sur ces entrefaites il se répandit un bruit qu'il venoit du secours de Middelburg & d'Anvers. Le soldat effrayé commença à murmurer, & à se disposer à quitter le siége sans attendre l'ordre des Généraux. Tserarts, craignant que s'ils venoient à se débander d'eux-mémes, son artillerie ne fût abandonnée, résolut de lever le siége; il mit à l'arriére-garde les François & les Anglois qui étoient les plus mutins. La garnison les ayant attaqués, ils se mirent à fuir, vinrent tomber sur les autres qui commençoient à s'embarquer, & se jetterent dans les vaisseaux avec tant d'effroi & de desordre, que plusieurs de leurs barques se trouvant trop chargées, coulerent à fond. Il y périt près de deux cens hommes, tant tués que noyés. On sauva le canon; mais tous les bagages furent pris.

Tentative des Confédérés sur Tergoes.

Tserarts ennuyé enfin lui-même du mauvais succès de tout ce qu'il entreprenoit, & sçachant que son malheur le faisoit soupçonner d'intelligence avec le Duc d'Albe, il alla joindre le Prince d'Orange, & le supplia instamment de lui permettre la publication d'un cartel de défi pour tous ceux qui avoient tenu des discours qui attaquoient son honneur: car enfin, disoit-il, ce n'est pas assez pour un homme qui commande en chef de n'avoir rien à se reprocher; il ne doit pas même être soupçonné. Néanmoins sur les rémontrances de ses amis, qui lui représenterent que le tems le justifieroit pleinement, & qu'il devoit mépriser les discours qu'on faisoit courir sur son compte, il se désista du cartel qu'il se proposoit de publier.

Les Anglois retournerent dans leur isle. Pour les François, ayant demandé plusieurs fois leur congé sans l'obtenir, ils escarmoucherent encore quelque tems avec la garnison de Middelburg; mais piqués au vif de ce que le peuple de Flessingue les traitoit de lâches & de traîtres, ils se débanderent, & se retirerent les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Le Duc

Jean de la Cerda Duc de Medina-Celi avoit été nommé dès l'année précédente

cédente pour succéder au Duc d'Albe dans le gouvernement des Païs-bas: il s'étoit embarqué pour s'y rendre; mais la tempête l'avoit obligé de rentrer dans les ports d'Espagne. Sa navigation fut plus heureuse cette année 1572. & il arriva le onze de Juin à la rade d'Ostende avec cinquante-quatre bâtimens de toutes grandeurs, sur lesquels il y avoit seize cens hommes commandés par Julien Romero. Il apprit en arrivant que presque toutes les isles de Zélande s'étoient révoltées: aussi-tôt il monta sur un brigantin, se fit suivre de toute sa flotte, & se rendit à l'Ecluse, où trois de ses plus gros vaisseaux échoüerent, & furent brûlés par les Flessingois, commandés par l'Amiral Théobalde Pietersen Worst.

de Medina-Celi nommé successeur au Duc d'Albe.

Son arrivée en Flandre.

Medina-Celi vint de l'Ecluse à Bruges, d'où il se rendit à Bruxelles pour y conférer avec le Duc d'Albe sur les affaires des Païs-bas. Ayant trouvé la révolte bien plus avancée qu'il ne croyoit, il se défendit d'accepter le gouvernement, & protesta au Duc d'Albe qu'il serviroit avec plaisir sous ses ordres. Romero & Sanche Beltram de la Penna étoient restés à l'Ecluse avec deux cens Espagnols qui étoient descendus à terre, & Jean Osorio de Ulloa étoit à l'ancre avec le reste de la flotte. Pendant ce tems-là vingt-trois vaisseaux Portugais, appellés Carraques, qui avoient le vent en poupe, passerent à la hauteur de l'Ecluse sans saluer les Espagnols; & ignorant le changement arrivé à Flessingue, ils y firent voile en droiture. Ulloa les suivit; mais pendant que les Flessingois attaquoient la flotte Portugaise, il trouva moyen de gagner Middelburg: cependant il pensa périr près du fort de Rammekens. Les marchandises qui étoient sur les vaisseaux Portugais, furent prises & venduës, & l'argent qui en provint fut destiné pour les dépenses de la guerre.

Cependant le Prince d'Orange étant descendu dans la Gueldre, il y fut joint par le Comte de Battenburg, avec quinze cens chevaux & six mille hommes de pied; il s'avança avec ces troupes du côté de Ruremonde.

Dans la perplexité où l'état présent des affaires mettoit le Duc d'Albe, bien des gens lui conseilloient de quitter Bruxelles, & de se retirer à Anvers, de peur que dans la suite il ne fût forcé de le faire malgré lui; ce qui seroit une tâche à sa gloire. Mais ce Général, qui avoit l'ame grande, ne voulut jamais consentir à donner la moindre marque qu'il eût mauvaise opinion de cette guerre; il aima mieux s'exposer aux derniéres extrémités, que de paroître céder la place à l'ennemi. Il compta que s'il laissoit les Confédérés paisibles possesseurs de Mons, c'étoit ouvrir les Païs-bas à l'invasion des François, & y ruiner absolument les affaires de son maître. Dans cette triste situation, abandonné en quelque sorte de la fortune & des hommes, il ne s'abandonna pas lui-même. Il fit donc venir d'Anvers les dix compagnies d'Antoine de Tolede; laissa Mondragon à sa place; fit marcher du côté de Mons les huit compagnies que commandoit de Capres, les trois que Loüis de Berlaimont Archevêque de Cambrai avoit levées, & qui étoient aux ordres de Moleyn, trois autres du régiment de Jean de Croy Comte de Roeux, avec trois compagnies de Cavalerie de la garnison de Maubeuge: il fit prendre les devants à Fréderic de Tolede son fils, au Baron de Noercarmes, & à Chiapino Vitelli Maré-

Siége de Mons par le Duc d'Albe.

CHARLES IX. 1572.

chal de camp. Après toutes ces dispositions il alla camper auprès du couvent de Bethléem, où il y eut quelques escarmouches avec la garnison de Mons. Rouvrai de son côté s'étoit retranché avec nos troupes du côté du monastére d'Epinleu. Les Espagnols tenterent de le chasser de son poste, mais ils furent repoussés avec perte. Trente cavaliers François, en voulant se jetter dans la place, furent trompés par leurs guides, & livrés entre les mains des ennemis, qui en envoyerent dix-sept aux Inquisiteurs de Rupelmonde. Le tribunal établi en cette ville condamna ces malheureux à la mort: les uns furent pendus dans une écurie, les autres poignardés & jettés dans l'Escaut; il fut même défendu sous de grandes peines de retirer leurs corps, & de leur donner la sépulture.

Genlis envoyé en France pour en obtenir du secours.

Les choses étoient en cet état, lorsque Loüis de Nassau & les autres Généraux furent d'avis d'envoyer Genlis en France informer le Roi de la situation de la place, & demander un prompt secours. Genlis fut très-bien reçu; & le Roi, après lui avoir donné des marques singuliéres de bienveillance tant pour le Comte de Nassau que pour lui-même, le renvoya avec les troupes que Coligny avoit fait lever sur la frontiére, & qui montoient à quatre mille fantassins, commandés par le Baron de Renty, Jumelles & Berangueville, outre deux cens Gendarmes, & deux compagnies de Chevaux-legers. L'avant-garde étoit commandée par Pierrebuffiere de Genissac, & le reste de la Cavalerie par la Fin Sieur de Beauvoir la Nocle. Nassau avoit recommandé à Genlis en partant, & il le lui avoit encore écrit, de ne pas venir droit à Mons; mais de se détourner par le Cambresis, & de se joindre au Prince d'Orange. Genlis, ne croyant pas devoir déférer à cet avis, prétexta que Coligny lui avoit donné des ordres contraires.

Cependant il y avoit de fréquentes escarmouches entre les deux partis: le onziéme de Juillet la garnison ayant fait une sortie avec quantité de païsans pour couper les bleds, il se donna un combat sanglant, où les assiégés souffrirent le plus; car dans une derniére charge que fit Bernardin de Mendoza, ils furent rompus, mis en fuite, & repoussés jusque dans leurs murailles, après avoir perdu beaucoup de monde. Vitelli y reçut un coup à la jambe; Rodrigue de Tolede y fut aussi blessé, & il y eut quelques Chevaux-legers Espagnols de tués. Il étoit nouvellement arrivé au camp sept compagnies de Cavalerie envoyées par le Duc d'Albe, celle de Philippe de Croy Duc d'Arschot, celles de Maximilien Comte de Bossut, de Berlaimont, de Noercarmes, du Comte de Mansfeldt, & de George de Ligne Sieur d'Estainbruge (1) Lieutenant du Comte de Roeux; & l'on attendoit incessamment sept autres compagnies du régiment de Roeux, & cinq du régiment de Naples, qui étoient à Utrecht avec le régiment de Nicolas de Polweiller. Ces troupes devoient arriver de jour en jour, & on leur envoyoit couriers sur couriers pour hâter leur marche.

Mécontentement de

Diégue de Zuniga Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, ne sçachant point encore les desseins du Roi, sollicitoit vivement ce Prince d'empêcher que ses sujets ne donnassent du secours aux rebelles des Païs-bas,

(1) Lieu situé près de Mons en Hainaut. *Editeur Anglois.*

bas, & il se plaignoit hautement de la conduite de la Cour de France à cet égard. Il représentoit que c'étoit aller ouvertement contre le traité conclu entre les deux Couronnes, & que Dieu seroit le vengeur de ces infractions: que le Roi d'Espagne avoit secouru la France dans les deux premiéres guerres civiles, & que c'étoit bien mal reconnoître ses bienfaits. Charles répondit qu'il n'avoit point donné lieu aux plaintes de la Cour d'Espagne; qu'il avoit assez fait connoître ses intentions; que depuis peu il avoit encore proscrit par un Edit tous ceux qui donneroient secours aux rebelles des Païs-bas; que les troubles des guerres civiles n'étant pas encore entiérement appaisés, il se voyoit obligé d'user de dissimulation jusqu'à ce que la paix eût affermi son autorité, & qu'il fût en état de se faire obéir de tout le monde. Après cette réponse ambiguë, Zuniga prit congé du Roi, & sortit de France: mais Mendoza écrit qu'on envoya de la Cour un Gentilhomme au Duc d'Albe qui étoit à Bruxelles, & que sur sa route il instruisit Fréderic de Tolede du dessein de Genlis, du nombre de ses troupes, & de la route qu'il devoit tenir. Sur cet avis Fréderic envoya à Cateau-Cambresis huit cens Arquebusiers & quatre cens chevaux, avec ordre de s'embusquer sur la route entre le Cateau & Landrecy. Genlis, qui avoit résolu d'aller droit à Mons, fut trompé par ses guides, & passa à Bossut, & de-là à Kievraing: comme ses troupes incommodoient fort les endroits par où elles passoient, les païsans de ces cantons, irrités de longue main contre les François, se joignirent au nombre de trois mille aux troupes d'Espagne. Mendoza, accoûtumé à grossir les objets, rapporte qu'on assûra à Fréderic que Genlis avoit deux mille hommes d'Infanterie & quatre mille chevaux; que malgré ce grand nombre le Général Espagnol, qui n'avoit au plus que trente-deux compagnies d'Infanterie & mille chevaux, résolut de l'attaquer, parce qu'il y alloit de son honneur que les ennemis n'entrassent point dans la province sans essuyer un combat. Il considéroit encore que dans la disposition où étoient les Flamans, il falloit quelque coup de vigueur pour les rassûrer, persuadé d'ailleurs que si les Espagnols laissoient entrevoir que leurs affaires étoient ruinées, il falloit s'attendre à une révolte générale; & que le Prince d'Orange venant à paroître avec une armée nombreuse, les villes qui tenoient encore pour eux recevroient toutes garnison, après quoi c'étoit fait de l'autorité du Roi d'Espagne dans tous les Païs-bas. Outre ces raisons il y avoit encore celle-ci, c'est que son pere * n'étoit pas en sûreté à Bruxelles, & que pour prévenir le péril dont il étoit menacé, il n'avoit d'autre ressource que de combattre l'ennemi, quelque péril qu'il y eût à le faire. Ce parti pris, Fréderic de Tolede envoya ses bagages à Binche ou Bins; & sur l'avis qu'il reçut que Genlis étoit rentré sur notre frontiére, il s'arrêta jusqu'au dix-sept de Juillet. Il apprit ensuite que les François étoient campés à quatre lieuës de-là, occupés à construire un pont sur la Haine, qui a donné le nom de Hainaut à cette province, appellée anciennement la foret Charbonniére, & la basse Picardie. La riviére de Haine passe auprès de Mons, & reçoit au-dessous de cette ville la riviére de Trulle qui la traverse.

Sur cet avis Fréderic détacha Antoine de Figueroa Lieutenant de Bernardin

CHARLES IX. 1572.

l'Ambassadeur d'Espagne.

Trahison commise envers Genlis.

* Le Duc d'Albe.

CHARLES IX. 1572.

nardin Mendoza, avec vingt cavaliers, & François-Ferdinand Davila Gouverneur de la citadelle de Groeningue, avec la compagnie d'Arquebusiers à cheval de Garcias de Valdes, pour reconnoître les ennemis par differens côtés, & venir d'heure en heure lui en dire des nouvelles. Il les suivit lui-même avec toutes ses troupes. L'Infanterie tant Flamande qu'Espagnole, marchoit sous la conduite de Julien Romero, à qui l'on avoit donné pour adjoints de Capres & de Liques Maréchaux de camp. Vitelli, qui n'étoit pas encore gueri de sa blessure, étoit porté en litiére par des pionniers. Une partie de la Cavalerie marchoit sur la droite séparée en trois corps; le reste partagé de même faisoit l'arriére-garde, qui étoit fermée par quatre cens Arquebusiers Espagnols, & par la compagnie de Cavalerie de Bernardin Mendoza, pour soûtenir l'effort de la garnison, si elle venoit les attaquer par derriére.

Il est attaqué par les Espagnols.

On marcha ainsi vers la ville; mais on changea l'ordre dans la suite, & on fit revenir à la tête la Cavalerie qui étoit à la queuë. Quand on fut arrivé à Saint-Guilain, on sçut d'un François qui fut pris auprès du village d'Hautaige, que Genlis n'avoit pas encore passé la riviére de Haine. Fréderic aussi-tôt la fait passer à sa Cavalerie, puis à son Infanterie, & marche aux ennemis. Romero qui conduisoit l'avant-garde, étant en vûë de l'armée Françoise, ordonna à Jean Salazar de Sarmiento de se poster avec soixante hommes armés de longues carabines, entre une haye & une saussaye, pour tirer en flanc sur les François dès qu'on auroit engagé le combat. Les Espagnols ayant été repoussés au premier choc, on les fit soûtenir par deux cens Flamans de l'avant-garde, qu'on tira du régiment de Capres, & qui avoient à leur tête de Capres même & le Capitaine de Vaux. Ils étoient suivis de deux cens autres commandés par de Liques, qui avoit avec lui le Sieur de la Motte en Bergy & le Sieur de Fremenant. La Cavalerie-legére marchoit après eux avec deux cens fantassins Espagnols commandés par François Bobadilla, Diégue de Carvajal & Ferdinand d'Annasco. Le reste de l'Infanterie marchoit ensuite ayant le Général à sa tête. Genlis avoit le village d'Hautaige derriére lui. Il y avoit une plaine au-dessous éloignée de la portée d'une coulevrine, entourée de ruisseaux, d'arbres épais & touffus en forme de theâtre. Nos troupes furent attaquées de front par deux compagnies d'Espagnols commandées par Alphonse de Montero, & par Garcias de Valdes, sur le chemin qui conduit à Mons. Les ennemis gagnoient insensiblement du terrain toujours en combattant. Genlis étoit à la queuë avec le Rhingrave & le Sieur de Genissac, parce que c'étoit l'endroit où il y avoit le plus à craindre: & comme il marchoit par des défilés & entre des broussailles, il avoit fait prendre les devants à cent chevaux commandés par le Baron de Renty, qui étoit suivi du Sieur de Jumelles. Comme ils sortoient du bois peu de tems avant que le soleil se couchât, Lopez de Zapata les chargea avec sa compagnie de Cavalerie: il étoit suivi de Ferdinand de Tolede, qui conduisoit une seconde troupe avec Antoine de Tolede & Bernardin de Mendoza, & par Jean de Mendoza qui en conduisoit une troisiéme.

Sa dérou-

Notre Cavalerie ayant commencé à plier, ils la presserent & la renverserent

ferent sur l'Infanterie qu'elle mit en déroute, & aussi-tôt toute l'armée plia. Pour empêcher les François de repasser le pont qu'ils avoient jetté sur la Haine, Antoine de Figueroa Lieutenant de Bernardin de Mendoza, alla se poster de l'autre côté de la riviére. Nos troupes privées de cette ressource, se débanderent par Tournai, Condé & Ath, jusqu'à Valenciennes: la plûpart ayant jetté leurs armes errerent çà & là dans le bois, & tomberent entre les mains des païsans, qui les dépoüillerent & les tuerent sans pitié. Il y périt plus de douze cens hommes, entre autres le Baron de Renty & le Rhingrave. Dolhain, tout couvert de blessures, entra dans la ville avec environ cent hommes; mais il mourut le lendemain. Genlis & Jumelles furent pris & amenés à Fréderic. Jumelles fut envoyé dans la citadelle de Tournai; mais il recouvra enfin la liberté par le moyen d'un soldat Espagnol. Pour Genlis, il fut conduit à Anvers, & quelque tems après on le trouva mort dans son lit sans avoir été malade. On ne doute pas qu'on ne l'eût fait étrangler.

CHARLES IX. 1572.

te, sa prise, & sa mort.

La Fin Sieur de la Nocle à la faveur de la nuit se sauva à l'abbaye d'Epinleu que nos gens avoient fortifiée, & dont le Capitaine Poyet étoit Gouverneur. Nos historiens rapportent que ces troupes furent entiérement défaites presque sans combat, parce qu'on étoit dans des défilés, & qu'on trouva les Espagnols en tête, au lieu qu'on s'attendoit d'être attaqué par derriére, & qu'on ne s'étoit précautionné que de ce côté-là. Mendoza au contraire dit que l'on combattit pendant deux heures, & que les François témoignerent beaucoup de bravoure. Pour le prouver, il rapporte l'exemple d'un simple soldat, qui, se sentant percé d'un coup de lance, en ramassa une qu'il vit à ses pieds, s'appuya dessus, attendit hardiment un cavalier qui venoit sur lui, & combattit avec courage jusqu'à ce que les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba mort. Il attribuë aux Toledes & aux Mendoza l'attaque des troupes que menoit le Baron de Renty; mais on assûre avec plus de vrai-semblance que ce fut Philippe de Sainte-Aldegonde Sieur de Noercarmes, qui les renversa.

Du côté des Espagnols Lopez Zapata fut dangereusement blessé; & Mendoza assûre qu'il n'y eut de tués qu'Alphonse Lombrales, & Antoine Ceron Lieutenant d'une compagnie d'Arquebusiers à cheval, avec douze cavaliers & six fantassins.

Sur le soir, Fréderic ayant fait rappeller les troupes qui étoient à la poursuite des fuyards, il retourna à Saint-Guilain. Le lendemain de grand matin il détacha de Capres pour attaquer dix enseignes Françoises qui s'étoient ralliées auprès d'un bois; mais ayant sçû qu'il y en avoit trente, il fit revenir ses troupes. Quelques jours après il partit pour aller voir son pere à Bruxelles, & laissa le Comte Philippe de Lallain au camp pour continuer le siége. Il y étoit arrivé aussi-tôt après le combat treize compagnies d'Infanterie conduites par le Baron de Polweiller, & cinq cens Espagnols qui étoient en garnison à Maestricht, & qui furent remplacés par quatre compagnies du régiment d'Eberstein. Aurele de Palerme, Nicolas Basta & George Machuca y amenerent outre cela trois compagnies de Cavalerie Italienne, qu'ils avoient levées depuis peu.

Après la défaite des troupes Françoises qui venoient secourir Louis de Conseil

CHARLES IX. 1572.

tenu par les Espagnols.

Nassau assiégé dans Mons, on délibera dans le conseil du Duc d'Albe ce qu'il y avoit à faire ; une grande partie étoit d'avis, puisqu'on ne craignoit plus rien du côté de la France, de marcher droit en Hollande, pour y arrêter les progrès des Protestans, qui augmentoient de jour en jour : que pour réduire Mons il suffiroit de le bloquer & de bâtir des forts à toutes les avenuës, où l'on mettroit de bonnes garnisons pour empêcher qu'il n'y entrât du secours. Le Duc d'Albe ne fut pas de cet avis ; mais étant si près des frontiéres de France, il jugea qu'il falloit absolument se rendre maître de cette place. D'ailleurs comme le Prince d'Orange approchoit, il crut qu'il lui seroit honteux de lever le siége, & qu'il y auroit même du péril à le faire. Il envoya donc ordre à Ferdinand de Tolede & à Gonçalez de Bracamonte, de se rendre en diligence au camp devant Mons ; le premier avec son régiment, qui étoit partie à Roterdam & partie à Delft (1) ; le second avec le sien, & quelques compagnies du régiment d'Eberstein, qui étoient en marche pour le joindre à Boisleduc, où elles arriverent le dix-huit d'Août. Fréderic, étant revenu au camp de Mons, prit aussitôt un détachement de mille Arquebusiers Flamans, Italiens & Espagnols, & alla attaquer dans le voisinage l'abbaye d'Epinleu, où il y avoit deux cens François commandés par le Capitaine Poyet. On s'y battit avec beaucoup d'ardeur : quelques compagnies de la garnison de Mons étant venues pour soutenir ces troupes, elles furent repoussées dans la place par François Salazar Lieutenant de Jean Pacheco ; mais le canon lui tua beaucoup de monde.

Attaque de l'abbaye d'Epinleu par les mêmes.

Ferdinand de Tolede, que le Duc d'Albe venoit de rappeller de Hollande, marchoit le long des côtes de la mer. Lorsqu'il eut passé Harlem, il donna ordre à Rodrigue de Zapata, qui s'étoit joint auprès de Sparendam (2) avec les troupes Allemandes du Comte de Bossut, de s'emparer d'un fort que les habitans avoient bâti à l'embouchure du canal ; ce qu'il fit après avoir taillé en piéces la garnison. Il prit de plus un navire Hollandois qui gardoit l'entrée du canal, les soldats qui étoient sur ce bâtiment s'étant retirés à Harlem dès que les ennemis parurent. Plus de huit cens des Confédérés périrent dans ce combat ; il y eut deux drapeaux de pris. De-là Ferdinand vint à Utrecht, emmena avec lui le Sénat de Hollande, de peur qu'il ne se joignît aux rébelles, & outre cela tous les Religieux du païs, toutes les filles dévotes de ces maisons, qu'on appelle beguinages, & arriva au siége le vingt-trois d'Août, ayant laissé à Valenciennes dix piéces de canon qu'il avoit amenées de Bruxelles.

Défaite des Confédérés.

Zapata & Alphonse de Soto Mayor allerent avec du canon attaquer le fort d'Epinleu, sur lequel leur premiére tentative avoit échoüé. Lorsqu'il y eut brêche, les Espagnols se disposerent à donner l'assaut, & perdirent quatre hommes. Aussi-tôt la garnison se retira dans Mons, suivant l'ordre que le Comte de Nassau avoit donné. Fréderic, maître de ce poste, y mit quatre compagnies Flamandes du régiment de Capres, commandées par

Prise d'Epinleu.

(1) Mendoza met Delfshaven.

(2) Petite place auprès de Harlem, sur le bord d'un canal qui entre dans le Zuyderzée.

par le Sieur de Moleyn. Ce jour-là même le Baron de Fronsberg arriva au camp avec treize compagnies d'Infanterie, & le lendemain les Ducs d'Albe & de Medina-Celi s'y rendirent avec dix escadrons de Cavalerie, quinze cens chevaux conduits par Salentin d'Isenburg Archevêque de Cologne, trois cens autres sous la conduite de Jean Roda, & six cens envoyés par l'Electeur de Tréves. Peu de tems après il y arriva de l'artillerie d'Avesnes & de Valenciennes. De Capres & le Comte de Roeux eurent ordre de se poster à Nemy avec leurs régimens: ainsi la ville se trouva investie de toutes parts.

Dans ce même tems arriva au camp la nouvelle du massacre de Paris, qui causa aux Espagnols une joye, qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils trouvoient cette action d'autant plus digne d'un Prince Chrétien, qu'elle étoit plus avantageuse pour eux, plus funeste & plus honteuse pour nous. Rien ne fut comparable à leur joye, si ce n'est la consternation des assiégés, qui se virent privés de tout secours du côté de la France, sur laquelle ils comptoient beaucoup.

Continuation du siége de Mons.

A l'arrivée du Duc d'Albe on poussa la tranchée, & il y eut quelques legéres escarmouches. François de Valdes Sergent major du régiment de Lombardie, Christophle de Corcuera, & Alphonse de Mesa furent blessés par le feu des assiégés. La nuit suivante on fit une batterie de vingt-six piéces de canon, dont il en creva d'abord six.

Ruremonde pillée par le Prince d'Orange.

Réduction de Louvain & de Malines.

Prise de Weert.

Soumission des habitans de Dendermonde.

Desordre à Oudenarde.

Pendant ce tems-là le Prince d'Orange partit de Duysbourg avec quatorze mille hommes d'Infanterie Allemande, sept mille chevaux de la même nation, & trois mille Flamans; & ayant fait passer le Rhin à son armée, il s'avança vers la Meuse. Lorsqu'il fut près de Ruremonde, il somma la place de lui donner le passage & des vivres: sur le refus qu'on en fit, il brûla les portes, attaqua la ville, la prit le quatriéme d'Août, & la livra au pillage de ses troupes, qui exercerent toutes sortes de cruautés sur les habitans. Il entra de-là dans le Brabant, où Louvain se rendit dès qu'il parut. Malines, qui ne s'étoit point déclarée jusqu'alors, mais qui avoit refusé la garnison que le Duc d'Albe y envoyoit, reçut la nuit six compagnies d'Infanterie & cinq cens chevaux. Weert, qui appartenoit au Comte de Horn, & qui avoit été confisqué lorsqu'on le fit mourir, fut pris deux jours après. Jean de Montiel de Cayas, & François de Mendoza Lieutenant de Montero, étoient dans le château avec quelques troupes; mais dès qu'on eut fait sauter une partie de la muraille, la place se rendit. Le Prince d'Orange ayant ensuite envoyé une partie de ses troupes du côté de Dendermonde & d'Oudenarde, ces deux places ouvrirent leurs portes. Les habitans de Dendermonde allerent au-devant des Confédérés. Pour ceux d'Oudenarde, il y en eut une partie à qui leur attachement pour les Espagnols devint funeste; car les Flamans s'étant rendus maîtres de la place publique, & ayant donné ordre aux bourgeois de demeurer dans leurs maisons, ils mirent des gardes à leurs portes, & allerent ensuite au palais, y surprirent Joost Courteville grand Bailli de la ville, le percerent de mille coups, le dépoüillerent, & le jetterent par la fenêtre dans l'Escaut: leur fureur n'en étant que plus animée par cette barbarie, ils chercherent

les

CHARLES IX. 1572.

les Prêtres, & tuerent tout ce qu'ils en trouverent, après leur avoir fait mille insultes. Ayant ensuite pillé les Eglises, les monastéres & les maisons des Prêtres, ils coururent aux Eglises des environs de la ville, les pillerent & les ruinerent avec la même rage; ils ne respecterent pas même les tombeaux. Ils étoient animés par un certain Jaques Blommart bourgeois de la ville, qui en avoit été banni six ans auparavant pour cause de Religion.

Prise de Dieft & de Tillemont par les Confédérés.

Le Prince d'Orange qui marchoit avec le reste de l'armée, ayant pris en chemin Dieft & Tillemont, qui se rendirent à composition, ne songea plus qu'à délivrer son frere assiégé dans Mons. Dans cette vûë il s'avança du côté de Nivelle. Le Duc d'Albe avoit donné ordre au Sieur de Capres de gagner Nemy avec son régiment & cinq cens Arquebusiers Espagnols gens d'élite, pour fermer le passage de ce côté-là. Mais ayant appris que les ennemis étoient au village de Perone, à deux lieuës de Mons; conjecturant d'ailleurs que leur dessein étoit de passer la Haine du côté de Genap, & de jetter du secours dans la place, il fit revenir de Capres avec son détachement, & rassembla toutes ses forces pour presser vivement le siége. La tranchée ayant été poussée jusqu'au bord du fossé, il commença à le saigner; il fit en même tems pointer six canons sur une hauteur qui commande le faubourg du côté de la porte de Bertemont. Comme de cette hauteur on découvroit dans la ville, il fit tirer sur les maisons des habitans. Il plaça le reste de son artillerie en deux endroits, d'où l'on battoit continuellement la porte de Bertemont, & un bastion avancé qui la couvroit. Cette canonade qui dura deux jours, fit plusieurs brèches aux tours qui étoient à côté de la porte, mais sans les renverser. Le Duc éleva ensuite au bord du marais une batterie de huit piéces de canon, qui eut bien-tôt abattu les crenaux de la muraille des deux côtés de la porte; tout le reste de son artillerie fut employé contre le bastion, dont les devants furent enfin ruinés. La garnison fit un fossé derriére la brèche, & s'y posta pour la défendre. Une tour de brique, qu'on appelloit la tour de Saint-André, fut aussi ruinée presque entiérement; en sorte que les soldats n'y pouvoient plus rester. La brèche que le canon faisoit pendant le jour, étoit réparée la nuit avec de la laine, des matelats & des sacs à terre. La Nouë s'étoit chargé de la défendre avec cent Gentilshommes fort braves, & avec un détachement d'Arquebusiers & de Piquiers, tous gens d'élite. Il avoit outre cela commandé cinquante hommes pour défendre ce qui restoit du bastion, & il en avoit mis deux cens dans un fort avancé qui couvroit la muraille. On fit ensuite un fossé au dedans de la ville; on éleva des cavaliers aux deux bouts, où l'on pointa deux coulevrines, & cinq canons avec lesquels on tiroit jusque dans les tentes des ennemis: ce qui les incommodoit beaucoup. Outre cela on faisoit continuellement des sorties, qui les empêchoient d'avancer leurs travaux.

Le Duc d'Albe, n'ayant pû venir à bout de tirer l'eau du fossé, fit construire des bateaux couverts de mantelets, & si épais, qu'il n'y avoit point d'arquebuse qui pût les percer: après quoi il fit faire un pont avec des ton-

tonneaux couverts de grosses planches attachées avec des cables, afin que le soldat en sortant des bateaux pût aisément monter à la brêche. Pour empêcher en même tems qu'il n'entrât du secours dans la place, il renforça les troupes qui gardoient les tranchées, & en fit embusquer d'autres sur deux hauteurs qui sont sur le chemin de Genap à Mons. Le Duc de Medina-Celi, par le conseil de Barthélemi de Campocasso, fit aussi bâtir avec une extrême diligence sur l'une de ces hauteurs un fort quarré en forme d'étoile, afin que les quatre côtés se défendissent l'un l'autre: il y mit deux compagnies d'Allemans avec deux piéces de canon, & donna ordre à Julien Romero de se joindre à eux, s'il étoit besoin, avec deux cens Espagnols, & la compagnie de Salazar. Outre cela il posta de la Cavalerie dans les vallées qui étoient au pied des hauteurs; chargea de Capres qui étoit à Nemy de s'y retrancher; donna ordre à Polweiller & à de Liques de se maintenir dans leurs postes chacun avec leurs régimens, & laissa le Baron de Fronsberg avec quelques compagnies du régiment d'Eberstein à la garde de l'artillerie. Après toutes ces dispositions, il fit un détachement de six cens fantassins Espagnols, gens choisis, & qui avoient ordre de voltiger devant tous ces postes, & de donner du secours à ceux qui en auroient besoin.

Le Prince d'Orange paroit à la vûë de Mons.

Le huit de Septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, le Prince d'Orange, étant sorti de Perone (1), vint sur le midi avec toute son armée, en vûë de la ville: mais comme il étoit trop éloigné, tout se passa en canonades. Par-là le camp des Espagnols se trouva entre le feu du Prince d'Orange, & celui de la place, qui incommoda beaucoup leur Cavalerie. Le Duc d'Albe de son côté ne discontinua point de battre la ville, & fit pointer du canon contre l'armée du Prince. Ainsi se passa la journée: le soir toutes les troupes retournerent à leurs quartiers, & le lendemain on recommença de part & d'autre. Le Duc d'Albe avoit envoyé Fréderic son fils à Genap avec six cens hommes d'élite, parce qu'il croyoit que le Prince d'Orange attaqueroit de ce côté-là, ou qu'il s'y retrancheroit. Voici l'ordre dans lequel marchoit l'armée de ce Prince. L'avant-garde étoit composée de deux mille cinq cens chevaux divisés en trois corps: après l'avant-garde marchoient trois cens chevaux suivis de toute l'Infanterie & du reste de la Cavalerie.

Le Prince d'Orange fut fort surpris de trouver sur la hauteur voisine de Genap un fort auquel il ne s'étoit pas attendu: comme le canon de ce fort l'incommodoit beaucoup, & qu'il ne pouvoit rester dans son poste sans perdre bien du monde, il résolut de continuer sa marche vers Genap. Pour cet effet il sépara en deux corps l'Infanterie Françoise, en quoi consistoit la principale force de son armée, & lui ordonna de marcher de ce côté-là. Sanche Davila, détaché par le Duc d'Albe, venoit d'y arriver: dès que les notres parurent, on en vint aux mains, & le combat fut rude. Les Espagnols sortoient du bourg pour aller au combat, ayant à leur tête les principaux Officiers de l'armée, Rodrigue Zapata, François & Marc de

Combat entre les deux partis.

(1) Hameau vers les sources de la Haine, près de Binch.

CHARLES IX. 1572.

de Tolede, & Jean d'Ayala avec cent hommes choisis, suivis de Julien Romero, de Ferdinand de Tolede, & de quelques compagnies sous la conduite de Texeda. Le Duc d'Albe envoya encore pour les soutenir Jean Sarmiento de Salazar & Pierre de Taxis, avec soixante Gendarmes armés de toutes piéces, & la compagnie de Cavalerie du Comte de Roeux. Davila eut d'abord quelque avantage, & poussa les François dans un fossé qu'on avoit creusé pour recevoir les débordemens de la riviére. Mais Henri de Nassau, frere du Prince d'Orange, l'ayant chargé à la tête de la Cavalerie, les Espagnols furent très-maltraités: l'étendart de la compagnie de Taxis fut pris, & le Cornete percé de plusieurs coups. Les Espagnols étant revenus à la charge, le combat recommença, & la perte fut à peu près égale de part & d'autre; mais l'affaire fut si vive, que les Ducs d'Albe & de Medina-Celi, oubliant en quelque sorte ce qu'ils étoient, quitterent leurs cottes d'armes, & se mélerent parmi les soldats. Enfin les troupes des deux partis s'étant retirées, le Prince d'Orange, toujours incommodé par le fort du Duc de Medina-Celi, poursuivit son chemin du côté de Genap, à dessein d'attirer le Duc d'Albe au combat; mais ce dernier, content d'empêcher qu'on ne jettât du secours dans Mons, ne voulut pas risquer une bataille qui auroit pû ruiner entiérement ses affaires.

Le Prince d'Orange s'avança ce jour-là jusqu'à Fremery à une lieuë du camp du Duc d'Albe; il y resta un jour entier, pour saisir l'occasion de faire entrer des troupes par Saint-Symphorien, où étoit le Baron de Polweiller. Le Duc d'Albe y envoya Bernardin de Mendoza avec sa compagnie de Cavalerie, deux autres compagnies de Cavalerie, & une compagnie d'Arquebusiers; il les fit suivre par cinq autres compagnies de Cavalerie Espagnole, & par six cens Arquebusiers commandés, comme je l'ai dit, par Marc de Tolede, & par Rodrigue Zapata.

Le Prince d'Orange, qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la plaine de Saint-Symphorien, avoit dessein de se saisir du bourg d'Armeny; mais ayant apperçu Mendoza, il détacha quelques troupes pour l'amuser par de légeres escarmouches pendant que l'armée dresseroit ses tentes. Mendoza, qui avoit logé la veille dans ce bourg, & qui avoit regardé ce lieu comme fort propre pour s'embusquer, & pour faire un coup de main, en donna avis au Duc d'Albe. Le Général Espagnol y vint avec le Duc de Medina-Celi, Noercarmes & Romero, & prit la résolution d'attaquer la nuit le camp ennemi. Il chargea son fils Fréderic de cette entreprise, & lui donna un détachement de mille Espagnols. Fréderic leur fit mettre à tous sur leurs habits des chemises blanches, & marcha dans le plus fort de la nuit. De Capres & de Liques, le premier avec sept compagnies de son régiment, & le second avec deux cens fantassins Flamans, eurent ordre de s'emparer d'un village qui étoit sur le chemin, afin d'avoir une retraite en cas que les ennemis vinssent à être informés de leur dessein. Après avoir pris ces mesures, il s'avança avec Noercarmes vers le camp des ennemis, exhorta ses soldats à rappeller toute leur valeur, & à ne pas laisser échapper une si belle occasion; il détacha Romero avec quatre cens

Attaque du camp du Prince d'Orange.

Arque-

Arquebusiers commandés par Salazar, Moxica, Marc de Tolede, & Zapata, & lui ordonna d'attaquer un quartier. En même tems il fit prendre à Ferdinand de Tolede cent cinquante Arquebusiers, commandés par Garcias Suarez, avec ordre de rester à quelque distance de-là. Gaspard de Gurrea & Christophle de Quesada devoient s'arrêter à cinq cens pas derriére Suarez avec un pareil nombre d'Arquebusiers. François de Tolede, & Martin d'Erasso avec deux cens Arquebusiers étoient postés près du camp; ils avoient devant eux Rodrigue Perez à la tête de cinquante Piquiers. Romero, Moxica, & Zapata commencerent l'attaque, & renverserent les sentinelles & les corps-de-garde. Avant que chacun pût prendre ses armes & se ranger au drapeau, il y eut plus de trois cens hommes de tués; le feu que les Espagnols mirent aux tentes en fit encore périr davantage. Enfin tout le camp s'éveilla, & à la lueur du feu on apperçut Moxica, qui avec soixante hommes s'étoit avancé si loin, qu'il étoit impossible qu'au premier signal il pût rejoindre le gros des Espagnols. On marcha à lui, & on l'enveloppa dans une plaine qui étoit au-dessous du camp; il y périt avec toute sa troupe. Fréderic s'étoit flatté que l'ennemi n'ôseroit sortir de son camp, parce qu'il se persuaderoit que toute la Cavalerie Espagnole étoit rassemblée: pour le faire croire, Bernardin de Mendoza avoit ordonné à tous les trompettes de sonner. Mais malgré les ténébres de la nuit, le feu qu'ils avoient allumé fit découvrir la ruse; les Confédérés reconnurent le petit nombre des ennemis, & furent plus hardis à les charger dans leur retraite. Néanmoins, dès que le jour parut, ils abandonnerent leur camp, laisserent leurs tentes, une partie de leurs bagages, & leurs morts sans les enterrer; & après avoir fait dire au Comte de Nassau, que puisqu'il n'y avoit pas moyen de faire entrer du secours dans Mons, il songeât à sa propre sûreté, ils se mirent en chemin, & se retirerent à Malines. Dans ces circonstances, la Nouë & les autres Généraux François allerent trouver le Comte de Nassau qui étoit malade dans cette ville, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre: ils furent d'avis de rendre la place à des conditions honnêtes. Ce ne fut pas tant la retraite du Prince d'Orange, ni le mauvais état de leurs affaires, qui les y détermina, que le massacre de Paris: car cette nouvelle qui ranima le courage des Espagnols, consterna fort les François qui faisoient la force de la garnison; la tristesse qui les accabla sur l'heure, le désespoir où ce funeste évenement les jetta pour l'avenir, les rendirent incapables de rien entreprendre.

Retraite des Confédérés.

Voici les articles de la capitulation qui fut arrêtée avec le Sieur de Noercarmes le vingtiéme d'Août. On convint que les François sortiroient avec armes, chevaux, bagages, & tous leurs biens tant meubles qu'immeubles: que Loüis de Nassau, toute sa maison, & les Gentilshommes Flamans seroient traités comme les François: que les soldats Flamans sortiroient seulement avec leurs épées & l'habit qu'ils auroient sur le corps: que les habitans, qui avoient pris les armes contre le Roi, auroient la liberté de sortir avec tous leurs effets mobiliers, mais sans armes: que ceux qui aimeroient mieux demeurer dans la ville, ne seroient point inquiétés pour le passé, excepté ceux qui avoient manié les deniers publics, & qui étoient comp-

Mons rendu au Duc d'Albe.

CHARLES IX. 1572.

comptables envers le Roi: que tous les Proteſtans ſortiroient de la ville aux mêmes conditions que les ſoldats; qu'aucun ne ſeroit inquiété pour le paſſé; mais qu'à l'avenir s'ils tomboient entre les mains des Officiers du Roi, on les puniroit comme ils le méritoient: que tous ceux qui ſortiroient, tant Gentilshommes que ſoldats, & bourgeois, feroient ſerment de ne porter d'un an les armes contre le Roi d'Eſpagne, ni même contre le Roi Très-Chrétien, à moins que ce ne fût pour le ſervice de ſa Majeſté Catholique: que ce ſerment ne regardoit ni Loüis de Naſſau, ni les Allemans, ni les Anglois.

Le Duc d'Albe donna pour ôtage, Bertain, d'Aubigny (1), Bettencourt, & Potteles, qui étoient de la premiére Nobleſſe de Flandre. Ils devoient demeurer avec la garniſon juſqu'à ce qu'elle eût été conduite en lieu de ſûreté; que Naſſau avec ſa ſuite fût arrivé à Ruremonde, & que les François euſſent atteint l'Arbre de Guiſe, après quoi les ôtages ſeroient renvoyés; mais qu'en attendant l'exécution de ce traité, la Nouë, Soyecourt, Hecour (2) & Cormont demeureroient chez Noercarmes Gouverneur de Hainaut. Après ces conventions, de Liques entra dans la place par la brêche, & Loüis de Naſſau qui étoit en litiére, fut conduit avec toute ſa maiſon par Fréderic de Tolede fils du Duc d'Albe, par Romero, & par Jean de Morbeque. On donna le gouvernement de la place à de Baux, & on lui laiſſa quatre compagnies d'Infanterie Flamande, avec une partie du canon: le reſte fut envoyé au Comte de Roeux pour faire le ſiége d'Oudenarde, & l'on détacha Mondragon pour aller faire celui de Dendermonde; mais cette derniére place ne ſe laiſſa pas inveſtir, & ſe rendit à la premiére ſommation.

Louvain & Tillemont repris par les Eſpagnols.

Bien-tôt après le Prince d'Orange ſortit de Malines, où il laiſſa quatre compagnies d'Infanterie & deux cens chevaux en garniſon. Le Duc d'Albe, étant parti de Bruxelles avec quatre compagnies du régiment de Sicile, reprit en paſſant Louvain & Tillemont, & marcha du côté de Malines. Fréderic ſon fils, à qui il avoit fait prendre les devants, emporta les fauxbourgs d'emblée; mais Ferdinand de Tolede fut bleſſé à cette attaque. La garniſon du Prince d'Orange, ne croyant pas pouvoir défendre cette place, s'enfuit la nuit ſuivante. Le lendemain premier d'Octobre, le grand Vicaire de l'Archevêque, & les Chanoines de la cathédrale vinrent de grand matin à la porte de la ville, précédés de la croix & de la banniére, demander grace pour ce peuple; mais les Eſpagnols, ſans reſpect pour les ornemens ſacrés des Prêtres, & ſans égard pour leurs priéres, planterent des échelles le long des murs. Le Duc d'Albe, qui en vouloit aux habitans, ne s'y oppoſa pas beaucoup: ainſi ils entrerent ſans aucune réſiſtance dans cette ville infortunée, & ils y commirent tout ce que l'avarice, la cruauté & l'impudicité la plus horrible peuvent inſpirer à des furieux. Ce ne fut pas ſeulement pour contenter la juſte colére du Duc d'Albe, vivement piqué de leur récente révolte, qu'on permit toutes ces horreurs, on y fut en quelque ſorte forcé par les murmures du ſoldat, à qui

Malines abandonnée par les Confédérés.

Excès commis dans cette ville.

(1) Meteren l'appelle le Baron *de Doingnies*. (2) Meteren le nomme *d'Elcourt*.

qui il étoit dû plusieurs mois de paye; & il étoit à craindre qu'il ne se mutinât. CHARLES IX.

On envoya en garnison à Louvain quelques compagnies de Cavalerie Allemande, & Jean de Mendoza eut ordre de se rendre à Liere avec de la Cavalerie légére. Mendoza, étant arrivé à Arschot, apprit que les ennemis étoient décampés, & que leur marche ressembloit plus à une fuite qu'à une retraite; ainsi s'étant mis à les poursuivre, il attaqua leur arriére-garde à l'entrée d'un bois, & reprit Dieft abandonné par sa garnison. Celle d'Oudenarde s'étant aussi débandée, la ville ouvrit les portes au Comte de Roeux; & les bourgeois ayant sçû qu'il s'étoit caché des soldats Protestans dans quelques maisons de la ville, ils y allerent mettre le feu & les y brûlerent. 1572. Dieft & Oudenarde rentrent au pouvoir des Espagnols.

Pendant que le Duc d'Albe étoit occupé au siége de Mons, les Confédérés résolurent de faire encore une tentative sur Tergoes en Zélande. Après beaucoup d'autres qui avoient mal réüssi, un renfort d'Anglois & d'Ecossois qui leur étoit venu, les y determina. Ils partirent donc de Flessingue avec huit mille hommes de pied, & firent une descente dans cette isle le vingt-six d'Août. Le vingt-huit, après quelque combat, ils travaillerent à leurs lignes, & dresserent une batterie de huit gros canons de fonte, & de quatre petits canons de fer, avec lesquels ils battirent la place, renverserent les moulins à vent & les maisons qui étoient dans le voisinage. Ensuite ils attaquerent le nouveau bastion, & la porte de la Tête: enfin ils transporterent leur artillerie du côté de la porte Impériale. Au bout de trois jours la brêche se trouva très-grande: pour la reconnoître, ils firent approcher un navire rempli de sacs à terre, du mâts duquel on découvroit jusque dans la place. S'étant cru en état de donner l'assaut, ils firent apporter trente échelles au pied du nouveau bastion, & attaquerent en même tems la brêche & le bastion avec deux cens François à leur tête: mais ils furent repoussés par-tout avec beaucoup de perte; au lieu que les assiégés n'eurent que cinq hommes de tués. Les Confédérés affoiblis demanderent du secours au Comte de Lumey, qui leur envoya deux mille cinq cens Allemans: ce renfort ayant relevé leurs espérances, ils pousserent leurs tranchées du côté de la porte de Sisquerque; & y ayant fait brêche, ils prirent la résolution de donner l'assaut en trois endroits tout à la fois. Isidore Pacheco Gouverneur de la place sépara en trois sa garnison, qui n'étoit pas nombreuse: il en donna une partie à Gonçalez de Mendoza, une autre à Ferdinand de Saavedra, qui se trouverent par hazard dans la ville lorsqu'on en forma le siége, & l'autre tiers à Alphonse de Miranda, s'en réservant une petite partie pour aller au secours de ceux qui se trouveroient les plus pressés. Les Confédérés, ne se croyant pas en état de donner l'assaut ce jour-là, remirent l'affaire au lendemain; ce qui sauva la ville: car Pacheco, profitant de cet intervalle, fit élever par les habitans un cavalier à côté de la brêche pour arrêter l'impétuosité des ennemis. Les assiégeans, ne s'en étant apperçus que lorsqu'il n'y avoit plus de remede, se repentirent de leur délai, mais un peu tard, & ils ne donnerent point l'assaut. La nuit suivante, ils retirerent leur canon, & ten- Nouvelle tentative des Confédérés sur Tergoes.

CHARLES IX. 1572.

terent de brûler la porte avec des pots à feu; mais sans succès. Ils eurent encore recours à un autre expédient. Ils se couvrirent de sacs pleins de laine, s'avancerent ainsi jusqu'au pied du mur, & commencerent à le saper: mais leur ouvrage fut à tout moment troublé par les sorties de la garnison, & leurs troupes furent souvent repoussées, & toujours avec perte; ce qui les obligea d'en revenir aux mines. Faute de succès, ils saignerent le fossé, & se préparerent à attaquer de nouveau la brèche avec des pots à feu. Sur ces entrefaites, ils apprirent que le Duc d'Albe envoyoit du secours aux assiégés, & ils leverent le siége.

Succès de cette tentative.

Le secours de Tergoes étoit une entreprise hardie & dangereuse; néanmoins Sanche Davila & Christophle de Mondragon ne laisserent pas de s'en charger: ils prirent pour l'exécuter la garnison de la citadelle d'Anvers, & celles de quelques forts des environs; & comme ils étoient persuadés qu'ils auroient à combattre par mer aussi bien que par terre, parce que les ennemis avoient une flotte à l'entrée du canal de Tergoes, ils armerent ce qu'ils purent de vaisseaux, où ils embarquerent deux piéces de canon, & quelques soldats à qui ils firent prendre les devants. Mais le vent contraire & l'orage les ayant fait retourner en arriére, le secours qu'ils portoient n'arriva point, & des deux canons, l'un tomba dans une boüe si épaisse, qu'il fut impossible de l'en retirer. Ce mauvais succès ne découragea point Davila. Les gens du païs, & en particulier un certain Flamand nommé Blommart, homme de courage, lui ayant donné avis que l'isle de Tergoes avoit tenu autrefois à la terre, & que quoique les efforts de la mer l'en eussent séparée, il étoit resté des endroits où l'on pourroit passer lorsque la marée se seroit retirée, il fit sonder ces côtes par des gens sur la fidélité desquels il comptoit. On lui rapporta qu'il y avoit un gué assez sûr; mais qu'on ne pourroit cependant le traverser sans beaucoup de peine, parce qu'il avoit plus de six milles de large, & qu'il s'y jettoit trois riviéres fort profondes. Après s'être concerté avec Mondragon, il s'avança avec quatre mille hommes tant Allemans qu'Espagnols, & suivit la côte, sans que les soldats sçussent rien de son dessein. Mondragon déja vieux, mais encore plein de vigueur, se jetta le premier dans le gué, & le passa en deux heures avec ses soldats, qui portoient sur leurs têtes leurs armes & des sacs pleins de poudre: il ne fit d'autre perte que celle de neuf hommes, qui s'étant écartés du gros, furent engloutis par la rapidité des riviéres dont je viens de parler. Dès qu'il fut à terre, il alluma des feux, comme il en étoit convenu avec Davila, pour marquer que ses troupes avoient passé le gué heureusement, & pour faire connoître son arrivée à Pacheco. Il donna quelque tems à ses soldats pour se reposer & pour se secher: si les ennemis les avoient attaqués dans ce moment, il n'y a pas de doute qu'il ne leur eût été facile de les tailler en piéces. Mais au lieu de saisir l'occasion, ils allumerent des feux, signal convenu avec ceux de Campvere, pour les avertir de leur amener au plus vîte des vaisseaux pour rembarquer leurs troupes; ce qu'ils exécuterent avec tant de précipitation & si peu d'ordre, qu'il y eut beaucoup de soldats qui tomberent dans la mer, en se pressant d'entrer dans les barques.

Ce-

Cependant Pacheco, ayant reçu de Mondragon quatre cens hommes conduits par Jean de Porres, Vallejo, & Salvatierra, se mit à les poursuivre, tomba sur leur arriére-garde, & leur tua près de huit cens hommes.

Davila s'étant rendu à Tergoes, fit fortifier la ville, y mit une bonne garnison, & s'en retourna à Anvers. Le siége dura depuis le vingt-six d'Août jusqu'au vingt & un d'Octobre; & il y avoit dans le camp des assiégeans grand nombre de François qui étoient passés en Hollande depuis le tumulte de Paris.

Autre tentative sur Amsterdam.

Le Comte de Lumey, qui étoit alors en Hollande, ne s'y tenoit pas à rien faire; & Ferdinand de Tolede ne fut pas plûtôt sorti de la province, qu'il fit approcher d'Amsterdam une flotte qu'il avoit équipée pour tâcher d'attirer cette ville au parti des Confédérés, en empêchant le commerce dont elle subsiste. Cette ville située sur le bord de la mer, & pour ainsi dire, dans la mer même, est aujourd'hui la plus florissante de la Hollande & de tous les Païs-bas. Elle est percée d'une infinité de canaux où la mer entre par des écluses faites avec beaucoup d'art, qui se ferment d'elles-mêmes lorsque la marée monte, & qui s'ouvrent quand elle se retire: on peut comparer Amsterdam à Venise, cette reine du golfe Adriatique.

Il y avoit dans Amsterdam environ quatre mille habitans bien armés, & commandés par un Bourgmaître, nommé Pierre Peterson, fort attaché au parti du Roi, & très-ennemi des Confédérés. Ainsi ce fut inutilement que Lumey les sollicita de s'unir à lui. D'un autre côté cette place étoit trop forte pour qu'il pût se flatter de réüssir en l'assiégeant: il se contenta donc de brûler près de cent navires qu'il trouva dans le port; ce qui fut pour les habitans une perte de trois cens mille ducats. Après cette hostilité, il marcha contre Schoonhoven, dont les habitans ont toujours été très-étroitement liés avec Amsterdam par l'intérêt commun de leur commerce; mais comme cette place se trouvoit entourée de villes confédérées, & sans espérance de secours, elle se rendit. Le Comte de Bossut Gouverneur de la province, étoit alors à Utrecht, qu'il avoit beaucoup de peine à retenir dans le parti du Roi; mais il faisoit tout son possible pour la garder, parce que c'étoit le seul passage qu'ils eussent pour entrer dans la Gueldre, où de Berlaimont Sieur d'Hierges avoit une guerre très-fâcheuse à soutenir contre les partisans du Prince d'Orange.

Prise de Schoonhoven par les Confédérés.

Exploits du Comte de Berghe dans la Gueldre.

En effet le Comte de Berghe, beau-frere du Prince d'Orange, à la tête d'un corps de cinq mille hommes presque tous païsans, avoit pris sans combat quantité de villes dans la Gueldre & dans les provinces voisines: il s'étoit emparé de Zutphen, de Doetecum, de Doesburg, de Harderwyck, d'Elburg, d'Almeloe, d'Oldenzeel, & de quelques autres places; & étant entré dans l'Over-Issel, il campa le jour de Saint Laurent auprès de la ville de Campen, & la prit le dixiéme d'Août, parce qu'elle manquoit de vivres, & qu'elle n'avoit aucune espérance de secours. Trois autres villes de cette province; sçavoir Zwol, Hasselt, & Steenwyck se rendirent ensuite, & abolirent pour la plûpart la Religion Catholique.

François de Vargas, que le Duc d'Albe avoit laissé dans ces cantons, tenoit encore Deventer, capitale du païs, avec quatre compagnies d'Infante-

CHARLES IX. 1572.

fanterie Espagnole, qui faisoient des courses dans tous les environs, & brûloient les bourgs & les villages qui appartenoient aux Confédérés & aux villes révoltées : ils étoient tous les jours aux mains avec la garnison de Zutphen. Vargas attendoit outre cela un secours d'Allemans que lui amenoit Éric de Brunswick & Adolphe Duc de Holstein.

Ceux du Général Nederwormter en Frise.

En Frise le Sieur de Nederwormter, qui étoit de la premiére Noblesse du païs, se rendit maître de Sneeck, de Bolswardt, & de Franeker : le Comte Joost de Schouwenburg, qui commanda après lui, marcha à Doccum, & s'empara de la basse ville ; mais la garnison, s'étant sauvée dans un clocher fortifié, & ayant espérance qu'on viendroit à son secours, ne voulut écouter aucune proposition, quoique les ennemis eussent mis le feu au clocher : au reste ces troupes ne furent pas trompées dans leur espérance ; car Gaspard de Robles, Seigneur de Billy, Gouverneur de Groeningue, se mit en marche pour les secourir, jetta en passant quelques troupes dans Leuwaerden, Harlingen & Staveren, & marcha droit à Doccum. Dès qu'il fut arrivé, cette armée de païsans se dissipa ; Doccum fut repris le seize de Septembre & abandonné au pillage. Billy retourna à Staveren, dont la citadelle étoit attaquée par les païsans ; mais comme cette milice étoit mal disciplinée, il les mit aisément en fuite, délivra la citadelle, & traita la ville aussi inhumainement que celle de Doccum : après quoi il reprit le chemin de Groeningue avec ses troupes chargées de butin. Les garnisons de Sneeck, de Bolswardt & de Franeker s'opposerent à son passage, à dessein de reprendre le butin qu'il emportoit ; mais leur Commandant ayant été tué au premier choc, le reste prit la fuite, & laissa beaucoup de morts sur la place.

Arrivée du Duc d'Albe à Maestricht.

Après la prise de Mons, le Duc d'Albe vint à Maestricht, & renvoya sa Cavalerie Allemande, dont il ne pouvoit espérer aucun service pour les siéges qu'il méditoit. Il embarqua son artillerie sur la Meuse, donna cinq compagnies d'Infanterie à de Liques pour l'escorter, & le suivit par eau. Lorsqu'il fut entré dans le Wahal, il remonta la riviére du côté du Rhin, & vint à Moeck, (1) où Gaspard de Gomes Gouverneur de Grave tenoit tout prêts de grands pontons. Le Duc les fit conduire à la Meuse ; & les ayant bien attachés l'un à l'autre, il en fit un pont très-ferme sur cette riviére. Après qu'il y eut fait passer son armée & son canon, il alla par terre à Nimegue, où il resta quelque tems, à cause de la commodité de cette place, pour concerter ses entreprises. Il fit ensuite embarquer son artillerie sur le Wahal, & la fit remonter jusqu'à Arnheim.

Succès des Espagnols.

Fréderic son fils avoit pris les devants avec l'armée ; & dès qu'elle parut, Lochem & Doesburg se rendirent. Zwol, Campen, Hasselt, Steenwyck, Harderwyck & Amersfort qui est dans le territoire d'Utrecht, envoyerent leurs députés au Duc d'Albe pour lui demander grace, & lui représenter que faute de secours ils avoient été obligés d'ouvrir leurs portes au Prince d'Orange. De-là le Général Espagnol marcha droit à Zutphen, ville située sur l'Issel, & la fit sommer de se rendre ; mais la garnison l'ayant

(1) Entre le Rhin & la Meuse, près de Grave & de Nimegue.

l'ayant refusé, il fit venir treize grosses piéces de canon, qu'il fit pointer contre la porte de Lochem. Il y eut bien-tôt une grande bréche, & la garnison trop foible pour la défendre, & craignant la cruauté des Espagnols, prit le parti de se retirer la nuit, & d'abandonner la ville. Le matin les habitans voulurent capituler; mais les Espagnols étoient déjà entrés dans la ville, où ils exercerent toutes sortes de cruautés & d'infamies. Le Duc d'Albe comptoit jetter par ce moyen la terreur dans tout le païs, & faire tout plier; mais ces inhumanités ne servirent qu'à inspirer aux habitans une haine irréconciliable pour ceux qui en étoient les auteurs: & quoique les Comtes de Berghe & de Schaumburg eussent abandonné la Gueldre & la Frise à l'arrivée des Espagnols, cette retraite n'abattit point le courage des gens du païs; & la haine l'emporta sur le péril.

CHARLES IX. 1572. Prise & pillage de Zutphen.

Fréderic, ayant laissé le Baron de Polweiller pour la garde de Deventer & de Zwol, en tira François de Vargas avec quatre compagnies d'Espagnols, & marcha vers Naerden, ville située à l'entrée de la Hollande, & qui n'étoit défenduë ni par son assiéte, ni par ses murailles. Fréderic envoya de Noercarmes & la Cressoniere pour les sommer de se rendre. Pendant qu'on dispute sur les conditions, & qu'ils demandent des sûretés de ce qu'on leur promet, les Espagnols se jettent dans la ville, font main basse sur les habitans, pillent les maisons & y mettent le feu; en sorte que toute la ville fut consumée, à la réserve de l'Eglise & du beguinage.

Pillage de Naerden.

Les Espagnols, que ces cruautés rendoient odieux, les voulurent excuser sur les loix de la guerre, qui permettent ces sortes de traitemens contre ceux qui refusent de livrer des postes sans défense. Ceux, qui ont écrit l'histoire de la prise de Naerden, racontent un fait d'une cruauté singuliére, & où il arriva quelque chose de miraculeux. Un pere de famille qui passoit pour riche, fut horriblement tourmenté par les Espagnols, pour dire où il avoit caché son argent & tout ce qu'il avoit de précieux. Cet homme assûrant toujours qu'il n'avoit rien détourné, un soldat eut l'insolence de violer sa femme à ses yeux; ce qui lui fut plus sensible que tous les tourmens qu'on lui avoit fait souffrir. Cet infortuné s'en vengea comme il put, en chargeant le soldat d'injures & d'imprécations; mais il fut à l'instant massacré en présence de sa femme, qui fut ensuite elle-même penduë par les pieds à une poutre la tête en bas, & les mains derriére le dos. Un jeune enfant, témoin du meurtre de son pere, de l'outrage fait à sa mere, & du supplice qu'elle souffroit, ne fut pas épargné par ce barbare, qui le lia auprès d'elle. Après avoir demeuré deux jours dans cet état sans prendre de nourriture, il étoit près d'expirer de faim & de douleur aussi-bien que sa mere, lorsqu'il parut un jeune homme parfaitement beau, qui les consola, les délia, leur donna du pain, & les exhorta à mettre leur espérance en Dieu, & à bien espérer de l'avenir. Je ne prétends pas être garant de la vérité de cette histoire.

Fait remarquable.

De Naerden Fréderic alla à Amsterdam: c'étoit dans l'hyver, & le froid étoit si violent que toutes les riviéres étoient prises. Il ordonna que sa Cavalerie commandée par Jean de Mendoza, resteroit en quartier à Arnheim, Amersfort & Utrecht, places dont Robert de Melun Sieur d'Has-

CHARLES IX. 1572.

Les Espagnols font sommer Harlem.

fenbourg étoit Gouverneur. Comme il avoit fort envie de se rendre maître de Harlem, il fit solliciter cette ville par celle d'Amsterdam à recevoir garnison Espagnole. On y envoya des députés pour les faire souvenir de leur devoir, & les exhorter à être fidèles au Roi. La ville étoit partagée en deux factions, l'une attachée à Philippe, & l'autre au Prince d'Orange : ce dernier parti l'emporta dans la suite. Cependant les autres obtinrent pour lors qu'on enverroit à Fréderic, Dierick de Frise, Christophle Schagen, & Adrien Assendelft, pour se justifier sur le passé, le prier de ne commettre contre eux aucune hostilité, & l'assûrer qu'ils étoient disposés à obéir, pourvû qu'on leur accordât des conditions raisonnables: ce fut le troisiéme de Décembre. Mais le lendemain tous les habitans s'assemblerent pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ladislas de Brederode, Wybalt Ripperda Frison, Adrien Jansen, & Stuyver Bourgmaître de la ville, se trouverent à l'assemblée. Ripperda prit la parole ; & après avoir fait un long discours, où il peignit avec des couleurs très-vives la cruauté des Espagnols, il dit aux habitans : „ Si vous „ aimez mieux combattre courageusement pour votre salut, que de vous „ perdre par votre lâcheté, je m'offre de bon cœur pour être votre chef. „ Là dessus on abolit le dernier décret; on en fit un nouveau, par lequel on déclaroit qu'il valoit mieux souffrir les dernières extrémités, que de se rendre aux Espagnols, & on l'envoya au Prince d'Orange qui étoit à Leyde. Schagen & Assendelft étant revenus d'Amsterdam, furent arrêtés & conduits sous bonne garde à Leyde. Dans la suite Assendelft y fut convaincu de trahison, & pendu à Delft. Le Prince d'Orange envoya à Harlem Lazare Muller avec dix compagnies d'Infanterie Allemande, dont les principaux Officiers étoient Steenbach Lieutenant de Muller, Christophle Vaader, Lambert van Wirtenberg & Martin Pruys. Ils prirent leur chemin par la basse Hollande, & entrerent dans la ville le quatriéme de Décembre. Le même jour les Eglises furent pillées & les images renversées. Le lendemain il y arriva un homme qui apportoit des lettres de Dierick de Frise, chef de la députation que la ville avoit envoyée à Fréderic. Dierick, craignant quelque mauvais traitement de la part de ses concitoyens, resta auprès de Fréderic; & son envoyé, étant soupçonné d'être venu pour servir d'espion aux Espagnols, fut mis à la question, & pendu.

Fréderic, qui avoit résolu de faire le siége de Harlem, voulut profiter des glaces pour brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le canal de cette ville. Il avoit chargé de l'exécution François d'Aguilar, Alvarado Sergent-major du régiment de Martin d'Erasso, & Rodrigue Perez. Ils devoient faire passer leurs soldats sur la glace avec des patins, dont il avoit fait faire sept mille paires, & s'avancer ainsi jusqu'aux vaisseaux; mais ayant appris qu'on avoit rompu les glaces qui les environnoient, avec des crocs de fer tout rouges, ils abandonnerent leur entreprise.

Ils s'emparent de Sparendam.

Ce coup manqué, on fut d'avis d'attaquer Sparendam, petite ville entre Amsterdam & Harlem, qui sépare un canton toujours couvert d'eau d'avec le haut païs. Les Confédérés l'avoient fortifiée à la hâte pendant l'éloignement de Fréderic. Rodrigue Zapata, qui avoit déja pris deux fois cette

cette petite ville, fut chargé du siége : il eut le bras gauche emporté d'un coup de canon dans une attaque. Ceux de Harlem avoient envoyé un détachement pour noyer tout le païs des environs en rompant la digue (1); mais les Espagnols arriverent avant qu'ils eussent achevé, & réparerent avec une diligence extrême la brêche qu'ils avoient commencée. Ainsi rien n'arrêta Fréderic, qui sur le champ fit passer son armée sur les riviéres de Sparen & de Tie, dont les glaces étoient assez fortes pour porter les fardeaux les plus pesans. La forteresse de Sparendam, qui auroit passé pour imprenable dans une autre saison, fut donc attaquée de tous côtés & emportée malgré la résistance de la garnison, composée de trois cens hommes. Pruys y périt avec plusieurs soldats de sa compagnie, & le secours envoyé de Harlem fut repoussé avec perte. Cependant Philippe de Marnix Sieur de Sainte-Aldegonde, que le Prince d'Orange avoit envoyé dans Harlem, y fit changer les Magistrats, & y en établit de nouveaux; sçavoir quatre Bourgmaîtres, sept Echevins, & dix Conseillers.

CHARLES IX. 1572.

Les choses étant en cet état, Harlem fut investi le douze de Décembre, & Diégue de Carvajal avec cinq cens Arquebusiers, se saisit du poste de la maladerie de S. Lazare. L'armée de Fréderic étoit composée de soixante & dix compagnies d'Infanterie, vingt-deux Flamandes, & trente-sept Espagnoles, de deux compagnies d'Arquebusiers à cheval, & de deux cens chevaux Allemans de la compagnie de Schenk. On y fit venir outre cela les compagnies de Jean Pacheco & d'Antoine de Tolede, pour se poster sur le chemin qui conduit d'Alkmar, & des marais à Harlem, & sur celui que les vagues de la mer rendent uni & si ferme, que les charettes les plus chargées y roulent sans peine. Leur quartier étoit au fort d'Egmont. Quelques soldats, qui alloient pour se jetter dans la place, n'ayant point apperçu à cause du broüillard, une troupe d'Espagnols qui venoient à eux, furent renversés.

Et assiégent Harlem.

On tint conseil dans le camp des assiégeans sur la maniére dont on battroit la place, & de quel côté il seroit à propos de l'attaquer. Les plus habiles vouloient que ce fût du côté de la forêt, par le moyen de deux batteries qui se croisassent, parce que c'étoit le côté le plus foible, & où il seroit plus aisé de monter à l'assaut: mais il falloit transporter l'artillerie, changer les quartiers, & il paroissoit extrêmement dur de faire camper le soldat à l'air, ou sous des tentes pendant un hyver si rude; ce qui devenoit absolument nécessaire, si l'on faisoit l'attaque de ce côté-là. Ce ne fut pourtant point cette considération qui empêcha Fréderic de suivre ce conseil, mais le mépris qu'il faisoit des ennemis. La prise de Zutphen & de Naerden lui avoit inspiré une confiance téméraire qui lui fit négliger le parti le plus sûr: il disoit que ces bourgeois ne sçavoient point faire la guerre; qu'en général tous les Hollandois sont de très-mauvais soldats, incapables de soutenir la moindre fatigue; qu'il n'y avoit dans la place que mille hommes de garnison, qui aux premiers coups de canon qu'ils entendroient, laisseroient la ville au pillage, comme avoient fait les garnisons des autres vil-

(1) Cette digue est entre Sparendam, & Sparwoude.

CHARLES IX. 1572.

villes qu'il avoit attaquées. Mendoza, pour excuser les Espagnols, prétend que ce furent Noercarmes & la Cressoniere qui lui inspirerent des sentimens si préjudiciables à ses intérêts, comme la suite le fit voir. On n'ouvrit la tranchée que dans un endroit fort éloigné de la place, où l'on avoit dressé une batterie de quatorze piéces de canon, pour couvrir les travailleurs: le dix-huit de Décembre on commença par battre la porte de Sainte-Croix ou Cruys-poorte, & l'ouvrage qui étoit vis-à-vis. Dès qu'on eut renversé la porte, on employa l'artillerie contre cet ouvrage, & la muraille qui s'étendoit jusqu'à la porte de Saint-Jean, que les assiégés avoient fortifiée d'un nouveau rempart qui alloit jusqu'au pont de Sainte-Catherine. Pendant trois jours on tira quinze cens quinze coups de canon, & l'on fit brêche: aussi-tôt on décida qu'il falloit donner l'assaut contre l'avis de Romero, qui craignoit une mauvaise réussite. Mais quoiqu'on n'eût presque ni boulets, ni poudre, le Sieur de Noercarmes & la Cressoniere firent publier que ceux qui devoient monter à l'assaut se tinssent prêts. Comme on n'avoit point fait de tranchées, les soldats marcherent par une plaine toute découverte, sous la conduite de François de Vargas, portant avec eux un pont très-ingénieusement fabriqué par Barthélemi Campocasso, & s'avancerent ainsi jusqu'à la brêche, que Steenbach défendoit avec ses Piquiers. A peine furent-ils arrivés, qu'ils monterent sans attendre l'ordre de leurs Officiers. L'endroit étoit escarpé & étroit; en sorte qu'il y en eut très-peu qui pussent gagner le haut. Ce fut alors qu'Alphonse Galeas, suivi de ses Piquiers, combattit long-tems contre Steenbach, presque seul à seul. Mais enfin les assiégés chargerent leurs canons de chaînes de fer, qui obligerent les Espagnols de se retirer avec une grande perte. Romero, qui blâmoit hautement la témérité de cette entreprise, reçut un coup de mousquet dans l'œil en ralliant ses soldats. Les assiégeans perdirent plus de cent cinquante hommes à cet assaut, & entre autres le Capitaine Lucas Soinage, & André Broot son Enseigne. Ils eurent aussi plusieurs Officiers de nom blessés dangereusement, entre autres, François de Vargas, Pierre Benavides Enseigne de Diégue de Carvajal, Tovila Enseigne de Gaspard de Gurrea, & Lama Enseigne de François de Valdes: François de Vargas même resta dans le fossé, & n'en put être retiré que le lendemain, & Galeas reçut un coup de hallebarde à la cuisse.

Succès du premier assaut.

Tel fut le succès de ce premier assaut, où le courage des assiégeans fut soutenu & repoussé avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. Mais les assiégés étoient animés par leur valeur naturelle, par le désespoir que leur inspiroit la cruauté implacable des Espagnols, & sur-tout par la main du Tout-puissant, qui vouloit punir cette nation de tant d'horreurs qu'elle avoit commises; ensorte que ce siége, que Fréderic avoit compté achever en peu de jours, dura près de huit mois, & arrêta pendant tout ce tems, contre l'opinion de tout le monde, le cours de la fortune Espagnole toujours victorieuse jusqu'alors. Enfin le vingt-neuviéme de Décembre, le secours promis par le Prince d'Orange, qui consistoit en trois compagnies d'Infanterie Flamande, entra dans la ville sous la conduite de

Jerô-

Jerôme Tseraerts, pendant que les Espagnols de leur côté, profitant des brouillards de la saison, avançoient de toute leur force leurs tranchées & leurs mines, comme nous le dirons sur l'année suivante. Mais l'ordre que nous nous sommes prescrit, demande que nous rapportions auparavant ce qui s'est passé chez nous, en Italie, & en Orient.

CHARLES IX. 1572.

Lorsque le Pape eut reçu la nouvelle du massacre de Paris, il envoya pour Légat en France le Cardinal Fabio des Ursins, qui fit en chemin quelque séjour à Avignon. Il vit à son arrivée que la face des affaires étoit bien différente de l'idée qu'il en avoit prise à Rome. Il trouva les Catholiques saisis d'effroi, les Protestans irrités, & tout le Royaume rempli de troubles: il fut bien surpris de voir qu'une action qu'on loüoit tant à Rome, étoit généralement détestée en France; & que le Roi même, à qui ils donnoient la gloire d'avoir préparé de longue main, & d'avoir si bien concerté le coup qu'il venoit de frapper, étoit réduit à s'en justifier auprès de ses peuples, comme d'un évenement que l'occasion avoit fait naître, auquel il avoit été forcé, mais qui n'avoit point été prémédité. On délibéra même à la Cour si on y recevroit le Légat, & si le Roi ne chercheroit point quelque excuse honnête pour se dispenser de lui parler; mais il craignit en renvoyant le Légat de perdre l'amitié du Pape qu'il avoit gagnée par le massacre de la Saint-Barthélemi: d'ailleurs l'avantage que ce refus affecté pouvoit lui procurer du côté des Protestans, étoit trop petit pour le dédommager de la disgrace du Pape, & que cette injure faite à son Légat lui attireroit infailliblement. Enfin il fut résolu qu'en considération du Pape, & de la famille des Ursins, de tout tems très-attachée à la France, on le laisseroit entrer dans le Royaume. Des Ursins, ayant été reçu à Lyon avec les honneurs accoûtumés, donna de grands éloges au zéle de la bourgeoisie, complimenta publiquement ce fameux Boydon qui s'étoit rendu un des principaux chefs de cette horrible boucherie, & lui donna de sa pleine puissance une absolution générale de tout le passé. Les Ministres, par l'avis de Jean de Morvilliers, lui avoient fait dire de parler sobrement sur cette affaire; mais il ne laissa pas d'exalter la prudence du Roi, & de publier en tous lieux, dans toutes les maisons, en public, & en particulier, que ce Prince avoit donné dans cette occasion des marques d'une grande prudence, d'une patience à toute épreuve, & d'une grandeur d'ame peu commune.

Le Cardinal des Ursins arrive en France en qualité de Légat.

A Paris il fut reçu par le Parlement & par tous les Ordres de la ville, avec la magnificence & les honneurs ordinaires en pareil cas; il prit son logement à l'evêché. Dans l'audience qu'il eut du Roi, il lui fit toutes les instances possibles, & employa les motifs les plus pressans pour engager le Prince à ordonner dans toutes les cours du Royaume la publication du Concile de Trente, suspenduë en France depuis neuf ans au grand scandale de la Chrétienté, & de consacrer par l'approbation de ce saint Concile la mémoire de la grande action qu'il venoit de faire pour la gloire de Dieu, & pour l'élevation de la sainte Eglise Romaine: action qui seroit, disoit-il, la matiére des éloges de tous les siécles. „ Celui où nous vivons, „ ajouta-t-il, & tous ceux dont il sera suivi, demeureront convaincus que „ ce

Ses instances pour la publication du Concile de Trente.

CHARLES IX. 1572.

„ ce n'eſt ni la haine, ni la vengeance, ni le reſſentiment de quelque injure „ particuliére, qui ait fait conſentir un Prince auſſi Chrétien que votre Majeſté, au meurtre de tant de perſonnes, mais uniquement le zéle de la „ gloire de Dieu, afin que la Religion de nos ancêtres, c'eſt-à-dire, la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, que le Concile de Trente „ vient de purger du poiſon de l'héréſie, ſoit deſormais établie unanimement „ dans toute la France ſans exception; ce qu'on ne pouvoit jamais eſpérer, „ tant que la faction des Proteſtans ne ſeroit pas exterminée. „

Rejettées par le Roi. Raiſons de ce refus.

Ces raiſons & d'autres encore qu'il répétoit ſans ceſſe aux oreilles du Roi, & qui étoient d'un grand poids à Rome, paroiſſoient ſpécieuſes à bien des gens: mais un motif puiſſant empêchoit le Roi & la Reine d'y déférer: je veux dire, les meſures qu'ils avoient priſes pour excuſer les meurtres de la Saint-Barthélemi; car le Roi proteſtoit dans pluſieurs déclarations qu'il avoit fait publier, que ce n'étoit point en haine de la Religion Proteſtante qu'il avoit ordonné ce qui s'étoit fait à Paris: qu'il n'avoit eu d'autre intention que d'étouffer la conjuration de Coligny & de ſes partiſans, & qu'il avoit été très-fâché que les autres villes du Royaume euſſent ſuivi l'exemple de la capitale. C'eſt ce qu'on avoit inſinué dans toute l'Europe; c'étoit le but d'une multitude de lettres, de diſcours publics, & de livres, dont j'ai parlé ci-devant. Ainſi, pour ne pas démentir les Edits qu'on venoit de rendre publics, le Roi ſe contenta d'aſſûrer le Légat, qu'on ne pouvoit avoir plus de zéle pour la véritable Religion, ni plus de vénération pour le ſaint Siége; mais que la ſituation des affaires ne lui permettoit pas de déférer à ſes demandes: du reſte il l'accabla en particulier de grandes promeſſes, & le renvoya le plus honorablement qu'il lui fut poſſible.

Ce qui détermina le Roi au refus, c'eſt que les Proteſtans, réveillés par l'exemple des Rochelois, reprenoient courage, & que l'on craignoit que les Princes étrangers, ſur-tout la Reine d'Angleterre, & les Princes d'Allemagne ne leur donnaſſent du ſecours. Celui qui avoit conſeillé au Pape & au ſacré collége de preſſer alors ſi vivement la publication du Concile, étoit le Cardinal de Lorraine. Il leur repréſentoit que cette occaſion favorable, qu'ils attendoient avec tant d'impatience, étoit enfin venuë; que ſi on la manquoit, on n'y reviendroit jamais. Ceux, leur diſoit-il, qui s'oppoſent avec le plus de force au ſuccès de cette affaire, ſont les meilleures têtes des Parlemens du Royaume, ſous prétexte de maintenir les libertés de l'Egliſe Gallicane, & les droits de la Couronne; mais la haine univerſelle qu'on a aujourd'hui pour les Proteſtans, & l'effroi général que le meurtre de Paris a répandu par-tout, contraindra un peu la liberté des ſuffrages, & fermera la bouche à bien des gens, qui craindront dans les circonſtances préſentes, qu'une oppoſition trop marquée à la publication du Concile ne les rende ſuſpects au ſujet de la Religion.

Le Pape, voulant profiter d'une ſi belle occaſion, avoit très-expreſſément recommandé au Cardinal des Urſins de travailler vivement à la faire réüſſir; mais elle échoüa pour les raiſons que je viens de rapporter. Quelque tems après, le Roi, qui vouloit montrer au Pape combien il étoit ſenſible

Ambaſſade du

ble à la légation honorable qu'il lui avoit envoyée, nomma pour son Ambassadeur à Rome Nicolas d'Angennes Sieur de Rambouillet, homme également respectable par sa dignité, & par sa capacité dans les affaires.

Roi au Pape.

Ce fut dans ce tems-là que Marc-Antoine Muret fit ce discours, où pour s'accommoder au théâtre, il rappelle la mémoire de ce qui s'étoit passé au tumulte de Paris, & fait avec beaucoup de ménagement l'éloge de la piété du Roi. Peu de tems après Jean de Durfort de Duras, Gentilhomme de distinction dans la Guyenne, alla à Rome en qualité d'Envoyé du Roi de Navarre.

Autre Ambassade du Roi de Navarre.

Depuis le meurtre de Coligny ennemi juré des Lorrains, & l'abaissement des Montmorencis, tombés dans la disgrace du Roi, parce qu'ils étoient unis de parenté & d'amitié avec Coligny, le Cardinal de Lorraine se trouvoit au comble de ses vœux, & revenoit en France avec le faste & l'arrogance d'un homme qui alloit desormais être le maître de la Cour. On voyoit paroître jusque sur son visage cette joye insolente, que ce génie élevé ne sçut jamais cacher ni dissimuler dans la prospérité; mais la Reine, d'un caractére soupçonneux & dominant, réprima bien-tôt ces hauteurs, en affectant de son côté un air d'empire qui diminua beaucoup les espérances de l'orgueilleux Cardinal.

Phénoméne, nouvelle étoile.

Le huit de Novembre il parut une nouvelle étoile sous la constellation de Cassiopée. Elle formoit une losange avec la cuisse & l'estomac de Cassiopée, & elle demeura ainsi plus d'un an sans changer de place. Elle parut d'abord aussi grande & aussi brillante que Jupiter au périgée de son épicycle excentrique: après quoi elle diminua peu à peu, & s'éteignit enfin tout à fait au commencement de l'année 1573. (1). Il y eut un Poëte (2) qui fit de beaux vers à cette occasion en faveur des Protestans, & qui prouva par une comparaison ingénieuse & bien ajustée au tems, que c'étoit la même qui apparut aux Mages qui vinrent de l'Orient à Bethléhem adorer le Sauveur du monde: il finissoit par des menaces d'un triste présage, que l'évenement n'a que trop justifiées. C'étoit aussi le sentiment de Corneille Gemma Médecin Frison, le plus sçavant Astronome de notre tems, que le Duc d'Albe fit venir à Nimegue pour le consulter. Il parle fort au long de cette étoile dans sa cosmocritique (3), & il dit que depuis la naissance de notre Seigneur il n'a point paru de phénoméne dans le ciel, qui approche de celui-là, soit pour son élevation, soit pour sa durée. Il y a d'autres auteurs qui en ont dit des choses admirables, entre autres Thadée Hagecius & Fabrice Polus qui l'observerent à Vienne en Autriche, auxquels nous ajouterons Jérôme Munius, Professeur en langue Hébraïque & en Mathématique à Valence en Espagne. (4) Les Anglois, peuple fort attaché aux prédictions, dirent que cette étoile présageoit la mort funeste de la Reine d'Ecosse, suivant en cela l'opinion d'un certain Astrologue d'Oxford, qui prétendoit que Cassiopée, femme du Roi Cephée, & dont la constellation paroît du côté du Nord, désignoit

(1) Ou plûtôt 1574. selon la remarque de l'*Editeur Anglois*.

(2) Theodore de Beze. *MS.* de Mrs. *de Sainte-Marthe*.

(3) Chap. 3. liv. 2. *Editeur Anglois*.

(4) Ce qui est dit ici de la prédiction de l'Astrologue d'Oxford & de la colique de Poitou, jusqu'au troisiéme paragraphe suivant: Pendant que tout &c. manque dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1572.

gnoit quelque Reine, & que les ſeize mois que cette étoile a duré, & après leſquels elle s'éleva plus haut, ſignifioient que cette Reine du Nord retourneroit au ciel au bout de ſeize ans; ce que l'évenement a juſtifié de point en point.

Nouvelle maladie. Colique de Poitou.

Après cette nouvelle étoile, la France fut affligée d'une maladie juſqu'alors inconnuë parmi nous, qu'on nomma colique de Poitou, parce qu'elle commença à ſe faire ſentir dans cette province. Elle ſe renouvelloit tous les dix ans, mais toujours avec plus de violence, & elle a continué de cette ſorte juſqu'en l'année 1606. On la nomma auſſi colique bilieuſe à cauſe des ravages que fait la bile dans cette maladie, & des douleurs exceſſives qu'elle cauſe. Dès qu'un homme en eſt attaqué, tout ſon corps devient ſans force, & comme frappé de paralyſie; le viſage devient pâle, & perd entiérement ſa couleur; le froid s'empare des extrémités des membres; les forces tombent; l'eſprit eſt inquiet, & le corps agité: on ne dort point; on a des maux de cœur fréquens, des nauſées continuelles, des vomiſſemens, des rapports d'une bile verdâtre, ou un hoquet continuel qui n'eſt pas moins inſupportable aux malades. Les hypocondres ſont brûlés par une fiévre lente; on ſent une ſoif qu'on ne peut étancher, une difficulté d'uriner, telle qu'il ſemble qu'on ſoit attaqué de la gravelle; & ce qui eſt encore plus cruel que tous ces maux, c'eſt une douleur très-violente qui attaque en même tems l'eſtomac, les inteſtins, les flancs, les aînes, & les reins. Ce venin ſe répand comme une vapeur acre, pouſſée par une matiére malfaiſante; on ſent dans les épaules, à la poitrine, & aux mammelles comme des aiguillons qui piquent & déchirent ces parties, & quelquefois même les jambes, & l'os ſacré. Il y en a en qui les tiraillemens d'eſtomac ſont ſuivis de douleurs très-cruelles à la plante des pieds, ſans que leur mouvement en ſoit altéré. Mais quand ces douleurs viennent à ſe relâcher, & que les malades ſe croyent guéris, leurs bras & leurs pieds tombent peu à peu ſans pouvoir ſe ſoutenir; toute la force répanduë par tout le corps ſe perd dans l'inſtant; les coudes, les mains, les jambes, & les pieds reſtent ſans mouvement, mais on y ſent vivement comme des piqûres d'une éguille très-pointuë qui entreroit dans la peau: cette défaillance eſt aſſez ſouvent précédée par des convulſions épileptiques, jointes à un aveuglement de pluſieurs heures, ſans que le malade perde connoiſſance.

Nous trouvons dans Paul Eginete (1) une maladie ſemblable à celle-ci. Elle ſe fit ſentir à Rome il y a douze cens ans, & de-là elle ſe répandit par toute la terre: on y a cherché des remedes par une expérience de pluſieurs ſiécles; mais en attendant qu'on les trouvât, il mourut bien du monde avec des tourmens effroyables. On peut lire à ce ſujet les obſervations que François Citois a recüeillies des mémoires de Jean Pidoux, de François Vertunian, dit la Vau, de Pierre Milon, & de Paſchal le Coq, Médecins de Poitou très-ſçavans & très-expérimentés. Paſſons à d'autres matiéres. Pen-

(1) Paul Eginete, ou d'Egine, iſle près d'Athene, eſt un Médecin célébre qui a vécu vers la fin du quatriéme ſiécle ſous l'empire d'Honorius.

Pendant que tout étoit tranquille à Paris, le Roi étoit résolu de reconduire jusqu'à la frontiére Claude sa sœur, Duchesse de Lorraine. Elle étoit venuë à la Cour de France pour se trouver au mariage de Marguerite de Valois sa sœur avec le Roi de Navarre, y ayant été invitée par leurs Majestés. Pendant l'absence du Roi peu s'en fallut qu'il n'arrivàt une nouvelle Saint-Barthélemi par la conjuration détestable de Henri d'Angoulême son frere naturel. Il avoit à sa suite une bande de scélérats, amorcés par le butin qu'ils avoient fait au massacre du vingt-quatre d'Août. Le bâtard tint conseil avec eux: il fut résolu d'exciter un nouveau tumulte à Paris, & de piller toutes les maisons des riches sous prétexte d'hérésie; & pour agir plus sûrement, il fit marquer ces maisons d'une croix faite en sautoir. L'un des complices, ne pouvant contenir la joye qu'il goûtoit d'avance, laissa échapper quelque parole; on lui entendit dire que dans peu on acheveroit d'exterminer les restes de l'hérésie, qui se tenoit cachée dans Paris. Ce discours & toutes ces croix qui se trouverent le même jour aux portes des personnes les plus riches de Paris, réveillerent l'attention des premiers Magistrats du Parlement. Ils allerent donc trouver le Duc de Nevers, à qui le Roi en partant avoit donné le commandement général dans la ville; ils lui exposerent les rapports qu'on leur avoit faits, & toutes les marques de la conjuration, & le supplierent de donner ses ordres pour prévenir le mal dont on étoit menacé. Il arriva par hazard que la même matinée deux des conjurés, qui étoient de la maison du Chevalier d'Angoulême, eurent l'audace d'aller trouver le Duc de Nevers pour l'assûrer, sans autre garantie que leur propre témoignage, que l'intention du Roi étoit qu'on exterminât tout ce qui restoit dans Paris de gens suspects de la nouvelle Religion. Le Duc les fit sur le champ mener en prison, en attendant, disoit-il, qu'il fût plus instruit de la volonté du Roi. Cette nouvelle intimida les autres conjurés, & rompit leur détestable complot.

Conjuration du bâtard d'Angoulême.

Le Cardinal des Ursins de retour à Rome, rendit compte au Pape du peu de succès de son Ambassade : le Pontife ne fut pas content que le Roi eût refusé la publication du Concile, qu'il regardoit presque comme assûrée sur la parole du Cardinal de Lorraine; mais il s'en consola par le souvenir du massacre de Paris, se félicitant de ce qu'il étoit arrivé au commencement de son Pontificat. D'un autre côté la guerre du Turc l'inquiétoit; il étoit fâché qu'après une si grande victoire l'ardeur des Confédérés se fût ralentie, & qu'on ne prît pas les mesures nécessaires pour en tirer avantage.

Après la mort de Pie V. Marc-Antoine Colonna, qui étoit en chemin pour se rendre à ses vaisseaux, revint à Rome féliciter le nouveau Pape sur son exaltation, & lui dire que comme la mort de Pie V. annulloit les pouvoirs qu'il en avoit reçus, sa Sainteté pouvoit lui donner un successeur. Mais Grégoire lui continua le commandement, & il se remit aussitôt en chemin. Quelque diligence qu'il pût faire, il n'arriva à Messine qu'au mois de Juin. Dès que D. Juan d'Autriche y eut rassemblé toutes les troupes Italiennes, Allemandes, & Espagnoles, qui avoient hyverné en Sicile, il envoya à Corfou vingt-deux vaisseaux de charge, remplis de toutes sortes de

Différends entre les

CHARLES IX. 1572. Vénitiens & les Espagnols.

de provisions de guerre & de bouche, & donna ordre à Alvaro de Baçan de les suivre. Jaques Foscarini, Commandant général de la flotte Vénitienne à la place de Sébastien Veniero, qui fut destitué après la campagne à cause de ses démelés avec D. Juan d'autriche, envoya Jaques Soranzo à Messine avec vingt-cinq galéres, & lui ordonna de presser autant qu'il pourroit le Général Espagnol de mettre à la voile. Dom Juan, qui n'avoit aucune raison pour différer son départ, montra des ordres de Philippe, qui lui enjoignoient de partager ses forces, parce qu'on craignoit que les François ne portassent la guerre dans le Piémont; d'en donner une partie à Colonna & aux alliés, afin qu'ils ne pussent pas se plaindre qu'ils les eût abandonnés; & de rester à Messine avec le reste en attendant de nouveaux ordres pour y obéïr: il donna comme malgré lui à Colonna vingt-deux galéres commandées par Gilles Andrada, & garda toutes les autres. A cette nouvelle les Vénitiens crient qu'ils sont trahis par la fourbe, ou plûtôt par la haine des Espagnols: que la premiére année, pour engager la République à entrer dans la ligue, ils n'avoient pas eu de peine à promettre de puissans secours, qu'ils n'avoient envoyés que lorsque la saison d'agir étoit passée; ensorte qu'ils n'avoient servi qu'à arrêter l'ardeur de la flotte de Venise: que l'année suivante à peine s'étoient-ils assemblés sur la fin de la campagne, pendant que Famagouste étoit attaquée avec toutes les forces de l'Orient, & qu'ils n'avoient marché vers l'ennemi que lorsqu'il n'y avoit plus d'espérance de pouvoir leur donner bataille: qu'enfin ayant été assez heureux pour remporter une victoire signalée, la plûpart des Grands d'Espagne, au lieu de s'en réjoüir, avoient blâmé hautement le parti qu'avoit pris D. Juan d'Autriche: que plusieurs même avoient ôsé avancer qu'il falloit punir ce jeune téméraire, qui par un desir de gloire mal placé venoit d'exposer au hazard d'une bataille la flotte du Roi d'Espagne, qui étoit toute la ressource de l'Italie.

„ Cette troisiéme année, ajoutent-ils, ils se montrent à découvert; & ils ne nous laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent dessein d'abîmer la République par des dépenses énormes & sans fruit, afin que nos Etats étant ruinés par les fraix d'une si funeste guerre, une partie devienne la proye du Turc, & que le reste soit à la merci des Espagnols. Quoi de plus ridicule que cette prétenduë crainte d'une irruption des François dans le Piémont? n'est-il pas évident que ce n'est qu'une excuse affectée & sans fondement? On n'apperçoit pas plus de solidité dans les raisonnemens de certains politiques, qui, se piquant de percer les mystéres les plus profonds, viennent nous dire que le Pape étant mort, & son successeur incertain, l'Espagne a un intérêt sensible à ne pas dégarnir l'Italie. Il ne faut point chercher d'autre cause de leur supercherie, que leur haine invéterée contre la République; ces ambitieux regardent tout ce qu'elle perd comme autant de gagné pour eux. Il faut donc prendre son parti sur leurs démarches, & se retirer le plus promptement qu'il sera possible de cette société infidèle, où tout le profit est pour l'Espagne & tout le danger pour les Vénitiens. „

Ces raisonnemens firent ouvrir les yeux à ceux qui les avoient tenus fermés

més jusqu'alors sur les véritables intérêts de la République ; il fut arrêté dans le Sénat qu'on donneroit ordre à Marc-Antoine Barbaro, Baile de la République à la Cour de Constantinople, de renoüer les conférences pour la paix avec le grand Visir Mehemet, & de la traiter à des conditions si supportables, que les Turcs ne pussent les refuser ; que néanmoins il ne conclût rien sans la participation du Sénat. En même tems ils envoyent Jean Micheli en France, & Antoine Tiepolo en Espagne, deux grands Ministres, qui joignoient à beaucoup d'éloquence une grande expérience dans les affaires. Le premier avoit ordre d'engager le Roi à ne point attaquer l'Espagne ; car outre les bruits qu'on faisoit courir sur le Piémont, il y avoit de violents soupçons que la France se préparoit à porter la guerre dans les Païs-bas : le second devoit presser Philippe d'envoyer au plûtôt les secours qu'il avoit promis, & de ne pas laisser languir une guerre entreprise avec beaucoup de courage, & conduite jusqu'alors avec un bonheur encore plus grand.

CHARLES IX. 1572.

La République envoye en Espagne & en France.

Pendant ce tems-là D. Juan d'Autriche alla de Messine à Palerme. Colonna, ayant eu le vent favorable, arriva au commencement de Juillet à Corfou en six jours de navigation ; il se joignit à la flotte de la République, où il étoit arrivé quantité de Seigneurs étrangers, entre autres Charles de Lorraine Marquis de Mayenne, frere du Duc de Guise. Peut-être que ce Seigneur, informé du projet de la Saint-Barthélemi, ne voulut pas prendre part à cette barbarie ; peut-être aussi que le desir de la gloire lui fit chercher l'occasion d'en acquerir à l'exemple de son frere qui avoit servi en Hongrie, & qu'il fut bien aise pendant que la France étoit en paix, d'aller signaler son courage dans les païs étrangers. La République, voulant lui donner des marques d'une estime particuliére, le mit au nombre des Nobles ; ce qui est à Venise le plus grand honneur que l'Etat puisse accorder.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils allerent au port de Gomenizze, où ils firent la revûë de la flotte, qui se trouva de cent quarante voiles. Cependant ils reçurent des lettres de D. Juan d'Autriche, qui portoient que Philippe, n'ayant plus rien à craindre du côté des François, lui donnoit tout pouvoir de se joindre à eux ; qu'il le feroit incessamment, & qu'il prioit Colonna de ne rien entreprendre avant son arrivée. Là-dessus les Vénitiens renouvellent leurs plaintes : ils disent que l'Espagne ne cherchoit qu'à les empêcher d'agir, & qu'elle n'avoit d'autres vûës que d'éluder la foi des traités, & les promesses solemnelles qu'elle avoit faites ; que D. Juan d'Autriche trouveroit des prétextes pour manquer encore à cette derniére parole ; & qu'en cas qu'il vint, il se feroit attendre des années : qu'ensuite il faudroit délibérer si on l'attendroit, ou si l'on iroit au-devant de ses galéres ; qu'on perdroit ainsi le tems sans rien entreprendre ; & qu'on exposeroit l'isle de Candie, peu fournie de troupes, à être envahie par les Turcs. Ces discours piquerent d'honneur Andrada même, & on prit le parti d'avancer, mais de n'attaquer ni ville ni province avant la jonction de D. Juan d'Autriche : qu'en attendant on tâcheroit de découvrir quels étoient les desseins des ennemis ; mais qu'on mettroit à profit les occasions qui se présenteroient de remporter quelque avantage sur l'ennemi commun.

 Tie-

CHARLES IX. 1572.

On l'informe de la mauvaise volonté de Philippe.

Tiepolo en arrivant en Espagne, trouva l'affaire dont il étoit chargé, entiérement terminée; néanmoins, pour tirer quelque fruit de son Ambassade, il fonda Philippe sur l'usage de sa flotte à l'avenir: car comme elle s'assembloit toujours tard, ce qui avoit porté un grand préjudice aux affaires dans les derniéres campagnes, il vouloit tâcher de sçavoir s'il permettroit qu'elle hyvernât dans le païs ennemi, en cas que D. Juan d'Autriche le jugeât à propos. Il employa les raisons & les priéres pour tâcher de l'y engager, moins dans l'espérance de l'obtenir, que pour s'assûrer absolument de ce qu'il pensoit là-dessus. Philippe commença d'abord par faire valoir son zéle pour la cause commune, par représenter l'embarras où le mettoit la nécessité de partager ses forces en plusieurs endroits tout à la fois; après quoi il promit merveilles pour l'avenir. Sur la proposition de laisser hyverner sa flotte en païs ennemi, il demanda du tems pour y penser, & peu de jours après il fit répondre par un Sécretaire, qu'il trouvoit du danger à tenir sa flotte si loin de ses Etats, qu'il ne pouvoit y consentir, & qu'il vouloit qu'à la fin de chaque campagne ses galéres revinssent en Occident.

Dès qu'on sçut cette réponse à Venise, il ne se trouva plus personne qui ne fût porté à faire la paix avec les Turcs. A l'égard de Micheli, la Cour de France le renvoya avec une réponse vague & ambiguë: que le Roi avoit pris ses arrangemens; qu'il ne feroit cependant rien qui pût porter du préjudice à la Chrétienté, ni à la République de Venise, pour laquelle il avoit toujours été très-bien intentionné.

Charles IX. s'entremet à la Porte en faveur des Vénitiens.

Voilà ce qui se passa publiquement chez nous avec le Ministre de Venise. S'il parla pour l'Espagne, c'est que la République avoit une attention extrême à ne donner aucun sujet de plainte à Philippe, & même à ne pas laisser croire que les intérêts de ce Prince lui fussent indifférents, ou qu'elle ne se souciât point de s'attirer son amitié par toutes sortes de bons offices. Mais il y avoit un motif secret de cette Ambassade beaucoup plus important que celui-là; c'étoit de prier le Roi d'interposer sa médiation auprès de Selim pour leur faire obtenir la paix à des conditions raisonnables, & de donner ordre à François de Noailles Evêque d'Acqs son Ambassadeur à la Porte, d'agir en leur faveur auprès du Sultan. Le Roi accorda de bonne grace ce qu'on lui demandoit; ce qui fit grand plaisir aux Vénitiens.

Pendant ces négociations la flotte Chrétienne sortit de Corfou, & fit route vers Candie. Lorsqu'elle fut arrivée à Céphalonie, on détacha Mathurin de l'Escut de Romegas, Chevalier fameux sur ces mers, pour aller prendre langue. Il s'avança en diligence jusqu'au cap de Maina. Les habitans de ce canton sont les seuls de toute la Morée que les Turcs n'ayent jamais pû subjuguer. Ce n'est pas qu'ils ne leur ayent souvent fait la guerre; mais outre qu'ils sont braves & aguerris, ils habitent des lieux inaccessibles qu'ils se sont toujours maintenus libres. Romegas sçut d'eux que la flotte Ottomane étoit de deux cens vingt bâtimens, entre lesquels il y en avoit quatre fort grands, mais que la plûpart n'étoient que de petits vaisseaux; qu'elle étoit derriére le cap de Maina au port de Malvasie dans

le

le golfe de Napoli. Romegas, content de cet éclairciſſement, retourne au-devant de la flotte qui avoit déjà paſſé Modone, & rend compte de ce qu'il ſçait des ennemis. La flotte Chrétienne alla ſur le champ à l'iſle de Cerigo, éloignée de la terre ferme de huit mille pas: elle eſt ſituée vis-à-vis le cap de Maina, qui ſépare les deux golfes de Napoli & de Colochina. Son port eſt au côté de l'iſle, oppoſé à celui qui regarde le cap; enſorte que les vaiſſeaux qui ſortent du port, ne ſçauroient être vûs du cap. Le port de Cerigo ſe nomme aujourd'hui le port des Dragoniéres, à cauſe de la figure des rochers dont il eſt entouré. La flotte paſſa la nuit dans ce port, & le lendemain on envoya des gens à terre pour faire de l'eau: pendant ce tems-là, ceux qui faiſoient le guet ſur les hauteurs, apperçurent la flotte des Turcs qui ſortoit du port de Malvaſie, & qui prenoit la route de Cerigo après avoir doublé le cap de Maina. Ils en donnerent promptement avis à la flotte Chrétienne; auſſi-tôt on cria aux armes & on ſortit du port. Nos Généraux rangerent leur armée ſur trois lignes, & mirent à la tête les vaiſſeaux de charge & les galéaſſes.

CHARLES IX. 1572.

Les Turcs, ayant examiné notre ordre de bataille, couvert par nos vaiſſeaux de charge, ne jugerent pas à propos d'avancer, quoiqu'ils nous ſurpaſſaſſent en nombre. De notre côté, comme notre flotte étoit inférieure à la leur, on ne crut pas devoir les attaquer: ainſi on ſe contenta de part & d'autre de ſe canoner tout le jour. Les Turcs ayant un peu reculé, les notres les pourſuivirent: mais vers le ſoleil couchant nous rentrâmes dans le port des Dragoniéres. A l'égard d'Ulucchiali, qui commandoit la flotte Ottomane, il fit route vers l'Occident, & s'éloigna de la flotte des Chrétiens.

Flottes Chrétienne & Turque en préſence.

Colonna dans ces circonſtances, après avoir aſſemblé le conſeil, dépêcha Pierre Pardo Officier Eſpagnol, vers D. Juan d'Autriche, qu'il croyoit arrivé à Corfou, pour le prier de venir le joindre le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, & lui repréſenter que notre flotte étant fortifiée de cinquante-trois galéres qu'il commandoit, ſeroit égale en nombre à celle des Turcs, & qu'on ſe trouveroit en état de la ruiner entiérement: pour faciliter la jonction, ils retournerent ſur leurs pas. Le 10. du mois d'Août, jour de Saint Laurent, ils étoient en haute mer, & doubloient le cap de Matapan, lorſque les ennemis les découvrirent, & ſe rangerent en bataille. Les Chrétiens firent bonne contenance: & comme ils avoient le deſſus du vent, ils marcherent droit à l'ennemi, après avoir rangé leurs vaiſſeaux de charge devant toute la flotte; mais le vent étant tombé tout d'un coup, il fallut aller à la rame, & remorquer les vaiſſeaux de charge. Ulucchiali, croyant qu'il étoit important de ſéparer nos vaiſſeaux de charge du reſte de la flotte, employa la ruſe, & recula. Les deux flottes étoient ſi proches, que Soranzo avoit déjà fait harceler celle des Turcs à coups d'arquebuſe. Les notres crurent qu'Ulucchiali prenoit la ſuite; ils ſe mirent à le pourſuivre, & laiſſerent leurs vaiſſeaux de charge derriére eux. Auſſitôt l'Amiral Turc fit virer de bord, & retourna à force de rames ſur nos vaiſſeaux. Les notres s'apperçurent un peu trop tard de la faute qu'ils avoient faite, & ils marchoient aſſez en deſordre. Colonna, ne vou-

Charles IX. 1572.

voulant point s'exposer au péril & à la honte d'une retraite qui ressemblât à une fuite, prit un parti téméraire; & quoiqu'il n'eût point ses vaisseaux de charge, il tourna la prouë contre l'ennemi, & ordonna que tout le monde fît la même manœuvre. Alors Ulucchiali, voyant les notres en bataille, & les vaisseaux de charge si près, qu'ils pouvoient se trouver au combat, fit arrêter sa flotte, à dessein de se déterminer suivant l'occasion. Les deux armées demeurerent ainsi quelques heures en présence, comme si elles alloient en venir aux mains; elles se contenterent de se canoner, & se retirerent ensuite l'une d'un côté, l'autre de l'autre.

Arrivée de D. Juan d'Autriche à Corfou.

Pendant ce tems-là D. Juan d'Autriche étoit arrivé à Corfou avec cinquante-quatre galéres, quantité de vaisseaux de charge, & deux galéasses Florentines commandées par Alphonse d'Appiano. De Corfou il s'étoit avancé jusqu'à Sainte-Maure, d'où le vent contraire l'obligea de relâcher à Corfou. Pardo, que Colonna avoit envoyé au-devant de lui, l'y vint trouver; & après lui avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé & de ce dont il avoit été témoin, il ajouta que les flottes en étoient apparemment venuës à une bataille, parce qu'il avoit entendu sur sa route un bruit continuel de canon. A l'instant D. Juan d'Autriche détacha Alphonse de Baçan avec deux galéres, & lui donna ordre de s'avancer en diligence jusqu'à ce qu'il apprît des nouvelles positives de la flotte Chrétienne. A peine ce dernier eut-il passé Zante, qu'il apperçut notre flotte qui venoit à lui à pleines voiles, & qu'il prit pour la flotte Ottomane. Aussi-tôt il revire de bord pour s'enfuir malgré le Pilote. C'étoit un Vénitien fort entendu dans la marine, qui crioit à pleine tête qu'il falloit être bien ignorant dans son métier pour ne pas sçavoir que les Turcs n'ont point de vaisseaux de charge. Mais soit jalousie, soit mépris pour les avis d'un Pilote, de Baçan s'enfuit à Zante, & fut se cacher au fond du port sous le canon du château. Notre flotte s'y rendit bien-tôt après; & faisant route jour & nuit, elle arriva à Céphalonie où Colonna avoit résolu d'attendre D. Juan d'Autriche. Pour cet effet, il lui envoya Baçan avec des lettres, par lesquelles il le prioit de venir promptement les joindre. Mais D. Juan, ou de lui-même, ou par le conseil des Officiers de son armée, s'en excusa, sous prétexte qu'il y auroit trop de danger à exposer son nombre de vaisseaux à la rencontre des ennemis qui ne pouvoient être éloignés. Ainsi il écrivit à Colonna & à Foscarini de venir le joindre à Corfou. Ils y arriverent le dernier jour d'Août; & ce fut autant de tems perdu pour l'action: on en perdit encore beaucoup en disputes, qui recommençoient sans cesse entre l'Amiral Espagnol & Foscarni. D. Juan d'Autriche prétendoit qu'il n'y avoit pas assez de soldats sur les vaisseaux de la République, & qu'il seroit bon qu'il y en mît des siens. Foscarini répliquoit qu'une flotte, qui avoit déja fait fuir deux fois cette année celle du Turc avec ses seules troupes, n'avoit pas besoin d'en emprunter d'étrangeres. Cependant, comme D. Juan d'Autriche sembloit avoir ordre de saisir toutes les occasions qui se présenteroient pour empêcher qu'on ne fît quelque entreprise, & qu'il étoit déterminé à ne point aller plus loin, si les Vénitiens persistoient à rejetter ses offres, Colonna s'entremit pour les accommoder;

Nouveaux débats entre les Généraux Chrétiens.

moder ; & on convint que les Vénitiens prendroient des troupes du Pape sur leurs vaisseaux, & que le Général Espagnol remplaceroit celles du Pape avec les siennes.

Enfin, on prit la résolution d'aller chercher la flotte Ottomane: pour faire plus de diligence, on laissa les vaisseaux de charge auxquels on ordonna de s'avancer jusqu'à Zante & d'y attendre les ordres de D. Juan. Ces ordres donnés, on mit à la voile le onziéme de Septembre, & on alla d'abord à l'isle de Paxu : deux jours après on arriva sur la brune à Céphalonie, après avoir un peu lutté contre le vent. On y apprit que les Turcs étoient à Porto-Junco (1), & que les maladies ravageoient leur armée. Les Chrétiens ayant employé deux jours à faire la revûë de leur flotte & à disposer tout pour le combat, ils mirent à la voile sur le soir avec un vent frais: mais ils n'en profiterent pas beaucoup cette nuit; car ils ne passerent pas les isles de Stivali. Ce fut l'avis de Jean de Cardone, & des autres Commandans Espagnols qui empécherent qu'on n'allât plus loin. Colonna & Foscarini remontrerent en vain qu'il n'y avoit point de raison de s'arrêter en si beau chemin, & que c'étoit laisser échapper l'ennemi qu'on tenoit en quelque sorte, & qu'on pouvoit écraser à Porto-Junco, où il étoit aisé de le surprendre: il fallut rester tout le jour dans ces isles, éloignées de trente milles de Porto-Junco, de peur que les ennemis n'apperçussent notre flotte. On remit à la voile sur le soir, & on régla qu'on prendroit ses mesures de maniére qu'on pût arriver au point du jour à la hauteur de Modone, qui est à huit milles au-delà de Porto-Junco en tirant vers l'Orient, afin d'empêcher que la flotte Ottomane, qu'on croyoit dans ce port ou toute entiére, ou du moins pour la plus grande partie, ne pût aller se mettre à couvert sous le canon de la forteresse de Modone. Mais on fit encore là une grande faute, soit par l'ignorance du Pilote, soit par la lenteur affectée de D. Juan: en un mot, l'amiral qu'il montoit, au lieu d'avancer vers l'Orient, recula du côté du Couchant; & dans le tems qu'il falloit tirer à Modone, comme on en étoit convenu, il alla aborder à l'isle de Prodano qui est à huit milles de Modone vers le Couchant. Par-là les ennemis, qui n'avoient que soixante & dix vaisseaux, & qui avoient vû notre flotte, eurent la liberté de se retirer sous la forteresse de Modone, ou de se réünir au gros de leur flotte, sans crainte de trouver aucun vaisseau ennemi. Colonna, ayant reconnu l'erreur dès le matin, fit force de rames pour tâcher de joindre les Turcs ; & il les poursuivit jusqu'à ce que quelques vaisseaux se séparant du reste, tournerent leurs prouës contre lui: il n'y eut pourtant point de combat; on se canona seulement pendant quelques heures à la vûë des deux flottes, qui ne remuerent pas de leur place.

La flotte Chrétienne va chercher celle des Turcs.

Les Espagnols arrêtent la marche.

Faute que commet D. Juan d'Autriche.

Lorsqu'il n'y eut plus d'esperance de forcer les Turcs au combat, les Chrétiens tirerent vers l'isle de la Sapienza sans ordre de bataille, à dessein de jetter l'ancre au-dessous, pour se mettre à couvert d'un vent d'Oüest, qui étoit très-violent. Les ennemis, ayant vû notre flotte marcher en desordre, se mirent à la suivre. On se rangea aussi-tôt en bataille

(1) On le nomma aussi *Porto Quaglia*, ou *delle Quaglie*. Editeur Anglois.

CHARLES IX. 1572.

le, autant que le peu de tems qu'on avoit le permit. Uluchiali, qui vouloit combattre notre flotte pendant qu'elle étoit en desordre, en ayant perdu l'envie dès qu'il la vit en bataille, fit arrêter ses vaisseaux; les notres continuerent leur route vers l'isle de la Sapienza, qui est à la hauteur de Modone, & qui n'est séparée de la terre ferme que par un petit détroit. Le lendemain quelques Chrétiens étant allés à terre pour faire de l'eau aux environs de Corone, qui est au-delà de Modone du côté de l'Orient, les ennemis vinrent les attaquer, & eurent d'abord quelque avantage: mais Paul Sforce, étant venu au secours des notres avec des gens d'élite, mit les Turcs en fuite; ce qui donna à nos gens la liberté de faire de l'eau sans être inquiétés davantage. Les Infidèles se posterent ensuite sur une hauteur qui commande Modone, d'où ils faisoient grand feu sur notre flotte; & comme on vit qu'il n'y avoit pas moyen de les engager au combat, on se retira à Porto-Junco, qu'ils avoient abandonné.

Retraite de la flotte Chrétienne.

Les habitans du païs avoient promis de prendre les armes: on résolut d'y rester jusqu'à ce qu'on vît à quoi aboutiroient ces promesses; on arrêta aussi qu'on y attendroit les vaisseaux de charge qui étoient restés à Zante, & qui étoient très-bien fournis de troupes, de provisions de guerre & de bouche: mais de crainte qu'ils n'eussent pas le vent assez favorable, on y envoya vingt-trois galéres pour les remorquer. Ils arriverent enfin le vingt-huit de Septembre, & on tint conseil pour voir ce qu'on pourroit faire dans le peu de tems qui restoit, afin que la campagne ne fût pas tout-à-fait perduë. On parla d'assiéger la ville de Modone qu'on avoit devant les yeux: Colonna, & Antoine Doria qui étoit à la solde d'Espagne, ne furent pas de même avis. Le dernier vouloit qu'on l'attaquât avec toute la flotte: Colonna au contraire proposoit de laisser la flotte à Porto-Junco, de n'employer au siége que les troupes de terre, & de s'emparer de la hauteur de Santa-Veneranda, où les Turcs avoient placé leur batterie lorsqu'ils se rendirent maîtres de cette ville. Chacun apportoit quantité de raisons pour faire prévaloir son sentiment; & après avoir longtems disputé inutilement, ils se réünirent à dire que la saison étoit si avancée, qu'ils ne pouvoient pas conseiller à D. Juan d'Autriche de demeurer plus long-tems dans les mers: qu'ainsi il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'en retourner chacun dans ses ports. Là-dessus les Vénitiens se répandirent en plaintes, & dirent que c'étoit les livrer à l'ennemi, & vouloir ruiner la République.

Conseil tenu à Porto-Junco.

Dom Juan se trouvoit dans une grande perplexité. D'un côté il avoit des ordres secrets auxquels il étoit obligé de se conformer; de l'autre il prévoyoit à combien de discours il s'exposoit si on se retiroit avec une si puissante flotte, non-seulement sans avoir rien fait pour les Vénitiens, mais sans avoir même rien entrepris. Il fut donc d'avis d'attaquer Navarrino, qu'on croit être l'ancienne Pylos, & qui est en-deçà de Modone en tirant au Couchant: ce fut plûtôt faute de pouvoir rien faire de mieux, que parce que la place en valût la peine. On chargea de ce siége Alexandre Farnese, qui commençoit déja à donner des espérances qu'il a infiniment surpassées depuis par la gloire de ses exploits. On mit du canon à terre, & on y dressa une batterie. Joseph Bonello Ingénieur du Grand-Duc, inventa

Siége de Navarrino par les Chrétiens.

ta pour l'attaque une nouvelle machine : c'étoient deux galéres attachées ensemble & ſans rames aux côtés, qu'il fit emplir de terre, & couvrir d'un plancher aſſez fort pour porter de gros canons. Mais l'agitation de la mer étoit ſi violente, & le branlement de la machine ſi grand, qu'il étoit impoſſible de tirer juſte : ainſi la machine ne fut d'aucune utilité. Il ſe donna quelques petits combats entre les deux partis, où Paul Sforce ſe ſignala toujours par-deſſus les autres; mais la premiére faute que l'on fit, fut de n'avoir pas mis ſur les chemins, par où il pouvoit venir du ſecours, un corps de troupes capable de l'empêcher: cela fut cauſe que la nuit même que notre flotte s'empara du port de Navarrino, il entra cinq cens hommes choiſis dans la ville.

CHARLES IX. 1572.

Les affaires des aſſiégés étoient néanmoins en mauvais état. Cuſſaïm Bacha, & Scraus Aga Beglierbey de la Gréce, qui étoient avec des troupes à Monaſtir, ville de Macédoine fort avant dans les terres, s'étant mis en marche le 11. de Septembre par ordre d'Ulucchiali, trouverent des chemins ſi difficiles, que malgré leur diligence ils ne purent arriver que le 21. d'Octobre. Après avoir pris leur poſte auprès de Navarrino, ils firent de vifs reproches à Ulucchiali de ce que par ſa témérité il les avoit mis eux & tout l'Empire Ottoman à deux doigts de leur perte. D'un autre côté les Gouverneurs de Modone, de Corone & de Navarrino ſe plaignoient hautement que ſa flotte avoit conſommé la plus grande partie des proviſions deſtinées à la ſubſiſtance de ces trois places, & que les troupes de Cuſſaïm & du Beglierbey s'étoient emparées de ce qu'il avoit laiſſé. Ulucchiali, prévoyant que ces plaintes lui ſuſciteroient de mauvaiſes affaires à Conſtantinople, & ſçachant qu'il arrive quelquefois que cette Cour fait périr des perſonnes conſidérables pour des ſujets bien moins importans, ne chercha point pour lors à ſe juſtifier; mais il repondit que la guerre ne ſe faiſoit point en diſputant; qu'il falloit agir & non pas employer le tems en altercations. Les Turcs néanmoins ſe trouvoient réduits à la derniére extrémité; tous leurs vivres étoient conſommés par l'arrivée de tant de troupes de terre & de mer, & à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ulucchiali d'un autre côté ne ſçavoit comment il pourroit ſe retirer de devant notre flotte qui étoit ſi près de la ſienne. Dans ces circonſtances il réſolut de ſe ſauver en Afrique avec vingt-ſix galéres qu'il avoit au ſervice du Sultan, & d'y attendre que ſa colére fût paſſée.

Lorſqu'il prenoit des meſures pour ſe retirer à la dérobée avec ſon eſcadre, & pour abandonner le reſte de la flotte, il tomba une pluye effroyable qui dura pluſieurs jours ſans diſcontinuer, & qui incommoda extrêmement nos ſoldats, qui n'avoient ni marions ni tentes. Les Eſpagnols, ſous ce prétexte, & ſur ce que les vivres leur manquoient, abandonnerent le ſiége pendant la nuit, & s'en allerent ſans donner aucuns ſignaux, de peur que les ennemis ne s'apperçuſſent de leur retraite. Les Vénitiens eurent beau employer les reproches & les priéres, réfuter le prétexte de la diſette des vivres, apporter quantité de raiſons pour les faire demeurer, rien n'ébranla D. Juan d'Autriche. Ainſi toute la flotte mit à la voile le ſept d'Octobre; & lorſqu'elle fut arrivée à Zante, elle ſe ſépara, & chacun s'en alla

Levée du ſiége de Navarrino.

D. Juan ſe ſépare

CHARLES IX. alla dans ses ports, peu contens les uns des autres & avec des pensées bien différentes.

1572. D. Juan demeura à Messine; Colonna & Doria partirent pour Rome, d'où ils devoient se rendre en Espagne. La flotte de Venise rasa la côte d'Esclavonie, & prit en passant un fort que les Turcs avoient bâti à l'entrée du golfe de Cattaro. Ce fut Paul des Ursins, & Moretto Calabrois qui furent chargés de cette entreprise. La République fit courir le bruit qu'elle vouloit continuer la guerre la campagne suivante avec plus de vigueur qu'elle n'avoit encore fait; qu'elle leveroit pour cela vingt mille hommes, & qu'elle augmenteroit considérablement sa flotte, tandis qu'elle pressoit la conclusion de la paix avec le Turc par l'entremise de François de Noailles Ambassadeur de France, qui ayant été autrefois Ambassadeur à Venise, étoit fort affectionné à cette République. Aussi négocia-t-il cette affaire avec beaucoup de prudence & de circonspection.

du reste de la flotte.

Affaires d'Italie.

Troubles dans la Romagne.

Il arriva dans ce tems-là une émotion dans la Romagne, qui pensa avoir de fâcheuses suites. Les habitans d'Agubio, mécontens de Guidobaldo della Rovere leur Prince, qui les chargeoit d'impôts insupportables pour réparer les grandes sommes que François-Marie son fils avoit dépensées à la Cour d'Espagne & à la campagne qu'il venoit de faire contre le Turc, lui envoyerent des députés pour le prier de les décharger de ces impôts; protestant que s'il ne le faisoit, ils auroient recours au tribunal supreme, à qui la seigneurie directe de leur ville appartenoit: c'étoit le Pape qu'ils vouloient dire. Les habitans d'Urbin & de quelques autres lieux de cet Etat firent la même chose à leur exemple. Le Prince, au lieu de les écouter, les renvoya avec menaces, & traita leurs prieres de sédition. Comme ils ne paroissoient pas disposés à demeurer en repos, Alphonse Duc de Ferrare, dont François-Marie venoit d'épouser la fille, crut que cette affaire étoit d'un dangereux exemple, & que comme Prince & allié, il étoit interessé à y remédier. Dans cette vûë, il leva des troupes; & en attendant qu'elles fussent assemblées, il envoya sur les lieux Brunoro Zampeski, homme de guerre qui étoit à la solde des Vénitiens, pour faire comprendre aux séditieux, que s'ils continuoient leur mutinerie, ils alloient s'attirer la guerre. Les Officiers que Philippe avoit en Italie, étoient déclarés pour le Prince contre ses sujets, & le Grand-Duc de Toscane lui promettoit aussi du secours. Ainsi ces malheureux, qui s'étoient flattés d'exciter par leur exemple les peuples voisins à se mettre en liberté, se voyant attaqués de toutes parts, & n'ayant point de secours à attendre du nouveau Pape, amateur de son repos, & qui ne marquoit que de l'éloignement pour tout ce qui avoit l'apparence de tumulte, reconnurent leur faute, en demanderent pardon à leur Prince, & se réconcilierent avec lui.

Cette même année, Côme de Medicis, qui avoit été créé Grand-Duc de Toscane par Pie V. & qui, après avoir été long-tems malade de la goutte, s'étoit retiré à Pise pour s'y reposer & rétablir sa santé, y eut une attaque d'apoplexie fort dangereuse, qui fut suivie d'une paralysie sur la lan-

langue & sur la main droite. En cet état il remit entiérement le soin des affaires à François son fils, qu'il en avoit déjà chargé avant ce tems-là. CHARLES IX.

Il n'étoit pas aisé à François de Médicis de maintenir la qualité de Grand-Duc que son pere avoit acquise; car l'Empereur s'y opposoit formellement, & le Roi d'Espagne ne l'avoit point approuvée jusqu'alors. Bien plus, ces deux Princes sollicitoient fortement le nouveau Pape d'abolir le décret de Pie V. son prédécesseur, & de laisser la décision de cette affaire à S. M. I. de qui la Toscane releve. On lui représentoit que ce Prince, ami de Côme & son proche allié, seroit ravi de lui faire plaisir par une autre voye; qu'en même tems il conserveroit le droit qui appartient à l'Empire; & qu'on ne pouvoit douter qu'il ne lui donnât le même titre, ou un autre équivalent. Dans ce même tems Alphonse Duc de Ferrare ayant intenté là-dessus un procès à Côme, il le porta au tribunal de l'Empereur, dont il étoit vassal à cause des villes de Modene & de Reggio qui dépendent de l'Empire. Le Pape de son côté, pressé par Côme & par François son fils, fit dire à Alphonse, feudataire du saint Siége à cause du duché de Ferrare, qu'il eût à se désister du procès qu'il avoit intenté à Côme devant l'Empereur. Mais malgré les instances du Pape, l'affaire se poursuivit, & Côme fut cité par l'Empereur comme vassal de l'Empire, obligé de plaider à son tribunal, & d'y produire ses titres & ses raisons. Loüis Antinori, & Jean-Baptiste Concini ses Agens eurent soin de protester qu'ils n'entendoient porter par-là aucun préjudice à la liberté, ni aux immunités de l'Etat de Florence. Cette cause au reste se plaidoit avec tant d'incidens & de détours, qu'il y avoit apparence qu'elle ne finiroit de long-tems.

1572. Titre de Grand-Duc contesté à François fils de Côme.

Cependant l'Empereur, malade depuis plusieurs années d'une palpitation de cœur, & qui avoit beaucoup d'enfans, cherchoit toutes les occasions possibles de les établir. Dans cette vûë il envoya en Hongrie ses deux fils Rodolphe & Ernest pour assister à la diette du Royaume; il vint à bout d'engager les Etats à nommer Rodolphe son successeur pour la Couronne de Hongrie. Peu de tems après il se rendit lui-même à Presburg avec un cortége superbe, accompagné de l'Impératrice son épouse, de ses autres enfans, & de l'Archiduc Charles son frere: Rodolphe y reçut la couronne Royale le vingt-deux de Septembre. Cette cérémonie se fit avec beaucoup d'éclat: toute la Noblesse de Hongrie en armes, & campée hors de la ville sous des tentes suivant la coûtume de leur païs, témoigna d'une maniére très-marquée la joye qu'elle avoit du couronnement de ce Prince. Cette joye cependant fut un peu troublée par la mort de deux sœurs de Maximilien: c'étoient Barbe d'Autriche, femme d'Alphonse Duc de Ferrare, & Anne (1), femme de Sigismond-Auguste, Roi de Pologne. Ce

Rodolphe fils de Maximilien, nommé par les Etats de Hongrie pour succéder à son pere.

(1) Monsieur de Thou se trompe; elle ne s'appelloit pas Anne, mais Catherine. Le Roi de Pologne Sigismond-Auguste épousa deux sœurs de Maximilien; la premiére s'appelloit Elisabeth. Celle-ci étant morte, il épousa Barbe Radzivil, & ensuite Catherine d'Autriche, veuve de François de Gonzague Duc de Mantoüe, qui se noya dans le Menzo en 1550.

CHARLES IX. 1572. Ce Prince venoit de mourir sans enfans; l'élection d'un Roi étoit dévoluë aux Etats. L'espérance de posséder ce grand Royaume, le plus puissant de tout le Septentrion, avoit réveillé grand nombre de compétiteurs, & l'Empereur n'oublioit rien pour faire encore tomber cette Couronne à Ernest son second fils.

Mort du Cardinal d'Est.

Cette année mourut Hippolyte d'Est, fils d'Alphonse I. Duc de Ferrare, & de Lucrece de Borgia. Ce Prince, nourri à la Cour de France dès sa premiére jeunesse, fut dans la confidence la plus intime de François I. dont il étoit en quelque sorte allié, puisque le Roi avoit épousé Claude de France fille aînée de Loüis XII. & que Renée sa cadette avoit été mariée à Hercule d'Est, frere d'Hippolyte. François I. le fit entrer dans les plus grandes affaires, lui donna des bénéfices considérables, & le fit nommer Cardinal par Paul III. Sous Henri II. la République de Siéne s'étant mise sous la protection de la France, Hippolyte la gouverna avec beaucoup de prudence & de justice. Sous Charles IX. il fut chargé d'une Ambassade très-importante, & déclaré protecteur des affaires de France à Rome. Les bâtimens superbes qu'il a élevés en France, & ces beaux jardins de Monte-Cavallo & de Tivoli qu'il a fait faire avec une dépense vraiment Royale, & que l'on va voir encore aujourd'hui de toutes les parties du monde, feront à jamais des monumens de sa magnificence. Enfin son corps étant usé beaucoup plus par le travail que par les années, il mourut à Rome le deuxiéme jour de Décembre, n'ayant pas encore atteint l'âge de soixante ans. On le déposa d'abord dans l'Eglise de Sainte Catherine; depuis il fut transporté à Tivoli, & inhumé dans l'Eglise des Cordeliers.

Mort des gens de Lettres.

Gilles Schud de Glaris.

Je viens aux gens de Lettres que la mort nous enleva cette année, & je commence par l'illustre Gilles Schud de Glaris, qui a écrit en Allemand l'histoire des Suisses. Il avoit auparavant composé dans la même langue celle des Grisons. Sébastien Munster son ami la traduisit en Latin, & la donna au public sans sa participation. Schud, écrivain exact, fut au désespoir qu'on eût publié sous son nom cet écrit auquel il n'avoit pas mis la derniére main: il s'appliqua donc à le retoucher avec son histoire générale des Suisses; & quoiqu'il ne nous ait été enlevé qu'à l'âge de soixante & sept ans, il n'a pas pû achever son Ouvrage. Il mourut le dernier jour de Février. Après sa mort on chargea Josias Simler de continuer un Ouvrage si long-tems attendu. Simler, homme d'un très-grand mérite, traduisit en Latin tout ce que Schud avoit fait, & continua ce morceau d'histoire dans la même langue; mais il n'a pas assez vécu pour nous le donner complet.

Jean Wolfius.

La mort de Schud fut bien-tôt suivie de celle de Jean Wolfius, né de famille de Sénateurs de la ville de Zurich: c'étoit un Théologien sçavant & fort célébre dans sa Communion; il a achevé les Ouvrages de Pierre-Martyr Vermilio, Professeur en Théologie à Zurich. Wolfius, auteur de beaucoup d'autres écrits, mourut à Zurich le dix-sept de Novembre de cette année, âgé seulement de cinquante ans. Gaspard son frere, Professeur en Médecine dans la même ville, fut son héritier. C'est à ce dernier que nous sommes redevables de l'édition de quantité d'Ouvrages de Conrad Ges-

Gesner, que ce grand homme né pour le bien public n'avoit pû mettre au jour, ayant été enlevé par une mort prématurée. CHARLES IX. 1572.

Parmi les Sçavans d'Italie morts cette année, le premier qui se présente, est Donato Gianotti, qui fut Sécrétaire de la République de Florence avant que la maison de Médicis y eût la souveraineté. Ce zélé républicain, voyant sa patrie asservie, aima mieux en sortir, que de demeurer dans un Etat où il ne seroit plus ce qu'il avoit été. Côme lui offrit en vain des conditions très-honorables, & les premiéres dignités de l'Etat, il ne voulut point revenir. Après s'être beaucoup appliqué aux belles Lettres dans son enfance, il y avoit renoncé pour se donner tout entier aux affaires, pour lesquelles il avoit du talent. Le malheur de sa patrie, & l'exil volontaire auquel il se condamna lui-même, l'ayant éloigné de cet embarras, il donna le reste de ses jours à l'étude & aux devoirs d'une vie privée. Il alla demeurer à Venise dans le dessein d'y respirer, pour ainsi dire, l'air de la liberté, & de vivre en citoyen dans une République quoiqu'étrangere. Pour marquer sa reconnoissance au Sénat, il écrivit sur la sérénissime République de Venise un traité très-sensé, qu'il publia dans cette ville. Pendant son loisir il composa encore divers traités sur les affaires d'Italie, & sur la République de Florence, qu'il dédia à Paul III. & que l'on conserve dans la bibliothéque du Cardinal de Gaddis, & dans celle de Ridolfi. Quand il plaira à Dieu de les faire paroître, ce sera certainement un grand bien pour le public. Gianotti, fort vieux, mourut à Venise & y fut enterré. Donato Gianotti.

Sa mort fut précédée de celle d'Hippolyte Salviano, né d'une famille illustre à Citta di Castello, ville de la Romagne. C'étoit un homme d'une vaste érudition; son traité sur les poissons lui a fait honneur. Il professa pendant vingt-deux ans la Médecine à Rome avec un grand concours d'étudians, & il l'exerça en même tems avec une grande réputation. Il mourut le treize d'Avril, âgé de cinquante-neuf ans, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie sur la Minerve. Hippolyte Salviano.

Je n'ai d'Italien à ajouter à Salviano, que Jean Argenterio, né à Castelnuovo en Piémont. C'étoit un homme de basse naissance, mais d'un esprit excellent. Il a beaucoup travaillé sur la Philosophie d'Aristote, & a passé pour un grand Médecin. Nous avons de lui des écrits dignes de passer à la postérité. Il mourut à Turin le treize de Mai dans sa cinquante-huitiéme année; son fils Hercule le fit enterrer honorablement dans l'Eglise de Saint Jean. Jean Argenterio.

En France nous perdîmes au commencement du mois de Janvier Nicolas Grouchy de Roüen d'une famille noble, homme d'une grande érudition, & très-versé dans toutes les sciences. Il a beaucoup écrit contre Joachim Perion sur le vrai sens d'Aristote, & contre Sigonius sur les principales difficultés qui se trouvent dans les antiquités Romaines. Les écrits qu'il a faits sur cette matiére ont été mis au jour, aussi-bien que ceux de Sigonius. Il a dicté des commentaires sur Aristote dans les écoles publiques de Paris, de Bourdeaux, & de Coïmbra, où Jean Roi de Portugal l'avoit attiré avec quelques autres François, en leur faisant des appointemens très-honnêtes. Il est le premier qui ait dicté en Grec des commen- Nicolas Grouchy.



CHARLES IX. 1572. taires sur Aristote. Pendant nos derniéres guerres il fut errant de côté & d'autre: enfin après la troisiéme guerre civile, les Rochelois, qui comptoient que la paix seroit de quelque durée, le firent venir pour enseigner dans le collége qu'ils avoient résolu d'établir chez eux. Mais à peine eut-il mis le pied dans la ville, qu'une fiévre lente qui l'avoit pris en chemin, augmenta considérablement, & l'emporta au commencement de Janvier, avant qu'il eût pû reconnoître la maniére honnète & génereuse dont la ville avoit agi à son égard. Sa mort, qui affligea les gens de Lettres, doit paroître d'autant plus heureuse, qu'elle lui a épargné les chagrins du massacre de Paris, & la vûë du siége d'une ville qu'il regardoit comme un asile pour sa vieillesse.

Antoine-Rodolphe le Chevalier. (1) Il me reste encore à parler d'un François; c'est Antoine Rodolphe le Chevalier, né à Monchamp près de Vire, d'une famille noble de basse Normandie. Les deux freres, connus sous le nom de Chevaliers des Agneaux, & qui se sont fait un nom par leurs poësies, étoient de cette famille. Celui-ci s'appliqua fort à la langue Hébraïque, qu'il étudia d'abord à Paris sous François Vatable ou Guastebled, & ensuite à Oxford sous Paul du Faux. Etant entré dans la maison d'Elisabeth, qui monta depuis sur le trône, il apprit le François à cette Princesse qui avoit une grande envie de le sçavoir. Après la mort d'Edoüard VI. il passa en Allemagne, où il épousa la fille de la femme d'Emmanuel Tremellius, qu'elle avoit euë d'un premier mari; ce qui a fait croire à bien du monde qu'il étoit gendre de Tremellius. Il fit là de nouveaux progrès dans la langue sainte, que Tremellius possedoit à fonds. Il fut appellé à Strasbourg en 1559. d'où il passa quelques années après à Genéve, où il a enseigné cette langue avec beaucoup de réputation & d'utilité pour le public, comme il est aisé d'en juger par la nouvelle édition qu'il donna du trésor de Pagnin qu'il avoit considérablement augmenté. Au bout de quatre ans l'envie de revoir sa patrie le rappella à Caen, ou il demeura paisiblement jusqu'à ce que la guerre civile l'obligea de s'enfuir en Angleterre, où il fut parfaitement bien reçû de la Reine qui n'avoit point oublié ses services. Au bout de deux ans le calme reparut en France & le fit revenir à Caen: mais il fut encore obligé d'en sortir cette année après le massacre de Paris, & de repasser en Angleterre. Infirme depuis long-tems, il se trouva mal sur la mer, & on le débarqua à Guernsey, isle qui appartient aux Anglois. Il y fut attaqué d'une fâcheuse maladie dont il mourut sur la fin de Septembre, âgé de soixante-cinq ans, laissant un fils qui demeure aujourd'hui à Cantorbery. Outre la grammaire Hébraïque & le trésor de Pagnin dont j'ai parlé, il voulut donner une nouvelle édition de la Bible en quatre langues, & il y travailloit avec toute l'exactitude possible. J'en ai vû la premiére partie qui contient le Pentateuque & le livre de Josué, écrite de sa main très proprement.

Etienne (2) Etienne Tzegedin, Théologien Hongrois d'une grande réputation par-

(1) Ce qui est dit ici d'Antoine-Rodolphe le Chevalier & d'Etienne Tzegedin, manque dans les éditions *in fol.* & 8. des *Drouarts*.

(2) Ce paragraphe est omis dans l'édition *in* 12. des *Drouarts*.

parmi les Proteſtans, a donné pluſieurs Ouvrages au public. Après avoir fait long-tems la fonction de Miniſtre à Bude & à Peſt, dans des inquiétudes & des allarmes perpétuelles, il mourut à Kevin en Hongrie dans la ſoixante & ſeptiéme année de ſon âge.

Tzegedin.

Le dernier dont je parlerai, ſera Jean Gines de Sepulveda de Cordouë, Chanoine de Salamanque, où il mourut en ſa ſoixante & douziéme année. Il étoit habile dans le Grec & le Latin, d'ailleurs grand Philoſophe, comme on le voit par les Ouvrages pleins d'érudition qu'il a donnés; mais entêté, & bien éloigné des ſentimens de modération qu'il auroit pû puiſer dans l'étude de la Théologie dont il fut auſſi Profeſſeur. Il y avoit plus de dix-huit ans que Barthélemi de la Caſa, Confeſſeur de Charles-Quint, s'étoit plaint à cet Empereur, de la cruauté, de l'avarice, & de l'impudicité des Eſpagnols dans les Indes occidentales. Là-deſſus il avoit reçû ordre de paſſer aux Indes pour voir par lui-meme ce qui en étoit; & à ſon retour il aſſûra dans un Conſeil tenu à Valladolid, que les excès dont on avoit fait le récit en Eſpagne, n'approchoient pas de tout ce dont il avoit été témoin. En conſéquence, cet Eccléſiaſtique éclairé fit de grandes inſtances pour qu'on apportât du remede à cette licence énorme; ſans quoi il arriveroit que Dieu, irrité de cette barbarie, leur ôteroit l'empire des Indes, & que la prédication de l'Evangile, dont on prétendoit colorer la guerre que l'on faiſoit à ces peuples, n'y réüſſiroit jamais. Malgré ſes raiſons il ſe trouva des gens, qui pour leurs intérêts particuliers entreprirent de juſtifier cette conduite; Sepulveda ſe chargea de la défenſe de leur cauſe. Il prétendit que la conduite des Eſpagnols envers les Indiens étoit conforme à toutes les loix divines & humaines; qu'il leur étoit permis de traiter leurs priſonniers de guerre comme on traite les eſclaves: & il compoſa là-deſſus un livre, qu'il avoit fort envie de faire imprimer; mais Barthélemi de la Caſa & l'Evêque de Segovie s'y oppoſerent. Ainſi l'affaire fut agitée de nouveau en pluſieurs tribunaux d'Eſpagne, & il fut décidé que comme c'étoit une affaire de conſcience, il falloit demander l'avis des Théologiens. C'étoit en 1547. Les écoles d'Alcala de Henarez & de Salamanque, conſultées ſur ce point, répondirent après de grandes conteſtations, qu'il étoit de l'intérêt de la Religion que le livre de Sepulveda, qui étoit rempli d'une doctrine dangereuſe, ne vît point le jour; mais Sepulveda, ſans aucun égard pour leur déciſion, envoya ſon livre à des amis qu'il avoit à Rome, afin de l'y faire imprimer. L'Empereur chargea ſes Ambaſſadeurs de l'empêcher, & fit ſupprimer tout ce qu'on en trouva d'exemplaires en Eſpagne. Sepulveda ne ſe rendit point encore: & s'imaginant qu'il étoit de ſon honneur de ne point céder, il demanda qu'il lui fût permis de diſputer en public ſur cette matiére contre Barthélemi de la Caſa, & contre l'Evêque de Segovie; ce qu'il obtint. Cette diſpute ſe fit trois ans après. Dominique Soto, Théologien célébre & Confeſſeur de l'Empereur, y aſſiſta; & comme l'Empereur étoit occupé à des guerres d'une autre eſpéce, la diſpute aboutit à permettre plûtôt qu'à approuver les brigandages des Eſpagnols aux Indes.

Jean Gines de Sepulveda.

Fin du Livre cinquante-quatriéme.

HIS-

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIEME.

SOMMAIRE.

LEs Vénitiens font leur paix particulière avec les Turcs par l'entremise de l'Ambassadeur de France. Ils députent au Pape & au Roi d'Espagne pour se justifier sur ce point. Philippe II. transporte la guerre en Afrique. Tunis ouvre ses portes aux Espagnols. D. Juan d'Autriche fait bâtir une citadelle entre la ville & le marais, à l'embouchure duquel est située la Goulette. Il en donne le gouvernement à Gabriel Serbellone. Machmet nommé Roi de Tunis. Amida son prédécesseur emmené à Naples avec ses deux fils. Prise de Biserte. Affaires des Païs-bas. Continuation du siége de Harlem. Cruauté commise par les assiégés en haine du Duc d'Albe. Prodiges, débordement effroyable à Louvain. Autres débordemens en Frise & en Misnie par un vent de Nord-Oüest. Monstre à deux corps à Amsterdam. Grande éclipse de Lune. Pigeons qui portent des lettres, chose usitée dans l'antiquité. Harlem est aux abois. La ville se rend à discrétion. Cruauté du Duc d'Albe. Davila & sa flotte battus par celle des Etats. Evenemens différens en Zélande. Siége de Rammekens dans l'isle de Walcheren, par les Confédérés. Bataille navale, défaite des Espagnols. Ils forment & levent le siége d'Alckmar. Leyde investi par les mêmes. Reddition du château de Rammekens au Prince d'Orange. Les Ducs d'Albe & de Medina-Celi sont rappellés. Loüis de Requesens nommé pour leur succéder. Affaires de France. Ambassade de Gaspard de Schomberg en Allemagne. Traité secret avec la France & le Prince d'Orange. Siége de Sommières par le Maréchal de Damville. Reddition de cette place par composition. Le Pousin surpris par les Protestans. Prise de Villeneufve par stratagême. Saint-Vidal presse les Protestans en Velay. Montbrun soûtient leur parti en Dauphiné. Exploits du Marquis de Villars en Gascogne. Description & origine de la ville de Sancerre. Siége de cette place. Continuation du siége de la Rochelle. Le Comte de Retz envoyé en Angleterre. Le Comte de Worchester tient sur les fonds la fille du Roi Charles IX. au nom de la Reine Elisabeth. Elisabeth pense à épouser le Duc d'Alençon. Affaires d'Angleterre. Le Comte de Morton nommé Viceroi d'Ecosse. Siége de la citadelle

delle d'Edimbourg par les Anglois. Elle se rend à la discrétion d'Elisabeth. Supplice de Kirkaldey & de Jaques son frere. L'Evêque de Ross se réfugie en France. Mort de Guillaume Howard Baron d'Effingham, & de Renaud Grey Comte de Kent. Troubles d'Irlande. Le Comte d'Essex envoyé en Irlande à des conditions fâcheuses par une intrigue de Cour. Incommodités qu'il souffre en cette expédition. Victoire mémorable qu'il remporte sur les rebelles.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

P. Contarini. Jean-Baptiste Hadriani. Négociations de François de Noailles à la Cour Ottomane. Hubert Foliete. Emm. de Meteren. Jean Petit. B. Mendoza. H. F. Conneſtaggio. Pierre Cornelio. Rélations de Gaspard de Schomberg. L. Voisin de la Popeliniere. Journaux des siéges de la Rochelle & de Sancerre. Annales du regne d'Elisabeth par Guillaume Camden.

Charles IX. 1573.

Paix particuliére entre les Vénitiens & les Turcs.

TOut l'hyver se passa en négociations de paix entre les Turcs & les Vénitiens, qui, convaincus par leur expérience de la mauvaise volonté de Philippe & de ses Officiers à leur égard, n'avoient pas moins d'empressement à sortir de cette guerre, qu'ils en avoient eu à y entrer. Enfin la paix fut conclue entre eux & la Porte par l'entremise de François de Noailles Ambassadeur de France auprès de Selim, à des conditions qui furent moins réglées sur la justice que sur la fortune différente des deux partis; car on convint que les Turcs garderoient outre l'isle de Chipre dont ils s'étoient emparés, Antivari, Dulcigno en Albanie, & Soppoto que les Vénitiens leur avoient rendu: que la République leur payeroit trois cens mille écus d'or à certains termes: que du reste chacun reprendroit & garderoit tout ce qu'il possédoit avant la guerre, & que les prisonniers & les biens des négocians seroient rendus de part & d'autre. Le Sénat envoya André Badoaro à Constantinople pour ratifier le traité, & Antoine Tiepolo pour succéder à Marc-Antoine Barbaro dans cette Ambassade, l'un & l'autre chargés de quantité de présens pour être distribués, suivant l'usage, aux principaux Officiers de la Cour Ottomane.

Excuses des Vénitiens à ce sujet.

Cette paix, faite à l'insçû du Roi d'Espagne, & sans que le Pape eût été consulté, fut interpretée fort diversement. Les Vénitiens, voulant persuader qu'ils avoient pû abandonner la ligue sans manquer aux loix de l'honneur, & sans offenser leurs alliés, attribuerent à la nécessité le parti qu'ils avoient embrassé, au lieu de s'en prendre, comme ils auroient pû le faire, aux retardemens affectés & à la lenteur maligne des Espagnols. Ils publierent un écrit pour montrer que l'état de leurs affaires les avoit contraints de s'accommoder promptement avec le Turc, pour détourner leur perte qui étoit inévitable: qu'au reste ce n'étoit pas seulement leurs propres Etats qu'ils avoient

CHARLES IX. 1573.

Leurs Ambassades au Pape & au Roi d'Espagne.

avoient mis à couvert par ce traité de paix ; mais encore tous ceux de la Chrétienté, qui se seroient vûs à la merci des Turcs, si une fois la République de Venise eût été en leur puissance. Ils envoyerent au Pape Nicolas de Ponte, homme célébre par son érudition, par sa prudence, & par son éloquence, qui d'ailleurs étoit connu & aimé de sa Sainteté ; ce qui n'empêcha pourtant pas le Pontife, outré de colére contre le Sénat, de le recevoir fort mal, & de le renvoyer avec les termes les plus durs.

Jean Soranzo fut envoyé en Espagne. Philippe, voyant que le Sénat, sans entrer dans les reproches qu'il auroit pû lui faire, avoit pour sa personne tous les égards imaginables, & qu'il recherchoit avec empressement son amitié, lui fit une réponse où il n'y avoit pas moins de dignité que de modération. Dans l'audience qu'il donna à Soranzo, il lui dit avec beaucoup de douceur : „ Je n'avois aucun sujet particulier de me plaindre des „ Turcs ; j'ai bien voulu à la priére du Pape & par zéle pour la Religion, „ joindre avec autant de promptitude que de zéle, mes armes avec les „ vôtres. Je n'ai eu pour objet dans cette ligue que l'avantage & le salut „ de votre République, dans un tems, où j'avois deux guerres intestines „ à soûtenir, l'une en Espagne, & l'autre dans les Païs-bas, & où je ne „ manquois pas de bonnes raisons pour me dispenser d'entrer dans une nou„ velle guerre aussi difficile que celle dont il s'agissoit. Au reste il est na„ turel que chacun connoisse ce qui lui convient le mieux ; je ne trouve „ pas mauvais que le Sénat ait fait sa paix avec le Turc, s'il a jugé que „ l'état de ses affaires ne lui permettoit plus de la différer, ni qu'il ait fini „ une guerre, où l'on n'étoit entré que pour ses intérêts. Pour moi, il „ me suffit que les Princes de la Chrétienté sçachent que je n'ai pas eu „ moins de constance à soûtenir cette guerre jusqu'au bout, que j'ai mon„ tré de bonne volonté pour l'entreprendre. „

Les Vénitiens ayant publié la paix qu'ils avoient concluë avec le Turc, & la ligue des Princes Chrétiens se trouvant par-là rompuë, on ne voulut pas en Espagne perdre le fruit des préparatifs qu'on avoit faits ; on ne fut pas même long-tems à délibérer sur leur destination. On pensa aussi-tôt à l'Afrique qui étoit à la bienséance des Espagnols, & sur laquelle ils avoient déjà eu des vûës au commencement de la ligue. Leur dessein étoit de s'emparer du Royaume de Tunis, que Charles-Quint avoit autrefois conquis par sa valeur, & dont il sembloit s'être assûré la possession par le fort de la Goulette, qu'il avoit bâti à l'entrée du port qui est au-dessous de la ville. Les Turcs venoient d'y exciter des révolutions qui pouvoient favoriser ce projet. Amida, en qui les Espagnols n'avoient pas beaucoup de confiance, & qui s'étoit rendu encore plus suspect aux Turcs, étoit fils d'Assan, appellé communément Muley-Hazen, qui, pour se rendre maître du Royaume de Tunis, avoit égorgé cruellement vingt & deux freres qu'il avoit. Amida avoit détrôné son propre pere, & après s'en être saisi, il lui avoit fait crever les yeux ; mais il fut à son tour dépoüillé par Ulucchiali de ce Royaume qu'il tenoit de son crime & de celui de son pere : dans cette extrémité il s'étoit réfugié auprès du Gouverneur de la Goulette.

Philippe

Philippe, voulant venger l'injure qu'Ulucchiali avoit faite à la nation Espagnole,

pagnole, ordonna de faire passer en Afrique, qui étoit pour lors sans défense, les troupes qu'il avoit destinées pour servir en Orient; il en donna le commandement général à Dom Juan d'Autriche, qui étoit arrivé à Naples. Dom Juan détacha aussi-tôt Marcel Doria & François Grimaldo avec deux galéres, pour aller apprendre quels pouvoient être les desseins de la flotte des Turcs: sur ce qu'ils rapporterent qu'elle étoit à l'isle de Céphalonie, & qu'elle se proposoit de ravager pendant cette campagne les côtes d'Italie, il jugea que c'étoit une raison de presser davantage son expédition. Ainsi il sortit du port de Naples le cinquiéme jour d'Août; & ayant eu le vent favorable, il arriva deux jours après à Messine avec quatre mille Fantassins Allemans de nouvelles levées, & autant d'Italiens sous la conduite de Pagan frere de Jean-André Doria, & trois mille autres commandés par Octave de Gonzague, qui avoient été embarqués à Porto-Hercole sur des bâtimens Espagnols & Florentins.

Charles IX. 1573. II. porte la guerre en Afrique.

Les Espagnols qui étoient à Reggio, & les Italiens qui étoient à Catanea en Sicile, s'étant rendus à Palerme le sept de Septembre, D. Juan d'Autriche y demeura quelques jours pour embarquer sur ses vaisseaux tout ce qui pouvoit lui être nécessaire; après quoi il mit à la voile, & arriva avec toute sa flotte à Marsalla, ville de Sicile, très-ancienne. Il trouva ensuite sur la gauche un port abandonné, mais capable de contenir la flotte la plus nombreuse, & de la mettre à l'abri de tous les vents. Il vit avec plaisir la situation commode & avantageuse de ce port; & ayant appris que c'étoit celui de Lilybeo, si fameux par les guerres des Romains & des Carthaginois, il voulut qu'à l'avenir on l'appellât le port d'Autriche, du nom de son auguste & puissante maison.

Départ de la flotte Espagnole aux ordres de D. Juan d'Autriche.

La flotte de D. Juan étoit composée de quatre-vingt-dix galéres, & de dix-huit vaisseaux de charge, sur lesquels il y avoit huit mille fantassins Espagnols, dix mille Italiens & quatre mille Allemans, avec quatre cens chevaux, des vivres & des munitions de guerre en abondance. On alla d'abord à l'isle de Favignana (1), d'où l'on partit le huit d'Octobre; & on aborda heureusement aux côtes d'Afrique. D. Juan d'Autriche fit promptement mettre à terre les troupes, le canon, les vivres, & marcha droit à Tunis. A son approche, Rabadan Bacha qu'Ulucchiali avoit laissé pour commander dans la place, & Heder Bacha, arrivé depuis peu de Constantinople pour succéder à Rabadan, prirent l'épouvante, & se retirerent à Carvan, se défiant encore plus de la fidélité de leurs troupes, que de leur nombre; car ils avoient environ douze mille hommes, six mille soudoyés, tant Turcs que d'autres nations, & six mille levés dans le païs, mais sur lesquels les Turcs ne comptoient guéres, & qu'ils regardoient comme des esprits légers, qui suivent ordinairement le parti du plus fort. Les Commandans ayant pris la fuite, la ville ouvrit les portes aux Espagnols sans faire aucune résistance: on ne laissa pas d'en donner le pillage aux troupes, avec défense néanmoins de toucher aux habitans, à

Forces de cette flotte.

Tunis ouvre ses portes à D. Juan.

(1) Petite isle, distante de la côte de Sicile d'environ quatre lieuës.

CHARLES IX. 1573.

à qui on laissa la liberté de se retirer où bon leur sembleroit. On y trouva quantité de vivres, cinquante canons, & beaucoup de poudre.

Il ordonne d'y bâtir une nouvelle forteresse.

D. Juan d'Autriche, ayant examiné le lendemain les murailles & la situation de la ville, résolut de choisir entre la ville & l'étang qui est au-dessous, un lieu propre pour y bâtir une nouvelle forteresse, qui embrasseroit un terrain capable de contenir huit mille hommes, & qui cependant pourroit être suffisamment défenduë avec quatre mille. Il avoit en vûë d'y ménager dans les tems de trouble une retraite à d'autres troupes qu'à celles de la garnison, sans que les habitans de Tunis eussent l'incommodité de leur fournir des logemens; car rien ne rend les Princes si odieux aux peuples que ces sortes de vexations: mais dans l'histoire de l'année suivante nous parlerons plus au long de la situation de Tunis, & de la construction des forts qu'on y fit élever. La résolution étant donc prise de bâtir une nouvelle forteresse vis-à-vis de la partie du marais qui est la plus proche de la ville, on en chargea Gabriel Serbellone, qui fut établi Lieutenant de Roi pour l'Afrique, & on lui donna vingt-deux compagnies d'Infanterie Italienne commandées par Pagan Doria, & autant d'Espagnols sous les ordres d'André de Salazar. On y joignit encore Lopez Hurtado de Mendoza avec une compagnie d'Arquebusiers à cheval. Sinoguerra Officier Espagnol fut fait Commandant de l'isle qui est au milieu de l'étang. On nomma Roi de Tunis Machmet, fils de cet Assan, dont je viens de parler, & on déposa Amida qui s'étoit rendu odieux aux habitans de Tunis par le parricide qu'il avoit commis contre son pere. Il fut d'abord envoyé à Palerme avec ses deux fils. Lorsqu'il eut appris dans la galére qui le portoit, que son frere nommé Machmet, qu'il haïssoit mortellement, seroit fait Roi de Tunis, il entra dans une telle rage, qu'il voulut se jetter dans la mer, & son fils Amida eut bien de la peine à l'en empêcher. De Palerme on le conduisit à Naples, & on le mit prisonnier au château Saint-Elme où je le vis en 1574. Il me parut très-vieux, & à la vûë je jugeai qu'il n'avoit guères moins de quatre-vingts ans. Cependant le Gouverneur de ce château m'assûra qu'il couchoit tous les jours avec une esclave Moresse, qui étoit sa concubine. De ses deux fils il y en avoit un boiteux, fort laid & d'une mine desagréable, qu'il aimoit passionnément, & qu'il avoit toujours dans sa chambre. Il ne pouvoit souffrir l'autre, quoique bien fait, de bonne mine, d'une humeur riante, & qui sçavoit parfaitement manier les armes, & conduire un cheval sans selle & sans bride suivant l'usage de sa nation. Toutes ces belles qualités firent qu'on lui permit de se promener quand il voudroit dans la ville, & on le destinoit même pour succéder à Machmet; car la haine que son pere avoit pour lui n'avoit pas peu contribué à lui attirer l'amitié des Espagnols.

Machmet nommé Roi de Tunis.

Amida son prédécesseur emmené à Naples avec ses fils.

Serbellone, n'augurant pas favorablement des suites de cette entreprise, s'étoit excusé d'abord de la commission que Dom Juan d'Autriche lui avoit donnée. Mille obstacles, disoit-il, empêchoient qu'on ne pût construire une forteresse à l'endroit qu'on lui avoit marqué; il n'avoit ni bois, ni chaux, ni outils, ni charpentiers, ni Ingénieurs. Dom Juan lui donna parole qu'on

lui

lui enverroit abondamment tout ce dont il manquoit: sur sa parole il s'en chargea, mais ce ne fut qu'avec répugnance.

CHARLES IX.

1573.

Pour assûrer la conquête de Tunis, il étoit important d'enlever Biserte aux Turcs: les habitans de la ville épargnerent aux Espagnols la peine de l'assiéger; car ils leur en ouvrirent les portes après avoir égorgé les Turcs qui étoient en garnison dans le château. Celui des habitans qui avoit conduit toute cette affaire, eut le gouvernement de la ville, & on mit pour commander dans le château, François Davila avec trois cens soldats de sa compagnie.

Biserte ouvre ses portes à D. Juan.

Dès que D. Juan d'Autriche eut donné ordre aux affaires d'Afrique, il retourna en Sicile sur la fin de l'automne, d'où il passa bien-tôt après à Naples. Nous allons présentement parler de choses qui se sont passées plus près de nous, & nous commencerons par le siége de Harlem, qui avoit été formé depuis peu de tems.

Les Espagnols, se voyant trompés dans l'espérance dont ils s'étoient flattés que cette ville ne tiendroit pas, & ayant été vigoureusement repoussés à leur premier assaut, jugerent nécessaire de creuser des tranchées; mais au lieu de les faire en tournant & avec des angles, comme c'est la coûtume, ils se contenterent, pour ménager le tems & la peine, de creuser un fossé en ligne droite, suivant le conseil de l'Ingénieur Barthélemi Campocasso, qui, pour mettre les soldats à l'abri du feu de la garnison, fit planter des deux côtés de gros pieux, sur lesquels on mit des solives en travers & qu'on couvrit de sacs pleins de laine: son dessein étoit encore qu'en cas de besoin, cette couverture pût servir de pont. De ce fossé il en sortoit deux autres, qui en étoient comme les branches, & c'est de-là que le canon battoit continuellement les tours de la ville: la tranchée avoit été poussée jusqu'au fossé de la ville, & les assiégeans & les assiégés étoient si près les uns des autres, que l'usage des arquebuses leur étoit devenu inutile, & qu'ils pouvoient à toute heure en venir aux mains. Après beaucoup de combats très-vifs & très-obstinés, la garnison abandonna pendant la nuit du dix-sept de Janvier le bastion qui couvroit la porte de Sainte-Croix ou Cruys-poorte, pour faire le même jour une sortie du côté de Rustenburg où les Allemans avoient leur quartier; & ils les taillerent en piéces. La veille on avoit jetté dans la ville une tête d'homme; c'étoit celle d'Antoine Olivier, qui avoit donné à Loüis de Nassau le moyen de s'emparer de Mons en Hainaut. Il avoit été pris & tué par les habitans d'Amsterdam, dans le tems qu'il alloit avec quelques gens d'élite pour rompre les digues de Naerden, afin d'empêcher qu'on ne menât des vivres à l'armée par cet endroit. Le Duc d'Albe avoit mis la tête d'Olivier à prix; & Fréderic son fils le paya à ceux qui la lui apporterent. Mais les assiégés se vengerent de cette indignité par une action encore plus indigne: ils firent pendre douze prisonniers; couperent la tête à onze; leur raserent les cheveux & la barbe à la façon des gueux; mirent ces têtes dans un sac, & les jetterent dans le camp des Espagnols avec cette inscription: „ Portes cela au Duc d'Albe, pour le dixiéme „ qu'on a manqué de payer, & pour lequel il assiége les villes des Païs-

Affaires des Païs-bas. Continuation du siége de Harlem.

Cruauté commise en haine du Duc d'Albe.

„ bas,

CHARLES IX. 1573. „ bas, entre autres celle de Harlem; & afin qu'il n'ait pas lieu de se plain-
„ dre qu'on ait retardé le payement de quelque tems, qu'il sçache qu'on
„ a ajoûté l'onzième pour lui tenir lieu d'intérêt. „

Cependant on faisoit des sorties fréquentes pour faciliter l'arrivée des vivres & l'entrée des secours dans la ville, qui par ce moyen reçut six cens hommes de diverses nations pendant tout le mois de Janvier. Il y avoit des François, des Anglois, & des Ecossois, conduits par les Capitaines Vehemi, Simande (1), & Balfour. Deux mille, tant Anglois qu'Ecossois, Flamans, & Allemans s'étoient mis en marche pendant un broüillard épais pour se jetter dans la place; mais quoique les habitans eussent allumé des flambeaux pour aider à les guider, l'obscurité les aveugla tellement qu'ils ne purent arriver, & qu'ils se partagerent les uns d'un côté, les autres de l'autre: cependant la plûpart se rendirent au camp du Prince d'Orange. Il arriva de Sassem en plusieurs fois trois cens cinquante-six chariots chargés de vivres. Ces chariots, qui étoient sans roües & attelés de deux cavalles chacun, couroient avec tant d'impétuosité sur la glace, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, que toute la vigilance des Espagnols ne put empêcher qu'ils n'entrassent dans la ville.

La garnison ayant, comme je l'ai dit, abandonné le bastion, les habitans redoublerent leurs soins & leur vigilance pour fortifier la porte de Sainte-Croix, & la partie de la ville qui étoit de ce côté-là: pour cet effet ils se servirent de terre, de fumier, de fascines entassées, & de piéces de bois mises en travers, à la maniére des murs qu'on fait en quelques endroits de France. Tout le reste du mois se passa en différens combats, dans l'un desquels François de Tolede fut dangereusement blessé. Diégue de Carvajal, & la Cressoniere qui commandoit l'artillerie, furent tués dans une sortie. Le dessein de ceux qui la firent, étoit d'encloüer le canon; mais ils n'y réüssirent pas. Valentin de Pardieu Sieur de la Motte eut la place de la Cressoniere. Du côté des assiégés, Lambert de Wirtemberg (2) fut blessé avec trois braves Capitaines François, Vehemi, Michel, & Cousin ou Cochin; mais Pierre Vlasman fut tué.

Prodiges. Débordement. Le huit de Janvier il arriva à Louvain un débordement affreux, & qui tenoit du prodige: car la Dele, qui avoit été glacée pendant tout le mois de Décembre, s'étant enflée tout d'un coup par la fonte des neiges, l'eau monta au-dessus des creneaux des murs, rompit toutes les digues sur les dix heures du matin, inonda les plaines, & entraîna avec elle toutes les maisons qui étoient ou basses ou vieilles: celles qui étoient sur le bord du courant de la riviére, se trouverent enfoncées dans l'eau de trente-neuf pieds, & ne soûtinrent qu'à peine l'impétuosité des flots. A l'égard des habitans, les uns étoient montés sur les toits, les autres perçoient les murs, ou rompoient leurs planchers; tous avec des cris confus, & souvent d'une voix lamentable demandoient des échelles, des bateaux, des barques: &

(1) Meteren le nomme *Semmade*; Mendoza, *Simado*: c'est peut-être *Simonds* qu'il faut lire. *Editeur Anglois.* (2) *Wittenberg*. Voy. Meteren fol. 78.

& pendant que tout retentissoit des pleurs & des hurlemens des femmes & des enfans ; qu'on entendoit le fracas des maisons qui abîmoient de toutes parts, les endroits inondés étoient couverts d'arbres arrachés, de statuës entraînées des Eglises, de planchers entiers, de couchettes, de lits, de matelats, de coffres, & de tables que le courant entraînoit. Un spectacle encore plus affreux saisissoit ces malheureux habitans : on voyoit des ossemens de morts, & des corps entiers arrachés de leurs sépulcres, floter sur les eaux. Dans les parties basses de la ville, chacun mesuroit le reste de sa vie au progrès que l'eau faisoit sans cesse dans son accroissement. Dans cette consternation générale il arriva par une grace singuliére de Dieu, que l'une des portes de la ville ayant été emportée par la force de l'eau avec un bruit épouvantable, la Dele qu'elle retenoit se répandit tout d'un coup dans les plaines qui étoient au-dessous, & délivra une infinité de malheureux de l'effroi que leur causoit une mort qu'ils croyoient inévitable.

Cet évenement a été regardé comme un prodige ; & c'est ainsi qu'en a parlé Cornelius Gemma dans sa cosmocritique, aussi bien que d'une exhalaison brillante que l'on vit en l'air le vingt-sept de Janvier, & qui fit paroître le ciel comme entre-ouvert. Cet auteur a prétendu que ces prodiges signifioient des irruptions fréquentes d'ennemis étrangers, des ruines de villes, des trahisons, des combats, & des armées défaites : il met au même rang l'enfantement monstrueux d'une femme d'Amsterdam qui accoucha le six d'Octobre de deux filles qui se tenoient embrassées, dont les quatre pieds & les quatre bras étoient distingués les uns des autres ; mais dont les poitrines & les machoires inférieures étoient tellement confonduës, qu'il ne paroissoit qu'une seule bouche. Il place encore au nombre des prodiges une grande éclipse de lune, qui arriva le huit de Décembre sur la fin du jour, & qui étoit selon lui de vingt points, quoique Cyprien Leowitz ne la fasse que de dix-sept points & de vingt-quatre scrupules : quoi qu'il en soit, c'est la plus grande qui ait paru depuis 1555. On peut ajoûter à ces prodiges, l'inondation extraordinaire des eaux de l'océan dans la Frise, laquelle fut causée par un vent de Nord-Oüest très-violent. Ce débordement, joint à de grosses pluyes qui vinrent en même tems, rompit non-seulement les digues, mais les renversa presque entierément. Il entraîna les hommes, le gros bêtail, & les troupeaux qui se trouverent surpris par cet accident ; il gâta les fourages, & rompit les ponts : mais la partie qu'il endommagea le plus, fut celle qui est aux environs du golfe qui touche aux Etats de Dannemarck (1). Il fit moins de dégât du côté de Groeningue, parce qu'outre que cette partie est couverte par deux isles & par un cap, elle n'est pas si basse que l'autre. Cet accident arriva sur la fin du mois d'Août, & il parut dans le même tems quelque chose de pareil dans le Voigtland (2) & dans la Misnie : car il y eut des tempêtes si terribles, & les riviéres augmenterent à tel point, que les eaux inonderent toutes les cam-

Monstre à deux corps.

Grande éclipse de lune.

Inondation dans la Frise.

(1) C'est peut-être la partie de la Frise qui est voisine du comté d'Oldembourg, vers l'embouchure de l'Ems. (2) Païs de la haute Saxe.

CHARLES IX. 1573. campagnes, & emporterent les bestiaux en bien des endroits, ruinerent les ponts, & firent une vaste solitude de tous les païs circonvoisins.

Suite du siége de Harlem. A l'égard de Harlem, comme dès le commencement du siége on y craignoit plus la faim que l'ennemi, les Magistrats prirent de sages précautions pour faire distribuer les vivres avec beaucoup d'œconomie, & mirent un prix raisonnable à chaque livre de bœuf. De plus, quelques villes de la haute Hollande; entre autres Delft, Leyde & Goude donnerent en cette occasion un exemple d'humanité qui mérite de trouver place dans l'histoire. Ces trois villes écrivirent aux habitans de Harlem, qu'elles étoient prêtes pour les soulager dans leur besoin, à recevoir leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfans, & toutes les bouches inutiles qu'ils avoient chez eux, & à se charger des fraix de leur nourriture.

Comme toutes les mines que les assiégeans firent faire par des gens du païs de Liége, qui sont très-habiles en ces sortes de travaux, se trouvoient ruinées par les contre-mines des assiégés, & que les Espagnols avoient perdu quantité de soldats & de mineurs, Fréderic, dont l'armée souffroit extrêmement par la rigueur de l'hyver, encore plus rude cette année qu'il ne l'est ordinairement, commençoit à s'ennuyer de la longueur de ce siége: pour y mettre fin, il résolut de donner un assaut général. En conséquence il fit élever un cavalier de terre sur le bastion dont il étoit maître, & eut soin de le soûtenir avec des sacs à terre. Quand cet ouvrage fut fini, & dès la nuit du trente & un de Janvier, Rodrigue & Ferdinand de Tolede, chacun avec cinq compagnies de leurs régimens, furent commandés pour monter à la brêche, l'un à droite, & l'autre à gauche; les autres compagnies de leurs régimens eurent ordre de les soûtenir, en s'avançant sur ce fossé couvert en forme de pont, dont j'ai parlé. Bracamonte & Romero devoient soûtenir ce second corps, chacun avec leurs régimens. Gaspard de Robles Sieur de Billy, qu'on venoit de rappeller de Frise, fut chargé d'attaquer en même tems avec ses troupes le bastion de Saint-Jean, tandis que les Allemans & les Flamans se tiendroient rangés en bataille auprès de la forêt pour aller où on les jugeroit nécessaires. Le signal ayant été donné après les priéres accoûtumées, Rodrigue de Tolede & Laurent Perea commencerent l'attaque, & monterent sur le mur avec beaucoup de vigueur; mais la mine qui avoit été pratiquée sous la muraille, produisit un effet contraire à leur attente, à cause de la contre-mine des assiégés: la brêche qu'elle fit sauter retomba en dehors, & empêcha ceux qui étoient restés derriére, de joindre leurs camarades qui avoient gagné le haut; ainsi les Espagnols se virent exposés en même tems à la violence des mines qu'on fit joüer, au feu du canon, & à la vigoureuse résistance des assiégés. Billy ne fut pas plus heureux du côté du bastion Saint-Jean; il en fut repoussé avec une grande perte. Les Espagnols perdirent en cette occasion trois cens hommes, tous gens d'élite. Rodrigue de Tolede y fut dangereusement blessé; Diégue Perez, Etienne de Illanes, Laurent Perea Portugais, & Alphonse Munnoz, tous Officiers de réputation, resterent sur la place, aussi-bien que le Sergent-major du régiment de Billy. Du côté des assiégés Lambert de Wittenberg fut blessé à mort.

Deuxiéme assaut.

Pen-

Pendant ce tems-là il entra dans la ville cent soixante & dix chariots chargés de vivres, conduits par deux cens hommes choisis: ce ne fut pas sans combat, parce qu'ils tomberent dans l'endroit de la forêt, où j'ai dit qu'on avoit posté un corps d'Allemans; mais après avoir mis leur convoi à couvert, ils se tirerent de ce mauvais pas sans beaucoup de perte. Le mois de Février se passa presque tout entier sans qu'il se fît rien de mémorable, parce que les Espagnols jugerent à propos de ne plus donner d'assaut, & qu'ils crurent qu'il valoit mieux réduire la ville par la faim. La plûpart même des Généraux étoient d'avis de lever le siége; mais Fréderic, ayant pris l'avis de son pere, n'écouta point leurs raisons, persuadé qu'il y alloit de son honneur de se rendre maître de cette place.

CHARLES IX. 1573.

Harlem ravitaillé.

Le cinq & le dix du mois, ceux qui étoient à la tranchée furent fort incommodés par les mines des assiégés. Le même jour les habitans creuserent un fossé vis-à-vis la brêche au-dedans de la ville. On y fit aussi entrer un convoi de cent treize chariots, & peu de jours après, quarante hommes choisis y conduisirent encore deux mille deux cens quarante boisseaux de bled. De plus il y arriva par le lac vingt-huit bâtimens chargés de provisions, avec quatre cens soldats conduits par Christophle Gunter. On envoya de Leyde & de Dort du canon, des boulets, de la poudre, & toutes sortes de munitions de guerre. Dès que le tems fut adouci, & que les glaces commencerent à fondre, il se donna quelques petits combats par mer entre les habitans de Harlem & les habitans d'Amsterdam: ceux de Harlem avoient fait construire un vaisseau de quatre-vingt-quatre pieds de long pour tenir libre l'entrée de leur port; & comme la plûpart des Officiers de l'armée de Fréderic commençoient à désespérer du succès du siége, le Duc d'Albe leur envoya Toribio Zimbron avec le régiment de Polweiller, & quatre compagnies du régiment de Sicile qu'il avoit auprès de lui à Nimegue : il ordonna encore à Mondragon de leur envoyer quatre compagnies de son régiment; après quoi il chargea Maximilien Comte de Bossut d'armer le plus qu'il pourroit de vaisseaux, & de se rendre maître du canal & du lac qui est autour de la ville, pour empêcher l'entrée des convois. Cette longue galére de Harlem fut attaquée par quatre ou cinq de celles des ennemis; & Girard qui la commandoit, ayant été dangereusement blessé, il eut beaucoup de peine à se sauver dans son esquif: ainsi la galére fut prise par celles d'Amsterdam. Mais Jacob Antonis qui en commandoit une autre de Harlem, étant survenu, il la reprit avec quelque perte pour les ennemis : car Ranscot Gentilhomme de Louvain, fut fait prisonnier avec deux autres; tout le reste fut tué. Le vainqueur alla ensuite au fort de Fuyck, & boucha une ouverture que les ennemis avoient faite à la digue pour faire écouler les eaux du lac, & empêcher qu'on ne pût leur apporter par-là des provisions de bouche & de guerre.

Combats sur mer.

Au commencement de Mars on commença à faire joüer le canon de la ville par le conseil de Jean Cuningham Ecossois, Lieutenant de Balfour. Il fit un feu si terrible & si continuel sur le cavalier que les Espagnols avoient élevé, qu'il en renversa la plus grande partie, brisa les affuts de leur batterie, & la rendit inutile. Les chemins étant devenus impratica-

CHARLES IX. 1573. bles par la fonte des glaces, & les assiégés ne pouvant plus avoir de communication comme auparavant avec les villes du voisinage qui leur étoient unies, comme Saffem, Leyde, & Fuyck, ni y envoyer des couriers, ni en recevoir d'elles, on eut recours à un expédient qui a été connu de l'antiquité, & qui fut pratiqué au siége de Modene, soûtenu par Decius Brutus. Pigeons employés à porter des lettres. Ils éleverent des pigeons dans des cages, & les firent porter dans ces villes: lorsqu'il etoit necessaire de donner quelques avis aux assiégés, on leur attachoit des lettres sous les aîles, & on les lâchoit; ils ne manquoient pas de voler droit à Harlem, & l'on portoit aussi-tôt aux Magistrats les lettres de cette nouvelle espéce de couriers.

Le Duc d'Albe de son côté, voulant encourager son fils à pousser vivement ce siége, lui envoya Henri de Vienne Baron de Chevraux avec son régiment Franc-Comtois, & l'assûra que dans peu son armée seroit encore renforcée par vingt-cinq compagnies Espagnoles qui venoient de Lombardie avec le régiment de Lopez de Figueroa; ajoutant que Philippe avoit donné ses ordres là dessus à Louis de Requesens, Gouverneur du duché de Milan. Cette promesse ne fut pas absolument sans effet: car douze compagnies du régiment de Lombardie, & treize de celui de Figuéroa envoyées par Requesens sous la conduite de Lopez d'Acunna, arriverent au camp peu de tems après. Lettres du Duc d'Albe à son fils. Le Duc lui dépecha en même tems Bernardin de Mendoza avec des lettres qu'on affecta de faire lire publiquement au milieu d'un cercle nombreux de Noblesse & de soldats. Elles portoient qu'il ne se rebutât point de la longueur du siége, ni des difficultés qu'il y trouvoit. „ Si vous le quittez, disoit-il, j'irai moi-même en prendre la conduite malgré toutes les infirmités dont je suis accablé; & si je ne le „ puis absolument, je ferai plûtôt venir d'Espagne votre mere pour y commander, que de laisser sans Chef une si glorieuse entreprise. „ Quelque tems après il fit partir Mendoza pour l'Espagne, afin d'instruire le Roi de tous ces détails, & de le prier de lui envoyer un successeur.

Pendant ce tems-là les sorties & les mines firent périr bien du monde, entre autres Etienne de Quesada, & Sanche de Londonno, Sergent-major du régiment de Bracamonte, & Barthélemi Campocasso habile Ingénieur, & qui avoit très-utilement servi dans ce siége par quantité de machines qu'il avoit inventées. Jean de Vargas, Sergent-major du régiment de Naples, avoit été tué avant ce tems-là. Les Sieurs de Noercarmes & de Goignies, Gentilshommes illustres de Flandre, & Jean d'Ayala furent dangereusement blessés. Enfin le vingt-cinq de Mars dix compagnies ayant fait une sortie du côté de la porte de la riviére ou Syl-poorte, sur le quartier des Allemans, ceux-ci reçurent l'attaque par une décharge de quelques canons qu'ils avoient; mais ils furent si vivement poussés par la valeur des assiégés, & sur-tout par celle de deux cens François qui les accompagnoient, qu'ils se virent bientôt obligés de prendre la fuite. On en fit un grand carnage, & il en resta plus de huit cens sur la place: on brûla leurs tentes, & leurs baraques; on prit sept piéces de canon & neuf drapeaux, que les François arborerent aussi-tôt sur les murs pour marque de leur victoire, & on y fit un butin considérable. Les assiégés n'y perdirent que

huit

huit hommes, du nombre desquels fut un Capitaine Wallon nommé Derdeinde, bon Officier. Le lendemain Théodore Braesseman Lieutenant de Lancelot de Brederode, fut tué d'un coup de mousquet.

Quatre jours après le Comte de Bossut, étant entré dans le canal avec trente bâtimens armés, perça la digue, & ôta entiérement aux assiégés l'usage du lac: il bâtit même un fort auprès de Fuyck, qu'il nomma la Goulette, pour y mettre ses vaisseaux à couvert. Les assiégés, résolus de s'ouvrir ce passage à quelque prix que ce fût, firent entrer à force de rames une troisiéme galére dans le lac, sous la conduite de Binchorst & de Manrenauld.

Le mois d'Avril se passa à faire des mines de part & d'autre sans beaucoup de succès. Il y eut quelques bâtimens chargés de poudre qui trouverent moyen d'entrer dans la ville. Le neuf du mois les assiégés sortirent avec douze vaisseaux, parmi lesquels il y avoit une galére de cent huit pieds de long: mais sa longueur excessive fut cause de sa perte, parce que ne pouvant se tourner avec facilité, elle donnoit tantôt sur les basses, tantôt contre la digue; en sorte qu'on fut obligé d'envoyer deux cens hommes au secours des soldats qui étoient dessus, & qui se trouvoient en grand péril. Cependant ils vinrent à bout de les remener sains & saufs dans la ville; mais les bâtimens demeurerent au pouvoir des ennemis. Les Espagnols tirerent un fossé depuis Fuyck jusqu'à la forêt, afin qu'il ne pût rien entrer dans la ville de ce côté-là.

Le lendemain la flotte du Prince d'Orange parut à Hemstede. Les assiégés, qui crurent qu'elle leur amenoit des troupes, envoyerent cinq cens hommes pour en favoriser le débarquement; mais ils furent trompés dans leur attente. Le Prince leur en fit des excuses quelques jours après par Jerôme Tseraerts, Rosoni, & Bordet, qui se jetterent dans la place. La flotte revint le dix-huit d'Avril, & débarqua deux mille hommes; mais ceux de la ville étant sortis trop tard pour les recevoir, ils furent obligés de se rembarquer. Les assiégés furent en quelque sorte dédommagés par l'entreprise que fit Balfour la nuit suivante; il surprit Rustenburg & passa la garnison au fil de l'épée. Le lendemain les Espagnols, voulant reprendre cette place, l'attaquerent avec beaucoup de vigueur, mais ils furent encore plus mal reçus, & obligés de se retirer avec une perte plus considérable.

Sur la fin d'Avril les batteries des Espagnols recommencerent à tirer. Il y eut deux hommes des assiégés de tués, sçavoir Henri Janssen, & un Gentilhomme de distinction nommé Christophle Schagen. Dans une sortie qu'ils firent le lendemain ils perdirent encore Margotin, Capitaine des Gardes du Prince d'Orange. Ces petites pertes ne les empêcherent pas de frapper une monnoye d'or, qui avoit d'un côté les armes de la ville de Harlem, & de l'autre cette inscription, VINCIT VIM VIRTUS: *Le courage triomphe de la force.* Cependant les vivres commençant à manquer dans la place, on ne donnoit qu'une livre de pain par jour à chaque homme, une demi livre aux femmes, & une livre pour trois enfans. Dans cette extrémité les assiégés résolurent, pour couper les vivres aux assiégeans & les obliger par-là à lever le siége, de s'emparer de tous les postes qui étoient sur la riviére qui va d'Utrecht à

Monnoye d'or frappée à Harlem à l'occasion du siege.

CHARLES IX. 1573.

à Amsterdam. On fit sortir pendant ce tems-là de Schoonhoven cinq cens hommes d'élite sous la conduite du Capitaine Phiff. Ils étoient suivis de cinq compagnies d'Infanterie, portées sur des barques chargées de canons & autres munitions. Ces troupes étant arrivées au village de Breukelen, situé sur le bord de la riviére, elles commencerent à le fortifier, & jetterent quarante hommes dans le château de Guntersteen qui étoit sur la rive opposée: mais Jean-Baptiste de Taxis qui étoit à Utrecht, chargé de faire voiturer des vivres à l'armée, rompit leurs mesures par sa diligence; car ayant pris avec lui deux compagnies que le Comte de Bossut avoit laissées pour défendre la place, la compagnie de Cavalerie de Maximilien de Melun Vicomte de Gand, & quelques Espagnols de la garnison du château qui lui furent donnés par Jean Deça, il marcha en hâte aux ennemis, dissipa leurs travailleurs, mit en fuite les troupes destinées à les soûtenir, & rendit libre la navigation de la riviére.

Paix entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le premier de Mai, la paix, qui se négocioit depuis long-tems entre le Roi d'Espagne & la Reine d'Angleterre, fut enfin signée, Bernardin de Mendoza ayant apporté les pouvoirs nécessaires de Philippe pour la conclure. On la publia aussi-tôt dans le camp pour donner de la terreur aux assiégés, & pour leur faire entendre qu'ils n'avoient plus de secours à attendre d'Angleterre. Les jours suivans il se donna à l'occasion de quelques troupeaux de gros bétail plusieurs combats, dans lesquels on se porta à un si grand excès de fureur, que les deux partis violerent également toutes les loix de la guerre, & foulerent aux pieds le droit des gens. Les Espagnols firent pendre quelques habitans sur un lieu élevé, afin qu'on les vît de la ville. Les assiégés de leur côté firent souffrir le même supplice à un pareil nombre de prisonniers, à la vûë des troupes d'Espagne.

Combat naval à l'avantage des Espagnols.

Enfin, le vingt-huit de Mai la flotte du Prince d'Orange, composée d'environ cent voiles, s'étant approchée du lac de Harlem où étoit le Comte de Bossut avec environ soixante vaisseaux, les deux armées en vinrent à un combat: celle du Prince d'Orange fut dispersée & mise en fuite après avoir perdu vingt & un vaisseaux. Cette victoire donna beaucoup de courage aux Espagnols pour continuer le siége, & ils en marquerent leur joye par plusieurs décharges de leur artillerie. Ils allerent ensuite attaquer Fuyck. La garnison se défendit avec beaucoup de courage & d'opiniatreté; mais n'ayant aucune espérance d'être secouruë, & la poudre commençant à lui manquer, elle fut obligée de se rendre.

Tous ces échecs ne découragerent pas les habitans de Harlem; voici la ruse dont ils s'aviserent pour tâcher de se procurer les secours qu'ils n'avoient plus lieu d'espérer par le moyen des vaisseaux, ou des chariots. Ils habillerent de toile plusieurs soldats à la maniére des païsans, & leur donnerent pour arme une demi pique, au bas de laquelle étoit un cercle de bois large de demi pied, pour l'empêcher de s'enfoncer trop dans les moliéres, & pour la rendre plus stable sur un terrain solide. Comme ils étoient obligés de marcher par des chemins détournés, cette arme leur fournissoit en même tems, & de quoi se défendre, & de quoi sauter les fossés, dont le païs est rempli. Il ne s'agissoit plus que d'éviter les endroits

droits où les ennemis avoient des postes; par ce moyen ils alloient & venoient dans les villes voisines, & en apportoient de la farine & de la poudre. Mais les Espagnols s'en étant apperçus, ils firent faire aussi de ces demi piques à leurs soldats, & rendirent par-là cette invention inutile aux assiégés.

CHARLES IX. 1573.

La ville se trouvoit investie de toutes parts: les ennemis avoient élevé tout autour des forts, où ils mettoient de grosses garnisons, d'autant plus aisément, qu'il arrivoit de jour en jour de nouvelles troupes au Duc d'Albe; ainsi il n'y avoit plus moyen de rien faire entrer dans la place. Cependant le Prince d'Orange voulut encore faire une tentative: il envoya des cavaliers qui avoient chacun un sac en croupe, & qui s'étant avancés à couvert de la forêt, étoient près d'entrer dans la ville; mais Loüis Gaetano, Général des troupes qui arrivoient d'Italie, les découvrit & les tailla en piéces. Le Prince envoya ensuite le Sieur de Batenburg avec un gros détachement pour bâtir un fort sur le canal d'Utrecht & couper de ce côté-là les vivres aux assiégeans; mais François de Valdes en empêcha l'exécution. On poussoit pendant ce tems-là les mines & les contre-mines, qui s'entre-détruisoient. Vehemi & Cousin, qui étoient deux bons Officiers, penserent y périr; sur tout Vehemi, qui auroit été écrasé sous les ruines, si les mineurs n'eussent promptement écarté tous les décombres.

Troisiéme assaut donné à Harlem.

Fréderic, ayant résolu de donner un troisiéme assaut, fit faire à la poupe d'un vaisseau un château de bois qui contenoit deux cens hommes commandés par Pierre de Velasco, & y fit joindre un pont levis si élevé & si long, qu'il pouvoit mettre tout d'un coup les soldats au haut de la brêche. Pendant qu'on travailloit à cette machine, Marc de Tolede, Capitaine de grande réputation, s'étant approché trop près du mur pour le reconnoître, reçut un coup de mousquet dont il fut tué. D'un autre côté les cordages, qui tenoient le château attaché à la poupe, ayant été rompus à coups de canon, le trois de Juin la machine commença à chanceler, & ceux qui étoient dedans furent réduits à sauter en bas pour se sauver: ainsi l'invention ne servit de rien. Les assiégés lâcherent quelques pigeons pour tâcher d'avoir des nouvelles de leurs alliés. Les Espagnols de leur côté firent joüer une mine le quinze de Juin, qui écrasa plusieurs des assiégés sous ses ruines; & pendant que les tourbillons de fumée empêchoient ceux de la ville de voir ce qui se passoit dans leur camp, ils monterent à l'assaut. Une trentaine gagnerent le haut de la brêche; mais quand ils virent qu'on les attendoit de pied ferme, ils en descendirent au plûtôt.

Disette dans la ville.

Deux jours après Tseraerts & Gotin ou Goutin, sortirent de la ville pour aller rendre compte au Prince d'Orange de l'état où elle se trouvoit. La disette y étoit extrême; il n'y avoit plus de bled, & le peuple ne vivoit que de peaux de chevaux & de vaches, de chair de chat, & d'un pain qu'on faisoit avec des lentilles & du chenevi. Ils ne laisserent pas de tirer en-dedans de la ville un retranchement depuis l'Eglise de Sainte Marguerite jusqu'à la porte Saint-Jean. Enfin le vingt-sept de Juin, poussés par le désespoir, ils firent une sortie au nombre de sept cens hommes, & s'avancerent jusqu'à Fuyck, où ils croyoient que le Prince d'Orange viendroit

CHARLES IX. 1573. droit avec sa flotte, comme il l'avoit promis par des lettres que les pigeons avoient rapportées. Ils le tenterent encore jusqu'à deux fois, mais toujours inutilement, & sans trouver d'ennemis, parce que le Général Espagnol, instruit par un déserteur Ecossois de l'extrémité où les assiégés étoient réduits, ne hazardoit plus ses troupes. La garnison qui manquoit de tout, força & pilla les maisons de quelques habitans, sous prétexte de chercher des vivres; ce qui causa un grand tumulte: mais dans ce moment un pigeon ayant apporté des lettres qui assûroient que le secours étoit tout prêt, l'émotion se calma.

Premiéres propositions des assiégés.

Cependant on commença dès le premier de Juillet à faire des propositions. Jean de Vliet Bourgmaître de Harlem, accompagné des Capitaines Steenbach, Rosoni, & Pelican, sortit de la ville & s'aboucha avec le Comte d'Eberstein: mais on ne convint de rien. Les jours suivans Fréderic doutant de la vérité du rapport qui lui avoit été fait par le déserteur Ecossois, & ayant sçû par d'autres qu'il y avoit encore quelques vivres dans la place, il recommença à la battre, & ruina la tour qui couvroit le pont de Sainte Catherine. La bréche étoit grande, & les Espagnols se disposoient à donner l'assaut avec leur machine qu'ils avoient reparée, lorsqu'il s'éleva un vent si furieux, qu'il leur fut impossible de la conduire assez près pour en faire usage. Cependant on fut averti par des déserteurs, que la disette des assiégés étoit extrême; ce qui empêcha Fréderic d'avoir recours à de nouvelles machines que l'on avoit preparées.

Vliet, Steenbach, Rosoni, Soheim ou Sohey, Pelican, & Corneille Matthieu eurent une seconde conference avec les Comtes d'Eberstein & de Bossut; mais on ne conclut rien, parce que la garnison declara qu'elle ne consentiroit jamais à se rendre, qu'on ne lui permît de sortir avec ses armes.

Dans ce même tems les assiégés mirent un drapeau noir au haut du clocher de la cathédrale, pour faire connoître à la flotte du Prince d'Orange l'extrémité où ils étoient, & pour l'engager à les secourir. Enfin, le 8. ils y arborerent un drapeau blanc, & firent sortir Nicolas Bernard, pour dire que si dans le troisiéme jour on ne leur amenoit des provisions jusqu'aux Tonnes (1), ils seroient forcés de se rendre. Deux jours après, un pigeon leur apporta une lettre qui les assûroit du secours, & de la maniére dont on le feroit entrer. Voici ce qu'elle portoit: que la flotte s'approcheroit de Fuyck, & feroit un feu terrible de son artillerie, pour faire croire que c'étoit par-là qu'on vouloit secourir la ville; & que pendant ce tems-là le secours marcheroit par la forêt & par Mannepad (2). Ce secours étoit composé de quatre mille hommes qui marchoient sous la conduite de Tseraerts. Il y avoit à la tete cent chevaux, ensuite trois mille Zélandois & Hollandois avec six piéces de campagne. Après eux étoient les François, les Anglois, les Ecossois, & les Flamans avec les chariots, char-

(1) Tours, bâties à l'entrée du canal de Harlem pour guider les bâtimens qui entroient. On les appelloit ainsi, parce qu'elles ressembloient à des Tonnes. Mrs. *Dupuy.*

(2) Ce terme est Flamand; il signifie *Passage d'hommes.* Mrs. *Dupuy.*

chargés de provisions de guerre & de bouche. Mais quelques déserteurs ayant donné avis à Fréderic du dessein des Confédérés, la ruse ne réüssit pas : ainsi il demeura toute la nuit sous les armes, & fit avancer un corps d'Espagnols qui mit en déroute les cent chevaux qui étoient à la tête, & les culbuta sur l'Infanterie, dont ils rompirent les rangs ; ce qui rendit leur défaite aisée. Il resta environ douze cens hommes sur la place : il y eut quatorze drapeaux de pris, avec tout le canon & tous les chariots. Au point du jour les Espagnols promenerent ces drapeaux tout autour de la ville, pendant que les assiégés reçurent une lettre apportée par un pigeon, qui leur apprit que c'étoient les dépoüilles du secours qu'on leur envoyoit. Après cette défaite le Prince d'Orange leur fit dire de mettre ordre à leurs affaires le mieux qu'il leur seroit possible.

CHARLES IX. 1573. Secours de Harlem battu.

A cette nouvelle la consternation fut générale. On voyoit à tout moment des gens mourir de faim : la garnison & les habitans étoient d'avis d'abandonner la ville, & d'y laisser les femmes & les enfans, persuadés que quelque cruels que fussent les Espagnols, ils leur feroient quartier ; & ils esperoient que les Généraux prendroient ce parti pour contenir le soldat dans la discipline. Mais sur le bruit qui s'en répandit, toute la ville retentit des cris des femmes, qui se plaignoient qu'on les abandonnoit sans pitié à la merci des ennemis : leurs gémissemens firent tant d'impression, qu'on abandonna ce dessein. Il fut donc résolu qu'on feroit un dernier effort pour se sauver, & qu'on sortiroit dans cet ordre. D'abord sept compagnies d'Arquebusiers, suivies des Magistrats & des habitans avec leurs femmes & leurs enfans, & ensuite neuf autres compagnies qui fermeroient la marche. Pendant qu'on se dispose pour cette sortie avec toute la confusion & tout le desordre qu'il est aisé d'imaginer, il se répand un bruit dans la ville que s'ils se rendoient à discrétion, Fréderic les traiteroit avec bonté : ce bruit ralentit beaucoup le mouvement impétueux que le désespoir avoit excité. Enfin le douze de Juillet le traité fut conclu par Christophle Vader (1) malgré les oppositions & les cris de Rosoni, qui soûtenoit qu'il n'y avoit point d'extrémités auxquelles on ne dût s'exposer plûtôt que de se livrer à la merci des plus cruels de tous les hommes. Aussi-tôt on fit crier par toute la ville qu'il falloit opter, ou de rester dans la ville en se remettant à la discrétion du Duc d'Albe, ou d'en sortir sans armes. Sur la réponse que l'on aimoit mieux rester, on déclara de sa part qu'il accordoit la vie aux Allemans & aux Ecossois ; qu'à l'égard des autres, ils attendissent ce qui seroit ordonné de leur sort. Là-dessus, Bordet, Officier François très-estimé, qui avoit servi au siége de Mons, craignant d'être le joüet des ennemis, & voulant se délivrer de l'inquiétude que lui causoit l'incertitude de son sort, engagea à force de priéres un soldat qui lui avoit toujours été très-attaché, à lui accorder pour derniére grace, & comme un service qui mettroit le comble à tous ceux qu'il lui avoit jamais rendus, de lui tirer un coup de mousquet au travers du corps, afin de finir en même tems & sa vie & ses malheurs.

Harlem se rend à discrétion.

Dans

(1) Dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts* on lit : par Christophle & Vader.

CHARLES IX. 1573.

Dans le traité pour la reddition de la place, les habitans pour se racheter du pillage étoient convenus de payer deux cens quarante mille florins, la moitié dans douze jours, & le reste dans trois mois. Là-dessus on envoya Philippe Martins, ancien Bourgmaître, pour lever cette somme ; & on donna ordre aux habitans, hommes, femmes & enfans, de porter toutes les armes à l'hôtel de ville, & de se retirer ensuite dans trois Eglises qu'on leur marqua. Les Allemans & les Ecossois, à qui l'on avoit accordé la vie, furent mis à part dans les Eglises de Sainte Ursule & de Sainte Catherine. Après quoi les Capitaines & les Enseignes apporterent leurs drapeaux, & les remirent avec un air de supplians entre les mains du vainqueur. Enfin le quinze du mois le Duc d'Albe vint d'Amsterdam à Harlem, pour faire commencer la boucherie. A peine fut-il arrivé, qu'en faisant le tour de la place, il fit pendre trois cens Flamans. Le lendemain il fit couper la tête à Riperda, qui dès le commencement du siége avoit empêché les habitans de se rendre; son Lieutenant, & le Ministre du Sieur de Steenbach reçurent un pareil traitement. Deux jours après il fit égorger hors des portes de la ville trois cens soldats par la main du bourreau, au nombre desquels se trouva le Ministre Simon Simonsen. Il mettoit ainsi quelques jours d'intervalle entre ces expéditions, afin que l'horreur de ce spectacle repeté fît plus d'impression. Quatre jours après il fit décapiter à Schooten Lancelot de Brederode, Rosoni, & le Trésorier de la Brille (1): quatre autres jours après il fit mettre en prison tous ceux qui s'étoient sauvés autrefois pour la Religion, ou qui étoient suspects sur ce point, & il trouva moyen de les faire tous périr en différentes maniéres. Deux autres Espagnols, sçavoir Mendoza, qui venoit d'arriver d'Espagne, & qui fut présent à toutes ces cruautés, & Pierre Cornelio, qui ont tous deux écrit cette histoire, semblent avoir pris plaisir & s'être fait un honneur d'exagérer la sévérité & les barbaries qui ont enfin abouti à rendre le nom de Philippe odieux à ces peuples, en faisant monter le nombre des exécutions plus haut que ne le font les historiens mêmes du païs, & en assûrant que le Duc d'Albe fit périr par le tranchant de l'épée & par le gibet, ou par les eaux, deux mille de ceux qui avoient servi à Mons & à Zutphen, & qui n'avoient pas exécuté leur capitulation.

Telle fut la fin du siége de Harlem, qui ne fut entrepris que parce que l'on compta que la place ne tiendroit guères, & qui dura cependant près de huit mois. Mendoza prétend que ce fut par la faute de ceux, qui, pour gagner quatre jours, placerent mal leur batterie dès le commencement, & donnerent le tems aux assiégés de se reconnoître & de fortifier les endroits foibles de la ville. On tira pendant ces huit mois dix mille, deux cens cinquante-six coups de canon. Il y eut deux grands assauts donnés vigoureusement, & repoussés avec encore plus de vigueur : il s'y livra quatre espéces de batailles; une navale, dans laquelle les Confédérés furent battus & perdirent plusieurs vaisseaux; deux sur terre entre les troupes qui venoient secourir la place, & celles du Roi, où les premiers furent défaits; une qua-triéme,

(1) *Simon Schoorel*, Receveur de la Brille. *Editeur Anglois.*

triéme, où les Allemans furent taillés en piéces par les assiégés, & perdirent sept canons & quelques drapeaux. Il y périt du côté des assiégeans beaucoup de Généraux, tant Espagnols que d'autres nations, & environ quatre mille soldats. Les assiégés, qui étoient d'abord au nombre de quatre mille, furent enfin réduits à quinze cens, le reste ayant été tué par les ennemis, ou étant péri par les maladies, par la faim, & par d'autres accidens.

Pendant que Fréderic étoit occupé à Harlem, on ne se tenoit pas en repos dans l'isle de Walcheren, où les alliés pressoient fort les villes de Middelburg & de Rammekens. Sanche Davila Gouverneur de la citadelle d'Anvers, ayant eu ordre de les secourir, partit au commencement de Mai avec la flotte qu'il avoit équippée, & descendit sur l'Escaut; mais ayant rencontré la flotte ennemie, qui étoit plus forte que la sienne, après quelques petits combats il s'en retourna à Anvers sans avoir rien fait. Il y augmenta sa flotte; se remit une seconde fois en chemin; & ayant encore rencontré les ennemis, il les combattit à la vûë de Flessingue. Après un grand feu de canon & d'arquebuses on en vint à l'abordage: & dans le tems que Davila, qui avoit le vent sur l'Amiral des ennemis, alloit fondre dessus, le feu prit par hazard à un baril de poudre; & peu s'en fallut que lui & tout son équipage ne fussent brûlés. Pendant ce tems-là l'amiral des ennemis ayant gagné le vent, revira de bord, & commença à foudroyer à coups de canon la flotte du Roi qui étoit sous le vent, & coula à fond plusieurs vaisseaux. Davila se sauva dans une isle avec très-peu de monde, & s'y trouva bientôt dans une extrême disette. Ce succès ayant relevé le courage des Confédérés, & leur ayant fait croire que Davila ne seroit de long-tems en état de faire aucune entreprise considérable, ils envoyerent Rollet, Gouverneur de Campvere, à Ter-Tolen en Brabant avec un détachement de huit compagnies. Ayant mis ses troupes à terre le premier de Mai à Romerswael, il bâtit un fort sur la digue de Saint-Martin, & se rendit maître d'une Eglise fortifiée qui étoit à Portvliet, après avoir fait jetter la garnison dans la mer. Il rembarqua ensuite son monde sur ses vaisseaux, qui étoient au nombre de trente: de-là il s'avança vers Bergen-op-Zoom, se retrancha en-deçà de la digue qui va de cette place à Ter-Tolen, & se saisit d'une hauteur qui avoit été abandonnée par la garnison des Espagnols. Il y avoit dans Ter-Tolen cent vingt-six hommes commandés par Thomas Alemont, premier Capitaine du régiment de Mondragon. Gilles de Villain, & Pierre Cornelio étoient à Bergen-op-Zoom avec deux compagnies du même régiment; le reste étoit allé au camp devant Harlem par ordre du Duc d'Albe. Mondragon, ayant résolu malgré cela de secourir Ter-Tolen à quelque prix que ce fût, livra à Rollet un combat, où il courut grand risque de perdre la vie. Cependant le Duc d'Albe lui ayant envoyé Claude Bernard avec un renfort de troupes choisies, il se vit en état de tenir tête aux ennemis, qui avoient déja percé la digue, & qui se disposoient à attaquer le fort. Pour les surprendre, il fit faire un grand circuit à ses troupes: & étant tombé sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, il les mit en déroute; en sorte que de plus de mille hommes qu'ils étoient, à peine s'en sauva-t-il vingt: Rollet lui-

Davila & sa flotte battus par celle des Etats.

Différens succès en Zélande.

CHARLES IX. 1573.

lui-même demeura sur la place. Ce combat se donna le huit de Mai. Cette perte fut en quelque sorte compensée par la prise de Gertruydenberg qui appartenoit au Prince d'Orange. Il y avoit dans cette forteresse deux compagnies d'Infanterie Flamande qui ne se tenoient pas sur leurs gardes. Un Capitaine François fort brave, nommé Poyet, ayant ramassé quelques bâtimens à Dort, à Worckum, & dans quelques lieux du voisinage, surprit cette place, & passa au fil de l'épée la garnison qui ne fit aucune résistance; ce qui fit soupçonner qu'il y avoit eu de la trahison. Ce fut le treiziéme d'Octobre. Le Duc d'Albe, vivement touché de cette perte, envoya aussi-tôt à Breda Bernardin de Mendoza avec sa compagnie de Cavalerie pour empêcher que les ennemis ne fissent des courses dans le Brabant.

Prise de Gertruydenberg pour les Etats.

Après la prise de Harlem, Fréderic de Tolede envoya un trompette sommer Alckmar (1): mais Nicolas Ruychaver, que le Prince d'Orange y avoit envoyé auparavant, ayant été reçû dans la ville, ils refuserent de se rendre. Sur cette réponse les Espagnols, à qui il étoit dû plusieurs mois de paye, & qui s'étoient flattés de piller cette ville, retournerent sur le champ à Harlem sans l'ordre du Général, y éxciterent une sédition, casserent leurs Officiers, en établirent de nouveaux, & menerent dans la ville quatorze piéces de canon. Cette révolte nuisit beaucoup aux desseins de Fréderic, & fut très-avantageuse aux Confédérés, & en particulier aux habitans d'Alckmar, parce qu'elle leur donna le tems de fortifier la ville, de revenir de leur premiére frayeur & de se mettre en état de soûtenir un siége. Il fallut un mois entier pour appaiser la sédition; ce fut Chiapino Vitelli, que le Duc d'Albe y envoya le six d'Août, qui trouva moyen de l'appaiser: outre qu'il étoit fort aimé des troupes, trente écus d'or qu'il donna par tête aux mutins les firent rentrer dans le devoir.

Fréderic de Tolede fait en vain sommer Alckmar.

Sédition des Espagnols à Harlem.

Le lendemain Lazare Muller, qui commandoit les Allemans qui étoient en garnison à Harlem pendant le siége, fut mené en lieu de sûreté avec ses soldats. Les Espagnols ayant excité un nouveau tumulte dans cette ville, Simon Scorl, qui s'étoit tenu caché jusque-là, voulut se sauver; mais il fut reconnu, & mis en prison. Enfin le tumulte étant un peu appaisé, Fréderic vint dans la ville le onze d'Août. A son arrivée on fit mourir trois cens hommes, tant François, qu'Anglois & Flamans, qui étoient demeurés en prison depuis la reddition de Harlem: c'est ainsi qu'on renouvella le carnage, qui avoit été interrompu depuis quelque tems. Quatre jours auparavant on avoit mené à Schooten les principaux habitans d'Harlem avec les Chefs des troupes Flamandes qui avoient défendu la place, & on les fit mourir le seize du même mois; ce qui jetta le reste des habitans dans une grande consternation.

Nouvelle cruauté.

Le lendemain de l'arrivée de Fréderic, Godefroi de Mierloo Evêque de Harlem, dédia solemnellement l'Eglise de Saint-Bavon, & y dit la Messe à laquelle assista ce Général: après l'Evangile il le fit jurer qu'il conserveroit les immunités de l'Eglise, conformement aux articles qu'il lui présenta. Deux jours après on retira des hôpitaux les soldats qui étoient malades, & on

(1) Ville de la Nort-Hollande dans un païs marécageux.

on les conduisit au supplice. Après quoi on publia une amnistie générale pour le passé, à la réserve de cinquante-sept habitans, dont on spécifia les noms. Le gouvernement de la place fut ensuite donné à de Liques avec des troupes Allemandes pour la garder, & on en tira tous les Espagnols pour les envoyer à Alckmar. Medinilla se saisit en arrivant de la tour rouge, qui couvre le canal qui passe au pied, & qui empeche qu'on ne puisse approcher de la ville par cet endroit. Les habitans firent une sortie pour en chasser les Espagnols; mais après un combat opiniâtre ils furent repoussés. Les Espagnols perdirent Medinilla à cette action: enfin le vingt & un d'Août l'armée de Fréderic campa devant la place. Il se donna plusieurs combats jusqu'au quinze de Septembre, que les assiégés ayant fait une sortie, entrerent dans la tranchée, remplirent tout le camp d'épouvante, & firent quantité de prisonniers, par lesquels ils apprirent les desseins des ennemis.

CHARLES IX. 1573.

Amnistie publiée dans cette ville.

Siége d'Alckmar par les Espagnols.

Cependant François de Valdes fut envoyé avec ordre de se saisir de toutes les forteresses qui étoient à l'entrée de la Hollande, & d'en bâtir de nouvelles aux endroits qu'il trouveroit propres pour cela, afin qu'après la prise d'Alckmar on pût aisément s'emparer des autres villes de la province. Pendant qu'il étoit en chemin du côté de Leiderdorp, où il avoit envoyé Dom Gaspard Blasco, Enseigne de Gabriel Nunno, avec deux cens Arquebusiers, il fut attaqué par un corps d'ennemis qui étoit en embuscade. De Valdes se trouva en grand péril: il eut un cheval tué sous lui, & ne se sauva qu'à la faveur d'un autre qu'on lui donna à la place du sien; il perdit plus de cent hommes à cette action.

Cependant les Confédérés assiégeoient dans l'isle de Walcheren la forteresse de Rammekens, bâtie à l'entrée du canal de Middelburg, qui étoit alors extrêmement resserré: mais de Lanoi Sieur de Beauvois Amiral de Zélande, ayant pris avec lui Mondragon, y alla avec sa flotte; & ayant fait entrer par terre un convoi dans Middelburg, il s'en retourna sans rien entreprendre de plus.

Quelques jours après, le Duc d'Albe, s'étant rendu à Amsterdam, fit partir le quatorziéme de Juillet le Comte de Bossut avec douze gros vaisseaux, sur lesquels il avoit fait embarquer quelques compagnies d'un régiment Allemand, six compagnies Espagnoles commandées par Corcuera, Garcias Suarez, Antoine Davila, Martin de Oarcez, Texeda, & Alphonse d'Ayala: il y avoit aussi quelques compagnies Flamandes, commandées par François Verdugo. Le vaisseau de Jean-Simon Roll, sur lequel étoit la compagnie de Corcuera, faisoit l'avant-garde: il étoit suivi d'un autre, & avoit ordre de forcer l'embouchure du canal de Middelburg, qu'un grand nombre de vaisseaux enfoncés autour de son enceinte avoit rendu fort étroit. Le troisiéme vaisseau qui marchoit ensuite, étoit appellé l'Inquisition; nom funeste & odieux dans ces provinces. Les ennemis les ayant apperçus, ils sortirent du canal, & se mirent en bataille. Leur flotte étoit composée de vingt-neuf gros vaisseaux, & de quelques autres plus petits: ils s'étoient retirés du côté des basses, où les vaisseaux du Roi ne pouvoient venir, parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour des vaisseaux si pesans. Les Espa-

Bataille navale. Défaite des Espagnols.

CHARLES IX. 1573. Espagnols débarquerent des troupes pour attaquer deux forts que les ennemis avoient élevés sur le rivage, & qui incommodoient extrémement les flottes qui portoient du secours dans l'isle. Ils s'en emparerent sur le champ. Les deux flottes demeurerent seize jours de suite à l'ancre en présence l'une de l'autre. Enfin le Comte de Bossut attaqua la flotte ennemie par ordre exprès du Duc d'Albe. On combattit pendant quatre jours assez légérement: mais le douze de Septembre Théodore de Sonoy (1), ayant reçû d'Enchuysen un renfort de troupes & de vaisseaux, attaqua à son tour la flotte du Roi; & sur le midi les deux flottes, cherchant à gagner le vent l'un sur l'autre, se canonerent assez long-tems. Enfin le Comte de Bossut vint fondre sur la proüe de l'amiral des ennemis, qui, bien loin de reculer, tomba à son tour sur le côté droit du vaisseau du Comte, & l'attaqua vigoureusement. En même tems deux autres vaisseaux vinrent attaquer la poupe, lancerent dans le vaisseau des feux d'artifice, y firent tomber une grêle de pierres, jetterent dans les yeux des soldats Espagnols de la poudre de chaux vive pour les aveugler, les presserent vivement, & les combattirent avec un grand avantage, étant plus élevés qu'eux & couverts par des parapets faits de grosses planches: pour rompre le coup de canon, au lieu de sacs pleins de laine, ils prirent des filets de pêcheurs pour se couvrir. Les autres vaisseaux du Roi, voyant leur amiral en péril, prirent la fuite du côté d'Amsterdam, excepté celui où étoit Texeda. Il s'en trouva cinq embarrassés par la marée, qui, après avoir combattu sans relâche jusque bien avant dans la nuit, allerent échoüer deux heures avant le jour sur les basses qui sont entre Edam & Horne.

Dès que le jour parut, les Allemans, qui étoient sur le vaisseau du Comte de Bossut, passerent sur l'amiral Zelandois malgré les remontrances du Comte & des Espagnols, qui tuerent même quelques-uns de ces déserteurs. Sonoy, ayant appris par ce moyen en quel état étoit le vaisseau, & ayant reçû un renfort d'Enchuysen, vint l'attaquer. L'Amiral Espagnol, à qui de soixante & dix, tant Gentilshommes que soldats Espagnols qu'il avoit d'abord, il n'en restoit plus que quinze, ne perdit cependant pas courage; au contraire le désespoir lui ayant donné une nouvelle vigueur, il soûtint deux fois le choc des ennemis avec toute la valeur possible: enfin il accepta du consentement de Corcuera les conditions que Sonoy lui offroit, & ne voulut pas suivre le conseil d'un Espagnol, qui jugeant qu'il n'y avoit point de quartier à attendre des Hollandois, après toutes les cruautés qu'on venoit d'exercer à Harlem, vouloit pendant qu'on étoit en pourparler, mettre le feu aux poudres pour envelopper du moins les ennemis dans leur ruine, puisqu'ils se voyoient dans la nécessité de périr. Les vainqueurs, ayant promis au Comte la vie sauve, entrerent librement dans le vaisseau, & dépoüillerent incontinent tous ceux qu'ils y trouverent, à la réserve du Général, qu'ils menerent en triomphe à Horne, avec Corcuera blessé dangereusement, & onze ou douze autres Espagnols. Quoiqu'on leur eût promis la vie, peu s'en fallut que les femmes ne se jettassent sur

Leur Amiral fait prisonnier.

(1) Au lieu de Sonoy, les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts* mettent Guillaume de la Marck, Comte de Lumey.

ſur eux; mais n'ôſant le faire à cauſe du traité, elles les inſultoient par mille railleries, leur mettant inſolemment le poing ſous le nez : les autres priſonniers au nombre de cinquante furent menés à Enchuyſen.

Malgré tous les mouvemens que ſe donnerent les Eſpagnols pour procurer la liberte au Comte de Boſſut, qui leur avoit rendu de grands ſervices, ils n'en purent venir à bout; & quoique ceux qui avoient été pris avec lui l'euſſent obtenuë, les uns par argent, les autres par priéres, il reſta priſonnier juſqu'à la paix de Gand. Cet échec des Eſpagnols releva extrémement le courage de la ville d'Alckmar. La ſituation avantageuſe du lieu, & les bonnes nouvelles que ſes habitans recevoient de toutes parts, les porterent à faire une vigoureuſe réſiſtance: lorſque les ennemis y eurent fait bréche après deux mille trente-ſix coups de canon, ſuivant la ſupputation de quelques perſonnes qui eurent la curioſité de les compter, on donna l'aſſaut le dix-huit de Septembre à la tour rouge, & à la porte de Friſe en même tems; on y combattit pendant trois heures avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Ceux qui furent employés à cette action du côté des Eſpagnols, étoient les deux régimens de Saint-Philippe & de Saint-Jaques, dont le Commandant, nommé Lopez d'Acunna, étoit mort de maladie à Harlem. Le pont qui devoit leur ſervir à monter ſur la brêche, étant reſté dans une fondriére, d'où on ne put le tirer, ceux qui étoient à la tête paſſerent à la nage; mais ceux qui marchoient après eux, n'ayant pû les ſuivre aſſez promptement, ils furent enfin repouſſés avec perte de plus de quatre cens hommes, tant tués que bleſſés. François Bobadilla, & Diégue Felice furent de ce nombre. Blaſco Nunnez de Carvajal, ayant gagné le haut de la brêche, y combattit long-tems, d'abord avec ſon eſponton, & enſuite avec ſon épée; mais il fut enfin porté par terre d'un coup d'arquebuſe, & mourut quelque tems après de ſa bleſſure. Les aſſiégés ſe ſervirent en cette occaſion de pierres, de crocs, de cercles de fer rouge, de poix, d'huile boüillante, de plomb fondu, de réſine, que les femmes mêmes verſoient d'en haut ſur les ennemis: ils firent un ſi grand carnage, que Manuel Cabeça de Vaca, qui avoit ordre de ſoûtenir ceux qui étoient montés à la brêche, ne put ſe faire un paſſage au travers des monceaux de corps morts, & que Loüis Gaetano prêt à monter, ayant été rappellé par Fréderic, eut beaucoup de peine à ſe retirer, après avoir perdu plus de trois cens hommes de ſa troupe. Les deux jours ſuivans on tira plus de huit cens coups: & dans le tems qu'on ſe préparoit à un ſecond aſſaut, on vint avertir le Duc d'Albe que les ennemis travailloient auprès d'Alckmar dans le Waterlandt à percer les digues; que s'ils en venoient à bout, tout le païs & tout le camp couroient riſque d'être noyés. Il écrivit ſur le champ à ſon fils de lever promptement le ſiége, & de retirer de bonne heure ſon canon. Sur cet ordre, dès le vingt-ſept de Septembre on leva les tentes, & on commença à rembarquer le canon; en quoi Julien Romero ſervit très-utilement: de ſorte que le onziéme d'Octobre on s'éloigna tout-à-fait de la place. La ville commençoit à ſouffrir beaucoup, ſur-tout par la diſette d'argent, qui étoit ſi grande, qu'on fut obligé de faire dix mille cinq cens écus d'étain pour payer les troupes. Les Eſpagnols en ſe reti-

Vigoureuſe réſiſtance des habitans d'Alckmar.

Levée du ſiége.

Charles IX. 1573. retirant brûlerent quelques maisons & des moulins: la garnison les poursuivit sans leur causer beaucoup de perte; mais la disette les fit beaucoup souffrir du côté d'Egmond & de Harlem, où ils ne purent pas même trouver de légumes pour se nourrir. L'armée fut distribuée en différens quartiers, tant pour se refaire, que pour attendre l'occasion d'agir. Le grand froid en ce païs-là est le tems le plus propre à faire des siéges: en effet, lorsque ces eaux, dont toute la Hollande est couverte, sont bien gelées, les troupes, les bagages, les canons, les chariots, tout roule sans peine sur les glaces; au lieu que dans le reste de l'année on ne peut marcher que sur les digues. François de Valdes eut ordre d'entrer dans cette province du côté de Harlem avec les deux régimens de Saint-Jaques & de Saint-Philippe, deux compagnies d'Allemans, deux de Flamans, six compagnies de Chevaux-légers tant Italiens qu'Espagnols, & une compagnie de Cavalerie Allemande. Le Sieur de Capres eut ordre de rester à Egmond avec son régiment. D'un autre côté, Julien Romero, avec quelques compagnies d'élite tant Flamandes qu'Allemandes, & avec les deux régimens de Ferdinand de Tolede & de Bracamonte, passa sur les digues qui sont le long de la mer, & s'en alla à la Haye. Valdes, s'étant rendu maître des digues, mit garnison dans Soeterwoude, Hasserswoude, l'isle de Soetermeer, Noordem Bleyswick, la Capelle, Wetering, & dans tous les postes situés au bas de cette langue de terre. Romero de son côté, après s'être emparé de la Haye, prit par composition Catwick & Valkenburg, & par force le château de Maeslandtsluys, qu'il fit attaquer par Jean de Contreras avec un détachement de bonnes troupes. On y tua environ six cens païsans, & on fit prisonnier Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, qui étoit un homme de grande considération, & chef du Conseil du Prince d'Orange. Il reprit ensuite Monastir, Gravesande, avec d'autres petits forts; & sur la fin d'Octobre, il investit de toutes parts la ville de Leyde, dont on vouloit faire le siége dès que la gelée seroit venuë.

Prise de différentes places par les Espagnols.

Leyde investi.

Cependant la forteresse de Rammekens n'espéroit plus de secours depuis la défaite du Comte de Bossut. La mine étant prête à jouer, & les assiégeans se préparant à donner l'assaut, cette forteresse fut obligée de se rendre au Prince d'Orange. La prise de cette place avança beaucoup celle de toute l'isle de Walcheren.

Prise du fort de Rammekens par les Confédérés.

Il y avoit long-tems qu'il couroit des bruits fâcheux contre le Duc d'Albe, non-seulement en Flandre parmi les gens attachés au parti du Roi, mais même en Espagne; & ces bruits étoient parvenus jusqu'aux oreilles de Philippe. On disoit que c'étoit la sévérité excessive de ce Général & les impositions énormes qu'il exigeoit, qui avoient mis ces peuples au désespoir, & qui les avoient en quelque sorte forcés à se révolter. Le Duc d'Albe, en ayant eu connoissance, & sçachant d'ailleurs combien il avoit d'ennemis & d'envieux à la Cour, crut devoir prévenir un rappel injurieux, & demanda un successeur dans le tems que les affaires étoient encore florissantes. Philippe, qui vouloit en même tems rétablir la paix dans les Païs-bas, où il sçavoit que le nom du Duc d'Albe étoit en horreur, & sauver encore l'honneur d'un homme de cette considération, lui ac-

Le Duc d'Albe demande la démission de sa charge.

accorda le congé qu'il demandoit, sous prétexte que l'air du païs étoit contraire à sa santé, qui s'affoiblissoit de jour en jour. Il eut pour successeur le Duc de Medina-Celi, homme d'une grande naissance, mais qui n'avoit encore rien fait d'éclatant. Medina-Celi étant arrivé dans un tems où tout se disposoit à une révolte génerale, ne voulut pas se charger du gouvernement; & par une modestie affectée, il laissa au Duc d'Albe tout le poids des affaires, & la haine qui y étoit attachée. Le Duc, indigné qu'on lui eût envoyé un rival plûtôt qu'un successeur, garda le commandement, & écrivit au Roi, que s'il vouloit conserver les Païs-bas, il falloit en rappeller Medina-Celi; que c'étoit un esprit incapable de conduire une guerre, & très-propre à ruiner un Etat pendant la paix. Le Roi les rappella donc tous deux, & nomma pour leur succéder Loüis de Requesens grand Maître de l'Ordre de Saint-Jaques, Gouverneur du Milanois, homme d'une grande distinction, qui avoit servi en qualité de Lieutenant général, tant dans la guerre contre les Mores de Grenade, que dans celle qui avoit été concluë contre les Turcs, en conséquence de la ligue faite entre le Pape, le Roi d'Espagne & les Vénitiens, sous les ordres de D. Juan d'Autriche, qui étoit Généralissime dans l'une & dans l'autre guerre. Requesens se mit aussi-tôt en marche par la Savoye, la Franche-Comté & la Lorraine, & arriva à Bruxelles le dix-sept de Novembre. Sur la fin du mois le Duc d'Albe lui remit le commandement des armées, & partit sur le champ avec Fréderic de Tolede son fils, escorté de deux compagnies de Gendarmes, & de trois compagnies d'Arquebusiers à cheval. Il gagna l'Italie par la même route qu'avoit tenuë Requesens; & s'étant embarqué sur les galéres de Génes, il passa en Espagne, où il trouva un accueil qui ne répondoit guères aux services qu'il avoit rendus. Le Duc de Medina, pour éviter la compagnie du Duc d'Albe avec qui il ne s'étoit jamais bien accordé, ne voulut pas prendre la même route; il fit le voyage par mer, & arriva en Espagne par un chemin beaucoup plus court.

CHARLES IX. 1573.

Il est rappellé avec Medina-Celi.

Louis de Requesens nommé Gouverneur des Païs-bas.

De notre côté, le Roi, ayant effacé le mieux qu'il lui avoit été possible l'impression que le massacre de Paris avoit faite sur ses sujets, craignit que les Princes d'Allemagne n'en eussent du ressentiment, & qu'ils ne traversassent autant qu'ils pourroient du côté de la Pologne l'élection de son frere qui paroissoit en bon train. Pour les gagner, il leur envoya sur la fin de Février Gaspard de Schomberg, homme d'un grand mérite, & sur la fidélité duquel il pouvoit compter. Il lui recommanda de le justifier des mauvais bruits qu'on faisoit courir contre sa personne, de réfuter les libelles diffamatoires qu'on répandoit de toutes parts, & d'exhorter ces Princes à ne pas rompre les anciennes alliances qui étoient entre eux & la France: car le meurtre de l'Amiral de Châtillon, & la légation du Cardinal des Ursins, avoient donné occasion aux ennemis du Roi de dire par-tout, que ce Prince s'étoit secrettement lié avec le Pape & avec le Roi d'Espagne pour exterminer les Protestans. Fréderic Electeur Palatin, Prince fort zélé pour sa Religion, étoit fortement persuadé de cette ligue, & son fils Jean Casimir, qui avoit beaucoup d'inclination pour la France, eut bien de la peine à combattre ses idées. Schomberg se rendit d'abord auprès de

Affaires de France.

Schomberg député vers les Princes d'Allemagne.

Entretien de ce Ministre avec

CHARLES IX. 1573. l'Electeur Palatin.

cet Electeur, à qui il tâcha de persuader que la nécessité seule avoit été la cause de ce qui s'étoit passé à Paris. A l'égard de la légation, il dit que le Cardinal avoit demandé deux choses au Roi; la premiére, qu'il fît publier le Concile de Trente en France; la seconde, qu'il entrât dans la ligue contre le Turc: que sur le premier article, le Roi avoit répondu que cette publication, qui n'étoit d'aucune nécessité, seroit très-préjudiciable à ses affaires, & causeroit en France de nouveaux troubles; qu'à l'égard de la ligue contre le Turc, il pouvoit assûrer sa Sainteté qu'il n'y avoit point de Prince plus zélé pour la Religion Chrétienne; mais que l'état où étoient les affaires de son Royaume, ne lui permettoit pas de s'engager dans des guerres étrangeres: que son unique but étoit de rétablir la paix chez lui, & de l'entretenir avec les Princes étrangers: qu'il sçavoit d'ailleurs par expérience qu'il rendoit plus de service à la Chrétienté en demeurant en paix avec le Turc, que s'il lui faisoit une guerre ouverte; que le Roi avoit renvoyé le Légat avec cette réponse: que pour ce qui s'étoit fait à Paris, il n'y avoit eu aucune part; qu'il n'y avoit pas lieu d'en douter, puisque depuis que l'orage avoit cessé, on n'avoit insulté aucun Protestant, ni dans les villes, ni à la campagne, & qu'on n'avoit gêné la conscience de personne: qu'à la vérité le Duc d'Anjou étoit campé auprès de la Rochelle, mais que ce n'étoit pas tant pour faire la guerre aux habitans, que pour les obliger à se soûmettre au Roi; que la seule chose qu'on exigeoit d'eux, c'étoit de recevoir ce Prince dans la ville, en leur donnant parole qu'on ne leur ôteroit ni la liberté de conscience, ni celle de s'assembler pour l'exercice de leur Religion: que quiconque jugeroit des choses sainement & sans prévention, & connoîtroit le véritable intérêt de la France & l'esprit du Roi, seroit bien éloigné de croire qu'il voulût jamais faire une ligue secrette avec Philippe II. contre les Protestans d'Allemagne; que d'ailleurs ce seroit faire tort à la sagesse & à la prudence des Princes de l'Empire, que de leur attribuer une pensée si peu raisonnable: que le Roi connoissoit trop bien les idées ambitieuses de cette nation barbare, pour lui faciliter les moyens d'établir la monarchie universelle, dont elle couve le dessein depuis si long-tems, & d'imposer à toute la Chrétienté le joug de la servitude la plus affreuse, en lui fournissant des secours qui contribueroient à la perte des Princes & des villes dont l'alliance lui est chére: que le Roi étoit bien éloigné d'être dans de pareilles dispositions; que tous ses vœux ne tendoient, à l'exemple de ses prédécesseurs, qu'à entretenir une amitié & une union très-sincére avec les Princes de l'Empire; qu'une preuve de son inclination pour eux, étoit l'étroite liaison qu'il venoit de faire avec la Reine d'Angleterre, qu'il avoit priée de tenir sur les fonds sa fille unique, & à qui il avoit fait proposer de nouveau d'épouser le Duc d'Alençon son frere: qu'il ne désespéroit pas que ce mariage, qui avoit déjà été proposé plusieurs fois, & qui étoit également à souhaiter pour la France & pour l'Allemagne, ne réüssît; qu'il prioit les Princes de l'Empire & l'Electeur Palatin en particulier, dont il connoissoit le crédit auprès de cette Princesse, de se joindre à lui pour la déterminer: qu'il le conjuroit de plus de favoriser l'élection du Duc d'Anjou: qu'un si grand

grand bienfait, & la possession d'un Royaume si puissant & si à portée de prêter la main à l'Allemagne, fortifieroit par un double nœud l'amitié qui a toujours été entre leurs ancêtres, & maintiendroit l'équilibre entre les Princes de l'Europe, malgré la puissance excessive des Espagnols.

Schomberg, s'appercevant que toutes ces raisons ébranloient Casimir, qui étoit un Prince plein d'esprit, crut lui faire encore mieux sentir le péril qui menaçoit la liberté des Princes de l'Allemagne, s'ils se séparoient du Roi de France, en lui faisant confidence d'un conseil tenn depuis peu à Rome. Après lui avoir demandé le secret, il lui dit que la nouvelle étant venuë à Rome que l'Electeur Palatin, celui de Saxe, & celui de Brandebourg pensoient sérieusement à faire un Empereur de leur Communion, en donnant l'exclusion à la maison d'Autriche, & qu'ils avoient déja gagné l'Archevêque de Mayence; le Pape, effrayé de ce projet, avoit à l'instigation de l'Ambassadeur d'Espagne tenu un conseil secret avec neuf Cardinaux, où il avoit été résolu de priver du droit d'élection les Electeurs Protestans, & de se l'approprier, pour prévenir les malheurs dont la conspiration des trois Electeurs menaçoit l'Empire & toute la Chrétienté. Schomberg ajouta que cette entreprise ne seroit pas fort difficile au Pape, soûtenu de toutes les forces de la maison d'Autriche, sur-tout si les Princes de l'Empire n'avoient aucun secours à attendre de la France, contre laquelle le massacre de Paris les auroit indisposés. Le but de Schomberg étoit de faire envisager à ces Princes le péril auquel ils s'exposoient, & de les engager par-là à se réconcilier promptement avec sa Majesté, afin que s'ils n'aidoient pas le Duc d'Anjou dans sa prétention à la Couronne de Pologne, au moins ils ne le traversassent pas ouvertement en faveur de la maison d'Autriche. Ces motifs firent impression sur Casimir, qui promit de travailler pour le Duc d'Anjou, non-seulement auprès de l'Electeur Fréderic son pere, mais auprès de tous les autres Princes de l'Empire, qui étoient leurs alliés.

Il conclut un traité avec le Prince d'Orange.

Schomberg alla ensuite à Francfort sur le Mein, où il continua une négociation que la Reine avoit fait entamer par Galeas Fregose avec Loüis de Nassau, qui traitoit au nom du Prince d'Orange son frere. Il la conclut à ces conditions : que si le Roi déclaroit la guerre à l'Espagne en faveur des Provinces-Unies, la Hollande & la Zélande seroient remises entre les mains de sa Majesté, qui s'engageroit de son côté à conserver les droits, les franchises, & les priviléges du païs, & à laisser aux habitans la liberté de conscience, & l'exercice public de la Religion dont on fait profession dans les villes & dans les campagnes : que si le Roi ne vouloit pas déclarer ouvertement la guerre à Philippe, & qu'il aimât mieux prêter trois cens mille florins aux Etats, toutes les conquêtes que l'on feroit depuis la conclusion du traité, appartiendroient à sa Majesté, & que le Prince d'Orange seroit obligé de l'en mettre en possession ; que s'il arrivoit qu'on ne fit aucune conquête, la Hollande & la Zélande seroient remises entre les mains du Roi aux conditions que l'on a marquées, & qu'un Prince Allemand se rendroit garant de l'exécution du traité pour le Prince d'Orange. Voilà ce que Schomberg négocia secrettement avec Loüis de Nassau.

Le bruit se répandit dans ce tems-là que l'Empereur Maximilien sollicitoit

 vive-

CHARLES IX. 1573. vivement les Etats de l'Empire de l'aider à faire tomber le Royaume de Pologne à son second fils; qu'il formoit à cet effet une ligue puissante entre les Princes qui lui étoient attachés; & qu'il avoit formé la résolution, en cas que le Duc d'Anjou fût élû, d'employer la force ouverte pour renverser son élection, & de l'empêcher de traverser l'Allemagne pour se rendre en Pologne: que l'Electeur de Saxe avoit pris des engagemens avec lui, & qu'il lui avoit promis dix mille chevaux payés pour cinq mois: que l'Empereur de son côté avoit donné parole, que si son fils Ernest étoit nommé Roi de Pologne, il restitueroit à l'Empire Dantzick, & quelques autres villes de Prusse, qui en avoient été démembrées, avec la partie de la Livonie, dont la Pologne s'étoit emparée depuis peu: que pour indemniser l'Electeur des dépenses qu'il s'obligeoit de faire, l'Empereur lui avoit engagé la partie de la Silésie, qui touche à l'Electorat de Saxe.

Dès que Schomberg eut sçû tout ce détail de Jean Sturm, il en donna aussi-tôt avis à Jean de Montluc, Ambassadeur de France en Pologne: il passa ensuite à Cassel, dans l'intention de solliciter Guillaume Landgrave de Hesse d'envoyer des Ambassadeurs en Angleterre, pour négocier le mariage entre la Reine & le Duc d'Alençon. Le Landgrave n'y consentit qu'avec peine, & ce fut à condition que l'Electeur Palatin se joindroit à lui dans cette négociation auprès de la Reine d'Angleterre. Schomberg pressa ensuite le Landgrave au nom du Roi, d'écrire aux Grands de Pologne en faveur du Duc d'Anjou; mais il s'en excusa, en disant qu'il ne pouvoit pas se déclarer ainsi publiquement sans offenser l'Empereur, à qui tous les Princes de l'Empire avoient promis leur secours pour son fils, & que ces Princes même auroient raison de regarder une pareille démarche comme un outrage. Cependant comme Schomberg le sollicitoit vivement, il trouva un expédient pour rendre service au Duc d'Anjou, non pas à la vérité en envoyant une Ambassade publique, comme faisoient les autres Princes; mais d'une maniére, qui, sans être si éclatante, deviendroit plus efficace: c'étoit de faire tenir par Crispingen son Conseiller, des lettres de recommandation à la Princesse Sophie, sœur du feu Roi Sigismond-Auguste, & de l'Infante Anne, veuve de Henri Duc de Brunswick. Comme elle étoit zélée Protestante, elle haïssoit souverainement tous les Princes de la maison d'Autriche, & on croyoit qu'en lui faisant entrevoir quelque espérance de marier l'Infante au Duc d'Anjou, la recommandation de cette Princesse seroit d'un grand poids, non-seulement auprès de sa sœur, mais encore auprès de tous les Grands de Pologne, qui pensoient comme elle sur la Religion.

Négociation de Schomberg à la Cour de Hesse.

Lettres du Landgrave à la Reine mere.

Le Landgrave, Prince généreux & plein de reconnoissance pour la mémoire de Henri II. écrivit à la Reine sa veuve des lettres pleines des témoignages du plus parfait attachement; & quoiqu'il fût sensiblement touché de ce qui s'étoit passé à Paris, il protesta qu'il sacrifioit son ressentiment particulier à l'amitié qu'il avoit pour le feu Roi, pour ses enfans, & en général pour tous les François: qu'il faisoit tout ce qui pouvoit dépendre de lui pour prolonger les troubles des Païs-bas, dans la crainte où il étoit, que si Philippe n'avoit plus cette guerre sur les bras, il ne fondît avec toutes ses forces sur la France, déchirée par une guerre intes-

intestine. Au reste, ce qu'il demandoit au Roi comme la plus grande grace qu'il pût lui accorder, étoit que sa Majesté, pour oublier la mémoire du passé, voulût bien rétablir les ensans de l'Amiral de Châtillon dans les biens qui avoient appartenu à leur pere, & obtenir la même faveur du Duc de Savoye en faveur de sa veuve. La Reine s'excusa de faire cette demande au Duc de Savoye, & le Roi de son côté refusa de rendre les biens de Châtillon à ses enfans, en disant pour colorer son refus, que tout ce qui s'étoit fait à cet égard, avoit été fait en justice réglée, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de casser un arrêt si solemnellement rendu.

Le Roi ayant besoin des Princes d'Allemagne pour faire réüssir les prétentions du Duc d'Anjou, Schomberg lui avoit conseillé de faire proposer à ces Princes une ligue défensive en son nom & au nom de son frere, en cas qu'il fût élû ; mais Jean de Montluc représenta que les Polonois n'ont rien plus à cœur que de vivre en paix avec leurs voisins, & sur-tout avec le Turc. De plus il avoit lui-même assûré les Grands du Royaume au nom du Roi, que le Duc d'Anjou ne s'écarteroit point de cette maxime : ainsi on ne jugea pas à propos de parler de cette nouvelle ligue, parce que ç'auroit été mettre le Roi de Pologne dans la nécessité d'entrer en guerre avec les Turcs, en cas qu'ils eussent attaqué l'Allemagne.

Succès de Schomberg aux Cours de Brunswick & de Saxe.

Schomberg alla de Cassel à Wolfenbutel, moins pour voir le Duc Jule de Brunswick, qu'il sçavoit n'être pas dans nos intérêts, que pour avoir moyen de traiter plus commodément & avec moins d'affectation avec la Princesse Sophie sur ce que le Landgrave lui avoit écrit : ainsi après avoir rendu une visite de cérémonie au Duc, il alla incontinent à Brunswick, où il eut une conférence avec Henri Crato que la Princesse lui envoya. Après avoir justifié le Duc d'Anjou sur tous les bruits que l'on avoit répandus contre lui, comme étant l'ennemi juré des Protestans, il obtint enfin que la Princesse écriroit en sa faveur à tous ses amis : on croit que sa recommandation contribua beaucoup au succès de cette affaire, aussi-bien que les lettres que François de la Personne écrivit à Jean de Poix Sieur de Séchelles, qui étoit avec Montluc en Pologne. La Personne, que le Prince de Condé avoit envoyé en Allemagne, mandoit à Séchelles, que depuis que le tumulte avoit été appaisé, le Roi & le Duc d'Anjou avoient traité avec toute l'humanité possible les Protestans, que le péril avoit dispersés par toute la France. Ce fut encore Schomberg qui ménagea cette affaire ; il fit beaucoup valoir en France le service que la Personne avoit rendu au Duc d'Anjou, & le Roi lui en sçut très-bon gré.

Schomberg passa ensuite à Dresde, pour conférer avec Auguste Electeur de Saxe, nouvellement arrivé de Vienne, où il étoit allé voir l'Empereur. Il trouva ce Prince fort indisposé contre la France à l'occasion du massacre fait à Paris : il lui fut impossible de lui persuader que le Roi y eût été forcé, comme on le publioit, pour étouffer la conjuration de l'Amiral de Châtillon & de ses complices ; & que ce ne fût pas un dessein médité de longue main pour exterminer les Protestans dans le Royaume. Ce Prince dit qu'il sçavoit de science certaine, que le meurtre de Châtillon avoit été commis par le Duc de Guise, du consentement du Roi & par

CHARLES IX. 1573.

son ordre, & que l'on avoit écrit en même tems à tous les Gouverneurs des provinces de faire main basse sur tous les Protestans que l'on trouveroit dans les villes & dans les campagnes. Au reste tout ce qu'il disoit en cette occasion, lui avoit été suggéré par l'Empereur & par les Princes de la maison d'Autriche, qui, malgré la joye qu'ils avoient de ce qui s'étoit passé en France, n'étoient pas fâchés d'y trouver de quoi rendre odieux le Roi & le Duc d'Anjou.

Ecrit attribué aux Jésuites.

Dans ce même tems il parut un écrit en Baviére, qu'on crut être de la façon des Jésuites de Munick & d'Ingolstadt. On y élevoit jusqu'au ciel cette prudence singuliére & ce zéle ardent pour la Religion, que le Roi avoit fait paroître dans le massacre des hérétiques de son Royaume. Mais tous ces éloges ne tendoient qu'à lui attirer la haine de tous les Princes Protestans, & à faire échoüer l'affaire du Duc d'Anjou que l'on voyoit en fort bon train; si malgré toutes ces tentatives on ne laissoit pas de l'élire, on espéroit du moins qu'on l'empêcheroit de passer par l'Allemagne. Schomberg n'oublia rien pour prouver à l'Electeur de Saxe, que tous ces bruits n'étoient qu'une invention des ennemis de la France & de la tranquillité de l'Allemagne: mais l'Ambassadeur de l'Empereur étant arrivé sur ces entrefaites, Schomberg s'en alla à Leipsick, qui n'est qu'à six milles de Dresde, de peur qu'on ne s'apperçût qu'on lui avoit fait moins d'honneur qu'on n'en faisoit au Ministre de Maximilien. Il resta à Leipsick pour rétablir sa santé, & cependant il négocioit toujours avec l'Electeur par l'entremise de ses Conseillers: s'il n'en obtint rien, au moins le rendit-il plus indifférent pour les intérêts de l'Empereur. Il ne se mit pas en peine de traiter avec l'Electeur de Brandebourg pour deux raisons: la premiére, parce qu'il sçavoit ses liaisons avec la maison d'Autriche; la seconde, parce qu'il étoit bien assûré que ce Prince ne feroit rien qui pût préjudicier aux intérêts des Princes de Prusse, qui étoient ses parens.

On s'étoit flatté en France que le massacre de Paris avoit fini la guerre civile; mais elle se ralluma tout d'un coup de toutes parts. Henri de Montmorenci Maréchal de Damville, Gouverneur de Languedoc, qui auroit été enveloppé dans le massacre des Protestans sans l'absence de son frere, voulant s'accommoder au tems & conserver ses emplois, s'empara de Cau-

Siége de Sommiéres par le Maréchal de Damville.

visson & de Montpezat, & investit ensuite Sommiéres le onze de Février avec quatre mille hommes d'Infanterie, qu'il logea assez commodément dans les fauxbourgs qui étoient à demi ruinés. Cette place, qui a pris son nom de la montagne (1) au pied de laquelle elle est bâtie, est éloignée de trois lieuës de Montpellier, & autant de Nîmes: elle a une très-belle citadelle sur la hauteur, avec un très-grand vignoble. On y entre par cinq portes, une vers l'Orient, une autre entre le Couchant & le Nord, qu'on appelle la porte du Bourguet; les trois autres regardent le Midi: de ces trois, il y en a une qu'on appelle la porte du Pont, à cause d'un pont bâti à l'antique sur une petite riviére, qui vient d'une

(1) Elle s'appelle *Meyre*. Editeur Anglois.

d'une fontaine appellée la Vidourle, grossie des eaux de quelques sources & des ruisseaux des environs. Cette petite riviére passe aux pieds des murs. Grémian (1) avoit élevé depuis peu deux cavaliers de terre, un à l'angle de la tour de Caudas, & un autre auprès d'une autre tour; & pour la défense du fossé, il y avoit fait en hâte des casemates. Mais comme la ville est située sur un côteau, ceux qui la défendoient, étoient fort incommodés des hauteurs des environs, parce que de l'une on tiroit sur la partie la plus élevée (2) de la ville, & de l'autre sur la plus basse: cependant le courage des assiégés surmonta long-tems ces difficultés. Grémian avoit avec lui Senglar, Saint-Ravi, & Montpezat avec tous leurs domestiques, & quelques autres Capitaines qui entendoient la guerre. On commença dès le lendemain à battre la tour qui couvroit le pont, & on mit le feu à la porte; mais inutilement, parce que les habitans l'avoient fortifiée d'une terrasse par derriére. Trois jours après le Maréchal de Damville fit une nouvelle batterie de sept piéces de canon contre la partie de la muraille de la ville qui tient d'un côté à la citadelle, & de l'autre au vignoble, afin de faire trois brèches, & de pouvoir en même tems donner l'assaut à la ville, à la citadelle, & au vignoble. La tour qui défendoit la brèche fut renversée au bout de trois jours: mais les décombres, au lieu de combler le fossé, comme le Maréchal avoit cru, étoient au contraire tombés sur l'emplacement de la tour, & s'y étoient entassés de maniére qu'ils rendirent la brèche d'un accès plus difficile. On ne laissa pas d'y donner l'assaut; mais les assiégés, qui avoient l'avantage de combattre d'en haut, firent une vigoureuse défense. Ceux qui se distinguerent le plus dans cette occasion, furent Barat de Nîmes, & Cogniac de Montpellier; ce dernier fut blessé dangereusement. Les femmes mêmes s'y signalerent: elles jettoient sur les troupes du Roi des huiles boüillantes, des planches pleines de cloux, des cercles de fer rouge; en sorte qu'elles furent obligées de se retirer avec perte. Les Sieurs d'Autremencour, de Limans, & de Monpeyroux, Officiers de grande réputation, furent tués sur la place. Les assiégés manquoient de poudre, & c'est ce qui les obligeoit à la ménager; delà venoit que comme ils ne chargeoient pas assez leurs moûsquets, les coups ne blessoient que légérement: à l'égard de leur canon, ils le tiroient rarement. Ils s'étoient persuadés que le Maréchal de Damville se rebuteroit & leveroit le siége; mais il crut qu'il y alloit de son honneur de n'en avoir pas le démenti. Ainsi le deuxiéme de Mars il recommença à battre la place entre la porte du Bourguet & la tour de Caudas: il y eut bientôt une grande brèche, quoiqu'elle fût défenduë par ce cavalier de terre que Grémian avoit élevé, suivant ce que j'ai dit. Cependant comme il y avoit une piéce de canon & une coulevrine d'une hauteur des environs qui battoient cet endroit de biais, & que les boulets se croisoient, il n'étoit pas possible que la garnison se présentât sur la brèche; en sorte que si on eût don-

(1) *De Lequez*, dit *de Grennan*, selon l'*Editeur Anglois*.

(2) Il y a dans le Latin *in alterum*, qui n'a point de sens. On a cru devoir lire *in altum*, opposé à *deorsum*, qui suit trois mots après.

CHARLES IX. 1573. donné l'assaut le même jour, les assiégés couroient risque d'être forcés. Mais l'attaque ayant été remise au lendemain, à cause de l'arrivée de vingt-deux compagnies de Gascons, conduits par Henri de Foix Sieur de Candale, beau-frere du Maréchal de Damville (1), ce délai donna le tems à la garnison de faire deux retranchemens aux deux côtés de la brèche, & de tirer un fossé en-dedans de la ville; ensorte que les Gascons, étant montés à l'assaut sur le midi, furent repoussés vigoureusement, & avec une grande perte. Candale, naturellement impétueux, crut qu'il seroit deshonoré, s'il se retiroit sans avoir rien fait: ainsi il alla attaquer du côté de la citadelle; mais il y perdit trois cens hommes, & demeura lui-même sur la place. La veille, s'entretenant avec le Maréchal de Damville en particulier, il lui avoit dit, qu'il étoit sensiblement touché des maux publics, & de ce que des François, à la honte de leur nom, s'entre-égorgeoient tous les jours pour contenter des coquins & des scélérats; paroles qui ne manquerent pas d'être remarquées. Cette mort causa beaucoup de douleur au Maréchal de Damville, & indisposa contre lui son armée. On imputoit à sa lenteur ses mauvais succès: on disoit malignement qu'il traînoit exprès les choses en longueur, pour abattre le courage des troupes. Ainsi, quoique le Vicomte de Paulin, qui tenoit Puy-Laurent dans le Lauraguais, eût jetté dans Sommiéres cent vingt hommes d'élite sous la conduite du Capitaine Flory, le Maréchal de Damville, piqué des bruits qui couroient contre lui, résolut d'emporter la place. Le canon recommença donc à tirer, & fit une grande brêche du côté du vignoble. La double tour qui flanquoit un angle, fut renversée: mais comme par un hazard auquel les assiégés ne s'attendoient point, elle tomba encore d'une maniére qui ne donnoit aucune entrée aux assiégeans, leur ardeur en fut un peu ralentie. On profita de cette circonstance pour amuser le Maréchal par des propositions, & pendant les conférences les habitans se retrancherent à la hâte; de sorte que Damville, jugeant qu'il ne pouvoit les forcer sans perdre beaucoup de monde, les reçut à composition d'autant plus volontiers, que le Sieur de Villeneufve, qui l'excitoit sans cesse à se venger de ces habitans qu'il haïssoit fort, étoit mort d'une blessure qu'il avoit reçuë pendant le siége. Les conditions de la capitulation furent, que les habitans & les soldats sortiroient librement avec leurs armes & tous leurs effets, & qu'on leur donneroit sept jours tant pour rassembler ce qui leur appartenoit, que pour se retirer. Pour la sûreté du traité, le Maréchal de Damville donna des ôtages que l'on conduisit à Nîmes: ainsi Grémian sortit de la ville le neuviéme jour d'Avril avec six cens Arquebusiers, & les habitans s'en allerent où bon leur sembla; les uns à Nîmes, les autres dans les Cévennes.

Sommiéres se rend par composition.

Cet évenement changea un peu la face des affaires en Languedoc. La conduite de ce siége rendit le Maréchal de Damville fort odieux au parti du Roi, & Grémian ne le fut pas moins aux Protestans pour avoir rendu la place. On le calomnioit hautement, & on prétendoit qu'il s'étoit rendu

(1) Il avoit épousé une fille du Connétable.

du sans nécessité, pour faire sa cour au Général Catholique. Depuis ce tems on ne fit aucune entreprise dans cette province; le Maréchal se contenta de distribuer ses troupes dans les places, afin qu'elles pussent s'y refaire des longues fatigues d'un siége si incommode & si meurtrier. Mais les Protestans ne demeuroient pas à rien faire; & bien loin que la perte de Sommiéres leur eût abattu le courage, ils comptoient au contraire pour un grand avantage d'avoir arrêté si long-tems l'armée du Roi au siége d'une bicoque. Ainsi, dans la résolution de continuer la guerre, ils se saisirent de Florensac, & de quelques autres postes aux environs de Narbonne, & firent revenir en France Jean de Saint-Chaumont de Saint-Romain, Gentilhomme d'une des meilleures maisons, qui s'étant sauvé avec peine du massacre de Paris, s'étoit retiré à Genéve; & pour donner plus d'autorité à leur parti, ils le déclarerent Généralissime de leurs forces: ils nommerent ensuite des députés pour aller trouver l'Electeur Palatin, & lui demander du secours. Calver & des Vaux, deux des plus habiles d'entre eux, furent chargés de cette commission. Ils trouverent l'Electeur très-bien disposé en leur faveur, & le récit qu'ils lui firent de leur état, le toucha sensiblement: il les assûra qu'on ne pouvoit être mieux intentionné qu'il l'étoit, & qu'ils pouvoient compter qu'il ne les abandonneroit pas. Ils s'en retournerent ensuite par des chemins différens: des Vaux arriva heureusement; mais Calver fut pris par de Gordes, & remis quelque tems après en liberté par l'entremise du Maréchal de Damville.

Prise de Florensac par les Protestans.

Les Protestans surprirent encore le Pousin: ce château situé sur le Rhône, est très-fort, & l'on en peut tirer de grands avantages en tems de guerre, comme la suite l'a fait voir. Ils fortifierent Cursol, petite ville ruïnée depuis long-tems, & qui étoit aussi sur le bord du Rhône, vis-à-vis de Valence. Quelque tems auparavant ils avoient pris par stratagême Villeneufve en Vivarais. Nous avons vû dans le livre précédent que Logiéres s'en étoit emparé au nom du Roi. Le Capitaine Baron qui étoit dans la place, se retira à Mirebeau auprès de la Pradelle, Seigneur d'une famille illustre. De ce lieu situé sur une hauteur, ils avoient sans cesse sous leurs yeux Villeneufve, & cette vûë réveilloit en eux le souvenir de leur patrie perduë. Baron étant à Saint-Privas avec quelques troupes, un chaudronnier vint trouver la Pradelle, & lui dit, qu'il ne seroit pas impossible de prendre Villeneufve, comme on avoit pris Nîmes deux ans auparavant (1); qu'il ne faudroit que rompre une grille de fer par où s'écoule l'eau qui tombe dans la ville en tems de pluye. La Pradelle fit venir Baron, & lui fit entendre qu'il ne falloit pas négliger cet avis. Baron trouva la chose très-périlleuse; il ne croyoit pas même qu'on dût l'entreprendre, d'autant plus qu'ils avoient besoin de secours, & qu'ils ne pouvoient réüssir, sans communiquer leur dessein aux habitans d'Aubenas. En effet, on sçut qu'il se machinoit quelque chose; & Logiéres en ayant été averti, envoya un renfort dans la ville, fit arrêter & mettre en prison tous ceux dont il avoit quelque soupçon, fit faire une exacte sentinelle, & passa lui-même plusieurs nuits sans dormir. En-

Ils surprennent le Pousin.

(1) Sur la fin de 1569.

CHARLES IX. 1573. Et Villeneufve.

Enfin les troupes s'étant assemblées au mois de Mars, Baron vint sur le soir à Mirebeau, où la Pradelle l'attendoit; mais ce ne fut pas si secrettement que Logiéres n'en fût instruit: & quoiqu'il traitât de visions ces avis qu'on lui donnoit de tems en tems, & dont jusque-là il n'avoit vû aucun effet, cependant celui-ci fit assez d'impression sur son esprit, pour l'engager à prendre des mesures. Il fit fermer les portes de bonne heure, doubla les corps-de-garde sur les murs & dans les places publiques, & fit mettre des flambeaux aux fenêtres d'espace en espace; en sorte que toute la ville étoit éclairée. Il passa toute la nuit à faire sa ronde avec quelques soldats choisis, & à visiter tous les corps-de-garde. Il est sûr que si les conjurés fussent venus à une heure après minuit, comme ils en étoient convenus, ils n'auroient pû éviter d'être découverts par quelqu'une des sentinelles que Logiéres avoit postées de tous côtés: mais les discussions qui arrivent entre les Chefs, lors même qu'étant d'accord sur l'essentiel, ils disputent sur les moyens, & qui d'ordinaire font échoüer les entreprises les plus importantes, furent précisément la cause du succès de celle-ci; car Baron soûtenant toujours que la difficulté d'exécuter ce projet étoit si grande, qu'on ne devoit pas y penser, & imaginant sans cesse de nouveaux sujets de retardemens, il prolongea la dispute bien avant dans la nuit. Mais enfin l'empressement & l'autorité de la Pradelle l'emporterent, & l'affaire fut tentée. Ceux qui étoient chargés de l'exécution, marcherent à la faveur des ténébres par les sentiers détournés de quantité de hauteurs dont Villeneufve est entourée: ils n'arriverent qu'au point du jour à la grille de fer, dans le tems que Logiéres, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés pendant la nuit, & persuadé que ce nouvel avis étoit encore une vision, & qu'il n'étoit plus nécessaire de faire une garde si exacte, se retira chez lui pour dormir. Les soldats, comptant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, s'en allerent aussi chacun de leur côté pour en faire autant. Dans ce moment les Protestans arracherent la grille, entrerent dans la ville, tuerent sans résistance les soldats du premier corps-de-garde qu'ils trouverent à moitié endormis, & coururent de ruë en ruë, en criant que la ville étoit prise. Ils vinrent à une des portes, la rompirent, & firent entrer tous leurs gens malgré le canon du rempart qui tiroit sur eux. De Logiéres, éveillé par ce bruit, sortit à demi nud, & voyant que le mal étoit sans remede, il rentra dans sa maison, qu'il avoit fortifiée depuis long-tems. Les vainqueurs tuerent tout ce qui se trouva devant eux, & sur-tout les Prêtres, qui étoient venus dans la ville pour le synode: la garnison se rassembla, partie à la tour qui étoit devant la plus grande porte de la ville, & partie dans l'Eglise. De Logiéres se défendit dans sa maison; & après avoir combattu pendant trois jours, il se rendit. On l'accusa d'avoir trahi la place: mais c'étoit une calomnie. Les soldats s'étant ensuite abandonnés au pillage, il ne se fit rien de remarquable. Les Protestans reprirent pourtant la Gorce & Salvas, qu'ils fortifierent, & par ce moyen ils assûrerent les passages depuis le Vivarais jusqu'à Nîmes.

La Gorce & Salvas repris par les mêmes.

Cependant Pierre de Châteauneuf Sieur de Rochebonne, Gouverneur & Sénechal du Puy en Velai, qui est un des vingt-deux gouvernemens du

du Languedoc, signifia aux Protestans que le Roi ne vouloit pas qu'ils s'assemblassent: cela n'empêcha pourtant pas les habitans de Saint-Voi de tenir leurs assemblées, leur Ministre, nommé Bonnefoi, qui depuis se retira à Genéve, leur ayant persuadé depuis long-tems que c'étoit une chose qu'ils devoient faire.

Tentatives des Catholiques sur le château de Baudiné.

Le Capitaine Vacheresses, s'étant saisi par stratagême du château de Baudiné qui étoit important en tems de guerre, se mit à le fortifier. Les païsans des environs, s'étant assemblés au son de la cloche, essayerent de le reprendre, & mirent en desordre les ouvriers qui y travailloient: mais à l'arrivée de quelques troupes qui vinrent du Vivarais, ces païsans prirent l'épouvante & s'enfuirent. Vacheresses les poursuivit, en fit un grand carnage, & depuis ce tems-là il courut & ravagea sans obstacle toutes les vallées d'alentour. Antoine de la Tour Saint-Vidal Gouverneur du Velai, & la Barge Gouverneur du Vivarais essayerent inutilement de le chasser de ce château. Guyard, natif du Puy en Velai, s'empara vers ce tems-là d'Ispaly, qui est vis-à-vis du Puy. Saint-Vidal marcha aussitôt de ce côté-là, & y fut dangereusement blessé: mais Guyard ayant été tué par la trahison d'un Capitaine, on apporta sa tête avec les clefs de la ville à Saint-Vidal; ce qui fit grand plaisir aux habitans du Puy, qui étoient très-incommodés des courses continuelles d'un ennemi si voisin d'eux.

Prise de S. Quintin, de Châteuil & de Teuse par les Royalistes.

Dans ce même tems, le Sieur de Monjou, qui étoit soupçonné d'être l'auteur de la mort du Sieur de la Motte-Gondrin, tué à Valence plus de dix ans auparavant, & qui avoit été détenu long-tems pour cela dans une dure prison, passa du Dauphiné dans le Vivarais à dessein de reprendre le château de Fay, qui avoit été livré aux ennemis par un nommé Matthias, à qui on en avoit confié la garde: mais il tomba dans une embuscade, où ses troupes furent taillées en piéces, & où il fut tué lui-même étant à cheval, & combattant vaillamment. Saint-Vidal reprit peu de tems après les forts de S. Quintin & de Châteüil, & avec quelques troupes qui vinrent de Lyon, il alla camper près de Teuse, à dessein de la prendre. Les habitans demanderent un pourparler; & pendant qu'on disputoit sur les conditions, les troupes du Roi attaquerent la place, l'emporterent, & la pillerent avec beaucoup d'inhumanité, jusqu'à éventrer les morts, parce qu'ils sçurent qu'un homme avoit avalé des piéces d'or. On pendit à divers gibets les Ministres, comme auteurs des troubles. Chambonet de Menistrol y fut pris & conduit, à l'instigation de Matthias son beau-frere, à Montfaucon en Velai. On l'attacha à un poteau, & on le tua à coups d'arquebuse. On traita à peu près de même la garnison de Monts près de Saint-Paul. Ce fort, qui avoit été pris depuis peu par un Officier Protestant nommé l'Ange, fut attaqué par les troupes du Roi. La garnison, manquant d'eau parce qu'on avoit détourné les fontaines qui lui en fournissoient, se rendit à condition d'avoir la vie sauve; mais les esprits étoient si animés par les insultes continuelles qu'on se faisoit de part & d'autre, que malgré la capitulation elle fut passée au fil de l'épée. Six de ces malheureux échurent en partage au Baron

Reddition de Monts.

CHARLES IX. 1573.

de Saint-Prié en Forez: il les emmena avec lui; & après les avoir fait massacrer, il les fit mettre dans un tombereau, & les fit promener par les ruës de la ville de Saint-Etienne, capitale du Forez, afin que ce spectacle affreux jettât la terreur dans les esprits des Protestans de la province. En effet les habitans de Saint-Voi, effrayés de ces cruautés, & se voyant investis de tous côtés de garnisons ennemies, prirent deux partis très-différens: les uns abandonnerent leurs maisons, & s'en allerent; les autres abjurerent leurs erreurs, & retournerent à la Religion de leurs peres.

Succès des Protestans dans le Dauphiné.

Loüis du Puy Sieur de Montbrun, s'étoit jusqu'alors tenu caché en différens endroits du Dauphiné sans se déclarer: il sortit enfin de sa retraite, & fit des tentatives sur Valence, Montelimart, & Crest; mais sans succès: car de Gordes Lieutenant de la province, instruit de ses desseins, se mit aussitôt en campagne, & défit au passage du Rhône les troupes que les Protestans du Vivarais envoyoient joindre Montbrun. Cette premiére entreprise ayant échoüé, les Protestans furent plus heureux dans l'evéché de Die: ils s'y rendirent maîtres d'Orpierre, de Serre, & de quelques autres forts; & dans le même tems François de Bonne Sieur de Lesdiguiéres, Morges, & Champoly prirent la ville de Meuse du côté des montagnes & la fortifierent en diligence, pendant que Montbrun, courant de tous côtés avec un camp volant, répandoit par-tout la terreur.

Prise d'Orpierre, de Serre, & de Meuse.

Exploits des Catholiques en Gascogne.

Reddition de Terride.

La Guyenne n'étoit pas plus tranquille. Honoré de Savoye Marquis de Villars, Lieutenant du Roi de Navarre en cette province, y étoit entré avec huit mille hommes de pied & deux mille chevaux. La premiére place qu'il attaqua, fut Terride, où il y avoit une garnison de cent vingt hommes, qui, effrayée du grand nombre des assiégeans, se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon d'une batterie de deux piéces. Le Capitaine Fargues qui la commandoit, fut pendu aux fenêtres du château. La prise de cette place chassa les Protestans de toute la Gascogne qui est au-delà de la Garonne. Le Maréchal de Villars passa ensuite cette riviére, & vint camper près de Caussade sur l'Averon. La Mote-Pujols bon Officier, étoit dans la place avec six cens Arquebusiers, & il la défendit si bien que les assiégeans, rebutés tant par la rigueur de l'hyver, que par la vigoureuse résistance de la garnison, leverent le siége; mais peu de tems après, un des soldats de Pujols lui lâcha, sans le vouloir, un coup d'arquebuse au travers du corps, & le tua. L'armée du Roi se vengea sur les châteaux du Vicomte de Gourdon, de la fatigue qu'il lui causoit en harcelant sans cesse son arriére-garde. Villars ne réüssit pas mieux à Verfeuil, d'où il fut repoussé avec perte. Le Duc d'Anjou, ayant envoyé de nouvelles troupes sous la conduite de Goas, la premiére compagnie fut mise en déroute par Gourdon au passage de la Dordogne; & quoique tout le reste eût joint l'armée de Villars, il n'entreprit plus rien, sous prétexte que ses troupes n'étoient point payées: cela fut cause que le soldat licentieux ne garda plus aucune discipline, & que pillant indifféremment tous les lieux où il passoit, il rendit le nom des Royalistes très-odieux aux gens de la campagne, qui commençoient à courir aux armes de tous côtés. Villars, craignant les suites de ce soûlevement, suivit le conseil de Jean de Nogaret Sei-

Seigneur de la Valette, qui tenoit le premier rang dans son armée: c'étoit de ne point employer la force contre la ville de Montauban, mais d'essayer de la gagner par de belles promesses. Il écrivit donc aux habitans dans cette vûë, pour connoître s'ils étoient disposés à rentrer d'eux-mêmes dans le devoir. Le Duc d'Anjou, qui assiégeoit alors la Rochelle, les seconda de son côté le mieux qu'il put: en effet il écrivit plusieurs fois par leur conseil aux Consuls, & à la Noblesse qui étoit dans Montauban, pour les exhorter à la paix, les assûrant que le Roi oublieroit tout le passé, & il s'offroit pour garant de la parole qu'il leur donnoit. CHARLES IX. 1573.

Les affaires des Protestans étoient de tous côtés dans un état chancelant, & leur sort dépendoit absolument de celui des villes de Sancerre & de la Rochelle, qui étoient assiégées en même tems. Depuis que les deux freres de la maison de Beüil, je veux dire les Sieurs de Fontaines & de Racan, avoient inutilement employé la voye de la négociation & de la force pour se rendre maîtres de Sancerre, Guillaume le Bailli Joneau, qui en avoit été nommé Gouverneur par les habitans, n'avoit pas pris les précautions nécessaires pour la fournir de vivres, se persuadant trop légérement qu'il n'y avoit rien à quoi la Cour songeât moins qu'à faire le siége de Sancerre; & que toutes les forces du Royaume étant devant la Rochelle, Sancerre n'avoit à se garder que des embuches & de la surprise. La plûpart des habitans, entraînés par ces discours, se flattoient de joüir bien-tôt de la paix qu'ils desiroient, & ils la regardoient même comme sûre. On ne faisoit pendant ce tems-là aucune provision; on se contentoit du peu de vivres qu'on y amenoit journellement de Laffay, d'Azy, de Jars, de Savigny, de Sulligny, & de quelques autres villages des environs. Les fortifications que l'on avoit commencées, demeuroient suspenduës; les habitations qui pouvoient incommoder la ville, & qu'il eût été à propos de jetter à bas de bonne heure, étoient toujours sur pied. Tout se faisoit avec une sécurité & une nonchalance extrême par le crédit & l'obstination du Commandant, qui ayant une fois assûré qu'on n'assiégeroit point la ville, n'en voulut jamais démordre, & soûtint avec autant d'orgueil que d'opiniâtreté ce que son imprudence lui avoit fait dire. Enfin le trois de Janvier, qui étoit un Vendredi, les troupes du Roi parurent à la vûë de Sancerre, & la compagnie des Gendarmes de Jean de Luxembourg Comte de Brienne, accompagnée d'une autre, approcha à la portée de la carabine. On fit quelques sorties sous la conduite du Capitaine la Fleur, qui étoit Commandant général des troupes, & du Capitaine la Pierre, qui étoit revenu tout nouvellement de Mons en Hainaut. Enfin le neuf du mois toute l'armée parut sous la conduite de Claude de la Châtre Gouverneur de Berry, & la nuit suivante elle campa à Saint-Satur, à Fontenay, & à Sury en Vaux. On reconnut alors la faute qu'on avoit faite de ne pas démolir ces endroits. Au bout de trois jours toute l'armée fut assemblée. Elle étoit forte de cinq mille fantassins & de cinq cens chevaux, parmi lesquels étoient les compagnies de la Châtre, du Comte de Brienne, de Jean de Blosset Sieur de Torsy, de Tristan de Rosteing, & de Cartier d'Orleans, qui, quoique sans naissance, avoit mérité par sa bravoure d'avoir rang parmi les Seigneurs. Il y avoit outre cela Siége de Sancerre.

CHARLES IX. 1573. dix-fept compagnies de pionniers : il y arriva quelques jours après huit compagnies du vieux régiment de Sarriu, grand nombre de volontaires des lieux circonvoifins, & on amena auffi-tôt au port de Saint-Thibaut dix piéces de gros canon & quatre coulevrines. Cinq jours après l'arrivée des troupes, la Châtre envoya un tambour fommer la place de fe rendre. Joaneau eut l'impudence de le faire arrêter & de l'infulter; ce qui piqua extraordinairement le Général de l'armée du Roi, & hâta, à ce qu'on croit, la perte de cet orgueilleux Commandant.

Defcription & origine de cette ville. Sancerre, ou Château-Sancerre, comme l'appelle Sigebert, fut anciennement le patrimoine d'un Evêque de Beauvais nommé Roger; mais l'an 1013. il fut donné en échange pour le comté de Beauvais (1) à Eude Comte de Champagne (2); & il eft enfin venu par droit de fucceffion à l'illuftre maifon de Beüil avec le même titre de comté. La ville eft bâtie fur une montagne fort élevée, & eft efcarpée de tous côtés. Le terroir de Sancerre eft admirable; il porte de bon bled, & du vin qui eft mis au nombre des grands vins du Royaume. La ville eft de figure ovale, & prefque ronde : elle eft très-forte par fon affiéte, mais foible d'ailleurs; car elle n'eft entourée que d'une muraille qui n'a que huit ou neuf tours tout au plus, en y comprenant même celles qui couvrent les portes. Son circuit eft d'environ deux mille cinq cens pas. Elle a quatre portes, qui font la porte Céfar ou Feuhard, la porte Viel, la porte Saint-André, & la porte Oyfon. Elle n'eft qu'à cinq cens pas de la Loire, qui paffe au pied de la montagne fur laquelle elle eft bâtie. Le côté de la ville le moins efcarpé eft entre le Midi & le Couchant, & regarde la ville de Bourges capitale du Berry. Elle eft fortifiée d'un château au fommet de la montagne, entre la porte Céfar & la porte Oyfon. Au-deffus de ce château, il y a encore une petite montagne, qu'on appelle l'Orme au loup, & qui regarde le Midi. Les Généraux de l'armée Royale bâtirent au village de Fontenay, qui eft fort près de la ville, un château fi élevé, qu'il dominoit fur celui de Sancerre; & l'ayant fortifié d'un foffé, d'un rempart, & de paliffades, ils y mirent leur canon. Ils en bâtirent enfuite un autre aux Ardilliers, dans la plaine de Saint-Ladre, avec un bon foffé. Après quoi ils envoyerent dix piéces de canon à la plaine de Saint-Ladre, & en firent monter fix à force de bras fur l'Orme au loup; ce qu'on avoit toujours cru impoffible. Après tous ces préparatifs, ils commencerent le dix-neuf de Février à battre la muraille depuis la porte Viel jufqu'à celle de Saint-André, & la battirent pendant quatre jours fans relâche : il y eut trois mille cinq cens coups de tirés, qui ne firent pas beaucoup de mal à la ville, puifque pendant tout ce tems-là elle ne perdit que vingt-cinq hommes.

Les affiégés de leur côté, ayant pris la réfolution de fe bien défendre, partagerent les quartiers de la ville entre leurs Chefs. Ils abattirent le haut de la tour Céfar, de peur qu'en tombant, elle ne les incommodât : ils for-

(1) C'eft apparemment depuis ce tems-là que les Evêques de Beauvais font Comtes.

(2) *Eudes* II. Comte de Blois & de Chartres, de qui font defcendus les Comtes de Champagne. *Editeur Anglois.*

fortifierent ensuite les endroits foibles du château, & tirerent un fossé en-dedans. Charles IX.

Pendant ce tems-là les assiégeans pousserent leurs tranchées jusqu'au fossé de la place, y firent une ouverture, & jetterent un pont de bois avec une galerie des deux côtés, faite de clayes; en sorte que les soldats pouvoient aller à couvert jusqu'au pied de la muraille. On se préparoit à la sapper, lorsque les assiégés, sous la conduite des Capitaines Martinat & Pillard, firent une sortie, ruinerent le pont, & le brûlerent le huit de Mars. Le lendemain dans la nuit les assiégeans en construisirent un nouveau, plus fort que le premier. Les assiégés, après bien des efforts, vinrent encore à bout de le briser avec des crocs de fer, & le brûlerent tout entier; après quoi ils firent un nouveau fossé en-dedans de la porte Viel, qui embrassoit tout ce côté-là de la ville. Les sorties étoient fréquentes; & comme il s'y faisoit des prisonniers tant de part que d'autre, on les interrogeoit avec soin sur l'état de leurs gens. Il y avoit même un grand nombre de déserteurs des deux partis, qui ne manquoient pas de rendre compte des desseins des ennemis. Les assiégés, instruits que l'on minoit, creuserent sept puits de leur côté pour rendre toutes les mines inutiles. On fit ensuite, par l'avis du Capitaine la Pierre, un fossé intérieur du côté de la porte Viel; & après avoir muré les portes & les fenêtres des maisons d'alentour, on fit des meurtriéres aux murailles, afin que leurs Arquebusiers à couvert, pussent tirer de-là sur les ennemis. Le bruit du canon des assiégeans, étant redoublé par les échos des bois & des vallons, épouvanta tellement les cerfs du païs, qu'il y en eut qui passerent au travers du camp, & vinrent jusqu'au fossé de la ville. Au bruit que firent ces animaux, on cria aux armes des deux côtés, & l'allarme fut égale de part & d'autre: on en tua un d'un coup d'arquebuse, & on l'emporta dans la ville. On combattit long-tems & vivement à qui en auroit un autre: les assiégeans en demeurerent enfin les maîtres; mais il leur en coûta cher. Le dix-neuviéme jour de Mars on tenta un assaut général, dont voici l'ordre. Sarriu avec ses vieilles bandes étoit commandé pour monter à la brèche de la porte Oyson, & il étoit soûtenu par la Châtre avec ses Gendarmes, à qui il avoit fait mettre pied à terre. Ils monterent jusqu'au haut de la brêche, & le Capitaine Ros y planta son drapeau. Mais après un combat très-sanglant, ses gens en ayant enfin été chassés, il rapporta son drapeau sain & sauf. Henri de Gouffier de Bonnivet attaqua aussi la même brêche, suivi de quantité de braves Gentilshommes & du Capitaine Cartier, soûtenus par cinq cens hommes, qui cependant ne passerent pas le bas du fossé, quoiqu'on fit en même tems un feu continuel du canon sur tous ceux qui se présentoient à la brêche: mais ceux des assiégeans qui étoient dans le fossé, ayant été presque accablés par les décombres de la brêche, furent obligés de se retirer fort à propos pour les assiégés. Six compagnies de Gascons, vieilles troupes, attaquerent le ravelin de la porte Viel & la platte-forme de Baudin, soûtenues par Charles de la Grange Sieur de Montigny, Lieutenant du Comte de Brienne; & on envoya de nouvelles compagnies à la grande brêche. Le Capitaine Tessier, qui étoit avec

1573.

CHARLES IX. 1573. avec eux, fit planter des échelles à la porte César: les troupes du Roi furent repoussées par-tout. Ceux des assiégés qui se distinguerent le plus dans cette occasion, furent les Capitaines la Fleur, Chaillou, Montauban, Paquelon, la Renaudiére, Pillard, Martignon, Martinat le jeune, d'Orival qui commandoit les nouveaux habitans & les volontaires, le Sergent d'Alegre, les Capitaines Buisson & Martinat l'aîné: ils furent très-bien secondés par les païsans avec leurs frondes, qu'on appella depuis pour cette raison, *les arquebuses de Sancerre*. Les femmes se signalerent également; & bravant le péril, elles combattirent sans relâche avec une présence d'esprit étonnante, roulant sur les ennemis des pierres & des cercles de fer rouge, & jettant sur eux de l'huile boüillante & des feux d'artifice: il y en eut même, qui, se mettant au-dessus de leur sexe, parurent dans la mêlée les armes à la main. Les assiégeans perdirent dans cette action plus de soixante des leurs: environ deux cens furent blessés, & moururent quelque tems après de leurs blessures; un pareil nombre fut blessé & estropié. Du côté des assiégés, il ne périt que vingt-sept hommes.

Siége changé en blocus. Après ce grand succès, on rendit publiquement à Dieu des actions de graces. La Châtre, étonné d'une telle résistance, changea de dessein; & jugeant qu'il lui seroit difficile de prendre la place de force, il résolut de changer le siége en blocus, & d'affamer les habitans. Il tenta néanmoins une derniére attaque, mais sans succès; ce qui le détermina à retirer son canon, & à construire dans la plaine Saint-Ladre un nouveau fort de trois bastions, qui avoit cent vingt pieds de front. Il en fit faire un autre aux Ardilliers en forme de croix de Jérusalem: dans le mois de Mai il en éleva un troisiéme en forme de cœur, dans un endroit qu'on appelle le Chaillou de Mont-Viel, & cinq autres plus petits, qui avoient une ligne de communication de l'un à l'autre. Il renvoya tout son canon à Saint-Thibaut, congédia les vieilles troupes, ne garda que les nouvelles avec deux coulevrines, & bloqua si bien la ville, qu'on n'y pouvoit aborder d'aucun côté. Il fit aussi peu à peu retirer ses gabions, qu'il fit brûler; & ayant abandonné ses premiéres lignes, il en tira une nouvelle, au-dedans de laquelle il fit rentrer toutes ses troupes. Il abandonna même aux assiégés une tour de bois roulante, d'où des soldats pouvoient tout d'un coup passer sur la brêche sans être exposés au feu des ennemis: la garnison la brûla dans une sortie qu'elle fit.

Les assiégés, jugeant par ces dispositions du parti que la Châtre avoit pris, écrivirent le sept de Mai aux Protestans du Languedoc pour les prier de les secourir, & chargerent un nommé la Croix de leurs lettres. Ils avoient envoyé quelques jours auparavant Jean Mercadier pour le même sujet; mais il fut arrêté à Nerondes (1), & ramené à la Châtre. Leur

Réglemens pour les vivres. premier soin après cela fut de penser au moyen d'avoir des vivres; on fit la visite de toutes les maisons; on tint un régistre de ce qu'il y en avoit dans chacune, & on résolut que tout ce qu'il y avoit de bled seroit porté dans les greniers publics, & distribué par des Officiers établis pour cet effet. On fixa pareillement le prix du vin; car il y avoit dès-lors dans la ville une grande

(1) Bourg de Bourbonnois, à trois lieuës, ou environ de Nevers.

de disette de beaucoup de choses; & dès le mois de Mars la viande ayant manqué, on avoit commencé par tuer les ânes: ensuite on vendit publiquement au marché les mulets, les chevaux, les chats, les rats, & les taupes. Enfin les chiens, & sur-tout les levriers qui vivent de pain, y furent vendus par ordre du Conseil. Cela fait, on permit à tous ceux qui voudroient sortir de la ville, de s'en aller. A l'égard de ceux qui demeurerent, ils eurent d'abord une demi-livre de pain par jour, & huit jours après, on ne leur en donna plus qu'un quarteron: c'est ainsi qu'on passa les mois de Mai & de Juin.

La Croix étant revenu du Languedoc, rapporta qu'on étoit disposé à les secourir; mais qu'on ne pouvoit le faire avant six semaines. On renvoya avec lui les Capitaines la Fleur, la Minée, & la Pierre pour hâter les secours. Les assiégeans, instruits de leur départ par leurs espions, par les déserteurs ou par les prisonniers, détacherent le Capitaine Cartier après eux: la Fleur & la Croix furent pris par la trahison de leurs hôtes; la Minée & la Pierre, ayant traversé la Bourgogne & perdu leurs chevaux à la Nocle, se déguiserent, & arriverent en Suisse. La Châtre fit donner avis de tout cela aux assiégés par la Croix, afin que voyant qu'ils n'avoient aucun secours à espérer, ils songeassent de bonne heure à se rendre. La Croix écrivit à ce sujet deux lettres, l'une à sa femme, & l'autre à un de ses amis, nommé Montauban, qui demeuroit avec lui dans la même maison: il leur rendoit compte de ce qui étoit arrivé à la Fleur & à lui; & forcé par la Châtre, il ajouta contre la vérité, que la Minée & la Pierre avoient été tués à ses yeux.

Les habitans furent extrêmement consternés de cette nouvelle; mais ils croyoient en avoir trop fait pour pouvoir espérer aucune grace. D'ailleurs leurs Ministres, leur prêchant continuellement la patience, ils persisterent dans leur résolution; & le douze de Juillet (1) il fut arrêté dans le Conseil, qu'on ne se rendroit point; que ceux qui n'étoient pas de cet avis, n'avoient qu'à sortir de la ville, mais que les mutins seroient jettés du haut des murs dans le fossé. Après cela on rétablit les fortifications de la porte Viel; mais ce n'étoit pas tant les ennemis qu'on devoit craindre, que la famine. Dès les premiers jours de Juillet les habitans se virent réduits aux nourritures les plus extraordinaires, cuirs de bœuf, peaux d'agneau, de cheval, de chien, & autres semblables. Pour les manger, ils en racloient le poil; après quoi ils les purifioient sur le feu, ou avec un fer rouge: & après qu'elles avoient trempé dans l'eau un jour ou deux, on les faisoit boüillir; on les broyoit ensuite, puis on les faisoit frire, sans en excepter celles qui avoient été préparées avec de la chaux, de l'alun & d'autres drogues acres & puantes. Les peaux de veau étoient extraordinairement chéres: un pied quarré se vendoit au moins douze sols, & le plus souvent quinze; une peau entiére, venduë en détail, produisoit au moins trente francs, c'est-à-dire, plus d'onze écus d'or, suivant la valeur qu'ils avoient en ce tems-là. De-là on vint au parchemin, & aux vieilles

Affreuse situation des habitans.

(1) Le 13. de Juillet. *MS. de Mrs. de Sainte-Marthe.*

Charles IX. 1573.

les chartres, quelque moisies qu'elles fussent: on mangea jusqu'aux peaux des tambours & des cribles. On n'épargna ni les actes publics, ni les titres des familles, qu'on auroit rachetés si cher en d'autre tems. On mangea les buffles des soldats, les licous, les poitrails, les croupiéres, les selles, les ceintures de cuir, les tabliers des ouvriers, les côtés des soufflets, les sangles des basts, les courroyes des flacons, les cornes des chevaux, des bœufs, des cerfs & des chevreuïls, & jusqu'à des pieds de sanglier qui étoient cloüés aux portes depuis plusieurs années, des os ramassés dans les fumiers, des cornes de lanternes; ce qui ne se faisoit plus par l'autorité du Magistrat, chacun mangeant ce que la nécessité, maîtresse de l'invention, lui mettoit entre les mains. Les jardins furent d'un grand usage pendant quelque tems; mais les pauvres, qui n'en avoient point, cueilloient des herbes inconnuës & quelquefois vénimeuses, s'exposant à perdre la vie pour la prolonger un peu: en effet il y en eut, qui, malgré les avis qu'on leur avoit donnés, mangerent de la ciguë, jusqu'à ce qu'ils s'apperçurent qu'ils enfloient. On mangeoit de la graine de lin, du sainfoin, & de la paille hachée: les coquilles de noix, les ardoises broyées & mises en poudre, tenoient lieu de pain: le suif des lanternes, le vieux oint le plus puant étoient des mets délicieux, & qui s'achetoient très-cher. Dès qu'on eut destiné pour la table les chevaux qui servoient pour la guerre, la livre de cheval valoit vingt, & vingt-deux sols; la tête sept ou huit francs, la langue trois livres dix sols, les quatre pieds six francs. On tiroit quatorze francs d'un foye vendu par morceaux, parce qu'on en faisoit du boudin en y mêlant quelques herbes. C'étoit à qui ramasseroit jusqu'aux excrémens dans les ruës: les crotes des chevaux, de vieilles savates ramassées dans le fumier, & dont l'odeur seule étoit capable d'empester, tout cela servoit de nourriture à ce peuple malheureux. Et afin qu'il ne manquât aucun trait de la nécessité la plus affreuse, une jeune fille de trois ans, morte de faim & déja couverte de terre, en fut tirée par le conseil d'une vieille, & mangée par son pere & par sa mere. Cependant la chose ayant été sçuë, ils furent condamnés au feu par sentence du Magistrat; en sorte que le siége de Sancerre peut servir de preuve à ce que les auteurs sacrés rapportent de celui de Samarie, à ce que Joseph a écrit de celui de Jérusalem, & à ce que l'histoire Romaine nous apprend de celui de Numance, où la famine porta les assiégés à des extrémités que l'on a peine à se persuader.

Dans cette affreuse situation, on voyoit les uns mourir dans les ruës; les autres qu'on portoit en terre, regardés avec envie par ceux qui suivoient leur convoi: on entendoit des peres qui faisoient enterrer leurs enfans, dire les larmes aux yeux à ceux qui leur restoient, que dans peu on leur rendroit le même office. Il n'y avoit point de jour qu'il ne mourût ainsi trente personnes de faim. La plûpart sortant de la ville, étoient repoussés, & même blessés par les ennemis; en sorte qu'ils restoient dans les fossés à manger des limaçons, des herbes sauvages, ou de ces petits ligamens avec lesquels la vigne s'attache à tout ce qui l'environne. On tiroit sur eux; mais ils ne s'en soucioient pas, & mouroient languissans au

milieu

milieu des cris & des lamentations, moins effrayés de la mort même que de sa lenteur. Il en mourut plus de cinq cens en quarante jours: on en trouva deux cens étiques, & pendant tout le reste du siége, il n'y en eut en tout que quatre-vingt-quatre de tués par les ennemis.

Cependant les Ministres, qui avoient le plus d'intérêt dans cette affaire, faisoient tout ce qui dépendoit d'eux: ils exhortoient tout le monde à la patience; ils faisoient de leur propre danger celui de tous les autres, & prenoient le tems d'une priére qu'ils avoient établie, & qui se faisoit tous les soirs à l'Eglise de Saint-Jean, pour encourager ceux qui étoient ébranlés. Comme il y avoit beaucoup de gens qui étoient touchés du spectâcle affreux des pauvres qui mouroient dans les ruës, on avoit ordonné qu'on fourniroit à ceux qui n'avoient plus rien, un boüillon fait d'herbes, de cuirs & de peaux, avec une certaine mesure de vin: mais lorsqu'ils n'avoient plus chez eux ni espérance, ni secours à donner, ils leur parloient de secours étrangers (1), & assûroient hardiment qu'ils arriveroient bientôt. Ils marquoient sur-tout une grande confiance dans celui de la Rochelle, à cause des bonnes nouvelles qu'on recevoit de jour en jour de cette ville, mais qui souvent étoient fabriquées par les Ministres suivant le besoin qu'ils en avoient. Ils disoient qu'en faisant leur traité avec le Roi, on ne pouvoit pas douter qu'ils n'y fissent comprendre tous ceux à qui leur cause étoit commune, & en particulier les habitans de Sancerre.

Continuation du siége de la Rochelle.

Nous avons vû que le siége de la Rochelle avoit été commencé par Biron dès l'année 1572. Le Roi & la Reine y donnoient toute leur attention sans s'embarrasser du reste, parce qu'ils comptoient que la Rochelle renduë, la guerre étoit terminée. Cette ville est située dans le païs d'Aunis, qui fait partie de la Saintonge: elle est bâtie sur le bord de l'océan dans une plaine assez étenduë, qui s'éleve imperceptiblement du côté du Levant & du Septentrion. La mer, qui baigne les murs de la ville, forme un canal large de mille pas, & long de cinq cens, qui y fait un port très-sûr, tant pour les vaisseaux de guerre, que pour les vaisseaux marchands. A l'entrée du port il y a deux tours de brique très-élevées, & solidement bâties, avec des fenêtres qui regardent sur la mer: ces tours sont bien garnies de canon, pointé pour tirer à droite & à gauche, de maniére qu'il peut empêcher les plus petits bâtimens d'entrer dans le port. On appelle cet endroit tour de la Chaîne, parce qu'il y en a effectivement une qui ferme le port du côté de la mer. Il y a de plus, à deux milles de la Rochelle, un cap, appellé communément chef de Bois ou chef de Baye, qui forme un vaste golfe, à couvert de tous les vents & de toutes les tempêtes, & capable de contenir la plus grande flotte: ces sortes de golfes s'appellent bayes sur ces côtes. Aux deux tours qui ferment le port, vient aboutir une muraille très-épaisse, qui va rendre à un nouveau boulevard de figure ronde, & d'une grandeur médiocre, qu'on appelle la tour du

Détail de ses fortifications.

(1) Il y a dans le Latin *ad extrema*: nous croyons devoir lire *ad externa*, pour opposer à *in seipsis* qui précéde; le sens justifie la conjecture.

Charles IX. 1573. du Garrot, qui domine sur tout le canal, & qui est comme l'arsenal de la ville: cette même muraille s'étend encore depuis le boulevard jusqu'au-delà du canal par où l'on entre dans le port, & finit à la porte Saint-Nicolas, dans un endroit où l'eau est si basse qu'on la peut passer à gué. Cette porte, qui est très-grande & très-élevée, est fortifiée d'un fossé très-profond, & de plusieurs ouvrages qui la flanquent de tous côtés. La muraille va gagner ensuite un peu obliquement le bastion des Dames, ainsi nommé, parce que dans les derniéres guerres, des Dames de grande condition travaillerent à y porter de la terre. La muraille, faisant un angle en cet endroit, se courbe en-dedans, & s'étend fort loin, toujours en forme de coude, le long des marais salans qui sont au pied, & elle va ensuite en montant jusqu'à la seconde porte, appellée de Coignes depuis l'Eglise de Sainte Marie entiérement ruinée à la réserve de la tour, & dont le terrain est occupé par un nouveau fort qu'on y a bâti. Comme cette muraille, par ces différentes courbures qui se regardent, ressemble assez à une tenaille, on lui a donné le nom de tenaille suivant la coûtume de nos Ingénieurs. Le fossé est très-profond dans toute cette partie, & il est rempli tous les jours par la marée, qui, après avoir inondé les marais salans, se retire peu à peu par un fossé, creusé dans le roc du côté du Septentrion.

La porte de Coignes est fortifiée de maniére, qu'elle est enfermée d'un ouvrage de terre fait en pointe, & couverte par de nouvelles fortifications bâties de pierre de taille, & conduites jusqu'au rempart du côté de la ville par une muraille qui tient toute cette étenduë. Celui qui la fortifia ainsi, fut Scipion Vergano du Frioul, qui servoit alors le Prince de Condé & Coligny, & qui passa depuis dans le parti du Roi.

Le clocher de l'Eglise n'est plus aujourd'hui qu'une muraille, depuis que les habitans en ont démoli le haut, pour en faire comme un donjon, sur lequel ils ont placé quelques piéces de campagne qui foudroyent tous les lieux d'alentour. Il y vient aboutir un peu obliquement une autre muraille, soutenuë en-dedans d'un bon rempart, & fortifiée en-dehors d'un fossé très-profond, jusqu'à un fort de terre qu'on appelle la vieille Fortune (1), d'où on découvre toute la plaine. De-là on descend par une pente douce jusqu'au magnifique bastion de l'Evangile, qui fut autrefois bâti par Guy de Daillon Comte du Lude, Gouverneur de la province; c'est-là que l'eau commence à entrer dans le fossé. Après ce fort on trouve un mur, flanqué d'espace en espace de quantité de tours, qui se courbe insensiblement en-dedans, & s'étend jusqu'au vieux château, & de-là à la porte neuve, fortifiée par devant d'un double fossé qui s'emplit d'eau dans les hautes marées, & flanquée outre cela d'un beau bastion de l'ouvrage de Vergano. Au-delà de cette porte, la muraille faisant encore un coude, va joindre la porte des moulins, d'où elle s'étend jusqu'à l'entrée du port. De toutes les portes de la ville, celle-ci est la plus forte: elle a double fossé, double bastion l'un dans l'autre, dont la figure n'est pas ronde,

(1) Aucun historien ne fait mention de la *vieille Fortune*; mais il y avoit un bastion nommé *vieille Fontaine*, & c'est ainsi qu'on doit lire. Mrs. *Dupuy*.

de, mais triangulaire; & chacun de ces ouvrages est si grand, qu'il peut aisément tenir deux compagnies. Il y a des ouvertures médiocres vis-à-vis les unes des autres pour mettre du canon, & elles sont disposées de maniére qu'on peut tirer de tous côtés sur les ennemis. La ville est presque quarrée, & a environ trois mille pas de tour. Ses murailles sont presque par-tout fondées sur le roc: d'ailleurs elles sont si hautes, & le fossé est si profond, qu'il n'y a presque point d'endroit qu'on puisse escalader. La mer, qui baigne le pied des ouvrages, ne permet pas qu'on les mine, si ce n'est depuis la porte de Coignes jusqu'au bastion de l'Evangile. Outre cela les retranchemens tant anciens que nouveaux, qu'on a faits en-dedans de la place, la mettent à couvert du canon; & le bord du fossé qui regarde la campagne, ayant plus d'élevation que n'en ont les murailles de la ville, semble les couvrir. D'ailleurs le flux entre deux fois par jour dans les fossés: lorsqu'il se retire, on y retient autant d'eau que l'on veut par le moyen des écluses, & on la fait couler dans la ville pour les moulins à bled, & pour nettoyer les ruës. Il y avoit dans la Rochelle treize cens hommes de troupes réglées, gens d'élite, avec deux mille habitans bien armés, qui sçavoient se servir de leurs armes. Ces troupes étoient commandées par des Colonels & des Capitaines très-braves, tels que la Roche Enard des Essars homme entreprenant, Chaillou Gentilhomme Poitevin, le Capitaine Normand de Roüen très-bon Officier, Sauvage & la Musse Rochelois, la Salle, Vadorgne, Canopet, Champagny, & beaucoup d'autres. Ils avoient quinze piéces de gros canon, soixante médiocres ou piéces de campagne, & cent autres plus petits; tout cela de fonte. Ils en avoient un bien plus grand nombre de fer, cent soixante mille livres de poudre à canon, & ils en faisoient tous les jours de nouvelle: ils avoient du vin en abondance, grande quantité de toutes sortes de provisions, & de biscuit, mais très-peu de bled.

CHARLES IX. 1573.

Confiance des Rochelois.

Le peuple de la ville, composé autrefois de gens grossiers qui ne s'appliquoient qu'au commerce & à la navigation, étoit d'un naturel orgueilleux & avare; mais le commerce du monde l'avoit peu à peu rendu plus sociable & plus poli. Cependant les derniéres guerres, & celle dont nous parlons, lui avoient fait connoître ses forces, & lui avoient rendu son ancienne fierté: d'ailleurs, dans la conjoncture où l'on se trouvoit, le souvenir du massacre de Paris avoit jetté dans l'esprit des Rochelois effarouchés un mêlange de frayeur & de rage, qui les détermina à souffrir les plus grandes extrémités, plûtôt que de se remettre entre les mains de gens, que le sang de leurs amis & de leurs alliés, versé avec une cruauté inoüie, leur rendoit extrêmement odieux. Plusieurs choses contribuoient encore à augmenter leur confiance: d'un côté la force de la place, qui étoit alors telle que je viens de la décrire, car aujourd'hui, comme la ville s'est considérablement accruë, elle est encore beaucoup mieux fortifiée; d'un autre côté l'espérance de la flotte d'Angleterre qui devoit venir à leur secours. Ils comptoient que dès qu'elle paroîtroit, plus de mille Gentilshommes, tant de la Saintonge que du Poitou, qui n'attendoient qu'une occasion favorable, iroient aussi-tôt la joindre; & que Blaye à l'embouchure de la Ga-

CHARLES IX. 1573. Garonne, & dont la ſituation eſt très-avantageuſe pour la guerre, ſe déclareroit pour eux. D'ailleurs le mauvais état des affaires du Roi les conſoloit encore : ils ſçavoient que les derniéres guerres l'avoient fort endetté, & qu'il avoit beſoin de ménager ſes finances ; ce qui n'étoit pas poſſible s'il vouloit s'attacher à leur faire la guerre, parce qu'elle lui coûteroit des ſommes immenſes. Ils comptoient encore ſur les diſſenſions, les haines, & les jalouſies qui regnoient dans une Cour, pleine de gens qui ſe portoient envie les uns aux autres, & qui tâchoient de s'entre-arracher les premiéres places. D'ailleurs, les choſes du monde étant ſujettes à tant de viciſſitudes & de revers, ils ſe flattoient qu'il pouvoit arriver un coup qui fît abandonner en un moment cette entrepriſe pour laquelle on montroit tant d'ardeur, comme la mort de la Reine mere, qui par ſes intrigues Italiennes avoit été, à ce qu'ils croyoient, le boutefeu de cette guerre ; enfin qu'il pouvoit venir des maladies, des diſettes de vivres, & autres malheurs preſque inſéparables des longs ſiéges, qui décourageroient les ſoldats épuiſés de fatigues, les rendroient pareſſeux & de mauvaiſe volonté, & feroient abandonner cette entrepriſe aux Généraux François par la légéreté & l'impatience ordinaire à notre nation. Tout cela ſe diſoit, non-ſeulement dans les cercles ; mais dans les chaires des Miniſtres qui étoient en grand nombre : car comme on leur faiſoit la guerre dans tout le reſte du Royaume, & que c'étoit principalement à eux qu'on en vouloit, il s'en étoit réfugié dans cette ville plus de cinquante, qui s'étudioient dans tous leurs prêches à remplir l'eſprit du peuple de différentes ſortes de terreurs.

Le Maire d'alors étoit un marchand, nommé Jaques Henry, homme élevé ſous l'Amiral de Coligny. Il ne paſſoit pas pour un eſprit bien délié ; mais c'étoit un homme ferme, réſolu, fort dur, & ſur-tout grand ennemi de la Nobleſſe, qui ſelon lui étoit toujours très-diſpoſée à ſuivre le vent de la Cour. Son principal conſeil étoit un nommé Salvert, bourgeois de la ville, qui y avoit acquis beaucoup d'autorité par la prudence avec laquelle il l'avoit gouvernée pendant les derniéres guerres. La Nobleſſe & la bourgeoiſie étant prêtes à s'égorger en pluſieurs occaſions pour le gouvernement, il étoit toujours venu à bout de les réconcilier, & il avoit perſuadé à la Nobleſſe de laiſſer le gouvernement au Maire de la ville.

Au commencement de l'année, on aſſiégea la place par mer & par terre. Nos Généraux bâtirent deux forts ſur la mer, des deux côtés du canal qui conduit au port, afin qu'aucun vaiſſeau ne pût entrer ni ſortir. L'un de ces forts, appellé le fort de Coureilles, étoit gardé par Loüis Berenger Sieur du Gaſt, Colonel d'Infanterie ; l'autre appellé le fort Neuf, étoit défendu par Coſſeins de Guyenne, avec deux compagnies des Gardes. On avoit placé dans le canal entre les deux forts un gros vaiſſeau marchand Vénitien, que le Capitaine Jean Sore, qui commandoit la flotte des Rochelois, avoit pris dans la derniére guerre, & qui fut repris par les vaiſſeaux du Roi : il étoit ſitué de maniére que la proüe regardoit les murs de la ville, & on l'avoit empli de ſable pour lui donner plus de fermeté. Il y avoit deſſus beaucoup de troupes & de canon pour repouſſer les vaiſſeaux que ce même Sore amenoit tous les jours pour entrer dans le port. On tiroit

tiroit sans cesse de ce vaisseau dans la ville; & quoique cette artillerie fit plus de peur que de mal, cependant comme les boulets tuoient quelquefois des femmes qui faisoient leur menage, ou des hommes qui travailloient à leurs affaires particuliéres, les soldats voulurent se délivrer de cet embarras, & sortirent sur les neuf heures du soir pendant la basse marée pour y jetter des feux d'artifice, en quoi ils sont très-adroits; mais ceux qui défendoient ce vaisseau, les éteignirent si promptement, que les Rochelois s'en retournerent sans être venus à bout de leur dessein, & avec perte de quinze hommes.

Ils refusent de recevoir le député du Roi.

Tout étant ainsi disposé pour l'attaque & pour la défense, on attendoit pour agir que le Duc d'Anjou fût arrivé. Pour profiter de cet intervalle, le Roi renvoya Jean-Baptiste Abbé de Gadaigne pour faire des propositions de paix aux Rochelois. Le huit de Janvier Biron leur écrivit qu'il avoit envoyé leurs lettres au Roi par cet Abbé; qu'il étoit revenu; & qu'il avoit des ordres du Roi à leur communiquer. Sur cela Biron demanda qu'on fit entrer cet Abbé dans la ville, pour exposer les ordres dont il étoit porteur, & qu'on donnât des ôtages pour sûreté de sa personne. Les Rochelois répondirent qu'ils avoient de bonnes raisons pour ne point envoyer d'ôtages; qu'on pouvoit leur communiquer les lettres & les ordres du Roi; & qu'après avoir imploré le secours du ciel, ils y répondroient sur le champ ce qu'ils jugeroient le plus convenable. Biron, irrité de cette réponse, écrivit deux jours après à la Nouë & aux Rochelois: qu'il étoit étonné de voir, qu'en rejettant les députés du Roi dont ils étoient les sujets, ils lui disputassent un droit établi entre tous les Princes, qui reçoivent toujours les Ambassadeurs les uns des autres: qu'il ne voyoit pas dans leur lettre les raisons d'une telle conduite, & qu'il pouvoit encore moins les deviner. „ Je crains bien, disoit-il à la Nouë, que les Rochelois en cette occasion ne suivent le préjugé commun, qui est de s'imaginer que celui qui parle de paix, se sent le plus foible; d'où il arrive qu'on rejette les meilleurs conseils, parce qu'on juge mal de l'intention de celui qui les donne. Toutes les forces du Royaume qui arrivent de jour en jour, tomberont sur eux; & ils se repentiront alors, mais trop tard, d'une faute où il n'y aura plus de remede. „

Ces lettres ne firent pas changer les Rochelois de sentimens. Ils dirent que leur différend avec le Roi n'étoit pas de la nature de ceux qui sont entre les Princes; que ces derniers ordinairement n'ont pas de trahisons à craindre les uns des autres, & qu'ainsi il n'est pas étonnant que leurs Ambassadeurs aillent & viennent librement: qu'ils demandent donc qu'on leur écrive ce qu'on a à leur proposer, afin d'éviter les surprises & les périls, presque inséparables de ces sortes de pourparlers. „ Après ce qui est arrivé à Paris, ajoutoient-ils, ne seroit-ce pas une folie d'être sans défiance, lors même qu'on n'apperçoit point de danger? „

Il survint alors plusieurs incidens qui empécherent de les presser davantage; car trois jours après il y eut une sortie à laquelle on ne s'attendoit ni de part ni d'autre, & qui engagea un combat sérieux: la témérité de deux soldats de la compagnie de des Essars en fut la cause. Les Officiers généraux ayant défendu expressément de faire aucune sortie, ces deux hom-

CHARLES IX. 1573.

mes malgré ce réglement descendirent dans le fossé avec des échelles, & allerent imprudemment attaquer les ennemis, qu'ils trouverent bien mieux sur leurs gardes qu'ils ne se l'étoient imaginé. Ces deux premiers ayant été successivement suivis par un grand nombre d'autres, ils engagerent insensiblement un véritable combat. La Nouë jugea qu'il ne devoit pas négliger le danger, où se trouvoient les soldats de la ville, & qu'il étoit de son honneur de ne pas souffrir qu'ils fussent battus au premier choc qui se donnoit: ainsi il alla à leur secours avec un détachement de cavaliers d'élite, combattit pendant cinq heures contre les troupes du Roi, rendit inutiles toutes les embuscades qu'ils avoient dressées en différens endroits, & rentra dans la ville avec peu de perte; mais elle fut beaucoup plus grande du côté des assiégeans. Biron, qui s'étoit trouvé en bien des occasions, a dit cent fois qu'après l'affaire de Jaseneuil, il n'avoit jamais vû de combat de hazard plus vif & plus opiniâtre que celui-ci. La Salle & le Fouillou furent pris, avec un parent de Puy-Gaillard, qui ayant voulu se sauver, fut tué hors de la ville: on ne sçait pas si ce ne fut point en haine de Jean de Leomont Sieur de Puy-Gaillard, qui n'étoit pas aimé des Rochelois.

Quelques jours après, la Tibaudiere, Gentilhomme de Saintonge, homme qui avoit du service, & qui avoit été autrefois dans le parti des Protestans, se jetta dans la ville comme déserteur, mais en effet pour en débaucher la Noblesse. Dans cette vûë il parla pour cela à l'Anguillier & à d'autres; mais n'ayant pû rien gagner, il retourna au camp. Cette circonstance fit naître dans l'esprit des Rochelois de grands soupçons contre la fidélité de ceux qui traitoient avec eux de la part du Roi. Ces soupçons augmenterent encore dans la suite, lorsque le Maire eut découvert un projet de surprendre la ville, dont il avoit été informé par un Gentilhomme qui avoit eu part à la conspiration. Il y étoit entré, sous prétexte de désertion, quantité de soldats bien armés, des compagnies de Puy-Gaillard & de Saint-Martin surnommé le Luthérien, & on les avoit incorporés dans celle du Capitaine Normand. Ce nombre croissant de jour en jour, le Maire eut peur que s'il différoit davantage d'y mettre ordre, les conjurés ne devinssent assez puissans pour entreprendre à force ouverte ce qu'ils n'avoient encore tenté que par la ruse: ainsi, après avoir pris conseil de quelques personnes, & sur-tout de Salvert, il fit placer sans bruit plusieurs corps-de-garde dans la ville, & fit arrêter une partie de ceux qui étoient suspects. Sur le champ ils furent mis en piéces par le peuple en fureur, & jettés dans les fossés de la porte neuve à la vûë des troupes du Roi: on emprisonna les autres, à la réserve de trois, à qui on donna la question; c'étoient Jaques de Saulx de l'Isle-Jourdain, Jean Nantel, & Pierre Guillochon. Ayant été interrogés séparément, ils avoüerent que c'étoit Puy-Gaillard qui les avoit envoyés de concert avec Biron, dans l'espérance qu'au premier signal plusieurs se joindroient à eux. Ils ajouterent que Puy-Gaillard les avoit assûrés qu'il y avoit dans la ville un homme, dont ils ne sçavoient pas le nom, qui avoit de fausses clefs, & qui devoit leur ouvrir la principale porte pour faire entrer du secours. On les envoya ensuite au supplice; & cet accident

Conspiration découverte & punie par les assiégés.

ayant

ayant encore effarouché l'esprit du peuple, il ne fut plus question de pourparler. Ainsi Biron se contenta de leur envoyer par l'Abbé de Gadaigne les lettres de créance du Roi, datées de Paris & du vingtiéme de Décembre.

Bientôt on reçut la nouvelle de l'arrivée du Duc d'Anjou, du Roi de Navarre, du Prince de Condé, & d'autres grands Seigneurs qui étoient déjà à Tours. Sur cela les assiégés firent une sortie, & s'avancerent du côté de Nestré, où ils rencontrerent cent fourageurs qui n'étoient que des valets & des goujats: ils leur prirent leur fourage sans combat, mirent le feu au village, & se retirerent dans la ville. Les assiégeans de leur côté brûlerent les moulins qui étoient auprès de la porte de Coignes, excepté celui de la Brande, dont les habitans avoient fait présent au Capitaine Normand. Comme il craignoit que son moulin n'eût le même sort que les autres, parce que le meûnier qui y demeuroit se retiroit toutes les nuits dans la ville, il y envoyoit le soir un soldat, qui, en faisant un grand bruit, & contrefaisant plusieurs sortes de voix, donnoit lieu de croire aux corps-de-garde des environs, qu'il y avoit beaucoup de monde dans ce moulin. Pour le leur persuader encore mieux, le Capitaine Normand crioit de dessus le rempart. „ Mes enfans „ prenez courage, défendez-vous bien, vous aurez dans peu du secours.„ Les assiégeans, voulant s'en rendre maîtres, tirerent quelques coups de coulevrine, & s'avancerent en criant qu'on ne feroit de mal à personne. Le soldat soûtint la gagure, & promit de rendre la place à condition que lui & ses gens auroient la vie sauve. Lorsque les notres furent entrés dans le moulin, ils furent si piqués d'avoir été la dupe d'un seul homme, qu'ils vouloient faire pendre ce malheureux; mais de Biron lui sauva la vie, & on se contenta de l'envoyer aux galéres, d'où il se sauva dans suite.

Le dernier de Janvier les assiégés firent une sortie du côté de Ronsay, où il y eut un combat assez vif; mais trois jours après il s'en fit une autre du côté de Coureilles sous la conduite de la Nouë, où le combat fut encore plus sanglant, & dura jusqu'à la nuit. On fit même sortir quelques galéres du port.

Ils sollicitent en vain du secours en Angleterre.

Comme on ne doutoit plus que le Duc d'Anjou ne fût prêt d'arriver, & que tout se préparoit pour attaquer sérieusement la ville, les habitans envoyerent pour la troisiéme fois en Angleterre, afin de hâter le secours. Pour rendre leur députation plus considérable, ils mirent l'Anguillier à la tête, & lui donnerent pour second Vincent Mereau de la Rochelle: mais la Reine étoit prévenuë par les Ambassadeurs de France; en sorte que les députés n'avancerent pas beaucoup les affaires des Rochelois. Comme il étoit né au Roi une fille le vingt-sept d'Octobre de l'année précédente, Albert de Gondy Comte de Retz, confident & favori de ce Prince, avoit été envoyé à cette occasion en Angleterre; car le Roi & la Reine, ne doutant pas que si on reprenoit les armes, les restes des Protestans ne trouvassent toujours du secours chez les Anglois, jugerent qu'il falloit aller au-devant. Dans cette vûë, ils envoyerent le Comte de Retz pour ratifier le traité qu'on avoit fait depuis peu avec la Reine d'Angleterre, pour prier en même tems cette Princesse de vouloir bien être maraine de la fille du Roi, & de donner

Ambassade du Comte

CHARLES IX. 1573.

de Retz à cette Cour.

ner à sa Majesté un gage de son amitié en lui prêtant de l'argent. Le Comte arriva en Angleterre avec une grande suite, & alla trouver la Reine à Cantorbery. (1) Matthieu Parker Archevêque de cette ville, Primat du Royaume, & chef du Conseil, voulant célébrer la naissance d'Elisabeth, qui tomboit au sept de Septembre, choisit pour cette fête une vaste salle, qu'il avoit fait rebâtir exprès, & invita avec la Reine, le Comte de Retz, la Mothe-Fenelon, & toute la Noblesse Françoise. Il s'y trouva tant de monde, que les plus vieux ne se souvenoient pas d'en avoir tant vû depuis un pareil festin, que Guillaume Warham Archevêque de la même ville, avoit donné en 1519. dans cette même salle à l'Empereur Charles V. & au Roi Henri VIII. Pendant le repas, le Comte de Retz parla avec tant d'art, & d'une maniére si insinuante, que la Reine ne douta pas qu'on n'agît avec elle de la meilleure foi du monde; elle n'eut pas la moindre défiance des promesses que lui faisoit ce favori. Il s'étendit fort au long pour montrer que la haine de la Religion n'avoit eu aucune part au massacre de Paris; que le Roi n'avoit eu en vûë que d'étouffer la conjuration de Coligny, & de ses amis; qu'il étoit résolu d'observer religieusement les Edits qu'il avoit donnés en faveur des Protestans; que leurs affaires étoient alors en si mauvais état, qu'il étoit bien plus de leur intérêt d'en venir à un accommodement que de courir le hazard de la guerre: que le Roi prioit la Princesse, en conséquence du traité qu'elle venoit de faire avec lui, de ne point écouter ces gens qui se plaignoient sans cesse, & qui étoient frappés d'une terreur chimérique; de ne leur donner aucun secours, & de défendre à ses sujets de leur en fournir: que tout ce qu'elle pouvoit faire pour eux, étoit de les exhorter à la paix & à la soûmission: qu'enfin ils avoient plus à esperer de la bonté du Roi que de leurs forces. Soit que la Reine crût que l'exposé du Comte étoit véritable, soit qu'elle pensât que dans le triste état où étoient les affaires des Protestans, il étoit inutile qu'elle se mît en fraix pour les secourir, elle voulut bien paroître se rendre à ses raisons. A l'égard de l'argent que le Roi lui demandoit à emprunter, elle s'en excusa. Du reste elle promit d'observer fidélement le traité, & de ne donner aucun sujet au Roi & à la Reine de se plaindre qu'elle eût manqué en rien à l'amitié qu'elle leur avoit jurée. Pour l'emprunt dont lui parla le Comte de Retz, le Roi & la Reine ne le demandoient pas comme une chose qu'ils espérassent d'obtenir; mais ils vouloient sonder les dispositions de la Reine, & lui fournir un prétexte pour se débarrasser des Protestans, qui lui demandoient avec importunité la même grace.

Succès de sa négociation.

La Reine, après avoir fait au Comte de Retz l'accueil le plus honorable, lui donna de grandes marques de bienveillance lorsqu'il prit son audience de congé: ce Ministre, fit si bien, que les Anglois furent dans la suite fort lents à donner du secours aux Protestans, & encore plus lents à leur prêter de l'argent; en sorte qu'ils ne reçurent plus d'Angleterre aucune assistance, ou du moins très-peu.

Quel-

(1) Ce qui est dit ici du repas que donna Matthieu Parker, jusqu'au passage: Le Comte de Retz parla &c. manque dans les éditions in *fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

Quelque tems après, Guillaume de Somerset Comte de Worchester, premier Baron d'Angleterre, & attaché au parti du Pape, à ce que disoient les Protestans, mécontens d'Elisabeth, vint à la Cour de France avec une cuve à baptiser qui étoit d'or massif: il tint la fille du Roi au nom d'Elisabeth avec les Procureurs de l'Impératrice Marie, ayeule de l'enfant, & d'Emmanuel Philibert Duc de Savoye. On l'appella Marie-Elisabeth du nom de ses deux maraines. Le Comte de Worchester en s'en retournant pensa être pris par des corsaires François ou Flamans, & courut risque de la vie. La Reine, piquée de cette insulte au-delà de tout ce qu'on peut dire, ordonna à Guillaume Holstock, Commissaire général de la flotte Angloise, d'arrêter tout ce qu'il y avoit de vaisseaux François & Flamans dans tous les ports d'Angleterre; ce qui retarda encore le départ du Comte de Montgomery, & les secours que l'on destinoit aux Protestans: mais s'étant depuis appaisée, elle fit semblant d'ignorer le dessein de ce Comte, qui partit enfin, mais bien tard, & avec une petite flotte assez mal équipée.

Le Comte de Worchester tient la fille du Roi Charles IX. au nom de la Reine d'Angleterre.

(1) Depuis ce tems-là Elisabeth commença à songer sérieusement au mariage: sa situation lui faisoit craindre le mépris de ses sujets, & les menées des Princes étrangers; elle étoit persuadée qu'un mari & des enfans la mettroient à l'abri de ces allarmes. Les gens de la Cour, plus touchés de leurs intérêts que de ceux d'Elisabeth, disoient que les biens les plus forts & les plus inébranlables du gouvernement étoient la Religion & la Justice; que tant que ces deux fondemens subsisteroient, elle ne devoit pas appréhender le mépris de ses sujets, dont les biens, les vœux, les espérances dépendoient de son salut, & dont les cœurs lui étoient attachés par une chaîne que rien ne pouvoit jamais rompre; que cette chaîne étoit la suite de ses ancêtres qui avoient été assis sur le trône d'Angleterre. Ils ajoûtoient que les yeux de ses peuples étoient enchantés de l'éclat de ses vertus, & débitoient cent autres choses que les flatteurs ont toujours sous la main. Comme elle disoit souvent qu'il y avoit peu de peuples qui adorassent le soleil couchant, ils répliquoient qu'il n'y avoit personne qui fût assez dépourvû de raison pour préférer aux rayons favorables d'un soleil éclatant, la lumiére funeste & confuse de petites étoiles qui se couchent presque aussitôt qu'elles se levent. Outre cela elle craignoit les Puritains dont j'ai déjà parlé: en effet ils avoient semé la division entre les Protestans, & ils excitoient de jour en jour de nouveaux troubles; ils avoient même déchiré par des libelles diffamatoires Cecil, Bacon, & les principaux Conseillers de la Reine, qu'ils accusoient de trahir la patrie. Il est vrai que Jean Whitgift, qui fut depuis Archevéque de Cantorbery, les réfuta de vive voix, & par écrit; mais malgré cela le mal alloit toujours en croissant, & il fallut en venir à des Edits très-sévéres pour le réprimer.

Elisabeth songe à se marier.

Pour remédier une bonne fois à tous ces maux, la Reine brûloit d'envie de se marier; Catherine de son côté s'appliquoit à entretenir ce feu, & à l'allumer davantage par de continuelles Ambassades en faveur du Duc d'Alençon,

(1) Ce qui suit ici jusqu'à la fin de ce livre, manque dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1573. lençon, qui avoit aussi avec la permission du Roi ses émissaires particuliers à la Cour de Londres. Cependant, ce jeune Prince ayant demandé à la Reine la permission de passer en Angleterre, lorsque les troubles recommencerent en France, elle s'y opposa, sous prétexte que le souvenir du massacre de Paris étoit encore trop récent pour qu'on fût bien aise de l'y voir, & que les Protestans ne manqueroient pas de dire qu'il sortoit d'un mariage soüillé de sang, pour venir en célébrer un autre, funeste à l'Angleterre.

Le Comte de Morton nommé Viceroi d'Ecosse. Loix qu'il y établit. Les troubles continuoient en Ecosse: après la mort de Jean Erskine Comte de Marr, Jaques Douglass Comte de Morton, nommé Viceroi par le crédit d'Elisabeth, qui fit solliciter les Seigneurs en sa faveur, commença par établir des loix très-sévéres pour donner une forme au gouvernement de l'Etat. Son premier soin fut l'éducation du Roi, dont il chargea Alexandre Erskine, le Comte de Marr, qui avoit un droit particulier à cet emploi, en ayant été exclu à cause de sa grande jeunesse. Il fut réglé qu'on ne laisseroit approcher du Roi aucun Papiste ni aucun factieux; qu'un Comte n'y viendroit qu'avec deux domestiques; un Baron avec un, & tous les autres seuls & sans armes. En vain notre Cour opposa à Morton les Comtes d'Athol, de Huntley,& d'Argyle, Elisabeth renversa toute leur brigue, & Henri Killegrew son Ambassadeur les réduisit à accepter ces conditions: que la Religion reçuë en Ecosse seroit confirmée: que tout le monde se soûmettroit au gouvernement de Morton: que quiconque feroit quelque entreprise contre la Religion reçuë, contre le Roi, contre Morton, seroit déclaré coupable de haute trahison par le Parlement: que toutes les sentences, portées contre les Hamiltons & contre les Gordons, seroient annullées, & que l'on donneroit une amnistie générale de tout ce qui s'étoit fait depuis 1567. excepté des meurtres des Comtes de Lenox & de Murray Viceroïs, dont on laisseroit la punition à la volonté de la Reine Elisabeth. Pour empêcher que le Viceroi ne fût encore exposé au péril d'être assassiné, & le jeune Roi à être transporté en France par les Seigneurs de la faction contraire, il fut résolu qu'Elisabeth se rendroit garante par un acte public qu'Hamilton & Gordon ne seroient point inquiétés pour le meurtre des Viceroïs, & qu'on ne pourroit faire aucune poursuite sur cette affaire que de son consentement. Tout cela ayant été réglé dans les Etats du Royaume, & approuvé de presque tous les Seigneurs, Kirkaldy, à qui le Comte de Murray avoit donné deux ans auparavant le gouvernement d'Edimbourg, le Lord Hume, & Maitland de Lidington, l'Evêque de Dunkeld, & quelques autres Gentilshommes qui étoient dans la citadelle, ne voulurent point accepter ces conditions; & méprisant l'autorité du Comte de Morton, ils déclarerent qu'ils tenoient la citadelle au nom de la Reine d'Ecosse. Ce qui les rendoit si hardis, étoit d'un côté la force de la place, & de l'autre, l'espérance dont ils se flattoient que la France leur enverroit du secours; car on attendoit tous les jours Strozzi avec sa flotte. Ainsi malgré les priéres du Viceroi & de Killegrew, malgré les conditions avantageuses qu'on leur offrît pour les engager à la paix, ils ne voulurent écouter aucune proposition.

Là-

Là-dessus leurs adversaires ayant traité avec l'Angleterre, Guillaume Drury qui étoit à Berwick, eut ordre d'entrer en Ecosse avec quinze cens hommes d'élite & un train d'artillerie, & d'assiéger la citadelle d'Edimbourg. Il éleva d'abord cinq plates-formes, d'où il canona continuellement la tour de David, jusqu'à ce qu'il l'eût entiérement ruinée. On donna l'assaut, & les Anglois s'emparerent du bastion de Spurr: ceux, qui attaquerent de l'autre côté, furent repoussés avec perte. Mais enfin, comme la garnison étoit considérablement diminuée, les uns ayant été tués, les autres étant morts ou de leurs blessures, ou de maladies, & le reste étant fort affoibli par les veilles, on en vint à un pourparler: Henri Leigh & Fleck Ecossois, furent donnés en ôtage aux assiégés. Kirkaldy & Robert Melvin descendirent par le moyen d'une corde, & déclarerent qu'ils étoient prêts de rendre la citadelle, pourvû qu'on leur accordât la vie sauve à eux & à leurs gens. Comme on ne voulut point de conditions, ils retournerent dans la citadelle: mais pour surcroît de malheurs, ils trouverent que des deux fontaines qu'ils avoient dans la place, l'une avoit été comblée par la chute d'une vieille muraille, & que l'autre étoit si exposée au feu du canon qu'il n'y avoit pas moyen d'y aller prendre de l'eau. Ainsi la place fut renduë à discrétion aux troupes d'Elisabeth après trente & un jours de siége. On traita les vaincus avec beaucoup de rigueur. Kirkaldy, & Jaques son frere, qu'on soupçonnoit d'avoir eu part au meurtre du Comte de Murray, furent pendus: deux orfévres, l'un appellé Mosman, l'autre Coky, accusés d'avoir fabriqué de la fausse monnoye pour le service des rebelles, subirent le même châtiment. On fit grace au Lord Hume, & à tous les autres par ordre de la Reine. Lidington fut envoyé prisonnier à Leith, où il tomba malade, & mourut peu de tems après: on crut qu'il avoit été empoisonné. C'étoit un homme qui avoit l'usage du monde, d'un esprit fin & délié, mais fourbe; ce qui a donné occasion à Buchanan de lui donner le nom de caméleon.

CHARLES IX. 1573. Citadelle d'Edimbourg assiégée par les Anglois.

Elle se rend à discrétion.

Ce malheur accabla entiérement le parti de la Reine d'Ecosse. Jean Lesly Evêque de Ross, qui avoit servi cette Princesse avec autant de constance que de fidélité, même au péril de sa vie, ayant eu ordre de sortir d'Angleterre, se retira en France; d'autant plus promptement, qu'il craignoit également la vengeance du Comte de Southampton, que ses dépositions avoient mis en grand péril, & le ressentiment de Henri Howard, frere du Duc de Norfolk. Pendant le tems qu'il fut parmi nous, il ne cessa de solliciter en faveur de la Reine d'Ecosse, tous les Princes Catholiques, le Pape, l'Empereur, les Princes d'Allemagne qui n'avoient point abandonné la Religion de leurs ancêtres, & sur-tout le Roi de France. Tous les autres serviteurs de la Reine d'Ecosse furent dispersés. Peu de tems après mourut Guillaume Howard Baron d'Effingham, homme d'une fidélité & d'un courage à toute épreuve, qui avoit été autrefois Gouverneur de Calais, & ensuite Amiral d'Angleterre. Il étoit né de la seconde femme (1) qu'épousa le fameux guerrier Thomas Howard Duc de Norfolk. Sa

L'Ambassadeur de la Reine d'Ecosse se réfugie en France.

Mort du Duc de Norfolk & du Comte de Kent.

(1) Elle se nommoit *Agnès Tilnei.*

CHARLES IX. 1573.

Sa mort fut bien-tôt suivie de celle de Renaud Grey, que la Reine d'Angleterre avoit depuis un an créé Comte de Kent. Ce titre avoit vaqué depuis la mort de Richard Grey, qui avoit dissipé tout son patrimoine, & qui étoit mort plus de cinquante ans auparavant.

Troubles d'Irlande.

Il y eut aussi cette année beaucoup de troubles en Irlande. Les maisons d'O-Connor & d'O-More, qui sont les plus puissantes de l'isle, ayant ramassé une troupe de brigands, pillerent & brûlerent la ville d'Athlone sur la riviére de Shannon; & non contens de ces ravages, ils s'avançoient plus loin à dessein de se joindre aux rebelles de la province de Munster: mais Jean Perrot Gouverneur du païs alla à leur rencontre, & mit en déroute Jaques Fitz-Morris, & Fitz-Edmonds Sénechal d'Imokelly, leur tua beaucoup de monde, força le château de Mayn, où ils avoient une garnison Françoise; & les ayant poussés jusqu'à l'Église de Kilmalock ou de S. Malachie, il les obligea de se soûmettre à la Reine, & de lui demander humblement pardon. Dans le même tems le Comte de Desmond & Jean son frere, auteurs de cette révolte, furent ramenés d'Angleterre en Irlande par Edoüard Fitton, & mis en prison à Dublin. Cependant Brian Mac-Phelim, qui s'étoit emparé de la meilleure partie du canton de Clandeboy, brûla la ville de Knocfergus dans la province d'Ulster, & excita tout le païs d'alentour à se révolter. La Reine d'Angleterre y envoya avec une armée Vautier ou Gautier d'Evreux, qu'elle avoit fait Comte d'Essex, parce qu'il descendoit des Bourchiers Comtes d'Essex; ce qui fut l'effet d'une intrigue des courtisans, qui, jaloux du crédit que ce jeune homme avoit déjà auprès de la Reine, furent ravis de l'éloigner de la Cour. Le jeune Comte ne fut pas la dupe de l'intrigue de ses rivaux; mais comme il avoit un courage boüillant, il aima mieux quitter pour un tems les charmes de la Cour, que de laisser échapper une si belle occasion de signaler sa valeur. Il se chargea de l'entreprise, à condition que lorsqu'il auroit chassé les rebelles du païs de Clandeboy, la moitié seroit pour lui & pour ses troupes, & qu'il seroit obligé d'entretenir deux cens chevaux & quatre cens fantassins pour la garde du païs.

Le Comte d'Essex envoyé dans cette isle contre les rebelles.

Pour faire les préparatifs de cette campagne, on emprunta dix mille livres sterlins, & on engagea à cet effet les domaines que la Reine avoit dans le comté d'Essex. Fitz-Williams Viceroi d'Irlande, qui n'étoit pas moins jaloux du jeune Comte que l'étoient les Seigneurs de la Cour, fit tout ce qu'il put pour détourner la Reine du dessein de l'envoyer en Irlande, en lui faisant entendre que si le Comte d'Essex venoit en ce païs-là, toute la province d'Ulster se révolteroit infailliblement. L'expédient que l'on trouva pour contenter le Viceroi sans abandonner l'entreprise, fut que le Comte d'Essex prendroit de lui les provisions de son gouvernement (1). Il partit donc vers la fin du mois d'Août; & après avoir essuyé une violente tempête auprès de Knocfergus, il aborda dans cette isle avec les Lords Darcie & Rich, Gentilshommes de distinction, avec Henri Knolles, & ses quatre freres, Michel, & Jean Cary; Henri, Guillaume & Jean Norris. Brian

(1) Du gouvernement de la province d'Ulster, selon *Camden*.

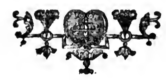
Brian Mac-Phelim, dont toute la richesse consistoit en gros & menu bétail qu'il avoit enlevé de côté & d'autre, vint le trouver avec l'air d'un homme qui veut être de ses amis; & après l'avoir félicité sur son heureuse arrivée, il lui offrit généralement tout ce qui étoit en son pouvoir. Mac-Gilespic, Mac-Guillie, Hugue Baron de Dungannon, & d'autres Gentilshommes de cette volée, en firent autant. Mais Mac-Phelim ne se déguisa pas long-tems; il alla joindre avec ce qu'il avoit de gens, Turlogh Leinigh. Il y eut quelques escarmouches entre les troupes du Comte d'Essex & celles des rebelles: mais toute l'année se passa sans rien faire, tantôt parce que l'argent manquoit, tantôt parce que les vivres venoient tard & presque toujours gâtés, tantôt à cause des maladies qui regnoient parmi les troupes, tantôt enfin, parce que le Viceroi refusoit de donner au Comte les provisions qu'il lui avoit promises. Le Général de l'armée Angloise ne pouvant soûtenir la dépense qu'il étoit obligé de faire, se plaignit hautement à la Reine de la trahison de ses envieux, qui l'avoient exposé à une perte presque certaine, mais qui retomboit autant sur l'Angleterre que sur sa personne: qu'il la supplioit d'ordonner que l'on payât son armée, & de lui faire don de la presqu'isle de Mayo. La Reine, touchée de compassion de l'état où il étoit, avoit résolu de le rappeller; mais ses rivaux, qui obsédoient la Princesse, & qui lui parloient avec beaucoup de malignité de l'ambition du Comte, firent si bien qu'elle changea d'avis. Cependant le Comte d'Essex, n'ayant pû obtenir du Viceroi la permission d'entrer dans la province d'Ulster, & ne voulant pas demeurer oisif, entra dans celle de Munster, enleva à Cone-O-Donnel, gendre de Turlogh, le château de Liffer, & le donna à Hugue O-Donnel. Il écrivit ensuite à la Reine que si elle vouloit faire bien fortifier trois places dans la province d'Ulster, & mettre des garnisons dans les endroits qu'il lui indiqueroit, elle en tireroit par an plus de sept mille livres sterlins, & que dans deux ans elle n'auroit plus de dépense à faire pour l'entretien des troupes.

Incommodités qu'il souffre dans cette expédition.

Pendant que le Comte d'Essex étoit dans ces inquiétudes, Mac-Phelim, qui avoit tué depuis peu le Capitaine Moore dans une embuscade qu'il lui avoit dressée, parut tout d'un coup avec Turlogh & les Ecossois des Hebrides. Le Comte marcha droit à eux & les attaqua avec vigueur: il leur tua deux cens hommes, & fit prisonniers Brian & sa femme, & Rory-Oge, frere uterin de Brian. Je viens au siége de la Rochelle.

Défaite des Irlandois.

Fin du Livre cinquante-cinquiéme.



HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-SIXIEME.

SOMMAIRE.

Continuation du Siége de la Rochelle. Le Duc d'Anjou arrive au camp. Justification des Rochelois. Raisons de leurs défiances. Le Duc d'Aumale tué d'un coup de coulevrine. Pourparlers inutiles. La Noüe retourne au camp du Roi, conformement à sa promesse. Excès des Ministres dans la ville. Antoine de Clermont-Talard blessé à mort. Dragon volant qui paroît en l'air. Arrivée de la flotte auxiliaire de Montgomery. Divisions dans le camp du Roi. Le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, le Prince de Condé & le jeune Turenne forment des desseins téméraires. Ils prennent conseil de la Noüe, qui les en dissuade. Les Protestans se saisissent de Royan. Nouvelle conférence tentée par le moyen d'Ouarty. Grand assaut, où les troupes du Roi sont repoussées jusqu'à cinq fois avec perte. Villeroi envoyé au camp pour traiter avec les Rochelois. Paix concluë. Nîmes & Montauban compris dans la capitulation, à l'exclusion de Sancerre. Pertes faites par l'armée du Roi à ce siége. Description du Royaume de Pologne. Puissance du Roi tempérée par les loix de l'Etat. Succession & élection des Rois. Troubles au sujet de la Religion. Débats de Montluc pour faciliter l'élection. Sa vigilance, son adresse à déconcerter les rivaux du Duc d'Anjou. Nomination de ce Prince. Ambassadeurs nommés au Roi élû. Leur arrivée en France; leur réception à Paris. Capitulation avec les habitans de Sancerre, faite par Claude de la Châtre. Il sauve Jean de Lery. Avanture de Guillaume du Prat Sieur de Viteaux. Morts de Jean-Guillaume Duc de Saxe; de Michel de l'Hôpital; d'André Maes, de Charles Langius, de François-Fabrice de Duren, de Joachim de la Curée Silésien, & de Jean-Baptiste Cynthio Giraldi.

AUTEURS
QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Journal du siége de la Rochelle. Jean de Lery. Martin Cromer. Charles Sigonius. Rélation de l'Ambassade de Jean de Montluc en Pologne. Discours, prononcé par ce Ministre à la diette de Varsovie. Papyre Masson. Actes publics.

LE



E Duc d'Anjou étant arrivé à Saint-Maixent, écrivit à la Noüe le deux de Février, qu'il étoit plein de bonne volonté pour les Rochelois, & qu'il les exhortoit à rentrer dans leur devoir, afin de le mettre en état de leur en donner des preuves; qu'il seroit dans trois jours au camp; & que si dans ce tems-là ils vouloient se soûmettre aux ordres du Roi, & mettre la ville entre ses mains, il leur donneroit parole qu'on leur conserveroit la vie, leurs biens, leurs dignités & leurs privilèges: mais que s'ils persistoient dans leur rébellion, il pousseroit les choses aux dernières extrémités; qu'il ne quitteroit point les armes, qu'il ne les eût forcés à se rendre; & qu'il les traiteroit de maniére à ôter aux autres l'envie de se révolter. La Noüe n'eut aucun égard à sa lettre: les Rochelois de leur côté y répondirent par des faits, & non par des paroles; car ils se mirent aussi-tôt à élever de nouvelles fortifications, faisant de tems en tems des sorties pour soûtenir leurs pionniers qui alloient chercher du bois. Le six de Février il y eut un combat fort vif, où la Noüe se trouva, & où les troupes du Roi eurent du dessous. Le même jour la garnison entreprit de brûler le bâtiment qu'on avoit enfoncé à l'entrée du port: mais les feux d'artifice qu'ils y jetterent, furent à l'instant éteints avec assez de facilité, parce que la marée se retirant alors, l'eau se trouva si basse, que notre Cavalerie passoit & repassoit sans peine autour de ce vaisseau, dans l'espace qui étoit entre les deux forts que nous avions bâtis à l'entrée du canal; ce qui étonna beaucoup les Rochelois, qui n'avoient jamais vû cet endroit guéable. Il y eut un autre combat deux jours après, mais la garnison, maltraitée par le canon du vaisseau enfoncé, fut obligée de se retirer dans la ville avec perte.

CHARLES IX. 1573. Affaires de France.

Continuation du siége de la Rochelle.

Pendant ce tems-là, le Duc d'Anjou arriva à Mauzé à sept lieuës de la ville. Il écrivit encore de-là à tous ceux qui étoient dans la Rochelle, aux anciens & aux nouveaux habitans, & à la Noblesse: il les assûre de sa bienveillance, les exhorte à rentrer dans le devoir, & leur dit que le Roi n'étoit pas si irrité contre eux, qu'ils ne pussent espérer d'obtenir pardon de leur révolte, & de rentrer en grace avec lui, s'ils prenoient le parti de l'obéïssance; mais que s'ils persistent dans leur obstination, ils doivent s'attendre à éprouver la juste sévérité du Prince, & qu'ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur ruine, qu'il regarde comme inévitable. Les Rochelois lui firent réponse; & après l'avoir remercié, ils le prierent d'intercéder pour eux auprès du Roi, d'engager sa Majesté à rétablir la paix & la tranquillité dans le Royaume, & à leur donner des sûretés qu'on leur laissera la liberté de conscience.

Lettres réitérées du Duc d'Anjou aux habitans.

Le lendemain le Duc d'Anjou arriva au camp, s'avança avec quelques cavaliers jusqu'à la porte de Coignes, où il fut salué à l'ordinaire par la décharge de toute l'artillerie. Il s'en alla ensuite à Nieul, accompagné du Duc d'Alençon son frere, du Roi de Navarre, du Prince de Condé, du Prince Dauphin d'Auvergne fils du Duc de Montpensier, des Ducs de Guise, d'Aumale, de Nevers, de Longueville, & de Boüillon, d'Antoine

Arrivée de ce Prince devant la place.

CHARLES IX. 1573. ne de Crussol Duc d'Usez, de Henri bâtard d'Angoulême, du Maréchal de Cossé, de Blaise de Montluc, de Christophle de la Chapelle aux Ursins, de François le Roi Sieur de Chavigny, du Comte de Retz, & de Michel Seure, grand Prieur de Champagne. C'est-là qu'il établit son quartier jusqu'à la fin du siége. On resta quelque tems sans rien entreprendre, parce que les troupes qui venoient de Guyenne n'étoient pas encore arrivées. Dès qu'elles furent au camp, on délibéra sur la conduite du siége, & il s'éleva de grandes disputes à ce sujet, parce que les Généraux étoient fort partagés sur la maniére de construire les tranchées: d'ailleurs, chacun demandoit les postes où il y avoit le plus de péril, par conséquent le plus de gloire à acquerir, & le Général ne pouvoit les donner aux uns sans offenser les autres. Dans cet embarras, voici le parti auquel il se détermina. Comme on avoit ouvert la tranchée en plusieurs endroits différens, il partagea la conduite de toutes ces branches aux Ducs de Montpensier, d'Aumale, de Guise, de Nevers, de Longueville & de Bouillon, à Biron, & au Comte de Retz, auxquels il joignit encore Charles de Lorraine Marquis de Mayenne, cadet du Duc de Guise, Montluc, Chavigny, & Seure, qui se chargerent de bâtir un fort auprès du moulin de la Brande, des décombres qui étoient aux environs, parce que c'étoit-là que la tranchée devoit aboutir. L'endroit étoit éloigné de cent cinquante pas de la porte de Coignes, & de cent vingt du côté de la place. Il se donna pendant ce tems-là divers petits combats; & quatre jours après, le Capitaine Mirant (1) Rochelois, qui commandoit quelques bâtimens armés en guerre, entra dans le port au clair de la lune, & ensuite dans la ville, avec un butin de cinquante muids de vin, & de vingt-cinq muids de bled, malgré plus de cent coups de canon qu'on tira contre lui, tant des deux forts que du vaisseau enfoncé. Les habitans allerent en pompe au-devant de lui, & le reçurent comme ils auroient pû recevoir Montgomery, s'il étoit arrivé avec sa flotte auxiliaire.

Le lendemain le Duc d'Anjou vint dîner au fort de Coureilles, & pendant qu'il retournoit à son quartier, on combattit pendant quatre heures auprès de la porte de Saint-Nicolas. Pendant ce tems-là, le Sieur de Grand-Ris s'avança jusqu'au village de Fontaines avec un détachement de cavaliers, qui portoient chacun un Arquebusier en croupe; & après y avoir remporté quelque avantage, & fait quelques prisonniers, il rentra dans la ville. On essaya de renoüer le pourparler qui avoit été differé jusqu'alors, parce que les habitans craignoient toujours quelque surprise: leur défiance fut même augmentée par une lettre que Pierre-Paul Tosinghi, principal conseiller de Strozzi, leur écrivit quelques jours avant l'arrivée du Duc d'Anjou. C'étoit pour leur conseiller de s'en aller à la Floride avec toutes leurs familles, afin de ne plus troubler la tranquillité de la France; & s'ils prenoient ce-

(1) *Le Capitaine Mirant*] Le nom de ce brave Officier de mer étoit, non pas *Mirant*, comme on lit dans l'*Index Thuani*, mais *Mirande*. C'est ainsi que le nomme d'Aubigné, tom. II. liv. 1. ch. 2. sous l'année 1573. Cette famille est Rocheloise, & depuis trente ans réfugiée à Berlin.

LE DUCHAT.

ce parti, il s'offroit d'être leur chef. Ce conseil leur parut très-ridicule, & ils le regarderent comme venant d'un Italien, qui auroit été bien aise de dépeupler la France pour y amener de nouvelles colonies de ses compatriotes. Une conjuration, qu'on venoit de découvrir tout nouvellement, augmenta encore les soupçons des Rochelois: un nommé Blanchardiére, autrefois maître d'hôtel de Charles de Teligny, en étoit l'auteur. Il avoit dessein de surprendre la ville, & il avoit tâché d'engager la Noblesse à se joindre à lui pour réüssir dans cette entreprise.

CHARLES IX. 1573.

Confé-rence re-nouée.

Les députés que le Duc d'Anjou nomma pour la conférence, furent Biron, Strozzi, René de Villequier, & l'Abbé de Gadaigne: ceux de la ville furent la Nouë, le Maire de la ville (1), Mortiers, & Morisson. Le Comte de Retz y survient aussi lorsque la conférence étoit déjà commencée. Gadaigne, qui étoit porteur des ordres du Roi, en fit l'ouverture en disant: „ Quoique sa Majesté ne soit pas obligée de rendre compte de „ ses actions, ni de ses desseins, & qu'elle soit en droit de contraindre tous „ ses sujets à lui obéïr; cependant elle veut bien par une bonté singuliére, „ entrer en conférence avec eux. „ Après ce préambule, il fit un long discours; pour montrer que ce qui s'étoit passé à Paris n'avoit point été fait en haine de la Religion Protestante; mais pour étouffer une conjuration détestable, que Coligny & ses complices, avoient tramée contre le Roi, contre la Reine, contre les freres du Roi, & contre tout le Royaume: qu'il étoit vrai que le tumulte de Paris avoit gagné dans d'autres villes, où la sévérité ne devoit pas avoir lieu; mais que le Roi n'y avoit eu aucune part, & qu'il en avoit arrêté les suites par des défenses très-expresses: qu'il avoit eu la bonté d'écrire aux Rochelois d'une maniére très-propre à les persuader de sa bienveillance; mais qu'au lieu de répondre aux bonnes intentions de sa Majesté, ils avoient écouté de mauvais conseils, & pris les armes contre leur Souverain, surpris ses galéres, maltraité le Sieur du Vigean, qui leur étoit envoyé de la part du Roi pour les porter à la paix: que malgré tant de sujets de mécontentemens, le Prince avoit bien voulu donner des assûrances publiques, qu'il vouloit qu'à l'avenir les Edits faits en faveur des Protestans, fussent observés inviolablement: qu'à la vérité il avoit défendu les assemblées; mais qu'ils ne devoient pas croire que cette défense portât aucun préjudice ni à leur Religion, ni aux Edits qu'on leur avoit accordés: que le Roi n'avoit eu par-là d'autre vûë que d'affermir la tranquillité publique, qui avoit été souvent troublée par ces assemblées, où ils alloient sous prétexte d'entendre les prédications de leurs Ministres, comme l'expérience ne l'avoit que trop montré; mais que dès que la tranquillité seroit affermie, le Roi ne manqueroit pas de pourvoir à la liberté de leurs consciences d'une maniére qui ne leur laisseroit rien à desirer: qu'à l'égard des Rochelois, la volonté du Roi étoit qu'ils eussent la liberté de conscience, telle qu'elle est portée par les Edits, conjointement avec le libre exercice de leur Religion dans leur ville, pourvû qu'ils se soûmissent au

Discours de l'Abbé Gadaigne.

(1) *P. Pierres*, Lieutenant général de la Rochelle. *Editeur Anglois.*

CHARLES IX. 1573. au Roi pour le reste, qu'ils reçussent les Commandans qu'on leur enverroit, & qu'ils obéïssent à leurs ordres: que s'ils vouloient accepter sur le champ ces conditions, ils ne devoient nullement douter que le Roi, naturellement bon, ne leur pardonnât tout le passé, & ne les reçût en ses bonnes graces; mais que s'ils persistoient dans leur desobéïssance, ils devoient s'attendre aux extrémités les plus fâcheuses, & à la ruïne entiére de leur ville: qu'ils se flattoient en vain du secours des Anglois & de l'arrivée de Montgomery; que c'étoit une espérance chimérique dont on les amusoit: que le Roi étoit parfaitement d'accord avec la Reine d'Angleterre, qui ne feroit rien contre la religion du traité, conclu entre les deux Couronnes: que Montgomery ne cherchoit qu'à rentrer dans les bonnes graces du Roi; qu'ainsi l'espérance qu'ils fondoient sur lui étoit incertaine & trompeuse: qu'ils devoient donc profiter de ses avis, prendre de bonne heure un parti raisonnable, & ne pas se jetter d'eux-mêmes sans nécessité dans un malheur certain.

Réponse des Rochelois. Justification de leur conduite.

Les Rochelois répondirent, qu'ils étoient sensiblement touchés de ce qu'on faisoit passer dans l'esprit du Roi pour rébellion, un parti qu'ils n'avoient pris que dans la nécessité de défendre leur vie: que rien n'avoit jamais été plus profondément gravé dans leur cœur, que l'obéïssance qu'ils doivent à sa Majesté: que tous les Princes & les Grands de leur parti & de leur Religion, & sur-tout Coligny, avoient toujours eu grand soin de les instruire de ce devoir, & de les y affermir par leur exemple, par leurs exhortations, & par leurs lettres: que dans le tems qu'il leur venoit des couriers & des lettres de toutes parts pour les avertir de songer à leur sureté, & que la vûë du péril, avant le tumulte de Paris, les avertissoit assez d'y penser, ils avoient demandé conseil à Coligny: que ce Seigneur les avoit non-seulement exhortés à rejetter ces mauvais soupçons; mais qu'il les avoit même repris avec force, de ce qu'ils prêtoient trop l'oreille à des gens défians, qui cherchoient à troubler la tranquillité publique: que depuis le massacre, quoiqu'ils eussent à leurs portes le Baron de la Garde, leur ennemi, qui avoit saisi toutes sortes d'occasions de les inquiéter, quoiqu'ils vissent clairement qu'on vouloit les réduire à la nécessité de se défendre, & qu'ils ne pouvoient espérer de paix solide; cependant ils étoient toujours demeurés fidèles: qu'ils avoient écrit au Roi le quatorziéme de Décembre, qu'ils étoient prêts à se soûmettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner, pourvû qu'on ne les attaquât point; qu'on fît éloigner la flotte du Baron de la Garde, & qu'on leur donnât tant pour eux que pour les autres Protestans du Royaume, des sûretés suffisantes qu'on ne toucheroit point à leur Religion, à leur vie, à leurs dignités, ni à leurs biens: qu'on n'avoit eu aucun égard à leurs justes demandes; qu'on leur avoit fait la guerre; que le Baron de la Garde, au lieu de cesser ses hostilités, les avoit augmentées de jour en jour; & que ne pouvant réüssir à force ouverte, il avoit eu recours à la ruse: que sous prétexte d'un pourparler, il avoit envoyé des galéres pour examiner la situation de leur ville, & les endroits par où l'on y pouvoit aborder: que cette fourberie avoit été attestée par le témoignage d'Agostini, & de Greghetto Jus-

tiniani

tiniani qui furent faits prisonniers: qu'à l'égard du Sieur du Vigean, ils avoient été très-fâchés du fait dont on leur faisoit un grand crime; qu'ils l'avoient regardé comme un attentat contraire à toutes les loix: qu'une partie de ceux qui y avoient eu part, avoit passé dans l'armée du Roi; mais que ceux qui étoient restés chez eux, avoient été punis de mort, en sorte que sur cet article on n'avoit aucun juste reproche à leur faire: qu'au reste ils remercioient très-humblement sa Majesté de ce qu'elle vouloit bien leur promettre l'observation de ses Edits; qu'ils la supplioient très-respectueusement de vouloir bien faire exécuter par le Duc d'Anjou une résolution si équitable, si pieuse, si sainte, & de leur accorder quelque tems pour en donner avis aux Eglises de leur Communion, répanduës dans toutes les parties du monde, parce qu'il ne seroit ni juste, ni sûr pour eux de rien faire sans les consulter: qu'en attendant ils supplioient le Roi de faire cesser les hostilités, de leur accorder par-tout l'exercice de leur Religion & la liberté de tenir leurs assemblées: que sa Majesté devoit être persuadée qu'il ne s'y passoit rien qui ne regardât la gloire de Dieu & la tranquillité publique. Ainsi finit cette conférence, où l'on ne convint de rien.

Le lendemain les assiégés firent une sortie, où l'on se battit pendant six heures. La Noüe y courut risque de la vie; mais il fut sauvé par Marsault, qui mourut quelques jours après de ses blessures. Du côté du Roi, Jean de la Garde Sieur de Vins, Loüis Berton Sieur de Grillon, Joseph Boniface de la Mole, François de la Magdelaine Sieur de Ragny, le Sieur d'Auchy Gentilhomme de la chambre du Duc d'Anjou, & Serillac Colonel d'Infanterie furent blessés dans cette action: Boubas & Nansy y furent tués. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut le courage, & la présence d'esprit des femmes de la ville, qui, sans se soucier du péril où elles s'exposoient, couroient de tous côtés sur le rempart au milieu des combattans, & portoient avec une activité étonnante du vin, des confitures, & d'autres rafraîchissemens semblables, à ceux qui étoient ou blessés, ou accablés de fatigue.

Décision du Conseil suggerée par les Ministres.

Les députés, qui avoient assisté à la conférence étant de retour dans la ville, rendirent compte au Conseil en présence d'un grand nombre de Ministres & de nouveaux habitans, des propositions faites par l'Abbé de Gadaigne. La plûpart étoient d'avis que comme on ne pouvoit compter sur aucun secours, & que la ville se trouvoit dans une grande disette de vivres, on songeât de bonne heure à la paix; mais les Ministres, qui pensoient bien différemment, eurent assez de crédit sur l'esprit du peuple pour faire suspendre la résolution, jusqu'à ce qu'on eût examiné avec plus d'attention les vûës & les desseins des ennemis, afin de découvrir s'il n'y avoit point de surprise à appréhender de leur part. Leurs raisons étoient qu'il ne falloit rien faire sans consulter leurs freres: que cette bonté du Roi, dont on leur parloit, se contredisoit visiblement, puisqu'elle promettoit aux Rochelois le libre exercice de leur Religion, tandis que par d'autres Edits elle le défendoit dans tout le Royaume comme contraire à la tranquillité de l'Etat. Que signifioit cette contrariété, sinon que la vûë de la Cour étoit d'ôter aux Protestans par une paix simulée, la ressource d'une juste

CHARLES IX. 1573. défenfe, afin d'exterminer enfuite dans toute la France l'exercice de la Religion qu'on aura permis à la paix? A ces confidérations Jean Girard ajoûta plufieurs chofes très-propres à animer les Rochelois. Il appuya fur-tout fur l'exemple de Saint-Jean d'Angely, & dit que quoique cette place fût bien inférieure à la Rochelle, leurs freres néanmoins y avoient fait une fi belle défenfe, qu'ils avoient obligé les affiégeans à leur accorder des conditions raifonnables: „ Sur-tout, ajouta-t-il, évitons ces confé-„ rences, où nos ennemis n'ont d'autre but que de nous corrompre, ou „ du moins de nous affoiblir. L'expérience ne nous a-t-elle pas appris „ qu'elles font fouvent pernicieufes & rarement utiles? „ On fe rangea à ce fentiment, & on réfolut de traiter à l'avenir par écrit, & de ne confentir que rarement à des pourparlers: que quand il s'agiroit de paix, il ne falloit rien conclure, fans y comprendre tous ceux qui faifoient profeffion de la même Religion.

Les conférences n'ayant rien produit, on dreffa le dernier de Février une batterie contre le mur qui touchoit au baftion de l'Evangile, & contre la tour qui étoit au-deffus de la porte de Coignes, où les affiégés avoient mis deux piéces de canon, qui tiroient continuellement fur le camp. Dès qu'ils eurent fait bréche, les affiégés y coururent en foule, hommes & femmes, pour la réparer avec des facs pleins de laine. Pendant qu'ils y travailloient, arriva un trompette qui les fomma de fe rendre; les Généraux s'étoient perfuadés que le peuple, effrayé du fracas du canon, fongeroit auffi-tôt à capituler. Pour toute réponfe, on fit fur le foir deux forties des deux côtés de la ville, l'une commandée par la Noüe, & l'autre par le Capitaine Normand. La Noüe, ayant eu à faire à la Cavalerie du Roi, fut repouffé & obligé de rentrer dans la ville: pour le Capitaine Normand, il remporta quelque avantage fur les ennemis, & rentra fans autre perte que d'un feul homme. Le Duc de Guife & le Marquis de Mayenne fon frere, qui étoient ce jour-là de tranchée, y combattirent avec beaucoup de valeur. Du côté des affiégeans, Dumont, Lieutenant de la premiére compagnie du régiment de Strozzi, fut tué. Emery de Barbeziéres Sieur de Chemerault, Claude de Beauvilliers Comte de Saint-Agnan, Lieutenant du Duc d'Alençon, Charles Robert de la Marck Comte de Maulevrier, frere du Duc de Boüillon, & Charles de la Grange Sieur de Montigny y furent bleffés.

Quoique les Miniftres euffent fait décider dans le Confeil qu'on éviteroit à l'avenir les conférences; cependant l'autorité de la Noüe l'emporta, & il fut réfolu qu'on tenteroit encore cette voye. Ce grand homme eut le rare talent de fe faire également eftimer des deux partis. Pendant le tems qu'il fut avec les Rochelois, il fe fignala pour leur fervice: & lorfqu'il trouva le peuple difpofé à la paix, il y travailla avec tout le zéle poffible; mais toujours avec tant de prudence, que jamais les habitans n'eurent le moindre foupçon contre lui, & que les Généraux de l'armée du Roi, qui jugeoient équitablement des chofes, ne trouverent rien de blâmable dans fa conduite. On envoya pour ôtages à la ville, Strozzi, la Barreffe Chevalier de Malthe, Commiffaire général des vivres, & Jean du Val Sieur de Mandreville: la Noüe, le Maire de la ville, & Moriffon fe

Autre pourparler inutile.

se rendirent au quartier du Duc d'Anjou en qualité d'ôtages de la ville. Ce Prince les reçut avec beaucoup de bonté, & leur dit que le Roi n'ajoûtoit rien aux conditions proposées par Gadaigne: que les Rochelois se flattoient en vain du secours de l'Angleterre; qu'il le sçavoit par des lettres de l'Anguillier que l'on avoit interceptées: qu'ainsi ils feroient bien de souscrire aux conditions qu'on leur avoit offertes, & de suivre l'exemple de la ville de Montauban qui les avoit reçûës. Ensuite il tira la Nouë à part, & l'entretint seul à seul: il fit la même chose avec les deux autres ôtages; leur représenta à tous le péril dont ils étoient menacés, & les exhorta à s'en garantir par une bonne paix.

CHARLES IX. 1573.

Cependant les batteries qui ne discontinuoient pas de tirer, ruinerent presque entiérement la tour de la porte de Coignes, & mirent en piéces les deux coulevrines que les habitans y avoient placées; ce qui causa de grands mouvemens dans la ville. Les Ministres, qui avoient plus à craindre que les autres, mettoient tout en œuvre pour empêcher l'accommodement; tantôt en public dans leurs prêches, & tantôt en particulier, allant de maison en maison prier, caresser, solliciter les habitans de ne recevoir aucunes conditions, & de continuer à se défendre vigoureusement. Leurs menées ne furent pas sans effet; car il fut résolu qu'on ne recevroit aucune condition sur la Religion, qui ne fût générale pour toutes les Eglises qu'ils avoient dans le Royaume.

La conférence ayant recommencé le quatre de Mars, la Nouë, Morisson & le Sieur d'Etambé s'y trouverent pour la ville. Le Comte de Retz déclara d'abord, que le Roi ne vouloit pour le présent accorder l'exercice libre qu'à la seule ville de la Rochelle: que cette grace s'étendroit pourtant à toutes les autres dans la suite, mais successivement, & l'une après l'autre. Cette restriction fit rompre la conférence, & on résolut de renvoyer l'affaire au jugement du peuple, & non à celui du Conseil de la ville; afin que si on jugeoit à propos de préférer une guerre ouverte à une paix desavantageuse & peu sincére, ils se disposassent à souffrir les plus grandes extrémités. Cependant la Nouë, qui avoit à soûtenir deux personnages très-différens, celui de défenseur intrépide de la ville, & de conciliateur modéré, n'étoit pas content de sa situation; il cherchoit tous les jours dans les occasions périlleuses que présentoient les sorties continuelles, le moyen de se retirer par une mort glorieuse d'un état si embarrassant, & si exposé aux calomnies de l'un & de l'autre parti.

La veille de la conférence Claude de Lorraine Duc d'Aumale fut tué d'un coup de coulevrine dans un combat long & opiniâtre, qui se donna sur le soir. Il étoit caché derriére un mantelet; mais ce rempart ne fut pas assez fort pour le mettre à couvert du boulet. Le regret que cette perte causa dans l'armée du Roi, ne fut pas comparable à la joye qu'elle répandit dans la ville; & les Ministres ne manquerent pas de déclamer dans leurs chaires, que Dieu commençoit à venger le sang de Coligny & de ses amis, versé indignement par des scélérats, à la tête desquels étoit le Duc d'Aumale.

Le Duc d'Aumale tué.

Comme il ne restoit plus aucune espérance d'accommodement, la Nouë, som-

La Nouë

CHARLES IX. 1573. retourne au camp du Roi, selon sa promesse.

Excès des Ministres dans la ville.

sommé de sa parole par le Comte de Retz, passa dans le camp du Duc d'Anjou avec la Roche-Enard, Champagny, & la Salle, qui prétexta une maladie. On fut bien aise d'avoir ôté aux habitans un aussi grand Capitaine que la Nouë; parce que quelque zélé qu'il fût pour la paix, sa présence ne laissoit pas de soûtenir le courage des assiégés. A l'égard de la ville, les plus sages & les plus honnêtes gens, qui connoissoient la vertu & la fidélité inviolable de la Nouë, non-seulement excuserent sa retraite, mais encore la loüerent : elle fut au contraire fort blâmée des Ministres, qui, plus inquiets de leur propre péril que du salut du peuple, se déchaînoient continuellement contre tous ceux qui conseilloient la paix. Ils pousserent l'extravagance jusqu'à déclamer avec emportement dans leurs prêches contre ceux qui faisoient des prisonniers dans l'espérance d'en tirer de l'argent. Ils les traitoient d'avares & de prévaricateurs de la cause de Dieu, & soûtinrent dans une thése publique, qu'il y avoit de l'impiété à faire quartier aux ennemis dans cette guerre: ils allerent même jusqu'à publier un écrit, où ils appuyoient cette doctrine par des passages de l'Ecriture, auxquels ils donnoient des sens forcés pour leur faire signifier tout ce qui leur plaisoit. Il est vrai, & il faut l'avoüer à la honte du Clergé, que dans ces derniers tems, nos Théologiens de Paris & des principales villes du Royaume, ont soûtenu comme eux pendant les troubles, cette opinion si contraire à l'humanité, aux droits de la guerre, & à la foi publique.

Outre les raisons que j'ai rapportées de la retraite de la Nouë, on dit que le ressentiment qu'il eut d'une injure particuliére, dont on ne lui avoit pas donné une satisfaction suffisante, avoit hâté sa sortie. On prétend qu'ayant un jour parlé vivement dans le Conseil pour engager les habitans à accepter les conditions qu'on leur offroit, il fut suivi en sortant par un Ministre nommé la Place, qui le poursuivit jusque dans sa maison; & que ce furieux, peu content de l'avoir appellé plusieurs fois traitre & déserteur, poussa l'outrage jusqu'à lui présenter au visage son poing fermé. La Nouë, qui, par sa grandeur d'ame étoit beaucoup au-dessus d'une injure de cette nature, n'en fut que légérement émû, & la folie de cet homme lui causa plus de pitié que de colére: mais quelques Gentilshommes, qui étoient dans la maison, ne furent pas si tranquilles, & ils auroient puni cet insolent, comme il le méritoit, si l'offensé ne les en eût empêché. La Nouë se contenta de faire prendre ce Ministre, & de le renvoyer à sa femme, à qui il disoit de tems en tems d'avoir soin de la santé de son mari, qui avoit beaucoup de disposition à devenir furieux, & de ne plus le laisser sortir. En effet ce fut-là comme le commencement d'une folie accompagnée de fureur, qui éclata depuis, & qui dura si long-tems qu'on fut obligé de le déposer.

Les habitans furent sensiblement touchés de la retraite de la Nouë, & de quelques autres qui suivirent son exemple, sans néanmoins perdre courage: ils résolurent donc de soûtenir le siége jusqu'à la derniére extrémité; & pour s'y engager tous par un nouveau crime, ils tirerent des prisons quelques conjurés qu'ils firent exécuter publiquement. Ils choisirent ensuite six

six des habitans (1), à qui ils donnerent un pouvoir illimité; à condition pourtant qu'ils ne feroient rien sans la participation du Maire & du Conseil de ville. Les six qu'ils nommerent, furent les Capitaines Chaillou, des Essars, Normand, la Riviére de Lys, & Gargoüillaud.

Les assiégeans recommencerent à battre la place, & continuerent quatre jours de suite. Le quatorze de Mars on apporta des lettres de Montgomery, dont la date avoit plus d'un mois; on les lut en plein Conseil: il s'excusoit sur son retardement, & leur faisoit espérer qu'il arriveroit dans un mois avec quarante-cinq vaisseaux de guerre, & vingt-cinq autres, chargés de toutes sortes de provisions. Le lendemain ils reçurent un courier de Sancerre, qui leur apprit la vigoureuse défense des assiégés, qui avoient déja soûtenu trois assauts, où ils avoient vigoureusement repoussé les ennemis. La nuit suivante on fit une sortie qui engagea un combat sanglant; car les assiégés, s'étant avancés jusqu'à la tranchée, jetterent l'épouvante dans le camp. Serillac, blessé dans le combat du vingt & un de Février, fut tué dans celui-ci. L'arrivée de Cosseins arrêta enfin le progrès des assiégés: les piquiers & les cuirassiers fondirent sur eux, & les forcerent à se retirer avec précipitation de la tranchée dans les fossés de la ville, avec perte d'environ douze de leurs gens.

Les Ministres de leur côté ne s'oublioient pas: non contens d'animer le peuple dans leurs prêches, ils avoient des entretiens particuliers avec des scélérats, prêts à tout entreprendre. Quelques-uns de ces derniers, ayant passé dans le camp du Roi, déclarerent que les Ministres les avoient subornés, & leur avoient fait promettre d'assassiner les Ducs de Guise & de Nevers, soit que cette accusation fût véritable, & qu'ils s'en repentissent, soit que ce fût une fausseté qu'ils avançoient pour s'attirer la faveur des assiégeans.

Deux jours après on fit quelque changement dans les batteries; celle qu'on avoit dressée contre le fort de Coureilles fut portée auprès du moulin de la Brande, & pointée contre la porte de Coignes & le bastion de l'Evangile. Cette nouvelle attaque obligea les habitans de porter en diligence de la terre pour fortifier la partie du rempart qui est entre ce bastion & la porte de Rambauld. Du côté des assiégeans on poussa jusqu'au bord du fossé la tranchée qui commençoit à Paleran, & on y posa des gabions; mais les assiégés, ayant fait la nuit une sortie, renverserent ces gabions, passerent au fil de l'épée le corps-de-garde, & repousserent les assiégeans, après leur avoir tué plus de cinquante hommes. Dans le même tems le Comte de Retz reçut, en descendant de la tranchée, un coup de mousquet dans le flanc gauche, précisément au même endroit, où Chavigny fut blessé quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Les corps-de-garde des deux partis étoient si près les uns des autres, qu'ils

Le Capi-

(1) Ou plûtôt cinq, selon l'*Editeur Anglois*; & la chose paroit probable par le dénombrement même que fait M. de Thou des personnes dont il s'agit.

CHARLES IX. 1573. qu'ils pouvoient se parler sans peine. Chaillou étoit mal avec le Maire, & en avoit reçû quelques mauvais traitemens, qui l'avoient rendu suspect au peuple. Un jour qu'il étoit de garde, il fit appeller Goas Colonel d'Infanterie, son ancien ami, qui se trouvoit alors de garde du côté des assiégeans: s'étant entretenu familiérement avec lui, il le pria de demander pour lui un sauf-conduit au Général. Goas l'obtint par l'entremise du Duc de Nevers; & Chaillou, sous prétexte de faire une sortie, passa dans notre camp le vingt-six de Mars. On comptoit alors douze mille, huit cens quatre-vingt-dix coups de canon, tirés contre la ville depuis le commencement du mois jusqu'à ce jour.

[Margin: ...taine Chaillou passe dans le camp du Roi.]

[Margin: Differens combats.]

Aussi-tôt après, un détachement de douze cens hommes s'avança du côté de la porte de Maubec, pour s'emparer de la contrescarpe, & descendre ensuite dans le fossé à dessein de se rendre maître des casemates qu'on y avoit faites; mais ils furent vivement repoussés par les assiégés, & il s'éleva tout à coup un vent violent qui les força d'abandonner cette entreprise. Enfin il y eut un combat de Cavalerie vers le quartier de Tadon. Du côté des assiégés, Loury fut tué dans cette action, & Guimeniéres son frere y fut fait prisonnier. Les assiégeans y tirerent deux cens coups de canon; & comme on jugea qu'ils vouloient attaquer la porte du Colombier, les Rochelois y firent à la hâte de nouveaux ouvrages. Le vingt-huit & le vingt-neuf du même mois nos troupes parurent en armes du côté de la porte de Saint-Nicolas & de celle de Coignes; mais les assiégés ne branlerent pas. Sur le soir on descendit pour la seconde fois dans le fossé du côté de la porte du Colombier & de la porte Rambauld, pour s'emparer des casemates qui sont autour du bastion de l'Evangile: l'entreprise échoüa encore, & ceux qui la tentoient, furent vivement repoussés par la garnison. On tira pendant ce tems-là plus de quatre cens coups de canon.

Deux jours aprés, le combat recommença du côté de Tadon; & comme le canon des deux partis foüettoit sur cet endroit, il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés, entre autres le jeune de Losses, fils de Jean de Losses, Capitaine des Gardes du Roi. Les soldats de l'armée Royale commençoient à souffrir & à se plaindre: il n'y avoit point d'argent pour les payer, peu de vivres, beaucoup de maladies parmi les troupes, beaucoup de désertion dans l'Infanterie, beaucoup de murmures parmi la Noblesse, qui se lassoit d'un siége qui n'avançoit point; ensorte qu'elle menaçoit hautement de s'en aller sans demander de congé au Général. On tint conseil sur cet inconvénient, & le seul remede qu'on trouva, fut de hazarder un assaut. Le Duc de Nevers, qui, depuis la mort du Duc d'Aumale, avoit été chargé de pourvoir aux besoins du siége, prépara tout ce qui étoit nécessaire: dès la nuit même il fit dresser trente gabions sur le bord du fossé, & les fit garder par quatre cens hommes choisis; par ce moyen on pouvoit aller à couvert depuis la tranchée jusqu'au fossé. Le mur de pierre de taille, qui étoit devant le bastion de l'Evangile, ayant enfin été ruiné par le canon qui tiroit jour & nuit, ces ouvrages enterrés, qu'on appelle aujourd'hui casemates, commencerent à paroître: il falloit absolument s'en emparer,

parer, sans quoi il n'étoit pas possible de percer le rempart, ni de miner, ni d'en venir aux mains avec l'ennemi. Il y en avoit sept, entre lesquelles quelques-unes, élevées de six pieds au-dessus du rez de chaussée, avoient des ouvertures, d'où l'on faisoit un si grand feu, qu'on ne pouvoit ni descendre dans le fossé, ni même y regarder impunément: les autres étoient si basses, qu'à peine les voyoit-on, & on y alloit par des conduits souterrains depuis le mur de la porte de Coignes. Une autre difficulté, c'est qu'il y avoit près de quatre pieds d'eau dans le fossé, & que la terre, qui étoit grasse & gluante, étoit couverte de cloux & de chausses-trapes, qui incommodoient fort ceux qui alloient à l'assaut: il ne se passoit point de jour qu'il n'y eût sur le fossé quelque Enseigne, quelque Officier général, quelque Capitaine de tué. Là-dessus le Duc d'Anjou, de l'avis des Seigneurs & des Officiers généraux, ordonna qu'on fit des ouvertures au fossé en plusieurs endroits; mais on y trouva de grandes difficultés, parce que le bord du fossé étoit une espéce de roc, où le ciseau avoit peine à mordre. On les fit pourtant, mais si étroites qu'à peine avoient-elles six pieds de large. Les soldats qui descendoient par-là, portoient devant eux des sacs pleins de laine, des stores, des ais épais d'un pied, & hauts de cinq, & d'autres machines semblables, dont on avoit provision. C'étoit comme un rempart portatif, qui couvroit le front & les flancs des soldats, & à l'abri duquel ils pouvoient approcher des casemates, & jusqu'au pied des murailles de la ville. On avoit encore eu soin de dresser une batterie de trois piéces de canon pour foüetter au haut de la muraille, & en écarter les défenseurs. On fit de plus porter à la tête de la tranchée deux cens tonneaux, pleins de pierres & de sable, pour les rouler dans le fossé par les ouvertures qu'on y avoit pratiquées. Cosseins & Goas, Maréchaux de camp, furent chargés de reconnoître la brèche, chacun avec cent soldats; Strozzi avoit ordre de les soutenir.

CHARLES IX. 1573.

Le jour de l'attaque fut fixé au sept d'Avril; & afin que tout se passât sans tumulte & en bon ordre, on fut d'avis de tenir caché le jour qu'on devoit donner l'assaut. Mais le secret n'ayant pas été gardé, le Duc de Guise, le Marquis de Mayenne, & le bâtard d'Angoulême accoururent au bord du fossé, suivis d'une foule de Noblesse. Le Duc de Nevers, qui avoit ordre de ne laisser approcher personne que ceux qui étoient commandés pour le travail, ou pour le corps-de-garde, pria ces Seigneurs de s'en retourner; mais inutilement. Il prévit que cette jeunesse, avide de combats & de gloire jusqu'à la vanité, seroit cause par son impétuosité boüillante, que tout se feroit tumultuairement, & sans garder ni ordre ni rangs dans le combat. Comme ils refusoient absolument de se retirer, le Duc de Nevers s'adressa au Général, & lui dit que s'il ne se faisoit obéïr par toute cette Noblesse, ce jour-là pourroit bien lui être funeste. Le Duc d'Anjou employa d'abord les priéres assez inutilement, & ensuite les menaces: enfin il leur fit parler par les Ducs de Longueville & de Boüillon, par Roger de Bellegarde, & par Antoine d'Alegre Sieur de Millaud, qui les priérent instamment de se retirer. Ils firent mine d'obéïr, & s'éloignerent à quelque distance; mais bientôt ils revinrent sur leurs pas, & resterent

Attaque des casemates.

 mal-

CHARLES IX. 1573. malgré tout ce qu'on put leur dire. Sur le midi toute cette Nobleſſe deſcendit pêle-mêle avec les ſoldats dans le foſſé; & comme elle marchoit en deſordre, elle étoit bien plus propre à donner de l'embarras que du ſecours. Il eſt vrai qu'elle attaqua d'abord les caſemates avec beaucoup de valeur, & qu'elle en prit deux, l'une, dont elle chaſſa les défenſeurs, & l'autre qu'elle trouva abandonnée. Antoine de Clermont-Talard, auſſi illuſtre par ſon courage que par la nobleſſe de ſa maiſon, l'une des plus illuſtres du Dauphiné, attaqua le plus grand de ces ouvrages: s'en étant enfin rendu maître, il s'y maintint quelque tems; mais une coulevrine, pointée à l'embraſure d'une petite tour qu'on ne voyoit point, l'obligea d'abandonner ce poſte, après y avoir reçu des bleſſures dont il mourut quelque tems après, regreté de tout le monde, & ſur-tout de ceux qui furent témoins de ſa bravoure en cette occaſion. Le Duc de Guiſe, qui s'étoit emparé d'une autre de ces caſemates, tint long-tems ferme au milieu d'une grele de pierres, de feux, de pots remplis de poix fonduë, & d'huile boüillante; mais à la fin il ſe trouva ſi preſſé, qu'il fut obligé de demander du ſecours au Duc de Nevers ſon beau-frere, qui reçut un coup au bras droit en allant le débarraſſer; le Marquis de Mayenne en ſe retirant en reçut un au-devant de la jambe.

Aſſaut au baſtion de l'Evangile. Pendant que l'on combattoit aux caſemates, quelques ſoldats, ſuivis d'autant de Gentilshommes, monterent au haut du baſtion de l'Evangile, dont ils furent culbutés un moment après. De ce nombre furent Montagudet & de Vaux, Capitaines Gaſcons, Loüis Berenger Sieur du Gaſt Colonel d'Infanterie, le jeune Evrard de Saint-Sulpice Enſeigne de Strozzi, jeune Seigneur fort aimé du Duc d'Alençon, & Châteauvieux, en qui la Nobleſſe ſe trouvoit relevée par la bravoure & les agrémens extérieurs. Lorſqu'ils eurent gagné le haut du baſtion, il tomba tout d'un coup un pan de muraille, qui ouvrit un large terrain pour l'attaque. Auſſi-tôt le Général en donna le ſignal, & fit avancer quelques compagnies; mais la confuſion & le deſordre empêcherent qu'il ne fût obéï. Un ſeul ſoldat monta ſur la nouvelle brêche pour ſecourir ſes compagnons, & y reſta quelque tems ſans voir d'autres combattans que des femmes qui jettoient des pierres & des feux d'artifice: de ſorte que s'il eût été ſoûtenu, on ne doute pas qu'on ne ſe fût rendu maître de cet ouvrage; mais la garniſon y étant accouruë, & ayant commencé à repouſſer nos gens à coups de piques & de hallebardes, il fallut ſe retirer. On y combattit néanmoins pendant deux heures avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre; & il fut tiré plus de deux mille cinq cens coups de canon par l'artillerie du Roi. Strozzi, du Gaſt qui monta juſqu'à deux fois ſur le baſtion, Beauregard, Châteauvieux, & Saint-Sulpice y furent bleſſés; ce dernier mourut de ſa bleſſure. A la fin, comme on n'avançoit d'aucun côté, & que la nuit approchoit, le Duc d'Anjou fit ſonner la retraite. Les aſſiégés y perdirent plus de ſoixante hommes, entre autres le Capitaine Fronſac, qui étoit un très-bon Officier, l'Enſeigne de la Riviére de Lys, & le Lieutenant du Capitaine Normand. La Dauge, qui peu de tems auparavant avoit quitté l'armée du Roi pour ſe jetter dans la ville, ſe diſtingua dans cette action; mais la nuit, comme il

il faisoit la ronde sur le rempart, il fut tué d'un coup d'arquebuse. Le lendemain de grand matin les assiégés allumerent au haut de la brèche un grand feu avec de la poix, mêlée d'autre matiére bitumineuse; ce qui fit une fumée si épaisse, qu'il étoit impossible à nos troupes de voir la breche: comme alors il n'y avoit pas moyen de tirer sur eux, ils profiterent de ces momens pour la réparer. Lorsque la fumée fut dissipée, les notres se mirent en devoir d'y monter, mais sans succès. Le jour suivant nos troupes parurent en armes, comme si elles alloient monter à l'assaut; mais un moment après elles rentrerent dans la tranchée sans avoir rien entrepris: toute la journée se passa à se canonner, & on compta qu'on avoit tiré environ sept cens coups.

Phénomene.

La nuit on vit dans le ciel comme un dragon de feu qui traînoit après lui une longue queuë entortillée, & qui enfin disparut, comme s'il fût tombé dans la mer. Le lendemain il fut résolu d'attaquer plusieurs côtés tout à la fois, afin de diviser les forces des assiégés. Dans cette vûë on porta des échelles à la porte des moulins & à l'endroit appellé Tadon, où le Comte du Lude se rendit avec sa suite: Bazourdan Colonel d'un régiment Gascon, & Biron furent chargés de l'exécution. Le rempart n'étoit pas achevé de ce côté-là, & le mur y étoit plus bas que par-tout ailleurs; soit que les habitans comptassent que la marée, qui vient jusque-là, le défendoit suffisamment, soit qu'ils n'eussent pas le tems de perfectionner ces ouvrages: en un mot ils s'étoient contentés d'enfoncer à l'entrée du port un vaisseau de charge, sur lequel ils éleverent un château, fait de planches fort épaisses, & garnies de fer pour résister au canon. Biron, qui devoit attaquer la tour de la chaîne, prit un si long détour, qu'il n'arriva qu'après le lever du soleil; & quand il vit que son dessein étoit découvert, il s'en alla sans rien entreprendre. Pour Bazourdan, ayant fait planter les échelles à la porte des moulins, lorsqu'il faisoit déja grand jour, il fut repoussé si vigoureusement, qu'il laissa ses échelles & beaucoup de ses gens sur la place. Les femmes se signalerent dans ce combat, & les troupes du Roi les virent avec admiration employer utilement pour leur parti, non-seulement les pierres & les feux d'artifice, mais encore les bâtons ferrés. Il y en eut qui s'avancerent jusque dans le fossé pour égorger & dépoüiller les ennemis.

Après ce mauvais succès nos Généraux prirent le parti de faire miner; & pour mettre les travailleurs à couvert des batteries du bastion de l'Evangile, ils éleverent une terrasse entre-deux. Après avoir battu l'ouvrage pendant quatre jours, on fit joüer une mine qui en renversa l'extrémité; mais par la faute des mineurs, les quartiers de la muraille renversée sauterent de côté & d'antre, & tuerent plus de deux cens hommes aux assiégeans. Il y eut aussi quelques-uns des assiégés de tués, entre autres des Mortiers, Ronflac, Grosles, le Ministre Vincent, Talmand & deux soldats: les femmes se distinguerent encore en cette occasion. Elles vinrent sur la brèche, où en vomissant mille injures contre les troupes du Roi, elles fournissoient aux leurs des feux d'artifice, & les lançoient quelquefois elles-mêmes avec une force au-dessus de leur sexe: mais si elles montrerent

CHARLES IX. 1573. rent ce jour-là beaucoup d'intrépidité, elles rendirent deux jours après un service bien plus important. Les assiégés, ayant fait une sortie par des souterrains, tomberent sur les troupes du Roi, en tuerent un grand nombre, & blesserent Savaillan, & le Lieutenant de la Bastide: pendant qu'ils étoient aux mains, les femmes brûlerent un pont que l'on avoit commencé, & tous les ouvrages que nous avions faits de ce côté-là. Le Capitaine la Musse, qui tenoit pour les Rochelois, reçut une blessure, dont il mourut quelque tems après.

Le dix-huit d'Avril Cosseins & Scipion Vergano furent tués dans la tranchée de deux coups d'arquebuse. La nouvelle de leur mort causa une grande joye dans la ville, sur-tout celle de Cosseins, l'un des principaux acteurs de la tragédie de la Saint-Barthélemi. On fut aussi très-aise de l'autre, parce qu'après avoir été autrefois aux gages du Prince de Condé & de Coligny pour fortifier la Rochelle, il s'étoit engagé, disoient-ils, par une infâme désertion à en conduire le siége. Les Ministres ne manquerent pas d'en tirer avantage dans leurs chaires, & de faire regarder cet évenement comme une preuve manifeste de la vengeance divine.

Arrivée de la flotte auxiliaire d'Angleterre.

Il y avoit long-tems que le bruit s'étoit répandu que la flotte auxiliaire étoit sur le point d'arriver. Elle parut en effet deux jours après, à la vûë de l'armée du Roi, ayant le vent en poupe & la marée favorable; en sorte qu'on ne doutoit pas qu'elle n'allât entrer dans le port à pleines voiles malgré les ennemis, & sans courir aucun risque: on y compta cinquante-trois bâtimens: ce nombre étoit supérieur à celui des vaisseaux du Roi; mais il s'en falloit beaucoup que cette flotte ne fût aussi bien équippée que la nôtre, & que leurs soldats fussent aussi braves & aussi expérimentés que ceux du Roi. Leur avant-garde, composée de vingt vaisseaux, étoit suivie de la capitane, sur laquelle Montgomery n'avoit pas jugé à propos de s'embarquer. Le reste, qui n'étoit composé que de petits vaisseaux, faisoit l'arriére-garde. Il y avoit sur toute cette flotte deux mille hommes, tant François, qu'Anglois & Flamans: Jean la Sore & Loret y servoient de Lieutenans généraux sous Montgomery. Lorsqu'ils eurent passé le chef de Bois (1), & qu'ils eurent apperçu la flotte du Roi en bon ordre, ils resterent à l'ancre toute la nuit. Cependant les assiégés leur envoyerent le Capitaine Mirant avec une galére pour rendre compte à Montgomery de l'état où étoit la ville. Mirant passa malgré tous les coups de canon qu'on lui tira, tant du grand vaisseau Vénitien que les assiégeans avoient à l'entrée du canal, que du fort de Coureilles. Scipion de Fiesque combattit quelque tems contre les ennemis: les galéres de la Bastie s'avancerent les premiéres, & firent quelques décharges sur la flotte des Protestans; mais tout se passa en canonades. Montgomery se retira à l'entrée de la nuit; & le vent ayant changé, il mit à la voile, sans que la flotte du Roi sçût la route qu'il avoit prise. Il alla à Belle-Isle, située à l'embouchure de la Loire

Sa retraite en Bretagne.

(1) Le vrai nom est chef de Baye, c'est-à-dire *entrée de la Baye*; mais le peuple par corruption l'appelloit *che de boi*, & on prétendoit justifier ce nom par un bois taillis qu'on y voyoit: mais qui étoit planté depuis peu de tems.

re en Bretagne; & comme c'étoit de-là que l'armée du Roi tiroit ses vivres, il s'en empara, & résolut de s'y fortifier en attendant quelque conjoncture favorable. CHARLES IX. 1573.

Raisons de la Reine Elisabeth aux plaintes du Roi.

Le Roi donna ordre à son Ambassadeur d'en porter ses plaintes à la Reine d'Angleterre. On lui fit réponse que la Reine étoit résoluë d'observer religieusement le traité qu'elle avoit fait avec la France, & qu'elle ne donneroit jamais lieu au Roi de se plaindre, ni de l'accuser justement d'y avoir manqué: qu'à l'égard de la flotte qui étoit allée au secours de la Rochelle, elle étoit composée de pirates & de bannis, auxquels elle ne prenoit aucun intérêt, & que si on pouvoit s'en saisir, elle seroit ravie qu'on les punît sévérement; qu'ils s'étoient mis en mer sans son ordre; que les pavillons qu'ils portoient étoient faux; qu'ainsi le Roi feroit très-bien de les traiter en corsaires, & qu'en son particulier elle en seroit ravie.

Le Roi parut content de cette excuse, & on eut grand soin de la publier par-tout; parce qu'on jugea qu'il étoit important de faire connoître à tout le monde, qu'une si puissante Reine ne se desunissoit point d'avec nous, & qu'elle étoit très-éloignée de soûtenir la révolte des Protestans de France.

Projets desavantageux à ce Prince, rompus par la Nouë.

(1) La longueur & le peu de succès du siége de la Rochelle démasquerent enfin les sentimens de quelques Princes & de quelques Seigneurs, qui cherchoient l'occasion de remuer ou en haine du massacre de Paris, ou par attachement au parti des Protestans. Le Duc d'Alençon se mit à leur tête, soit par jalousie contre le Duc d'Anjou, soit par ressentiment du meurtre de Coligny, qu'il aimoit tendrement. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & la Nouë entrerent dans ce projet, qui eut pour négociateur Henri de la Tour Vicomte de Turenne, qui n'ayant que dix-sept ans, montroit déjà une valeur, & une capacité étonnante pour les affaires: ce qui le fit choisir pour conduire celle-ci, c'est que le Roi de Navarre ne se fioit pas à Boniface de la Mole, favori du Duc d'Alençon, & qu'il ne doutoit pas que si on le mettoit dans la confidence, il n'en rendît aussi-tôt compte au Duc d'Anjou. Dans le conseil qu'ils tinrent pour concerter les mesures qu'ils devoient prendre, les sentimens se trouverent fort partagés, comme il arrive d'ordinaire entre gens qui sont tous mécontens, mais dont les vûës sont différentes. Les uns étoient d'avis de s'assûrer d'un certain nombre de gens affidés, pour surprendre Angoulême & Saint-Jean d'Angely; que le Duc d'Alençon s'y rendît aussi-tôt avec une troupe de Gentilshommes, dont on seroit assûré, & qui auroient été auparavant sondés par le Vicomte de Turenne; qu'il se déclarât en même tems le Chef des Protestans; & qu'il invitât tout ce qu'il y en avoit dans le Royaume à prendre les armes, & à se joindre à lui. Mais comme il étoit difficile de se rendre maître de ces deux places, & plus encore de les garder tandis que le Roi avoit une armée qui en étoit si près, l'entreprise paroissoit des plus téméraires, & exposoit les Princes à un danger évident. La Nouë, pour qui on avoit tous les égards qu'il méri-

(1) Ce qu'on lit ici jusqu'au quatriéme paragraphe suivant: Le vingt-cinq d'Avril, &c. manque dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1573. méritoit, & qui en effet étoit l'homme du monde le plus déterminé dans une action, & le plus circonspect dans les délibérations qui souffroient de la difficulté, tempéroit de son mieux par sa maturité le feu de cette jeunesse; il vint à bout de faire abandonner ce projet.

On parla aussi de surprendre la flotte du Roi; ce qui paroissoit d'autant plus aisé, que la garde s'y faisoit avec beaucoup de négligence; car l'avarice commençoit dès-lors à se glisser parmi les Colonels: leurs régimens n'étoient pas complets, & ils ne pouvoient envoyer sur la flotte, ni dans les postes du siége, le nombre des soldats qui étoit nécessaire pour les garder. Le Vicomte de Turenne étoit déja sur la capitane du Vicomte d'Uza; mais comme la chose n'étoit pas sans péril, & que d'ailleurs, quand on s'en seroit rendu maître, il étoit encore incertain quel usage on en feroit, ou si on entreroit dans la Rochelle, ou si on iroit solliciter du secours en Angleterre, on interrompit toute cette négociation par le conseil de la Nouë, & on la reprit à l'arrivée de la flotte de Montgomery. Dans ce dessein les Princes se trouverent à cheval avec le Vicomte de Turenne & la Nouë: les plus boüillans vouloient qu'on s'embarquât sur cette flotte, & qu'on s'en allât droit en Angleterre, dans la pensée qu'un coup de cet éclat feroit soûlever tout le Royaume, que les Protestans abattus reprendroient courage, & qu'on sauveroit la Rochelle qui étoit près de sa ruine. La Nouë n'étoit pas de ce sentiment, & d'ailleurs il ne s'accordoit pas avec Montgomery. Il disoit donc que le siége de la Rochelle n'avançoit point; qu'il falloit bien se donner de garde de prendre un parti si dangereux dans la vûë de le faire lever; que la flotte sur laquelle on vouloit s'embarquer, n'étoit presque composée que d'Anglois, & qu'on ne sçavoit pas trop en quelle disposition ils étoient à l'égard des François; qu'ils s'ennuyeroient bien-tôt d'avoir chez eux des Princes du sang; qu'Elisabeth, qui ne cherchoit que la paix & le bien de ses sujets, ne tarderoit pas à s'ennuyer bien-tôt elle-même de la dépense qu'elle seroit obligée de faire pour eux, & qu'elle ne s'engageroit pas volontiers dans une guerre étrangere; qu'il seroit honteux à des personnes de leur rang de faire assez peu de cas de leur vie & de leur honneur, pour s'en aller dans un païs étranger supplier pour le salut des autres. „ D'ailleurs, ajoutoit la Nouë, quel accueil peuvent-ils „ espérer de la Reine d'Angleterre? Cette Princesse, il est vrai, est la „ plus gracieuse & la plus obligeante de tous les Souverains qui regnent „ aujourd'hui; mais elle ne voudra pas qu'on puisse lui reprocher d'avoir „ violé le traité qu'elle vient de renouveller avec le Roi. Ainsi, ou elle re- „ fusera absolument de les voir, ou si elle leur permet de venir à sa Cour, „ elle fera au moins semblant de blâmer leur conduite; & en cas qu'elle „ les aide sous main, ce sera avec tant de réserve, qu'un pareil secours „ deviendra plûtôt préjudiciable à leur réputation, qu'utile à leurs affaires: „ cela étant, on doit se contenter pour le présent qu'elle ait fait connoî- „ tre combien elle est portée d'inclination à soûtenir la justice de leur cau- „ se, afin qu'à l'avenir, s'il se présente quelque occasion avantageuse, ou si „ quelque nécessité les y force, ils puissent recourir à cette Princesse avec „ une entiére confiance, & sans détour. „

Ces

Ces avis d'un homme, également estimé pour sa sagesse & pour sa probité, arrêterent pour lors les projets fougueux de toute cette jeunesse; mais l'intrigue de ces Seigneurs s'étant fortifiée par des voyages qu'ils firent ensemble & par des assemblées secrettes, elle éclata enfin l'année suivante, & devint une conjuration manifeste.

Charles IX. 1573.

Le vingt-cinq d'Avril on recommença à battre la place; on cessa sur le midi: alors d'Ouarty, & de Vaux, frere de des Essars qui étoit dans la ville, s'avancerent à la porte de Coignes, & demanderent une conférence de la part du Duc d'Anjou. Des Essars, le Maire, & Odet de Nort Ministre de la ville, sortirent pour s'y trouver. Dès qu'ils se furent séparés, on mit le fen à la mine du bastion de l'Evangile; & la tête s'étant entre-ouverte, il se trouva beaucoup de gens engloutis, tant d'un parti que de l'autre: on tenta d'y donner l'assaut; mais sans succès, & le tout aboutit à tirer deux cens coups de canon. Le lendemain les batteries recommencerent à tirer, pour empêcher qu'on n'entendît le bruit de ceux qui travailloient à une autre mine. Le jour suivant il y eut encore un pourparler; ceux qui y furent employés se retirerent fort gais, & fort contens les uns des autres. Sur le soir nos troupes attaquerent dn côté de Tadon avec tant d'avantage, qu'elles descendirent jusque dans le fossé, qu'il fallut néanmoins abandonner. Il y eut quatre cens coups de canon tirés pendant l'action. Le jour suivant on recommença encore à battre le bastion de l'Evangile, pendant que le fort du vaisseau foudroyoit la ville d'un autre côté, & que les troupes marchoient de tontes parts, comme si on se fût disposé à un assaut général. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de valeur. Les femmes de la ville se trouverent à la mêlée, le casque en tête, & y montrerent une intrépidité qui étonna nos troupes. Sur la fin une partie du bastion fut renversée par la mine, mais la ville n'en fut pas beaucoup endommagée. Le combat dura cinq heures, & recommença jusqu'à cinq fois. Il y eut de notre côté environ huit cens coups de canon tirés: mais Bobineau, Capitaine d'une compagnie bourgeoise, & Commandant du fort voisin de notre pont, fit un si grand feu de canon sur nos gens qu'il voyoit en flanc, qu'il leur fut impossible de demeurer dans un endroit si exposé. Il y eut des combats jusque dans les mines entre nos mineurs & ceux de la ville, à coups de pistolets, d'épées, & de lances toutes rouges. Les femmes montrerent encore ici leur courage; car non contentes de combattre dans le besoin, elles étoient en faction sur le rempart & aux mines comme les hommes.

Suite du siége de la Rochelle.

Dans ce tems-là Campet s'étant sauvé de sa prison, passa en Guyenne, y rassembla quelques Protestans, & s'empara de Royan (1), place qui appartient à la maison de la Trimoüille, & que sa situation près de l'embouchure de la Garonne rend très-propre pour les provisions de bled: mais il ne la garda pas long-tems.

Les Protestans s'emparent de Royan.

Nos troupes étoient rebutées, tant par le mauvais succès de toutes leurs entreprises, que par les incommodités qu'elles souffroient au camp. Il est vrai

(1) Elle est du côté de la Saintonge, & près de la mer.

CHARLES IX. 1573.

vrai que l'on faisoit de tems en tems des tentatives qui leur donnoient quelque espérance de se rendre enfin maîtres de la place: mais tout se passoit dans le camp avec beaucoup de nonchalance, & les habitans, qui en étoient bien informés par nos gens mêmes, reprenoient un nouveau courage à mesure que les nôtres le perdoient: ainsi ils ne relâchoient rien, ni de leurs demandes dans les conférences, ni de leur vigueur dans le combat. On désertoit peu de la ville, mais dans le camp la désertion étoit considérable. Quelques jours auparavant, deux cavaliers Gentilshommes de Saintonge, s'avancerent en plein midi au-delà de nos corps-de-garde, à la vûë de nos troupes; & s'étant mis dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils entrerent dans la ville par la porte des moulins.

Le trente d'Avril les assiégés ayant fait une sortie, attaquerent un fort que nous avions auprès du bastion de l'Evangile: c'étoit Talard qui s'en étoit rendu maître il y avoit du tems, & nous l'avions fortifié avec des mantelets & de grosses planches fort épaisses. Les ennemis le reprirent, passerent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva, & après l'avoir à demi ruiné, ils l'abandonnerent; échec qui retarda encore le progrès du siége. Le même jour on apporta au Duc d'Anjou les demandes des habitans & de la Noblesse de la Rochelle; car au milieu de la guerre qu'on se faisoit vivement, on ne rompit point les négociations de paix.

La nuit du cinq au six de Mai, les assiégeans firent avancer une machine qui ressembloit à une gruë, & qui en avoit le nom: ils s'en servoient pour jetter du feu de dessus le pont sur le bastion; mais cela ne fit pas grand effet. Le six du mois le Sieur d'Ouarty s'avança jusqu'à la porte de Coignes pour faire quelques propositions. Le Maire vint l'y trouver: on y disputa long-tems & vivement; enfin l'affaire fut renvoyée au neuf du mois. Pendant ce tems-là on fit sauter la mine, & on commanda pour l'assaut des soldats qui marchoient à contre-cœur, & qui refusoient de monter à la brêche, quelque chose qu'on leur pût dire. Strozzi & du Gast se mirent en devoir d'y monter les premiers pour les encourager par leur exemple; mais le Duc d'Anjou les fit revenir. Les choses réüssirent un peu mieux du côté du fossé, & nous y reprimes un ouvrage que nous avions perdu. Il en coûta deux mille coups de canon, & nous ne le gardames qu'un jour; car dès le lendemain les assiégés, étant sortis en même tems de la porte de Coignes & d'un fort voisin, en chasserent nos troupes. Peu de tems après Biron, étant sur le haut du fossé, fut blessé à la cuisse d'un coup de fauconneau.

Nouvelle conférence inutile avec les Rochelois.

La conférence fut reprise par d'Ouarty: c'étoit le Roi lui-même qui pressoit le Duc d'Anjou de finir, & il lui avoit envoyé pour cela successivement Claude Pinart, & Pierre Brulart, tous deux Sécrétaires d'Etat. Il étoit chagrin de voir la durée de ce siége, & bien des raisons lui en faisoient appréhender l'issuë. Le dix de Mai & le jour suivant, on combattit; mais avec un succès different. Les assiégés, ayant fait une sortie par la porte de Maubec, attaquerent le corps-de-garde, en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite: d'un autre côté le Sieur de Sainte-Colombe prit le lendemain sur le bastion de l'Evangile le drapeau que la Riviére de

de Lys y avoit planté avec une centaine de demi piques; & ce fut-là tout l'avantage que nos gens remporterent sur un corps-de-garde qu'ils trouverent endormi. Deux jours après ils voulurent réparer leur faute; mais les ennemis ne dormoient plus: ainsi ils s'en allerent sans avoir rien fait. Les jours suivans, les assiégés mirent le feu à notre pont & aux forts qui le couvroient. La fumée fut si épaisse, que les soldats, qui gardoient ces ouvrages, furent obligés de les abandonner jusqu'à deux fois. Pendant ce tems-là le peuple sortit pour pêcher, & ce qu'on prenoit servoit à nourrir les pauvres. Il y eut quelque escarmouche peu importante: mais le seize de Mai il se donna un combat terrible à la brêche du bastion. C'étoit le huitiéme combat que les Rochelois comptoient depuis le commencement du siége. Goas, & Sainte-Colombe, avec Etienne Castriotto d'Urbin, homme de main, étoient à la tête de nos troupes; l'attaque fut vigoureuse, & la résistance encore plus vive. Les assiégés accablerent nos gens d'une grêle de bales: Goas, & Castriotto y furent dangereusement blessés, & on fut obligé de couper la cuisse à celui-ci; ce qu'il souffrit avec beaucoup de constance. Nous y perdimes bien du monde, & entre autres Rancher, Gentilhomme de Berry, de la maison de Gonzague. Du côté des assiégés du Verger Beaulieu, qui avoit rendu de grands services depuis le commencement du siége, reçut une blessure au nombril, dont il mourut peu de tems après. On recommença à canoner la place, & on tira ce jour-là environ trois cens coups, & le lendemain deux cens, contre un fort rond qui incommodoit nos troupes, & qu'on jetta enfin à bas.

Les assiégés manquoient de poudre, & pour la ménager, ils ne tiroient pas un seul coup de mousquet au hazard; ce qui faisoit que nos soldats se tenoient moins sur leurs gardes: mais Montgomery en ayant envoyé sur un bâtiment qui entra heureusement dans la ville, on en distribua en abondance, & quelques-uns de nos gens, qui croyoient n'avoir rien à craindre, s'en trouverent mal. Poüillac, qui se promenoit à cheval tout à découvert, fut couché en jouë par un Gascon, & renversé du coup: on le rapporta au camp, où il mourut le sur-lendemain; le même jour Puy-Gaillard fut blessé à la tranchée.

Un régiment Suisse, qu'on attendoit avec grande impatience, arriva deux jours après, & on lui donna son quartier à Ronsay & à Nestré. Ceux qui étoient de tranchée ne faisoient pas une garde bien exacte: les assiégés qui en furent avertis, comme on le croit, firent une sortie, tuerent tout ce qui s'opposa à eux, mirent le reste en déroute, & encloüerent trois piéces de canon; mais pour n'avoir pas fait leur retraite à propos, ils furent enveloppés par les troupes du Roi. Ils s'en tirerent cependant par leur courage avec perte d'environ vingt hommes, & de quelques blessés. La Marroniere, Gentilhomme de Poitou, fut du nombre des premiers: Bobineau fut aussi tué le même jour d'un coup d'arquebuse peu de tems avant cette sortie. Nous y perdimes de notre côté plus de trois cens hommes, & neuf drapeaux, que les assiégés arborerent sur leurs murailles, au grand déplaisir de nos Généraux. Cependant le Duc d'Anjou persista dans la résolution qu'il avoit prise de l'avis des Seigneurs, de miner

CHARLES IX. 1573. ner le bastion, & de le saper par le pied. Ainsi il ordonna cinq nouvelles mines pour renverser toute la muraille, depuis l'endroit appellé la vieille fontaine, jusqu'au bastion de l'Evangile; ce que les gens du métier croyoient aisé depuis qu'on avoit ruiné les trois casemates. La premiére n'avoit pas coûté beaucoup, parce que les ennemis l'avoient abandonnée d'eux-mêmes: la seconde fut prise & reprise plusieurs fois; & la troisiéme fut ruinée par une grosse piéce de canon, qu'on fit avancer jusqu'au pied de l'ouverture. Il y en avoit une quatriéme auprès de la porte de Coignes, que l'on battoit de dessus le fossé avec de petites piéces de canon: ainsi il ne restoit aux assiégés qu'une moitié du fossé. Cependant ils y amenerent une piéce de canon, avec laquelle ils commencerent à battre les retranchemens que nos gens avoient faits au pied du bastion de l'Evangile.

Montpensier envoyé en Bretagne.

Ce fut vers ce tems-là que le Duc d'Anjou envoya le Duc de Montpensier avec des troupes de terre dans son gouvernement de Bretagne, pour empêcher les courses de Montgomery, & assûrer les convois de notre armée.

Peu de jours après, le Comte de Retz, nouvellement fait Marquis de Belle-Isle, suivit le Duc de Montpensier avec la flotte du Roi, pour chasser Montgomery de Belle-Isle, que le Roi venoit de lui donner, après l'avoir érigée en Marquisat. Cette isle faisoit auparavant partie du domaine d'une riche abbaye des environs, mais on l'en détacha.

Dernier assaut donné à la Rochelle.

Le vingt-six les Suisses marcherent en bataille, & on fit un feu épouvantable de canon. Celui des assiégés les incommoda fort au commencement: enfin on mit le feu aux mines que l'on avoit préparées, & qui étoient, pour ainsi dire, notre derniére ressource. Elles firent tomber un grand pan de muraille, qui fit un effet bien différent de ce qu'on en attendoit: la terre & les décombres s'étant renversés des deux côtés de la brêche, servirent comme d'un retranchement naturel pour empêcher d'y monter; & les assiégés s'y étant postés, ils firent pleuvoir une grêle de bales sur nos troupes. La compagnie du Sieur du Gast, & les vieilles compagnies de Cosseins étoient à la tête sous la conduite de Philippe Strozzi, qui avoit avec lui trente Officiers tant Capitaines qu'Enseignes, & qui poussa l'attaque avec toute la vigueur possible. Le Prince de Condé & le Duc de Longueville étoient commandés pour le soûtenir: le premier obéït plus par honneur que par inclination; l'autre avoit avec lui une troupe de gens choisis. Enfin, le Duc de Guise & le bâtard d'Angoulême y firent avancer la queuë du détachement; mais nos troupes, découragées de longue main, ne combattoient pas aussi vivement que l'auroient voulu ceux qui étoient à la tête, & tromperent absolument l'espérance du Généralissime. On recommença l'attaque jusqu'à cinq fois, & on fut toujours repoussé. Les femmes combattirent sur la brêche & dans le fossé, avec autant de courage que les hommes. Enfin, après avoir eu vingt-huit Capitaines tués ou blessés, Goas, qui étoit monté le premier sur la brêche avec toute l'intrépidité possible, y reçut une blessure, dont il mourut un moment après. C'étoit un vieux Officier qui n'avoit jamais reçu de blessure. Les autres, effrayés de sa chûte, lâcherent pied: nous y perdimes outre

outre cela plus de trois cens soldats, au lieu que les assiégés n'y perdirent que vingt-cinq hommes, parmi lesquels fut le Capitaine Blaise, un de leurs meilleurs Officiers, qui fut tué d'un éclat de pierre. Nous tirames près de huit cens coups de canon pendant cette action. Du côté de Tadon, où commandoit le Comte du Lude, on tenta l'escalade, & le vaisseau de la ville, destiné à garder la chaîne, fut quelque tems au pouvoir des assiégeans.

CHARLES IX. 1573.

La nuit suivante la brêche fut si bien réparée, que l'endroit paroissoit plus fort que jamais. Depuis cet assaut on n'eut plus guères d'espérance de se rendre maître de la place; on ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour lever le siége, & la nouvelle de l'élection du Duc d'Anjou arriva très-à propos. Il se fit pourtant encore quelques sorties, & il se donna quelques combats; on continua même à battre la place, mais fort légérement, & plûtôt pour sauver les apparences, que dans la vûë de continuer sérieusement la guerre.

Pendant ce tems-là on reçut dans la ville des lettres de Montgomery pour avertir qu'il s'en alloit en Angleterre, qu'il avoit fait prendre les devants à l'Anguillier, & qu'il reviendroit dans peu à leur secours. De notre côté on mit des clayes & des gabions autour du bastion que nous avions battu si long-tems, & on en fit autant au fort de Tadon qui étoit près de la porte S. Nicolas. Ce fut au Comte du Lude & à Jean-Pierre Peloye habile Ingénieur, que l'on donna cette commission. Le Brave, Capitaine estimé, ayant été maltraité par le Maire, passa de notre côté sous prétexte d'une sortie. Sa fuite augmenta les soupçons des habitans, & il y eut bien des gens emprisonnés à cette occasion, sur ce qu'ennuyés de la longueur du siége, ils avoient ôsé avancer non-seulement dans des entretiens familiers, mais même dans un mémoire qu'ils présenterent, qu'il étoit tems de faire la paix, sans attendre que les vivres qui commençoient à manquer, fussent entiérement consommés. Deux jours après les assiégés firent une nouvelle sortie. De notre côté tout se passoit avec beaucoup de lenteur & de nonchalance: la plûpart des Grands n'étoient plus occupés que du nouveau Royaume, & de leur départ; les soldats n'écoutoient plus les ordres de leurs Officiers.

Ordres du Roi de conclure la paix.

Le Roi, informé de la situation des affaires, envoya au Duc d'Anjou Nicolas de Neufville, Sieur de Villeroi, Sécretaire d'Etat, sur la prudence & la fidélité duquel il comptoit beaucoup, avec ordre de conclure le traité avec les Rochelois, à quelque prix que ce fût. Pour le faire plus avantageux & plus honorable, au lieu de s'amuser à perdre le tems à des conférences qui n'avoient rien produit jusqu'alors, on tenta une attaque le douze de Juin. Dans cette vûë, non-seulement on prépara de nouvelles mines, mais on fit avancer la flotte qui devoit foudroyer le port & les arsenaux de la ville: & afin de diviser les forces des assiégés, on donna l'assaut en deux endroits, après avoir comblé le fossé & sapé la muraille; mais la précipitation de ceux qui étoient à la tête, & la lenteur des troupes qui les suivoient, firent échoüer l'entreprise. Il est vrai qu'il monta au haut du bastion de vieille fontaine environ cent Gentilshommes, qui se

CHARLES IX. 1573. se tinrent même quelque tems sur la brêche: mais ayant reconnu qu'il y avoit un bon fossé au-delà, & des retranchemens aux deux bouts; voyant d'ailleurs que personne ne s'avançoit pour les soûtenir, ils songerent à la retraite. Les assiégés, à qui ils avoient donné le loisir de se reconnoître, reprirent courage, firent pleuvoir sur eux une grêle de coups d'arquebuses, & les chasserent du poste dont ils s'étoient saisis. Loüis de Clermont d'Amboise, qui a été plus connu depuis sous le nom de Bussy, jeune homme brave & entreprenant, Jule Centurione Génois, & quelques autres furent rapportés au camp, couverts de blessures. On ne réüssit pas mieux au bastion de l'Evangile; & les soldats commandés pour cette attaque, refuserent d'obéïr au Duc de Guise, qui y commandoit en chef. Cette desobéïssance fut la principale raison qui engagea le Duc d'Anjou à casser le lendemain soixante compagnies d'Infanterie, à dégrader quelques Colonels & quelques Capitaines, à faire garder la tranchée & les forts par des Seigneurs & par des Suisses. Ce Prince voulut encore les punir de leur lâcheté, parce que peu de jours auparavant les assiégés, feignant une sortie, ces troupes en avoient été épouvantées jusqu'à abandonner la tranchée & leurs drapeaux, & à prendre honteusement la fuite.

Dans ces entrefaites il arriva au camp des députés de Montauban. Le Duc d'Anjou leur permit de parler aux Rochelois, & il envoya la Nouë avec eux pour exhorter la Rochelle à suivre l'exemple de Montauban, & à recevoir les conditions de paix que le Roi proposoit. La conférence ne se passa pas sans dispute, & les Rochelois persisterent à déclarer qu'ils étoient résolus de défendre leurs biens, leur vie, leur liberté & leur Religion, & renvoyerent ainsi ces députés. Le Comte du Lude fit recommencer à battre la porte de S. Nicolas, & fit apporter des échelles, dans l'espérance de surprendre la ville: mais les assiégés s'en étant apperçus, ils rendirent l'entreprise inutile.

Mortalité au camp.

Il regnoit dans le camp une espéce de maladie contagieuse, comme il arrive d'ordinaire dans les longs siéges; la mortalité faisoit de grands ravages sans qu'on pût y apporter de remede: on regretta sur-tout le Comte d'Uza, très-bon Officier de terre & de mer. Les conférences que l'on avoit déjà tenuës, & les mesures que l'on avoit prises pour lever dans de nouveaux pourparlers les difficultés qui restoient, faisoient espérer une paix prochaine, lorsqu'elle pensa être renversée par un incident auquel on ne s'attendoit guères. Le Duc d'Anjou, se promenant avec le Duc d'Alençon son frere, & avec le Roi de Navarre, & visitant tous les postes qui étoient entre la place & le camp, on tira d'une petite tour qui étoit auprès de-là, deux fauconneaux, dont l'un étoit chargé de quantité de petites bales, qui vinrent jusqu'au Duc d'Anjou, & le toucherent au cou, à la main gauche & à la cuisse, mais sans le blesser. Jean de la Garde, Sieur de Vins, fort chéri du Duc, ayant apperçu le feu de l'autre piéce, se jetta au-devant de lui pour parer le coup, qu'il reçut dans l'estomac. On crut cette blessure mortelle; cependant il en guérit par les soins extraordinaires des Médecins, ou par des enchantemens, comme l'ont cru quelques-uns. Le Prince parut peu sensible au danger qu'il venoit

noit de courir; & sans en marquer aucun ressentiment contre les auteurs, il renvoya sur le champ des députés pour une nouvelle conférence. Le tems se passa ainsi en députations & en escarmouches jusqu'au vingt & un de Juin, qu'on fit joüer une mine, dont l'effet fut très-contraire à celui que nous en attendions: en effet la terre, ayant été jettée en dehors, rendit l'approche du bastion de vieille fontaine très-difficile, & ne servit qu'à mettre la ville plus en sûreté de ce côté-là. On fit avancer trois piéces de canon vers la porte de Saint Nicolas; & le Comte du Lude en ayant dressé une batterie, il fit tirer trois cens coups contre cette porte.

Enfin les commissaires du Roi, qui étoient Jean d'Escars Sieur de la Vauguyon, René de Villequier, François de la Baume Comte de Suze, Jean de Chourses Sieur de Malicorne, Blaise de Montluc, Armand de Gontaut de Biron, le Comte de Retz, de la Noüe, & Bernard de Fize Sécretaire d'Etat, se rendirent au lieu marqué pour la conférence, où se trouverent le Maire, & Gargouillaud Commandant de l'Infanterie des assiégés, avec les députés des villes de Montauban & de Nîmes. Après de grands débats sur Sancerre, que le Duc d'Anjou ne voulut pas comprendre dans le traité, on convint enfin: que pour le prêche, les batêmes & les mariages, les habitans de Sancerre continueroient à joüir de la liberté dont ils étoient en possession; mais que pour tout le reste ils seroient exclus de la grace portée par l'Edit: que la Rochelle, Montauban & Nîmes auroient la liberté de professer publiquement leur Religion. On ajoûta pour l'honneur du Roi & du Duc d'Anjou, que les Rochelois viendroient le supplier comme Lieutenant du Roi son frere, de leur pardonner tout le passé. Le même jour les députés de la ville firent assembler à son de trompe la Noblesse, & ensuite le peuple, & on leur demanda tout haut s'ils approuvoient qu'on acceptât les conditions offertes par le Duc d'Anjou. Tout le monde y ayant consenti, ils retournerent le lendemain au camp: on leur répondit que le Roi de Pologne, c'est ainsi qu'on nommoit dès-lors le Duc d'Anjou, n'avoit pas le tems de les signer pour le présent; que cependant les Rochelois pouvoient s'assûrer qu'on ne feroit rien contre le traité. La raison en étoit qu'on vouloit gagner du tems pour en rendre compte à la Cour & pour en avoir la ratification. En attendant, on fit une trêve de six jours, pendant lesquels le Roi de Pologne s'en alla à Marans pour rétablir sa santé. Dans cet intervalle le feu prit par hazard à une mine, & la fit sauter avec grand bruit. Les habitans en prirent l'allarme, & crurent que le traité étoit rompu, ou que du moins on cherchoit l'occasion de le rompre; mais on les appaisa en les assûrant que c'étoit un pur effet du hazard.

Paix avec les Rochelois.

Cependant François de Belleville, qui étoit allé porter les articles au Roi, revint au camp. Aussi-tôt on retira toute l'artillerie, & chacun emporta ou brûla ses gabions; c'étoit le six de Juillet. Quatre jours après, Biron, étant entré par la porte de Coignes, précédé de quatre trompettes du Roi & d'un Héraut d'armes, fit publier la paix dans toutes les places de la ville; après quoi on lui donna un festin à l'hôtel de ville, & le soir il retour-

CHARLES IX. 1573. retourna au camp. Les assiégés remarquerent comme un miracle, que pendant toute la durée du siége la marée avoit toujours apporté une grande quantité d'une espéce d'huîtres qu'ils appellent *sourdons*, & qui avoit suffi pour la nourriture du petit peuple; au lieu qu'après la levée du siége il n'en parut plus: ils prétendent que depuis ce tems-là on n'en a jamais vû en aussi grande abondance.

Edit publié en conséquence. En conséquence du traité, on publia un Edit qui accorde l'amnistie de tous les troubles arrivés depuis le vingt-quatriéme du mois d'Août de l'année précédente, qui rétablit la Religion Catholique dans tous les endroits où elle a été établie depuis ce tems, & qui permet aux villes de la Rochelle, de Montauban, & de Nîmes, le libre exercice de la Religion, conformement aux Edits accordés ci-devant en faveur des Protestans. On déclare les habitans des trois villes, fidéles sujets de sa Majesté: on les exempte de garnisons: on permet à tous ceux qui ont persévéré dans cette Religion de retourner chez eux, d'y vivre en liberté de conscience, & d'aller librement par tout le Royaume. On permet même aux Gentilshommes hauts justiciers, qui n'ont point abjuré, d'avoir des prêches chez eux, & d'y faire le célébration du Bateme, du Mariage & de la Cene. On casse & on annulle toutes les promesses d'abjurer, faites depuis ce tems-là, aussi bien que les sentences renduës pendant la derniére guerre contre les Protestans, tant en matiére civile que criminelle. On rétablit tout le monde dans ses dignités, dans ses emplois, dans ses biens. On ajoûte à la fin, que pour preuve de l'obeïssance des habitans de ces trois villes, il viendra de chacune quatre des principaux habitans au choix du Roi, qui demeureront trois mois à la Cour, au bout desquels ils seront relevés par quatre autres, & cela pendant deux ans. Le Roi promet de leur choisir des Gouverneurs qui auront soin d'y maintenir la paix, & de ne leur donner aucun juge qui leur soit suspect. Les habitans de Sancerre ne sont compris dans l'Edit que par rapport à l'article qui regarde tous les Protestans qui ont persévéré dans leur Religion pendant cette derniére guerre. Nous avons vû à quelle horrible disette ils étoient réduits; cependant ils se défendirent avec une opiniâtreté inconcevable, & soûtinrent le siége jusqu'au mois d'Août suivant.

Pertes du Roi au siége de la Rochelle. Telle fut la fin de la quatriéme guerre civile, qui suivit le massacre de Paris. Les gens de la Cour croyoient le parti Protestant entiérement anéanti par cette exécution; ils se tromperent: la guerre recommença par des siéges, & finit de même, sur-tout par celui de la Rochelle, qui soûtint pendant plusieurs mois avec une opiniâtreté inflexible toutes les forces du Royaume, & en triompha. Outre le Duc d'Aumale, Talard, Cosseins, Goas & son frere, il y périt, tant dans les combats que par les maladies & les autres accidens de la guerre, quarante mille soldats qu'on avoit fait venir de toutes les parties du Royaume pour ce siége; & dans ce nombre il y avoit soixante Capitaines. Cette entreprise coûta des sommes immenses, consomma quantité de provisions de guerre, & réduisit le Roi à telle extrémité, qu'il compta plus gagner à cette paix qu'il n'avoit fait au massacre de Paris, dont on lui avoit fait espérer de si grands avantages.

tages. Après la levée du siége nous perdimes encore quelques Seigneurs, qui furent emportés par les maladies contagieuses qui couroient en France; entre autres Eleonor d'Orleans Duc de Longueville, qui mourut à Blois en s'en retournant, & Antoine de Crussol Duc d'Usez, qui étant mort sans enfans, laissa son duché & ses biens à Jaques de Crussol son frere: ce dernier s'appelloit auparavant d'Acier, & il avoit quitté le parti des Protestans pour s'attacher à celui du Roi.

Réception du Duc d'Anjou à Orleans.

Le nouveau Roi de Pologne étant monté sur sa flotte avec le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & presque tous les Seigneurs de l'armée, vint aborder à Nantes, d'où il remonta la Loire jusqu'à Notre-Dame de Clery. Après y avoir accompli le vœu qu'il avoit fait à la Sainte Vierge, il arriva le vingt-quatre de Juillet à Orleans, qui lui fit une entrée d'une magnificence Royale. Ce fut le Roi son frere qui le voulut ainsi: comme sa puissance & sa grandeur commençoit à lui devenir suspecte, il avoit beaucoup d'empressement de s'en voir délivré; mais il étoit bien aise de le combler d'honneurs en le renvoyant.

Tandis que je suis sur cet article, je crois qu'il est à propos de reprendre dès le commencement l'histoire de son élection, dont je n'ai dit qu'un mot dans le livre précédent, & de la détailler ici d'une maniére plus étenduë. J'expliquerai auparavant le plus briévement qu'il me sera possible, les affaires du Royaume de Pologne, les provinces dont il est composé, les Rois qu'il a eus, la forme de son gouvernement, autant que je le jugerai nécessaire pour l'intelligence de l'affaire dont je me suis proposé de parler.

Description de la Pologne.

La Vistule borne l'Allemagne du côté de l'Orient: au-delà de cette riviére sont les deux Sarmaties, l'Européenne, & l'Asiatique, qui s'étendent fort avant dans le Nord, & qui sont séparées par le Tanaïs ou le Don, comme nous l'appellons, & par la mer de Zabache, que l'antiquité a connuë sous le nom de *palus Meotides*. Le Royaume de Pologne est dans la Sarmatie Européenne; mais il y en a une partie en-deçà de la Vistule, & qui s'étend vers le Couchant, jusqu'à l'Oder. Cette partie comprend non-seulement la Pomeranie & la Prusse, deux grandes provinces qui relevent de la Pologne, & sur lesquelles l'Empire prétend avoir des droits; mais aussi la Pologne proprement dite, qui a donné le nom à tout le Royaume, & qui est située entre la Vistule & l'Oder: de sorte que le Royaume s'étend depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, depuis la Vistule jusqu'au Borysthene que nous appellons le Nieper, depuis le Pont-Euxin que nous appellons la mer Noire, jusqu'à la mer Baltique, & depuis l'extrémité de la Lithuanie jusqu'aux frontiéres de la Suéde & de la Moscovie. Huit grandes provinces très-peuplées, toutes situées dans la Sarmatie Européenne, se sont réünies malgré la différence de leurs mœurs & de leur langage, & ont formé le Royaume de Pologne: ces provinces sont la Pologne, la Prusse, la Masovie, la Samogitie, la Livonie, la Lithuanie, la Volhinie & la Podolie. La Pologne a été ainsi nommée du mot *Pole* qui signifie une plaine, un païs de chasse, parce que c'est presque par-tout un païs plat, & fort propre pour cet exercice. On la divise en grande & petite Pologne: à son Cou-

CHARLES IX. 1573. Couchant elle a l'Oder, & au-delà de l'Oder l'Allemagne, qui est le plus grand païs de l'Europe; elle a au Midi la Hongrie, & la Lithuanie au Couchant. C'est un païs très-fertile, plein de villes, de châteaux, de villages, arrosé de quantité de riviéres, & rempli d'une Noblesse courageuse, qui joint ordinairement l'amour des Lettres à l'exercice des armes; c'est ce qui porte la jeune Noblesse, & les enfans même des plus grands Seigneurs du Royaume à voyager dans les païs étrangers, d'où ils remportent quantité de belles connoissances, & l'usage de plusieurs choses excellentes, inconnuës chez eux à cause de la rigueur du climat. Leur langue naturelle est l'Esclavon; c'est aussi celle des peuples de Boheme, de Silésie & de Moravie qui sont dans l'Allemagne. Cette langue vient des Esclavons, peuples de la Russie, qui, du tems d'Attila Roi des Huns, vinrent occuper le païs abandonné par les Vandales, & porterent même suivant l'histoire de ces tems-là leurs armes victorieuses bien avant dans l'Allemagne. Leur nation aussi-bien que leur langue est très-étenduë du côté du Septentrion & de l'Orient. Les peuples qui parlent aujourd'hui cette langue, outre ceux que j'ai déjà nommés, sont les Vandales qui habitent sur les côtes de la mer Baltique, ceux qui occupent la Pomeranie, la Lusace & la Russie; les Moscovites, dont l'Empire est très-grand tant en Asie qu'en Europe; les Circassiens, même ceux des cinq montagnes qui sont sur le Pont; les Rasciens, les Valaques, les peuples de Servie, de Bulgarie, de Bosnie, d'Albanie, de Dalmatie, d'Istrie, de Carniole, & de Carinthie.

En 965. les Polonois embrasserent la Religion Chrétienne sous leur Duc Miecesllas, & sous le Pontificat de Jean XIII. La plus ancienne de toutes leurs villes, c'est Gnesne, qu'on prétend avoir été bâtie par Lech premier, Duc de ce païs: il lui donna le nom de Gnesne du mot *Gniasd*, qui signifie nid, parce qu'il trouva dans le lieu où elle est située, un nid d'aigle; & c'est pour cela que leurs Rois ont pris pour leurs armes une aigle blanche aux aîles éployées. Gnesne a le titre d'archevêché, & l'Archevêque de cette ville est Légat né du saint Siége, & Primat du Royaume. Après la mort du Roi il fait les fonctions de la Royauté, il envoye des Ambassadeurs aux Princes étrangers, il fait garder les frontiéres, & convoque les diettes. Quand le Roi est élû, c'est lui qui l'annonce, qui le sacre, qui lui met le diadème sur le front. Pour marque de la dignité suprême, déposée entre les mains de ce Prélat, on porte devant lui le bâton levé, & lorsqu'il se met à table, on bat aux champs; honneur qui ne se rend qu'aux Rois. Il n'y a de Cour en Pologne que celles du Roi & de l'Archevêque; & les domestiques de ce dernier s'appellent courtisans ou officiers, & non pas serviteurs ou valets, comme ceux des autres Evêques. Crac, qui regna, dit-on, vers l'an 700. de J. C. bâtit Cracovie sur la Vistule, & y établit le siége de son Royaume. Popiel le vieux, dégouté de ces montagnes où est située Cracovie, transporta son siége à Gnesne; mais l'an 1320. Uladislas le transporta de nouveau à Cracovie, ville considérable, tant par le titre d'evéché dont elle est décorée, que par la citadelle que Sigismond premier y a fait bâtir sur le mont Vanel: & comme les trois villes de Casimirie, de Cléparie & de Stradom lui sont

font contiguës, on y avoit toujours une grande multitude de peuple. Cafimirie eft féparée de Cracovie par Stradom, & par la Viftule qui paffe entre ces deux places; mais il y a un beau pont qui facilite le commerce de l'une à l'autre. La Viftule, après avoir reçû quatorze grandes riviéres, va fe jetter dans la mer Baltique à Dantzick, l'une de plus confidérables villes du Nord, & des plus floriffantes pour le commerce. Il y a auprès de Cafimirie un village habité par les Juifs: ils y étoient d'abord pêle-mêle avec les Chrétiens; mais ils s'en font féparés, pour fe garantir des infultes de la populace, & ont bâti dans leur quartier de grandes & belles maifons. Il y a de plus à Cracovie un beau collége & une Univerfité, où l'on enfeigne les Mathématiques, la Philofophie, la Théologie, & le Droit. C'eft Uladiflas premier, de la maifon des Jagellons, qui en eft le fondateur.

La plus belle ville de Pologne après Cracovie, la plus confidérable par la magnificence de fes bâtimens, par les richeffes de fes négocians, & par la multitude de fes artifans, eft Pofen ou Pofnanie, fur la Warte: elle a auffi le titre d'evêché, & l'on y trouve en abondance, non-feulement tout ce qui eft néceffaire pour les befoins de la vie, mais même tout ce qu'on peut defirer pour le luxe.

Après ces deux fameufes villes, nous pouvons mettre Uladiflau, qu'on appelle auffi Cujavie, quoiqu'elle foit fort inférieure aux deux autres, tant en richeffes qu'en bâtimens. Son Evêque a un très-grand territoire; car toute la Pomeranie, & Dantzick même en dépendent. Il y a beaucoup d'autres villes & de forteresses, où commandent des Palatins qui en portent le nom. Ces Palatins s'appellent en langue du païs, Vaivodes, c'eft-à-dire chefs de la milice; & ce nom n'eft donné qu'aux Seigneurs qui ont des gouvernemens d'une grande étenduë: ceux, dont les gouvernemens font petits, ne s'appellent pas Palatins, mais Caftellans ou Châtelains.

Après la Pologne, il faut mettre la Lithuanie. C'eft une grande province, mais déferte; elle eft pleine de pâturages, couverte de bois, & d'ailleurs fort marécageufe en été, lorfque les neiges font fonduës. Elle eft arrofée de trois grands fleuves fort poiffonneux, qui font le Nerva, le Niemen ou Memel (1), & le Berecznie (2). Il faut ajouter les riviéres de Wilna & de Welie, qui fe joignent auprès de la ville de Wilna, qui tire fon nom de la premiére de ces riviéres, & qui eft la capitale de toute la province.

Il n'y a point de vignes en Pologne ni en Lithuanie, parce que le climat eft trop froid: la boiffon des habitans eft de la biére, faite avec de l'eau, du bled, ou de l'orge, & du houblon; ils ont auffi une forte d'hydromel qu'ils compofent avec de l'eau, du houblon, & du miel. Les Lithuaniens font un grand commerce de peaux de martes, de caftors, d'hermines, de renards noirs & blancs, de chevreuils, de loups, d'ours & de panthé-

(1) Ce fleuve eft appellé *Chronus* par Ptolomée.

(2) Le *Berefina* ou *Berecznie*, prend fa fource dans le Palatinat de Minski, & tombe dans le Nieper, ou Boryfthene.

panthéres, qu'on trouve dans la forêt d'Hercynie, qui tient la plus grande partie de cette province. On y trouve auſſi des buffles à grandes criniéres, qui reſſemblent aſſez à nos taureaux; mais qui ont les cornes ſi écartées, qu'il pourroit tenir trois grands hommes entre-deux. On y voit auſſi des élans, qui approchent de nos cerfs; mais leur bois eſt différent, & leur couleur plus blanchâtre: ils courent d'une viteſſe étonnante, & leur allure eſt comme l'amble de nos chevaux. Les ſoldats ſe ſervent à la guerre de peaux de buffles, & de quelques autres qu'ils préparent. La chair de buffle paſſe chez eux pour un mets délicat, & ils croyent que la corne du pied d'un élant, coupée en certain tems, eſt un remede infaillible pour le mal-caduc. Les Lithuaniens donnent au nom de leur païs une origine fabuleuſe, prétendant qu'il vient d'un exilé Romain, nommé Libon; que de ſon nom ce païs fut d'abord nommé Libonie (1), puis Lithuanie en changeant quelques lettres: & pour prouver cette fable, ils diſent que leur langue eſt mêlée de quantité de mots Latins. Il y a beaucoup de Nobleſſe, & de grands Seigneurs dans le païs, entre autres le Duc de Sluski, qui eſt ſi riche, qu'il ne le céde en rien à beaucoup de Souverains d'Allemagne & d'Italie, & les Ducs d'Olika de la maiſon de Radzivil, qui a eu l'honneur d'être alliée à celle des Rois de Pologne par le mariage de Sigiſmond-Auguſte avec Barbe de Radzivil ſœur de Nicolas, qui eſt celui qui a le plus contribué par ſon courage & par ſon habileté, à unir la Lithuanie à la Pologne, comme je l'ai dit ci-devant. Il y a encore d'autres maiſons conſidérables en Lithuanie, comme celle des Comtes de Chodkiewicz, les derniers de ces païs Septentrionaux, qui ayent embraſſé la Religion Chrétienne vers l'an 1387. quand Uladiſlas Jagellon fit établir un ſiége Epiſcopal à Wilna; mais les ſucceſſeurs de cet Evêque, ayant ſuivi depuis le rite Grec comme les Ruſſes, ont reconnu pendant long-tems le Patriarche de Conſtantinople, & ont refuſé de ſe ſoûmettre au Pape.

Il y a auprès de Wilna, & au-deſſus de la riviére de Vaca, quelques habitations de Tartares. Cette nation vient des anciens Scythes: ceux dont je parle ici, s'occupent au labour, mais ils ſont Mahométans. Ce fut Witolde qui les enleva en 1396. du milieu de la Scythie avec leurs femmes & leurs enfans, & les plaça dans le cœur de la Lithuanie: mais quoiqu'ils ayent leurs loix particuliéres, ils ſont toujours ſoûmis au grand Duc de Lithuanie, & les Rois de Pologne s'en ſervent dans leurs armées. Il n'y a jamais de paix entre les Polonois & les Tartares; mais la guerre qu'ils ſe font, n'eſt pas vive, parce que ces derniers bornent pour l'ordinaire leurs courſes à la Ruſſie & à la Podolie. Cette année vers le tems de Pâques, il en eſt venu dix-huit cens juſqu'à la fortereſſe de Bara, ſous la conduite de Baca & de Sicoza, & ont pillé & brûlé quelques villages & quelques métairies des environs: mais comme ils s'en retournoient chargés de butin, les gens de Buczacs, Gouverneur de Kaminiek, étant ſortis tout d'un coup de cette place, ils les envelopperent, les taillerent en piéces, & reprirent tout le butin. Les

(1) Il eſt plus vraiſemblable que de ce *Libon* elle fut dès-lors nommée Livonie, par le changement du B en V qui eſt aiſé, Mrs. *Dupuy*.

Les Princes de Lithuanie ont pris le titre de grands Ducs: ce ne sont point les Empereurs qui leur en ont donné le droit; mais comme les Souverains de Moscovie ont formé un corps d'Etat de plusieurs duchés réünis, & qu'ils se sont donnés à eux-mêmes le titre de grands Ducs, il y a grande apparence que les Princes de Lithuanie en ont fait autant.

Le plus illustre des Princes de Lithuanie a été sans contredit Jagellon fils d'Olgirde, & descendant de Gedimin: il est le premier qui ait renoncé au Paganisme pour se faire Chrétien. Il prit le nom d'Uladislas à son batême, & épousa Hedwige, fille de Loüis Roi de Hongrie & de Pologne, en 1386. & comme les Polonois avoient mis leur couronne sur la tête de cette Princesse, elle la porta en dot à Jagellon. Le mariage ne fut pas plûtôt consommé, que ce Prince, voulant à son tour marquer sa reconnoissance à la nation Polonoise, réünit & soûmit pour jamais à la Couronne de Pologne la Lithuanie, la Samogitie, & la partie de la Russie qui lui appartenoit. Il a été la tige des derniers Rois de Pologne (1); mais sa famille vient de finir à la mort de Sigismond-Auguste.

La Russie est une dépendance de la Lithuanie; cependant elle a une bien plus grande étendue, comme le porte son nom, qui signifie *nation répanduë ou dispersée :* elle comprend en effet tout le païs situé entre la mer Baltique, la Livonie, la Suéde, la mer glaciale, le Wolga qu'on appelle aujourd'hui Rha, la mer de Zabache, la mer Noire, les montagnes de Sarmatie, la Pologne, la Lithuanie, & la Samogitie. On la divise en deux parties, dont l'une commence aux monts Krapatz auprès de Cracovie, & s'étend le long du Niester jusqu'aux frontiéres de la Valachie: de l'autre côté, elle va jusqu'à la mer Noire, & descend ensuite le long des deux bords du fleuve Oczakow (2) jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Europe & l'Asie, & de-là elle s'étend par des païs immenses jusqu'à Astracan, ville située près de l'embouchure du Wolga sur la rive citérieure. Le commerce d'Astracan est très-florissant, & il y a des foires, où les Médes, les Persans, les Arméniens, les Scythes, & les Moscovites se rendent de toutes parts. A quelque distance de-là, le Wolga se partage en soixante-dix branches, qui forment quantité d'isles, & il va se jetter dans la mer Caspienne par autant d'embouchures, qui sont toutes navigables.

Voilà ce que c'est que la Russie au-delà du Nieper; elle s'étend jusqu'aux frontiéres de la Perse, & elle est soumise au grand Duc de Moscovie. Celle que nous appellons Royale, comprend les Palatinats de Leopol ou Lemberg, de Lublin, & de Be'z ou Belcz, & les provinces de Podolie, de Volhinie, de Kiow ou Kiovie, de Circassie, & de Podlachie: auparavant elle étoit unie avec la Lithuanie, & elle a passé avec cette province à la Couronne de Pologne, aussi-bien que la Samogitie, qui est située entre la Prusse & la Livonie, & qui touche à la Lithuanie.

C'est

(1) La race des Jagellons a duré en Pologne cent quatre-vingt-cinq ans; elle commença l'an 1386. & finit l'an 1571. ayant été préferée par élection à toute autre famille. Mrs. *Dupuy*.

(2) Bonfin le nomme *Hoksak*.

CHARLES IX. 1573. C'est un païs fertile en bleds & en légumes, & où il y a de très-grandes forêts & des bois très-agréables; mais point de villes, ni de forteresses d'importance.

A l'égard de la Masovie, qui a toujours été fertile en grands hommes, soit pour les sciences, soit pour la guerre, elle étoit autrefois comprise sous le nom de Pologne; mais elle commença à en être séparée, & à avoir son titre particulier, lorsque Maslas ou Masos, Echanson de Miéceslas, Roi de Pologne, s'en empara vers l'an 1034. de Jesus-Christ, pendant que tout le païs étoit embrasé du feu de la guerre civile après la mort du Roi. Masos l'appella de son nom Masovie; mais ayant été défait par Casimir I. soutenu des Prussiens, & ayant même été puni du dernier supplice, sa nouvelle souveraineté finit avec sa vie. Le nom resta pourtant à la province, quoiqu'elle eût été réünie une seconde fois à la Pologne. Elle est arrosée par la Vistule, la Nerva, & le Bog (1): c'est le seul endroit où l'on trouve une espéce de taureaux sauvages noirs, qu'on appelle dans la langue du païs, *Turs*, & que les Latins nommoient *Uri*. La capitale de la province est Varsovie sur la Vistule: il y a un très-beau pont de bois sur lequel on passe cette riviére, & c'est dans cette ville que se tiennent les diettes du Royaume, à cause de sa situation avantageuse. La ville qui tient le second rang après Varsovie, c'est Ploczko, & elles ont toutes deux titre d'evêché.

Il ne me reste à parler que de la Prusse & de la Livonie, vastes provinces qui relevent de la Couronne de Pologne; mais comme j'ai expliqué suffisamment dans les livres précédens de quelle maniére elles sont venuës à la Pologne, je ne fatiguerai point ici mes lecteurs par une répétition inutile. Dès les premiers tems où la Pologne a fait un corps d'Etat, elle appartint à un seul Prince qui se nommoit Lech, comme je l'ai dit. Après sa mort, la nation, dégoûtée du gouvernement monarchique, se choisit entre les Seigneurs douze Chefs ou Palatins, auxquels elle remit le gouvernement absolu; mais elle revint bientôt à l'Etat monarchique, & vers l'an 700. de Jesus-Christ, elle donna la souveraineté à Crac, fondateur de Cracovie. Après l'extinction de sa famille, les Palatins reprirent le gouvernement de la République, jusqu'à ce que Primislas, homme sans naissance, mais rusé, & qui avoit un courage au-dessus de sa condition, défit les Hongrois, & fut unanimement proclamé Roi l'an 760. de Jesus-Christ. Il y eut après lui une longue suite de Princes jusqu'à Boleslas I. qui, ayant quitté le titre de Duc, dont ses ancêtres s'étoient contentés, fut déclaré Roi dans la ville de Gnesne par l'Empereur Othon III. & appellé allié & ami de l'Empire Romain l'an 1001. de Jesus-Christ. Ses successeurs conserverent ce titre jusqu'à Boleslas II. qui en fut privé pour avoir fait massacrer Stanislas, Evêque de Cracovie: mais Primislas le reprit par le conseil de la Noblesse l'an 1295. & il fut couronné par Jaques Archevêque de Gnesne.

Forme du gou- Depuis ce tems-là, les Souverains du païs ont toujours porté le nom de Roi, & en ont eu toutes les prérogatives, mais non pas une puissance illi-

(1) Mercator croit que ce fleuve est l'*Hypanis* de la Scythie Européenne. *Mrs. Dupuy*.

illimitée; car quoique le Roi soit revêtu de l'autorité souveraine, le Sénat du Royaume a une très-grande part dans le gouvernement. Le Sénat au reste n'est composé que de la Noblesse, & le peuple est absolument exclu de toute administration des affaires publiques: ainsi l'on peut dire que le pouvoir des Grands du Royaume est tempéré par la puissance Royale, & que cette puissance à son tour est retenuë dans de justes bornes par l'autorité libre du Sénat & des Nobles. Ce grand Etat est donc décoré du titre de la Royauté; & néanmoins la puissance Royale, qui s'abandonne si volontiers aux excès & à la licence lorsque tout lui est permis, & qui devient alors comme une pépiniére de crimes & d'injustices, est obligée par les sages remontrances du Sénat & de la Noblesse, de ne point s'écarter des régles de l'équité. Ainsi, au lieu que chez les autres peuples tout ce que veut le Souverain a force de loi; en Pologne non-seulement le Roi ne peut établir aucune loi sans le consentement du Sénat & de la Noblesse, mais il est soumis lui-même aux loix du Royaume. La majesté Royale ne laisse pas d'être très-respectée en Pologne, & les sujets y sont pleins de vénération pour le Prince, lorsqu'il n'use de son pouvoir que conformement aux loix: car ce qu'il faut bien considérer, c'est que les Rois ont un très-grand pouvoir dans l'exercice de la justice; & quoiqu'ils ne puissent pas faire punir un homme sans l'autorité d'un jugement public, ils ont cependant le droit de remettre les amendes, & d'accorder la grace à un criminel, condamné à mort par les loix. Le Roi peut même, en cas d'une invasion soudaine qui mettroit la République en danger, faire prendre les armes à toute la Noblesse, & la faire marcher sous ses étendars contre les ennemis qui voudroient entrer dans le Royaume; il peut soudoyer des troupes, nommer des Généraux, casser l'armée, & punir les violateurs des loix de la guerre: mais la plus belle prérogative des Rois consiste dans le pouvoir qu'ils ont de créer des Magistrats, & de conférer les honneurs & les dignités de l'Etat à ceux qu'ils en jugent dignes. Ce sont eux qui nomment les Archevêques, les Evêques, les Abbés, les Doyens des Eglises; ce sont eux qui font comme il leur plait les Palatins, les Castellans, les Maréchaux, les Chanceliers, les Trésoriers, qui sont tous Sénateurs du Royaume; ce sont eux qui établissent dans toutes les provinces des Gouverneurs, des Capitaines, des Juges & des Magistrats, & qui créent des Sécrétaires, des Maîtres des requêtes, en un mot tout ce qu'il y a d'Officiers dans les tribunaux où l'on rend la justice; ils ont droit d'anoblir les roturiers, qui ont bien mérité de la République en paix ou en guerre. Si quelqu'un a rendu service à l'Etat, ou à eux-mêmes, ils peuvent lui donner l'usufruit des châteaux, des bourgs, & des villages, qu'on appelle Royaux; ils peuvent donner à perpétuité à la Noblesse les biens des proscrits, & de ceux qui meurent sans enfans; en un mot, les Ambassades, les lettres de créances, les ordonnances, les priviléges, les alliances, les trêves, les guerres, tout cela se décide & se conclut au nom du Roi, tout cela est scellé de son sceau, en sorte pourtant que le corps de la République y a aussi une grande autorité.

CHARLES IX. 1573. verne-ment de Pologne.

Leurs revenus sont considérables, & ils ont dans le Royaume un patri-

CHARLES IX. 1573. trimoine très-étendu. Leur commerce leur rapporte beaucoup, & le sel que l'on tire tous les ans des mines, fait entrer beaucoup d'argent dans leurs coffres. On trouve de ces mines à Bochnia, à Wieliczka, dans la castellanie de Cracovie, à Halicz, à Colomeie, à Sale, & en beaucoup d'autres endroits de la Russie. Outre cela il y a un lac auprès du Nieper dans les déserts de la Podolie, dont l'eau se géle à l'ardeur du soleil, & forme une glace de sel si dure, qu'on se promene dessus avec des chariots & des chevaux, comme on fait sur la glace: on peut en briser des morceaux, & en emmener par charretées tant qu'on veut.

Il est pourtant vrai que le revenu de ce grand Royaume est moindre à proportion que celui des Etats voisins, parce que les denrées y sont à très-bas prix, & que la Noblesse & le Clergé ne payent rien; car la Noblesse est exempte de toutes sortes de contributions, & n'est obligée qu'à servir à ses dépens, pour repousser l'ennemi qui est entré dans le Royaume. Si le Roi veut la mener hors du Royaume pour faire la guerre aux étrangers, il doit lui payer de trois en trois mois cinq écus d'or pour chaque soldat qu'elle fournit.

Le Clergé & la Noblesse joüissant ainsi d'une exemption générale, les fermiers des Gentilshommes ne payent qu'environ six sols par arpent, & les habitans des domaines du Roi ne fournissent qu'un médiocre tribut. Le Prince peut quelquefois mettre une imposition sur tous les Ordres du Royaume, quand l'utilité commune & les besoins de l'Etat le demandent; mais il ne le fait que de l'avis du Sénat. Avec des finances si bornées, le Souverain est en état de mettre sur pied une Cavalerie plus nombreuse qu'aucun Potentat de la Chrétienté, parce qu'il peut assembler, s'il le faut, cent cinquante mille Gentilshommes, les uns armés pesamment, les autres à la legére; ils sont de plus obligés, comme nous l'avons dit, de servir l'Etat à leurs dépens.

Après le Roi, le Sénat a dans le Royaume une autorité très-grande & très-respectée. Les Archevêques de Gnesne & de Léopol de Russie, & sept Evêques de Pologne sont Sénateurs nés: mais les Evêques de Prusse n'ont pas le même droit. Après les Evêques, les premiers Sénateurs sont les quinze Palatins, parce qu'ils ont eu deux fois le gouvernement du Royaume entre leurs mains, dans des tems où la Royauté étoit abolie. Les derniers Sénateurs sont les soixante & cinq Castellans. Le premier de tous les Palatins est celui de Cracovie, & c'est lui qui dit le premier son avis. On met encore au nombre des Sénateurs les deux Maréchaux de Pologne & de Lithuanie, les deux Chanceliers, & les deux Vice-chanceliers, parce que les premiers ont la garde du grand sceau des deux nations, & les autres du petit sceau. Le grand Sécretaire, & les deux Maîtres des requêtes, qui portent au Roi les plaintes de ses sujets, ont aussi leur entrée dans le Sénat: ainsi il se trouve en tout quatre-vingt-dix-huit tant grands que petits Sénateurs. Sigismond-Auguste y en ajouta quelques-uns dans les derniéres années de sa vie.

Le Roi forme un conseil des Sénateurs qui sont à sa Cour toutes les fois qu'il le juge nécessaire, mais sans y appeller les absens, si ce n'est dans des oc-

occasions importantes, comme dans le tems des diettes, ou par la solemnité du mariage du Roi ou de ses enfans, ou lorsque quelque Prince allié ou Vassal du Royaume vient prêter serment de fidélité. Ils sont tous très-zélés pour maintenir la liberté publique & pour étendre les frontiéres du Royaume: dans les délibérations, ils disent leur avis avec une grande liberté, & quelquefois avec beaucoup d'aigreur; ils ôsent même blâmer la conduite du Prince, quand ils la jugent répréhensible. Ils soûtiennent ordinairement avec beaucoup de force & d'unanimité les loix établies par leurs ancêtres, & les intérêts communs de leur patrie; & on peut dire qu'ils sont incorruptibles sur ce point, & d'une fermeté à toute épreuve. On ne sera point surpris de ce que j'avance, si l'on considére qu'on ne met dans ces places que des Gentilshommes de bonnes maisons; que parmi ces Gentilshommes on choisit ceux qui sont les plus distingués par leur naissance & par leurs vertus, & qu'on ne leur donne entrée au Sénat qu'après leur avoir fait prêter serment. Le Roi a pour eux de grands égards, & quand ils l'abordent, il ne manque pas de se découvrir avec un air gracieux, & de leur faire signe de s'asseoir.

Outre les Sénateurs & les grands Officiers de la Couronne, il y a encore les Trésoriers de l'épargne, les Capitaines, qui sont au nombre de quarante dans la petite Pologne, de trente dans la grande, & de douze dans la province de Masovie; l'Enseigne de la Couronne, le grand Echanson, le grand Maître d'hôtel, & le grand Ecuyer tranchant. La charge la plus brillante de la guerre, est celle de grand Général: comme Lieutenant du Roi, il est maître absolu dans l'armée; aussi ne met-on dans ce poste que les plus distingués d'entre les Sénateurs. Il y a d'autres Généraux qu'ils appellent Commandans de campagne, mais dont l'autorité est bien moindre que celle du grand Général.

Ce qui rend en Pologne le pouvoir du Sénat si grand, & celui du Roi si modéré, c'est que la naissance & le sang n'y donnent aucun droit pour monter sur le trône. Dans les autres Etats, le Souverain succéde à son pere ou à ses ayeux; mais dans ce Royaume, celui qui est couronné, est redevable de son rang aux suffrages du Sénat & de l'Ordre équestre, ou à la proclamation de toute la Noblesse: si on a vû dans les tems précédens plusieurs Rois d'une même famille se succéder l'un à l'autre, il ne faut pas attribuer leur élevation à un droit héréditaire; mais à leurs vertus, ou à l'affection que la Noblesse de Pologne a naturellement pour les enfans de ses Rois. Car dans cette disposition elle se persuade sans peine qu'ils seront héritiers de la vertu de ceux dont ils descendent, & elle se flatte de retrouver dans les enfans ce qu'elle a admiré dans les peres; mais dans le cas dont nous parlons, on a toujours exigé des Souverains, qu'ils reconnoîtroient que ce n'étoit point de leur naissance qu'ils tenoient la Couronne, mais du choix de la Noblesse. Rien de plus sage que cet établissement pour la succession à la Couronne; parce que si les Rois étoient tentés d'abuser du pouvoir suprême, comme il n'arrive que trop souvent, cette loi les tient en bride, tandis que la tendresse qu'ils ont pour leurs enfans les engage à ménager l'estime de la nation. C'est ainsi que la famille des

CHARLES IX. Piastes a regné chez eux cinq cens ans de suite, & celle des Jagellons deux cens.

1573. Depuis la fondation de ce Royaume, c'est-à-dire, depuis environ l'an 550. de Jesus-Christ jusqu'au Roi Sigismond-Auguste, on compte neuf interregnes. Le premier, dont il ne nous reste que des témoignages assez obscurs, arriva lorsque la maison de Lech fut éteinte, & que Visimir, qu'on nomme autrement Crac, fut appellé à la Couronne par élection. Le second arriva après la mort de Crac; & pendant cet intervalle le Royaume fut gouverné par douze Palatins. On met le troisiéme au tems où la dispute pour la possession du trône fut jugée par une course de chevaux, & qu'il fut donné à un jeune homme de basse naissance, nommé Lescon. Le quatriéme interregne suivit la mort de Popiel II. qui fut mangé par les rats à Kruswick, comme on le lit dans leurs annales: ce fut un Piaste, habitant de Kruswick, homme d'une grande probité, mais simple laboureur, qui fut d'un consentement unanime proclamé Prince. Il y en eut un cinquiéme après la mort de Miéceslas II. Les Polonois étoient si mécontens de sa conduite, qu'ils chasserent sa veuve par l'aversion qu'ils avoient pour le gouvernement des femmes, & qu'ils donnerent même l'exclusion à son fils, quoiqu'innocent de la mauvaise administration de son pere. On en vit un sixiéme lorsque Primislas fut tué par Othon Lango, & par les Princes de Brandebourg: la Couronne alors fut donnée à Wenceslas Roi de Boheme. Le septiéme arriva après la mort de Casimir fils d'Uladislas, lorsque Loüis Roi de Hongrie fut élû par les suffrages de la Noblesse pour lui succéder. Loüis étant mort sans enfans mâles, il donna lieu au huitiéme, qui finit par l'élection de Jagellon, qui avoit épousé la fille de son prédécesseur. La famille des Jagellons, éteinte l'année derniére par la mort de Sigismond-Auguste, nous donne le neuviéme interregne.

Prétendans à cette Couronne. Comme Jagellon n'avoit point d'enfans, bien des Princes songeoient dès son vivant à se procurer une si belle succession. L'Empereur Maximilien, dont il avoit épousé deux sœurs (1), vouloit la faire tomber à Ernest son second fils. Jean Roi de Suéde y pensoit pour Sigismond son fils, qui ne faisoit que d'entrer dans sa neuviéme année, & qui fut en effet depuis placé sur ce trône, mais dans une autre occasion. Basile, grand Duc de Moscovie, avoit un fils nommé Jean, Prince fourbe & cruel, qui étoit encore un des concurrens. La France portoit aussi ses vûës de ce côté-là; & ce fut Jean de Montluc Evêque de Valence qui mit en tête à Catherine de Medicis, cette femme ambitieuse, de mettre le Duc d'Anjou sur les rangs. Le Prélat fut envoyé lui-même en Pologne avec des pouvoirs très-amples pour y négocier cette affaire; mais la peste qui ravageoit le païs l'obligea de s'arrêter à Conin. Outre tous ces prétendans, il y avoit en Pologne même une puissante faction qui tendoit à faire un Piaste, ou Polonois, persuadée qu'il étoit de l'intérêt du Royaume de donner l'exclusion à tous les étrangers. Ils appellent *Piaste* un Roi, pris de la nation par le souvenir agréable de cet ancien Piaste, dont la famille

(1) Elisabeth & Catherine d'Autriche, filles de Ferdinand I.

mille a regné très-heureusement chez eux pendant l'espace de cinq cens ans. Charles IX.

Les deux premiers concurrens avoient l'avantage d'être voisins de la Pologne, & par conséquent à portée des affaires de ce Royaume: mais Sigismond n'étoit qu'un enfant; & quoiqu'Ernest fût plus âgé, il ne l'étoit pas assez pour gouverner par lui-même. A l'égard du Moscovite, outre la haine invéterée entre les deux nations, deux raisons lui donnoient l'exclusion; premiérement il étoit de la Religion Grecque; en second lieu sa puissance auroit porté de l'ombrage aux Turcs, & c'est ce que les Polonois vouloient éviter dans l'élection qu'ils alloient faire. Cette derniére raison étoit aussi contre Ernest, & elle contribua beaucoup à le faire exclure: la meilleure & la plus saine partie inclinoit pour un Piaste, mais la difficulté étoit de convenir du sujet, & il y avoit grande apparence que la jalousie, l'intérêt, & la différence de Religion y apporteroient un grand obstacle. Toutes ces considérations faisoient espérer pour le Duc d'Anjou. Il étoit de la plus illustre maison de l'univers, d'une mine avantageuse, & d'un âge propre à gouverner; plusieurs actions d'éclat, tant en paix qu'en guerre, avoient déjà fait sa réputation: d'ailleurs ce Prince n'étoit nullement suspect aux Turcs, toujours amis de la France. Les Catholiques du païs le souhaitoient ardemment; & les Protestans ne lui étoient pas opposés sur l'idée qu'ils avoient de sa valeur, & sur l'espérance de trouver en lui un Roi modéré, puisqu'il venoit d'un Royaume, où les deux Religions étoient également permises. 1573.

Artifices employés contre le Duc d'Anjou.

Mais la nouvelle du massacre de Paris aliéna fort nos partisans: la noirceur de cette exécution fit une impression terrible sur tous les esprits; & il est aisé d'imaginer combien les Ministres des autres concurrens l'augmenterent encore, secondés en cela par quelques Polonois qui étoient à Paris dans le tems de la Saint-Barthélemi, & qui s'en étant échappés avec assez de peine, étoient depuis ce tems-là retournés dans leur païs. Pour rendre encore la chose plus odieuse, les ennemis & les rivaux de la France firent faire des estampes, où l'on voyoit des représentations de cruautés inoüies jusqu'alors, qu'ils eurent grand soin de répandre de tous côtés. On représentoit des meres, à qui l'on ouvroit le ventre pour en tirer leurs enfans; & comme s'il y eût eu trop d'humanité à les égorger d'un même coup, on voyoit massacrer séparément la mere & son malheureux fruit. Ceux qui firent faire ces estampes crurent sans doute que le simple récit des horreurs qui se commirent alors, ne feroit pas assez d'impression sur les esprits, & que pour parvenir plus sûrement à leur but, il falloit les exposer à la vûë, qui est le plus prompt & le plus vif de tous les sens.

Montluc excusoit la chose du mieux qu'il pouvoit, tantôt par des lettres, & tantôt par des discours, lorsqu'il en trouvoit l'occasion. Il en donna même une rélation, où il déguisoit les faits avec beaucoup d'art: c'est ce qu'il fit par cette lettre, dont j'ai parlé ci-dessus, & qu'il eut soin de répandre par-tout. Pour répondre aux gravûres que les ennemis de la France affectoient de multiplier, il fit exposer en différens endroits le portrait du Duc d'Anjou; il espéroit que la vûë de ses traits, mêlés de douceur &

 de

CHARLES IX. de majesté, effaceroit des esprits cette impression de cruauté que ses ennemis y avoient jettée, & qu'elle lui gagneroit les cœurs de la Noblesse.

1573. L'assemblée ayant été indiquée au six de Janvier, les Nonces de terre, c'est ainsi qu'ils appellent les députés de la Noblesse des provinces, se rendirent au lieu marqué; on commença par délibérer sur le lieu, sur le tems de l'élection, & sur l'audience qu'on devoit donner aux Ambassadeurs des Princes étrangers. Le Sénat étoit d'avis de la leur donner dans cette premiére assemblée, & de les renvoyer ensuite sur la frontiére; que c'étoit le moyen d'éviter les troubles, les sollicitations, & les soupçons de distributions d'argent; que d'ailleurs il étoit bien plus aisé d'écouter leurs propositions dans une assemblée peu nombreuse comme la leur, que dans une diette composée de cinquante mille hommes: que quand ce grand nombre de Noblesse seroit assemblé, on leur feroit rapport de ce qui se seroit passé dans cette premiére diette; & qu'ensuite on procéderoit à l'ordinaire sans tumulte, & sans trouble à l'élection du Roi, qui seroit faite par tous les Ordres du Royaume: mais les Nonces de terre déclarerent que leurs pouvoirs portoient seulement de délibérer avec le Sénat sur le lieu & sur le tems où se feroit l'assemblée générale, & qu'ils ne pouvoient pas écouter les Ambassadeurs des Princes. Montluc de son côté fit dire que le Roi son maître lui avoit enjoint expressément de parler à tous les Ordres du Royaume: ainsi l'affaire fut remise au cinq d'Avril, jour marqué pour l'assemblée générale.

Il y eut quelques difficultés sur le lieu où se tiendroit l'assemblée: plusieurs étoient d'avis de choisir Lublin, parce que cette ville est voisine de la Lithuanie, dont il venoit des nouvelles qui causoient de l'inquiétude au Sénat; car on disoit que les Seigneurs & toute la Noblesse de cette grande province, gagnés par l'argent du Moscovite, ou fatigués par la guerre continuelle qu'ils ont à soûtenir contre ce Prince, avoient résolu, sans attendre la diette générale, de le reconnoître pour Souverain. Ce qui augmenta encore ce soupçon, c'est que les Nonces ou députés des autres provinces étoient arrivés, & que les Lithuaniens ne paroissoient point encore. Ils arriverent pourtant à la fin, & déclarerent que la seule difficulté des chemins les avoit empêché de faire plus de diligence. On reçut l'excuse, & on leur demanda s'il étoit vrai, comme le bruit couroit, qu'ils eussent promis leur suffrage au Moscovite. Ils avoüerent de bonne foi, que ce Prince ayant fait sonder par ses émissaires la disposition des Grands, & employé de vives sollicitations auprès de la Noblesse, la plûpart des Gentilshommes lui avoient écrit d'une maniére propre à flatter sa prétention; mais que c'étoit en vûë de se mettre à couvert d'une invasion qui seroit fort dangereuse dans un interregne, & qu'il n'y avoit pas un Gentilhomme en Lithuanie, qui n'aimât mieux mourir mille fois, que de voir son païs démembré du Royaume de Pologne.

La ville de Lublin n'ayant pas été agréée pour le lieu de la diette, on convint de la tenir à Varsovie, suivant la coûtume pratiquée de tout tems; & l'assemblée se sépara. Il s'y étoit élevé entre les deux nations une dispute qui pensa les mettre aux mains. Les Polonois ayant reproché aux Lithua-

Lithuaniens leur engagement avec le Moscovite, ceux-ci reprocherent aux Polonois de s'être laissés corrompre par notre argent, & ils prétendirent que Montluc leur avoit distribué cent mille écus d'or. „ Il faudroit, di- „ soit alors le Palatin de Sendomir, nommer ceux sur qui tombe une ac- „ cusation de cette nature. „ Là-dessus Albert Laski Palatin de Siradie ou Sieradski, fils de Jerôme Laski, qui avoit servi en France du tems de François I. ayeul du Duc d'Anjou, répondit en portant la parole à ce Seigneur : „ C'est de moi, sans doute, dont on veut parler. Mais ne sçait- „ on pas que mon pere a porté long-tems les armes en France, qu'il a „ dépensé son bien au service de cette Couronne, & qu'ainsi j'aurois pû „ recevoir très-légitimement & à titre de dette, de l'argent du Roi de „ France? Néanmoins je proteste devant cette auguste assemblée, & je „ prends Dieu à témoin que les François n'ont fait aucune distribution en „ ma faveur. „ Malgré cette protestation, le Castellan de Cracovie, ennemi déclaré du parti François, soûtint que ce bruit n'étoit pas sans fondement; mais il ne nomma personne. Laski néanmoins s'en trouva offensé, & répondit au Castellan avec beaucoup d'aigreur: peu s'en fallut que des paroles on n'en vint aux armes, les amis & les vassaux de ces deux Seigneurs, étant prêts de mettre le sabre à la main; la chose fût même arrivée, si le Palatin de Brzestki ou Brest, homme sage & pacifique, ne se fût entremis pour les concilier. Il dit donc au Castellan de Cracovie, qu'il n'y avoit aucune apparence au soupçon dont il avoit parlé; & Laski se contentant de cette satisfaction, ces deux Seigneurs des plus considérables du païs se réconcilierent, au grand avantage de leur patrie.

CHARLES IX. 1573.

Il arriva sur ces entrefaites un évenement qui diminua beaucoup le crédit des Suédois en Pologne. Un jeune Allemand, ayant été arrêté pour avoir contrefait des lettres du Roi & de la Reine de Suéde, fut trouvé le lendemain matin étranglé dans la prison: comme il avoit les pieds & les mains liés, on soupçonna qu'il ne s'étoit pas donné la mort à lui-même. Il fut tiré de prison, traîné par les ruës avec l'écriteau de *faussaire*, & attaché à une potence hors de la ville. Quoique cette affaire ne regardât aucunement les Suédois, elle ne laissa pas de porter un grand préjudice à leurs intérêts.

Après que la diette fut séparée, Jean Choisnyn sécretaire de Montluc, Bazin & Delbene retournerent à Conin trouver ce Ministre qui les avoit envoyés à cette premiére assemblée. Gilles de Noailles, frere de l'Evêque d'Acqs Ambassadeur de France à la Porte, y arriva en même tems. La Reine lui avoit ordonné de se rendre en Pologne pour y ménager les intérêts de la France, en cas que Montluc fût retenu en Allemagne par maladie, ou autrement; car elle avoit sçû qu'il avoit été arrêté en Lorraine, & ensuite à Francfort. Noailles eut ordre de passer par l'Italie, quoique le chemin soit plus court par l'Allemagne; mais on jugea qu'il valoit mieux prendre le plus sûr. Cette route l'empêcha d'arriver à tems; & si Montluc ne l'eût prévenu, l'affaire étoit échoüée. Montluc, informé du dessein de la Cour, regarda Noailles comme un successeur qu'on lui envoyoit pour partager la gloire de la grande entreprise qu'il avoit négociée

 seul,

CHARLES IX. 1573. seul, & qu'il regardoit comme terminée. C'est ce qui l'engagea à prier le Roi de rappeller ce nouveau Ministre. Mais le courier, qui lui portoit l'ordre de rentrer en France, ne put l'atteindre.

Noailles n'étoit pas assez avide de gloire, pour en chercher qu'il n'eût point méritée: ainsi il assûra Montluc qu'il ne prétendoit aucune part à un succès qui lui étoit dû en entier; qu'il ne venoit pas pour être son successeur, mais pour le secourir. Il resta donc en Pologne, & s'en alla à Posnanie, où la peste étoit beaucoup diminuée. De-là il fut envoyé à Constantinople pour succéder à François de Noailles son frere, qui travailloit alors à faire agir les Turcs en faveur du Duc d'Anjou.

Les concurrens faisoient leurs brigues dans tout le Royaume; & comme les Ambassadeurs de l'Empereur alloient & envoyoient leurs émissaires de tous côtés sans le moindre ménagement, le Sénat leur dépécha les Evêques de Posnanie & de Cracovie pour leur déclarer qu'ils eussent à se tenir dans le lieu qu'on leur avoit marqué: on leur donna même quelques Gentilshommes en apparence pour leur faire honneur, mais en effet pour observer leur conduite. On ne prit pas cette précaution à l'égard de Montluc; & comme personne n'étoit chargé d'examiner ses démarches, il eut une entiére liberté pour les sollicitations. Il envoya Bazin dans la petite Pologne pour y voir ses amis, pour les affermir, & sur-tout pour encourager la Noblesse de Moscovie, sur laquelle il comptoit le plus. Il tâcha même de gagner le Cardinal Commendone, qui, étant venu en Pologne l'année précédente pour engager Sigismond-Auguste dans la ligue contre le Turc, devoit rester dans le Royaume jusqu'à la fin de la diette d'élection. Le Doyen de Die, arrivé depuis peu de France, fut employé pour cette négociation; ce qui donna occasion aux compétiteurs du Duc d'Anjou de nous décrier auprès des Protestans: ils poussérent leurs menées jusqu'à contrefaire une lettre du Cardinal de Lorraine au Cardinal Commendone, par laquelle on l'exhortoit à appuyer de tout son crédit le parti du Duc d'Anjou. Ce Prince, disoit-on dans cette lettre, établira par toute la Pologne la Religion Catholique, pour laquelle il s'est toujours montré très-zélé; il y fera respecter l'autorité du saint Siége, qui commence à tomber dans le mépris; il y extirpera le poison de l'hérésie; enfin, ou il ramenera tous les Protestans par la douceur, ou bien il les exterminera par une nouvelle Saint-Barthélemi. Mais on reconnut bien-tôt la fausseté de cette prétenduë lettre. On répandit aussi que le Roi de France avoit fait faire des excuses à l'Empereur, déclarant qu'il n'avoit envoyé cette Ambassade en faveur de son frere, que pour se débarrasser des importunités de l'Evêque de Valence: qu'il n'auroit eu garde de penser au trône de Pologne, s'il avoit sçû que l'Empereur son beau-pere le demandât pour son fils; mais qu'il alloit le rappeller incessamment.

Pendant que les compétiteurs, & les Princes qui les appuyoient, faisoient courir tous ces faux bruits par les Ministres chargés de leurs pouvoirs, le tems de l'assemblée s'approchoit. Montluc, s'étant rendu à Posnanie, y trouva Guy de Saint-Gelais qui venoit d'être arrêté par le Gouverneur de la ville, parce qu'il étoit entré dans le Royaume sans permission.

sion. Le Prélat en fut quitte pour quelques excuses, & obtint sa liberté. Saint-Gelais étoit fils de Lansac, qui avoit été chargé de plusieurs Ambassades considérables, & en particulier de celle que la France envoya au Concile de Trente, & qui s'étoit acquis par-tout une grande réputation de sagesse. CHARLES IX. 1573.

Montluc avoit ordre du Roi de haranguer à la diette générale, & il le souhaitoit aussi, persuadé que son discours feroit un grand effet sur l'assemblée. Mais afin de le rendre encore plus efficace, il le fit traduire en Polonois par un Gentilhomme nommé Sokolowski ou Solikoski, qui s'en acquitta parfaitement bien. Quoique les Seigneurs Polonois entendent communément le Latin, l'Evêque de Valence crut qu'ils sentiroient beaucoup mieux les raisons, lorsqu'ils les auroient en leur langue. Il fut traduit très-fidélement, & imprimé à Cracovie avec un grand secret. On en tira quinze cens exemplaires.

Diette de Varsovie, pour l'élection d'un Roi.

Le trois d'Avril Montluc se rendit à Varsovie avec Noailles & Saint-Gelais. L'Ambassadeur d'Espagne lui ayant disputé le pas, on pria tous les Ambassadeurs étrangers de ne point venir aux Messes solemnelles. Enfin, l'affaire mise en délibération, il fut arrêté que le Cardinal Commendone, Ministre du Pape, auroit la première place, l'Ambassadeur de l'Empereur la seconde, Montluc la troisiéme, & l'Ambassadeur d'Espagne la quatriéme. Il y avoit environ trente mille Gentilshommes dans l'assemblée qu'on croyoit devoir être plus nombreuse. On les logea autour de la ville, & les plus éloignés n'en étoient qu'à quatre milles. Pour les Archevêques, les Evêques, les Palatins, les Castellans, & les Gouverneurs, ils couchoient dans Varsovie. L'assemblée se tenoit dans une vaste plaine, où l'on avoit élevé douze grandes tentes à un peu plus d'un mille de la ville. Outre ces douze, on y voyoit une autre tente plus grande que toutes les autres, soûtenuë par un mât d'une hauteur prodigieuse, qui pouvoit tenir six mille hommes. C'étoit-là que le Sénat s'assembloit avec les Gouverneurs, & les Nonces des terres au nombre de huit pour chaque Palatinat. C'est une chose étonnante qu'un corps d'environ cent mille hommes à cheval, resserrés autour de Varsovie dans un espace de quatre milles, pendant plus de quarante jours, ait toujours des provisions en abondance. Il n'y manqua ni fourage pour les chevaux, ni viande, ni poisson, ni aucune sorte de nourriture, ni même de vin pour les hommes; tout y fut à très-bon marché. Mais ce qui est presque incroyable, c'est que pendant tout ce tems-là il n'y eut entre tant de Gentilshommes ni querelle, ni dispute; & il sembloit qu'uniquement occupés de l'intérêt public, ils fussent devenus insensibles à toutes les injures particuliéres.

Voici ce qui fut réglé pour l'ordre & pour la maniére de procéder dans l'assemblée. On convint que comme l'affaire unique étoit d'élire un Roi, on commenceroit par implorer l'assistance du ciel: qu'ensuite on donneroit audience aux Ambassadeurs des Princes, & qu'on fourniroit trente-deux copies de leurs discours pour les trente-deux Palatinats: que chaque Palatin seroit chargé d'en faire part à la Noblesse de son Palatinat: que quelques-uns des principaux Sénateurs rendroient compte à la diette du mérite & des vertus de chacun des compétiteurs, &

CHARLES IX. 1573. & qu'ils expliqueroient les avantages & les inconvéniens qu'on pouvoit attendre de leur élection: qu'on demanderoit ensuite les suffrages des Sénateurs & de la Noblesse; & que celui des Candidats, pour qui tous les Ordres se réüniroient, seroit proclamé Roi. Les Sénateurs avoient proposé de commencer par établir des loix & des statuts, & de procéder ensuite à l'élection. Les Protestans, qu'on appelle en ce païs-là *Evangéliques*, demandoient outre cela qu'on leur donnât une sûreté suffisante pour leur Religion. Les Seigneurs les plus attachés à la Religion Catholique, protesterent à ces derniers, que jamais ils ne donneroient atteinte à la liberté de conscience, & qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fussent prêts à souffrir, plûtôt que d'en venir à une guerre pour cause de Religion: mais en même tems ils leur représenterent que si on accordoit une liberté de conscience sans bornes, & qu'elle se trouvât soûtenuë de l'autorité des loix, on ouvroit la porte à toutes les sectes les plus extravagantes & les plus monstrueuses.

Ces différens objets tiroient les choses en longueur, & il etoit à craindre que la plûpart de la Noblesse, ennuyée de ces retardemens, & incommodée de la dépense qu'il lui falloit faire, ne se retirât peu à peu. Nous avions pourtant grand intérêt qu'elle assistât au discours de Montluc; & cet habile négociateur obtint que l'on commenceroit par entendre les Ambassadeurs. Le premier qui parla, fut celui du Duc de Prusse, à qui cette prérogative appartenoit, comme feudataire du Royaume. Après lui ce fut le Cardinal Commendone, qui le fit avec tant de force & de véhémence, que les Seigneurs Protestans se crurent obligés de l'interrompre en quelques endroits: il exhorta les Polonois au nom du Pape, à choisir un Roi zélé pour la Religion Catholique, la seule véritable; un Roi qui ne donnât point trop de liberté aux hérétiques, & qui soûtint les droits de l'Eglise qu'on ne pouvoit ébranler, sans renverser en même tems tous les fondemens du Royaume: „ C'est-là, ajoûta Commendone, ce que „ j'attends de votre sagesse, dans l'affaire importante qui vous assemble. „ Nés dans un Etat libre, vous êtes depuis un tems considérable sans „ Roi, & en quelque sorte sans loix, puisque la mort du Prince leur ôte, „ pour ainsi dire, leur force & leur vigueur. Cependant vous avez tous „ vécu en paix: parmi tant de milliers de Gentilshommes & de gens de „ guerre, il n'y a eu ni tumulte, ni violence, ni trouble, ni sédition; la „ raison, l'inclination, l'amour pour la patrie, vous ont tenu lieu de loix. „ Ce penchant pour la tranquillité, & ce concert admirable qui regne „ parmi vous, me font espérer que vous vous donnerez un Roi qui sçaura „ maintenir entre vous la paix & l'union dans la Religion, qui se proposera pour modéle Jesus-Christ *notre paix, qui a réüni les deux Peuples, qui* „ *a exterminé toutes les inimitiés en lui-même par sa Croix, qui a réconcilié* „ *à Dieu dans son corps tous ceux qui étoient divisés, afin que nous allions tous* „ *au-devant de lui dans l'unité d'une même foi & de la connoissance du fils de* „ *Dieu, & que nous ayons par lui accès auprès du Pere dans un même esprit.* „

Discours du Cardinal Commendone.

Ephes. c. 2. v. 19. & seq.

Guillaume Ursin de Rosemberg, grand Burgrave de Boheme, Ambassadeur de l'Empereur, parla après Commendone. C'étoit un homme sçavant, mais peu propre à toucher les auditeurs. On lui avoit donné un adjoint

adjoint secret en la personne d'André Dudith, qui auroit apparemment été le chef de l'Ambassade, si en conservant son crédit auprés de l'Empereur, il s'étoit conservé lui-même dans la Religion de ses peres. L'Empereur, qui connoissoit son attachement à son service, ne voulant pas lui donner la premiére place, de peur de choquer le Pape, lui donna la seconde en qualité de chef du conseil de Rosemberg; il sçavoit que sa prudence & ses talens pour parler & pour écrire le rendroient très-utile à son Ministre. Voici les motifs que Rosemberg employoit pour faire préferer Ernest au Duc d'Anjou. Il réprésentoit que le premier sçavoit la langue Esclavone, qui est commune aux Bohémiens & aux Polonois: qu'il étoit leur voisin; & que s'ils avoient besoin de secours, ils trouveroient à leurs portes ce qu'ils ne pouvoient pas espérer d'un Prince si éloigné de leur païs: que s'ils se déterminoient pour la France, il ne seroit pas aisé au Duc d'Anjou de venir prendre possession de la Couronne, parce que les Princes d'Allemagne ne le laisseroient pas passer sur leurs terres. Il dit à la loüange de Maximilien beaucoup de choses, qui étoient autant de traits satyriques contre le Duc d'Anjou; que l'Empereur étoit un Prince prudent, sage, plein de clémence, ennemi du sang & de la cruauté, & qui sçauroit maintenir la paix dans le Royaume de Pologne divisé par la Religion, comme il l'avoit maintenuë dans l'Empire. Il proposa au nom de l'Empereur les mêmes conditions qu'il sçavoit que nos Ambassadeurs avoient promises en secret, afin de nous prévenir, & afin que si nous n'avions rien à ajoûter, nous ne pussions plus en parler, après qu'elles auroient été proposées par un autre.

CHARLES IX 1573.

Raisons du Ministre de l'Empereur.

Le même jour on invita Montluc, qui s'excusa sur une indisposition qui lui étoit survenuë; ce qui déplut extrêmement à la faction contraire: mais il vouloit réfuter les raisons de Rosemberg, & il travailla toute la nuit. Comme son discours étoit déja imprimé, il y fallut ajouter cinq feüillets; ce qui se fit avec une diligence extrême. Il parla donc le dix du mois, & il fut écouté avec beaucoup d'attention. Comme ce discours est imprimé, & qu'il est entre les mains de tout le monde, j'ai cru pouvoir me dispenser de l'insérer ici. Après avoir exposé les ordres du Roi, il mit dans un beau jour tout ce qui pouvoit rendre le Duc d'Anjou recommandable; la gloire de sa nation, la splendeur de sa naissance, la maturité de son âge, sa probité, sa pénétration, son expérience dans la guerre & dans le gouvernement d'un Etat, & son bonheur dans tout ce qu'il avoit entrepris. Il refuta ensuite le reproche qu'on lui faisoit d'ignorer la langue Esclavone, & de ne posséder aucun païs qu'il pût joindre à la Pologne. Il s'étendit beaucoup sur tous les avantages que son élection pouvoit procurer au Royaume: qu'il n'étoit ennemi d'aucun Prince: qu'il n'avoit nul différend pour des limites: qu'il n'avoit jamais été ennemi du Royaume; qu'il étoit au contraire d'une nation toujours amie des Polonois: qu'il possédoit en France de grandes terres, & que le revenu qu'il en tiroit, montoit à quatre cens cinquante mille écus d'or: qu'il pourroit équipper à ses dépens une flotte, pour maintenir le commerce maritime de Nerva, & pour transporter dans les païs septentrionaux une armée de Gascons, s'il

Harangue de celui de France.

CHARLES IX. 1573. s'il en étoit besoin: qu'il ne falloit que dix jours pour passer des ports de France à Dantzick: que ses richesses le mettroient en état de relever l'Université de Cracovie, & de rétablir son collége. Pour répondre aux reproches de cruauté qui regardoient le Duc d'Anjou & le Roi son frere, il fit un récit succinct de nos affaires, & donna de grands éloges à la patience, à la bonté, & à la clémence de ces deux Princes. Il dit que tout ce qui s'étoit passé à Paris avoit été occasionné par un pur hazard, qui dans la suite avoit rendu la sévérité nécessaire: que le Roi avoit pris toutes les précautions possibles pour empêcher qu'il n'arrivât du desordre dans les autres villes du Royaume; qu'il l'avoit expressément défendu par un Edit envoyé sur le champ dans toutes les provinces, avec des peines très-sévéres contre tous ceux qui refuseroient de s'y soûmettre: que toutes les villes avoient obéï, à la réserve de six, où il fut impossible de contenir le peuple furieux, & animé par les outrages qu'il avoit reçus autrefois des Protestans: que lorsqu'on avoit demandé l'avis du Duc d'Anjou, il n'avoit point voulu le déclarer, comptant qu'il lui seroit honteux de faire assassiner sans combat des gens qu'il avoit tant de fois battus à la tête d'armées nombreuses, & d'abandonner à la fureur de quelques gladiateurs & d'une populace forcenée, des gens que la fortune de la guerre avoit épargné: qu'on n'avoit jamais vû ce Prince en colére; que jamais il n'avoit offensé personne, ni dit un mot dont on pût se choquer, ni fait la moindre violence à qui que ce soit: que si la nation lui donnoit son suffrage, il se conduiroit de maniére à ne la point faire repentir de son choix, & à mériter que ses sujets & la postérité lui donnassent sincérement & sans flatterie, les titres glorieux de pieux, de bon, de prudent, de brave, & de pere de la patrie.

Cette harangue fut suivie de grandes acclamations; & il paroissoit constant que si on eût été aux voix sur le champ, le Duc d'Anjou auroit eu tous les suffrages. Quelques curieux ont remarqué, que tant que Montluc parla, il y eut une aloüette, que les anciens Gaulois prenoient pour armes, qui, demeurant perchée au haut du mâts de la tente où l'on étoit assemblé, sembloit accompagner par son chant la voix de notre orateur, & qu'elle s'envola aussi-tôt qu'il eut cessé de parler; qu'au contraire, lorsque l'Ambassadeur de l'Empereur & celui de Suéde commencerent leur harangue, un cochon & un liévre coururent au travers des tentes, & que le desordre que causerent les valets en les poursuivant, troubla plusieurs fois les discours de ces deux Ministres. Il arriva encore une chose, dont on tira un bon augure en faveur du Duc d'Anjou. Il y a à la Cour de Pologne, aussi-bien qu'à celle de France, un grand nombre de Pages aussi pétulans que les nôtres. Pendant qu'on tenoit la diette pour l'élection d'un Roi, ils voulurent aussi en élire un: ils formerent un Sénat, établirent quatre compétiteurs, autant qu'il y en avoit en effet; & les ayant amenés devant leur Sénat burlesque, il s'éleva tout d'un coup une querelle entre eux. Celui des quatre qui représentoit Ernest, fut bien battu; le Suédois fut obligé de quitter la plaine où se faisoit l'élection, & le Piaste s'enfuit. Cette jeunesse aussi-tôt prit un chariot, qu'on appelle *Piaste* en Polonois, & y mit le feu, en criant, *le Piaste est brûlé*. Beaucoup de gens regarderent

rent cette badinerie comme un présage de ce qui devoit arriver, & jugerent qu'Ernest, Sigismond, & le Piaste étant rejettés, il étoit nécessaire d'élire le Duc d'Anjou, puisqu'il ne restoit plus que lui de concurrent.

Après qu'on eut entendu tous les Ambassadeurs, on envoya aux Palatins des copies manuscrites de leurs discours, au nombre que j'ai marqué: mais Montluc, qui avoit fait imprimer le sien à dessein de le répandre, en fit distribuer un très-grand nombre, en sorte que tout le monde le put voir; au lieu que ceux des autres ne furent lûs que d'un petit nombre de personnes. Le Ministre François s'occupa ensuite à rendre des visites aux Seigneurs, & à en recevoir; & ce qu'il ne put faire par lui-même, Noailles, Saint-Gelais, Bazin, le Doyen de Die, & Balagny fils de Montluc, y suppléerent.

Contre-tems fâcheux au Duc d'Anjou.

Les Ambassadeurs de l'Empereur & des autres Princes n'oublioient rien pour troubler le repos du Prélat François: ce fut à leur instigation qu'un certain Colonel, nommé Reinard Cracouf, qui avoit servi en France sous le Prince de Condé & sous Coligny, déclama à la diette contre le Duc d'Anjou, & par conséquent contre le Roi. Il parcouroit toutes les tentes, & disoit à la Noblesse, que le Roi de France avoit contracté des dettes immenses: enfin il poussa l'insolence jusqu'à présenter une requête au Sénat, pour lui demander la permission d'arrêter Montluc, & montra une promesse, par laquelle ce Prélat, en sortant de Francfort, s'engageoit d'y comparoître quand il seroit nécessaire. Mais Montluc ayant fait voir la sentence du juge de Francfort, qui lui permettoit d'aller où bon lui sembleroit, le dessein de Reinard échoüa.

Il arriva un autre contretems, qui dérangea beaucoup nos affaires. Il vint des lettres du grand Visir, qui assûroient le Sénat, que Selim souhaitoit que l'on mît sur le trône un Polonois capable de gouverner, que s'ils ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un Seigneur de leur nation, il demandoit qu'ils élussent le Duc d'Anjou, frere du Roi de France. Ces lettres furent envoyées par Bogdan, Prince de Valachie, qui écrivit aussi de son côté que la vûë de Selim étoit de faire placer sur le trône de Pologne un Prince puissant & ennemi des Princes Chrétiens, afin de s'en servir pour ruiner la Chrétienté, & pour établir son autorité. Nos Ministres répondirent que ce nouvel incident n'étoit qu'un artifice du Valaque, sans ombre de vraisemblance; puisque dans une affaire de cette importance, il ne paroissoit aucun envoyé du Grand Seigneur: que d'ailleurs il étoit bien certain que la France n'avoit point sollicité une pareille lettre; puisque nous n'avions point alors d'Ambassadeur à Constantinople, François de Noailles, Evêque d'Acqs, en étant parti depuis quelque tems pour revenir en France. Il est pourtant vrai qu'il n'y revint pas, & qu'ayant reçû à Raguse un contre-ordre du Roi, il retourna à Constantinople.

Cette affaire étant calmée, il s'éleva de nouvelles difficultés qui firent différer l'élection. En premier lieu, les Evangéliques demanderent des

CHARLES IX. 1573. sûretés, & pour cela ils insistoient sur une confédération, qui fut signée de toute la diette. D'autres prétendoient qu'on devoit avant tout songer à réformer les loix & les statuts. Mais les députés de Masovie & les Nonces des terres s'y opposerent, & vouloient qu'on procédât sur le champ à l'élection. Enfin, pour les contenter tous, on commença à travailler à cette réforme des loix que l'on souhaitoit si fort: on dressa le traité demandé par les Evangéliques, que les Evêques refuserent de signer; & on fit espérer aux députés de Masovie & à tous ceux qui pressoient l'élection, qu'elle pourroit se faire au commencement de Mai. Cependant il fut résolu que les Ambassadeurs étrangers se retireroient; Rosemberg à Lowicz, Montluc à Ploczko, & l'Ambassadeur Suédois dans un château du Castellan de Cracovie.

Montluc fit alors un second discours au Sénat, pour demander en premier lieu, que comme il étoit indisposé, il lui fût permis de rester à Varsovie; qu'il espéroit cette grace de l'humanité & de l'équité du Sénat. Après quoi il réfuta en peu de mots les calomnies artificieuses, que les ennemis de la France avoient répanduës contre les conditions que le Roi avoit fait offrir. Il réïtera les mêmes offres au Sénat, & en fit voir la solidité: ce fut le vingt-cinq d'Avril qu'il eut cette nouvelle audience.

Nomination de ce Prince.

Le tems de l'élection approchoit, lorsque les Gentilshommes de Masovie protesterent, que si l'on n'y procédoit au plûtôt, ils alloient se retirer, & que quand ils seroient dans leurs terres, ils délibéreroient ensemble sur l'élection d'un Roi. L'Archevêque de Gnesne, les Evêques de Cujavie & de Cracovie, quelques Palatins & quelques Castellans se joignirent à eux. On prit donc le parti de travailler sérieusement à l'élection, & on commença le premier de Mai. Tous alors se mirent à genoux, pour implorer l'assistance du ciel dans une affaire d'une si grande importance; plusieurs même s'étoient confessés, & ils prierent Dieu avec toute la ferveur possible de les bien inspirer sur le choix qu'ils avoient à faire. Au bout d'une heure, il y eut treize provinces déclarées pour le Duc d'Anjou. Le lendemain & le sur-lendemain on demanda les suffrages des autres provinces, & sur-tout celui des Lithuaniens, qui ne s'étoient point encore ouverts; mais ils se déclarerent unanimement pour la France, & tous les Sénateurs se conformerent à leur avis. Ce fut le Palatin de Sendomir qui donna l'exemple, & il justifia son suffrage par un discours plein de gravité. L'Evêque de Cujavie en fit ensuite un autre dans la même vûë: de sorte que de trente-cinq mille Gentilshommes qui se trouverent à cette diette, tous furent pour le Duc d'Anjou, à la réserve d'environ cinq cens: encore eurent-ils tant de honte de leur petit nombre qu'ils passerent de notre côté, excepté quelques-uns, qui jugerent à propos d'attendre que les Sénateurs eussent examiné pour la seconde fois le mérite des concurrens. On nomma huit Sénateurs pour cet examen, deux pour chaque compétiteur; & par le rapport qu'ils firent au Sénat le neuf de Mai, veille de la Pentecôte, l'élection du Duc d'Anjou fut confirmée.

L'Archevêque de Gnesne fut au comble de sa joye; & comme il craignoit quelque changement pendant les fêtes, il proclama lui-même extraordinai-

dinairement le Duc d'Anjou Roi de Pologne. Les Seigneurs des Palatinats de Cracovie, d'Uladislavie (1), & de Podolie le trouverent mauvais: ils soûtenoient que cette proclamation étoit contre l'ordre; qu'elle appartenoit aux Maréchaux du Royaume, & non pas à l'Archevêque; qu'ainsi ce qu'il venoit de faire devoit être déclaré nul. Enfin on convint par l'entremise de Montluc, que la proclamation de l'Archevêque ne seroit regardée que comme une simple déclaration d'un particulier, & que la proclamation solemnelle se feroit à l'ordinaire par les Maréchaux du Royaume; sur quoi il s'éleva une nouvelle dispute. Plusieurs soûtenoient que la proclamation se devoit faire sous les tentes, suivant la pratique de leurs ancêtres. L'Archevêque au contraire prétendoit, que l'élection une fois faite, on ne devoit plus sortir de la ville pour retourner dans les tentes. Cependant il y consentit à la priére de Montluc; & cinq jours après, le très-illustre Duc d'Anjou fut proclamé Roi de Pologne en présence de nos Ambassadeurs, qu'on fit revenir de Ploczko: premiérement par Jean Firley de Dambrowikze, Castellan de Cracovie, Maréchal du Royaume; en second lieu par le Maréchal de la Cour, & enfin par le grand Capitaine de Samogitie, comme représentant le Maréchal de Lithuanie. Avant cette proclamation, on avoit fait jurer à nos Ambassadeurs, que les conditions exposées par Montluc, & expliquées par les Sénateurs, seroient observées par le Prince. Ils avoient de la peine à les signer dans l'état où les Polonois les avoient rédigées. Mais comme il falloit y consentir, ou se retirer sans avoir rien fait, Montluc se rendit, d'autant plus, qu'avant l'élection il en avoit signé de bien plus dures, qui lui furent présentées par les Evangéliques de Pologne en faveur des Protestans de France, & qu'il en avoit promis secretement la ratification lorsque le Duc d'Anjou seroit élû; ce qui fut dans la suite une ample matiére de calomnies pour les ennemis qu'il avoit à la Cour.

CHARLES IX. 1573.

Sa proclamation.

Quatre jours après l'élection, il arriva de Constantinople un Chaous nommé Achmet, avec des lettres de Selim: mais Montluc obtint par ses amis, qu'on ne lui donneroit audience qu'après la proclamation, parce que si ces lettres étoient en faveur du Duc d'Anjou, cette recommandation des Turcs pouvoit indisposer la Noblesse de Pologne à son égard; & que si elles étoient pour quelque autre, la crainte de desobliger un Prince si puissant, étoit capable de troubler l'élection déjà faite. Après la proclamation, on donna audience au Chaous, & on lut les lettres de Selim. Elles contenoient la même chose que celles qui avoient été envoyées par Bogdan; mais comme l'affaire étoit consommée, elles n'y porterent aucun préjudice. On dressa ensuite le décret d'élection, qui fut enfin muni de tous les sceaux des Evêques, des Palatins, & des Castellans. Il fut ensuite question de l'envoyer en France au Roi élû: on nomma pour cela treize Seigneurs; sçavoir, Adam Conarski de Dobilin, Evêque de Posnanie, Albert Laski Palatin de Siradie, Jean-Baptiste Comte de Tenczin, Jean

(1) C'est la ville qu'on appelle autrement *Cujavie*, sur la Vistule, au-dessous de Ploczko.

CHARLES IX. 1573. Jean Tomicze Castellan de Gnesne, André Comte de Goorka, Jean Herbort Castellan de Sanocki, Stanislas Criski Castellan de Radomski, Nicolas-Christophle de Radzivil Duc d'Olika, Jean Sari de Zamoyski Palatin de Belz ou Belzki, Nicolas Firley de Dambrowikze Palatin de Casimirie, Jean Zborowski Palatin d'Odolanovie, Nicolas de Tomiczki fils de Jean, & Alexandre de Prunski, fils du Palatin de Kiovie.

Lorsqu'ils furent sur le point de partir, ils firent demander des passeports à l'Empereur, à quelques autres Princes de l'Empire, & en particulier à Auguste Electeur de Saxe: mais comme l'Empereur avoit lieu de n'être pas content de la préférence qu'ils avoient donnée au Duc d'Anjou sur son fils, il leur répondit qu'il ne pouvoit leur en accorder sans consulter les Princes de l'Empire; & ceux-ci prétexterent qu'ils ne le pouvoient faire sans le consentement de l'Empereur.

Synode Evangélique tenu à Cracovie. Pendant qu'ils étoient en route, les Evangéliques tinrent un synode général à Cracovie sur la fin de Septembre: ils y confirmerent les décrets qui avoient été faits trois ans auparavant à Sendomir, & laisserent à ceux de la Confession de Boheme & d'Augsburg la liberté de garder leurs rites & leurs usages. On renouvella ces memes décrets à Petrikow au commencement de Juin en 1577. à Wladislaw le dix-neuf de Juin 1583. & enfin à Thorn au mois d'Août 1595.

Départ de Montluc. Montluc, ayant achevé l'affaire dont il étoit chargé, se mit en chemin pour revenir en France, & il conseilla aux envoyés de Pologne de partir sans différer. Il leur dit qu'il y avoit depuis plusieurs siécles une si grande liaison entre l'Empereur, les Princes de l'Empire, les Rois de France & de Pologne, qu'il n'étoit pas à présumer que l'Empereur, qu'on connoissoit pour un Prince sage, ni aucun des Princes de l'Empire voulussent rien faire qui y fût contraire. Il partit donc de Miedzericz, & se rendit à Leipsick, où les envoyés arriverent bien-tôt après lui. Pendant qu'ils y étoient, l'Electeur de Saxe leur fit dire qu'il étoit étonné qu'ils se fussent mis en chemin sans attendre la réponse de l'Empereur sur les passeports qu'ils avoient demandés; qu'il avoit donné ordre à ses Officiers de les traiter avec honneur, mais cependant de ne pas les laisser sortir de la ville; que s'ils en sortoient, ils pourroient s'en repentir. Cette défense leur fut signifiée par les Consuls. Bien des gens croyoient que cet ordre de l'Electeur les mettoit dans la nécessité de rester à Leipsick; mais Montluc se persuada que ce Prince, qui avoit de grandes obligations à la maison d'Autriche, n'avoit eu en vûë que de les intimider: ainsi trois jours après ils se mirent en marche. Montluc partit le premier, afin que s'il y avoit quelque mauvais procédé à essuyer, il tombât d'abord sur lui; il laissa de Noailles avec les envoyés Polonois. Ces derniers avoient député Jean Herbort Castellan de Sanocki vers l'Electeur de Saxe, pour lui demander un passeport. L'Electeur étoit occupé à une partie de chasse, & Herbort ne put le voir: mais il lui ecrivit une belle lettre, par laquelle il lui demandoit permission de passer librement dans ses Etats; permission qu'il ne pouvoit refuser, sans violer l'alliance qui étoit entre lui & la Pologne. Cette lettre a été imprimée.

Pendant ce tems-là, Montluc ayant passé par Erfurt, Gotha & Eysenach, il

il arriva à Caſſel, où il trouva le Landgrave Guillaume un peu aigri à l'occaſion des bruits que l'on avoit fait courir: mais il l'eut bien-tôt appaiſé, en lui rendant compte de ce qui s'étoit paſſé à l'élection, d'une maniére fort différente de ce que les Impériaux en avoient publié. Delà, Montluc ſe rendit à Mets, & de Mets en France, où il fut parfaitement bien reçû du Roi & de la Reine, qui le féliciterent ſur l'heureux ſuccès de ſa négociation. Le Duc d'Anjou n'étoit pas ſi ſatisfait, mais il avoit grand ſoin de ne laiſſer rien échapper de ſes véritables ſentimens. Quelque honorable que fût le rang qu'il alloit tenir, il le regardoit comme un exil, il étoit piqué contre ſon frere, qui le reléguoit ſi loin, & ce Prince, élevé dans les délices de la Cour de France, n'alloit pas de bon cœur dans un païs comme la Pologne.

CHARLES IX. 1573.

Les envoyés Polonois, ayant tenu la même route que Montluc, arriverent le dix d'Août à Mets, où ils furent reçûs au nom du Roi avec l'accueil le plus honorable, par Jean de Thevalles Gouverneur de la ville, par Jean de Luxembourg Comte de Brienne, & par Charles d'Eſcars Evêque de Langres & Pair de France, qui les harangua. Enfin ils arriverent à Paris le dix-neuf d'Août, ſans qu'il leur fût mort perſonne, & ſans qu'il leur fût reſté aucun malade ſur la route, quoiqu'ils euſſent avec eux plus de deux cens cinquante jeunes Gentilshommes, outre les Chefs de l'Ambaſſade. Les Magiſtrats allerent au-devant d'eux juſque hors des portes pour les complimenter. Ils furent ſuivis de la maiſon du Roi, & d'une foule de Seigneurs de la Cour, entre autres de François de Bourbon Dauphin, Prince du ſang Royal, du Duc de Guiſe, du Duc de Mayenne ſon frere, du Duc d'Aumale, & du Marquis d'Elboeuf ſes couſins germains. Paul de Foix, Prélat auſſi illuſtre par ſa vaſte érudition, que par l'éclat de ſa naiſſance, & dont on ne doit jamais parler qu'avec éloge, porta la parole pour ces Princes, & complimenta les envoyés.

Arrivée des envoyés Polonois en France.

Après les complimens ordinaires, ils firent leur entrée par la porte Saint-Martin, avec cinquante caroſſes à quatre chevaux. Toute la ville accourut à ce ſpectacle: l'âge, le ſexe, le mauvais état même de la ſanté n'arrêterent perſonne. Les fenêtres qui ſe trouvoient ſur leur paſſage étoient pleines; les toits même en étoient ſi chargés, qu'il étoit à craindre qu'ils n'enfonçaſſent. Enfin les ruës regorgeoient; & ces nouveaux hôtes voyoient avec étonnement, que l'affluence des ſpectateurs leur laiſſoit à peine le paſſage libre. Les Pariſiens de leur côté regardoient avec admiration ces hommes d'une taille avantageuſe, leur noble fierté, accompagnée d'une gravité extraordinaire, ces longues barbes brillantes, ces bonnets garnis de fourrures précieuſes, ces cimeterres ornés de pierreries, ces bottes garnies de fer, ces carquois, ces arcs, ces têtes raſées par derriére, & ces grands brodequins à galoches de fer.

Leur entrée à Paris.

Il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne ſçût parler Latin, & pluſieurs ſçavoient encore l'Italien & l'Allemand: quelques-uns même parloient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plûtôt pris pour des hommes élevés ſur les bords de la Seine & de la Loire, que pour des habitans des con-

Charles IX. 1573.

trées qu'arroſe la Viſtule ou le Nieper; ce qui fit grande honte à nos courtiſans, qui non-ſeulement ne ſçavoient rien, mais qui ſont ennemis déclarés de tout ce qu'on appelle ſcience. Auſſi quand ces nouveaux hôtes les interrogeoient, ils ne répondoient que par ſigne, ou en rougiſſant.

Capitulation de Sancerre.

Le même jour que les Polonois firent leur entrée à Paris, Sancerre capitula. Malgré la diſette & la famine qui avoit fait périr plus de cinq cens habitans, cette malheureuſe ville étoit tellement frappée de l'horreur des derniers maſſacres, qu'elle avoit réſolu de s'expoſer à la mort la plus affreuſe, plûtôt que de ſe livrer entre les mains des aſſiégeans. Mais dès le commencement du mois d'Août, il y avoit eu des conférences & differens pourparlers, pour leſquels Claude de la Châtre faiſoit preſque toujours ſortir Jean de Lery. La Chatre avoit ſes vûës: il falloit prévenir les habitans en ſa faveur; Lery en vint à bout, & ſçut perſuader aux Sancerrois que ce Général n'avoit que de bonnes intentions. D'ailleurs ils appréhendoient une révolte, dont ils étoient menacés depuis long-tems; & c'eſt ce qui les engagea à capituler. Ces bonnes intentions de la Châtre pour les Sancerrois lui étoient inſpirées par la Cour; car de lui-même il n'auroit jamais fait de compoſitions à des gens qui l'avoient offenſé par les railleries les plus piquantes, & qui dès le commencement du ſiége avoient arrêté, puis égorgé un tambour qu'il avoit envoyé pour les ſommer de ſe rendre. Mais la Cour vouloit finir l'affaire de Sancerre avant l'arrivée des Polonois, & elle craignoit que le déſeſpoir ne fît prendre aux aſſiégés un parti violent & funeſte, dont toute la haine retomberoit ſur le Roi. D'ailleurs Montluc preſſoit pour dégager la parole que les Evangéliques de Pologne avoient extorquée en faveur des Proteſtans. Il fut donc convenu avec Guillaume Joanneau (1), & Jean Martignon: que le Roi leur pardonneroit tout le paſſé: que les habitans anciens & nouveaux, les femmes, & les Commandans des troupes rentreroient dans tous leurs immeubles: qu'ils racheteroient leurs meubles en payant dans ſix jours quarante mille livres: qu'ils joüiroient du bienfait de la paix accordée depuis peu aux Rochelois, & qu'ils auroient l'exercice libre de leur Religion, de même que ceux qui étoient nommés dans l'Edit de la Rochelle: que le Roi ratifieroit la capitulation: que la ville ſeroit remiſe auſſi-tôt après à la Châtre, qui empêcheroit ſes ſoldats de faire aucune violence aux habitans. Après ces conventions, la Châtre leur demanda douze ôtages, qu'ils donnerent. Après la ratification du traité & le payement des quarante mille livres, la Châtre entra dans la ville, lui ôta ſon horloge & ſes cloches, & y mit garniſon. Joanneau, ayant été attiré hors de ſa maiſon, ſous prétexte que la Châtre le demandoit, fut tué la nuit dans la ruë par quelques bandits, ſans qu'on ſçache de qui ils en avoient reçû l'ordre. Il en arriva autant quelques jours après, à un Miniſtre, nommé Pierre de la Bour-

(1) La Popeliniére l'appelle Bailly de Sancerre; il en avoit été comme le Gouverneur pendant le ſiége, & même avant, & il l'avoit très-mal pourvûë de vivres.

Bourgade, qui fut assassiné hors de la ville avec sa femme. Jean de Lery, auparavant Ministre de la Charité, qui nous a donné une rélation très-fidèle d'un voyage qu'il avoit fait à l'Amerique, & qui est encore auteur d'un journal du siége de Sancerre, obtint un sauf-conduit de la Châtre, & fut mené en lieu de sûreté par de Bueil, Sieur de Fontaines. Ce fut ce Ministre, qui pendant le siége proposa aux soldats qui étoient de garde sur le rempart, un moyen de résister plus long-tems à la fatigue du travail & des veilles: c'étoit de se faire des lits à la maniére des habitans du Bresil, en attachant leurs matelats, non pas à des arbres comme font ces peuples, mais à deux gros pieux plantés à une certaine distance, parce que par-là ils n'auroient ni puces, ni punaises, ni aucune autre vermine de cette espéce; que leur corps ne seroit plus brisé, comme il arrive quand on couche sur la dure, & qu'ils ne sentiroient ni le froid, ni la moiteur de la terre.

Voilà de quelle maniére Sancerre se rendit, après avoir essuyé un siége de huit mois, & cinq mille neuf cens quinze coups de canon, qui leur tuerent quatre-vingt-quatre habitans. Il y en eut encore quelques autres de tués dans les vignes: mais il en périt près de cinq cens par une famine, qui peut être mise en parallele avec celle de Sagonte. L'armée du Roi, outre un grand nombre de blessés, y perdit plus de douze cens hommes, parmi lesquels on compte Queriers, Lieutenant Colonel du régiment d'Infanterie de Goas, la Lobiere, Guidon du Comte de Brienne, & le Capitaine Cabassole.

Avanture de Guillaume de Viteaux.

Un peu avant l'arrivée des envoyés de Pologne, il se passa une avanture, qui couvre de honte ses auteurs, & qu'on auroit peut-être pû passer sous silence, parce que dans le fond elle n'est pas de grande importance: mais comme elle a été écrite par d'autres, & que je puis en parler avec plus de certitude, je vais la raconter ici. Antoine du Prat Seigneur de Nantoüillet (1), petit-fils du Cardinal du Prat, jadis Chancelier de France, & Légat du saint Siége en ce Royaume, avoit une maison sur le quai des Augustins, vis-à-vis du Louvre, la Seine entre-deux: il étoit fort riche, & n'étoit point marié. On le sollicita vivement d'épouser une fille de condition (2) qui avoit été maitresse du Duc d'Anjou, & que ce Prince souhaitoit d'établir avantageusement. Non-seulement Nantoüillet refusa ce parti; mais il ajoûta qu'il n'étoit pas homme à donner son honneur pour payer les plaisirs d'un autre, quelque avantage qu'on pût lui promettre. Le Duc d'Anjou n'oublia pas cette parole; & sa maitresse ayant soin de lui en rafraîchir la mémoire, il résolut d'en tirer vengeance. Là-dessus le Roi, qui n'aimoit pas Nantoüillet, le nouveau Roi de Pologne, le Roi de Navarre, le bâtard d'Angoulême, le Duc de Guise, & quelques autres jeunes Seigneurs entrent la nuit dans sa maison, où logeoient aussi

(1) Fils d'Antoine du Prat, Prévôt de Paris, & d'Anne d'Alegre.

(2) Louise Aquaviva d'Atry. *MS.* de Mrs. de *Sainte-Marthe.* L'Editeur-Anglois la nomme, Mademoiselle de *Châteauneuf de Rieux.*

CHARLES IX. 1573. aussi ses beaux-freres (1), & qui par cette raison étoit toujours ouverte. Après avoir fait cent insultes à Nantoüillet, ils enlevent tout ce qu'ils trouvent dans sa chambre, & mettent son lit & ses tapisseries en piéces. Pendant ce tems-là les gens de leur suite emportent la vaisselle d'argent, cassent ses coffres, & prennent son argent; mais peu s'en fallut que le divertissement n'eût une fin tragique. Guillaume de Viteaux, frere de Nantoüillet, qui avoit une vengeance en tête, étoit caché dans une chambre voisine avec quatre bandits, gens de main, & sur lesquels il pouvoit compter. Le fracas arrivé dans la maison leur ayant fait croire que leur dessein étoit découvert, ils se mirent en état de se défendre; & si par hazard on avoit entrepris de forcer la porte de leur chambre, ils alloient sortir l'épée d'une main, & le pistolet de l'autre, & auroient tué tout ce qui se feroit trouvé devant eux, d'autant plus aisément, qu'ils avoient de bonnes armes & qu'ils auroient eu à faire à des gens desarmés, & qui ne connoissoient pas les lieux. Je laisse à penser ce que feroit devenu le Royaume, si on avoit tué ces trois Rois, avec les Princes & les Seigneurs qui les accompagnoient; puisque souvent la mort même naturelle d'un seul Prince cause de grands changemens dans un Etat, & que quelquefois elle le bouleverse entiérement.

De Viteaux étoit venu à Paris pour se venger d'Antoine d'Alegre Sieur de Millaud, homme illustre par sa naissance, par son courage, & par son érudition, chose rare parmi notre Noblesse. Comme ce dernier parloit & écrivoit très-bien en Latin, le Duc d'Anjou avoit jetté les yeux sur lui pour l'emmener en Pologne, & pour lui servir d'interprète dans un païs, où la langue Latine est presque aussi commune que la Polonoise. Il y avoit environ dix ans que d'Alegre, étant en querelle avec Jean du Thier, frere de Viteaux, étoit entré un soir chez lui, & l'avoit percé de plusieurs coups dans le tems qu'il se promenoit sans armes dans sa cour, au milieu de sa belle-mere, & de sa femme qui étoit grosse. Quelque tems après il avoit été arrêté, puis élargi à la recommandation du Duc d'Anjou. Comme d'Alegre craignoit de Viteaux, qui s'étoit déja défait de Gonnelieu, meurtrier d'un autre de ses freres, il étoit sorti du Royaume, & avoit voyagé en Italie & en Allemagne. De retour en France, il étoit resté en Auvergne loin de la Cour; & le Roi de Pologne ne l'avoit fait venir auprès de lui, qu'en lui donnant parole de le mettre à couvert de son ennemi: mais ses gardes & la faveur du nouveau Roi n'empêcherent pas de Viteaux d'exécuter son projet; il tua Antoine d'Alegre en plein midi, comme il sortoit de chez le Duc de Nevers avec quelques-uns de ses gens. De Viteaux, ayant été pris dans la fuite avec ses complices, nia le fait, & apporta quantité de preuves pour montrer qu'il étoit loin de Paris lorsque d'Alegre y fut tué. A l'arrivée des envoyés de Pologne, l'Evêque de Posna-

(1) Il y a eu deux sœurs mariées, Antoinette du Prat, à Christophle d'Alegre Baron de Saint-Just, & Renée du Prat, à François de Chabane Marquis de Curton, & Seigneur de Rochefort.

Posnanie, chef de l'Ambassade, ayant été logé chez le Sieur de Nantoüillet frere de Viteaux, supplia instamment le Roi d'accorder la grace au meurtrier, qui ne s'étoit porté à cette action que par un motif de vengeance qui paroissoit juste. Mais le Roi de Pologne, sur la foi duquel Millaud étoit venu à la Cour, s'opposa fortement à la grace, à l'instigation de Loüis Berenger Sieur du Gast, qui tenoit le premier rang entre ses favoris; en sorte que la grace fut refusée, & l'affaire renvoyée au Parlement. Lorsque Henri fut parti pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, le Parlement suivit cette affaire, & ne jugea pas le crime digne de mort, sous prétexte que de Viteaux ne s'étoit porté à venger l'assassinat de son frere, que parce que la faveur l'avoit empeché d'en tirer raison dans un tribunal réglé; belle leçon pour les Princes! S'ils veulent empêcher l'effusion du sang dans leur Royaume, & que les meurtres ne s'y perpétuent pas, il faut qu'ils punissent à la rigueur le premier qui se commet. De Viteaux en fut donc quitte pour une amende. Il apprit dans la suite, que le Roi de Pologne ne s'étoit opposé si vivement à sa grace, qu'à la sollicitation de du Gast. Le ressentiment de ce mauvais office, joint aux instances de quelques Seigneurs des premiers de la Cour qui haïssoient du Gast, lui firent prendre la résolution de se défaire encore de ce nouvel ennemi.

Diverses morts. De Jean-Guillaume Duc de Saxe.

(1) Jean-Guillaume Duc de Saxe, fils de l'Electeur Fréderic, & qui avoit long-tems servi en France sous Henri II. mourut cette année, âgé de quarante-deux ans, laissant de Susanne de Baviére de la maison Palatine, deux fils, Guillaume & Jean. Il fut enterré à Weymar dans le tombeau de ses ancêtres, & eut pour panégyristes Jean Rotinus & Jean Vigand. Tilleman de Heshausen prononça aussi un discours à sa loüange dans la ville d'Iena (2): mais le plus beau qui ait paru, est celui que fit Juste Lipse, qui étoit alors Professeur des belles Lettres dans l'Université d'Iena.

De Michel de l'Hôpital.

(3) La France perdit aussi cette année Michel de l'Hôpital, André Maes, & Charles Langius: il est vrai que ces deux derniers étoient Flamans; mais seroit-ce une raison pour ne pas les mettre au nombre des François? Ces trois hommes ont fait beaucoup d'honneur à leur siécle, sur-tout le premier, qui, après avoir passé par tous les dégrés de la Robe, avec une haute réputation de science, d'intégrité & de prudence, parvint enfin à la premiére dignité, que la mort de François Olivier Chancelier de France laissa vacante. Il fut nommé à sa place dans le tems des plus grands troubles du Royaume; mais l'opinion que l'on avoit de sa vertu & de sa fermeté étoit si gran-

(1) Tout ce paragraphe-ci manque dans les éditions *in fol.* & 8. des *Drouarts*.

(2) Ville de Turinge, fameuse par son Université.

(3) On trouve ici dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts* la déduction suivante: La France perdit cette année Michel de l'Hôpital & Jean Mercier, deux grands ornemens de ce siécle. On auroit de la peine à en trouver deux autres dans tout l'univers; leur réputation étoit égale pour le sçavoir & pour l'intégrité des mœurs; mais Michel de l'Hôpital surpassoit l'autre en ce qui regarde sa charge &c.

CHARLES IX. 1573. grande, que les fauteurs mêmes de nos divisions ne purent lui refuser leurs suffrages. L'envie qui s'attache toujours à la vertu, s'opposa à ses desseins: il lutta long-tems contre elle avec un courage invincible, & l'on peut dire qu'il lui céda en vainqueur plûtôt qu'en vaincu; car ayant pris le parti de vivre tranquille dans sa maison, il y passa le reste de ses jours dans un repos glorieux. Tant qu'il fut en place, quelque chagrin qu'il eût de voir qu'on récompensât si mal ses services, il ne perdit jamais de vûë le dessein qu'il avoit de réformer l'ordre judiciaire, & il publia des loix admirables, qui passeront à la postérité, & rendront à jamais respectable la mémoire & la vertu de celui qui les a faites. Il mourut tranquillement dans sa maison de Vignay près d'Etampes le treize de Mars, âgé d'environ soixante & dix ans (1). Il fit un testament, dans lequel, après avoir rendu compte de sa vie, il laissa pour ainsi dire un témoignage scellé de sa pieté envers Dieu, de son amour pour la patrie, de sa prudence & de cette force d'esprit qu'il a conservée jusqu'au dernier soupir. Ce qu'il a écrit sur le Droit, est demeuré jusqu'ici dans les ténébres; & il est à souhaiter pour le bien du Royaume, que cet Ouvrage, véritablement digne de l'immortalité, puisse paroître quelque jour. A l'égard de ses vers, Guy du Faur, pour qui il eut toute sa vie une amitié particuliére, a pris soin de les faire imprimer. L'auteur, qui négligeoit beaucoup ces sortes de productions, les avoit dispersées de tous côtés. Du Faur les rassembla & les mit en ordre avec le secours de Scévole de Sainte-Marthe, qui entre autres talens a beaucoup de goût pour la Poësie. Je les aidai aussi autant que je pus dans l'arrangement de ces piéces, qui sont comparables pour la pureté, l'élegance, la finesse, & la solidité des pensées, à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait en ce genre. Ils servent admirablement bien à nous faire connoître ce grand homme, qui non-seulement ressembloit à Aristote pour le visage, comme on le peut voir en comparant leurs têtes, qu'on voit dans tous les cabinets; mais qui renfermoit encore dans son cœur, les mœurs, les sentimens & le jugement de Solon, de Lycurgue, de Charondas, de Platon, & des plus sages Législateurs de tous les siécles. Toutes ces rares qualités étoient accompagnées d'une prudence formée par un long usage des affaires du Royaume, & qui régla toutes les actions de sa vie, tant publiques que particuliéres.

D'André Maes. (2) André Maes ou Masius, mourut d'hydropisie le sept d'Avril, à Zevenar au païs de Cléves, dans un âge bien avancé: il avoit servi pendant long-tems, & avec beaucoup de fidélité Guillaume Duc de Cléves, en qualité de premier Conseiller. C'étoit un homme d'un esprit droit, sincére, ouvert, d'un sçavoir rare & profond, possédant parfaitement l'Hé-

(1) Hôpital (*Michel de l'*) Rem. (Q). M. Bayle fait voir que le Chancelier de l'Hôpital étoit mort âgé d'environ soixante-huit ans, & non pas d'environ soixante & dix ans, comme l'a dit M. de Thou. P. BAYLE.

(2) Avant Jean Mercier, mourut André Maes le 7. d'Avril, selon les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

l'Hébreu, le Chaldéen, & toutes les langues orientales; fort pieux d'ailleurs, fort versé dans l'étude de l'Ecriture sainte, sur laquelle il nous a donné d'excellens commentaires, qui auroient été suivis de plusieurs autres, si ses maladies presque continuelles ne l'en avoient empêché. On en peut voir l'échantillon dans l'Ouvrage sçavant & exact qu'il a fait sur Josué, & qu'il a mis au jour depuis environ deux ans. CHARLES IX. 1573.

(1) Pour Langius, après avoir fait de bonnes humanités dans sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude du Droit: mais ne s'accommodant pas des troubles qui regnoient dans sa patrie, il alla chercher une vie plus paisible à Liége, où il fut pourvû d'un canonicat. Il s'appliqua de nouveau à l'étude des belles Lettres; & dans le dessein qu'il avoit formé de commenter les bons auteurs, il commença par les Offices de Ciceron. Dans le loisir dont joüissoit notre Chanoine, naturellement amateur de la simplicité, il s'adonna à la culture des jardins, & il est le premier qui ait fait venir des plantes & des fleurs étrangeres des Indes & du nouveau Monde, non-seulement pour le plaisir des yeux, mais pour enrichir en quelque sorte la nature, & l'aider à trouver des remedes aux nouvelles maladies. Ces plantes étrangeres étoient rangées dans différentes planches de son jardin. Juste Lipse, qui passa par-là pour s'en aller en Allemagne & en Italie, alla le voir, & resta quelque tems chez lui pour examiner ces nouvelles plantes. C'est le séjour qu'il y fit, qui a donné occasion au traité, aussi sérieux que sçavant, qu'il nous a laissé sur la constance. Enfin, la mort finit en même tems le 30. de Juillet les études & les jours de Langius, qui étoit pour ainsi dire las de vivre dans l'agitation & dans les troubles qu'il avoit voulu éviter en quittant sa patrie. Il a laissé imparfaits des Ouvrages dignes de l'immortalité. Sa magnifique bibliothéque, presque toute composée de manuscrits Grecs & Latins, a été venduë & dispersée de côté & d'autre. Levin Torrentin ou van der Beken, plus connu sous le nom de Torrentius, qui lui étoit très-étroitement uni par le sang & par l'étude, qui étoit Chanoine de la même Eglise, eut soin de ses funerailles, & lui fit ériger un monument dans la cathédrale. De Charles Langius.

J'ajoûterai à ces trois illustres morts, François Fabrice, né à Duren dans le païs de Cologne à deux milles de Juliers, qui nous fut enlevé cette année dans la ville de Dusseldorp, où il enseignoit. S'il leur est inférieur en dignité & en érudition, il ne laisse pas d'être célébre du côté des Lettres; les Ouvrages qu'il a donnés le montrent suffisamment. Il a travaillé sur l'histoire de Ciceron après Sébastien Corradio de Reggio, & il a donné beaucoup d'éclaircissement sur ce point, aussi-bien que sur d'autres bons auteurs (2). On peut dire qu'il mourut d'une mort prématurée, puisqu'il n'avoit pas encore quarante-sept ans accomplis. De François Fabrice.

Joachim de la Curée, né à Freystadt en Silésie, qui a fait honneur à sa patrie De Joachim

(1) Ce qui est dit de Charles Langius, manque dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

(2) Ce qui suit ici jusqu'à la fin, manque dans les éditions *in fol.* 8. & 12. des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1573. patrie par les annales de Siléfie qu'il a mifes au jour, mourut à Glogaw en Siléfie le vingt & un de Janvier, à peu près dans le même tems que Fabrice, & moins âgé que lui.

de la Curée. De Jean-Baptifte Cinthio Giraldi.

Jean-Baptifte Cinthio Giraldi, parent de Lilio Gregorio Giraldi, homme d'un efprit doux & agréable, qui nous a donné en Italien quelques Ouvrages qui lui ont fait honneur, après avoir paffé prefque toute fa vie à Padoüe, s'en alla à Ferrare fa patrie, où il mourut à l'âge de foixante & neuf ans.

Fin du Tome quatriéme.

